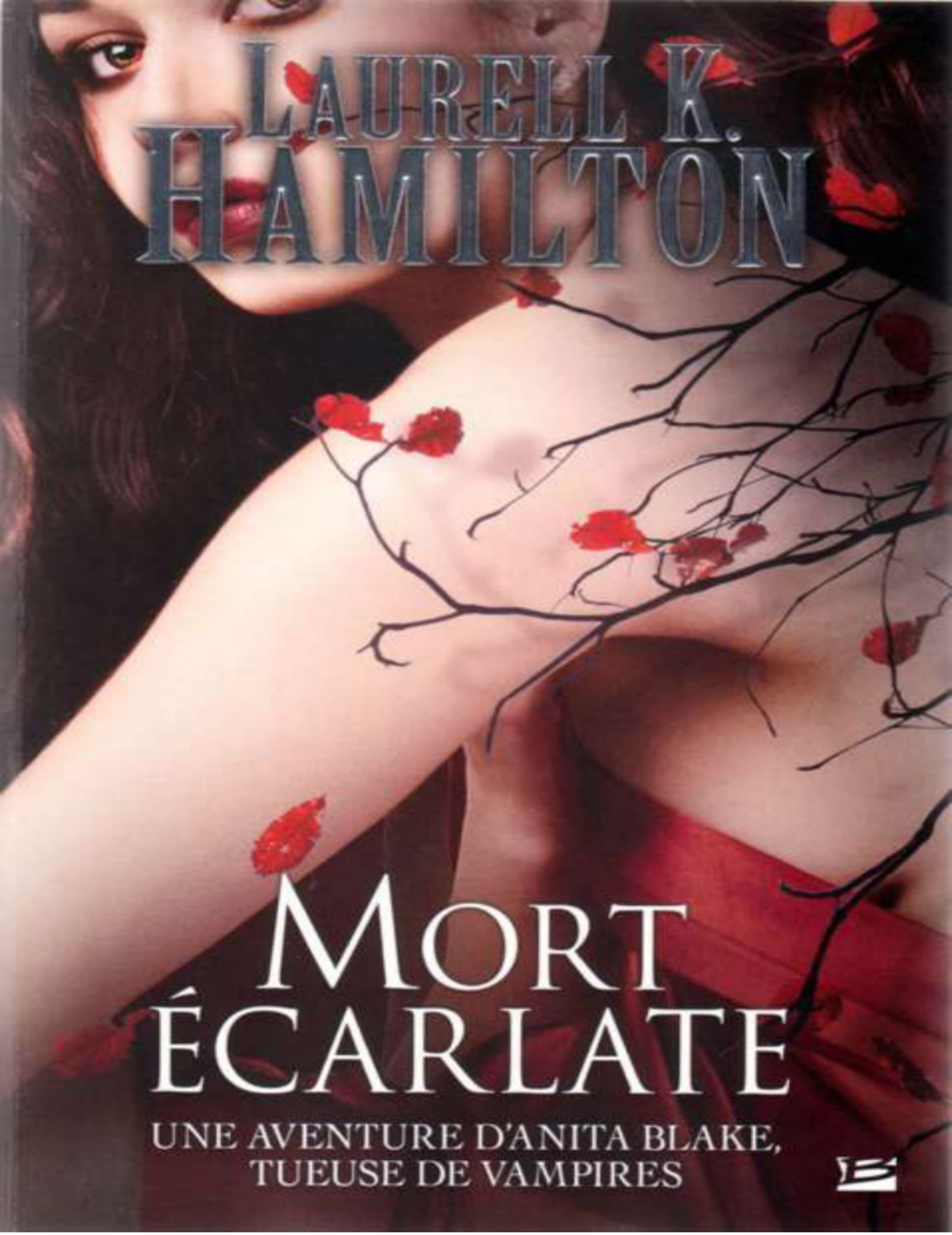
Mort Ecarlate

Laurell K. Hamilton

VISIT...

LANZAROTE Caliente.com


LAURELL K. HAMILTON
MORT ÉCARLATE
UNE AVENTURE D'ANITA BLAKE,
TUEUSE DE VAMPIRES

LAURELL K. HAMILTON

MORT ÉCARLATE

ANITA BLAKE TOME 25

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Isabelle Troin
Bragelonne

RÉSUMÉ

Damian est mon serviteur, mais c'est aussi mon amant et mon ami. Aussi, lorsque celle qui l'a créé le torture à l'aide de violents cauchemars, je suis prête à tout pour le sauver, y compris m'envoler vers la terre la plus inhospitalière qui soit pour une nécromancienne et un vampire : l'Irlande. Sa maîtresse, l'une des plus redoutables vampires de l'Histoire, a fait trembler l'humanité sous les noms de Moroven, Nemhain ou M'Lady, et semble à présent échapper à tout contrôle. Heureusement, j'ai mon propre atout à jouer : à mes côtés se trouve Edward, l'homme que l'on surnomme la Mort...

Celui-là est forcément pour Jonathon, Geneviève et Spike. Mon mari, notre amoureuse et son mari, respectivement. Je nous souhaite plus d'amour, moins de disputes, plus de joie et moins de peines.

Pour Sasquatch, notre carlin bien-aimé, qui s'est éteint alors que je commençais juste ce livre. Il fut mon fidèle compagnon d'écriture pendant quatorze ans, et je crois que sa perte est l'une des raisons pour lesquelles ce tome m'a pris plus de temps que d'habitude. Apparemment, je travaille mieux avec un carlin près de moi.

REMERCIEMENTS

Pour Shawn, qui est la personne que j'appelle à 3 heures du matin, mon sage conseiller, mon meilleur ami et mon compagnon dans le crime. Pour Jess et Will, qui découvrent ce que c'est de travailler avec un auteur. Une expérience magique !

CHAPITRE PREMIER

Je m'étais endormie pelotonnée entre deux des hommes que j'aime le plus, un bras posé en travers du corps de l'un d'eux pour pouvoir toucher le troisième. Ils étaient tous chauds à ce moment-là, mais, quand mon téléphone me réveilla quelques heures plus tard, seuls deux des corps avec lesquels je partageais le lit l'étaient encore. Le vampire parmi nous était mort au moment où le soleil s'était levé un kilomètre et demi à l'aplomb de la caverne dans laquelle se trouve notre chambre. C'est génial pour les vampires, mais, si vous avez peur du noir ou que vous n'aimez pas sentir des tonnes de pierre au-dessus de votre tête, vous ne pourriez pas dormir avec nous.

J'escaladai le corps chaud, presque fiévreux, de Nathaniel pour attraper mon téléphone qui était en train de se recharger sur la table de chevet, mais, quand l'écran s'alluma, je vis que c'était celui de Nathaniel et pas le mien : son fond d'écran est une photo de nous trois, alors que le mien est un gros plan sur nos mains entrelacées avec nos bagues de fiançailles toutes neuves. Je finis par trouver mon téléphone et appuyer sur le bouton pour prendre l'appel, mais il avait déjà basculé sur messagerie.

D'une voix enrouée par le sommeil, Micah demanda :

— C'était qui ?

Je plissai les yeux en regardant l'écran qui brillait dans l'obscurité épaisse de la chambre.

— Je ne connais ni le numéro, ni même le code régional. Je crois que c'est un appel international. Qui pourrait bien m'appeler de l'étranger ?

Nathaniel se lova contre le devant de mon corps et enfouit son visage entre mes seins tout en glissant plus bas sous les couvertures. Il marmonna quelque chose, mais, comme c'est lui qui a le sommeil le plus lourd de nous tous, et qui parle le plus souvent dans son sommeil, je n'y fis guère attention.

— Quelle heure est-il ? demanda Micah d'une voix déjà moins ensommeillée.

— Cinq heures.

J'éteignis mon téléphone et voulus le reposer sur la table de chevet, mais Nathaniel m'immobilisait et je ne parvenais pas tout à fait à l'atteindre.

— On n'a dormi que trois heures, protesta Micah.

— Je sais.

Je tentais toujours de pousser mon téléphone vers le bord de la table de chevet malgré le poids de Nathaniel profondément endormi.

Micah passa un bras autour de ma taille et du dos de Nathaniel et nous attira tous les deux contre lui.

— Dodo. Plus de dodo, grogna-t-il, le visage enfoui entre mes omoplates.

Si je ne me dépêchais pas de me remettre sous les couvertures, Micah se rendormirait lui aussi et je me retrouverais coincée avec les bras et les épaules à l'air. La nuit, il ne fait pas plus de dix degrés dans notre chambre ; je voulais être couverte. Je poussai une dernière fois mon téléphone, qui tomba par terre mais ne se ralluma pas, ce qui voulait dire qu'il était toujours branché. Donc, ça ne me dérangeait pas. Il ne tomberait pas plus bas, et je voulais juste me rendormir.

Je dus forcer les deux hommes à me faire assez de place entre eux pour qu'on soit tous de nouveau couverts et au chaud. Je commençais à m'assoupir, bercée par leur respiration régulière, quand mon téléphone se remit à sonner. Cette fois, il joua un autre morceau : *Bad to the Bone* de George Thorogood. C'est la sonnerie personnalisée d'un de mes meilleurs amis, Edward, assassin de morts-vivants et, comme moi, marshal fédéral sous le nom de Ted Forrester. Pensez Clark Kent et Superman.

Je repoussai les couvertures et, dans ma hâte de ramasser mon téléphone dont l'écran brillait au milieu d'un tas de vêtements, tombai par terre à côté du lit. J'appuyai sur le bouton vert.

— Je suis là !

— Anita, ça va ? lança joyeusement Edward, ce qui m'apprit qu'il était avec d'autres officiers de police qui devaient entendre notre conversation.

— Ouais, ouais. Tu as l'air drôlement guilleret pour 5 heures du matin, grognai-je en m'efforçant de dissimuler que je commençais déjà à me cailler hors de la chaleur de notre lit.

Je farfouillai dans le tas de vêtements en quête de quelque chose qui m'appartenait, mais ne réussis qu'à pêcher une fringue masculine après l'autre.

— Ici, il est 11 heures.

Donc, il n'était pas chez lui, dans le Nouveau-Mexique.

— Où es-tu ?

— À Dublin.

— Dublin où ?

— Dublin en Irlande.

Je m'assis par terre, nue et frissonnante, m'enfouissant dans le tas de vêtements tel un oiseau qui tente de se confectionner un nid, et m'efforçai de réfléchir. N'y arrivant pas, je demandai :

— Qu'est-ce que tu fous à Dublin, en Irlande ?

— C'est justement la raison de mon appel.

— Mais encore ?

Je tentai de réprimer mon irritation grandissante parce que ça n'aurait fait qu'amuser Edward, et que Ted met toujours plus longtemps à me raconter les choses. Edward est beaucoup plus direct. Oui, ils ne font qu'une seule et même personne, mais Edward est un acteur adepte de la méthode de Stanislavski, et il n'aime pas sortir de son personnage.

— Je chasse les vampires.

— Il n'y a pas de vampires en Irlande. C'est le seul pays au monde où on n'en trouve pas.

— C'est ce qu'on pensait tous jusqu'à il y a six semaines.

— Que s'est-il passé il y a six semaines ? demandai-je en tentant de me pelotonner au milieu des vêtements en tas sur le sol pour me réchauffer.

Quelqu'un me lança mon peignoir depuis le lit.

— Merci, dis-je à celui des deux léopards-garous qui avait eu pitié de moi.

— Ils ont découvert leur première victime de vampire.

J'enfilai le peignoir, mon téléphone coincé entre le menton et l'épaule. C'était toujours mieux que d'être à poil, mais la soie noire ne me tenait pas très chaud. J'aimerais bien m'acheter un autre peignoir, mais c'est difficile de trouver quelque chose de douillet et sexy à la fois.

— Une victime de vampire. Morte, donc ?

— Non, juste un peu vidée de son sang.

— D'accord. S'il a bu son sang de force, ici aux États-Unis on pourrait l'inculper mais, s'il s'agissait d'un don consenti, ce ne serait même pas un crime.

— La victime ne s'en souvient pas, donc, on ne saura jamais si elle était consentante ou pas.

— Si la police a analysé l'ADN de la salive sur la morsure et que le vampire est déjà fiché, on doit pouvoir l'identifier.

— Personne n'a voulu croire qu'il s'agissait d'une morsure de vampire, donc les flics n'ont pas traité ça comme une attaque. Ils ont cru qu'on lui avait filé du GHB.

— Les marques de crocs ne les ont pas alertés ?

— Tu l'as dit toi-même, Anita, il n'y a pas de vampires en Irlande. Il n'y en a pas eu depuis des milliers d'années. Ils ont noté que les marques de crocs étaient peut-être des traces de piqûres, au cas où la drogue aurait été injectée. S'ils n'avaient pas cherché des signes d'usage de drogue, ils ne les auraient même pas remarquées. Ce sont les marques les plus minuscules et les plus propres que j'aie jamais vues.

Je me redressai légèrement, à la fois pour nouer la ceinture de mon peignoir et parce que ce détail éveillait mon intérêt.

— Tu as vu presque autant de morsures vampiriques que moi.

— Ouais, acquiesça-t-il avec le plus bel accent traînant de Ted.

Il devait se la jouer cow-boy américain à fond pour la police irlandaise. Edward est capable de se fondre dans le paysage quasiment partout, mais, quand il assume le rôle de Ted, on dirait qu'il prend plaisir à le rendre aussi peu subtil que possible. Je me demandai s'il avait emporté son Stetson dans l'avion. L'imaginer avec son chapeau sur la tête en Irlande était soit très drôle, soit très embarrassant – je n'arrivais pas à décider.

— Minuscules à quel point ? Tu penses qu'il s'agit d'un enfant vampire ?

— J'ai déjà vu des femelles vampires qui avaient la mâchoire aussi petite, mais celle-là pourrait appartenir à un enfant.

— Comment ça, celle-là ?

— Il y a au moins trois amplitudes de morsure différentes.

— Donc, trois vampires, traduisis-je.

— Au minimum. Peut-être plus.

— Comment ça, peut-être plus ?

— J'ai la permission de te montrer des photos si tu as accès à un ordinateur.

— Mon téléphone fera l'affaire. Tu ne peux pas me les envoyer dessus ?

— Si, mais il te faudra un écran plus grand pour examiner certains des clichés.

— D'accord, je… je peux trouver un ordinateur. Il faudra juste que quelqu'un m'aide à me connecter.

— Tu as un compte mail. Je t'ai déjà envoyé des trucs dessus.

— Je sais, je sais. Mais je n'utilise pas souvent les ordinateurs d'ici.

— Où es-tu ?

— Au *Cirque des Damnés.*

— Dis « Salut, vieille branche » à Jean-Claude de ma part.

— « Vieille branche » ? Même Ted n'emploie pas cette expression.

— Je suis américain, Anita. On est tous des cow-boys, tu ne savais pas ça, chérie ? lança-t-il avec un accent si épais qu'on aurait pu danser un pas de deux texan dessus.

— Ouais, comme tous les Irlandais sont des *leprechauns* et se baladent en lançant « Bien le bonjour chez vous ! ».

— Si ça ne tenait qu'à moi, tu serais là et tu contemplerais les *leprechauns.*

— Comment ça, si ça ne tenait qu'à toi ?

— Trouve un ordinateur et regarde ces photos, Anita, réclama Edward avec un accent un peu moins prononcé, plus proche de son accent naturel qui fait très « milieu de nulle part » – Midwest, peut-

être ?

Je le connaissais depuis six ans déjà quand j'ai découvert que Théodore (Ted) Forrester était son vrai nom, celui sous lequel l'armée et le service des marshals le connaissaient. Pour moi, il a toujours été juste Edward.

— D'accord, mais dis-moi ce que ça veut dire, « si ça ne tenait qu'à toi » ?

Je me levai, et j'eus aussitôt froid sous la taille avec juste mon peignoir et sans le nid de vêtements autour de moi. Je baissai les yeux vers le lit, parce que Micah et Nathaniel étaient tous les deux plus doués que moi pour se servir des ordinateurs dans le couloir. A vrai dire, il arrive encore que Nathaniel télécharge en douce de nouvelles sonneries pour les contacts de mon répertoire téléphonique. Certaines m'ont foutu la honte quand elles se sont déclenchées pendant que j'étais au boulot avec d'autres marshals autour, mais *Bad to the Bone* est vraiment parfait pour Edward, alors je l'ai gardée.

— Rappelle-moi quand tu seras devant un écran.

Et il raccrocha. Ça, ça lui ressemblait bien.

Dès que l'écran de mon téléphone s'éteignit, la pièce se retrouva plongée dans une obscurité si absolue que vous auriez pu toucher votre propre globe oculaire faute de voir approcher votre doigt et de battre des cils par réflexe. En général, nous laissons la porte de la salle de bains ouverte pour que la veilleuse à l'intérieur nous fournisse un peu de lumière, mais la dernière personne qui était allée aux toilettes avait oublié. Seule ma parfaite connaissance des lieux me permit d'atteindre la salle de bains sans me cogner dans quoi que ce soit.

J'ouvris la porte et fus éblouie. L'espace d'une seconde, je crus que quelqu'un avait laissé le plafonnier allumé, mais, tandis que je clignais des yeux et que ma vision s'ajustait, je me rendis compte que c'était juste la veilleuse. Son éclat m'avait paru intense comparé à l'obscurité épaisse de la chambre, mais cette impression ne tarda pas à se dissiper.

J'aurais aimé laisser dormir les hommes de ma vie, mais j'avais besoin d'aide avec les ordinateurs. Il faudrait vraiment que je prenne des notes la prochaine fois que quelqu'un me montrerait comment m'en servir, parce que, contrairement à eux, je ne m'en souviens jamais.

Je revins vers le lit. Nathaniel s'était roulé en boule sous les couvertures, si bien que seuls dépassaient le sommet de son crâne et l'épaisse tresse qui lui descendait presque jusqu'aux chevilles. La lumière était juste assez vive pour faire ressortir les reflets rouges dans ses mèches auburn. Comme il était couché sur le côté, ses larges épaules se dressaient telle une montagne au-dessus du reste du lit. C'était impossible à dire dans cette position, mais il mesure un mètre

soixante-douze.

Micah reposait juste hors de l'atteinte du bras de Nathaniel ; ils avaient laissé ma place vide entre eux pour que je puisse m'y recoucher et me rendormir – ce que j'avais très envie de faire, mais le devoir m'appelait. Les boucles de Micah lui tombaient devant la figure ; la seule peau que je voyais était celle, plus sombre, de ses épaules étroites et d'un bras musclé, mais qui ne le serait jamais autant que celui de Nathaniel.

La génétique n'avait accordé qu'un petit mètre cinquante-huit (la même taille que moi) à notre Nimir-Raj si dominant et autoritaire. Ça ne se voyait pas sous les draps, mais il est bâti comme un nageur, son torse formant un triangle inversé jusqu'à sa taille mince. Nathaniel est non seulement plus musclé, mais il a aussi plus de courbes masculines.

Jean-Claude était allongé sur le dos. Il peut dormir sur le flanc mais il n'aime pas trop ça, et, comme il meurt toujours à l'aube, il ne peut pas continuer à nous câliner pendant notre sommeil. Donc, peu importe qu'il ne fasse pas les cuillères avec nous trois, qui aimons tous dormir sur le côté.

Avec son mètre quatre-vingts, Jean-Claude est le plus grand de nous quatre, et, dans cette position, ça se voyait parfaitement. Ses boucles noires lui descendent presque jusqu'à la taille à présent, comme les miennes. Nous avons tous les deux les cheveux vraiment noirs, moi parce que la famille de ma mère était mexicaine, et lui juste parce que. Sa peau est plus pâle que la mienne, mais pas de beaucoup grâce à mon père allemand. Je suis à peu près certaine que, si Jean-Claude n'était pas un vampire, je serais plus blanche que lui, mais personne n'est plus blanc qu'un vampire. Même mort au sens littéral du terme, il reste l'un des plus beaux hommes que j'aie jamais vus, y compris comparé à Nathaniel et à Micah – dont, certes, le visage était couvert pour le moment, mais je sais à quoi ils ressemblent.

On me dit que je suis belle, et certains jours je le crois, mais, en regardant les trois hommes couchés dans ce lit, je n'en revenais toujours pas qu'ils soient à moi et réciproquement. J'aperçus une lueur au milieu des boucles brunes emmêlées de Micah et me rendis compte qu'il avait ouvert les yeux et qu'il m'observait. Je chuchotai :

— Tu faisais juste semblant de dormir ?

Il s'assit dans le lit en acquiesçant. J'émis un « tsss » désapprobateur.

— C'est une enquête de police.

— Dans ce cas, demande à un flic de t'aider avec l'ordinateur, répliqua-t-il.

Mais déjà il s'extirpait prudemment des couvertures pour ne pas dénuder les deux autres hommes.

— Prends mon flingue, chuchotai-je.

Il tendit la main vers le holster sur mesure attaché à la tête du lit et en sortit mon Springfield EMP. Puis il se traîna à quatre pattes vers le pied du lit afin de me le remettre sans passer par-dessus le corps de Nathaniel. Il ne touchait pas la détente et il faisait très attention, car il connaissait les règles de sécurité en la matière. Traitez toute arme à feu comme si elle était chargée et prête à tirer, et ne la pointez jamais, jamais sur quelqu'un à moins d'avoir l'intention de lui tirer dessus.

Je pris le flingue et le mis dans ma poche en me demandant si celle-ci tiendrait le coup. Il rentrait dedans, mais son poids déformait sérieusement mon peignoir. Je resserrai la ceinture et vérifiai que je pouvais facilement glisser ma main dans la poche pour dégainer en cas de besoin. Ce n'était pas idéal, mais ça irait.

Micah rampa hors du lit avec sa propre arme de poing. C'est l'un des rares lycanthropes de ma connaissance qui porte un flingue alors qu'il n'est ni mercenaire ni garde du corps. Non seulement c'est le Nimir-Raj de notre Pard local, mais il dirige la Coalition pour une meilleure entente entre les communautés humaine et lycanthrope, une organisation nationale qui rassemble lentement mais sûrement les différentes espèces de métamorphes pour former un groupe uni s'exprimant avec une seule voix et possédant des objectifs partagés. C'est lui qui est chargé de les guider vers les objectifs en question.

Tout le monde ne se réjouit pas que les querelles intestines qui avaient toujours divisé les communautés métamorphes jusque-là soient en train de céder la place à une large coopération. Certains groupes haineux considèrent ça comme un danger pour les humains. Et certains lycanthropes estiment qu'on leur impose nos règles par la force, même si la Coalition ne pénètre jamais sur le territoire d'un groupe à moins d'y avoir été invitée pour résoudre un problème que ledit groupe ne parvenait pas à résoudre lui-même. Comme les gens qui font venir les flics quand ils ont besoin d'eux et s'énervent s'ils trouvent des preuves d'un crime pendant qu'ils sauvent la personne qui les a appelés et sa famille.

Micah a déjà fait l'objet de plus d'une menace de mort, donc il emmène des gardes du corps quand il se déplace, et il porte un flingue quand il peut. Il existe des endroits publics et des entreprises où on n'a pas le droit de porter une arme dissimulée ; dans ce cas, Micah doit s'en remettre à sa protection rapprochée, mais il aime être capable de se défendre seul en cas de besoin. C'est l'une des nombreuses choses sur lesquelles nous sommes d'accord.

Son peignoir lui a été acheté, ou peut-être commandé sur mesure, par Jean-Claude. Il semble sortir tout droit de l'époque victorienne avec son velours vert sapin couvert de broderies vertes et dorées. Les manchettes épaisses, le col et les revers qui descendent de son cou jusqu'à sa taille sont en brocart doré brillant. Le peignoir lui tombe

pile jusqu'aux pieds, à quelques millimètres au-dessus du sol pour qu'il ne risque pas de marcher sur l'ourlet – sauf quand il monte un escalier. Là, il est quand même obligé de le lever. Les escaliers, c'est toujours difficile à négocier avec un vêtement aussi long.

Micah enfila des mules vert foncé et fut prêt à y aller.

Pour ma part, j'ai fini par m'acheter des pantoufles qui me tiennent les pieds au chaud sans glisser tout le temps comme des claquettes d'intérieur. Mais je me gelais toujours avec mon peignoir. J'avais vraiment besoin de quelque chose de plus douillet, surtout maintenant qu'on passe au moins cinq nuits par semaine au *Cirque*. Les deux autres nuits à la maison de Jefferson County, pour qu'on puisse avoir notre dose de lumière du jour. Micah excepté, on bosse presque tous de nuit, et, au bout d'un moment, on déprime à force de ne jamais voir le soleil. Un jour, j'ai demandé à Jean-Claude si ça lui manquait, et il m'a répondu :

— Beaucoup, ma petite, beaucoup plus que je ne l'imaginais quand j'ai accepté de devenir ce que je suis.

Micah prit son téléphone et ses lunettes sur la table de chevet du côté du lit qu'il partageait avec Jean-Claude. Les lunettes avaient une monture verte avec des accents dorés, assortie à ses yeux vert-jaune de léopard. Il portait des lunettes de vue depuis longtemps sans que la plupart d'entre nous se soient rendu compte que c'était des verres correcteurs.

Autrefois, un homme très méchant a forcé Micah à rester sous sa forme animale jusqu'à ce qu'il soit incapable de redevenir complètement humain. Il y a également laissé une partie de sa vision des couleurs, mais pas autant qu'un véritable félin, comme si ses yeux de léopard gardaient quand même quelque chose d'humain. Son opticien lui a demandé la permission d'écrire un article sur ce phénomène en collaboration avec un vétérinaire de zoo.

Micah a toujours porté des lunettes de soleil pour dissimuler ses yeux quand il ne voulait pas se faire remarquer et parce qu'il craignait qu'avoir une vision imparfaite ne soit utilisé contre lui lors des combats de dominance au sein de la communauté lycanthrope, mais il a fini par en acheter qui lui permettent de lire plus facilement et de voir plus loin. Les yeux de félin se focalisent différemment, et il avait plus de mal à lire que nous ne nous en étions rendu compte. Il a aussi des lentilles de contact, mais avec nous, au *Cirque*, il ne s'embête pas. J'aime la façon dont la monture verte souligne ses yeux, comme des œuvres d'art qui auraient enfin un cadre digne d'elles au lieu de se planquer derrière des verres solaires.

Nous laissâmes Nathaniel profondément endormi sous les couvertures, et se tortillant déjà pour se rapprocher de Jean-Claude. Le lit était si grand qu'il aurait eu plus vite fait de s'enrouler dans les

couvertures, mais Nathaniel est le dormeur le plus câlin de nous tous – et les autres le sont déjà pas mal.

Micah et moi nous dirigeâmes vers la porte le plus discrètement possible, laissant notre amoureux partagé endormi et notre Maître commun dormant du sommeil des morts. Nous ne les aurions probablement pas réveillés même en faisant un peu de bruit, mais c'était plus poli.

Micah m'arrêta avant de sortir dans le couloir et me fit signe de redonner un peu de gonflant à mes boucles. Je haussai un sourcil, et il articula « Jean-Claude ». Ce qui signifiait que mon fiancé vampire lui avait demandé de ne pas me laisser sortir toute décoiffée. Techniquement, je deviendrais la reine des vampires une fois mariée avec lui, donc un minimum de décorum s'impose, mais ça m'énerve quand même.

Micah passa lui aussi les doigts dans ses boucles. C'était peut-être idiot, mais au moins l'idiotie valait pour tout le monde. D'après Jean-Claude, notre apparence rejaillit sur lui, et les vampires – surtout les plus vieux d'entre eux – peuvent se montrer excessivement vains. Quand il a dit ça, j'ai eu du mal à me retenir de lancer : « Sans déconner ? », mais je me suis mordu la langue.

Jean-Claude ne va jamais nulle part sans être tiré à quatre épingles. Je ne prends pas ça pour de la vanité mais plutôt comme un trait de son caractère, et puisque je l'aime je fais ce que font les hommes depuis des siècles quand leur chérie se prépare pour sortir : j'attends patiemment une perfection qui en vaut la peine.

L'idée ne m'avait pas effleurée qu'il pourrait attendre que je fasse des efforts sur ce plan au fur et à mesure que notre mariage approcherait. Je n'apprécie pas beaucoup, mais je ne proteste pas. Si j'ai appris une chose, c'est à choisir mes batailles. J'ai déjà perdu celle du nombre d'invités ; j'espère encore remporter celle des robes, la mienne incluse.

Micah ouvrit la porte de la chambre. Les deux gardes se redressèrent, le dos bien droit, les épaules rejetées en arrière et les bras collés le long des flancs, comme s'ils portaient toujours un uniforme et que leur petit doigt devait être sur la couture de leur pantalon.

— Repos, les gars, ordonnai-je. Vous n'êtes plus dans l'armée.

— Je n'étais pas soldat, marshal Blake, lança le plus grand des deux.

Ses cheveux d'un blond presque blanc étaient encore si courts que je voyais son cuir chevelu au travers.

— C'est dans une vieille chanson, Milligan. Je me souviens que, vous, c'était plutôt *Anchors Aweigh.*

Son camarade légèrement plus petit, qui laissait repousser ses

cheveux bruns, eut un sourire en coin et lâcha :

— Millie n'aime pas trop les classiques.

Je lui rendis son sourire.

— Il faut que vous élargissiez ses horizons, Custer.

— Chaque fois qu'il essaie, ma femme pique une crise, grimaça Milligan. Pas vrai, Crème ?

Pourquoi Crème ? Parce que Custer sonne un peu comme Custard, la crème anglaise. Ouais, parfois, les surnoms, c'est passablement tiré par les cheveux. Comment je sais d'où vient celui-là ? Parce que j'ai demandé.

Micah gloussa et secoua la tête.

— Votre femme m'a promis que je ne laisserais pas Custer vous dévoyer quand on part en déplacement.

— Je sais qu'elle vous a parlé, chef.

— Juste Micah ou M. Callahan. Pas besoin de « chef ».

— Tu es sérieux ? Ta femme a parlé de moi à Micah ? s'étonna Custer.

Milligan opina.

— La dernière fois qu'on est partis pendant le week-end, tu as failli me coûter mon mariage.

— Je croyais que tu déconnais.

— Pas du tout.

— Merde alors ! Désolé, mec. Je ne voulais pas.

Custer semblait sincèrement navré, ce qui était très inhabituel chez lui.

Milligan et Custer appartenaient à une unité SEAL qui s'était fait attaquer par un groupe d'insurgés persuadés que leurs pouvoirs de métamorphes leur donneraient l'avantage sur eux. Ils se trompaient, mais un des six hommes de l'unité avait péri et les cinq autres avaient tous été testés positifs pour la lycanthropie, de sorte qu'ils avaient automatiquement été congédiés pour raisons médicales. Nous avions déjà embauché d'autres militaires ayant quitté l'armée dans des circonstances similaires. L'un d'eux nous a parlé des SEAL, et nous leur avons offert un boulot.

Certaines boîtes privées embauchent des métamorphes, mais ceux-là avaient été contaminés assez récemment pour avoir besoin, à chaque pleine lune, de se trouver dans une zone sécurisée ou avec des métamorphes plus expérimentés qui leur servaient de nounous en attendant qu'ils apprennent à maîtriser leur bête intérieure. Tant qu'ils ne la contrôleraient pas parfaitement, ils ne pourraient pas bosser dans le privé, parce qu'il faut avoir été contaminé depuis deux ans au moins pour pouvoir postuler.

Certaines boîtes réclament un délai de quatre ans, et certains pays ne laissent pas entrer les lycanthropes sur leur sol. Les anciens SEAL

ont été attaqués il y a moins d'un an. Le délai minimum écoulé, ils décideront peut-être de chercher du boulot ailleurs, parce que c'est mieux payé – et même beaucoup mieux payé, dans le cas de certaines missions. Mais ici le salaire n'est pas mauvais, et le niveau de risque est bien moindre.

Dans un cas comme dans l'autre, ils ont un travail décent et une couverture sociale pour eux et leur famille jusqu'à ce qu'ils décident comment employer leur panel de compétences très impressionnantes, mais d'un usage limité dans le secteur civil. Jusqu'ici, la seule chose dont certains d'entre eux — Custer et un de ses collègues – se sont plaints, c'est que le boulot n'était pas assez excitant.

Micah et moi nous éloignâmes main dans la main. Ça voulait dire qu'un de nous deux devait sacrifier sa main directrice, mais nous ne nous attendions pas à ce qu'on nous attaque dans notre sanctuaire, donc ça ne craignait probablement rien. Je laissai même ma main droite à Micah, alors que je fais de meilleurs scores que lui au stand de tir.

— Je ne sais pas trop comment c'est censé fonctionner, mais on nous a dit de protéger tous les gens dans cette chambre, vous deux y compris, lança Custer.

— C'est bon. Je vais avec eux ; tu restes là, offrit Milligan.

Custer reprit sa position devant la porte sans discuter. C'est à cause de moments pareils qu'il est facile de deviner lequel est le plus gradé chez des militaires qui ont quitté l'armée récemment. Avant ça, nous n'avions jamais embauché plus d'une personne de la même unité à la fois, à plus forte raison un groupe de gens qui avaient travaillé ensemble pendant des années et vu leur carrière s'envoler au cours de la même bataille. Ils fonctionnent toujours comme une unité. En fait, Claudia, qui chapeaute nos gardes un peu partout mais essentiellement ici au *Cirque*, se demande si on ne ferait pas mieux de les séparer pendant leur service. Ils doivent apprendre à bosser avec le reste de nos gardes, et pas juste les uns avec les autres. Mais, jusqu'à présent, personne ne s'est plaint.

Honnêtement, je ne pensais pas qu'on avait besoin de protection ici dans les entrailles du *Cirque*, mais j'ai appris à ne pas discuter avec les gardes de la nature de leur devoir. Ça me fatigue et ça ne me rapporte jamais grand-chose. J'aurais pu faire valoir que j'étais leur patronne, mais, comme j'étais aussi une des personnes qu'ils devaient surveiller, la question tombait dans une zone grise. Si j'étais leur patronne, je pouvais leur ordonner de me lâcher la grappe, et ils devaient m'obéir, mais s'il m'arrivait quelque chose et que j'étais blessée pendant leur service… Comme je le disais, c'était une zone grise. Aussi Milligan nous suivit-il vers la salle des ordinateurs.

Même si Jean-Claude a complètement adopté les nouvelles

technologies, il n'aime pas que les gens de son entourage aient toujours le nez dans leur téléphone ou autre appareil électronique au lieu de se regarder et de parler entre eux. Du coup, à l'exception des smartphones, il a limité leur usage à cette pièce. Officieusement, l'autre raison pour laquelle il a fait ça, c'est que certains des plus vieux vampires sont un peu intimidés par la technologie moderne. Et puis ça n'a pas été facile de tirer des fils et des câbles jusqu'à cette profondeur dans la roche, et tout regrouper au même endroit a quelque peu facilité les choses.

Milligan passa devant nous et ouvrit la porte de la salle informatique. Micah et moi ne protestâmes pas. Il faisait sombre à l'intérieur, mais quelques écrans encore éclairés continuaient à faire tourner en boucle les mêmes images, tandis que d'autres avaient viré au noir pour la nuit. Nous entrâmes et Milligan voulut nous suivre, mais je l'arrêtai :

— Désolée, Milligan, mais je dois examiner des éléments pour une enquête de police.

— Je dois m'assurer qu'il n'y a pas de danger.

Là encore, j'aurais pu discuter avec lui, mais je le laissai faire son boulot même si j'étais à peu près certaine que Micah et moi serions capables de faire face à tout ce qui pourrait se tapir dans l'obscurité. Ce n'était pas une grande pièce, et il n'y avait qu'un seul coin dissimulé depuis le seuil.

Milligan revint vers nous après avoir tout fouillé.

— La voie est libre, madame, chef.

— Dans ce cas, vous pouvez nous laisser, dit Micah.

— Vous n'êtes pas obligé de rester dans la pièce, ajoutai-je.

Milligan hésita, et je vis presque tourner les rouages de son cerveau tandis qu'il se demandait qui il était censé écouter et qui il pouvait ignorer sans prendre de risque. Beaucoup de nos ex-militaires ont du mal avec notre chaîne de commandement, plus souple que celle de l'armée.

— On va discuter d'une enquête de police, Milligan. Vous ne pouvez pas rester avec nous, insistai-je.

Il acquiesça.

— D'accord, c'est normal.

Il se dirigea vers la porte.

— Et ne restez pas juste devant, ajouta Micah.

Milligan se retourna.

— Chef, je…

— Je sais que je pourrais entendre la conversation à travers le battant, Milligan, ce qui signifie que vous aussi.

— Claudia me tuera si je ne vous attends pas dans le couloir.

— Nous sommes armés tous les deux, et nous nous trouvons au

cœur de notre forteresse souterraine, fis-je valoir. Si nous ne sommes pas en sécurité ici, nous avons un problème beaucoup trop gros pour qu'un garde du corps puisse le régler seul.

Milligan prit cette expression arrogante que j'avais déjà vue chez des hommes ayant certains états de service.

— Même un ex-SEAL ne suffirait pas. Maintenant, retournez auprès de Custer et surveillez la porte de la chambre de Jean-Claude.

Il tenta de protester, mais Micah l'interrompit :

— C'est un ordre, Milligan. Anita et moi sommes tous les deux plus gradés que Claudia.

Il fronça les sourcils, soupira et dit :

— Oui, chef.

Sans rien ajouter, il tourna les talons et se dirigea vers la porte. Je m'assurai qu'il s'éloignait dans le couloir avant de revenir vers Micah.

Celui-ci s'assit devant un des ordinateurs pour pouvoir taper plus vite. Quelques minutes plus tard, j'étais parée. Il n'avait même plus besoin de me demander mon nom d'utilisateur ou mon mot de passe : il m'avait aidée si souvent qu'il les connaissait par cœur. Mes collègues de la police ne seraient pas contents s'ils l'apprenaient, vu que Micah est un civil, mais ce n'est pas moi qui le leur dirai.

Je rappelai Edward. Il décrocha à la première sonnerie.

— Tu es en ligne, Anita ?

Il s'exprimait comme Edward plutôt que comme Ted, aussi lui demandai-je :

— Tu peux parler librement ?

— Non.

Un seul mot au lieu des longs détours verbaux qu'il aimait parfois emprunter dans la peau de Ted.

— Pendant qu'on attend l'arrivée du mail… Tu as dit que, si ça ne tenait qu'à toi, je ne verrais pas seulement les photos, ou un truc du genre.

— Ça ne leur plaît pas que tu sois une nécromancienne.

Sa voix avait un peu de la jovialité de Ted, mais en dessous je décelais la froideur d'Edward. Il n'était pas content que la police du coin refuse de m'inviter à jouer.

J'entendis des voix en fond sonore.

— Désolé, Anita. On vient de me détromper parce qu'il serait, je cite, « contraire à leurs lois de refuser l'entrée de leur pays à quelqu'un en raison du type de magie qu'il ou elle pratique », récita-t-il avec l'accent de Ted.

— Je considère ça comme un don psychique plutôt que comme quelque chose de mystique.

— Leurs lois ne font pas la différence entre les dons psychiques et la magie, seulement entre la magie et les miracles entérinés par

l'Église.

— S'ils mentionnent réellement les miracles dans leurs lois, à ma connaissance, c'est une première en dehors de Rome.

— Eh, bien désormais, tu pourras dire qu'à ta connaissance il existe deux cas.

J'entendais son sourire dans sa voix, mais il ne collait pas avec ses paroles, comme si Edward avait du mal à rester Ted devant les autres flics. Qu'avaient-ils fait, ou que s'était-il passé entre ses deux coups de fil pour qu'il ait tant de mal à se contrôler ?

— Tout va bien, Ted ?

— Au poil.

Je laissai filer, parce qu'où bien il n'avait pas envie d'en parler, ou alors il ne pouvait pas le faire en présence des autres officiers.

Ma boîte mail bipa. Micah m'aida à ouvrir le fichier attaché au message que je venais de recevoir. Une gorge ornée d'une morsure délicate apparut à l'écran. Les piqûres étaient vraiment très rapprochées. Il pouvait s'agir d'un enfant ou d'une femme avec une bouche plus petite que la moyenne. Les trous sur la seconde photo étaient considérablement plus gros ; personne ne pouvait croire qu'ils avaient été faits par une seringue hypodermique. Il s'agissait forcément d'un autre vampire.

— Je vais te mettre sur haut-parleur, Anita. Dis-nous ce que tu vois.

Et ce « Dis-nous » signifiait en réalité « Dis-leur ». J'étais à peu près certaine qu'il s'agissait d'une sorte de test. Si j'éblouissais les flics dublinois, m'inviteraient-ils à venir jouer avec Edward en Irlande ? Avais-je envie d'y aller ? Avec ma phobie de l'avion, je n'avais aucune envie de me taper un vol international, mais… ça ne me plaisait pas qu'ils aient des *a priori* contre un don psychique auquel je ne pouvais rien. Et puis j'ai un peu l'esprit de compétition.

— D'après les deux premiers clichés, il y a au moins deux vampires différents. Le premier pourrait être un enfant, ou une femme adulte avec une petite bouche ou des dents très rapprochées.

— Ici le superintendant Pearson, marshal Blake. Comment ça, des dents très rapprochées ?

Il avait exactement le genre d'accent auquel je m'attendais, celui qu'on entend dans les films, et cela me fit sourire car beaucoup d'accents ne correspondent pas du tout à ce qu'on imagine.

— Les traces de crocs vampiriques ont un point commun avec les morsures humaines, superintendant Pearson. Ce n'est pas toujours la taille de la bouche qui détermine leur apparence, mais le placement des dents. Quand il y a trop de dents pour la place disponible sur la mâchoire, elles finissent par se chevaucher, ce qui rend l'espace entre les canines bien moindre que ce à quoi on pourrait s'attendre chez un

adulte.

Une autre voix d'homme lança :

— On s'en fout, des canines. Ce qui nous intéresse, ce sont les crocs.

Son accent ne collait pas aussi bien à mes attentes, comme s'il venait d'une autre région d'Irlande. De la même façon qu'ici, on ne parle pas de la même façon dans le Sud et dans le Nord ou dans le Midwest, même si la télévision et Internet ont tendance à gommer les accents régionaux dans beaucoup d'endroits.

— Les canines, c'est ce qui devient les crocs d'un vampire après sa transformation, expliquai-je.

— C'était l'inspecteur Logan. Ne faites pas attention à lui, marshal Blake.

J'entendis Logan pousser un grognement de protestation, mais il n'ajouta rien. Pearson était plus gradé que lui, ou quelqu'un d'autre dans cette pièce l'était et avait pris son parti.

D'une voix presque trop guillerette même pour Ted, Edward réclama :

— Regarde la photo suivante, Anita.

J'obtempérai.

— Les traces de crocs semblent encore plus grosses que les précédentes, mais les trous ne sont pas aussi propres, comme si le vampire avait dû mordre plus fort ou qu'il s'était retiré plus brutalement. Donc, ça pourrait être le même que celui de la deuxième morsure.

— A votre avis, pouvons-nous partir du principe que le vampire numéro deux est un mâle adulte ? interrogea Pearson.

— Vu l'écart entre les crocs, je dirais que oui, mais j'ai connu des femmes avec les dents exceptionnellement espacées, donc je ne peux pas vous le garantir à cent pour cent. Les cous semblent tous appartenir à des femmes, exact ?

— Oui.

— Ici l'inspecteur Logan…

— Appelle-la par son grade, réclama quelqu'un d'autre – une femme, me sembla-t-il.

— D'accord. Marshal Blake, ici l'inspecteur Logan. Les photos ne montrent pas la pomme d'Adam ; comment avez-vous su que c'était des femmes ?

— Ça fait des années que j'examine des traces de morsures, inspecteur Logan. Au bout d'un moment, vous savez ce que vous regardez.

— Quelque chose de précis qui te fait penser que ce sont des femmes, Anita ?

— La plupart des vampires préfèrent boire le sang de victimes qui

correspondent à leurs préférences sexuelles, donc la plupart des mâles se nourrissent de femmes, et inversement. Mais certains vampires nouveau-nés prennent les victimes qui leur tombent sous la main, comme n'importe quel jeune prédateur en plein apprentissage.

— Ici l'inspecteur Logan, marshal Blake.

Et quelque chose dans la façon dont il prononça mon grade et mon nom m'indiqua qu'il était mécontent. Ou peut-être que je me faisais des idées.

Micah me jeta un coup d'œil, et je sus qu'il pensait la même chose. Peut-être que je ne me faisais pas d'idées, en fin de compte.

— Oui, inspecteur Logan ?

— Voulez-vous dire que des vampires gays se nourriraient de victimes du même sexe ?

— Possible. Mais si vous n'aviez jamais eu de vampires en Irlande jusque-là il y a des chances pour que ceux-ci aient été transformés très récemment. Donc ils s'en prennent sans doute aux victimes les plus faciles. Certaines femelles se sentent plus en confiance quand elles se nourrissent d'autres femmes, même si en tant que vampires elles pourraient battre la plupart des hommes humains sans problème. Elles ne parviennent jamais à se débarrasser tout à fait de l'idée que les hommes sont plus costauds et plus dangereux qu'elles, donc elles se nourrissent presque exclusivement d'autres femmes quelles que soient leurs préférences sexuelles.

— En gros, vous ne pouvez rien nous apprendre sur ces vampires en regardant juste les photos ? lança Logan sur un ton volontairement dédaigneux.

— Je vous avais prévenu qu'elle serait plus efficace en personne, Logan, dit Edward en conservant le ton jovial de Ted au prix d'un gros effort.

Logan avait déjà dû sacrement le faire chier pour qu'il ait autant de mal à se contrôler.

— Je ne crois pas qu'on ait besoin de faire venir votre petite amie, Forrester.

— Logan !

Cette fois, je fus certaine que c'était une femme.

— Ça suffit, Luke. Je ne plaisante pas, aboya Pearson.

— Tout le monde sait bien…

— Non, coupa Pearson, dont l'accent irlandais soulignait la colère. Tout le monde ne sait rien, et avant de propager des rumeurs sur une collègue vous feriez mieux de vérifier que vous savez de quoi vous parlez.

— C'est comme ça que démarrent la plupart des rumeurs, dis-je.

— Quoi, marshal Blake ?

— Quelqu'un raconte quelque chose qui n'est pas vrai, mais qui

est trop scandaleux pour qu'on ne le répète pas, et les rumeurs s'alimentent mutuellement, et, avant qu'on comprenne ce qui se passe, tout le monde connaît la vérité, même si c'est un mensonge.

— Bien dit. Je suis l'inspecteur Sheridan, Rachel Sheridan.

— Ravie de presque faire votre connaissance, inspecteur Sheridan.

— Evidemment, tu prends son parti, lâcha Logan sur un ton aigre.

— Pourquoi en avez-vous après moi ? demandai-je. On ne s'est jamais rencontrés.

— C'est après moi qu'il en a, me détrompa Edward d'une voix beaucoup plus joyeuse que ses paroles ne le justifiaient.

— Pourquoi diable j'en aurais après vous ? s'exclama Logan.

— Parce que vous êtes jaloux.

— Pourquoi je serais jaloux de vous, Forrester ?

— Pour la même raison que vous allez être jaloux du marshal Blake.

— Mais encore ?

— Anita, regarde la photo suivante.

J'hésitai une seconde, puis songeai : *Qu'est-ce que ça peut me foutre qu'un flic en Irlande ne m'apprécie pas ?*

Je cliquai sur l'image suivante. Encore des traces de morsures comme les précédentes, mais avec des crocs plus gros et des trous déchiquetés sur les bords. Je déglutis en réprimant une forte envie de frotter les cicatrices sur ma clavicule et au creux de mon bras gauche, là où le même vampire m'a rongée comme un chien un os. Ça a failli me coûter l'usage de mon bras, mais beaucoup de rééducation et de temps passé à soulever de la fonte m'ont laissée en meilleure condition physique qu'avant ma blessure.

— Le vampire a remué ses crocs dans la chair de sa victime, comme s'il était tenté d'en arracher une bouchée. Cette fois, on dirait un cou d'homme ou de femme de grande taille.

— C'est un vampire différent, dit Logan sur un ton exigeant que je le croie.

— Peut-être, mais j'en doute.

— Ce n'est pas le même style d'attaque.

— Une morsure différente n'implique pas forcément un vampire différent, inspecteur. Ce vampire fait des expériences, il essaie de décider ce qu'il préfère. Ou bien il était plus affamé cette fois, ou il commence à apprécier la violence potentielle de ses actes.

— Violence potentielle, mon cul ! Il leur plante ses dents dans le cou. On ne peut pas faire beaucoup plus violent que ça.

— Détrompez-vous.

— Regarde la photo suivante, exigea Edward d'une voix très calme, avec un soupçon de la froideur glaciale qui n'est jamais très

loin de la surface chez lui.

Je fis ce qu'il demandait, et cette fois les trous sur le côté du cou de la victime étaient énormes. Ils ne ressemblaient même pas à des traces de crocs ; on aurait plutôt dit que quelqu'un avait pris un pic à glace et l'avait planté aussi profondément que possible.

Micah lâcha une expiration sifflante et me prit le bras. Je songeai qu'il n'avait peut-être jamais vu d'attaque vampirique aussi violente. Il est toujours si solide, si sûr de lui ; il gère toujours si calmement la violence dans nos vies que j'oublie parfois qu'il n'a pas vu les mêmes choses que moi, et réciproquement. Je suis à peu près certaine que, pendant ses déplacements à l'extérieur pour la Coalition, il se passe des trucs qui me foutraient une trouille bleue, ne serait-ce qu'à cause du danger auquel il s'expose. Je lui pris la main et demandai :

— Qui a déterminé que c'était une attaque vampirique et pas juste un meurtre perpétré avec une arme pointue ?

— Nous n'avons pas pensé que ça pourrait être un vampire, parce qu'il n'y en a pas en Irlande, répondit Pearson.

— Exactement. Mais quelqu'un y a pensé pour vous.

— C'est moi, dit Edward.

— Ce genre de dégâts n'est pas du tout typique des vampires. Beaucoup de flics seraient passés à côté, même ici où nous savons que la possibilité existe.

— Ne vous sentez pas obligée de nous faire des compliments, Blake.

— C'est aux autres que j'en fais, Logan. Vous êtes juste éclaboussé par la gloire.

— Hein ?

— Permettez-moi de m'excuser d'avance pour tout ce que dira Logan jusqu'à la fin de cette conversation, soupira Sheridan. Ça nous fera gagner du temps.

— Je n'ai pas besoin que tu t'excuses pour moi, Rachel.

— Oh ! Tu comptes le faire toi-même ? Je t'en prie, vas-y.

Et j'entendis le rire contenu dans la voix de Sheridan. Certaines personnes ont un don pour hérisser les autres, et apparemment Logan en faisait partie, parce que personne dans la pièce ne semblait l'apprécier. Cela me réconforta qu'il ne s'en prenne pas spécialement à Edward et à moi : il était désagréable avec tout le monde, point.

— Continue à regarder les photos, dit Edward comme s'il n'y avait personne autour de lui.

Ted est très sociable et diplomate ; Edward, pas du tout.

L'image suivante était pire, comme si quelqu'un avait déchiré la gorge de la victime sans trop savoir ce qu'il faisait, de sorte qu'il restait une trace de croc sur un bord de la viande sanguinolente.

— Il teste sa force et ce qu'elle peut faire à un corps humain,

déduisis-je.

— Et il y prend goût, ajouta Edward.

— C'est censé être un jeu de mots ? lança Logan sur un ton accusateur.

— Non, juste une déduction exacte. Vous devriez essayer un de ces quatre.

— Essayer quoi ?

— D'être compétent, lâcha Edward sur un ton de colère froide. Qu'est-ce que Logan avait bien pu lui faire pour mériter ça ?

— Vous vous prenez pour qui ? Venir chez nous et oser nous dire qu'on n'est pas assez compétents pour vous !

— Je n'ai pas dit que les autres étaient incompétents, Logan. Juste vous.

— Espèce de salopard !

— Mais allez-y, je vous en prie.

Edward voulait que Logan tente de le frapper. Qu'avait-il pu se passer en Irlande pour qu'Edward tente de déclencher une bagarre sous son identité de Ted ? Ce n'était pas son genre de déconner au boulot comme ça. D'habitude, la grande gueule, c'est moi.

Je fis la seule chose que je pouvais pour arranger la situation : je passai à la photo suivante. Une autre morsure délicate dans un cou, et, de l'autre côté de celui-ci, les traces de crocs plus larges, pas celles qui devenaient violentes, mais celles dont j'avais d'abord cru qu'elles empiraient au fur et à mesure.

— Est-ce que la victime suivante a reçu deux morsures de nos deux premiers vampires ? demandai-je.

Comme personne ne me répondait, je haussai la voix :

— Ted, parle-moi !

— Oui, les deux premiers vampires semblent travailler ensemble.

— Cette victime-là… elle est morte ?

— Non. C'est un homme, et il s'est rendu à l'hôpital parce que son cou saignait, mais il ne se souvenait pas comment il avait été blessé, révéla Sheridan.

— Ils commencent à piger comment ils peuvent travailler ensemble, supputai-je.

— Vous parlez d'une experte ! s'exclama Logan d'une voix aiguë. Vous vous êtes trompée à propos du deuxième vampire. Ce n'est pas lui qui déchire la gorge de ses victimes.

— Vous avez affaire à au moins trois individus.

— Vous m'avez entendu, Blake ? Vous vous êtes trompée !

— Oui, Logan, je vous ai entendu. Ça ne me dérange pas d'avoir tort du moment qu'on attrape ces vampires à la fin.

— Deux d'entre eux n'ont blessé personne sérieusement, fit remarquer Sheridan.

— Certaines des victimes ont-elles été attaquées une seconde fois ?

— Non, répondit Pearson.

— Je leur ai dit de les surveiller, ajouta Edward.

— Et ils l'ont fait ?

— Ils ont quelques problèmes pour convaincre leurs supérieurs d'approuver les heures supplémentaires que ça engendrerait.

— Seigneur ! Ils ne comprennent pas que les vampires peuvent appeler les humains dont ils ont bu le sang une fois ?

— Je le leur ai expliqué.

— Ce que nous avons du mal à comprendre, c'est que… si c'est vrai, pourquoi les vampires n'ont-ils pas encore pris le contrôle de l'Amérique ? lança Pearson. S'il leur suffit d'une morsure pour réduire les gens en esclavage, vous devriez tous leur obéir aveuglément depuis le temps. Vous-même, marshal Blake, vous êtes fiancée à l'un d'eux. Si je crois ce que vous venez de dire, on ne peut pas vous faire confiance en tant qu'officier de police.

— Quand vous donnez votre sang volontairement sans être hypnotisé par le regard d'un vampire, il ne peut pas prendre le contrôle de votre esprit et vous appeler quand ça lui chante. S'il n'a pas besoin d'utiliser ses pouvoirs sur vous pour s'alimenter, ce n'est pas plus grave que si un humain ordinaire vous faisait un suçon un peu appuyé.

— Vous laissez votre fiancé boire votre sang ?

— Je vous répondrai si je peux vous poser une question sur votre vie sexuelle en retour.

— Je ne vous parle pas de votre vie sexuelle, marshal.

— Si.

Micah me serra la main et me jeta un regard d'avertissement. Il avait raison : si je ne faisais pas gaffe, j'allais leur en révéler davantage au sujet de ma vie amoureuse avec Jean-Claude que je n'en avais raconté à mes amis flics d'ici. Parfois, esquiver une question est plus révélateur que d'y répondre sans détour. Quoi que je fasse, j'étais baisée sur ce coup-là, et pas comme j'aime.

— Aux États-Unis, les femmes comme elles sont appelées « cercueilleuses », dit Logan.

— Une cercueilleuse, c'est l'équivalent d'une folle de l'uniforme, quelqu'un qui couche avec un flic juste parce que c'est un flic. Je ne sors qu'avec un seul vampire en ce moment, donc le terme ne s'applique pas à moi.

— Dans votre pays, c'est insultant à quel point de traiter une femme de cercueilleuse ? interrogea Pearson.

— Ça revient à la traiter de pute qui laisserait n'importe quel vampire la baiser et boire son sang. Très insultant, donc.

Micah m'avait lâché la main pour pouvoir se lever et me masser les épaules à travers mon peignoir, parce que j'étais hyper tendue tout à coup. Bizarre, hein ?

— Je vais donc m'excuser de la part de Logan et de tous les Gardai de Dublin.

— Les Gardai ?

— C'est le nom que se donne la police irlandaise, expliqua Edward. Garda Siochàna, Gardai au pluriel – littéralement, les « Gardiens de la paix ». Seulement vingt à trente pour cent d'entre eux sont formés au maniement des armes.

— Tu déconnes.

— Pas du tout.

— Ouah ! C'est très différent de chez nous.

— Et ce taux n'a dépassé les vingt pour cent que parce que des lycanthropes étrangers sont devenus incontrôlables il y a deux ans.

— On en a parlé dans les nouvelles internationales, me souvins-je. Il y avait un sorcier impliqué dans l'affaire, pas vrai ? C'était une sorte de gang de criminels surnaturels, c'est bien ça ?

— Pas « une sorte de ». C'était exactement ça, marshal, dit Pearson.

— Si mes souvenirs sont exacts, le sorcier était un autochtone et les métamorphes des immigrants.

— Vos souvenirs sont exacts.

— Et maintenant vous découvrez vos premiers vampires. Qu'est-ce qui a changé dans votre pays ces dernières années ?

— Rien à ma connaissance.

— Dans ce cas, pourquoi ce soudain développement du crime surnaturel ?

— C'est une bonne question.

— Avez-vous une bonne réponse ?

— Pas encore, mais je sais peut-être à qui en demander une.

— On essaie tous de comprendre pourquoi et comment sont apparus nos premiers vampires, intervint Logan. Elle ne nous a rien appris qu'on ne savait déjà.

— Elle a posé la question différemment de tout le monde. Tu n'as pas entendu ? répliqua Pearson.

— Ça doit être difficile d'entendre quoi que ce soit quand on a à ce point la tête dans le cul, commenta Edward.

— Il n'y aura pas toujours d'autres flics autour de vous, Forrester.

— C'est une menace ?

— Ce serait illégal et ça pourrait compromettre ma carrière, donc, bien sûr que non.

— Faisons comme si c'en était une quand même, parce que vous devez comprendre que les autres flics ne me protègent pas contre

vous : c'est vous qu'ils protègent contre moi.

Il avait commencé sa phrase en mode Ted, mais sa voix avait baissé et s'était refroidie jusqu'à devenir celle d'Edward. Qu'est-ce qui, chez Logan, faisait qu'il avait tant de mal à rester dans son rôle ? J'avais déjà été insultée de façons bien pires que ça, et nous avions tous les deux bossé avec des gens bien plus emmerdants, alors qu'avait fait Logan pour provoquer Edward à ce point ? D'habitude, seuls les méchants y parviennent.

— Assez, vous deux, intervint Pearson.

— C'est lui qui a commencé, c'est à lui d'arrêter le premier, répliqua Edward.

— Ne faites pas l'enfant, Forrester. On ne joue pas : on essaie d'arrêter ces vampires avant qu'ils ne tuent davantage de gens.

— A quoi bon jouer si les enjeux ne sont pas assez élevés – pas vrai, Logan ?

— Ça veut dire quoi, ça, Forrester ?

— Ça veut dire que la vie et la mort sont les enjeux ultimes.

— Ted, tu devrais la mettre en sourdine avec ton numéro de grand méchant.

Je ne pouvais pas faire mieux pour le prévenir qu'il était trop Edward et pas assez Ted. Comme si Superman mettait les lunettes de Clark Kent et se pointait au *Daily Planet* en collant bleu avec son slip rouge par-dessus. Quand vous portez un costume de super héros, des lunettes ne peuvent pas suffire à dissimuler votre identité.

— Ouais, Ted, allez-y mollo pour votre petite amie, railla Logan.

— Que disent vos lois à propos du harcèlement sexuel, superintendant Pearson ?

— Pourquoi cette question ?

— Logan semble décidé à insister jusqu'à ce que ça lui retombe dessus.

— Rien ne va me retomber dessus, Blake. Le problème ne va que dans un sens, et c'est le vôtre.

— Je suis contente qu'on soit d'accord sur un point, Logan.

— Hein ?

— Vous venez de dire que le problème allait dans mon sens, ce qui signifie que je vais gagner.

— Ce n'est pas ce que je sous-entendais.

— Votre langage est imprécis, Logan. Vous vous exprimez de travers depuis que je suis là, déclara Edward.

— Allez vous faire foutre, Forrester.

— Du moment que ça n'est pas par vous.

— Ce n'était pas une proposition, et vous le savez, putain !

— Je ne sais rien sur vous, Logan, à part que vous me faites incroyablement chier.

— Si vous n'arrivez pas à collaborer gentiment avec le marshal Forrester, je vous retire de cette affaire, menaça Pearson.

— Je suis dessus depuis le début, protesta Logan.

— Nous voulons que les Américains nous aident à trouver et à neutraliser nos vampires.

— On n'a pas besoin de cow-boys pour faire notre boulot.

— Moi, je ne refuserai pas un coup de main, intervint Sheridan. Ces vampires tuent des innocents, Logan, et toi, tout ce que tu fais, c'est asticoter Ted.

— Ah ! Tu l'appelles Ted maintenant ?

Soudain, je percutai : Logan en pinçait pour Sheridan. Et la façon dont elle se comportait vis-à-vis d'Edward lui avait donné à croire que Ted lui plaisait. Que Dieu nous vienne en aide ! On ne quitte jamais vraiment le collège ; on ne laisse jamais vraiment derrière soi le petit jeu du triangle amoureux : Machine kiffe Bidule qui kiffe Truc. Je n'étais pas sûre de moi à cent pour cent, mais ça valait le coup d'essayer.

— Tu es en Irlande depuis combien de temps ? demandai-je.

— Une semaine.

— Tu dois manquer à Donna et aux enfants.

— Et réciproquement.

— Ça n'a pas dû l'arranger que tu t'absentes en plein milieu des préparatifs de votre mariage.

— Oh ! Les préparatifs du nôtre sont presque terminés. C'est le tien qui prend une éternité.

— Ouais, et une ampleur que je n'imaginais pas, grognai-je en sentant mon estomac se nouer comme chaque fois que je pensais à notre liste d'invités qui ne cessait de s'allonger.

— A ce rythme, tu seras mon garçon d'honneur avant que je puisse être le tien.

— Attendez un peu. Blake va être votre garçon d'honneur ?

— Ouais, répondit Edward en essayant de se remettre dans la peau de Ted et en tombant complètement à côté.

D'habitude, c'est un acteur formidable, mais quelque chose chez Logan lui faisait perdre tout son talent de comédien.

— Et ça ne dérange pas votre fiancée ?

— Pas du tout, Donna approuve complètement mon choix.

— Vous savez ce qu'on dit : tous les mecs bien sont déjà pris, commenta Sheridan, ce qui signifiait qu'elle n'avait pas fait mystère de son attirance.

Edward mesure un mètre soixante-dix ; il est blond aux yeux bleus, naturellement mince mais très athlétique, et séduisant à en juger par la réaction des autres femmes. Moi, je semble immunisée contre ses charmes – mais d'un autre côté, quand on s'est connus, il a

menacé de me torturer ou de me tuer, ce qui tend à refroidir pas mal mes ardeurs. Et aujourd'hui on est des amis tellement proches que ce serait presque de l'inceste.

Je voulus continuer à faire défiler les photos sur l'ordinateur, mais j'étais arrivé au bout.

— Ne me dis pas qu'il n'y a pas d'autres photos, Ted.

— Si, mais ce sont les seules qu'ils ont accepté que je t'envoie.

— Vous vous méfiez à ce point de mon don psychique, messieurs dame ?

— Ce n'est rien de personnel, Blake, m'assura Pearson.

— Bien sûr que si.

— Bien sûr que non. (Il parut réfléchir à ce qu'il venait de dire). Ça me fait penser à ce dessin animé américain où c'est toujours la saison de la chasse au canard et jamais celle de la chasse au lapin.

— Vous cherchez des vampires. Ma nécromancie pourrait vous aider à les trouver.

— Les morts ne se relèvent pas en Irlande, marshal Blake, hormis en tant que fantômes.

— Foutaises ! Et vous le savez. Vous avez des vampires sur les bras.

— Je vous le concède.

— Alors, laissez-nous vous aider, Anita et moi, réclama Edward.

— Désolé, Forrester, mais, sans vouloir insulter Blake, la nécromancie ne fonctionne pas ici.

— Elle est interdite par la loi ? m'enquis-je.

— Non, pas exactement.

— L'Irlande est censée être un des pays les plus tolérants du monde envers la magie. Je me sens sérieusement discriminée.

— Ce n'est rien de personnel, Blake.

— Je ne crois pas que ça signifie ce que vous croyez que ça signifie.

Pearson eut un petit rire.

— Merci, on en avait bien besoin.

— Anita peut nous aider, insista Edward.

— Vous admettez que le grand et puissant Ted Forrester, celui que les vampires ont surnommé la Mort, ne peut rien faire sans son acolyte l'Exécutrice ?

— La Mort et l'Exécutrice, il faut avouer que ça sonne bien, commentai-je.

— La Mort et la Guerre, ça sonne bien aussi.

— C'est vrai.

— La Guerre, c'est le nouveau surnom que les vampires et les métamorphes ont donné à Anita, expliqua Edward.

— Et vous, pourquoi vous n'en avez pas d'autre ? interrogea

Sheridan.

— La Mort, ça me va parfaitement, affirma Edward.

Et je pus presque le voir planter son regard bleu pâle dans celui de Sheridan, un regard terriblement direct et pareil à un ciel d'hiver. A travers le haut-parleur, j'entendis le frisson dans la voix de Sheridan quand elle acquiesça :

— Oui. En effet, ça vous va bien.

Et je compris que ma tentative pour la guérir de son béguin en parlant de Donna et du mariage n'avait pas fonctionné. Certes, Edward était séduisant, mais, pour qu'elle s'accroche à ce point, il avait dû faire quelque chose qui l'avait drôlement impressionnée.

— Retourne dormir si tu peux, Anita.

— Je n'ai pas l'impression de vous avoir beaucoup aidé.

— Tu nous as aidés autant que possible dans la mesure où on ne me laisse pas partager librement nos informations avec toi.

— Ouais, parce qu'on ne voudrait pas que la grande méchante nécromancienne foute le bordel dans l'enquête en cours.

— Ce n'était pas nécessaire, marshal.

— Qu'est-ce qui n'était pas nécessaire ?

— De jurer comme ça.

— Logan aussi a juré.

— Mais il n'a pas utilisé ce mot.

Ça le choquait que j'aie dit « bordel » ?

— Si je n'ai pas le droit d'employer des gros mots quand je parle, je vais devoir me contenter de hocher la tête en souriant.

Pearson rit comme s'il trouvait que c'était une bonne blague. Je ne plaisantais pas, mais, comme il ne voulait pas que je les aide davantage, mon langage ne choquerait plus ses chastes oreilles.

— Ne faites pas attention à Pearson, lança Sheridan. On jure tous. C'est juste qu'il n'aime pas ce mot-là et qu'on tienne notre réunion dans son bureau.

— Je tâcherai de m'en souvenir si on se reparle. Bonne chance avec votre problème de vampires.

— Merci, marshal. C'est très aimable à vous, déclara Pearson.

— De rien.

Edward reprit le combiné du téléphone et éteignit le haut-parleur pour que les autres ne puissent plus entendre ce que je disais.

— Qu'est-ce que tu as fait pour que Sheridan en pince autant pour toi ?

— Aucune idée.

Je n'insistai pas, parce que c'était sans doute la vérité. Edward n'a jamais de scrupules à flirter pour soutirer des informations aux gens.

— Tu n'as pas conscience de ton propre pouvoir de séduction.

— Je prendrai garde à l'utiliser pour faire le bien, ou pour servir

mes intérêts personnels, ou pour traquer mes ennemis et les massacrer afin de danser dans une mare de leur sang.

— Tes analogies sont toujours si joyeuses.

— Chacun ses qualités, Anita. Dors bien. Je te rappelle si tout le monde est d'accord.

— Entendu. Jusque-là, surveille tes arrières.

— Toujours.

Et nous raccrochâmes. Fini. Micah et moi pouvions aller nous recoucher pour deux ou trois heures.

Je lui ouvris la porte. Contrairement à certains des autres hommes de ma vie, il se fiche que ce soit moi qui le fasse, et je lui en suis reconnaissante, parce que, parfois, j'ai envie d'ouvrir moi-même mes putain de portes.

Le couloir était aussi désert qu'une heure et demie auparavant. La plupart d'entre nous bossent de nuit, donc, à 6 ou 7 heures, nous sommes rarement debout.

— Tu crois que la plus petite des morsures est celle d'un enfant vampire ?

— J'espère vraiment que non.

— Pourquoi ?

— Je te l'ai déjà expliqué. Tous les enfants vampires finissent par devenir fous. D'après Jean-Claude, juste après s'être relevés d'entre les morts dans certains cas. Ils ne s'habituent jamais.

Nous avons parmi nous deux enfants vampires venus d'Europe, qui nous rappellent constamment pourquoi c'est une mauvaise idée de transformer des humains si jeunes.

— Au moins, Bartolomé est assez grand pour que tout fonctionne comme chez un adulte, fit remarquer Micah.

— Oui, mais il a quand même l'air d'avoir à peine onze ou douze ans.

— Valentina, c'est pire.

Je hochai la tête.

— Coincée pour toujours dans le corps d'une gamine de six ans.

— Son esprit n'est pas celui d'une gamine de six ans.

— Je sais.

— Les autres vampires ont tué le créateur de Valentina, mais ça ne l'a pas sauvée. Pas vraiment.

Je pris la main de Micah dans la mienne.

— J'espère vraiment ne jamais rencontrer de vampire plus jeune qu'elle.

— Elle est plus âgée que Jean-Claude.

— Son corps ne l'est pas.

Je priai pour que le vampire d'Irlande soit juste une femelle avec une petite bouche. Je priai pour que personne ne crée d'autres enfants

vampires, parce que, s’il y avait des vampires damnés, c’était bien ceux-là. Pitié, Seigneur, plus jamais ça !

CHAPITRE 2

Lorsqu'il se réveilla en fin de journée, Jean-Claude m'informa qu'il y avait toujours eu des vampires en Irlande, et qu'en fait l'un des nôtres venait justement de là-bas. Raison pour laquelle, un peu plus tard, je me retrouvai dans un bureau moderne archétypal pour m'entretenir avec notre vampire irlandais, qui ne l'était pas réellement : il était juste mort là-bas.

Le bureau du *Danse Macabre* avait autrefois été celui de Jean-Claude, décoré en noir et blanc avec un tapis oriental et un kimono antique encadré sur un mur. Quand Jean-Claude a commencé à être trop occupé pour gérer tous ses établissements, il a confié la gérance à Damian et emporté ses affaires avec lui. Et Damian se débrouille très bien dans son boulot, mais la nouvelle décoration du bureau est tellement fade qu'on se demande comment son auteur peut avoir assez de sens dramatique pour diriger le *Danse Macabre* – ce qui montre bien que je n'y connais rien à ces trucs-là. A moins que fréquenter Jean-Claude, qui met du sens dramatique dans la plupart des choses, n'ait fini par fausser mon jugement.

Les fauteuils en bois clair étaient assortis au bureau, comme s'ils avaient été achetés en même temps et appartenaient à la même gamme, ce qui était le cas. Mais, avec son mètre quatre-vingts et son physique d'ex-Viking, le vampire aux cheveux rouges, aux yeux verts et au teint de lait semblait beaucoup trop exotique pour cette pièce qu'on aurait cru tout droit sortie d'un magasin Office Dépôt. Il aurait fallu du mobilier victorien, des antiquités, des couleurs sombres et riches pour le mettre en valeur.

Au lieu de ça, tout était si quelconque qu'on se serait cru dans le bureau du gérant de n'importe quel commerce américain à deux détails près : le vampire et moi, tous deux beaucoup trop flamboyants pour ces murs beiges et tout ce bois clair. Lui en redingote verte, pantalon ultra moulant et bottes au genou ; moi en tailleur bleu roi à la jupe un peu trop courte pour faire vraiment pro, mais, vu ma taille, les jupes plus longues me font paraître encore plus minuscule. Et puis j'avais rencard avec Jean-Claude plus tard, et je n'aurais peut-être pas le temps de me changer avant de rejoindre tout le monde pour la petite conversation prévue avant qu'on sorte.

C'était Damian qui avait demandé que je passe le voir pour qu'on puisse parler de quelque chose qui le tracassait, avant même que je ne me rende compte qu'il aurait peut-être une idée sur l'affaire qui avait conduit Edward en Irlande. J'étais prête à discuter d'abord de son problème, mais maintenant que j'étais là il semblait répugner à

aborder le sujet qui le préoccupait. D'accord, on commencerait par le crime et les vampires et on traiterait les questions personnelles ensuite.

— Il y a toujours eu des vampires en Irlande, Anita, du moins ces derniers millénaires, depuis ma rencontre avec Celle-qui-m'a-créé – et elle vivait déjà dans son château sur la falaise longtemps avant que je ne tente de voler son or et ses bijoux.

— Alors, comment se fait-il que les humains n'aient jamais été au courant pour elle ?

— Tu sais aussi bien que moi que, si un vampire se montre prudent, il peut boire un peu du sang de quelqu'un un soir, et un peu du sang de quelqu'un d'autre le lendemain. La contenance de notre estomac est bien inférieure à cinq litres ; donc nous n'avons absolument aucune raison de vider complètement nos donneurs.

— Sauf si vous voulez les transformer.

— Ou si le vampire est doublé d'un tueur en série sadique.

— D'après ce que tu m'as raconté, c'est le cas de Celle-qui-t'a-créé.

Damian acquiesça en regardant ses mains qu'il avait posées sur le bois clair de son bureau.

— Oui.

— Dans ce cas, comment les autorités humaines ont-elles pu ne pas la remarquer pendant tout ce temps ?

— Tu dois te souvenir de l'époque à laquelle elle a entamé sa... carrière, Anita. Des gens disparaissaient chaque jour. Ils mouraient jeunes et de façon tragique. L'espérance de vie n'atteignait pas quarante ans, et la plupart des humains mouraient bien avant ça. Ceux qui atteignaient la quarantaine étaient généralement grands-parents, voire arrière-grands-parents.

— A quarante ans ? m'étranglai-je.

Damian sourit.

— Si tu voyais ta tête ! Oui, à quarante ans. L'Irlande a une histoire sanglante, émaillée de batailles surtout depuis 1170, l'année où les Normands l'ont envahie et se sont installés. C'est très facile de faire disparaître quelqu'un en temps de guerre, surtout avec tous les réfugiés qui tentent d'échapper aux combats. Personne ne s'interroge s'ils n'atteignent pas la ville suivante ou n'arrivent jamais chez leurs cousins. On suppose que l'ennemi les a tués ou capturés. Il peut s'écouler des mois ou même des années avant qu'on ne se rende compte que personne ne sait ce qu'ils sont devenus, et à ce stade il est trop tard. Dans les prisons, les gens mouraient de maladie et de faim. Si ça arrivait un peu plus vite que prévu, les geôliers s'en foutaient du moment que les défunts n'étaient pas de ceux qui les payaient pour avoir droit à un traitement préférentiel.

— Donc, d'après toi, je ne me rends pas compte à quel point il était facile de tuer des gens sans attirer l'attention, à l'époque.

— Exactement.

— Mais nous ne sommes plus au bon vieux temps, Damian. Comment Celle-qui-t'a-créé et son baiser de vampire ont-ils réussi à passer inaperçus depuis le XXe siècle ? De nos jours, les gens flippent si tu tardes un peu trop à répondre à leurs textos. Ce n'est plus si facile de faire disparaître quelqu'un.

— C'est beaucoup plus dur, c'est vrai, mais pas impossible, Anita. Tu es marshal fédéral. Tu sais mieux que moi comment opèrent les tueurs modernes. Tu as bossé sur assez d'affaires de tueurs en série ici, aux États-Unis, pour savoir de quelle ingéniosité ils peuvent faire preuve pour trouver des victimes et dissimuler leur corps. Et là, je ne parle que des tueurs en série humains. Imagine qu'ils aient eu plusieurs siècles pour perfectionner leur technique.

— J'ai déjà eu des cas où le coupable n'était pas humain.

— Je sais, mais mon argument tient quand même.

— Combien de vampires comptait ton groupe ?

— Pas beaucoup, mais on se cachait. Plus des vampires sont nombreux, plus c'est dur pour eux de se nourrir discrètement.

— J'entends bien, mais c'est quoi, « pas beaucoup » ?

— Jamais plus d'une douzaine, et généralement moins. Nous étions plus difficiles à planquer que les humains et les métamorphes qui faisaient partie de la cour de Celle-qui-m'a-créé.

— Une des raisons pour lesquelles les vampires ont des serviteurs humains et des moitiés bêtes, c'est qu'ils peuvent se déplacer plus facilement qu'eux en plein jour.

— Celle-qui-m'a-créé supportait la lumière du soleil.

— C'est vrai. Désolée. C'est une capacité si rare que j'avais oublié.

— Perrin et moi étions les deux seuls de ses vampires capables d'en faire autant, fût-ce en lui tenant la main. Elle avait essayé d'en emmener d'autres en promenade pendant la journée, mais tous avaient explosé en flammes et étaient morts pendant qu'elle se riait de leurs souffrances. C'est un envoyé du Conseil vampirique qui lui a soufflé cette idée maléfique et l'a incitée à prendre le risque de nous faire brûler vifs tous les deux.

J'avais déjà partagé ce souvenir de Damian et je ne souhaitais pas recommencer, aussi récitai-je tout haut :

— « Il se peut que la raison pour laquelle ils peuvent marcher avec vous en plein soleil ne soit pas le fait que vous partagez votre pouvoir avec eux… (là, Damian joignit sa voix à la mienne, et nous achevâmes ensemble) : mais qu'ils ont eux-mêmes acquis le pouvoir de se mouvoir dans la lumière du jour. »

Nous nous regardâmes.

— Je voudrais vraiment qu'on cesse de partager le pire de nos souvenirs respectifs, Anita.

— Ouais, pourquoi on ne pense pas à des petits chiens et à des arcs-en-ciel quand notre connexion maître-serviteur se déclenche ?

— Je n'ai jamais eu de chien.

— Moi, si.

— Ah oui ! C'est vrai. Une femelle qui est morte quand tu avais treize ou quatorze ans, et qui s'est relevée d'entre les morts pour venir de glisser dans ton lit avec toi.

— D'accord, peut-être pas les petits chiens. Les arcs-en-ciel, ça suffira.

— Partager des bons souvenirs avec toi, ce serait plus agréable, mais c'est toi le Maître dans cette relation, donc ce sont tes désirs qui dictent la nature de nos liens.

— Veux-tu dire que, si je ne parviens pas à penser à des choses joyeuses, tu ne peux pas non plus ?

— Apparemment, oui. Du moins, au moment où nous partageons nos souvenirs.

— Je demanderai à mon psy comment je pourrais faire pour évoquer des souvenirs plus riants.

— Ça t'aide, la thérapie ?

Je réfléchis et acquiesçai.

— Je crois que oui.

— Qu'est-ce qui t'a décidée à aller voir un vrai psy ? Je sais que la sorcière de la meute de loups-garous dans le Tennessee t'a longtemps donné des conseils à distance.

Damian avait raison. Marianne m'a beaucoup aidée quand j'apprenais à contrôler mes capacités métaphysiques, et je continue à la voir de temps en temps. Nathaniel et Micah m'accompagnent parfois, parce que je ne suis pas la seule qui a besoin d'être éclairée par quelqu'un de plus expérimenté en matière de magie, mais, la vraie thérapie, ce n'est pas le boulot de Marianne.

— Oh ! Je ne sais pas trop. La mort de ma mère quand j'avais huit ans, le remariage de mon père avec une femme à qui ça posait un problème que je sois à moitié mexicaine et que je gâche les photos de sa famille de blonds aux yeux bleus…

— Autrement dit, tu ne veux pas me répondre, parce que tu n'as mis aucune émotion dans tout ça, dit Damian en fixant sur moi ses yeux si verts.

Je n'en ai jamais vu de plus verts chez un autre humain, et très rarement chez un chat. Damian me jure qu'ils avaient déjà cette couleur de son vivant.

— Quand je reste trop longtemps sans te parler, j'oublie toujours combien tes yeux sont incroyables.

— Bref, tu ne veux pas me dire pourquoi tu as commencé une thérapie.

— Quoi, je ne peux pas te faire un compliment ?

— D'abord, je ne suis pas certain que c'était un compliment. Ensuite, tu ne m'en fais presque jamais, donc, oui, c'est une manœuvre de diversion de ta part, même si moins efficace que la première. La plupart des gens te ficheraient la paix une fois que tu leur as sorti ton histoire familiale tragique.

Je lui jetai un regard hostile.

— Si tu sais que je ne veux pas te répondre, pourquoi tu insistes ?

— Je me dis que, si je comprenais pourquoi tu y vas, je me déciderais peut-être à en faire autant.

— C'est de ça que tu voulais qu'on discute ? De la possibilité que tu ailles voir un psy ? demandai-je sans chercher à masquer ma surprise.

— Non, mais ça ne serait pas une mauvaise idée.

— En effet. Je crois que ça pourrait être utile à la plupart des gens.

Il hocha la tête, mais distraitement, comme s'il pensait déjà à autre chose.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Damian ? Tu as demandé à me parler plusieurs jours avant que je n'aie besoin de te consulter au sujet de l'Irlande.

— Je fais des cauchemars.

— Les vampires ne rêvent pas, objectai-je.

— Je sais.

Il cligna de ses yeux d'un vert impossible, puis coinça une mèche de cheveux d'un rouge tout aussi impossible derrière son oreille. Il était nerveux, et cela se voyait à la raideur de ses muscles quand il bougeait, ou tentait de ne pas bouger. Pour une fois, je n'avais pas besoin de notre lien métaphysique pour savoir exactement ce qu'il ressentait.

— Affreux à quel point, les cauchemars ?

— Plutôt pas mal.

— Ce sont des souvenirs ?

— Certains, mais la plupart d'entre eux se passent de nos jours, et je ne reconnais pas la plupart des gens qui sont dedans.

— Ça m'est arrivé de faire ce genre de rêves, où tu as l'impression de faire une apparition dans les songes de quelqu'un d'autre.

Il hocha la tête.

— Oui, mais les miens sont violents, vraiment horribles. (Il regarda ses mains, les épaules voûtées comme s'il se ratatinait). Je me réveille, et Cardinale est toujours morte et froide alors que, moi, je brûle de fièvre.

— Pas facile d'être un vampire dans ces cas-là, compatis-je. Ton amoureuse ne peut même pas te faire un câlin en attendant que ça passe.

— Non, en effet. Elle n'arrête pas de me dire : « Pourquoi je ne te suffis pas ? » mais elle ne comprend pas.

— Tu as besoin de quelqu'un qui puisse te réveiller quand tu cauchemardes, quelqu'un qui puisse te prendre dans ses bras et te communiquer sa chaleur.

— Oui, c'est exactement ça.

— Qu'en dit Jean-Claude ?

— Il n'est pas au courant.

— Tu m'en parles à moi avant d'en parler à ton Roi ?

— C'est toi mon Maître, Anita, pas lui. Je suis censé t'en parler en premier.

— On en débattra plus tard. Tu continues à mourir à l'aube ?

— Parfois, mais la plupart du temps je me roule en boule à côté de Cardinale et je dors jusqu'à ce que les cauchemars me réveillent.

— Tu devrais mourir à l'aube, Damian.

— Tu crois que je ne le sais pas ? Quand je me suis réveillé ce matin, j'avais transpiré du sang, Anita. Comme si j'avais une fièvre humaine, comme si j'étais malade.

— Les vampires ne tombent pas malades.

— Alors, qu'est-ce qui m'arrive ?

— Je l'ignore, mais il faut en parler à Jean-Claude.

— Et ensuite ? demanda Damian en me regardant bien en face.

Je soutins son regard.

— Que veux-tu que je te dise ? On va en parler à Jean-Claude, et éventuellement à Marianne. C'est une sorcière, elle saura peut-être par où commencer.

— Moi, je pense que la raison pour laquelle ça arrive c'est parce qu'on ne se voit presque jamais, Nathaniel, toi et moi. Tu es une nécromancienne, je suis ton serviteur vampire et Nathaniel est ton léopard à appeler, mais on n'a pratiquement aucune relation.

— Tu dis ça comme si c'était normal qu'une nécromancienne ait un serviteur vampire de la même façon qu'un Maître vampire a un serviteur humain, mais c'est une première dans l'histoire de la communauté surnaturelle. Le fait que je puisse créer des moitiés bêtes comme un Maître vampire est encore plus bizarre, parce que ça n'a aucun rapport avec ma nécromancie.

— Tu gagnes du pouvoir à travers les marques vampiriques de Jean-Claude, parce que tu es sa servante humaine.

— Oui, mais ça n'explique pas tout ce que je peux faire.

— Tu possédais tes propres pouvoirs à la base, Anita.

— Je suis navrée de vous avoir accidentellement liés, Nathaniel et

toi, dans un triumvirat.

— Tu m'as sauvé la vie plus d'une fois avec ton pouvoir, Anita. Je ne regrette pas d'être lié à toi. La seule chose que je regrette, c'est que tu sois plus proche de Nathaniel que de moi.

— Toi et ta chérie, Cardinale, m'avez demandé de prendre mes distances et de vous laisser avoir une relation exclusive. J'ai respecté vos désirs.

— Tu étais déjà à moitié amoureuse de Nathaniel, et pas du tout de moi. Ne mets pas ça sur le dos de ma relation avec Cardinale.

— Je n'essaie même pas, mais nous étions amants avant que vous décidiez d'être monogames.

— Tu couchais avec moi moins souvent que tu ne couches avec Richard aujourd'hui.

— Ecoute, je suis désolée que tu souffres, ou que tu aies peur, ou que tu sois malade ou je ne sais quoi, mais je ne suis pas la seule responsable de ce qui se passe ou non entre nous.

— Je le sais.

— Vraiment ? Parce qu'on ne dirait pas.

— Je pourrais arguer que tu es ma Maîtresse, et que, donc, c'est toi la responsable ultime de toute façon, mais ça t'énerverait et je n'ai aucune envie que tu sois fâchée contre moi.

— Pourtant, tu fais tout pour. Et je te rappelle que Cardinale me déteste. Je ne la vois pas nous laisser nous rapprocher d'une quelconque façon.

— Elle ne supporte pas que je sois avec quiconque d'autre qu'elle, mais je ne peux pas continuer ainsi, Anita. Tu ne cesses de répéter que les vampires ne dorment pas et qu'ils ne font pas de cauchemars, et tu as raison, mais les vampires n'ont pas non plus de Maîtres humains, pas même des nécromanciens. Je crois que ce qui m'est arrivé est lié au fait que notre triumvirat ne fonctionne pas comme il le devrait.

— A ton avis, comment devrait-il fonctionner ?

— Davantage comme celui que tu formes avec Jean-Claude et Richard Zeeman, notre Roi-loup local.

— C'est-à-dire ?

— Ne joue pas les effarouchées, Anita.

— Je ne joue pas les effarouchées ; je ne suis pas assez douée pour ne serait-ce qu'essayer. Je ne comprends sincèrement pas où tu veux en venir. Jean-Claude et moi ne voyons plus tellement Richard. Il sort avec d'autres femmes, parce qu'il espère toujours en trouver une avec qui il pourra se marier et s'installer dans une petite maison avec une barrière blanche.

— Vous le voyez au moins une fois par mois.

— Pour la baise et le bondage, oui. Attends. Es-tu en train de dire que tu voudrais coucher avec Nathaniel et moi ?

— La tête que tu fais… L'idée qu'on redevienne amants te dégoûte à ce point ?

C'était l'équivalent masculin d'un piège féminin : une question à laquelle soit il n'y a pas de bonne réponse, soit il n'existe qu'une seule réponse qui ne déclenchera pas une dispute. Par chance, je pouvais dire la vérité sans blesser Damian.

— Non, pas du tout. Tu es très beau et très doué au lit. Le problème n'est pas là.

— Alors, où est-il ?

— Si tu couches avec moi, et à plus forte raison avec Nathaniel, tu perdras Cardinale, parce qu'elle ne le supportera pas.

Il acquiesça.

— Je sais, mais j'ai besoin de comprendre ce qui m'arrive, Anita, et pour ça il faut que je me rapproche de Nathaniel et de toi. Il faut que notre triumvirat de pouvoir fonctionne davantage comme le tien avec Jean-Claude et Richard.

— Il ne fonctionne pas toujours si bien que ça.

— Mais mieux que le nôtre.

Comme je ne pouvais pas prétendre le contraire, je n'essayai même pas.

— D'accord, mais avant de faire quoi que ce soit qui foutra Cardinale en pétard on va lui parler. Si on peut faire ce que tu suggères sans que ça te coûte ton couple, on le fera.

— Pourquoi te soucies-tu autant de ma relation avec Cardinale ?

— J'ai capté suffisamment de tes émotions pour savoir que tu es amoureux d'elle. C'est important, et je ne veux pas gâcher ça à cause d'un déraillement métaphysique entre nous.

— Tu veux vraiment que tout le monde autour de toi soit heureux, pas vrai ?

— Ouais. On veut tous ça pour nos amis, non ?

Damian sourit et secoua la tête.

— Pas tous, Anita. Pas tous.

— Quand on tient vraiment à quelqu'un, on veut son bonheur. Sinon, c'est qu'on ne tient pas vraiment à lui.

— Ta façon de réfléchir ne ressemble à celle d'aucune autre femme que je connais.

— Tu es vieux de plus d'un millénaire. Ne me dis pas que, pendant tout ce temps, tu n'as jamais rencontré de femme qui pense comme moi ?

— Je te jure que tu es unique sur beaucoup de plans, Anita.

— En général, unique, c'est une façon polie de dire bizarre.

Damian grimaça et eut un petit rire.

— Aussi, oui, mais bizarre, ce n'est pas toujours négatif.

Je souris.

— Non. Non, au contraire : parfois, c'est exactement ce dont on a besoin.

— Je suis un vampire et toi une nécromancienne. Bizarre, pour nous, c'est la base.

Je ris et me demandai ce que je pouvais lui raconter exactement sur l'affaire irlandaise. Du fait qu'il est mon serviteur vampire, si je lui disais de ne répéter à personne ce que j'allais lui révéler, il ne pourrait pas le faire. Il semble incapable de désobéir à un ordre direct de ma part, ce qui n'est pas forcément le cas des serviteurs humains. En tout cas, ça ne marche pas avec moi et Jean-Claude.

— Tu penses à quelque chose qui t'a rendue très sérieuse tout à coup.

— Si je te disais qu'il y a en Irlande des vampires qui attaquent des gens sans faire d'efforts pour se cacher, qu'est-ce que tu me répondrais ?

— Je te répondrais que ce n'est pas l'œuvre de Celle-qui-m'a-créé. Jamais elle ne serait aussi imprudente. Elle ferait disparaître les corps.

— J'ignore combien de victimes sont mortes jusqu'ici. Celles qui survivent errent au hasard dans les rues ou se rendent à l'hôpital pour se faire soigner, mais sans se rappeler comment elles ont été blessées.

Ce fut son tour de prendre l'air grave.

— Jamais elle ne permettrait une chose pareille. Ça attirerait beaucoup trop l'attention. Combien de victimes pour le moment ?

— Au moins une demi-douzaine.

— Si un vampire de son baiser se montrait aussi négligent, elle le tuerait.

— Donc, tu dis que ça ne vient pas de ton ancien groupe ?

Damian secoua la tête.

— Non, Anita. Celle-qui-m'a-créé ne prendrait pas le risque que les humains nous découvrent.

— Même en cette époque moderne où votre existence est légalement reconnue dans beaucoup de pays ?

— Elle fait partie de ces anciens qui pensent que ça ne durera pas, et que rester caché est le seul moyen valable de se protéger contre le fléau de l'humanité.

— Elle nous traite de fléau, sérieusement ?

Il acquiesça.

— Elle n'aime pas beaucoup les humains. Si elle pouvait se nourrir d'autre chose, je crois qu'elle le ferait.

— Un vampire qui tente de se nourrir d'animaux commence à pourrir.

— Oui, je me souviens de ce à quoi ressemblait Sabine, dit Damian en frissonnant, ce qui était plus que justifié.

— Et une fois abîmé un vampire ne peut pas régénérer. Donc,

vous n’avez pas le choix : vous devez boire du sang humain.

— Celle-qui-m’a-créé aimait torturer les humains et coucher avec eux quand ça lui chantait, mais elle ne les appréciait pas. Ou peut-être qu’elle n’appréciait personne.

L’alarme de mon téléphone se déclencha. Je l’éteignis et me levai.

— Jean-Claude m’a fait promettre de ne pas être en retard ce soir, mais vois-tu quoi que ce soit au sujet des vampires d’Irlande qui pourrait expliquer ces agressions ?

— La seule chose qui me vient à l’esprit, c’est que, peut-être, le pouvoir de Celle-qui-m’a-créé commence à s’estomper, qu’elle a perdu le contrôle de certains de ses vampires et que ça leur a tourné la tête, répondit Damian en se levant lui aussi.

— Pourquoi son pouvoir diminuerait-il d’un coup après tout ce temps ?

— Aucune idée. Elle contrôlait encore totalement tout son baiser quand je suis parti il y a cinq ans.

— Pourrait-il s’agir de vampires étrangers qui ne sont pas sous son influence ?

— Je suppose que c’est possible.

— Mais tu n’y crois pas.

— Non, en effet. Celle-qui-m’a-créé protège férocement son territoire. Jamais elle n’aurait laissé des vampires arrivistes s’installer à Dublin, si proches d’elle et la mettant indirectement en danger. Elle leur aurait rendu la vie impossible.

— Tu veux dire qu’elle les aurait éliminés.

— Oui, mais il faut que tu y ailles. Je vais réfléchir à ce que je sais de mon ancienne Maîtresse et de sa suite, mais il doit s’agir de quelqu’un ou de quelque chose de nouveau en Irlande. A l’abri de sa forteresse, elle était folle et capricieuse, mais à l’extérieur elle se montrait extrêmement disciplinée. Alors que ce qui se passe ne me semble pas l’être du tout. J’aurais tendance à dire qu’il s’agit de nouveau-nés ne contrôlant pas encore leur pouvoir, mais elle pourrait facilement les trouver et les détruire, ou les « inviter » à rejoindre son baiser, dit Damian en mimant des guillemets avec les doigts.

— Rejoignez-nous ou mourez, c’est ça ?

— Quelque chose de ce genre, oui. Jean-Claude m’a demandé de m’assurer que tu partes au plus tard… maintenant, dit-il en jetant un coup d’œil à l’horloge murale.

Je laissai ma surprise se lire sur mon visage.

— C’est bien la première fois qu’il demande ce genre de chose à une des personnes auxquelles je suis métaphysiquement liée.

— Il voulait être certain que tu ne te laisserais pas distraire par moi.

— Très bien. Je lui raconterai ce qui t’arrive ; j’en parlerai aussi à

Nathaniel, et on verra ce qu'on peut faire.

Damian me tendit la main comme pour conclure un entretien professionnel, et je la pris. Nous avions oublié que bizarre, pour nous, c'était la base. Du pouvoir jaillit entre nos deux paumes et se répandit sur notre peau telle une vague de chaleur ou une brusque poussée de fièvre. La dernière fois que j'avais touché Damian, j'avais senti de l'attirance, du pouvoir et de la magie, mais pas cette vague de chaleur.

Je voulus lâcher sa main, mais il s'accrocha à la mienne jusqu'à ce que je lui ordonne de me lâcher et qu'il soit obligé d'obéir. Nos mains s'écartèrent l'une de l'autre, mais ce fut comme si nous essayions de les retirer d'un caramel invisible et poisseux qui s'efforçait de nous retenir. Nous nous regardâmes, haletants, nos poitrines se soulevant et s'abaissant comme si nous venions de courir.

— C'était quoi, ça, bordel ? hoquetai-je.

Je transpirais même un peu.

— Je ne sais pas, chuchota Damian, le visage légèrement luisant de sueur.

Une sueur qui aurait dû être teintée de rose par le sang qu'il avait bu, mais qui tirait plutôt sur le rouge. Je suivis des yeux une goutte qui coulait le long de sa joue et allait en rejoindre d'autres sur le triangle de poitrine nue révélé par le col de sa chemise. On aurait dit qu'il saignait par une centaine de trous d'épingles, sauf qu'il s'agissait des pores de sa peau.

Il n'était pas blessé ; il ne saignait même pas vraiment car la transpiration d'un vampire contient toujours juste assez de sang pour la rendre légèrement rosée. Mais, par contraste avec la blancheur de papier de sa peau, c'était une vision assez frappante. Je sus aussitôt que quelque chose clochait et qu'il aurait fallu appeler un docteur. Mais qui s'occupe des vampires malades ? Comme ils ne peuvent pas l'être au sens traditionnel du terme, il existe peu de praticiens spécialisés.

Damian toucha sa poitrine et examina le sang au bout de ses doigts.

— Qu'est-ce qui m'arrive, Anita ?

— Je n'en sais rien.

— Tu es une nécromancienne et ma Maîtresse. Tu devrais avoir une petite idée, non ?

J'éprouvai un élan de colère mais le réprimai parce que Damian avait raison.

— Oui, je devrais, mais ce n'est pas le cas. Je suis vraiment désolée.

Il prit des Kleenex dans le tiroir de son bureau et tamponna sa sueur ensanglantée. Le papier en fut bientôt tout imprégné.

— Tout à l'heure, je me suis réveillé de mes cauchemars dans cet

état, couvert de sang. J'ai bousillé les draps, et Cardinale est restée allongée là sans broncher comme le cadavre qu'elle était.

Je le dévisageai parce que c'était la première fois que j'entendais un vampire décrire ainsi un de ses semblables.

— Damian…

Je tendis la main vers lui pour le toucher, le réconforter, mais me ravisai juste à temps. Lui serrer la main avait déjà produit une réaction assez désastreuse.

— Quel que soit mon problème, Anita, il empire.

Damian jeta le Kleenex souillé dans la petite corbeille à papier de son bureau.

— On va d'abord en parler à Jean-Claude.

— Et s'il ne sait pas ce qui m'arrive, on fera quoi ensuite ?

— On traversera ce pont quand on l'atteindra.

— Si Jean-Claude n'a pas de solution à proposer, nous devrons travailler à améliorer notre relation métaphysique, Nathaniel, toi et moi.

— Même si ça te coûte Cardinale ?

Damian se retourna pour ôter son manteau, qu'il tint à bout de bras avec deux doigts. Du sang continuait à perler sur sa peau entre ses omoplates. N'aurait-il pas dû imprégner aussi son manteau ? Il pivota de nouveau vers moi. Sa poitrine et son front transpiraient toujours.

— Cardinale dit qu'elle préfère que je continue à faire des cauchemars plutôt que je couche avec quelqu'un d'autre. (Il essuya le sang frais avec d'autres Kleenex). Je le sens couler dans mon dos, lâcha-t-il sur un ton dégoûté.

— Je voudrais bien t'aider, mais j'ai peur de te toucher après cette poignée de main.

— Et, ne le prends pas mal, mais je préfère aussi éviter que tu me touches.

— Jean-Claude pourra peut-être nous aider à comprendre pourquoi tu as cette réaction.

— Il faudra qu'il soit dans la pièce la prochaine fois qu'on se touchera.

— Nathaniel aussi.

— Et peut-être quelques gardes du corps, suggéra Damian en jetant les Kleenex ensanglantés dans la poubelle.

— Pourquoi des gardes ?

— La dernière fois que j'ai eu un sérieux problème, j'ai tué des humains innocents, Anita. Je les ai massacrés. Je ne m'en souviens pas, mais je suis certain que je l'ai fait. J'étais plus incontrôlable qu'un vampire fraîchement transformé ; je ressemblais à un de ces revenants qui ne recouvrent jamais leurs facultés mentales.

— La dernière fois, tu n'avais pas eu ces symptômes avant, non ?

— Non, pas de cauchemars, pas de sueur sanglante, pas d'étincelle de pouvoir. Juste une soif de sang qui m'a fait perdre la tête.

— C'était différent à l'époque.

— Pourquoi ?

— Tu viens de le dire : les symptômes n'étaient pas les mêmes.

— Je suppose.

— La fois dont tu parles, tu es tout bonnement devenu fou, Damian.

— Non, Anita. Tu m'avais coupé de toi, et au lieu de mourir complètement, sans retour, je me suis révélé assez vieux ou assez puissant pour péter les plombs.

— Damian...

— Je sais que cette fois, en tant que ma Maîtresse, tu ne m'as pas coupé de ton pouvoir, mais tu as quand même pris tes distances avec moi.

— Parce que Cardinale et toi me l'avez demandé.

— Oui, mais je ne me rendais pas compte à quel point ça me manquerait d'interagir avec Nathaniel et toi.

— Nous n'avons jamais été très proches, tous les trois.

— Non, et pourtant je ressens votre éloignement à tous les deux.

Vu que Nathaniel m'avait dit la même chose au sujet de Damian quelques mois plus tôt, je ne sus pas quoi répondre – parce que, pour ma part, Damian ne me manquait pas.

— J'ai fait ce que tu me demandais, insistai-je.

— Et maintenant je te demande de ne plus le faire.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que je me sens seul.

— Tu vis et tu travailles avec Cardinale, dont tu es amoureux.

— Je sais.

Je voulus demander : « Alors, comment peux-tu te sentir seul ? » mais je ne voyais pas comment formuler ça. Pourtant, Damian m'expliqua :

— Je pensais qu'être amoureux signifiait ne plus jamais se sentir seul, que c'était comme arriver chez soi dans tous les sens du terme.

— C'est tout à fait ça, dis-je sans pouvoir réprimer un grand sourire.

Mais Damian secoua la tête.

— Ce sourire... c'est ce que je voudrais ressentir moi aussi. Mais ce n'est pas comme ça avec Cardinale. Ou ça ne l'est plus.

Ne sachant pas quoi répondre, je me contentai de faire remarquer :

— Tu ne saignes presque plus.

— J'ai cessé de transpirer du sang pour la deuxième fois aujourd'hui. Hourra ! (Il jeta le dernier Kleenex dans la corbeille et tourna vers moi son regard coléreux). Jean-Claude m'a dit que, si je pétais de nouveau les plombs, il serait peut-être forcé de me tuer.

— Je me rappelle.

— Tu ne peux pas me laisser faire encore du mal à des innocents, Anita.

— Je sais.

— J'ai parlé de cette histoire avec Cardinale, et je pense sincèrement qu'elle me préférerait mort plutôt qu'avec quelqu'un d'autre. Comment peut-on appeler ça de l'amour, Anita ? Comment peut-elle préférer que je sois fou et qu'il faille m'abattre comme un animal plutôt que je couche avec d'autres gens ?

Là encore, je n'avais pas de bonne réponse, aussi gardai-je le silence. C'est rare que je me foute dans la merde en ne disant rien.

— Réponds-moi, Anita. Comment peut-on appeler ça de l'amour ? Evidemment, tout le monde ne vous laisse pas vous taire. Parfois, les gens exigent que vous disiez quelque chose, même quand vous n'avez rien de bon à dire.

— Je n'en sais rien, Damian.

— Tu n'en sais rien, ou tu n'appellerais pas ça de l'amour, mais de l'obsession ?

— Comme je suis l'autre femme du point de vue de Cardinale, je préfère ne pas faire de commentaire.

— Celle-qui-m'a-créé ne comprenait pas l'amour, mais elle comprenait l'obsession. Elle trouvait quelqu'un parmi les prisonniers ou les chercheurs de trésors qui venaient au château. C'était comme avec la livraison de pizzas : la bouffe venait à toi. (Damian partit d'un rire qui n'avait rien de joyeux, le genre de rire qui vous fait frémir ou vous donne envie de pleurer). Elle choisissait une personne à provoquer, à tourmenter et peut-être à baiser. Parfois, ses victimes croyaient qu'elle les aimait, mais c'était le genre d'obsession que les scientifiques éprouvent vis-à-vis des insectes, si beaux jusqu'à ce qu'on les tue, qu'on les empaille et qu'on leur plante une épingle dans le corps.

Je me retins de dire qu'on n'empaillait pas les insectes, et de demander si Celle-qui-l'avait-créé faisait réellement ça à ses victimes. Ça n'aurait pas apaisé la douleur dans le regard de Damian, donc il valait mieux que je me taise. Vous voyez, je fais des progrès.

— Tu ne peux pas comparer Cardinale à Celle-qui-t'a-créé, lâchai-je enfin.

— Pourquoi pas ? Peut-être qu'après avoir passé tant de siècles auprès d'elle l'obsession est la seule forme de relation que je comprends. Et si c'était ça qui m'avait attiré chez Cardinale ? Si tous

ces abus avaient fini par me faire prendre quelqu'un qui veut me posséder pour quelqu'un qui est amoureux de moi ?

— Je ne sais vraiment pas quoi répondre à ça, Damian. C'est hors de ma portée thérapeutique ; il vaudrait mieux poser la question à un vrai psy.

Il acquiesça.

— Peut-être bien.

— Tu finis de bosser à quelle heure ce soir ?

— Deux heures avant l'aube.

— Cardinale et toi, vous habitez au *Cirque*, donc tu iras là-bas de toute façon. On se rejoint une heure avant l'aube.

— Ça ne nous laissera pas beaucoup de temps.

— Je raconterai tout à Jean-Claude et à Nathaniel, comme ça, on pourra sauter les explications.

— Tout de même, une heure, ce n'est pas beaucoup pour résoudre l'insoluble.

— Tu ne meurs pas à l'aube, et Jean-Claude non plus si je le touche. Ça nous laissera plus de temps.

Damian parut réfléchir, puis il acquiesça et posa son manteau sur le dossier de sa chaise pour avoir les mains libres. Il resta planté face à moi torse nu, le sang commençant à sécher dans son dos.

— C'est le bon côté de ce sommeil maudit, commenta-t-il.

— La plupart des vampires ont un peu peur du moment où ils meurent chaque matin.

— Je crois qu'une partie de moi serait soulagée de mourir enfin pour de bon.

— Aurais-tu des pensées suicidaires ? demandai-je.

Parce qu'il faut bien demander si on veut savoir.

— Non, on m'a inculqué qu'il fallait mourir au combat pour avoir un bel au-delà, et j'étais en train de me battre quand Celle-qui-m'a-créé a pris ma vie.

— Tu parles du Valhalla et tout le tremblement ?

Damian eut un large sourire.

— Ouais, le Valhalla et tout le tremblement.

— Donc tu considères que tu es mort à ce moment-là, et peu importent les circonstances dans lesquelles tu pourrais mourir maintenant en tant que vampire ? insistai-je, parce que c'était moi et que je voulais savoir.

Il opina.

— Celle-qui-m'a-créé m'a tué, Anita. Ne te leurre pas.

Je n'étais pas certaine d'approuver sa définition de la vie, de la mort et du moment où il avait été tué, mais si ça pouvait le réconforter à quoi bon discuter avec lui ? Je crois au paradis, et le Valhalla, c'est la version viking du paradis, non ? Dans le cas

contraire, seul un prêtre pourrait expliquer la différence, et je n'en suis pas un. Donc, je laissai Damian se raccrocher à ce qui lui faisait du bien, et j'en fis autant de mon côté.

— D'accord, alors on se voit tout à l'heure.

— Je ne peux pas aller bosser comme ça, protesta Damian. J'empeste le sang et la sueur. C'est dégoûtant.

— Je n'avais pas remarqué que tu sentais mauvais. Lave-toi au gant dans les toilettes, suggérai-je.

— Tu ne t'es pas approchée suffisamment pour sentir ma peau.

— Tu as dit que tu ne voulais pas que je t'approche, puisqu'un simple contact suffisait à te faire transpirer du sang.

Il soupira.

— C'est vrai.

— Donc, je file au *Cirque des Damnés*. On m'attend là-bas.

— Je peux t'accompagner ? J'ai besoin d'une douche et de vêtements propres.

— Tu voles mieux que pratiquement n'importe quel vampire de ma connaissance. Tu n'as pas besoin que je t'emmène.

— Je ne me sens pas moi-même ce soir, Anita. Je préférerais y aller en voiture.

— Comment es-tu venu ici ?

— Cardinale m'a déposé. On se déplace toujours ensemble, tu le sais bien.

— Exact. Désolée.

— Ecoute, si tu ne veux pas m'emmener, tu n'as qu'à le dire.

— Je ne suis pas certaine que ce soit une bonne idée de nous enfermer seuls tous les deux tant qu'on ne saura pas pourquoi tu saignes quand je te touche.

Damian prit une grande inspiration et la relâcha lentement. Respirait-il davantage que ce qui était normal pour lui, et pour la plupart des vampires de ma connaissance, ou y faisais-je simplement plus attention ? Je faillis le lui demander, mais me ravisai. Je poserais la question à Jean-Claude quand il aurait eu le temps de l'observer, plus tard dans la soirée.

— Tu as raison, concéda Damian.

— Tu peux peut-être prendre votre voiture, aller au *Cirque*, te doucher et revenir ici pour le numéro de danse final.

— Très pragmatique.

— Tu dis ça comme si tu le regrettais.

— L'envie de te toucher est toujours là, Anita, même après ce qui vient de se passer.

Comme je n'étais pas aussi attirée par lui que lui par moi, je gardai le silence, parce que lui faire remarquer ce défaut de réciprocité aurait juste été cruel, et que je fais de mon mieux pour ne

pas blesser les gens quand je peux l'éviter.

— Tes boucliers sont encore plus impénétrables que lorsque tu es arrivée, remarqua Damian.

— On s'est serré la main et tu t'es mis à transpirer du sang sans que je sache pourquoi. Donc, oui, je mets un mur entre nous pour le moment.

— C'est comme si tu n'étais pas là du tout.

— Tu me vois.

Il secoua la tête.

— Ce n'est pas la même chose, Anita.

— Je n'ai pas coupé nos liens de Maître et de serviteur. J'en sais assez maintenant pour ne plus le faire accidentellement.

— Pour ce que tu partages d'énergie avec moi, tu pourrais aussi bien te trouver à l'autre bout du monde.

— Je réitère ma réponse de tout à l'heure.

— Tu as sans doute raison de le faire, mais je me sens encore plus mal, comme si on me privait d'une partie de mon air et que je suffoquais encore plus vite.

— Tu es un vampire. Tu n'as pas besoin de respirer sinon pour parler.

— Je te dis ce que je ressens, et tu rapportes ça au plan sémantique ?

Ce fut mon tour de prendre une grande inspiration et de la relâcher lentement. Je voulais m'impatienter, voire me mettre en colère, mais je m'efforçai de faire mieux que ça.

— Tu as le droit de ressentir ce que tu ressens, Damian, mais les vampires ne peuvent pas suffoquer, donc c'était une comparaison bizarre.

— Il y a beaucoup de choses bizarres chez moi ces derniers temps, Anita.

— Maintenant, je vais à mon rendez-vous. Préviens Cardinale que tu empruntes la voiture et que tu ne pourras pas assurer une partie de tes numéros.

— Je vais dire à Angel de tout réorganiser sans moi. Il nous faut vraiment un autre vampire capable de me servir de doublure, ou de lui servir de doublure à elle. C'est une assistante de direction géniale, mais on a tous les deux besoin de se faire remplacer de temps en temps pour pouvoir s'occuper de la gestion de la boîte.

— Parles-en à Jean-Claude tout à l'heure. Il saura sans doute lesquels de nos gens pourraient convenir.

— Toi aussi, tu les connais tous, Anita.

— Je peux te dire qui ferait un bon garde du corps ou un bon flic, mais pas qui serait capable d'exécuter certains des numéros de danse que tu effectues sur scène chaque soir.

— Nathaniel saurait aussi.

— Ouais, ou Jason.

— Je leur demanderai. Je peux venir t'en parler une fois que je serai douché et changé ?

— Envoie-moi un texto à ce moment-là, et, si ça m'est possible, je te répondrai, mais dans le cas contraire on se voit une heure avant l'aube comme convenu.

— D'accord, acquiesça Damian, mais en restant planté face à moi torse nu et l'air paumé.

Si je n'avais pas eu peur de le toucher de nouveau, je l'aurais pris dans mes bras. Comme je ne pouvais pas, je me dirigeai vers la porte.

Il fut un temps où j'aurais laissé les problèmes de Damian faire dérailler le reste de ma soirée, mais il y a toujours une urgence quelconque, et il y en aura toujours. C'est mon boulot dans la police qui m'a appris ça. Et il m'a appris quelque chose d'autre : si je veux avoir une vie en dehors du sang, de la mort et des trucs effrayants, je dois me battre pour ça.

Je dois protéger mon temps libre aussi férocement que tout le reste, parce que, sinon, ma vie privée ne sera qu'une victime parmi beaucoup d'autres. Alors, je maintins des boucliers aussi impénétrables que possible entre moi et le vampire dans la pièce pour ne pas ressentir les émotions qui faisaient qu'il avait l'air paumé, et qui auraient pu me retenir sur place.

Au moment où je tendis la main vers la poignée de la porte, celle-ci s'ouvrit à la volée. Je reculai d'un bond en dégainant mon flingue – un réflexe quand quelqu'un fait irruption dans une pièce d'une manière aussi brutale. Si c'était involontaire de sa part, je m'excuserais de lui avoir fait peur, mais je n'eus pas à m'excuser, parce que c'était Cardinale et qu'elle n'était pas venue pour qu'on lui fasse peur, mais pour faire peur.

Avec ses talons aiguilles, elle dépassait largement le mètre quatre-vingts. Elle avait les os fins et les traits anguleux. Le maquillage qui sculptait son visage pour lui conférer la beauté parfaite d'un mannequin flottait sur sa peau blanche diaphane tel un nénuphar à la surface d'un lac.

La croix à l'intérieur de mon chemisier en soie commença à chauffer. Je gardai une main sur mon flingue et, de l'autre, tirai sur la chaîne pour sortir la croix. Elle ne brillait pas encore assez fort pour brûler ma chair, mais ça pourrait venir. Le feu saint ne fait pas dans le détail quand il perçoit du mal quelque part.

Quand Cardinale pivota vers moi, je vis les os de son crâne, pareils à des formes entrevues sous l'éclat de sa chair. Si près d'elle, j'aurais dû sentir le pouvoir qu'elle irradiait, ce qui signifie que mes boucliers ne me coupaient pas juste de Damian, mais aussi de tous les

autres vampires.

— Ne tire pas, Anita !

— Je préférerais que tu me tires dessus plutôt que de coucher avec lui dans mon dos ! hurla Cardinale, ses crocs et le reste de ses dents remuant un peu comme dans un de ces films aux rayons X qu'on nous montrait en cours de biologie.

Ses longs cheveux roux étaient déployés autour de son crâne phosphorescent tel un nuage de sang frais pétrifié qui refusait de tomber sur le sol, et ses yeux jetaient des flammes bleues.

— Je n'ai pas touché Damian depuis que vous m'avez dit que vous étiez monogames.

Je devais plisser les yeux pour y voir par-delà l'éclat de ma propre croix. C'était comme avoir une étoile blanche autour du cou. Bientôt, je ne distinguerais plus rien d'autre. Je devais tirer avant que ça ne se produise, sans quoi je ne pourrais plus viser. J'aurais détesté buter Cardinale pour un quiproquo provoqué par sa jalousie, mais j'aurais encore plus détesté que ce soit elle qui me tue.

— Ravale un peu ton pouvoir, Cardinale, ou je tire.

— On parlait juste de ma maladie, intervint Damian.

— Tu es à moitié nu avec des traces de griffures sanglantes dans le dos, et tu voudrais me faire croire que vous avez juste parlé ? glapit Cardinale en se dirigeant vers lui, ce qui valait toujours mieux que si elle s'était dirigée vers moi.

— J'ai recommencé à transpirer du sang. Je ne pouvais pas atteindre mon dos pour me nettoyer.

La croix autour de mon cou emplissait la pièce d'une lumière blanche aveuglante ; elle n'était pas assez chaude pour me brûler, et ne le deviendrait pas à moins de toucher la chair d'un vampire, d'un démon ou de quelqu'un qui avait voué son âme au Mal avec un M majuscule. Son éclat se mêlait à celui du pouvoir de Cardinale, semblant engloutir cette dernière. Mais je savais que ça n'était pas le cas ; il aurait fallu qu'elle touche ma croix pour brûler. En revanche, c'était mauvais signe qu'elle n'ait pas besoin de se protéger les yeux. Ça signifiait qu'elle était plus puissante que je ne le pensais, ou suffisamment furieuse pour s'en foutre.

Je ne pouvais pas prendre le risque de jeter un coup d'œil à Damian pour voir s'il se cachait les yeux ; la pièce était trop petite, et Cardinale trop près de moi. Si je devais prendre la décision de tirer, je n'aurais qu'une fraction de seconde pour agir, et quitter des yeux la vampire qui me menaçait me coûterait cette fraction de seconde.

— Mon cœur, je te donne ma parole d'honneur que j'ai recommencé à saigner du sang. J'ai enlevé ma veste pour ne pas l'abîmer, et mon dos est couvert de sang dans des endroits que je ne peux pas atteindre.

L'éclat de la croix était presque à son apogée. Je visai les flammes bleues des yeux de Cardinale, au milieu du nuage rouge sang de ses cheveux, parce que c'était tout ce que je distinguais encore dans la lumière blanche aveuglante. Tous les monstres meurent si on leur fait sauter la cervelle.

— Cardinale !

Je hurlai son nom, et mon doigt commença à presser la détente de mon flingue.

CHAPITRE 3

La lumière blanche s'éteignit brusquement, comme si quelqu'un avait appuyé sur un interrupteur. J'ôtai mon doigt de la détente et pointai mon flingue dans la direction la plus neutre que je pus trouver. Cardinale se tenait là, ses cheveux rouge orangé bouclant négligemment sur ses épaules. Elle me regardait en clignant de ses yeux bleus soigneusement maquillés, dont la teinte d'azur printanier complétait à merveille le vert estival des yeux de Damian.

J'avais toujours le cœur dans la gorge ; je n'avais même pas plongé dans ce vide calme et silencieux où je me réfugie d'ordinaire quand je m'apprête à buter quelqu'un. Peut-être me doutais-je que Cardinale ne m'attaquerait pas ? Peut-être n'avais-je pas réellement envie de lui tirer dessus ? Mon corps était si gorgé d'adrénaline que j'en tremblais, ce qui veut dire que j'aurais sans doute raté ma cible de toute façon. Eh merde !

Cardinale me dévisageait sans bouger. Pas juste parce que c'était une vampire et qu'elle pouvait adopter l'immobilité d'une statue, mais parce qu'elle s'efforçait de ne pas faire de gestes brusques, me sembla-t-il. Si elle essayait de ne pas m'effrayer, c'était un peu tard pour ça.

— Merci de ne pas avoir tiré, dit Damian.

Au début, je crus qu'il ne parlait qu'à moi, puis je vis les gardes debout sur le seuil de la pièce derrière Cardinale. L'un d'eux avait dégainé, et l'autre pas. Le fait que je ne m'étais pas rendu compte de leur présence signifiait que mes boucliers étaient trop étanches, non seulement vis-à-vis de Damian et des autres vampires, mais aussi des métamorphes, puisque ces deux gardes en étaient. En fait, peut-être que mes pouvoirs métaphysiques captaient aussi les humains normaux, parce que, dès que je baissai légèrement mes boucliers, je perçus l'énergie des clients dans la salle du club.

Il me fallut une seconde pour encaisser le retour de mes perceptions psychiques, et, en cas d'urgence, cette seconde aurait pu me coûter la vie.

Je devais trouver un compromis niveau boucliers en présence de Damian, bordel ! Mais un seul problème à la fois.

— Putain ! Mais pourquoi vous avez mis tout ce temps à réagir ? demandai-je aux gardes.

Les deux hommes échangèrent un coup d'œil, puis Ricky, celui qui avait son flingue à la main, répondit :

— Ma ligne de tir n'était pas dégagée, Anita.

— Je ne vous en veux pas de ne pas avoir tiré sur Cardinale, le détrompai-je.

Mon flingue pendait au bout de mon bras mais je ne l'avais toujours pas rangé, parce qu'une fois qu'un vampire a pété un câble en ma présence, surtout dans une petite pièce, je préfère le garder à la main.

— Alors, de quoi tu nous en veux ? demanda Ricky en s'efforçant de ne pas prendre un ton agressif.

Il est grand, brun et séduisant si on aime le genre de Roméo du Midwest qui déflore généralement la reine de la promo, ou qui promet la lune aux filles sans en penser un seul mot après avoir un peu bu. Mais bon, je ne suis peut-être pas objective. Ricky et moi avons eu un sérieux accrochage la première fois qu'on s'est rencontrés. Il n'a toujours pas réussi à ne plus figurer sur ma liste noire, et je ne suis toujours pas sa patronne préférée. Ce dont je me fiche : je ne suis pas là pour gagner un concours de popularité. Mon boulot, c'est de faire en sorte que tout le monde soit en sécurité et aussi heureux que possible. Souvent, la première chose est beaucoup plus facile que la seconde.

L'autre garde était un nouveau dont je ne retrouvais pas le nom. Nous avons engagé trop de personnel récemment. Je devrais connaître le nom de tous les gens dont je pourrais avoir besoin comme renforts en cas d'urgence.

— Comment vous vous appelez ? demandai-je au type, qui restait planté là sans arme à la main et en regardant tout le monde d'un air inquiet.

Seigneur, qu'il avait l'air jeune ! Costaud, mais vraiment jeune.

— Roger. Roger Parks.

La plupart des métamorphes n'indiquent pas leur nom de famille quand ils se présentent, ce qui signifiait peut-être qu'il n'avait été contaminé que récemment. Donc que sa maîtrise de sa bête intérieure ne devait pas être fabuleuse. Il ne manquait plus que ça.

— Alors dites-moi, Roger… Roger Parks : quelle est la première chose que vous avez vue en arrivant ?

De nouveau, il jeta un coup d'œil nerveux à la ronde avant de répondre :

— De la lumière, de la lumière blanche.

— C'est tout ?

— Une tache rouge et une autre vert et bleu, qui aurait pu être n'importe lequel des deux vampires.

— Qui vous a prévenus qu'il y avait du grabuge ici ?

— Echo.

Je reportai mon attention sur Ricky.

— J'ai besoin de poser la question suivante, ou tu devines tout seul ?

Il prit une grande inspiration et la relâcha lentement, puis

s'humecta les lèvres avant de débiter :

— On nous a dit qu'il y avait un problème dans le bureau du gérant, que tu étais dans la pièce avec Damian et qu'on devait vous protéger tous les deux.

— Et moi ? demanda Cardinale très prudemment, comme si elle n'osait pas élever la voix.

Elle faisait très attention maintenant, ce qui était une bonne chose. Elle devrait faire très attention en ma présence pendant longtemps après ça.

Ricky me jeta un coup d'œil, et je compris qu'il cherchait un conseil. Donc, il pouvait apprendre. Je répondis à sa place :

— Tu mettais en danger deux des clients que nos gardes sont chargés de protéger, Cardinale. Ce qui fait de toi un passif, pas un actif.

— Ça veut dire quoi, ça ? interrogea-t-elle avec un accent des îles Britanniques plus prononcé que d'habitude.

En temps normal, comme la plupart de nos vampires britanniques, on dirait qu'elle a pris des leçons de diction pour parler comme tous les présentateurs du journal télévisé, de façon à avoir l'air de ne sortir de nulle part en particulier et donc de pouvoir s'intégrer n'importe où.

Ricky me regarda de nouveau, et cette fois je me contentai d'acquiescer.

— Je peux être direct à quel point, patronne ? s'enquit-il.

— Dis-lui ce qu'on t'a expliqué en t'engageant.

— C'est Echo la chef de la sécurité du *Danse Macabre* maintenant, Anita.

— Je suis au courant.

— Elle peut faire preuve d'une logique assez froide.

— Peu importe. Dis-lui, Ricky. Peut-être que ça l'aidera à rester en vie.

Le métamorphe acquiesça et reporta son attention sur Cardinale.

— Le boulot des gardes, c'est de protéger les actifs. Le fait que le *Danse Macabre* fonctionne sans problème et rapporte de l'argent, c'est un actif. Anita est l'un des principaux actifs sur lesquels nous sommes tous chargés de veiller, et Damian en est un autre en tant que gérant du club et serviteur vampire d'Anita. Toi, tu es une employée du *Danse Macabre*, mais pas l'une des danseuses principales ni un des éléments majeurs du spectacle ; tu n'es pas un actif financier important, et tu n'as de lien métaphysique direct avec aucun de nos actifs principaux.

— Et donc ? demanda Cardinale d'une voix qu'elle s'efforçait de garder neutre, mais qui vibrait d'un début de colère.

— Et donc nous n'avons pas à te protéger en priorité. Concrètement, aucun de nous n'est obligé de s'interposer entre toi et

une balle le cas échéant.

— Donc, je ne suis pas importante.

— C'est toi qui l'as dit, pas moi.

— Ricky, quels sont tes ordres pour le cas où un actif principal serait en danger ? interrogeai-je.

— Le protéger à tout prix et éliminer la menace, répondit le métamorphe.

— Ce soir, cette menace, c'était toi, Cardinale. Si les gardes étaient arrivés avant que la lumière ne nous aveugle tous, en ce moment tu serais blessée, voire morte. Alors, sois aussi jalouse que tu veux, mais débrouille-toi pour ne pas le manifester dans des circonstances où la sécurité risque d'intervenir, parce que ça risque de te coûter la vie.

— Damian était à moitié nu et couvert de sang jusqu'à la taille. Comment j'aurais pu deviner que vous ne veniez pas juste de baiser ?

— Je ne t'ai jamais trompée, Cardinale, intervint l'intéressé. Jamais.

— Mais tu couchais avec elle quand tu as commencé à coucher avec moi, dit la vampire en tendant un doigt accusateur vers moi.

J'aurais bien dit que c'était un peu trop théâtral, mais, comparé à l'éclat de ma croix et à son petit numéro de rayons X, ça ne l'était pas tant que ça.

— Je n'ai jamais menti au sujet d'Anita ou de qui que ce soit, Cardinale. Je ne t'ai jamais menti à propos de rien.

— Je ne supporte pas l'idée que tu veuilles aller avec d'autres gens.

— Je ne veux pas aller avec d'autres gens.

— Mais tu trouves qu'Anita est belle, et Echo aussi, et tu admires Fortune.

— J'admire les belles femmes du regard, et ça s'arrête là.

— Ça ne s'arrête pas là avec les clientes dont tu bois le sang.

— Ça ne s'arrête pas là non plus avec les clients dont tu bois le sang.

— Mais je n'aime pas spécialement ça. Je ne fais que me nourrir. Alors que, toi, tu y prends du plaisir.

C'était une très vieille discussion, et je commençais à en voir marre.

— Je t'ai déjà expliqué que me nourrir est la seule chose agréable que j'ai eue dans mon existence pendant des siècles. Donc, ça a une importance particulière pour moi. C'est le seul plaisir que m'accordait Celle-qui-m'a-créé.

— Pourquoi je ne te suffis pas ? hurla Cardinale.

— Parce que je ne peux pas me nourrir d'un autre vampire ! Parce que mon boulot consiste à séduire la foule et choisir une

spectatrice pour boire son sang. Ça fait partie du spectacle ici ; ça nous rapporte des clients et de l'argent, ce qui est le but recherché.

— Je ne peux pas te regarder flirter avec toutes ces femmes soir après soir en sachant que, si je t'y autorisais, tu les baiserais tout en te nourrissant.

Elle ne criait plus, mais elle avait les poings serrés et luttait pour garder une voix égale.

— Je ne coucherais pas avec des inconnues en public, Cardinale. Ce n'est pas du tout la même chose que de boire du sang.

— Mais tu baiserais Anita en privé si je te laissais faire, pas vrai ?

— C'est un piège de fille, dis-je à voix haute.

Damian me regarda.

— Je sais, mais je m'en fiche.

— Ne m'implique pas là-dedans davantage que je ne le suis déjà.

— Désolé, mais tu y es déjà jusqu'au cou parce qu'elle t'y a entraînée de force.

— Que se passe-t-il ? interrogea Roger le garde du corps.

— Damian va dire la vérité à Cardinale, expliqua Ricky.

— Et pourquoi c'est une mauvaise chose ?

— Ça l'est, point.

— La ferme ! aboya Cardinale. C'est entre Damian et moi.

— Alors, discutez-en entre vous, dis-je en me dirigeant vers la porte.

Avec deux métamorphes pour protéger mes arrières, j'arriverais bien à sortir de ce bureau sans que Cardinale fasse quelque chose que nous regretterions tous.

— Non. S'il te désire à ce point, je veux que tu sois là quand il l'avouera.

Mais meeeeeerde à la fin.

— Tu sais quoi, Cardinale ? C'est ton couple, pas le mien. Je me fiche de ce que tu veux. J'ai une nuit de congé, et je vais en profiter au maximum pendant que tu laisseras ta jalousie foutre ton couple en l'air sur ton propre temps libre.

J'étais sur le seuil avec Ricky et Roger derrière moi, donc, entre Cardinale – la menace potentielle – et moi, comme deux bons gardes du corps. J'espérais vraiment que Damian me laisserait partir avant de lui répondre, mais je savais... non, je sentais qu'il avait atteint un niveau de colère où il voulait tout faire péter pour en finir. Je percevais sa solitude à présent. Il m'en avait parlé, et maintenant je l'éprouvais aussi. De la solitude, de la colère, de la frustration et... du besoin. Un besoin au-delà du sexe, du sang ou même de l'amour. Il existe tant de raisons pour lesquelles je dresse un mur métaphysique entre Damian et moi, bordel !

— J'ai déjà demandé à Anita de redevenir ma maîtresse, et si

coucher avec Nathaniel et elle peut mettre un terme à ces cauchemars, je le ferai aussi.

J'hésitai entre deux pas, puis continuai à avancer. Je voulais foutre le camp, sortir du merdier de leur relation, mais, surtout, je voulais m'éloigner des émotions de Damian avant qu'il ne m'entraîne plus profondément dans ce qui se passait entre sa chérie et lui.

— Donc, tu vas le baiser avec Nathaniel ? me hurla Cardinale si fort que, la porte étant ouverte, une partie des clients dut l'entendre.

Ricky et Roger s'étaient rapprochés derrière moi tel un mur mobile de sécurité. Je m'arrêtai si brusquement que Roger faillit me rentrer dedans.

— Ne faites pas ça, patronne, dit Ricky.

— Faire quoi ? demanda Roger.

— Laissez tomber et allons-nous-en, patronne, insista Ricky.

— Tu es vraiment si douée que ça au lit, Anita ? glapit Cardinale. C'est ça ? C'est la raison pour laquelle tout le monde veut coucher avec toi, parce que tu baises si bien ?

— Merde ! jura doucement Ricky entre ses dents.

Même Roger avait pigé. Les yeux écarquillés, il demanda :

— On peut la buter, ou on tire juste pour la neutraliser ?

— Pour la neutraliser, si vous pouvez, répondis-je en me retournant face à la pièce.

Les yeux de Cardinale commençaient à briller comme des pierres précieuses quand on les tient devant la lumière du soleil. Ma croix ne réagissait pas encore parce que ça pouvait n'être qu'une manifestation de sa colère. Damian se tenait près de son bureau, son torse glabre toujours pâle et nu, ses longs cheveux écarlates et raides tombant en rideau sur sa peau blanche. Nos regards se croisèrent, et, à travers les marques qui nous lient, je perçus son découragement. Il ne savait plus quoi faire de Cardinale. Ce n'était pas qu'il ne l'aimait pas : il l'aimait, mais il n'était plus amoureux d'elle parce qu'elle l'avait usé avec sa jalousie, ses récriminations, ses accusations incessantes et son manque de foi en lui et en leur relation.

Tout haut, je demandai :

— Que veux-tu que je fasse, Damian ?

Je sentais tant d'émotions contradictoires émaner de lui ! Une partie de lui serait soulagée s'il rompait avec Cardinale, mais une partie de moi – je veux dire, de lui – regretterait ce qu'ils avaient ensemble.

Je détaillai la très grande femme plantée devant moi avec ses pommettes stupéfiantes, qu'elle ne devait pas à un régime quelconque mais au fait de n'avoir que rarement eu assez à manger pendant toute sa vie humaine. Elle était devenue une vampire partiellement pour ne plus jamais avoir faim, et parce qu'elle était assez belle pour que le

Maître de Londres la veuille dans son lit. Mais elle ne s'était jamais sentie en sécurité avec lui, car elle n'était qu'une de ses nombreuses maîtresses. Il ne lui avait jamais rien promis d'autre.

Pourtant, elle lui avait fait subir la même chose qu'à Damian, et, au final, si ravissante qu'elle soit, son Maître avait estimé que coucher avec elle ne suffisait pas à compenser ses crises émotionnelles. Damian savait tout cela, et parce que j'avais baissé mes boucliers, maintenant, je le savais aussi. Dans son passé humain, une longue liste de petits amis lui avait appris qu'elle faisait l'affaire pour une nuit, une semaine ou quelques mois, mais qu'un jour elle serait remplacée par quelqu'un d'autre.

— Damian n'est pas comme ça, dis-je tout haut sans le vouloir.

— N'est pas comme quoi ? interrogea Cardinale.

— Il t'a été aussi loyal et fidèle qu'un homme peut l'être envers une femme.

— Tu es forcée de dire ça pour ne pas avouer que tu es son amante.

— Je ne suis pas son amante. Je suis sa Maîtresse, et il y a une grosse différence entre les deux.

— Un vampire n'est pas obligé de baiser avec sa Maîtresse.

Je consultai Damian du regard.

— Tu veux que je lui dise ?

— Fais comme tu veux, Anita.

Je pris une grande expiration et la relâchai lentement.

— Le Maître de la Ville de Londres t'a intégrée à son baiser à condition que tu couches avec lui, pas vrai ?

Cardinale tourna la tête vers Damian.

— Comment as-tu pu lui raconter ça ?

— Il n'a pas eu à me raconter quoi que ce soit, Cardinale. Je suis sa Maîtresse. Nous devons faire un effort conscient pour ne pas partager nos pensées et nos souvenirs.

— Ça n'a jamais été le cas avec moi et aucun des Maîtres que j'ai servis.

— Damian est mon serviteur vampire, comme je suis la servante humaine de Jean-Claude. C'est un autre genre de relation, plus étroite que celle entre un vampire et le Maître de sa Ville.

Elle me dévisagea, les yeux brillants de larmes.

— Donc, ta relation avec Damian est plus étroite que la mienne, c'est bien ça ?

— On ne peut jamais gagner avec toi, hein ? grognai-je.

— Ce n'est pas un jeu, Anita. Je suis une personne avec un cœur, que tu es en train de briser. Eh merde !

— Non, intervint Damian, on ne peut jamais gagner avec Cardinale. C'est une énigme sans réponse.

— Ma réponse, dit-elle en se tournant vers lui, c’est que je t’aime plus que tout au monde.

— Avec toi, Cardinale, les dés sont pipés. Selon tes règles, Damian n’a aucun moyen de te convaincre qu’il t’aime suffisamment en retour.

— Alors, j’aimerai assez pour nous deux, dit-elle en lui tendant la main.

Mais Damian ne la prit pas. En fait, il n’avait pas fait le moindre geste pour se rapprocher d’elle depuis qu’elle était entrée dans la pièce. Ce qui est mauvais signe dans une relation de couple.

— Ça ne fonctionne pas ainsi, déclara-t-il. Tu dois me laisser t’aimer aussi, et ton manque de confiance m’en empêche. C’est comme si tu te battais avec des hommes de ton passé que je ne connais même pas, et que je payais pour leurs fautes.

— Je ne comprends pas ce que tu dis. Je sais juste que je t’aime plus que ma vie même.

Elle se dirigea vers lui, les mains tendues pour l’étreindre. Mais Damian garda les bras ballants pour lui répondre :

— Je ne peux pas chasser les fantômes de ton passé si tu ne m’aides pas, Cardinale.

— J’ignore de quoi tu parles.

A présent, elle pleurait doucement.

— Serais-tu prête à faire une thérapie de couple avec moi ?

— Pourquoi ? On n’a aucun problème, si ce n’est que tu me trompes.

Damian baissa la tête, et la vague de désespoir qui s’abattit sur moi fut du genre qui vous broie l’âme, qui emporte tout de vous en ne laissant derrière elle que la solitude noire et dévorante avec laquelle nous avions vécu si longtemps avant d’arriver à St. Louis. Le terrible isolement qu’il avait enduré quand il était en Irlande, prisonnier de Celle-qui-l’avait-créé, m’étouffait presque.

Une fois encore, je parlai tout haut sans le vouloir.

— Pourquoi tu ne t’es pas suicidé ?

— J’avais trop peur pour faire la seule chose dont j’étais certain qu’elle me tuerait, répondit Damian.

— De quoi parlez-vous tous les deux ? s’enquit Cardinale.

— De la lumière du jour, dis-je.

Damian hocha la tête.

J’avais déjà partagé le souvenir de Celle-qui-les-avait-créés forçant son meilleur ami, son frère de bouclier, son compagnon d’armes, son partenaire de vie hétérosexuel à sortir en plein jour. Pour le punir, certes, mais aussi pour les faire souffrir tous les deux, et parce qu’elle le pouvait. Elle faisait beaucoup de choses juste parce qu’elle le pouvait et qu’il n’y avait aucune autorité pour l’en

empêcher.

Certaines personnes ne se conduisent bien qu'à cause des règles et des châtiments mis en place pour les y contraindre. Si vous enlevez ça, c'est stupéfiant ce que les gens sont capables d'infliger aux autres. Je sentis peser sur moi les siècles passés sans la moindre sécurité, sans savoir quel tour maléfique Celle-qui-l'avait-créé inventerait le lendemain, et en étant quand même forcé de partager son lit chaque fois qu'elle le désirait. J'étais impressionnée que Damian ait réussi à bander pour cette salope pendant des siècles.

— Les hommes incapables de la satisfaire étaient torturés à morts, ou mutilés et laissés en vue. Ce qui nous fournissait une excellente raison de nous montrer performants.

— Pourquoi vous parlez de choses aussi affreuses ? geignit Cardinale.

Je sentis une présence vampirique derrière moi avant qu'elle ne parle, et je sus que c'était Echo avant d'entendre sa voix.

— Ils dialoguent d'esprit à esprit, en partageant leurs émotions, leurs souvenirs, des morceaux de leur cœur et de leur âme.

— Non, protesta Cardinale. Non, personne d'autre que moi n'a droit à des morceaux de son cœur.

— Tu n'es que son amoureuse. Anita est sa Maîtresse. C'est un lien plus étroit.

Alors je me retournai vers Echo, parce qu'elle venait vraiment de retourner le couteau dans la plaie de Cardinale. La nouvelle chef de la sécurité du *Danse Macabre* était-elle venue pour arranger la situation ou pour l'aggraver ?

Ce soir-là, Echo était plus petite que moi parce que je portais des talons et elle des bottes plates, mais elle bossait tandis que j'espérais aller à un rencard. Ses cheveux sont d'un brun si foncé qu'ils paraissent noirs tant qu'on ne les compare pas à ceux de Jean-Claude ou aux miens, mais, alors que les nôtres bouclent, les siens se contentent d'onduler et tombent sur ses épaules de façon moins désordonnée, encadrant un des visages triangulaires les plus délicats que j'aie jamais vus.

C'est une de ces rares femmes qui me donnent l'impression d'être fragiles, mais il suffit de scruter ses yeux bleu foncé pour changer d'avis et la trouver plutôt dangereuse. Elle ne se maquille pas quand elle bosse, ce qui aurait donné une apparence fade à la plupart des femmes, mais avec ses cils et ses sourcils noirs, le bleu si intense de ses yeux et cette crinière sombre, impossible de la trouver fade.

Elle portait un tee-shirt noir un peu ample par-dessus un débardeur de la même couleur nettement plus moulant. Je ne voyais pas ce dernier, mais je savais qu'il était là parce qu'Echo déteste que les armes qu'elle porte à la ceinture mordent dans sa peau nue, donc

elle met toujours une sous-couche. Elle avait jeté une veste de tailleur par-dessus le tout, planquant sa silhouette mince autant que possible. Mais malgré tout le mal qu'elle se donne il est impossible d'oublier très longtemps à quel point Echo est belle. Ce qui devrait être une bonne chose vu que je couche avec elle, mais elle me rend toujours bizarrement nerveuse, comme si j'avais de nouveau quatorze ans et qu'elle était mon premier béguin.

— Tu ne sais rien du tout ! hurla Cardinale. Aucun lien n'est plus étroit que l'amour véritable ! Aucun !

Elle s'approcha de nous d'un pas étrangement raide.

— Je crois que tu es trop bouleversée pour travailler ce soir, déclara Echo.

— Ce n'est pas à toi de décider ! C'est Damian le gérant !

Par-delà la grande vampire rousse qui marchait sur nous, Echo regarda le grand vampire roux debout derrière son bureau. Comme Ricky et Roger seraient les premiers à essuyer la colère de Cardinale, je supposai qu'Echo et moi pouvions garder notre calme encore un petit moment. Mais je n'étais pas certaine d'y parvenir avec toutes les émotions de Damian qui bouillonnaient dans ma tête.

J'avais la bouche aussi sèche que la sienne parce qu'il avait peur, tellement peur. Peur de perdre Cardinale, peur que sa relation avec moi ne suffise pas à combler le manque, peur de donner trop et de ne pas recevoir assez. Je faillis dire tout haut que je ne pouvais pas être sa petite amie, que mon planning était déjà plein, mais Echo me toucha le bras comme si elle avait lu dans mes pensées, mon cœur ou mes intentions. Quoi qu'il en soit, ce léger contact m'incita à me taire. Le moment passa, et le sujet de la conversation changea.

— Damian est un très bon gérant, mais c'est moi la chef de la sécurité ici, et si j'estime que tu menaces le déroulement paisible de la soirée tu ne bosses pas, un point c'est tout.

— Tu n'as pas le droit de me traiter ainsi ! (Cardinale se tourna vers Damian). Dis-lui que je bosse ce soir. Dis-lui que tu me veux près de toi sur la piste tout à l'heure.

Damian la dévisagea, puis reporta son attention sur Echo, et enfin sur moi. Je sentis son regard comme un poids, comme s'il m'avait touchée.

— Dis-lui, Damian ! insista Cardinale. Dis-lui qu'elle ne peut pas me traiter ainsi !

— Echo est la chef de la sécurité du *Danse Macabre*, Cardinale, répondit Damian de la voix la plus vide et la plus neutre que j'aie jamais entendue sortir de sa bouche.

— Mais c'est toi le gérant.

— En effet.

— Alors, dis-lui qu'elle se trompe. Dis-lui qu'elle ne peut pas me

renvoyer à la maison comme une enfant.

Cardinale se tenait devant lui à présent, si grande qu'elle m'empêchait de voir le visage de Damian et une grande partie de son corps, mais je le sentais toujours. Il n'était plus triste. Il n'éprouvait rien, comme s'il avait verrouillé toutes ses émotions en même temps que ses mouvements. Je n'avais pas besoin de le voir pour savoir qu'il se tenait aussi immobile qu'une statue, à la façon des très vieux vampires, de cette immobilité qui me pousse à vouloir fixer le regard sur eux de crainte qu'ils ne s'évanouissent tout bonnement si je venais à détourner les yeux.

J'avais toujours pensé que c'était une façon de dissimuler leurs pensées, mais à présent je me rendais compte qu'il y avait autre chose, que ça leur permettait de se calmer jusqu'au noyau le plus enfoui de leur être. Un peu comme quand je me réfugie dans le vide et le silence avant d'appuyer sur la détente pour tuer quelqu'un. Dans ces occasions-là, je ne sens rien d'autre que le flingue dans ma main ; je ne pense à rien sinon à toucher ma cible. Je ne suis plus qu'esprit analytique et logique froide. Il émanait à peu près la même chose de Damian, et je devinai qu'il dissimulait ses sentiments soit pour que la suite lui fasse moins mal, soit pour pouvoir faire ce qui devait être fait – ou peut-être les deux.

— J'ai laissé mon amour pour toi interférer avec mes devoirs de gérant, ou, du moins, mon devoir de te traiter comme n'importe quelle autre employée.

— Je ne sais pas de quoi tu parles. J'adore travailler avec toi tous les soirs.

— Tu adores garder un œil sur moi, mais tu détestes le boulot. Tu détestes me voir flirter sur la piste de danse, et tu détestes devoir danser avec des inconnus. Avant, tu étais une des employées qui rapportaient le plus d'argent, et aujourd'hui tu ne gagnes presque plus rien parce que tu es si occupée à me surveiller avec mes partenaires que tu ne fais plus attention aux tiens.

— Je ferai attention ce soir, promit Cardinale en lui touchant le bras.

— Les gens viennent ici pour danser avec des vampires et des métamorphes, Cardinale. Ils veulent se donner l'illusion qu'ils pourraient avoir une histoire avec l'un de nous. Ils veulent que quelqu'un fasse attention à eux, qu'il les regarde vraiment, qu'il leur parle, qu'il les écoute. Le *Plaisirs Coupables* fonctionne grâce à la libido des clients qui espèrent coucher avec l'un de nous. Mais ici, c'est différent. Il ne s'agit pas de désir et de sexe, mais de romance et d'amour.

— Mais nous sommes déjà amoureux tous les deux, et en couple, répliqua Cardinale.

— C'est ce que je voulais plus que n'importe quoi d'autre au monde, une vraie relation de couple avec quelqu'un qui m'aimerait vraiment.

— Je t'aime ! Je t'aime vraiment, follement, totalement !

— Les gens viennent ici pour se sentir spéciaux, mais toi tu as si peur que je te trompe que tu n'es pas capable de faire semblant ne serait-ce que quelques minutes.

— Faire semblant de quoi ? cria Cardinale alors qu'elle ne se tenait qu'à dix centimètres de Damian.

Ses doigts s'enfoncèrent assez fort dans les bras nus de ce dernier pour que sa peau se marbre.

— Il faut vraiment qu'on reste là ? murmura Roger.

Ricky et moi sursautâmes comme si nous avions été pétrifiés par l'intensité des émotions dans la pièce.

— Non, dit Echo en reculant et en me poussant devant elle et les deux gardes dans le couloir qui menait à la salle principale du club.

Elle ne voulait pas me laisser sans protection avec Damian, et je ne pouvais pas protester parce que, si j'avais peur, ce n'était plus que Cardinale me fasse du mal, mais qu'elle m'oblige à la tuer. Si elle voulait se suicider par flic interposé, elle devrait s'en trouver un autre que moi, un qui n'avait pas de lien avec elle.

Evidemment, c'était ce lien qui m'avait fait hésiter et empêchée de tirer un peu plus tôt. Je ne me souvenais même pas de la dernière fois où je m'étais retenue de tirer sur un vampire qui avait fait briller ma croix. Si elle avait fait ce genre de connerie face à un agent ordinaire, il l'aurait butée longtemps avant d'être aveuglé par le feu saint. J'étais contente de ne pas avoir tué Cardinale, et ça me ferait hésiter de nouveau la prochaine fois – s'il y en avait une.

Echo resta un demi-pas en arrière sur ma droite, avec Ricky dans la même position sur ma gauche. Elle avait envoyé Roger en avant pour qu'il nous attende près de la porte au bout du couloir. Le fait qu'elle ait gardé Ricky avec elle signifiait qu'elle avait confiance en ses capacités, ou peut-être que Roger était encore pire. Je lui devais néanmoins des remerciements pour avoir suggéré qu'on se barre avant que Damian achève sa discussion avec Cardinale.

Une des choses sur lesquelles je travaille en thérapie, c'est le mal que j'ai à poser des limites à mes proches. Mais apparemment Roger se débrouillait mieux sur ce plan. Je n'ai pas de problème pour me battre et pour utiliser des armes à feu, mais si Roger – Roger Parks – était plus doué que moi pour poser des limites, je devrais peut-être lui demander de me suivre partout et de me tirer de tous les pièges émotionnels que cette nuit me réserverait. Ça ne figurait pas dans ses attributions, mais ça me serait drôlement utile.

— A partir de maintenant, si tu te trouves dans un lieu privé avec

Cardinale, tu dois avoir des gardes avec toi, Anita, décréta Echo.

— D'accord.

Elle me coula un regard en biais.

— Tu ne protestes pas ?

— Non. Si elle veut se suicider par flic interposé, je ne veux pas que ça tombe sur moi.

— Le suicide par flic interposé, c'est quand quelqu'un veut se tuer mais qu'il a peur de le faire lui-même, donc il menace un officier ou des civils innocents pour que la police se sente obligée de l'abattre, c'est bien ça ?

J'acquiesçai.

— Ouais.

— Tu crois que c'est ce que Cardinale avait en tête tout à l'heure ?

— Non. Du moins, pas à l'avant de sa tête.

— L'avant de sa tête ?

— C'était une pensée inconsciente, à l'arrière de sa tête, et pas une pensée consciente qui serait à l'avant.

— Ah ! Je crois qu'il se passe beaucoup plus de choses à l'arrière de la tête des gens qu'à l'avant.

— C'est la pure vérité de Dieu.

Je sentais les basses pulser à travers la porte toujours fermée ; comme je continuais à marcher, Roger l'ouvrit devant moi pile au bon moment. Une porte automatique n'aurait pas fait mieux. Je n'eus pas à m'arrêter ni même à ralentir. En fait, je n'avais pas l'intention de le faire. *J'ai tellement l'habitude qu'on m'ouvre la porte que je tiens ça pour acquis maintenant*, songeai-je soudain. Depuis quand c'était comme ça ?

Il fut un temps où je me serais renseignée sur Cardinale, où j'aurais appris tout ce que je pouvais sur elle, mais j'étais partie du principe que, si Jean-Claude l'introduisait parmi nous, c'était qu'elle ne posait pas de problème. Cela dit, ce qui ne posait pas de problème à un Roi vampire vieux de six siècles pouvait m'en poser un, à moi. Devais-je y voir le signe que je faisais confiance à Jean-Claude, ou que je devenais trop arrogante ?

Echo s'arrêta une main sur la porte et pivota pour dire :

— Je m'assurerai que Cardinale ne fasse rien de regrettable ce soir. Il serait préférable que tu mettes cet incident de côté pour être vraiment présente pendant ton rencard et la discussion qu'il implique. Si tu commences par parler de tout ça, ça risque de gâcher l'ambiance.

— Je me disais justement la même chose.

Elle eut un sourire qui fit passer son visage de sévère à magnifique. Je comprenais qu'elle ne l'utilise pas beaucoup au boulot : même habillée de façon aussi ordinaire, les clients l'auraient suppliée

de danser avec eux.

Je savourai la chaleur de ce sourire, et la chance que j'avais de figurer sur la courte liste de gens auxquels Echo le réservait. Je souris en retour – et rougis légèrement, une habitude que je ne parviens pas à surmonter tout à fait. Du coup, le sourire d'Echo s'élargit assez pour révéler la pointe délicate de ses canines et creuser une fossette dans son visage à la beauté si classique.

Elle me toucha la joue et se pencha pour me donner un baiser très peu professionnel. Je sais embrasser un vampire avec la langue sans me couper sur ses crocs, mais la bouche d'Echo est plus petite que celle de tous mes autres partenaires, donc je dois faire attention. Mais ça en vaut la peine. Elle s'écarta la première, me laissant un peu essoufflée.

— Profite de ta soirée autant que possible, Anita.

— J'ai rendez-vous avec Jean-Claude. Comment pourrait-il en être autrement ?

— Exact. Je me réjouis d'avance de partager de nouveau notre Roi avec toi.

Ma rougeur s'intensifia.

— Moi aussi.

Roger fixait le regard sur le sol avec toute la concentration dont il était capable. Ricky nous lorgnait comme s'il voulait nous bouffer. Je le foudroyai du regard.

— Quelque chose à ajouter ?

— Tu ne peux pas m'en vouloir d'apprécier le spectacle.

— Si, je peux.

— Je suis ta chef et Anita est ta Reine. Ton comportement est déplacé, ajouta Echo.

— Je peux contrôler ce que je dis et ce que je fais en présence de femmes désirables, mais je ne peux pas contrôler les réactions de mon corps.

— On se fiche de ton érection. Ce n'est pas le problème.

La colère de Ricky glissa sur ma peau telle une odeur de viande grillée. J'ai développé la capacité de me nourrir de colère de la même façon que Jean-Claude se nourrit de désir. J'ai hérité d'une partie de son pouvoir, mais, jusqu'ici, je suis la seule à pouvoir me servir du mien. Je reniflai l'air ostensiblement.

— Calme-toi, Ricky, bordel ! Tu commences à sentir la bouffe. Miam miam.

— Va te faire foutre.

— Pas par toi.

— Tu es incapable d'avoir une attitude respectueuse, pas vrai ? lança Echo.

— Je suppose qu'Anita fait toujours ressortir le pire chez moi,

convint Ricky.

— Tu es officiellement à l'épreuve, Ricky.

— Ce n'est pas juste.

— La vie n'est pas censée l'être.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie qu'il n'y a que les gosses qui geignent « Ce n'est pas juste ». Les adultes comprennent que la justice est rare et qu'être bien traité ça se mérite.

— Je fais bien mon travail.

— En effet. C'est pour ça que je ne te vire pas ce soir. Mais n'oublie pas, Ricky : si tu manques une nouvelle fois de respect à Anita ou à n'importe quelle autre de nos employées femmes, tu devras te chercher un autre boulot.

— Comment je peux faire mon travail sans les regarder ?

— Tu peux les regarder, mais pas les mater.

— Je ne vois pas la différence.

Echo soupira.

— Je crois que tu es sincère. (Les sourcils froncés, elle se tourna vers moi). Va voir notre Roi et notre amant commun. Je veillerai à ce que Cardinale ne fasse de mal à personne, et je tâcherai d'expliquer la différence entre « regarder » et « mater » à celui-là.

— Bonne chance pour le second point, lui souhaitai-je.

— Je ferai peut-être appel à quelques autres gardes hommes pour lui expliquer les subtilités du comportement masculin civilisé.

— Bonne idée.

Elle m'ouvrit la porte et la musique m'enveloppa, si forte que ce fut à peine si j'entendis Echo me dire au revoir avec l'expression si sévère de chef de la sécurité qu'elle avait reprise entre-temps. Je fus un peu triste de la laisser sans un autre baiser.

J'ai d'autres maîtresses, mais aucune que je considère comme ma petite amie. Et Echo ? Je ne savais pas trop comment l'appeler, mais je commençais à vouloir lui donner un titre, ce qui était bien la première fois que ça m'arrivait vis-à-vis d'une femme. Il m'était déjà arrivé qu'une femme exige que je lui donne un titre, mais je n'en avais pas eu envie. Cette fois, ça venait de moi, et, comble de l'ironie, je n'étais pas certaine qu'Echo apprécierait. Je savais qu'elle me laisserait l'appeler ma petite amie si je voulais vraiment le faire, mais je savais aussi qu'elle n'avait pas besoin de ça pour se sentir sûre de sa position, et peut-être était-ce justement pour ça que j'en avais envie. Je sais : la vie amoureuse, ça peut être drôlement compliqué.

Donc, je laissai ma petite amie s'assurer que la petite amie de mon ex-amant et actuel serviteur vampire ne ferait de mal à personne, pendant que j'allais à un rencard avec notre amant partagé. Moi, j'aurais dit « petit ami commun », mais Echo n'a qu'une seule vraie

partenaire : Fortune, l'amour de sa vie et de son après-vie. Fortune est la petite amie de ma petite amie, ou peut-être ma petite amie elle aussi. Dois-je considérer chacune d'elles comme la petite amie de ma petite amie ou juste ma petite amie ? Et Jean-Claude – est-il le petit ami de leur petite amie ? Ou, puisque tout le monde couche avec tout le monde au moins une fois de temps en temps, le terme « petit(e) ami(e) » est-il trop désuet pour s'appliquer dans cette situation ? Je commençais à avoir la migraine, et pas à cause de la musique.

CHAPITRE 4

J'appelai Edward de ma Jeep, car j'ai enfin compris comment utiliser le Bluetooth pour pouvoir conduire et téléphoner en même temps. C'est un peu comme être capable de se taper la tête et de se frotter le ventre tout en sautant sur un pied et en mâchant du chewing-gum, mais en beaucoup plus utile et beaucoup moins ridicule.

La sonnerie retentit trois fois avant que je percute que je n'avais pas calculé le décalage horaire et que ça devait être la nuit en Irlande. Avais-je découvert quoi que ce soit d'assez urgent pour réveiller Edward ? Non. Je raccrochai en espérant qu'il n'avait rien entendu. Je n'ai pas l'habitude qu'il soit à l'autre bout de la planète. Nous n'avons jamais été à plus de cinq heures d'avion l'un de l'autre. Je suppose que l'Irlande n'est pas beaucoup plus loin, en fait, mais le décalage horaire accentue la distance.

Je ne fus guère surprise que sa sonnerie résonne dans la voiture quelques secondes après que j'ai raccroché. Moi aussi, à sa place, j'aurais rappelé.

— Salut, Ed... Ted, lançai-je.

— Je suis seul dans ma chambre, tu peux m'appeler comme tu veux.

Sa voix était encore enrouée par le sommeil.

— J'ai oublié le décalage horaire. Désolée.

— Dis-moi juste que tu as découvert quelque chose d'utile.

— Oui et non. Il y a toujours eu des vampires en Irlande, ou, du moins, il y en a depuis un millénaire à peu près.

J'entendis le froissement des draps comme il changeait de position.

— Répète ça.

J'obtempérai.

— Comment le sais-tu ?

— D'abord, Jean-Claude me l'a dit, et puis j'avais un des vampires irlandais sous la main.

— J'ignorais qu'il y avait des vampires irlandais à St. Louis.

— Il ne se considère pas comme tel, même s'il a passé environ un millénaire là-bas après avoir été transformé.

— Vous n'avez pas tant de vampires si âgés parmi vos gens. Ou vous n'en aviez pas aux dernières nouvelles. C'est un des Arlequin ?

Ouais, Edward est au courant de la plupart de mes affaires.

— Non, c'est Damian.

— Hein ? Il n'a pas l'accent irlandais.

— Il dit toujours qu'il est juste mort là-bas. Il faisait partie de ce que l'histoire appelle les Vikings danois, et il se considère toujours comme tel.

— Même après avoir passé un millénaire en Irlande ?

— Oui.

— D'accord, peu importe ce qui se passe dans sa tête. Qu'as-tu appris grâce à lui ?

— Son ancienne maîtresse, Celle-qui-l'a-créé… et je ne plaisante pas : tu ne peux pas prononcer son nom sans risquer qu'elle envahisse ton esprit. Elle est capable de faire certaines des choses que faisait la Mère de Toutes Ténèbres, et certains membres de l'ancien Conseil vampirique.

— Damian te l'a dit, ou tu l'as constaté par toi-même ?

— Elle nous a rendu visite une fois. Elle a suscité de la peur chez Damian, qui nous l'a communiquée à Nathaniel et moi. C'était assez affreux. Si Richard et Jean-Claude n'avaient pas pu nous donner un coup de main métaphysique, je crois qu'elle aurait pu nous faire mourir de peur.

J'entendis de nouveau un froissement de draps. J'aurais parié qu'Edward venait de s'adosser à la tête de lit.

— Littéralement ?

— Ouais.

— Je sais que tu as rencontré d'autres vampires qui en étaient capables.

— Des guenaudes, ouais. Mais c'était des amateurs comparés à Celle-qui-a-créé-Damian.

— Tu ne veux vraiment pas prononcer son nom à voix haute.

— Non, vraiment pas.

— Elle t'a foutu la trouille.

— Disons juste qu'une seule visite m'a suffi.

— Tu n'es pas très impressionnable.

— En temps normal, non.

— Comment se fait-il que les Irlandais ignorent qu'ils ont des vampires depuis si longtemps ?

— D'après Damian, ils faisaient attention à réguler leur population : une douzaine d'individus au plus, et souvent moins. Ils prenaient un peu de sang par-ci par-là, et, quand il leur arrivait de tuer, c'était facile de mettre ça sur le dos de la guerre, des animaux sauvages ou de la violence de l'époque. D'après lui, il y avait toujours une bataille ou autre chose pour servir d'excuse.

— C'est vraisemblable.

— Il a dit aussi qu'à la prison du coin on se fichait que les détenus meurent prématurément tant que ce n'était pas ceux qui graissaient la patte des geôliers pour avoir des privilèges.

— Il y a mille ans, les prisons et les hôpitaux auraient fait de parfaits garde-manger pour un vampire, et Damian a raison : personne ne se serait inquiété de quelques morts supplémentaires.

— La plupart des vampires que j'ai connus ne se nourriraient pas dans ce genre d'endroit, sans doute parce qu'ils trouveraient ça peu ragoûtant. Je sais que les membres du Conseil vampirique ne le faisaient pas.

— C'était des aristocrates, Anita. Ils pouvaient bouffer des paysans sans que personne ne s'en soucie, ou, du moins, personne d'important. Il y avait bien assez de nobles humains qui chassaient parmi les gens du peuple sans jamais avoir d'ennuis.

— Je n'en connais que deux qui ont été jugés pour ça : Elizabeth Báthory et Gilles de Rais, et la première ne s'est fait prendre que parce qu'elle avait eu le mauvais goût de jeter son dévolu sur la fille d'un noble mineur. Seul de Rais a été inculpé sans qu'il ait fait de victime noble.

— J'ai toujours pensé qu'un vampire devait être impliqué quelque part dans ces affaires.

— La communauté vampirique pense que Gilles de Rais a vendu son âme au diable après que son amie Jeanne d'Arc a été brûlée vive. Ça a quelque peu ébranlé sa foi en la bonté de Dieu.

— Ce qui se comprend.

— Toi et moi savons bien que, même si le diable convoitait son âme, les pulsions qui ont fait de lui un meurtrier pédophile devaient être là depuis le début.

— Oui, mais il se servait de sa foi en Dieu comme bouclier contre elle. L'Église a utilisé cette théorie pendant des siècles : selon elle, il était possible de venir à bout des pulsions pédophiles par la prière, donc, le mieux, c'était d'entrer dans les ordres.

— Demande donc aux victimes de prêtres et de nonnes pédophiles ce qu'elles en pensent.

— Je n'ai pas dit que j'approuvais.

— Désolée. J'ai été élevée dans la foi catholique, c'est un point douloureux pour moi.

— Parfois, je l'oublie.

— Quoi donc ?

— Que tu étais autrefois une bonne petite écolière catholique.

— Je ne fréquentais pas une école catholique.

— Vraiment ? Pas de petite jupe plissée à carreaux ?

— Non. Navrée de te décevoir.

— Les écolières, ce n'est pas mon truc.

— Je m'en doutais un peu.

J'entendis presque Edward sourire à l'autre bout de la ligne en répondant :

— Toi et moi, je ne crois pas qu'on passe beaucoup de temps à s'interroger sur les fétiches de l'autre.

— En effet.

— Alors, pourquoi « *Celle dont on ne doit pas prononcer le nom* » a-t-elle soudain pété les plombs avec ses vampires ?

— Damian ne pense pas que ce soit elle.

— Est-ce que ça pourrait être un ou plusieurs de ses vampires agissant à son insu ?

— Il ne l'a quittée qu'il y a cinq ans, et il dit qu'à l'époque elle aurait tué n'importe lequel de ses sujets qui se serait montré aussi négligent.

— Les vampires ont un statut légal dans plus de pays que jamais auparavant, Anita. Si ce n'est pas elle qui fait ça, pourquoi continue-t-elle à se cacher ?

— Apparemment, elle ressemble à la plupart des très vieux vampires. Elle ne pense pas que cette nouvelle tolérance durera, et, quand les humains recommenceront à chasser les siens, elle a bien l'intention d'être toujours planquée dans sa forteresse inviolable en Irlande.

— Alors il faut en déduire que l'ancien baiser de Damian n'est plus le seul groupe de vampires dans le pays.

— Celle-qui-l'a-créé est assez puissante pour avoir empêché d'autres vampires de s'installer en Irlande pendant des siècles. Si elle n'a pas pu arrêter cette nouvelle vague, Damian pense que son pouvoir a décliné.

— Qu'est-ce qui a bien pu faire que, d'assez effrayante pour que tu ne veuilles même pas prononcer son nom, elle s'affaiblisse assez pour laisser un groupe de nouveau-nés foutre le bordel à Dublin ?

— Damian n'avait pas d'avis là-dessus.

— Et toi ?

Je ruminai sa question en longeant des rues plongées dans le noir vers l'ancien quartier des entrepôts qui, grâce au *Cirque des Damnés*, s'est embourgeoisé au point de devenir une attraction touristique.

— Anita, tu es toujours là ?

— Oui, oui, je réfléchissais. Je ne sais pas, Edward. Le pouvoir des vampires grandit ou s'estompe au fil du temps. Celui que j'ai senti il y a quelques années n'appartenait pas à la seconde catégorie.

— Si Celle-dont-on-ne-doit-pas-prononcer-le-nom n'est pas la cause de ces crimes mais qu'elle ne les empêche pas non plus, que se passe-t-il ?

— Il faudrait que quelque chose d'encore plus puissant qu'elle ait débarqué en Irlande. Qu'est-ce qui peut bien être plus puissant qu'une guenaude capable de projeter de la peur à l'autre bout du monde ?

— Je dirais la Mère de Toutes Ténèbres, mais elle est morte.

— On l'a tuée.

— Effectivement.

J'aurais pu arguer que c'était moi qui l'avais tuée, mais, sans les renforts amenés par Edward, c'est moi qui serais morte à la place de Marmée Noire, donc je laissai filer le « on ». Porter le coup fatal et s'attribuer tout le mérite de la victoire sans reconnaître que des tas de gens vous ont aidé à vous mettre en place, c'est manquer d'esprit d'équipe.

— Dans ce cas, qui ou quoi d'autre est assez redoutable pour tenir à distance Celle-dont-on-ne-doit-pas-prononcer-le-nom ?

— Tu sais qu'on dit Celle-qui-l'a-créé, hein ?

— Ouais, mais ma version est plus drôle.

— J'ignorais que tu étais fan de Harry Potter.

— On se relayait pour les lire à Becca quand elle était petite. Le temps que le dernier tome paraisse, elle aussi lisait à voix haute pour le reste de la famille.

— Je comprends que ça t'ait marqué.

— Alors, qu'est-ce qui peut bien être assez effrayant pour faire peur à Celle-dont-on-ne-doit-pas-prononcer-le-nom ?

— Je n'ai pas dit qu'elle avait peur, Edward.

— Les gens effrayants ne se tiennent tranquilles que pour une seule raison, Anita.

— Laquelle ?

— Parce qu'ils ont affaire à quelqu'un d'encore plus effrayant.

— Ou parce qu'ils ont conclu un accord comme toi et moi à l'époque où on bossait ensemble mais qu'on n'était pas encore amis.

— Exact, mais je ne crois pas que les très vieux vampires aient des amis de boulot.

— Pas vraiment, concédai-je.

— Comment je contacte l'ancienne Maîtresse de Damian ?

— Tu ne la contactes pas.

— Elle sait forcément quelque chose sur cette affaire, Anita.

— J'ai partagé les souvenirs que Damian garde de cette femme, de cette… créature. Tu ne veux pas te retrouver seul avec elle.

— Je suis un grand garçon.

— Je sais mais, à moins de vouloir la tuer, fiche-lui la paix.

— Elle t'a vraiment foutu la trouille.

— Oui, Edward.

— J'ai quand même besoin qu'elle ou un de ses vampires me raconte ce qu'ils savent.

— Je parlerai à Jean-Claude, à Damian et aux autres, pour voir si je peux te trouver quelqu'un à qui parler sans t'adresser directement à elle.

— La dernière fois qu'un vampire t'a autant foutu les jetons,

c'était la Mère de Toutes Ténèbres.

— Ce qui devrait te faire comprendre pourquoi je ne veux pas que tu ailles la voir alors que je suis à l'autre bout du monde.

— Tu crois que j'ai besoin de renforts ?

— Je crois que n'importe qui aurait besoin de renforts face à elle.

— Entendu, dit-il sur un ton qui ne me plut pas du tout.

— Promets-moi d'attendre que je te rappelle avant de te mettre à sa recherche.

— Des gens sont en train de mourir ici, Anita.

— Mais je ne les connais pas. Toi, je te connais.

— Avoue : tu ne veux pas avoir à expliquer ma disparition à Donna et aux enfants.

— Non, je ne veux pas. Alors débrouille-toi pour ne pas mourir pendant que je ne suis pas là pour couvrir tes arrières.

— J'essaie de les convaincre de te faire venir, mais ils sont très remontés contre la nécromancie dans le coin.

— Les Irlandais tolèrent très bien la plupart des formes de magie, sauf la mienne. J'adore.

— J'ai peut-être trouvé un moyen pour que la police t'invite à venir.

— Raconte.

— Non, je t'en parlerai si ça se concrétise, ou quand tu me diras comment contacter l'ancienne Maîtresse de Damian.

— D'accord, garde tes secrets. Moi, je dois aller à mon rencard.

— Jean-Claude, ou Micah et Nathaniel ?

— Un mélange.

— Je veux savoir ?

— Probablement pas.

— Alors amuse-toi bien, et ne fais rien que je ne ferais pas.

— Edward, tu es un homme hétéro. J'ai bien l'intention de faire des tas de trucs que tu ne ferais pas.

Il rit, et nous raccrochâmes là-dessus, ce qui était une bonne façon de terminer une conversation.

J'espérais qu'Edward tiendrait sa promesse de ne pas approcher seul l'ancienne Maîtresse de Damian. Je suis censée lui servir de garçon d'honneur pour son mariage avec Donna. Ils vont enfin régulariser. Et pas question que la cérémonie soit annulée parce que le marié s'est fait tuer en Irlande. Je priai rapidement pour la sécurité d'Edward et pour qu'on trouve très vite un moyen d'arrêter les meurtres.

Puis les lumières du *Cirque des Damnés* apparurent devant moi, changeant la nuit en une débauche de couleurs. J'éviterais l'entrée principale bien éclairée et la foule joyeuse pour entrer par-derrière, où il faisait plus sombre et où il y avait moins de monde. C'était

beaucoup plus romantique. Et Jean-Claude m’attendait. Ça allait être une bonne soirée.

CHAPITRE 5

Le plan de Jean-Claude pour aider Damian consistait à le faire dormir avec nous et Nathaniel. Il trouvait lui aussi que nous avions besoin de renforcer les liens métaphysiques de notre triumvirat. Micah était du même avis, ce qui m'arrangeait, parce qu'une de nos règles c'est que le noyau dur de notre groupe, les partenaires principaux de chacun, doivent être d'accord avec tout ce qui pourrait perturber notre arrangement domestique, et, même sans sexe au milieu, faire dormir Damian avec nous représenterait un changement non négligeable si ça devait se produire régulièrement. On ne se rend pas compte à quel point le simple fait de dormir avec quelqu'un est important pour resserrer ses liens avec lui tant qu'on ne passe pas son temps à modifier comment on dort et avec qui. Franchement, c'est beaucoup plus simple de coucher avec des gens que de dormir avec eux.

Cela nous facilita les choses que Micah doive partir en déplacement pour régler une dispute entre deux groupes de métamorphes rivaux. Ceux-ci craignaient que leur querelle ne vire à la guerre ouverte si quelqu'un ne venait pas les aider à négocier un accord. Les deux chefs de groupe avaient sollicité l'intervention de la Coalition, donc il y avait de fortes chances pour que Micah n'ait à se battre avec personne cette fois. Ce qui était génial. Ça voulait dire qu'en l'embrassant pour lui dire au revoir je m'inquiétai moins de ne jamais le revoir. Pendant des années, il n'a pas su si sa fiancée flic rentrerait saine et sauve à la maison. Maintenant, c'est mon tour. Ce qui paraît équitable, mais qui me fait franchement flipper.

Micah emmenait des gardes du corps, et Rafaël le Roi des rats l'accompagnait en témoignage de solidarité même si aucun des deux groupes n'était un Rodere, parce que les rats sont l'espèce de lycanthropes la plus nombreuse et la plus puissante ici aux Etats-Unis. Rafaël a réussi un exploit sans précédent en rassemblant tous les Roderes locaux en un seul immense Rodere sous l'autorité d'un Roi unique – lui. C'est en partie ce qui a inspiré à Micah l'idée de la Coalition : un organisme directeur des groupes qui voulaient la rejoindre ou qui étaient trop dangereux pour qu'on les laisse sans surveillance.

Quand Damian entra dans la chambre, je me tenais près du grand lit dans un peignoir en soie bleue qui touchait le sol. Jean-Claude était toujours dans la salle de bains, en train de se nettoyer après notre rendez-vous. Il avait même insisté pour me sécher les cheveux avec un diffuseur afin qu'ils soient secs quand je me coucherais, et que mes boucles ne partent pas dans tous les sens. Je ne suis plus autorisée à

toucher un sèche-cheveux depuis le tristement célèbre incident de l'afro de Blanche.

Donc, grâce à Jean-Claude, j'étais parfaitement coiffée, et, comme il m'avait offert le peignoir que je portais, c'était à lui que je devais l'intégralité de mon apparence actuelle. Il s'était même débrouillé pour me laisser quelques minutes seule avec Damian. Je me sentais quelque peu manipulée, mais ce n'était pas la première fois et ça ne serait pas la dernière. Jean-Claude survit grâce à son don pour les relations humaines depuis bien trop de siècles pour s'arrêter maintenant.

Damian hésita sur le seuil de la pièce. Il portait une robe de chambre en brocart et en velours vert si longue que seul le bout de ses pantoufles dépassait. Les pantoufles étaient neuves, mais la robe de chambre avait un style victorien et semblait d'époque. Elle était usée à certains endroits, et avait été rapiécée à d'autres comme le doudou adoré d'un enfant. Je savais que Damian la portait quand il avait besoin de réconfort. C'était sa version de la tenue d'intérieur confortable qu'on enfile à la fin d'une dure journée.

— Alors, comment a réagi Cardinale en apprenant que tu dormais avec nous ? demandai-je sans pouvoir m'en empêcher.

— Mal. Mais Jean-Claude a présenté ça comme un ordre émanant de lui, si bien qu'elle n'a pas pu refuser, ou qu'elle a accepté le fait que je ne pouvais pas refuser. Quand votre Roi vous appelle, vous accourez. Cardinale le comprend.

— D'accord, dis-je.

Ce n'était pas vraiment ce que je lui demandais, mais je laissai filer, parce que tout ça était beaucoup trop incompréhensible pour moi.

— J'aime bien ton peignoir, commenta Damian.

— C'est Jean-Claude qui me l'a offert. (Je touchai la ceinture). Il a dit qu'il voulait que je me diversifie un peu en matière de couleur de lingerie.

— Eh bien, si tant est que mon avis ait une quelconque importance, j'aime beaucoup.

— Comment ça, « si tant est que ton avis ait une quelconque importance » ? Tu as de l'importance pour moi, et les compliments c'est toujours agréable.

Damian sourit.

— Tant mieux. (Il s'approcha et regarda derrière moi). J'imagine que c'est Jean-Claude que j'entends dans la salle de bains.

Moi, je n'entendais rien du tout, mais je m'inclinai devant son ouïe vampirique supérieure.

— Ouais, il nous rejoint dans une minute. Attends un peu. Comment tu as su que ça n'était pas Nathaniel ?

— Parce qu'il vient de me faire un câlin dans le couloir et de me dire qu'il arrivait dès qu'il avait enlevé ses fringues de boulot.

— Il va y avoir beaucoup de fans déçus au *Plaisirs Coupables* quand on annoncera qu'il ne remontra pas sur scène ce soir, dis-je en souriant.

— Je suis désolé qu'il ait dû écourter sa prestation pour moi, dit Damian sans sourire.

— Nathaniel est ravi qu'on s'occupe de notre triumvirat pour changer un peu.

— Il semblait heureux, oui.

— Il l'était.

— Et toi ?

— Ben… ta petite amie a failli m'attaquer alors que je n'avais rien fait de plus que te serrer la main. Franchement, j'ai un peu peur de sa réaction demain soir.

— Normal.

— On dirait que tu vas t'enfuir à toutes jambes, Damian.

Il fit encore un pas vers moi d'un air hésitant.

— On va dormir ensemble ce soir, et on a déjà été amants, alors pourquoi je me sens aussi gêné ?

— Peut-être justement parce qu'on a été amants, mais qu'on ne l'est plus et qu'on va juste dormir ensemble ce soir.

Il eut un sourire un peu triste.

— Oh ! Moi, je n'aurais rien contre le fait de coucher avec toi, mais je sais que ça ne serait pas bon pour toi, pour Cardinale et peut-être même pour moi.

— Si tu veux rompre avec Cardinale, fais-le, mais je ne te servirai pas de prétexte. C'est une affaire entre vous deux. Je n'ai rien à voir là-dedans.

— J'ai dit que je savais que ça ne serait bon pour personne.

— Effectivement. Je tenais à ce qu'on soit bien d'accord là-dessus.

— J'apprécie que Jean-Claude et toi me laissiez dormir avec vous ce soir. Vous êtes tous les deux de bons Maîtres qui s'efforcent de prendre soin de leurs gens.

— Merci. Nous faisons de notre mieux.

Nous nous tenions face à face, assez près pour nous toucher, mais les derniers centimètres qui nous séparaient étaient empreints de gêne.

La porte de la salle de bains s'ouvrit derrière nous. Damian leva les yeux, mais je continuai à le regarder.

— Vous vous êtes déjà salués ? lança la voix de Jean-Claude.

Alors je me tournai vers lui.

— On s'est dit bonsoir.

— Je sais que vous ne vous faites pas la bise, mais même Cardinale doit vous autoriser à vous serrer dans les bras.

Je fronçai les sourcils.

— On a laissé passer le moment où ça aurait été approprié.

— Ne fais pas cette tête, ma petite. Tu as un Viking en face de toi, un homme aussi beau et séduisant que Cardinale est une femme belle et séduisante, et pourtant tu refuses de le toucher. C'est idiot, non ? Même les simples amis se touchent davantage que vous deux.

Jean-Claude s'avança dans la chambre vêtu de sa propre robe de chambre qui, contrairement à celle de Damian, n'était pas du tout usée mais magnifique comme tous ses vêtements préférés. Elle était noire, avec sur les revers et aux poignets une fourrure dont je savais d'expérience qu'elle était encore plus épaisse et plus douce qu'elle n'en avait l'air. J'aimais la façon dont elle découpait un triangle sur sa poitrine, faisant paraître sa peau encore plus blanche et plus parfaite que d'habitude.

Il n'avait pas serré sa ceinture de sorte que l'encolure bâillait un peu, révélant une cicatrice de brûlure légèrement plus foncée que le reste de sa peau. Un jour, un humain a plaqué une croix sur la poitrine de Jean-Claude pour se défendre, mais je sais que ça ne lui a pas sauvé la vie. J'ai une cicatrice identique sur un bras, infligée par un serviteur humain qui pensait que ce serait drôle de donner l'impression que les objets saints me brûlaient comme si j'étais une vampire. Je l'ai tué avant que son Maître puisse me tuer. Jean-Claude et moi avons eu la même réaction pour la même raison : si quelqu'un vous fait du mal et tente de vous éliminer, vous ripostez. Si quelque chose tente de vous tuer, vous tentez de le tuer en premier. Parfois, la vie, c'est simple.

Jean-Claude fit signe à Damian d'approcher. Je scrutai les yeux verts de ce dernier, et son visage plus parfait aujourd'hui que lors de notre première rencontre, parce que le fait de devenir mon serviteur vampire a modifié sa structure osseuse, si bien qu'il est encore plus séduisant et plus sexy qu'avant. Je ne l'ai pas fait consciemment, mais j'ai changé chez Damian des choses vieilles d'un millénaire, et pourtant je suis toujours nerveuse à l'idée de le serrer dans mes bras. Si on y réfléchit bien, c'est ridicule.

Je m'avançai et passai les bras autour de sa taille. Le vieux velours de sa robe de chambre piquait un peu. Le vrai velours ne ressemble pas à la version moderne ; il n'est pas aussi doux et moelleux. Je le trouve même un peu rêche. Mais Damian était réel et solide, et c'était tout ce qui comptait.

Il hésita une seconde avant de m'enlacer. Il parut aimer la façon dont le satin glissa sous ses mains. Baissant les yeux vers moi, il me sourit.

— Salutations, Maîtresse.

— Hé ! Damian.

Je lui rendis son sourire, et nous nous étreignîmes pour de vrai

avant de nous séparer.

Jean-Claude leva les mains au ciel.

— Vous êtes exaspérants, tous les deux. Et où est notre chat ? Nous devons nous coucher avant que l'aube ne décide pour nous.

Il avait raison. Même à des centaines de mètres sous terre, je sentais la pression du jour à venir. Elle était un peu atténuée, mais percevoir le lever et le coucher du soleil semble être une capacité naturelle de la plupart des réanimateurs et des nécromanciens. Combien de nuits me suis-je battue avec l'aube imminente pour seul espoir de survie ? Combien de fois ai-je dû faire la course contre la montre au crépuscule pour éviter les monstres qui allaient se relever et me manger ?

— Il nous reste moins de deux heures, dis-je.

Damian frissonna. Je lui touchai le bras.

— Ça va aller.

— Assez, dit Jean-Claude en ôtant sa robe de chambre.

Son corps paraissait incroyablement blanc contre le noir du tissu, comme s'il était taillé dans du marbre. Dessous, il était complètement nu. Il ressemblait à une statue de la Renaissance qui aurait pris vie, une version mâle de Galatée venue exaucer tous vos souhaits romantiques.

Damian baissa les yeux comme si le tapis au pied du lit était tout à coup devenu fascinant. Au bout d'un millénaire d'existence, on pourrait croire qu'il aurait surmonté sa pudeur. Cela dit, Jean-Claude fait souvent cet effet aux gens. À moins que ça ne soit l'effet « homme hétérosexuel regardant un autre homme à poil hors d'un vestiaire ».

— On ne fait que dormir avec Damian, vous avez déjà oublié ? demandai-je en riant à moitié.

— Puisque je ne vais pas me mettre à côté de lui mais de l'autre côté de toi, ma petite, mon absence de pyjama ne devrait pas menacer sa vertu.

Damian se donnait tellement de mal pour ne pas regarder Jean-Claude ! Je tentai de ne pas rire de sa gêne, parce qu'il fut un temps où j'aurais été aussi embarrassée que lui bien que pour d'autres raisons. Je me suis donné beaucoup de mal pour ne pas coucher avec Jean-Claude, pour ne pas le laisser me séduire. Du point de vue de Damian, les hommes hétérosexuels n'ont pas de raison de côtoyer d'autres hommes nus, et, à la grande déception de Nathaniel, Damian est très, très hétéro. Mon fiancé joyeusement bisexuel aurait aimé que Damian soit au moins aussi amical que Richard avec Jean-Claude.

Bizarrement, Richard est aussi hétéro que Damian, mais il pratique le bondage avec nous. Grâce à ça, nous comblons certains de ses besoins, et il comble certains des nôtres. Mais Damian est désespérément vanille – ce qui n'est pas un défaut en soi, mais, dans le

cadre de notre groupe poly, ce n'est pas facile à gérer, parce que la plupart d'entre nous sont plutôt du genre chocolat avec des bouts de noix et de marshmallows, de la crème fouettée, des vermicelles multicolores et une cerise sur le dessus.

Damian jeta un regard interrogateur sur mon peignoir bleu.

— Je porte un pyjama en dessous, l'informai-je.

— Dois-je dire « merci » ou « ooooh » ?

Cela me fit sourire.

— L'un ou l'autre, les deux, on s'en fout. Il est l'heure de dormir.

— Nous attendons toujours Nathaniel, me rappela Jean-Claude. Mais nous pouvons déjà nous coucher en l'attendant.

Il se dirigea vers le côté du lit le plus proche de la porte de la chambre, qui est devenu « son » côté. Il replia l'édredon en satin noir, révélant des draps du même bleu saphir que mon peignoir.

— Assortis à ma lingerie, remarquai-je.

Jean-Claude sourit, visiblement content de lui, mais, lorsqu'il rabattit les draps d'un geste théâtral, je compris qu'il était nerveux. J'ai mis des années à me rendre compte qu'il n'est pas naturellement flamboyant, et que, quand il se comporte ainsi sans nécessité, ça veut dire qu'il est nerveux. *Pourquoi ?* me demandai-je tandis qu'il grimpait dans le lit et s'allongeait.

Ses boucles noires se répandirent sur l'oreiller, caressant la courbe pâle d'une de ses épaules et laissant un côté de son visage découvert, si bien que la courbe parfaite de sa joue se découpa contre la taie d'oreille bleu saphir. Si près de ses yeux, celle-ci les faisait paraître moins bleu marine, d'une teinte plus vive entre la dentelle noire épaisse de ses cils, sous l'arc sublime de ses sourcils. C'est le genre de manœuvre dont Jean-Claude usait à l'époque où il tentait de me convaincre qu'il était irrésistible, mais, à l'époque, il portait un pyjama, parce qu'il savait que le voir nu m'aurait fait prendre mes jambes à mon cou.

Voulait-il que Damian aussi le trouve irrésistible ? Ou l'un des hommes les plus renversants de la planète avait-il encore besoin de sentir que j'appréciais sa beauté ? S'il faisait ça pour Damian, on en parlerait un autre soir, mais si c'était pour moi je pouvais le rassurer. Je lui poserais la question une fois qu'on serait seuls. En attendant, je laissai mon sourire ravi l'informer que j'étais très sensible au spectacle qu'il m'offrait. Si nous avions été disposés à baisser nos boucliers métaphysiques, il aurait pu sentir combien j'appréciais la vue, et j'aurais su quelle motivation l'animait, mais Damian est mon serviteur comme je suis la servante de Jean-Claude, et ce que nous pensions et ressentions tous aurait pu le pousser à s'enfuir de toute la vitesse de ses longues jambes.

— Vous savez qu'une des raisons pour lesquelles je vous ai résisté

si longtemps est que je n'arrivais pas à croire que quelqu'un d'aussi beau avait envie de sortir avec moi, et pas juste pour m'ajouter à son tableau de chasse en faisant une autre encoche dans les montants de son lit.

Jean-Claude sourit et une partie de sa tension s'évapora. Donc, même si ce n'était pas la seule raison de son attitude, il avait quand même besoin que je le rassure. Au début de notre relation, j'étais persuadée qu'un aussi grand séducteur, qui tombait les femmes depuis des siècles, devait être très sûr de lui. Jean-Claude m'a appris que tout le monde se sent vulnérable en amour.

— Il n'y a pas d'encoches sur les montants de mon lit, ma petite.

— Le lit n'aurait pas survécu à toutes vos conquêtes, dis-je avec un sourire grimaçant.

Jean-Claude rit.

— Elles ne sont pas si nombreuses que ça.

De petites bulles d'excitation dansèrent dans mon ventre. Elles ne venaient pas de moi.

— Nathaniel arrive, dis-je.

Les gardes du corps toquèrent à la porte et l'ouvrirent pour laisser entrer notre autre moitié – ou faut-il dire notre autre tiers, notre autre quart ?

Nathaniel entra, vêtu d'un short de pyjama en soie mauve qui lui allait si bien qu'il réussit à monopoliser mon attention une minute. Mais pas plus longtemps, car le reste valait aussi le coup d'œil. Nathaniel a des épaules larges, des bras musclés, une poitrine solide, un ventre plat et athlétique. Il avait commencé à se faire des tablettes de chocolat, mais, pour creuser ses abdos, il doit aussi perdre du cul, et il est moins appétissant en dessous d'un certain poids. Il a la ceinture d'Adonis, ces lignes qui se creusent le long des hanches, même si elles étaient présentement dissimulées par son short mauve.

Ses cuisses et ses mollets sont impressionnants, mais, là aussi, il a dû réduire la muscu pour ne pas abîmer son physique de danseur. Ses gènes lui permettent de gonfler d'une manière inaccessible aux deux autres hommes dans la pièce. Jean-Claude et Damian sont très bien foutus tous les deux, et Jean-Claude fréquente la salle de gym pour la même raison que Nathaniel : parce qu'il se déshabille sur scène, mais il est long et mince, bâti comme un coureur de fond ou un joueur de basket plutôt que comme un footballeur américain.

Damian ne s'entraîne pas autant que les deux autres, mais c'est tout habillé qu'il se produit au *Danse Macabre*. Devoir se mettre à poil devant des inconnus, ça motive pour faire du sport.

Nathaniel sortait de la douche, et ses cheveux encore humides paraissaient brun foncé alors qu'en réalité ils sont auburn. Il les avait tressés quand même, parce que, quand vos cheveux vous tombent

jusqu'aux chevilles, vous devez les attacher pour dormir si vous ne voulez pas qu'ils vous étranglent dans votre sommeil. Un sourire encore plus radieux que d'habitude illuminait non seulement ses yeux, mais l'ensemble de son visage.

Sur son permis de conduire, il est marqué que ses yeux sont bleus, mais uniquement parce qu'on n'a pas voulu le laisser écrire violets ou mauves. Par défaut, ils ont la couleur des lilas, mais selon son humeur, l'éclairage et l'environnement, ils peuvent foncer pour adopter celle des violettes. Là, ils étaient presque aussi foncés que possible, ce qui signifiait que ses émotions étaient intenses mais positives. Encore un ton plus foncé, et ça aurait voulu dire qu'il était en colère. Ce qui arrive rarement.

La joie de Nathaniel était contagieuse – du moins, pour moi. Je me sentis reproduire son sourire comme un miroir, ce qui était peut-être plus vrai que je ne l'aurais voulu puisque Nathaniel est ma moitié bête, mon animal à appeler.

D'un pas presque bondissant, il traversa la pièce, me prit dans ses bras et m'embrassa sans la moindre hésitation. Je lui rendis son baiser avec le même empressement, mes mains courant le long de son dos lisse, chaud et musclé. Il fit glisser les siennes sur la soie de mon peignoir et me serra assez fort pour deviner ce que je portais dessous.

— Je vais vous laisser quelques minutes, proposa Damian en se dirigeant vers la porte.

Nous nous écartâmes, et Nathaniel demanda :

— Pourquoi veux-tu t'en aller ?

— Contrairement à toi, mon minet... (Jean-Claude prononça ces deux derniers mots en français) la plupart des gens sont gênés par les démonstrations d'affection physiques.

— Je pensais que vous voudriez un peu d'intimité, ajouta Damian.

Nathaniel parut sincèrement perplexe. Je gloussai.

— Nathaniel est un exhibitionniste et un voyeur, expliquai-je à Damian. Il ne comprend pas pourquoi un simple baiser te met mal à l'aise.

Damian eut un sourire triste.

— Je comprends, mais si vous voulez faire l'amour je peux revenir plus tard.

— J'ai toujours envie de faire l'amour, dit Nathaniel en riant un peu de la véracité de cette déclaration, mais je peux me retenir, même en présence d'Anita. Nous sommes là pour toi ce soir, Damian. Pour subvenir à tes besoins.

Damian sourit et secoua la tête.

— Ça me fait beaucoup de bien de l'entendre, Nathaniel, parce que je sais que tu es sincère.

Nathaniel s'écarta de moi, laissant glisser sa main le long de mon bras et entrelaçant ses doigts aux miens. Puis il s'approcha de Damian en m'entraînant derrière lui.

— Bien sûr que je suis sincère. Tu es le troisième membre de notre triumvirat. Dis-moi juste ce que je peux faire pour t'aider.

Damian partit d'un petit rire nerveux.

— Si je te demandais de porter autre chose pour dormir ce soir, tu comprendrais ?

Je n'eus pas besoin de regarder Nathaniel pour sentir qu'il fronçait les sourcils.

— Je peux enlever mon short, mais je pensais que tu te sentirais plus à l'aise si je n'étais pas nu.

Damian secoua la tête.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je ne veux pas que tu sois encore moins habillé, je voudrais que tu le sois plus.

— Plus ? répéta Nathaniel sans comprendre.

Je passai mes bras autour de sa taille par-derrière et déposai un baiser tout doux sur son dos nu.

— Il voudrait que tu portes autre chose qu'un simple short.

Nathaniel pivota dans mon étreinte pour me dévisager, et tout dans son expression disait : « Il doit y avoir une erreur ». Quand il vit que j'étais sérieuse, il reporta son attention sur Damian.

— Désolée. Je n'ai rien de plus couvrant comme pyjama.

— Si le short de Nathaniel te met mal à l'aise, tu dois être très offensé par ma tenue, ou plutôt par son absence, intervint Jean-Claude, toujours vautré sur le lit tel un dieu du sexe attendant que les caméras se mettent à tourner.

Et, non, je ne dis pas ça parce que je suis amoureuse de lui. Tout le monde pense la même chose. Il est réellement sexy à ce point.

— Jean-Claude, lança Nathaniel comme s'il venait juste de se rendre compte qu'il était là.

Il me lâcha pour se précipiter vers le lit, bondit littéralement dans les airs et retomba sur les mains et les orteils au-dessus de Jean-Claude, presque en position de pompe. Seul quelqu'un possédant son agilité aurait pu réussir cette manœuvre exubérante sans s'étaler ou faire mal à la personne en dessous. Moi, je n'y serais pas arrivée sans m'entraîner.

Jean-Claude leva un regard sincèrement surpris vers Nathaniel, un regard qui à lui seul justifia l'enthousiasme de ce dernier.

— Vous êtes trop beau ce soir, se pâma Nathaniel.

Jean-Claude partit d'un rire ravi.

— Merci, mon chat. Toi aussi, tu es à croquer, comme d'habitude.

— Si vous voulez mordre, vous n'avez qu'à demander.

Nathaniel était très sérieux, et pourquoi ne l'aurait-il pas été ?

Comme moi, il est devenu un des donneurs de sang réguliers de notre Maître vampire.

Mais c'était la première fois qu'il offrait de le nourrir dans cette position, alors que leurs visages se touchaient presque. Son corps faisait presque une planche de fitness, sauf que, comme le matelas était plus mou qu'un tapis de gym, les muscles de son dos, de ses jambes et de ses bras étaient encore plus tendus, son cul rond et ferme maintenant son bassin en place au-dessus de Jean-Claude.

— Nous sommes censés nous préparer à dormir, mon chat. Si je me nourris de toi, je n'aurai plus du tout sommeil.

Nathaniel lui sourit.

— Je serai sage.

— Ça, j'en doute fort, gloussa Jean-Claude.

Nathaniel baissa la tête juste assez pour embrasser Jean-Claude. Ce fut un baiser assez chaste comparé à celui que je venais d'échanger avec lui, mais il y avait quelque chose de très érotique dans sa position, alors qu'il était allongé au-dessus de l'autre homme sans le toucher.

Jean-Claude leva une main pour caresser son dos nu et les muscles qui le maintenaient ainsi. Nathaniel se laissa tomber sur un côté et posa sa tête sur la poitrine de Jean-Claude. Tout naturellement, celui-ci lui passa un bras autour des épaules. Nathaniel se pelotonna contre lui pour faire un câlin. Je ne savais pas ce qui lui prenait ce soir. Il était de bonne humeur, mais imprévisible. Impossible de deviner ce qu'il ferait ensuite.

— Comme je l'ai dit avant d'être aussi délicieusement interrompu, je peux enfiler quelque chose si ça te met plus à l'aise, déclara Jean-Claude.

— Si le Roi veut être nu dans son lit, c'est son droit le plus strict, dit courtoisement Damian.

Mais, de toute évidence, voir les deux hommes blottis l'un contre l'autre le mettait mal à l'aise, comme en témoignaient la tension de ses épaules et le fait qu'il évitait de les regarder en face trop longtemps. Nathaniel faisait-il exprès de tourmenter notre vampire si hétéro ? Ce n'était pas son genre, à moins que Damian ne l'ait embarrassé dans d'autres circonstances sans que je sois au courant. Nathaniel est l'une des personnes les plus gentilles que je connaisse, mais parfois, quand quelque chose l'énerve, il peut se montrer très revanchard. « Ah oui, tu m'as fait ça ? Tu vas voir ce que tu vas prendre ». Qu'avait bien pu faire Damian pour que Nathaniel se montre aussi lourd ?

— J'ai des pyjamas, si ça peut t'aider à te sentir plus à l'aise, lança Jean-Claude, qui tenait toujours Nathaniel contre lui.

— Vous avez dit que vous dormiriez de l'autre côté d'Anita, lui rappela Damian.

— C'est le cas.

— Alors, ce que vous portez ou non n'est pas aussi important.

— Je pourrais prêter un bas de pyjama à Nathaniel. Ce sera trop long pour lui, mais…

— En général, je dors nu, coupa Nathaniel en frottant sa joue contre le torse de Jean-Claude tel un chat qui marque son humain de son odeur.

— Moi aussi, dis-je.

— Montre ce que tu portes à notre invité à la chevelure flamboyante, ma petite. Cela lui donnera peut-être plus envie de nous rejoindre.

Je n'hésitai pas une seconde, parce que tout dans la posture de Damian, depuis ses épaules crispées jusqu'à ses pieds frémissants, indiquait qu'il envisageait de s'enfuir. Plantant mon regard dans le sien, je laissai tomber mon peignoir près de la robe de chambre de Jean-Claude. Dessous, je portais un caraco en dentelle et un shorty du même bleu saphir.

— Magnifique, commenta Nathaniel.

— Très joli, concéda Damian.

— Merci. C'est Jean-Claude qui l'a choisi.

— J'ai choisi la couleur, mais c'est ton corps qui fait d'un bout de dentelle et de soie quelque chose d'extraordinaire, affirma Jean-Claude.

Je me retournai et me dirigeai vers le lit – oui, peut-être en roulant des hanches un peu plus que nécessaire. Je voulais que Damian se couche avec nous. Les mecs ne se montraient pas très coopératifs ; on aurait dit qu'ils faisaient exprès d'appuyer sur ses mauvais boutons d'hétéro pur et dur. Alors, j'essayais de séduire la partie de lui qui voulait se glisser sous les draps avec moi, quoi que Jean-Claude et Nathaniel puissent faire à côté.

Je regardai Damian par-dessus mon épaule avec un sourire aguicheur. Il fit la même tête que si je l'avais giflé au lieu de simplement m'éloigner de lui avec mon pyjama en dentelle. Apparemment, ce truc m'allait encore mieux que je ne le pensais. Au minimum, il mettait très bien mon cul en valeur.

J'empoignai un des montants du lit pour me hisser sur le matelas un peu trop haut pour moi, et me traînai lentement à quatre pattes vers les deux autres hommes pour que Damian jouisse d'une bonne vue.

— Viens te coucher, susurrai-je en lui jetant un nouveau coup d'œil.

À en juger son expression, mon petit numéro avait produit l'effet voulu. N'était-ce pas un peu cruel puisque nous n'allions pas faire l'amour ? Peut-être, mais pour voir si dormir entre Nathaniel et moi

pouvait résoudre son problème de cauchemars et de saignements il fallait qu'il partage notre lit.

Damian fut le dernier à ôter son peignoir, qu'il déposa au pied du lit, à un endroit où personne ne le toucherait accidentellement à moins de grandir d'un mètre pendant la nuit. Quand je dis que c'est un lit de taille orgie, je ne plaisante pas.

Damian portait un bas de pyjama à l'air aussi soyeux que mon peignoir, mais d'un rouge soutenu qui donnait à sa peau une pâleur limite translucide. Je m'attendais presque à voir ses os au travers. Oui, ce rouge faisait ressortir un éclat que je n'avais jamais remarqué auparavant chez lui.

— Cette couleur te va drôlement bien, commentai-je.

— Merci.

— Viens te coucher qu'on puisse dormir.

— J'espère bien ne pas dormir, répliqua Damian. Je voudrais juste mourir à l'aube.

Un moment, je faillis lui demander s'il voulait dire mourir et se réveiller le lendemain soir, ou mourir tout court. Il en avait déjà parlé durant notre conversation dans son bureau, et ce n'est jamais bon signe quand quelqu'un commence à nourrir ce genre de pensées. Mais je m'abstins, parce qu'il est des questions qu'on ne pose pas avant d'éteindre la lumière. On ne parle pas de mort et de suicide quand on s'apprête à se blottir entre deux cadavres ambulants.

Damian se hissa maladroitement sur le côté du lit opposé au nôtre. Il dut ramper un peu pour nous atteindre. La gêne le reprit comme il nous toisait tous les trois. Nathaniel était toujours blotti contre Jean-Claude, et, moi, je m'appuyais sur eux comme sur le dossier d'un canapé.

Jean-Claude embrassa Nathaniel sur le front.

— Tu dois dormir de l'autre côté de Damian, mon chat.

Nathaniel l'embrassa juste au-dessus du mamelon, et je devinai qu'il était tenté de descendre plus bas. Mais il se contenta de se dresser sur les genoux et de m'embrasser légèrement sur la bouche avant d'aller se mettre de l'autre côté du lit pour faire de la place à Damian.

Je m'allongeai à côté de Jean-Claude. Pour moi aussi, ce serait une sorte de test, parce que, d'habitude, je mets toujours un des autres hommes entre moi et le vampire. J'adore Jean-Claude, mais le fait qu'il meure à l'aube me perturbe. Son corps refroidit au fil des heures, et parfois je me réveille en sursaut d'un cauchemar où j'étais prisonnière d'un cercueil avec d'autres vampires.

Je suis un peu claustrophobe à cause d'un accident de plongée, mais la fois où j'ai repris connaissance enfermée dans un cercueil conçu pour une personne et qui en contenait deux – moi et un

cadavre – a vraiment été la cerise sur le gâteau de ma phobie. J'étais prisonnière dans le noir avec un corps inerte et froid, et je savais que, même si je criais, personne ne viendrait me délivrer. Ce qui ne m'a pas empêchée de crier. Bref, j'ai le droit de flipper à l'idée de dormir contre un vampire, mais Jean-Claude et moi allons nous marier. Il fallait au moins que j'essaie.

Jean-Claude m'embrassa la joue tandis que je me fourrais sous les draps et me pelotonnais contre son corps merveilleux et encore chaud.

— Merci, ma petite. Je sais que c'est difficile pour toi.

— Je ne veux pas être un fardeau, intervint Damian.

— Ce n'est pas toi, le détrompa Jean-Claude. Ma petite a du mal à dormir contre n'importe quel vampire. Ça la perturbe que nous refroidissions au fil des heures.

Damian se glissa à son tour sous les draps et s'allongea près de moi, mais sans me toucher.

— Je suis désolé. Je ne savais pas que ça te posait un problème.

— Tu as dit que tu ne mourais plus à l'aube, lui rappelai-je. Donc tu ne m'en poseras pas.

— On n'espère pas justement qu'il meure à l'aube et qu'il ne fasse pas de cauchemars parce qu'on est dans le lit avec lui ? demanda Nathaniel.

— Oui, mon minet, mais ce n'est peut-être pas très judicieux de le présenter comme ça à ma petite.

Nathaniel parut instantanément contrit. Je sentis qu'il regrettait ce qu'il venait de dire.

— Désolé, Anita. Je n'avais pas pensé à ça.

— Je ne t'en veux pas, mais la prochaine fois réfléchis avant d'agir.

Je ne parlais pas de ce qu'il venait de dire, mais de la façon dont il s'était comporté, comme s'il voulait faire fuir Damian. Il me réclamait plus de contacts intimes avec le vampire depuis des mois, et, maintenant que l'occasion se présentait, je ne comprenais pas qu'il nous mette des bâtons dans les roues.

Il y eut un nouveau moment de gêne comme nous tentions tous de trouver une position confortable pour dormir, mais cette fois Jean-Claude était là, et il ne laissa pas la gêne s'installer.

— Comment dors-tu, Damian ? Sur le côté, le dos ou le ventre ?

— Sur le dos, ou parfois sur le ventre, répondit l'intéressé.

— Ma petite et Nathaniel dorment sur le côté. Je préfère me mettre sur le dos, mais nous ferons un effort.

Jean-Claude éteignit la lampe de chevet et se pelotonna contre mon dos jusqu'à ce que je sente son bas-ventre pressé contre l'arrière de mon shorty en dentelle et en soie. Je me tortillai légèrement. Un bras passé autour de ma taille, il recourba le haut de son corps autour

de moi en une attitude presque protectrice.

— Ça fait trop longtemps que je n'ai pas bu de sang, ma petite. Tu peux te tortiller contre moi autant que tu veux, je ne te servirai à rien.

Nathaniel s'était tourné sur le flanc de l'autre côté de Damian, qui était toujours assis dans le lit.

— Allonge-toi, s'il te plaît, lui dis-je en lissant les draps près de moi.

Le vampire obtempéra mais resta sur le dos avec le bras le plus proche de moi croisé sur son ventre et l'autre plaqué contre son flanc. Nathaniel et moi nous regardâmes par-dessus son corps, puis il haussa les sourcils comme pour me demander : « Et maintenant, on fait quoi ? ». Nous avions tous les deux les bras rentrés sous les draps, mais Damian avait laissé les siens par-dessus, si bien que nous nous retrouvions coincés et dans l'impossibilité de nous toucher.

La plupart de mes amants dorment sur le côté ou ont pris l'habitude de le faire au bout de quelques mois. Et voilà que nous devions dresser une nouvelle personne à changer de position pour pouvoir dormir emboîtés comme des cuillères. Je sortis une main des draps et la posai sur la poitrine nue de Damian. Il remua à mon contact, mais comme s'il avait aussi peur de me toucher maintenant que quand il était entré dans la chambre.

— Pose au moins une main ou un bras sur elle, Damian.

— Je croyais que vous ne vouliez pas que je la touche, mon Roi.

— Si je ne voulais pas que tu la touches, je ne t'aurais pas invité à dormir ici avec nous aujourd'hui.

— Je suppose que non.

Et Damian toucha la main que j'avais posée sur sa poitrine.

— Bouge ce bras, réclama Nathaniel de l'autre côté de lui.

— Pourquoi ? demanda Damian.

— Parce que tu coinces les draps et que je ne peux pas toucher Anita sans sortir mon bras. J'aime bien dormir couvert.

Damian soupira mais se retourna sur le ventre, un bras sous lui et l'autre posé sur ma hanche. Mais, du coup, sa main toucha le flanc nu de Jean-Claude, et il la retira.

— Quand tu es arrivé à St. Louis, je t'ai juré que je ne te forcerais jamais à coucher avec moi. Je ne t'ai jamais donné de raison de mettre ma parole en doute.

— Vous avez toujours été très honorable, convint Damian.

— Alors, pose ton bras sur ma petite et touche-moi, ou ne me touche pas, mais ne frémis pas chaque fois que tu me touches accidentellement, sinon, aucun de nous ne dormira aujourd'hui.

— Je ne suis pas encore bien installé, se plaignit Nathaniel.

— Alors trouve une position confortable, mon minet.

Nathaniel posa un bras en travers du dos de Damian pour pouvoir

me toucher, et toucher aussi Jean-Claude à condition de s'étirer légèrement.

— Allez, Damian, rapproche-toi d'Anita qu'on puisse faire un câlin groupé.

Damian prit une inspiration comme pour protester, mais parut renoncer. Sans rien dire, il tendit son bras par-dessus moi et Jean-Claude, puis se blottit contre moi en coinçant le bras de ce dernier entre nous.

Nathaniel se pelotonna plus étroitement contre l'autre côté de Damian, passant une jambe en travers de celles du vampire, ce qui pressa étroitement le reste de son corps contre le bras de Jean-Claude et le flanc de Damian. Il étendit son bras en travers du dos de celui-ci et dut même y caler son épaule, car il réussit à atteindre Jean-Claude et à passer sa main par-dessus sa taille pour le tenir en même temps que moi.

Jean-Claude dégagea son bras et le posa en travers du dos de Damian de façon que sa main touche le flanc de Nathaniel. Ainsi, Damian put se serrer davantage contre moi. Il se tourna légèrement sur le côté, calant son bras et sa hanche contre moi ; du coup, Nathaniel roula à moitié sur lui, mais, cette fois, il ne protesta pas.

Damian sur le ventre et moi sur le côté, ce n'était pas l'idéal, mais, alors que je laissais ma main puis mon bras glisser par-dessus son dos, un peu de tension en moi se relâcha. Nous étions si emmêlés que je pouvais caresser en même temps le dos de Damian et le flanc de Nathaniel. Et c'est toujours bon de sentir Jean-Claude derrière moi, mais toucher la peau nue de Nathaniel et de Damian avec la mienne me faisait un bien qui n'avait rien à voir avec l'amour. C'était comme si j'avais eu besoin de les toucher tous les deux à la fois depuis très longtemps sans m'en être rendu compte.

Était-ce ce qu'éprouvait Jean-Claude vis-à-vis de Richard et de moi ? Si oui, il devait se sentir drôlement frustré depuis quelque temps. Je lui poserais la question plus tard. Pour le moment, j'avais juste envie de dormir.

J'entendis le souffle de Damian lui échapper en un long soupir presque repu. J'enfouis mon visage dans ses cheveux rouges. Ils étaient encore humides à la racine et sentaient l'herbe fraîchement coupée. Je continuai à caresser en même temps son dos et le flanc de Nathaniel. Jean-Claude nous tenait tous à la fois, et nous finîmes par nous endormir dans la chaleur de la peau nue, des draps en soie et des cheveux à peine shampouinés. Nous ne pensions plus aux cauchemars, mais, malheureusement, les cauchemars pensaient à nous.

CHAPITRE 6

Je me tenais dans une étroite rue pavée. J'aurais plutôt dit une allée s'il n'y avait pas eu des voitures garées là. Il faisait nuit, mais les lampadaires trouaient l'obscurité de leur lumière électrique adoucie par une bruine légère qui formait des halos autour d'eux, comme si on avait décapité des anges et qu'on les avait juchés sur des poteaux à titre d'avertissement.

En moi-même je me dis : C'est une drôle de comparaison, *et cela me fit prendre conscience que c'était un rêve. Quelque chose se tapissait dans l'ombre contre le mur d'en face, une flaque de noirceur que la lumière semblait incapable de toucher – comme si elle en avait peur ou qu'elle voulait que nul ne voie à l'intérieur. Je m'avançai parce que je m'y sentais forcée, et, lorsque je tendis une main vers l'ombre, je vis qu'elle était trop blanche et trop grande, une main d'homme.*

Puis cette main redevint la mienne, et fut de nouveau celle d'un homme, telle une chaîne de télé mal réglée qui oscille entre deux émissions jusqu'à ce que les images se superposent et que vous ne sachiez plus ce que vous regardez. Nous nous approchâmes du tas noir qui se dressait contre le mur. Notre première pensée fut qu'il était entouré d'une flaque d'eau sombre, mais, lorsque le liquide atteignit nos chaussures – mes baskets et les belles bottes de l'homme –, nous comprîmes notre erreur. Nous nous tenions dans une mare de sang qui grandissait. L'ombre se souleva tel le tissu qu'un magicien retire d'un geste ample, et…

Le corps gisait recroquevillé sur le côté, une main plaquée sur son ventre comme s'il avait tenté de retenir ses propres entrailles. Quelque chose l'avait éventré. Non, éventrée avec un « e » à la fin, car le visage inerte était celui d'une femme. Elle semblait jeune, peut-être même jolie, mais c'était difficile à dire maintenant. De la pluie perlait sur sa peau.

Sa tête glissa comme si elle allait faire un signe de dénégation, mais c'était juste ses muscles morts qui se relâchaient. Sa gorge avait été ouverte de la même façon que son ventre, et la lumière douce des lampadaires révélait l'éclat blanc de ses vertèbres au milieu de la chair sanguinolente. Je crus voir des traces de crocs, mais je ne pus m'en assurer car à ce moment-là des sirènes hurlèrent dans la nuit. Sauf qu'elles ne faisaient pas le bon bruit. L'homme dans ma tête pivota pour s'enfuir, et le cadavre empoigna sa/ma cheville.

Je m'assis brusquement dans le noir, le souffle court et paniqué. Mais c'était comme si je venais de me réveiller deux – non, trois fois, et que j'étais assise à côté de moi-même tandis que nous luttions tous pour ne pas hurler. Je réussis à chuchoter :

— Damian, Nathaniel, c'est Anita.

— Oh mon Dieu ! s'étrangla Damian, tu as vu, pas vrai ? Tu as vu le corps.

— Oui.

Le lit avait l'air trempé de sueur, comme si nous étions restés coincés bien trop longtemps dans ce cauchemar.

— Ça ne ressemblait à aucun des rêves que j'ai déjà faits, dit Nathaniel, qui avait tendu une main dans le noir pour saisir la mienne par-dessus Damian.

Jean-Claude alluma la lampe de chevet. J'eus à peine le temps de remarquer qu'il s'était levé avant de hoqueter. Car ce n'était pas de la transpiration qui mouillait le lit, mais du sang. Damian et Nathaniel en étaient couverts.

Damian cria et tendit ses mains devant lui. Des gardes firent irruption dans la chambre sans frapper, un flingue à la main. Ils étaient tous les deux grands et musclés, comme la plupart de nos gardes. Ils visèrent Damian, parce qu'il n'était pas question pour eux de tirer sur leur Roi, sur sa Reine ou sur un de leurs partenaires principaux.

— Non, ne lui faites pas de mal ! m'exclamai-je.

— Je crois que c'est lui qui est blessé, ajouta Jean-Claude.

Mon pyjama bleu avait viré au pourpre ; la moitié du visage et du torse de Nathaniel était ensanglantée, et son short paraissait noir désormais. Mais la peau pâle de Damian était éclaboussée, marbrée de sang comme après que quelqu'un ait commis un crime terrible. Son bas de pyjama rouge était devenu noir de la taille aux chevilles, et le tissu lui collait à la peau.

— Qu'ai-je fait ? demanda-t-il en tendant ses mains vers nous.

— Rien, mon ami. C'est toi qui as saigné, pas ma petite ni Nathaniel.

— Qui lui a fait du mal ? interrogeai-je sévèrement.

— Personne. Je pense que c'est de la sueur.

Les deux gardes, un brun et un châtain, avaient baissé leur flingue vers le sol mais ne faisaient pas mine de sortir. Je ne pouvais pas leur en vouloir. Le lit ressemblait à une scène de crime particulièrement crade, à ceci près que tout le monde était vivant. Damian s'inspecta en quête de blessures. Nathaniel et moi l'aidâmes en examinant son dos et d'autres endroits qu'il ne pouvait pas atteindre, mais, une fois le sang essuyé, sa peau nous apparut intacte.

— Quand je me suis réveillé, ma petite s'agitait dans son sommeil, mais quand j'ai voulu la réveiller je me suis rendu compte que vous rêviez tous. Damian s'est mis à transpirer, et même si la sueur des vampires est toujours rosâtre, ça… (Jean-Claude désigna le lit bousillé). Je n'avais encore jamais rien vu de tel.

— Que m'arrive-t-il ? demanda Damian.

Il avait presque crié, mais l'expression de son visage était suppliante.

— Je l'ignore, avoua Jean-Claude.

Et je sentis brièvement combien il était inquiet avant qu'il ne verrouille ses boucliers pour m'empêcher d'accéder à ses émotions, ce qui n'était pas plus mal parce que j'en recevais déjà bien assez de Damian. Nathaniel et moi luttions tous les deux pour faire le tri entre la terreur du vampire et notre malaise. Je n'avais pas peur, pas encore. Je garderais ça en réserve pour le moment où il y aurait quelque chose de réel à combattre devant moi. Du moins, ce fut ce que je me dis pour calmer le pouls qui tentait de galoper hors de mon cou comme si je m'étouffais avec mon propre cœur. Seigneur ! Damian était si effrayé...

Nathaniel m'observait depuis l'autre côté de notre tiers vampirique. Il était aussi calme que moi. Nous travaillions tous les deux à surmonter notre peur. Non : à surmonter la peur de Damian.

— D'abord, vous devez vous nettoyer tous les trois. Je vais faire enlever les draps du lit et voir s'il y a moyen de sauver le matelas.

— Comment se fait-il que vous ne soyez pas taché ? interrogea le garde brun.

— Parce que j'ai vu ce qui se passait et que je me suis écarté.

— Pourquoi vous ne nous avez pas réveillés ? demandai-je.

— Il me semblait important de laisser les choses aller jusqu'au bout.

— Merci beaucoup, raillai-je en me traînant à quatre pattes vers le bord du lit.

Nathaniel m'imita.

— Ma petite, tu oublies quelqu'un, dit Jean-Claude avec un signe du menton.

Je m'arrêtai et tournai la tête. Damian était toujours en train de s'examiner, comme prisonnier d'un autre cauchemar, un cauchemar dont il ne pouvait pas se réveiller cette fois. Je voulais l'aider, mais si sa peur m'étranglait déjà en l'état, le toucher ne ferait qu'aggraver la situation.

— Si je le touche, je ne suis pas certaine de pouvoir empêcher sa peur de me submerger, dis-je tout haut.

— Essaie. S'il te plaît, ma petite, essaie.

Je déglutis péniblement, parce que je n'avais vraiment aucune envie de le faire, mais Jean-Claude avait raison : je devais essayer. Je revins vers Damian et tendis une main vers lui. Il eut un mouvement de recul.

— Non, ne fais pas ça. Je suis sale. Impur. Tu ne vois pas que quelque chose cloche chez moi ?

Nathaniel m'avait suivie.

— Tu n'es pas sale, Damian.

— Et nous ne sommes pas des vampires. Tu ne peux pas nous contaminer, dis-je en tendant de nouveau la main, mais très lentement, comme si j'avais affaire à un animal effrayé.

— Anita…

— Laisse-moi essayer, Damian.

— Laisse-nous essayer tous les deux, renchérit Nathaniel.

Les yeux de Damian semblaient encore plus verts au milieu de son masque de sang, comme une image de Noël macabre, mais il se tint tranquille et me laissa lui toucher le bras. Dès cet instant, mon pouls ralentit, et le sien aussi. Ce contact nous apaisait tous les deux.

Nathaniel toucha l'autre bras de Damian. Ce fut comme si le dernier élément se mettait en place, complétant le circuit. Un sentiment de plénitude diffusa en nous une sérénité que je n'aurais pas crue possible tant que nous serions assis dans les draps imbibés de sang.

Je regardai Jean-Claude par-dessus mon épaule.

— Comment avez-vous deviné ce qui se passerait ?

— Je ne pouvais pas en être certain, mais Damian t'a déjà servi de point d'ancre apaisant au milieu d'une tempête émotionnelle, et j'ai pensé que ça fonctionnait peut-être dans les deux sens.

Damian prit ma main dans la sienne, et les derniers lambeaux de peur cédèrent telle la mer se retirant du rivage. Il me dévisagea en clignant des yeux.

— Merci. Merci à tous les deux.

— Et maintenant ? demandai-je à Jean-Claude.

— Maintenant, vous devez prendre une douche. La baignoire d'ici ne conviendra pas pour vous nettoyer.

— Je voulais dire, une fois qu'on sera propres.

— Revenez ici, et, si le lit est dans un état convenable, nous essaierons de dormir. Sinon, nous utiliserons une des chambres d'amis pour le reste de la journée.

— Je ne veux plus dormir, contra Damian. Vous avez vu le cauchemar que j'ai partagé avec Anita et Nathaniel ?

— Non.

— Alors, vous ne pouvez pas comprendre.

— Je vois les conséquences de ce cauchemar, Damian. Je vois qu'il est assez terrible pour t'avoir fait transpirer du sang.

Je pris la main de Damian, et Nathaniel m'aida à l'entraîner vers le bord du lit.

— Allons nous laver, et on parlera ensuite.

Avant qu'on ne sorte de la chambre, Jean-Claude nous prit en photo avec son téléphone portable.

— Si on trouve un docteur compétent, on pourra les lui montrer,

expliqua-t-il.

Et c'était une bonne idée, même si ça me donnait l'impression de faire partie des éléments collectés sur une scène de crime.

Jean-Claude nous fit accompagner par les deux gardes, ordonnant à ceux-ci de ne pas nous laisser seuls.

— Pourquoi ? demandai-je, debout à côté du lit avec ma main dans celle de Damian.

— Parce que nous ignorons ce qui se passe, ma petite. Il serait très imprudent de ma part de vous laisser seuls avec Damian, Nathaniel et toi, sans d'autres gens pour veiller sur vous.

— Vous pensez que je constitue un danger pour Anita ?

— N'es-tu pas affamé ?

— Pas vraiment, non.

— Après avoir perdu autant de sang, tu devrais l'être, mon ami.

Damian hocha la tête.

— J'ai appris à me contrôler il y a des siècles, Jean-Claude. Celle-qui-m'a-créé utilisait chacun de nos besoins et de nos désirs contre nous. Mieux valait ne rien ressentir, ne rien vouloir, plutôt que de lui laisser une ouverture.

— J'ai connu très peu de vampires capables de contrôler leur soif de sang à ce point.

— Elle nous refusait la permission de nous nourrir jusqu'à ce que ça nous rende fous. Elle adorait lâcher ses vampires affamés sur des prisonniers. C'était… (Damian secoua la tête). J'ai assisté à ces orgies, et j'y ai participé. Je croyais contrôler cette partie de moi jusqu'à la fois où, il a quelques années, j'ai perdu la tête et attaqué ces gens.

Je lui pressai la main.

— C'était ma faute. Je ne savais pas que j'étais ta Maîtresse, et encore moins ce que ça signifiait.

— Que tu me retires ton pouvoir m'a fait perdre la tête, oui, mais ce ne sont pas tes crocs et tes muscles qui ont massacré ce pauvre couple.

— Je croyais que tu ne te souvenais pas de ce que tu avais fait, mon ami.

— Non, je ne m'en souviens pas, mais je vous ai cru quand vous me l'avez raconté. (Damian leva et agita nos mains jointes). Avec la main d'Anita dans la mienne, je peux me contrôler, ne pas devenir la bête à laquelle Celle-qui-m'a-créé pouvait me réduire. (Il leva son autre main, à laquelle Nathaniel s'accrochait toujours). Avec leurs deux mains dans les miennes, je suis plus fort qu'avant.

— Si je te croyais vraiment dangereux, je ne les laisserais pas sortir de cette pièce avec toi. Je voudrais juste que vous ayez de l'aide sous la main au cas où il se produirait quelque chose d'inhabituel.

Je n'étais pas certaine de croire Jean-Claude, mais je ne mis pas

sa parole en doute.

— Attendez, protestai-je néanmoins. Quand vous leur dites de ne pas nous quitter des yeux, ça veut dire qu'ils doivent nous regarder prendre notre douche, ou qu'il suffit qu'ils restent devant la porte de la salle de bains ?

— On ne donne de sang à personne, et on ne couche avec personne, prévint le garde châtain. On fait notre boulot, un point c'est tout.

— Je ne vous demandais pas de leur servir de casse-croûte, le rassura Jean-Claude.

— S'ils peuvent attendre dehors, ce n'est pas un problème, dis-je.

— Je préférerais qu'ils vous surveillent de plus près.

— Ils attendront dehors, et ça suffira, décidai-je.

Puis Nathaniel et moi entraînâmes Damian vers la porte de la chambre. Un des gardes nous l'ouvrit pendant que l'autre nous emboîtait le pas. Je m'étais suffisamment ressaisie pour ne pas apprécier que Jean-Claude encourage des inconnus à me mater sous la douche. Ouais, c'était des métamorphes, et la nudité n'avait pas grande importance pour eux, mais moi je n'en suis pas une, et je n'avais pas envie de me foutre à poil devant deux types que je ne connaissais pas du tout. Je n'allais pas me disputer avec Jean-Claude, mais, dès que nous serions hors de sa vue, je n'hésiterais pas à me disputer avec les deux gardes en cas de besoin. J'avais beaucoup plus de chances de gagner contre eux que contre Jean-Claude.

CHAPITRE 7

Le temps qu'on passe devant les douches collectives, j'avais réussi à demander leur nom aux deux gardes. Le brun s'appelait Barry, et le châtain Harris. Il ne précisa pas si c'était son prénom ou son nom de famille. Tous deux ressemblaient à beaucoup de nos nouveaux gardes – ils étaient interchangeables, comme si quelqu'un les avait péchés dans le même bassin rempli de grands jeunes hommes athlétiques et blancs pour la plupart, mais avec un côté inachevé que ne possèdent jamais les gardes embauchés par les gens de Rafaël.

Pour diversifier notre protection rapprochée, nous avons laissé d'autres groupes que les rats-garous nous proposer des candidatures. Jusqu'ici, personne ne surpasse les rats de Rafaël, certaines des hyènes de Narcisse et les Arlequin. Ces derniers étaient les gardes personnels de l'ancienne Reine des vampires, les meilleurs des meilleurs, mais ils avaient eu des siècles, voire des millénaires pour se perfectionner. Difficile de rivaliser avec ça quand vous avez moins de trente ans comme la plupart de nos nouveaux gardes. Néanmoins, Barry et Harris étaient loin de m'inspirer la même confiance que certains de nos vétérans.

Je n'avais aucune intention d'utiliser les douches collectives. Je comptais me laver dans la salle de bains attenante à la chambre que Nathaniel et moi partageons avec Micah. Des bruits s'échappaient des douches collectives, des rires d'hommes, des voix qui s'appelaient, l'énergie d'un tas de types athlétiques et compétents dans la violence qu'ils avaient l'habitude de canaliser entre eux sous la forme d'une rivalité bon enfant. Les mecs doués pour ce genre de boulot sont toujours en train de se demander qui est le meilleur parmi eux, le plus rapide, le plus costaud – qui gagnerait en cas d'affrontement. Ajoutez à ça le fait que ce sont tous des métamorphes, et le niveau de testostérone devient tellement élevé qu'on pourrait s'y noyer. En temps normal, ça ne me dérange pas, mais aujourd'hui je n'aurais pas supporté.

Je sentis Nathaniel frémir de l'autre côté de Damian, et je compris ce qu'il ressentait. C'était trop d'énergie à encaisser alors que nous étions encore très secoués par notre cauchemar.

Nous avions presque laissé les douches collectives derrière nous quand je me rendis compte que le bruit avait beaucoup diminué à l'intérieur. Comme quand vous êtes dans la forêt et que les oiseaux et les criquets se taisent d'un coup – vous savez que quelque chose cloche. J'étais sortie de la chambre sans autre arme que mon Browning à la main, parce que c'est dur de ranger un flingue dans un

pyjashort. Je luttai contre mon envie de le pointer sur la porte, et le fait que Barry et Harris ne réagissent pas au brusque silence me poussa à leur ôter mentalement des points.

Les gardes qui étaient dans les douches jaillirent dans le couloir, certains accroupis, d'autres debout. Certains se planquèrent à moitié derrière la porte tandis que d'autres se plantaient devant nous, plus qu'à moitié à poil et l'arme à la main. Ils hésitèrent un instant en nous voyant, puis tous braquèrent leur flingue sur Damian. Ils supposaient d'entrée de jeu que Nathaniel et moi étions innocents du carnage potentiel. Intéressant.

— Repos, ordonnai-je.

Aucun d'eux ne m'obéit. Ce n'était pas bon signe.

— C'est le sang de Damian, pas le mien, insistai-je.

Certains des gardes se regardèrent comme en quête d'un signe, mais la plupart d'entre eux continuèrent à braquer leur arme sur Damian sans broncher. Un des flingues se décala de quelques millimètres pour me viser, moi. Comment pouvais-je le savoir ? Quand on vous a tenue en joue suffisamment de fois, vous finissez par avoir l'œil pour ce genre de chose.

C'était encore Ricky. Il avait déjà usé toute ma patience au *Danse Macabre* la dernière fois que je l'avais vu.

— Si tu n'as pas l'intention de me tirer dessus, tu cesses immédiatement de me viser, grondai-je à voix basse.

— Si c'est le sang de Damian, tu es plus dangereuse que lui, répliqua-t-il d'une voix qui ne tremblait pas davantage que sa main, mais dans laquelle je percevais un soupçon de colère.

Un des autres gardes, nu sur le seuil des vestiaires, demanda :

— Ricky, tu es en train de braquer un de nos actifs principaux ?

Harris se plaça devant nous pour nous servir de bouclier de chair. Barry avait sorti son flingue, mais aucun des deux ne voulait affronter un si grand nombre de leurs collègues. Je compatissais, mais je savais aussi que je rapporterais le manque d'enthousiasme dont ils avaient fait preuve pour protéger ma vie. Comme je suis un de leurs actifs principaux, ce n'était pas très rassurant.

Par-dessus les larges épaules de mon bouclier de chair, je lançai :

— Ricky, la dernière fois que je t'ai vu, Echo te disait que tu avais merdé, et, maintenant, tu me pointes un flingue dessus. Tu veux te faire virer, c'est ça ?

— Tu te pointes couverte de sang et tu nous dis que ce n'est pas celui du vampire… Qu'est-ce qu'on est censés penser ? répliqua-t-il.

Il semblait sincère. Peut-être lui avais-je fait plus peur que je m'en étais rendu compte lors de notre première rencontre. Parfois, quand vous avez utilisé des pouvoirs vampiriques contre quelqu'un et que vous ne le lui faites pas oublier, il ne s'en remet jamais. Je sais qu'il

m'est arrivé de garder rancune à de vrais vampires pour ce genre de connerie.

J'entendis d'autres bruits et sus que les gardes se rapprochaient de Ricky. Ils rapporteraient ce qu'il avait fait, parce que, la seule chose qui nuit à la réputation d'un garde du corps plus gravement que d'avoir laissé un client se faire tuer pendant son service, c'est que ce soit un de ses propres collègues qui ait buté le client en question.

— Vous avez tous senti le sang frais, mais on était déjà sur vous le temps que vous finissiez par réagir.

— Ouais.

C'était Bobby Lee, portant un boxer et tenant un Smith & Wesson M&P dans ses mains. Il a ce corps mince et musclé de certains coureurs de fond, et pratiquement pas de graisse ; du coup, chacun de ses muscles se découpait avec netteté sous sa peau – un peu trop, presque, au point que je me demandai s'il mangeait assez. De tous nos hommes, Bobby Lee est l'un des plus susceptibles d'être envoyé à l'étranger comme mercenaire, afin d'effectuer pour les rats-garous une mission qui n'a rien à voir avec nous. Tout le monde gère différemment le stress généré par ce genre de boulot.

Ses cheveux blonds coupés court étaient hérissés, mais, derrière ses lunettes à monture dorée, ses yeux bruns paraissaient calmes. Bobby Lee est toujours calme, mais j'interrogerais quand même quelques-uns des autres gardes auxquels je faisais confiance pour savoir s'il allait bien.

— Ce n'est pas moi qui ai blessé Damian. On s'est tous réveillés dans cet état.

— Si ce n'est pas toi qui l'as blessé, chérie, qui l'a fait ? Parce qu'il perd beaucoup trop de sang.

Bobby Lee a toujours eu un léger accent du Sud, et il appelle toutes les femmes « chérie ». Quand il est stressé, son accent s'épaissit, et il commence à nous donner du « ma belle » et du « sucre d'orge ».

— C'est une longue histoire, Bobby Lee, mais, si tu veux aider Harris et Barry ici présents à nous escorter jusqu'à la chambre de Nathaniel et de Micah pour qu'on puisse se nettoyer, je te mettrai au parfum.

— Je serai ravi de donner un coup de main. Tu me laisses une minute pour m'habiller et m'équiper ?

— Bien sûr.

Il sourit, et ses yeux bruns virèrent au noir – des yeux de rat dans son visage humain.

— Pour info, chérie, ce sang n'a pas l'odeur d'un vampire. Il est trop chaud pour ça.

Je sentis la poussée d'énergie qui parcourut les gardes comme leur bête faisait surface. Soudain, les yeux qui m'observaient devinrent

ambrés, orange, rouges, bruns ou noirs – des yeux de loup, de lion, d'hyène ou de rat. Je dus faire un effort monstrueux pour ne pas frissonner ou manifester ma peur d'une quelconque façon. Damian s'était figé à tel point que, si je n'avais pas tenu sa main, je n'aurais pas pu percevoir sa présence. Je sentais mieux Nathaniel de l'autre côté de lui, alors que nous ne nous touchions pas directement.

L'énergie des gardes souffla à travers moi, et je vis mes propres bêtes de la façon dont on voit un rêve dans sa tête. Ma louve, ma lionne, ma hyène, ma panthère et la plus récente de toutes, ma rate, levèrent toutes les yeux. Leur énergie se déversa sur ma peau et dans le couloir comme pour rejoindre celle des métamorphes. Je me contrôlais désormais assez bien pour qu'il ne se produise rien de plus grave, et je m'en réjouis en regardant les hommes qui m'entouraient, parce que sentir le sang frais en présence d'un grand nombre de lycanthropes n'est pas toujours très bon pour la santé, même quand on dispose soi-même de bêtes pour repousser les leurs.

— Et voilà : on ne sait plus si on doit se battre contre toi, te baiser ou te bouffer.

Encore une remarque inappropriée de Ricky, qui n'avait pourtant plus d'arme à la main et que deux de ses collègues encadraient désormais d'une façon habituellement réservée aux méchants.

— Deux de ces trois choses n'arriveront pas, mon petit Ricky. Quant à la troisième, on peut se retrouver sur le tatami et voir ce qui se passera.

— Et dès que je commencerai à gagner tu utiliseras ta magie pour tricher.

— Si on s'affronte sur le tatami, je te promets de ne pas bouffer ta colère ni éveiller l'ardeur.

— Tu te battrais contre moi à la loyale ?

— Tu fais plus d'un mètre quatre-vingts et moi à peine un mètre cinquante-huit, donc je ne vois pas comment le combat pourrait être équitable, mais non, je n'utiliserai aucune capacité surnaturelle que tu ne possèdes pas de ton côté.

— J'aimerais beaucoup, dit-il avec un regard quasiment haineux.

J'ai humilié Ricky lors de notre première rencontre. Et, oui, c'est lui qui avait commencé, mais j'ai peut-être poussé le bouchon un peu loin, et, si tel est le cas, c'était ma faute s'il réagissait ainsi aujourd'hui. Donc j'essaierais d'arranger les choses de la seule façon que je connaissais : en le laissant gagner. C'était un type costaud qui s'entraînait avec le reste de nos gardes, et je ne m'attendais pas à gagner. Perdre un combat arbitré qui s'arrêterait avant que Ricky ne me fasse mal ne blesserait pas mon ego et raccommoderait en partie le sien.

Mais ce serait sa dernière chance. Si jamais il déconnait encore

après ça, ou bien il se ferait virer, ou bien il se ferait tuer, et dans les deux cas je serais débarrassée de lui. Mais je culpabilisais vaguement pour avoir roulé son esprit, donc, avant ça, je le laisserais me foutre une raclée sur le tatami.

— Laisse-moi d'abord régler le problème de Damian et on organisera ça.

— Demain ? demanda Ricky.

— Ça m'étonnerait que mon problème soit résolu aussi vite, intervint Damian sur un ton à la fois triste et dédaigneux.

— Non, pas d'ici demain, acquiesça Nathaniel.

Ricky fronça les sourcils et, comme lors de notre première rencontre, je songeai qu'une ampoule de vingt watts devait être plus brillante que lui. C'est l'une des raisons du malentendu qui a dégénéré entre nous : j'ai surestimé ce qu'il était capable de comprendre jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

— Il faudra peut-être attendre quelques jours, mais je te donnerai une chance de me battre sur le tatami.

— Tu le jures ?

— Je l'ai déjà fait.

Ricky acquiesça, et, pour la première fois, je vis sur son visage autre chose que de la peur ou de la haine. Je n'étais pas certaine que son excitation à l'idée de me flanquer une raclée constitue réellement une amélioration, mais, certains jours, on prend ce qui se présente.

CHAPITRE 8

Bobby Lee revint quelques minutes plus tard, ses cheveux encore humides peignés en arrière. Il était entièrement vêtu de noir, l'uniforme non officiel de nos gardes. Armé jusqu'aux dents, il arborait un tee-shirt noir, un pantalon tactique noir, une ceinture en cuir avec une boucle noire, et des boots lacées dans lesquels il avait rentré son pantalon.

La plupart des anciens militaires que je connais font la même chose. Et depuis quelque temps moi aussi quand je suis sur le terrain pour exécuter un mandat avec le service des marshals. Je n'ai jamais fait l'armée, mais des tas de mes amis et des flics avec lesquels je bosse en sortent, et je suis toujours prête à apprendre de l'expérience des autres. Je continue à porter souvent des jeans, mais les pantalons tactiques sont en train de devenir mon uniforme par défaut. C'est en partie à cause de toutes leurs poches – tellement pratiques !

— Comment tu vas, Bobby Lee ? demandai-je.

Il me dévisagea puis sourit. Les plis au coin de ses yeux me semblèrent plus prononcés qu'avant, mais ses prunelles marron brillaient de gaieté.

— Chérie, tu es couverte de sang ; tu as un flingue dans une main, un vampire également couvert de sang dans l'autre, et ton petit ami tout aussi couvert de sang tient l'autre main du vampire. C'est moi qui devrais te poser cette question, non ?

Il n'avait pas tort. Je ris.

— D'accord, j'arrête de jeter des pierres sur ta maison en verre tant que je n'aurai pas fait le ménage dans la mienne.

Son sourire s'élargit.

— Merci, sucre d'orge. Maintenant, on va vous trouver des douches sans métamorphes qui pensent que tout ce sang frais te rend irrésistiblement appétissante.

Je le dévisageai en fronçant les sourcils. Bobby Lee ne flirte jamais avec moi, donc ou bien il n'avait pas fait exprès de mettre un sous-entendu dans sa phrase, ou bien c'était juste la réalité. Je scrutai ses yeux et optai pour la seconde hypothèse.

— J'ai déjà côtoyé la plupart des gardes alors que j'avais du sang sur moi, et ils se blessent tout le temps à l'entraînement sans avoir pour autant envie de se bouffer entre eux. Pourquoi c'est plus tentant cette fois ?

— Parlons en marchant, suggéra Bobby Lee sans se départir de son sourire.

Mais à présent celui-ci ne montait plus jusqu'à ses yeux qui

avaient subitement l’air fatigué, comme s’il n’arrivait plus à faire semblant.

Je fronçai légèrement les sourcils mais acquiesçai. Je lui faisais confiance pour tout m’expliquer plus tard, quand on aurait un peu d’intimité. Il se tourna vers Harris et Barry et désigna le couloir du menton.

— Allez voir Claudia. Elle a une autre mission pour vous.

— Hé ! On n’a rien fait de mal, protesta Barry.

— Personne n’a dit le contraire.

Mais quelque chose dans la façon dont Bobby Lee le regardait fit frémir Barry. Harris lui toucha le bras.

— Viens, Barry. On nous a ordonné d’aller voir Claudia, et c’est ce qu’on va faire.

Barry foudroya Bobby Lee du regard, puis ravala sa colère avec peine et lâcha :

— D’accord, allons faire notre rapport à l’Amazone.

— Ce n’est pas le nom de Claudia, contrai-je sévèrement.

Barry me toisa de la tête aux pieds, pas comme s’il me jaugeait d’une façon sexuelle, mais avec mépris. J’étais une femme de petite taille en pyjashort couvert de sang, tenant la main d’un homme. Et même le flingue dans mon autre main ne suffisait pas à compenser ça, du moins pas pour Barry.

— Je sais comment elle s’appelle.

— Alors, utilise son nom.

Il retroussa la lèvre en un rictus dédaigneux.

— Très bien, on va faire notre rapport à… Claudia.

— Madame, ou chef.

Il fronça les sourcils.

— Hein ?

— Quand tu t’adresses à moi, tu dis « madame » ou « chef », Barry.

— Je ne…

— Oui, madame, nous n’y manquerons plus, coupa Harris. Viens, Barry, il faut y aller.

Barry avait l’air boudeur, mais Harris paraissait inquiet. Cela le fit remonter d’un cran dans mon estime. Il était assez malin pour craindre de se faire virer, alors que Barry, non. Donc, Barry devrait s’en aller en même temps que Ricky.

— Tu comptes nous protéger tout seul, Bobby Lee ?

— Je ferai toujours du meilleur boulot que ces deux-là.

— C’est sûr.

— Mais, non, j’allais demander à Kaazim de nous accompagner.

Comme si Bobby Lee l’avait conjuré en prononçant son nom, Kaazim se coula par la porte des douches tel du liquide solidifié et

vivant. C'est l'un des hommes les plus gracieux que j'aie jamais vus en mouvement. Je connais et je sors avec des danseurs qui sont en outre des métamorphes, mais aucun d'eux ne me fait penser à de l'eau se déversant d'une jarre pour adopter la forme d'un homme, excepté Kaazim.

Noir et mince, il avait l'air assez grand jusqu'à ce qu'on le mette à côté de quelqu'un comme Bobby Lee. Alors, l'illusion volait en éclats. Kaazim fait un mètre soixante-cinq, voire un poil moins. On travaille souvent ensemble sur le tatami à cause de nos gabarits respectifs. Comme je l'ai dit à Ricky, la taille compte dans un combat, surtout un combat où il n'est pas possible de neutraliser ou de tuer rapidement l'adversaire. Quand deux personnes du même niveau s'affrontent, la plus petite des deux n'a qu'un seul moyen de gagner : en concluant de la manière la plus rapide et la plus violente possible. Les règles qui empêcheraient Ricky de me faire vraiment mal m'empêcheraient aussi de lui en faire, et, dans un combat qui se prolonge, le plus grand des deux l'emporte généralement.

— Kaazim, le saluai-je en souriant.

Il me rendit mon sourire sans écarter les lèvres, si bien que le sien se perdit presque au milieu de la noirceur de sa peau et de sa barbe. Même ses yeux sont d'un brun si foncé qu'ils paraissent noirs la plupart du temps. Son visage est d'une teinte si uniforme que l'œil a parfois du mal à en discerner les détails, et, pour couronner le tout, il s'habille toujours intégralement en noir. Dans certaines parties du monde, il se fondrait à la foule et ferait un parfait espion, un parfait assassin, parce que personne ne se souviendrait de lui. Ici à St. Louis, tout le monde le remarque, parce qu'il est bien trop loin du désert de sable et des villes aux tours élancées de son pays natal.

— Anita. Nathaniel. Damian.

N'importe quel autre garde aurait au moins fait une remarque sur le sang dont nous étions couverts, mais Kaazim s'abstint. C'est l'une des personnes les moins bavardes que je connaisse, même si ses yeux sombres ne laissent jamais rien échapper.

Il portait une robe ample avec un large pantalon souple en dessous. Ce n'était pas sa tenue de boulot habituelle, et il dut me voir tiquer, car il proposa :

— Je peux me changer si tu veux.

— Un seul coup d'œil et tu as su que je bloquais sur la robe ?

Il hocha la tête.

— Tant que tu peux bouger et te battre aussi bien qu'avec une tenue de garde normale, ça me va.

— Je me bats bien dans n'importe quelle tenue.

Je grimaçai.

— Ça, je n'en doute pas.

Kaazim m'adressa un sourire immense qui fit briller ses yeux sombres.

Damian m'attira contre lui.

— S'il te plaît, Anita, il faut que je me nettoie.

Je levai la tête vers lui et vis la douleur à vif dans ses yeux verts. Nathaniel et moi le touchions, ce qui l'aidait à la contrôler, mais c'était un peu comme la tension de surface de l'eau : une fois qu'elle se romprait, l'émotion se déverserait en cascade. Il fallait qu'on se lave avant que ça n'arrive.

— Désolé, Damian. Tu as raison. On va utiliser la douche de notre chambre.

Je parlais de la chambre que je partage avec Nathaniel et Micah. C'est drôle que, même si je sors avec Jean-Claude depuis sept ans, je considère toujours sa chambre comme la sienne, alors que je considère comme nôtres toutes celles où je dors régulièrement avec Nathaniel et Micah. J'ignore pourquoi il en est ainsi, mais je sais que c'est vrai.

— Il y a une douche dans ma chambre, fit remarquer Damian.

— Cardinale sera là, objectai-je.

— Peu importe. Le soleil s'est levé. Elle ne se rendra compte de rien.

— Elle s'en rendra compte quand elle se réveillera ce soir, et ça ne lui plaira pas du tout.

— Vous emmener auprès de Cardinale là tout de suite, dans cet état, est contraire à mes instructions, intervint Bobby Lee.

— Cardinale est instable et dangereuse, renchérit Kaazim.

Et le fait qu'il ait ressenti le besoin de dire quelque chose indiquait que le problème avec Cardinale était encore pire que je ne le soupçonnais.

— Elle ne le prendra pas mal. Quand je lui ai dit que j'allais dormir avec Jean-Claude et toi, elle a rompu avec moi, révéla Damian.

— Quoi ? m'exclamai-je.

— Tu ne nous en avais pas parlé, ajouta Nathaniel.

— Elle a dit que, si je voulais coucher avec d'autres gens, elle ne pouvait pas rester avec moi. Que je devais choisir.

— Tu lui as expliqué que c'était juste pour dormir ? s'enquit Nathaniel.

— Oui.

— Et qu'est-ce qu'elle a répondu ? demandai-je sans pouvoir m'en empêcher.

— Elle ne m'a pas cru. Elle a dit que, si je me tapais Jean-Claude et Nathaniel et que je baisais avec toi, elle me détestait et ne voulait plus jamais me parler.

— Ce n'est pas ce qu'elle a dit. Pas réellement, si ?

— Non, c'est la version édulcorée.

— Si c'est la version édulcorée, je préfère ne pas entendre l'autre.

— Tu es sûre que Cardinale ne sera pas dans la chambre ? interrogea Bobby Lee.

— Même si elle y est, il fait jour. Elle sera morte.

— Tu ne l'es pas, fit remarquer Kaazim.

— Jean-Claude non plus, répliqua Damian.

— Ouais, vous êtes les deux seuls vampires réveillés en ce moment, acquiesça Kaazim en dévisageant Damian comme s'il essayait de voir ce qui lui avait échappé chez lui.

J'agitai la main de Damian dans la mienne et expliquai :

— C'est parce qu'il est avec moi.

— Ah oui ! Évidemment.

— Du coup, tu peux arrêter de le jauger pour le cas où tu devrais le tuer.

Kaazim cligna des yeux et planta son regard noir dans le mien.

— Tu es très observatrice.

— Pas autant que toi.

Il eut un sourire en coin.

— J'ai plus d'entraînement.

— Ouais, quelques siècles de plus.

— Grâce à mon Maître vampire, j'ai largement excédé mon espérance de vie.

— On perd du temps, intervint Bobby Lee. Allez, on bouge.

C'était un peu brusque de sa part, mais quelque chose dans sa posture vigilante et la façon dont il agrippait sa carabine me dissuada de protester. Quoi qu'il ait pu se passer pendant sa dernière mission à l'étranger, ça n'avait pas dû être jojo, parce que je n'avais encore jamais vu Bobby Lee dans un état pareil à son retour.

— D'accord, on y va.

Bobby Lee ouvrit la marche, et Kaazim la ferma. Damian, Nathaniel et moi restâmes au milieu, là où était notre place. J'avais mon flingue à la main, mais à cet instant ça ne comptait pas. Armé ou non, j'étais leur protégée, point. Bobby Lee semblait sur les nerfs, et le mieux était de le laisser faire son boulot. Et puis je n'avais qu'un seul flingue alors qu'il en avait plusieurs.

Je sentis une tension nouvelle émaner de Damian et se communiquer à moi par nos mains jointes.

— Ça va ?

— Si Cardinale est dans notre lit, on a encore une chance d'arranger les choses. Dans le cas contraire, c'est fini. Je ne peux plus vivre comme ça.

Nathaniel toucha légèrement l'épaule du vampire avec sa tête.

— Je suis désolé, Damian.

Nous nous tenions toujours par la main, mais j'avais l'impression

qu’il fallait que je touche davantage Damian. Alors, je passai un bras autour de sa taille. Il nous fallut un instant pour ajuster notre démarche, mais nous y arrivâmes.

— Moi aussi, je suis désolée, Damian.

— Et moi donc.

Nous continuâmes à suivre un Bobby Lee lourdement armé et équipé dans le couloir. Les gardes du corps, c’est génial pour vous sauver la vie, mais ils ne peuvent pas vous aider quand quelqu’un essaie de vous briser le cœur.

CHAPITRE 9

Damian voulait savoir s'il était brusquement redevenu un vampire célibataire ou s'il était toujours en couple. C'était important pour lui, alors nous passâmes d'abord par sa chambre. Si Cardinale était dans leur lit, nous continuerions jusqu'à la mienne et celle des garçons pour nous doucher.

Nous pénétrâmes tous les cinq dans la chambre de Damian. Une lampe de chevet éclairait un lit parfaitement bordé, avec un édredon à fleurs et des rideaux de dentelle suspendus au baldaquin. Le grand tapis qui recouvrait le sol s'ornait de grosses marguerites. Aux murs pendaient des tableaux représentant des bouquets dans des vases, des prairies en fleurs, une petite fille serrant des jonquilles sur son cœur. Et au milieu de cette profusion de fleurs, dans cette chambre si clairement féminine, il n'y avait aucun signe de Cardinale. Je savais que son cercueil se trouvait dans une des salles dédiées, donc il n'y avait aucune cachette pour elle ici. Elle était soit dans le lit, soit sous le lit, soit dans la baignoire. Or aucun vampire de ma connaissance ne dormirait volontairement dans une baignoire.

— Je suis désolée, Damian.

C'était bien trop peu, mais je ne voyais pas quoi dire d'autre.

Nathaniel serra Damian contre lui, et le vampire lui rendit son étreinte comme s'il ne le voyait pas vraiment.

Bobby Lee et Kaazim restèrent plantés là, à des endroits depuis lesquels ils pouvaient surveiller la porte. Ils étaient aussi neutres que possible pour se soustraire à l'émotion du moment. En temps normal, Bobby Lee fait preuve de plus d'empathie, mais ses propres problèmes devaient lui bouffer toute son énergie affective.

Je m'attendais à ce que Damian craque, qu'il se mette à crier ou qu'il parte à la recherche de Cardinale, mais il n'en fit rien. Au lieu de ça, il se contenta de dire :

— Je déteste ce qu'elle a fait à ma chambre. Je déteste cet édredon. (Il s'en approcha à grands pas, l'arracha du lit et le jeta par terre). Je déteste ces tableaux. (Il empoigna celui qui ressemblait à une mauvaise imitation des *Tournesols* de Van Gogh et le projeta à travers la pièce tel un frisbee). Je déteste ces tapis.

Il saisit le plus grand et le tira derrière lui telle la traîne de la plus importable des robes de mariée. Il ouvrit la porte, le jeta dans le couloir et fit suivre le même chemin à l'édredon. Dessous, les draps étaient roses, mais je me gardai bien de faire la moindre remarque.

Damian claqua la porte derrière lui en fulminant :

— Je déteste les couleurs qu'elle a choisies et le bazar qu'elle a

foutu dans ma penderie, comme si ses vêtements étaient plus importants que les miens.

Il s'approcha du placard dans le fond de la pièce et fit coulisser la porte sur le côté. Je pensais qu'il allait jeter les fringues de Cardinale dehors comme il l'avait fait avec le tapis et l'édredon, mais il se figea devant la penderie ouverte.

— Seigneur !

Je le rejoignis en me demandant s'il venait de trouver Cardinale endormie à l'intérieur. Peut-être s'était-elle juste cachée pour voir sa réaction ? Je connais des humains capables de faire ce genre de truc, alors pourquoi pas des vampires ? Mais il n'y avait pas de corps à l'intérieur de la penderie. Et pas beaucoup de vêtements non plus. Je compris que ceux de Cardinale avaient disparu.

— Elle est vraiment partie, dit Damian, sa colère remplacée par du chagrin, du remords peut-être, et toutes ces émotions qui vous assaillent juste après une rupture.

Même si je suppose que, là, il était en plein milieu.

— Je suis désolée, Damian.

— On l'est tous les deux, dit Nathaniel.

— Moi aussi, mais je déteste vraiment ce qu'elle a fait de ma chambre, de mon espace. Comme s'il n'y avait qu'elle et ses goûts qui comptaient, et que je n'avais aucune importance.

— Tu comptais pour elle, Damian.

— Aurais-tu laissé qui que ce soit transformer ta chambre en cauchemar à fleurs ? me demanda le vampire en me dévisageant d'une façon qui m'informa que mentir n'était pas une option.

— Non, répondis-je.

— Moi, j'aurais pu quand j'étais jeune, mais plus maintenant, ajouta Nathaniel.

— Alors, pourquoi ai-je laissé faire Cardinale ?

— Je n'en sais rien.

— Moi non plus, avoua Damian en reportant son attention sur la penderie presque vide.

— Où est le reste de ta garde-robe ? m'enquis-je.

— Dans un placard, plus loin dans les souterrains. Je devais m'habiller là-bas avant d'aller au boulot parce qu'elle avait besoin de place pour ses affaires.

Il toucha les cintres vides.

— On va aller se doucher dans notre chambre pour te laisser un peu d'intimité.

— Ne fais pas ça, Anita.

— Ne fais pas quoi ?

— Ne t'en va pas. S'il te plaît. Il fait jour dehors, et je suis réveillé, et j'ai peur de me rendormir. Je suis couvert de mon propre

sang et… ça me terrifie. Même si Cardinale était là, elle ne pourrait pas m'aider. C'est pour ça que je me suis adressé à toi et à Jean-Claude, parce que quelque chose cloche chez moi, et que, si nous ne découvrons pas très vite de quoi il s'agit, je crains ce qui arrivera.

Nathaniel étreignit Damian le premier, mais je m'approchai pour ajouter mes bras aux siens.

— Je sais que tu crains de perdre le contrôle comme la dernière fois, mais la dernière fois c'était ma faute. Je ne te couperai plus jamais de moi métaphysiquement, je te le promets.

— On est là tous les deux, ajouta Nathaniel.

Damian agrippa nos bras.

— La dernière fois, j'ai massacré des innocents. Je ne me souviens pas de l'avoir fait, mais je me souviens que j'étais couvert de sang comme maintenant, et je me souviens d'avoir essayé de tuer des gens qui étaient mes amis. Et voilà que je suis de nouveau couvert de sang, et je ne sais pas pourquoi !

— Ça va aller, Damian, dis-je.

— Tu n'en sais rien. Quoi qu'il se passe, ça n'arrête pas d'empirer, Anita. J'ai transpiré assez de sang pour tremper le lit. Je n'avais jamais entendu parler d'un vampire faisant cela.

Il me secoua légèrement. Je posai mes mains sur ses bras, un peu pour le toucher et un peu pour reprendre le contrôle.

— Il y a beaucoup de très vieux vampires parmi nos gens aujourd'hui. L'un d'eux saura peut-être quelque chose.

— Kaazim n'est pas un vampire, intervint Bobby Lee, mais il vit avec eux depuis des siècles.

Nous regardâmes tous Kaazim, qui se tenait sans rien dire près de la porte. Damian nous lâcha suffisamment pour que je puisse me tourner vers le métamorphe.

— Qu'est-ce que tu en dis, Kaazim ? Tu as déjà entendu parler d'un vampire qui transpirait autant de sang ?

— Pas à cause d'un cauchemar, non.

— Mais à cause d'autre chose, oui ? insistai-je.

Il me sembla le voir sourire, mais c'était difficile d'en être sûre dans la pénombre. Kaazim avait choisi le meilleur endroit pour être quasiment invisible. Il avait des siècles d'entraînement.

— Oui.

— Raconte-nous, réclama Damian.

— Je n'obéis pas au serviteur de ma Reine.

Damian fronça les sourcils, et je sentis sa colère nous parcourir tous les deux. Puis il devint froid et immobile – ses émotions non pas ravalées, mais évanouies. Je ne sais jamais comment il fait ça, mais je sais pourquoi il le fait. Celle-qui-l'a-créé utilisait les émotions de ses gens contre eux ; pour survivre, Damian a dû apprendre à les

dissimuler sous un calme glacial qu'il lui arrive de partager avec moi. Par moments, je pense que ça m'aide autant que la thérapie.

— Et l'animal à appeler de ta Reine, tu accepterais de lui répondre ? lança Nathaniel.

Kaazim eut un léger sourire.

— Si tu n'étais que cela, non, je ne te répondrais pas.

— Alors, réponds à ta Reine, exigeai-je sur un ton exprimant mon déplaisir qu'il ait parlé ainsi aux deux autres.

Je ne suis pas aussi douée que Damian pour contenir mes émotions.

Kaazim s'inclina légèrement.

— Je ferai ce que ma Reine ordonnera.

Et il n'ajouta rien.

— Tu vas m'obliger à te tirer les vers du nez, pas vrai ?

— Je répondrai à toute question que vous me poserez directement, ma Reine.

— Je te ferai remarquer que tu m'appelles Anita quand on s'entraîne ensemble et que tu parles avec moi comme un ami.

J'eus du mal à déchiffrer son expression dans la pénombre ; je savais juste que je la voyais pour la première fois.

— Vous me considérez comme un ami ?

— Je sais qu'on ne va pas voir des films au cinéma ou boire des coups ensemble, mais oui.

— Nous ne sommes pas amis, Anita, pas de cette façon.

J'acquiesçai.

— D'accord. Des amis de boulot, alors.

Kaazim parut réfléchir une minute avant de dire :

— Je connais l'expression, mais comment peut-on être amis alors que je suis ton garde du corps ?

— Je suis amie avec beaucoup de mes gardes.

Il eut un sourire assez large pour que je voie briller ses dents même dans l'ombre.

— Je ne crois pas qu'on deviendra amis à ce point un jour.

Je ris avec lui.

— Je ne parlais pas de ça. Je parlais plutôt de ma relation avec Claudia, ou Bobby Lee, ou Fredo, ou Lisandro, ou Pépita – Pepe.

Il hocha la tête.

— Des amis de boulot, répéta-t-il doucement.

— Ouais.

— En tant que Reine, je t'aurais forcée à te creuser la tête pour poser les bonnes questions. C'est ce que ma Maîtresse m'a demandé de faire si tu m'interrogeais sur certaines choses.

— Pourquoi Billie t'aurait-elle ordonné de me cacher des trucs ?

Billie, c'est le diminutif de Bilquees, même si elle m'a informée

qu'elle se faisait parfois appeler Queenie. J'aime mieux Billie.

— Ma Maîtresse a ses raisons.

Ce qui signifiait sans doute que Kaazim ne pouvait ou ne voulait pas me révéler ces raisons. Très bien. J'optai pour une autre approche.

— Mais puisque nous sommes amis, ne vas-tu pas m'aider à résoudre le problème de Damian ?

— Ça faisait longtemps que personne ne m'avait demandé de faire quelque chose par amitié, Anita. Très longtemps.

— J'en suis désolée.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on devrait tous avoir des amis.

Kaazim sourit de nouveau, mais, comme je ne voyais pas ses yeux, impossible de dire si c'était un sourire heureux ou un sourire de camouflage.

— Les Arlequin n'ont pas d'amis, Anita. Et les animaux à appeler des Arlequin encore moins.

— J'ai fait de mon mieux pour gommer les préjugés des vieux vampires envers les métamorphes.

— Jean-Claude et toi avez fait beaucoup pour nous aider.

Sans lâcher ma main, Damian fit un pas vers l'autre homme.

— Aide-moi, Kaazim. Aide-moi parce qu'Anita est ton amie ou ta Reine.

— Tu es un serviteur. Je ne réponds pas aux serviteurs.

— Kaazim, c'est quoi votre problème, à toi et beaucoup d'autres Arlequin ? On dirait que vous n'aimez pas Damian. Pourquoi ?

— Là, je peux répondre, dit Bobby Lee.

— Alors, je t'écoute.

— Tous les vampires parmi les Arlequin sont très vieux. Donc ils considèrent leurs serviteurs humains comme des êtres inférieurs, mais Damian leur rappelle que, pour toi, ce sont eux les serviteurs. Ça ne leur plaît pas beaucoup.

— D'accord, je comprends, mais pourquoi Kaazim et les autres métamorphes réagissent aussi comme ça ?

— Eux aussi considèrent les serviteurs humains des Arlequin comme des créatures inférieures parce que très peu d'entre eux peuvent se battre à un niveau comparable à celui des vampires et des métamorphes.

— J'ai remarqué que presque aucun Arlequin n'avait de serviteur humain.

— Les humains sont trop fragiles pour notre monde, expliqua Kaazim.

— Tu veux dire, le monde des Arlequin ?

— Oui.

— Damian est un serviteur vampire, du coup, les animaux à

appeler des Arlequin peuvent se sentir supérieurs à au moins un vampire, acheva Bobby Lee.

— J'imagine que c'est logique.

— Sens-toi supérieur à moi si tu veux, mais si tu sais quelque chose qui pourrait expliquer ce qui m'arrive, s'il te plaît, dis-le-nous, réclama Damian.

Kaazim sortit de l'ombre juste assez pour que je puisse voir son expression étonnée.

— Ça ne t'ennuie pas que j'aie une piètre opinion de toi parce qu'Anita t'a forcé à devenir son serviteur ?

— Non.

— Parce que tu te fiches de mon opinion.

Kaazim commençait à se mettre en colère. L'énergie de sa bête souffla à travers la pièce comme si quelqu'un avait ouvert la porte d'un four l'espace d'une seconde.

— Tu es un Arlequin. Donc, un meilleur guerrier que je ne le serai jamais. Ce fait suffirait à justifier que tu te sentes supérieur à moi. Mais la vampire qui m'a créé m'a torturé jusqu'à détruire toute trace de fierté en moi. Elle a fait de moi un calice vide à remplir comme elle le désirerait. Un calice vide ne peut pas être susceptible.

— Nous connaissons ta créatrice.

— J'ai toujours espéré que Celle-qui-m'a-créé finirait par faire quelque chose de si affreux que le Conseil vampirique enverrait les Arlequin l'éliminer.

— Si on nous avait envoyés tuer ta Maîtresse, nous n'aurions épargné aucun vampire aussi vieux que toi.

— D'une façon ou d'une autre, j'aurais été libéré.

— Tu aurais accueilli la mort avec joie pour être libéré d'elle ?

— Oh oui !

— Le suicide t'aurait libéré aussi.

— Mais il aurait pu m'interdire l'entrée du Valhalla. Mourir aux mains d'un Arlequin aurait été une mort glorieuse.

— Tu crois toujours à ça après tout ce temps ?

— Oui.

— La plupart d'entre nous perdent la foi sous l'influence des vampires.

— C'est la seule chose que Celle-qui-m'a-créé n'a pas pu me prendre.

Kaazim dévisagea Damian, des émotions se succédant sur son visage sombre telles des ombres de nuages par un jour venteux, trop vite pour que je puisse les comprendre, mais jamais je ne l'avais vu en manifester autant.

— Si elle t'a laissé ta foi, c'est seulement parce qu'elle ne la comprenait pas assez bien pour te l'arracher.

— Très probablement, oui.
— Tu as eu de la chance.
— Je sais.
— Une fois, on m'a envoyé l'espionner. C'était une créature terrible, ta Maîtresse.
— Tu m'as vu ?
— Oui.
— Je faisais ses quatre volontés.
— En effet.
— Je ne te demanderai pas ce que tu m'as vu faire sur ses ordres, parce que je ne veux pas qu'Anita connaisse le pire de moi.
— Tu es son serviteur. Elle connaît tous tes secrets.
— Non, elle me laisse de l'intimité.
Kaazim parut surpris.
— Pourquoi ferait-elle ça ?
— Je ne veux pas non plus que Damian connaisse tous mes secrets. Je ne veux de personne dans les recoins les plus obscurs de ma tête.
— C'est tout toi, ça.
— En effet. Alors, que sais-tu sur ce qui arrive à Damian ?
— Rien.
— Que sais-tu sur un vampire qui aurait eu les mêmes symptômes que Damian ? demanda Bobby Lee.
Kaazim sourit et hocha la tête d'un air respectueux.
— Bien formulé, mon ami.
— J'ai beaucoup bourlingué dans ton coin du monde.
— Cela fait des siècles que de tels symptômes ne se sont pas manifestés.
— Et quelle en était la cause à l'époque ?
— La personne affectée avait fâché la Mère de Toutes Ténèbres.
— Je ne comprends pas.
— T'a-t-elle déjà rendu visite dans tes rêves, Anita ?
— Ouais.
— Et après une de ces visites t'es-tu déjà réveillée en sursaut, trempée de sueur froide ?
Je repensai à l'époque où Marmée Noire essayait de me posséder.
— Je ne crois pas, mais je n'en suis pas sûre. Après une invasion pareille, transpirer beaucoup ou pas était le cadet de mes soucis. Je ne faisais pas attention.
— Je comprends.
— Attends, tu veux dire que la Mère de Toutes Ténèbres serait à l'origine des symptômes de Damian ?
— La dernière fois que j'ai vu ces symptômes, elle en était la cause.

Je secouai la tête.

— Elle est morte.

— C'est une vampire. Elle était morte à la base.

Je secouai la tête plus fort.

— Non ! Cette fois, elle est complètement, irrémédiablement morte.

— Comment fait-on pour tuer un pur esprit, Anita ?

— Je sais que les Arlequin qui ont été témoins de sa mort étaient en contact avec d'autres.

Kaazim hocha la tête.

— De fait.

— Alors, réponds à ta propre question.

— Tu l'as bue avec ta peau.

— Ouais. Je sais que c'est flippant, mais ouais.

— Qu'est-ce que ça t'a fait de dévorer la nuit, Anita ? Car c'est ce qu'elle était, la nuit incarnée. Comment une petite humaine, fût-elle nécromancienne, pourrait-elle consumer la nuit même ?

— Une autre vampire m'a appris à absorber l'énergie de quelqu'un.

— Je sais : Papillon d'Obsidienne, le Maître de la Ville d'Albuquerque, au Nouveau-Mexique.

— Si tu connais toutes les réponses, pourquoi poses-tu quand même les questions ?

— Je sais ce qui s'est passé, mais je ne connais que les faits, et ça ne se limite pas à ça.

— Je ne comprends même pas ce que cette phrase veut dire.

— Tu as dévoré l'obscurité incarnée, Anita, et ta nécromancie a fait un bond sans précédent, un bond de proportions quasi légendaires. L'an dernier, tu as relevé les morts de tous les cimetières à l'intérieur et autour de la ville de Boulder, dans le Colorado, pendant que tu pourchassais l'esprit de l'Amoureux de la Mort, un des derniers membres de l'ancien Conseil vampirique qui ne s'était pas incliné face à la rébellion de Jean-Claude.

— Tu appelles ça une rébellion ; moi, je dis qu'on a juste éliminé des fils de putes maboules pour sauver l'humanité en les empêchant de propager une épidémie zombifiante à travers toute la planète.

— Je te concède que ça aurait été une apocalypse pour la race humaine.

— Mais pas l'Apocalypse avec un grand A.

— Tu veux dire, l'apocalypse de la Bible ? demanda Kaazim.

— Ouais.

— À t'entendre, on dirait qu'il ne peut y en avoir qu'une seule.

— C'est le cas.

— Tu en as déjà empêché deux à toi toute seule. Et nous les

Arlequin avons empêché d’autres événements qui auraient détruit la planète, ou du moins sa population humaine. Certains de nous ont traversé la dernière grande extinction et le long hiver qui l’a accompagnée.

— Tu parles de l’âge de glace, le vrai.

Il acquiesça.

Je pris une grande inspiration, la relâchai lentement et dis :

— D’accord, certains d’entre vous sont foutrement vieux. Viens-en au fait.

— Le fait, Anita, c’est que l’apocalypse au sens de destruction massive ou de second avènement à la signification religieuse s’est déjà produite et, selon toute vraisemblance, se produira de nouveau.

— Je ne suis pas sûre qu’on ait la même définition de la chose.

— Peut-être pas, mais il faudrait vraiment un pluriel pour le mot apocalypse.

— Soit. Maintenant, explique-nous en quoi c’est lié à ce qui arrive à Damian.

— Je te trouve bien impatiente pour quelqu’un qui vivra probablement des siècles.

— Je ne suis pas certaine d’être immortelle, Kaazim, d’autant que j’ai tué plus de soi-disant immortels que quiconque d’autre à ma connaissance, donc la vie éternelle et qui en bénéficiera restent un sujet à débattre.

— Admettons. Mais tu as absorbé la Mère de Toutes Ténèbres sans avoir aucune idée de la façon de contrôler une telle quantité de pouvoir.

— C’est comme quand je mange un steak : mon corps utilise automatiquement l’énergie que je viens de lui fournir. Je n’ai pas besoin de lui dire de fabriquer de l’os ou des globules rouges ; il s’en charge automatiquement.

— Et qui a décrété que la nourriture métaphysique fonctionnait comme la nourriture physique ?

Je dévisageai Kaazim en tentant d’assimiler ce qu’il disait.

— Je ne suis pas certaine de comprendre.

— Il dit qu’absorber de la magie n’est pas la même chose que digérer un steak, reformula Damian.

Je levai les yeux vers lui en pressant sa main.

— D’accord, je suis peut-être super lente aujourd’hui, mais je ne pige toujours pas.

— Tu pensais vraiment que tu pouvais consumer la Mère de Toutes Ténèbres, celle qui a créé les vampires, qui nous a donné notre civilisation, nos règles, nos lois, sans que ça ait le moindre effet sur toi ?

— Elle essayait de faire pire que me tuer, Kaazim. Elle voulait

prendre le contrôle de mon corps et s'en servir de maison, de voiture et tout le bordel. Elle a même essayé de me faire tomber enceinte pour pouvoir transvaser son esprit dans mon bébé à naître au cas où je lui résisterais trop. Je n'ai pas eu d'autre choix que de la tuer de la seule façon à ma portée. Tu l'as dit : elle était un esprit pur, intouchable, impossible à contenir. Alors, je l'ai détruite de la seule manière possible.

— En la bouffant.

— En quelque sorte, ouais.

— Tu y as gagné beaucoup de pouvoir, et Jean-Claude en a fait bon usage.

— Effectivement.

— Mais c'est toi qui l'as consumée, Anita, pas Jean-Claude. C'est toi qui as affronté le corps qu'elle utilisait et bu l'obscurité entre les étoiles.

Je me souvins de ce moment. J'avais pensé exactement la même chose : la Mère de Toutes Ténèbres était l'obscurité qui existait avant que la lumière ne naisse, et qui existerait après que la dernière étoile se serait consumée. Mais j'avais gagné. Je l'avais vaincue. Je m'étais sauvée, et j'avais mis un terme au mal qu'elle comptait faire à l'humanité, aux vampires et aux métamorphes – comme tout être malfaisant, elle ne pratiquait pas la discrimination. Elle voulait tous nous contrôler et faire de nous ses esclaves ou ses marionnettes à sacrifier quand bon lui semblerait.

Nathaniel m'étreignit par-derrière. Il était métaphysiquement lié à moi quand j'ai consumé la Mère de Toutes Ténèbres. Si j'ai pu la vaincre, c'est en partie grâce à mon amour et mon désir pour lui, ainsi que pour Jean-Claude et tous les hommes de ma vie. Marmée Noire ne comprenait pas l'amour.

— Dis-nous à quoi tu penses, Anita, me pressa Kaazim.

— Il fut un moment où j'ai cru que je ne pourrais pas avaler l'obscurité parce qu'elle existait avant la lumière et qu'elle existera encore quand la dernière étoile se sera consumée. Elle est toujours là, et elle gagne toujours à la fin.

— En effet, Anita.

— Pourtant, j'ai gagné.

— Tu crois ?

Je fronçai les sourcils.

— Assez de devinettes, Kaazim. Si tu as quelque chose à dire, dis-le.

— La Mère tourmentait les vampires qu'elle voulait soumettre à sa volonté. Elle hantait leurs rêves, et certains saignaient par les pores de leur peau comme Damian aujourd'hui.

— Marmée Noire n'a pas pu faire ça parce qu'elle est morte.

— Elle est morte, mais toi, tu es toujours là.

— Oui, c'est ce que je viens de dire. J'ai gagné, elle a perdu. Je suis vivante, elle est morte.

Kaazim soupira et secoua la tête.

— Tu parles d'elle comme si elle était une créature de chair et de sang que tu pouvais poignarder et regarder mourir, Anita. Mais elle était un pur esprit. Elle habitait le corps de ses fidèles, mais rien ne l'y obligeait.

— Ouais, l'Amoureux de la Mort maîtrisait aussi ce tour, mais il devait garder son corps originel intact, comme le Voyageur.

— La Mère de Toutes Ténèbres n'était pas un membre du Conseil, Anita.

— Je sais, elle était la Reine des vampires.

— Non, tu ne sais pas. Tu l'as absorbée ; tu l'as bue, et peut-être qu'elle est morte, mais son pouvoir vit toujours, parce que tu l'as assimilé.

— Nous savons tous qu'Anita a assimilé le pouvoir de la Mère de Toutes Ténèbres, déclara Damian.

— Non, nous ne le savons pas tous, répliqua Bobby Lee.

Nous le regardâmes.

— Oh ! Allez, Bobby Lee, ne me dis pas que tu l'ignorais.

— Moi, j'étais au courant, mais je ne veux pas qu'on en discute devant tout le monde.

— Kaazim est déjà au courant.

— Peu importe. Un des arguments principaux des détracteurs de Jean-Claude, ceux qui ne voulaient pas qu'il devienne Roi, c'est que c'est toi qui as tué la grande méchante, pas lui.

— Ce qui appartient au serviteur appartient au Maître, fit remarquer Kaazim.

— Oui, mais les détracteurs de Jean-Claude font valoir que le Maître, c'est le nécromancien, pas le vampire, répliqua Bobby Lee.

Kaazim acquiesça.

— Ils utilisent Damian comme preuve qu'Anita fabrique des serviteurs vampiriques.

— Tu veux dire que certains d'entre eux pensent que Jean-Claude est aussi mon serviteur ?

— Oui.

— Un vampire ne peut avoir qu'un seul serviteur à la fois.

— Et un vampire ne peut avoir qu'un seul animal à appeler à la fois, mais, toi, tu en as presque une douzaine, donc il n'est pas si illogique de penser que tu pourrais aussi avoir plusieurs serviteurs vampires.

Je voulais protester, mais je ne voyais pas trop comment.

— Jean-Claude n'est pas mon serviteur.

— Comment peux-tu en être sûre ?

— Parce que mon pouvoir ne fonctionne pas du tout comme ça avec Damian.

— Tu as une connexion différente avec Nathaniel, ton léopard à appeler, Jason, ton loup à appeler, et tous tes tigres à appeler.

J'ouvris la bouche pour répondre, mais, là encore, je manquais d'arguments logiques irréfutables. Je serrai les bras de Nathaniel plus fort autour de moi et pressai la main de Damian. Je savais que ce n'était pas vrai pour Jean-Claude, mais je n'avais pas de mots pour le prouver, juste des sensations, et les sensations ne font pas un témoignage recevable.

— Et quel rapport entre tout ça et ce qui arrive à Damian ? interrogea Bobby Lee pendant que je cherchais mon chemin dans le labyrinthe mental où Kaazim venait de me jeter.

— Anita a absorbé le pouvoir de Notre Mère à Tous, mais elle est jeune et inexpérimentée. C'est un peu comme si tu filais un fusil automatique à un bébé. Entre de bonnes mains, c'est un outil parfaitement sûr, mais entre de mauvaises mains il peut faire un carnage.

— Mais encore ? demandai-je.

— Et si c'était toi la cause des problèmes de Damian, Anita ? Ce pouvoir qui coule en toi et que tu ne sais pas contrôler. Damian est ton serviteur vampire, et tu l'évites de presque toutes les façons possibles, mais le pouvoir d'un vampire est attiré par ses serviteurs. Tu as beau ne pas t'occuper de Damian, ton pouvoir le fait, lui.

— Ce n'est pas moi qui lui inflige ça, protestai-je.

— Ça ne ressemble pas au pouvoir d'Anita, renchérit Damian.

— Vous ne m'écoutez pas ou quoi ? Ce n'est pas le pouvoir d'Anita. Il réside en elle, mais il ne lui appartient pas.

— De quoi parles-tu ? demandai-je.

— Attends un peu. Tu es en train de dire que c'est le pouvoir de la Mère de Toutes Ténèbres, reformula Damian.

— Presque, tempéra Kaazim.

— Comment ça, presque ? m'énervai-je.

— Je ne dis pas que c'est le pouvoir de la Mère de Toutes Ténèbres. Je dis que c'est la Mère de Toutes Ténèbres.

— Non. Elle a tenté de s'emparer de mon corps, mais je l'en ai empêchée.

— Vraiment ? Ne l'aurais-tu pas plutôt aidée à faire exactement ce qu'elle voulait ?

Je secouai la tête.

— Elle est morte.

— Tu as dévoré son pouvoir, sa vie, son esprit, et c'est tout ce qu'elle était : un esprit. Ça n'a peut-être pas marché de la façon qu'elle

avait prévue, mais elle est en toi.

— Ce qu'elle voulait, c'était me contrôler, et elle ne me contrôle pas.

— Exact, mais si elle est là-dedans, Anita, elle doit être en train d'essayer de comprendre comment tu fonctionnes. Un peu comme quand tu achètes une nouvelle voiture. Ce qui arrive à Damian, c'est elle qui tâtonne avec l'accélérateur ou qui apprend à tourner le volant dans les virages.

— Non, dis-je très fermement.

— Alors, si ce n'est pas la Mère, c'est son pouvoir, et parce que tu n'as pas tissé un lien assez étroit avec Damian son pouvoir le traite comme un vampire fugitif.

— Un vampire fugitif ? Qu'est-ce que c'est, bordel ?

— Quand elle était plus tangible, il arrivait que des vampires qu'elle souhaitait garder près d'elle s'enfuient aussi loin qu'ils le pouvaient. Elle nous envoyait les chercher pour les lui ramener. Puis son pouvoir a grandi, et elle a pu les traquer elle-même dans leurs rêves, les tourmenter jusqu'à ce qu'ils se plient à sa volonté.

Je réfléchis à tout ce que Kaazim venait de me dire.

— Qu'est-ce que je peux faire pour me rapprocher de Damian ? Je veux dire, il est déjà à côté de moi, et je lui tiens la main.

— Tu appartiens à la lignée de Jean-Claude, ou, du moins, ton pouvoir lui appartient, ce qui signifie que le désir est ta monnaie d'échange, Anita.

Je le dévisageai fixement.

— Pourquoi me regardes-tu comme ça, Anita ? Tu as déjà couché avec Damian, et il est plutôt séduisant pour un homme. Pourquoi le fuis-tu ainsi ?

— J'ai promis à Damian et à Cardinale que je respecterais leur monogamie.

— Elle a emporté ses fringues, Anita. Je pense que c'est fini, fit remarquer Bobby Lee.

Je secouai la tête.

— Cardinale est une vraie diva ; elle a toujours des réactions extrêmes.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Damian.

— Que ce serait bien son genre d'avoir déménagé ses fringues pour tester ton amour.

— Pour voir si elle me manquerait vraiment ?

— Quelque chose comme ça.

Il secoua la tête.

— J'ai passé des siècles à ramper devant Celle-qui-m'a-créé. Je ne recommencerai pas. (D'un large geste, il désigna la chambre qui semblait être celle de n'importe qui sauf la sienne). J'ai déjà fait assez

d’efforts pour Cardinale.

— S’ils ne sont plus ensemble, tu n’es plus tenue par ta promesse de respecter leur monogamie, déclara Kaazim.

— J’ai senti combien tu l’aimes, dis-je à Damian.

— Tu tiens ma main. Je vais baisser mes boucliers, et tu vas sentir ce que je ressens exactement.

— Si tu baisses tes boucliers, je le sentirai aussi, intervint Nathaniel.

— Je sais.

— Pourquoi veux-tu que je sache ce que tu ressens vis-à-vis de Cardinale ? demandai-je.

— Tu es nerveuse, Anita, nota Kaazim. Pourquoi ?

— Je ne sais pas trop.

— Si tu ne veux pas coucher avec moi, c’est ton droit.

Damian retira sa main de la mienne, rompant la connexion physique entre nous. Il était toujours couvert de son propre sang tel un figurant dans un film d’horreur. J’imagine qu’on avait tous les trois l’air de s’être échappés d’un plateau de tournage.

— Ce n’est pas que je ne te désire pas, Damian. Tu es très beau.

— Dans ce cas, pourquoi hésites-tu ? insista Kaazim.

— Franchement, ça ne te regarde pas.

— Ça me regarde puisque tu m’as demandé mon avis.

— Merci de me l’avoir donné, mais maintenant tais-toi.

— Tu as détruit notre Reine, Anita. Notre mode de vie et notre raison d’exister. Maintenant, tu es notre Reine ténébreuse, et Jean-Claude est notre Roi. Comment ton bien-être pourrait-il ne pas nous regarder ?

Présenté comme ça, c’était dur de protester, mais j’avais quand même drôlement envie de le faire.

— Et en quoi ça te regarde, avec qui je couche ?

— Si tu descendais d’une lignée qui se nourrit de violence, je te dirais de faire du mal à Damian. Une lignée qui se nourrit de terreur, je te dirais de lui faire peur. Mais ton pouvoir passe par le désir.

— Je peux aussi me nourrir de colère.

— Alors énerve-le et lie-le à toi avec des cris de rage. Frappe-le si besoin. Ça te fera plus d’énergie à siphonner.

— Si ça ne dérange personne, je préférerais juste du sexe, intervint Damian.

— Je vote pour, acquiesça Nathaniel.

J’attendis que Damian proteste qu’il était toujours hétéro, mais il se contenta de me regarder fixement.

— Anita, lança Bobby Lee, pourquoi tu fais autant d’histoires ?

— Je ne crois pas que ce soit bizarre de rechigner à allonger la liste de mes amants réguliers. Elle est déjà trop longue pour que je

puisse accorder suffisamment d'attention à chacun.

— Si c'est la seule chose qui t'inquiète, Anita, je suis un grand garçon vampire. Je ne m'attends pas à recevoir des cœurs et des roses. (Damian regarda autour de lui). Côté fleurs, j'ai eu ma dose pour un bon moment.

— Je ne te crois pas.

Il me tendit sa main.

— Baisse tes boucliers et touche-moi. Je vais te le prouver.

— Oui, Anita, vas-y. Touche-le, et on saura ce qu'il ressent vraiment. Pas d'engagement, pas de promesse – touche-le juste, me pressa Nathaniel en me serrant contre lui et en parlant tout près de ma joue.

Avec un soupir, je pris la main de Damian. Elle était étrangement tiède pour quelqu'un qui avait perdu autant de sang et ne s'était pas nourri depuis. Nous entrelaçâmes nos doigts, nous regardâmes dans les yeux et baissâmes nos boucliers. Nathaniel continua à me serrer contre lui mais sans faire de geste pour toucher le vampire.

Je faisais très attention à ne rien éprouver, mais Damian, lui, éprouvait des tas de choses. Il était triste, en colère, perdu, et par-dessus tout fatigué. Comme beaucoup de gens intensément jaloux, Cardinale avait fini par l'user émotionnellement. Je cherchai cet amour que j'avais entrevu quelques heures plus tôt dans le bureau du *Danse Macabre*, et je ne pus le trouver. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Que je m'étais trompée, qu'il n'avait pas vraiment existé, ou que Cardinale en avait bu les dernières gouttes, comme si l'amour était une tasse qu'on remplissait de tendresse, d'attentions, de joie, de sexe et de toutes ces choses qui font un couple, mais que la cruauté, le chagrin, la douleur, la jalousie et la colère pouvaient vider de même ?

— Je suis vraiment désolée, Damian, finis-je par dire.

— Nous le sommes tous les deux, ajouta Nathaniel.

— Je suis à bout. Je ne peux pas continuer, lâcha le vampire.

— Continuer quoi ? demandai-je.

— Avec Cardinale.

— Tu en as fini avec elle.

Il acquiesça.

— Je crois.

— D'accord. Allons nous laver.

Comme nous étions toujours connectés émotionnellement, je perçus l'éclair d'espoir et le désir planqué derrière. Son besoin de faire l'amour avec moi était si intense qu'il me coupa le souffle l'espace d'une seconde. Je me hâtai de remettre mes boucliers en place, et, tout à coup, il ne resta que ma main dans la sienne – ce qui était agréable, mais très loin de l'intimité que nous venions de partager.

Nathaniel tressaillit comme si la brusque fermeture de mes

boucliers lui avait fait mal.

— Ça va ? m'inquiétai-je.

— Préviens-moi la prochaine fois qu'on est tous reliés comme ça, Anita. C'est foutrement douloureux.

— Pardon. Je n'ai pas fait exprès.

— Je suis désolé que tu aies senti mon besoin et que ça t'ait mise mal à l'aise, dit Damian en essayant de retirer sa main de la mienne.

Mais je m'y accrochai.

— C'était une émotion un peu intense, concédai-je, mais ça va. Tu as le droit de ressentir ce que tu ressens.

— Ça ne t'a pas effrayée ?

— Tout le monde aime se sentir désiré, et notre lien métaphysique nous oblige à nous désirer les uns les autres. Comme l'a dit Kaazim, le désir est la monnaie d'échange de ma lignée.

— Je sais que ça te gêne, mais je suis content que ça ne soit pas la terreur, ou la rage, ou toutes ces autres choses horribles.

— Je ne peux pas t'en vouloir. Et, franchement, le sexe n'est pas un sort pire que la mort. Je sais que l'Amoureux de la Mort pouvait se nourrir de chaque décès qu'il provoquait. Ça, c'est une lignée à laquelle je ne voudrais pas appartenir. Celle de Jean-Claude est loin d'être la pire.

— En effet.

— Tu ne peux pas savoir à quel point tu dis vrai, lança Kaazim.

Un léger tremblement parcourut son corps, et je compris qu'il venait de frissonner. Les Arlequin contrôlent très bien les manifestations de leurs émotions d'habitude ; ce qu'il se rappelait devait être vraiment affreux. Je ne lui demandai pas de quoi il s'agissait : j'ai déjà assez de mauvais souvenirs comme ça.

— Allez, on va se doucher, dis-je en entraînant Damian vers la salle de bains.

— Harris a dit qu'il avait reçu l'ordre de ne pas vous laisser tous les trois sans surveillance, intervint Bobby Lee.

— Ah oui ! C'est vrai.

— Donc, laissez la porte ouverte.

— Je voudrais un peu plus d'intimité que ça.

— Je sais bien, chérie, et j'adorerais te la laisser, mais si tu fermes cette porte et qu'il y a un problème je ne veux pas devoir expliquer à Jean-Claude, à Micah ou à n'importe lequel de tes autres amoureux que tu as été blessée parce qu'on était trop pudiques pour t'obliger à laisser la porte ouverte.

Je soupirai, mais je ne pouvais pas lui en vouloir. A sa place, moi non plus je n'aurais pas voulu avoir à expliquer ça.

— D'accord, mais tenez-vous à l'écart pour me laisser l'illusion que personne ne nous observe.

— Tout ce que tu voudras, chérie.

— Menteur.

Il grimaça.

— Désolé.

— On comptait faire l'amour sous la douche, une fois qu'on sera propres, et si tu peux voir, Anita va se sentir super mal à l'aise, se plaignit Nathaniel.

— Je ne me souviens pas d'avoir accepté de faire l'amour sous la douche, protestai-je.

Nathaniel me dévisagea patiemment.

— Anita, on vient d'essayer de dormir avec Damian, et il a quand même cauchemardé et transpiré du sang. Ça n'a rien arrangé.

— Ça a aggravé la situation, concédai-je à regret.

— J'ai saigné un peu plus que la dernière fois, mais pas tant que ça, tempéra Damian. Et le cauchemar était un peu moins affreux.

— Tu vois ? insista Nathaniel.

— Non, je ne vois pas pourquoi le sexe serait la réponse à tous les problèmes, m'obstinai-je.

— Pas à tous les problèmes. Parfois, la solution, c'est de tuer des gens. Tu préfères ça ? demanda Nathaniel.

— Non, grognai-je de mauvaise grâce.

— Si vous commencez à baiser dans la douche, on détournera les yeux, offrit Bobby Lee.

— Pas moi, contra Kaazim, de peur que ce soit pile le moment que Damian choisira pour leur faire du mal.

Bobby Lee soupira.

— Kaazim, c'était un mensonge de courtoisie pour qu'Anita se sente mieux.

— Ah ! Désolé. J'ai tout gâché, c'est ça ?

— Laissez tomber, dis-je.

Nathaniel nous entraîna tous les deux vers la salle de bains.

— Vous comptez vraiment faire l'amour sous la douche ? interrogea Damian à voix basse, même s'il savait que les métamorphes l'entendraient de toute façon.

Parfois, une illusion, c'est tout ce à quoi on peut se raccrocher.

— Oui, répondit Nathaniel.

— Non, dis-je en même temps.

— C'est bon de savoir qu'on a pris une décision, commenta Damian sur un ton mi-sarcastique, mi-rieur.

— Si ce n'était pas dans la douche, je pensais qu'on pourrait utiliser le lit une fois propres, mais maintenant on a un public, et Anita ne voudra rien faire devant Bobby Lee et Kaazim.

Damian jeta un coup d'œil aux deux gardes par-dessus son épaule.

— Je n’aime pas trop qu’on me regarde non plus.

— Moi si, mais je ne pense pas que ce soit des voyeurs, et vous n’êtes pas des exhibitionnistes. Donc, ce sera dans la douche, conclut Nathaniel.

Damian toucha le sang séché sur son visage.

— Quoi qu’on fasse, je veux d’abord me nettoyer.

— Ne t’en fais pas. Il ne se passera rien tant qu’on ne sera pas propres, le rassura Nathaniel.

— Je n’ai toujours pas accepté qu’il se passe quelque chose après, lui rappelai-je.

— Lavons-nous d’abord, et on verra ensuite, dit Nathaniel sur un ton conciliant.

Mais il semblait bien plus guilleret que moi, ou même que Damian. Le vampire se montrait étrangement réticent depuis que Nathaniel avait pris son parti. Craignait-il que ce dernier en ait après sa vertu ? Il n’avait pas de souci à se faire sur ce point. Nathaniel l’aurait défloré depuis belle lurette s’il pensait qu’il le souhaitait. Je me gardai bien de le dire à voix haute, mais si Nathaniel insistait pour qu’on couche ensemble je ne manquerais pas de rassurer Damian.

CHAPITRE 10

Damian actionna le robinet, mais je fis le calcul dans ma tête et dis :

— C'est une douche normale. On ne tiendra jamais à trois dedans.

Damian me dévisagea, l'air encore plus affligé avec son masque de sang séché.

— Je peux me laver ici, et vous dans votre salle de bains.

— Pourquoi on ne va pas tous les trois dans la nôtre, vu qu'elle est plus grande ? lança Nathaniel.

J'acquiesçai.

— C'est ce que j'allais suggérer.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment. On vient tous les trois de faire un horrible cauchemar avec d'horribles effets secondaires, dis-je en regardant le sang qui collait ma lingerie à ma peau. Je crois qu'aucun de nous n'a envie de rester seul pour le moment.

— Ça ne me tente pas trop, non, avoua Damian.

— Je n'ai presque jamais envie de rester seul, dit Nathaniel en prenant la main du vampire et en me poussant devant eux vers la porte de la chambre.

Bobby Lee et Kaazim s'étaient postés près du lit, à un endroit depuis lequel ils pouvaient voir à l'intérieur de la salle de bains.

— Quelque chose ne va pas ? s'enquit Kaazim.

— La douche est trop petite, répondit Nathaniel en continuant à avancer.

Bobby Lee se précipita pour nous ouvrir la porte avant qu'on ne l'atteigne. Je me mis à rire.

— Pourquoi tu es si pressé ?

— Vous ne vouliez pas vous nettoyer ?

— Si.

— Plus vite ce sera fait, mieux ça vaudra.

Je fronçai les sourcils et jetai un coup d'œil à Damian, dont l'expression m'apprit que lui non plus ne comprenait pas l'empressement de Bobby Lee. Le rat-garou nous précéda dans le couloir jusqu'à la chambre que je partage avec Micah et Nathaniel. Kaazim ferma la marche, et nous nous retrouvâmes devant la pièce où nous ne nous étions pas arrêtés quelques minutes plus tôt.

Bobby Lee ouvrit la porte. Nathaniel nous entraîna – nous tira, presque – tous les deux à l'intérieur et vers la salle de bains.

Notre chambre est un mélange de nos personnalités, avec trois murs peints en vert amande et le dernier – celui contre lequel est

adossée la tête de lit – dans un mauve soutenu presque violet. Le lit en cent quatre-vingts de large est recouvert d'un édredon à motif cachemire vert et violet, un compromis par rapport au motif plume de paon que convoitait Nathaniel. Je pensais que le cachemire ferait moche, mais non. Des coussins verts, violets et bleu canard de diverses tailles sont artistiquement disposés sur le dessus.

Un pingouin en peluche niche entre eux. Il jure un peu avec le reste de la déco, mais Sigmund était déjà mon doudou longtemps avant que je ne rencontre les hommes de ma vie. D'autres pingouins sont disposés dans le coin du fond et autour d'un fauteuil : l'équivalent de la moitié de ma collection. L'autre est restée dans la maison de Jefferson County. Sigmund est le seul qui fait la navette avec moi. Je ne dors plus que très rarement avec, parce que, quand on est trois ou plus, il n'y a pas de place pour lui, mais j'aime bien le savoir pas trop loin de moi quand je suis au *Cirque*.

Une mosaïque de photos encadrées recouvre un des murs, parce qu'il y a plus de place ici qu'à la maison. La plupart des clichés sont des instantanés de nous tous, et quand je dis « nous tous », j'entends que presque tous les gens avec qui nous couchons ou avons un lien étroit se trouvent quelque part là-dedans. Au début, Micah avait inclus des photos de sa famille, mais j'ai protesté que ça me faisait bizarre de m'envoyer en l'air sous le regard de ses parents et de ses frère et sœur ; du coup, il les a mises dans le salon de la maison de Jefferson County, au milieu des photos de nous deux gamins et de ma propre famille (celles-ci ont été ajoutées contre mon gré).

Nathaniel n'a pas de photos de famille, ni de photos de lui enfant. Il s'est enfui de chez lui sans rien d'autre que les vêtements sur son dos. Il avait sept ans quand son beau-père a battu à mort son frère aîné sous ses yeux. La dernière chose que lui a dite Nicholas en agonisant, c'était de s'enfuir, et c'est ce que Nathaniel a fait. Je sais qu'il regrette de ne pas avoir de photos de son frère ou de sa mère, qui est morte de ce qu'il pense avoir été un cancer, mais il était trop petit quand c'est arrivé et il ne peut pas en être sûr. Il aurait bien voulu les ajouter à cette collection, qui était son idée à la base.

Sous la mosaïque se trouve une bibliothèque basse qui contient surtout des romans jeunesse, parce que c'est ce qu'on se lit à voix haute le plus souvent – une habitude qu'on a prise quand Nathaniel nous a dit que personne ne lui avait jamais lu *Le Petit Monde de Charlotte*, un de mes préférés, ou *Peter Pan*, un des préférés de Micah. Depuis, on est passés à d'autres trucs, des policiers pour adultes comme la série des Nero Wolfe de Rex Stout, la série des Spenser de Robert B. Parker, et même quelques westerns de Louis L'Amour que mon père et Micah adorent. En ce moment, on se lit *Les Cent Un Dalmatiens* de Dodie Smith. Le livre est beaucoup mieux que le film,

même si Micah est si souvent parti en déplacement ces derniers mois qu'on devra sans doute recommencer au début pour se remettre dans le rythme.

Il y a un petit tapis bleu canard devant la bibliothèque, un autre beaucoup plus grand, dans les tons de violet mêlé de noir, qui recouvre le plus grand espace libre au sol, et un dernier, sur lequel nous nous tenions actuellement, qui est essentiellement vert avec quelques touches de violet. Je pensais que les différentes couleurs jureraient, mais, pour une raison qui m'échappe, elles se marient bien ensemble. Evidemment, c'est Nathaniel qui les a choisies. Micah est partiellement daltonien, et je n'ai aucun goût pour la décoration d'intérieur.

— Je parie que, dans votre penderie, il n'y a pas que les vêtements d'Anita, dit Damian.

— Non, on partage la place, confirmai-je.

— Mais elle est plus grande que la moyenne, donc c'est plus facile, ajouta Nathaniel en traversant la pièce pour aller ouvrir notre dressing.

Notre chambre est l'une des rares au *Cirque* qui en possède un, mais nous négocions avec l'entrepreneur pour voir si le mur en pierre de celle de Jean-Claude supporterait qu'on en abatte un bout comme on l'a fait dans la nôtre.

— Voilà à quoi est censée ressembler la chambre d'un couple. On voit des traces de vous trois un peu partout.

Je n'avais pas pensé à ça quand nous avions décidé de venir nous doucher ici, et apparemment Nathaniel non plus, parce qu'il étreignit Damian en disant :

— Tu ne laisseras plus jamais une femme te contrôler ainsi.

— Je ne sais pas m'y prendre avec une femme qui ne me contrôle pas.

Nous le dévisageâmes, mais le vampire semblait sérieux.

— Donc, le fait qu'Anita ne veuille pas te contrôler doit beaucoup te déranger, dit Nathaniel.

— Je crois que oui.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Bobby Lee et Kaazim cherchaient un endroit où se poster depuis lequel ils pourraient voir à l'intérieur de la salle de bains. Nous n'avions pas réglé le problème de ma répugnance à faire l'amour sous la douche avec un public, mais je commençais à être trop fatiguée pour m'en soucier. Le cauchemar avait abrégé notre nuit de plusieurs heures, et je le sentais. Relever des zombies, ça pompe de l'énergie, or je n'avais pas pris mon petit déjeuner, ni même bu de café. Soudain, j'eus faim.

— J'ai faim.

— Douche, sexe, nourrir l'ardeur, et ensuite on ira manger pour

de bon, énuméra Nathaniel.

— Pour le sexe, je ne me souviens pas d'avoir consenti, protestai-je.

— Tu n'as pas nourri l'ardeur la nuit dernière.

— Merde ! C'est vrai. Voilà pourquoi j'ai si faim.

— Tu vas vraiment nourrir l'ardeur maintenant, Anita ? interrogea Bobby Lee.

— Je crois qu'il le faut. C'est comme la soif de sang de Jean-Claude, ou la faim de chair des métamorphes. Si tu la nourris avant qu'elle devienne trop forte, tu la contrôles mieux. À mon avis, personne ici n'a envie que j'en perde le contrôle.

C'est le pouvoir qui permet à Jean-Claude de se nourrir du désir des clients du *Plaisirs Coupables* et de sexe quand il couche avec ses partenaires, moi incluse. Ça fait partie des dons de la lignée originelle de Belle Morte, mais sa version de l'ardeur – qu'il m'a transmise – ne se limite pas au désir pur : elle y mélange l'amour dans une certaine mesure. Quand je ne la nourris pas assez souvent, ma capacité de guérir la plupart des blessures revient au niveau de la capacité de récupération d'une humaine normale. Or elle m'a déjà sauvé la vie plus d'une fois.

— Dans ce cas, Kaazim et moi attendrons près de la porte.

— Jean-Claude a été très clair : nous ne devons pas les laisser sans surveillance, contra Kaazim.

— Au cas où ils se contenteraient de baiser. L'ardeur peut se propager sans crier gare à travers toute une pièce. Et je ne veux devenir le casse-croûte de personne, déclara Bobby Lee.

— Encore moins son esclave sexuel, approuva Kaazim.

— Hé, je ne change pas les gens en esclaves sexuels !

— Je ne sais pas trop, Anita. J'ai tout le temps envie de faire l'amour avec toi, dit Nathaniel.

— Tu as tout le temps envie de faire l'amour, point, répliquai-je.

Il sourit.

— Ce n'est pas faux, mais d'après ma psy je ne suis plus accro au sexe.

— C'est bon à savoir, bravo !

Mes félicitations étaient sincères.

— Je continue à beaucoup aimer ça, précisa inutilement Nathaniel, mais je n'en ai plus désespérément besoin comme avant, quand je croyais que le sexe était la seule chose qui intéressait les autres chez moi, la seule chose que j'avais à offrir.

Je touchai le côté de son visage qui n'était pas couvert de sang et lui souris.

— Tu m'intéresses pour tellement plus de choses que ça.

— Je le sais, et c'est en partie ce qui m'a permis de guérir,

acquiesça-t-il en pressant sa main sur la mienne.

— Dès qu'on sentira monter l'ardeur, on sortira dans le couloir, prévint Bobby Lee.

Je les regardai, Kaazim et lui. Ils semblaient nerveux. Je pensais pourtant que rien ne pouvait les faire flipper. Apparemment, je me trompais.

— Vous vous rendez compte que je ne peux pas réellement faire de qui que ce soit mon esclave sexuel, hein ?

— C'est déjà arrivé que quelqu'un qui avait couché avec toi veuille arrêter ? s'enquit Kaazim.

— Oui.

— Depuis que tu as hérité du pouvoir de l'ardeur ?

Je voulus répondre : « Évidemment » mais me ravisai. Merde ! Il avait raison.

— Je ne sais plus. Je… je ne crois pas.

— Donc, nous attendrons dehors à partir du moment où tu l'invoqueras.

Comme je n'avais pas d'arguments à lui opposer, je n'essayai même pas. Il y a quelques années, j'aurais protesté jusqu'à la saint-glinglin ou jusqu'à ce qu'on se dispute, mais la thérapie m'a aidée à comprendre que, parfois, il vaut mieux laisser tomber. Donc, je laissai tomber et les deux gardes allèrent se poster près de la porte de la chambre. À présent, ils ne pouvaient plus voir l'intérieur de la salle de bains. Ma pudeur était sauve.

CHAPITRE 11

La douche de notre chambre est assez grande pour qu'on y tienne largement à trois. Elle est équipée de plusieurs pommeaux ; en fait, l'eau gicle de tant de directions différentes que, quand je suis seule dedans, je n'en utilise qu'un – contrairement à Nathaniel, qui adore être attaqué par des jets d'eau de tous les côtés et les règle toujours sur l'intensité maximale.

Il ouvrit la porte vitrée et entra dans la douche pour actionner les mitigeurs. Il ne s'était même pas donné la peine d'enlever son short. Il régla la température un peu plus bas et se mit sur le côté pour ne pas être éclaboussé par l'eau froide du début. Puis il revint vers nous en la laissant couler.

— Nous sommes tous beaucoup trop habillés.

— Je crois que tu es le seul exhibitionniste ici, répliquai-je.

Il secoua la tête.

— Ce n'est pas la question. Nous sommes seuls tous les trois. Nous pouvons nous montrer nus.

— Nous ne nous sommes pas vus nus depuis la nuit où Anita nous a métaphysiquement liés à elle, fit remarquer Damian d'une voix douce et un peu triste.

— Ça ne peut pas être vrai, protestai-je.

— Tu as souvent vu Nathaniel à poil. (Damian sourit). Tout le monde l'a souvent vu se balader nu à l'intérieur du *Cirque*.

— Je suis un métamorphe. Aucun de nous n'aime être habillé.

— Micah porte des vêtements à l'extérieur de la chambre à coucher, fis-je valoir.

— Uniquement par politesse, répliqua Nathaniel en remuant les sourcils de manière suggestive.

Je ris, un peu à cause de sa mimique et un peu parce que j'étais gênée et ravie à la fois.

— C'est très attentionné de sa part, et les non-métamorphes parmi nous apprécient, déclara Damian.

Je le regardai, m'attendant à ce qu'il sourie, mais il avait l'air sérieux.

— Micah est bien monté, mais rien d'effrayant non plus.

Damian haussa un sourcil.

— Tu déconnes.

— Anita, si tu penses que ce n'est rien d'effrayant, la rumeur selon laquelle tu aimes les hommes très bien membrés doit être vraie.

— Oh ! Ce n'est pas une rumeur, gloussa Nathaniel.

Damian acquiesça.

— Je m'en doutais un peu.

La nouvelle ne semblait pas du tout le réjouir.

— Il n'y a pas que la taille qui compte avec moi, le rassurai-je. Le savoir-faire, c'est important aussi.

— En effet, dit Nathaniel en m'entourant de ses bras.

Nos visages étaient presque assez proches pour qu'on s'embrasse, et ça aurait été beaucoup plus romantique si on n'avait pas été tous les deux encore couverts de sang, mais ce dernier détail ne me parut pas si important tandis que je scrutais les yeux de Nathaniel à quelques centimètres de distance. Il eut ce sourire polisson qui dit qu'il pense à ce qu'il pourrait me faire ou faire avec moi, et je lui rendis le même.

— Désolé de n'avoir pas été à la hauteur, Anita, lança Damian.

Nous sursautâmes tous les deux et lui fîmes face toujours enlacés.

— Comment ça ? demandai-je.

— Si tu veux dire que tu n'es pas aussi bien monté que Micah, aucun de nous ne l'est, sauf peut-être Richard, ajouta Nathaniel.

— Fais-moi confiance, Damian, ce n'est pas qu'une question de taille avec moi.

Le vampire baissa les yeux.

— Alors, je suis encore plus désolé de t'avoir déçu sur d'autres points.

Nathaniel et moi échangeâmes un regard. Il haussa les épaules et me lâcha pour que je puisse m'approcher de Damian. Je lui touchai le bras, et le vampire frémit comme si je lui faisais mal.

— Damian, est-ce que tu… ?

Je cherchai une façon de le formuler, parce que, si je me méprenais et que je disais un truc de travers, je risquais de lui créer un complexe là où il n'en avait pas. Nathaniel m'aida en demandant :

— Tu crois que la raison pour laquelle Anita ne couchait plus avec toi, c'est qu'elle était insatisfaite de tes performances ?

Damian acquiesça plus ou moins sans nous regarder. Il leva ses yeux verts juste assez pour voir mon visage, et ce qu'il vit lui fit redresser légèrement la tête. Je devais avoir l'air aussi stupéfaite que je me sentais. Je finis par trouver mes mots et dis :

— Damian, je te jure que, si je n'ai pas insisté pour te prendre comme amant, ce n'est pas à cause d'un quelconque manque de savoir-faire.

— Elle ne veut pas dire que tu ne sais pas t'y prendre, clarifia Nathaniel.

Je lui jetai un coup d'œil et reportai mon attention sur le vampire devant moi.

— Évidemment pas.

— Dans ce cas, pourquoi m'as-tu exclu de cette partie de ta vie après ça ?

— Je ne sais pas, mais j'étais assez choquée de découvrir que j'avais un serviteur vampire, ce qui était censé être impossible, et un animal à appeler, ce qui n'aurait dû être possible que si j'étais une vampire.

— Souviens-toi : cette nuit-là, elle n'a pas couché avec moi du tout, dit Nathaniel.

— Tu n'es devenu mon amant que des mois plus tard, acquiesçai-je.

— Presque un an.

Damian parut choqué.

— Mais à cette époque tu vivais déjà avec Anita.

— Rétrospectivement, ça semble idiot, avouai-je, mais j'avais décidé que Nathaniel ne deviendrait pas mon petit ami.

— Pourquoi ?

— C'est difficile à expliquer, mais ça me paraissait la meilleure chose à faire.

— Le fait qu'elle m'ait accueilli dans sa maison et dans sa vie sans coucher avec moi m'a aidé à comprendre que j'avais de la valeur en tant que personne et pas seulement en tant que partenaire sexuel, expliqua Nathaniel. Avant, j'étais persuadé que je n'avais à offrir que ma beauté et mon savoir-faire au lit.

— Tu veux dire que ne pas coucher avec elle a été une bonne chose ? s'étonna Damian.

Nathaniel sourit.

— Sur le coup, ça m'a rendu dingue, mais à long terme, oui, parce que ça m'a permis de voir qu'elle tenait à moi même sans le sexe. Et que, du coup, j'avais peut-être autre chose à offrir que mes prouesses sexuelles et mon physique.

Damian me dévisagea.

— D'accord, je vais poser la question que j'ai toujours eu peur de poser : pourquoi suis-je le seul homme avec lequel tu as couché une fois et que tu n'as plus jamais désiré par la suite ?

— Tu ne l'es pas. J'ai nourri l'ardeur avec Byron une seule fois.

— D'accord, pourquoi suis-je le seul homme hétéro avec lequel tu n'as couché qu'une fois ?

Je cherchai une raison et n'en trouvai pas.

— Aucune idée.

L'expression de Damian dit qu'il ne me croyait pas.

— N'importe quelle femme sait pourquoi elle ne désire pas un homme.

— J'ai toujours commencé par lutter pour ne pas coucher avec les hommes de ma vie : Jean-Claude, Richard, Nathaniel… Les deux seuls avec lesquels j'ai fait l'amour dès notre première rencontre, et continué par la suite, sont Micah et Nicky.

— Tu as couché avec Sin lors de votre première rencontre, fit remarquer Nathaniel.

Je secouai la tête.

— C'est différent. La Mère de Toutes Ténèbres avait roulé notre esprit à tous les deux, et utilisé Sin comme le reste des tigres-garous qu'elle avait choisis – pour créer une diversion et m'empêcher d'interférer avec ses plans.

Une fois, Damian m'a demandé pourquoi j'ai fini par aller voir un psy. Sur le coup, je n'ai pas voulu répondre parce que Cynric – Sin – me posait un tas de problèmes. Je pensais que c'était à cause de son âge, parce qu'il avait seize ans lors de notre première rencontre et dix-huit quand il a emménagé avec nous, mais j'ai fini par comprendre que ce n'était pas ça. Ma réticence envers lui venait du fait que je considérais notre première nuit ensemble comme un viol. Tous les tigres-garous présents cette nuit-là me rappelaient que la Mère de Toutes Ténèbres avait sexuellement abusé de nous. Elle avait utilisé d'autres corps pour le faire, mais aucun de nous n'avait consenti.

Crispin et Domino ont plus ou moins mon âge – quelques années de plus pour l'un, quelques années de moins pour l'autre – mais eux non plus ne font pas partie de mes amants principaux. Il m'arrive de nourrir occasionnellement l'ardeur avec eux, mais, au final, ils sont marqués du sceau de la même infamie que Sin à mes yeux. Ils me rappellent un événement traumatisant. Ils me rappellent la perte de contrôle, l'absence de choix, mon réveil le lendemain matin dans un lit plein d'étrangers dont je connaissais à peine le nom mais avec lesquels je m'étais livrée à une orgie.

Domino et Crispin se sont trouvés d'autres chéries, mais pas Sin. Il était le seul qui insiste pour faire sa vie avec moi alors que je trouvais sans cesse des raisons de le rejeter. Il avait seize ans et il était vierge quand notre Ténébreuse Môman a roulé notre esprit à tous les deux et s'est servie de mon corps pour le dépuceler. Du coup, je ne savais pas comment me comporter vis-à-vis de lui, et c'est à ce moment qu'il a choisi de se faire appeler Sin – oui, « Péché ». Vous parlez de retourner le couteau dans la plaie !

— Je ne sais pas à quoi tu penses, mais ça n'a pas l'air bon du tout, commenta Damian.

— Tu as été très franc avec moi, donc je vais tâcher de l'être aussi avec toi. Un jour, tu m'as demandé pourquoi j'avais finalement entamé une thérapie. La vérité, c'est que c'était à cause de Cynric – Sin. Je considère toujours notre première nuit ensemble comme un viol. Nos corps étaient là, mais c'était la Mère de Toutes Ténèbres qui les utilisait. Une des raisons pour lesquelles je suis moins attachée à Sin et ne cesse de mettre notre lien à l'épreuve, c'est qu'il me rappelle cette fameuse nuit.

Damian ouvrit la bouche pour répondre, la referma et lâcha enfin :

— Ça, c'était franc.

— Trop pour toi ?

— Non, non, je suis juste désolée que tu te sentes… « victimisée » par ce qui s'est passé. Je ne m'étais pas rendu compte que tu le voyais comme… comme ça.

— Tu peux dire le mot, Damian. Tu ne t'étais pas rendu compte que je le voyais comme un viol.

— Je suis un homme, et, de mon vivant, j'étais un Viking. Je ne peux pas utiliser ce mot à la légère.

— Je n'y avais jamais réfléchi, mais j'imagine que tu ne trouvais pas ça mal à l'époque.

— Je ne suis pas sûr que la notion de bien ou de mal s'applique dans ce cas, mais, culturellement, nous étions des pillards. Nous ne nous contentions pas de violer des femmes, nous les enlevions et nous les ramenions chez nous, ou nous les vendions comme esclaves à d'autres gens pour qu'ils puissent les violer à leur tour. Une des choses les plus difficiles dans le fait de vivre au XXIe siècle, c'est de repenser à des choses que j'ai faites il y a des centaines d'années et de devoir vivre avec leur souvenir.

— Tu ne pensais pas que c'était mal ?

— Pas pendant que je le faisais, non, et si tu me demandes de t'expliquer pourquoi ma réponse ne te plaira pas. Je sais qu'elle n'a pas plu à Cardinale.

— Je ne suis pas Cardinale.

— Non, mais tu es une femme moderne qui considère que son corps lui appartient. Tu ne te vois pas comme la propriété de quiconque, et surtout pas d'un homme. Tu ne peux pas comprendre combien c'était différent dans la plupart des cultures il y a un millénaire.

— J'ai des souvenirs de Jean-Claude qui datent de plusieurs siècles.

— Mais il a été élevé par sa mère et ses sœurs, puis une noble l'a choisi pour devenir le compagnon de son fils et héritier. Il a appartenu à la cour de Belle Morte pendant des centaines d'années, et elle était très indépendante. Il a passé sa vie entouré de femmes fortes. Moi pas, jusqu'à ce que Celle-qui-m'a-créé m'emporte. Elle est maléfique et horriblement jalouse, et elle dirige tout ce qui l'entoure.

— Tu veux dire que Jean-Claude n'a jamais adhéré à cette façon de considérer les femmes et que, donc, il ne peut pas partager ça avec moi.

— Exactement.

— On est en train de gaspiller toute l'eau chaude, prévint

Nathaniel. Nous le regardâmes comme si nous avions oublié d'où venait toute cette vapeur.

— Si on continue à discuter, je ferme les robinets histoire de l'économiser pour quand on se lavera.

— On a tous besoin de se laver.

— Vous n'avez qu'à vous doucher ici tous les deux, dit Damian. Moi, je retourne dans ma chambre.

Il commença à s'éloigner, mais je lui saisis le bras.

— Ne t'en va pas, Damian.

Il baissa les yeux vers ma main posée sur son bras, puis les leva vers mon visage.

— Donne-moi une seule raison de rester, Anita.

— Jean-Claude pense que c'est parce que je te tiens à distance que tu es malade. Que notre triumvirat a besoin de plus d'intimité pour bien fonctionner.

— Ça rejoint ce que disait Kaazim : le sexe est le pouvoir de la lignée de Jean-Claude, ajouta Nathaniel.

Damian le dévisagea.

— Il faudra sans doute négocier des limites entre nous trois.

Nathaniel se fendit d'un large sourire mi-taquin, mi-quelque chose de plus.

— Alors, négocions en nous lavant, parce que j'aimerais utiliser une partie de l'eau chaude pour le sexe négocié qui viendra après.

Damian et moi nous regardâmes. Il me lança une question muette de ses yeux verts sertis dans un masque de sang. Je haussai les épaules.

— Ça me va.

Il sourit.

— Comment résister à un baratin aussi enjôleur ?

Je fronçai les sourcils.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Il me pressa la main.

— Ça veut dire d'accord.

Je pris le « d'accord » et laissai tomber le reste. Un obstacle à la fois. Si vous essayez de les sauter tous en même temps, vous vous étalez par terre, et tout part en quenouille. Nous entrâmes tous les trois dans la douche en nous donnant beaucoup de mal pour que cela ne se produise pas.

CHAPITRE 12

Lorsque nous fûmes propres, nos longs cheveux collés à nos épaules (et à tout le reste de son corps, dans le cas de Nathaniel), je libérai l'ardeur. Kaazim m'avait accusée de changer les gens en esclaves sexuels. Je n'y croyais pas, mais c'était ce pouvoir qui lui faisait penser ça. Je me concentrai enfin dessus, et, oui, la faim était là, comme elle l'est presque toujours quand je m'autorise à l'écouter. Quand elle est bien nourrie, c'est comme si j'avais besoin de manger normalement, une légère sensation de vide à combler, mais, si je laisse passer plus de six heures, c'est comme si j'avais sauté plusieurs repas et que j'étais affamée.

Je traite l'ardeur comme je traite ma faim ordinaire : j'essaie de l'oublier pendant que je suis occupée à autre chose, ce qui signifie que je n'avais presque rien avalé la nuit précédente et pas nourri l'ardeur du tout. Plus j'avale d'aliments solides, plus l'ardeur est facile à contrôler. J'avais dormi, mais aucun d'entre nous n'avait petit-déjeuner. Je suis censée être la Maîtresse de Damian et de Nathaniel, aux commandes de notre triumvirat et responsable de nous trois. Ce que j'aurais été si j'avais mangé quelque chose au cours des seize dernières heures ou nourri l'ardeur au cours des douze dernières.

Je n'avais pas fait exprès d'oublier de manger, et c'est rare que je reste si longtemps sans coucher avec un de mes partenaires, mais la journée avait été chargée. Micah était parti en déplacement pour la Coalition, emmenant un de mes casse-croûte principaux avec lui. Damian avait demandé qu'on s'abstienne de faire l'amour pendant qu'il serait dans le lit avec Nathaniel, Jean-Claude et moi, donc, j'avais raté une autre occasion.

Jean-Claude avait bu du sang, qui est sa principale source d'énergie ; pour lui, le sexe n'est qu'un complément. Pas pour moi. C'est ce qui m'empêche de partager sa soif de sang ou celle de Damian, et la faim de chair de Richard et de Nathaniel. C'est ce qui m'aide à contrôler toutes les bêtes que je porte. Ce qui me permet de ne pas devenir un monstre. Nourrir l'ardeur, c'est comme donner à un monstre de la bouffe achetée en supermarché pour éviter qu'il n'arrache la gorge des gens.

Je libérai l'ardeur et elle nous submergea en rugissant, parce que j'avais été arrogante et que j'avais négligé la plupart de mes mesures de sécurité. La minute d'avant, nous étions tous debout dans la douche comme des adultes nus mais raisonnables, et, soudain, nous ne fûmes plus que mains et bouches qui voulaient juste toucher, embrasser, sucer et mordre.

Damian était pressé contre mon dos aussi étroitement que possible, un bras autour de ma taille et l'autre tournant ma tête sur le côté pour dénuder mon cou. Nathaniel s'agenouilla devant moi, ses doigts jouant entre mes jambes, sa bouche piquant des baisers le long de ma cuisse. Damian me serrait si fort que je sentais son sexe contre mes fesses, mais il ne bandait pas parce que lui non plus ne s'était pas nourri. Tant qu'il n'aurait pas bu de sang, il ne pourrait pas m'alimenter.

Nathaniel leva les yeux le long de mon corps. Ses yeux étaient à leur plus foncé, d'un vrai violet soutenu. Il lécha de l'eau sur ma cuisse, et cela seul me fit frissonner. Le bras de Damian se crispa autour de ma taille, me clouant contre lui, et ce léger supplément de force me coupa le souffle.

— Empoigne-lui les cheveux pour la tenir pendant que tu la mordras, lança Nathaniel en écartant juste assez sa bouche de ma cuisse pour parler.

Damian hésita. Je frottai mon cul contre son bas-ventre en réclamant :

— S'il te plaît.

Il saisit mes boucles et tira dessus pour tendre mon cou.

— Plus fort, dis-je.

— Plus fort, dit Nathaniel en écho.

Damian hésita de nouveau.

— Vas-y ! m'impatientai-je.

Il s'exécuta, et je poussai de petits gémissements de plaisir pour le récompenser.

— Je vais lui mordre la cuisse pendant que tu lui mordras le cou, annonça Nathaniel.

J'étais encore assez consciente pour demander :

— Tu comptes me mordre où exactement ?

Il posa ses dents à l'endroit qu'il avait choisi.

— Oui, soufflai-je.

Damian s'était refroidi. Il se contrôlait tellement – et c'était une partie du problème entre lui et moi. Nous faisions tellement attention chacun de notre côté que, réunis, c'était pire. Il suffit que je pense ça pour que chacun de nous commence à se retrancher dans sa propre tête.

— Non, pas cette fois ! protesta Nathaniel.

Et il me mordit assez fort pour que je crie, de surprise plus que de douleur.

Damian hésitait toujours.

— Seigneur, pitié ! m'exclamai-je, frissonnant encore de la sensation des dents de Nathaniel plantées dans ma cuisse.

En baissant la tête vers lui, je vis que ses yeux avaient pâli et viré

au bleu-gris – des yeux de léopard. Sa bête déversa une énergie chaude sur moi et sur le vampire dans son dos. Ce fut suffisant. Je sentis Damian se raidir tandis que Nathaniel grognait sans que ses dents lâchent ma cuisse. Damian me mordit à son tour, plantant ses crocs dans mon cou.

Je criai et le sentis commencer à sucer. Nathaniel leva la tête de ma cuisse, la bouche maculée de mon sang. Il gronda, puis se pencha pour me lécher entre les jambes. D'un côté, j'avais envie qu'il le fasse, et de l'autre j'avais peur. Dans quelle mesure contrôlait-il sa bête ? Que restait-il exactement de lui tandis qu'il jouait avec la partie la plus intime de mon corps ?

Il avait laissé une trace sanglante de ses dents sur ma cuisse. Je ne voulais pas qu'il recommence à cet endroit, mais Damian se nourrissait dans mon cou, et je ne pouvais pas parler, ne pouvais émettre aucun autre son que de petits gémissements. Nathaniel m'aimait ; jamais il ne me ferait mal plus que je ne voulais. J'avais confiance en lui. Je me le répétai en boucle tandis qu'il me faisait jouir. Et, alors que je me tordais de plaisir entre le vampire qui buvait mon sang et le léopard-garou qui léchait les derniers vestiges de mon orgasme entre mes jambes, celui-ci me prit entre ses dents comme si j'étais un morceau de viande, et il commença à mordre.

CHAPITRE 13

Nathaniel me laissa sentir la pression de ses dents sur ma chair sensible, appuyant doucement comme en une menace ou une promesse. Le sexe de Damian durcissait contre mes fesses. Le vampire releva la tête et prit une longue inspiration comme quelqu'un qui remonte à la surface avec les poumons vides et en feu. Le sentir frissonner contre moi me fit frissonner aussi, et le petit morceau de moi que Nathaniel tenait entre ses dents remua. La traction augmenta, et ce fut entièrement ma faute.

Nathaniel émit un son mi-rire mi-grognement sans me lâcher. Je luttai pour ne pas me tordre tandis que la pression de ses dents s'accentuait lentement. Ça n'était toujours pas douloureux, mais tout le jeu consistait à promettre de me faire mal sans m'en faire réellement.

Les mains de Damian se crispèrent dans mes cheveux et autour de ma taille, plus par réflexe que par choix : son corps réagissait au mien, mais cela me plut, et je le lui fis savoir en chuchotant :

— Oui, Damian, oui.

Nathaniel mordit un peu plus fort.

— Non, Nathaniel.

Il mordit plus fort quand même, et je hoquetai.

— Orange, dis-je, ce qui était notre signal pour indiquer qu'il fallait y aller mollo.

Il mordit encore plus fort.

— Rouge !

Nathaniel cessa de mordre et, après m'avoir donné un dernier grand coup de langue, s'écarta de moi pour me contempler de ses yeux couleur lavande, d'un regard qui se voulait innocent mais qui contenait trop de malice provocante pour y parvenir.

Il se releva et je me retrouvai soudain prise en sandwich entre Damian et lui. Nathaniel passa ses bras autour de nous deux, encourageant le vampire à se presser encore plus fort contre mon dos et faisant de même contre le devant de mon corps. La sensation me fit convulser de plaisir, ce qui fit bander les deux hommes plus fort, si fort que je me demandai si ça n'était pas douloureux pour eux. Si j'y pensais, je poserais la question plus tard, mais, là tout de suite, j'étais presque submergée de désir, et le simple contact de leurs érections me fit crier.

Nathaniel me lécha le cou à l'endroit où Damian m'avait mordue. Le vampire me lécha par-dessus, et ils continuèrent chacun à leur tour, jusqu'à ce que je pousse un petit gémissement de plaisir et de

frustration mêlés. Je voulais qu'ils fassent autre chose.

Nathaniel se pencha par-dessus mon épaule, et ce fut le sursaut de Damian qui me fit percuter qu'il venait d'embrasser le vampire. Je tournai la tête pour regarder. Durant toutes nos négociations, Damian n'avait jamais mentionné qu'il refusait que Nathaniel l'embrasse, et, dans ce genre de relation, tout ce qui n'a pas été discuté en détail donne une marge de manœuvre au plus entreprenant.

Damian s'était figé, mais pas écarté. Je ne savais pas s'il appréciait, ou s'il était tellement choqué qu'il ne pouvait pas bouger.

Nathaniel prit cette absence de protestation pour un consentement, et son baiser se fit plus profond, plus fougueux. Il n'est pas télépathe, donc, tant que Damian ne dirait rien, il n'aurait aucun moyen de savoir que le vampire était aussi immobile qu'une statue et qu'il bandait déjà beaucoup moins contre mes fesses.

J'adorais les regarder s'embrasser à quelques centimètres de moi, pendant que j'étais prise en sandwich entre eux. Mais étais-je censée dire à Nathaniel que Damian n'appréciait sans doute pas, ou devais-je laisser le vampire se défendre tout seul ?

Le pouvoir de Jean-Claude chuchota dans ma tête :

— *Ma petite, pourquoi ne te nourris-tu pas ?*

— Nous nous contrôlons trop, répondis-je à voix haute.

Nathaniel reporta son attention sur moi et m'embrassa avec le goût de l'autre homme sur les lèvres. Il s'écarta juste assez pour dire :

— On peut y remédier.

Puis il posa sa bouche sur mon sein et se mit à l'embrasser et à le lécher comme il venait d'embrasser ma bouche, comme s'il voulait en aspirer tout le goût. Il avait embrassé Damian de la même façon, m'apportant ensuite l'odeur et le goût du vampire.

Il prit mon téton entre ses dents et tira jusqu'à la limite de la douleur. C'était si bon ! Damian recommençait à bander dans mon dos. Je poussai de petits gémissements avides tandis que Nathaniel me suçait le sein et passait à l'autre en chuchotant :

— Oh ! Il y en a un deuxième.

— *Alors contrôlez-vous moins, ma petite,* dit Jean-Claude dans ma tête.

Nathaniel se mit à sucer mon sein comme s'il voulait s'en nourrir. Vu que les lycanthropes se nourrissent en arrachant des bouchées de chair, je dus articuler :

— Orange.

Il redescendit au niveau où c'était bon, et je gémis de plus belle. Damian se pressa plus fort contre mes fesses et je me frottai contre son sexe douloureusement gonflé. Je le voulais en moi, je le voulais tellement ! C'était comme si tous ces mois passés à s'éviter mutuellement, tous ces mois où je l'avais laissé coucher avec

Cardinale et pas avec nous, se concentraient en cet unique moment. Comme si le désir était une drogue que quelqu'un avait injectée directement dans mes veines.

— Baise-moi, réclamai-je.

— Baise-la, renchérit Nathaniel.

— S'il te plaît, ajoutai-je.

— Baise-la, répéta Nathaniel, agenouillé devant moi, en laissant l'eau marteler le devant de mon corps et se déverser sur sa tête pour coller ses cheveux à son dos telle une seconde peau.

Il posa les mains sur mes hanches pour me pousser plus fort contre Damian.

— Dieux ! cria le vampire.

— Assez de contrôle, décréta Nathaniel. On a suffisamment attendu.

Il y avait trop de mots dans cette phrase. Je n'arrivais pas à réfléchir avec Damian pressé contre moi, ses mains en coupe sous mes seins. Les doigts de Nathaniel pétrissaient mes hanches, son corps dégoulinant d'eau et d'une cascade de cheveux auburn.

— Quoi ? demandai-je.

Il leva les yeux vers moi, et le violet de ses iris déborda sur le blanc de ses yeux. Il était aveuglé par son propre pouvoir.

— Je le veux, dit-il.

— Je le veux, dit Damian.

Et, en regardant par-dessus mon épaule, je vis que les yeux du vampire étaient entièrement verts et brillants.

— Nous le voulons, dirent-ils avec une fraction de seconde de décalage.

— Nous le voulons, répétai-je, même si je n'étais pas cent pour cent certaine que ce soit vrai.

— *Ma petite, baisse tes boucliers et laisse-les entrer.*

— Je ne sais pas comment faire.

— Moi, je sais, déclara Nathaniel.

Je baissai les yeux vers lui.

— Hein ?

— Regarde-moi.

— Regarde-nous, dit Damian.

Mais je ne pouvais pas les regarder tous les deux en même temps. Alors, je fixai le regard sur le violet des yeux de Nathaniel et faillis m'y noyer. Impossible de m'en détacher. Jean-Claude ne peut pas m'hypnotiser avec son regard – aucun vampire n'en est capable ; pourtant, je ne pouvais pas m'arracher à la contemplation des yeux de Nathaniel. Je ne pouvais rien faire d'autre que continuer à les regarder fixement tandis qu'ils se mettaient à briller telles des traînées couleur de lavande dans le ciel à l'horizon. Je m'abîmai dans ce coucher de

soleil radieux, comme si le monde était devenu lumière et que j’attendais que quelque chose me rattrape au vol.

CHAPITRE 14

Je me réveillai dans notre chambre au milieu d'un fouillis de draps. Je ne me souvenais pas d'être sortie de la salle de bains, ni d'avoir grimpé dans le lit. Un des bras de Nathaniel était passé autour de ma taille, et ses cheveux gisaient tout emmêlés comme s'ils étaient encore mouillés quand il s'était couché.

Damian était allongé de l'autre côté de lui, sur le dos. Il avait une expression paisible. L'autre bras de Nathaniel reposait sur sa taille. Ainsi, le léopard-garou s'était endormi en nous étreignant tous les deux. Je restai là à tenter de me rappeler ce qui s'était passé plus tôt. Je me souvenais d'être entrée dans la douche. Je me souvenais de préliminaires, puis… plus rien.

Mon corps me disait que nous avions fait l'amour, parce que tout ce qui entre doit ressortir un jour. Apparemment, nous n'avions pas utilisé de capote. Je n'en utilise jamais avec Nathaniel, mais j'en aurais mis une avec Damian. L'avais-je fait ? Ce que je sentais couler entre mes jambes était-il seulement le produit de mes rapports avec Nathaniel ? Je vérifierais les poubelles de la chambre et de la salle de bains pour en être sûre. Si je ne trouvais pas de préservatif usagé dans aucune des deux, je saurais que nous avions oublié la règle de sécurité la plus importante dans le domaine du sexe. Oui, je prends la pilule et ni un vampire ni un lycanthrope ne peuvent être porteurs de maladies sexuellement transmissibles, mais tout de même… à quoi pensions-nous ?

Je tentai de m'asseoir, mais Nathaniel se pelotonna plus étroitement contre moi, son bras me clouant sur place. Damian n'avait pas bougé du tout. Je le détaillai et retins mon souffle en cherchant à voir s'il respirait, mais sa poitrine ne se soulevait pas. Les vampires n'ont pas besoin de respirer.

Je tendis une main par-dessus les épaules de Nathaniel pour toucher le bras de Damian. Sa peau était froide, et, pour la première fois, je trouvai ça réconfortant. Il était mort comme tout bon vampire le devait. Nous ne ferions plus de cauchemar ce jour-là ; donc, quoi que nous ayons fait, ça l'avait aidé.

Mais qu'avions-nous fait pour le guérir ? Je ne me souvenais de rien après qu'on soit entrés dans la douche.

Je fouillai ma mémoire tandis que Nathaniel continuait à nous serrer tous les deux dans son sommeil, et je retrouvai quelque chose. Un souvenir, une pensée, un… Quelque chose. Il me semblait que plus je tentais de le saisir, plus mon esprit se dérobait. Même avec l'ardeur, le sexe ne me fait jamais cet effet à moins que quelqu'un d'autre

n'interfère.

La Mère de Toutes Ténèbres pouvait provoquer ce genre de trou noir, tout comme Belle Morte et l'Amoureux de la Mort. Deux des trois étaient morts parce que j'avais contribué à les tuer. Ce qui nous laissait Belle Morte, mais ceci était bien trop subtil pour elle. En général, elle aime que vous vous rendiez compte qu'elle vous a baisé. Donc, si ce n'était pas le fait d'un autre vampire, pourquoi ne pouvais-je pas me rappeler ce qui s'était passé ?

Je jetai un coup d'œil au réveil sur la table de chevet et sursautai. Apparemment, il était presque 13 heures, ce qui signifiait que sept heures s'étaient écoulées depuis notre arrivée dans la chambre. Impossible. Un filet de peur me noua le ventre, et j'eus un peu de mal à inspirer profondément. La dernière fois que j'avais perdu autant de temps, c'était à cause du Conseil vampirique ou de Très Chère Maman. Nous avions détruit le pouvoir du premier et tué la seconde. Je repensai à ce qu'avait dit Kaazim, que le pouvoir de la Mère se trouvait toujours en moi, et qu'il se manifestait peut-être de façons qui m'échappaient.

Je tentai de nouveau de bouger, et le bras de Nathaniel m'en empêcha encore en se crispant autour de moi, mais, cette fois, cela me paniqua. Je fus prise d'un accès de claustrophobie ; il fallait que je sorte de ce lit, et tout de suite. Que je découvre ce qui était arrivé et combien de temps nous avions réellement passé dans cette chambre.

Je réussis à m'asseoir, mais le bras de Nathaniel me serrait si fort que je ne pus pas me lever. Il ne se passait strictement rien ; personne n'était en train de me faire du mal mais, soudain, je suffoquais. Je poussai l'épaule de Nathaniel assez fort pour qu'il lève la tête et me regarde en clignant de ses yeux ensommeillés.

— Debout ! glapis-je d'une voix stridente.

— Hein ? marmonna-t-il.

— J'ai besoin de me lever.

Il se dressa sur un coude, me lâcha et demanda :

— C'est quoi, le problème ?

Je scrutai ses yeux lavande et me souvins de la façon dont ils avaient brillé dans la douche. Je reculai si vite pour sortir du lit que je tombai à moitié par terre. Nathaniel s'approcha du bord et me regarda assise sur le tapis.

— Anita, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je ne sais pas.

Mais c'était un mensonge. Je savais, ou je croyais savoir. Simplement, je n'avais aucune envie de le dire tout haut.

— Tu as fait un cauchemar ? insista Nathaniel.

Je me mis debout en secouant la tête.

— Non, et toi ?

— Non, j'ai super bien dormi. Et toi ?

— Je ne suis pas sûre.

— Comment ça, tu n'es pas sûre ?

— Tu te souviens de quoi après qu'on soit entrés dans la douche ? demandai-je.

Nathaniel eut un sourire archi satisfait, comme celui du chat qui vient de bouffer le canari.

— De tout.

— Définis « tout ».

— Le sexe était fabuleux, même pour nous.

— On a couché avec Damian ?

Son sourire commença à se flétrir.

— Tu veux dire que tu ne t'en souviens pas ?

Je secouai la tête.

Nathaniel s'assit dans le lit, et, sans son bras pour le tenir, Damian glissa parmi les oreillers, au milieu desquels il se retrouva dans une posture bizarre de poupée cassée. A lui seul, l'angle de sa tête indiquait qu'il était mort, parce que, s'il avait juste été endormi, il aurait rectifié sa position. Là, son cou paraissait presque brisé. Si j'avais pu le remettre droit sans monter sur le lit, je l'aurais fait, mais à cet instant rien n'aurait pu me convaincre de remonter sur le lit. J'avais si peur que ma peau était glacée.

— Je ne me souviens pas du sexe proprement dit, articulai-je d'une voix légèrement essoufflée.

Nathaniel fronça les sourcils et redressa le dos, si bien que les draps glissèrent sur ses cuisses. Dessous, il était nu.

— Je ne comprends pas, dit-il, inquiet.

— Moi non plus, avouai-je.

— Tu as l'air effrayée.

J'opinai.

— Tu as peur... de moi ?

— J'ai peur de ce qui fait que je ne me rappelle pas les dernières heures.

— Tu es sérieuse quand tu dis que tu ne te souviens pas du sexe proprement dit ?

— La dernière chose que je me rappelle, c'est que tu as dit « Je le veux », et que tes yeux brillaient.

— Après ça, on s'est envoyés en l'air, et c'était fabuleux.

— Je ne m'en souviens pas, Nathaniel.

— Tu ne te souviens pas que Damian t'ait baisée ?

— Non.

— Tu ne te souviens pas que je l'ai sucé pour la première fois ?

— Non plus.

— Et qu'il a bu mon sang pour qu'on puisse continuer ?

Nathaniel écarta ses cheveux sur un côté pour que je puisse voir les marques de crocs dans son cou.

— Non.

— Quelle est la dernière chose dont tu te souviens ?

— Je te l'ai dit : tes yeux qui brillaient. Tes yeux et ceux de Damian.

— Les tiens brillaient aussi, Anita, comme des diamants bruns au soleil.

— Je te crois sur parole, mais je ne me rappelle pas.

— Tu devrais t'en souvenir.

— Et pourtant.

— Pourquoi tu ne t'en souviens pas ?

— Je n'en sais rien.

Nathaniel jeta un coup d'œil à l'autre homme inerte dans le lit derrière lui.

— J'espère que Damian en garde plus de souvenirs que toi. Il y a eu des tas de premières fois dans le tas, des grosses, et ce serait triste que je sois le seul à me rappeler.

— Il faut qu'on parle à Jean-Claude.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne me souviens de rien après le moment où tes yeux se sont mis à briller.

— Les yeux de tout le monde brillaient, Anita, pas juste les miens.

— Encore une fois, je suis obligée de te croire sur parole.

Nathaniel glissa à bas du lit et je fis un pas en arrière. Il se figea.

— Tu n'as pas seulement peur. Tu as peur de moi, dit-il gravement.

— On dirait.

— Pourquoi ? Jamais je ne te ferais de mal, Anita.

— Logiquement, je le sais, mais ce n'est pas une question de logique.

— Non, c'est une question d'émotions, je le sens.

— Tu sens quoi, mes émotions ?

— Ta peur, répondit-il calmement comme s'il ne voulait pas en rajouter.

C'est comme ça que Micah me parle quand je suis bouleversée, mais, depuis le temps qu'on sort ensemble, je suppose qu'on sait tous comment réagir les uns face aux autres.

— Anita, j'ignore ce qui s'est passé et la raison pour laquelle tu ne te souviens pas de tout, mais si nous avons été roulés par un vampire plus puissant ne me fais pas ce que tu as fait à Sin, ou à Jean-Claude et à Richard avant lui.

— C'est-à-dire ? Qu'est-ce que je leur ai fait ? demandai-je, la colère se mêlant à la peur dans ma voix.

— Ne laisse pas ta peur de ce qui s'est passé te faire rejeter toutes les personnes impliquées. Ça me briserait le cœur que tu me traites comme ça.

Je scrutai son beau visage sans savoir quoi répondre.

— Je ne crois pas que je le prendrais aussi bien qu'eux, ajouta Nathaniel.

— Qu'est-ce que ça signifie ? dis-je d'une voix de plus en plus stridente de colère, parce que ça m'aidait à chasser la peur.

— Ne nous tiens pas responsables, Damian et moi, alors qu'on s'est fait rouler aussi.

— Mais tu te souviens. Si tu avais été roulé, tu ne te souviendrais pas.

— Je ne sais pas pourquoi je me rappelle, mais Damian et toi avez dit oui à tout ce que nous avons fait. Je déteste l'idée que tu ne te souviennes pas d'avoir accepté, et j'espère vraiment que Damian s'en souviendra à son réveil.

Je jetai un coup d'œil au vampire qui gisait dans le lit.

— Tu peux l'allonger comme il faut ? Il a l'air… brisé.

— Ça peut vraiment lui faire mal de rester dans cette position ?

— Non, mais c'est pénible à regarder.

Sans discuter, Nathaniel remonta sur le lit et ajusta la position du vampire. Le corps de Damian bougeait comme seul bouge le corps des morts ; il était tout mou et ne tenait pas en place, si bien que sa tête retombait toujours sur le côté comme s'il avait le cou brisé. Nathaniel dut utiliser les oreillers pour la caler dans une position qui me convenait.

— Allons voir Jean-Claude. Il devrait être réveillé maintenant.

— Tu devrais au moins te peigner avec les doigts, suggéra Nathaniel en souriant.

Je fronçai les sourcils.

— Tu crois vraiment que je me soucie de mes cheveux là tout de suite ?

— Non, mais tu t'en soucierais peut-être si tu te regardais dans une glace.

Je souris malgré moi et secouai la tête.

— Pour que tu insistes à ce point, ça ne doit pas être beau à voir.

— C'est assez moche, ouais. Je crois qu'on a tous oublié de mettre de l'après-shampoing et du démêlant en sortant de la douche.

— Tu n'oublies jamais le démêlant.

Nathaniel se rembrunit.

— C'est vrai.

— Tu es sûr de te souvenir de tout ce qui s'est passé ?

— Je croyais que oui, mais, maintenant, je n'en suis plus certain.

Je portai une main à mes cheveux. Ça n'avait pas l'air si terrible.

Je me dirigeai vers la salle de bains, mais Nathaniel m'emboîta le pas et je dus l'arrêter.

— J'ai envie d'être seule pour le moment, d'accord ?

Il eut l'air si triste…

— Désolée, Nathaniel, mais, tant qu'on ne saura pas ce qui s'est passé, je vais avoir besoin d'un peu d'air.

— Ne me repousse pas, Anita.

— Je veux aller seule à la salle de bains. Il ne me semble pas que ce soit trop demander.

Nathaniel acquiesça et me laissa m'en aller seule, mais ses épaules se voûtèrent et tout dans sa posture trahit son accablement. J'avais envie de me précipiter vers lui et de le serrer dans mes bras pour le rassurer, mais j'ai le droit d'aller seule à la salle de bains, bordel ! Même vis-à-vis de lui, j'ai droit à un peu d'intimité.

Je refermai la porte derrière moi, mais c'était la pièce où j'avais perdu du temps, et je recommençai aussitôt à paniquer. Je rouvris la porte et sortis, haletante.

— Ça va, Anita ? Il vient de se passer quelque chose dans la salle de bains ? s'inquiéta Nathaniel.

Je secouai la tête.

— Non, je vais juste laisser la porte ouverte, d'accord ?

— D'accord, je n'essaierai pas d'entrer tant que tu seras à l'intérieur.

— Merci.

— Je ne comprends pas ce qui cloche, mais je ne veux pas te rendre les choses encore plus difficiles.

— Je sais.

Je regagnai la salle de bains pour me regarder dans la glace et compris aussitôt pourquoi Nathaniel avait insisté. Mes boucles ne présentent pas toujours bien au réveil quand je me suis couchée avec les cheveux encore humides, mais là c'était spectaculairement catastrophique, même pour moi. On aurait dit que j'avais des cornes de travers et d'autres protubérances entre les deux.

Je n'aurais pas obtenu un résultat pareil en dormant simplement avec les cheveux mouillés. C'était comme si j'avais oublié de rincer mon shampoing, ou que je m'étais aspergée de produits coiffants mais sans prendre la peine de me coiffer. Et, dès cet instant, je sus que Nathaniel ne se souvenait pas de tout lui non plus. Jamais il ne m'aurait laissée dormir avec autant de trucs dans les cheveux sans m'aider d'abord à me coiffer. Il croyait se souvenir de tout, mais il se trompait.

Je me remouillai les cheveux et fis de mon mieux pour les arranger, mais dus appeler Nathaniel pour qu'il me donne un coup de main. Il finit par les tresser serrés en me promettant de m'aider à les

laver plus tard. Lui aussi dut se faire une tresse. Nous devrions nous occuper de nos cheveux tous les deux dès que possible, mais il n'était pas question que je retourne sous la douche avant d'avoir parlé à Jean-Claude. Je devais savoir qui nous avait roulés, et pourquoi.

Certains des plus vieux vampires vous font chier juste pour le plaisir, mais la plupart d'entre eux ont un objectif quand ils vous tourmentent. Sadiques, oui, mais pour une bonne raison. Je voulais connaître cette raison, et Jean-Claude devait être informé qu'il restait un vampire assez grand et méchant pour me rouler aussi complètement, parce que, pour réussir à faire ça sans que Jean-Claude s'en aperçoive, il devait être sacrement balèze.

Chaque fois qu'on détruit le mal suprême, quelqu'un d'autre apparaît pour prendre sa place – la version terrifiante de « la nature a horreur du vide ». C'est comme si la Mère de Toutes Ténèbres forçait tous les autres vilains vampires à se tenir à carreau, et, maintenant qu'elle n'était plus là, ils déployaient leurs ailes de super méchants. Je commençais à en avoir marre d'être toujours leur cible.

CHAPITRE 15

— Ma petite, je ne crois pas que ce soit une force extérieure qui t’a fait perdre du temps.

— Alors quoi ? demandai-je en faisant les cent pas.

Nous étions de nouveau dans sa chambre, mais nous avions dû prendre place dans les fauteuils devant la fausse cheminée, parce que, du lit où Jean-Claude aime traîner d’habitude, il ne restait plus que le cadre. Le sang versé par Damian avait bousillé les draps et le matelas sur mesure. L’équipe de nettoyage, constituée de nos propres gens, n’avait pas pu garantir qu’elle réussirait à les ravoir. Et il faudrait des semaines voire des mois pour faire fabriquer un matelas de rechange.

Jean-Claude jeta un coup d’œil à Nathaniel, qui s’était roulé en boule devant le feu électrique, vêtu en tout et pour tout d’un caleçon noir en soie et de sa longue tresse auburn.

— Les chats s’installent toujours à l’endroit le plus chaud d’une pièce, commenta Jean-Claude.

— Je voudrais bien que vous laissiez le feu allumé quand on dort ici, dit Nathaniel.

— Je ne peux pas être certain qu’il ne produira pas une étincelle qui mettra le feu pendant que je suis incapable de me sauver.

— L’électricité moderne est bien plus sûre qu’autrefois.

Jean-Claude opina.

— Je le sais, mais certaines peurs sont insensibles à la logique.

— On est attaqués par un nouveau grand méchant vampire, et, tout ce qui te préoccupe, c’est d’avoir chaud pendant qu’on dort ? protestai-je. Entre Micah et toi, j’ai déjà l’impression que je vais fondre la plupart du temps.

— Mais moi je suis généralement sur le côté, fit remarquer Nathaniel.

— Comment peux-tu rester si serein ?

Il haussa les épaules en regardant les flammes dansantes.

— L’ardeur a été nourrie. On se sent tous mieux. Et Damian est mort pour la journée. Tout semble aller bien. Pourquoi n’es-tu pas plus calme ?

Il leva les yeux vers moi, qui continuais à faire les cent pas.

— Notre minet a raison sur un point, ma petite. Apparemment, personne n’a souffert de ce qui s’est passé.

— Cette fois, non. Mais si j’ai appris une chose, c’est qu’une fois qu’un de ces fils de pute commence à s’amuser avec nous il finit par s’ennuyer et par nous faire du mal.

— Qu’en penses-tu, mon minet ? interrogea Jean-Claude.

Nathaniel secoua la tête.

— Oh ! Je ne crois pas qu'il finira par s'ennuyer.

Je regardai les deux hommes tour à tour. Apparemment, j'avais loupé quelque chose.

— Qu'est-ce que vous savez que j'ignore ?

Ils échangèrent un coup d'œil, puis Jean-Claude agita la main en direction de Nathaniel.

— Je suis vraiment obligé ? geignit celui-ci.

— Oui, mon minet.

— Qu'est-ce qu'il est obligé de faire ? demandai-je, soupçonneuse.

— De te dire la vérité.

— A quel sujet ?

Nathaniel serra ses genoux contre sa poitrine et regarda le sol plutôt que moi, ce qui n'est jamais bon signe.

— Ce n'est pas un vampire qui a roulé ton esprit.

— Alors qui ?

Il leva les yeux vers moi.

— Ne te fâche pas. Je n'ai pas fait exprès. Je ne savais pas que je pouvais.

— De quoi parles-tu ?

— Tu répugnais à te nourrir de Damian. Tu répugnais à ce qu'on fasse l'amour tous les trois ensemble – comme toujours.

— Et alors ?

— Moi, ça ne me pose pas de problème.

— Je sais que tu adorerais qu'on forme un véritable trio, au moins sur le plan sexuel.

— Je n'ai jamais compris pourquoi tu ne trouvais pas Damian plus appétissant.

— Ses problèmes et les miens s'interposent entre nous.

— Moi, je n'ai pas de problème avec ça. Au contraire, je voudrais qu'on soit plus proches tous les trois.

Je fronçai les sourcils.

— Nathaniel, tu dois être plus direct avec ma petite, tu le sais bien.

Le métamorphe soupira.

— Vos réticences menaçaient tout ce qu'on a construit une fois de plus. Moi, je voulais que notre triumvirat fonctionne. Alors, je l'ai fait fonctionner.

Je me rembrunis davantage.

— Je ne comprends pas.

— Ce n'est pas une force extérieure qui vous a attaqués, ma petite. C'est quelqu'un de l'intérieur dont le pouvoir a grandi.

— Je ne comprends toujours pas. (Et soudain la lumière se fit dans mon esprit). Attendez. Vous voulez dire que c'est Nathaniel qui a

roulé mon esprit ?

— Je n’ai pas fait exprès, mais je voulais être avec Damian et toi ; je voulais qu’on soit ensemble tous les trois.

— Qu’as-tu fait ? demandai-je en me plantant devant lui.

Il voûta le dos et rentra la tête dans les épaules.

— Ça ne m’aide pas que tu me toises comme ça.

— Tu es plus grand que moi.

— Ce n’est pas une question de taille, ma petite, tu le sais très bien.

— D’accord, dis-je en reculant un peu.

Je croisai les bras sous ma poitrine en essayant de ne pas foudroyer Nathaniel du regard – et échouai probablement.

— Je voulais que ça fonctionne entre nous.

— Attends. Je me souviens d’un truc que tu as dit. « Je le veux ».

— Oui.

— Tes yeux brillaient d’une lumière violette, donc, c’était ton pouvoir et pas celui d’un intrus ; sinon, la lumière aurait été de la couleur des yeux de la personne qui tentait de nous contrôler.

— Et les yeux de Damian brillaient aussi de leur propre couleur. Pareil pour les tiens. Il n’y avait que nous et notre pouvoir.

Je secouai la tête.

— Alors, pourquoi je ne me souviens de rien ?

— C’était la première fois qu’il gérait votre union métaphysique, ma petite. Je crois qu’il a utilisé plus de pouvoir que nécessaire, mais qu’il ne s’en est pas rendu compte jusqu’à ce que tu te réveilles amnésique.

— Est-ce qu’on a fait l’amour sans protection ? Je veux dire, tu as pensé à mettre un préservatif à Damian ?

Nathaniel prit un air coupable.

— Non, je me suis laissé emporter. Je suis vraiment, vraiment désolé pour ça.

— En d’autres circonstances, je serais très fâché, dit Jean-Claude, mais ma petite utilise une autre méthode de contraception. Et Damian est encore plus vieux que moi, donc il est très peu probable qu’il soit encore fertile. Tant qu’à faire cette erreur avec quelqu’un, Damian était un bon choix.

— Merci pour votre indulgence.

— Jean-Claude n’est pas fâché, mais moi si, intervins-je.

— Je ne savais pas que je pouvais contrôler notre triumvirat. Vous avez juste dit oui à ce que je désirais. Je vous ai demandé la permission plusieurs fois, et vous avez dit oui tous les deux.

— Oui à quoi ?

— Disons juste que j’espère que Damian se souviendra d’avoir accepté, ou ne se souviendra de rien du tout.

Je secouai la tête.
— Qu'as-tu fait à notre vampire hétéro ?
— Je ne lui ai rien fait directement.
— Mais encore ?
Nathaniel tourna la tête sur le côté et souleva sa tresse, révélant d'autres traces de crocs bien nettes dans son cou.
— Il voulait remettre ça.
— Donc, tu lui as fourni le sang pour le tour suivant.
Il laissa retomber sa tresse.
— Pour le deuxième tour, oui.
— Combien de tours y a-t-il eu en tout ? demandai-je, soupçonneuse.
Il eut un sourire grimaçant, un peu comme s'il s'excusait, mais son expression disait combien il était content de lui en réalité.
— Combien, Nathaniel ?
Il écarta les genoux et souleva l'ourlet de son caleçon pour me montrer une autre morsure à l'intérieur de sa cuisse. Je palpai instinctivement ma jambe.
— Je n'ai rien remarqué en m'habillant.
— Tu étais un peu préoccupée à ce moment-là, fit remarquer Nathaniel avec un petit sourire.
Il essayait de ne pas avoir l'air trop ravi, mais en vain. J'appréciais ses efforts pour ne pas m'irriter davantage – même s'ils ne fonctionnaient pas.
— Quatre fois, vraiment ? Quatre fois sans capote, c'est jouer avec le feu, Nathaniel, dis-je en m'autorisant à prendre l'expression orageuse qui couvait sous la surface depuis un bon quart d'heure.
— Je ne t'ai pas fait courir le risque d'une grossesse quatre fois, et je ne risque pas de tomber enceinte.
— Qu'est-ce que ça veut dire ?
Jean-Claude éclata d'un rire franc et sonore, la bouche ouverte si grand qu'on voyait non seulement ses crocs mais tout le reste de sa dentition étincelante. Je braquai mon regard noir sur lui.
— Qu'y a-t-il de si drôle ?
— Ma petite, Nathaniel a eu la galanterie d'utiliser son corps pour protéger le tien.
— Hein ?
— Damian et toi, vous n'arrêtiez pas de dire oui. Comment j'aurais pu savoir que vous n'étiez pas assez sobres pour donner votre consentement ?
J'étais lente à piger, parce que, quand je suis fâchée, c'est toujours plus facile de me concentrer sur ma colère que d'écouter ce que disent les gens, mais Nathaniel méritait mieux que ça. Je l'aimais ; j'étais amoureuse de lui, et je l'aurais épousé si j'avais pu épouser plus

d'un homme. Alors, je pris une grande inspiration et la relâchai lentement en comptant dans ma tête pour me calmer.

Se foutre en rogne et blâmer les autres, c'est facile. C'est une tactique qui a assuré ma sécurité émotionnelle pendant des années – et mon isolement émotionnel, aussi. J'ai décidé que je ne voulais plus faire ça, ce qui veut dire que je dois choisir une autre réaction. Pour l'instant, je sais ce que je ne veux plus faire, mais je n'ai pas encore trouvé ce que je veux faire à la place.

— Tu vas bien, ma petite ?

J'acquiesçai.

— J'essaie.

Je m'approchai de Nathaniel et lui tendis la main. Il leva les yeux vers moi avant de la prendre.

— Je suis vraiment désolé, Anita. Je te jure que je croyais que, Damian et toi, vous vous éclatiez autant que moi.

— Je te crois.

Il sourit et me pressa la main.

— Je t'aime.

— Je t'aime plus.

— Je t'aime mieux.

— Je t'aime plus mieux.

D'habitude, Micah est là pour nous aider à finir la litanie, mais ça fonctionne aussi quand on n'est que tous les deux.

— Je ne sais pas ce qu'en pensera Damian quand il se réveillera ce soir, mais c'est bon pour moi.

— Je crois que tout dépendra s'il a donné ou reçu de l'attention, déclara Jean-Claude.

— C'est moi qui ai reçu, révéla Nathaniel. Beaucoup d'hommes hétéros sont prêts à donner, alors que ça les fait flipper de se trouver de l'autre côté de l'action. Je n'ai pas insisté.

— Au début, c'est parfois difficile de faire la différence entre la persuasion ordinaire et un pouvoir vampirique, compatit Jean-Claude.

— Je ne m'attendais pas à avoir un « pouvoir vampirique », se défendit Nathaniel en mimant des guillemets de sa main libre. Je croyais que seuls Anita et Damian en possédaient.

— Richard est plus puissant depuis la création de notre triumvirat, lui rappela Jean-Claude.

— C'est le chef de la meute locale. Il était déjà plus puissant que moi à la base.

— Ne te sous-estime pas, Nathaniel. Il existe différentes sortes de pouvoir. Tu viens de faire une chose dont Richard n'a jamais été capable.

— Il a déjà tenté de m'ensorceler, dis-je.

— Mais il n'a jamais réussi, alors que Nathaniel, si, contra Jean-

Claude.

— J’espère que Damian trouvera aussi que c’était réussi à son réveil, murmura Nathaniel.

— Un problème à la fois, mon minet.

Quelques mesures de *Bad to the Bone* montèrent de ma poche. Nathaniel me pressa la main.

— C’est Edward. Réponds.

Je sortis mon téléphone.

— Allô, Ted ?

— On n’est pas obligés de faire semblant.

— D’accord. Quoi de neuf, Edward ?

— J’ai dit à la police qu’un de tes vampires connaissait les vieux vampires d’ici.

— Et ?

— Si tu nous l’amènes pour qu’il nous aide à leur parler, ils acceptent que tu interviennes comme consultante.

— Edward, je ne peux pas accepter que Damian retourne en Irlande alors qu’il s’en est échappé de justesse.

— Cette fois, on sait qu’il y a bien des vampires ici, et il bénéficiera de la pleine protection de la police.

— Tu ne comprends pas ce que tu demandes.

— Je sais que des gens sont morts, Anita. Je sais que d’autres gens mourront si nous ne trouvons pas un moyen d’arrêter les coupables.

— Ce n’est qu’un groupe de vampires, Edward. Tu sais comment les tuer. Fais-le et dépêche-toi de rentrer.

— La police locale ne me laisse pas beaucoup de latitude.

— C’est-à-dire ?

— Les Irlandais ont du mal à décider comment gérer leurs vampires.

— Vous avez trouvé les responsables ?

— Pas encore, mais, même si on les identifie, il n’y a pas de peine de mort ici.

— Attends. Tu veux dire qu’ils n’ont pas l’intention de les tuer ?

— Tu sais mieux que moi que les vampires peuvent devenir de bons petits citoyens, Anita.

— Pas s’ils font ce genre de conneries.

— Je parie que si tu demandais à ton fiancé ce qu’il a fait la première fois qu’il est sorti de sa tombe ce serait aussi moche que ça.

Bien entendu, Jean-Claude avait entendu l’intégralité de la conversation.

— Au début, quand la soif de sang s’empare de nous, nous faisons tous des choses horribles, à moins que notre Maître ne nous enferme durant les premières nuits.

Je le dévisageai tout en répondant à Edward :

— Je suppose que nul n'est innocent, mais ces vampires irlandais tuent des gens maintenant, pas il y a plusieurs siècles.

— Je suppose que, du coup, c'est pire, dit Edward sèchement.

— Je ne peux pas demander à Damian de retourner en Irlande.

— Anita, son ancienne Maîtresse était tellement flippante qu'elle a réussi à te faire peur, et, quelques années plus tard, elle a perdu assez de pouvoir pour ne plus être capable de contrôler un groupe de nouveau-nés. Qu'est-ce qui a changé entre-temps ?

— Damian n'en saura rien.

— Non, mais il en saura davantage sur les vampires locaux que n'importe qui d'autre ici, parce qu'il a appartenu à leur baiser.

— Je ne peux pas promettre qu'il acceptera de venir, Edward.

— N'es-tu pas sa Maîtresse ?

— Je ne le forcerai pas.

— Ce n'est pas souvent que je te demande de l'aide, Anita, mais je t'en demande maintenant.

— Il y a du nouveau de ton côté ?

— Deux corps de plus.

— Tu as l'habitude de voir des cadavres, non ?

— Dans le cas présent, je préférerais cesser d'en voir, Anita.

— Qu'est-ce que tu ne me racontes pas, Edward ?

— Les enfants vampires sont-ils plus susceptibles d'attaquer d'autres enfants ?

— Parfois. C'est plus facile pour eux de les maîtriser physiquement. Même les enfants d'aujourd'hui qu'on a mis en garde contre les pédophiles ne se méfient pas des autres enfants. Merde ! Les deux victimes les plus récentes sont des gamins, c'est ça ?

— Oui.

— Les enfants, c'est toujours dur.

— Et tu n'en as pas encore, Anita. Quand tu en auras, tu comprendras.

— Je n'ai pas l'intention d'en avoir un jour, Edward.

— Moi non plus, je n'avais pas l'intention.

— Je devrais réussir à éviter de sortir avec des gens qui ont déjà une famille.

— C'est aussi ce que je pensais.

— Je parlerai à Damian quand il se réveillera, mais ne retiens pas ton souffle.

— Je peux t'envoyer les dernières photos, Anita. Ça risque de le faire changer d'avis.

— J'en doute.

— Ça risque de te faire changer d'avis.

— Je n'ai jamais été opposée à l'idée de venir si on m'invitait.

— J’ai essayé de trouver les vieux vampires, Anita. C’est comme s’ils n’étaient pas là.

— Ils y sont, Edward. Je peux te le promettre.

— Alors, aide-moi à les trouver.

— Damian ne se réveillera pas avant plusieurs heures.

— Préviens-moi quand il sera debout. J’arriverai peut-être à le convaincre.

— Tu as déjà eu une conversation avec Damian ?

— Non.

— Alors, qu’est-ce qui te fait croire que tu seras plus persuasif que moi ?

— Le désespoir.

— Tu ne désespères pas facilement, Edward. Qu’est-ce que tu me caches ?

— J’ai cette impression, Anita. Cette impression que les choses vont encore empirer.

Ce n’était pas son genre de flipper comme ça.

— Fais gaffe à tes fesses.

— Je fais toujours gaffe à mes fesses.

— Je sais, mais je sens que tu me caches des trucs.

— Je te cache toujours des trucs.

Je soupirai.

— Je sais.

— Rappelle-moi avec la réponse de Damian.

Et Edward raccrocha.

— Merde ! dis-je au téléphone.

— Qu’est-ce qui se passe ? demanda Nathaniel.

— Encore des morts en Irlande. Apparemment, un des vampires aime les enfants.

— Je croyais que les vampires s’en prenaient rarement aux enfants.

— C’est le cas, dit Jean-Claude.

— Leur gorge est si frêle qu’une bonne morsure peut suffire à couper le flux sanguin, expliquai-je. Alors, pourquoi s’en prendre à eux ?

— Demande à Edward d’envoyer des photos des dernières victimes. Si leur gorge est intacte et la morsure assez petite, il se peut que ces nouveaux vampires irlandais aient brisé un de nos rares tabous.

— Vous voulez dire, en créant des enfants vampires.

Jean-Claude acquiesça sans tenter de dissimuler sa colère.

— Je ne suis Roi que des États-Unis, mais s’ils font ça il faut les arrêter. S’il est interdit de transformer des enfants, c’est pour une bonne raison.

— En tant que Roi des États-Unis, vous n'avez pas d'autorité hors de ce pays, pas vrai ?

— L'unique autorité vampirique en Irlande, c'est l'ancienne Maîtresse de Damian. Si elle ne parvient pas à régenter les nouveau-nés de son pays mieux que ça, c'est qu'il a dû se passer quelque chose de très grave.

— Qu'est-ce qui a pu à ce point endommager son pouvoir en quelques années seulement ?

— Et encore, Nathaniel et toi ne l'avez éprouvé qu'à distance. Moi, je l'ai senti en personne. Je ne peux concevoir aucune raison qui ait affaibli la créatrice de Damian à ce point, hormis une intervention de la Mère elle-même.

— On dirait qu'il s'agit de nouveaux monstres plutôt que d'un vieux.

— Certes, ma petite, mais de nouveaux monstres puissants.

— Peu importe leur âge, intervint Nathaniel. Il faut les arrêter.

— Effectivement, acquiesçai-je.

— Nous sommes tous d'accord sur ce point, ajouta Jean-Claude.

Vive le consensus, mais, ce dont on avait besoin, c'était d'un plan. Edward nous demandait de l'aide. Il n'en demande presque jamais. Et une des vampires les plus effrayantes du monde semblait impuissante face à ce qui se passait dans son pays – ou peut-être s'en fichait-elle.

Je demandai à Jean-Claude :

— Serait-il possible que Celle-qui-a-créé-Damian n'en ait juste rien à cirer ?

— Comment ça, ma petite ?

— Elle pourrait ne pas se donner la peine de gérer les nouveaux vampires.

— Tu veux dire qu'elle aurait renoncé à exercer son autorité ?

— Je veux dire qu'elle est tellement vieille qu'elle n'est peut-être plus en phase avec notre époque. Ça arrive parfois, non ? Certains vampires très âgés refusent d'accepter le changement et préfèrent enfouir leur tête dans le sable.

— C'est déjà arrivé, mais autrefois le Conseil ne permettait pas que cela interfère avec le maintien de ses lois.

— Vous voulez dire que la Mère de Toutes Ténèbres aurait envoyé les Arlequin régler le problème.

— Tout à fait.

— Nous avons tué la Mère de Toutes Ténèbres, et la plupart des Arlequin bossent pour nous maintenant.

— C'est exact, ma petite.

Nathaniel nous dévisagea tour à tour.

— Faisaient-ils à l'époque quelque chose que nous ne faisons pas maintenant ?

— Que veux-tu dire ? demandai-je.

— Jean-Claude est responsable de la structure de pouvoir actuelle, mais elle ne fonctionne pas comme l'ancienne. Elle ne s'occupe que des Américains. Le Conseil gérait les choses autrement, pas vrai ?

— Ils s'intéressaient à une plus grande partie du monde que nous, concéda Jean-Claude.

— Aurions-nous été négligents ? lançai-je. Et si la Mère de Toutes Ténèbres, les Arlequin ou l'ancien Conseil se débrouillaient pour maintenir l'Irlande sur des rails, et qu'on avait foutu ça en l'air en prenant le pouvoir ?

Jean-Claude se figea, ce qui voulait dire qu'il réfléchissait, ou alors qu'il tentait de dissimuler ce qu'il pensait.

— Je ne crois pas, mais si nous souhaitons savoir de quelle façon le Conseil préservait le *statu quo* en Irlande nous avons des gens à qui le demander.

— Les Arlequin.

— Nos gardes, maintenant.

— Ne vous auraient-ils pas déjà prévenu s'il y avait quelque chose d'important que vous deviez continuer à faire ? interrogea Nathaniel.

— Tous les Arlequin sont plus vieux que moi, et leur grand âge leur donne une vision à plus long terme, répondit Jean-Claude.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demandai-je.

— Ils pourraient ne pas considérer ça comme quelque chose d'important jusqu'à ce que ça devienne un problème.

— Même s'il y avait des victimes ? insistai-je.

— Les vampires des Arlequin ont plusieurs millénaires, ma petite. La vie humaine n'est sans doute pas aussi précieuse pour eux que pour nous.

— Alors il faut qu'ils changent d'attitude.

— S'ils voulaient bien partager leurs secrets avant que ceux-ci ne deviennent des problèmes, je m'en contenterais.

— Nous ne sommes pas certains qu'ils nous aient caché quoi que ce soit au sujet de l'Irlande, fis-je remarquer.

— Non, c'est vrai, mais l'ancien Conseil a été démantelé, son pouvoir détruit et incorporé au nôtre, et soudain un pays où tout se déroulait sans accroc depuis des millénaires est plongé dans la tourmente. Au minimum, nous devons nous interroger sur cette coïncidence.

— Si c'en est une.

— Ne va pas chercher des ennuis là où il n'y en a pas forcément, ma petite. Tout ce qui va de travers dans le monde n'est pas notre responsabilité.

— C'est juste, mais si nous ne sommes responsables que des

vampires américains, qui est responsable de l'Europe à présent ?

— Si je tente d'étendre notre domination au reste du monde, nous aurons de nouvelles batailles à livrer. Une des raisons pour lesquelles tout s'est bien passé jusqu'ici, c'est que je n'ai pas manifesté d'intentions de conquête.

— Je ne souhaite pas déclencher l'équivalent d'une guerre vampirique mondiale, mais il faut bien que quelqu'un vous gouverne.

— Nous nous gouvernions nous-mêmes bien avant que les humains ne découvrent qu'il existait un monde sur lequel régner.

— Mais, à l'époque, la Mère de Toutes Ténèbres vous dirigeait tous, pas vrai ?

— Oui.

— Et maintenant ce n'est plus le cas, parce que nous l'avons tuée.

— Tu te demandes ce que font les souris vampires maintenant que le chat est mort, c'est bien ça, ma petite ?

— En gros, ouais.

— Elles font ce que font toutes les souris quand le chat n'est plus là, dit Nathaniel.

Nous le dévisageâmes.

— C'est-à-dire, mon minet ?

— Détruire tout ce qu'elles peuvent avant l'arrivée d'un nouveau chat.

— Et le nouveau chat c'est nous, conclus-je.

— Peut-être. Ou peut-être faut-il que nous trouvions un autre chat pour gouverner l'Europe, suggéra Jean-Claude.

— Qui ça ? m'enquis-je.

— Je l'ignore, mais je sais que je ne souhaite pas diriger le monde. L'Amérique me suffit.

— Avons-nous libéré les monstres en Irlande, Jean-Claude ? m'inquiétai-je.

— Posons la question aux Arlequin en lesquels nous avons le plus confiance. S'il y a un secret à connaître, ils le connaîtront.

— Qui interroge-t-on en premier ?

— Magda, répondit Nathaniel.

Nous le dévisageâmes.

— C'est une de nos partenaires, et elle est tellement directe que ça fait mal. Si elle sait quelque chose, elle nous le dira, affirma Nathaniel. Du moment qu'on le lui demande en l'absence de Giacomo.

— Veux-tu dire qu'elle obéirait à son Maître vampire plutôt qu'à son Roi ? s'enquit Jean-Claude.

— Ne l'obligeons pas à choisir. Allons juste lui poser la question pendant qu'elle est réveillée et que son Maître est mort, suggéra Nathaniel.

— Tu deviens de plus en plus rusé, mon minet.

— Il fallait bien que ça arrive un jour.

— Non, malheureusement, certaines personnes vivent des siècles sans jamais rien apprendre.

J'étais à peu près certaine qu'on pensait tous à la même personne, mais aucun de nous ne prononça son nom.

Asher est l'amour de la vie éternelle de Jean-Claude depuis des siècles. Ils ont aimé et perdu la même femme : Julianna, la servante humaine d'Asher, et aucun d'eux n'a jamais cessé de la pleurer. On dit que l'amour guérit toutes les blessures, mais, à en juger la relation tumultueuse de Jean-Claude et d'Asher, on se trompe.

La jalousie irrépressible d'Asher l'a poussé à faire de très mauvais choix politiques qui ont failli déclencher une guerre à St. Louis entre nous et les hyènes-garous locales. Cette ultime stupidité de sa part a été la goutte d'eau proverbiale qui nous a poussés à rompre avec lui. Désormais, notre bel Asher aux cheveux dorés et au tempérament sadique s'essaie à la monogamie avec le seul amant qui lui reste, Kane. Aucun de nous n'aime Kane, et c'est réciproque.

Nous regrettons tous certaines parties d'Asher quand il se tenait à carreau, mais aucun de nous ne les regrette assez pour lui pardonner sa dernière bavure. Une guerre au sein de la communauté surnaturelle ici, à St. Louis, alors que Jean-Claude sert de publicité ambulante aux bons citoyens vampires, aurait pu leur faire perdre beaucoup de choses, notamment le droit de vote qui leur a été accordé récemment quelle que soit la date de leur mort.

Il y a moins de quinze ans, un vampire pouvait être tué à vue juste parce que c'était un vampire, sans que la loi s'en mêle. Certains États de l'Ouest considèrent encore les métamorphes comme de la vermine, au même titre que les coyotes ou les rats. Si vous tuez quelqu'un et qu'une analyse de sang révèle qu'il était porteur du virus de la lycanthropie, vous n'aurez pas d'ennuis. L'un des objectifs de la Coalition, c'est de faire changer les lois comme celle-là. Nous ne sommes pas à l'abri dans ce pays, ni nulle part ailleurs dans le monde. En prenant sa dernière mauvaise décision ; Asher a risqué bien davantage que notre sécurité, et c'est ce manque de considération que nous n'avons pas pu lui pardonner.

Nathaniel soupira.

— Si vous ne voulez pas l'avouer, moi, je vais le faire.

— Avouer quoi ? demandai-je.

— Ça me manque qu'Asher me domine dans le donjon. Même coucher avec lui me manque.

— Si ça ne me manquai pas de coucher avec mon chardonneret, j'aurais rompu avec lui des siècles plus tôt, lâcha Jean-Claude.

— D'accord, d'accord, grommelai-je. Moi aussi, il me manque dans la chambre à coucher et dans le donjon.

— Le problème, c'est qu'on n'arrive à trouver personne d'autre qui nous domine aussi bien, déclara Nathaniel.

Comme j'ai encore du mal à admettre que le bondage et la soumission font partie de ma sexualité, je ne sus pas quoi répondre.

— Je n'ai connu qu'une seule personne aussi douée qu'Asher pour ce genre de chose, et c'est Belle Morte, dit Jean-Claude.

— Je sais qu'elle a tenté de vous contacter et de venir ici après la chute du Conseil, quand elle a dû fuir la France.

— Elle a paru étonnée que je ne l'autorise pas à se réfugier sur mon territoire.

— Elle pensait que vous la reprendriez, avança Nathaniel.

— Elle a proposé qu'on se remette tous les trois ensemble comme autrefois.

— Asher, elle et vous ? s'étonna le métamorphe.

— Oui.

Jean-Claude balaya la pièce du regard, mais j'aurais juré qu'il ne voyait rien de ce qui se trouvait devant lui.

Je me plantai dans sa ligne de vision. Il braqua sur moi ses yeux d'un bleu si foncé qu'ils semblaient noirs comme ses cheveux et sa robe de chambre dans la maigre lumière. Seule la pâleur de son visage et de sa gorge rompait cette noirceur.

Je lui tendis une main, qu'il prit du bout de ses longs doigts fins.

— A l'époque, je ne vous ai pas demandé si vous aviez été tenté.

Ses lèvres remuèrent, non comme s'il avait voulu sourire mais comme s'il avait envisagé de le faire.

— Ce qu'elle m'offrait était un mensonge, ma petite. Ça a toujours été un mensonge.

— Asher et vous avez été ses amants principaux pendant des siècles.

— Nous étions ses pions, ou peut-être ses instruments. Oui, nous étions ses instruments préférés, des armes à pointer vers ceux qu'elle souhaitait manipuler pour servir ses desseins. Autrefois, Belle dirigeait presque toute l'Europe ; elle était le véritable pouvoir derrière beaucoup de trônes. Et nous l'avons aidée à séduire une grande partie de la noblesse, du clergé et de tous les gens haut placés qu'elle souhaitait contrôler.

— J'ai partagé certains de vos souvenirs de cette époque, Jean-Claude. Vous l'aimiez. Vous étiez amoureux d'elle.

— Oui, mais elle n'a jamais été amoureuse de moi, ni d'Asher. Si elle était capable d'aimer quelqu'un, ce n'était pas nous.

— Donc, vous n'avez pas été tenté ?

— L'espace d'un instant, peut-être, mais c'était comme être tenté par un rêve. Je savais que ça n'était pas réel.

— Mais un rêve peut paraître réel pendant qu'on est dedans.

— Nous étions tous comme des drogués, ma petite. Accros à ses charmes. Nous nous battions pour son amour, mais, comme il t'est arrivé de le dire à propos d'autres gens dans notre vie, les dés étaient pipés. La seule personne gagnante dans un jeu auquel participe Belle Morte, c'est toujours elle-même.

Nathaniel, qui était toujours roulé en boule devant la cheminée, se leva souplement et s'approcha de nous sur ses deux jambes, mais avec une grâce toute féline. Il prit ma main libre et baissa les yeux vers Jean-Claude.

— Nous, nous sommes un jeu auquel vous pouvez gagner.

Jean-Claude sourit et lui tendit son autre main. Nathaniel la prit en lui rendant son sourire.

— Oh ! Mon minet, mon minet... tu as raison, parce que nous sommes tous disposés à dire la vérité et à parler de nos besoins, de nos désirs, de nos manques. Nous n'essayons pas de nous manipuler les uns les autres.

— Parce que ce serait une très mauvaise idée, dis-je.

Jean-Claude se redressa dans son fauteuil sans lâcher nos mains.

— Tu as tout à fait raison, ma petite. Maintenant, suivons le conseil de notre rusé matou et allons voir Magda avant que son Maître ne se réveille pour la journée et ne la rende plus intelligente.

— Magda n'est pas idiote, contra Nathaniel.

— Non, mais elle ne réfléchit pas beaucoup non plus.

— Son intelligence corporelle est stupéfiante, fis-je remarquer.

— Ce qui fait d'elle une excellente guerrière, acquiesça Jean-Claude.

— Et une amante très physique, ajouta Nathaniel.

Je sentis un début de chaleur me monter aux joues. Je ne rougis plus aussi souvent qu'avant, mais parfois... Jean-Claude rit et me baisa la main.

— Oh ! Ma petite, tu n'es jamais blasée. C'est l'un de tes nombreux charmes.

— C'est nouveau pour moi de sortir avec des femmes, d'accord ?

— Nous ne sortons pas avec Magda, rectifia Nathaniel. C'est une garde du corps avec avantages en nature.

Je le serrai contre moi d'un bras et passai l'autre autour des épaules de Jean-Claude pour qu'on se fasse une sorte de câlin de groupe.

— Je sors déjà avec autant de gens que possible. Les avantages en nature, ça me suffit.

Nous étions tous d'accord sur ce point. Je déteste le concept du plan cul, mais, parfois, c'est tout ce que j'ai à offrir. Si quelqu'un trouve ça insuffisant, il n'est pas obligé de rester membre de notre groupe poly.

J'ai fini par admettre que je n'avais pas un temps et une énergie illimités pour sortir avec autant de gens. Nous essayons de fermer notre cercle, ce qui veut dire qu'à un moment nous allons commencer à dire non. Le truc, c'est de déterminer à qui ça vaut la peine de dire oui avant que la porte des possibilités ne se referme.

Mais pour le moment la priorité était de comprendre ce qui déconnait chez les vampires d'Irlande. Il n'y a pas si longtemps, je pensais que Celle-qui-avait-créé-Damian était si puissante et si maléfique qu'il aurait fallu la détruire, et maintenant je craignais qu'elle ne soit plus assez puissante pour protéger son territoire. Parfois, le mal est dans l'œil de l'observateur – comme la beauté.

CHAPITRE 16

Jean-Claude dut prendre un appel professionnel, parce que, même s'il est désormais le Roi de tous les vampires du pays, il continue à gérer ses établissements et ses finances. Parfois, j'oublie que son don pour les affaires est l'une des raisons qui l'a amené là – mais, lui, il ne l'oublie jamais. Voilà une partie de notre base de pouvoir avec laquelle je ne lui suis d'aucun secours. Mon seul investissement, c'est mon plan d'épargne-retraite.

Nathaniel et moi allâmes voir Magda pour l'interroger sur l'Irlande, parce que nous pouvions nous charger de ça pendant que Jean-Claude faisait des choses qu'il était le seul à pouvoir faire. C'était de la délégation bien pensée, même si, d'habitude, Nathaniel ne m'accompagne pas quand je bosse sur une enquête criminelle, mais là il ne s'agissait pas directement du travail de la police, mais de découvrir pourquoi un pays où tout se passait bien depuis une éternité sortait tout à coup des rails. Jean-Claude et moi étions-nous responsables de ça sans le vouloir ? Si oui, comment y remédier ? Sinon, qu'est-ce qui avait changé en Irlande ?

Mais, avant qu'on puisse trouver Magda, Nicky nous trouva tous les deux. Il est grand, blond, avec l'œil bleu et une musculature impressionnante. Ce n'est pas le plus grand des hommes de mon entourage, mais on aurait pu avoir cette impression en le regardant approcher de nous dans le couloir. C'est un peu à cause de son attitude, et un peu à cause de ses épaules, qui sont presque aussi larges que je suis haute. Ses biceps étiraient les manches de son tee-shirt de gym noir. Il portait un de ces nouveaux shorts fendus sur le côté pour les hommes qui ont des cuisses très musclées comme lui et qui ne veulent pas être gênés aux entournures dans l'octogone pendant les matchs de MMA. La première fois que j'en ai vu un, c'était en regardant un match en paiement à la carte avec Nicky et d'autres gardes qui sont aussi nos amis.

Mon sourire « ravie de te voir » s'estompa quand j'avisai sa tenue. Le samedi matin, c'est entraînement au combat optionnel. Parfois, on n'est pas assez nombreux, et ceux qui se sont donné la peine de se tirer du lit en sont réduits à faire des tours de piste ou à frapper dans un sac. A ma connaissance, Nicky n'avait aucune raison de faire péter un des nouveaux shorts pour un entraînement du samedi.

Nathaniel m'épargna la peine de poser la question.

— Pourquoi tu t'es habillé comme pour un entraînement sérieux ?

— Je suis un des instructeurs aujourd'hui. Pourquoi tu es debout si tôt ? demanda Nicky en souriant.

— Hé, je ne dors pas toute la journée ! protesta Nathaniel en riant.

— Je pensais que vous seriez tous les deux sous les draps avec Jean-Claude et Damian pendant quelques heures encore.

— Nous avons assez dormi, dis-je.

— Parle pour toi, grogna Nathaniel.

— Tu vois ? Tu dormirais toute la journée si tu pouvais, le taquina Nicky.

J'entraînai Nathaniel en avant jusqu'à ce que je sois assez près pour toucher l'autre homme.

Nicky me toisa de son œil bleu – l'autre était recouvert par un bandeau de pirate orné d'un crâne blanc brodé. Je lâchai la main de Nathaniel pour pouvoir toucher la fine tresse du côté droit de son visage : sa frange triangulaire, censée dissimuler son œil manquant et cacher à ses ennemis qu'il est complètement aveugle de ce côté.

Les lions-garous se battent à mort beaucoup plus souvent que la plupart des lycanthropes, non seulement contre les autres espèces, mais aussi entre eux. Tous les autres groupes que je connais ont des règles pour limiter les combats sérieux en leur sein. Les lions ont l'une des cultures les plus féroces et impitoyables, donc, être un Rex aveugle d'un côté pose un gros problème.

Je touchai la joue de Nicky et lui souris.

— Seigneur, que tu es beau !

Il me rendit mon sourire mais secoua la tête.

— Je suis pas mal, mais comparé à Nathaniel, à Jean-Claude, à Micah ou même à Dem… Ils sont tous plus mignons que moi.

— Je suis peut-être plus mignon, intervint Nathaniel, mais ça ne veut pas dire que tu n'es pas séduisant toi aussi. (Il le gratifia de son sourire le plus polisson). Tu sais bien que je regrette que tu ne sois pas davantage bisexuel, Nicky, et je ne me fais que des canons.

— Toi et moi, on ne se voit pas de cette façon, fit remarquer Nicky en souriant, mais, même si c'était le cas, tu serais trop mignon pour moi. J'aime les hommes plus masculins. Toi, tu es plus joli que la plupart des femmes que j'ai baisées.

— Oh ! Nicky, tu sais toujours quoi dire pour flatter une fille, roucoulai-je.

Il écarquilla l'œil, et ses sourcils se soulevèrent.

— Tu sais bien que je ne parlais pas de toi, Anita.

Je lui souris.

— Tu es ma Fiancée, Nicky. Tu es métaphysiquement obligé de me rendre heureuse, donc tu pourrais me mentir du tout au tout pour ne pas me contrarier.

Son visage trahit les efforts qu'il faisait pour comprendre ce que je venais de dire. Puis il prit une expression cynique très courante

chez lui, m'enlaça et me serra contre lui. Je ne résistai pas, me contentant de passer mes bras autour de sa taille mince.

— Je sens tes émotions, tu te souviens ?

— Je me souviens, acquiesçai-je en souriant.

— Donc, je sais que tu es heureuse avec moi, que ça te plaît d'être dans mes bras et que tu me taquines juste.

Il avait commencé à sourire en disant « dans mes bras ».

— Parfois, j'aimerais ressentir tes émotions comme je pourrais ressentir celles de Nathaniel si je baissais mes boucliers et qu'on avait envie de les partager.

— Je suis un sociopathe, Anita. Tu ne voudrais pas ressentir mes émotions ou voir mes pensées la plupart du temps.

— Tu m'as dit que j'étais ta conscience.

— Tu l'es. Ta magie me rend docile, parce qu'une Fiancée est censée faire tout ce qui est en son pouvoir pour rendre son Maître heureux. Je sais que ça te fait plaisir que j'agisse comme si j'avais une conscience.

— En effet.

Je le serrai contre moi et il fléchit légèrement les bras pour me faire sentir la force de ses muscles. Il aurait pu me broyer facilement. S'il avait été un simple humain aussi costaud, il aurait déjà pu me briser la colonne vertébrale sans gros effort, mais, en tant que lycanthrope, il aurait littéralement pu m'écraser ou me tailler en pièces, sans même changer de forme pour avoir des griffes et des crocs.

Il resserra son étreinte autour de moi pour que ma cage thoracique soit comprimée et que j'aie du mal à respirer à fond. Nicky aime les jeux d'asphyxie et il m'a appris à les aimer aussi, mais on n'avait encore jamais pratiqué de cette façon.

— Je suis amoureux de toi, et n'importe quel homme amoureux veut faire plaisir à celle qu'il aime.

Je choisis mes mots avec soin, parce que je devais me concentrer pour réussir à parler normalement :

— Et je suis amoureuse de toi, donc j'ai envie que tu me rendes heureuse et envie de te rendre heureux en retour.

Son sourire se teinta de cette arrogance mi-ravie mi-perverse, ou peut-être perversement ravie. Je sus ce qu'il allait faire une seconde avant qu'il ne serre plus fort et que je doive tout à coup lutter pour respirer.

Il me restait assez de souffle pour prononcer mon mot de sécurité et tout arrêter, mais je n'en fis rien. Si ça avait été pratiquement n'importe qui d'autre, je lui aurais dit d'arrêter et j'aurais cherché un moyen d'atteindre mon flingue, mais Nicky et moi sommes partenaires pour le sexe brutal et le bondage. Me sentir prisonnière de ses bras et

avoir du mal à respirer m'excitait.

J'avais envie de lui demander de serrer encore plus fort, mais, si je faisais ça, je ne pourrais plus dire mon mot de sécurité et je serais à sa merci. D'un autre côté, comme il venait de le dire, il perçoit mes émotions. Quand je suis fâchée contre lui, ça le fait littéralement souffrir. Donc, si je voulais qu'il s'arrête, il le sentirait.

Des mains touchèrent mon dos sous l'endroit où les bras de Nicky me comprimaient les côtes, et je sus que c'était celles de Nathaniel. Elles descendirent jusqu'à caresser la courbe de mes fesses et de mes hanches. Je dus fermer les yeux, et ce préambule à la possibilité d'un orgasme suffit à me faire frissonner, comme quand le vent apporte une odeur de pluie alors qu'il fait grand soleil. Il y a un risque que vous vous fassiez mouiller, mais le vent pourrait aussi changer.

La seule et unique fois où j'ai laissé Nicky et Nathaniel me bâillonner alors qu'ils me baisaient ensemble, ce dernier m'a mordue beaucoup plus fort que je n'aime ça, et il en était tout à fait conscient au moment où il l'a fait. Désormais, nous avons un signal gestuel que je peux utiliser si je ne suis pas en état de parler, mais quand même.

Nathaniel pressa le devant de son caleçon en soie contre mes fesses et, même à travers mon jean, je sentis qu'il était content d'être là, ce qui m'arracha un nouveau frisson de plaisir anticipé.

— Seigneur ! Anita, tu démarres plus vite que n'importe quelle autre femme de ma connaissance, et j'adore ça, mais Jake m'attend à l'entraînement, grogna Nicky. Je suis censé l'aider à donner le cours.

Nathaniel appuya son front contre mes cheveux et recula légèrement ses hanches.

— Pitié ! dis-moi qu'on pourra continuer plus tard.

— Volontiers, acquiesça Nicky.

— Peut-être, lâchai-je d'une voix rauque et presque douloureuse à entendre, même si je n'avais pas mal à la gorge.

Je voulais coucher avec eux, mais je n'étais pas complètement enthousiaste à l'idée de me faire comprimer la poitrine de cette façon. Je suis plus difficile à blesser qu'une humaine normale, mais pas aussi indestructible qu'un lycanthrope. Je détesterais me péter une côte parce qu'on baisait brutalement et que je n'avais pas su à quel moment ça devenait trop, à quel moment il fallait que je dise stop. Avant de continuer dans cette voie, il faudrait discuter et négocier beaucoup plus que ça.

Nicky me dévisagea d'un air interrogateur et relâcha son étreinte. Ce fut d'une voix presque normale que j'expliquai :

— Je veux coucher avec vous deux, mais je n'ai pas forcément envie que tu me comprimes la cage thoracique pendant qu'on le fera.

— Pas de problème.

— Même moi, je n'ai jamais pratiqué ce genre de jeu d'asphyxie,

déclara Nathaniel.

— Ça vaudrait presque le coup, juste pour tenter un truc que tu n'as pas déjà fait au lit en tant que soumis, dis-je en tournant la tête pour lui offrir un baiser – qu'il prit.

— Je suis soumis dans le donjon et au lit depuis bien plus longtemps que toi, dit-il en souriant.

— Jusqu'à ces dernières années, je ne savais même pas que j'aimais le bondage et la soumission, ou le sexe brutal.

— Moi, j'ai toujours su que j'aimais la soumission, mais j'ignorais que je pouvais aussi aimer la domination jusqu'à ce que tu entres dans ma vie.

— Nicky, tu sais où est Magda ? demandai-je.

— À la salle de sport. Je l'ai vue arriver quand j'allais me changer.

— Tu peux me laisser un quart d'heure ?

— Pourquoi ?

— Pour me mettre en tenue et venir au cours. Il est possible que je doive me rendre à l'étranger pour un boulot, et je ne sais jamais si je vais pouvoir m'entraîner quand je chasse les méchants.

— Moi aussi, je vais me mettre en tenue, dit Nathaniel.

Nous le regardâmes.

— Quoi ? Je fais de la muscu, et vous m'obligez à suivre au moins un entraînement au combat par semaine.

— Me battre, c'est comme cuisiner pour toi, fit valoir Nicky.

— Je sais, acquiesça Nathaniel. Tu es mon époux-frère, et le meilleur sous-chef que j'ai.

Nicky grimaça.

— On ne peut quand même pas te laisser préparer à manger pour tout le monde tout seul.

— Ou pire, avec juste Anita pour m'aider.

— Hé ! protestai-je.

Nathaniel m'étreignit.

— Désolé, mais tu es vraiment nulle en cuisine.

— Ou bien j'essaie de te le faire croire pour m'épargner une corvée.

Nicky nous serra tous les deux dans ses bras.

— C'est mignon.

— Je ne suis pas mignonne.

— Si. Tu détestes juste qu'on te le dise, répliqua Nathaniel.

— Les gens petits et d'apparence fragile détestent qu'on les qualifie de mignons, me justifiai-je.

— Micah n'aime pas ça non plus.

Nicky m'embrassa sur le haut de la tête, puis se tourna vers Nathaniel et l'embrassa sur le front, ce qui le fit rire.

— C’est toi qui dis qu’on n’a pas ce genre de relation.

— En effet, mais tu détestes qu’on t’oublie quand quelqu’un distribue des marques d’affection physique, fit remarquer Nicky.

Et Nathaniel se contenta de sourire parce qu’il ne pouvait pas nier.

— Mon amour et mon frère, si vous voulez vous mettre en tenue, dépêchez-vous. C’est la première fois que Jake a demandé à un non-Arlequin de l’aider à donner le cours ; je ne veux pas qu’il le regrette.

Nous allâmes chercher des vêtements de sport dans notre chambre. Je me demandais ce que penseraient les autres Arlequin du fait que Jake leur avait préféré Nicky. Certains d’entre eux méprisent tous ceux qui n’appartiennent pas à leur groupe. Le seul avantage, c’est qu’il était encore trop tôt pour que la plupart des vampires soient réveillés. Les métamorphes des Arlequin sont déjà fiers, mais les vampires se sentent carrément supérieurs à tout le monde. Ils n’allaient pas bien prendre le fait qu’on remette cette supériorité en cause. Ce qui promettait un entraînement intéressant.

CHAPITRE 17

Nicky partit en avant pour ne pas faire attendre Jake, mais il accepta de nous attendre avant de commencer la séance, à condition qu'on ne tarde pas trop. Nathaniel et moi enfilâmes des vêtements de sport. La tresse qu'il m'avait faite pour dompter ma frisure était parfaite pour l'entraînement.

Magda était déjà à la salle, ses cheveux blonds relevés en une queue-de-cheval serrée. Elle portait une brassière de fitness et un short de jogging que Nathaniel aurait adoré – autrement dit, pas grand-chose. J'avoue que, l'espace d'un instant, je me laissai distraire par le renflement de ses seins par-dessus le bord de sa brassière, et la façon dont son short minuscule moula ses fesses quand elle étira les longues jambes qui composaient une bonne partie de son mètre soixante-quinze.

C'était bien la première fois que je me laissais distraire par une femme à l'entraînement, mais c'était aussi la première fois que j'avais pour maîtresse une femme qui s'entraînait autant que moi. Quelque chose dans ses gènes de Valkyrie fait que Magda se muscle encore mieux que moi ; pourtant, jamais personne ne la prendrait pour un homme. Avec des fringues appropriées, elle peut se faire passer pour tel, mais à condition de porter assez de couches pour dissimuler ses courbes. Sans maquillage, son visage paraît sévère avec ses yeux d'un bleu-gris froid, et, comme elle est grande, cela suffit pour que certains la trouvent masculine. Mais ils ne regardent les choses qu'en surface. Ce n'est pas ainsi que je vois la plupart des gens, et ce n'est certainement plus ainsi que je vois Magda.

Cynric était près d'elle, également en train de s'étirer. Son long torse incliné sur ses jambes encore plus longues, il touchait ses genoux avec son front. Il mesure un mètre quatre-vingt-sept maintenant ; quand je l'ai rencontré, il faisait vingt-cinq centimètres de moins, mais il avait seize ans à l'époque et il en a dix-neuf maintenant.

Ses cheveux paraissaient noirs dans la lumière de la salle de sport, mais en plein jour ils sont de différentes teintes de bleu foncé, entre le marine et le cobalt. Les gens ne cessent pas de demander qui est son coiffeur, mais c'est sa couleur naturelle. Il s'était fait une queue-de-cheval pour l'entraînement ; il ne sait toujours pas tresser ses cheveux parce que c'est la première fois qu'il les porte aussi longs. D'habitude, un de nous les tresse pour lui, mais ce matin il s'était réveillé tout seul dans sa chambre, un peu plus loin dans le même couloir que la nôtre.

Son petit short moulait ses fesses aussi bien que celui de Magda, mais Cynric avait ajouté un short de compression par-dessous et un

débardeur ample qui lui recouvrait la poitrine, si bien que seuls ses épaules et ses bras musclés laissaient deviner combien son physique pouvait être avantageux.

Il n'y avait que peu d'autres personnes en train de s'étirer avant l'entraînement. La séance du samedi matin est libre ; les gens viennent y bosser aussi bien les armes que le combat à mains nues. Tout dépend des domaines dans lesquels ils ont des lacunes, et des autres personnes qui seront là pour les aider. Mais ce jour-là il y avait assez de monde pour que chacun trouve son bonheur.

Nathaniel et moi commençâmes aussi à nous échauffer. S'il y avait eu moins de monde, nous nous serions mis à côté de Magda et de Cynric, et nous en aurions profité pour interroger la lionne-garou au sujet de l'Irlande, mais, là, il aurait fallu demander à d'autres gens de se pousser, ce que je trouvais impoli. J'essaie de ne pas faire valoir mon statut de patronne plus souvent que nécessaire. Je n'aurais qu'à me rapprocher de Magda quand on se mettrait en ligne sur le bord du tatami pour les exercices pratiques. Ça ne valait pas la peine de demander à une demi-douzaine de gardes de s'interrompre et de se déplacer juste pour gagner quelques minutes.

Nathaniel n'aime pas l'entraînement au combat, mais j'ai tellement insisté qu'il s'est mis à venir au moins une fois par semaine. Il y a quelque temps, il a dû se colleter avec un terroriste qui comptait nous faire exploser avec une bombe, lui, moi et plusieurs autres de nos partenaires. Je ne veux plus qu'il ne puisse compter que sur sa rapidité, sa force et sa dextérité surnaturelles. Je veux qu'il sache réellement se battre si jamais il a de nouveau besoin de le faire.

Il a eu la sagesse de ne pas discuter, et s'est dépêché de trouver un créneau dans son emploi du temps pour venir à l'entraînement. Il n'est pas très bon au combat ; c'est l'une des rares activités physiques pour lesquelles il n'est pas naturellement doué. Claudia, qui donne le cours principal de combat à mains nues et à côté de qui Magda et la plupart des hommes ressemblent à des crevettes, dit que ce n'est pas de dispositions innées que manque Nathaniel, mais de volonté de gagner. Il n'aime pas ce genre de violence, et aucun des arguments de Claudia n'a pu lui faire changer sa façon de s'entraîner. Il s'améliore au fil du temps, mais il ne vient toujours pas pour gagner.

Cynric, lui, voudrait gagner, mais il s'entraîne généralement contre un des gardes, ce qui signifie qu'il ne peut pas avoir le dessus malgré tous ses efforts. Pourtant, il continue à essayer, et c'est tout ce qui compte au final. Moi non plus, je ne gagne pas souvent. Le simple fait que je gagne parfois perturbe encore certains des gardes, surtout quand l'adversaire que je viens de mettre au tapis fait trente centimètres et cinquante kilos de muscles de plus que moi. Magda ne fait pas partie de ceux que j'arrive à battre. Par contre, la silhouette

mince à peine plus grande que moi qui s'étirait un peu plus loin sur le tatami…

Avec son cycliste de compression et son tee-shirt à manches courtes, Pierrette avait l'air presque délicate. Elle ne montre jamais beaucoup de peau, ni à l'entraînement ni ailleurs. C'est l'une des rares Arlequin qui utilise le nom de son *alter ego*, celui qui s'accompagne d'un masque et d'un costume pour tout planquer. À la base, les Arlequin sont censés être des guerriers dépourvus de sexe et presque de forme. Leur tenue reflétait ça : ils portaient des capes, des vêtements qui s'enroulaient autour d'eux ou qui se glissaient les uns à l'intérieur des autres, les manches dans les gants, les jambes de pantalon dans les bottes, et une cagoule ou un foulard sous leur masque pour dissimuler complètement leur visage.

Autrefois, on ne voyait que leurs yeux, et certains des Arlequin ont profité des matériaux modernes pour mettre de la résille ou des surfaces réfléchissantes par-dessus les trous de leur masque afin de cacher jusqu'à la couleur de leurs prunelles. La plupart d'entre eux, dont Magda, ont repris leur nom de naissance ou le surnom qui était le leur il y a des siècles, mais, en tenue de sport ou d'assassin, Pierrette reste Pierrette. Elle n'était pas la première au sein des Arlequin ; elle avait juste remplacé la Pierrette précédente après sa mort. Les noms ne changeaient pas – seulement les gens qui les portaient.

Des mèches brunes effilées, coupées court, encadraient son visage triangulaire comme de la dentelle. Je ne sais vraiment pas comment elle s'y prend pour obtenir cet effet, et, vu qu'elle a des cheveux très fins et très raides, de toute façon, ça ne marcherait pas avec les miens. J'avais du mal à comprendre pourquoi elle s'était maquillée et coiffée avant de venir à l'entraînement, mais peut-être que ça l'aidait à se sentir plus sûre d'elle.

Sin nous avait vus, et il nous gratifia d'un sourire éblouissant qui me fit rougir malgré moi. Je baissai la tête pour qu'il ne s'en aperçoive pas. Il était encore inachevé quand je l'ai rencontré, et maintenant il est adulte et sexy. Mais j'ai encore du mal à le changer de case dans ma tête.

Il entrelaça ses doigts derrière son dos et poussa ses bras vers le haut pour étirer ses épaules. Il n'arrivait pas à les faire monter aussi haut que moi.

Il a douze ans de moins que moi, mais ça ne veut pas dire qu'il est plus souple, et, à moins qu'il ne continue à s'exercer, il rouillera en vieillissant. Même sa nature de tigre-garou ne rend pas ses articulations plus flexibles que les miennes, à plus forte raison que celles de Nathaniel.

S'il ne fait pas gaffe, Sin deviendra un de ces grands balèzes raides comme une planche à force de développer toujours plus de

muscles. A dix-neuf ans, ce n'est pas encore un problème, mais d'ici cinq ans, ça pourrait le devenir selon le type d'entraînement auquel il se livre. Il faisait de la course et jouait au foot américain au lycée, et il excellait dans les deux disciplines, mais là il va entrer en fac, et il a dû choisir. C'est le foot qui a gagné, parce que ça lui donnera plus de possibilités de bourse et de professionnalisation plus tard.

On lui a également offert des bourses d'athlétisme, mais pas autant, et pour aucune fac aussi proche de la maison. Je pensais que, quand il partirait à l'université, l'électricité entre nous retomberait. Qu'il se trouverait peut-être une fille de son âge. Mais il m'a bien fait comprendre que ça n'était pas dans ses intentions. Je continue à penser que je n'ai pas assez de temps et d'attention à lui consacrer pour le rendre heureux, mais Sin m'a dit récemment que c'était mon problème et pas le sien.

Nicky et Jake sortirent de la petite pièce où les gens vont pour grignoter un bout et où les instructeurs planifient leurs cours. Ils font presque la même taille, pas tout à fait un mètre quatre-vingts. Jake a l'air plus petit parce qu'il courbe généralement les épaules et se tient de façon à passer le plus inaperçu possible. Il a des cheveux châtains, ni trop foncés ni trop clairs, ni raides ni bouclés, coupés court d'une façon qui ne choquait pas il y a vingt ans et qui passera probablement toujours dans vingt ans. Ses yeux aussi sont d'un brun tout ce qu'il y a de plus moyen, tout comme sa couleur de peau et à peu près tout le reste chez lui.

C'est l'un des Arlequin qui me rappelle le plus pourquoi ils étaient non seulement les assassins ultimes, mais aussi les espions ultimes. Jake n'a même pas l'air parfaitement caucasien. Nous avons des gardes hispaniques, venus d'Amérique du Sud et de certaines régions d'Espagne, qui ne sont pas plus mats de peau que lui et qui ne bronzeraient sans doute pas davantage. Jake est le type qui vient de nulle part et de presque partout. Ce que James Bond aurait dû être, à mon avis, pour passer inaperçu dans la plupart des endroits pendant que son homme de paille réclamerait un martini au shaker, pas à la cuillère.

Si Jake est l'antithèse du James Bond de cinéma, Nicky en revanche aurait pu faire un excellent méchant hollywoodien avec ses biscoteaux énormes et son bandeau orné d'un crâne. Ce dernier me semblait un poil excessif, mais après tout, avec des muscles pareils, impossible de cacher qu'on est un dur, alors pourquoi essayer :

En réalité, Nicky peut dégager une énergie aussi calme que celle qui émanait de Jake en vagues presque sereines. Il peut être parfaitement neutre, comme un bon garde du corps qui se fond dans le décor jusqu'au moment où on a besoin de lui. Mais aujourd'hui il ne cherchait pas à se cacher. Tout dans son attitude disait clairement

qu'il était le type le plus balèze et le plus coriace dans cette pièce, point. Un peu comme font les chiens pour mettre leurs congénères en garde ou pour déclencher une bagarre.

Nicky se comportait toujours comme ça quand je l'ai rencontré. Ça ne m'a pas impressionnée à l'époque, et ça ne m'impressionne toujours pas maintenant, mais je sais qu'on ne boxe pas dans la même catégorie. Cette attitude n'était destinée ni à moi, ni à aucune femme dans la pièce. Elle était destinée aux autres hommes. Si vous trouvez ça sexiste, vous avez raison, mais c'est quand même la vérité. Les hommes ne considèrent pas les femmes comme une menace, à de rares exceptions près.

Magda est l'une de ces exceptions, mais elle était bien la seule ce matin. Même Pierrette, qui est assez rapide pour toucher pratiquement n'importe qui deux fois avant qu'il ne puisse lui placer un seul coup, n'aurait pas incité Nicky à rouler autant des mécaniques. C'était comme si le fait d'enseigner avec Jake avait donné à mon grand lion-garou la permission d'être aussi masculin qu'il le voulait sans avoir à s'excuser. Du coup, je me demandai dans quelle mesure j'étouffais cette part de lui.

Nous nous repliâmes tous vers les bords du tatami pour finir nos étirements, de façon à laisser le centre à Jake et à Nicky. Nathaniel et moi nous rapprochâmes de Magda et de Sin, qui fut très heureux de se débrouiller pour qu'on s'assoie tous ensemble. Certains des autres gardes présents dans la pièce s'étaient interrompus pour regarder nos deux instructeurs. Jake sourit à la ronde.

— Aujourd'hui, on va faire un entraînement de boxe.

— Je déteste ça, chuchota Nathaniel.

Je jetai un coup d'œil à son expression malheureuse. Son manque d'agressivité le rendait vraiment mauvais en combat un contre un.

— Moi, j'adore, se réjouit Sin.

Quelques autres gardes grognèrent comme Nathaniel, mais pas beaucoup. Le combat un contre un est un moyen relativement sûr d'apprendre à se battre pour de vrai, ou de découvrir ce qu'on a le plus besoin d'améliorer. Presque toutes les personnes présentes dans cette pièce gagnaient leur vie en pratiquant une quelconque forme de violence, ce qui signifiait qu'on devait tous s'améliorer en la matière, ou, du moins, devenir meilleurs que les gens qui tenteraient de nous faire du mal.

Même Sin utilise son agressivité pour se concentrer et être plus efficace sur un terrain de foot. Seul Nathaniel a un boulot dans lequel il ne s'améliorera pas grâce à son entraînement au combat. S'il avait eu besoin de sculpter son corps pour se déshabiller sur scène, le MMA auraient été tout indiqués pour lui, mais il est déjà dans une forme fabuleuse.

Magda ne faisait pas partie des gens qui avaient grogné. Elle est comme moi : on vient à la salle de sport pour s'entraîner, pas pour râler. Et puis, en tant que femme, il n'existe qu'un seul moyen de gagner aux arts martiaux, et c'est d'être aussi forte – ou davantage – que les hommes. Est-ce que je trouve ça juste ? Non. Est-ce que c'est vrai quand même ? Eh oui !

— Tu t'améliores en boxe, mais ton travail au sol laisse encore à désirer, commenta Magda.

— Et si quelqu'un me fait une projection, je pourrai bosser à la fois mon corps-à-corps et mon travail au sol, acquiesça joyeusement Sin, qui souhaite être meilleur dans toutes les disciplines physiques qu'il pratique.

Nathaniel poussa un gros soupir. C'était la première fois qu'il y mettait autant de mauvaise volonté. Il déteste vraiment la boxe, mais ma vie est trop dangereuse pour que je fréquente quelqu'un qui n'est pas un minimum capable de se défendre.

Jake fit signe à Scaramouche de les rejoindre au centre du tatami. Scaramouche se leva, ses longs cheveux noirs attachés en chignon dans sa nuque. Il a toujours l'air grand, et en vêtements civils il paraît mince, presque délicat et toujours élégant, comme un fils de maharadjah venu en Occident pour porter des fringues de couturier et oublier tout ce qu'il doit à sa famille restée en Inde. Mais là, torse nu avec juste un short de fitness sur sa peau brune, il paraissait athlétique, un guerrier plutôt qu'un prince trop gâté.

Il traversa le tatami comme s'il avait des ressorts dans les pieds et les jambes. Il avait quand même l'air délicat comparé à Nicky, mais fort et rapide, et lui aussi exsudait ce genre d'énergie qui semble dire : « Tu veux te battre ? Allez, viens ! » Quand il s'inclina devant Jake, des muscles roulèrent dans son dos et en travers de ses épaules. Il n'avait pas la carrure de Nicky, mais ça aurait été une erreur de le sous-estimer.

Jake s'inclina aussi en signe de respect, mais en prenant bien garde à ne pas quitter l'autre homme des yeux. Sans voir son visage puisqu'il me tournait le dos, je savais que Scaramouche avait fait de même. Dans le dojo, on apprend vite que détourner le regard d'un adversaire potentiel est une grosse erreur.

Nicky et Scaramouche enfilèrent des protège-tibias et des gants de combat rembourrés sur le dessus de la main afin de le protéger, mais laissant les doigts libres pour saisir et agripper. Ils se saluèrent, et cette fois je pus les voir se regarder l'un l'autre.

Je sentis Nathaniel se raidir. Il se pencha vers moi juste assez pour que son épaule nue touche mon bras. Il n'était pas obligé de combattre lui-même pour l'instant, mais il s'inquiétait pour Nicky. J'étais un peu surprise que Jake laisse son assistant affronter qui que

ce soit au lieu de se contenter d'enseigner. Il devait y avoir anguille sous roche. Jake avait peut-être plus d'une raison de solliciter l'aide de Nicky aujourd'hui.

En regardant autour de moi, je vis qu'il y avait plus d'Arlequin que d'habitude, et que la plupart d'entre eux étaient comme Scaramouche et Pierrette : ils n'avaient pas fait mystère de leur mécontentement de se retrouver ici à St. Louis.

Hortensio, la moitié animale de son Maître vampire, Magnifico, s'était assis près de Pierrette comme nous nous étions assis avec Magda et Sin. Certains des Arlequin ont reçu leur nom de leur Reine morte, mais d'autres l'ont choisi avec sa permission. Magnifico était l'un d'eux, et, quand on se choisit ce genre de nom, on a forcément un ego d'une taille problématique. Hortensio reflète les attitudes de son Maître en tout point, et, comme il n'a pas les manières suaves et débonnaires de Magnifico pour compenser, ça le rend sérieusement irritant. C'est marrant comme la plupart des Arlequin qui ont gardé leur nom de la commedia dell'arte – le nom sous lequel ils tuaient – sont les plus gros emmerdeurs de la bande.

Nicky et Scaramouche prirent tous deux une posture de combat, mais pas la même. Je sais que Nicky ne se montre pas toujours aussi prévisible, mais il s'était déjà battu contre Scaramouche, et chacun d'eux avait regardé l'autre affronter le reste des gardes. En ce qui concerne la boxe, ils n'avaient plus de secrets l'un pour l'autre. C'est un plus de connaître les forces et les faiblesses de vos frères d'armes, sauf si vous devez vous battre contre eux plutôt qu'avec eux. Nicky le savait, et il ne se donnait pas la peine de faire semblant.

Il lança son pied vers la jambe du rat-garou, qui riposta de même, mais aucun des deux n'avait mis beaucoup de force dans son attaque. Le poing de Scaramouche fusa vers le visage de Nicky, qui fit un écart sur le côté pour laisser passer. Puis l'autre main de Scaramouche frappa si vite que le mouvement me parut flou. Comme par magie, le bras de Nicky bloqua le coup avant qu'il ne l'atteigne. Je ne l'avais même pas vu bouger. Scaramouche tenta d'enchaîner avec un coup de poing dans les côtes de Nicky, mais le lion-garou pivota en parant avec son coude.

Scaramouche prit un peu de distance, ses poings levés protégeant toujours son visage et ses coudes serrés contre ses côtes.

— Tu ne devrais pas être à ce point plus rapide que moi, lion, commenta-t-il.

— Je suis le Rex de notre fierté, rat.

— Peu importe. Tu n'es pas un Arlequin. Tu ne devrais pas être plus rapide que moi, même un tout petit peu.

Nicky lui fit face les bras dans la même position, le poids du corps sur l'avant des pieds. Il rebondissait presque sur place, ce qui n'était

pas normal non plus pour quelqu'un de son gabarit. Il avait toujours été plus agile qu'il n'en avait l'air, mais j'étais d'accord avec Scaramouche au sujet de sa nouvelle rapidité. Jamais je ne l'avais vu bouger ainsi.

— Tu veux dire que tu ne devrais pas être aussi lent ? demanda-t-il d'une voix légèrement grondante.

— Oui, c'est exactement ce que je veux dire, lion. Seuls les Arlequin sont assez vifs pour qu'un autre métamorphe ne puisse pas les voir bouger.

Scaramouche lui décocha un coup de pied, mais Nicky s'écarta sans avoir besoin de bloquer. Scaramouche se déchaîna, faisant pleuvoir sur lui des coups si rapides que je ne pus pas tout suivre. Pourtant, chaque fois, les mains, les bras et les jambes de Nicky se trouvaient là où il fallait pour parer. Scaramouche n'était qu'un tourbillon noir, mais Nicky était si rapide qu'on aurait dit qu'il clignotait d'une position à l'autre.

La dernière fois que j'avais vu quelqu'un d'aussi rapide, c'était certains des Arlequin avant qu'on ne tue leur Reine noire. A une exception près, ils ont tous péri d'une mort horrible. Même leur vitesse surnaturelle ne les a pas sauvés au final. Mais je n'avais encore jamais vu un seul de nos gens bouger de cette façon.

Durant un combat, la frustration peut mener à quatre choses : on abandonne, on se bat plus fort, on se bat moins bien ou on triche. Scaramouche était un Arlequin ; il n'allait pas abandonner. Il se battit plus fort, mais comme ça ne lui permettait pas de franchir la garde de Nicky son bras décrivit un arc de cercle un peu trop large, et Nicky en profita pour lancer son poing dans ses côtes à découvert.

Je sentis un jaillissement de pouvoir chaud, et, pour la première fois, ce fut ma rate intérieure qui réagit tandis que Scaramouche frappait. Nicky partit en arrière. Sa joue saignait, alors que Scaramouche ne l'avait pas touché. Je l'aurais vu.

Jake s'interposa entre eux, si vite que ce fut comme s'il venait d'apparaître pour les séparer.

— Pas de griffes. Tu le sais, Scaramouche.

À présent, je voyais les griffes recourbées au bout des doigts de ce dernier, ce qui signifiait qu'il était assez puissant et qu'il se maîtrisait assez bien pour ne se transformer que partiellement. Micah en est capable aussi, mais il est Nimir-Raj. Nicky en est incapable, alors qu'il est Rex.

Nicky toucha les petites entailles sur sa joue du bout des doigts. Il avait empêché les griffes de Scaramouche de lui infliger plus que de simples égratignures.

Jake voulut mettre fin au combat, mais Nicky réclama :

— On continue.

— Pas de griffes, pas de transformation, prévint Jake.

— Seulement parce que le Rex n'est pas assez puissant pour se transformer partiellement, ricana Scaramouche.

— Et toi, tu n'es pas assez doué pour me battre sans te transformer, répliqua Nicky.

Scaramouche émit un bruit sourd qui devait être l'équivalent d'un grondement chez un rat, parce que, de nouveau, une petite forme sombre et poilue s'agita en moi. Rafaël a partagé sa bête avec moi à dessein, mais c'est encore assez nouveau.

— Je peux te battre sans me transformer.

— Prouve-le, dit Nicky.

Jake força Scaramouche à lui montrer ses mains et s'assura qu'il n'avait plus de griffes au bout des doigts.

— Vous êtes tous les deux certains de vouloir continuer ? interrogea-t-il.

— Oh oui ! répondit Nicky.

— Tout à fait certain, renchérit Scaramouche.

— Si tu refais appel à ta bête, je finirai le boulot à la place de Nicky, c'est clair ? lança Jake.

Le rat-garou écarquilla légèrement les yeux, mais il sautilla un peu sur place pour se détendre et acquiesça :

— Je battrai le lion à la loyale.

— Scaramouche, appela Pierrette.

Mais il fit comme s'il ne l'avait pas entendue.

Nicky aussi sautilla sur place. Jake recula et dit :

— Battez-vous.

Ils le prirent au mot, mettant de la force jusque dans leurs blocages des attaques adverses. Ils poussaient tous les deux des grognements involontaires, mais aucun de ces cris qu'on vous apprend dans certains cours d'arts martiaux. Crier quand ce n'est pas nécessaire, c'est juste de l'esbroufe. Or Nicky et Scaramouche ne se donnaient pas en spectacle : ils se battaient pour de vrai. Seules leurs compétences respectives empêchaient l'affrontement d'être encore plus violent, parce qu'aucun des deux ne parvenait à franchir la garde de l'autre. Ils étaient tous les deux si rapides que je n'arrivais pas à tout suivre.

Puis le poing de Nicky passa au travers de ceux de Scaramouche et cueillit le rat-garou à la mâchoire. Ce dernier tituba en arrière, et je vis du sang autour de sa bouche. Nicky enchaîna avec un crochet dans les côtes que son adversaire bloqua, puis un coup de genou dans la cuisse de Scaramouche. Celui-ci se protégea de son mieux tandis que Nicky se déchaînait, faisant pleuvoir sur lui coups de poing, de pied et de coude.

Les autres regardaient Jake en attendant qu'il intervienne pour

mettre fin au combat, mais il n'en fit rien.

Scaramouche parvint à se redresser sous le barrage des coups de Nicky et à lui décocher un uppercut au menton. Il avait encaissé les dommages jusqu'à ce que Nicky se laisse emporter et lui offre une ouverture, puis il avait foncé. Nicky vacilla, sonné. Si ça avait été un combat de l'UFC, l'arbitre aurait peut-être annoncé un KO, parce que son unique œil bleu ne parvenait plus à se focaliser même s'il était toujours debout.

Scaramouche pivota et lui lança un coup de pied tournant vers la tempe. Nathaniel serra ma main très fort. Sin hoqueta. Nicky leva la main juste à temps pour empêcher le coup de l'atteindre, empoigner la jambe du rat-garou et lui faire une clé de genou. Scaramouche se laissa tomber à terre pour tenter de le déséquilibrer, mais Nicky avait une masse supérieure à la sienne, et il ne tomba pas. Scaramouche prit appui des mains sur le tatami et balança son autre jambe vers le haut, visant la figure de Nicky. Au lieu d'essayer de bloquer, le lion-garou accentua la pression de sa clé, et j'entendis l'articulation du genou céder avec un bruit écœurant. Scaramouche hurla alors même que son pied faisait jaillir du sang de la bouche de Nicky.

Alors Jake intervint et mit fin au combat. Il aida Nicky à allonger Scaramouche, dont la jambe était pliée d'une façon peu naturelle. Le rat-garou tentait de ne pas se tordre de douleur, mais il était verdâtre et se retenait probablement de vomir.

Pierrette s'agenouilla près de lui. Hortensio se leva en foudroyant Jake et Nicky du regard.

— C'était censé être quoi, ça ?

— Pas un entraînement de boxe amical, en tout cas, cracha Pierrette.

— Non, c'était une leçon, répondit Jake de la voix la plus froide et la plus menaçante que j'avais jamais entendu sortir de sa bouche.

— Quelle leçon ? demanda Pierrette en tenant la main de Scaramouche.

— Les Arlequin doivent apprendre à respecter nos nouveaux frères d'armes.

— Ils n'ont pas passé des siècles à gagner notre respect, articula Scaramouche d'une voix tendue par la douleur.

Nicky ôta son protège-dents ensanglanté et répliqua :

— Je suis tout disposé à le gagner en te foutant d'autres raclées comme celle-là.

— Tu n'es pas mon Roi, lion, dit Scaramouche entre ses dents.

Je m'avançai sur le tatami et Nathaniel me suivit, même si je le forçai à me lâcher la main. Les métamorphes étaient à cran, et je voulais pouvoir réagir en cas de besoin.

Magda et Sin nous emboîtèrent le pas. Je n'étais pas certaine que

Sin nous serait très utile, mais la présence de la lionne dans mon dos ferait réfléchir les autres à deux fois si une idée stupide leur traversait l'esprit. J'aurais voulu croire que mon autorité naturelle suffirait, mais je savais que ce n'était pas le cas. La plupart des Arlequin me considèrent comme une pâle remplaçante de leur Reine perdue ; quelque titre que je porte, je ne serai jamais assez bien pour eux.

— Et moi ? Je suis censée être ta Reine, intervins-je.

— Tu es la fiancée de Jean-Claude, mais tu n'es pas une vampire. Comment pourrais-tu gouverner comme si tu en étais vraiment une ?

— Anita est aussi la Nimir-Ra des léopards-garous, la Reine de Micah, rappela Nathaniel.

— Mais elle ne se transforme pas en panthère. Je refuse de m'incliner devant une Nimir-Ra prisonnière de son corps humain, déclara Pierrette.

— Elle ne se transforme peut-être pas, mais elle reste une nécromancienne et notre nouvelle Reine noire, affirma Jake.

— Non. Non, elle n'est rien de tout ça. Elle n'est pas notre ténébreuse Maîtresse. Seule la chance lui a permis de boire le pouvoir qui était nôtre, et maintenant elle le lui a donné, s'emporta Pierrette en désignant Nicky d'un geste théâtral.

— Pas seulement à lui, dit Magda à voix basse.

— Non, tous les Arlequin qui couchent avec Jean-Claude et vous ont gardé ou récupéré leurs pouvoirs, convint Pierrette.

Hortensio partit d'un rire dur.

— Scaramouche voulait être ta moitié bête, Anita. Ton rat à appeler et ton amant. Il a dit qu'il te montrerait ce qu'une véritable moitié bête pouvait apporter à une Reine, et c'est pour ça que ta Fiancée vient de le mutiler.

Je regardai tour à tour Nicky et Jake.

— Scaramouche m'a fait saigner le premier. C'est moi qui l'ai fait saigner le dernier, voilà tout.

Je le dévisageai sévèrement.

— Tu veux qu'il croie qu'il peut te remporter comme un trophée ? insista-t-il.

Je reportai mon attention sur Scaramouche.

— Je suis désolée que tu sois blessé, mais, même si tu parvenais à t'emparer de la couronne de Rafaël, je ne ferais pas de toi ma moitié bête ni mon amant. Si tu veux juste te rapprocher du trône de Jean-Claude, faire du mal à mes amants ne te rapportera rien.

Vert de douleur, sa jambe presque pliée dans le mauvais sens, Scaramouche me foudroya du regard avec plus de colère et d'arrogance que je n'aurais réussi à en conjurer à sa place.

— Je ferais un meilleur Roi des rats, et ne crache pas sur ce que tu n'as pas goûté, car je sais que ce que je te servirais serait bien

meilleur que tout ce que tu as eu jusqu'ici.

— Ouah, lâcha Sin. On est quatre de ses amants devant toi, et tu nous insultes tous du même coup.

— Je connais ma valeur.

Hortensio se tourna vers Sin.

— Tu n'es qu'un gamin. (Il désigna Nathaniel). Il est beaucoup plus doué avec les hommes qu'avec les femmes. Le Rex est aussi brutal au lit que sur un ring. Aucune femme ne peut apprécier ça.

Nathaniel, Sin et Nicky éclatèrent de rire en même temps.

— De toute évidence, tu ne sais pas de quoi tu parles, commentai-je.

— Et moi ? intervint Magda.

— Tu es une femme, répliqua Hortensio. Tu ne peux pas rivaliser avec nous dans ce domaine.

Je sentis l'énergie de la lionne jaillir avant qu'un grondement sourd ne s'échappe de ses lèvres humaines.

— Tu as toujours été un imbécile.

Hortensio fit un pas vers elle, ce qui le rapprocha de moi, mais il regardait Magda par-dessus ma tête.

— Recule, ordonnai-je.

Il ne m'écouta pas. Je lui lançai un direct dans le plexus, et, comme il ne s'y attendait absolument pas, il se plia en deux, le souffle coupé. Je lui saisis l'arrière de la tête et la baissai tout en levant mon genou aussi vite, aussi fort et autant de fois que possible. Hortensio n'essaya même pas de riposter.

Quand je vis du sang couler le long de ma jambe et sur le tatami, je le repoussai brutalement, et il s'écroula sur le flanc sans bouger. Le bas de son visage était une masse de chair ensanglantée, à tel point que je ne voyais pas l'étendue exacte des dégâts que je venais de lui infliger. Je savais que son nez était cassé. Il avait encore les yeux ouverts, mais, comme Nicky après le coup de poing de Scaramouche, il n'arrivait pas à focaliser son regard.

Pierrette avait blêmi et semblait tout à coup moins sûre d'elle. Scaramouche paraissait toujours furieux et arrogant, souffrant et nauséeux, mais il y avait quelque chose de nouveau dans ses yeux noirs. Du doute, je crois. Il avait tablé sur le fait que je ne serais pas capable de me défendre contre eux. Apparemment, il revoyait ses prévisions. Tant mieux.

— Je suis ta Reine, Hortensio. Quand je te dis de reculer, tu recules !

— Je ne crois pas qu'il puisse t'entendre, fit remarquer Sin.

— Dans ce cas, Pierrette et Scaramouche n'auront qu'à le lui répéter plus tard, pas vrai ? dis-je en jetant un coup d'œil à Pierrette.

Lâchant la main du rat-garou, celle-ci vint s'agenouiller devant

moi et posa le front par terre. Elle ne pouvait pas s'incliner plus bas, et elle avait pris garde à laisser ses mains sous ses épaules, de sorte que seule sa tête se trouvait près de mes pieds. Elle se prosternait pour de bon, mais elle avait eu des siècles pour s'entraîner.

— Elle restera comme ça jusqu'à ce que tu lui dises de se relever, lança Jake.

— Je la trouve très bien dans cette position.

Sa bouche frémit comme si je l'avais surpris – en bien.

— C'est toi la Reine.

— Exact, et la prochaine fois que l'un d'entre vous l'oublie ce n'est pas mon genou que j'utiliserai pour le lui rappeler. C'est clair, Scaramouche ?

— Tu veux dire que tu nous tuerais toi-même ? interrogea-t-il.

— Non, ce n'est pas ce qu'elle veut dire, le détrompa très vite Jake.

— Je ne veux tuer aucun de vous, bordel ! Ce serait un gaspillage de siècles de talent et de pouvoir. Mais si vous m'y obligez je le ferai.

— Je te crois, dit Scaramouche.

— Oui, ma Reine, ajouta Pierrette, sa voix étouffée par le tatami.

— Lève-toi, Pierrette, ordonnai-je.

Elle se redressa lentement, prudemment.

— Voulez-vous que je me mette debout, ma Reine ?

— Reste avec Scaramouche ou mets-toi debout, peu importe, tant que tu ne fais rien de stupide.

— Oui, ma Reine.

— Tu as encore dompté une panthère, Anita, commenta Scaramouche.

— Et toi, Hortensio ? Tu vas encore me faire chier, ou j'ai été assez claire ?

Il se tenait prudemment le nez, ce qui lui donnait une drôle de voix, mais tout le monde le comprit très bien lorsqu'il répondit :

— Parfaitement claire, ma Reine.

Je baissai les yeux.

— Et toi, Scaramouche ? Tu es dompté, ou pas ?

— Je ne serai jamais dompté par quelqu'un d'autre que mon Maître.

— Mais me suis-je bien fait comprendre ?

Il gaspilla un regard haineux en direction de Nicky, puis reporta son attention sur moi.

— Toi et ta Fiancée avez été très éloquents.

— Bien. Dans ce cas, nous ne devrions plus avoir de problèmes entre nous.

— Nous ne te manquerons plus de respect, mais nous avons encore un problème, ma Reine.

— Lequel ?

— Les gens avec qui vous couchez ont acquis notre rapidité et nos compétences d'autrefois, ou ils les ont récupérées dans le cas de Magda et de vos autres partenaires Arlequin, tandis que ceux d'entre nous qui ne sommes pas dans vos bonnes grâces continuent à perdre notre pouvoir.

J'ouvris la bouche, la refermai et regardai Jake.

— C'est vrai ?

Jake soupira, haussa les épaules et lâcha :

— Je n'en suis pas certain à cent pour cent, mais c'est une hypothèse malheureusement plausible.

— Merde alors ! On ne peut pas coucher avec tout le monde.

— Si je ne peux pas recouvrer ma gloire d'antan par un moyen digne d'un Roi et d'un guerrier, j'accepterai tout arrangement que me proposera Jean-Claude.

Je dévisageai Scaramouche.

— Tu comprends ce que tu es en train de dire ?

— Ou est-ce la douleur qui parle pour toi ? ajouta Jake.

— Je sais ce que je dis, et pour récupérer mon pouvoir je serais prêt à faire tout ce que Jean-Claude voudrait.

Pierrette secoua la tête, l'air effrayée. Elle n'était pas prête à en faire autant, et je ne pouvais pas l'en blâmer. Donner carte blanche à quelqu'un, c'est rarement une bonne idée.

— Je ne serai pas le giton de Jean-Claude, décréta Hortensio d'une voix encore plus déformée par le gonflement de son nez.

Il toussa et commença à s'étrangler. Il dut lutter pour s'asseoir et pouvoir cracher du sang sur le tatami, ce qui lui arracha un gémissement de douleur.

— Il faut les emmener à l'infirmerie, dit Jake.

— Ouais, ils sont en train de saloper le tatami, acquiesça Nicky.

Je lui jetai un coup d'œil pour voir s'il plaisantait. Sa bouche saignait encore suffisamment pour qu'il doive la tamponner avec le dos de sa main. Il avait ôté ses gants pendant ma conversation avec les Arlequin, et, s'il était sarcastique, son expression n'en laissait rien paraître. Les marques sur sa joue commençaient déjà à cicatriser.

— Sinon, vous pourriez tous vous changer en animaux pour vous soigner, suggérai-je.

— Ils mettraient de la glu partout, fit remarquer Sin. Claudia nous a dit qu'on n'avait pas le droit de se transformer à la salle de sport.

— Soit. Le couloir conviendra très bien aussi.

— Je n'ose pas, ma Reine, contra Scaramouche.

— C'est un genou déboîté. Si tu te transformes, il se remettra en place.

— Oui, mais, sous ma forme animale, j'aurai besoin de me nourrir

pour récupérer l’énergie consommée par le processus de guérison rapide.

— Veux-tu dire que tu ne te contrôlerais pas assez pour te retenir de nous attaquer ?

— J’ai honte de l’admettre, mais oui.

— Vous êtes des Arlequin, les espions et les assassins ultimes. Ce qui signifie que vous vous maîtrisez parfaitement – du moins, c’est ce que je croyais.

— Et c’était vrai autrefois, mais quand nos pouvoirs ont commencé à décliner notre contrôle sur nos démons intérieurs a suivi le même chemin.

Je dévisageai tour à tour Scaramouche et les deux autres fauteurs de troubles. Pierrette inclina la tête pour ne pas avoir à soutenir mon regard. Hortensio se tordait de douleur : apparemment, il avait appuyé trop fort sur son nez.

— Vous êtes en train de me dire qu’aucun de vous ne contrôle plus sa moitié animale ?

— Quand nous venons juste de nous transformer, nous devons manger de la chair. Après ça, nous reprenons le contrôle de notre bête, mais avant nous sommes imperméables à toute raison, et nous attaquons comme des lycanthropes récemment contaminés qui n’ont pas encore appris à se maîtriser.

Je regardai Jake et Magda.

— C’est la même chose pour vous ?

— Mes capacités n’ont pas diminué, répondit la lionne.

— Parce que tu couches avec eux, répliqua amèrement Pierrette, sans lever les yeux comme si elle craignait sa propre réaction.

Jake affichait une expression aussi indéchiffrable que possible.

— J’ai aussi conservé mes capacités, et je ne couche avec aucun de nos nouveaux chefs. Kaazim n’est pas affecté non plus.

— Attendez un peu. Jake, Magda, voulez-vous dire que vous n’étiez pas au courant jusqu’à maintenant ? demandai-je.

— Non, confirma Jake.

Magda secoua la tête.

Je reportai mon attention sur les autres.

— Vous êtes censés vous adresser à Jake en cas de problème.

— Il est l’un de ceux qui ont trahi notre Mère Ténébreuse, répliqua Scaramouche.

Hortensio retrouva l’usage de sa voix, même si elle était enrouée et plus difficile à comprendre que d’habitude.

— Il a aidé à dissimuler les tigres dorés. S’ils avaient tous été tués comme la Mère de Toutes Ténèbres en avait donné l’ordre, tu n’aurais jamais pu la supplanter. Tu devais posséder le pouvoir du Père des Tigres et devenir le nouveau Père de l’Aube, et, pour ça, tu avais

besoin des tigres dorés.

— Jake et Kaazim étaient tous deux parmi les traîtres qui savaient que les tigres dorés n'avaient pas été massacrés jusqu'au dernier, poursuivit Scaramouche. Maintenant qu'ils ont gagné, ils ont toujours leurs capacités, pendant que ceux d'entre nous qui ignoraient tout de leur complot perdent les leurs.

— Donc, ce n'est pas juste une question de sexe avec Jean-Claude et le reste de notre groupe, fis-je valoir.

— Peut-être, convint Scaramouche, mais comme s'il n'y croyait pas ou ne voulait pas y croire – parce que, si le sexe ne pouvait pas arranger le problème, ils étaient baisés de plus d'une façon.

— Micah est au courant ?

Scaramouche et Pierrette secouèrent la tête.

— Nous n'avons dévoilé notre honte à personne, marmonna le rat.

— Si nous avions décidé de vous envoyer en mission comme Kaazim qui en revient à peine, vous seriez-vous décidés à en parler à quelqu'un ? interrogea Nicky.

— Aucun des chefs ne nous fait suffisamment confiance pour nous envoyer en mission, répliqua Scaramouche.

— Nous sommes prisonniers de cette ville misérable alors que nous avons arpenté le monde pendant des siècles, ajouta Pierrette d'un air... catastrophé, c'est le seul adjectif que je voyais pour décrire son expression.

— J'imagine que ça doit vous changer.

— Si c'est trop dangereux qu'ils se transforment, il faut les emmener à l'infirmerie, déclara Magda sans aucune compassion apparente pour ses camarades.

— Je vais devoir réclamer un brancard, car je ne peux pas marcher, dit Scaramouche.

— Qu'as-tu fait pour mériter qu'on te porte ? demanda Nicky.

— Rien, mais je demande humblement à ma Reine et à ses princes de faire preuve de miséricorde.

— La miséricorde, ce n'est pas trop mon truc, déclara Nicky.

— Le mien non plus, surtout envers des guerriers qui ne cessent de me prendre de haut, ajouta Magda.

Scaramouche déglutit assez fort pour que je l'entende.

— Ma Reine, ses princes, sa princesse, j'implore votre pitié et un brancard.

Je n'étais pas certaine que Magda soit ma princesse, mais je ne relevai pas. Nous avions gagné et on ne chipote pas en cas de victoire. Scaramouche aurait son brancard. Après tout, nous avions fait valoir notre point de vue.

CHAPITRE 18

Le médecin insista pour que Nicky se rende également à l'infirmerie des souterrains avec le reste des blessés. Lui, disait qu'il allait très bien.

— Ma bouche ne saigne plus.

— Vous pourriez avoir une concussion, répliqua le médecin.

— Les métamorphes peuvent avoir des concussions ? s'étonna Sin.

Le médecin lui assura que c'était possible même si peu probable. Donc, Nicky aussi devait aller à l'infirmerie.

— Je peux me transformer et me guérir sans mettre personne en danger, continua-t-il à protester.

— Mais si la concussion est assez grave la métamorphose ne la soignera pas complètement. Faisons quelques examens avant que vous ne vous changiez en lion et que ça ne brouille les paramètres.

Nicky finit par accepter à contrecœur, et nous nous préparâmes à l'accompagner tous les quatre. Mais à cet instant mon téléphone se mit à jouer *Bad to the Bone*. C'était justement à cause d'Edward que je l'avais emporté à la salle de sport.

— Salut, Edward.

— Fais tes bagages pour l'Irlande.

— Tu as réussi à les convaincre ? Ils acceptent de m'inviter sur cette enquête ?

— Toi et certains de tes amis surnaturels, acquiesça-t-il sur un ton très satisfait de lui-même.

— Je te laisse, dit Nicky en commençant à s'éloigner.

— Attends une seconde, Edward.

Je rattrapai Nicky et lui touchai le bras pour qu'il se tourne vers moi. Je voulais l'embrasser pour lui dire au revoir, mais son menton et sa lèvre inférieure étaient maculés de sang qui, combiné à son bandeau de pirate, lui donnait encore plus l'air d'un méchant de James Bond. Mais c'était *mon* méchant, ou peut-être mon homme de main.

Il me sourit et me tendit sa joue, sur laquelle je posai un baiser.

— J'imagine que ta bouche te fait trop mal en ce moment ?

Il grimaça.

— J'aime faire souffrir les autres, pas souffrir moi-même.

— Je suis bien placée pour le savoir.

— On peut accompagner Nicky à l'infirmerie si tu veux parler boulot, proposa Sin.

Je ne savais pas qui ce « on » incluait, et apparemment Nathaniel et Magda non plus, parce qu'ils se regardèrent d'un air interrogateur.

— Je connais déjà certains détails de l'enquête, et c'est peut-être lié à ce qui arrive à Damian, déclara Nathaniel.

— Il fait partie de votre triumvirat, acquiesça Magda. Je comprends. Reste. Je vais à l'infirmerie avec Nicky et Sin.

— Merci.

— Ce n'est pas souvent que tu demandes quelque chose. Et je suis contente de voir que vous vous attelez à résoudre vos problèmes, tous les trois.

Magda commença à s'éloigner, et ce fut Nathaniel qui pensa à lui demander :

— Magda, tu es déjà allée en Irlande pour une mission avec les Arlequin ?

— Non. Ils ont toujours été très isolationnistes, et mon Maître, Giacomo, ne pouvait pas se faire passer pour un autochtone.

Et je me sentis bête de ne pas y avoir pensé, parce que Giacomo est l'exception à la règle des Arlequin. Il continue à utiliser son nom d'assassin, mais ce n'est pas un emmerdeur. Il est né dans ce qu'on appelle aujourd'hui la Mongolie ; il y a grandi du temps où les Mongols vivaient en hordes et arpentaient les steppes en conquérant ou en tuant tout ce qu'ils rencontraient. Même sans savoir d'où il vient, vous ne pourriez jamais le prendre pour un Irlandais. Peut-être un Chinois ou un Coréen, voire un indigène d'une île du Pacifique, mais il a l'air vraiment asiatique et pas du tout européen. Par ailleurs, il est aussi large d'épaules que Nicky, et pas parce qu'il fait de la muscu : chez lui, c'est complètement naturel.

— Logique, convint Nathaniel.

— Tu sais si certains des Arlequin se rendaient régulièrement là-bas ? interrogeai-je.

— Pierrette et son Maître y allaient plus souvent que n'importe qui d'autre à ma connaissance.

Magda disait ça parce que, en tant qu'espions, les Arlequin ne savaient pas toujours ce que faisaient les autres membres de leur groupe. Par définition, les espions gardent des secrets, et les secrets sont d'autant plus faciles à protéger que peu de gens les connaissent. Seule la Mère de Toutes Ténèbres recevait systématiquement leurs rapports, et, quand elle a plongé dans un sommeil – ou une hibernation – qui a duré des siècles, les Arlequin sont tombés sous l'autorité du Conseil vampirique. Sur leur mission, ils étaient chapeautés par un membre ou l'autre, ce qui parait logique mais qui ne nous aidait pas sur ce coup. Pierrette ne nous aimait déjà pas avant la « leçon » d'aujourd'hui ; je doutais que regarder ses amis se faire rosser l'ait mise dans de meilleures dispositions envers nous.

— Évidemment, il faut que ce soit Pierrette qui connaisse l'Irlande mieux que personne d'autre. C'est parfait, grommelai-je.

— Vous avez une autre vampire qui connaît l'Irlande ? interrogea Edward au téléphone.

— Une léopard-garou, mais, vu qu'on vient de flanquer une raclée à ses amis, il n'est pas dit qu'elle acceptera de nous parler.

— Pourquoi vous avez flanqué une raclée à ses amis ?

— C'est une longue histoire.

— Ordonne-lui de te parler, Anita, et elle sera obligée de le faire, intervint Magda.

— Tu es la Reine, Anita. Comporte-toi comme telle. Exige ces informations, dit Edward.

C'était un peu perturbant de recevoir des conseils en stéréo de Magda et d'Edward, mais pas si surprenant dans le fond : ils étaient tous les deux très pragmatiques.

Je secouai la tête.

— Elle fait partie du plus vieux cercle d'espions du monde – et probablement le meilleur. Si elle veut me mentir, elle peut.

— Vous êtes tous capables de contrôler votre respiration et votre rythme cardiaque, mais je jure qu'en plus de ça certains d'entre vous arrivent à contrôler leur odeur pour qu'elle ne change pas quand ils mentent, dit Sin à Magda.

— Certains d'entre nous, oui.

— Si nous arrivons à coincer Pierrette toute seule, nous pourrons lui faire peur pour la forcer à parler, suggéra Nicky.

— Mais nous devons agir avant le réveil de son Maître, parce qu'une fois que son Pierrot sera avec elle Pierrette sera plus difficile à impressionner, ajouta Magda.

— Elle est probablement toujours à l'infirmerie, en train de tenir la main de Scaramouche, avança Sin.

— Et le docteur a bien dit que je devais y aller aussi, compléta Nicky.

Sin sourit.

— Je peux t'aider ?

— Ça dépend. Tu peux être effrayant ?

Il réfléchit.

— Oui, mais assez effrayant pour intimider une Arlequin ? Sans doute pas. Est-ce que je peux vous regarder faire ?

Magda lui tapa sur l'épaule assez fort pour qu'il vacille légèrement.

— Ouais, viens. On pourra peut-être t'apprendre à faire plus peur.

— Je ne suis pas sûre qu'il ait besoin de développer ce genre de capacité, protestai-je.

Nicky me jeta un regard que je ne parvins pas à déchiffrer.

— C'est toujours bien de pouvoir foutre la trouille, Anita. Tu le sais.

— Je ne pense pas que ce soit vrai dans le monde réel pour la plupart des gens.

— Nous ne vivons pas dans ce monde, et nous ne sommes pas la plupart des gens.

J'aurais voulu le contredire, mais je ne pouvais pas.

— Du moment qu'ils découvrent quelque chose qui nous aidera à résoudre le problème des meurtres vampiriques ici en Irlande… laisse-les lui foutre la trouille de sa non-vie, Anita, m'exhorta Edward.

— Tu veux que je reste en ligne avec toi, ou que j'aille leur filer un coup de main ?

— C'est bien la voix de Nicky que j'ai entendue ?

— Ouais.

— Il n'a pas besoin d'aide pour intimider quelqu'un, et toi et moi devons commencer à préparer notre voyage à l'île d'Émeraude.

Sin revint vers moi pendant que les autres se dirigeaient vers l'entrée du tunnel.

— Moi, je n'ai pas trop mal à la bouche pour recevoir un baiser.

Je fronçai les sourcils.

— Arrête de jouer les dures et embrasse-moi, réclama-t-il.

Cela me fit sourire, et mon apparence de fille coriace et bougonne s'envola par la fenêtre qu'il n'y avait pas dans les souterrains.

— Attends encore une minute, Edward.

— Qui vient de réclamer un baiser ? Je n'ai pas reconnu la voix.

— Hé ben ! Il a bien grandi, dis donc.

— Je te mets en attente, Edward.

— Je n'essayais pas de te critiquer, Anita.

— Je te mets en attente quand même.

Je me tournai vers Sin, désormais si grand et si adulte que sa voix avait baissé au point d'empêcher Edward de le reconnaître par téléphone. Magda l'appela depuis le tunnel.

— Nicky dit que, si tu traînes trop, on commence sans toi.

— J'arrive, lança Sin par-dessus son épaule.

Il se pencha pour m'embrasser, et je me dressai sur la pointe des pieds pour aller à la rencontre de son mètre quatre-vingt-sept. Ses lèvres étaient douces, mais ses mains m'agrippèrent les bras avec force, serrant juste assez pour me faire sentir leur puissance – des mains capables de lancer un ballon de foot assez loin et avec assez de précision pour que les recruteurs des facs s'intéressent à lui.

La combinaison de sa poigne et de son baiser me laissa quelque peu essoufflée lorsqu'il s'écarta de moi. Il sourit à la vue de mon expression, et sut qu'il avait fait s'accélérer mon pouls. En tant que tigre-garou, il pouvait goûter les battements de mon cœur sur sa langue.

Il rejoignit les autres à petites foulées. Il ne voulait pas rater une

occasion d’apprendre à devenir plus effrayant.

CHAPITRE 19

— Tu ferais mieux de reprendre Edward, suggéra Nathaniel.

— Ah oui ! C'est vrai.

Il grimaça.

— J'adore que mon petit frère puisse te faire tout oublier comme ça.

— Le fait que tu l'appelles « petit frère » ne m'aide pas à gérer mon problème de différence d'âge, me plaignis-je. Je dis ça, je ne dis rien. Mais passons dans la salle de pause au cas où quelqu'un voudrait utiliser le tatami.

— C'est mon frère de cœur, et il est plus jeune que moi, se justifia Nathaniel tandis que nous nous dirigions vers la petite pièce dont Jake et Nicky étaient sortis moins d'une heure auparavant.

Une heure qui avait été très mouvementée.

— C'est ton époux-frère. Ce n'est pas tout à fait pareil, contrai-je.

Nathaniel me tint la porte tandis que j'appuyai sur le bouton pour reprendre Edward en ligne.

— Je t'ai dit d'embrasser le gamin, pas de le peloter pendant des plombes.

— Tu ne peux pas me voir, mais je fais une tête très contrariée.

Il gloussa. Je crois que je suis une des cinq personnes sur Terre qui arrive à le faire glousser.

— Je te mets sur haut-parleur, Edward, prévins-je en m'asseyant à la table pour quatre personnes et en posant le téléphone devant moi.

— Qui écoute avec toi ?

— Nathaniel.

— Depuis quand partages-tu nos conversations avec lui ?

Un instant, je ne sus pas quoi répondre, mais Nathaniel se pencha vers le téléphone et dit :

— Tu veux toujours que Damian vienne en Irlande pour t'aider ?

— Oui, répondit Edward sur un ton pincé et assez peu amical.

— Il n'est pas encore réveillé, donc j'écoute pour lui raconter après, histoire qu'il puisse prendre une décision informée.

— Tu ne me fais pas confiance pour dire la vérité à Damian ? demandai-je.

— Tu lui diras ta vérité, la vérité des flics. Je t'aime, Anita, mais ta préoccupation numéro un, ce sera de résoudre cette enquête.

— Tu insinues que je manipulerais Damian pour qu'il m'accompagne en Irlande et que je puisse faire mon boulot ?

— Pas consciemment, non. Mais inconsciemment, oui.

— Tu crois que je me soucie de mon travail davantage que du

bien-être de Damian ?

— Si tu arrives à te convaincre qu'il ne courra pas tant de danger que ça, ou qu'il serait bon pour lui d'affronter ses peurs en t'aidant à arrêter ces meurtres, oui, absolument.

Edward partit d'un rire sincère, son rire de quand quelque chose l'amuse vraiment.

— Et toi ? lui demandai-je. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Nous sommes tous les deux très doués pour trouver des raisons de forcer les gens à faire ce que nous voulons qu'ils fassent, Anita. Nathaniel a raison sur ce point.

— Peut-être. Ça ne te pose pas de problème qu'il nous écoute ?

— Si ça ne t'en pose pas non plus, répondit Edward avec un calme surprenant.

— Non, ça me va.

— Alors ça me va aussi. Je vais te parler comme si Nathaniel n'était pas là, et il pourra intervenir s'il le juge pertinent.

— « Pertinent » ? répétai-je, surprise.

— J'aide Peter à remplir des dossiers de candidature à la fac, dit Edward en guise d'explication.

— Donc, il ne s'engage pas tout de suite ?

— Sa mère et moi l'avons persuadé d'essayer l'université pendant un an. Si ça ne lui plaît pas, il sera toujours temps d'entrer dans l'armée.

J'étais à peu près sûre que Donna avait davantage insisté qu'Edward, mais je ne le mentionnai pas, parce que j'étais d'accord avec elle sur ce coup.

— Ravie de l'apprendre. C'est plus facile d'essayer la fac et d'entrer ensuite dans l'armée que l'inverse.

— Et c'est l'une des raisons pour lesquelles je me suis rangé à l'avis de Donna sur la question, dit Edward sur un ton qui me persuada de changer de sujet.

— Vous avez déjà visité des facs ? On en a fait quelques-unes avec Sin, lança Nathaniel.

Il ne connaît pas Edward aussi bien que moi, donc il n'avait pas capté l'inflexion dans sa voix qui voulait dire « Laisse tomber s'il te plaît ».

— Deux ou trois. Mais gardons les préoccupations domestiques pour plus tard.

Nathaniel ouvrit la bouche pour dire quelque chose. Je le regardai en secouant la tête. Il pigea et n'insista pas.

— Tu as parlé de me faire venir en Irlande avec certains de mes amis surnaturels, rappelai-je à Edward. Ça voulait dire quoi ?

— Tu as le droit d'amener tes adjoints comme tu l'as fait pour l'enquête dans l'Etat de Washington.

— Hors circonstances exceptionnelles, dans la branche surnaturelle du service des marshals fédéraux, je n'ai même pas le droit de désigner des civils comme adjoints sur le sol américain. Comment diable as-tu fait pour que les flics irlandais acceptent ça ?

— Tu ne pourras pas les qualifier d'adjoints, mais tu peux quand même les amener.

— En Irlande ? s'exclama Nathaniel.

— Oui.

Il me dévisagea avec de grands yeux écarquillés, parce que je lui avais dit que la police locale ne voulait pas m'inviter à jouer avec elle.

— Comment as-tu fait ? demandai-je à Edward. Je n'étais même pas sûre que tu arrives à me faire venir, alors, avec des gens en plus...

— D'abord, les flics irlandais seraient très intéressés de voir comment les métamorphes peuvent collaborer avec eux. Amène Socrate, sauf si tu penses qu'il ne fonctionnera pas bien avec le reste du groupe.

— Parce qu'il était dans la police autrefois.

— Oui. Dans la mesure du possible, tâche de choisir surtout des ex-flics ou ex-militaires.

— Je ferai ce que je peux. Les gardes qui nous ont accompagnés dans l'État de Washington te conviendraient ?

— Oui. Et Nicky est toujours le bienvenu.

— Il n'est pas du tout ex-flic ou ex-militaire ni quoi que ce soit.

— Non, mais je le prendrais comme renfort même si tu ne pouvais pas venir avec lui.

— Ouah ! Venant de ta part, c'est un sacré compliment.

— C'est juste la vérité.

Je devrais penser à le répéter à Nicky plus tard, même s'il hausserait sans doute les épaules d'un air indifférent. Moi, j'ai été super flattée quand Edward m'a dit que j'étais assez douée pour lui servir de renfort, mais, évidemment, je n'ai pas du tout le même passé que Nicky, donc je ne réagis pas aux choses de la même façon.

— D'accord, Socrate et Nicky. D'autres gens que tu voudrais que j'amène ?

— Lisandro, Claudia, Bobby Lee.

— Claudia ne m'accompagne jamais en déplacement, mais ça devrait être bon pour les deux autres.

— Elle est venue dans le Colorado.

— Elle est venue avec Jean-Claude, pas avec moi.

— Soit. Tu m'expliqueras la différence plus tard. Pour le moment, forme un petit groupe capable de collaborer avec la police et l'armée si nécessaire, histoire que les flics ne regrettent pas de nous avoir invités à jouer avec eux.

Mais Nathaniel se sentit obligé de répondre à la question

implicite sur Claudia.

— Claudia ne veut pas que l'ardeur se déclenche alors qu'elle est seule avec Anita. C'est pour ça qu'elle ne l'accompagne pas en déplacement.

Je lui jetai un regard désapprobateur. Il en avait trop dit. Mais il haussa les épaules.

— Quoi ?

— Ça commence à me plaire que Nathaniel écoute cette conversation, lança Edward.

— Concentrons-nous sur le boulot, d'accord ?

— Je suis très pro, Anita, tu le sais bien.

— Je n'arrive toujours pas à comprendre comment tu as réussi ce tour de force.

— En fait, on a eu du bol. Ils envisagent de monter leur propre unité spécialisée dans les surnaturels, mais ils ne veulent pas juste copier celle des Anglais. Ils n'ont pas aimé la façon dont ceux-ci ont géré l'affaire la dernière fois qu'ils ont réclamé leur aide.

— Je croyais qu'ils s'étaient longtemps battus pour ne plus dépendre d'eux ?

— Justement. Devoir les appeler en renfort la dernière fois qu'un surnaturel a foutu la zone, ce n'est pas très bien passé auprès du gouvernement ni de l'opinion populaire.

— Il y a des élections bientôt, c'est ça ?

— Le problème, ce ne sont pas juste les politiciens. Il faut bien connaître l'histoire de ce pays pour comprendre à quel point ils devaient être désespérés pour appeler leurs plus proches voisins au secours.

— Pourquoi ils n'ont pas contacté Interpol à la place ?

— L'unité surnaturelle d'Interpol était occupée ailleurs et ne pouvait pas venir aussi vite que les Anglais. Pour sauver des vies, ils ont fait revenir leurs anciens conquérants. Le président d'Irlande et son parti ont perdu l'élection suivante à cause de ça.

— Attends. On dirait une note de bas de page dans un truc que j'ai lu. Il était question qu'un groupe mélangé : des lycanthropes, un thaumaturge humain, deux sorcières et des *furies*… je veux dire, des Fey*s* ou je ne sais quoi.

— Un bon conseil dans ton propre intérêt : ne les appelle pas des Fairie*s* en Irlande.

— Je suis au courant, merci.

— Je préférais te le rappeler. Et fais passer le mot à tes gens.

— Pourquoi on ne peut pas les appeler des Fairie*s* ? interrogea Nathaniel.

— Du point de vue des Fey*s* du Vieux Monde, c'est comme si tu traitais un Afro-Américain de nègre, à cela près que les Fey*s* disposent

de magie pour te punir, expliquai-je.

— Ouah ! C'est vraiment une insulte si terrible ?

— Pour certains Fey*s* du Vieux Monde, oui.

— Alors, on les appelle comment ?

Ce fut Edward qui répondit :

— Les Fey*s*, le doux peuple, les bienveillants. « Le petit peuple » est passé de mode, mais certaines personnes âgées l'emploient encore.

— Il y a aussi le peuple caché, dis-je.

— Mais Fey*s* est plus court et plus commun au sein de la police de la plupart des pays, conclut Edward.

— Je sais que l'Irlande a conservé la plus grande concentration de Feys au monde.

— Mais la plupart d'entre eux sont de bons citoyens, ou ils veulent juste qu'on leur fiche la paix pour qu'ils puissent continuer à faire ce qu'ils font depuis des millénaires.

— Foutaises ! Il reste des Feys *Unseelie*, qui ont toujours été nuisibles.

— Ils ne le voient pas ainsi, Anita. Ils se considèrent comme des créatures neutres, à l'instar de la Nature.

— Ouais, la Nature est neutre, mais un blizzard peut quand même te tuer, et il existe quelques types de bienveillants qui aiment vraiment faire du mal aux gens.

— Mais ils ne passent pas à l'action, parce qu'ils ne veulent pas être déportés.

— Quand j'étais à la fac, je me souviens d'avoir lu ce dont certains pays européens avaient besoin pour déporter les bienveillants. Ça nécessite une magie considérable, parce qu'ils sont liés à la terre. Si on les expédie trop loin, la terre peut dépérir.

— Ce qui compliquerait pas mal la vie des humains.

— Autrefois, les gens ne savaient pas tout ça, et ils ne comprenaient pas que les Feys qui n'étaient pas liés à leur pays pouvaient foutre un bordel monstre. Ou, du moins, les Anglais ne le comprenaient pas. Apparemment, la population Fey d'Irlande était encore plus sauvage et plus étroitement liée à la terre que leurs cousins des îles Britanniques.

— Et tu te souviens encore de tout ça ?

— Je m'en souvenais assez pour faire une petite recherche en ligne quand j'ai su qu'il était possible que j'aille en Irlande.

— Toi, utiliser un ordinateur volontairement ?

— Elle s'est beaucoup améliorée du point de vue technologie moderne, déclara Nathaniel.

— Hé ! Je maîtrise mon smartphone maintenant, et c'est comme un petit ordinateur.

Edward gloussa.

— Pas faux.

— Je voulais rafraîchir mes souvenirs après t'avoir parlé la première fois. Certains Irlandais pensent que la grande famine des pommes de terre et l'occupation britannique leur ont fait perdre non seulement des artistes et des écrivains, mais aussi leurs médiums et leurs sorcières indigènes. Donc, ils se montrent très accueillants envers tous les gens qui possèdent des dons – sauf les nécromanciens, apparemment. Du temps où les écrivains étaient dispensés d'impôt sur le revenu, ils faisaient la même chose pour quiconque pouvait prouver qu'il avait une capacité magique ou psychique.

— Ça, c'est nouveau pour moi.

— Tu n'avais pas besoin de le savoir, et, moi exceptée, je ne crois pas que tu travailles avec des gens concernés.

— Exact.

— Le marshal Kirkland relève aussi les morts, intervint Nathaniel.

— Larry et moi faisons partie d'un tout petit nombre de personnes dotées d'un talent psychique démontrable.

— Je sais que tes pouvoirs t'aident à survivre et à faire du meilleur boulot. Comment font les autres, ceux qui n'ont aucun don psychique ?

— On se débrouille, répondit sèchement Edward.

— Je ne parlais pas de toi. Tu es Edward.

Je comprenais très bien ce que voulait dire Nathaniel.

— Tu sais qu'il a raison. Tu es Edward, et c'est mieux que n'importe quelle magie.

— J'ai toujours supposé qu'Edward était assez doué pour ne pas avoir besoin de pouvoirs, mais que tous les autres en avaient, reprit Nathaniel.

— Non, le détrompai-je. Il y a moi, Larry, Denis-Luc St. John, Manny – mais il a pris sa retraite –, deux autres personnes sur la côte Ouest et une sur la côte Est. Tous les autres sont des humains ordinaires.

— Je trouve que ça devrait être l'inverse, commenta Nathaniel.

— Au début, les gens ne faisaient pas confiance à ceux qui avaient des pouvoirs psychiques, expliqua Edward. Ça les faisait trop ressembler à des sorciers, et beaucoup des anciens chasseurs de vampires chassaient aussi les sorciers.

— Il y a quelques années, un chapitre a viré renégat ici à St. Louis, ajoutai-je. Il n'y avait pas d'ordre d'exécution au nom de ses membres, mais la police a quand même fait appel à moi en tant que consultante.

— Quand les surnaturels déraillent, qui appelle-t-on ? chantonna Edward.

— Nous.

— Nous, répéta-t-il.

— Donc, les Irlandais veulent qu'on amène des métamorphes pour qu'ils voient s'ils peuvent en intégrer dans leur nouvelle unité locale, c'est ça ?

— Quelque chose comme ça, oui.

Plus tard, je me rappellerais la façon dont Edward avait formulé sa réponse, et le fait que je n'avais pas relevé sur le coup.

— Ça paraît trop beau pour être vrai, Edward. Ça nous permet de contourner l'interdiction de port d'arme vu que nos insignes sont américains. Ils vont vraiment nous laisser amener un groupe de civils équipés pour la chasse aux grands méchants vampires ?

— C'est l'idée, même si j'ai dû leur promettre qu'on resterait discret.

— Si tout se passe bien, personne ne saura qu'on était là.

— C'est ce que je leur ai répondu.

— Tu as dit que tu avais des contacts en Irlande. Sacrés contacts pour avoir obtenu un résultat pareil.

— Je t'ai dit aussi qu'on avait du bol. Un des chargés de la création de la nouvelle unité me devait un service.

Un instant, je me demandai ce que ça impliquait de devoir un service à Edward. Il y a longtemps, je lui en devais un, et il m'a fait venir au Nouveau-Mexique pour chasser un monstre qui faisait pire que tuer des gens. On a failli mourir tous les deux sur cette affaire-là.

— Quel genre de service ?

— Tu sais que je ne vais pas te répondre.

— Si c'est à cause de moi, je peux me boucher les oreilles et chanter tout bas, proposa Nathaniel.

— Ce n'est pas à cause de toi, le détrompa Edward.

— Il ne veut pas me le dire, ajoutai-je.

— Si tu le savais, pourquoi tu as posé la question ? s'étonna Nathaniel.

— Je continue à espérer qu'il deviendra un peu plus bavard.

— Oui, parce que ce serait vachement mon genre, ricana Edward.

— Le type qui te devait un service, il t'a connu quand tu étais dans l'armée ou après ?

— Pas de commentaire.

— D'accord, je sais que tu peux garder un secret pratiquement mieux que quiconque d'autre à ma connaissance.

— Pratiquement ?

Je souris même s'il ne pouvait pas me voir.

— Pardon. Tu es le champion humain du gardage de secrets.

— Humain seulement ?

— Les vampires sont des maîtres en la matière.

— Se pourrait-il que ton grand brun pas si ténébreux de fiancé te

cache des choses alors que vous préparez votre mariage ?

— Il a plus de six siècles, Edward. Je ne connaîtrai jamais tous ses secrets. Mais, non, je ne pensais pas à lui en particulier, juste aux vampires en général.

— Et je vais laisser tomber maintenant, parce que tu m'as dit tout ce que tu avais l'intention de me dire.

Je ris.

— J'ai appris à garder les secrets auprès du meilleur.

— Mes enseignements se retournent contre moi, c'est ça ?

— Tout à fait.

— On a eu du bol, mais on a aussi quelque chose que nos collègues irlandais désirent.

— Quoi donc ?

— Un groupe mixte de surnaturels qui ont déjà collaboré avec la police, voire été flics eux-mêmes.

— Ton vieil ami... que sait-il exactement au sujet de mes gens ?

— Ce n'est pas mon ami, juste un collègue.

— D'accord. Donc, tu ne lui as pas dit grand-chose.

— Le minimum.

— Mais encore ?

— Tu te rappelles ce groupe d'interventions militaires spéciales qui en sait un peu trop sur toi à notre goût ?

— Tu parles de Van Cleef et compagnie ?

— Tu voulais vraiment prononcer ce nom devant Nathaniel ?

— Ce n'est pas la première fois que je l'entends, intervint l'intéressé.

— Donna ne l'a jamais entendu, contra Edward.

— Nathaniel était avec nous dans le Colorado la dernière fois qu'on en a parlé, lui rappelai-je.

— Quand tu m'as raconté cette histoire, tu m'as dit que Micah et toi étiez seuls avec son père à ce moment-là.

— Nous avons pensé que ce serait plus sûr que Nathaniel connaisse ce nom.

— Je n'en ai pas non plus parlé à Peter.

— Tu aimes garder des secrets, Edward. Moi, je préfère partager mes informations.

— Je sais que Nicky est au courant aussi depuis le Colorado. Qui d'autre ?

— J'ai fait attention.

— A qui d'autre en as-tu parlé ?

— Tu m'as bien recommandé de ne jamais faire aucune allusion à Van Cleef. Es-tu en train de me dire qu'il est impliqué dans la création de la nouvelle unité irlandaise ?

— Pas lui personnellement, mais des gens du même acabit. Ils

sont tous intéressés par le fait que tu jouis de tous les avantages de la lycanthropie sans l'effet secondaire de la transformation.

— Ouais, on n'arrête pas de me dire que l'armée, ou, en tout cas, de mystérieuses autorités, est fascinée par l'idée de créer des supers soldats possédant certaines de mes capacités.

— L'armée ordinaire n'a rien à voir là-dedans, Anita.

— Je sais qu'ils continuent à virer les gens pour raison médicale s'ils contractent la lycanthropie dans l'exercice de leurs fonctions.

— Mais certaines entreprises de sécurité privées sont très intéressées.

— Je croyais que ton contact appartenait à la police irlandaise.

— Aujourd'hui, oui, mais ça n'a pas toujours été le cas.

— Ex-militaire ?

— Oui.

— Ex-employé d'une boîte de sécurité privée ?

— Aussi.

— Je croyais que l'armée de base et la police n'aimaient pas beaucoup ce genre d'antécédents.

— Il est né en Irlande et revenu avec de nouvelles compétences, ainsi qu'un tas de fric à investir dans un projet très cher au gouvernement.

— Un tas de fric ? Attends. Il finance le truc lui-même ?

— Non, mais il aide à le monter, dans l'espoir de prouver la valeur des nouvelles armes au gouvernement pour qu'ils lui commandent ses gadgets.

— Un contrat avec le gouvernement, ça générerait un gros chiffre d'affaires.

— En effet, mais pas de façon certaine et pas tout de suite. Pour le moment, mon contact investit le fric de ses bailleurs de fonds dans un plan qui ne portera peut-être jamais ses fruits.

— Donc, c'est un pari risqué.

— Exactement.

— Un pari risqué qu'on va l'aider à remporter.

— Tu as tout compris.

— Est-ce que… Je ne peux pas continuer à l'appeler « ton contact ».

— Brian.

— Vraiment ? Ça fait très… irlandais.

— C'est quand même son nom.

— D'accord. Est-ce que Brian a l'intention de nous suivre pendant qu'on chassera les méchants vampires ?

— Il a l'intention de nous aider.

— Est-ce qu'on aura le droit de tuer les méchants vampires une fois qu'on les aura trouvés ?

— J'ai réussi à te faire venir armée, Anita. Un problème à la fois.

— Attends, intervint Nathaniel. Tu veux dire qu'Anita n'aura pas le droit de tuer les vampires quand vous les aurez trouvés ?

— Nous pensons que ceux qui nous donnent du fil à retordre à Dublin sont des nouveau-nés. Quelques disparitions ont été signalées, mais aucun décès pour le moment, donc ils restent des citoyens légaux avec les mêmes droits que les vivants. La loi irlandaise ne couvre pas les vampires ; elle ne les mentionne même pas.

— On est censés faire quoi quand on trouvera les méchants, Edward ? Un bras de fer avec eux ?

— Les humains, même ceux qui ont été mordus par des vampires, doivent être traités comme des humains normaux, à moins qu'ils ne tentent activement de nous tuer. Dans ce cas, ils deviennent des cibles.

— Et les vampires eux-mêmes ? Les flics ont décidé ce qu'ils veulent en faire quand ils les trouveront, s'ils ne les tuent pas ?

— Non.

— C'est de la folie, protesta Nathaniel.

— La police irlandaise veut vraiment protéger les vampires qui assassinent des enfants ?

— Ils sont très déterminés à ne pas ôter la vie.

— Trouve un moyen avant qu'on arrive, Edward. Je n'amène pas mes gens se faire tuer en Irlande parce que les autorités sont trop scrupuleuses.

— Je ferai de mon mieux, mais la police locale prend le concept du maintien de la paix très au sérieux.

— Ils n'ont pas dû voir de quoi les vampires sont capables, commenta Nathaniel.

— La plupart d'entre eux, non, à l'exception de Brian.

— Il ne pourra pas y avoir de résolution pacifique avec ces tueurs, Edward.

— Je ne te dis pas le contraire. Anita, mais tes pouvoirs de nécromancienne ne sont pas la seule chose qui fait hésiter les flics irlandais.

— Qu'est-ce qu'ils n'aiment pas chez moi, à part ça ?

— Ta tendance à la violence.

— Mais la tienne, ils s'en foutent ?

— En fait, tu as toujours le plus grand nombre de victimes à ton actif, donc, officiellement, je suis moins assoiffé de sang que toi.

— Génial. Alors, c'est moi la grande méchante.

— Ils envisagent d'adjoindre un agent humain à tes amis surnaturels pendant la durée de votre séjour.

— Un garde pour mes gardes ?

— Considère-le plutôt comme un frère d'armes. Si un de tes métamorphes fait quelque chose de regrettable, l'agent qui les

surveille sera dans la merde lui aussi, donc il sera motivé pour maintenir tout le monde sur le droit chemin.

— Le droit chemin, c'est celui du paradis. Et pas celui qu'on va emprunter.

— Brian est déjà allé en enfer. Il survivra.

— Vous avez servi ensemble.

— Je n'ai pas dit ça.

— Vous vous êtes battus ensemble, alors.

— Je n'ai pas dit ça non plus.

— D'accord, garde tes secrets si ça te chante. Dis-moi juste que tu as vu Brian en situation de combat, et je te croirai.

— J'ai confiance en lui pour se débrouiller dans le cadre de n'importe quelle opération armée, mais je ne connais pas ses hommes. Il est capable de choisir des gens doués, mais il collabore avec le gouvernement.

— Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie qu'il n'a peut-être pas choisi tous ses gars. Donc il faudra faire gaffe jusqu'à ce qu'on soit certains qu'ils sont tous aussi bons que lui.

— Je transmettrai à mes gens.

— Fais ça.

— Je vais finaliser mon équipe et leur annoncer la bonne nouvelle – qu'on peut apporter nos flingues.

— Pas d'explosifs. Si on en a besoin, les hommes de Brian nous en fourniront.

— Je ne crois pas avoir déjà voyagé avec des explosifs. C'est ton truc, pas le mien.

— Tu utilises parfois des grenades au phosphore sur des goules et d'autres morts-vivants.

— D'accord, je les laisserai à la maison. Et puis les grenades européennes que tu avais dans le Colorado étaient beaucoup plus puissantes.

— Si on en a besoin, Brian nous en procurera.

— C'est bon à savoir.

— Fais tes bagages et prends le premier vol pour Dublin, Anita. On se voit quand tu es là.

— Ce serait beaucoup plus simple si je n'avais pas aussi peur de l'avion.

— Ah ! J'oublie toujours ta phobie. Je devrais t'emmener avec moi un jour pour te faire passer ça.

— Tu sais piloter ?

— On se voit dans l'île d'Émeraude, Anita.

— Putain ! Edward.

— Oui ?

— Rien. Garde tes secrets. Tu n’arrêtes pas de me dire que je suis ta meilleure amie. Les gens ne font pas autant de mystères avec leur meilleure amie, en principe.

— Moi, si. A bientôt de l’autre côté de la mare, Anita.

— A bientôt, Edward.

— Au revoir, Nathaniel.

— Au revoir, Edward.

— Tu ne m’as pas demandé de ne pas mettre Anita en danger.

— Je sais comment Anita gagne sa vie, et je sais qu’elle a confiance en toi plus qu’en n’importe qui d’autre pour couvrir ses arrières. J’ai confiance en son jugement.

— À ta place, ma fiancée n’aurait pas du tout réagi de la même façon.

— Donna sait aussi comment tu gagnes ta vie.

— Elle le sait en partie, mais elle préfère ignorer le reste.

— Peter, lui, est au courant.

— Il m’a dit que vous discutez parfois au téléphone.

— Il avait besoin d’aide pour organiser ton enterrement de vie de garçon.

— C’est moi, ton garçon d’honneur, intervins-je. Ce n’est pas à moi de gérer ça ?

— Tu as vraiment envie d’organiser mon enterrement de vie de garçon ?

— Non, mais je ne suis pas non plus certaine de vouloir confier ça à ton fils de dix-neuf ans.

— C’est lui qui me l’a demandé.

— Et il se débrouille très bien, ajouta Nathaniel.

— J’admets que j’étais un peu inquiet d’apprendre que vous vous parliez, Peter et toi.

— Pourquoi inquiet ? demandai-je.

— Tu crois que j’ai une mauvaise influence sur lui ? lança Nathaniel.

— Non, d’après Anita, ça, c’est mon boulot.

— J’ai juste dit que je ne pensais pas que ce soit une bonne idée qu’il marche dans tes traces professionnellement.

— Avant qu’on bénéficie de la clause grand-père pour être intégrés au service des marshals, Peter voulait devenir exécuteur de vampires, mais maintenant ça l’obligerait à suivre le nouveau programme de formation. Il est trop jeune pour l’intégrer directement, donc il revoit ses options.

— Est-ce que ça signifie que, du coup, il ne marchera pas non plus dans tes autres traces professionnelles ?

— Pas maintenant, Anita.

— N’aie pas peur de parler devant moi, Edward. Je sais ce que tu

fais, ou ce que tu faisais avant d'avoir un insigne, révéla Nathaniel.

— Vraiment ?

— Oui, Donna m'a demandé d'aider à convaincre Peter d'essayer la fac.

— Donc, tu faisais juste semblant de ne pas savoir qu'il avait accepté ?

— Je ne mentais pas. Je n'étais pas au courant que Peter avait pris sa décision. La dernière fois que je l'ai eu au téléphone, il réfléchissait encore.

— J'ignorais que vous étiez si proches, commenta Edward sur un ton mécontent.

Autrefois, j'aurais eu peur pour Nathaniel, mais je sais qu'aujourd'hui Edward ne ferait jamais rien qui puisse compromettre mon bonheur domestique, tout comme je ne ferais jamais rien qui puisse compromettre le sien. Nous nous sommes tous les deux donné trop de mal pour trouver nos partenaires ; nous n'allons pas tout foutre en l'air maintenant.

— On ne l'est pas tant que ça.

— On dirait qu'il te parle davantage qu'à n'importe lequel de ses amis d'ici.

— Ce n'est pas qu'il me parle davantage qu'à eux, c'est qu'il me parle des choses dont il ne peut pas parler avec eux. Je connais déjà tous les noirs secrets que même sa mère ignore. Tu as mis Peter dans une position où il ne peut rien dire ni à sa mère, ni à sa sœur, ni à son psy, ni à ses amis du lycée parce que ce serait trahir tes secrets. C'est comme s'il savait que son beau-père est Batman et qu'il devait faire semblant de ne connaître que Bruce Wayne. Il ne peut en parler à personne.

— Il peut m'en parler, à moi.

— Tu ne peux pas parler de Batman à Bruce Wayne si tu sais que c'est la même personne.

— Je sais où sont enterrés tous les cadavres, fis-je remarquer. Il pourrait me parler, à moi, sans rien me révéler de nouveau.

— Tu es une femme, une très belle femme assez coriace pour chasser les monstres avec Batman. Tu es aussi la meilleure amie d'Edward. Comment Peter pourrait-il te parler sans craindre que tu lui rapportes tout ?

— Bonne remarque.

— Peter avait besoin de quelqu'un qui connaissait déjà ton identité secrète, Edward. Crois-moi, s'il avait eu le choix, il aurait plutôt parlé à quelqu'un d'autre.

— Pourquoi tu dis ça ? demandai-je.

— Il ne se serait pas confié à un de tes petits amis s'il avait pu faire autrement.

— Quel rapport avec le fait que tu es mon petit ami ?

— On en a déjà discuté, Anita, soupira Edward.

— Je sais, je sais. Je l'ai sauvé, et il s'est attaché à moi comme un caneton à sa mère.

Nathaniel prit un air coléreux, et je sentis l'énergie de sa bête s'échapper de lui.

— Ne fais pas ça, Anita. Ne rabaisse pas l'importance que ça a pour lui.

— Je ne comprends pas.

— J'espère que si, parce que c'est l'une des vérités les plus importantes de Peter.

Je secouai la tête.

— Désolée, je ne vois toujours pas.

— Très bien, je vais te l'expliquer. Tu as raison. Peter fait une fixation sur toi, mais comment pourrait-il en être autrement ? Il a été enlevé et torturé sexuellement. C'était horrible et effrayant, mais c'était aussi sa première expérience sexuelle. Puis tu as débarqué et tu l'as sauvé. Et tu étais avec lui quand il a tué la femme qui avait été son bourreau. C'est toi qui l'as arraché à son corps et plaqué contre un mur pour lui dire qu'elle était morte, qu'il l'avait tuée et qu'il ne pouvait pas y avoir d'autre vengeance.

— Je sais que ce n'est pas Anita qui t'a raconté ça, dit Edward d'une voix qui n'était plus ni neutre ni coléreuse.

— Peter avait besoin de vider son sac, et, à cause de toi, il ne pouvait le vider devant personne d'autre.

— Même à moi, il ne m'en a pas parlé, alors que j'étais déjà au courant.

— Il a fait des allusions, et je lui ai parlé de mon passé. Une fois qu'il a su que, moi aussi, j'avais été violé, il a compris que je ne le jugerais pas pour ce qui lui était arrivé. C'est dur pour les hommes d'admettre qu'ils ont été victimes de ce genre de chose. Je l'ai invité à notre groupe de parole masculin ici, mais il n'est pas encore prêt à en parler en public.

— Un groupe de parole ? s'étonna Edward.

— Les hommes avec une histoire semblable à la mienne et à celle de Peter sont plus nombreux que tu ne le crois.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Désolé, Nathaniel. Je ne savais pas que tu… aidais Peter. Merci d'avoir été là pour lui quand je ne pouvais pas.

Toute colère déserta Nathaniel, ne laissant que de la surprise derrière elle.

— De rien. C'est un garçon décent, un peu paumé, un peu cassé, mais solide, et qui essaie de comprendre s'il est le Robin de ton Batman, ou autre chose.

— Il t’a parlé de certaines de ses… petites amies ?
— Oui.
— Et ?
— Et Peter m’a demandé quelques conseils. Il voulait être sûr que ses goûts ne faisaient pas de lui un monstre.
— Qu’est-ce que tu lui as répondu ?
— Qu’il n’était pas un monstre. Qu’il devait juste s’assurer que tout était consensuel et sans danger. On a beaucoup discuté de la notion de consentement.
— J’ai essayé de lui parler de sexe.
— Je sais, mais il ne pouvait pas tout te raconter. Tu es son père, et tu es beaucoup plus vanille que lui.
« Vanille » n’est pas un mot que j’aurais songé à utiliser pour décrire Edward, mais d’un autre côté, lui et moi, on ne parle pas de nos vies sexuelles. Comme ça m’étonnerait qu’il soit purement vanille, je lui accorde le bénéfice du doute.
— Je ne comprends pas certaines des choses qu’il… apprécie.
— Il s’en rend compte, et il sait que tu essaies de comprendre, mais vous n’avez pas les mêmes goûts, et tu l’as envoyé chez un psy qui traite son intérêt pour le bondage et la soumission comme faisant partie de ses problèmes.
— Il pense que c’est une conséquence des abus que Peter a subis et de la colère qu’il nourrit vis-à-vis de ça.
— En partie, mais peu importe que ça vienne de là ou que ça ait toujours été en lui.
— Bien sûr que ça importe !
— Non, Edward, vraiment pas. Ce qui importe, c’est que Peter n’ait pas l’impression d’être un monstre ou un pervers, et qu’il comprenne que ses penchants sexuels sont acceptables. J’ai bien insisté sur le fait qu’il doit négocier d’avance pour que sa partenaire sache exactement ce qui va arriver et donne son consentement à tout. Je lui ai aussi dit que ce n’est pas parce qu’il fantasme sur quelque chose qu’il aimerait le faire dans la réalité, et que certains fantasmes sont voués à rester juste ça : des fantasmes.
— Il t’a raconté ses fantasmes ?
— Certains d’entre eux.
— Je ne vais pas te demander de me les répéter.
— Tant mieux, parce que je ne trahirais pas sa confiance.
— Je peux te demander quelque chose, et tu me promets de ne pas le dire à Peter ?
— Tout dépendra de quoi il s’agit. Je ne peux pas promettre sans savoir.
— Je suppose que c’est compréhensible. J’ai dit à Anita que j’avais peur que Peter ne devienne maltraitant à cause de ce qui lui

était arrivé.

— C'est possible, mais il ne veut pas le devenir, et, parfois, il suffit de décider de ne pas devenir un monstre pour éviter que ça ne se produise.

— Peter est un prédateur comme moi, et pas juste à cause de ce qui lui est arrivé quand il avait quatorze ans.

— Non, en effet.

— J'ai dit aussi à Anita que j'avais peur que Peter fasse un pas supplémentaire et devienne un prédateur encore pire que moi, tu comprends ?

— Tu crains que le fait qu'il aime le sexe brutal, voire violent, signifie qu'il va virer tueur en série.

— Quand tu m'en as parlé, je t'ai dit qu'à mon avis ça ne serait pas le cas pour lui, rappelai-je à Edward.

— Mais il ne t'a pas raconté autant de choses qu'à Nathaniel.

— On ne devient pas un tueur en série comme ça, Edward, déclara Nathaniel. Pas sans avoir subi des abus répétés sur une très longue période, ce qui n'est pas le cas de Peter.

— On peut naître comme ça, insista Edward.

— Edward, Nathaniel a raison. Pour devenir un tueur en série, il faut avoir été maltraité bien davantage que Peter.

— Est-ce que Peter faisait pipi au lit quand il était petit ? interrogea Nathaniel.

— Non.

— Est-ce qu'il avait des tendances pyromanes ?

— Non.

— Est-ce qu'il torturait des animaux ?

— Non, répondit Edward sur un ton plus détendu que les deux fois précédentes.

— Peter n'a aucun des symptômes du tiercé gagnant. Donc, il n'est pas né tueur en série. Il a vu un loup-garou tuer son père quand il avait huit ans, et il a ramassé le fusil que son père avait laissé tomber pour tuer la bête, sauvant ainsi sa mère et sa sœur. C'est traumatisant, mais il a eu une réaction courageuse – héroïque, même. Peut-être que ça a développé chez lui une inclination à la violence dans d'autres domaines, ou peut-être que cette violence était en lui depuis le début. Peut-être que c'est ce qui l'a aidé à ramasser le fusil et à abattre le monstre qui venait de tuer son père. Être doué pour la violence n'est pas toujours une mauvaise chose. Tu devrais le savoir mieux que la plupart des gens.

— Tu as raison. Je devrais, mais c'est toujours différent quand c'est ton gamin.

— J'espère le découvrir un jour, dit Nathaniel en se retournant pour me jeter un regard beaucoup trop sérieux à mon goût.

— Ne me regarde pas comme ça. Je n'ai aucune intention de me reproduire, merci.

— Les enfants, c'est génial, Anita, dit Edward.

— Toi, ne commence pas.

— Je ne peux pas t'imaginer faisant notre boulot enceinte, mais je ne peux pas non plus imaginer que tu ne veuilles jamais d'enfants.

— Je pensais vraiment que tu serais de mon côté sur ce coup.

— Je ne suis du côté de personne. Je veux juste que ma meilleure amie soit heureuse, quoi que ça puisse signifier pour elle.

Nathaniel me sourit. Je tendis un doigt vers lui.

— On ne va pas recommencer avec ça. Surtout pas pendant qu'on organise le mariage en grand tralala avec Jean-Claude, et une cérémonie à peine plus intime avec Micah et toi.

— Je participe à l'organisation des deux, et j'aide aussi Donna à organiser son mariage avec Edward, mais je ne me plains pas.

— Tant mieux si ça te plaît, mais je suis sérieuse, Nathaniel. On ne reparle pas de bébé avant d'avoir survécu à toute cette félicité conjugale.

— D'accord. On en reparle une fois que les trois mariages sont passés.

— Ce n'est pas ce j'ai dit.

— Un peu, quand même, contra Edward.

— Je le savais : Tu es de son côté !

— Pas du tout. Si tu tombais enceinte, qui viendrait jouer aux gendarmes et aux voleurs avec moi ?

Je levai les yeux au ciel, ce qu'Edward ne put évidemment pas voir mais qui fit sourire Nathaniel.

— Ouais, tu me perdrais comme camarade de jeu.

— Nos jeux sont les meilleurs.

— Non, déclara Nathaniel. Les meilleurs jeux, ce sont ceux auxquels Anita joue avec moi.

— Fin de la discussion, décrétai-je. Je vous interdis de comparer vos notes.

— Tu crois vraiment qu'on ferait ça ? me taquina Edward.

— Je préfère ne pas le découvrir.

Edward rit, Nathaniel aussi, et, après avoir tenté de bouder pendant une minute, je finis par capituler et me joindre à eux.

Une fois tout le monde calmé, Edward réclama de nouveau que Damian vienne en Irlande l'aider à trouver les vampires qui sévissaient à Dublin.

Nathaniel posa d'autres questions, parce qu'il voulait pouvoir donner des informations aussi complètes que possible à Damian quand celui-ci se réveillerait.

— C'est ton serviteur vampire. Tu n'as qu'à lui ordonner de

t'accompagner, s'impatienta Edward.

— Tu sais très bien que je ne le ferai pas.

— Tu te compliques la vie, Anita.

— Si je ne me la compliquais pas, aucun des hommes que j'aime ne la partagerait, Nathaniel inclus.

Comme il ne pouvait rien répondre à ça, Edward n'essaya même pas.

— Avoir un vampire qui connaît la ville pourrait faire toute la différence, insista-t-il néanmoins.

— Je sais, Edward.

— Qu'est-ce que tu ne nous as pas dit ? interrogea Nathaniel.

— Anita connaît plus de détails sur les meurtres.

— Et ton mystérieux ami Brian, tu ne veux pas nous révéler où tu l'as rencontré ?

— Non.

— Et la personne derrière ce nouveau projet qui n'est pas Van Cleef, mais qui est comme Van Cleef ? Qui est-ce ? Est-il dangereux pour Anita ?

— Si je pensais que c'était le cas, je ne lui demanderais pas de venir.

Nathaniel tenta encore quelques questions. Je savais que ça ne servirait à rien. Une fois qu'Edward a décidé de ce qu'il est prêt à vous révéler ou pas, impossible de le faire changer d'avis.

Nous en restâmes là, parce qu'être la meilleure amie d'Edward signifie que je ne saurai probablement jamais tout sur son passé. Je peux vivre avec ça, et Edward aussi. Je le soupçonne d'avoir des secrets avec lesquels je ne pourrais pas vivre s'il les partageait avec moi, parce que quelqu'un nous trouverait et nous punirait pour ça. Peut-être se contenterait-il de nous enfermer dans une prison du gouvernement, mais je parierais que le mystérieux Van Cleef est plutôt du genre à préférer les solutions définitives, et rien n'est plus définitif que la mort.

CHAPITRE 20

Je saisis mon téléphone et regardai Nathaniel de l'autre côté de la petite table.

— Je ne savais pas que tu discutais autant avec Peter.

— Donna et Edward – Ted – lui ont suggéré de m'appeler pour que je l'aide à organiser l'enterrement de vie de garçon. Ça nous a amenés à aborder certains sujets, et, quand Peter a vu que ça ne m'embarrassait pas d'en parler, il a commencé à se confier à moi.

— Tu ne me l'avais jamais dit.

— C'était confidentiel.

— Je comprends, mais j'ai quand même l'impression d'avoir raté un truc important.

Nathaniel sourit.

— Tu n'as rien raté que tu voudrais savoir.

Je réfléchis une seconde et haussai les épaules.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire.

— Je veux dire qu'il m'a parlé de choses qui te gêneraient venant de lui. Tu le connais depuis ses treize ou quatorze ans ; pour toi, c'est toujours un gamin. Mais les problèmes avec lesquels il se débat sont des problèmes d'adulte. Il n'aurait pas pu en discuter avec une femme, et surtout pas avec toi.

— Mais encore ?

Le sourire de Nathaniel se flétrit sur les bords, et il secoua la tête.

— Je ne vais pas te dire de quoi nous avons parlé, Peter et moi. C'est privé, et ça le perturberait beaucoup que je trahisse sa confiance en te le répétant.

— Ce qui signifie… ?

— Que la discussion est close, parce que je refuse de te laisser insister jusqu'à ce que je finisse par gaffer et te révéler quoi que ce soit. On ne parle plus de Peter.

— Je te trouve bien sérieux tout à coup.

Nathaniel haussa les sourcils et planta son regard dans le mien.

— Quoi ? demandai-je.

Il repoussa sa chaise, se leva et me tendit la main.

— Allons rejoindre Sin et les autres, et voyons si Pierrette en sait autant que Damian sur l'Irlande.

— Tu n'as vraiment pas envie qu'il m'accompagne.

— Damian a tout juste échappé à Celle-qui-l'a-créé la dernière fois. Le renvoyer là où elle pourrait de nouveau le toucher physiquement me semble une mauvaise idée.

— Il ne s'est pas échappé. Elle l'a laissé partir parce qu'elle en

avait fini avec lui. S'il s'était échappé, je n'envisagerais même pas de le ramener là-bas.

— J'espère quand même que Pierrette te fournira assez d'informations sur l'Irlande pour que tu puisses laisser Damian à la maison.

Nathaniel remua les doigts. Après un instant d'hésitation, je pris sa main dans la mienne. Oui, j'envisageai de m'abstenir, mais ça aurait été puéril. J'essaie de me conduire en adulte la plupart du temps.

Cette fois, nous sortîmes ensemble. La salle de sport était toujours vide, et semblait bien silencieuse sans l'agitation et les bruits de voix des gardes.

— Edward risque de raconter à Peter ce que tu as dit.

— Non, il n'en fera rien, contra Nathaniel.

— Pourquoi en es-tu si sûr ?

— Parce qu'il est soulagé que Peter ait quelqu'un avec qui parler de ce genre de choses.

— S'il le dit à Donna, elle harcèlera Peter à ce sujet.

— S'il le lui dit.

— Tu penses qu'il ne le fera pas non plus ?

— Je pense qu'il fera ce qu'il estime le mieux pour Peter.

— Et à ton avis ça n'inclut pas le fait de dire à sa mère que tu es le confident du gamin ?

— À sa place, tu le ferais ?

Je réfléchis une minute et secouai la tête.

— Donna le prendrait mal. Elle n'arriverait pas à accepter que Peter se confie à toi plus qu'à elle.

— Même si les problèmes de Peter ne sont pas du tout de ceux dont un fils peut discuter avec sa mère !

— Tu as souvent parlé avec Donna au téléphone et sur Skype pour préparer ce mariage. Comment crois-tu qu'elle réagirait ?

Ce fut le tour de Nathaniel de réfléchir avant d'acquiescer.

— Tu as raison. Elle le prendrait mal.

— Et, du coup, tu as raison aussi. Edward ne lui en parlera pas, parce qu'il sait encore mieux que nous comment elle réagirait.

Nous nous engageâmes dans le couloir qui passait devant la salle de sport, et, par contraste avec l'espace de celle-ci, j'eus l'impression de me retrouver dans un tunnel.

J'entendis la voix de Sin sans parvenir à distinguer ses mots. Une femme lui répondit, mais je ne pus l'identifier que lorsque je la vis. Pierrette. Elle discutait avec Sin d'un air très sérieux, et ce dernier hochait la tête comme pour l'encourager à poursuivre. Toute sa colère semblait s'être évaporée. Qu'avait bien pu lui dire Sin pour qu'elle accepte de tout déballer ?

Magda et Nicky n'étaient nulle part en vue. Pierrette nous aperçut

la première, sursauta et se redressa comme si elle se mettait au garde-à-vous.

— Ma Reine, dit-elle avant de s'incliner.

Nathaniel et moi échangeâmes un regard. Si Pierrette n'avait pas pu m'entendre, j'aurais suggéré qu'elle avait été remplacée par sa jumelle sympa, parce que toute son attitude avait complètement changé en l'espace de quelques minutes. Sin peut se montrer charmant, mais il n'a pas vingt ans et pas assez d'expérience de la vie pour retourner quelqu'un de la sorte. Même Jean-Claude n'y serait pas parvenu sans utiliser ses pouvoirs vampiriques.

— Pierrette, dis-je en la saluant de la tête, même si, honnêtement, je ne sais jamais comment réagir quand quelqu'un m'appelle sa Reine.

Je laisse les gens employer ce titre parce que c'était celui de la Mère de Toutes Ténèbres, et qu'ils doivent se dire : *La Reine est morte, vive la Reine.*

Sin tourna la tête vers nous en souriant.

— Pierrette me parlait de ses voyages à travers le monde avec son Maître, Pierrot.

— A-t-elle vécu des aventures en Irlande ? demandai-je.

— Oui, ma Reine, répondit l'intéressée.

— C'était l'un des pays que Pierrot et elle surveillaient pour l'ancien Conseil vampirique, ajouta Sin. Ils y faisaient office de police.

— La police arrête des gens et sauve des vies. Et vous, Pierrette, vous arrêtiez des gens ?

— Il n'existait qu'un seul châtiment pour les vampires qui enfreignaient nos lois, ma Reine.

— Et ce châtiment était… ?

— Le même que maintenant : la mort.

Je pouvais difficilement m'offusquer. Je porte désormais le titre de marshal fédéral, mais, au fond, mon boulot n'a pas changé. Je reste une exécutrice licenciée avec un insigne.

— Vous avez tué des gens en Irlande ? interrogeai-je.

— Non. Ma Dame se chargeait elle-même de ce genre de tâche.

— Ma Dame ? Je n'avais jamais entendu personne l'appeler ainsi.

Pierrette fixa ses grands yeux bruns sur moi.

— Malgré tout notre pouvoir et le fait que nous étions mandatés par la Mère de Toutes Ténèbres, même nous, les Arlequin, n'osions pas prononcer son nom véritable, car cela attirait son attention sur nous. Donc, nous l'avons baptisée Ma Dame, car c'était ainsi qu'elle forçait ses toutous à l'appeler.

— Ses toutous ? répéta Sin. Tu veux dire, ses animaux à appeler ?

Pierrette tourna vers lui son visage délicat.

— Non, mon prince. Même si certains de ses toutous étaient des métamorphes, la plupart d'entre eux étaient des vampires comme le

serviteur de la Reine, Damian.

— Comment ça, Damian était son toutou ? Je ne comprends pas ce que ça signifie dans ce contexte.

— Ils étaient ses partenaires sexuels, mais les qualifier d'amants suggérerait un attachement dont Ma Dame ne faisait pas montre. Elle pouvait aussi bien les torturer que partager du plaisir avec eux. Ils étaient à la merci de ses caprices, et elle était très… fantaisiste.

— D'habitude, cet adjectif implique un caractère léger et amusant, fis-je remarquer.

— Dans ce cas, je me suis mal exprimée, parce que Ma Dame n'était rien de tout ça. Elle forçait ses toutous à l'appeler ainsi de la même façon qu'un esclave dans la communauté du bondage et de la soumission appelle son dominant « Maître », à ceci près que ce titre est généralement mérité et librement accordé, alors que tout avait un prix dans la relation entre Ma Dame et ses toutous.

— Dans la communauté BDSM, appeler quelqu'un « Maître » est une marque d'affection et de respect, intervint Nathaniel.

— Alors, une fois de plus, j'ai mal choisi mes mots, parce que c'était une exigence de la part de Ma Dame, un titre comme Reine ou Roi – tout aussi dépourvu de connotation affective.

— Ça ne vous posait pas de problème de l'appeler de la même façon qu'elle forçait ses toutous à l'appeler ?

— Si, un peu, mais de quelle autre façon aurions-nous pu la désigner ?

— J'aime bien La Méchante Salope d'Irlande.

Pierre parut interdite un moment, puis elle se mit à rire, mais pas comme si elle trouvait ça drôle : plutôt comme si elle était choquée et incrédule.

— Si vous avez la malchance de la rencontrer, ma Reine, ne l'appelez pas ainsi en personne. Je ne veux pas perdre une seconde Reine noire moins de deux ans après la première.

— Et si je te disais que Ma Dame autorise des vampires qui ne sont pas les siens à terroriser une ville en Irlande ?

— Je vous répondrais que ça ne peut pas être vrai. Elle jouit d'une emprise absolue sur les vampires d'Irlande, parce qu'ils ne peuvent être créés que par sa morsure, n'appartenir qu'à sa lignée. Elle est son propre sourdre de sang, comme Jean-Claude l'est devenu, comme Belle Morte et le Dragon le sont depuis des siècles. Seul son pouvoir a été assez grand pour surpasser la répugnance de la terre à restituer ses morts.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— La magie sauvage des Feys est plus forte en Irlande que dans n'importe quel autre endroit subsistant au monde. Même si quelqu'un meurt après avoir été mordu trois fois par un vampire qui lui a pris

suffisamment de sang, la plupart des cadavres ne se relèvent pas en Irlande. Ils restent morts et commencent à pourrir. Seul un Maître étant la source de sa propre lignée peut avoir un espoir de créer des vampires là-bas.

— Donc, un sourdre de sang peut relever des vampires en Irlande, et personne d'autre ?

— Même dans le cas d'un sourdre de sang, ça n'aurait rien de garanti. Il est arrivé que Ma Dame tente de se créer des rejetons et que les corps demeurent inertes. Nous en avons été témoins. Ses échecs la mettaient dans une rage noire, et ils étaient assez fréquents. La magie de la terre est trop vivante pour qu'une magie de mort puisse bien fonctionner en Irlande.

— Dans ce cas, pourquoi les Irlandais n'aiment-ils pas les nécromanciens ?

— Les véritables nécromanciens apparaissent si rarement au fil de l'histoire que je ne pensais pas qu'ils aient quelque chose pour ou contre.

— Un autre marshal tentait de me faire venir en Irlande pour l'aider sur une enquête, mais la police locale refusait d'inviter une nécromancienne.

— Ça me surprend, ma Reine. Les Irlandais comptent parmi les peuples les plus accueillants au monde pour ce qui est de la magie et de ses pratiquants.

Je haussai les épaules.

— Tout ce que je peux te dire, c'est qu'au début ils ne voulaient pas que je vienne.

— C'était en partie à cause de ta réputation violente, me rappela Nathaniel.

Je fronçai les sourcils.

— Ah oui ! C'est vrai.

— Je comprends que ça leur pose un problème, acquiesça Pierrette, mais votre magie… non.

— C'est pourtant ce qu'on m'a dit.

— C'est peut-être le fait que tu es une véritable nécromancienne, suggéra Sin.

— Comment ça ?

— Tu as tué la Mère de Toutes Ténèbres, Anita. C'est un cran au-dessus des nécromanciens normaux, dit Nathaniel.

— Il n'y a pas de nécromanciens normaux, contra Pierrette. Seule une poignée d'individus ont mérité ce titre au cours des derniers millénaires, et nous avons tué la plupart d'entre eux avant qu'ils puissent pleinement réaliser leur potentiel.

— Pourtant, tout le monde a peur de nous, fis-je remarquer.

— Tout le monde a peur des gens comme vos collègues qui

relèvent et contrôlent les zombies. Personne n'a la moindre idée de ce dont un véritable nécromancien serait capable.

— Internet pullule de vidéos des zombies que tu as relevés l'an dernier à Boulder, dans le Colorado, me rappela Sin.

Pierrette opina.

— Certaines montrent Anita entourée par sa propre armée de zombies. Oui, ça pourrait bien expliquer les réticences des autorités irlandaises.

— Je n'avais pas pensé à ça.

— Mais… attendez. La magie de la terre devrait justement m'empêcher de réitérer mon exploit là-bas, non ?

— Elle devrait, oui. Tout comme la présence de Ma Dame devrait empêcher que des vampires terrorisent la population, fit valoir Pierrette.

— Se pourrait-il qu'elle ait pété les plombs et attaqué des gens elle-même ? s'enquit Sin.

— Elle est trop âgée, et elle se maîtrise trop bien pour prendre ce genre de risque idiot.

— Qu'est-ce qui pourrait provoquer l'émergence de vampires nouveau-nés en Irlande ? demandai-je.

— Rien, répondit Pierrette avec une certitude absolue.

— Pierrette, j'ai besoin que tu me jures de ne répéter à personne ce que je suis sur le point de te dire.

— Je ne peux rien dissimuler à mon Maître ; à son réveil, il saura tout ce que j'ai vécu pendant qu'il dormait.

— D'accord, dans ce cas, j'ai besoin de ta parole et de la sienne.

— Vous avez ma parole, et ma parole est la sienne comme sa parole est la mienne.

Bien qu'un peu étonnée par sa formulation, je l'acceptai.

— Ta parole d'honneur ?

— Oui.

Une des choses que j'apprécie chez les très vieux vampires, c'est que leur parole d'honneur vaut vraiment quelque chose, parce que leur honneur est important pour eux. Je révélai le moins de choses possible à Pierrette, mais assez pour la convaincre que de nouveaux vampires sévissaient presque chaque nuit à Dublin.

— Ça ne devrait pas être possible, murmura-t-elle, perplexe, comme si elle réfléchissait très fort.

— C'est pourtant ce qui semble se passer.

— Si Ma Dame n'était pas leur créatrice, ce serait vaguement plus plausible, mais même les vampires qu'elle n'a pas créés devraient être sous son emprise.

— Tu crois qu'elle ment ? interrogea Sin.

Pierrette lui jeta un coup d'œil puis baissa le nez.

— Je l’ignore, mais si elle ne ment pas quelque chose cloche très gravement.

— Quoi, par exemple ? la pressai-je.

— Quand vous avez tué la Mère de Toutes Ténèbres, certains vampires se sont endormis à l’aube et ne se sont pas réveillés au crépuscule suivant. Elle était la source de leur pouvoir, et, en son absence, ils ne pouvaient plus se relever d’entre les morts. Je pensais que Ma Dame et sa lignée de sang seraient protégées contre toute diminution de pouvoir, mais ça reste une possibilité.

— Nous n’avons aucun vampire qui n’a pas pu se réveiller ici à St. Louis, fis-je remarquer.

— Parce que Jean-Claude et vous êtes là. St. Louis est le siège de votre pouvoir, et tous les vampires qui ont prêté allégeance à Jean-Claude ont vu leur propre pouvoir renforcé quand vous avez absorbé la Mère de Toutes Ténèbres, mais le pouvoir vient toujours de quelque part. Vous l’avez pris à la Mère de Toutes Ténèbres et transmis à vos vampires ainsi qu’à vos alliés animaux, mais, pour d’autres, se retrouver déconnectés de leur source de pouvoir a eu des conséquences terribles.

— Pourquoi Jean-Claude et Anita n’ont-ils pas pris le relais pour eux aussi en tant que nouvelle source de pouvoir ? interrogea Sin.

— Je l’ignore, mais je n’ai jamais vu un sourdre de sang se faire tuer sans que cela coûte également la vie à certains de ses vampires, même quand un nouveau Maître reprenait immédiatement son territoire. Le transfert d’une source de pouvoir à une autre n’est jamais aussi propre et sans accroc que le croient les vampires modernes.

— Les vieux Maîtres vampires racontent toujours à leurs petits vampires que, s’ils venaient à mourir, les petits vampires ne se réveilleraient pas le lendemain soir, mais j’ai prouvé que ça n’était pas vrai.

— Ça ne l’est pas pour un simple Maître vampire, mais les Maîtres de la Ville peuvent entraîner certains de leurs vampires mineurs dans la tombe avec eux, et c’est encore plus vrai dans le cas d’un sourdre de sang. Quand vous avez tué l’Amoureux de la Mort pour de bon l’an dernier, la plupart de ses enfants ont péri avec lui.

— Je n’étais pas au courant.

— Cela aurait-il eu la moindre importance pour vous ?

— Peut-être que oui, peut-être que non. Mais, là, nous ne parlons pas de vampires qui meurent et ne se relèvent pas de leur cercueil. Nous parlons de nouveaux petits vampires qui se lèvent.

— La magie de la terre devrait empêcher ce genre d’épidémie en Irlande.

— Pourtant, selon la police, les attaques sont plus nombreuses chaque nuit.

Pierrette fronça les sourcils et baissa de nouveau les yeux, ce qui semblait être chez elle le signe d'une réflexion profonde.

— Y a-t-il eu des attaques à l'extérieur de Dublin ? finit-elle par demander.

— Pas à ma connaissance.

— Si ça ne se produit qu'en ville et pas dans la campagne, il se pourrait que la magie sauvage des Feys commence à s'estomper. C'est ce qui s'est produit à peu près partout ailleurs dans le monde, et le phénomène démarre toujours dans les grandes villes. Sans tout le métal et la technologie humaine, la campagne résiste plus longtemps.

— Comment vérifier si c'est bien ça ?

— Demandez au petit peuple. Ils vivent toujours là-bas, et ils communiquent avec les humains. Demandez aux docteurs Fairie*s*, ils sauront.

— Des docteurs Fairie*s* ? Littéralement ?

Pierrette eut un petit sourire.

— Non, ce sont des humains qui soit puisent leur magie à la source du doux peuple, soit sont bien aimés des Fey*s* pour une raison ou une autre. Les Irlandais les appellent docteurs Fairie*s* parce qu'autrefois ils pouvaient guérir le bétail ou les gens malades, mais ils le faisaient avec la magie des Fairie*s* plutôt qu'avec la science médicale.

— Sont-ils toujours autorisés à utiliser la magie pour soigner les gens ? interrogea Nathaniel.

Pierrette ne parut pas l'entendre.

— Je pensais que la médecine moderne aurait eu raison d'eux, fis-je remarquer.

— Ils ne sont pas autorisés à se prétendre médecins, mais leurs capacités sont toujours révérées comme un don psychique.

— Sont-ils capables de soigner des maux contre lesquels la médecine moderne est impuissante ? s'enquit Nathaniel.

De nouveau, Pierrette l'ignora.

— Nathaniel t'a posé une question, dis-je.

Elle me dévisagea.

— Vous êtes notre Reine et notre conquérante. Sin est le jeune prince, traité comme tel par notre nouveau Roi. Mais lui… (elle désigna Nathaniel) il n'est rien pour nous. Ni Roi, ni prince, ni Nimir-Raj, ni Rex, ni Ulfric, ni chef d'aucun groupe. Pourquoi lui répondrais-je ?

— C'est mon fiancé.

— Non, Jean-Claude est votre fiancé. Nathaniel est quelqu'un avec qui vous allez participer à une cérémonie que vos propres lois ne considèrent pas comme un contrat officiel.

— C'est pareil pour Micah.

— Micah est Roi par lui-même, à la fois des léopards et de la Coalition.

— Moi, je ne suis pas prince par moi-même, intervint Sin. Je ne le suis que parce que Jean-Claude l'a décrété.

— Tu partages le lit de la Reine.

— Nathaniel aussi.

Pierrette secoua la tête.

— Ce n'est pas la même chose.

— Elle va lui passer la bague au doigt, et elle n'en fera rien pour moi.

— Tu te comportes comme une véritable moitié bête, s'obstina Pierrette. Pas lui.

— Nathaniel fait partie de mon triumvirat de pouvoir avec Damian. Pourquoi cela ne lui vaut-il pas un statut supérieur ?

— Jean-Claude acquiert du pouvoir à travers son triumvirat, mais ça ne semble pas être le cas pour vous et le vôtre. Lui, il a choisi pour servante humaine la nécromancienne la plus puissante depuis la Mère de Toutes Ténèbres en personne, et pour moitié bête l'Ulfric de la meute locale. Mais Nathaniel est l'un des léopards les moins puissants du Pard local, et Damian était l'un des vampires les plus faibles de Ma Dame.

— Donc, tu ne respectes pas Damian non plus, déduisit Sin.

— J'ai pitié de lui pour ce que je l'ai vu endurer au fil des siècles, mais, non, je ne le respecte pas. Les Arlequin ne respectent pas la faiblesse.

— Je suis amoureuse de Nathaniel et, si je pouvais, je les épouserais légalement tous les trois, Jean-Claude, Micah et lui.

— Ce qui est plus qu'elle ne ferait avec moi même si elle pouvait, ajouta Sin sans amertume ni colère – juste parce que c'était la vérité.

— Aucun des autres hommes ne te considère comme son chat sauvage, mon prince. Tu ne peux pas épouser Anita parce que tu n'as pas de relation romantique avec ses autres partenaires mâles.

— Nathaniel et moi nous partageons Anita.

— Mais vous ne couchez pas l'un avec l'autre.

Sin jeta un coup d'œil à l'autre homme.

— Un petit coup de main, Nathaniel ?

— Je ne peux rien dire, Sin. Pierrette a raison : je ne suis ni un Roi ni un prince.

— Certains des gardes vous appellent tous les deux mes princes, Micah et toi.

— Plus depuis que Micah a fait de la Coalition une puissance avec laquelle il faut compter, et que Sin est devenu le jeune prince.

— Donc, à moins que quelqu'un ne soit un leader, vous niez son existence ? demandai-je à Pierrette.

— Non, mais, s'ils ne sont responsables d'aucun groupe, ils ne peuvent pas décider pour les Arlequin, répondit-elle comme si ça coulait de source.

— Nicky est le Rex de la fierté locale, et vous ne le respectez pas autant que Micah ou que Sin.

— Scaramouche n'aurait pas dû utiliser ses griffes tout à l'heure.

— Mais dans les échanges quotidiens vous ne traitez pas Nicky aussi bien que moi, insista Sin.

Pierrette soupira.

— Je ne veux insulter personne.

— Parle.

Elle acquiesça comme si elle me saluait de la tête.

— Si ma Reine me l'ordonne.

— Ouais, je te l'ordonne.

— Nicky aurait pu conquérir sa place de Rex de la fierté locale, mais il n'aurait pas réussi à la conserver sans votre aide. Tout le monde sait que, si quelqu'un le défie, il bénéficiera de votre soutien, à Jean-Claude et à vous. Et s'il n'avait pas les deux autres mâles pour l'aider à diriger les lions même ce pouvoir ne suffirait pas. C'est un bon combattant, mais pas un bon chef, et il est ta Fiancée, c'est-à-dire moins qu'un animal à appeler ou même qu'un serviteur humain. Sans vouloir vous manquer de respect, ma Reine, les Fiancées ne sont pas faites pour qu'on les garde si longtemps. Elles sont faites pour satisfaire leur Fiancé et être sacrifiées à sa sécurité en cas de besoin.

— Sans vouloir me manquer de respect, hein ? Toi et tes deux petits copains qui viennent de se prendre une rouste, vous ne faites généralement pas preuve d'une telle déférence, même envers moi. Qu'est-ce qui a changé ?

— Vous avez montré que vous faisiez attention à nous et que notre comportement vous déplaisait.

Je fronçai les sourcils.

— Magda m'a dit pratiquement la même chose quand j'ai obtenu qu'elle cesse de chercher la bagarre avec les autres lionnes – que j'avais remarqué ses efforts ou un truc dans le genre.

— Nous avons besoin que notre Reine ou notre Roi nous gouverne, Anita.

— Qu'est-ce que ça signifie exactement ?

— Ça signifie exactement ce que je viens de dire.

J'étais à peu près certaine que cette formulation était plus lourde de sens que je ne m'en rendais compte, mais je ne voyais pas comment poser la bonne question pour obtenir une explication compréhensible.

— Ils sont peut-être comme ces gens qui te cherchent jusqu'à ce qu'ils te trouvent parce qu'ils ont besoin de connaître les limites, ou peut-être qu'on leur impose des limites, suggéra Nathaniel.

— Tu crois que c'est pour ça qu'à partir du moment où Nicky l'a dérouillés, Scaramouche a brusquement offert de coucher avec Jean-Claude ?

— Oui.

— Donc, s'ils ne sont pas bien traités, ils vont ruer dans les brancards jusqu'à ce qu'ils soient maltraités, c'est ça ?

— Je crois.

Pierrette nous observait comme si elle mémorisait notre conversation, ou peut-être était-ce ce qu'elle faisait pour la répéter plus tard aux autres Arlequin.

— C'est ça, Pierrette ? lui demandai-je. N'importe quelle attention vaut mieux que pas d'attention du tout ?

— Je ne comprends pas la question.

— Magda se bagarrait avec une autre des lionnes jusqu'à ce que je dorme avec elle pour la première fois. Elle m'a dit que, maintenant que je l'avais remarquée, elle laisserait Kelly tranquille. Scaramouche nous a fait chier jusqu'à ce que Nicky l'allonge, et maintenant il est prêt à coopérer. Magda s'est mieux conduite dès qu'elle a reçu une attention positive. Scaramouche et toi vous conduisez mieux depuis que vous avez reçu une attention négative. Donc, j'en déduis que peu importe le type d'attention du moment que je vous remarque. Je suppose que l'attention de Jean-Claude conviendrait tout aussi bien, mais tu vois où je veux en venir ?

Pierrette réfléchit en regardant par terre. Puis elle releva les yeux.

— Je crois, et il se peut que vous voyiez juste. Avant de vous donner une réponse ferme, j'aimerais que mon Maître entende vos paroles.

— Si tu veux.

— Ce que vient de faire Nathaniel, c'est une de ses raisons d'être dans la vie d'Anita, intervint Sin.

— Je ne comprends pas, mon prince.

— Il l'aide à mieux réfléchir.

— Ah ! Oui, je vois. Dans ce cas, il est plus proche d'une moitié bête que nous ne le pensions, mais il reste faible en tant que leader et que guerrier.

— Mais il est fort en tant qu'amoureux, dis-je en tendant une main pour prendre celle de Nathaniel.

— Nous ne doutons pas que vous l'aimez, ma Reine, mais l'amour ne suffit pas pour nous faire considérer quelqu'un comme un Roi.

— Ce n'est pas grave, Anita. Concentre-toi sur l'Irlande, me dit Nathaniel.

— Si, c'est grave qu'ils te manquent de respect.

— Certes, mais commence par sauver des vies. Le reste peut attendre.

— Même toi ?

Il sourit.

— Même moi.

— D'accord, Pierrette. Crois-tu qu'à la mort de la Mère de Toutes Ténèbres, Ma Dame a perdu assez de pouvoir pour n'être plus capable d'empêcher un autre vampire de peupler Dublin de nouveau-nés ? Est-ce vraiment possible ?

— Beaucoup de choses sont possibles, ma Reine, mais probables, non.

— Dans ce cas, pourquoi la magie des Fairie*s* diminuerait-elle ?

— Je l'ignore. Je n'ai pas de relation avec le doux peuple. Ils n'aiment pas les vampires ni ceux qui s'associent avec eux. Ils toléraient Ma Dame parce qu'elle avait le pouvoir de les forcer à traiter avec elle. Il est possible que la magie Fey ait contribué à ses propres pouvoirs davantage que nous ne le soupçonnons, et que le déclin de cette magie affaiblisse la sienne.

— Donc, le problème ne viendrait pas de la mort de la Mère de Toutes Ténèbres, mais du déclin de la magie des Fairie*s* ?

De nouveau, Pierrette regarda par terre en réfléchissant à ma question.

— C'est possible, oui.

— Donc, la personne qui fait ça en ville – qui qu'elle soit – est une puissance nouvelle en Irlande ?

— Un nouveau vampire, oui.

— Pourquoi le déclin de la magie des Fairie*s* affaiblirait-il le pouvoir de Ma Dame ? interrogea Sin.

— Parce que cette magie fait partie d'elle au même titre que la terre d'Irlande.

— Est-ce la source du mythe qui veut qu'un vampire ait besoin de dormir dans son sol natal ?

— Les plus faibles d'entre nous en ont effectivement besoin, sans quoi ils meurent et ne se réveillent plus jamais.

— Mais ce n'est pas le cas des Arlequin, objectai-je. Vous avez voyagé à travers le monde entier.

— Le pouvoir de la Mère de Toutes Ténèbres nous accompagnait. Nous savions qu'elle nous nourrirait.

— Veux-tu dire que sans son pouvoir pour vous sustenter, si vous vous rendiez dans un autre pays, vous ne vous réveilleriez plus ?

— Mon maître n'a pas couché dans son sol natal depuis des siècles, et il continue à m'alimenter.

— Si tu ne mourais pas avec lui, que deviendrais-tu ? interrogea Sin.

— Nul ne le sait, car lorsqu'une moitié meurt l'autre la suit.

— Vous mourez donc toujours avec votre Maître ? demandai-je.

— Oui. Mais de toute façon la plupart des moitiés bêtes meurent avec leur Maître, car c'est son pouvoir qui les alimente.

Je pressai la main de Nathaniel et touchai le bras de Sin. Il baissa la tête vers moi et passa un bras autour de mes épaules en souriant.

— C'est bon, Anita.

— Tu n'as pas demandé à devenir mon animal à appeler.

— Moi, je t'ai presque suppliée, gloussa Nathaniel.

— Tout était bon pour te rapprocher de moi, dis-je en lui donnant un petit coup de tête dans l'épaule.

— C'est encore vrai aujourd'hui, répondit-il en m'embrassant doucement.

Pierrette tenta de conserver une expression neutre mais n'y parvint pas tout à fait.

— Tu n'approuves pas ? lançai-je.

— Il ne m'appartient pas d'approuver ou de désapprouver.

Sin passa son autre bras autour de moi et de Nathaniel. Les toucher tous les deux en même temps fit jaillir un pouvoir chaud sur ma peau, et je fermai les yeux un instant : c'était si bon !

— Voilà pourquoi nous ne nous hasardons pas à vous dire comment gérer votre pouvoir, ma Reine. Ce simple contact vous fait briller plus fort tous les trois.

— Parce qu'on s'aime, déclara Sin.

Je levai les yeux vers lui. Il me sourit.

— N'aie pas l'air si surprise, Anita. Tu te rappelles cette conversation qu'on a eue récemment, à propos du fait que je pouvais me satisfaire de n'avoir qu'un petit bout de toi ? Une des raisons pour lesquelles ça fonctionne, c'est que Nathaniel, Nicky et Micah sont mes frères.

— La plupart des frères ne partagent pas leur petite amie, fis-je remarquer.

— Epoux-frères, alors, mais il faut toujours que tu cherches la petite bête. Contente-toi d'accepter le fait qu'on s'aime tous les uns les autres. Notre propre magie te dit que c'est vrai.

Il resserra son étreinte, et Nathaniel la lui rendit de l'autre côté de moi. Tenue entre eux, je me sentais au chaud et en sécurité. Je posai ma tête sur la poitrine de Sin, et quelque chose de dur et de noué en moi se relâcha brusquement, comme un pouvoir plus doux que l'ardeur, qui se répandait autour de nous.

— C'est donc à ça que ça ressemble, l'amour ? murmura Pierrette.

Levant les yeux, je la vis toucher l'air devant elle pour caresser le pouvoir qui nous enveloppait. Je me concentrai un moment et sentis le contact de ses doigts comme si le pouvoir qu'elle touchait faisait partie de ma peau.

— Oui, acquiesça Sin. C'est à ça que ça ressemble.

— C’est chaud et réconfortant, mais puissant aussi. (L’air étonnée, Pierrette laissa retomber sa main). Votre pouvoir ne se nourrit pas seulement de désir. Il se nourrit d’amour.

J’opinai.

— Certains d’entre nous jugent que vous consacrez trop de temps aux émotions de vos partenaires alors que vous avez juste besoin de sexe. Nous n’avions pas conscience que vous vous nourrissiez d’amour et pas seulement de désir. L’amour vous rend littéralement plus forte.

— Je crois qu’il rend tout le monde plus fort.

— Oh non ! Ma reine. L’amour peut constituer une terrible faiblesse.

— Ou une grande force, insistai-je.

Pierrette baissa une nouvelle fois les yeux tout en réfléchissant.

— Les deux, peut-être.

Sin se pencha vers moi.

— Il n’y a rien de plus fort que l’amour, chuchota-t-il tandis que je me dressais sur la pointe des pieds pour venir à sa rencontre.

Cela créa un petit espace entre moi et Nathaniel, qui se rapprocha aussitôt pour me serrer plus fort. Il embrassa mon épaule pendant que Sin embrassait ma bouche. Cela me rappela toutes les fois où ils m’avaient partagée, et je frissonnai entre eux à ce souvenir.

Sin s’écarta de moi juste assez pour dire :

— Continue comme ça et je vais oublier tout ce qui n’est pas toi.

Nathaniel me mordit doucement l’épaule, et, cette fois, je me tortillai carrément.

— Pas juste, protestai-je.

— Très juste, répliqua-t-il.

— A moins qu’on ne puisse faire l’amour tout de suite, pas juste, déclara Sin.

J’ignore ce qui se serait passé ensuite si de l’énergie ne s’était pas déversée de Pierrette telle la première bourrasque froide devant un front orageux. Nous nous tournâmes tous vers elle. Ses yeux n’étaient plus bruns, mais du même gris que les nuages chargés de pluie juste avant un déluge.

Nathaniel se raidit près de moi, et je sentis Damian s’éveiller dans le lit de notre chambre, paniqué et désorienté. Lui non plus ne se souvenait pas de la nuit dernière. Je coupai le lien entre nous pour ne pas me laisser distraire par ses émotions, parce que j’avais un autre problème plus immédiat.

— Quelle charmante vision.

C’était la bouche de Pierrette qui avait formé les mots, mais l’intonation n’était pas la sienne. Tous les autres vampires venaient aussi de se réveiller.

— Pierrot, le saluai-je.

Les cils de Pierrette papillotèrent comme si elle allait s'évanouir, même si son corps demeura parfaitement droit et stable.

— Ma Reine, je vois qu'il s'est passé beaucoup de choses pendant mon sommeil.

— La journée a été chargée.

— C'est ce que Pierrette m'a dit.

Ce n'était pas juste la voix ; même ses expressions faciales n'étaient plus celles de la métamorphe, comme si elle était devenue la marionnette d'un ventriloque. J'avais déjà vu des vampires le faire, mais je continue à trouver ça flippant.

Les hommes avaient suffisamment desserré leur étreinte pour qu'on puisse bouger en cas de besoin, ce qui signifiait qu'à leurs yeux le mélange de personnalités était plus dangereux que Pierrette toute seule. Contente qu'on soit d'accord sur ce point.

— Jean-Claude nous a traités comme si nous étions des policiers métaphysiques. Il a choisi de s'isoler et de ne se soucier que de son pays d'adoption, en laissant le reste du monde partir à vau-l'eau.

— Les vampires européens nous ont prévenus qu'ils nous déclareraient la guerre si nous tentions de les gouverner comme l'ancien Conseil. Mais vous le savez. Pierrette et vous avez apporté certains de leurs messages.

— En effet, ma Reine, mais jamais je n'aurais imaginé que Jean-Claude céderait à leur chantage. Il disposait de nous, les Arlequin, pour accomplir ses quatre volontés. Il n'aurait eu qu'un ordre à nous donner pour que nous choisissions des cibles et le débarrassions de ses ennemis. Il aurait pu diriger le monde en tant que Roi de tous les vampires. C'est ce que nous avons fait pour l'ancien Conseil pendant des siècles.

— Jean-Claude ne voulait pas que son règne commence par un nouveau bain de sang.

— Mais il y en a quand même eu un, Anita. Tant de vampires ont été tués en essayant de prendre le contrôle d'un petit territoire ici ou là… Nous, nous aurions tué avec la précision d'un chirurgien qui ampute de la chair nécrosée pour préserver le reste du corps. Au lieu de ça, il a laissé la gangrène se répandre.

— Quelle gangrène ? interrogea Sin.

— La liberté, mon prince. Jean-Claude ne peut pas en laisser autant aux autres vampires, à moins de vouloir que l'anarchie gagne le reste du monde pendant qu'il trônera tranquillement en Amérique.

— Si vous aviez prévu ce qui est en train de se passer en Irlande, vous vous en seriez servi pour négocier quand nous avons défini le fonctionnement du nouveau Conseil, déclarai-je.

— Je n'avais pas prévu ce problème spécifique parce que je pensais que, si quelqu'un pouvait préserver son royaume, c'était bien

Ma Dame. Le fait qu'elle ait perdu le contrôle est très préoccupant.

— Parce que c'est un sourdre de sang, la créatrice de sa propre lignée.

— Exactement, ma Reine, répondit Pierrot en français.

Et cette fois je n'eus pas besoin d'emprunter les souvenirs de Jean-Claude pour savoir ce qu'il disait.

— Vous pensez vraiment que la Méchante Salope d'Irlande a été affaiblie par la mort de Marmée Noire ?

— Je ne vois pas d'autre explication.

— Il existe toujours d'autres possibilités.

— Mais celle-là est la plus plausible.

— Pierrette pense que c'est à cause du déclin général de la magie Fey en Irlande.

Pierrot secoua la tête du corps qu'il occupait toujours.

— Non, ma Reine. C'est la mort de notre créatrice qui a semé le chaos en Irlande.

— Vous ne pouvez pas en être sûr.

— Si vous comptez vous rendre en Irlande, vous aurez besoin de nous.

— On verra.

— Personne ne connaît ce pays et ses vampires mieux que nous.

— Oh ! Je vois quelqu'un qui connaît ses vampires bien mieux que vous deux.

Le visage délicat de Pierrette prit une expression que je n'avais jusque-là vue que sur les traits de Pierrot. Cette pensée le dégoûtait.

— Vous ne pouvez pas comparer l'aide que vous apporterait Damian et ce que nous pourrions faire pour vous.

— Il est mon serviteur vampire, et le tiers de mon triumvirat de pouvoir. Ce qui le rend sacrement utile.

— Pierrette vous a déjà exprimé notre avis sur l'efficacité de votre triumvirat. Notre seule capacité à manier les armes vous serait plus profitable que Damian ou Nathaniel.

— N'en soyez pas si sûr, répliqua Nathaniel d'une voix étrange.

Et quand je me tournai vers lui pour le regarder ses yeux n'étaient plus violets mais verts.

CHAPITRE 21

Les yeux de Nathaniel étaient redevenus violets lorsque nous regagnâmes notre chambre pour rejoindre le vampire douché de frais, mais sérieusement en pétard. Il faisait les cent pas dans la pièce, mais Nathaniel et moi avions du mal à prendre sa colère au sérieux étant donné qu'il ne portait qu'une serviette autour de la taille. Chaque fois qu'il l'oubliait et se mettait à gesticuler, elle commençait à glisser et il devait l'empoigner pour préserver sa pudeur. Je finis par lancer :

— Tu serais plus convaincant avec davantage de vêtements.

Damian s'arrêta et nous fit face en tenant toujours sa serviette d'une main.

— Dois-je comprendre que vous n'avez pas écouté un mot de ce que je viens de dire ?

— Non, c'est juste que j'ai du mal à me concentrer sur tes paroles parce que tu es pratiquement nu et que ta serviette menace de se barrer au moindre de tes mouvements.

— Génial. Vraiment génial. Je me décide enfin à m'exprimer, et tout le monde s'en fout.

— On ne se fout pas du tout de toi, Damian. Au contraire, on est beaucoup trop intéressés.

— Par mon corps, pas par ce que je raconte !

— Ce n'est pas ce que tu voulais ? demanda Nathaniel.

— Quoi ? Deux personnes de plus qui se fichent de mes désirs et de mes besoins parce qu'elles ne pensent qu'à satisfaire les leurs ?

Damian s'approcha à grandes enjambées du pied du lit où Nathaniel était assis et moi debout.

— Tu as dit que tu voulais qu'on ait envie de toi de la même façon qu'Anita et moi avons envie l'un de l'autre et de Micah, lui rappela Nathaniel.

Damian fronça les sourcils comme s'il tentait de réfléchir et n'y arrivait pas.

— Je ne m'en souviens pas. Je ne me souviens pas de grand-chose. (Il tendit un index théâtral vers moi). Tu m'as roulé ! Tu as roulé mon esprit !

— Sûrement pas. En me réveillant, moi non plus je ne me souvenais de rien, et j'ai pensé que c'était toi qui m'avais roulée.

Cela l'arrêta net. Il me dévisagea, l'air préoccupé, en essayant de percer la brume de sa mémoire. Ce que je n'avais pas essayé de faire, parce que ce n'était pas la première fois que je me faisais rouler mentalement. Je savais que, si mes souvenirs me revenaient, ce serait lentement et d'eux-mêmes, ou pas du tout. En général, quelque chose

vous fait penser à ce qui s'est passé et vous en revoyez quelques fragments. Mais vous ne pouvez pas forcer le processus, à moins d'être prêt à en payer le prix.

— Je croyais que Jean-Claude ne pouvait pas te rouler parce que tu es sa servante humaine et une nécromancienne.

— Je n'ai pas dit que c'était Jean-Claude. J'ai vraiment cru que c'était toi.

— Mais je ne me souviens de rien non plus, donc, ça ne pouvait pas être moi.

— Non, en effet.

— Et ce n'était pas toi non plus.

— Non.

— Ni Jean-Claude. (Damian se rembrunit davantage, tenant sa serviette d'une main et se frottant la tempe de l'autre). Alors, que nous est-il arrivé ?

— Je suis assis en face de toi, et tu fais comme si je n'étais pas là, intervint Nathaniel.

Damian secoua la tête.

— Pas du tout.

— Tu ne m'as même pas demandé si je me souvenais de quelque chose.

— Si Anita et moi avons oublié, tu as forcément oublié aussi.

— Tu crois ça ?

Nathaniel était en colère, et je ne pouvais pas lui en vouloir. D'une certaine façon, je l'avais pris de haut tout autant que Damian en ne pensant pas que ça pouvait être lui. En ne soupçonnant pas une seconde qu'il avait pu prendre le contrôle du pouvoir que nous venions d'invoquer pour l'utiliser contre nous.

En voyant Damian commettre la même erreur, je compris que nous avions tous deux sous-estimé Nathaniel. J'étais amoureuse de lui, mais je ne le considérais pas comme une menace. Il mesurait un mètre soixante-douze, il était très athlétique et capable de se changer en léopard. Il aurait pu être dangereux s'il l'avait voulu, mais aucun de nous ne le voyait ainsi.

Pourtant, il était le seul des hommes de ma vie qui avait ramassé un flingue tombé par terre et s'en était servi pour tuer quelqu'un afin de me sauver. Jusqu'à ce que Nicky commence à m'accompagner à la chasse aux monstres, seul Nathaniel avait tué pour me sauver. Et, malgré ça, je ne l'avais pas cru capable de prendre le dessus sur Damian et moi. J'aurais dû avoir honte.

— Et si je te disais que je me souviens ? lança-t-il avec une chaleur qui me picota la peau, et pas d'une façon agréable comme les préliminaires – plutôt comme si je me tenais trop près d'un four ouvert et que de l'électricité dansait sur ma peau du côté le plus

proche de lui.

Sa bête réagissait à sa colère. Je m'écartai légèrement de lui pour que les miennes ne commencent pas à émerger elles aussi, réveillées par la sienne.

— De quoi te souviens-tu ? interrogea Damian.

— De tout.

Le vampire secoua la tête.

— Je n'y crois pas.

— Pourquoi donc ?

Nathaniel se leva, et, soudain, j'eus pleinement conscience qu'il ne faisait que huit centimètres de moins que Damian. La différence ne paraissait pas aussi grande que d'habitude.

— Qu'est-ce qui te prend ? s'enquit le vampire.

— Peut-être que j'en ai marre d'être constamment rabaissé dans cette relation.

— Quelle relation ? Je n'en ai aucune avec Anita.

— Et si tu n'as pas de relation avec la fille, tu ne peux pas en avoir une avec le garçon, c'est ça ?

Nathaniel s'était avancé, envahissant l'espace personnel de Damian. Celui-ci recula, probablement sans même s'en rendre compte.

— De quoi parles-tu, Nathaniel ?

— De ça. Je parle de ça.

Et, d'un geste fluide, le métamorphe ôta son tee-shirt, révélant sa poitrine lisse et musclée. Damian recula encore d'un pas. Cette fois, il avait l'air étonné et conscient qu'il cédait du terrain, mais il s'en fichait, et il continua à battre en retraite tandis que Nathaniel lui tournait le dos et rabattait sa tresse sur un côté.

Au début, Damian parut ne pas comprendre, et moi non plus. Puis il pâlit, ce qui n'était pas un mince exploit vu que sa peau a déjà la couleur du papier en temps normal. Même pour un vampire, il est très blanc.

— Que… qu'est-ce que c'est ?

— Tu le sais très bien, répondit Nathaniel d'une voix toujours frémissante de colère, en me foudroyant du regard comme s'il m'en voulait autant qu'à Damian.

Ce dernier cessa de reculer et fit un pas vers Nathaniel, puis un autre. Il tendit une main tremblante vers le dos nu du métamorphe mais s'immobilisa à dix centimètres de lui, comme s'il ne pouvait se résoudre à le toucher.

C'en était trop. Je devais savoir ce qui l'effrayait à ce point. Je me rapprochai d'eux sous le regard furieux de Nathaniel ; ses yeux avaient viré de lavande à la couleur du raisin noir. Il ne me semblait pas les avoir déjà vus aussi assombris par la colère.

Il se pencha en avant pour que je puisse mieux voir, abaissant son

épaule droite et l'écartant de la main de Damian. Mais le vampire n'avait pas l'intention de le toucher. Il semblait pétrifié au milieu de son geste. Que diable se passait-il ?

Je posai une main sur le bras de Nathaniel pour me retenir pendant que je me dressais sur la pointe des pieds pour examiner son dos. Ce fut alors que je les vis : des morsures vampiriques bien nettes, non pas dans son cou, mais sur son épaule et un peu plus bas, sur son omoplate. Ce ne sont pas des endroits où on mord quand on veut boire du sang. Un vampire n'a que deux raisons de planter ses crocs à cet endroit : pour torturer quelqu'un, ou pour le plaisir. J'étais à peu près certaine que Nathaniel l'avait ressenti comme un plaisir sur le coup. Dès qu'il est question de sexe, il kiffe la douleur.

— Tu veux dire que c'est moi qui ai fait ça ? interrogea Damian.

— Et ça.

Nathaniel lui montra une troisième morsure de l'autre côté de son cou.

— Moi aussi, j'en ai une là, intervins-je.

Le regard de Damian fit la navette entre nous deux.

— J'ai réclamé du sang pour qu'on puisse continuer à faire l'amour. C'est ça ?

— Oui, acquiesça Nathaniel en se redressant.

Sa colère commençait à s'estomper. Il a toujours eu du mal à prolonger les disputes. J'imagine que ça fait une moyenne avec moi.

— Mais les morsures dans ton dos… ce n'était pas pour me nourrir.

— Je t'ai demandé de me mordre, révéla Nathaniel en se retournant pour voir le visage du vampire.

Celui-ci fronçait les sourcils très fort. Il avait de la chance de bénéficier d'une jeunesse éternelle, sans quoi des rides profondes se seraient creusées entre ses yeux s'il faisait ça trop souvent.

— Quand ? Je veux dire, qu'est-ce qu'on était en train de faire pour que je te morde à cet endroit ?

— Tu te rappelles m'avoir mordu là ?

Nathaniel tourna une de ses jambes vers l'extérieur et releva le bas de son short de gym, révélant les traces de crocs à l'intérieur de sa cuisse.

— Moi aussi, j'en ai une à cet endroit, dis-je en imitant son geste pour découvrir la morsure située tout près de mon entrejambe. Si nous nous étions entraînés pour de bon aujourd'hui, je l'aurais sentie.

— On… on l'a fait combien de fois ? s'enquit Damian.

— Quatre, répondis-je.

— Une par morsure, hormis celles dans le dos, calcula-t-il.

— Tu ne te rappelles toujours pas, pas vrai ? demanda tristement Nathaniel.

— Je me rappelle que tu m’as embrassé.

Je voyais Damian fouiller sa mémoire en quête d’un souvenir, mais, parfois, plus on met d’acharnement à tenter de saisir un souvenir, plus il court vite pour s’échapper.

— C’est exact. On s’est embrassés.

Damian reporta son attention sur moi.

— Tu te rappelles tout ?

Je secouai la tête. L’air contrarié, il se tourna de nouveau vers Nathaniel.

— Et toi ?

— Je me rappelle plus de choses qu’Anita.

Damian se frotta le front.

— Alors pourquoi n’ai-je qu’un grand blanc à la place de cette nuit ?

Nathaniel soupira et ouvrit la bouche pour répondre, mais je l’interrompis.

— Nous avons invoqué plus de pouvoir que jamais auparavant entre nous.

— Alors, pourquoi ma mémoire me fait-elle défaut, et la tienne aussi ? Pourquoi Nathaniel se rappelle-t-il mieux que nous ?

— D’après Jean-Claude, c’est parce que notre relation nous pose un problème, à toi et à moi, alors que Nathaniel l’accepte complètement.

— Donc, sa mémoire n’efface pas ses souvenirs parce qu’il ne les trouve pas traumatisants ?

— Quelque chose comme ça, oui.

Nathaniel me dévisagea avec douceur. Il me tendit la main, et je la pris. Nous avions invoqué plus de pouvoir que jamais auparavant entre nous. Jamais nous n’avions été si près de former un véritable triumvirat, et ce n’était pas grâce à moi ni à Damian : c’était l’œuvre de Nathaniel. Il se peut que chaque triade ait besoin d’un membre qui n’a pas peur d’empoigner le volant et de conduire le bus métaphysique. C’est Jean-Claude qui joue ce rôle dans le triumvirat que nous formons avec Richard Zeeman, parce que c’est le seul de nous trois que notre relation ne dérange pas.

— A ton avis, que serait devenu mon triumvirat avec Jean-Claude et Richard si l’Ulfric et moi avions été aux commandes ?

— Il n’aurait pas fonctionné, ou, du moins, pas aussi bien qu’il fonctionne actuellement.

— Pourquoi ?

— Richard déteste être un loup-garou, déteste être attiré par Jean-Claude, déteste aimer le sexe brutal et le bondage.

— Et autrefois je détestais ça presque autant que lui.

Damian acquiesça.

— Si tu avais eu moins de réticences envers moi… (Il secoua la tête). Non, ce n'est pas juste, et ça ne sert à rien. Tu ne me désirais pas assez, alors que tu désirais assez Nathaniel.

— J'ai trouvé un moyen de me faire une place dans la vie d'Anita, et Micah était prêt à s'ouvrir suffisamment pour qu'on puisse avoir une vraie relation à trois.

Damian cligna de ses grands yeux verts.

— Une vraie relation à trois. On ne s'est pas contentés de coucher avec Anita chacun son tour, n'est-ce pas ? (Il nous dévisagea d'un air horrifié). Tu nous as roulés. Tu as dit : « Je le veux », et tes yeux ont brillé.

— Tu as dit la même chose, Damian, l'informai-je. Je t'ai entendu. C'est pratiquement mon dernier souvenir.

— Je vous ai demandé votre accord à chaque étape, et vous me l'avez donné. J'ignorais que je pouvais rouler vos esprits à tous les deux. J'ignorais que je pouvais rouler l'esprit de quiconque. En tant que léopard-garou, je ne suis pas censé posséder ce genre de pouvoir.

Damian se couvrit le visage de ses mains et marmonna quelque chose.

— Quoi ? demandai-je.

Il répondit sans baisser les mains, comme s'il ne supportait pas de nous regarder.

— Je vous ai demandé de me sucer, parce que Cardinale ne pouvait pas à cause de ses crocs et que je n'aime pas la douleur.

— Oui, confirma Nathaniel.

— Je vous l'ai demandé à tous les deux. Pas juste à Anita. J'ai dit : « Sucez-moi. » Et je me souviens que vous vous êtes… relayés. (Damian laissa retomber ses mains, et, même s'il avait toujours l'air horrifié, il avoua :) Ça faisait très longtemps, et c'était si bon !

— Damian, je te jure que si tu m'avais demandé de m'arrêter je l'aurais fait, dit Nathaniel.

— Mais je ne te l'ai pas demandé. Je m'en souviens maintenant. Je me souviens de la première fois que j'ai roulé l'esprit de quelqu'un aussi complètement. Je ne comprenais pas ce que j'avais fait. Je pensais que cette femme me désirait. Je n'ai compris que le soir d'après, quand j'ai voulu la revoir et qu'elle ne se souvenait pas de moi.

— Tu n'es pas fâché ? demanda Nathaniel.

— Non. Je me rappelle ce que ça fait quand un pouvoir mental se manifeste pour la première fois. Ça tourne la tête. C'est moi le vampire de notre triumvirat. C'est moi qui aurais dû t'apprendre tout ça, mais j'avais peur parce que tu étais un homme et… Seigneur ! Je me rappelle quand je t'ai mordu le dos.

Damian plaqua une main sur sa bouche. Je n'arrivais pas à

déchiffrer son expression, mais ce n'était rien de bon. Nous aurions tous pu baisser nos boucliers et sentir nos émotions respectives, mais nous avions trop peur de le faire. Non : nous étions certains que ce que nous percevrions chez les autres ne nous plairait pas.

Une image me traversa l'esprit, Nathaniel au-dessus de moi, en moi, et le visage de Damian par-dessus son épaule. Les yeux du vampire brillaient d'un feu vert – son pouvoir, pas celui de Nathaniel.

— Je croyais que ça te plaisait, dit enfin Nathaniel.

Sa colère s'était envolée, mais la satisfaction béate avec laquelle il s'était réveillé en avait fait autant. Eh merde !

Damian prit une grande inspiration et la relâcha lentement.

— J'aime… la sodomie, et je n'ai pas connu beaucoup de femmes qui appréciaient.

— Que veux-tu dire ? demandai-je.

— Si vous étiez tous les deux des femmes, j'aurais passé un très bon moment. Ma seule objection, c'est que Nathaniel est un homme et que je n'aime pas les hommes. Mais j'aime qu'on me suce, et j'aime sodomiser quelqu'un. Nous n'avons rien fait que je n'aurais fait avec deux femmes si j'avais pu, alors pourquoi cela me poserait-il un problème ?

— Je ne sais pas, répondit Nathaniel.

— Tu as les mêmes problèmes avec les autres hommes que j'avais avec les autres femmes.

— Et pourtant tu as trois maîtresses maintenant… ou quatre ?

— J'en avais quatre avant de décider que Jade était trop compliquée pour moi… Donc, trois.

— Et comment tu… Comment as-tu fait pour l'accepter ?

— J'étais métaphysiquement liée à Jade sans le vouloir, et on est toujours attiré par son animal à appeler. Si elle et moi avions été plus compatibles au lit, elle aurait pu rester ma seule petite amie, mais, en matière de sexe, elle aime tout le contraire de ce que j'aime, moi. Ce qui m'a fait prendre conscience que tous les hommes s'étaient montrés très tolérants les uns avec les autres. Nathaniel est mon seul petit ami véritablement bisexuel. Même Jean-Claude préfère les femmes aux hommes.

— La plupart des gens ne penseraient pas ça en le voyant, répliqua Damian.

— Mais moi, je suis dans sa tête. Je sais ce qui l'attire le plus. Ne t'y trompe pas, il aime les hommes, mais pas autant qu'il le fait croire pour me contenter. Donc, il me semblait plus juste d'intégrer d'autres femmes à notre groupe, des femmes qui s'intéresseraient à tous mes partenaires et pas seulement à moi.

— C'était déjà le cas de Dem, fit remarquer Damian.

Nathaniel grimaça.

— Il est aussi bi que moi.

— Mais beaucoup plus vanille, fis-je remarquer.

— Plutôt chocolat-rhum-raisins.

— Certes.

— C'est bizarre, lâcha Damian. D'un côté, je suis horrifié par ce qu'on a fait, et de l'autre, non. Comme si je pensais que je devrais être fâché, mais que je n'arrivais pas vraiment à l'être. Pourquoi je n'arrive pas à l'être ?

— Parce que Nathaniel dirigeait les opérations, et qu'il n'éprouvait aucune réticence.

— Il a partagé ça avec nous ?

— Peut-être.

— Je me souviens d'avoir vu vos yeux briller.

— Les tiens aussi étaient pleins d'un feu vert.

— Je voulais qu'on me désire comme Nathaniel et toi vous désirez mutuellement. Je me souviens d'avoir pensé ça.

— Je t'ai entendu le penser, et je t'ai donné ce que tu voulais, répondit Nathaniel.

— Une des facettes de la lignée de Jean-Claude, c'est d'exaucer les souhaits du cœur de quelqu'un, ajoutai-je.

— Je voulais qu'on me désire comme vous vous désirez, donc vous m'avez désiré tous les deux.

— Quelque chose dans ce goût-là, acquiesçai-je.

— Oui, renchérit Nathaniel.

— Et maintenant ? interrogea Damian.

— Si tu n'es pas fâché contre moi, je voudrais bien un câlin, réclama Nathaniel.

Damian sourit.

— Je ne suis pas fâché. Une partie de moi pense que je devrais l'être, mais le reste est trop content que quelqu'un me désire. Je crois que c'est ce qui m'a le plus manqué chez Celle-qui-m'a-créé. C'était une garce sadique qui me torturait, mais elle me désirait comme une femme désire un homme. Et même si c'était d'une façon perverse et malsaine, jamais personne ne m'avait désiré autant qu'elle. Elle me disait que j'étais son joujou préféré, et je la croyais. Je pense qu'elle ne m'a cédé à Jean-Claude que parce qu'elle commençait enfin à se lasser de moi. Elle devait craindre de finir par me détruire et… une partie d'elle ne le souhaitait pas.

— Veux-tu dire qu'elle a laissé Jean-Claude t'emmener parce qu'elle se souciait de toi et qu'elle avait peur de te faire un mal irréparable ?

— Oui, chuchota Damian. Je me réjouissais tant d'être enfin libéré d'elle, mais personne ne m'a jamais désiré autant. C'est tordu, hein ?

— Ça ressemble un peu au syndrome de Stockholm, convins-je.

— Je comprends, acquiesça Nathaniel. Quand je vivais dans la rue et que je vendais mon corps, je pensais que le désir c'était pareil que l'amour. Je sais que ce n'est pas vrai à présent, mais, si quelqu'un ne me désire pas, je continue à ne pas me sentir aimé.

Damian hocha la tête.

— Exactement. Cardinale m'aimait, mais au bout de quelques mois elle a cessé de me désirer sexuellement, ou alors elle ne cessait de me bombarder de questions sur mes fantasmes. Est-ce que je pensais à cette cliente avec qui j'avais dansé, ou à celle dont j'avais bu le sang ? Je n'avais plus l'impression qu'elle me voulait, mais plutôt qu'elle refusait de me laisser à quelqu'un d'autre. Mais même elle n'était pas aussi obsédée par moi que Celle-qui-m'a-créé autrefois.

— On veut tous être désirés, compatit Nathaniel.

— Mais pas tous de la même façon, ajoutai-je.

— Moi, je veux qu'on me désire sans me torturer en même temps.

La main de Damian tenait toujours la serviette autour de sa taille, mais celle-ci avait glissé sur un côté, révélant sa hanche.

— Est-ce que ça t'aiderait si je te disais qu'une partie de moi voudrait bien que tu lâches cette foutue serviette ?

— Tu veux me voir nu ? demanda-t-il en souriant comme s'il plaisantait.

— Oui, dis-je.

— Oui, dit Nathaniel.

Damian nous regarda tour à tour.

— Il faut vraiment que tu précises auquel de nous deux tu parles, fis-je remarquer.

Damian éclata de rire.

— Je suppose que oui. Je ne sais toujours pas trop quoi en penser, mais avec tout ce que je viens de me rappeler je n'en suis plus à ça près.

Il laissa la serviette tomber par terre et se tint devant nous, pâle et parfait, seul le vert vif de ses yeux et le rouge écarlate de ses cheveux tranchant sur la blancheur de sa peau. Il baissa le nez comme s'il avait du mal à nous regarder en face dans cette absence de tenue.

— Seigneur ! Que tu es beau, commentai-je.

Alors il leva la tête et sourit.

— Tu ne me l'avais jamais dit.

— Je suis une imbécile.

Il se tourna vers l'autre homme.

— Et toi, qu'en dis-tu, Nathaniel ?

Celui-ci partit d'un rire nerveux.

— Tu n'aimerais pas savoir ce que je pense, et comme tout se passe beaucoup mieux que je ne le croyais je préfère me contenter

d'admirer la vue en silence.

— Dis-moi ce que tu penses.

Nathaniel secoua la tête.

— Non.

— S'il te plaît.

Il soupira et me jeta un coup d'œil.

— Est-ce que c'est un piège ? Comme un piège de fille, mais version masculine ?

— Je n'en sais rien.

Il reporta son attention sur Damian.

— D'accord, mais si tu te fâches je ne serai plus jamais aussi franc.

— Je comprends.

Nathaniel soupira.

— J'ai envie de t'offrir l'autre côté de mon cou pour qu'on puisse encore te sucer jusqu'à ce que tu nous demandes d'arrêter, ou que tu viennes, et tu ne veux pas venir de cette façon. Tu veux nous baiser.

— J'ai dit ça, pas vrai ?

— Oui.

— Vous veniez juste d'arrêter de me lécher la bite, un de chaque côté comme si vous vous partagiez une glace à l'eau.

Damian battit des cils et frissonna assez fort pour que certaine partie de son anatomie s'agite, attirant notre regard vers le bas.

— Ouah ! soufflai-je. Je ne sais pas ce qui a changé, mais… putain !

— Pas mieux, dit Nathaniel.

Damian sourit.

— Moi non plus, je ne sais pas ce qui a changé, mais j'aime que vous me regardiez comme si j'étais une des plus belles choses que vous ayez jamais vues. Vous vous regardez souvent de cette façon, et Micah aussi, mais moi… jamais jusqu'ici.

Il se dirigea vers nous, nu et terriblement tentant.

— Je déteste plomber l'ambiance – vraiment, ça me désole – mais je dois me préparer à prendre l'avion pour aller en Irlande. Edward a besoin de moi.

Toute joie déserta subitement le visage de Damian. Il redevint aussi distant et impénétrable que s'il s'était changé en statue de marbre – blanche et parfaite, mais pas très vivante.

— Que s'est-il encore passé ?

Nathaniel soupira.

— Je sais que tu dois lui dire, mais j'ai le droit d'être déçu ?

— Moi aussi, je suis déçue, mais il faut vraiment que je me bouge.

— Raconte-moi, réclama Damian.

— Remets ta serviette, que j'arrive à me concentrer.

Cela le fit sourire de nouveau.

— J’aime être capable de te distraire.

Il retourna chercher sa serviette et se pencha pour la ramasser. Nathaniel et moi tournâmes tous les deux la tête pour le suivre des yeux. Quand nous nous surprîmes mutuellement à le faire, nous gloussâmes comme des ados de treize ans qui se sont fait choper en train de mater du porno sur Internet.

— Qu’y a-t-il de si drôle ? demanda Damian.

— On admirait la vue, c’est tout, répondis-je.

— Pas mieux, dit Nathaniel.

Damian sourit.

— J’adore que vous me désiriez tous les deux, et j’imagine que ça signifie que ce que Nathaniel nous a fait fonctionne toujours. Même l’idée que mon ancienne Maîtresse est en train de faire des choses affreuses en Irlande ne change rien à ma joie.

Il fronça les sourcils.

— Tu n’as pas l’air très joyeux, là, fis-je remarquer.

— Tu trouves ça idiot si je te dis que je ne sais pas trop si je suis censé éprouver de la joie à ce sujet ?

— Non, je comprends très bien.

— Alors, tu peux me l’expliquer ?

Je ris.

— Désolée, Damian, mais ça n’a pas de sens pour moi non plus. Si quelque chose te rend heureux, tu devrais juste te réjouir et en profiter. Pourtant, j’ai toute une liste de choses qui me rendent heureuse et que j’ai lutté très fort pour ne pas apprécier, pour ne pas les vouloir, pour ne pas les faire, parce qu’elles ne collaient pas avec la personne que je croyais être, ou que je croyais devoir être.

— Tu veux dire que je pense que je ne devrais pas apprécier que vous me regardiez comme ça, mais que j’aime quand même, et que, du coup, j’essaie de me sentir contrarié alors que je ne le suis pas du tout ?

— Exactement.

— Eh bien, je refuse de tomber dans ce piège. Raconte-moi ce qu’elle a fait, Anita. Ça devrait être assez affreux pour nous convaincre d’apprécier toute la joie qu’on peut ressentir.

Impossible de le contredire sur ce point – de toute façon, je n’en avais pas envie.

Nous nous assîmes au bord du lit parce qu’il n’y avait pas assez de chaises, et je racontai à Damian ce qui était en train de se passer à Dublin. Il avait raison : c’était affreux, mais ça ne nous donnait pas envie de cesser de profiter du bonheur que nous venions de trouver ensemble. Simplement, ça nous rendait tristes. Et quand je demandai à Damian de nous accompagner en Irlande cela lui fit peur.

Nathaniel non plus ne voulait pas qu'il vienne. Je suggérai que Pierrot et Pierrette pourraient nous servir de guides auprès des vampires locaux, et cela lui plut encore moins. Il les détestait tous les deux d'avoir regardé Celle-qui-l'avait-créé les torturer pendant des siècles, ses camarades d'infortune et lui, sans jamais lever le petit doigt pour les aider. Il les détestait suffisamment pour accepter de retourner en Irlande et de m'aider à résoudre cette enquête. On dit que l'amour est une motivation puissante, et c'est exact, mais parfois la haine aussi peut faire le boulot. Dans tous les cas, le coup de main serait le bienvenu.

CHAPITRE 22

Damian remit sa serviette pour que Nathaniel et moi puissions nous concentrer. J'appelai Jean-Claude pour lui demander si je pouvais utiliser son jet privé pour me rendre en Irlande ou si je devais trouver un vol commercial. Micah et Rafaël devaient rester encore quelques jours sur la côte Ouest, donc, oui, le jet était libre pour nous emmener en Europe.

J'envoyai un texto groupé à Bobby Lee, Claudia et Fredo pour les informer que j'avais besoin de gardes capables de collaborer avec la police irlandaise. Ce qui était une façon polie de dire : « Pas d'ancien criminel, merci. » Quelques-uns de nos gardes ont autrefois travaillé pour des gangsters ou appartenu à un gang quand ils étaient jeunes. Je ne voulais pas compliquer la situation en Irlande, bien au contraire.

Ce dont je ne m'étais pas rendu compte, c'est que le plus dur m'attendait dans la chambre même où je me trouvais, et pas le plus dur au sens littéral et fun du terme.

— Je devrais vous accompagner, lança Nathaniel.

Damian sourit.

— Ce serait bien.

Je les regardai tour à tour, assis de chaque côté de moi au bord du lit.

— Non.

Ils me dévisagèrent tous deux et demandèrent à l'unisson :

— Pourquoi ?

Et comme j'étais au milieu j'eus droit à l'effet stéréo.

— Il n'y a aucune raison pour que Nathaniel vienne en Irlande.

— Je fais partie de ton triumvirat, contra l'intéressé.

— Qui ne fonctionne pas encore assez bien pour nous apporter un quelconque bénéfice durant ce voyage.

— Il l'a fait fonctionner cette nuit, me rappela Damian.

— Et ça ne te dérange pas ?

— Anita, essaierais-tu de monter Damian contre moi ?

Je reportai mon attention sur Nathaniel et voulus dire non, mais finis par opter pour une réponse plus franche.

— Pas consciemment.

Il me jeta le regard que je méritais.

— Désolée, mais je ne veux vraiment pas que tu nous accompagnes.

— Pourquoi ?

— Premièrement, il s'agit d'une enquête pour meurtre, et ce n'est pas la partie de ma vie dans laquelle tu m'aides.

— Je t'ai aidée dans le Colorado.

— C'est vrai, mais à l'origine on était allés là-bas pour rendre visite à la famille de Micah. C'est une fois sur place que l'enquête de police est venue se rajouter.

— C'est drôle le nombre de fois où une enquête te tombe dessus pendant que tu es en déplacement, lança Damian.

Je le dévisageai.

— Que veux-tu que je te dise, que ça n'est pas ma faute ?

— C'était juste une constatation.

— Je t'ai aidée à retrouver une partie des gens que les vampires avaient enlevés, insista Nathaniel.

— Tu t'es changé en léopard et tu as retrouvé leur piste, ce qui m'a été très utile, mais la famille de Micah était connue dans le coin. Je ne suis pas certaine de bénéficier de ce genre de connexion en Irlande, donc te transformer là-bas ne serait probablement pas une bonne idée.

— Tu bloques sur des détails en négligeant le fait que je t'ai déjà aidée, ce qui n'est pas le cas de Damian.

— Tu as eu plus d'occasions de le faire parce que tu vis et voyages avec elle, fit remarquer le vampire, lissant en arrière une mèche de ses cheveux encore humides.

— C'est vrai, concéda Nathaniel.

— Je m'attends toujours à ce que tu protestes, mais tu ne le fais pas quand c'est vrai.

— Si c'est vrai, pourquoi protesterais-je ?

— Cardinale protestait à propos de tout, ou presque.

— Nous ne sommes pas elle.

La façon dont Nathaniel avait dit ça ne me plut pas : il avait l'air de considérer que nous venions de remplacer Cardinale dans la vie de Damian. Je n'avais pas de place dans ma vie pour un autre triangle amoureux, mais j'eus la sagesse de garder le silence. Damian venait de rompre avec son amoureuse la veille, et de coucher avec nous pour la première fois depuis la formation accidentelle de notre triumvirat des années auparavant. J'avais fait assez de séances de psy pour savoir que ce n'était pas le moment de le repousser, surtout dans la mesure où je voulais qu'il m'accompagne à l'endroit qu'il craignait sans doute le plus au monde.

Puis je m'imaginai coincée en Irlande avec Damian et sa rupture toute fraîche, sans Nathaniel pour m'aider à le consoler. Eh merde !

— Tu sais, dans les romances, quand les héros disent : « Mais personne n'est moi » ou « Personne n'est toi » ? commença Damian.

— Ouais, acquiesça Nathaniel.

— C'est à la fois un bien et un mal. Personne ne m'apportera jamais les bonnes choses que Cardinale m'apportait. Mais les

mauvaises choses étaient vraiment mauvaises, et je n'en veux plus jamais.

— Je te comprends, dis-je.

— Moi aussi, ajouta Nathaniel.

Je tapotai le dos de Damian, tandis que Nathaniel passait un bras devant moi pour lui tapoter la cuisse. Nous avions tous eu des expériences malheureuses en amour.

Nathaniel se rassit de son côté du lit.

— Tu y vas en tant que consultante, pas en tant que marshal, et ils veulent que Damian vienne aussi pour les aider. Tu n'as qu'à leur dire qu'il n'acceptera pas à moins que je l'accompagne.

— Et comment faire ça sans expliquer que je suis une sorte de vampire vivante, que Damian est mon serviteur vampire et toi mon animal à appeler ?

— La police irlandaise a moins d'expérience des vampires que la police d'ici, fit valoir Damian. Ils n'auront pas l'idée de poser ce genre de questions, Anita.

— Et s'ils le font tu n'auras qu'à leur dire que je suis l'animal à appeler de Damian, suggéra Nathaniel.

— Damian n'est pas un Maître vampire.

— Les flics locaux n'en sauront rien.

— Je ne peux pas faire mon boulot si je m'inquiète pour ta sécurité.

— Mais me mettre en danger, moi, ce n'est pas grave ? s'offusqua Damian.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Je sais que tu n'es pas amoureuse de moi, Anita, mais, sérieusement, si c'est trop dangereux pour que Nathaniel y aille, pourquoi ce n'est pas trop dangereux pour que j'y aille aussi ?

La première réponse qui me vint à l'esprit n'était pas du genre que je pouvais balancer tout haut : en gros, j'avais besoin de Damian pour nous aider avec les vampires, alors que je n'avais pas besoin de Nathaniel. J'étais prête à exposer Damian au danger pour sauver des vies et résoudre l'enquête. En revanche, Nathaniel ne pouvait pas m'être utile sur place, donc je n'avais rien à gagner en l'emmenant.

Dans la police, le boulot consiste souvent à mettre en balance les coûts et les bénéfices. Ma Dame devait renforcer frénétiquement sa base de pouvoir ; elle ne menacerait aucun de nous pour le moment, et je n'emmènerais pas Damian quand nous nous lancerions à la poursuite des renégats. Donc il ne risquerait pas grand-chose en fin de compte. Si j'avais pensé le contraire, je ne l'aurais pas emmené.

Alors, pourquoi répugnais-je autant à ce que Nathaniel nous accompagne ? La seule réponse véritable, c'est qu'il m'était plus précieux que Damian, et il valait mieux que je garde ça pour moi.

— Si je pensais vraiment que tu serais en danger, je ne t'emmènerais pas non plus, Damian. Mais tu détiens sur les vampires locaux des informations qui pourraient nous aider à comprendre ce qui se passe. Tu pourrais nous permettre de sauver des vies, ce qui justifie une légère prise de risque pour nous deux. Nathaniel n'a jamais mis les pieds en Irlande, donc il ne peut pas nous être utile. Il n'y a aucun bénéfice à lui faire prendre des risques potentiels.

— Je viens avec vous, Anita, décréta Nathaniel.

— Non.

— Je ne te demande pas la permission.

— Pardon ?

— Je ne te demande pas la permission, je t'informe que je viens.

— C'est mon enquête. Si je dis non, c'est non.

— J'ai réussi à prendre le contrôle du pouvoir du triumvirat et à le faire fonctionner, ce dont aucun de vous deux n'avait été capable. Tu ne crois pas que ce serait pratique d'avoir un triumvirat de pouvoir fonctionnel sous la main pour affronter des vampires renégats en Irlande ?

— Je fais déjà partie d'un triumvirat de pouvoir fonctionnel.

— Les doutes de Richard vous handicapent, Jean-Claude et toi.

— Jean-Claude et moi sommes parfaitement valides, et notre triumvirat a aidé à faire de Richard l'Ulfric de la meute de St. Louis.

— A mon avis, ce n'est pas tant grâce à votre triumvirat que parce que tu es devenue terriblement puissante et que ça a rejailli sur les deux autres. Si tu avais juste été une réanimatrice normale plutôt qu'une véritable nécromancienne, et si tu n'avais pas été contaminée par un des types de lycanthropie les plus rares au monde, vous auriez pu vous faire tuer par un Maître vampire ambitieux il y a des années.

Je dévisageai Nathaniel avec l'impression d'avoir quelqu'un d'autre sous les yeux, quelqu'un de plus sérieux et de plus... plus clairvoyant ? Je ne voulais pas que ce soit le cas, parce que ce qu'il venait de dire ne me plaisait pas du tout, mais il avait raison sur un point. La répugnance de Richard à être vraiment avec Jean-Claude et moi avait affaibli le pouvoir dont nous aurions pu disposer tous les trois. Heureusement pour Jean-Claude que j'étais devenue un miracle métaphysique.

— Je crois qu'il a raison.

Je foudroyai Damian du regard.

— Je ne t'ai rien demandé.

— Si, tu me demandes de retourner dans le pays que je veux éviter plus que tous les autres. Celle-qui-m'a-créé m'a laissé partir une fois, Anita, mais une partie de moi craint que, si je me retrouve tout près d'elle physiquement, elle invoque assez de pouvoir pour me voler à toi à jamais.

— Tu es mon serviteur vampire, membre d'un triumvirat avec Nathaniel et moi. Ton carnet de bal métaphysique est déjà plein.

— Elle l'ignore.

— Elle le découvrira très vite si elle tente de t'enlever à moi.

— Elle a déjà failli me tuer à distance une fois, tu te souviens ?

Je me souvenais.

— Nous nous souvenons, dit Nathaniel.

— Je me suis toujours demandé pourquoi elle n'avait pas essayé de recommencer. C'est peut-être la raison, murmurai-je.

— Comment ça ?

— Peut-être que le réveil et la mort de la Mère de Toutes Ténèbres ont amoindri le pouvoir de Celle-qui-t'a-créé.

— Si elle autorise des vampires mineurs à envahir Dublin, clairement, elle a perdu du pouvoir. Jamais elle n'aurait permis une chose pareille autrefois.

— Les Arlequin pensent que la magie qui l'empêchait, et qui empêchait n'importe quel autre vampire, de créer trop de rejetons en Irlande est en train de s'estomper.

— Comment ça, la magie qui empêchait n'importe quel vampire de créer des rejetons ? Celle-qui-m'a-créé limitait notre nombre pour que nous puissions mieux nous dissimuler.

— D'après les Arlequin, la magie Fey d'Irlande rend la terre si vivante que les morts ont du mal à s'en relever.

— Veux-tu dire que Celle-qui-m'a-créé ne limitait pas notre nombre parce qu'elle le voulait, mais parce qu'elle n'avait pas le choix ?

— Si Pierrot et Pierrette voient juste, oui.

— Dans ce cas, elle nous a menti pour ne pas que nous nous rendions compte que son pouvoir avait des limites.

— Qu'est-ce que ça lui aurait rapporté ? demandai-je.

— Elle nous contrôlait tous grâce à la peur que nous inspirait son pouvoir. Si nous avions su que ce pouvoir était limité, nous nous serions peut-être davantage rebiffés. Seigneur ! Anita, elle tenait des gens très puissants sous sa coupe. S'ils avaient su que la terre elle-même luttait contre elle, ils se seraient peut-être donné plus de mal pour lui échapper. Son animal à appeler est le phoque, donc elle peut influencer les Roanes ou les Selkies.

— Je croyais qu'ils étaient considérés comme des types de Fairie*s* et non comme des métamorphes.

— Je sais que c'est ce que dit le folklore, mais, d'après mon expérience, ils se comportent envers elle de la même façon que les loups envers Jean-Claude ou les tigres avec toi. Elle peut ordonner à de vrais phoques et à leurs contreparties semi-humaines d'exécuter ses volontés, de la même façon que j'ai vu d'autres Maîtres vampires

appeler leur animal à la fois sous ses formes naturelle et surnaturelle.

— Le folklore les a peut-être classées dans les Fairie*s* faute de savoir où les mettre d'autre ? suggéra Nathaniel.

— Peut-être, acquiesçai-je.

— Savoir que la terre elle-même luttait contre elle aurait pu pousser les Selkies à se rebeller. Nous les vampires, nous étions ses rejetons, ses créations, mais les Selkies naissent libres. A terre, seule la magie de Celle-qui-m'a-créé ou le vol de leur peau de phoque peut les lier à quelqu'un en tant qu'esclaves.

— Comme dans les histoires des jeunes filles phoques dont des pêcheurs volaient la peau pour les forcer à les épouser.

— Exactement.

— Certaines de ces légendes sont censées être romantiques.

— Il n'y a rien de romantique dans le fait qu'un homme vole quelque chose qui t'appartient et l'utilise pour te forcer à coucher avec lui ou à l'épouser, Anita.

— Présenté comme ça, non, concédai-je.

— Souviens-toi que la version romantique de ces histoires est née à une époque où les femmes n'avaient guère de liberté dans le choix de leur mari. L'Irlande d'autrefois possédait certaines des lois les plus favorables aux femmes en matière de mariage, mais, à l'époque, il n'était pas question d'amour : juste de terres, de richesses et de procréation. Garantir la transmission du patrimoine et protéger les domaines, voire le pays. Le concept du mariage en tant qu'union romantique est assez récent.

— Maudits troubadours français.

Damian sourit.

— Les troubadours anglais sont également responsables.

— J'imagine que, quand il n'y a pas d'autres diversions que le chant et la poésie, c'est la meilleure façon de faire circuler les nouvelles idées.

— Une belle voix, un talent pour jouer d'un instrument ou réciter de la poésie et raconter une histoire – c'était si important que certains suzerains se battaient pour loger les meilleurs bardes sous leur toit. Un bon bouffon ne servait pas juste à amuser le roi : il aidait le reste de la Cour à passer le temps durant les banquets. Les troupes de comédiens ambulantes étaient bienvenues dans toutes les grandes villes d'Europe, et les petites aussi, même si les acteurs étaient mieux payés dans les grandes.

— Tu étais un jeune Viking avant de devenir un vampire. Comment sais-tu tout ça ?

— Une fois, Celle-qui-m'a-créé a fait venir une de ces troupes pour nous divertir. Elle a prétendu que transformer tous ses membres compromettrait notre cachette, mais, à présent, je sais qu'elle a essayé

de le faire et qu'elle a échoué parce qu'elle n'était pas assez puissante. Seigneur ! Le simple fait de dire ça m'effraie et m'excite en même temps.

— Pourquoi ? interrogea Nathaniel.

— Ça m'effraie parce que douter d'elle entraînait toujours un châtiment. J'ai quitté l'Irlande persuadé qu'elle était omnipotente. Du coup, savoir que je me trompais, c'est excitant, parce que ça signifie que je pourrais peut-être sauver ceux que j'ai laissés derrière moi.

— J'ignorais que tu avais laissé des gens derrière toi.

— Pas de la façon que tu penses, sans doute, mais, quand tu passes des siècles auprès de quelqu'un, il finit par devenir quelque chose pour toi.

— Un ami ? suggéra Nathaniel.

— La véritable amitié n'était pas encouragée. En fait, toute relation qui ne tournait pas autour d'elle était activement découragée.

— C'est-à-dire ?

— Elle n'allait pas jusqu'à tuer les gens avec qui tu te montrais juste amical, mais elle faisait en sorte que tu te rappelles la leçon. Et si elle pensait que tu lui préférais quelqu'un d'autre au lit c'était pire.

— Donc, si ce ne sont ni des amants ni des amis, qui as-tu laissé derrière toi ?

— On ne peut pas réellement empêcher les gens de devenir amis, Anita. Il en est certains que je libérerais de son esclavage si je pouvais le faire sans risquer d'y retomber moi-même. Je me déteste de formuler ça ainsi, mais c'est la vérité. Une des choses que j'ai dû accepter à mon propre sujet, c'est que je ne suis pas si courageux. Au combat, oui, c'est facile, mais confronté à une torture et des tourments quotidiens…

— Tout le monde a un point de rupture, Damian.

Il me dévisagea.

— Non, Anita, pas tout le monde.

— Edward m'a dit que tout le monde finit par craquer un jour. Les gens auxquels tu penses n'étaient peut-être pas encore arrivés à ce jour-là.

Damian baissa les yeux vers ses mains, qui tenaient toujours la serviette sur ses genoux.

— Combien de siècles quelqu'un doit-il résister à la torture avant que tu le considères comme incassable ?

— Je ne sais pas quoi répondre à ça, Damian.

— On parle de combien de siècles, au juste ? s'enquit Nathaniel.

— Huit.

— C'est très long, commenta le métamorphe en levant les sourcils.

— Huit siècles, d'accord. Disons que c'est quelqu'un de très

résistant.

Damian me dévisagea.

— Tu penses vraiment que tout le monde finit par craquer un jour, pas vrai ?

— Oui.

— Mais tu veux quand même que je t'accompagne en Irlande et que je lui donne une nouvelle occasion de s'en prendre à moi.

— Non, je veux que tu m'accompagnes en Irlande et que tu nous aides à arrêter un groupe de vampires qui tuent des gens.

— Devrai-je lui parler ?

— J'en doute, mais, même si c'était le cas, la police et nos propres gardes seront là pour te protéger.

— Sans compter Anita et moi, ajouta Nathaniel.

Je secouai la tête.

— Non.

— Tu viens de le dire toi-même : la police et nos propres gardes seront là. Je ne vais pas partir à la chasse aux vampires avec toi. Je ferai juste en sorte que Damian dispose de tout le pouvoir que notre triumvirat peut lui fournir.

— Nous ne l'emmenons pas défier son ancienne Maîtresse en duel.

— Je sais bien, mais, ensemble, nous sommes plus puissants.

— Plus puissants, ce serait bien, acquiesça Damian.

— Jean-Claude se débrouille très bien sans que Richard et moi soyons tout le temps avec lui.

— Posons-lui la question, suggéra Nathaniel.

— Et si la réponse est celle que tu veux entendre ?

— Alors, on ira tous en Irlande.

— Et si je continue à dire non ?

— Tu ne dirais pas non à Micah ou à Jean-Claude.

— C'est différent.

— Pourquoi ?

— C'est différent, point.

Ouais, je sais, c'était un peu naze comme argument.

— En effet : ni Micah ni Jean-Claude ne me fourniraient plus de pouvoir, parce qu'ils ne font pas partie de mon triumvirat, lâcha Damian.

— Vous n'arrêtez pas de dire que, sous la direction de Nathaniel, nous avons invoqué plus de pouvoir que jamais auparavant, mais comment pouvons-nous le savoir ? Tout ce dont nous sommes sûrs, c'est que nous avons couché ensemble sans que toi et moi rechignions et ne gâchions tout. On ne se souvient même pas vraiment de ce qui s'est passé !

Les deux hommes se regardèrent par-dessus ma tête.

— Je me sens plein d'énergie, déclara Nathaniel.

— Moi aussi, mais c'est peut-être un effet secondaire normal du sexe, tempéra Damian.

— Je ne peux pas me permettre de laisser Nathaniel me rouler pendant que je bosse sur l'enquête. Comment réagirait la police irlandaise si leurs deux experts en vampires se tapaient une crise d'amnésie à cause de leur léopard pendant qu'ils sont censés pourchasser les méchants ?

— Je n'ai pas fait exprès, se défendit Nathaniel.

— Je sais, mais quand un pouvoir métaphysique commence à se manifester il y a toujours une courbe d'apprentissage. Je ne veux pas qu'elle nous tombe dessus quand la police ou Edward auront le plus besoin de moi, de nous.

— Je croyais savoir exactement ce qui s'était passé et ce qui devait se passer J'étais certain que je devais rester avec Damian et toi, parce que vous auriez besoin de moi – parce qu'il aurait besoin de moi. Me serais-je trompé ? Désirais-je seulement que notre triumvirat fonctionne ainsi ?

— Définis « ainsi », réclamai-je.

— De sorte que je sois essentiel, et que le fait d'être ensemble nous donne du pouvoir et de la force à tous les trois.

— Tu m'es essentiel, dis-je en souriant et en lui malaxant la cuisse.

Nathaniel me rendit mon sourire et me tapota la main qui le touchait, mais son sourire ne monta pas jusqu'à ses yeux, qui restèrent graves et mécontents.

— Allons parler à Jean-Claude, dit Damian.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Il en sait davantage que nous sur le fonctionnement d'un triumvirat. Si quelqu'un connaît la réponse à nos questions, ce sera forcément lui.

Je n'avais pas de meilleure idée. Je pensais que Damian insisterait pour s'habiller, mais ce ne fut pas le cas. Longer le couloir pieds nus avec une serviette autour de la taille jusqu'à la chambre de Jean-Claude ne parut pas le déranger. Ça n'aurait pas dérangé Nathaniel non plus, mais ça ne ressemblait pas du tout à Damian. Nathaniel me jeta un coup d'œil contrit et articula : « Désolé. » Je haussai les épaules. C'était peut-être temporaire.

Damian tourna la tête vers nous. Ses longues jambes lui avaient fait prendre de l'avance. Il nous gratifia d'un sourire tellement immense qu'il révéla la pointe délicate de ses crocs. Je pouvais compter sur les doigts d'une seule main le nombre de fois où il avait fait ça dans son état normal. Eh merde ! Puis il attendit qu'on le rattrape, prit la main de Nathaniel dans la sienne et se mit à fredonner

tout bas en marchant. Il ne me semblait pas l'avoir jamais vu aussi détendu et heureux. Nathaniel et moi échangeâmes un regard.

— Ne faites pas cette tête, nous dit Damian. Maintenant, je me rappelle ce que je pensais d'autre hier soir : que je voulais être heureux. (Il balança la main de Nathaniel dans la sienne comme s'il allait se mettre à gambader dans le couloir). Je suis heureux. Je me sens heureux, sans culpabilité, sans peur. On va aller en Irlande, et tout se passera bien. Maintenant que la police est au courant pour elle et les autres vampires, ne tombe-t-elle pas sous le coup de la loi humaine comme tous ceux qui traitent avec vos autorités ?

— En principe, oui.

— Dans ce cas, elle retient des gens contre leur gré, ce qui est illégal, non ?

— Oui, répétai-je en scrutant le visage si joyeux de Damian.

— Donc la police nous aidera à libérer ceux que j'ai laissés derrière moi.

— En théorie.

Damian secoua la tête, et ses cheveux encore humides restèrent collés à son cou et ses épaules au lieu de remuer avec.

— Sinon, on pourrait juste dire aux Roanes que Celle-qui-nous-a-créés a perdu le contrôle de la ville et qu'elle est incapable d'arrêter une invasion de vampires étrangers. Peut-être que ça suffira.

— Que ça suffira pour quoi ? s'enquit Nathaniel.

— Seule la crainte de son pouvoir et l'obéissance envers leur dirigeant empêchent les peuples phoques de se rebeller contre leur esclavage.

— Tu penses que ça changera si tu les préviens que Celle-qui-t'a-créé a perdu du pouvoir.

La joie dans les yeux de Damian se changea en quelque chose de proche de la rage. Un feu vert flamboya un instant dans ses prunelles, puis il se remit à sourire.

— Oui. Oui, ils se soulèveront s'ils pensent qu'ils peuvent gagner.

— Tu sembles bien sûr de toi.

Il balança de nouveau la main de Nathaniel.

— Je suis sûr de beaucoup de choses aujourd'hui. Ce n'était pas le cas quand je me suis réveillé tout à l'heure. Ce n'était pas non plus le cas quand vous êtes venus me parler, mais pendant notre conversation je me suis senti de mieux en mieux. Je crois que c'est votre proximité. (Il leva la main de Nathaniel comme pour l'embrasser, puis se ressaisit avec un sourire gêné). Ça ne me ressemble pas du tout, pas vrai ?

— Non, dis-je.

— Non, confirma Nathaniel.

Un instant, Damian parut paumé. Puis il posa doucement ses lèvres sur le dos de la main du métamorphe.

— Ça m’est égal. Je me sens… plein d’espoir pour la première fois depuis des siècles. Nous pouvons réussir.

— Réussir à faire quoi ? demandai-je.

— Arrêter les vampires de Dublin et sauver tous ceux que j’ai laissés derrière moi.

Il semblait si sûr de lui ! Nathaniel me regarda, et je secouai légèrement la tête. Nous ne ferions pas éclater la bulle de Damian. Qui étions-nous pour lui gâcher ce moment de bonheur sans partage, d’espoir retrouvé et de certitude de victoire ? Ces moments sont rares, généralement induits par de bons antidépresseurs, plusieurs verres d’alcool, du sexe fabuleux, le début d’un amour quand on a l’impression que tout est possible – ou, apparemment, les pouvoirs mentaux vampiriques. Qui l’eût cru ?

CHAPITRE 23

Damian se prélassait dans l'un des gros fauteuils devant le feu électrique dans la chambre de Jean-Claude. Il était toujours souriant, heureux et détendu. Il ne portait rien d'autre que sa serviette et même sa gestuelle ressemblait plutôt à celle de Nathaniel, ou peut-être de Jason, voire de Jean-Claude quand il se donne un air nonchalant. Ou bien c'était une facette de lui qu'il ne m'avait encore jamais montrée, ou bien il était sérieusement influencé par ce que Nathaniel lui avait fait.

Assis dans l'autre fauteuil face à lui, Jean-Claude demanda :

— Ma petite, mon minet, est-ce un problème ou le résultat que vous visiez ?

J'échangeai un regard avec Nathaniel, qui haussa légèrement les épaules.

— Un peu des deux, répondis-je.

— Explique-toi, réclama Jean-Claude.

— Damian souhaitait qu'Anita et moi le désirions de la façon dont nous désirons Micah.

— Mais pas de la façon dont vous me désirez ?

J'ignore ce que Nathaniel aurait répondu, parce que Damian le prit de vitesse.

— Je ne pourrais jamais rivaliser avec vous, Jean-Claude. Personne ne peut rivaliser avec vous.

Jean-Claude inclina la tête, un mouvement gracieux du cou et des épaules qui, si j'avais tenté de l'imiter, aurait donné l'impression que j'avais un spasme.

— Un beau compliment venant d'un bel homme.

J'attendis que Damian se raidisse et prenne l'air offensé, mais il rit ! Il gloussa presque. Et, bien qu'assis, il s'inclina en retour à partir de la taille, d'une façon aussi élégante que sexy. Peut-être parce qu'il avait lâché sa serviette pour faire un drôle de geste avec sa main, comme s'il ôtait un chapeau de sa tête et le portait à sa poitrine – du coup, la serviette glissa sur ses cuisses, dénudant ses hanches. Elle recouvrait encore la zone critique, mais pas grand-chose d'autre lorsque Damian se cala de nouveau contre le dossier du fauteuil.

— Jamais encore tu n'avais accepté de si bonne grâce ce genre de compliment venant de moi, fit remarquer Jean-Claude.

L'autre vampire sourit.

— Et j'en suis sincèrement désolé, Jean-Claude.

— Ça ne te dérange plus que je te dise que je te trouve beau, et même séduisant ?

— Vous avez l'un des physiques les plus spectaculaires qu'il m'ait été donné de contempler. Pourquoi ne prendrais-je pas ça comme un compliment ? La plupart des gens passent leur vie à attendre que quelqu'un comme vous les désire.

Jean-Claude plissa les yeux, prit une grande inspiration et la relâcha très lentement.

— Je vois votre problème, mes jolis.

— Je n'ai pas fait exprès, se défendit Nathaniel.

— C'est comme s'il était soûl, ajoutai-je.

— Pas soûl, ma petite, mais libéré de ses réticences et de ses doutes habituels. Tu as réussi à détendre Richard d'une façon presque similaire grâce à mes pouvoirs.

Je réfléchis et acquiesçai.

— Oui, mais ça n'a pas duré aussi longtemps, et ça ne s'est pas accentué au fur et à mesure.

— Damian est de plus en plus détendu ?

Nathaniel hocha la tête en même temps que moi.

— Intéressant. J'ai proposé à Richard de le mettre à l'aise, et il a accepté, mais il n'a pas réussi à s'abandonner complètement. Il a résisté parce qu'une grande partie des choses qui le retiennent sont des lignes qu'il ne souhaite pas franchir.

— Richard vous baiserait en un clin d'œil s'il cessait de se mettre des bâtons dans les roues, déclara Damian en éclatant de rire.

— Tu es très direct. Je pense effectivement qu'il aurait cédé au moins une fois à ce stade si ses réticences n'étaient pas si profondément gravées dans sa psyché.

— Quel homme refuse une bonne partie de jambes en l'air ?

— Il a vraiment l'air ivre, commenta Jean-Claude en nous regardant.

— Pourquoi est-ce seulement lui et pas nous trois ? demandai-je.

— Nathaniel contrôlait le pouvoir. Il a assumé le rôle du maître, donc c'est normal qu'il n'ait pas été affecté.

— D'accord. Et moi, pourquoi ne suis-je pas affectée ?

— Pour la même raison que tu n'es pas affectée par mes pouvoirs.

— C'est-à-dire ?

— Tu es Maître de ton plein droit, tout comme Richard.

— Donc, nous sommes assez puissants pour résister ?

— D'autant qu'aucun de vous deux ne souhaite que cet abandon soit permanent.

— Vous êtes trop loin, se plaignit Damian en tendant les bras.

— A qui parles-tu ? s'enquit Jean-Claude.

Damian cligna les yeux et parut devoir réfléchir davantage que la question ne l'exigeait.

— Sans vouloir vous offenser, à Anita ou à Nathaniel.

— Lequel des deux préférerais-tu voir s'approcher pour prendre ta main ?

De nouveau, un moment s'écoula avant que Damian ne réponde :

— Je ne… je n'ai pas de préférence, mais j'ai très envie de toucher un des deux.

— Il était lui-même quand on est revenus dans la chambre après son réveil, dis-je.

— Va lui prendre la main, ma petite. Voyons ce qui se passera.

Ça ne me plaisait pas beaucoup de jouer les cobayes, mais j'obtempérai parce que le rayonnement béat était en train de d'estomper du visage de Damian, remplacé par de la tristesse. Il devait pourtant y avoir plus de deux possibilités. Que lui avait fait Nathaniel en roulant son esprit ?

Je pris la main tendue de Damian dans la mienne. Il y eut une vibration de pouvoir lorsque nos doigts se touchèrent, une vibration qui enfla très vite. Lorsque nos paumes se plaquèrent l'une contre l'autre, ce fut comme si je recevais une décharge électrique, mais une décharge plaisante qui fit s'accélérer mon pouls. Je dus me retenir de haleter comme si j'avais embrassé quelqu'un trop fougueusement et trop longtemps, en oubliant de respirer.

— Ouah ! C'est nouveau.

— C'est génial, dit Damian, le rose aux joues comme s'il venait de boire du sang.

— A quoi pensais-tu lorsque tu l'as touché, ma petite ?

— À rien. Sinon que je n'aimais pas servir de cobaye, mais que je ne voulais pas que Damian soit triste – que je préférais qu'il soit heureux, ou quelque chose comme ça.

— Et toi, Damian, à quoi pensais-tu ?

— Je souhaitais que le pouvoir jaillisse entre nous. J'aimerais que ce qu'a fait Nathaniel augmente notre niveau de pouvoir.

— Pourquoi ?

— Pour avoir plus de pouvoir, évidemment, répondit Damian en frottant son pouce sur mes jointures.

— La plupart des vampires raisonneraient ainsi, mais pas toi. Tu nous donnes une réponse bateau. Nous voulons la vérité.

— Je…

Damian leva les yeux vers moi, puis vers Nathaniel qui se tenait toujours devant la cheminée, entre les deux fauteuils. Sans un mot, il lui tendit son autre main. Nathaniel s'avança pour la prendre, mais Jean-Claude l'arrêta.

— Laisse-le d'abord répondre à la question, mon minet.

Je pressai la main du vampire.

— La vérité, Damian. Dis-nous.

Il déglutit assez fort pour que je puisse voir sa pomme d'Adam

remuer et une veine battre sur le côté de son cou. Les vampires n'ont pas toujours de pouls, et c'est très rare que le sang circule en eux avec autant de vigueur.

— Si chacun de nous invoque vraiment du pouvoir pour les autres, si Nathaniel a trouvé le moyen de faire fonctionner notre triumvirat, alors il devra nous accompagner en Irlande.

— Pourquoi souhaites-tu qu'il le fasse ? interrogea Jean-Claude.

Damian baissa les yeux vers le sol tandis que son bonheur et son assurance refluaient en même temps. Il laissa sa main dans la mienne mais tira sur sa serviette de l'autre pour tenter de se couvrir davantage. Le vampire parfaitement à l'aise avait disparu. Ça, c'était le Damian que je connaissais : pas timide, mais pas non plus du genre à se pavaner nu en présence d'autres hommes, ou de certaines personnes en général. Comme moi, il considère la nudité comme une forme de vulnérabilité.

— Je ne sais pas, finit-il par lâcher, les yeux rivés sur le sol.

Je pense qu'aucun de nous ne le crut.

Jean-Claude fit signe à Nathaniel, qui s'approcha de nous et posa une main sur l'épaule nue de Damian. Ce n'était pas la caresse d'un amant, juste une tentative de réconfort de la part d'un ami qui voit que vous vous sentez triste. Damian frémit et voulut se dérober, mais il se ravisa. Il n'interrompit pas seulement son mouvement : il se figea de cette façon dont seuls sont capables les vieux vampires. Ce fut comme si son énergie mouvante se tarissait. Sa main n'était plus tiède et vivante dans la mienne ; j'avais l'impression de toucher un mannequin ou une sorte de pantin. J'ai toujours détesté quand Jean-Claude fait ça, et ça ne me plaisait pas davantage venant de Damian.

Nathaniel le secoua par l'épaule.

— Ne nous fais pas ça, Damian. Ne disparais pas comme ça.

Alors, le vampire leva vers lui des yeux ternes, presque morts. Il avait affirmé que Celle-qui-l'a-créé l'avait tué au combat cette fameuse nuit il y a si longtemps, et, à cet instant, je compris ce qu'il avait voulu dire.

Je tentai de retirer ma main, mais ses doigts restèrent repliés autour des miens comme ceux d'un cadavre.

— Redeviens vivant ou lâche-moi, Damian. Je suis sérieuse.

— Je suis toujours obligé de t'obéir.

Et, comme par magie, sa main redevint vivante.

— Bien. Maintenant, pourquoi veux-tu que Nathaniel nous accompagne en Irlande ?

Il secoua la tête.

— Dis son nom, ma petite. Si tu n'es pas assez précise, ça lui laisse de la marge pour esquiver.

— Damian, dis-moi pourquoi tu veux que Nathaniel nous

accompagne en Irlande. Dis-moi la véritable raison pour laquelle tu veux qu'il vienne.

Le vampire soupira, et, de nouveau, je fus hypnotisée par la veine qui battait sur le côté de son cou. J'avais envie de la lécher et de la sentir palpiter contre ma langue.

— Maintenant, je dois vous obéir à tous les deux. (Il leva vers moi ses yeux verts brillants et pleins de colère, puis les braqua sur Nathaniel). Je me sens plus courageux quand tu es avec moi. Je dois lutter contre mon euphorie. Je ne me souviens pas de m'être jamais senti aussi bien.

Il posa sa main libre sur celle de Nathaniel qui lui touchait toujours l'épaule, et la serviette recommença à glisser sur ses cuisses.

— Je voulais que quelqu'un me désire comme Anita et toi désirez Micah, et tu as exaucé mon vœu. Tu voulais que je te désire comme je désire Anita, et, apparemment, je ne peux pas m'empêcher d'exaucer ton vœu aussi. (Il reporta son attention sur moi). Qu'as-tu souhaité, Anita ? Que voulais-tu de nous ? Que désirais-tu que nous soyons, tous les trois ?

Je réfléchis une minute.

— Je pensais que notre vie à tous serait plus facile si tu étais un peu plus bisexuel.

Damian partit d'un rire entre l'amusement et quelque chose de plus pesant et pas drôle du tout. Pas amer exactement, mais, si l'ironie avait un son, ce serait ça.

— Je ne suis toujours pas bisexuel, mais je suis peut-être Nathaniel-sexuel, dit-il en levant les yeux vers le métamorphe.

— Tu voulais être désiré. Je voulais que tu sois heureux et que tu ne déprimes pas à cause de Cardinale. Nous ai-je fait quelque chose de regrettable ?

— Je n'en sais rien, mais je sais qu'avec Anita et toi à mes côtés, je suis assez fort pour retourner là-bas et affronter Celle-qui-m'a-créé.

— Nous n'allons pas l'affronter, Damian. Rien ne nous y oblige.

— Peut-être pas pour sauver les humains que les renégats tuent à Dublin, mais, une fois que nous aurons arrêté cette épidémie, je veux que les autorités nous aident à libérer le reste des gens qu'elle retient prisonniers, Anita.

Il me regardait intensément, avec une détermination nouvelle dans ses yeux émeraude.

— Pourrions-nous faire ça sans envenimer vos rapports avec les vampires d'Europe ? demandai-je à Jean-Claude.

— Un des Arlequin nous a dit que ce qui se passait en Irlande était peut-être une conséquence de la mort de Marmée Noire, et, comme nous ne leur faisons plus espionner les vampires de là-bas, nous ne savons plus de quoi il retourne, ajouta Nathaniel.

— Selon eux, certains vampires mineurs ne se sont pas réveillés le soir après que nous avons tué la Mère de Toutes Ténèbres. Comme ça n'a été le cas de personne à St. Louis, ou même de personne de ma connaissance, je n'ai pas pensé à l'Europe, avouai-je. Vous étiez au courant ?

— Que certains vampires mineurs risquaient de ne pas se réveiller au coucher du soleil si nous la tuions ? C'était une possibilité, oui.

— Vous ne m'en avez pas parlé, dis-je en éprouvant une première bouffée de colère.

— Ma petite, tu sais que, lorsque des Maîtres sont blessés, ils s'adressent à leurs serviteurs et aux vampires qui leur ont prêté allégeance pour leur fournir l'énergie nécessaire à se soigner et se maintenir en vie.

— Oui, et alors ?

— Comment croyais-tu que la Mère de Toutes Ténèbres réagirait en se sentant s'affaiblir et mourir ? N'as-tu pas songé qu'elle se projetterait vers ses enfants et les utiliserait afin de se sauver ?

— Je… non, ça ne m'a pas traversé l'esprit.

— Je ne te cache rien, ma petite. C'est toi qui n'avais pas envie de penser aux conséquences de ton geste. Tu disposais des mêmes informations que moi sur Marmée Noire et ses vampires. Si tu n'as pas deviné que la tuer tuerait aussi certains de ses rejetons mineurs, c'est parce que tu ne voulais pas le savoir.

— D'habitude, vous n'êtes pas aussi dur avec elle, commenta Nathaniel.

— Peut-être parce que je m'en veux ce soir. Peut-être parce que voir Damian vous tenir la main souligne une fois de plus les erreurs que j'ai commises avec Richard à cause de mes scrupules à m'imposer à lui.

Damian joignit ma main et celle de Nathaniel devant lui pour pouvoir déposer un doux baiser sur chacune d'elles.

— Non, Jean-Claude. Richard était déjà courageux quand vous l'avez rencontré. Il savait qui il était et ce qu'il voulait dans la vie. Tout le courage que j'ai eu un jour a été érodé par Celle-qui-m'a-créé. Je ne savais qu'une chose : je voulais lui échapper. Au-delà de ça, j'avais perdu de vue tout ce que j'étais ou voulais être.

Je dérivais. Pour ce que je sais de Richard, ça n'a jamais été son cas. Nathaniel m'a rendu ma boussole. Il m'a donné une étoile à accrocher dans le ciel, un point fixe qui me guidera jusque chez moi. (De nouveau, il embrassa le dos de la main de Nathaniel). Il est mon étoile.

— Et Anita, qu'est-elle pour toi ? interrogea Jean-Claude.

— Anita est ma Maîtresse, la bien-aimée des loups et des aigles.

— Très poétique.

— C'est joli, concédai-je, mais je n'aime pas ce que ça signifie.

Damian leva les yeux vers moi.

— Chez mon peuple, c'est le plus grand compliment qu'on puisse faire à un guerrier.

— C'était aussi une insulte selon la manière dont on l'employait.

— Comment le sais-tu, ma petite ?

— Je n'en suis pas certaine, mais je sais que j'ai raison.

— A-t-elle raison, Viking ?

— D'un grand chef, nous disions que les aigles avaient dû se réjouir le jour de sa naissance, car ils savaient qu'il leur fournirait des cadavres en abondance. Les loups ont dû hurler de joie quand tu es née, parce qu'ils savaient que tu les nourrirais bien.

— Donc, « bien-aimée des loups et des aigles », c'est une façon de dire qu'Anita est un grand chef et qu'elle tue plein de gens ? reformula Nathaniel.

— C'est un grand compliment, insista Damian.

Je souris et faillis éclater de rire.

— Je suppose que mon tableau de chasse est assez impressionnant.

— Les vampires t'ont donné deux titres honorifiques, Anita. Jamais nous n'avions distingué ainsi un autre chasseur.

— Je suis l'Exécutrice depuis longtemps.

— Mais ton autre surnom est plus récent, ma petite.

— Ouais.

— La Guerre.

— Et Edward est la Mort, ajouta Nathaniel.

— Tu te rends en Irlande avec deux des quatre cavaliers de l'Apocalypse, fit remarquer Jean-Claude.

— Kaazim m'a fait remarquer qu'on devrait parler d'apocalypses au pluriel, parce que les Arlequin en ont déjà empêché plusieurs.

— Je ne peux me prononcer là-dessus, mais je sais que tu partages désormais plus de souvenirs avec Damian, parce que tu as compris son compliment avant qu'il ne l'explique.

— Nous sommes un triumvirat.

— Je pense que oui – et que vous l'êtes enfin autrement que de nom et du point de vue métaphysique.

— Que se passera-t-il si Nathaniel nous roule de nouveau ?

— Maintenant qu'il sait qu'il en est capable, je crois qu'il fera attention à ne pas vous ensorceler. N'est-ce pas, mon minet ?

— Je n'ai pas fait exprès la nuit dernière.

— C'est ça, murmura Damian. C'est exactement ce que tu m'as fait. Tu m'as ensorcelé.

Et ce n'était ni moi ni Jean-Claude qu'il regardait en le disant.

CHAPITRE 24

Nathaniel et moi étions dans notre chambre, en train de faire nos bagages, quand Bobby Lee frappa à la porte et demanda s'il pouvait entrer. Il se planta au centre de la pièce, l'air mal à l'aise – ce qui ne lui ressemblait pas du tout. Je me tournai vers lui.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Nathaniel pivota, des vêtements bien pliés dans les mains. Je l'entendis renifler l'air. J'aurais parié que Bobby Lee sentait l'anxiété. Oui, l'anxiété à une odeur – du moins, c'est ce que disent tous mes amis métamorphes.

— Je ne peux pas vous accompagner en Irlande.

— Tu m'en vois désolée. Edward a spécifiquement réclamé ta présence.

— Aucun rat-garou ne peut partir avec toi.

— Pardon ? Tu peux répéter ? Je dois avoir mal entendu.

Bobby Lee soupira.

— D'après Rafaël, vous avez passé un accord. Si ton test pour la souche rat de la lycanthropie revenait positif, tu le prendrais comme moitié bête.

— Oui, et alors ?

— Ton test est revenu positif la semaine dernière, mais lui et toi n'avez pas eu le temps de concrétiser.

— On s'en occupera à mon retour d'Irlande.

Bobby Lee secoua la tête. Il ôta ses lunettes à monture métallique et se frotta l'arête du nez comme s'il était fatigué. Sans ses verres, il avait l'air encore plus crevé.

— En cas d'urgence, tu te projettes vers le métamorphe le plus proche de toi, Anita. Tu as lié davantage de tes animaux à appeler accidentellement plutôt que volontairement, pas vrai ?

— Je suppose.

Il remit ses lunettes et regarda Nathaniel.

— Un petit coup de main ?

Nathaniel fit un signe de dénégation.

— J'accompagne Anita en Irlande. Tu viens de nous annoncer que certains de nos meilleurs gardes ne peuvent pas venir avec nous. Comme tu nous mets potentiellement en danger tous les deux, pourquoi voudrais-je t'aider ?

— Il existe des gens parfaitement qualifiés pour cette mission qui ne sont pas des rats.

— Qui, par exemple ? demandai-je.

— Nicky, pour commencer.

— Nicky vient de toute façon. Qui d’autre ?

— Attends un peu, protesta Nathaniel. Pourquoi les rats-garous ne peuvent-ils pas nous accompagner ?

— On est tous d’accord sur le fait qu’Anita a lié plus de ses moitiés animales lors d’urgences métaphysiques qu’à dessein ? demanda Bobby Lee.

Nathaniel et moi échangeâmes un regard et haussâmes les épaules.

— D’accord, je te le concède.

— Bien. Du coup, Rafaël ne veut pas qu’on voyage avec toi au cas où tu ferais accidentellement de l’un de nous ton rat à appeler. Il est notre Roi. C’est à lui que revient ce privilège, et à personne d’autre.

— Je porte la souche hyène de la lycanthropie depuis des mois, et je n’ai encore lié aucun d’entre elles. J’emmène Socrate avec moi, et Narcisse n’a rien dit.

— Parce que tu lui as déjà expliqué très clairement qu’il n’avait aucune chance de devenir ta moitié bête. Et tu pourrais faire pire que Socrate.

— Je ne manquerai pas de le lui dire.

— Anita, s’il te plaît. C’est un ordre de mon Roi. Je ne peux pas lui désobéir.

Bobby Lee serra les dents.

— D’accord. Nicky mis à part, à qui fais-tu confiance pour te remplacer ?

— Kaazim et Jake font partie du voyage.

— C’est un bon début.

— Tu as besoin de gardes qui peuvent aussi te nourrir, ce qui nous exclut tous puisque Rafaël a décrété que tu ne te nourrirais d’aucun autre rat que lui.

— Je n’ai pas oublié. Raison pour laquelle Fortune et Echo nous accompagnent, ainsi que Magda et son Maître, Giacomo.

— Et tu emmènes Damian et Nathaniel.

— Oui, mais pas juste comme casse-croûte, déclara ce dernier.

Bobby Lee parut surpris. Il se hâta de se ressaisir et de reprendre une expression neutre, mais le mal était fait.

— Je sais que tu es l’un des fiancés d’Anita.

L’énergie de Nathaniel souffla sur ma peau tel un vent tiède. Bobby Lee dut la sentir aussi, car il précisa :

— Je sais que tu es l’un des fiancés d’Anita, et pas un simple casse-croûte.

Le vent devint chaud comme en été plutôt qu’au printemps tandis que Nathaniel répliquait :

— Je suis le léopard à appeler d’Anita, et un tiers de son triumvirat.

— Je sais.
— Vraiment ?
Cette fois, le pouvoir de Nathaniel ne se contenta pas de me caresser et de chuchoter des douceurs à l'oreille de ma panthère intérieure. Il se déversa dans la pièce comme je ne l'avais jamais senti se déverser auparavant, presque de la même façon que l'énergie de Richard quand il est fâché.
Bobby Lee serra les poings, et j'observai la tension de ses épaules et de ses bras tandis qu'il luttait pour se détendre.
Le pouvoir de Nathaniel tourbillonnait, de plus en plus chaud et intense. Ce n'était pas moi qu'il visait, mais le rat-garou. Il ne l'attaquait pas, mais il le mettait en garde. C'était une façon de rouler des mécaniques métaphysiquement, et ça ne ressemblait pas du tout à Nathaniel de se comporter ainsi, surtout face à Bobby Lee.
Ce dernier prit une grande inspiration et la relâcha lentement. Il luttait toujours contre la tension de son propre corps, parce que ce que faisait Nathaniel pouvait très bien déclencher une bagarre. C'était au minimum une gifle métaphysique dans la figure d'un métamorphe aussi dominant que Bobby Lee.
— Nathaniel, commençai-je, je ne sais pas ce que tu essaies de prouver, mais…
— Non, Anita, il n'a pas le droit de me prendre de haut comme il vient de le faire.
— Attention, Nathaniel. Ne laisse pas ton nouveau pouvoir te faire oublier, dit Bobby Lee.
— Oublier quoi ? répliqua Nathaniel d'une voix presque ronronnante.
— Que je suis dominant par rapport à toi, et que je donne certains des cours de combat que tu suis.
Nathaniel fléchit son pouvoir comme il aurait fléchi ses muscles ; j'eus la sensation que la chaleur se dilatait et se contractait autour de nous. Je dévisageai mon amoureux d'ordinaire si paisible, celui qui ne cherchait jamais de noises à personne.
— Ne fais pas ça.
— Dernier avertissement. Je me fiche que tu sois le fiancé d'Anita.
— Je ne veux pas me battre, Bobby Lee, mais j'en ai plus qu'assez que tout le monde nous prenne de haut, Damian et moi.
— Tu ne veux pas te battre ? Pourtant, on dirait.
— Sur ce coup-là, je suis d'accord avec lui, déclarai-je.
— J'ai toujours essayé d'être sympa, mais ça ne suffit pas à obtenir le respect de gens comme lui.
— De gens comme moi ? Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Bobby Lee.

— Les gros malabars qui ont toujours été plus grands et plus costauds que les autres. Ceux qui faisaient du sport. Les athlètes-nés. Les militaires. Les flics. Les mecs virils. Je ne peux pas marquer de points avec eux en faisant la cuisine ou le ménage parce qu'ils considèrent ça comme du travail de bonne femme.

Je dévisageai Nathaniel comme si je le voyais pour la première fois, ou comme si je découvrais cette facette de lui. Je savais que les mecs virils le décontenançaient et qu'il ne serait jamais à sa place dans leur monde, mais je ne soupçonnais pas une telle amertume chez lui.

— Tu es danseur. Toi aussi, tu es un athlète.

— Mais ce n'est pas la même chose que si je jouais au foot, pas vrai ?

Nathaniel secoua la tête. Son pouvoir était si dense à présent que j'avais du mal à respirer au travers. Il n'appelait pas mes bêtes intérieures comme la plupart des autres métamorphes quand ils se mettent à déconner de cette façon ; son énergie évoquait plutôt un pouvoir vampirique. Elle était trop chaude, trop vivante pour provenir réellement d'un vampire, mais elle ressemblait au pouvoir que Jean-Claude et les siens déploient pour impressionner ou attaquer l'un des leurs, et pour tourmenter des créatures inférieures.

— Calme-toi, Nathaniel, ordonnai-je.

— Lui d'abord.

— Au cas où tu n'aurais pas remarqué, Bobby Lee fait de son mieux pour ne pas arroser ce petit feu métaphysique avec sa propre essence. Son contrôle est admirable, et je ne peux pas en dire autant du tien.

— Tu l'as entendu, Anita. Il considère que notre triumvirat n'est pas important.

— Jusqu'ici, seule Anita en tirait du pouvoir, et nous lui avons témoigné le respect que ça justifie.

— Et maintenant ? demanda Nathaniel, sa voix ronronnant sur ma peau comme si son souffle me touchait pour de bon.

Cela me fit frissonner, et ma respiration s'étrangla dans ma gorge. C'était le genre de chose qu'aurait pu faire Jean-Claude, mais pas Nathaniel.

— Qu'est-ce que tu essaies de prouver ? demandai-je de nouveau en me frottant les bras.

— Que la seule raison pour laquelle tu étais sympa jusqu'à maintenant, c'est que tu n'avais pas assez de pouvoir pour être détestable ? ajouta Bobby Lee.

L'énergie de Nathaniel vacilla comme si la magie pouvait se faire trébucher toute seule.

La porte s'ouvrit sans que personne n'ait trappe. C'était Damian.

— Qu'est-ce que vous foutez là-dedans ?

Comme Nathaniel et moi tournions la tête vers le vampire, Bobby Lee prouva qu'il était aussi rapide que Nicky l'avait été à l'entraînement. En un clin d'œil, il se retrouva plaqué contre Nathaniel, une lame nue pressée sur le cou de ce dernier.

Nous nous figeâmes, parce que tout mouvement n'aurait fait qu'aggraver la situation et qu'il valait mieux réfléchir avant d'agir. Honnêtement, je ne bougeais pas parce que j'étais tellement surprise que je ne savais pas comment réagir. Bobby Lee n'est pas un méchant. Ce n'est même pas un des gardes qui m'emmerdent régulièrement. Jusque-là, je lui vouais une confiance presque absolue.

— Le pouvoir, c'est comme la force, dit-il tout bas, en détachant bien les syllabes. Ça ne sert à rien si tu ne sais pas l'utiliser.

— Tu t'es bien fait comprendre, Bobby Lee, acquiesçai-je.

Damian s'avança dans la pièce.

— Me suis-je bien fait comprendre, Nathaniel ?

La lame contre son cou, le léopard-garou répondit prudemment :

— On remballe les pouvoirs.

— Tu as remballé le tien instinctivement parce que je t'ai surpris. Ce n'était pas une décision consciente. Il faut du temps pour apprendre à maîtriser sa magie comme ses muscles.

Bobby Lee écarta sa lame, puis la pressa de nouveau sur le cou de Nathaniel.

— Bobby Lee, dis-je sur un ton d'avertissement.

— Dis à ton autre homme de reculer.

Je levai les yeux vers Damian, qui se tenait derrière le rat-garou avec un couteau à la main. Je ne l'avais encore jamais vu manier un couteau – une épée, oui, mais pas un couteau.

— Qu'est-ce que tu fous, bordel ?

— Je nous défends.

— Je ne suis pas votre ennemi, dit Bobby Lee.

— Tu menaces mon ami.

— Je lui apprends une leçon.

— Laquelle ?

— La prochaine personne à la figure de qui il jettera son pouvoir ainsi ne lui apprendra rien et ne jouera pas avec lui : elle se contentera de le tuer.

— On a pigé. Maintenant, tout le monde se calme, ordonnai-je.

— Dis à ton vampire de reculer le premier.

— Damian.

— Dis-lui d'ôter sa lame du cou de Nathaniel.

— Bobby Lee.

— Non, lui d'abord.

— Damian, baisse ce couteau.

Le vampire aurait dû obéir, mais, pour la première fois, ce ne fut

pas le cas. Que diable se passait-il ? Je fis une nouvelle tentative.

— Damian, range ce couteau, tout de suite !

— Apparemment, rien ne m'y oblige.

Il semblait aussi étonné que moi.

La porte s'ouvrit. J'aperçus des boucles noires et blanches et sus que c'était Domino qui venait d'arriver. Il leva les mains pour montrer qu'il ne voulait de mal à personne.

— Qui fait étalage de sa magie ? demanda-t-il sur ce ton faussement jovial qu'on emploie pour désamorcer une situation tendue au lieu de l'aggraver.

— Nathaniel, répondis-je.

Ce que Domino accepta sans paraître étonné.

— Quoi de neuf, Bobby Lee ? lança-t-il.

— Pas grand-chose, et toi ? dit le rat-garou sur un ton parfaitement normal, comme s'il ne tenait pas un couteau sous la gorge d'une des personnes qu'il était censé protéger.

— Tu sais que Nathaniel ne te ferait pas réellement de mal. C'est juste sa nouvelle magie qui lui est un peu montée à la tête, argua Domino.

— Il ne sait pas encore l'utiliser comme une arme offensive.

— Dans ce cas, pourquoi le menaces-tu ?

— Pour lui prouver que son pouvoir ne le protégera pas contre un agresseur bien entraîné.

— Je pense qu'il a compris, dit Domino en s'avançant dans la pièce.

Il était assez près de moi maintenant pour que je puisse voir ses flingues se détacher sur ses vêtements noirs. Certains des gardes portent des couteaux ; Domino n'aime pas les armes blanches, mais je savais qu'il avait une matraque télescopique quelque part sur lui.

Parmi les tigres de tous les clans, les noirs et les rouges ont les yeux les moins humains. Domino est moitié tigre noir, comme en témoignent ses boucles noires et ses prunelles couleur de flammes – alors que sa moitié tigre blanc ne se manifeste qu'à travers quelques boucles blanches perdues au milieu des autres.

— Mais je continue parce que maintenant son copain est derrière moi avec un couteau, dit Bobby Lee.

— Damian, tu le planterais vraiment ? interrogea Domino.

— S'il blesse Nathaniel, oui.

— Bobby Lee, tu vas vraiment blesser Nathaniel ?

— Je suppose que non.

— Alors, tout le monde range son couteau.

— Ouais, faites ce qu'il dit, grognai-je, parce que je ne savais vraiment pas comment on en était arrivés là.

En temps normal, j'aurais neutralisé un des antagonistes pour

régler le problème sans devoir faire appel à une aide extérieure, mais c'était Nathaniel et Bobby Lee. Je ne voulais pas frapper le premier, et je ne voulais pas affronter le second parce que je n'étais pas sûre de gagner. En temps normal, tous deux comptent parmi les personnes les plus raisonnables de mon entourage, et Damian aussi – sans parler du fait qu'il est obligé d'obéir à tout ordre direct que je lui donne. Alors, que se passait-il ?

— Si Damian range le sien, je serai ravi d'en faire autant, répondit Bobby Lee.

Domino, qui avait presque rejoint le vampire, lança :

— Qu'en dis-tu, Damian ?

Celui-ci baissa les yeux vers le couteau dans sa main comme s'il le voyait pour la première fois.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça.

— Je crois que c'était ma faute, déclara Nathaniel très prudemment.

Et soudain je sentis la lame mordre dans sa gorge comme si c'était la mienne.

— D'abord, Damian range son couteau, puis Bobby Lee va écarter le sien du cou de Nathaniel, puis on va discuter de ce qui vient de se passer et essayer de comprendre pourquoi, décrétai-je d'une voix qui, sans être aussi égale que celle de Domino, était claire et compréhensible.

— Je ne suis plus obligé de t'obéir, murmura Damian, désorienté.

— Je ne t'ordonne pas de ranger ton couteau en tant que Maître vampire. Je te le demande en tant que Reine, patronne ou femme de ton patron. Peu importe, mais j'ai plus d'autorité que n'importe qui d'autre dans cette pièce, et on va arrêter de jouer au con tout de suite. Range ce putain de couteau, maintenant !

Ma colère jaillit, brûlante, et mes bêtes se lovèrent autour d'elle comme pour s'y réchauffer les pattes, l'alimentant d'éclats de leur frustration afin qu'elle flambe plus fort encore. *Prisonnières. Nous sommes prisonnières. Comment osent-ils menacer notre partenaire ? Comment osent-ils nous menacer, nous ? Comment osent-ils…*

Je dus perdre quelques minutes à lutter pour reprendre le contrôle, car, lorsque je distinguai de nouveau la pièce, Nathaniel et Bobby Lee se tenaient côte à côte, sans se battre. Damian avait dû remettre son arme à Domino, qui tenait un couteau dans une main en plus de son flingue, toujours bien visible dans son holster.

D'une voix calme et égale, comme pour raisonner quelqu'un qui va se jeter dans le vide, Damian dit :

— Je ne sais pas pourquoi j'ai menacé Bobby Lee, donc j'ai donné mon couteau à Domino en attendant de comprendre ce qui m'arrive.

J'acquiesçai et pris une grande inspiration. Mes bêtes étaient

toujours pelotonnées autour de ma colère, avides de l'aggraver pour pouvoir sortir jouer. La plus récente de toutes, une rate dont les yeux noirs brillaient dans l'obscurité, ne s'entendait pas bien avec les autres. Les rats bouffent n'importe quoi, y compris des gens, mais ce sont aussi des proies. Mes autres bêtes n'aimaient pas cohabiter avec de la nourriture, surtout de la nourriture qu'elles ne pouvaient pas déchiqueter et avaler.

Nous voulions me donner une bête capable de venir m'aider sous sa forme naturelle si je perdais tous mes gardes, mais personne n'avait demandé leur avis à ma panthère, ma louve, ma lionne, ma hyène et mon arc-en-ciel de tigresses. Je n'avais même pas pensé à méditer comme me l'avait appris mon mentor spirituel, Marianne, afin de sonder ce que toutes mes poilues en pensaient. C'était la première fois que je me faisais infecter volontairement par une nouvelle souche de lycanthropie, la première fois que je pouvais les consulter. Mais ça ne m'avait pas traversé l'esprit jusqu'à ce moment où elles avaient profité de ma faiblesse pour exiger d'être entendues. Eh merde !

— Qu'est-ce qui cloche, Anita ? interrogea Nathaniel d'une voix redevenue normale.

Il était de nouveau une influence apaisante pour moi.

Je secouai la tête.

— Un problème à la fois. Quand tu as dit que c'était ta faute pour Damian, ça signifiait quoi ?

— J'étais en colère, mais une partie de moi savait que Bobby Lee était meilleur combattant que moi, donc j'avais peur.

— Je l'ai senti, intervint Damian, et j'ai su que je devais te protéger.

On aurait dit qu'il récitait un souvenir au lieu de parler de quelque chose qui venait juste de se produire.

— Et la colère venait sans doute de moi, dis-je. (Tout le monde me regarda). Elle vient juste de me priver d'une partie de mon contrôle et de laisser mes bêtes me parler.

— Te parler ? répétèrent à l'unisson tous les métamorphes dans la pièce.

— Je traduis ça en mots, mais je ne suis pas sûre… Bref, elles ne sont pas contentes qu'on leur ait imposé une nouvelle.

— Tu parles de ta rate ? interrogea Bobby Lee.

— Oui. Apparemment, elles la considèrent comme une proie, et c'est une source de frustration supplémentaire pour elles. Elles ne peuvent pas sortir de mon corps pour s'incarner, et maintenant elles sont prisonnières avec un animal qu'elles ont envie de manger.

— Je ne comprends pas, dit Damian.

— Ça doit être rageant, acquiesça Bobby Lee.

— S'étaient-elles déjà plaintes avant que tu ne te fasses infecter ?

s'enquit Nathaniel.

— Je les contrôle vraiment bien maintenant.

Il me dévisagea.

— Anita ?

Domino vient se planter devant moi.

— Tu ne leur as pas demandé leur avis avant, pas vrai ? Tu n'as pas tenu compte d'elles.

J'ouvris la bouche, la refermai et haussai les épaules.

— Marianne t'a appris à méditer et à communiquer avec tes bêtes, dit Nathaniel. Je croyais que tu le faisais régulièrement. Que c'était une des raisons de ton nouvel *über*-contrôle sur elles.

— Si je dis que je suis désolée, ça aide ?

— Tu crois que la colère de tes bêtes intérieures s'est transférée à Nathaniel et à Damian ? demanda Bobby Lee.

— Peut-être.

Nathaniel se mit à faire les cent pas.

— Anita, tu ne peux pas continuer à faire comme si tu ne portais pas toutes ces bêtes en toi.

— Je ne fais pas comme si…

— Contrôler tes bêtes, ce n'est pas nier leur existence. C'est faire la paix avec elle, ou quelque chose dans ce goût. Une coopération, pas une dictature.

Je haussai de nouveau les épaules.

— Je suis assez puissante pour pouvoir leur imposer ma volonté la plupart du temps.

— Perdre le contrôle une fois par mois ou plus n'est pas une malédiction, Anita. C'est une libération.

Je secouai la tête.

— Je n'aime pas perdre le contrôle.

— C'est l'euphémisme du siècle, railla Bobby Lee.

Je fronçai les sourcils.

— Hé ! Ne t'en prends pas à moi alors que tu viens juste de foutre le bordel dans ton zoo intérieur. Mes bêtes ne se sont pas plaintes à l'arrivée de la hyène.

— C'était encore un accident, et un autre prédateur. Alors que tu as laissé Rafaël te couper sous sa forme d'homme-rat en espérant contracter notre souche de la lycanthropie.

— Je ne pensais pas que ça ferait une différence pour elles.

— Comment pourraient-elles ne pas faire la différence entre un accident et une contamination délibérée ? répliqua Bobby Lee.

Je ne voulais pas répondre tout haut parce que déjà, dans ma tête, mes raisons me paraissaient stupides et condescendantes. Mais parfois, quand vous pensez assez fort, les gens liés à vous métaphysiquement vous entendent. Ça aussi, je croyais le contrôler,

et, là encore, je me trompais.

Nathaniel me dévisagea.

— Tu pensais qu'elles ne comprendraient pas. Mais même une vraie panthère sait ce qu'est un accident, Anita.

Son expression disait bien à quel point je le décevais.

— C'est assez spéciste, ajouta Domino.

— Non, c'est humano-centrique, répliqua Bobby Lee. Elle continue à se considérer d'abord comme une humaine.

— Faux, contra Damian. Je le sens. Elle se considère seulement comme une humaine.

— Ce n'est pas parce que tu ne te transformes pas en animal que tu es humaine, déclara Nathaniel.

— Je crois que si.

— Donc, le fait que je me transforme en léopard fait de moi un moins qu'humain ?

Et voilà, la colère était de retour. Il s'exprimait au nom de mes bêtes, ou peut-être de la part de moi que je ne pouvais accepter.

— Non, bien sûr que non.

— Mais être humaine c'est mieux.

— Je n'ai pas dit ça. Je ne dirais jamais ça.

— Tu es quand même soulagée de ne pas te transformer.

Ses yeux violets me transperçaient comme s'ils pouvaient voir mes pensées et mes sentiments mis à nu. Il avait raison. J'étais soulagée de ne pas me transformer. Je pensais que c'était mieux. Cela faisait-il de moi l'équivalent d'une raciste au niveau des espèces ? Une « humano-centrique », comme avait dit Bobby Lee ? Peut-être bien.

— Ouah ! souffla Domino. Ça fait beaucoup de vérités balancées d'un coup.

— Toi aussi, tu éprouves ce qu'elle ressent ? interrogea Nathaniel.

— Je perçois ses pensées plus que ses sentiments, le détrompa Domino.

Nathaniel se tourna vers Damian.

— Et toi ?

— Les pensées d'Anita et tes émotions, je crois. Ce niveau de connexion est nouveau pour moi, donc je ne suis pas sûr de pouvoir l'analyser correctement.

— En tant que seule personne dans cette pièce qui n'est pas liée à toi intimement, je vais te dire une chose. Anita : tu dois considérer tes bêtes comme une partie réelle de toi. Tu es l'une des psis les plus puissantes que j'aie jamais rencontrées, mais, tôt ou tard, tu devras intégrer toutes tes facettes, y compris celles qui veulent virer poilues une fois par mois, dit sévèrement Domino.

— Même si elles ne virent pas réellement poilues une fois par mois ?

— *Surtout* si elles ne virent pas réellement poilues une fois par mois, parce que tu n'auras pas d'autre moyen que la magie et la méditation pour communiquer avec elles.

Je ne sus pas quoi répondre à ça.

— Il est un peu tard pour présenter des excuses.

— Des excuses à qui ? Tes bêtes, Nathaniel et Damian, Bobby Lee ? lança Domino.

— Toutes les propositions ci-dessus.

— Ce serait un bon début.

— Tu m'as demandé qui pouvait t'accompagner en Irlande, intervint Bobby Lee. Pourquoi pas Domino ? Il a très bien désamorcé la situation.

— Ouais. Merci pour le coup de main, Domino.

— C'est mon boulot. Et puis ce n'est rien comparé à certaines des bagarres entre Max et Bibiana auxquelles j'ai assisté du temps où je vivais à Las Vegas. Quand ton Maître de la Ville et la Reine de ton clan commencent vraiment à s'écharper, c'est la panique.

Je ris.

— J'imagine.

— Ils étaient assez puissants pour se détruire mutuellement. Au lieu de ça, ils sont mariés depuis plus de soixante-dix ans. En tant que gardes du corps, on doit voir venir les problèmes de loin et les étouffer dans l'œuf.

— Vous devez apprendre à maîtriser votre nouveau niveau de pouvoir, tous les trois. Domino pourra vous y aider, ajouta Bobby Lee.

J'acquiesçai.

— Entendu.

— Et, sans vouloir t'offenser, il pourra te servir à nourrir l'ardeur en cas de besoin.

— Je ne suis pas vexée.

— En fait, je ne figure plus à son menu, révéla Domino.

Bobby Lee nous regarda tour à tour.

— J'avais entendu dire qu'Anita écrémait la liste de ses amants.

— Je suis désolée, Domino, je n'ai pas assez d'énergie pour me consacrer à autant de gens. Je ne peux pas sortir avec une douzaine de personnes. Aucune femme ne le pourrait.

— Je me souviens de notre conversation, Anita, dit le tigre-garou avec seulement une pointe d'amertume.

— Je ne vais pas te réitérer mes excuses.

— Personne ne te le demande.

— Assez, coupa Bobby Lee. Domino ne t'accompagne que si ça te facilite les choses, pas si ça te les complique.

— Je sais me tenir, protesta l'intéressé. Et c'est comme n'importe quelle rupture : on se remet progressivement.

Je m'efforçai de ne pas penser que, pour moi, il ne s'agissait pas d'une rupture, parce que nous n'avions pas réellement de relation. Nous couchions ensemble de temps en temps, mais pour une raison quelconque, sur le plan émotionnel, ça n'avait jamais fait tilt comme entre moi et Nathaniel. D'ailleurs, ça n'avait jamais fait tilt entre Damian et Nathaniel jusqu'au moment magique de la veille.

Domino, lui, n'avait jamais pénétré dans ma bulle émotionnelle. Je savais que c'était les sentiments de Nathaniel qui changeaient ma perception de Damian, mais, même en le sachant, je ne parvenais pas à démêler ses sentiments des miens et de ceux du vampire. Par chance pour moi, aucun de mes autres animaux à appeler n'avait de vampire pour lui servir de renfort, et je n'étais liée à aucun autre vampire excepté Jean-Claude. J'ai failli épouser Richard autrefois, en partie à cause des marques vampiriques que Jean-Claude nous avait faites à tous les deux.

Je dévisageai Nathaniel et Damian, et, pour la première fois, mon regard s'attarda sur chacun d'eux. Je regrettais soudain que Micah ou Jean-Claude ne puisse pas nous accompagner en Irlande – pas pour résoudre une enquête ou pour protéger qui que ce soit, mais pour ma sécurité émotionnelle. Ce n'était probablement pas une bonne idée de partir en Europe sans aucun des deux autres hommes que je comptais épouser. Il me fallait quelqu'un d'autre pour aider Nathaniel à ne pas devenir obsédé par les nouveaux paramètres de notre relation avec Damian, parce que son obsession pourrait facilement se communiquer à moi.

J'emmenais les deux femmes que nous nous partagions, mais la première était surtout un plan cul pour nous, et l'autre avait pour partenaire principal son Maître vampire, qui était aussi l'amour de sa vie. J'aurais besoin de quelqu'un d'autre pour faire tampon et m'empêcher de regarder Damian comme s'il comptait tout à coup bien davantage pour moi – autant que Nathaniel comptait vraiment.

J'étais assez certaine de savoir qui je devais emmener pour m'aider à garder mon cœur, mais il nous faudrait aussi quelqu'un pour aider Nathaniel à garder le sien. Je dévisageai Domino. Je connaissais un autre tigre-garou qui ferait très bien l'affaire.

CHAPITRE 25

Entre deux négociations de paix, je finis par avoir Micah au téléphone.

— Comment ça se passe de ton côté ? demandai-je.

— Nous n'avons pas encore eu à nous battre contre qui que ce soit. Tout le monde cherche une solution qui ne fera pas couler de sang.

— C'est génial. Tu sais que je m'inquiète toujours quand tu pars gérer ce genre de problème.

— Parce qu'avant d'accepter de faire la paix la plupart des groupes de métamorphes veulent une petite guerre, acquiesça Micah sur le ton de la plaisanterie.

Mais c'était un peu trop proche de la vérité pour me faire rire.

— C'est ironique que je n'aime pas être celle qui reste à la maison quand tu pars te mettre en danger.

— Tu fais beaucoup d'efforts pour ne pas dire que tu t'inquiètes.

— Merci. Pendant des années, tu as accepté mon métier et les risques qu'il me faisait courir sans te plaindre. Je serais gonflée de râler à propos de ton boulot et des risques qu'il te fait prendre maintenant.

Micah rit.

— Depuis quand on se soucie de réciprocité dans le couple ?

— Depuis que j'essaie de le faire, dis-je en riant aussi, parce que c'était ce qu'il voulait.

— On s'efforce tous d'être équitables.

— En effet.

— Donc, Edward a trouvé un moyen de te faire venir en Irlande comme consultante.

— Ouais, et pas seulement moi. Je peux emmener certains des gars.

— C'est vrai ? Comment a-t-il réussi cet exploit ?

— C'est Edward. Le type à qui tu t'adresses quand tu veux quelque chose d'impossible.

— Alors, qui emmènes-tu ?

— C'est justement ce dont je voulais te parler avant notre départ.

— Oh oh !

— Comment ça, « oh oh ! » ?

— Tu penses que je ne vais pas apprécier certains de tes choix.

— Comment le sais-tu ?

— Le ton de ta voix vient de me le dire.

— J'aime que tu me connaisses si bien, mais parfois c'est un peu

déstabilisant.

— C'est toujours mieux que de trouver ça flippant, comme tu le faisais au début.

— Je n'étais pas si coincée émotionnellement.

— Tu veux vraiment qu'on en discute là tout de suite ? Je n'ai que quelques minutes avant de devoir retourner jouer les arbitres.

— Pigé.

Je tentai de lui expliquer comment je me retrouvais obligée de partir en Irlande avec non seulement Nathaniel, mais tous ses autres partenaires. Jean-Claude restait à la maison, mais, contrairement à ce que prétend la rumeur, Micah et lui ne couchent pas ensemble.

Micah garda le silence un moment. Puis très lentement, comme s'il choisissait ses mots, il répondit :

— Voyons si j'ai bien compris. Tu emmènes Nathaniel parce qu'il a enfin trouvé un moyen de faire fonctionner votre triumvirat avec Damian, ce qui te donne un regain de pouvoir et aide Damian à avoir moins peur de retourner dans le pays dont il s'est échappé.

— Il ne s'est pas échappé. Son ancienne Maîtresse l'a laissé partir.

— Après l'avoir torturé pendant des siècles, elle l'a juste laissé partir ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Il pense qu'à sa façon tordue elle se souciait de lui et craignait de finir par le tuer.

— Tu veux dire qu'elle l'a renvoyé pour le sauver ? demanda Micah sur un ton dubitatif.

Je ne pouvais pas lui en vouloir.

— C'est ce que pense Damian.

— Et toi ?

— Je pense qu'on aura des gardes et la police avec nous, plus une unité paramilitaire pour nous protéger. Et je ne crois pas que nous aurons à voir l'ancienne Maîtresse de Damian en personne.

— Et tu crois vraiment que la mort de Marmée Noire lui a fait perdre autant de pouvoir ?

— C'est possible.

— Des tas de choses sont possibles, Anita. Ré-explique-moi pourquoi Nathaniel et toi êtes subitement plus attirés par Damian.

— Tu te souviens que tu souhaitais trouver un refuge sûr, un foyer, pour toi et ton Pard quand tu m'as rencontrée, tandis que je souhaitais trouver un véritable partenaire, et que l'ardeur nous a exaucés tous les deux ?

— Oui.

— Damian voulait que quelqu'un le désire comme nous nous désirons. Nathaniel voulait que Damian le désire et devenir vraiment

son partenaire. Il en a assez que tant de mecs de notre groupe rechignent aux contacts homosexuels.

— Il s'est montré très patient avec moi ; c'est l'une des raisons pour lesquelles je l'aime.

— Je ne parlais pas de toi, Micah.

— Peut-être que je me sens coupable parce que Nathaniel s'est si longtemps senti rejeté par ma faute.

— C'est ton problème. Moi, je n'y pensais même pas, et ce n'était pas à toi que je faisais allusion.

— Soit. Que voulais-tu au moment où le pouvoir s'est manifesté, Anita ?

— Je me souviens d'avoir pensé que ma vie serait plus facile si davantage des hommes de notre groupe étaient vraiment bisexuels.

— Et tu dis que Damian l'a bien pris ? Moi, je n'étais juste pas excité par les mecs avant de rencontrer Nathaniel, mais Damian est authentiquement homophobe.

— Oui, il l'a bien pris, à un point étrange. Jean-Claude pense que Nathaniel l'a littéralement ensorcelé.

— Et toi aussi, puisque tu as tout oublié.

— Je sais.

— Quel effet cela a-t-il sur toi ?

— Je t'ai dit que j'étais plus attirée par Damian que jamais auparavant.

— Au point que tu emmènes d'autres partenaires pour t'assurer que Nathaniel et toi ne le laisserez pas vous tourner la tête, compléta Micah un peu sèchement.

— Ouais.

— Fortune, Echo et Magda. Si j'ai bien compris, ce sont toutes des Arlequin et vos partenaires.

— Hé ! Tu couches aussi avec elles.

— Pas besoin de te mettre sur la défensive, Anita. Ce n'était pas un reproche.

— Désolée. Je crois que je culpabilise de partir avec toutes tes maîtresses.

— Il n'y a pas de quoi. Tu m'as expliqué pourquoi tu ne pouvais pas emmener de rats, et, de toute façon, tu as besoin de gens pour nourrir l'ardeur. Si Magda vient, son Maître, Giacomo, l'accompagne, et ce sont deux de nos meilleurs combattants. J'aime que tu emmènes des gens capables de vous protéger, Nathaniel et toi.

— Nicky vient aussi. Avec lui, il ne nous arrivera rien.

— Je n'en doute pas. Il donnerait sa vie pour Nathaniel et toi. Donc, ça ne me dérange pas qu'il vous accompagne.

— Pour le reste, il devrait y avoir Jake et Kaazim, Orgueil, Dem, Domino, Socrate et probablement Ethan.

— On n’a pas de gens mauvais parmi nos gardes, Anita, et tu es bien obligée de privilégier ceux qui accepteraient de vous nourrir, toi et les vampires avec qui tu voyageras. Qu’est-ce qui t’inquiète au point que tu te sens obligée de m’expliquer tout ça ? D’habitude, tu choisis tes renforts et tu pars sans te justifier. Tu emmènes toujours Nicky comme j’emmène toujours Bram, mais à part ça tu varies tes accompagnants selon les paramètres de ta mission.

— Tu m’as dit que tu avais un problème avec Dem.

— Non, j’ai un problème avec moi-même dont je ne m’étais pas rendu compte jusqu’à ce que Dem commence à sortir avec Nathaniel, Jean-Claude et toi.

— Je ne sors pas vraiment avec Dem.

— Mais il sort avec les deux autres.

Je hochai la tête, songeai que Micah ne pouvait pas me voir et répondis :

— Ouais.

— Et il est réellement bisexuel, complètement à l’aise avec eux, ce qui n’est pas mon cas.

— Tu es amant avec Nathaniel, et… plus qu’ami avec Jean-Claude.

— Il reste des choses que je ne fais pas avec Nathaniel, et qui lui manquent. C’est l’une des raisons pour lesquelles j’ai accepté qu’il sorte avec Dem. Nous sommes poly-amoureux, pas monogames, donc, il semblait juste et logique que Nathaniel ait dans sa vie un autre homme capable de lui donner ce qui lui manquait avec moi.

— Chaque fois qu’on prend une décision romantique juste et logique, ça finit toujours par se retourner contre nous.

— À qui le dis-tu ! répliqua Micah en essayant d’adopter le ton de la plaisanterie, et en n’y parvenant pas tout à fait.

— Jean-Claude refuse toujours de partager un lit avec Nathaniel et Dem si toi ou moi ne sommes pas là aussi.

— Il refuse aussi de partager un lit avec Nathaniel si tu n’es pas là. Il ne comblait pas tous les besoins homosexuels de Nathaniel – pas plus que moi.

— Tu m’as dit que ça te posait un problème que la relation de Dem et de Nathaniel devienne plus sérieuse que tu ne t’y attendais, ou quelque chose dans ce goût-là.

— Ouais, quelque chose dans ce goût-là. J’avais totalement sous-estimé à quel point ça m’affecterait de voir l’homme que j’aime partager son lit avec un autre homme ravi de faire avec lui tout ce qui est possible.

— Et Dem est frustré que Jean-Claude ne réagisse pas à ses charmes avec autant d’enthousiasme que Nathaniel.

— Je ne crois pas que Jean-Claude aime autant les mecs qu’eux

deux.

— Il aime les hommes.

— J'ai juste dit qu'il ne les aimait pas autant que Dem et Nathaniel.

— Nathaniel est l'une des personnes les plus authentiquement bisexuelles que j'aie jamais rencontrées, et Dem n'arrive pas loin derrière.

— Il penche un peu plus du côté des hommes.

— Probablement, mais c'est difficile pour moi d'en juger, vu que je suis une femme.

— Exact. Où situerais-tu Jean-Claude sur l'échelle de Kinsey ?

— Où il a envie d'être.

— C'est probablement plus vrai qu'on ne le croit.

— Je viens de le dire. Donc, je le crois. Et je comprends Jean-Claude.

— Tu le connais depuis plus longtemps que moi.

— Si j'emmène Dem, c'est spécifiquement pour m'aider à empêcher Nathaniel de tomber trop amoureux de Damian. Voilà le détail dont je n'étais pas certaine qu'il te plairait.

— Parce que tu sais que je m'inquiète déjà à l'idée que Nathaniel soit trop amoureux de Dem.

— Oui.

— Dem est ton tigre doré à appeler, ce qui t'apporte un formidable supplément de pouvoir – et à moi aussi, puisque je suis ton Nimir-Raj. La combinaison de ta lycanthropie poly-garou et de son pouvoir de tigre doré m'a aidé à obtenir une forme de tigre noir. Pouvoir me changer en une autre bête m'a aidé à remporter des combats que j'aurais pu perdre, et a foutu une sacrée frousse à certains des métamorphes qui auraient pu vouloir me défier pendant mes déplacements. Les poly-garous sont les plus rares de tous, presque une légende. Le surcroît de pouvoir que j'ai obtenu grâce à nos liens avec Dem a sauvé mon sang et mon corps plus d'une fois.

— Ce qui me réjouit.

— Et moi donc, dit-il avec l'esquisse d'un sourire dans la voix.

— Tu as dit à Dem que s'il te conférait assez de pouvoir pour faire exactement ce que tu viens de dire, tu lui passerais la bague au doigt à lui aussi.

— Il veut être le tigre-garou de notre cérémonie d'engagement.

— Si je le pouvais, je me contenterais de vous épouser tous les trois : Nathaniel, Jean-Claude et toi.

— Légalement, tu ne peux épouser qu'une personne, et il faut nécessairement que ce soit le Roi des vampires.

— Tu es le Roi des léopards.

— De St. Louis, pas du pays tout entier.

— Je vous épouserais quand même tous les trois légalement si je pouvais.

— Je sais, et j'apprécie.

Je gardai le silence une seconde et faillis ne rien dire, mais ne pus finalement m'en empêcher.

— Tu sais que ce n'est pas juste à cause du sexe que Dem est monté de plusieurs crans dans l'affection de Nathaniel, pas vrai ?

Micah poussa un gros soupir.

— Je sais que j'ai été bête. Je sais que je continue à l'être.

— Ce n'est pas ce que je viens de dire.

— Je ne m'attendais pas à ce que Nathaniel me propose qu'on se marie tous les deux pour de vrai, comme Jean-Claude et toi.

— Une fois, tu as dit que tu nous épouserais tous les deux, Nathaniel et moi, si tu le pouvais.

— Tous les deux à la fois, oui. Pas un seul de vous deux.

— Micah, sois honnête. Tu m'épouserais seule si tu le pouvais, donc tu ne peux pas en vouloir à Nathaniel d'être blessé que tu ne veuilles pas l'épouser seul.

— Je t'ai dit que j'étais bête. C'est juste que Nathaniel est mon premier petit ami. J'ai toujours pensé que, si je me mariais, ce serait avec une femme.

— Beaucoup d'entre nous restent bloqués sur ce qu'on pense qu'on devrait posséder, qui on devrait désirer et aimer. La thérapie m'a aidée à dépasser mon fantasme de barrière blanche, parce que ça n'allait pas coller avec la vie que je mène.

— D'accord. Je me sens menacé par Dem parce que, lui, il épouserait Nathaniel.

— Je ne crois pas qu'ils fonctionneraient bien si chacun était le partenaire principal de l'autre.

— Ils n'ont pas besoin de ça, Anita. C'est pour ça que Dem pourrait très bien passer légalement la bague au doigt de Nathaniel. Ils veulent tous les deux se marier. Nathaniel m'a demandé de l'épouser, et j'hésite. Dem a demandé à Asher de l'épouser et essuyé un refus.

— Asher est un connard. C'est pour ça qu'on a tous rompu avec lui.

— Moi, je n'ai pas rompu avec lui. Je ne comprends pas ce que vous lui trouvez tous.

— Tu n'aimes pas suffisamment le bondage et le sexe brutal pour être sensible à ses plus grandes qualités.

— Je sais qu'il est très doué pour se montrer cruel, pour de faux dans le donjon et pour de vrai le reste du temps. C'est à cause de la seconde partie que la première ne m'attire pas.

— La première ne t'attirerait pas de toute façon.

— La seconde ne t'attire pas non plus.

— Elle n'attire aucun de nous, raison pour laquelle Jean-Claude, Nathaniel, Richard et moi avons tous rompu avec Asher.

— Il paraît qu'il déprime avec juste Kane comme amant et moitié bête.

— Asher est l'une des personnes les moins monogames et les plus déviantes que je connais. Il se retrouve coincé avec Kane qui exige qu'il ne couche avec personne d'autre et qui est désespérément vanille. Évidemment qu'il déprime ! Il a créé son propre enfer sur Terre.

— Certains considéreraient l'homosexualité comme une forme de déviance.

— Parce que « certains » n'ont pas fréquenté assez d'homosexuels pour savoir qu'ils peuvent être aussi conservateurs et étroits d'esprit que n'importe quel hétéro.

— Mon expérience est limitée, et la plupart des bisexuels que je connais sont également déviants.

— Les bisexuels semblent avoir un niveau de déviance plus élevé que les deux extrémités de l'échelle.

— Du moins, ceux qu'on fréquente.

— Certes. Alors, tu veux que je laisse Dem à la maison ?

— Tu ferais vraiment ça pour la seule raison que je le blâme pour un problème dont je suis responsable ?

— Non, je le ferais parce que Dem est charmant, et parce que je ne veux pas aggraver cette tension entre Nathaniel et toi. Je ne suis pas sûre de vouloir que Dem habite avec nous en permanence. Il ne fonctionne pas aussi bien que d'autres avec l'ensemble de notre groupe poly.

— Nicky fonctionne bien, mais ni Jean-Claude ni moi ne nous engagerons vis-à-vis de lui. Sin fonctionne bien, mais ni toi, ni Jean-Claude, ni moi ne nous engagerons vis-à-vis de lui.

— Il est comme un neveu pour Jean-Claude, et comme un époux-frère pour vous autres.

— Sin, oui, mais pas Nicky.

— Nicky n'est qu'un lion ; il ne nous aiderait de toute façon pas à régler notre problème de tigre.

— Je sais que les chefs de clan n'auront pas de cesse tant que tu n'auras pas épousé un de leurs tigres.

— D'après la légende, si je ne le fais pas, la Mère de Toutes Ténèbres reviendra d'entre les morts et détruira le monde.

— C'est déjà bien qu'ils aient cessé d'exiger que le tigre soit ton mari légal, et qu'ils se contentent de le voir inclus dans la cérémonie d'engagement.

— Ouais, c'est très généreux de leur part.

— Tu es sarcastique, mais ça représente vraiment un compromis pour eux.

— Donc nous avons besoin pour notre cérémonie d'engagement d'un tigre avec lequel nous sommes tous disposés à vivre, et nous n'arrivons pas à nous mettre d'accord sur un candidat.

— Bienvenue dans le merveilleux monde du poly-amour, où chacun a un droit de veto sur les partenaires de tous les autres.

— C'est l'un des gros inconvénients, ouais. Même si, en l'occurrence, ce n'est pas le sexe mais la cohabitation qui rend le choix impossible.

— Tout à fait. On me fait signe qu'il est temps de reprendre les négociations. Fais bon voyage. J'aimerais pouvoir vous accompagner pour vous distraire de Damian, Nathaniel et toi.

— Ouais, ce serait bien.

— Je t'aime, Anita Blake.

— Je t'aime plus, Micah Callahan.

— Je t'aime mieux.

— Je t'aime plus mieux.

— Je dois aller empêcher ces métamorphes de s'entre-tuer.

— Et je dois aller en Irlande empêcher ces vampires de massacrer des civils.

J'entendis une voix à l'autre bout de la ligne, quelqu'un qui parlait à Micah. Il devait raccrocher, et moi aussi. Nos deux boulots sauvaient des vies, et chacun de nous était prêt à tuer quelqu'un pour éviter que ce quelqu'un ne tue d'autres personnes plus tard. La plupart du temps, j'agis avec la bénédiction légale de mon pays. Mais, quand Micah tue quelqu'un en duel, ce n'est jamais légal, parce que les duels sont illégaux, que vous soyez humain ou plus qu'humain.

CHAPITRE 26

Je rejoignis Nathaniel et Damian dans la chambre de ce dernier. Un grand miroir recouvrait la moitié du mur à côté de la porte de la salle de bains. Muni d'un cadre antique très lourd, il reflétait tout ce qui se passait sur le lit. Nathaniel est à la fois voyeur et exhibitionniste ; les miroirs satisfont ces deux besoins. D'ailleurs, il nous a demandé, à Micah et à moi, d'en accrocher un dans la chambre que nous partageons, mais nous résistons. Je n'ai aucune envie de me voir dans une glace quand je m'assois dans mon lit le matin au réveil ou au milieu de la nuit alors que je suis à moitié endormie.

Durant un de mes déplacements, j'ai failli tirer sur la psyché dans ma chambre d'hôtel parce que j'avais pris mon reflet pour un intrus. C'était il y a longtemps, à l'époque où j'étais encore une bleue, mais l'incident m'a marquée. Micah non plus n'est pas chaud pour avoir un miroir dans notre chambre, mais Nathaniel en veut vraiment un, et, visiblement, Damian lui avait accordé une faveur que ses deux fiancés lui refusaient depuis des années.

Le lit était désormais recouvert d'un édredon vert foncé et de coussins dans les tons brun, pourpre et orangé qui allaient très bien ensemble. Si vous m'aviez lâchée dans un magasin avec cette combinaison de couleurs, je vous aurais créé une déco qui vous aurait fait penser que j'étais daltonienne. Alors que, là, la chambre de Damian aurait pu figurer dans un magazine. Le brun et l'orangé, c'était nouveau, mais le reste faisait écho aux verts et aux violets de notre chambre, même si les nôtres étaient vivaces et brillants tandis que ceux-là étaient plus sourds, comme des feuilles en automne plutôt que comme des fleurs en été. Néanmoins, l'ensemble portait bien la marque de Nathaniel.

La décoration de notre chambre avait nécessité des mois de négociations. Celle-ci avait été bouclée en moins de deux heures. Damian était plus ensorcelé que moi, ou particulièrement influençable quand un de ses partenaires décidait de prendre son environnement en main. Peut-être n'était-ce pas la faute de Cardinale si, jusque-là, la décoration de leur chambre avait surtout reflété ses goûts à elle. Il me semblait que ça disait quelque chose d'important sur Damian, mais je ne voyais pas bien quoi.

Les deux hommes étaient assis sur le lit, leurs têtes inclinées au-dessus de l'iPad de Nathaniel. Ce dernier leva les yeux en souriant.

— On cherche de nouvelles serviettes de bain en ligne, pour pouvoir se débarrasser des roses.

— Je ne vois pas le problème avec le rose, du moment qu'on aime

cette couleur, dis-je.

— Je la déteste, répondit Damian en levant la tête.

Leurs visages étaient très proches l'un de l'autre : des yeux vert vif et des yeux lavande, une peau laiteuse et une peau claire qui pourrait bronzer si son propriétaire essayait. Celui de Nathaniel était plus large au niveau des pommettes, celui de Damian plus long et plus étroit. Nathaniel était-il plus beau ? Oui, mais ça revient à dire qu'une rose est plus belle qu'un lys. Ce sont toutes les deux des fleurs magnifiques. Tout dépend si vous voulez quelque chose de plus rond, de plus plein, de plus généreux, ou quelque chose de plus élancé et plus désinvolte, qu'on pourrait trouver dans un jardin d'été foisonnant plutôt que dans une roseraie anglaise bien ordonnée. Je préfère les roses aux lys, mais ils cohabitent bien si on est prêt à les mélanger.

Nathaniel posa l'iPad sur l'édredon et planta son regard dans le mien. Il savait combien j'étais distraite tout à coup parce que ça faisait des années qu'il se regardait m'affecter de la sorte. Ça ressemblait à la façon dont je me laissais captiver par la vue de Jean-Claude et Asher du temps où ce dernier partageait notre lit. Micah et Nathaniel ensemble me faisaient-ils faire cette tête ahurie ? Peut-être. Ce n'était pas comme si je pouvais me rappeler, ce qui m'indiqua que je devrais sortir de cette chambre et me mettre en quête de Jean-Claude, ou prendre un téléphone et rappeler Micah. Mais je n'en fis rien. Je restai plantée là à me repaître de leur beauté et du potentiel de leur proximité toute nouvelle.

Même si je n'arrivais pas à quitter la pièce, je finis par retrouver l'usage de ma voix.

— Vous n'avez pas pu commander l'édredon et les coussins en ligne. Vous n'avez pas eu le temps de vous les faire livrer.

Ma voix était un peu rauque ; je me raclai la gorge pour me ressaisir.

— Non, on est allés chercher quelques trucs vite fait, m'informa Nathaniel.

— « On » ? Damian et toi êtes sortis en plein jour juste pour faire les magasins ?

— La lumière du soleil ne me brûle plus, dit le vampire en me scrutant de ses yeux verts.

— Je sais, mais, en principe, tu n'aimes pas trop t'y exposer.

— Nathaniel était avec moi.

— Et du coup tu te sentais en sécurité, devinai-je.

Damian passa un bras autour des épaules de l'autre homme. Celui-ci inclina légèrement la tête sur le côté, et ses cheveux auburn se mêlèrent aux cheveux rouges de Damian tels deux torrents ensanglantés qui se rejoignent en se jetant dans la mer. La couleur de feuilles des yeux de Damian complétait à merveille la couleur de fleurs

de ceux de Nathaniel.

Je secouai la tête très fort et regardai par terre. Le tapis aussi était neuf, marron foncé avec un motif de feuilles et de fleurs aux couleurs automnales. Je me demandai si Damian se rendait compte qu'il avait juste échangé des fleurs contre d'autres fleurs.

J'entendis le lit bouger avant que Nathaniel n'entre dans mon champ de vision. A quatre pattes sur le sol, pour que je ne puisse pas me dissimuler derrière l'épais rideau de mes cheveux, il levait ses grands yeux couleur lavande vers moi. Il était d'une beauté presque improbable, mais c'était ses yeux qui lui donnaient l'air exotique et presque irréel, comme une orchidée de serre. Je sentais presque la chaleur et l'humidité.

Je fermai les yeux pour ne plus voir Nathaniel, et l'atmosphère me parut aussitôt moins étouffante. J'aurais dû sortir de la pièce à reculons et prendre mes jambes à mon cou, mais je me contentais de fermer les yeux comme si ça pouvait me sauver. Ce n'était déjà pas une stratégie très efficace quand j'avais cinq ans et croyais que, si je ne pouvais pas voir le monstre sous mon lit, il ne pouvait pas m'attraper. S'il y avait réellement eu quelque chose sous mon lit, je me serais fait bouffer.

Nathaniel se redressa et fit courir ses doigts le long de mon bras, très légèrement, mais cela suffit à me faire ouvrir les yeux pour me noyer dans son regard violet. Je n'étais pourtant pas si bête, bordel ! Je savais échapper à la fascination vampirique. Mais Nathaniel n'était pas un vampire, et je n'avais encore jamais rencontré de léopard-garou capable de m'hypnotiser avec ses yeux.

Je refermai les miens très fort et secouai la tête pour tenter de m'éclaircir les idées. Nathaniel caressa de nouveau mon bras, mais cette fois je ne me laissai pas avoir. J'avais joué à ce jeu avec Jean-Claude pendant des années. Bien sûr, à l'époque, il n'était pas certain que je ne l'enverrais pas promener violemment, ce qui limitait son insistance et les risques qu'il était prêt à prendre avec moi. Nathaniel n'avait pas ce genre de doutes. Rien ne vous donne un courage plus absolu que la certitude que quelqu'un vous aime absolument.

Une deuxième main se mit à caresser mon autre bras, et cela me fit ouvrir les yeux. Nathaniel était toujours à genoux sur le tapis, mais à présent Damian l'avait rejoint, et c'était sa main qui me caressait le bras droit tandis que Nathaniel me caressait le gauche. J'ouvris la bouche pour protester, mais contre quoi ? Nous couchions déjà tous ensemble, et le pilote du jet avait informé Jean-Claude, qui me l'avait répété, que nous ne pourrions pas décoller avant deux heures.

Comme s'il avait lu dans mes pensées, Nathaniel dit :

— Nous avons au moins deux heures devant nous avant le décollage. Nous avons couché ensemble cette nuit, mais tu n'as pas

nourri l'ardeur parce que je ne savais pas comment faire.

Je dus tousser pour m'éclaircir la voix avant de pouvoir répondre :

— Jean-Claude veut que Rafaël vienne pour que je me nourrisse de tous les rats à travers lui avant notre départ.

— Rafaël n'arrivera pas à temps, répliqua Nathaniel en se tendant pour approcher son visage du mien.

Je me redressai pour ne plus être à moitié penchée vers lui.

Damian inclina la tête et posa ses lèvres sur mon bras si délicatement qu'on ne pouvait même pas qualifier ça de baiser. Cela me fit frissonner et je m'enveloppai de mes bras comme si j'avais froid, alors que ça n'était pas le cas du tout – bien au contraire. J'aurais dû partir, sortir tout de suite de cette pièce.

— Laisse-nous te nourrir, dit Damian.

Et soudain je m'abîmai dans le vert de ses yeux comme si je les voyais pour la première fois. Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point il était beau, à quel point...

Je secouai la tête vigoureusement et reculai de deux pas pour me soustraire à leurs caresses.

— Je dois... aller... quelque part... ailleurs.

— Pourquoi ? demanda Nathaniel.

— Je... Tu essaies encore de m'ensorceler.

— Nous sommes fiancés. On se marierait si tu pouvais avoir plus d'un époux légalement. Je n'essaie pas de te forcer à faire quoi que ce soit qu'on n'ait pas déjà fait. Tu dois nourrir l'ardeur avant qu'on n'embarque. Tu ne peux pas prendre le risque de la libérer à dix mille mètres d'altitude.

— Je serais trop nerveuse.

— Ce qui augmente les chances qu'elle échappe à ton contrôle.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Je tentai d'invoquer ma colère pour me protéger contre cette voix si raisonnable et les deux splendides créatures agenouillées devant moi.

— Et si tu perds le contrôle à bord de l'avion et que l'ardeur se communique à tout le monde ?

— Ce genre de chose ne s'est produit qu'une fois, parce que l'ancien Conseil vampirique jouait avec nous.

— Les accidents arrivent, Anita. Ne tentons pas le sort avec l'ardeur.

— Ça ne te ressemble pas de parler ainsi, Nathaniel.

— C'est peut-être de moi que ça vient, suggéra Damian. J'ai peur de retourner en Irlande, mais je vais le faire pour toi.

— Tu ne le fais pas pour moi. Tu le fais pour aider la police à sauver des vies.

— Tu peux penser ce que tu veux, mais, si c'était Edward qui me l'avait demandé, j'aurais dit non. J'y vais parce que mon Maître veut que j'y aille et parce que mon léopard m'accompagne pour me tenir la main. Oui, je veux aider à sauver des vies et racheter certaines des choses affreuses que j'ai faites dans mon existence, mais c'est pour toi que j'y vais, Anita.

Je voulais répondre : « N'y va pas pour moi ; vas-y pour toi ». Mais j'avais peur qu'il change d'avis, et nous avions besoin de lui.

— Je ne sais pas quoi répondre à ça, Damian.

Nathaniel et lui avaient raison sur un point : je devais effectivement me nourrir avant de monter à bord de l'avion, mais j'oubliais quelque chose, quelque chose d'important. Les doigts de Nathaniel jouèrent avec l'ourlet de son tee-shirt et commencèrent lentement à le soulever, révélant ses abdominaux sculptés un centimètre après l'autre.

Je reculai encore d'un pas. Si je voulais m'en aller, c'était le moment ou jamais, mais pourquoi voulais-je m'en aller ? J'aimais Nathaniel. Nous couchions ensemble régulièrement. Je n'avais pas de raison de m'enfuir, alors pourquoi voulais-je le faire ? C'était comme si j'oubliais quelque chose dont je devais vraiment me rappeler, et que rester était une très mauvaise idée à cause de la chose en question… Mais, au-delà de ce sentiment tenace qu'il y avait quelque chose, impossible de me souvenir de quoi il s'agissait.

Je fermai les yeux et me détournai pour ne pas voir les deux hommes se mettre torse nu.

— On oublie quelque chose, marmonnai-je. Quelque chose d'important.

— Tu loupes le spectacle qu'on donne juste pour toi, susurra Nathaniel d'une voix plus mielleuse que jamais, comme si ses mots pouvaient couler sur ma peau en lourdes gouttes sucrées.

— Ça ne va pas du tout. C'est le pouvoir qui parle. Il nous fait négliger quelque chose d'important. Une raison pour laquelle je ne devrais pas me nourrir maintenant, insistai-je.

— Retourne-toi, Anita, s'il te plaît.

Je commençai à pivoter et dus me retenir en serrant les poings.

— Non, Nathaniel, elle a raison, intervint Damian. Nous sommes tous les deux ivres de ce nouveau pouvoir. C'est comme quand tu tombes amoureux et que ça te fait perdre la tête. Oublier des tas de trucs.

— Quel genre de trucs ? demanda Nathaniel d'une voix plus normale.

— Toute sorte de trucs, répondis-je.

— Des trucs importants, dit Damian.

Je rouvris les yeux et me tournai prudemment vers eux. Ils étaient

tous les deux torse nu, ce qui ne m'aidait pas, donc je refermai les yeux. Tout ce dont j'avais envie, c'était de m'approcher d'eux et de toucher leur peau.

— Tout le monde prend une grande inspiration pour se centrer, ordonnai-je, les paupières toujours closes.

Je tentai de suivre mes propres instructions et trouvai ça beaucoup plus difficile que ça n'aurait dû l'être. Je sais contrôler mon souffle, et, une fois que vous contrôlez votre souffle, votre pouls et votre cœur sont forcés de suivre. Ou bien tout s'accélère, ou bien rien ne le fait. Je savais tout ça, mais j'avais quand même le cœur dans la gorge.

— Nous venons avec toi en Irlande, dit Damian.

— C'est le plan, acquiesçai-je d'une voix encore légèrement haletante.

— Donc, tu dois nous économiser pour qu'on te nourrisse là-bas. Si tu te nourris de nous maintenant, nous ne te servirons à rien pendant les vingt-quatre heures suivantes – quarante-huit, peut-être. Deux jours durant lesquels tu devras te trouver d'autres casse-croûte.

— On emmène Nicky, fit remarquer Nathaniel.

— Il ne peut pas la nourrir seul pendant deux jours sans compromettre sa capacité à se battre.

— On emmène aussi Domino.

— Il ne me nourrit qu'en cas d'urgence. Ce n'est plus un de mes amants, rappelai-je à Nathaniel.

— On emmène Fortune, Echo et Magda.

— C'est vrai, convint Damian sur un ton soudain hésitant.

— Et je pense emmener Dem aussi, ajoutai-je.

— Vous voyez ? Anita aura des tas de gens pour la nourrir.

— Mais vous ne pensiez pas à ça quand vous avez commencé à vous déshabiller.

L'énergie dans la pièce était redevenue plus calme ; je pouvais de nouveau réfléchir. Quoi que Nathaniel ait été en train de faire, il avait arrêté quand Damian l'avait obligé à cogiter sérieusement. Difficile de rester assez concentré pour faire de la magie quand vous êtes forcé de penser à des problèmes relationnels. C'est peut-être pour ça que la plupart des grands sorciers et thaumaturges de l'histoire ne se sont jamais mariés ?

— Je suis désolé, dit Nathaniel. Vous avez raison. Si nous étions les deux seuls amants d'Anita à l'accompagner en Irlande, j'aurais quand même voulu qu'on fasse l'amour et qu'on nourrisse l'ardeur ce soir. On ne l'a encore jamais fait, et je sais à quel point c'est bon quand Anita et moi le faisons avec quelqu'un d'autre.

— J'ai hâte de découvrir ça, mais pas ce soir. Elle devrait se nourrir de quelqu'un qui ne vient pas avec nous.

Je les détaillai. Ils étaient toujours aussi diablement appétissants torse nu, ou, plutôt, aussi divinement appétissants, mais leur beauté ne me submergeait plus au point que je devais absolument coucher avec eux là tout de suite. La compulsion s'était envolée, remplacée par mon désir habituel pour Nathaniel – un désir aussi naturel et constant que le fait de respirer. L'étincelle que j'éprouvais en regardant Damian était nouvelle et bien réelle, mais pas aussi forte. Nathaniel fronça les sourcils.

— Je n'avais encore jamais détenu un tel pouvoir. Si je ne fais pas attention, je vais vouloir l'utiliser tout le temps.

— C'est ce que je disais, acquiesça Damian. C'est comme quand tu tombes amoureux et que la tête te tourne, mais de la plus agréable des façons.

— Donc, c'est de la NEM plutôt que de la NER ? lançai-je.

— Je sais que NER veut dire « nouvelle énergie relationnelle », mais c'est quoi, NEM ? interrogea Nathaniel.

— Nouvelle énergie métaphysique.

Il eut un large sourire grimaçant.

— Ça me plaît. Et ça colle d'autant mieux que mon nouveau pouvoir semble fondé sur le sexe et l'amour, mais je préférerais « nouvelle énergie magique ».

— Le désir et l'amour, c'est ce que la lignée de Belle Morte maîtrise le mieux, dit Damian.

— Le désir vient de la lignée de Belle Morte. L'amour est ce que Jean-Claude y a ajouté en devenant assez puissant pour être son propre sourdre de sang, rectifiai-je.

Damian opina.

— C'est vrai. Cette énergie est plus douce que tout ce qui a jamais émané de Belle Morte.

— L'amour est-il une énergie plus douce que le désir ?

Il réfléchit et finit par sourire.

— Non, je suppose que non.

Je le dévisageai.

— C'est comme la différence entre coucher avec quelqu'un et dormir avec quelqu'un. Le sexe vient plus naturellement que le sommeil.

Je ris.

— Tu as bien raison.

— Et l'amour vient encore un cran au-dessus. Ça en vaut la peine, mais ça demande quand même des efforts.

— Le sexe aussi demande des efforts si on veut bien faire, remarquai-je.

Ce fut le tour de Damian de me dévisager.

— On s'améliore tous au fil du temps, en apprenant ce que les

gens aiment et sont capables de faire.

— Je ne pensais pas avoir une si grande marge d'amélioration.

Je ris de nouveau.

— Non, tu te débrouilles déjà très bien. Ce n'était pas un manque de savoir-faire mais des questions émotionnelles qui nous bloquaient.

Le vampire acquiesça gravement.

— Cela dit, je ne crois pas avoir fait suffisamment de choses avec vous pour bien connaître vos préférences.

Nathaniel le regarda.

— On va y remédier.

Damian prit un air embarrassé, puis une vague apaisante parut le balayer. Il se ressaisit et tendit sa main à Nathaniel.

— Volontiers.

— Tu viens juste de l'aider à se calmer, pas vrai ? devinai-je.

Nathaniel acquiesça et prit la main du vampire.

— Comme il m'a aidé à redescendre sur Terre à l'instant.

— On est censés s'entraider, ajouta Damian.

— Etre plus forts ensemble.

Je les observai, main dans la main, attendant que Damian proteste, mais il semblait... serein.

— Plus forts ensemble, c'est l'idéal, dis-je.

— Et nous le sommes à présent, affirma Nathaniel.

— Oui, acquiesça Damian en lui souriant.

— Je suppose que vous avez raison, concédai-je.

Nathaniel me regarda avec une détermination que je voyais chez lui pour la première fois, et qui me rappela une de mes propres expressions. Une des conséquences d'un triumvirat, c'est que ses membres partagent leurs dons, leurs souvenirs et leur personnalité. Ça n'avait encore jamais fonctionné ainsi entre nous trois, mais ça a toujours fonctionné de cette façon entre Jean-Claude, Richard et moi. Richard a hérité de ma colère ; Jean-Claude, de mon côté impitoyablement pragmatique. J'ai hérité de la soif de sang de Jean-Claude et de la faim de chair de Richard. Je n'avais pas très envie de revivre tout ça, mais ce que je voulais n'aurait sans doute pas d'importance.

— Va trouver quelqu'un pour nourrir l'ardeur, Anita. Nous, on continue à chercher des serviettes de bain. Si on les commande en ligne, elles devraient être là à notre retour d'Irlande, dit Nathaniel.

Je les laissai devant leur iPad et me mis en quête de quelqu'un avec qui coucher pour nourrir la faim métaphysique qui ne pouvait être satisfaite que par des échanges très personnels. L'ardeur est une autre chose que j'ai héritée de Jean-Claude. C'est un incube, pas un démon, mais un vampire qui peut se nourrir de désir aussi bien que de sang. Et, désormais, je suis son succube. Franchement, j'aurais préféré

ne plus hériter de surprises métaphysiques de personne.

CHAPITRE 27

Maintenant que je n'étais plus ivre de magie, j'allai voir Jean-Claude. Je voulais lui raconter ce qui s'était passé, et si je devais coucher une dernière fois avec quelqu'un que je laissais à la maison je voulais que ce soit lui.

Il était dans sa chambre, en train de parler à un homme que je ne connaissais pas. Ce dernier portait un costume marron ordinaire, et tenait un porte-bloc et un stylo à la main. Au premier coup d'œil, Jean-Claude semblait porter une simple chemise blanche et un pantalon noir, mais, à y regarder de plus près, le pantalon le moulait comme une seconde peau et était rentré dans ses bottes noires qui lui montaient jusqu'aux genoux. Il me tendit la main en souriant.

— Ma petite, je viens de nous procurer un lit d'intérim en attendant qu'on puisse nous fabriquer et nous envoyer un nouveau matelas sur mesure.

Je pris sa main dans la mienne et le laissai m'attirer contre lui pour qu'on puisse s'embrasser. Je me dressai sur la pointe des pieds, posant ma main libre sur son ventre pour me retenir, ce qui me donna une excuse pour jouer avec les boutons de sa chemise. Ils étaient couverts de platine et de saphirs presque aussi foncés que ses yeux, si bien que, d'un moment à l'autre, leur couleur oscillait entre le bleu vif et le noir.

La première fois que j'avais vu cette chemise, j'avais cru que c'était ses boutons, mais c'était en réalité des couvre-boutons que Jean-Claude pouvait changer avec un autre jeu en or et en rubis. Ils n'étaient pas le seul détail qui cassait l'apparence professionnelle de sa tenue. Ses poignets mousquetaires amidonnés étaient bien plus larges qu'aucune mode de ma connaissance ne le réclamait, afin de pouvoir accueillir des boutons de manchettes en saphir aussi gros que le pouce et sertis dans une monture de platine et de diamants. Oui, Jean-Claude en a aussi une paire en or et en rubis assortie à ses autres couvre-boutons.

Il me présenta brièvement à l'homme au porte-bloc, qui promit de lui faire livrer deux lits « king size » le plus vite possible. Ils se serrèrent la main. L'homme n'offrit pas d'en faire autant avec moi, mais l'époque où cela m'aurait irritée est passée. De toute façon, mes mains étaient occupées à tenir la taille de Jean-Claude. Il fallait bien qu'elles se distraient pendant cette discussion ennuyeuse.

Le garde posté devant la porte fit sortir l'homme et referma derrière eux sans qu'on n'ait besoin de le lui demander. Les nouveaux étaient de mieux en mieux formés. Certains de nos anciens gardes se

débrouillaient très bien en matière de protection rapprochée et de combat, mais les notions d'étiquette leur passaient au-dessus de la tête, et ils ne savaient jamais comment introduire ou raccompagner les gens qui n'étaient là que pour réparer la plomberie, par exemple. Bosser pour nous comme garde du corps, c'est parfois plus proche d'un boulot de videur : il faut savoir gérer les inconnus.

Je resserrai légèrement mon étreinte et souris à ces beaux yeux bleu marine.

— Je voudrais du sexe d'au revoir avant de partir dans un autre pays, s'il vous plaît.

Jean-Claude partit de ce rire brusque et sincère que j'arrive si rarement à lui arracher – raison pour laquelle je me donne beaucoup de mal afin de le provoquer. Il pressa ma joue contre sa poitrine tout en caressant mes cheveux.

— Comment pourrais-je décliner une si charmante proposition ?

Je levai juste assez la tête pour voir son visage toujours illuminé par son rire.

— Vous allez me manquer.

Il redevint sérieux presque aussi lentement qu'un humain, mais, pour être franche, les vieux vampires ont du mal à maintenir une expression surprise très longtemps. Ils tendent à revenir automatiquement au masque de neutralité qu'ils se sont modelé au fil du temps.

J'étais assez perplexe face à ça jusqu'à ce que je rencontre suffisamment des membres de l'ancien Conseil qui les régissait autrefois. Le fait qu'ils montrent une quelconque émotion pouvait être utilisé et se retourner contre eux. Les flics aussi ont une expression neutre derrière laquelle ils se dissimulent. Cela dit, personne ne peut arriver à la cheville des vieux vampires en la matière, mais ils ont plus de pratique que n'importe quel humain.

— Toi aussi, tu me manqueras, ma petite.

Jean-Claude se pencha et dut relâcher légèrement son étreinte pour que je puisse me dresser sur la pointe des pieds afin de venir à sa rencontre. Je voulus mettre un peu de fougue dans mon baiser, mais Jean-Claude s'écarta avant que je puisse trop le distraire.

— Je ne me suis pas encore nourri aujourd'hui, ma petite.

— Moi non plus, dis-je en essayant de reprendre le cours de notre baiser interrompu.

Il redressa la tête pour mettre sa bouche hors de ma portée.

— Je dois boire du sang avant de pouvoir te faire l'amour.

— Vous pouvez boire le mien pendant les préliminaires. J'aime ça.

Il sourit et secoua la tête.

— Hélas ! Ma petite, je pense que tu devrais conserver ton

précieux sang pour les trois vampires qui voyageront avec toi, et qui ne pourront pas se permettre de se nourrir des Irlandais pendant la durée de l'enquête.

— C'est plus ou moins ce qu'a dit Damian.

— Il devient sage.

Je soupirai, mon élan retombant comme un soufflé.

— Oui et non.

Jean-Claude fronça légèrement les sourcils.

— Oui et non ? Qu'est-ce que ça veut dire dans ce cas précis ?

Je commençai à lui raconter ce qui s'était passé, puis me rendis compte que je perdais du temps. J'ouvris la connexion entre nous et me concentrai sur mes souvenirs de la scène pour les lui communiquer. Au début, j'avais du mal à faire ça, mais je me suis améliorée avec la pratique, et mettre Jean-Claude au courant ne prit que quelques secondes au lieu de plusieurs minutes.

— On dirait que notre chaton est devenu adulte, commenta Jean-Claude.

— Vous parlez de Nathaniel ?

— Oui, répondit-il en français.

J'acquiesçai.

— On peut le dire.

— Damian vous aidera à contrôler ce nouveau pouvoir.

— Et Nathaniel sera plus prudent à partir de maintenant, j'imagine.

— Je pense que tu as raison.

Je le dévisageai.

— Vous n'en êtes pas entièrement certain, sans quoi vous n'auriez pas scellé les marques aussi hermétiquement entre nous. Vous ne voulez pas que je sache à quoi vous pensez vraiment.

— Est-ce que je crains que Nathaniel laisse cette nouvelle magie lui monter à la tête ? Bien sûr que oui. Mais nous devons nous faire confiance les uns les autres, car nous sommes les maillons d'une chaîne plus solide que les individus qui la composent.

— Vous savez ce qu'on dit : une chaîne n'est jamais aussi solide que son maillon le plus faible.

— Crois-tu que Nathaniel soit notre maillon faible ?

Je réfléchis quelques secondes et secouai la tête.

— Non.

Jean-Claude sourit.

— Bien. Ne doute pas de notre chat maintenant qu'il s'est fait pousser des griffes ; réjouis-toi plutôt du supplément de pouvoir que ça va nous apporter à tous.

— Le fait qu'une chose nous apporte un supplément de pouvoir la rend-il automatiquement positive ?

— Pas toujours, mais le pouvoir est souvent un équilibre entre les avantages obtenus et les risques encourus.

— Je comprends.

— Tant mieux. Mais il faut que tu nourrisses l'ardeur avant d'embarquer, ma petite.

— Si je ne peux pas vous donner mon sang, vous pourriez peut-être choper un truc à boire vite fait ?

Son sourire s'élargit.

— Ça fait longtemps que je n'ai pas eu à « choper » ma nourriture, ma petite.

Je pris un air désapprobateur mais ne tins pas longtemps avant de sourire de nouveau.

— Vous savez bien ce que je veux dire.

— En effet, mais toute personne qui m'offre son sang mérite d'être mieux traitée qu'un petit coup vite fait.

— Je suis d'accord, c'est juste que je ne veux pas rater l'occasion de faire l'amour avec vous avant mon départ.

— Moi non plus. La solution est simple : nous faisons appel à un donneur qui peut prendre part à nos préliminaires.

— Quelqu'un qui vous laissera boire son sang et nourrira mon ardeur ?

— Oui.

— A qui pensez-vous ?

CHAPITRE 28

Il pensait à Nicky, et, comme ça me convenait très bien, nous envoyâmes un des gardes le chercher. Puis je me souvins que nous avions des téléphones portables.

— Que fais-tu, ma petite ? interrogea Jean-Claude.

— J'envoie un texto à Nicky.

— Non, ma petite. Une requête aussi délicate doit être présentée en personne.

— Nicky n'est pas si attaché aux formalités.

— Il est amoureux de toi, ma petite, mais pas de moi. Et il n'est volontaire pour me donner son sang que depuis peu. Je préfère me montrer trop prévenant que pas assez.

Je fronçai les sourcils.

— Ça veut dire que soit Nicky vous plaît plus que je ne le pensais, et que vous ne voulez pas gâcher vos chances avec lui, soit que vous avez peur de l'offenser pour une autre raison.

Jean-Claude sourit.

— Tu es amoureuse de lui, ma petite, pourtant, il n'a pas demandé à être inclus dans la cérémonie d'engagement avec nous tous. J'apprécie beaucoup qu'il ne nous cause pas de difficultés à ce sujet.

— Vous voulez dire, contrairement à la plupart des tigres-garous ?

— Oui.

Je soupirai deux fois, comme si j'essayais d'emmagasiner de l'air pour disputer une compétition de crawl.

— Le problème, c'est qu'on n'arrive pas à se mettre d'accord sur le tigre à inclure.

— Méphistophélès s'est révélé très cordial.

— Ouais, Dem s'entend avec tout le monde mieux que n'importe qui d'autre.

— Tu ne sembles pas convaincue.

Je me dégageai de l'étreinte de Jean-Claude parce que j'ai parfois du mal à réfléchir quand je suis tout contre lui. Je me mis à faire les cent pas dans la pièce en tentant d'expliquer :

— Méphistophélès – Dem – est génial sur beaucoup de plans. Je sais que vous appréciez qu'il soit vraiment bisexuel, et qu'il puisse être notre amant à tous les deux.

— Il partage aussi le lit de Nathaniel.

— Ouais, et il fait tout avec lui, y compris des choses auxquelles Micah ne parvient toujours pas à se résoudre.

— Micah n'a encore jamais eu de partenaire masculin, ma petite. Ça demande un temps d'adaptation.

— Je sais qu'il m'en faut un avec mes partenaires femmes.

Puis je pris conscience que Jean-Claude venait peut-être de me révéler quelque chose, et je demandai :

— Vous n'avez pas toujours été bisexuel, pas vrai ?

— J'avais fait quelques expériences sous l'effet de l'alcool, un comportement qu'on qualifierait sans doute aujourd'hui d'« hétéro flexible ».

— Aviez-vous franchi la ligne avec un autre homme avant d'être emmené à la cour de Belle Morte ?

— Non, jamais.

Je clignai des yeux.

— Merde ! Asher a été votre premier amant, pas vrai ?

Jean-Claude acquiesça, puis détourna la tête pour que je ne voie pas son visage. Autrement dit, il craignait de ne pas parvenir à contrôler son expression, ce qui était extrêmement rare.

— Seigneur ! Jean-Claude, je suis désolée. Je ne savais pas.

— Pourquoi serais-tu désolée, ma petite ? demanda-t-il sans me regarder.

— Parce que ça explique en grande partie pourquoi vous avez supporté la jalousie et les caprices d'Asher pendant des siècles. Et ça explique aussi que… Un premier amant garde un morceau de votre cœur jusqu'à ce que vous ayez fait assez de thérapie pour le récupérer.

Il rit.

— Ah ! Ma petite, ce mélange de romantisme et de pragmatisme… J'apprécie que tu sois aussi calée dans les deux domaines.

— Je partage suffisamment de vos souvenirs pour savoir que tel était aussi le cas de Belle.

— Mais elle n'a jamais été amoureuse de moi, contrairement à toi. Trouver une deuxième femme capable d'être tout ce que je souhaitais au lit et en affaires, c'est plus que je n'osais espérer.

— Sans compter que je me bats mieux que Belle.

Alors Jean-Claude se tourna de nouveau vers moi et me sourit. Quelque émotion qu'il ait voulu me dissimuler, elle était passée.

— Belle était assez puissante pour ne pas devoir recourir à ses poings.

— Je suis une double menace. Je rétame les gens métaphysiquement, et après je les rétame tout court.

Jean-Claude rit, mais de ce rire contrôlé que j'ai longtemps pris pour son vrai rire. Aujourd'hui, je sais que c'est un rire travaillé pour exprimer de la joie ou de l'amusement à volonté, même quand il n'a pas pigé la blague. En tant que membre de la cour de Belle Morte, il a

dû apprendre à rire de plaisanteries stupides et à ne pas manifester de dégoût devant certaines choses.

— C'est vrai : tu es la première guerrière dont je ne sois jamais tombé amoureux, ma petite.

— Je vous ai vu vous entraîner à l'épée, Asher et vous. Ça ne compte pas ?

— Asher se débrouille bien quand il s'agit d'impressionner quelqu'un, mais, dans un véritable duel, il laisse ses émotions prendre le pas sur ses connaissances. Or se battre à l'épée nécessite précision et maîtrise de soi.

— Toutes les formes de combat nécessitent précision et maîtrise de soi.

— La plupart d'entre elles, mais pas toutes. J'ai vu des batailles remportées grâce à la rage pure. Libérée au bon moment, elle peut inverser le cours d'un affrontement et raviver le courage de ceux qui entourent un guerrier capable de faire preuve de force quand tous ses camarades ont abandonné.

— Je suis d'accord avec vous, même si je ne crois pas avoir jamais participé à une véritable bataille.

— C'est à toi de définir ce que tu entends par là, ma petite, mais le tempérament d'Asher a toujours causé sa perte au combat. Il était bien meilleur amant que guerrier.

— Il est doué au lit, mais nul pour les relations de couple.

— Pas si nul que ça, du moins pas pour tout, mais tu n'as pas eu autant d'occasions que moi de voir où il était bon.

— Je ne suis jamais sortie seule avec lui.

— Tu es plusieurs fois sortie avec nous deux.

— Pitié ! Ne m'emmenez plus jamais à l'opéra.

Jean-Claude rit, mais, de nouveau, de ce rire prudent, si agréable à entendre et si peu sincère.

— Asher apprécie davantage que toi les divertissements qu'on qualifie aujourd'hui d'« intellectuels ».

— *La Belle au bois dormant* de Tchaïkovski m'a donné envie de me pendre du début à la fin. Et je croyais que j'aimais les ballets.

— La plupart des gens aiment des extraits de ballets connus sans se rendre compte à quel point ils ont été coupés pour des raisons de temps.

J'aurais sans cloute dû admettre que j'étais une béotienne complète si des coups à la porte ne m'avaient pas sauvée. Je voulus demander qui c'était, et il me suffit d'y penser pour sentir Nicky dans le couloir. Nicky, et... Cynric.

— Pourquoi Sin est-il avec lui ?

— Aucune idée, répondit Jean-Claude. (Puis, plus haut) : Entre, Nicholas.

La porte s'ouvrit, et les larges épaules de Nicky remplirent l'encadrement tout entier comme il pénétrait dans la chambre. Pourtant, on apercevait des cheveux bruns au-dessus de sa tête, parce que Sin était plus grand que lui.

— Je vous l'ai déjà dit, Jean-Claude, c'est juste Nicky. Ce n'est pas un diminutif.

— Désolé, mais Nicky me semble un nom trop inconséquent pour l'homme que tu es devenu.

Le lion-garou haussa les épaules autant que ses muscles le lui permettaient.

— Mon grand-père maternel s'appelait Nicholas, la garce qui me servait de mère a été baptisée Nicole à cause de lui, et moi Nicky à cause d'eux deux. Pendant qu'on en parle, je sais que, si c'est un garçon, Nathaniel voudra l'appeler Nicholas comme son frère mort, mais je préférerais qu'on trouve un autre nom.

— Un autre nom pour quel garçon ? demandai-je.

— Voilà, tu as encore gaffé, lâcha Cynric.

— Sin, je suis toujours ravi de te voir, mais nous devons avoir une discussion personnelle avec Nicky, dit Jean-Claude.

— Nathaniel est déjà en train de choisir des noms pour un bébé, c'est ça ?

— Tu sais qu'il en veut absolument un, grimaça Nicky.

— Mais commencer à choisir des noms alors qu'on n'a pas encore de projets dans ce sens, ça va un peu loin !

— Nathaniel veut une famille, Anita, tu le sais, dit Sin.

— Ouais, et s'il pouvait tomber enceinte on l'envisagerait, mais puisque je possède le seul utérus dans cette relation il n'en est pas question.

— Tu n'es plus la seule fille.

Je dévisageai Sin. Je voulais me fâcher contre Nathaniel pour avoir commencé à chercher des noms au bébé que je n'avais jamais accepté d'avoir, mais n'importe quelle cible conviendrait.

— Qu'est-ce que c'est censé signifier ?

— Ça signifie que, la dernière fois que Nathaniel a parlé d'avoir un bébé, Fortune était là, et elle a dit qu'elle serait disposée à le faire.

— À porter le bébé de Nathaniel ?

— La discussion n'est pas allée jusque-là, mais elle n'a jamais eu d'enfants, et si Echo et elle se sentaient suffisamment en confiance elle pourrait l'envisager, voilà tout, expliqua Sin en tendant les mains comme pour repousser quelque chose.

— Je lui parlerai pendant le voyage, dis-je avec un mélange de colère et d'une autre émotion.

L'idée que Nathaniel fasse un bébé avec une autre femme ne me plaisait pas du tout. Merde alors, je n'avais aucune envie de me

reproduire !

— Je ne voulais pas déclencher une bagarre, Anita. À t'entendre, le problème avec les bébés, c'est la grossesse. Je pensais que savoir qu'une autre femme de notre groupe poly était prête à tomber enceinte résoudrait le problème, pas que ça te foutrait en rogne, dit Sin.

— Eh ben, ça ne l'a pas résolu, fulminai-je.

— Ma petite, nous n'avons pas le temps de nous chamailler si tu veux te nourrir avant d'embarquer.

— Et puis le gamin a raison, intervint Nicky. Si ta seule objection était que tu avais besoin que quelqu'un d'autre porte l'enfant, ça résoudrait bel et bien le problème.

Il m'observait, et quelque chose dans son regard m'indiquait qu'il sentait exactement ce que j'éprouvais. Je ne pouvais pas percevoir les émotions de Nicky comme j'aurais pu le faire avec celles de Jean-Claude ou même de Cynric si j'avais baissé mes boucliers, mais je ne pouvais pas non plus empêcher Nicky de percevoir les miennes comme j'aurais pu le faire avec les deux autres. En tant que ma Fiancée, il a l'obligation de me rendre heureuse. S'il sent que je suis malheureuse, ça le gêne – voire, ça le fait littéralement souffrir. Il ne partage jamais ce qu'il sent de moi avec les autres gens de notre vie, mais son regard me disait qu'il savait exactement pourquoi j'étais en rogne.

— C'est parfois très difficile de se mettre dans l'ambiance quand ce genre de sujet arrive sur le tapis, dis-je avec encore une pointe de colère, mais sur un ton essentiellement grincheux et geignard que je déteste entendre sortir de ma propre bouche.

Je valais mieux que ça. J'avais dit à Nathaniel que, s'il pouvait tomber enceinte, on parlerait bébé plus sérieusement. Je m'étais servi de cet argument pour clore la discussion, mais le truc auquel je n'avais pas pensé, c'est que, si on ajoutait des femmes à notre groupe poly, je ne serais plus la seule à pouvoir porter un enfant.

Je n'avais pas pensé non plus que je réagirais aussi mal confrontée à la perspective qu'une autre femme porte l'enfant de Nathaniel. Je ne voulais toujours pas être enceinte, mais je ne voulais pas non plus que Nathaniel mette une autre femme enceinte, ce qui n'avait pas de sens. Cela dit, un des trucs que j'ai appris en thérapie, c'est que ce n'est pas parce qu'une émotion est illogique que vous pouvez vous empêcher de la ressentir.

— Je ne voulais pas compliquer les choses ni gâcher l'ambiance, s'excusa Cynric.

Nicky lui jeta un regard d'un scepticisme éloquent.

— Vas-y, gamin. Dis-leur ce que tu voudrais faire, et qui ne va pas du tout compliquer les choses ni gâcher l'ambiance.

— A t'entendre, on dirait que j'ai tort.

— Je n'ai pas dit que tu avais tort. Simplement, je n'ai pas dit que tu avais raison.

— C'est l'un ou l'autre.

— Pas forcément. On peut avoir raison et tort en même temps.

— Bien sûr que non.

— J'aimerais bien que tout soit toujours noir ou blanc, vrai ou faux, bien ou mal, mais Nicky dit vrai : parfois, on peut avoir raison et tort en même temps, intervins-je.

— Ah ! Ma petite, tu es devenue beaucoup plus sage depuis notre première rencontre. À l'époque, tu étais persuadée que le monde était noir et blanc sans aucune nuance de gris entre les deux.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Cynric.

— Ça veut dire qu'il fut un temps où j'aurais été d'accord avec toi, où j'aurais pensé qu'on ne pouvait pas avoir raison et tort à la fois.

— Je ne comprends toujours pas.

— Parle-leur de ton plan, lui enjoignit Nicky, et ensuite ils t'expliqueront.

Cynric prit une expression butée.

— C'est logique.

— Je ne t'ai pas dit le contraire, gamin.

— Pitié ! Cesse de m'appeler « gamin ». Ça ne m'aide pas vraiment à me faire entendre.

— Ce n'est pas mon boulot de t'aider à te faire entendre.

Je fronçai les sourcils.

— Pourquoi vous êtes quasiment en train de vous disputer ?

— Le gamin – oh, désolé ! – Sin essaie de me couper les couilles.

Cynric leva les yeux au ciel.

— Merci pour cette introduction élégante, Nicky.

— De rien, répondit le lion-garou avec un sourire sincère, comme s'il n'avait pas pigé le sarcasme.

Je savais qu'il avait très bien compris, mais aussi qu'il était un excellent acteur quand il le fallait ou quand il le voulait. Comme beaucoup de sociopathes.

— Assez bavardé, Cynric. Dis-nous ce qui se passe.

— S'il te plaît, Anita, appelle-moi par mon nom.

— C'est ça, ton nom.

— Alors, par le surnom que je préfère.

Je poussai un gros soupir.

— D'accord, Sin. Si au moins tu pouvais écrire ça C-Y-N.

— Tu sais que tout le monde écorchait la prononciation.

— Ouais, ouais. On t'appelait Cindy, ou Sidney, ou Sid.

— Ou Carol, Karen, Cari, Candy – ça, c'était mon préféré du temps où je l'écrivais C-Y-N.

— D'accord. Sin, écrit comme ça se prononce. Que se passe-t-il ?

demandai-je sans chercher à dissimuler l'irritation dans ma voix.

De butée, son expression se fit également irritée. C'est un jeune homme très séduisant, mais pas quand il se comporte ainsi. La plupart des hommes et même des femmes de ma vie auraient déjà laissé tomber à ce stade, mais Cynric – pardon, Sin – est aussi têtu et déterminé que moi, autrement dit : beaucoup.

— Nicky accompagne Anita en Irlande avec trois vampires. S'il donne du sang à Jean-Claude maintenant, il ne pourra plus en donner à quelqu'un d'autre pendant deux jours. Même chose pour Anita et l'ardeur. Moi, par contre, je peux nourrir Anita et donner mon sang à Jean-Claude, si bien que Nicky restera consommable pour plus tard.

— Tu parles de lui comme si c'était une tomate qu'on risque de gâter en appuyant trop dessus, fis-je remarquer.

Sin haussa les épaules.

— C'est un peu ça, non ?

Nicky eut un gloussement très viril. Je le dévisageai.

— Est-ce qu'on te traite comme un objet ?

Sans se départir de son sourire, il répondit :

— Non, mais, toi et moi, on est amoureux l'un de l'autre. Quand tu te nourris, le sexe fait partie de notre relation.

— Et moi, est-ce que je te donne l'impression d'être un aliment plutôt qu'une personne ? interrogea Jean-Claude.

Nicky secoua la tête.

— Une proie, parfois, mais jamais juste un aliment.

— Je ne te vois pas comme une proie, Nicky.

— Ce n'est peut-être pas le bon terme. Comment on appelle quelqu'un qu'on essaie de séduire ?

Jean-Claude parut surpris. Il aurait pu faire semblant, mais je ne pensais pas que ce soit le cas – ou peut-être ne voulais-je pas le penser.

— Je te jure, Nicky, que je n'ai jamais tenté de te séduire quand tu m'as autorisé à boire ton sang.

Nicky l'étudia une minute, puis se tourna vers moi.

— Il a essayé ?

— Quoi, de te séduire ?

Il hocha la tête.

— Non, pas vraiment. Jean-Claude est très sensuel dans presque tout ce qu'il fait, et boire du sang, c'est un rituel important pour lui – jamais un petit coup vite fait, si tu vois ce que je veux dire.

— Tu m'offres ton sang pour que je reste vivant et en forme. Comment pourrais-je traiter ça autrement que comme une offrande sacrée ?

— Une offrande sacrée. J'aime beaucoup, commentai-je.

— Vous allez ignorer ma proposition, c'est ça ? lança Sin.

— On espère plutôt que tu la retireras de toi-même, répliquai-je.

— Pourquoi ?

— Je n’ai encore jamais bu ton sang, neveu, et je n’ai pas l’intention de commencer maintenant.

— Pourquoi ?

— Tu ne comprends pas ce que tu me demandes.

— J’ai déjà donné du sang à Echo.

— Tu es son amant et celui de sa femme. Je t’appelle neveu très délibérément, parce que je te considère comme tel, Sin.

Ce dernier opina.

— Je sais, vous ne voulez surtout pas oublier que je suis pour vous comme un jeune parent bien-aimé, un prince de votre lignée et non un partenaire romantique.

— Si tu sais tout cela, comment peux-tu t’offrir ainsi à moi ?

— Je ne vous propose pas de coucher avec moi, Jean-Claude, juste de boire mon sang.

— Avec Jean-Claude, ça ne se limite jamais à ça, dis-je en étudiant le visage de Sin.

J’aurais pu baisser mes boucliers et savoir ce qu’il ressentait vraiment, voire ce qu’il pensait, parce que je peux faire ça avec tous mes animaux à appeler, mais, tant que je ne saurais pas où nous menait cette conversation et pourquoi, je n’étais pas certaine de vouloir un rapprochement émotionnel entre Sin et moi.

— Je sais qu’il peut boire mon sang sans utiliser ses pouvoirs sur moi. N’importe quel vampire en est capable.

— Mais dans ce cas c’est juste douloureux pour toi, contra Jean-Claude.

— Ça m’est égal.

— Moi pas.

Sin le dévisagea.

— Que voulez-vous dire ?

— Je me suis donné beaucoup de mal pour arriver au stade où j’ai dans ma vie autant de personnes prêtes à me donner volontairement leur sang. Je ne suis plus obligé de m’abreuver où je peux, Sin. Désormais, je m’abreuve où je veux.

— Je souhaite que vous preniez ma candidature en compte pour la cérémonie d’engagement.

— Nous le savons, neveu.

— Je n’arrêtais pas de demander pourquoi vous ne me preniez pas au sérieux, et quelqu’un a fini par me dire que c’était parce que vous me considériez comme un neveu et qu’on n’épouse pas son neveu.

Jean-Claude eut ce merveilleux haussement d’épaules à la française, un mouvement gracieux qui voulait tout dire et rien dire à la fois, et qui était très agréable à regarder.

— Ce n’est pas juste Jean-Claude, intervins-je. Micah non plus ne sait pas quoi faire de toi.

— Mais il dort dans le même lit que Nathaniel, toi et moi. On a tous couché avec toi en même temps.

— Exact, mais Micah ne te considère toujours pas comme un époux-frère.

— Je lui ai posé la question avant son départ, et il a dit que, si tous les autres étaient d’accord, il ne s’y opposerait pas.

— Tu as été drôlement occupé, dis-moi, lâchai-je sur un ton de nouveau irrité.

J’essaie de ne pas me hérisser face à Sin, mais j’ai souvent du mal.

— Désolé, neveu, mais je ne te passerai pas la bague au doigt. Ce n’est pas le genre de relation que j’ai ou désire avec toi.

— Nicky vous donne du sang, et il n’est pas votre amant.

— C’est vrai, mais tu viens de l’entendre m’accuser d’avoir tenté de le séduire alors que ça n’est pas le cas. J’appartiens à une lignée de vampires qui tirent leur pouvoir des choses sensuelles et sexuelles, et des émotions qu’elles déclenchent chez les gens. Je suis fier de toi comme un oncle ou même un père pourrait l’être. Je ne peux pas te considérer ainsi et te prendre dans mes bras pour planter mes crocs dans ta chair et aspirer un peu de tes forces vitales.

L’ombre d’un doute passa sur le visage de Sin, mais il secoua la tête.

— Notre relation compte beaucoup pour moi, Jean-Claude. J’aime être votre jeune prince, mais je ne veux pas perdre ma place auprès d’Anita et des autres.

— Rien ne menace ta place auprès de nous, lui assurai-je.

Il secoua de nouveau la tête.

— Tu as déjà éjecté certains autres tigres de ta vie en tant qu’amants et casse-croûte pour l’ardeur, Anita.

— Si j’essayais de coucher régulièrement avec tous les gens auxquels je suis liée métaphysiquement, ceux qui sont au centre de ma vie ne me verraient plus beaucoup.

— Est-ce que je fais partie des gens qui sont au centre de ta vie, Anita ?

Je pris une inspiration et voulus dire autre chose, mais optai pour la vérité :

— Oui.

— Alors pourquoi ne cesses-tu de me repousser ?

— On en a déjà parlé, Sin.

— Je ne peux rien changer au fait que je n’ai que dix-neuf ans, et que tu as douze ans de plus que moi.

— J’en suis bien consciente.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment.

— Alors pourquoi tu me punis pour ça ?

— Je ne te punis pas pour ça.

— Sur ce coup-là, je suis d'accord avec le gamin, Anita, intervint Nicky.

Je le foudroyai du regard.

— Je croyais que ton but était de me rendre heureuse, et surtout satisfaite de toi. Au cas où tu aurais le moindre doute : je ne le suis pas du tout en ce moment.

Nicky me dévisagea.

— Je suis censé faire tout mon possible pour que tu sois heureuse.

— C'est ce que je viens de dire.

— Quand tu ne réagis pas bizarrement vis-à-vis de Sin, il fait partie de ce qui te rend heureuse. Tu sais pourquoi il était avec moi quand j'ai reçu le message de Jean-Claude ?

Il me semblait que Nicky changeait de sujet, mais je répondis :

— Bien sûr que non. Tu essaies de dévier la conversation ?

— Sin et moi, on parlait de ce qu'il préparerait à dîner vu que Nathaniel part en Irlande ce soir et qu'il est le cuisinier principal de notre groupe poly. Sin a bien réfléchi et il est venu me voir avec un plan.

Je les regardai tous les deux tour à tour.

— C'est super.

— Sin et moi, on sert de sous-chefs à Nathaniel la plupart du temps, et on cuisine même certains plats.

— Je sais.

— Dans ce cas, pourquoi as-tu l'air surprise qu'on parle de l'organisation des repas en l'absence de Nathaniel ?

— Parce que nous emmenons la plupart des gens qui mangent avec nous, je suppose.

— C'est la soirée qu'on passe à la maison de Jefferson County avec Zeke, Gina et Chance. Ils nous attendront, et on cuisine toujours quand on est là-bas.

Je fus embarrassée d'avoir tout oublié de la petite famille qui passait désormais plus de temps que moi dans ma maison.

— Je n'aurais même pas pensé à les appeler. Je suis désolée.

— On s'en occupe, Anita, mais il a bien fallu qu'on le fasse parce que je vais monter dans cet avion avec Nathaniel.

— Excuse-moi, Sin. Je n'ai même pas pensé au fait que Nathaniel s'occupe généralement de l'organisation et de la préparation des repas.

— Nathaniel et Nicky m'ont prévenu tous les deux dès qu'ils ont su, pour que je puisse commencer à prévoir. Nathaniel semble un peu absorbé par Damian, donc Nicky me donne un coup de main avant votre départ.

— Mais moi je ne t’ai rien dit, et c’était nul de ma part.

Sin haussa les épaules et acquiesça :

— Assez nul, ouais.

— Donc, reprit Nicky, Sin et moi avons commencé par parler menus, puis il a eu une nouvelle idée plutôt axée sur le domaine personnel.

— Est-ce que j’ai envie de savoir ?

— Je pense que ça expliquera certaines choses.

Je pris une grande inspiration, la relâchai lentement et reportai mon attention sur Sin.

— D’accord, je t’écoute.

— Nous t’écoutons, rectifia Jean-Claude.

Sin déglutit et parut soudain plus jeune que ses dix-neuf ans, presque aussi jeune que lorsque j’avais fait sa connaissance.

— Nous partageons tous nos émotions, nos pensées et nos sentiments. Je sais que la façon dont on s’est rencontrés et notre différence d’âge préoccupent Anita, mais je me demandais si le fait que Jean-Claude me tienne à bout de bras émotionnellement n’influençait pas ce qu’elle ressent pour moi.

— Que veux-tu dire ? interrogeai-je.

— Jean-Claude se donne beaucoup de mal pour être un bon tuteur pour moi. Il s’est mis à m’appeler « neveu » pour bien souligner le fait que je ne suis pas son petit ami, ni son gigolo ou quoi que ce soit de sexuel. J’apprécie cet effort, mais... et si le fait qu’il m’ait rangé dans la case « enfant », ou « jeune parent dont je suis responsable », t’empêchait d’éprouver quoi que ce soit de romantique pour moi ?

Je secouai la tête.

— J’avais déjà des problèmes vis-à-vis de toi avant même que vous ne vous rencontriez, Jean-Claude et toi.

— Nous étions tous les deux passablement traumatisés par la Mère de Toutes Ténèbres, Anita.

— Toi, tu n’avais pas l’air traumatisé. Tu avais l’air... fou de moi.

— Tu es la première femme avec qui j’ai couché. Ça peut être assez marquant.

Je repensai à ma découverte, quelques minutes plus tôt, qu’Asher avait été le premier amant de Jean-Claude, et au fait que ça expliquait pourquoi il avait toléré ses caprices si longtemps.

— Tu veux dire que ton côté ébloui m’a fait croire que tu n’étais pas si traumatisé.

— Quelque chose comme ça.

Je regardai Jean-Claude.

— Se peut-il que Sin ait raison ? Que la façon dont vous le traitez influence ma perception de lui ?

— C’est possible.

— Qu’est-ce que ça vous fait quand vous captez l’attirance sexuelle que Sin exerce sur Anita ? interrogea Nicky.

Jean-Claude s’était figé, son visage changé en un masque indéchiffrable, très beau mais hors d’atteinte. Il se donnait beaucoup de mal pour ne rien partager de ses émotions ou de ses pensées.

— Je me distancie d’elle dans ces cas-là.

— Sin a raison : vous avez commencé à l’appeler « jeune prince » ou « neveu » pour vous rappeler que vous le considérez comme un jeune parent, ce qui le fait tomber sous le coup du tabou de l’inceste.

— Cette séance de thérapie ne me donne aucune envie de nourrir l’ardeur avec qui que ce soit, les informai-je sèchement.

— Tu dois te nourrir avant d’embarquer, ma petite. Ta peur de l’avion risque d’affaiblir ta maîtrise de l’ardeur, et il serait regrettable qu’elle se déclenche pendant le vol.

Je le dévisageai.

— Regrettable à quel point ?

— Si tu perdais complètement le contrôle, le pilote pourrait être affecté. Les conséquences dépendraient de l’endroit où vous vous trouveriez à ce moment-là.

Je déglutis mais ne pus ravaler la boule dans ma gorge et dus tousser pour m’en débarrasser.

— Tu es encore plus pâle que d’habitude, commenta Sin.

— Je n’aime pas l’avion.

— Tu as peur de l’avion, rectifia Nicky.

— Je ne t’ai rien demandé.

Il sourit gentiment.

— J’essaie de t’aider.

Je scrutai son unique œil bleu et lui tendis la main.

— Je sais.

Il s’approcha de moi pour la prendre.

— Tu es la servante humaine de Jean-Claude, Anita. Ça veut dire que ses attitudes et ses émotions t’affectent.

— L’humeur de chacun de nous peut contaminer l’autre, convins-je.

Il pressa ma main.

— Dans ce cas, peut-être que Sin a raison.

Je reportai mon attention sur Jean-Claude, qui se tenait près de nous. Il ne s’était pas départi de son masque de neutralité.

— Vous étiez d’accord avec moi quand j’ai décidé que, si je ne pouvais pas être amoureuse de Sin, c’était parce que la Mère de Toutes Ténèbres nous avait roulés, lui et moi, la première fois que nous avons couché ensemble.

— Ça a forcément influencé ta perception de lui, ma petite. Je ne vois pas comment il aurait pu en être autrement.

— Oui, mais est-ce le fait que vous l'ayez rangé dans la case « fils que je n'ai jamais eu » ne serait pas en train d'aggraver le problème ?

— Je l'ignore. C'est la vérité.

— Dans ce cas, pourquoi dissimulez-vous ce que vous ressentez en ce moment ?

— Parce que ça ne m'avait jamais traversé l'esprit que mes efforts pour traiter Cynric comme le ferait un bon tuteur pouvaient t'empêcher de l'aimer autant que tu l'aurais fait sans cela.

— Vous vous sentez con de ne pas y avoir pensé, résuma Nicky.

— Je ne l'aurais pas formulé ainsi, mais oui.

— Donc, j'ai raison ? lança Sin.

— Je ne peux pas affirmer que tu as tort, répondit Jean-Claude.

— Tu vois ? dit Nicky. Tu as raison et tort à la fois.

— Comme le chat de Schrôdinger, vivant et mort à la fois jusqu'à ce que quelqu'un ouvre la boîte, commentai-je.

— Et qu'est-ce qui détermine si le chat est vivant ou mort ? s'enquit Sin.

— Oublie la métaphore, neveu. C'est mon attitude qui a peut-être tué le chat.

— Pour que ça affecte Anita à ce point, vous devez vous donner beaucoup de mal afin de maintenir Sin dans la case « jeune parent », déclara Nicky.

— Je suis son tuteur légal. Bibiana et Max m'ont confié le soin de veiller sur son bien-être. J'essaie de prendre les bonnes décisions pour lui.

— Vous avez été merveilleux, Jean-Claude, affirma l'intéressé en se rapprochant de nous trois.

— J'ai fait mon maximum.

— Personne n'aurait pu faire mieux.

— Je suis d'accord, dis-je.

— Moi aussi, ajouta Nicky.

— Mais mes efforts ont-ils coûté à Cynric l'amour d'Anita ?

— Laissez-nous nous soucier de ça, suggérai-je.

— Non, Anita. Jean-Claude doit nous aider à déterminer si le problème vient bien de là, contra Sin.

— Comment ?

— Oui, comment puis-je remédier au mal que j'ai fait ? interrogea Jean-Claude.

— J'ai raison de penser qu'Anita doit économiser Nicky pour pouvoir se nourrir de lui pendant le voyage, dit Sin.

— Ça paraît plus sage, en effet, convint Jean-Claude.

— Alors nourrissez-vous de moi ce soir. Si le fait que vous me rangiez dans la case « neveu » empêche vraiment Anita de m'aimer, ça devrait faire une différence. Si ça n'en fait pas, on saura que le

problème ne vient pas de là.

— C'est une expérience dangereuse, neveu.

— Si ça ne change pas ses sentiments pour moi, vous ne serez plus jamais obligé de boire mon sang.

— Il se peut que ça ne soit pas aussi simple, Cynric, protesta Jean-Claude.

— Vous venez de m'appeler Cynric au moins trois fois. D'habitude, vous n'oubliez jamais que je préfère Sin.

— Peut-être que j'essaie de prendre encore plus de distance ? Sin est un terme assez provocant à utiliser comme surnom.

Le tigre-garou fronça les sourcils.

— J'ai raté quelque chose ?

— Comment ça ? demanda Jean-Claude.

Nicky balança ma main dans la sienne.

— Je crois que je peux répondre.

Je levai les yeux vers lui, parce que j'avais encore un temps de retard.

— Sin n'avait que dix-sept ans quand il est venu vivre ici. Depuis, il a pris plus de quinze centimètres et commencé à faire de la muscu pour se développer également en largeur.

— Où veux-tu en venir ?

— Il n'est plus seulement mignon. C'est un bel homme athlétique de plus d'un mètre quatre-vingts.

Je ne suivais pas du tout. Et soudain j'eus une illumination.

— Oh, merde !

— Exactement.

— Je ne pige toujours pas, se plaignit Sin.

— Jean-Claude n'a commencé à t'appeler « neveu » que depuis un an environ, pas vrai ? lança Nicky.

— Je crois.

— Avant ça, le développement de ta musculature secondaire n'avait pas encore commencé, et tu faisais beaucoup moins adulte.

Sin cligna des yeux, puis la lumière se fit aussi dans son esprit. Il eut d'abord l'air surpris. Puis il pâlit. Puis il rougit. Puis il se ressaisit et parvint enfin à regarder Jean-Claude, qui était encore davantage sur ses gardes que quelques minutes auparavant.

— Vous avez été si bon pour moi, si honorable, et moi je débarque avec mes gros sabots et je piétine tout ça. Seigneur ! Jean-Claude, je suis vraiment désolé.

— Et moi je suis désolé si mes efforts d'honorabilité ont empêché Anita de te donner son cœur.

— Maintenant qu'on est tous désolés, je reste ou je m'en vais ? demanda Nicky.

Je ne lâchai pas sa main, mais je le dévisageai en plissant les

yeux.

— Ne me regarde pas comme ça, Anita. Tu dois te nourrir avant notre départ, et on n'a plus beaucoup de temps, dit-il en me pressant la main pour compenser un peu le sérieux de ses paroles.

— Pragmatique et clairvoyant comme d'habitude, Nicky, commenta Jean-Claude. J'ai peut-être un compromis à suggérer.

— Quel genre de compromis ? interrogea Sin sur un ton soupçonneux qui ressemblait beaucoup au mien.

M'imitait-il inconsciemment, ou était-ce une chose dont il avait hérité à travers notre lien métaphysique ? Nous ne le saurions jamais vraiment, mais, du coup, je me demandai ce qu'il avait hérité d'autre de moi, et réciproquement. Avec un peu de chance, je serai peut-être capable de lancer un ballon de foot en vrille maintenant.

— J'aimerais que tu me regardes boire le sang de Nicky avant que je prenne le tien, Sin.

— Parfois, c'est bon de savoir à quoi on s'engage, acquiesça Nicky.

— Tu veux dire que ça te fait flipper de donner ton sang ? s'étonna Sin.

— Si je n'éprouvais aucune réticence, je l'aurais proposé plus tôt.

« Réticence » n'était pas le genre de mot que Nicky aurait employé à l'époque où il était venu vivre avec nous. Je suppose qu'on déteint tous les uns sur les autres.

— Donc vous prenez le sang de Nicky, et ensuite ? s'enquit Sin, ses yeux bleu foncé plissés en une expression qui était typiquement la mienne.

Jean-Claude soutint calmement son regard soupçonneux, avec une expression aussi indéchiffrable que la face cachée de la lune.

— Si ma petite est d'accord, elle t'utilisera pour nourrir l'ardeur, et nous nous la partagerons comme tu la partages avec les autres hommes.

Ils se tournèrent tous deux vers moi. Nicky me pressa doucement la main. Je levai les yeux vers lui et reportai mon attention sur les deux autres hommes.

— Donc on fait ça à quatre ?

— Apparemment, répondit Jean-Claude sur ce ton si aimable et si prudent.

— Juste pour que tu saches, Sin : en temps normal, tu dois négocier de quelle façon les deux autres hommes ont le droit de te toucher pendant que tout le monde touche la fille, dit Nicky.

— On a déjà eu cette conversation, lui rappela le tigre-garou.

— Mais tu ne l'as pas encore eue avec Jean-Claude.

Sin dévisagea le vampire sans aucune suspicion ; au contraire, il semblait très sûr de lui à présent, presque arrogant. Je me rendis

compte qu'il s'agissait d'un très bel homme qui avait conscience de son pouvoir de séduction. Il n'était pas ainsi quand je l'avais connu, et ce n'était peut-être pas un changement positif, mais ça se lisait sur son visage et ça se voyait dans sa façon de se tenir bien droit. Il exsudait quelque chose de très physique dû partiellement au fait qu'il était un athlète, et partiellement à sa bête intérieure.

— Je n'ai pas besoin d'avoir cette conversation avec Jean-Claude. Il est beaucoup plus nerveux que moi, lâcha-t-il en jetant à l'autre homme un coup d'œil de prédateur.

Et soudain je cessai de craindre pour sa sensibilité délicate.

— Dans ce cas, nous devrions peut-être négocier mes limites plutôt que les tiennes, répliqua Jean-Claude.

— Peut-être.

Sin s'approcha de nous avec la même démarche que lorsqu'il entre sur un terrain de foot ou va se mettre en place au départ d'une course, comme si le stade lui appartenait et qu'il savait qu'il allait gagner. La victoire n'était pas une question mais une certitude.

Quand j'ai rencontré Cynric, c'était un ado de seize ans timide et peu sûr de lui, mais il a survécu à la plus noire des magies que la Mère de Toutes Ténèbres a tenté d'exercer sur nous. Il n'a pas juste survécu physiquement, mais mentalement et émotionnellement il semble s'en être mieux tiré que certains des autres tigres-garous pourtant plus âgés que lui. J'aurais dû me douter que ce genre de force aurait des conséquences.

En le regardant se diriger vers nous, vers Jean-Claude, je me rendis enfin compte que Cynric n'était plus le jeune garçon effrayé dont je me souvenais. Il était devenu Sin, et il avait choisi de se faire appeler ainsi (« Péché ») comme pour affirmer sa transformation. Il faut un certain niveau de machisme pour choisir et assumer un surnom pareil. Et en le regardant je comprenais soudain qu'il lui allait comme un gant. Comment avais-je pu ne pas m'en rendre compte plus tôt ?

CHAPITRE 29

Nicky fut le premier à ôter son tee-shirt. Il n'est pas du genre à prendre son temps pour se déshabiller quand il est dans une chambre avec moi et d'autres hommes. Peut-être parce qu'il ne veut pas tenter de rivaliser avec des stripteaseurs professionnels, ou parce qu'une fois qu'il a révélé son torse musclé et massif il n'a plus l'impression de devoir rivaliser avec qui que ce soit.

J'ai vu des gardes s'éloigner ou cesser de soulever de la fonte près de lui à la salle de sport quand il s'entraîne. Un mec incapable de faire de la muscu à son côté ne partagera jamais un lit avec lui, mais, par chance pour nous, ce n'était le cas d'aucun des autres hommes présents dans la chambre. Nicky avait été l'un des instructeurs de Sin, et Jean-Claude n'avait aucun désir de gonfler autant que le lion-garou.

Il s'approcha de lui par-derrière et fit courir ses mains sur les épaules musclées de Nicky avec un murmure d'approbation. C'était bien la première fois que je le voyais faire un tel geste. Il alla jusqu'à passer un bras autour des épaules et du cou de Nicky, ses quelques centimètres en plus lui permettant d'appuyer sa joue contre la tête du lion-garou et de mêler ses boucles noires aux cheveux blonds et raides de ce dernier. Ils étaient opposés en presque tout, ce qui n'était pas une mauvaise chose : c'est ainsi, point.

Nicky se raidit, et Jean-Claude se pencha pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille. Au fur et à mesure que ses lèvres remuaient, le lion-garou se détendit. Ce que Jean-Claude venait de lui dire avait dû le rassurer ou lui faire plaisir, car il sourit. Jean-Claude déposa un baiser très doux sur sa joue.

— Vous n'êtes pas obligé de vous donner en spectacle pour moi, déclara Sin.

— Je ne me donne pas en spectacle pour toi. J'admire ce dans quoi je vais planter…

Jean-Claude marqua une pause juste assez longue pour laisser l'esprit de Nicky compléter sa phrase avant de reprendre :

— … mes crocs ce soir.

Sin les dévisagea, les yeux plissés.

Jean-Claude passa ses deux bras autour des épaules si larges de Nicky. Celui-ci agrippa un de ses avant-bras et frotta son visage contre les cheveux du vampire comme pour les marquer de son odeur. Jean-Claude lui embrassa la joue encore plus délicatement que la première fois et descendit jusqu'à son cou en traçant une ligne de baisers. Nicky ferma les yeux et tourna la tête de l'autre côté pour dénuder la ligne tendue de sa gorge. Dans l'étreinte de Jean-Claude, toute la force de

son torse si musclé se muait tout à coup en quelque chose de soumis, d'offert. Je n'avais jamais rien vu de tel entre eux auparavant.

Sin me regarda de cet air soupçonneux qui était le mien, ou peut-être pas.

— Ils essaient de me faire peur. Ça ne va pas marcher.

— J'ignore de quoi tu parles, dis-je en rejoignant les autres hommes.

Ce n'était pas qu'ils ne se touchaient pas quand Jean-Claude se nourrissait de Nicky, mais jamais de cette façon. Donc Jean-Claude se donnait bel et bien en spectacle pour le tigre-garou, mais, si Nicky le laissait faire, je n'allais pas tout gâcher. Et puis je couchais avec eux tous, et j'aime voir mes hommes s'apprécier mutuellement.

Je glissai mes mains autour de la taille mince de Nicky. Cela lui fit ouvrir l'œil. La tête levée vers eux, je les observai tout en caressant la peau nue de Nicky jusqu'à ce que je touche la chemise de Jean-Claude et son corps ferme en dessous. Je me dressai sur la pointe des pieds pour offrir un baiser. Le bras de Nicky se plaqua contre mon dos, et Jean-Claude ôta un bras des épaules du lion-garou pour glisser sa main sous la masse de mes cheveux et caresser ma nuque. Quand j'embrassai Nicky, ce fut donc lui qui pressa ma poitrine contre son torse nu, mais Jean-Claude qui pressa mon visage contre le sien pour intensifier notre baiser.

J'embrassai Nicky jusqu'à sentir mon pouls battre dans ma gorge. Puis je m'écartai de lui, essoufflée, et me tournai vers Jean-Claude, qui se pencha par-dessus l'épaule du lion-garou. Je dus m'étirer pour aller à sa rencontre avec le corps de Nicky entre nous, mais, comme il était très grand avec ses bottes à talons et que j'étais pratiquement sur la pointe des pieds, nous y arrivâmes quand même.

Nicky me prit la taille à deux mains, et je le sentis descendre comme s'il venait de plier légèrement les genoux. Puis il me souleva pour que Jean-Claude et moi puissions nous embrasser plus facilement. Je pouvais laisser mes deux pieds pendre, ou je pouvais en lever un derrière moi – ce que je fis. Jean-Claude laissa sa main sur ma nuque, mais, cette fois, ce fut contre sa propre bouche qu'il me pressa. Je passai un bras autour du vampire et l'autre autour du lion-garou. Ma langue glissa entre les canines de Jean-Claude, qui m'embrassa plus fougueusement. Nicky resserra d'un bras sa prise autour de ma taille, libérant son autre main pour m'empoigner le cul.

— J'ai déjà partagé Anita avec Nathaniel et Micah. A moins que Jean-Claude ne compte embrasser Nicky avec la langue ensuite, j'ai déjà vu ce numéro, intervint Sin.

Jean-Claude et moi nous écartâmes l'un de l'autre et nous dévisageâmes avant de nous tourner vers Nicky. Celui-ci avança la tête, non vers moi, mais vers le vampire pour lui offrir un baiser – ce

qu’il n’avait jamais fait avec aucun des autres hommes de ma vie. Jean-Claude hésita, sourit et se pencha vers lui. Ils me tenaient toujours entre eux, et je fus aux premières loges pour profiter du spectacle. Si j’avais su où mettre ma bouche, j’aurais même pu participer à leur baiser.

Nicky y allait de bon cœur, ne se contentant pas de presser ses lèvres sur celles de Jean-Claude. Réagissant à sa fougue, le vampire lui rendit son baiser en jouant d’une main avec ses cheveux blonds. Les voir m’aurait excitée de toute façon, mais être tout contre eux pendant qu’ils s’embrassaient contracta mon bas-ventre si fort que le plaisir fut presque douloureux. Le souffle coupé, j’entrouvris les lèvres comme si je prenais une inspiration pour souffler une bougie.

Une autre main me toucha le visage. Je tournai la tête vers Sin, et il m’embrassa pendant que les deux hommes continuaient de leur côté. Son baiser fut aussi fougueux que d’habitude ; si ce que faisaient les autres le perturbait, il n’en laissa rien paraître, allant jusqu’à nous enlacer tous les trois de ses longs bras. Je me laissai aller tandis que Jean-Claude retirait la main posée sur ma nuque pour la passer autour des épaules de Sin et le serrer plus fort contre mon flanc et celui de Nicky. Ce dernier accentua sa prise sur ma taille, m’écrasant presque contre sa poitrine. Je poussai de petits gémissements que Sin lécha et finit par mordre doucement sur ma bouche.

Je sentis le pouvoir de Jean-Claude comme un vent de début de printemps, apportant toujours avec lui un peu de la morsure de l’hiver mais aussi une promesse de chaleur et de bourgeons. Autrefois, ça n’aurait été que le froid de la tombe, mais, au fur et à mesure que je collectionnais les liens métaphysiques avec des métamorphes, son énergie s’était réchauffée.

Je m’écartai de Sin et vis que les deux autres hommes avaient déjà fait de même. J’aperçus un point écarlate au coin de la bouche de Nicky. Les yeux de Jean-Claude étaient devenus entièrement bleus et étincelants.

D’une voix essoufflée, je dis :

— Il faut faire attention quand on embrasse un vampire avec la langue, Nicky.

Celui-ci lécha le sang sur ses lèvres et répondit :

— Je ne suis pas encore habitué aux canines.

— Un baiser sanglant qui laisse un goût de penny en cuivre dans ma bouche.

— Joli, commenta Nicky.

— Jean-Claude sait toujours exactement quoi dire, acquiesçai-je. Je crois que c’est parce qu’il est français.

— Non, ma petite, mon lion. Je suis inspiré par les trésors que je contemple.

— Vous savez que Nathaniel aime mordre, hein ? lança Sin. Nous le regardâmes tous.

— J’ai déjà vu des baisers qui se terminaient avec beaucoup plus de sang que ça, développa-t-il.

— Dans ce cas, nous allons devoir faire mieux, n’est-ce pas, Nicky ? dit Jean-Claude.

— Ouais, il ne faut pas décevoir le gamin.

— Ne m’appelle pas gamin.

— Prouve que tu n’en es pas un, et j’arrêterai.

— Comment ?

Nicky eut un sourire diabolique.

— J’ai quelques idées.

CHAPITRE 30

Nicky se montra très coopératif, mais, au final, Sin considérait tout ça comme une sorte de défi, et rien de ce que Jean-Claude était prêt à faire ne suffit à l'effrayer. Je crois que Nicky aurait accepté de faire des choses qui auraient vraiment fait flipper le tigre-garou, non parce qu'il voulait coucher avec lui – j'étais à peu près certaine que ça n'était pas le cas – mais parce qu'il a l'esprit de compétition très développé. Au jeu du « cap, pas cap », jamais Nicky ne serait le premier à jeter l'éponge.

Autrefois, j'en aurais dit autant de Jean-Claude, mais quelque chose chez Sin éveillait en lui des scrupules que je ne lui connaissais pas. La théorie que c'était, au moins en partie, ce qui m'avait empêchée de tomber amoureuse de Sin était peut-être vraie, mais, si oui, comment pouvions-nous le prouver ou y remédier ? En fait, voulions-nous seulement y remédier ?

Tous nos vêtements avaient valsé ; nous étions nus sur le lit « king size » qu'on venait juste de livrer et dont les draps en soie rouge trop grands (car conçus pour notre précédent lit de taille orgie) étaient soigneusement bordés. Nous avions choisi de rester par-dessus plutôt que de nous empêtrer dedans. Par contraste avec leur couleur écarlate, la peau de Jean-Claude paraissait encore plus blanche et le bronzage estival de Sin encore plus prononcé. Nicky avait l'air presque pâle à côté du tigre-garou, mais pas du tout à côté du vampire, et son œil semblait encore plus bleu que d'habitude, qu'il soit tout près des yeux marine de Jean-Claude ou des prunelles de tigre de Sin.

J'embrassai le visage de Nicky, posant mes lèvres sur la cicatrice de son orbite vide. Il m'entoura de ses bras tandis que je m'allongeais sur lui et se laissa faire comme si j'embrassais la paupière close de son œil intact. J'ai fini par le convaincre que son tissu cicatriciel n'était qu'une texture de son corps, à caresser et à savourer comme les autres.

Quelqu'un se mit à m'embrasser le dos, et un moment je me demandai qui, mais je n'eus pas besoin de regarder pour reconnaître la sensation des lèvres de Jean-Claude sur ma peau. Il parla la bouche contre mes reins, ses mains courant le long de mes hanches de sorte que je me tortillai contre Nicky :

— J'ai besoin que tu te mettes au-dessus, Nicky.

— Il suffit de demander, dit le lion-garou.

Et il nous fit rouler sur le lit si vite que je poussai ce petit cri aigu typiquement féminin.

Tout à coup, je me retrouvai allongée avec Nicky au-dessus de moi. Je partis d'un petit rire nerveux parce que le muscle pèse lourd,

et que je sentais toute la pression de son poids. Il ne me pénétrait pas encore, et se contentait de me clouer au lit. S'il avait voulu me retenir prisonnière, il y serait arrivé. Je n'aurais pas pu me dégager. Cette pensée fit s'accélérer mon cœur et mon pouls. Je déglutis péniblement. Si Nicky ne m'avait pas dominée dans la chambre à coucher, ce moment m'aurait-il effrayée pour de vrai ? Je n'en sais rien, parce que Nicky me domine bel et bien ; du coup, je laissai grandir cette étincelle de peur parce que je savais qu'il apprécierait.

Il inclina sa tête vers moi et renifla bruyamment ma peau.

— La peur donne un meilleur goût à la viande, commenta-t-il d'une voix légèrement grondante.

Quand il releva la tête, ses yeux avaient pris la couleur ambrée des yeux de lion. Il laissa un grondement s'échapper de ses lèvres humaines. J'avais toute confiance en lui, mais le jeu était de se laisser aller à la peur pour le plaisir, comme sur un grand huit. Alors, je ne tentai pas de ravaler le frisson qui me parcourait le corps, cette réaction instinctive venue de la partie la plus primitive de notre cerveau – celle qui sait ce que ça signifie de sentir un prédateur grogner contre la peau de votre gorge.

Sin s'approcha à quatre pattes du côté droit. Il inclina la tête et huma l'air près de mon épaule.

— Elle n'a jamais aussi peur de moi.

— Parce que tu ne sais pas encore t'y prendre, répondit Nicky.

Soudain, je me sentis écrasée.

— Trop lourd, protestai-je.

Jean-Claude apparut par-dessus l'épaule de Nicky, et je compris que j'étais clouée sous leur poids combiné. Si Nicky ne s'était pas légèrement redressé au-dessus de ma poitrine, ils auraient peut-être pu m'empêcher de respirer. Je réussis à articuler :

— Si on était en train de baiser, ça pourrait être sympa, mais, là, vous êtes juste lourds.

Jean-Claude posa sa tête sur l'épaule de Nicky, accentuant encore la pression.

— Nicky, tu veux être en elle quand je me nourrirai ?

— Oui, laissez-moi la faire jouir au moins une fois avant de me mordre, parce qu'après ça je ne tiendrai pas longtemps.

— Comme tu voudras, dit Jean-Claude.

Il me sourit et disparut de mon champ de vision, mais la pression s'allégea assez pour m'informer qu'il n'était plus allongé sur Nicky. Celui-ci put remuer suffisamment pour que je sente que, même s'il faisait semblant pour Cynric, il n'éprouvait aucun désir pour Jean-Claude. Il n'avait pas complètement débandé, mais il n'était pas aussi dur que d'habitude à ce stade.

Je m'attendais à ce qu'il change de position, ou qu'il me réclame

un coup de main – voire un coup de langue –, mais il n'en fit rien. Il remua son bassin, me laissant le choix entre ouvrir les jambes ou me faire meurtrir par son pelvis. Et comme je voulais faire l'amour avec lui je coopérai.

Le temps de s'installer entre mes jambes, il bandait déjà davantage, mais toujours pas suffisamment. Avec la plupart des hommes, si leur érection est insuffisante, vous devez faire machine arrière et prolonger les préliminaires, mais Nicky se dressa en appui sur ses bras stupéfiants, soulevant sa poitrine de sorte que je pus faire courir mes mains sur les muscles sculptés par toutes les heures passés à la salle de sport. Je baissai les yeux au-delà de ses abdominaux saillants jusqu'à ce que je puisse voir le membre qu'il poussait contre moi. Même s'il n'était pas encore très dur, mon bas-ventre se contracta, et je rejetai la tête en arrière avec un petit cri.

Mon regard se posa sur son visage au-dessus de moi. Ses cheveux pendaient en avant, ne dissimulant plus rien. Dans cette position, il ne pouvait pas se cacher. La première fois que je l'avais vu ainsi, il avait baissé la tête et laissé sa frange triangulaire masquer ses cicatrices, mais à présent il soutenait fièrement mon regard. Son œil bleu brillait d'assurance. Il savait que je ne frémirais pas, que je ne me détournerais pas de lui d'un air dégoûté. Qu'il ne verrait rien d'autre sur mon visage qu'un immense désir pour lui.

Avec un sourire, Nicky commença à remuer les hanches comme s'il était déjà en moi. Son sexe frotta contre mon entrejambe. Je le sentis grossir et durcir, et cela m'arracha de petits gémissements avides. Je levai le bassin pour aller à sa rencontre, mais il ne bandait pas encore tout à fait assez. Calé sur un seul avant-bras, il empoigna son membre de l'autre main et en guida l'extrémité en moi. Je faillis protester, mais, dès l'instant où son gland me pénétra, je perdis l'usage de la parole.

Il se mit à aller et venir, son sexe grandissant et durcissant à chaque poussée jusqu'à ce qu'il bande suffisamment pour me baiser. Nous faisions l'amour, mais je fais l'amour avec tous mes hommes. Nicky aime baiser ; il n'y a pas d'autre mot pour ce que nous aimons faire ensemble. Il bougeait de plus en plus vite au-dessus de moi, s'enfonçant si profondément qu'il touchait tous mes points sensibles à chaque allée et venue.

Si Jean-Claude n'avait pas été avec nous, il m'aurait agrippé les poignets et se serait montré plus brutal, mais ce n'est pas le genre de choses qui excite mon fiancé aux cheveux aile de corbeau. Aussi, je pus baisser les yeux et regarder son sexe coulisser à l'intérieur du mien jusqu'à ce que je jouisse en lui hurlant mon plaisir à la figure. Je crois que Nicky fut surpris, mais il parvint à conserver son rythme, si bien que mes orgasmes se succédèrent comme des vagues. J'agrippai ses

bras, et, si un autre de mes amants avait été à sa place, je l'aurais griffé, mais nous avions déjà discuté de ça ensemble, et, même en proie à la jouissance, je n'oubliais pas qu'un soir ou l'autre Nicky me dominerait, et que, si je le faisais saigner maintenant, il me ferait saigner à ce moment-là. Je n'aime pas davantage que lui qu'on me fasse saigner pendant l'amour… sauf d'une manière bien spécifique.

D'une voix claire, mais tendue par l'effort qu'il faisait pour me baiser sans jouir lui-même, Nicky lança :

— Nourrissez-vous maintenant, Jean-Claude. Je ne tiendrai plus très longtemps.

Jean-Claude réapparut derrière lui, mais cette fois leur poids combiné ne fit qu'enfoncer le sexe de Nicky plus profondément en moi, et je hurlai de nouveau. Nicky frissonna, ferma les yeux un moment et dit :

— Allez-y, Jean-Claude.

Jean-Claude rabattit ses cheveux blonds sur le côté pour dénuder la ligne puissante de son cou. Il chuchota en français à l'oreille de Nicky, et je sentis celui-ci se détendre quelque peu. Il bandait toujours en moi et tenait toujours son torse impressionnant en appui sur ses bras musclés, mais je savais que le vampire s'était introduit dans son esprit. Jean-Claude leva la tête.

— Tu es prêt, mon lion ? chuchota-t-il.

— Oui, Jean-Claude, allez-y ! Maintenant !

Le vampire ouvrit grand la bouche, et je vis étinceler ses crocs. Ses yeux étaient entièrement bleus et brillants comme si le ciel nocturne s'était embrasé. Puis il frappa. Ses lèvres se ventousèrent sur un côté du cou de Nicky. Sa bouche se mit à sucer, et sa gorge à déglutir.

Le corps de Nicky réagit en recommençant à aller et venir entre mes jambes. Il était déjà enfoui aussi profondément que possible en moi, et, avec Jean-Claude à moitié allongé sur lui, il n'avait plus guère de latitude de mouvement, mais ce qu'il avait lui suffit pour me baiser vite et fort.

Je hurlai de nouveau, luttant pour ne pas fermer les yeux. Je voulais regarder Jean-Claude boire Nicky, qui avait les yeux clos et le visage flasque comme s'il avait déjà joui alors qu'il bandait plus dur que jamais, si dur… Je jouis encore, et cette fois Nicky hurla avec moi en donnant un dernier coup de reins. Je sentis son sexe convulser en moi au moment de l'éjaculation, et son corps frissonner au-dessus de moi tandis que le vampire buvait son sang.

Nicky finit par s'écrouler, se jetant sur le côté pour ne pas m'écraser la figure avec ses pectoraux. J'appréciai, et pas seulement parce que ça m'éviterait de devoir me frayer un chemin à travers son torse à coups de dent, mais parce que, du coup, je pouvais toujours

voir Jean-Claude.

Mon corps vibrait encore de tous mes orgasmes quand le vampire se redressa, la bouche ouverte assez grand pour que je puisse le voir passer sa langue sur ses canines avec une expression aussi bestiale que celle de n'importe quel métamorphe. Puis son visage redevint magnifique, seuls ses yeux étincelants d'un feu bleu-noir laissant deviner ce qu'il avait laissé échapper l'espace d'un instant.

Jean-Claude m'aida à faire rouler Nicky sur le côté. Le lion-garou resta allongé là, les yeux clos. Sans sa poitrine qui se soulevait et s'abaissait, j'aurais pu le croire mort. Un mince filet de sang coulait depuis les deux petits trous bien propres sur le côté de son cou. Pour qu'ils saignent autant, Jean-Claude avait dû se laisser emporter un peu. On avait tous pris notre pied.

Le vampire était à quatre pattes au-dessus de moi, en érection, et sa seule vue m'arracha un nouveau cri. Je tendis les mains vers lui, mais il les attrapa et réclama :

— Sin, aide-moi à la déplacer près du bord du lit.

— Pourquoi ?

— Pour que tu puisses te joindre à nous. Tu as besoin d'encouragements pour pouvoir nourrir l'ardeur d'Anita.

Au début, je ne compris pas ce qu'il voulait dire, mais Sin me tira et me porta à demi jusqu'au bord du lit, et, soudain, je pigeai. Le tigre-garou ne bandait pas. Son sexe flasque pendait entre ses jambes. Il n'avait pas aimé nous regarder tous les trois. J'ignorais ce qui l'avait perturbé, mais quelque chose l'avait fait ; son manque d'érection le disait assez clairement.

Jean-Claude me déplaça jusqu'à ce que ma tête pende dans le vide et que je regarde le corps de Sin à l'envers. Ce n'est pas l'une de mes positions préférées pour faire une fellation, mais, vu qu'il ne bandait pas encore, ça irait. Je pourrais toujours changer une fois qu'il serait en érection. Du moins, c'était mon plan.

Sin était presque trop grand pour ce lit plus bas que notre lit habituel ; avec ses longues jambes, il dut se pencher en avant et se mettre presque en position de pompes debout pour que je puisse l'atteindre. Jean-Claude me prit par les hanches, et j'empoignai l'arrière des cuisses de Sin avant de gober son sexe si doux et si tiède. J'adore sucer un mec quand il est encore flasque. Pas besoin de faire d'effort pour respirer, pas de risque de suffoquer, juste la sensation de son membre dans ma bouche.

Les mains de Jean-Claude me caressèrent les hanches, et je sentis le bout de son sexe frôler mon entrejambe. Je m'interrompis, la bouche collée contre le pelvis de Sin. Jean-Claude me pénétra. J'étais déjà mouillée de tout ce que j'avais fait avec Nicky, et plus que prête. Sentir Jean-Claude se glisser en moi fut si bon que je gémis avec le

sexe de Sin dans ma bouche. Déjà, il commençait à durcir.

Jean-Claude trouva très vite son rythme et me fit jouir en pleine fellation, si bien que je hurlai autour du membre de Sin. Celui-ci frissonna, et, quand je reculai la tête, il se mit à aller et venir dans ma bouche pendant que je le suçais. Nous adoptâmes notre propre rythme en haut comme Jean-Claude avait trouvé le sien en bas.

— Libère l'ardeur, ma petite. Libère-la pour pouvoir te nourrir de nous deux quand tu viendras.

J'invoquai l'ardeur et la libérai ; je la laissai sortir de sa cage et rugir au-dessus de nous, faisant crier les deux hommes. Jean-Claude me fit jouir avec la seule sensation de son sexe en moi, glissant encore et encore sur ce point sensible juste à l'intérieur, et je hurlai autour du membre de Sin, qui poussait de plus en plus loin dans ma gorge. Je n'avais plus besoin de lutter contre mon réflexe pharyngé à présent, parce qu'avec l'ardeur je n'en ai pas. C'est génial, et ça rend la fellation encore meilleure. J'utilisai mes mains sur le corps de Sin pour l'inciter à baiser ma bouche plus vite et plus fort, enfonçant son pénis long et raide tellement plus loin que je n'aurais pu l'accueillir sans l'ardeur qui me possédait, qui nous possédait tous.

— Ça vient, hoqueta Sin.

— Retiens-toi jusqu'à ce que je lui donne un nouvel orgasme, ordonna Jean-Claude.

Et pour ponctuer ses trois derniers mots il repassa trois fois sur mon point sensible. La pression enfla puis éclata telle une bulle de savon, et je ne fus plus que plaisir tremblant et hurlant entre les deux hommes.

— Seigneur, pitié ! glapit Sin.

— Presque, dit Jean-Claude en me pilonnant de plus en plus vite pour caresser, non plus le point sensible près de mon entrejambe, mais des endroits enfouis plus profondément.

Sin avait cessé de bouger. Je crois qu'il avait peur, s'il continuait à me baiser la bouche, de venir avant Jean-Claude. Donc il restait figé au-dessus de moi. Puisqu'il ne bougeait plus, je me remis à sucer.

— Anita, pitié, je…

— A trois, dit Jean-Claude.

— Vous plaisantez ?

Mais Sin donna un coup de reins pour s'enfoncer dans ma gorge, tandis que Jean-Claude faisait de même pour s'enfoncer entre mes jambes. Une deuxième fois dans la gorge, une deuxième fois entre les jambes. La troisième fois, Jean-Claude ordonna « Maintenant ! », et Sin s'enfouit dans ma bouche aussi loin que possible tandis que je plantais mes ongles dans ses cuisses et ses fesses.

Si j'avais pu, j'aurais hurlé quand Jean-Claude s'enfouit à son tour aussi loin que possible entre mes jambes, et que les deux hommes

éjaculèrent en moi simultanément. Je sentis le sexe de Sin convulser et déverser un liquide chaud dans ma gorge, Jean-Claude en faire autant au fond de mon ventre, et je me nourris d'eux. Je me nourris de leur semence qui coulait en moi. Je me nourris de la sensation de leurs corps qui me pénétraient. Je me nourris de mes ongles plantés dans la chair de Sin, des mains de Jean-Claude posées sur moi. Je me nourris d'eux par tous les endroits où ils me touchaient, et même le bout de mes doigts parut boire le sang de Sin qui s'était infiltré sous mes ongles.

Sin poussa un petit cri au-dessus de moi, puis hurla. J'aime quand les hommes font ça pour moi, c'est si rare ! Et c'était si bon, si merveilleux ! Puis je sentis une vague de pouvoir me submerger, me traverser, et elle ne venait pas de Jean-Claude, mais de Sin. Je ne voyais pas ce qui se passait parce que mon visage était toujours enfoui contre son pelvis, mais son corps produisait un genre de magie nouvelle pour moi.

Je commençai à m'écarter de lui pour ne pas m'étrangler quand l'ardeur refluerait devant ce pouvoir, mais j'étais toujours aveugle contre son corps lorsque la pièce se mit à vibrer. Tout ce que je pus penser, ce fut : *Un tremblement de terre… Il n'y a pas de tremblements de terre à St. Louis*. Puis nous tentâmes frénétiquement de nous dégager et de nous mettre à couvert, mais où se cache-t-on d'un séisme quand on est dans une caverne ?

CHAPITRE 31

Ce n'était pas un tremblement de terre, mais la bosse sous le tapis qui fit trébucher Sin, se révéla être le plancher. Celui-ci s'était fendu et soulevé comme si quelque chose l'avait crevé par en dessous. Or tous les planchers du réseau souterrain sont en roche solide, même si nous en avons recouvert certains.

— Qu'est-ce qui a bien pu faire ça ? demandai-je en regardant la fissure dans la pierre.

Elle n'était pas profonde et ne révélait rien de spécial, mais c'était une ligne presque droite d'environ un mètre cinquante de long et peut-être vingt centimètres de large. Les bords s'étaient soulevés telle une chaîne de montagnes miniature créée par un mouvement tectonique, et dont les vallées ne tarderaient pas à se remplir d'herbe.

Je m'enveloppai de mes bras, mais mon peignoir de soie noire ne me tenait pas très chaud. Jean-Claude avait de nouveau enfilé son épaisse robe de chambre noire avec des poignets et un col en fourrure. Nous nous étions couverts parce que les gardes en poste dans le couloir avaient fait irruption dans la chambre en entendant le plancher se fendre. Ça avait fait le bruit d'une explosion, et ils avaient activé l'alarme générale avant d'entrer en trombe, pâles et prêts à nous défendre contre tout danger. Mais il n'y avait rien à attaquer. Comment défendre vos protégés contre quelque chose qui est capable de fissurer de la pierre sans laisser aucune trace ?

Nicky était parti chercher nos gardes les plus expérimentés en matière de magie et de métaphysique : les Arlequin. Ils avaient passé des siècles à côtoyer la Mère de Toutes Ténèbres et le Conseil vampirique, tous spécialistes de la chose.

— Si nous ne l'avions pas tué, je me demanderais s'il ne s'agit pas d'un avertissement du Trembleterre, lança Jean-Claude.

— Il était capable de raser une ville entière avec un séisme, mais j'ignorais qu'il pouvait faire ce genre de chose, dis-je.

— Moi aussi, mais ça ressemble fortement à son pouvoir.

J'acquiesçai.

— Je suis d'accord, mais, comme je lui ai personnellement découpé le cœur, ça ne peut pas être lui.

— Qui est le Trembleterre ? demanda Sin depuis le fauteuil devant la cheminée.

Comme il n'avait ni peignoir ni robe de chambre sous la main, il avait remis son jean et s'était pelotonné dans le fauteuil, repliant ses longues jambes et ramenant ses genoux contre sa poitrine. Dans cette position, il ne ressemblait plus à l'amant presque arrogant que je

venais de voir à l'œuvre, et me rappelait davantage l'adolescent timide que j'avais rencontré trois ans plus tôt. Je trouvais ça presque réconfortant de voir des traces du jeune Cynric émerger de ce corps désormais si grand et si musclé.

— C'était l'un des membres du Conseil vampirique, et un des plus vieux vampires que j'aie jamais rencontrés jusqu'à Marmée Noire. Il était venu à St. Louis pour tenter de tuer Jean-Claude et prendre le contrôle de la ville, expliquai-je.

— Je croyais que les membres de l'ancien Conseil vampirique renonçaient à la possibilité d'avoir leur propre territoire, fit remarquer Sin en nous regardant par-dessus ses genoux, ses yeux bleu foncé brillant dans la lumière du feu artificiel.

— C'est exact.

— Le Trembleterre ne voulait pas gouverner St. Louis, intervint Jean-Claude. Il voulait prendre le contrôle de mes vampires pour les utiliser comme instruments et provoquer un incident si terrible que les humains auraient révoqué les nouvelles lois, faisant de nouveau de nous des monstres illégaux.

— Pourquoi ? s'étonna Sin. C'est quand même mieux d'avoir des droits, non ?

Ce fut moi qui répondis :

— Il pensait que les vampires légaux finiraient par se répandre à la surface de la Terre et transformeraient tant d'humains qu'ils tomberaient à court de nourriture et s'éteindraient en même temps que leurs proies. Bref, que ça signerait la destruction mutuelle des humains et des vampires.

— Il voulait que nous retournions dans l'ombre où, selon lui, était notre place, ajouta Jean-Claude. Il pensait que l'ancien système garantissait que les vampires resteraient peu nombreux, puisque obligés de se cacher, et qu'il n'y aurait donc pas de risque de surpopulation ou d'extinction de notre unique source alimentaire.

— Les humains et les métamorphes.

— Il ne parlait que des humains, mais oui.

— J'ai écouté les Arlequin. La plupart des vieux vampires considèrent les métamorphes comme des créatures inférieures tous autant que nous sommes.

— C'est une attitude hélas très commune chez les plus âgés d'entre nous.

— C'est nul.

— Oui. Voilà pourquoi je m'efforce d'encourager des attitudes nouvelles et plus progressistes chez eux.

Un des gardes postés près de la porte se racla la gorge, et nous le regardâmes. C'était Emmanuel, un des rats-garous de Rafaël. Il avait des cheveux châtains coupés court, et des yeux gris pâle qui

semblaient encore plus clairs dans son visage perpétuellement bronzé. Ce n'était ni le plus grand ni le plus musclé de nos gardes, mais il excellait dans toutes les disciplines physiques : le combat à mains nues, à l'arme blanche, le tir à l'arme de poing. Il était même doué pour les boulots d'espionnage, et assez séduisant dans le genre propret. Il avait l'air d'un type qui aurait dû se balader sur un campus universitaire en s'inquiétant de son prochain partiel d'algèbre et de l'impact qu'aurait sa note sur sa bourse sportive. Alors qu'en fait il était bien plus dangereux que certains des gardes qui se baladaient en roulant des mécaniques.

— Oui, Emmanuel ? lança Jean-Claude.

— Certains d'entre nous apprécient le mal que vous vous donnez pour obliger les vieux vampires à nous traiter comme des gens.

— Ouais, acquiesça le second garde.

Et je me rendis compte que c'était Harris, le nouveau que j'avais rencontré la veille – ou l'avant-veille, peut-être ? Même s'il était blanc de chez blanc à ma connaissance, ses cheveux avaient presque la même couleur que ceux d'Emmanuel, et ses yeux étaient brun foncé.

— C'est bon de savoir que nos efforts sont appréciés, dit Jean-Claude en inclinant gracieusement la tête.

— Je sais que certains des vieux vampires ici et en Europe ne sont pas trop contents à cause de ça, donc je voulais juste vous dire merci.

Jean-Claude sourit.

— De rien, Emmanuel et… Harry, c'est ça ?

— Harris, monsieur.

— Harris.

— Je vois que votre copain Barry n'est pas avec vous ce soir, fis-je remarquer.

Il grimaça et lutta pour reprendre une expression neutre.

— Ce n'est pas mon copain.

— Nous avons viré Barry et un autre garde, révéla Emmanuel.

— Et on m'a donné une chance supplémentaire de prouver que je ne suis pas comme Barry, ajouta Harris.

— Claudia et Fredo ont décidé de mettre les nouveaux en binôme avec des gardes expérimentés – plus de bleus ensemble.

J'acquiesçai.

— Bonne idée.

On frappa à la porte, et celle-ci s'ouvrit avant que nous puissions répondre. C'était Nicky qui revenait avec Magda et son Maître, Giacomo. Celui-ci était plus grand que tout le monde dans la pièce, Sin excepté. Il avait des épaules aussi larges que celles de Nicky, ou presque, mais, alors que le torse de Nicky fait un triangle comme celui de presque tous les bodybuilders, Giacomo étai bâti comme un réfrigérateur à l'ancienne, un grand rectangle de muscles.

On aurait pu le croire moins costaud que Nicky, parce que ses muscles étaient couverts d'une petite couche de gras, mais on se serait trompé. J'ai vu ces deux-là faire des concours d'haltérophilie à la salle de sport. Les autres gardes parient sur qui soulèvera le plus de fonte ou fera le plus de répétitions. Chaque fois, c'est comme si la pièce rétrécissait autour d'eux.

Giacomo mit un genou en terre devant Jean-Claude.

— Comment pouvons-nous vous servir, mon Roi ?

Magda s'était agenouillée elle aussi, alors qu'elle ne le fait presque jamais quand Giacomo n'est pas avec elle. Si elle trouvait que c'était une marque de respect excessive, elle se débrouilla pour n'en rien laisser paraître en gardant la tête baissée. Giacomo était son Maître métaphysique, et il le resterait jusqu'à la mort de l'un des deux. Le mariage ne peut pas rivaliser avec la magie en termes de longévité.

— Relève-toi, Giacomo. Je t'ai déjà dit que ces formalités n'étaient pas nécessaires en privé.

Le vampire leva vers nous son visage rond, au milieu duquel brillait un œil brun tandis que l'autre, d'un bleu laiteux, était enchâssé dans des plis de chair. La cicatrice qui barrait le côté droit de son visage décrivait une courbe depuis son sourcil jusqu'à sa joue. Je pensais qu'il serait aveugle de cet œil, et certains des autres gardes sont partis du même principe à l'entraînement. Ils ont essayé de l'attaquer par la droite et Giacomo leur a botté le cul parce qu'il y voit encore de ce côté – pas aussi bien que de l'autre, mais il y voit quand même.

Giacomo se releva avec un sourire contagieux. Nicky se tenait juste derrière lui et Magda. Il avait encore les cheveux rabattus sur un côté, si bien que son orbite droite vide était visible. Les deux colosses se tenaient là avec leurs cicatrices différentes au même endroit, et c'était un spectacle frappant. Deux hommes d'une telle carrure avec des blessures similaires... Quelles étaient les chances que ça arrive ?

Nicky entraîna Magda et Giacomo vers la fissure dans le sol. Ils l'observèrent un moment, puis Giacomo se pencha vers Nicky et chuchota quelque chose. Nicky ordonna à Emmanuel et Harris de retourner se poster dans le couloir, et ils obtempérèrent, même si Emmanuel jeta un coup d'œil derrière lui avant de fermer la porte.

— Pourquoi on a besoin d'intimité ? demandais-je.

— Parce que je sais qui a fait ça, répondit Giacomo.

— Qui ? lança Sin en nous rejoignant, Jean-Claude et moi.

— Toi.

Le tigre-garou cligna des yeux.

— Je ne comprends pas de quoi tu parles. Je n'ai pas le pouvoir de faire... ce genre de chose, dit-il avec un geste vague en direction de la fissure.

— Est-ce que tu as senti un jaillissement de pouvoir juste avant que ça se produise ? interrogea Magda.

— On faisait l'amour. Je ne pensais à rien d'autre.

— Mais moi j'ai senti un jaillissement de pouvoir qui venait de lui, intervins-je.

— Ce n'était que ma bête, Anita. Tu sais que l'orgasme est l'un des moments où elle se rapproche le plus de la surface.

— Oui, je sais. C'est pour ça que tous les gentils petits métamorphes garçons et filles sont enchaînés la première fois qu'ils couchent avec quelqu'un, pour ne pas risquer de le tuer par accident.

— C'est ça que tu as senti.

— Est-ce que tu as changé de forme ? s'enquit Magda.

Sin secoua la tête. Giacomo nous dévisagea.

— Mon Roi, avez-vous senti quelque chose émaner du jeune prince ?

— Comme il vient de le dire, nous étions en train de faire l'amour avec Anita. Le moment où elle nourrit l'ardeur est toujours magique. Du coup, on ne remarque pas grand-chose d'autre.

— Ça submerge pas mal, oui, acquiesça Magda.

— Dans ce cas, il est possible que le jeune prince ne se soit pas rendu compte de ce qui se passait.

— Ce n'est pas moi qui ai fait ça, insista Sin en désignant la fissure.

— Tu es un tigre bleu de sang pur.

— Je sais.

— La terre est l'élément que contrôlait ton clan.

— Je sais que c'est la terre pour le tigre bleu, le feu pour le rouge, le métal pour le blanc, l'eau pour le noir et le soleil pour le doré ou les autres clans, récita Sin comme si on l'avait forcé à mémoriser tout ça à l'école alors qu'il n'en avait aucune envie.

— Tu as déjà vu Crispin appeler la petite foudre entre ses mains ?

— C'est à peine plus que de l'électricité statique.

— Mais ça reste une manifestation du pouvoir de son clan, qu'il peut produire depuis qu'il est devenu le tigre blanc à appeler d'Anita, de la même façon que le prince du clan rouge peut désormais invoquer du feu.

— Une décharge d'électricité statique et une flamme pas plus grande que celle d'une allumette, ce n'est pas la même chose que fendre un plancher en pierre, contra Sin en désignant de nouveau la fissure.

Je sentais sa peur bouillonner dans mon ventre.

— Notre nouvelle Reine n'a pas vu le prince rouge depuis plus d'un an, et Crispin n'a plus la chance de compter au nombre de ses amants, mais elle a beaucoup d'admiration pour toi, répondit Giacomo

avec une telle politesse qu'on aurait pu croire qu'il parlait de tout autre chose que de sexe.

— Attends un peu, coupai-je. Tu veux dire que Sin est plus puissant parce que je couche régulièrement avec lui ?

— Oui, parce que telle est la monnaie de ta lignée vampirique. Si tu descendais d'une autre lignée, un autre type de proximité aurait produit un effet similaire.

— Donc, si Anita couchait plus souvent avec les deux autres, leur pouvoir grandirait aussi ? interrogea Magda.

— Je le crois.

— Alors, pourquoi le pouvoir de Dem n'a-t-il pas grandi ? Il partage régulièrement son lit et celui de Jean-Claude.

— Il a la possibilité de se changer en lion outre sa forme de tigre doré, et il a également conféré une deuxième forme animale à Micah. Donc son pouvoir a bel et bien grandi, affirma Giacomo.

— Crispin et le tigre rouge ont tous les deux manifesté leur nouveau pouvoir il y a des années. Moi, il ne m'était jamais rien arrivé de pareil, insista Sin.

— Certaines choses prennent du temps.

— Domino et moi avons couché avec Anita la même nuit, quelques mois après Crispin. Veux-tu dire que lui aussi va acquérir un nouveau pouvoir ?

— Je n'ai jamais entendu parler d'un tigre de sang-mêlé manifestant le pouvoir d'une de ses lignées d'appartenance.

— Donc, parce que Domino est moitié noir et moitié blanc, il ne devrait pas hériter de la magie des clans ? reformulai-je.

— Du temps où les clans de tigres étaient à l'apogée de leur puissance, seuls les individus de sang pur parmi eux étaient capables d'utiliser leurs sorts.

— Alors, pourquoi ça a mis aussi longtemps à se déclencher chez Sin ?

— Parce qu'il était trop jeune.

— Il est légalement adulte depuis deux ans.

— Le statut d'adulte tel que défini par les critères modernes n'est qu'un nombre arbitraire. Dans ce pays, j'ai vu des adolescents très mûrs avant d'atteindre dix-huit ans, et des adultes qui semblaient coincés dans une enfance perpétuelle.

— Tu veux dire que ça prouve que je suis un tigre bleu adulte ?

— Oui, Cynric, c'est exactement ce que je veux dire.

— Sin, pas Cynric, dit-il automatiquement.

— C'est ton choix, mais prince Cynric, ça sonne mieux que prince Sin.

— Prince Sin, ça fait nom de rock star, dis-je en souriant et en prenant la main du tigre bleu pour ne pas qu'il se vexe.

— Plutôt nom de star de porno, rectifia Nicky.
— Je ne suis prince de rien du tout. Juste Sin.
— Légalement, c'est toujours Cynric, déclara Jean-Claude.
Sin fronça les sourcils, et de nouveau je revis le jeune Cynric, beaucoup plus boudeur que maintenant. Ce n'était pas ce genre de réaction qui allait lui valoir un anneau en cuivre – oh ! Pardon, en or. Jean-Claude n'offrirait jamais un bijou aussi bon marché qu'un anneau en cuivre.
— Quel que soit le nom qu'on te donne, tu es devenu assez adulte pour acquérir ton pouvoir sur la terre, dit Giacomo.
— Ou peut-être est-ce parce que, pour la première fois, il a été intime avec Anita et moi en même temps ? suggéra Jean-Claude.
— Possible.
— Tu as dit toi-même que Dem avait acquis du pouvoir, et il est notre amant à tous les deux.
— Fortune aussi, et elle n'a toujours aucun pouvoir sur la terre alors qu'elle est plus vieille que moi de quelques siècles, répliqua Sin.
— Mais elle n'est pas le tigre bleu à appeler d'Anita, répliqua Giacomo. Toi, si.
— Si c'est moi qui ai fissuré le sol, je ne l'ai pas fait exprès et je ne sais pas comment recommencer.
— C'est comme avec ta bête intérieure, Cynric… Sin. Tu apprendras à contrôler ce pouvoir et à mieux l'utiliser avec un peu d'entraînement.
— Si c'est bien mon pouvoir, à quel point va-t-il être dangereux ? Parce que ma forme de tigre pourrait tuer des gens si je ne la maîtrisais pas. Selon la légende, les tigres bleus pouvaient provoquer des tremblements de terre qui détruisaient des armées entières. C'est une exagération, pas vrai ?
— Non, pas du tout. Je me suis tenu au sommet d'une montagne, et j'ai vu dix des tiens invoquer leur magie ensemble pour soulever la terre contre une armée ennemie. Seul, tu ne pourrais pas faire tant de dégâts, même si tu étais bien entraîné. Je me réjouis de voir que le clan qui t'a élevé t'a raconté l'histoire de ton peuple, mais tu ne dois pas craindre tes pouvoirs.
— La Reine Bibiana a fait en sorte que je connaisse l'histoire de tous les clans. Nous pensions que les tigres dorés s'étaient éteints il y a des siècles, donc elle voulait que le clan blanc, le sien, sache tout ce qu'il y avait à savoir pour pouvoir diriger les autres en cas de besoin.
— Je ne suis pas sûr que les autres clans accepteraient.
Sin haussa les épaules.
— Elle voulait qu'on soit prêts, juste au cas où. Elle savait que la Reine des tigres rouges n'enseignait les légendes à personne, parce qu'elle avait posé la question. Leur Reine pensait que les légendes

n'étaient plus d'actualité parce que les tigres dorés avaient disparu, et que les seuls tigres bleus et noirs connus avaient été réduits en esclavage par les Arlequin qui servaient la Mère de Toutes Ténèbres, notre plus grande ennemie. Pardon pour l'esclavage, je ne veux pas t'offenser.

— Je ne le suis pas. Du vivant de la Mère de Toutes Ténèbres, nous étions tous ses esclaves, obligés d'exécuter ses plans et de faire ses caprices.

— Arlequin ou non, nous avons tous été esclaves d'un vampire ou l'autre en notre temps, déclara Jean-Claude.

Giacomo s'inclina devant lui.

— De sages paroles, Votre Altesse, et si vraies !

— La raison principale pour laquelle Bibiana envoie des agents partout à travers le monde, c'est de trouver des survivants des clans perdus, rappela Sin.

— J'aurais dit qu'il n'en existait pas, et pourtant tu es là, jeune prince. Les nouveaux tests génétiques ont prouvé que ton sang était aussi pur que celui de Fortune, qui était à ma connaissance la dernière représentante du clan bleu.

Quelque chose dans la façon dont Giacomo regardait Sin ne me plaisait pas. Il était plus vieux de Jean-Claude d'un paquet de siècles, et il aurait dû mieux contrôler son expression, mais j'ai remarqué que beaucoup d'Arlequin ne sont pas doués pour ça. Quand j'ai interrogé Echo à ce sujet, elle m'a répondu :

— Nous portions un masque la plupart du temps. Personne ne voyait notre visage sinon lorsque nous jouions un rôle pour collecter des informations – auquel cas, nous nous faisions passer pour des humains et nous avions besoin d'exprimer des émotions.

Je suppose que ça se tenait.

— J'avais presque deux ans lorsqu'on m'a abandonné sur les marches d'une église. J'étais bien nourri et bien habillé, un bambin tout à fait normal et heureux. Quelqu'un avait pris soin de moi tout ce temps.

— Des rumeurs disaient qu'il y avait des tigres de sang pur dans ce pays, mais ce n'est pas nous qu'on a envoyés voir, dit Magda.

— Bibi pensait que soit mes parents m'avaient abandonné pour me sauver des gens qui les pourchassaient, soit ils étaient morts et la personne qui m'avait déposé là n'avait pas eu envie de s'occuper d'un jeune enfant.

Je passai mes bras autour de la taille nue de Sin pour l'étreindre. Il baissa la tête vers moi, mais il avait toujours cette expression mi-colérique mi-boudeuse, et, dans ses yeux bleu foncé, je lisais les questions qui le hantaient. *Comment ont-ils pu m'abandonner, Pourquoi ? Est-ce à cause de quelque chose que j'ai fait ? Pourquoi n'ont-*

ils pas voulu de moi ? Tous les enfants ignorants de leur passé doivent se poser les mêmes.

Jean-Claude agrippa l'épaule de Sin. Je m'attendais à ce qu'il nous enlace, mais il n'en fit rien, conservant une distance presque artificielle avec nous. J'ôtai un bras de la taille de Sin pour le passer autour de celle du vampire et tentai de l'attirer vers nous pour un câlin de groupe, mais il résista.

Sin le dévisagea.

— Vous avez peur de me serrer dans vos bras. Pourquoi ?

— Disons que je ne sais plus vraiment comment me comporter avec toi.

Une expression de douleur absolue passa sur les traits de Jean-Claude, et l'émotion qui irradiait de lui enfonça les boucliers entre nous. Il était triste et effrayé d'avoir gâché une relation à laquelle il tenait. Soudain, il me parut très jeune, parce qu'il n'avait pas anticipé que coucher ensemble avec moi, même sans se toucher directement, changerait à ce point les choses entre Sin et lui.

Nicky s'approcha et nous entoura tous de ses grands bras.

— Ne commencez pas à flipper, Jean-Claude.

Le vampire hésita un instant et finit par tous nous étreindre en un câlin qui n'avait rien de sexuel. C'était juste… réconfortant. Ça nous rappelait que nous étions une famille.

Les épaules musclées de Sin se mirent à trembler, et je mis une seconde à me rendre compte qu'il pleurait. Jean-Claude toucha son visage et essuya ses larmes avec les doigts. Son regard n'avait rien de séducteur ; c'était toujours celui que tonton Jean-Claude portait sur son neveu bien-aimé, et la raison pour laquelle il ne pourrait pas lui passer la bague au doigt. Sin devait décider s'il était prêt à perdre Jean-Claude en tant que substitut paternel pour faire de lui un partenaire romantique, parce qu'il ne pouvait pas avoir les deux à la fois.

CHAPITRE 32

Pour tout un tas de raisons, nous fîmes nos au revoir au *Cirque* plutôt qu'à l'aéroport. Un, c'était plus logique du point de vue de la sécurité. Deux, nous aurions déjà besoin de deux gros SUV pour nous transporter avec tous nos bagages. Trois, nous pourrions nous montrer aussi démonstratifs que nous voulions sans risque que quelqu'un prenne une photo avec son téléphone et la publie sur Internet. Jean-Claude est le vampire des rêves de toutes les Américaines, et certains sites de ragots sont prêts à payer pour ce genre de chose.

Les autres gardes avaient monté nos bagages jusqu'au parking telle une file de fourmis musclées montant et redescendant le long escalier des souterrains. Ils avaient tout chargé dans les véhicules qui nous attendaient dehors, et à présent nous devions y aller.

Jean-Claude et moi nous étions déjà embrassés en privé, mais, en le voyant devant moi, j'eus envie de recommencer. Il s'écarta de moi et toucha la bague à ma main gauche, un anneau en platine et or blanc incrusté de diamants blancs et d'un gros saphir ovale. Toutes les pierres sont serties à l'intérieur du métal de façon que rien ne dépasse et ne risque de s'accrocher où que ce soit, y compris aux gants en latex que je dois porter sur les scènes de crime. La bague est quand même belle et brillante, mais elle a ce côté pratique nécessaire pour mon boulot. La plupart des flics portent un anneau tout simple ou rien du tout pendant leur service, mais Jean-Claude voulait que je garde la sienne tout le temps, et il ne pouvait pas m'offrir un simple anneau en or. Il aime trop les trucs étincelants.

— Ma petite, dit-il en la faisant tourner à mon doigt. Je n'aurais jamais cru te voir porter ma bague, et maintenant, tout ce dont j'ai envie, c'est d'y ajouter une alliance.

— On y travaille, dis-je en levant les yeux vers ce visage d'une beauté presque douloureuse.

— Oui. Oui, en effet, convint-il avec un grand sourire.

J'ai partagé suffisamment de ses pensées pour savoir qu'il me trouve tout aussi belle, sexy et désirable, mais je ne le comprends toujours pas. Certes, je suis douée pour le sexe, mais une sacrée emmerdeuse dans un tas d'autres domaines. Et il est l'un des hommes les plus séduisants du monde depuis des siècles. Comment une femme mortelle, ou n'importe quelle femme d'ailleurs, peut-elle rivaliser avec ça ?

Nathaniel posa sa main sur les nôtres pour toucher lui aussi la bague.

— C'est un anneau de promesse non seulement entre Anita et

vous, mais entre nous tous.

Il leva son visage pour réclamer un baiser, et qui aurait pu refuser un baiser à Nathaniel ? Jean-Claude l'embrassa, et le simple fait de les regarder de si près alors que nos mains se touchaient contracta des choses dans mon bas-ventre. Ce fut un baiser moins chaste que celui qu'ils avaient partagé dans la chambre quand Damian était avec nous, et je songeai que, chaque fois, c'était Nathaniel qui avait passé la seconde, pas Jean-Claude. Le grand séducteur se laissait-il séduire ? Ça ne me posait pas de problème. Le fait que les hommes de ma vie soient proches les uns des autres joue généralement en ma faveur. Micah ne partage pas toujours cet avis, mais il n'était pas là pour le moment, et je profitai d'être aux premières loges pour le spectacle.

— Jean-Claude, tu ne peux pas les laisser se rendre sur son île, lança une voix derrière nous.

C'était Asher. Grand, pâle, séduisant, avec de longs cheveux dorés cascadant sur ses épaules. Rien ne pourra jamais entamer sa beauté physique, mais cela ne fait pas tout.

Les gardes du corps se raidirent, parce que, la dernière fois que nous avions interagi avec Asher, ça avait très mal tourné. Je savais qu'ils avaient reçu l'ordre de ne pas nous laisser seuls avec lui. Son instabilité émotionnelle le rendait dangereux, et pas juste pour notre cœur.

— C'est pour mon travail, Asher. Jean-Claude ne peut pas me dire ce que j'ai le droit de faire ou non.

Ma voix trahissait ma colère. Nathaniel avait raison : Asher nous manquait en tant que dominant dans le donjon. Le trio que nous formions, Jean-Claude, lui et moi me manquait, et je détestais n'avoir trouvé personne pour le remplacer dans ce rôle. Le contraire de l'amour n'est pas la haine : c'est l'indifférence, et Asher ne m'était pas encore indifférent. Ce qui m'énervait au plus haut point.

Il avait rabattu ses cheveux devant une moitié de son visage tel un voile doré qui, comme la plupart des voiles, était conçu pour dissimuler des choses. Ses yeux sont d'un bleu aussi clair que ceux de Jean-Claude sont foncés, un bleu brillant et glacial. J'en devinais un à travers le rideau de sa chevelure, mais l'autre était bien visible, serti dans un visage si beau qu'il avait servi de modèle à des artistes pour peindre des anges et des dieux.

— J'ai toujours respecté ton travail, Anita. Quelles que soient les erreurs que j'ai commises par le passé, je n'ai jamais eu l'audace d'interférer avec ta carrière, et je ne le ferai pas non plus aujourd'hui. Mais ne ramène pas Damian à son ancienne Maîtresse, et ne lui donne pas Nathaniel.

— Nous ne ramenons pas Damian à son ancienne Maîtresse, et nous n'allons certainement pas donner qui que ce soit à Celle-qui-l'a-

créé – à plus forte raison Nathaniel.

Asher tendit une main vers nous, mais c'était Jean-Claude qu'il regardait bien en face.

— Jean-Claude, tu as été à sa merci tout autant que moi. Tu sais ce qu'elle est et de quoi elle est capable. Au nom de tout ce qui est sacré, de tout ce qui reste de nous, ne remets pas notre mignon aux yeux lavande entre ses mains.

— Je ne suis plus ton mignon aux yeux lavande, Asher, répliqua Nathaniel.

Les yeux du vampire se mirent à briller de larmes contenues.

— Et c'est ma faute, ma faute si tu t'es éloigné de moi. Tu ne peux pas savoir combien je regrette ce que j'ai fait ces derniers mois. Seule la perte de Julianna me tourmente davantage.

Nous le dévisageâmes tous. La perte de Julianna était la grande tragédie qui les avait séparés, Jean-Claude et lui. Elle était le cœur de leur trio, et ce cœur était mort avec elle.

— C'est une grande déclaration, mon ami, à condition quelle soit sincère.

— Je te jure que j'en pense chaque mot, Jean-Claude.

— Tu me donnes ta parole d'honneur ?

— Oui.

Asher est assez âgé pour que sa parole d'honneur signifie quelque chose. Les vieux vampires ne faisaient pas confiance aux parjures, et les condamnaient même parfois à mort.

— Ce n'est pas ton genre de manifester une contrition aussi soudaine, fit remarquer Jean-Claude.

— Je rumine depuis des semaines, mais sans parvenir à décider… à trouver un moyen de vous convaincre. Puis j'ai appris ce qu'Anita comptait faire. Peu m'importe que vous me croyiez ou pas, je préférerais renoncer à Nathaniel pour toujours que de le laisser à cette maudite… bête.

Depuis le début de cette conversation, c'était la première chose intéressante qu'il disait, de mon point de vue.

— Tu parles au sens littéral ? demandai-je. Celle-qui-a-créé-Damian est-elle assez âgée pour être à la fois une vampire et une lycanthrope, comme la Mère de Toutes Ténèbres ? Et fais-tu allusion à une vraie malédiction, ou exagères-tu seulement ?

Asher secoua la tête, et ses cheveux se balancèrent juste assez pour laisser entrevoir les cicatrices qu'ils dissimulaient. Asher utilise ses cheveux un peu comme Nicky, à cela près qu'il les laisse juste cascader devant la moitié droite de son visage. Évidemment, il a plus à planquer que Nicky. Même si ses deux yeux sont encore intacts, il garde des traces de brûlures à deux centimètres du coin de sa bouche sensuelle. Elles descendent le long de sa joue et sautent son cou mais

ravagent le côté droit de sa poitrine, qui ressemble à de la cire fondue et de nouveau durcie. L'eau bénite agit comme de l'acide sur la chair des vampires, et c'est bien de l'eau bénite que l'Église a utilisée pour tenter de chasser le démon hors d'Asher il y a des siècles.

— C'est une bête dans l'ancien sens du terme, un monstre, mais elle ne peut pas adopter de forme animale, me détrompa Asher. C'est une vampire et nous sommes tous maudits par nature, mais au-delà de ça, simple exagération de ma part, comme tu dis.

— Nous étions avec elle il y a quelques siècles. Tu exagères beaucoup, déclara Jean-Claude.

— Je suis resté avec elle plus longtemps que toi, répliqua Asher.

Jean-Claude nous enlaça, Nathaniel et moi. Pour se réconforter ou pour faire enrager Asher ? Je l'ignorais, et je m'en fichais. Les deux me convenaient. Asher méritait qu'on lui rappelle qu'il s'était si mal conduit qu'il nous avait tous perdus d'un coup d'un seul.

— Après ta fuite vers le Nouveau Monde, Belle avait moins besoin de moi. Elle ne pouvait plus m'utiliser pour te tourmenter.

— Nous avons déjà discuté de ça, dit Jean-Claude sur un ton sérieux et mécontent.

Ses bras se crispèrent autour de nous, et nous passâmes chacun un des nôtres autour de sa taille pour être aussi proches de lui qu'il semblait le vouloir. Son calme n'était qu'une apparence.

— Je ne dis pas que c'était ta faute. Je t'explique juste qu'elle a moins fait attention à moi à partir de ce moment.

— Tu sais que je suis désolé pour tout ce qui s'est passé entre nous à l'époque.

— Oui, je sais, et je suis désolé de t'avoir tenu responsable toutes ces années, mais ce n'est pas la question ce soir. Je n'ai pas été échangé contre Damian quelques heures par nuit comme toi et moi jadis : je suis resté entre ses mains, prisonnier d'elle pendant des mois. Damian était là.

— Aucun de vous deux ne m'en a jamais parlé.

— Nous avions juré de ne même pas en parler entre nous. Te rappelles-tu comme elle pouvait être effrayante quand nous passions ne serait-ce que quelques heures avec elle lorsqu'elle rendait visite à Belle ?

Jean-Claude enfouit son visage dans les cheveux de Nathaniel comme s'il en respirait l'odeur de vanille pour se réconforter. Moi aussi, ça m'arrive de le faire.

— C'est justement parce que je me rappelle ces heures terribles que j'ai négocié pour qu'elle libère Damian et me laisse l'amener ici.

— Alors, imagine-toi rester avec elle pendant des mois.

Jean-Claude secoua la tête.

— Je ne peux pas. Il m'est déjà arrivé suffisamment d'horreurs

pour que je ne souhaite pas en créer d'autres dans ma tête.

— Trois mois. C'est la peine que j'ai dû purger en tant que membre de son entourage en Irlande. On m'avait prévenu que je pourrais très bien mourir à l'aube du premier jour et ne plus jamais me réveiller. Cela m'a effrayé les premières semaines, puis je me suis mis à plus ou moins espérer que ça arrive.

— Nous avons partagé certains des souvenirs de Damian, et ils sont assez terribles, mais… pourquoi ne te serais-tu pas réveillé au crépuscule ? demandai-je. T'ont-ils dit ça juste pour te faire peur ?

— Certains des vampires qui se sont rendus en Irlande ne se sont pas réveillés après leur première nuit là-bas. Nul ne sait pourquoi, mais c'est comme si la terre elle-même était hostile à nos semblables.

— On n'arrête pas de me dire que ma nécromancie pourrait ne pas fonctionner en Irlande, ou qu'elle n'est pas censée le faire, et que le vampirisme n'y est pas aussi contagieux.

— Pour les zombies, je ne sais pas. Si quelqu'un pouvait les relever là-bas, ce serait toi, mais ils ont raison au sujet des vampires. Même si tu infliges trois morsures à un humain pendant trois nuits différentes et que tu le vides de son sang la troisième fois, ça ne garantit pas qu'il deviendra l'un de nous. J'ai vu une demi-douzaine de gens qui auraient dû se relever en tant que vampires et qui ne l'ont pas fait.

— Leur corps a-t-il commencé à pourrir ?

Asher dut réfléchir un moment.

— Je sais qu'elle en a conservé deux assez longtemps et qu'ils se sont décomposés. Elle s'est débarrassée des autres beaucoup plus vite.

— Pourquoi avait-elle gardé ces deux-là ? Que voulait-elle en faire ?

L'expression d'Asher ne fut destinée qu'à Jean-Claude, comme si elle pouvait tout exprimer sans qu'il ait besoin de prononcer le moindre mot.

— Qu'est-ce que tu essaies de lui dire ?

— Espérait-elle que les corps se relèveraient en tant qu'autre chose ? suggéra Jean-Claude.

— Une des raisons pour lesquelles elle me voulait – je veux dire, hormis la plus évidente –, c'est qu'elle avait besoin d'un vampire qui ne soit pas de sa propre lignée. Elle espérait que je parviendrais à en fabriquer d'autres pour elle, mais ça n'a pas mieux fonctionné pour moi que pour ses rejetons.

— Tu l'as déjà vue essayer de créer un vampire elle-même ? interrogeai-je.

— Oui. Elle a réussi une fois, mais la deuxième fois sa victime ne s'est pas relevée.

— Ça aurait été bien que Damian m'informe que tu avais été en

Irlande. Ça aurait pu m'être utile.

— Lui et moi n'avons jamais été amis, mais nous avions juré que, si jamais cette histoire arrivait sur le tapis, chacun de nous en raconterait sa moitié sans impliquer l'autre.

— A mon avis, intervint Nathaniel, Damian se débat si fort contre ses propres peurs qu'il n'a même pas pensé que ces informations pourraient vous être utiles, à toi et à la police locale.

Je lui jetai un coup d'œil et sentis mon irritation retomber. Si Asher avait peur à ce point de la Méchante Sorcière d'Irlande, Damian devait être carrément pétrifié.

— Alors, il le cache très bien, y compris sur le plan métaphysique, dis-je.

Nathaniel acquiesça.

— Il est très courageux.

— En effet.

Bordel ! ajoutai-je par-devers moi.

— Du coup, est-ce qu'on met Echo et Giacomo en danger en les emmenant en Irlande ? s'enquit Nathaniel.

— Merde ! jurai-je.

— Je ne crois pas, répondit Jean-Claude.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— La raison pour laquelle je risquais de ne pas me réveiller, c'est que je n'étais pas un Maître vampire, déclara Asher. Les Arlequin sont tous des Maîtres qui ont renoncé à leur droit d'avoir leur propre territoire pour devenir des membres permanents de la garde royale.

— Évidemment, acquiesçai-je en réprimant l'envie de me frapper le front. Ils ont tous un animal à appeler, ce qu'un vampire ne peut avoir que s'il est un Maître.

— Damian excepté, tu n'emmènes que des Maîtres, dit Jean-Claude.

— D'accord. C'est bon de savoir que je ne fais courir de risque à personne.

— Mais si je comprends bien ce qui se passe, il y a une épidémie de vampires en Irlande.

— Il y en a un groupe à Dublin, rectifiai-je, et des gens disparaissent chaque nuit.

— Mais les nouveau-nés ne sont jamais des Maîtres, fit remarquer Asher.

— Donc il ne devrait pas y en avoir beaucoup en Irlande.

— Non, il ne devrait pas.

— Quelqu'un a mentionné pourquoi les vampires ne se relèvent pas comme ils sont censés le faire, là-bas ? demandai-je.

Asher réfléchit en regardant le sol et en fronçant les sourcils, mais il finit par secouer la tête.

— Non, j'ai juste entendu que ça avait un rapport avec la terre, parce qu'elle n'aimait pas nos semblables.

— Les Arlequin nous ont dit qu'en Irlande la terre était plus vivante à cause de la concentration élevée de magie Fey et que c'était pour ça que les morts ne se relevaient pas.

— Alors pourquoi se relèvent-ils maintenant ?

— Une des théories qu'on a évoquées, c'est que la magie sauvage serait en train de s'estomper en Irlande, comme elle l'a déjà fait à travers le reste du monde. Elle commencerait par disparaître des villes, or c'est là que sont apparus les nouveaux vampires jusqu'ici.

— Je n'ai pas d'avis sur la question, mais je sais que ce que tu décris n'aurait jamais pu arriver quand Ma Dame était à l'apogée de son pouvoir. Il a dû se passer quelque chose.

Je faillis demander à Asher si elle l'avait forcé à l'appeler ainsi, mais je m'abstins. Ce qui était fait était fait ; inutile de retourner le couteau dans la plaie.

— Nous allons justement en Irlande pour découvrir quel est le problème et y remédier.

— Tu sais pourquoi elle voulait que je vienne en Irlande avec elle, Anita ?

Je haussai les épaules.

— Tu es très beau et doué au lit.

En temps normal, cela aurait fait sourire Asher de plaisir, mais pas ce soir-là. Il écarta ses cheveux sur le côté pour montrer la moitié droite de son visage. Il le fait si rarement que je sursautai presque. Ses cicatrices ne sont pas si horribles ; nous le trouvons tous magnifique quand même, mais, lui, elles l'obsèdent.

Il laissa retomber ses cheveux, sans toutefois essayer de se planquer derrière.

— Elle voulait ça, ma beauté ravagée.

Il souleva le bas de sa chemise trop grande, révélant les cicatrices plus prononcées qui recouvraient tout ce côté de son torse de la poitrine jusqu'à la ceinture, creusant des sillons dans sa peau rugueuse. L'autre côté était toujours aussi lisse et parfait que le jour où Jean-Claude avait rencontré Asher pour la première fois. J'ai partagé certains de ses souvenirs ; je sais à quoi Asher ressemblait avant que l'Eglise ne tente d'exorciser le démon en lui.

— C'était son grand plaisir, de contempler une beauté détruite. Souvent, elle nous chuchotait ce qu'elle nous ferait, à Jean-Claude et à moi, si elle le pouvait.

Après avoir vu ce que les Inquisiteurs m'avaient infligé, elle a dit qu'elle n'aurait pas fait mieux elle-même, que c'était parfait.

Jean-Claude tendit une main vers lui.

— Ne te torture pas, mon ami.

Asher laissa retomber sa chemise.

— Certains la croient bienveillante parce qu'elle recueille ceux qui sont abîmés et les prend pour amants. Beaucoup d'entre nous pensent que personne ne nous aimera plus jamais, donc certains considèrent sa réaction comme un miracle. Je l'ai vue recueillir une femme qui avait perdu un membre dans un accident. Elle n'aimait pas les femmes ; elle l'avait amenée pour servir de maîtresse à certains d'entre nous. Mais elle se lassait très vite la plupart du temps, et, si elle ne retrouvait pas quelqu'un d'aussi abîmé que moi ou que cette femme, elle le créait.

— Comment ça, « elle le créait » ? interrogea Nathaniel.

— Une fois, elle a trouvé une jeune femme, une beauté brune qui aurait été digne d'appartenir à la cour de Belle. Ce n'était plus le cas une fois que Ma Dame en a eu terminé avec elle. Elle l'a gardée comme servante. La torture lui procure une excitation sexuelle, mais elle savourait la simple proximité de cette femme à la beauté gâchée.

— Damian a dit qu'elle ne supportait pas que quiconque soit plus beau qu'elle, me souvins-je.

— Et tu voudrais aller là-bas avec Nathaniel, Méphistophélès et Damian ! Même Echo ne devrait pas approcher de Ma Dame. Chacun de vous représenterait pour elle une tentation de créer son idéal de beauté détruite. Nicky serait parfait avec son œil manquant et ses cicatrices. Lui, au moins, il n'aurait pas à craindre qu'elle le touche davantage.

— Attends. Damian est resté avec elle pendant des siècles, et elle ne lui a rien fait. Il est toujours intact.

— Il était déjà séduisant à l'époque, mais pas aussi beau qu'il l'est devenu à ton contact, Anita. Il avait eu le nez cassé avant de la rencontrer, et cette petite imperfection suffisait à le protéger des pulsions ravageuses de Ma Dame. Mais ta magie a redressé son nez et altéré la structure osseuse de son visage. Maintenant, il est sublime. Ne comprends-tu pas ce qu'elle lui ferait s'il tombait de nouveau en son pouvoir ?

— Nous serons toujours accompagnés de la police.

Asher secoua la tête.

— Elle me trouvait encore plus beau ainsi, et la femme qu'elle a abîmée était l'une des rares vampires que nous avions réussi à créer pendant mon séjour là-bas.

— Tu veux dire que c'est toi qui l'avais transformée ?

— Je pensais qu'elle mourrait juste, comme les autres. Je me disais que c'était miséricordieux de la tuer et de la libérer de l'emprise de Ma Dame, mais elle s'est relevée. Elle a vécu alors que je voulais qu'elle meure, et qu'elle le voulait aussi. Ironique, non ? Le sens de l'humour de Dieu, ou peut-être du diable. Franchement, je ne sais plus

qui règne sur certains endroits de la Terre. Si Dieu est amour, il ne peut pas avoir créé le fléau qu'est Ma Dame, et si c'est le diable qui s'en est chargé, il doit prier pour qu'elle ne meure pas réellement, sans quoi, je ne lui donnerais pas cent ans avant de diriger l'enfer.

— Une fois de plus, tu exagères, lui reprochai-je.

Asher s'agenouilla devant nous et leva ses mains en un geste suppliant.

— Anita, je t'implore de ne pas emmener la beauté de Nathaniel en Irlande.

— Je suis juste là, lui rappela l'intéresse sur un ton coléreux.

— Je te vois, mon mignon aux yeux lavande.

— Je ne suis pas un mignon. Je suis un adulte autonome, et tu ne peux pas parler de moi comme si je n'étais pas là.

— S'il te plaît, Nathaniel, je ne supporterais pas qu'elle détruise ta beauté. Je t'en prie, n'y va pas.

— On va être en retard à l'aéroport, lâcha le léopard-garou d'une voix glaciale.

Il voulut s'éloigner, mais Asher saisit sa main et la mienne.

Les gardes du corps se rapprochèrent, et l'un d'eux porta la main à son oreillette pour appeler des renforts. Ils étaient quatre et nous aussi. Pour que nous ayons besoin de renforts contre Asher, il faudrait que les choses tournent horriblement mal. Je ne pensais pas que ce serait le cas, alors je levai une main et leur fis signe de reculer. Asher ne nous avait pas fait de mal – pas encore. Si nous avions peur de lui à ce point, aucune excuse au monde n'importerait. Aussi je décidai de ne pas faire intervenir les gardes, en espérant ne pas le regretter plus tard.

— Lâche-moi, réclama Nathaniel.

— Comme il dit.

Je ne tentai pas de me dégager, parce que je savais bien que je ne serais jamais plus forte qu'un vampire, mais j'avais quand même envie de tirer un peu. C'était un réflexe.

— Je t'aime. Je vous aime tous les deux. Je ne supporterais pas que vous soyez à sa merci. Cette idée me donne la nausée.

Des larmes brillaient de nouveau dans les yeux d'Asher, et, cette fois, elles se mirent à couler sur ses joues, teintées de rose comme le sont toujours les larmes de vampire. C'était très léger, et, si je n'avais pas su qu'elles seraient mêlées de sang, je ne l'aurais peut-être pas remarqué – mais je le savais, je le remarquais, et du coup Asher me faisait un peu moins pitié. Certes, la personne dont il s'était nourri devait être consentante, mais tout de même.

— Ne m'oblige pas à utiliser mon mot d'arrêt, dit Nathaniel.

Asher le lâcha mais s'accrocha à ma main avec les deux siennes.

— S'il te plaît, Anita.

— Comme Nathaniel a dit.

Il hésita et laissa retomber ses bras. Il était toujours à genoux et ses larmes coulaient de plus en plus vite le long de son visage, laissant de petits sillons roses sur sa peau. Jean-Claude ne put le supporter et lui tendit les mains. Asher les prit dans les siennes et se mit à parler très vite en français. Jean-Claude secoua la tête.

— Non, mon ami, ils doivent comprendre tes excuses. Je suis faible quand il s'agit de toi, donc c'est eux que tu dois reconquérir. Je ne reviendrai dans ton lit que s'ils y reviennent aussi, car leur vision de toi est plus juste que la mienne.

Je sentis Nathaniel sursauter près de moi. Je lui jetai un coup d'œil, et nos regards se croisèrent. L'amour de la très longue vie de Jean-Claude l'implorait, mais c'était à nous de décider s'ils se remettraient ensemble ou non. Pas de pression, surtout.

Sans lâcher Jean-Claude, Asher se tourna vers nous.

— Vous me manquez tous les deux.

— Tu l'as déjà dit, répliqua Nathaniel.

Je compris qu'il était plus fâché que moi contre Asher, ce qui signifiait que ce dernier comptait ou avait compté davantage pour lui que pour moi. Sans doute parce que, même si j'aime le bondage et la soumission, ce n'est pas un besoin aussi impérieux pour moi que pour Nathaniel. Asher était un dominant quasi parfait pour lui dans le donjon. Je ne m'étais pas rendu compte que ça lui manquait à ce point, ce qui était sans doute une négligence de ma part – ou peut-être de notre part, à Micah et à moi.

Asher lâcha les mains de Jean-Claude et s'agenouilla devant nous. Nous toisâmes ces yeux bleu pâle comme un ciel hivernal est censé l'être. Ses cils et ses sourcils étaient plus foncés que ses cheveux, si bien qu'ils encadraient ses prunelles comme si Asher les avait maquillés pour les souligner, mais je savais que c'était leur coloration naturelle. Jean-Claude et lui sont beaux à ce point ; c'est pour ça que Belle Morte les a pris dans sa cour en premier lieu.

Asher leva ses grandes mains aux doigts longs et plus épais que ceux de Jean-Claude. A une époque, je pensais qu'il gonflerait davantage s'il était prêt à soulever de la fonte, mais comme ce n'était pas le cas peu importait. Il tourna ses paumes pâles vers le haut, laissant les ondulations dorées de sa chevelure tomber dans son dos pour révéler aussi bien la beauté de son visage que les cicatrices qui la gâchaient de son point de vue.

— Ça me manque que vous m'attendiez ligotés pour que je vous fasse du mal et du bien. Ça me manque d'entendre les gémissements de Nathaniel quand je le fouette, de voir sa peau se fendre sous les lanières et guérir magiquement. Ça me manque qu'il en redemande. Ça me manque de partager Anita avec Jean-Claude comme nous nous

partageons des femmes depuis des siècles. L'odeur et le contact de votre peau me manquent. Plonger ma langue entre tes jambes, Anita, me manque. Prendre ton sexe dans ma bouche, Nathaniel, me manque. J'aime tant que vous me demandiez d'utiliser mes crocs pour vous saigner à la fin et vous boire doublement.

Je sentis Nathaniel frissonner à côté de moi, et j'aurais mis ma main à couper que ça n'était pas de dégoût. Mon propre cœur battait plus vite. Eh merde !

— Si je vous manque aussi, je vous supplie de me donner une dernière chance. Je sais que je ne la mérite pas.

— Comment pourrions-nous encore te faire confiance ? demanda Nathaniel d'une voix beaucoup plus calme que le pouls sur le côté de sa gorge.

Un bon point pour lui. Si j'avais parlé à ce moment-là, j'étais à peu près sûre que ma voix aurait tremblé.

— Je ne sais pas.

— Comment pouvons-nous te faire suffisamment confiance pour te laisser nous attacher et nous faire du mal, si nous ne pouvons pas nous fier à toi pour nous accorder la moindre valeur ?

La voix de Nathaniel vibrait de colère et de chagrin, ce qui résumait très bien les sentiments générés par une relation avec Asher.

— Je ne sais pas, mais, plus que tout autre chose au monde, je veux regagner votre confiance, affirma Asher. Que puis-je faire pour vous prouver ma sincérité à tous les deux ?

Nathaniel et moi échangeâmes un regard.

— Aucune idée, lâcha-t-il.

Je baissai les yeux vers Asher. Ces prunelles, ces lèvres, ce visage, ces cheveux, ces mains tendues vers moi qui connaissaient tant de manières secrètes de me donner du plaisir…

— Je ne sais pas, Asher. Chaque fois que je crois avoir trouvé un moyen pour qu'on soit tous ensemble, tu en trouves un autre pour tout foutre en l'air.

— Je sais que c'est ma faute. Mon besoin d'être la priorité de Jean-Claude nuit à mon propre bonheur. J'ai compris que ça n'arriverait jamais, non seulement parce que Jean-Claude a besoin d'une femme dans sa vie, mais parce qu'aucun de nous deux ne peut se satisfaire seulement de l'autre. Je ne suis pas plus satisfait que lui avec un partenaire unique. Je pensais que si je trouvais une personne qui ferait de moi sa priorité cela comblerait ce besoin persistant en moi et me rendrait enfin heureux, enfin satisfait, mais j'ai ça depuis plusieurs mois maintenant, et je déprime.

— C'est peut-être à cause de la personne que tu as choisie, fis-je remarquer.

— Au début, je l'ai cru aussi, mais j'ai fini par comprendre

qu'aucun individu ne pourrait satisfaire tous mes besoins et toutes mes exigences. C'est trop pour une seule personne, comme si j'étais un fardeau à qui il faut plusieurs paires de mains pour le porter.

Je ne sus pas trop quoi répondre, parce que ça me paraissait une excellente évaluation.

— Tu bosses vraiment sur ta thérapie, constata Nathaniel d'un air aussi surpris que je l'étais aussi.

— Au début, je vous en ai voulu de me forcer à y aller, mais, comme je commençais à déprimer avec Kane, je me suis rendu compte que j'étais en couple avec un homme aussi jaloux et exigeant que moi. Il me renvoyait ma propre balle, et c'était un jeu des plus amers. Kane était aussi obsédé par moi que j'avais cru être obsédé d'abord par Belle Morte, puis par Jean-Claude et enfin par Julianna. Mais l'obsession ce n'est pas de l'amour. C'est de l'insécurité, de la possession, et ça ne peut que rendre les gens malheureux.

C'était les excuses dont on rêve tous plus ou moins et qu'on n'obtient jamais. Un moment à marquer d'une pierre blanche, un moment comme on n'en voit que dans ces émissions télé où les gens viennent se confesser. Dans la vraie vie, ce genre de chose ne se produit jamais. Pourtant, notre enfant à problèmes venait de nous dire tout ce que nous voulions entendre. C'était génial et très perturbant à la fois. Il me semblait que des caméras devaient nous filmer à notre insu et que quelqu'un allait bondir devant nous en criant : « On vous a bien eus ! ».

— Je t'aime, Anita Blake. Je t'aime, Nathaniel Graison. Ça me manque de vous faire l'amour à tous les deux. Ça me manque de vous baiser. Ça me manque de vous enchaîner et de vous faire du mal jusqu'à ce que vous me suppliez d'arrêter, ou jusqu'à ce que je prenne la décision que tous les dominants doivent prendre avec de si charmants accros à la douleur… Anita utilise son mot d'arrêt en cas de besoin, mais toi, mon… Nathaniel, tu ne sais pas dire stop, et j'adore ça chez toi.

Nathaniel lui tendit la main, et au bout d'un moment moi aussi. Nous le laissâmes les prendre et nous l'aidâmes à se mettre debout. Je ne sais pas trop ce que j'aurais dit si Nathaniel n'avait pas parlé le premier :

— Tu comptes aussi présenter des excuses à Dem ?

— Seigneur, oui ! De vous trois, je pense que c'est lui que j'ai traité le plus mal. Jean-Claude, qui me supporte depuis des siècles, a une liste beaucoup plus longue de raisons de m'en vouloir, mais je dois à Méphistophélès quelque chose de vraiment… Je ne sais pas comment m'excuser auprès de lui. J'ai été si cruel, et je sais que Kane peut l'être aussi.

— Tu vas juste faire amende honorable, ou tu veux qu'il revienne

dans ta vie lui aussi ? demandai-je.

— Je n'appréciais pas combien Méphistophélès rendait notre relation facile. Je pensais que l'amour s'accompagnait forcément de disputes et de drames, et que, donc, ce qui existait entre nous ne pouvait pas être de l'amour.

— Et maintenant ? s'enquit Nathaniel, me prenant de vitesse.

— Maintenant, je le vois souriant et satisfait dans le lit de Jean-Claude, et ça me fait mal.

— Ce qui te fait mal, c'est de voir Jean-Claude avec un autre homme, ou de voir Dem heureux avec quelqu'un d'autre ?

Asher poussa un soupir théâtral. Ce sera toujours une diva. Ça fait partie de sa personnalité. On peut toujours apprendre et s'améliorer, mais la personnalité de base reste.

— Je n'en veux pas à Méphistophélès d'être heureux avec quelqu'un d'autre. Il le mérite. Je l'ai vu marcher main dans la main avec toi, Nathaniel. J'avoue, j'ai été jaloux que tu aies ramassé ce que j'avais jeté, et que tu aies trouvé de l'or là où je n'avais vu que des scories. Mais ça c'était au début. Après, j'ai commencé à me rendre compte que Kane m'avait monté contre notre charmant démon, mais que je l'avais laissé faire.

— Tu acceptes la responsabilité de tous tes actes. Incroyable. Tu es sous antidépresseurs ? lançai-je.

— Je prends des anxiolytiques, oui.

Nous le dévisageâmes tous les trois.

— Mon ami, dit Jean-Claude sur un ton surpris.

Asher eut l'air embarrassé. Je lui pressai la main et dis :

— Je suis fière de toi.

Ce fut son tour de paraître surpris.

— Très fier de toi, renchérit Nathaniel.

— Honnêtement, je ne m'attendais pas à ce que tu retires autant de bénéfices d'une thérapie, ajoutai-je.

— Moi non plus. Je pensais que tu y allais uniquement parce qu'on t'avait forcé, avoua Jean-Claude.

— Au début, c'était bien le cas. Mais j'étais si malheureux sans vous tous ! Tant de besoins, pas juste de désirs, mais de besoins que vous combliez pour moi, et d'un coup je me retrouvais sans rien. Pas même Narcisse qui, au donjon et dans la chambre à coucher, apprécie un niveau d'humiliation qu'aucun de nous ne tolérerait, et que vous apprécieriez encore moins.

— Si tu comptes présenter des excuses à Narcisse, je te suggère de le faire dans un endroit neutre et avec des gardes du corps pour te protéger, dis-je.

— Quand même pas des gardes du corps !

— Asher… nous aussi, on voit un psy. Ce n'est pas le cas de

Narcisse, lui rappela Nathaniel.

— Il est dangereux, mon ami, affirma Jean-Claude.

— Très dangereux, insistai-je. Tu as blessé son ego et nui à sa réputation. Il lutte encore pour retrouver le respect de ses propres hyènes.

— Kane dit que les hyènes ont repris leurs bonnes vieilles habitudes et que tout est redevenu normal.

— S'il le croit vraiment, il se fait des illusions à plus d'un titre.

— Quelles illusions ?

— Par exemple, croire que quelqu'un d'aussi vindicatif que Narcisse ne se vengera pas de vous deux. Que l'obsession c'est la même chose que l'amour. Que s'il se montre assez possessif, et qu'il le veut assez fort, la personne qu'il aime lui rendra cet amour. Que tu pourrais te satisfaire d'une seule personne.

— Je pensais que ce serait le cas s'il s'agissait de la bonne personne.

Je lui pressai la main.

— Toi aussi, tu te berçais d'illusions, tu te souviens ?

Asher sourit.

— En effet.

— Il faut vraiment qu'on y aille, Anita, dit Nathaniel.

Je levai les yeux vers lui, et j'eus l'impression de découvrir une personne nouvelle, beaucoup plus mature. Il avait probablement gagné en force et en assurance petit à petit au cours des derniers mois, mais je ne m'étais rendu compte de rien jusqu'à ce moment où, tenant la main de quelqu'un dont il avait été assez amoureux pour envisager de lui passer la bague au doigt, il était prêt à le planter là, lui et ses excuses épiques.

— Je n'ai pas réussi à t'émouvoir, s'attrista Asher.

— Tes excuses étaient très bien, presque parfaites, et si tu présentes les mêmes à Dem, à notre retour, on pourra se voir pour négocier des retrouvailles. En attendant, je vais quand même en Irlande.

— Crois-tu que je mens ?

— Non, mais nous serons avec la police, et l'un des avantages que les vampires soient reconnus comme citoyens, c'est qu'ils sont obligés d'obéir à la loi. Donc, si elle s'en prend à Damian, à Anita ou à moi, les autorités humaines réagiront, fit valoir Nathaniel.

— Que pourraient-elles bien lui faire ?

— J'entends toujours parler de son château près de la mer, dis-je. Je me demande s'il résisterait à quelques bombes bien placées, voire un ou deux missiles. Nous allons jouer avec des amis militaires.

— Faire sauter son antre ne sauverait ni Damian, ni Nathaniel, ni toi : ça vous ferait juste mourir avec elle.

— Je t’explique juste que, quand on peut déployer tout l’éventail des interventions humaines, la chasse aux vampires devient vraiment fun.

— Mon ami, les Arlequin et d’autres gardes du corps les accompagnent aussi. Ils ne seront pas seulement protégés par des soldats et des policiers humains.

— Il faudra donc que je m’en contente.

— Oui, il faudra, trancha Nathaniel.

Asher le dévisagea.

— Tu es très fâché contre moi.

— Oui. Tu croyais vraiment que j’accepterais tes excuses et que tout redeviendrait comme avant ?

Il cligna lentement des yeux, ce qui chez lui indique toujours qu’il réfléchit.

— Peut-être.

— Ça fait des mois qu’on ne se voit plus. Je n’ai pas passé tout ce temps à t’attendre roulé en boule dans un coin. Je n’imaginais même pas que tu ferais ta thérapie sérieusement et que tu serais prêt à prendre des médicaments. (Nathaniel lui lâcha la main). Aucun de nous ne s’y attendait.

— C’est la preuve que je veux m’améliorer suffisamment pour renouer avec vous, le pressa Asher.

— C’est la preuve que tu es malheureux avec Kane comme seul partenaire, répliqua Nathaniel.

Comme si la mention de son nom l’avait invoqué, Kane écarta les rideaux et pénétra dans la pièce à grandes enjambées. Si je voulais bien le considérer objectivement, il était grand, brun et plutôt séduisant. D’accord, séduisant tout court, mais son air perpétuellement renfrogné et l’aigreur de son énergie gâchent son physique pour moi.

Ses cheveux presque noirs étaient coupés si court que sa coiffure ressemblait à une centaine d’autres coiffures de mec. Il était d’une beauté ordinaire, le genre de type avec qui la fille qui partageait ma chambre à la fac aurait pu vouloir sortir, mais pas quelqu’un qui aurait dû être le partenaire principal d’Asher. Peut-être pensais-je cela parce que j’avais trop de souvenirs d’Asher avec Jean-Claude, et qu’à côté de Jean-Claude tout le monde a l’air quelconque. D’accord, pas tout le monde. Nathaniel reste assez spectaculaire, et Micah aussi, et… Peut-être que c’est l’amour qui rend les gens extraordinaires, et je n’aimais vraiment pas Kane.

— Je le savais. Vous le dressez contre moi ! lança-t-il en guise de salut.

— Non, tu t’en charges très bien tout seul, répliquai-je.

— Qu’est-ce que tu insinues ? demanda-t-il en s’avançant dans la pièce.

Un des gardes se planta devant lui. Kane gronda, et l'écho de sa bête intérieure fit se hérisser les petits cheveux dans ma nuque.

— Tu as peur de moi à ce point ? cracha-t-il.

— La dernière fois que tu m'as attaquée, je t'ai fait saigner et collé un flingue sur la tête, Kane. C'est toi que les gardes protègent sur ce coup-là, pas moi.

Le grondement enfla et se réverbéra sur les murs de la pièce.

— Si tu commences à te transformer, je te le ferai regretter, menaça le garde.

— Asher, comment peux-tu les laisser me parler ainsi ?

— On a un avion à prendre, Anita, dit Nathaniel.

Et cette fois il se dirigea vers les rideaux d'en face, ceux qui donnaient sur le grand escalier.

Je commençai à lui emboîter le pas, puis regardai Jean-Claude par-dessus mon épaule.

— Continuons nos au revoir en montant.

— Excellente idée, ma petite, acquiesça-t-il.

Ce qui était sa façon d'admettre qu'il n'avait pas confiance en lui pour rester seul avec ce nouvel Asher dûment contrit.

Je lui tendis une main, et il s'approcha pour la prendre.

— Alors, vous me pardonnez ? lança Asher.

Nathaniel écarta les rideaux pour nous les tenir.

— Tu dois encore t'excuser auprès de Dem, lui rappela-t-il.

— Mais vous l'emmenez avec vous en Irlande, et vous partez tout de suite.

— Donc, tu devras attendre notre retour.

— Jean-Claude, dit Asher en tendant des mains suppliantes vers lui.

Mais je continuai à entraîner le vampire vers l'escalier.

— On ne te dit pas non, Asher, mais il faut que tu parles à tous les autres membres de notre groupe qui sont restés et qui ont déjà résolu leurs problèmes.

— Les gens qui nous ont consolés quand tu es parti méritent d'être informés que tu veux revenir avant qu'on prenne une quelconque décision, déclara Nathaniel d'une voix glaciale de colère.

Moi, je n'étais pas en colère, j'avais juste bizarrement envie d'embrasser Asher pour lui dire au revoir. Je regardai Jean-Claude en le traînant pratiquement hors de la pièce. Ce n'était pas ma pensée, mais la sienne. Misère ! Asher avait toujours une telle emprise sur lui… Que se passerait-il si nous les laissions seuls tous les deux, sans personne d'autre pour retenir Jean-Claude ?

— Asher, qu'as-tu fait ? glapit Kane.

— Je t'ai dit que je comptais demander leur pardon.

— Et moi je t'ai dit que tu n'avais pas besoin d'eux. Tu n'as

besoin que de moi, et réciproquement.

— Je voudrais que ce soit vrai.

Kane essayait de contourner le garde qui lui bloquait le passage.

— Que veux-tu dire, Asher ?

— J'ai besoin de plus.

— De plus que moi ?

J'avais déjà entendu cette querelle, et très récemment, mais entre Cardinale et Damian. D'où sortait toute cette jalousie obsessionnelle ? C'était comme une mode.

— Il faut vraiment qu'on y aille. L'avion nous attend, dis-je. Jean-Claude tirait sur mon bras. Je me retournai vers lui. Je n'aurais pas forcément eu le courage de dire ce qu'il fallait, mais Nathaniel y parvint, lui.

— Si vous reprenez Asher sans qu'il se soit excusé d'abord auprès de Dem, ça démolira Dem, et il mérite mieux que ça.

Jean-Claude le dévisagea et cessa de résister.

— Je suis navré, ma petite, mon minet. Je ne voulais pas être faible.

Nous nous rapprochâmes les uns des autres pour nous entendre par-dessus les cris d'orfraie de Kane.

— Si nous vous laissons seul ici, allez-vous faire quelque chose de stupide avec Asher ? demandai-je.

Je me rendais compte de la dureté de ma question, mais il fallait vraiment que nous partions, et je n'avais pas le temps de la jouer plus diplomate.

Le vampire haussa gracieusement un sourcil.

— Nous devons vraiment nous rendre à l'aéroport et partir en Irlande, Jean-Claude. Désolée si j'ai été brutale, mais je n'ai pas le temps de prendre de gants avec vous.

Il se secoua tel un oiseau qui remet de l'ordre dans ses plumes. Je sentis son énergie se modifier à travers sa main, que je tenais toujours comme si je craignais qu'il ne coure vers Asher façon comédie romantique. Il était plus calme, et pour de vrai, pas juste parce qu'il dissimulait ses sentiments.

— Je n'ai pas l'intention d'être stupide, ma petite. J'essaie d'éviter ça depuis des siècles.

— Nous essayons tous de l'éviter, répliqua Nathaniel, mais nous avons tous des gens et des sujets qui nous rendent stupides. Nous avons besoin de savoir que vous ne laisserez pas Asher perturber notre groupe poly.

Je passai un bras autour de la taille de Jean-Claude et levai les yeux vers lui.

— Jusqu'à il y a quelques minutes, je ne m'étais pas rendu compte que j'emmenais tous vos partenaires avec moi, et même vos

donneurs de sang réguliers. Ça aurait déjà été rude sans qu'Asher ne nous tombe dessus avec ses excuses. Je suis désolée de n'avoir pas pensé plus tôt dans quelle position difficile ça vous mettrait.

— J'ai appelé Jason, annonça Nathaniel. Il va venir passer quelques jours ici.

Nous le dévisageâmes tous les deux. Jason est mon loup à appeler – encore un métamorphe que j'ai lié à moi accidentellement durant une crise. C'est le meilleur ami de Nathaniel, et l'un de mes amis les plus proches. Mais depuis quelque temps une distance s'est installée entre nous aussi bien géographiquement que physiquement, quand il a abandonné son boulot de gérant du *Plaisirs Coupables* (dont il était également l'un des principaux danseurs) pour aller rejoindre sa petite amie ballerine, J.J., à New York.

Pour l'instant, il n'a pas déménagé officiellement, mais il est sur le point de passer une audition pour la compagnie à laquelle appartient J.J. S'il décroche le boulot, il sera le premier Américain paranormal à intégrer une troupe par ailleurs composée exclusivement d'humains. Jason nous manque à tous, mais J.J. est l'amour de sa vie et nous ne voulons pas le priver de ça ; or elle ne pourrait pas venir s'installer à St. Louis.

— Tu t'étais rendu compte avant moi qu'on allait laisser Jean-Claude tout seul, pas vrai ?

— Oui, et quand j'ai compris que Micah serait absent plus longtemps que prévu j'ai pensé qu'il risquait d'y avoir un problème.

— Tu crois vraiment que je suis incapable de rester seul pendant quelques jours ? demanda Jean-Claude.

Nathaniel lui sourit.

— Votre pouvoir est fondé sur le désir et l'amour, Jean-Claude.

— Je suis déjà resté seul, Nathaniel. Je ne suis plus un enfant.

C'est très rare que Jean-Claude l'appelle par son vrai nom, et ce n'est jamais bon signe.

— J'ai été accro au sexe. Je serai toujours en rémission ; je devrai toujours faire attention à ne pas rechuter. Je ne dis pas que, vous aussi, vous êtes accro au sexe, ou à la romance, ou aux relations de couple, mais, si le sexe était ma nourriture habituelle et que ma seule autre façon de m'alimenter était de faire une chose aussi intime que boire le sang de quelqu'un, je ne pourrais pas m'empêcher d'être accro aux deux. Si ce n'est pas votre cas, désolé. Jason arrivera demain, comme ça, vous aurez au moins un donneur de sang et quelqu'un pour partager votre lit.

— Je supporte très bien d'être seul, Nathaniel.

— Tant mieux pour vous. Moi, je déteste ça.

Asher s'était mis à crier lui aussi derrière nous, et les gardes du corps se déployaient pour les contenir, Kane et lui, parce que leurs

disputes dégénèrent parfois salement. Je regardai Asher, et, parce que je touchais Jean-Claude, je le vis à travers plus d'années que je n'en avais vécu. Je le vis à travers le filtre de l'amour véritable, de la romance, du chagrin et de tant d'autres choses, et la seule question que je me posai fut : voulait-on vraiment se replonger dans ce merdier émotionnel ? La réponse de Jean-Claude était un oui retentissant.

Nathaniel nous serra tous les deux dans ses bras.

— Moi aussi, il me manque, Jean-Claude. Je n'arrive à trouver personne qui soit capable de le remplacer dans le donjon, mais regardez-le avec Kane. Asher a choisi de s'attacher à lui pour l'éternité en tant que maître et animal à appeler. Kane n'est pas très puissant. Il ne dirige aucun groupe animal. Quel genre de Maître vampire prendrait une décision aussi stupide ?

— Je vous ai liés à moi accidentellement, Damian et toi, donc je ne peux pas lui jeter la pierre sur ce coup.

— Ton pouvoir était tout neuf. Celui d'Asher ne l'est pas.

— Je n'ai jamais dit qu'Asher était quelqu'un d'avisé, se défendit Jean-Claude.

— En effet, parce qu'il ne l'est pas, acquiesçai-je.

Nathaniel observait la dispute entre nos têtes.

— J'étais accro au sexe. Asher est accro à son idée de l'amour véritable. Aucune addiction ne peut générer autre chose que du malheur.

— Crois-tu vraiment qu'Asher serait incapable de surmonter la sienne comme tu l'as fait avec la tienne ? interrogea Jean-Claude.

— Ses excuses étaient épiques, mais sa querelle avec Kane ? C'est toujours les mêmes conneries.

Je dévisageai Nathaniel comme si je le voyais pour la première fois.

— On aurait dit un mélange de toi et moi qui parlait.

— On acquiert tous quelque chose à travers nos liens métaphysiques. Peut-être suis-je devenu un peu plus coriace grâce à toi.

— Et moi, j'ai gagné quoi ?

— Tu reçois un peu trop des émotions de Jean-Claude pour réfléchir clairement.

Je levai les yeux vers le vampire.

— Je suppose que oui.

— Jean-Claude, Jason arrivera de New York demain, et Micah espère rentrer d'ici à deux ou trois jours.

— Tu lui as parlé de tout ça ? demandai-je.

— Evidemment, répondit Nathaniel, l'air surpris que j'aie pu penser qu'il ne le ferait pas.

— Je croyais que tu étais fâché contre lui.

— Il n'a pas dit non, Anita. C'est juste qu'il ne s'était jamais imaginé marié à un autre homme. Il faut lui laisser le temps de réfléchir.

Jean-Claude étreignit Nathaniel.

— On a tous nos problèmes, pas vrai, mon minet ?

Nathaniel sourit.

— Ouais.

Il se plaqua contre le vampire et nicha sa tête dans le creux de son épaule. Là encore, il poussait un peu plus loin le bouchon de l'intimité physique entre eux. Je commençais à penser que Micah n'était pas la seule personne qu'il travaillait au corps avec un objectif à long terme. Il m'a poursuivie pendant des années avant que je ne me rende compte que je l'aimais. Il ne m'a pas rattrapée : un jour, j'ai cessé de vouloir échapper à la vérité. Mais mes réticences m'ont presque coûté un des hommes de ma vie.

Nathaniel a une personnalité soumise, mais je découvre peu à peu que ça n'est pas synonyme de faiblesse, et qu'en réalité tout le pouvoir est du côté du soumis, parce qu'une fois qu'il prononce son mot d'arrêt c'est fini. Je le regardai câliner Jean-Claude en songeant que le donjon n'était peut-être pas le seul endroit où il exerçait son pouvoir.

— D'ici à demain soir, vous ne serez plus seul, reprit-il. Vous pourrez résister à Asher jusque-là ?

— Tu crois vraiment que je suis aussi faible face à lui ?

— Et vous ?

J'observai les deux hommes, l'exigence sur le visage de Nathaniel et le doute sur celui de Jean-Claude.

— Je ne céderai pas.

— Tenez le coup jusqu'à l'arrivée de Jason demain. C'est tout ce qu'on vous demande. Après, Jason vous aidera.

Le téléphone de Jean-Claude sonna. Il n'aurait probablement pas décroché si la sonnerie n'avait pas été celle que nous avions tous les deux attribuée à Richard Zeeman, le tiers que nous avions failli perdre autrefois. Nous ne l'avions pas vu depuis des semaines : il était parti en voyage scolaire avec certains des collégiens auxquels il enseignait.

Quand Jean-Claude prit l'appel, les éclats de voix ne cessaient de s'amplifier derrière nous. Il n'y avait aucune chance pour que Richard ne les entende pas. Du coup, nous sortîmes du salon. Nathaniel ouvrit la grande porte du donjon qui donnait au bas de l'escalier, et nous la franchîmes tous pour que Jean-Claude puisse discuter tranquillement avec Richard. Nous l'entendîmes acquiescer et faire de petits « Mmmh mmmh ».

Après avoir raccroché, il se tourna vers moi.

— Richard vient passer la nuit ici et m'aider à parler à Asher et à Kane.

— Je ne l’ai pas appelé, déclara Nathaniel.

— Moi non plus.

— C’est Rafaël qui l’a fait après avoir appris que Micah ne rentrerait pas tout de suite, révéla Jean-Claude. Apparemment, il n’y a pas que notre minet qui refuse de me laisser seul avec Asher fût-ce pour une nuit. (Jean-Claude regarda fixement le téléphone dans sa main puis leva les yeux vers nous). Richard n’a pas dormi dans le même lit que moi depuis presque un an. Apparemment, personne n’a confiance en mon jugement sur ce point.

— Vous avez été amoureux d’Asher pendant des siècles, et vos souvenirs les plus heureux sont ceux des vingt ans que vous avez partagés avec lui et Julianna. Jean-Claude, c’est trop d’histoire pour que n’importe qui puisse y résister, dis-je gentiment.

Il jeta un coup d’œil à la porte du donjon. Celle-ci était tellement massive qu’on n’entendait plus rien au travers.

— Je vais monter avec vous. Richard ne tardera pas à arriver après votre départ.

Et par ces simples mots il avouait que lui non plus n’avait pas confiance en son propre jugement vis-à-vis d’Asher.

CHAPITRE 33

Autrefois, je pensais que, si j'avais peur de l'avion, c'était parce que je ne connaissais pas le pilote. Avait-il subi un contrôle antidopage récent ? Était-il bien reposé ? Fiable ? Et l'appareil ? Était-il en état de voler ? Les techniciens chargés de son entretien étaient-ils compétents ? En cas de fortes turbulences, allait-il commencer à perdre des morceaux ? Était-il seulement bien conçu à la base ?

Mais je connais le pilote de Jean-Claude. Je sais qu'il ne touche pas à la drogue, qu'il dort bien, qu'il est raisonnable, qu'il a une femme et deux enfants à la maison et qu'il veut vivre autant que n'importe lequel d'entre nous. Je sais que le jet est révisé régulièrement parce que Jean-Claude y pourvoit, et que Micah passe derrière lui vu qu'il l'utilise plus souvent que n'importe qui d'autre. J'ai confiance en eux : je sais qu'ils tiennent suffisamment à nous pour vérifier que tout fonctionne bien. Donc j'ai dû admettre que ma phobie ne venait pas de là. Elle vient du fait qu'un jour j'étais à bord d'un vol commercial qui a failli s'écraser. Depuis, je déteste prendre l'avion. D'accord : ça me terrifie, et je déteste ça.

Le nouveau jet de Jean-Claude a quinze places, et une section qu'on peut séparer du reste avec des rideaux au cas où quelqu'un aurait besoin d'intimité. Même si ce serait forcément illusoire, vu que tous mes compagnons possédaient une ouïe surhumaine. Il y avait aussi un minibar et quantité de nourriture à bord. Si nous nous écrasions dans les Andes – non que nous comptions nous en approcher durant ce vol-là –, nous n'aurions pas besoin de recourir au cannibalisme avant deux semaines au moins.

Les sièges sont confortables, alignés deux par deux et pivotants, donc il est possible de les disposer de manière à tenir une conversation à quatre sans avoir à tourner la tête – soit avec les gens de derrière, soit avec ceux qui se trouvent de l'autre côté de l'étroite allée. Pourquoi faire des efforts quand on peut s'en dispenser, pas vrai ?

Il y a des années, l'avion à bord duquel je me trouvais a probablement été victime d'une micro-explosion, le genre de chose sur laquelle personne n'a aucun contrôle. Même avec un entretien irréprochable et le meilleur équipage du monde, une micro-explosion peut toujours se produire, ce qui me ramenait à mon inquiétude initiale : comment allais-je tenir huit heures et demie sans courir en hurlant le long de l'allée ?

J'envoyai un texto à tous les gens auxquels j'étais métaphysiquement liée et qui ne se trouvaient pas à bord pour leur dire de dresser leurs boucliers. J'ai commencé à le faire quand Sin m'a

demandé de toujours le prévenir lorsque je prenais l'avion. Apparemment, il était au milieu d'une leçon de conduite au moment où j'ai décollé, et ça ne s'est pas bien passé. Toutes nos émotions sont potentiellement partageables, et j'ai vraiment peur de l'avion. Il est non seulement prévisible mais certain que je vais flipper pendant le décollage, donc, maintenant, je préviens tout le monde. La technologie, facilitateur des relations poly depuis l'invention du smartphone.

Assis près de moi, Nathaniel me tenait une main. De l'autre, j'agrippai l'accoudoir tandis que le jet commençait à rouler vers la piste de décollage. Je me concentrais très fort sur ma respiration, parce que perdre le contrôle de sa respiration est la première étape d'une attaque de panique. Si j'arrivais à maîtriser ça, je maîtriserais aussi mon rythme cardiaque, mon pouls, et j'éviterais de basculer dans l'hystérie. Je n'ai pas pleuré en avion depuis des années, mais j'ai déjà griffé Micah jusqu'au sang à travers son jean une fois où il était assis à côté de moi. Au moins, si je griffais Nathaniel, il apprécierait ça. Micah, lui, n'a pas aimé du tout.

— Anita, regarde-moi.

Je déglutis péniblement, luttant pour empêcher mon pouls de jaillir de ma gorge, et me tournai vers Nathaniel. Quelques centimètres seulement me séparaient de ses yeux lavande, et, en les voyant, je me sentis soudain plus calme. Je ne savais pas si c'était parce que je l'aimais ou parce qu'il partageait son calme avec moi. Peut-être un peu des deux.

— On va en Irlande attraper les méchants, et ensuite on visitera le pays ensemble.

Nathaniel me pressa la main, et je compris qu'il était très excité à la perspective de ce voyage. Ce fut l'un de ces moments où je sentis la différence d'âge, ou du moins, la différence d'expérience entre nous. Je ne l'avais encore jamais amené volontairement avec moi quand je me déplaçais pour une enquête. Il était arrivé qu'il se trouve là quand un crime se produisait et qu'on se retrouvait tout à coup plongés dedans jusqu'au cou, mais jamais encore je ne l'avais délibérément entraîné dans la gueule du loup. Et tout à coup je me souvins pourquoi. J'allais passer le plus gros de mon temps à examiner des cadavres et chasser des vampires renégats dans les rues de Dublin. C'était comme si on partait pour des séjours très différents, lui et moi.

Nicky, qui était assis face à nous, se pencha pour poser sa grande main sur la mienne.

— On gère, Anita.

Je le dévisageai et me sentis envahie par cette placidité qu'il me communique souvent. Il avait détaché ses cheveux, et sa frange triangulaire dissimulait de nouveau son orbite droite. Je scrutai son

unique œil bleu en regrettant de ne pas avoir de main libre pour toucher sa frange et lui faire savoir combien j'appréciais qu'il me laisse tout voir de lui.

L'avion prenait de la vitesse. Même avec Nathaniel et Nicky qui me touchaient, je commençai à me raidir, mais Damian se pencha lui aussi pour envelopper ma main et celle de Nathaniel de la sienne. Soudain, je me sentis parfaitement calme. Je plongeai mon regard dans ses yeux couleur d'herbe printanière et clignai lentement des paupières. Mon calme intérieur se solidifia. Je sentis les roues de l'avion quitter le sol et éprouvai une petite poussée de peur, mais Damian se pencha davantage et le vert de ses prunelles parut emplir tout mon champ de vision. Je redevins calme, si calme… L'avion prenait de l'altitude, mais ça ne semblait pas m'affecter. Tout allait bien se passer. Tout allait bien se passer. Je clignai des yeux et inspirai lentement mais à fond.

— Comment te sens-tu ? demanda Damian d'une voix basse et égale.

— Très bien, répondis-je de la même façon.

Il me sourit. Je lui souris.

— On devrait toujours l'emmener en déplacement, lança Dem depuis un des sièges de devant.

— Je croyais qu'il avait pris ta place et que ça t'embêtait, fit remarquer Domino.

— Ouais, mais je n'aurais pas pu calmer Anita comme ça, donc je retire ce que j'ai dit. Damian peut avoir ma place à bord de l'avion s'il est capable de réitérer son exploit chaque fois.

Je laissai mon regard quitter les cheveux rouges de Damian pour se poser sur les cheveux blond-blanc de Dem, mais, alors que ceux du vampire cascadaient dans son dos, ceux du métamorphe touchaient à peine ses épaules – des épaules deux fois plus larges que celles de Damian. Méphistophélès – Notre Démon, comme l'appelle Asher – est un type costaud, qui aurait eu l'air encore plus costaud s'il n'avait pas été assis si près de Nicky, à côté duquel tout le monde avait l'air chétif à bord, Giacomo excepté. Dem aurait également eu l'air plus costaud s'il n'avait pas été assis juste à côté de son cousin Orgueil, qui est presque aussi large d'épaules et de poitrine.

Les yeux d'Orgueil sont des anneaux à la fois pâles et vivaces. Ceux de Dem sont bleu clair avec un anneau brun doré autour des pupilles, comme chez les gens qui ont les yeux noisette, mais avec du bleu plutôt que du brun-vert sur l'extérieur. La plupart des gens les trouvent jolis parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils regardent : des yeux de tigre. Dem est né avec, car tous les tigres de sang pur ont en permanence les yeux de leur moitié bête, y compris sous leur forme humaine.

Leurs deux visages sont aussi beaux que ceux de mannequins, même si Dem a la mâchoire un peu plus carrée qu'Orgueil. Tous les tigres du clan doré sont canon, comme s'ils avaient été génétiquement conçus pour avoir une haute taille, un physique athlétique et des traits réguliers. On trouve aussi des gens très beaux chez les autres clans de tigres, mais ils ne le sont pas tous. Évidemment, les deux clans les plus grands comptent trois ou quatre fois plus de membres que le clan doré, donc ils puisent dans un patrimoine génétique plus large, qui évite que tout le monde se ressemble.

On pourrait croire que la consanguinité des tigres dorés produirait des difformités ou des handicaps, mais elle donne les mêmes résultats que les élevages de bons chevaux de course : des individus tous beaux, tous athlétiques, tous ultrarapides et légèrement chatouilleux. Dem et Orgueil sont deux des plus calmes et des moins nerveux, ce qui explique pourquoi ils sont les deux seuls gardes régulièrement affectés à ma protection ou à celle de Micah.

Nous n'avions pas encore annoncé à Dem qu'Asher voulait lui présenter des excuses à lui aussi. Nous n'avions pas eu le temps, et maintenant le moment semblait mal choisi. Je me sentais plus calme que je ne l'avais jamais été à bord d'un avion. Parler d'Asher m'énerverait, et parler d'Asher à Dem m'énerverait probablement plus encore, donc, zut ! Je m'accrocherais à cette étrange et nouvelle sérénité le plus longtemps possible. J'aurais des tas d'autres occasions de discuter avec Dem du vampire qui lui avait brisé le cœur et avait fait des claquettes sur les morceaux – plus tard, une fois qu'on serait à terre. Le simple fait d'y penser faisait de nouveau bouillonner ma peur.

— Anita, dit Damian.

Du coup, je le regardai, et à la vue de ses yeux d'un vert impossible la peur reflua telle une vague se retirant du rivage, me laissant arpenter une plage de calme métaphorique. C'était mieux que toutes les séances de méditation que je n'aie jamais réussi à faire.

— Anita, comment tu te sens ? demanda Socrate.

Il était assis de l'autre côté de l'allée au même niveau que Damian. Je me tournai vers lui. Ses cheveux coupés récemment étaient si courts qu'on ne voyait même plus leur frisure. Par contraste, son visage semblait nu et austère, ce qui aurait privé la plupart des hommes d'une partie de leur beauté. Je suis une fan des cheveux longs, mais ça allait très bien à Socrate. Ça faisait paraître ses yeux bruns encore plus grands, et les angles de son visage encore plus saillants. De juste agréable à regarder, ça le rendait séduisant. Donc, il avait toujours été séduisant – c'était juste moi qui ne l'avais pas remarqué.

— Anita, tu m'entends ? insista-t-il.

J'acquiesçai.

— Oui.

— D'accord ; comment tu te sens ?

— Bien. Mais chaque fois que je me dis ça je me souviens que je ne devrais pas me sentir bien dans un avion en vol, et, à y regarder de plus près, je me rends compte que ça ne vient pas de moi.

Magda parla depuis le siège derrière moi.

— Évite de chercher la petite bête, Socrate. Anita est détendue, c'est l'essentiel, pas vrai ?

J'opinai.

— Très bien. Je n'en reparlerai pas jusqu'à ce qu'on soit arrivés, mais après ça j'aurai des questions.

— Une fois qu'on aura atterri, dit fermement Magda.

Socrate la dévisagea.

— Ça ne te dérange pas ?

— Tu avais déjà pris l'avion avec Anita ? interrogea Dem.

— Non.

— Moi, oui. Fais-moi confiance : c'est mieux comme ça.

— Elle va bien, Socrate, je te le promets, ajouta Nathaniel.

— Pitié ! Ne m'obligez pas à trop y réfléchir.

Socrate leva les mains comme pour dire « Je me rends » et s'adossa de nouveau à son fauteuil. Assis à côté de lui, Domino m'observait de ses yeux de flamme rouge et jaune tellement plus exotiques que ceux des tigres dorés, Dem y compris. Les membres du clan noir n'ont jamais pu se faire passer pour des humains avec leurs yeux couleur de feu.

Ethan, qui avait pris place juste derrière Domino, avait des yeux gris clair, des yeux de tigre dans un visage humain mais dont la couleur, comme celle des yeux des tigres dorés, ne choquait personne. Malgré leur apparence animale, j'ai appris que les yeux des tigres de sang pur fonctionnent comme des yeux humains, en un poil plus exotique. Leurs propriétaires n'ont pas besoin de porter des lunettes pour lire, et ils ne voient pas aussi loin que Micah avec ses yeux de félin. Jusqu'à ce que mon Nimir-Raj avoue qu'il avait besoin d'aller chez l'opticien, je n'avais jamais pensé à interroger les tigres de sang pur au sujet de leurs propres yeux – et quand on ne demande pas on ne peut pas savoir.

Ethan a des cheveux bouclés blond-blanc avec des reflets gris (ou, devrais-je dire des ombres ?), plus une traînée auburn qui court depuis le haut du front jusque dans sa nuque. Ce n'est pas le travail d'un coiffeur doué, mais sa couleur naturelle. Il est en partie tigre blanc, d'où ses cheveux blond-blanc et son teint pâle, mais avec des gènes de tigre bleu qui lui donnent ses reflets gris et des gènes de tigre rouge responsables de la traînée auburn. Ce qui ne se voit pas dans son

physique, c'est qu'il a aussi un peu de tigre doré en lui. Il a acquis cette forme animale après m'avoir rencontrée, mais avant ça il en avait déjà trois – maintenant, ça lui en fait quatre. Il ne lui manque qu'un peu de tigre noir pour avoir toute la palette. Sa mère appartenait au clan rouge, son père au clan blanc, et personne ne sait d'où il sort ses gènes bleu et doré. Ses deux parents étaient censés être de sang pur. Apparemment pas.

Ethan me rendit mon regard.

— Tu voulais quelque chose, Anita ?

Je clignai des yeux et répondis très calmement :

— Des tas de tigres de sang pur m'ont poussée à sortir plus sérieusement avec toi parce que tu descends de quatre des cinq lignées.

La main de Damian se crispa un peu sur la mienne et celle de Nathaniel, comme s'il craignait que j'aie dit une ânerie. Ce n'était pas prémédité. La main de Nicky ne broncha pas sur ma cuisse, comme si le lion-garou sentait qu'il n'avait pas de raison de s'inquiéter ou qu'il se fichait complètement des sentiments d'Ethan. Le connaissant, ça pouvait être l'un comme l'autre.

Ethan hocha la tête.

— Je me souviens. C'était une façon pour toi de ne pas favoriser un clan en particulier, mais d'épouser la plupart d'entre eux. L'héritage mélangé à cause duquel aucune femelle du clan rouge ne voulait s'accoupler avec moi devenait subitement un atout.

— Je sais que le clan qui t'a élevé t'a traité comme de la merde.

— Mais tu m'as sauvé, dit-il en souriant.

— Et je suis désolée qu'après ça mon carnet de bal ait été trop plein pour la romance que tu espérais, mais j'ai vu Nilda te dire au revoir tout à l'heure dans le parking. Je ne savais pas qu'elle pouvait avoir l'air aussi heureuse. Je pensais sincèrement qu'elle était trop instable pour sortir avec quelqu'un. Je me réjouis de m'être trompée, et que vous vous soyez trouvés.

Ethan eut ce sourire béat qu'on a quand on vient de tomber amoureux.

— Tous les vieux ours-garous étaient un peu cinglés, mais Nilda avait juste besoin d'amour et de thérapie de couple.

— Vous faites une thérapie de couple alors que vous venez juste de vous mettre ensemble ? s'étonna Socrate, pivotant dans son siège pour dévisager l'autre homme.

— Nilda était sur la liste des gardes qui devaient obligatoirement voir un psy pour ne pas se faire virer. Elle avait peur de devoir partir, alors je lui ai dit que je l'accompagnerais si ça pouvait l'aider, et au bout d'un moment ça a viré à la thérapie de couple.

Socrate secoua la tête.

— Tu devais vraiment vouloir être avec elle, ou tu es une meilleure personne que moi. Quand ma femme m'a demandé de faire une thérapie de couple, j'ai dit non.

— Elle était dans le parking tout à l'heure, en train de t'embrasser pour te dire au revoir. Elle t'a pardonné ?

— Non, elle m'a quitté. Je voulais qu'elle s'en aille quand je suis devenu un métamorphe. Je pensais que je les mettais en danger, notre fils et elle, et le groupe des hyènes de Los Angeles était horriblement violent. Ce n'est qu'en arrivant ici qu'il m'a semblé avoir un boulot et une vie qui ne leur faisaient pas courir de risques.

— Tu as eu de la chance qu'elle attende que tu te ressaisisses, dit Kaazim.

— Beaucoup de chance, acquiesça Jake depuis le siège voisin.

— Oh ! Elle ne m'a pas attendu. Elle est sortie avec d'autres mecs. En fait, ça commençait à devenir sérieux avec l'un d'eux quand je lui ai demandé de me donner une seconde chance.

— Alors, tu es doublement chanceux, affirma Kaazim.

Et Jake opina.

— C'est vrai. Vous l'avez vue : elle est tellement belle qu'elle pourrait avoir n'importe qui. Je ne la mérite vraiment pas après tout ce que je lui ai fait subir.

— Je suis contente que tu te sois senti suffisamment en sécurité pour les faire venir à St. Louis, ton fils et elle, dis-je.

Socrate me sourit.

— Et moi donc !

— Le bébé est pour quand ?

— Bientôt, et on vient juste d'apprendre que c'était une fille.

Nous le félicitâmes. Depuis les sièges du fond où elle s'était installée avec Echo, Fortune lança :

— C'est génial de se sentir suffisamment en sécurité pour avoir une famille.

Je me souvins de ce que Sin m'avait dit, que Fortune avait proposé à Nathaniel de porter son bébé, et j'éprouvai un élan de jalousie, une émotion dont je suis peu coutumière. La jalousie se mua immédiatement en colère, mon émotion négative par défaut.

La main de Damian pressa la mienne, et cette fois Nicky se pencha davantage vers moi en me caressant la cuisse. C'était un geste sexuel plutôt que réconfortant, mais il avait défait sa ceinture de sécurité et son visage se trouvait désormais presque assez près du mien pour que je l'embrasse. Je savais qu'il percevait mes émotions, mais pas mes pensées. A quoi attribuait-il ma brusque jalousie ?

Toute cette belle sérénité commença à s'envoler face à mes émotions conflictuelles. Subitement, j'étais angoissée, effrayée et… Merde alors ! Pourquoi l'idée que Nathaniel puisse avoir un enfant

avec une autre femme me faisait-elle cet effet ? Qu'est-ce que ça disait sur moi, sur nous ? Nous couchions tous les deux avec Fortune. Ce serait une solution pratique pour tout le monde. Alors pourquoi ma tête et mon cœur regimbaient-ils autant ?

Nathaniel se pencha et m'embrassa doucement sur la joue. Je me tournai vers lui. Il ne captait pas seulement mes émotions, mais aussi mes pensées, parfois. Que venait-il de sentir exactement ? Soudain, j'avais le pouls dans la gorge et la poitrine légèrement comprimée, mais pas à cause de ma phobie de l'avion. Non, je paniquais à cause d'une histoire de bébé, et pas de la façon habituelle.

Je m'étais déjà trouvée aux toilettes, à regarder un test de grossesse en priant pour qu'il soit négatif. Une fois, alors que je venais d'hériter de mes premières bêtes intérieures, j'ai même eu un faux positif. Mais, en scrutant les yeux violets de Nathaniel à quelques centimètres des miens, je pris soudain conscience de quelque chose. Je voulais avoir un bébé avec Micah et lui. Micah ne pourrait pas être le père biologique, parce qu'il s'est fait faire une vasectomie des années avant notre rencontre, mais Nathaniel, si. Et jusqu'à cet instant je ne m'étais pas rendu compte que je le voulais. Putain ! C'était une si mauvaise idée...

Nathaniel eut un sourire qui éclaira tout son visage. Il irradiait littéralement le bonheur, ce qui voulait dire qu'il savait exactement ce que je ressentais et à quoi je pensais. Merde, merde, merde !

— Pourquoi tu penses que c'est une mauvaise idée ? lança Damian.

Donc, nous étions connectés tous les trois en cet instant.

Dem se pencha par-dessus le dossier du siège de Damian et demanda :

— Qu'est-ce qui est une mauvaise idée ?

Nathaniel leva son visage radieux vers le tigre-garou.

— Anita veut avoir un bébé avec moi.

Dem ne chercha pas à dissimuler sa surprise.

— Ouah, c'est... inattendu. Génial, mais... ouah !

— Ce n'est pas parce qu'on a envie de faire un bébé avec quelqu'un qu'on en fait forcément un, dis-je en essayant de me raccrocher aux branches.

— Et moi qui pensais que c'était comme ça que ça marchait, gloussa Fortune.

Soudain, je lui en voulus très fort, parce que sans sa proposition de porter l'enfant de Nathaniel on n'en serait jamais arrivés là. J'étais vraiment très fâchée contre elle.

— Ce n'est pas juste, Anita, protesta Nathaniel.

— Tu ferais vraiment un bébé avec quelqu'un d'autre ?

— C'est avec toi que j'en voudrais un, mais tu m'as dit que ça

n'arriverait jamais, et je veux des enfants.

— Tu n'as même pas vingt-cinq ans, pourquoi es-tu si pressé ?

— Je peux attendre un peu, mais je pensais que tu réagirais différemment si c'était une femme de notre groupe poly.

— Moi aussi, avouai-je.

— Si c'est ce que je pense, c'est à cause de Nathaniel et moi, déclara Fortune. On n'envisageait pas sérieusement de faire ça tous les deux ; je disais plutôt que je pourrais arrêter la pilule et continuer à coucher avec tout le monde. En tant qu'Arlequin, nous n'avions pas le droit de nous reproduire à moins que la Mère de Toutes Ténèbres n'en décide ainsi, et après sa mort, comme Socrate, je ne me sentais pas suffisamment en sécurité pour me retrouver handicapée par une grossesse.

Echo lui prit la main et dit :

— Maintenant, nous nous sentons suffisamment en sécurité pour l'envisager, mais ce n'est pas l'enfant de Nathaniel que nous voulons – c'est un enfant à nous deux.

J'acquiesçai.

— Je comprends. Je comprends, sincèrement, et Fortune ne mérite pas que je sois fâchée contre elle, mais je suis chamboulée par ma propre réaction. Tu l'as dit toi-même : je me retrouverais handicapée par une grossesse. Je ne pourrais plus faire mon travail.

— Moi non plus, les derniers mois.

— Mais ensuite, une fois le bébé né, vous pourriez toutes les deux récupérer votre forme de guerrières, fit valoir Echo.

— Et nous retrouver avec un bébé qui ferait le meilleur des otages, répliquai-je.

— Enlever l'enfant de Jean-Claude et d'Anita Blake serait suicidaire.

— Il serait très peu probable que Jean-Claude soit le père biologique. Il a plus de six cents ans. La plupart des vampires cessent d'être fertiles au-delà d'un siècle.

— Légalement, tu n'épouseras que Jean-Claude, donc, pour le reste du monde, ce serait son enfant.

Je jetai un coup d'œil à Nathaniel.

— Ça ne te dérangerait pas ?

Il eut un large sourire.

— Je pensais que le bébé nous appellerait tous papa.

— Probablement en français, dans le cas de Jean-Claude.

— J'imagine qu'il aurait un petit nom spécifique pour chacun de nous.

— Comment ça, un petit nom spécifique ?

— On pourrait utiliser toutes les variations autour du thème paternel : père, papa, p'pa, papounet, ce genre de chose.

— Tu as vraiment beaucoup réfléchi à tout ça, dis-je sur un ton pas franchement réjoui.

— Anita, j'ai essayé de trouver une réponse à tous les arguments contraires que tu pourrais soulever histoire d'être prêt le jour où on aurait cette discussion. Je ne pensais vraiment pas que ça se passerait comme ça.

— Peu importe qui se fera appeler papa ou papounet ; ce gamin se promènerait quand même avec une pancarte autour du cou marquée : « Merci de m'enlever et de m'utiliser pour faire chanter mes parents ».

— Echo a déjà dit que ce serait du suicide, intervint Giacomo.

— Ouais, mais les gens font des trucs stupides tout le temps.

— Anita, dit Nicky.

Je le regardai, si près de moi, sentis le poids de sa main sur ma cuisse et la proximité de ses muscles puissants.

— Pour enlever ton bébé, il faudrait d'abord me passer sur le corps.

— A moi aussi, dit Dem.

— A moi aussi, dit Orgueil.

Et tous les autres occupants de l'avion répétèrent ces mots.

— Oui, le bébé ferait un excellent otage, résuma Echo, mais la probabilité de quelqu'un, ou même qu'un groupe de gens, réussisse à nous tuer tous pour parvenir jusqu'à lui est quasiment nulle.

— Et Echo ne parle que de nous qui sommes là dans cet avion, ajouta Jake. Si tu ajoutes les autres gardes à la maison, il y aurait très peu d'enfants sur Terre plus en sécurité que le tien.

Je secouai la tête. J'avais peur, et cette fois ce n'était pas parce que je me trouvais dans un avion en vol.

— Tous les enfants de gens puissants sont potentiellement en danger, fit valoir Magda, mais très peu d'entre eux sont aussi bien protégés que le seraient nos enfants éventuels.

Je la dévisageai.

— « Nos » ?

— Je ne crois pas que j'en voudrais un, mais, si Fortune arrive à tomber enceinte, je pense que d'autres femmes parmi les Arlequin envisageront de l'imiter.

— Il n'y a aucune garantie que ça fonctionne pour moi. Même si mon corps semble avoir moins de trente ans, en réalité je suis née il y a plus d'un millénaire, nous rappela Fortune. Maintenant, j'ai un endroit sûr où rester et des gens qui pourraient m'aider à ne pas changer de forme pendant ma grossesse – le truc qui permet à toutes les femelles des clans de se reproduire –, mais ça ne suffirait peut-être pas.

— Le mieux, quand les clans de tigres nous rendraient visite à

St. Louis, serait qu'ils aident les autres femelles métamorphes enceintes, affirma Nathaniel.

— Je ne suis pas sûre que ça constitue une raison suffisante pour se réjouir de leurs visites, bougonnai-je.

— Mais moi, si. Ça a rendu tant de gens heureux.

Je lui souris.

— Et c'est ce qu'on veut tous les deux.

— Que tout le monde soit heureux, acquiesça-t-il.

Je hochai la tête, puis me rembrunis.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? interrogea Nicky.

Je regardai par le hublot. Le ciel était toujours noir et rempli d'étoiles, mais je sentais la pression de l'aube comme je la sens même depuis les souterrains du *Cirque* ou au fond d'une caverne, quand je sais qu'il suffit que je tienne jusqu'au lever du soleil pour que les vampires s'écroulent sur place et que je puisse les tuer.

Bien sûr, désormais, j'ai conscience que, si un vampire est assez vieux et assez puissant, il peut ne pas « mourir » à l'aube. Damian n'est pas non plus le seul vampire de ma connaissance capable de marcher sous la lumière du soleil. Si vous lisez le *Dracula* originel, celui de Bram Stoker, vous verrez que Drac se balade en plein jour avec juste une paire de lunettes noires. Donc, l'aube ne constitue pas une protection garantie contre les vampires, et encore moins contre leurs serviteurs et leurs alliés, mais c'est quand même quelque chose de positif pour moi. Pas pour Giacomo et Echo, en revanche. Et même si la lumière du soleil ne brûle pas Damian, elle continue à l'effrayer.

— Anita sent le soleil se lever, dit-il.

Fortune et Magda se mirent à tirer tous les stores. Ethan entreprit de les aider. Comme je suis claustrophobe en plus d'avoir la phobie de l'avion, cela ne me plut pas du tout. Mon pouls accéléra, et un début de panique s'insinua dans mes veines.

— Regarde-moi, Anita, exigea Damian.

Je scrutai ses yeux verts mais sans retrouver ma sérénité d'avant. La peur continuait à bouillonner en moi, et mon souffle devenait trop rapide.

— Ça ne marche pas cette fois.

— Désolé. Moi aussi, je crains l'aube.

— Le soleil ne te fait pas de mal, objecta Nathaniel.

— Mais c'est un pouvoir nouveau pour moi, expliqua Damian. La lumière du jour m'a terrifié pendant des siècles. Ça ne s'oublie pas si facilement.

— Le fait de pouvoir marcher en plein jour désormais devrait te donner du courage, fit remarquer Giacomo.

Damian leva les yeux vers l'autre vampire.

— Ça devrait, mais ce n'est pas le cas.

Ethan se tourna vers moi.

— Je comprends que Damian soit effrayé, mais, toi, tu es au bord de la panique.

— Je ne sais pas si je peux supporter d'être dans un avion avec les rideaux fermés.

— Ni moi ni ta belle Echo ne supporterions qu'ils restent ouverts, contra Giacomo en tirant l'avant-dernier derrière moi.

A présent, le seul hublot encore dégagé était le mien. Je me penchai vers lui telle une fleur cherchant à capter un rayon de soleil.

— Je sais qu'il faut les fermer. Je dis juste que ça déclenche ma claustrophobie, c'est tout.

— On pourrait s'attacher dans des sièges à l'arrière de l'avion, Giacomo, Damian et moi, offrit Echo.

Je levai les yeux vers son visage triangulaire si délicat, ses yeux d'un bleu pareil à celui des fleurs de maïs, si riche qu'il en devenait presque violet. Je défis ma ceinture de sécurité, et les hommes me lâchèrent pour que je puisse me lever et traverser l'allée.

Echo prit la main que je lui tendais. Une légère secousse parcourut l'avion ; je déglutis et m'accrochai un peu plus fort à la main de la vampire, qui était presque aussi petite que la mienne. Nathaniel me retint par la hanche. Je lui tapotai le bras puis posai mon autre main sur la douce pâleur de la joue d'Echo et embrassai l'arc de sa bouche. Elle hésita avant de m'enlacer et de me rendre mon baiser.

Comme toujours dans ces cas-là, je songeai combien sa bouche était minuscule. Seule Jade en avait une encore plus petite, mais la différence résidait peut-être dans leur réaction quand on les embrassait. Jade était indécise et attendait que je prenne l'initiative, comme en toute chose au lit. Mais, dès que je lui eus fait comprendre mes intentions, Echo se laissa aller contre moi et n'eut pas besoin que je l'entraîne où que ce soit.

Nous nous écartâmes presque en même temps, nous regardant à quelques centimètres de distance. Je me demandai si j'avais l'air aussi surprise qu'elle. J'étudiai son visage et les sensations que me procurait notre étreinte. Dans mes bottes à talons hauts, je faisais presque la même taille qu'elle, et ça me plaisait. J'avais assez de gens très grands dans ma vie.

— Je tiens plus à ce visage que je ne crains de fermer les rideaux, dis-je.

Echo m'adressa un sourire qu'on aurait pu croire timide mais qui remplit ses yeux de plaisir. Je ne sais jamais si c'est un vrai sourire ou si elle m'en gratifie pour me satisfaire sans trop s'engager émotionnellement. La plupart des très vieux vampires n'ont plus que de rares expressions naturelles, parce qu'ils ont appris à leurs frais

qu'il valait mieux dissimuler leurs sentiments. Jean-Claude aussi se montrait prudent envers moi au début. Un jour, j'espère arracher à Echo un sourire dont je n'aurai pas à douter.

— Nous devrions être parfaitement en sécurité à l'arrière, dit-elle.

Je secouai la tête.

— Il peut toujours y avoir un accident. Ça n'en vaut pas la peine.

— Donc, tu te fiches de protéger ma beauté, feignit de se lamenter Giacomo, inclinant la tête sur le côté pour mettre sa cicatrice en évidence.

Je ris comme il l'espérait.

— Tu es très séduisant, mais vu que je ne couche pas avec toi je m'en soucie moins.

Il se fendit d'un large sourire, et, là non plus, je ne sus pas si ça exprimait ses véritables émotions ou si c'était juste la réaction qu'il pensait que j'attendais de sa part. Qu'il garde ses secrets : j'avais déjà assez à faire avec ceux de mes partenaires.

Fortune s'approcha et nous enlaça toutes les deux, changeant notre étreinte en câlin de groupe. Elle m'embrassa, et comme sa bouche était plus large et qu'elle avait les lèvres plus fines qu'Echo, une fois les yeux fermés, j'eus presque l'impression d'embrasser un des hommes, même si les seins pressés contre mon épaule me rappelaient que ça n'était pas le cas.

— Suis-je le seul à me retenir de faire des blagues de lesbiennes ? lança Dem.

— Non, dit Nathaniel.

— Oui, dit Orgueil.

— J'aime voir trois belles femmes ensemble autant que n'importe quel autre homme, déclara Kaazim, mais l'aube approche.

Fortune se tourna vers lui sans nous lâcher.

— Nous voir ensemble ne te fait ni chaud ni froid. Honnêtement, j'ignore ce qu'il faut pour t'intéresser.

— La seule chose qui m'intéresse, c'est de servir ma Reine et ses Rois au mieux de mes capacités.

— Foutaises ! dis-je.

Fortune me sourit avant de reporter son attention sur Kaazim.

— Je suis d'accord avec Anita : foutaises.

— Jake, ce n'est pas la seule chose qui m'intéresse ?

L'interpellé eut un sourire qui découvrit ses dents comme s'il allait aboyer.

— Laisse-moi à l'écart de cette discussion.

— Ne me connais-tu pas après tout ce temps, mon vieil ami ?

— Je connais tes désirs les plus secrets aussi bien que tu connais les miens.

— Donc, pas du tout, traduisis-je.

Jake me regarda.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

Damian me toucha le bras, et je baissai les yeux vers lui.

— Je sais que je serais parfaitement en sécurité ici avec les rideaux ouverts, et que je ne mourrai sans doute pas à l'aube, mais, si ça ne te dérange pas, je préférerais m'installer à l'arrière avec les autres vampires.

Je me penchai pour l'embrasser.

— Si tu te sens plus en sécurité, pas de problème.

Jeff, le pilote, s'adressa à nous par l'interphone.

— Le soleil va se lever. La cabine est bien sécurisée ?

— Nicky, ferme les rideaux, ordonnai-je.

Il se pencha par-dessus Damian pour me tapoter la hanche – d'accord, le cul – et obéit. Je jurerais que les lumières dans l'avion diminuèrent. Rationnellement, je savais que ça n'était pas le cas, mais j'avais l'impression qu'il faisait plus sombre. Eh merde !

Echo m'embrassa la joue.

— Merci, Anita.

— Je suis une grande nécromancienne adulte. Je peux y arriver.

Elle sourit et alla se chercher un siège dans lequel s'attacher, parce qu'au lever du soleil elle tomberait d'un coup comme le cadavre qu'elle était presque. Giacomo la suivit à l'arrière de l'avion.

Damian défit sa ceinture de sécurité et se leva. Nathaniel le rattrapa et l'attira à lui pour un baiser que le vampire lui donna sans hésitation. Quelle que soit la magie dont il avait fait usage sur Damian, ses effets perduraient. Damian alla rejoindre Echo et Giacomo tandis que les autres se déplaçaient pour leur laisser les sièges du fond où il faisait un peu plus sombre, juste au cas où.

Fortune m'étreignit, et je dus lever la tête pour croiser son regard bleu myosotis, encadré de cils bleu électrique comme le plus cool des mascaras. C'est à cause d'elle qu'un jour j'ai forcé Sin à se tenir dans une lumière vive pendant que j'examinais ses cils – et découvrais qu'ils n'étaient pas noirs comme je l'avais toujours cru, mais d'un incroyable bleu marine. Certes, ce n'était qu'un très petit échantillon, mais jusqu'ici tous les tigres bleus que je connaissais avaient des cils de la couleur de leur clan, alors que les tigres dorés n'avaient pas tous des cils ni même des sourcils dorés.

— Merci de prendre soin d'elle, dit Fortune.

— C'est ce qu'on est censé faire avec ses partenaires, non ?

Elle me sourit. Son visage était celui d'une femme de vingt-cinq ans et le resterait à jamais, mais soudain elle me parut cynique, comme si les années qui n'avaient pas de prise sur ses traits se manifestaient soudain dans les profondeurs de ses prunelles bleues.

— C'est ce que tu fais, toi, mais beaucoup de gens ne s'en

donnent pas la peine. Merci de ne pas être comme eux.

Elle m'embrassa sur le front comme si j'étais une enfant, puis sur la bouche comme une amante. Après quoi, elle se leva pour aller donner un baiser à Echo avant que le lever du soleil n'emporte son Maître et son amoureuse.

Dans la soute se trouvaient des cercueils pour les vampires voyageant avec nous, et je savais que Fortune et Magda avaient toutes les deux des sacs de couchage assez grands pour y mettre leurs Maîtres respectifs et les porter sur leur dos en cas de nécessité, mais ça ne pouvait être qu'une solution provisoire pour le cas où quelque chose tournerait horriblement mal.

Il y avait un troisième sac de couchage en cabine pour Damian, juste au cas où il mourrait de nouveau à l'aube. Si tel était le cas, nous le traiterions comme tous les autres vampires, même si ni Nathaniel ni moi n'avions eu le temps de nous entraîner à le porter ainsi. Damian n'est pas très lourd, mais il est grand, donc le porter incomberait sans doute à Nathaniel, qui était plus grand et plus costaud que moi.

Je me rassis à côté de ce dernier. Je vis Magda vérifier que la ceinture de Giacomo était bien attachée tandis que le vampire inclinait le siège en arrière pour se retrouver allongé. Elle ne l'embrasserait pas pour lui dire bonne nuit parce qu'à ma connaissance ils ne font jamais ça. Ils ne sont pas amants. Ce sont des camarades d'armes, des partenaires de boulot et sans doute des amis proches, mais il n'y a rien de romantique entre eux.

Magda nous a prouvé qu'elle est bisexuelle, donc je ne sais pas pourquoi ils n'ont pas ajouté « amants » à cette liste, mais leur relation semble fondée sur le respect mutuel et sur une entente comme celle que j'ai avec Edward ou le sergent Zerbrowski, mon binôme quand je bosse pour la Brigade Régionale d'Investigations Surnaturelles à St. Louis. Edward et moi allons chacun être le garçon d'honneur de l'autre. Zerbrowski nous a inscrits tous les deux, Nathaniel et moi, sur la courte liste des gens qui peuvent aller chercher ses gamins à l'école en cas d'urgence. Jamais je n'aurais l'idée de faire quoi que ce soit de sexuel avec lui. Quant à Edward, nous avons décidé depuis longtemps que notre amitié était trop importante pour y ajouter des avantages en nature.

On peut être amis avec ses amants, mais pas amis très proches, parce que le sexe brouille la donne, et, si on essaie d'y ajouter une relation romantique, l'amitié devient pratiquement impossible. Il paraît qu'il existe des gens capables de conjuguer les deux, mais je n'en ai jamais rencontré. Il est possible que Magda et Giacomo aient tenu le même raisonnement et privilégié aussi leur partenariat. D'un autre côté, il est également possible que je ne les connaisse pas encore suffisamment pour comprendre de quelle manière ils fonctionnent.

Je regardai les deux moitiés bêtes border leurs Maîtres respectifs de façons très différentes. Damian boucla sa ceinture de sécurité et commença à incliner son siège en arrière. Je me dis que, s'il mourait à l'aube, ce serait moins perturbant que de voir son corps s'affaisser en position assise. Fortune et Echo étaient chacune la partenaire principale de l'autre, mais Magda ne semblait pas avoir de relation sérieuse en dehors de notre groupe, et aucun de nous n'était très engagé envers elle. Avait-elle envie de s'engager envers quelqu'un ?

Nathaniel se leva pour voir si Damian voulait qu'il lui tienne la main comme Fortune tenait celle d'Echo. Je me souvins que, des années auparavant, Jean-Claude m'avait demandé de rester avec lui jusqu'à l'aube. L'observer alors que le soleil se levait hors de notre chambre d'hôtel m'a pour la première fois confirmé que, oui, les vampires mouraient bien à l'aube. J'ai entendu son souffle s'interrompre et senti son énergie basculer de vivante à morte. Pour avoir lu des rapports médicaux, je sais que l'activité cérébrale des vampires ne s'arrête pas comme chez un véritable cadavre, et qu'elle ne descend même pas aussi bas que chez la plupart des gens dans le coma. Mais quand vous vous contentez de regarder sans moniteurs pour vous détromper on dirait vraiment quelqu'un qui meurt sous vos yeux. J'ai vu des gens mourir pour de vrai et des vampires mourir à l'aube, et j'ai tué des vampires pour de vrai. Les trois se ressemblent beaucoup.

Nathaniel revint dans son siège.

— Damian a peur de ne pas mourir à l'aube s'il me tient la main, rapporta-t-il.

— Pourquoi veut-il mourir à l'aube ? demanda Socrate de l'autre côté de l'allée.

— Quand il dort comme un humain, il fait des cauchemars, expliquai-je.

— Je peux comprendre que ça ne le tente pas, acquiesça Socrate.

Je sentis le soleil se lever de l'autre côté des hublots fermés, et je sentis Damian mourir. Nathaniel m'agrippa la main. Lui aussi l'avait perçu. J'entendis quelqu'un ajuster le store derrière nous et je ne lui en voulus pas, parce qu'un mince rayon doré filtrait à l'intérieur de la cabine. Domino, qui était assis juste à côté de ce hublot, tentait de l'obturer complètement.

— Le rideau est un peu de travers, se plaignit-il. Il ne ferme pas bien.

Nous allâmes prendre des serviettes en papier dans le bar pour les fourrer dans l'interstice.

— Heureusement qu'aucun des vampires n'est resté ici, fit remarquer Domino.

Nous acquiesçâmes tous.

— Que quelqu'un note de faire réparer ce store. De véritables rideaux occultant ne sont pas un luxe pour nous.

— C'est fait, lança Nicky en pianotant sur son smartphone.

Nous nous rassîmes tous à nos places, même si Dem vint s'installer dans le siège que Damian venait de libérer face à Nathaniel. Même dans les confortables fauteuils pivotants, ses épaules touchaient celles de Nicky. Je n'étais pas certaine que ces deux-là auraient pu voyager côte à côte en classe éco d'un vol commercial.

— Comment vous faites quand vous prenez un avion normal ? demandai-je, curieuse.

Les deux hommes se regardèrent, puis Nicky répondit :

— Je voyage en première.

Dem grimaça.

— Je déborde.

Je lui rendis son sourire sans pouvoir m'en empêcher.

— D'accord, c'était une question idiote.

Nathaniel passa un bras autour de mes épaules.

— On devrait raconter à Dem, pour Asher.

Le sourire s'effaça du visage du tigre doré.

— Je ne veux rien savoir sur lui.

— Ça, tu voudras le savoir, lui assurai-je.

Nous lui rapportâmes ce qui s'était passé. Évidemment, Nicky et toutes les autres personnes à bord qui voulaient écouter en profitèrent également. L'avion n'était pas assez grand pour garder des secrets, surtout vis-à-vis de métamorphes dotés d'une ouïe surhumaine. C'est comme essayer de garder des secrets vis-à-vis de Superman : aucune chance d'y arriver.

Lorsque nous nous tûmes, Dem avait les sourcils froncés et il se massait les tempes.

— Je suis désolée, ajoutai-je.

Il ouvrit les yeux et me dévisagea.

— Désolée de quoi ? Ce n'est pas toi qui m'as brisé le cœur.

— Désolée qu'Asher soit aussi chiant, je suppose.

— Il a été chiant avec toi aussi.

— Mais je ne voulais pas l'épouser, donc ça m'a moins touchée.

Dem eut un sourire chagrin.

— Bah ! Je n'ai pas encore vingt-cinq ans. J'ai le droit de faire des choix idiots.

— Au moins, il n'a pas dit oui, intervint Nicky.

Dem lui jeta un regard hostile.

— Je *voulais* qu'il dise oui, sans ça je ne lui aurais pas posé la question.

— S'il avait dit oui, tu baiserais juste avec Asher et personne d'autre en ce moment. C'est vraiment ce que tu veux ?

— Il n'a jamais été monogame pour toi, mais il voulait que tu le sois pour lui, ajoutai-je.

— Cousin, dit Orgueil en se penchant entre les sièges de Dem et de Nicky, Asher est un connard égoïste. Je ne comprends pas que tu aies pu sortir avec lui aussi longtemps.

— C'est le plus bel homme que j'aie jamais rencontré, se justifia Dem.

— Personne n'est assez beau pour compenser un tel niveau d'égoïsme.

— Le sexe était fabuleux.

Orgueil haussa les épaules et fit le geste de repousser quelque chose.

— On reste tous trop longtemps avec des cinglés juste pour le sexe.

— Tu sous-entends que seuls les cinglés sont doués au lit, et ce n'est pas vrai, protestai-je.

Tout le monde me dévisagea.

— Quoi ? Je m'éclate au pieu, et je ne sors pas avec des cinglés.

Les hommes s'entre-regardèrent.

— Anita, finit par lancer Nicky. Je suis un sociopathe. Quand je t'ai rencontrée, j'ai essayé de vous tuer, toi et presque tous les gens que tu aimais. Si ce n'est pas être cinglé, ça...

— D'accord, un point pour toi, dis-je en souriant et en lui tapotant le genou.

— Moi aussi, j'ai été cinglé pendant des années, jusqu'à ce que j'entame une thérapie et que je surmonte mes problèmes, déclara Nathaniel.

— Mais tu continues à baiser comme si tu étais cinglé, dit Dem en se penchant vers lui pour l'embrasser.

Il se redressa en jouant d'une main avec l'épaisse tresse auburn de Nathaniel qui, de son côté, lui caressa la cuisse en répliquant :

— Tu baises super bien aussi pour quelqu'un qui n'est pas cinglé.

Dem rit et se pencha de nouveau vers lui. Ce second baiser dura un peu plus longtemps, et je l'observai avec une certaine fascination. J'ai couché avec eux deux plus d'une fois, et je sais qu'ils ont d'autres partenaires, mais ça les rend encore plus excitants ensemble.

Dem se redressa en disant :

— Je suis tellement vanille comparé à toi.

— Tout le monde est vanille comparé à Nathaniel, fit remarquer Orgueil.

Nous secouâmes tous la tête.

— Pas tout le monde de votre côté de l'allée, contra Ethan.

— Comment ça ? demanda Orgueil.

— C'est l'une des raisons pour lesquelles Anita et moi ne

fonctionnions pas en tant que partenaires réguliers. Je suis vanille, et les hommes purement vanille ne l'attirent pas.

— Je ne vais pas m'excuser pour ce que j'aime ou non.

— Je ne te le demande pas ; j'essaie juste d'expliquer à Orgueil que, même s'il ne s'en rend pas compte, Nathaniel n'est pas le seul non vanille ici.

— C'est pareil pour moi, intervint Domino. Je suis trop vanille pour faire partie du harem d'Anita. Je peux baiser en groupe s'il y a assez de femmes, mais sinon je n'ai pas la même orientation que le reste de ses partenaires mâles.

— Je pensais que Nathaniel était le seul… Je ne veux pas être insultant.

— Je suis le plus gros maso dans la vie d'Anita, si c'est ce que tu sous-entends.

Orgueil parut soulagé.

— Oui, c'est ça.

— Nathaniel n'est pas le seul d'entre nous que la douleur excite, dis-je. Elle l'excite juste davantage que les autres.

— Je suppose que je considère Dem comme vanille, à part le fait qu'il est bisexuel, ajouta Orgueil.

— Je pratique le sexe en groupe, et tu sais que je suis exhibitionniste, fit valoir son cousin.

— Ah ! Je comptais juste le bondage comme non vanille.

— Désolée, Orgueil, mais être vanille ce n'est pas seulement ne pas pratiquer le bondage.

— La première fois que j'ai couché avec Asher, Nathaniel, Micah et Anita étaient là aussi, précisa Dem. Un quatuor, ce n'est pas vanille.

— D'accord, ma définition de vanille est fausse, et si tu aimais le bondage autant que Nathaniel ou Anita je comprendrais qu'Asher te manque. Apparemment, c'est un dominant fabuleux dans le donjon, mais tu n'as jamais eu ce genre de relation avec lui.

— Non.

Tout sourire envolé, Dem s'adossa de nouveau à son siège en s'efforçant de ne toucher personne.

— Si tu n'aimes pas la douleur, un vampire ne peut pas non plus te sucer correctement à cause des crocs, donc est-ce que le sexe était si bien que ça, ou est-ce que tu le croyais juste parce que tu étais amoureux de lui ?

— Asher est vraiment un amant génial. Anita pourra te le confirmer.

Tout le monde me regarda.

— Ouais, il est doué au lit, mais pas meilleur que Jean-Claude ou Nathaniel, avec qui tu couches aussi, dis-je à Dem.

— Et tu peux de nouveau coucher avec des femmes, ajouta Nicky.

Rien que pour ça, ça valait la peine de te débarrasser d'Asher.

— J'aime les femmes, mais j'étais prêt à renoncer à elles pour lui.

— Je ne comprends pas comment tu as pu accepter de renoncer aux femmes, déclara Orgueil.

— Tu n'aimes pas du tout les hommes, cousin. C'est normal que tu ne puisses pas comprendre. Pour moi, c'était comme s'engager à devenir monogame en se mariant.

— Mais la plupart des gens monogames sont attirés par le sexe de la personne qu'ils épousent, donc, même s'ils renoncent à toutes les autres, ils ont un partenaire du sexe qu'ils aiment. Toi, tu as accepté de renoncer à la moitié des choses que tu aimais, alors qu'Asher couchait toujours avec Anita, si bien que tu étais le seul à faire un sacrifice. C'était dégueulasse d'exiger ça de toi.

— Je ne m'étais pas rendu compte qu'Asher t'était aussi antipathique.

— Il a traité mon cousin comme de la merde. Il a fait du mal à mes amis. Il a blessé des gens. Et je suis censé le protéger dans le cadre de mon boulot. Je ne vois vraiment pas comment je pourrais le trouver sympathique.

— Vu comme ça, tu devrais carrément le haïr, commenta Nicky.

— Il ne mérite pas tant d'émotion, contra Orgueil.

— Si tu aimais les hommes, tu comprendrais.

— Non, Dem, toujours pas. Je n'ai pas d'ex cinglées. Je n'aime pas les mauvaises filles. J'aime les filles gentilles, et le sexe peut être tout aussi excitant avec elles.

— Qu'est-ce que tu en sais, si tu n'as jamais couché avec des mauvaises filles pour comparer ? répliqua Nicky.

Orgueil ouvrit la bouche pour répondre, la referma, parut perplexe et finit par éclater de rire.

— D'accord, je suppose que je n'en sais rien, mais je m'éclate au lit en ce moment, et ma partenaire n'est pas cinglée.

— Qui est-ce ? s'enquit Dem.

Orgueil secoua la tête.

— Ça ne te regarde pas.

— Hé ! C'est toi qui as commencé.

— Tu as raison, je n'aurais même pas dû en parler.

— Comment se fait-il que tu sortes avec quelqu'un et que je ne sois pas au courant ?

— Nous n'avons plus huit ans, Dem. On a tous des secrets d'adultes.

— Orgueil sort avec quelqu'un, et personne n'est au courant, déclara Nicky.

Je secouai la tête.

— Je n'en savais rien non plus.

— Qui est-ce ? demanda Nicky.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? répliqua Orgueil.

Nicky grimaça.

— Puisque tu ne veux pas en parler, ça m'intéresse forcément.

— Ça, c'est un raisonnement digne de Dem, fit remarquer Orgueil.

— Sur ce coup-là, je vais appuyer Nicky, parce que je suis en train de me repasser toutes les fois où je t'ai vu parler à une femme en essayant de deviner de qui il s'agit, avouai-je.

— Et pourquoi tu tiens tant à garder le secret ? ajouta Dem.

— Elle est mariée ? suggéra Nicky.

— Non, jamais je n'aiderais quelqu'un à enfreindre ses vœux.

— Alors, si elle n'est pas mariée, pourquoi faire tant de mystères ? insistai-je.

Orgueil secoua la tête.

— Non, je ne dirai rien de plus, parce que, si je continue à répondre à vos questions, vous allez finir par deviner, et elle m'en voudra. Je ne veux pas gâcher ce qu'il y a entre nous.

Je plissai les yeux comme si j'essayais de le voir plus clairement. Ça allait me turlupiner, mais essentiellement parce que la plupart des métamorphes sont très ouverts sur le sexe et leurs relations avec les gens qu'ils considèrent comme faisant partie de leur communauté. Ils n'ont pas du tout les mêmes tabous que les humains sur ce sujet.

— C'est une humaine… une humaine ordinaire ? suggérai-je.

Orgueil secoua la tête.

— J'ai dit que j'arrêtais d'en parler. Je tiens trop à elle pour tout foutre en l'air parce que je suis coincé à bord d'un avion où on n'a rien de mieux à faire que discuter.

Comme si l'appareil l'avait entendu, il tangua brusquement. J'agrippai l'accoudoir et la main de Nathaniel.

— Pourtant, discuter, c'est bien, dis-je d'une voix un peu tendue. Ça distrait.

— Je suis désolé, Anita, mais, même pour t'aider à penser à autre chose pendant que tu essaies d'être courageuse et de surmonter ta phobie, je ne vais pas gâcher cette relation. C'est trop important pour moi.

Dem dévisagea son cousin.

— Tu as des sentiments pour cette fille.

Orgueil opina. Dem le regarda encore un moment puis lui posa une main sur l'épaule.

— Tu serais prêt à l'épouser ?

Orgueil secoua la tête, puis rectifia :

— Enfin, si, si elle le voulait, mais pour le moment elle ne veut pas se marier. Avec qui que ce soit.

— Tu es prêt à attendre combien de temps ? demandai-je, parce que me mêler de la vie privée du tigre-garou valait toujours mieux que m'inquiéter des lois de l'aérodynamisme.

— Aussi longtemps qu'il le faudra.

— Selon le caractère et la nature de cette fille, ça pourrait être très long, fis-je remarquer.

— Elle en vaut la peine.

— Ouah ! Je ne t'avais pas vu aussi accro à quelqu'un depuis qu'on avait treize ans et que tu voulais épouser la petite voisine, commenta Dem.

— J'avais treize ans, et ta sœur et toi m'avez brisé le cœur en vous attaquant à elle.

— On a juste joué à « Montre-moi la tienne et je te montrerai la mienne ». Tu aurais pu venir jouer avec nous.

— J'étais aussi épris qu'on peut l'être à treize ans. Je ne voulais pas jouer avec elle. Je voulais lui avouer qu'elle était mon premier grand amour.

Orgueil rit. Je crois qu'il se moquait de lui-même.

— En grandissant, elle est devenue bien trop déviante pour toi, déclara Dem.

Orgueil le regarda.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

Dem grimaça.

— Elle était dans la même fac qu'Ange.

— Je veux en savoir plus ?

— Probablement pas.

Orgueil secoua la tête et leva les yeux au ciel.

— Je préfère garder mes illusions sur mon premier grand amour, merci.

— Si Ange décide de l'inviter à nous rendre visite, je te préviendrai, c'est promis.

— Hein ? Quoi ?

— Oh ! On pourrait vraiment rencontrer la cause de vos premiers émois ? demandai-je avec gourmandise.

Dem m'adressa un grand sourire.

— Angel et elle sont restées en contact après la fac. Elles sont bi toutes les deux, donc elles ont loué un appartement ensemble avec d'autres jeunes diplômés pour tenter de réussir dans la grande ville.

— Quand on rend visite à sa famille, on ne se pointe pas avec une colocataire, protesta Orgueil.

— La dernière fois qu'Angel est venue, elle a dit qu'elles sortaient ensemble pratiquement depuis le jour où elle était partie vivre sa vie. Et elle était furax qu'on la rappelle à la maison alors qu'elle avait si bien réussi à l'extérieur du clan.

— C’est pour ça qu’elle fait la gueule tout le temps ? demandai-je.

— En partie, mais, de nous deux, elle a toujours été la moins sociable. Elle met ça sur le compte de son nom. Quand on t’a baptisée « *Bon Ange* », tu as juste envie de te rebeller.

— Alors, Méphistophélès, pourquoi ne t’es-tu pas rebellé en devenant un bon ange ?

Il grimaça de nouveau, puis son regard prit une intensité brûlante et primitive qui me fit frissonner légèrement tandis qu’il me dévisageait.

— Moi, j’ai décidé de faire le contraire, ronronna-t-il, et de devenir mon nom.

— Méphistophélès.

— Un démon.

L’avion tangua de nouveau, et je luttai pour ne pas enfoncer mes ongles dans la main de Nathaniel – seulement dans l’accoudoir.

— D’habitude, j’essaie d’être dans le camp des anges, mais je joue comme si j’appartenais à l’équipe d’en face, dis-je d’une voix un peu tendue.

— Tu nous fais tous jouer pour l’équipe des anges mais tu recrutes dans l’autre camp, déclara Nicky.

— Tu n’es pas un démon, contrai-je en levant les yeux vers lui.

— Je ne suis pas non plus un ange.

— Tu aimes les pécheurs repentis, Anita, dit Fortune en se penchant de l’autre côté d’Orgueil.

— A t’entendre, on me prendrait pour l’Armée du salut.

— Je ne suis pas repenti, objecta Nicky.

— Moi non plus, ajouta Dem.

— J’imagine que, pour se repentir, il faut regretter ce qu’on a fait, ce qui n’est pas votre cas, acquiesçai-je.

Fortune rit.

— Tellement pas.

— On va bientôt servir le repas.

— Je ne sais pas si je pourrai avaler quoi que ce soit, grognai-je.

— Il faut que tu manges, Anita. Ça aide à apaiser tes autres faims.

— Il faut que tu manges de vrais aliments, précisa Nicky.

— Sinon, tu devras nourrir l’ardeur avant qu’on atterrisse, ajouta Nathaniel.

— Et je risquerais de contaminer le pilote. Ouais, Jean-Claude m’a expliqué. (Je levai les yeux vers Fortune). Alors, qu’est-ce qu’il y a au menu ?

CHAPITRE 34

Je tins le coup jusqu'à ce qu'on entame notre descente. Là, les hublots obturés redevinrent un problème. L'atterrissage me fait toujours flipper de toute façon, mais apparemment voir ce qui se passe dehors rend la chose un poil moins effrayante. Alors qu'être prisonnière d'un étroit tube métallique et le sentir foncer vers le sol sans rien voir, et donc déterminer s'il est en train de se poser ou s'il va juste s'écraser…

Je commençai à faire une attaque de panique, luttai pour la surmonter et m'accrochai de toutes mes forces à Nathaniel et à Nicky. Dem tendit un bras et posa une main sur ma cuisse encore libre en disant :

— Ça va aller, Anita.

Je voulus répondre : « Tu ne peux pas me le promettre », mais je craignais de me mettre à hurler ou à vomir si j'ouvrais la bouche, aussi je m'abstins. Je sentis le choc léger quand les roues touchèrent le tarmac. Je fermai les yeux et tentai d'éprouver du soulagement, mais la tête me tournait presque du désir de sortir de ce putain de tube métallique de la mort.

La porte s'ouvrit, et de l'air frais entra dans la cabine. Le nœud dur dans ma poitrine et mon ventre se desserra. Je pus de nouveau respirer sans me retenir de hurler.

— Vous devez tous montrer votre carte d'alerte médicale, annonça le pilote, et laisser monter la douane à bord pour comparer le visage des vampires à la photo de leur passeport, puisqu'il fait jour et qu'on ne peut pas les leur amener.

Les cartes d'alerte médicale, c'est ce truc que vous devez toujours avoir sur vous quand vous souffrez d'une allergie grave, ou de tout autre problème de santé assez sérieux. Ainsi, même si vous êtes inconscient, les médecins qui s'occupent de vous sont prévenus. Mais les nôtres indiquent que nous sommes atteints par le virus de la lycanthropie.

L'Irlande et la plupart des autres pays d'Europe exigent que leurs visiteurs lycanthropes portent une alerte médicale sous forme de bracelet, de collier, de carte, d'étiquette cousue dans les vêtements… Peu importe, mais vous devez avoir un avertissement sur vous. Si un lycanthrope entrait en Irlande, en Angleterre ou dans beaucoup d'autres pays européens en se faisant passer pour un humain normal et était démasqué, il serait automatiquement expulsé et pourrait faire de la prison.

Les gardes qui voyagent régulièrement avec Micah avaient déjà

leur carte, et il avait pu nous aider à accélérer les formalités pour obtenir les nôtres. Apparemment, cette obligation a engendré beaucoup de controverse, donc les autorités font en sorte que ce soit aussi simple et facile que possible, histoire qu'on ne les attaque pas en justice pour violation de droits civils et autres causes similaires.

A la base, l'Angleterre voulait forcer les lycanthropes à se faire tatouer, mais les tatouages ne tiennent pas forcément sur la peau des métamorphes. Alors ils ont suggéré le marquage au fer rouge, et les avocats, la presse et les gens en général ont commencé à faire des comparaisons avec les nazis et les juifs.

Du coup, nous avions seulement besoin d'une carte mais, si un agent du gouvernement (par exemple, un officier de police) demandait à la voir et qu'on n'était pas en mesure de la lui montrer, on pourrait être expulsés – si bien que les lycanthropes sont encouragés à porter plusieurs avertissements sur eux en permanence. Ça me faisait tout drôle d'avoir une de ces cartes, parce que, techniquement, je ne suis pas une lycanthrope, mais mes papiers officiels disent que je suis porteuse du virus de la lycanthropie, donc, pour collaborer avec le gouvernement, il me fallait une carte.

Je brûlais d'envie de descendre de l'avion, mais je ne voulais pas laisser Damian derrière moi. C'était la première fois que je voyageais avec un vampire dont j'étais responsable. Pendant qu'il faisait jour et qu'il était aussi inerte qu'un bout de bois, Nathaniel et moi étions sa seule protection.

— Allez-y, lança Magda depuis l'autre côté du rideau où elle se tenait entre les deux vampires « endormis ». J'attendrai avec nos Maîtres et Damian.

Cela parut suffire à Fortune, qui descendit avec les autres. Nicky, Nathaniel et Dem restèrent avec moi.

— Je pensais que tu serais la première à foncer dehors, commenta le tigre-garou avec un sourire.

— Je crois que j'ai besoin d'une minute pour me préparer à rencontrer les autorités irlandaises, avouai-je.

Socrate passa la tête par la porte ouverte.

— On a besoin de vous, de vos passeports et de vos cartes là-dehors.

Je tentai de me lever, et je dis bien « tentai », parce que ma ceinture de sécurité était toujours attachée, et que je me coupai pratiquement en deux. Ce sont ces petits détails qui m'empêchent de prendre la grosse tête.

CHAPITRE 35

Je descendis de l'avion sur le tarmac, ou le bitume, ou quel que soit le nom du revêtement artificiel qu'on trouve dans tous les grands aéroports du monde, et luttai contre une envie de m'agenouiller pour embrasser cette surface si stable et si solide. C'est souvent le cas quand je sors d'un avion et que je regagne la terre ferme, mais d'habitude l'impulsion n'est pas aussi forte. Nathaniel me prit la main au pied du petit escalier pliant, regarda autour de nous et commenta :

— Ça ne fait pas très irlandais.

Le bâtiment et ses environs ressemblaient à presque toutes les zones privées de tous les autres aéroports que je connaissais. Donc, ce n'était pas que ça ne faisait pas très irlandais, mais que ça ne faisait rien du tout. Si vous voyagez en ne fréquentant que des aéroports et des hôtels, tous les pays sont les mêmes. A l'étranger, pourvu que vous logiez dans un établissement de chaînes et que les gens parlent anglais autour de vous, c'est comme si vous étiez toujours chez vous, à ceci près que vous n'avez ni votre maison, ni vos affaires, ni les gens que vous aimez près de vous. Évidemment, cette fois, le dernier point n'était pas vrai.

Je regardai Nathaniel avec ses cheveux auburn qui paraissaient étonnamment roux dans le soleil pâle. Le ciel était gris et nuageux, et on sentait une promesse de pluie dans l'air. Nous avions emporté les imperméables de tous ceux d'entre nous qui en possédaient. Nous devrions en acheter à Nathaniel et à Damian, mais moi et les autres étions déjà équipés. Le mien a un logo du service des marshals sur la poitrine, donc, si la police locale préférait que je porte un truc plus neutre, j'irais faire les magasins aussi, mais, tant que je n'y serais pas obligée, je ferais avec.

Pour le moment, je portais un blouson en cuir léger qui n'apprécierait sans doute pas plus d'être mouillé que celui de Nathaniel. La plupart des autres étaient eux aussi en blouson en cuir ou avaient déjà mis leurs imperméables.

— Allons, marshal Blake, vous savez pourtant que le romantisme va devoir attendre jusqu'à ce que l'enquête soit finie, lança une voix d'homme avec un accent ouest-américain à couper au couteau.

Je me retournai. Edward se dirigeait vers nous dans son déguisement de marshal Ted Forrester. Il inclina son chapeau de cow-boy blanc en arrière et m'adressa un large sourire. Je dus avoir l'air surprise. Je ne m'habituerai jamais à sa façon de disparaître complètement derrière son *alter ego*. Je n'ai appris que récemment que Ted Forrester est son nom de naissance. Pour moi, il a toujours été

Edward. Ted est un brave gars. Edward, non.

Comme ils partagent le même corps, ils font tous les deux un mètre soixante-dix (bien qu'Edward m'ait toujours paru plus grand), avec des cheveux blonds coupés court et actuellement planqués sous son chapeau, des yeux bleu clair et un corps mince qui ne semble pas aussi athlétique qu'il l'est réellement. Je n'ai jamais pu déterminer si c'était génétique et si Edward n'arrivait pas à gonfler, ou s'il trouvait la muscu ennuyeuse et ne se donnait pas la peine d'en faire.

Il s'écarta du mur et se dirigea vers nous. Il portait une chemise blanche par-dessus un tee-shirt noir. Son sourire était celui de Ted, entièrement dédié aux agents des douanes. Il sait très bien que ça ne sert plus à rien de se faire passer pour ce bon vieux Ted auprès de moi et de mon entourage : nous connaissons tous sa véritable personnalité, et ce n'est pas celle de Ted.

— Hé ! Ted, je commençais à me demander quand tu débarquerais, dis-je avec mon vrai sourire, parce que j'étais contente de le voir.

— Si tu étais venue avec un vol commercial, j'aurais pu consulter l'horaire, mais les avions privés… c'est plus dur de prévoir quand ils vont arriver.

Il souleva son chapeau pour saluer la femme, qui rosit. En ce qui me concerne, Edward est tellement bien installé dans la case « meilleur ami » que j'ai toujours du mal à voir en lui un type séduisant, mais d'autres femmes semblent y arriver sans problème.

Il se tourna vers nous pour détailler notre groupe.

— Ce ne sont pas les gens dont nous avions parlé, dit-il en laissant transparaître un tout petit peu du véritable Edward dans sa voix.

— C'est une longue histoire, répondis-je.

Il laissa filer, parce qu'il savait que je ne pouvais pas la lui raconter devant des inconnus. Mais quand il dévisagea tous les gardes ce ne fut pas avec les yeux de Ted. Même son dos légèrement voûté s'était redressé, à la façon d'Edward, qui se tient toujours bien droit parce qu'il a fait l'armée. L'agent des douanes si flattée quelques instants plus tôt l'observait désormais avec méfiance. Elle faisait ce boulot depuis assez longtemps pour savoir reconnaître les signes avant-coureurs d'un problème. Un bon point pour elle.

En arrivant à Dem et à Domino, Edward me jeta un coup d'œil. Il était là quand Dem avait complètement craqué en situation de combat. Pour sa défense, la bataille contre les zombies au sous-sol de l'hôpital est l'une des pires choses que je n'aie jamais vécues, même selon mes critères. Pour Dem, ce fut une très rude introduction à ma réalité professionnelle. Il m'a dit tout net qu'il ne voulait plus jamais partir à la chasse aux zombies avec moi. Quant à Domino, il a eu des

problèmes avec un des zombies que j'ai relevés et qu'on a dû brûler dans un cimetière. J'en ai parlé à Edward, donc ce dernier savait que ni Dem ni Domino ne faisaient partie de mes premiers choix. Il me dirait plus tard quels autres membres de mon entourage ne lui convenaient pas.

— Plus tard, dis-je.

— J'ai hâte, acquiesça-t-il en souriant et en se glissant de nouveau dans la peau de Ted le charmant cow-boy.

A sa décharge, l'agente des douanes ne s'y laissa pas prendre cette fois. Elle savait que quelque chose clochait chez lui, et elle ne voulait plus rien avoir à faire avec le blond en pleine crise d'identité.

Un autre homme nous rejoignit. Il était plus grand qu'Edward, mais moins que Dem. C'est toujours bien d'avoir sous le nez des gens de taille différente mais connue quand j'ai besoin d'estimer celle d'un nouveau. Donc, ce type-là devait faire un mètre soixante-dix-huit, un mètre quatre-vingts maximum. Je ne suis pas douée pour ôter les deux ou trois centimètres qu'ajoutent des bottes de travail, et il portait les mêmes que les SWAT quand ils sont sur le terrain. Les mêmes que celles que j'avais dans mes propres bagages. Son uniforme était entièrement noir, depuis son pantalon tactique jusqu'à sa chemise à manches longues tendue par-dessus un gilet pare-balles. Mais je n'avais pas besoin de cet indice : l'arme de poing qu'il portait ostensiblement à la hanche suffisait largement.

Ses yeux marron foncé balayèrent la pièce et notre groupe. Ses cheveux étaient d'un brun lustré presque auburn, qui le devenait peut-être dans la bonne lumière. Ceux de Nathaniel penchent davantage vers le roux, mais beaucoup de cheveux dits auburn tendent plutôt vers le brun avec des reflets. Il avait un visage agréable, mais l'énergie et la menace qui émanaient de sa personne m'empêchaient complètement de m'intéresser à lui en tant qu'homme. Il me donnait la chair de poule, et la réaction des véritables métamorphes dans la pièce m'apprit que je n'étais pas la seule personne affectée ainsi.

Il me rendit mon regard sans chercher à dissimuler sa propre hostilité, bien au contraire. Edward s'approcha de lui, et, avant même qu'il ne le présente comme le capitaine Nolan, je sus que c'était lui, son contact professionnel – le fameux Brian. Je devinai également qu'il n'était pas un humain ordinaire.

— Alors c'est vous, Anita Blake, lança-t-il avec un accent qui adoucit l'animosité dans sa voix.

— Et vous devez être Brian, dis-je aimablement.

Je fis même l'effort d'invoquer un sourire qui monta jusqu'à mes yeux. Si je pouvais le faire pour les clients de Réanimateurs Inc., je pouvais le faire pour agacer l'Irlandais grincheux.

Il haussa les sourcils avant de jeter un coup d'œil à Edward.

— On s’appelle par nos prénoms, Forrester ?

— Je l’appelle Anita et elle m’appelle Ted.

— Et le reste de son… équipe ?

— Par les prénoms aussi.

Le capitaine Nolan secoua la tête.

— Je peux utiliser ton indicatif si tu préfères, Forrester, mais je ne peux pas t’appeler Ted.

— Théodore, suggérai-je avec mon expression la plus innocente.

Nolan me foudroya du regard.

— Non.

Edward nous sourit à tous les deux. Je crois que ça l’amusait beaucoup. Ses yeux étaient plus bleus que d’habitude, et il respirait un peu plus vite. Le niveau croissant de l’énergie dans la pièce et le potentiel de carnage qui l’accompagnait devaient l’exciter.

— Comme tu voudras, lâcha-t-il avant de se tourner vers moi. Anita Blake, voici Brian Nolan. Nolan, Blake.

— Capitaine Nolan, précisa l’intéressé en plissant les yeux.

— D’accord, alors, ce sera marshal Blake, dis-je sans me départir de mon sourire.

— Je vous fais marrer, tous les deux ?

— Un peu.

— Je t’ai toujours trouvé amusant, acquiesça Edward avec l’air affable de Ted.

Nolan se rembrunit.

— Je n’aime pas beaucoup votre attitude, Blake.

— La vôtre ne me ravit pas non plus, Nolan, mais on n’est pas obligés de s’apprécier pour bosser ensemble.

Celui-ci se renfrogna davantage, ce qui creusa des sillons prononcés en travers de son front et entre ses sourcils. Du coup, j’ajoutai quelques années à son âge initial, que j’avais estimé à trente-trois ou trente-quatre ans. Finalement, il en avait peut-être quarante. Passé un certain stade, je suis nulle en estimations.

— Mais ce serait quand même plus facile si on s’appréciait au moins un peu, lança Dem en s’approchant, tout sourires et irradiant sa joie d’être là, sa joie de rencontrer Nolan.

Il se donnait du mal pour faire pencher l’ambiance dans une meilleure direction. Il tendit la main en se présentant :

— Je suis Méphistophélès.

Nolan ne la serra pas.

— Qu’est-ce que vous avez bien pu foutre pour mériter un surnom pareil ?

Dem grimaça tristement.

— Hélas ! Ce n’est pas un surnom.

Il brandit son passeport pour le faire voir à l’autre homme.

« Méphistophélès Devon Devereux », était-il marqué. Alors, la colère de Nolan reflua, laissant son visage plus humain et nettement plus séduisant.

— C'est un putain de nom, Devereux.

— Je me fais appeler Dem.

— Je comprends, acquiesça Nolan avec un accent encore plus prononcé, souriant presque à l'idée de traverser la vie avec un nom pareil.

Le premier prénom de Dem et son nom de famille lui ont été attribués par ses parents, mais Devon vient de lui. Arrivés à l'âge de dix ans, les tigres dorés ont le droit de choisir un second prénom. La plupart d'entre eux optent pour quelque chose de très simple ou très ordinaire, mais le petit Méphistophélès en voulait un qui sonne comme le surnom qu'il avait déjà mérité, Démon.

— Devereux, c'est français, dit Nolan, se mettant à parler très vite dans cette langue.

Dem secoua la tête en souriant.

— La plupart des Américains ne parlent pas la langue de leurs ancêtres. Désolé.

Nolan se tourna vers Orgueil, qui avait rejoint son cousin.

— Et vous êtes ?

— Orgueil Christensen.

— Orgueil, c'est un surnom ?

Le tigre doré tendit son passeport à Nolan. « Orgueil Christensen », était-il écrit. Pas de second prénom, parce qu'il n'en avait jamais choisi.

— Si vous aviez le même nom de famille, je vous demanderais si vous êtes frères.

— Cousins, révéla Dem en souriant et en donnant une claque dans le dos d'Orgueil.

Celui-ci haussa un sourcil.

— Te décideras-tu à grandir un jour ?

— Te décideras-tu à enlever ce balai de ton cul et à apprendre à t'amuser un peu un jour ? répliqua Dem.

Orgueil leva les yeux au ciel et s'éloigna.

Nolan sourit. Ainsi, il y avait quand même un être humain là-dedans. C'était bon à savoir. Il se tourna vers Fortune, qui était la suivante.

— Et vous êtes ?

— Sofie Fortunada, répondit-elle en souriant.

— Le capitaine Nolan veut voir les passeports de tout le monde, histoire d'entrer vos noms dans toutes les bases de données qu'il pourra trouver, lança Edward.

Nous avions été prévenus que ce n'était pas seulement probable,

mais certain, raison pour laquelle chacun de mes compagnons avait choisi une identité qui ne traînait aucune casserole. Ça aurait vraiment tout gâché que le nom de l'un de nous apparaisse sur une liste de gens recherchés par Interpol. Mais Magda Sanderson, Jacob Pennyfeather, Ethan Flynn, Domino Santana, Kaazim Fath, Russell Jones et Nicky Murdock n'avaient rien à se reprocher.

Ils firent tous la file pour montrer leur passeport à Nolan, comme ils l'avaient déjà fait avec les agents des douanes, beaucoup plus aimables et polis que lui. En fait, la femme se sentit tenue de préciser :

— Nous avons déjà vérifié leurs passeports et leurs cartes.

— Je n'ai pas besoin de voir leurs cartes pour savoir que ce sont des change-formes, aboya Nolan comme si le dernier mot était une insulte.

Il était rapidement en train de perdre tous ses bons points avec moi.

Il examina les passeports comme s'il s'attendait à ce que ce soient des faux. Les agents commençaient à se vexer : de toute évidence, il ne leur faisait pas confiance pour avoir effectué leur travail correctement. Son surplus d'énergie me picotait la peau telle une ligne d'insectes rampant à sa surface – un peu comme l'énergie de certains lycanthropes avant que je ne sois moi-même contaminée par plusieurs souches du virus. Mais s'il en était un lui aussi, pourquoi nous avoir fait venir pour jouer avec son équipe ?

— J'imagine que vous ferez l'affaire. Récupérez le reste de vos affaires et allons-y, dit-il enfin.

— Nous devons inspecter tous les bagages qui se trouvaient dans cet avion, intervint la femme.

Nolan se tourna vers elle, sortit une carte d'une des poches à fermeture Velcro de son pantalon et la lui montra. Elle se renfrogna, visiblement mécontente.

— Vous ne pouvez pas continuer à faire ça.

— D'après ce document, si, répliqua Nolan en rangeant la carte dans sa poche.

Il lissa la fermeture de la main comme pour s'assurer doublement qu'elle était en sécurité. Du coup, je me demandai de quel genre de document il s'agissait. Et je trouvais la remarque de la femme très intéressante : elle semblait indiquer que nous n'étions pas les premiers « invités spéciaux » du capitaine Nolan.

— Prenez vos sacs et suivez-moi, ordonna ce dernier.

— On va dans un endroit où on pourra enfiler quelque chose de moins confortable ? demandai-je.

Il me regarda en fronçant les sourcils, et je songeai que les plis de son front avaient l'air douloureux – des cicatrices plutôt que des rides. Depuis combien d'années faisait-il la tronche pour avoir réussi à

creuser des ravins pareils ?

— Ne vous en faites pas, poupée, vous aurez tout le temps de vous mettre en tenue plus tard.

— Et moi qui croyais avoir laissé Bobby Lee à la maison ! C'est le seul qui a le droit de m'appeler « poupée ».

Nolan se retourna et me dévisagea. Son énergie trop vive s'intensifia encore et dansa le long de ma peau. Je dus me retenir de frissonner comme si quelqu'un venait de marcher sur ma tombe. Je ne veux pas dire par là que son don psychique était lié à la mort, ni même effrayant en soi, juste qu'il était réellement balèze.

— Récupérez vos affaires et on discutera en privé, dit-il d'une voix qu'aucun accent, si lyrique et cinématographique soit-il, n'aurait pu rendre moins dure et menaçante.

— Pigé, dis-je.

Edward, Orgueil, Dem et moi emboîtâmes le pas à Nolan. Une fois dehors, je me dirigeai vers les marches qui montaient dans l'avion pour voir ce que faisaient Nathaniel et Damian. J'arrivai juste à temps pour voir le premier tirer la fermeture Éclair sur le visage du second. Le vampire était si immobile, si… mort que le sac de couchage aurait aussi bien pu être un sac à viande. Je crois que je retins mon souffle un instant, que mon cœur se figea dans ma poitrine en attendant que le reste de mon corps lui dise de le rattraper. Quand je finis par respirer de nouveau, ce fut presque un hoquet.

Magda me jeta un coup d'œil, mais Nathaniel resta concentré sur sa tâche.

— Tout va bien, Anita ? s'enquit la lionne-garou.

Ses yeux semblaient très gris dans la pénombre de la cabine, comme si tout le bleu s'en était évaporé.

J'acquiesçai en silence de peur que ma voix ne tremble. Merde alors ! J'avais vu bien pire que ça. Pourquoi étais-je aussi secouée par quelque chose d'aussi anodin ?

— Viens dehors une minute, lança Nicky derrière moi.

Je secouai la tête.

— Ça va.

— Pas la peine de me mentir. Je sens ce que tu sens, même si tu bloques les autres avec tes boucliers.

Il me tendit la main, et après une seconde d'hésitation je la pris. Il m'entraîna un peu à l'écart des autres et me dévisagea sans me lâcher.

— Qu'est-ce qui t'a perturbée comme ça ?

Je le lui racontai.

— Tu crois que c'est un aperçu de ce qui pourrait arriver ?

— Oui.

— Ne cherche pas les problèmes, Anita.

— Nous chassons des monstres. Des gens meurent tous les jours

en faisant ça.

— Tu le savais déjà quand tu les as laissés monter dans cet avion.

— Tu sais quoi ? Tu n'es pas toujours si réconfortant, grommelai-je.

Nicky sourit.

— Mais maintenant tu es moins effrayée et plus irritée. Mon boulot, c'est de faire en sorte que tu ailles mieux, et parfois, entre deux émotions négatives, je dois juste choisir la moindre. Tu préfères être fâchée contre moi que t'inquiéter pour quelqu'un.

Je me renfrognai davantage, mais je ne pouvais pas prétendre le contraire. Pour finir, je pressai sa main, et nous allâmes chercher le reste de nos bagages. En temps normal, je l'aurais remercié d'un baiser, mais Nolan m'observait, et il allait déjà avoir assez de mal à accepter que j'aie amené tant de mes partenaires des deux sexes. Inutile de jeter davantage d'huile sur le feu.

Nous récupérâmes nos sacs, pleins de toutes sortes de choses qui n'auraient jamais passé une inspection normale. Echo et Giacomo voyageaient dans des sacs de couchage hermétiques à la lumière, comme Damian. Fortune et Magda les attachèrent sur leur dos et aidèrent Nathaniel à équilibrer son propre fardeau. Les voir gérer ainsi le poids littéralement mort de leur Maître en plus des armes qu'elles portaient dans leurs autres sacs m'aida à comprendre pourquoi la plupart des vampires choisissent des gens costauds comme serviteurs humains : c'est nécessaire pour pouvoir tout porter. Je n'étais pas du tout certaine que j'aurais réussi à charrier Damian et le reste de mon équipement. Mais une fois le sac de couchage bien calé, Nathaniel parvint à se mouvoir assez facilement. Bien entendu, il ne portait pas autant d'armes que moi.

Jake et Kaazim offrirent de soulager Magda et Fortune d'une partie de leurs sacs, et elles acceptèrent. Mais aucun des deux hommes ne proposa de prendre un des vampires, alors que Giacomo était massif même pour quelqu'un d'aussi costaud que Magda. Ce n'était pas juste une question de force musculaire, que la lionne-garou possédait en quantité suffisante, mais un problème d'encombrement. Giacomo était plus haut et plus large qu'elle. Je commençais à comprendre pourquoi Magda faisait plus de muscu que Fortune. Ce n'était pas juste une question de goût personnel, elle en avait besoin pour transporter son Maître.

— Je te proposerais bien de le prendre, mais je pense que je me débrouillerais moins bien que toi, dit Socrate.

— Merci pour le compliment, répondit Magda en vérifiant une dernière fois que le gros sac de couchage était bien arrimé sur son dos, et les sacs plus petits disposés de telle sorte qu'ils aidaient à maintenir droit le corps de Giacomo.

Parfois, le problème, ce n'est pas le poids de votre fardeau, mais la façon dont il est calé et bouge en même temps que vous, ou pas.

Nolan n'offrit pas de porter quoi que ce soit ; il se contenta d'attendre avec des plis qui se creusaient de plus en plus sur son front. S'il avait une seule ride de sourire, je ne l'avais pas encore vue. Oui, il souriait, mais il devait le faire si rarement que ça n'avait jamais laissé la moindre marque autour de sa bouche. Par contre, je n'avais jamais vu quelqu'un d'aussi ridé à force de faire tout le temps la gueule. Ses sillons ressemblaient vraiment à des cicatrices.

Edward et lui nous entraînèrent à travers le tarmac en parlant à voix basse. Les autres et moi nous déployâmes derrière eux. Nathaniel resta près de moi ; c'était bizarre de marcher avec lui sans lui tenir la main, mais j'étais trop chargée et je devais me concentrer sur mon boulot. Nicky et Dem nous encadraient. Domino était devant nous, et Ethan derrière. Ils nous avaient mis dans « la boîte à gardes du corps », comme j'ai fini par appeler ça.

Jake, Orgueil, Socrate et Kaazim portaient un peu plus de matos que les quatre autres ; ils s'étaient réparti les bagages sans un mot, de façon que les gardes qui nous entouraient aient les mains libres pour dégainer en cas de besoin. La priorité de Magda et de Fortune était de protéger leurs Maîtres inconscients, donc elles ne faisaient pas partie de l'équation pour le moment, ce que je comprenais très bien. Si j'avais porté Jean-Claude dans un sac de couchage en plein jour, j'aurais eu affreusement peur qu'un rayon de soleil ne passe à travers. Je m'inquiétais déjà suffisamment pour Damian, alors que je savais que la lumière du jour ne pouvait pas le blesser.

Mais en levant les yeux vers le ciel couvert et à ses épais nuages gris au ventre chargé de pluie je me demandai si la fameuse météo irlandaise ne serait pas plus favorable aux vampires que celle d'autres endroits. Un humain à la peau assez claire peut prendre un coup de soleil même par une journée couverte ; la présence de nuages ferait-elle une différence pour un vampire ? Depuis le temps que j'en fréquente – au début en les chassant, puis en couchant avec eux –, je ne les ai jamais interrogés sur le sujet. Si votre peau brûle littéralement au soleil, pouvez-vous prendre le risque de sortir par une journée nuageuse ?

Trois vans noirs nous attendaient, le genre que je considère comme l'équivalent des HumVee militaires pour la police. Oh ! Je sais que l'armée n'utilise pas que des HumVee, mais qu'il s'agisse des BearCat des SWAT ou des transports de troupes armés, ils ressemblent tous à un croisement entre une Jeep, un SUV et un petit tank qui auraient passé une soirée d'enfer ensemble. Les véhicules militaires ont toujours une peinture camouflage, ou de la couleur actuellement à la mode dans l'armée. La police préfère le noir basique.

Trois soldats intégralement vêtus de noir comme Nolan se tenaient près des trois vans noirs. Ça me rappelait beaucoup les fois où je bosse avec les SWAT, à ceci près que j'ai mérité ma place parmi ces derniers, alors qu'ici je ne percevais que du doute et de l'hostilité envers moi. Envers l'ensemble de notre groupe, en fait ; nous étions tous des étrangers. Ces trois soldats n'avaient aucun moyen de savoir si nous étions bien entraînés, et si notre formation compléterait la leur ou entrerait en conflit avec elle. Quand vous devez remettre votre vie entre les mains de quelqu'un, c'est toujours mieux de savoir que cette personne est digne de confiance.

Brennan était grand, brun et séduisant, mais avec des cheveux coupés si ras que j'avais envie de passer ma main dessus pour voir s'ils seraient doux comme du duvet de caneton ou piquants comme une barbe de trois jours. Il avait des traits assez réguliers pour supporter cette quasi absence de cheveux, mais de mon point de vue ça lui donnait quand même un air pas fini.

Griffin aussi était grand, mais moins brun. Quelques boucles s'échappaient de son espèce de béret, donc ses cheveux auraient sans doute frisé comme les miens s'il ne les avait pas coupés aussi court. Son visage était dominé par d'immenses yeux bleu-vert ourlés d'épais cils noirs. Toute sa vie, les femmes avaient dû le complimenter sur ses yeux, et, comme il s'était engagé, il avait dû se lasser avant même d'entrer au lycée. Peu importait la quantité de fonte qu'il soulèverait à la muscu ou la précision avec laquelle il tirerait, les autres mecs l'emmerderaient toujours à cause de ses yeux, et les femmes aussi, bien que d'une façon très différente.

Donahue était plus petite que ses camarades, mais elle devait quand même culminer à un mètre soixante-dix, soit douze centimètres de plus que moi. Elle était plus mince que moi ; même sous son gilet pare-balles, on voyait bien qu'elle avait moins de hanches et de poitrine. Ses cheveux bruns et raides étaient coupés assez court pour nier sa féminité, mais elle avait un visage trop délicat pour qu'on la confonde avec un homme. Jolie même sans maquillage, donc elle devait sans doute se donner encore plus de mal pour prouver qu'elle était aussi bonne que les mecs. Elle me serra la main fermement malgré des mains à peine plus grandes que les miennes, et sourit tandis qu'on lui présentait le reste de notre groupe.

— Je parie que vous n'aviez encore jamais bossé avec autant de femmes à la fois dans les opérations spéciales, pas vrai ? lançai-je.

— En effet, acquiesça-t-elle avec un accent presque lyrique, tellement plus beau que le nôtre.

— Forrester ne m'avait pas prévenu sur ce point, intervint Nolan sur un ton indiquant que ça ne l'enchantait pas du tout, et que Ted aurait des comptes à lui rendre une fois qu'ils seraient seuls.

Accent irlandais ou pas, je commençais à ne plus trouver sa voix agréable du tout.

— Sommes-nous en assez petit comité pour évoquer la personne qu'Anita a mentionnée plus tôt ? interrogea Edward avec la voix de Ted.

— Si le reste de ses gens s'écartent, oui.

— Ils connaissent tous la personne en question, fis-je valoir.

Nolan me dévisagea avant de balayer les autres du regard.

— Tous, y compris M. Cheveux Longs ici présent ?

— Oui, M. Graison le connaît, répondis-je en espérant que si je répétais suffisamment le nom de tout le monde il finirait par le retenir.

Moi aussi, j'ai tendance à utiliser des surnoms quand je rencontre des tas de gens d'un coup. J'aurais pu baptiser quelqu'un « M. Cheveux Longs », donc ça n'aurait pas dû m'irriter, mais ça le faisait quand même.

— Nous le connaissons tous, renchérit Edward.

Nolan se tourna vers moi.

— Elle a dit que « poupée » ça lui rappelait Bobby Lee.

Brennan écarquilla légèrement ses yeux brun foncé et me détailla de la tête aux pieds, non pas comme un homme détaille une femme qu'il trouve attirante, mais plutôt comme si j'avais été un homme de ma taille et de mon gabarit. Les hommes petits doivent bosser plus dur pour obtenir leurs galons dans ce genre de fraternité, eux aussi.

— Comment connaissez-vous Bobby Lee ? s'enquit-il.

— Je vous répondrai dans la voiture, une fois qu'on sera en route.

— Pourquoi êtes-vous si pressée ?

Je jetai un coup d'œil à Edward, qui acquiesça pour me donner le feu vert.

— Parce qu'on gaspille du jour, et que la première chose que vous apprenez quand vous chassez les vampires, c'est à profiter de chaque minute de soleil.

— On connaît le boulot.

— Alors en route pour Dublin… à moins qu'on n'aille pas rejoindre la police locale tout de suite ?

— Avant de décider où nous allons, nous devons parler de Bobby Lee, Blake, déclara Nolan.

Je regardai Edward.

— Je peux être franche avec lui jusqu'à quel point ? Avant de répondre à cette question, j'aimerais savoir comment il connaît Bobby Lee.

Je posai mes sacs. Aucune raison de me fatiguer les bras si on devait rester plantés là un moment. La plupart des gardes m'imitèrent.

— D'accord. On commence par jouer aux vingt questions, et

ensuite on bouge. (Je me tournai vers les soldats). Comment connaissez-vous Bobby Lee ?

Brennan plissa ses yeux sombres, et, de spéculative, son expression se fit hostile.

— Nous ne vous devons pas d'explication.

— Alors nous sommes dans une impasse.

— Une impasse ? répéta-t-il.

— Ça veut dire que la situation est bloquée, que nous allons rester où nous sommes jusqu'à ce que nous nous mettions d'accord sur le moyen d'avancer, dit Griffin en luttant pour ne pas sourire, soit parce que je lui étais sympathique, soit parce que la gêne de Brennan l'amusait.

Peu m'importait. Toute tentative d'humour était la bienvenue.

— Je sais ce que ça veut dire, aboya Brennan.

Griffin nous sourit aimablement. Il taquinait son camarade, et d'une façon pas spécialement amicale, comme s'il ne l'appréciait pas des masses.

— Vous ne direz rien à moins qu'on ne parle les premiers, c'est ça ? lança Edward.

Nolan le regarda sans répondre, ce qui était une réponse en soi. Edward me gratifia de son plus beau sourire de Ted.

— Anita, sois la plus adulte et dis au capitaine comment tu connais Bobby Lee.

— C'est moi qui dois faire l'adulte ? C'est nouveau.

— Réponds à la question, Anita, s'il te plaît.

Edward ne dit pas souvent « s'il te plaît », du moins pas sincèrement. Alors j'obtempérai.

— Bobby Lee est un de nos gardes du corps.

— « Nos » ? répéta Brennan.

— Des gardes du corps de Jean-Claude, rectifiai-je.

— Nous cherchons tous un emploi après avoir quitté l'armée, Nolan. Maintenant, à ton tour : comment connais-tu Bobby Lee ?

— On s'est rencontrés dans un endroit plus chaud et drôlement plus sec.

— Une fois que tu es passé dans le privé, l'armée ne te réintègre pas.

— Bobby Lee ne pourrait pas y retourner même s'il le voulait.

— C'est de toi que je parlais.

— Je n'ai jamais quitté l'armée.

Edward le dévisagea comme s'il ne le croyait pas, mais finit par demander d'une voix qui ne contenait plus grand-chose de Ted :

— Tu es revenu dans le tronc commun ?

— Je constitue des équipes pour des missions spéciales.

— Tu veux dire, comme les équipes dont on faisait partie

autrefois ?

— Oui.

— Si je dis à Anita qu'elle peut te faire confiance, est-ce que je vais le regretter ?

— Pourquoi ça vous embête tous les deux qu'on connaisse tous Bobby Lee ? demandai-je.

— Les militaires de base ne bossent pas avec des métamorphes, pas même en tant qu'intervenants privés, expliqua Edward.

— Dans ce cas, comment se fait-il que Nolan et Brennan aient bossé avec Bobby Lee ? m'étonnai-je.

— C'est justement la question, lâcha Edward sur un ton froid, presque menaçant.

S'il n'arrivait pas à faire mieux que ça, son déguisement de Ted n'allait pas tenir longtemps.

— De quoi tu as peur, Forrester ? lança Nolan.

— Les militaires de base ne jouent pas avec les métamorphes, mais il existe d'autres gens qui portent l'uniforme, des gens avec qui je ne veux pas qu'Anita soit en contact.

Je réfléchis.

— Tu parles de Van Cleef, pas vrai ?

Ils me dévisagèrent tous les deux comme si j'en avais trop dit. Nolan parut choqué et nous entraîna, Edward et moi, à l'écart du reste du groupe. Les quatre gardes en formation autour de moi tentèrent de me suivre, mais je secouai la tête et suivis Nolan jusqu'à l'avant de la ligne de HumVee.

Lorsqu'il estima que nous étions assez loin, il se retourna vers nous, furieux. Son énergie surnaturelle dansait dans l'air et sur ma peau. Je dus déglutir et ordonner à mes bêtes intérieures de se tenir tranquilles.

— Forrester, j'avais entendu dire que toi et elle, vous étiez… Ce genre de confidences sur l'oreiller peut t'envoyer tout droit en prison.

— Anita connaît ce nom parce que j'ai attiré l'attention de Va Cleef sur elle sans le vouloir. Je ne veux pas qu'elle le rencontre un jour, ni qu'elle soit impliquée de quelque façon que ce soit dans ses agissements. Alors je dois savoir tout de suite, Nolan : est-il en cheville avec ton unité ?

Nolan me dévisagea.

— Pourquoi Van Cleef veut-il vous rencontrer ?

— Je ne suis pas sûre qu'il veuille me rencontrer, mais j'ai entendu dire par plusieurs autres sources que Ted qu'il est intéressé par le fait que je porte la lycanthropie mais ne me transforme pas.

— Elle guérit presque aussi bien qu'un métamorphe ; elle est presque aussi rapide, et elle a leurs perceptions affûtées, mais sans l'inconvénient des changements de forme, précisa Edward.

Le regard de Nolan fit la navette entre nous deux.

— Si c'est vrai, Van Cleef devrait la trouver fascinante.

— Tu comprends pourquoi je ne veux pas qu'il s'approche d'elle, dit Edward.

— Donc, tu ne nies pas que vous êtes en couple ?

— En couple ? (Il se tourna vers moi). Anita, est-ce qu'on est en couple ?

— Pas à ma connaissance.

— Vous voulez que je sois plus direct ? D'accord. Vous couchez ensemble ? demanda Nolan.

— Non, répondîmes-nous à l'unisson.

— Pourquoi je ne vous crois pas ?

— Parce que personne ne veut croire qu'un homme et une femme puissent être amis sans qu'il y ait de sexe entre eux.

— Parce que beaucoup d'hommes dans notre branche détestent qu'elle et moi soyons meilleurs qu'eux, et que répandre des rumeurs les aide à se sentir supérieurs, suggéra Edward.

— Parce que, du coup, je deviens la copine de Ted plutôt que son égale, je crois.

— Et Ted, il devient quoi ? demanda Nolan.

Je jetai un coup d'œil à Edward.

— Bonne question.

— Tu es complètement largué, Nolan. Pour les plus jeunes que nous, les hommes aussi peuvent être des traînés. Si je couche avec Anita, elle m'apporte une aide surnaturelle, ce qui explique que je sois professionnellement meilleur qu'eux, et je trompe ma fiancée, ce qui leur donne l'impression d'être moralement meilleurs que moi. Quant à Anita, elle n'est pas bonne par elle-même, mais parce que c'est ma protégée, mon apprentie ou autre connerie du genre.

— Pour être honnête, c'est en partie grâce à toi que je suis devenue une si bonne chasseuse.

— Les compétences pour chasser les monstres se sont toujours transmises de cette façon, Anita. Il n'y a pas de honte à ça.

— Et toi, tu as été l'élève de qui ? demandai-je, parce que je venais juste de piger qu'il avait dû avoir un maître lui aussi.

— Van Cleef, répondit-il en même temps que Nolan.

Ils se jetèrent un regard qui n'était qu'en partie amical.

— Tu lui es resté fidèle ? interrogea Edward.

— Cet été est loin, Ted.

— Réponds à ma question.

— Ceci n'est pas l'un de ses projets, je te le jure.

— Mais tu es encore en contact avec lui.

— Et toi tu l'as appelé à l'aide il y a quelques années, et il ne t'a pas raccroché au nez. Il t'a envoyé des gens pour sauver ta fiancée et

ses gamins et expédier tes ennemis en enfer.

C’est la première fois où j’ai rencontré Donna et les enfants ; des méchants les avaient enlevés, et Edward a invoqué le mystérieux Van Cleef parce que les méchants connaissaient son nom.

— Parce que certains des individus impliqués dans cette histoire étaient de vieux amis à nous, et à lui.

— Ils ne faisaient plus partie de l’armée. Ils étaient devenus encore plus renégats que toi.

— Je n’arrive pas à croire que j’ai négligé de te demander si tu étais toujours à sa solde avant de faire venir Anita.

— Tu continues à l’appeler quand tu as besoin de lui… Ted.

Nolan avait hésité, comme s’il avait failli utiliser un autre nom. Je savais déjà que Van Cleef était au courant pour Edward. Je me demandai s’il l’avait dit à Nolan.

— Si tu as besoin d’un indicatif pour moi, Nolan, la Mort conviendra très bien.

— Ouais, je sais que les autres marshals t’appellent comme un des quatre cavaliers de l’Apocalypse.

— Ted est la Mort, et moi je suis la Guerre, et je voudrais bien savoir pourquoi Van Cleef vous fout les jetons à ce point.

— Il ne me fout pas les jetons, contra Nolan. C’est Ted qui a peur de lui. Je suis resté quand il s’est barré. Ce projet n’a rien à voir avec Van Cleef, mais j’ai collaboré avec lui au fil des ans alors que notre ami Ted se planquait pour lui échapper.

— Si tu n’as pas eu besoin de te planquer, Nolan, c’est que tu as dû lui dire oui quand je lui ai dit d’aller se faire foutre.

— Pourtant, tu l’as appelé à l’aide au Nouveau-Mexique pour sauver ta famille, et il t’a envoyé ce que tu réclamais, espèce de salopard ingrat.

— Lèche-bottes.

— Va remettre tes armes dans la soute de l’avion, Forrester. Je ne te laisse pas entrer dans mon pays avec tout un arsenal.

— Arrêtez, tous les deux. Je ne sais pas à quoi vous jouez, mais je ne laisserai pas votre rivalité saboter cette enquête.

— Vous êtes libre de participer à l’enquête et de laisser votre toutou vampire communiquer aux autorités locales toutes les informations dont il dispose, mais pas avec les armes que contiennent ces sacs, parce que, sans mon aide, elles sont illégales, Blake.

— Tu n’as pas changé d’un poil, Nolan, dit Edward.

Et ce n’était pas un compliment.

— Toi si, Forrester, mais pas en mieux.

— Les gars, les gars. (J’agitai la main, et tous deux me jetèrent un regard hostile. Mais je me fichais qu’ils se mettent en pétard contre moi). Je croyais que des vampires tuaient des gens à Dublin.

— C'est le cas, dit Edward.

Nolan acquiesça.

— D'après Ted, il y a de nouvelles disparitions presque chaque soir maintenant. Exact, capitaine ?

— Exact.

— Dans ce cas, pourquoi ne sommes-nous pas déjà en route pour Dublin ? Nous pouvons vous aider à attraper ces renégats. Nous pouvons vous aider à les tuer.

— Pas sans vos armes, non.

— Vous êtes vraiment prêt à laisser mourir d'autres gens parce que Ted et vous êtes de vieux amis devenus ennemis ? Ou parce que vous vous comportez tous les deux comme des cons ?

— Il bosse toujours avec Van Cleef, Anita. Tu ne comprends pas ce que ça signifie, non seulement pour toi, mais aussi pour tous les métamorphes qui t'accompagnent ? Une fois sur son radar, tu n'en sors plus jamais.

Je jetai un coup d'œil aux gardes et leur fis signe d'approcher.

— Qu'est-ce que vous faites ? interrogea Nolan.

— Contrairement aux militaires, j'aime les décisions démocratiques.

— Mais encore ?

Lorsque tout le monde fut là, je dévisageai Nathaniel et Nicky, puis les autres, et fis ce que je pensais juste.

— Vous connaissez tous le nom de Van Cleef.

— Sainte Marie, mère de Dieu ! Forrester, tu en as parlé à tous ces gens ? s'exclama Nolan.

— Son nom est apparu dans une autre affaire, le détrompai-je.

— Laquelle ?

— Je vous donnerai des détails plus tard, c'est promis. D'abord, je veux régler ça. (Je me tournai vers mes gens et les regardai l'un après l'autre). Il y a un risque que cette mission nous fasse de nouveau apparaître sur le radar de Van Cleef. C'est à ma connaissance l'un des rares hommes au monde capable de faire flipper… Ted, donc, si vous voulez remonter dans l'avion et rentrer à la maison, je ne vous en voudrai pas.

— Tu rentreras avec nous ? s'enquit Magda.

— Non, je suis venue sauver des vies et chasser des vampires. Je vais rester et faire ça.

— Dans ce cas, je reste aussi.

— Aucun de nous ne te laissera sans protection, affirma Kaazim.

Les autres Arlequin secouèrent la tête.

— Je t'ai déjà déçu une fois, dit Domino. Je ne recommencerai pas.

— Tu sais bien que je n'ai pas le choix, Anita, dit Nicky.

— Je te le donne.

Il fixa sur moi un regard éloquent, et je passai aux suivants.

— Dem, Ethan ?

Dem grimaça.

— Même si j'étais prêt à te laisser, comment j'expliquerais ça aux mecs qui sont restés à la maison ? Non, je préfère me prendre une raclée ici que de devoir expliquer à Jean-Claude et Micah que je vous ai laissés, Nathaniel et toi, affronter un croque-mitaine sans moi.

— Tu crois vraiment que je m'enfuirais pour sauver ma peau en te laissant en danger ? lança Ethan.

— Non, mais tu devais savoir que je ne t'en voudrais pas.

— Tu dis ça, mais c'est faux, intervint Domino.

— Il a raison, approuva Dem. Tu dis toujours que tu ne nous en voudras pas si on n'est pas aussi courageux que toi, mais tu nous en veux quand même. J'ai un peu paniqué dans le Colorado quand on affrontait les zombies, et tu as décidé que je n'étais pas assez fort pour toi.

— Je t'ai demandé de venir en Irlande, non ?

— Seulement parce que certains de tes préférés, dont Bobby Lee, ne pouvaient pas venir.

Je ne sus pas quoi répondre à ça, parce que Dem avait raison.

— On reste, trancha-t-il.

— On reste tous, précisa Fortune.

— Nolan dit que Van Cleef n'est pas impliqué directement cette fois. Tu le crois ? demandai-je à Edward.

— Ouais, grogna-t-il.

— Alors, on reste, on résout ce problème de vampires, on aide Nolan à former sa nouvelle unité et on rentre à la maison.

— Tu ne comprends pas, Anita. Ce n'est pas parce que ce n'est pas l'unité de Van Cleef que ce n'est pas son œuvre.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que rien n'est simple, que les choses ne sont pas ce dont elles ont l'air, et que les monstres ne seront pas nos seuls adversaires.

— Allons… Ted, tu sais bien que j'amène toujours mes propres monstres quand il y a des réjouissances.

— Si la moitié de ce que j'ai vu dans votre dossier est vraie, Blake, vous faites partie des monstres.

— Il ne faut pas croire tout ce que vous lisez, Nolan.

— Je croyais que les monstres étaient plus grands, lança Donahue en me souriant.

— On est tous plus grands qu'Anita, répliqua Dem en souriant lui aussi.

Donahue fronça les sourcils et balaya les gardes du regard.

— Donc vous êtes tous des monstres.

— Oh ! oui, répondit Kaazim. Nous sommes tous des monstres.

Tout le monde acquiesça, même moi.

— Il n'y a qu'un moyen de découvrir si ta nouvelle unité est capable de se battre avec des monstres, Nolan, déclara Edward, et c'est de l'envoyer le faire.

Nolan cessa de discuter avec lui et avec nous. Je ne savais pas ce qui avait fini par le convaincre, et je m'en fichais. Si on devait chasser des vampires, j'avais besoin de flingues, donc j'avais besoin de Nolan et de l'étrange influence dont il jouissait. Grâce à lui et peut-être même au mystérieux Van Cleef, nous pûmes charger notre arsenal potentiellement illégal dans les trois vans et répartir nos gens entre ces derniers.

Nous étions en Irlande ; nous disposions de la puissance de feu nécessaire pour chasser les vampires et gagner. Gagner, ça voulait dire sauver des vies. Ça voulait dire survivre. Ça voulait dire tuer les monstres. C'est une équation très simple, et toute personne incapable de comprendre que la chasse aux vampires se résume à ça risque de ne pas faire du très bon boulot. Dans la plupart des boulots, si vous vous débrouillez mal, vous vous faites virer. Dans le mien, vous mourez. Je n'étais pas venue en Irlande pour mourir ou pour faire tuer un seul de mes gens : j'étais venue pour gagner.

CHAPITRE 36

Brennan prit le volant de notre van. Cela ne lui plut pas que Nolan monte à l'arrière avec Edward, moi et une partie de nos gens. Il alla jusqu'à protester, mais un des avantages de l'armée c'est que, quand votre capitaine vous dit de faire quelque chose, vous finissez par le faire, point.

— C'est quoi, son problème ? demanda Dem en s'installant de l'autre côté de Nathaniel, qui était pelotonné contre moi.

Damian était allongé à nos pieds, toujours dans son sac de couchage hermétique à la lumière. J'avais presque l'impression que ce dernier contenait autre chose de plus volumineux, comme si Nathaniel y avait fourré du rembourrage. Je lui poserais la question plus tard quand on serait seuls. Pour l'instant, nous étions aussi peu seuls que possible.

Nicky avait pris place de l'autre côté de moi, de sorte que j'étais coincée entre Nathaniel et lui, un truc que j'apprécie en temps normal, mais pas au boulot, et pas avec Dem de l'autre côté de Nathaniel. Étant donné leur carrure à tous les trois, on se retrouvait méchamment serrés. Ça ne me gênait pas trop, même si la logique aurait voulu que Nicky ou Dem change de place avec Kaazim ou Jake, qui sont moins larges d'épaules.

Orgueil était de leur côté du van, mais lui aussi est costaud et il n'aurait pas pu nous aider sur ce coup-là. Je voulais Nathaniel près de moi, et je savais que Dem préférait être assis à côté de lui, ou à côté de moi. Nolan m'observait trop attentivement pour que je veuille me lancer dans de grandes explications et tenter de convaincre Dem qu'il valait mieux qu'il aille s'asseoir ailleurs.

— C'est quoi, le problème de Brennan ? répéta le tigre doré.

— Il a peur qu'on perde le contrôle de nos bêtes, répondit Kaazim en s'installant à côté de Jake.

Quelqu'un referma les portes du van de l'extérieur, et j'entendis un cliquetis comme s'il venait de les verrouiller. Si Nolan n'avait pas été à l'intérieur avec nous, je me serais montrée beaucoup plus méfiante. Apparemment, j'aurais dû l'être, parce qu'Edward dévisagea Nolan.

— Tu es à l'arrière avec nous parce que...

— Pour vous prouver que je vous fais confiance.

— Mais tu nous as quand même enfermés.

L'énergie flamboya dans l'habitacle. Soudain, je me retrouvai assise au milieu de la bête de Nicky. Je sentis de la chaleur, du soleil et l'odeur musquée d'un lion. Ma lionne intérieure leva la tête dans le

noir et scruta le long tunnel de mon corps avec des yeux d'un ambre si foncé qu'ils en devenaient presque orange. Je me lançai dans des exercices de respiration profonde parce que, la dernière chose dont j'avais besoin, c'était que mes bêtes se manifestent en présence de Nolan.

L'énergie de Nathaniel enfla aussi, mais pas autant que celle de Nicky. D'un autre côté, s'il fallait qu'on se batte pour sortir de là, seul un des deux hommes nous y aiderait. Le lion de Dem réagit à celui de Nicky, non seulement parce qu'ils étaient de la même espèce mais parce que Nicky était le Rex de Dem, son Roi. Ils appartenaient à la même fierté, et ça comptait beaucoup pour eux.

Attirée par toute cette énergie mâle, ma lionne s'engagea souplement dans ce long couloir obscur en moi. Eh merde !

L'énergie d'Orgueil flamboya en face de nous, et son tigre doré s'adressa à moi et à Dem, dont c'était toujours la bête originelle. Son intervention parvint à ralentir ma lionne, mais éveilla l'ombre dorée en moi. Son pelage est blanc avec des rayures dorées très pâles, mais je sais que ce n'est pas une tigresse blanche parce que celle-ci n'a presque pas de rayures, mais est pareille à de la neige avec des muscles et des dents. Ma tigresse dorée, c'est du miel capable de mordre.

— Les gars, mettez-la en veilleuse jusqu'à ce qu'on ait besoin de muscles, dis-je d'une voix essoufflée.

Jake et Kaazim ne réagirent pas plus violemment que Nathaniel. Le boulot de celui-ci consiste à se déshabiller et à se transformer sur scène. Il doit exercer un contrôle quasi parfait sur son léopard intérieur pour ne pas mettre en danger les clients du *Plaisirs Coupables*. Quant aux deux autres, ils étaient plus vieux que la poussière et ils avaient des millénaires d'entraînement.

Je humai d'autres tigres et sus que c'était soit Domino soit Ethan qui, dans l'un des autres véhicules, pensait à moi et me demandait ce qu'il devait faire. Je baissai mes boucliers pour mieux l'entendre. Je vis l'intérieur d'un deuxième van d'une hauteur supérieure à la mienne, et seul le mode de pensée dominant m'apprit que c'était celui de Domino avant qu'il ne bouge sa main pour que je la voie aussi. Je n'avais jamais tenté une connexion mentale aussi étroite avec lui, et ce n'était pas encore parfait. Ce genre de chose nécessite de la pratique, et nous n'en avions pas.

Ethan regardait Fortune, et je sus que c'était sa tigresse bleue qui avait déclenché sa réaction. Donc, elle ne s'efforçait pas de rester aussi calme que les Arlequin qui étaient avec nous. Je leur envoyai des pensées apaisantes à tous les deux. Nathaniel soupira à côté de moi et dit :

— Seigneur ! Je ne peux pas continuer à lutter.

Puis sa bête intérieure monta en spirale telle une douce fumée pour rejoindre les autres. Je réussis à articuler :

— À moins que vous ne vouliez qu'on taille vos belles bagnoles en pièces, vous feriez bien de nous expliquer pourquoi vous nous avez enfermés, Nolan.

Je sentis un loup qui n'était pas le mien, et qui n'était pas non plus celui de Jake – je connais son odeur. Je rouvris les yeux que je n'avais pas eu conscience de fermer et jetai un coup d'œil à la ronde jusqu'à ce que mon regard se pose sur Nolan. Ses prunelles brunes avaient pâli et pris la teinte ambrée des prunelles de loup, qui n'est pas la même que la teinte ambrée des prunelles de lion.

— Il faut qu'on parle, décréta Nolan.

— Pas tant que mes gens seront enfermés, répliquai-je, sentant que mes hommes dans les deux autres vans n'attendaient qu'un mot de ma part.

— On roule, Blake. Je ne peux rien déverrouiller tant qu'on ne sera pas à l'arrêt.

— Pourquoi nous avoir tous enfermés ? interrogea Nathaniel.

— Parce que le gouvernement pense que ces trois véhicules contiennent plus de métamorphes que l'Irlande n'en a vu depuis des décennies. Le plan, c'est de vous conduire à notre base pour y rencontrer le reste de l'équipe.

— Et après ? demandai-je d'une voix prudente, parce que j'étais à deux doigts d'ordonner à Nicky de faire un trou dans la carrosserie.

— Nous sommes censés utiliser certains de nos gens pour vous tester et voir si vous êtes bien ce que Forrester prétend.

— Et si on ne réussit pas vos tests ? lança Nicky.

— On vous remet dans l'avion, et on vous renvoie chez vous parce que vous serez trop dangereux pour qu'on traite avec vous.

— Au lieu de ça, vous allez partager votre secret avec nous parce que le gouvernement ignore ce que vous êtes, pas vrai ? devinai-je.

— Oui, et oui.

Je donnai mentalement à Domino et à Ethan l'ordre d'attendre.

— *Tout va bien. Gardez votre calme.*

Edward s'écarta de Nolan autant que la disposition des sièges le lui permettait.

— Quand as-tu été attaqué ?

— Je n'ai pas été attaqué, le détrompa Nolan d'une voix plus grave qu'avant.

— Je le sens.

— Tu n'étais pas si réceptif quand on s'est rencontrés.

— Mais je sais ce que je sens maintenant, insista Edward en dévisageant son vieil ami.

L'énergie du loup enfla encore, son odeur musquée, presque

aigre, commençant à recouvrir celle des autres bêtes. Les yeux de Jake avaient viré à l'ambre.

— Mon frère, gronda-t-il.

— Nous n'appartenons pas à la même meute, contra Nolan.

— Tu veux dire que tu étais déjà un loup-garou quand on s'est rencontrés ? demanda Edward.

— Oui.

— Fils de pute !

— De louve, en fait.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Vous êtes un loup-né, devina Jake.

Nolan le dévisagea.

— Oui.

— De quoi parlez-vous ? interrogeai-je.

— Les loups-garous sont les seuls lycanthropes natifs en Irlande, expliqua Jake.

— Je croyais que le pays se vantait de n'avoir pas de lycanthropes du tout, objectai-je.

— Vous ne pouvez pas attraper ce que j'ai, révéla Nolan. Vous devez naître avec.

Toutes nos bêtes intérieures s'étaient calmées parce que nous étions surpris, et que les métamorphes ont instinctivement plus confiance les uns dans les autres d'après ce que j'ai pu observer.

— Explique-toi, réclama Edward sur un ton mécontent.

— Le nom de jeune fille de ma mère, c'est MacTire, Maclntire.

— Quel rapport avec tout ça ?

— Ça veut dire « loup », lança Jake.

Edward dévisagea Nolan.

— Tu veux dire que ta mère était une louve-garou ?

— C'était une louve-née, et je le suis aussi.

— Ton père ? Ton grand-père ?

— Non, juste ma mère.

— Vous avez dû couper votre queue, fit remarquer Jake.

— Je n'ai pas eu le choix.

— Donc, vous n'en avez pas non plus sous votre forme animale.

— Effectivement.

— Ce qui doit compromettre votre équilibre.

— Oui, mais ma mère a insisté pour que je le fasse parce que plus je grandissais, plus ça devenait difficile à planquer.

— J'ai rencontré tes parents. Ils étaient normaux.

Nolan regarda sévèrement Edward.

— Ils le sont toujours.

— Attendez, coupai-je. Comment ça, vous avez dû vous couper la queue parce qu'elle devenait difficile à planquer ? Si vous passiez tant

de temps que ça sous votre forme animale, vous devriez avoir d'autres caractéristiques secondaires permanentes. Une fois que vous gardez une queue sous votre forme humaine, vous ne pouvez plus jamais passer pour un humain.

— C'est pareil que pour les tigres des clans qui ont les yeux de leur moitié animale même sous leur forme humaine, expliqua Jake.

— Donc, les loups-garous d'Irlande ont toujours une queue de loup ? Est-ce que ça peut être autre chose parfois… les oreilles, par exemple ?

— Non, c'est toujours la queue, même s'il existe des histoires de loups-nés avec des oreilles, mais les gens pensaient qu'ils appartenaient au doux peuple.

— J'ai lu des histoires de Fey*s* avec des oreilles d'animaux ; vous voulez dire qu'en fait c'était des lycanthropes ?

— Pas toujours, mais souvent.

— Comment ne t'es-tu pas fait repérer par les analyses de sang de l'armée ? interrogea Edward, qui s'était plus ou moins ressaisi.

Du moins, sa voix était redevenue froide et distante, le genre de voix qui ne vous apprend rien sinon que vous devriez vous méfier de lui.

— Mes analyses de sang sont identiques à celle d'un humain.

Nolan regarda les autres hommes assis avec nous tandis que le van accélérait. Il me sembla que nous venions d'entrer sur une autoroute, mais, sans fenêtres, c'était difficile à dire.

— Devereux, Christensen, votre carte dit que vous portez la souche tigre de la lycanthropie. Et d'après son dossier Blake fréquente les tigres des clans. C'est ce que vous êtes tous les deux ?

Orgueil et Dem se regardèrent avant de reporter leur attention sur Jake, qui hocha légèrement la tête.

— Oui, répondit Orgueil tandis que son cousin se contentait d'opiner.

— Vous avez parlé de leur carte. Vous n'avez pas senti leurs bêtes il y a une minute ? demandai-je.

— En temps normal, je ne vous répondrais pas, parce que je ne tiendrais pas à ce que vous sachiez ce dont je suis capable ou non, mais je savais que je ne pourrais pas cacher ça à un si grand nombre d'entre vous. Donc, non, je n'ai pas senti le type de leurs bêtes. Sous ma forme humaine, mon odorat n'est pas aussi sensible que celui des loups-garous normaux.

— Comment le savez-vous ? s'enquit Jake.

— J'ai déjà dû révéler mon secret à d'autres métamorphes.

— Mais moi tu ne m'as pas fait confiance, fit remarquer Edward d'une voix qui contenait trop d'émotion pour rester aussi froide qu'avant.

— Ça t’ennuie que je t’aie caché quelque chose, ou que je sois un loup-garou ?

— Que tu m’aies caché quelque chose, et que je ne m’en sois pas aperçu. Je me vante d’être capable de repérer les monstres. C’est en partie ce qui m’aide à rester vivant dans ce métier, et à aucun moment tu ne t’es affiché sur mon radar.

— C’est une condition génétique que je parviens à ignorer la plupart du temps. Je n’en parle à personne tant que je peux l’éviter.

— Un lycanthrope aurait pu me fumer aux épreuves physiques, mais, toi et moi, on se disputait toujours la première place. Est-ce que tu te retenais pour que je ne devine pas que tu n’étais pas humain ?

— Non, tu m’obligeais à me démener pour ne pas me faire larguer. Être un loup-né ne te confère pas de capacités physiques tellement supérieures à celles des humains. Je suis dans le un pour cent des meilleures performances physiques, et l’âge n’y a encore rien changé, mais tu me poussais, Forrester, ce qui signifie que, toi aussi, tu es dans le un pour cent. Moi, je suis à moitié loup. Et toi, c’est quoi, ton secret ?

Edward essaya de garder une mine renfrognée, puis sourit et baissa les yeux vers le plancher tandis que nous ralentissions. Ou bien il y avait des bouchons, ou bien nous venions de quitter l’autoroute.

— J’hésite entre : « Je n’ai pas de secret, je suis juste naturellement bon » et « Sale menteur ». Tous les types de lycanthropes que j’ai rencontrés ont des capacités physiques supérieures à celles des humains – disons, équivalentes à celles d’un super héros. Je suis vraiment bon, mais pas au niveau d’un super héros, alors que, toi, tu devrais l’être.

Nolan secoua la tête.

— Je te jure que j’ai fait de mon mieux pour te battre, ou du moins pour ne pas me laisser distancer. J’ai beaucoup trop l’esprit de compétition pour faire autrement.

Edward eut un petit sourire.

— Il me semblait bien.

Nolan reporta son attention sur les tigres-garous.

— Physiquement, vous avez des capacités très supérieures à celles des humains ?

Ils acquiescèrent tous les deux, et Orgueil ajouta :

— Vous voulez dire que votre type de lycanthropie n’apparaît pas sur une analyse de sang qui recherche spécifiquement le virus ?

— C’est exact.

Dem et Orgueil se regardèrent.

— Si c’était aussi notre cas, certains d’entre nous auraient tenté d’intégrer l’armée, révéla Dem.

— Je n’arrive pas à t’imaginer en soldat, fit remarquer Nathaniel.

Dem se tourna vers lui avec un sourire grimaçant.

— Pas moi, mais certains de mes autres cousins, oui.

— Le service militaire serait entré en conflit avec vos autres loyautés, déclara Jake.

— Tu veux dire que, même si on avait réussi les épreuves physiques, on n'aurait pas été acceptés ?

Kaazim toucha le bras de Jake.

— Peu importe, puisque ce n'était pas possible. Il ne sert à rien d'en discuter.

Nolan observait cet échange. Il nous avait confié son secret, mais nous n'étions pas obligés de lui confier les nôtres, pas avant que j'aie pu discuter en privé avec Edward.

— On dirait que les loups-nés diffèrent des tigres des clans, et pas seulement par le type de leur bête intérieure.

— On dirait, oui. Mais ce sont les premiers tigrés-nés que je rencontre, et, comme je suis presque certain qu'ils appartiennent au même clan, il se peut que d'autres clans se rapprochent davantage de mon peuple.

— A notre connaissance, aucun tigre-né n'est capable de ne pas se faire détecter par une analyse de sang, déclara Kaazim.

— Ce qui signifie que vous n'êtes peut-être pas un lycanthrope, ajoutai-je. Avez-vous un lien avec la lune ?

Nolan secoua la tête.

— Non, nous ne sommes pas forcés de nous changer en loups à la pleine lune, ni à aucun moment que ce soit. Une fois que nous maîtrisons notre pouvoir, nous pouvons rester des années sans nous transformer.

Tous ceux d'entre nous qui luttaient pour contrôler leur bête intérieure échangèrent des coups d'œil. Ce fut Dem qui demanda :

— Ça ne vous manque pas ?

— Quoi donc ?

— De devenir un loup.

— J'aime ça, mais c'est un choix. Si je le décidais, je pourrais rester humain à jamais.

— Connaissez-vous d'autres loups-garous qui ont pris cette décision ? interrogea Orgueil.

Nolan acquiesça.

— Ma mère, déjà.

— Je n'aurais jamais deviné qu'elle était autre chose qu'humaine, dit Edward.

— Moins tu changes de forme, moins tu dégages d'énergie. Il paraît que, si tu t'abstiens trop de temps, tu peux perdre la capacité à devenir un animal, mais je ne crois pas que ça affecterait ma mère. Elle m'a appris à contrôler mon loup et à me transformer, mais, cela

fait, je doute qu'elle se soit encore transformée elle-même. Quand je lui rendais visite, je lui demandais de venir courir avec moi, mais elle refusait toujours, et j'ai fini par avoir l'impression que j'avais rêvé ces moments où on était tous les deux des loups.

— Vous aviez d'autres parents qui vous accompagnaient dans les bois ? interrogea Jake.

— Des cousins, mais nous sommes de moins en moins nombreux à chaque génération. A moins de recommencer à nous marier entre nous, un jour il ne restera sans doute plus de MacIntire ou de MacTire dignes de ce nom.

— Je crois me souvenir d'une de tes cousines au deuxième degré que tu m'avais conseillé d'éviter, dit Edward.

Nolan sourit.

— Elle est mariée maintenant, et elle a trois enfants.

— Des loups-garous parmi eux ? demanda Jake.

— Aucun.

— Te l'aurait-elle dit si c'était le cas, ou leur aurait-elle fait retirer la queue à l'hôpital pour le cacher à tout le monde ? s'enquit Edward.

— Certains ont essayé, mais tu ne peux pas ignorer l'ombre qui t'accompagne depuis le jour de ta naissance. S'ils tiennent de nos ancêtres et que personne ne leur apprend à se contrôler, leur bête intérieure se manifestera d'autres façons. Le dernier de mes cousins qu'on a traité de la sorte a fini en prison. Il avait presque battu quelqu'un à mort pendant une bagarre dans un bar. Enfants, une des choses que nous apprenons à contrôler est la partie amorale de notre nature. Un loup ne voit rien de mal à se battre pour ce qui lui appartient, ou quand il se sent menacé.

— Dans la nature, les loups se battent rarement à mort, fit remarquer Jake.

— On ne les envoie pas à l'école, et ils ne fréquentent pas de bars où ils risquent de boire jusqu'à s'oublier, répliqua Nolan.

— Très juste.

— Les loups ne sont pas des chiens, et ils ne se comportent pas comme des chiens si on leur met une laisse et un collier.

— Là encore, très juste.

Nolan reporta son attention sur Edward.

— Je ne pensais pas que ça te perturberait autant. Du coup, j'ai l'impression que, si je t'en avais parlé il y a des années, on ne serait pas devenus amis.

— Honnêtement, je n'en sais rien. J'étais moins à l'aise vis-à-vis des métamorphes à l'époque, mais pour moi tu seras toujours Mini Brian, dit Edward avec un accent irlandais qui me parut absolument parfait.

Nolan soupira et secoua la tête.

— Mini Brian, répéta Dem. Sérieusement ?

— J'ai le prénom de mon père, qui avait le prénom de son père, et ainsi de suite. Je détestais qu'on m'appelle Mini Brian.

— Pour un gamin, même avec l'accent, ça devait être rude, compatis-je.

Nolan sourit et leva les yeux.

— Mon père était le Petit Brian, mon grand-père le Jeune Brian, et mon arrière-grand-père le Vieux Brian, parce que mon arrière-grand-mère Helen s'est mise à l'appeler comme ça quand il a baptisé leur fils Brian Junior.

— Comme ton père et toi êtes plus grands que ton grand-père, c'était encore plus drôle, dit Edward.

Nolan rit.

— Tu ne comprenais plus rien quand je t'ai présenté mon grand-père, le Jeune Brian, après mon père, le Petit Brian.

Je dressai l'oreille. Si Edward avait rencontré la famille de Nolan, ce dernier avait peut-être rencontré la sienne.

— Laisse tomber, Anita, dit Edward.

— Comment tu as deviné ce que j'allais dire ?

Il eut un sourire qui m'informa qu'il voyait non seulement en moi, mais aussi au travers, et qu'il savait très bien que je brûlais d'envie de résoudre le mystère de Ted Forrester.

— Pffff.

Son sourire s'élargit.

Nolan nous dévisagea tour à tour.

— Ou bien tu es plus détendu avec les femmes qu'autrefois, ou bien c'est vraiment juste une camarade d'armes pour toi.

— Je me suis amélioré sur ce point depuis ce fameux été, mais Anita va être mon garçon d'honneur.

— Et tu seras le mien.

— Ouais, acquiesça Edward avec la voix de Ted. Je me tiendrai à ton côté avant que tu te tiennes au mien lors de nos mariages respectifs.

— De la balle, dis-je en faisant traîner les voyelles comme dans le Texas, l'Oklahoma ou le Wyoming.

— Tu ne devrais vraiment pas essayer de prendre des accents, Anita. Tu es nulle pour ça, me rabroua-t-il avec des inflexions du milieu de nulle part et la tonalité glaciale de l'Edward que j'avais appris à connaître et à aimer.

— Forrester a toujours été doué pour reproduire les accents, déclara Nolan. Une semaine chez moi et il parlait comme les gens du coin. S'il n'avait pas eu les cheveux si blonds et les yeux si bleus, il aurait été beaucoup plus utile pour les missions sous couverture.

— La teinture et les lentilles colorées peuvent résoudre beaucoup

de problèmes, répliqua Edward, toujours avec sa propre voix qui vous donne des picotements dans la nuque en vous laissant deviner combien il peut être dangereux.

— Tu n'as jamais fait partie d'une unité d'opérations secrètes, objecta Nolan.

— Je n'ai pas dit le contraire.

Ils se dévisagèrent un moment. Impossible de dire si c'était de grands copains ou s'ils se détestaient. Ils semblaient basculer de l'un à l'autre en fonction de leur humeur ou de leurs sujets de conversation. En temps normal, Edward a un tempérament assez placide, mais Nolan semblait faire ressortir son côté caractériel. C'est comme quand vous rendez visite à votre famille : les souvenirs peuvent faire resurgir le pire en chacun de nous.

— Est-ce que Van Cleef connaît ton secret ? interrogea Edward.

— Il ne le connaissait pas il y a vingt ans.

— Et maintenant ?

— Maintenant, oui.

— Il a dû te passer un sacré savon pour le lui avoir caché.

— J'ai été attaqué par un loup-garou il y a quelques années. Tout le monde pense que ça vient de là.

— Si jamais il découvre que tu lui as caché un truc qui l'intéressait tant… Il a fait disparaître des gens pour moins que ça, Nolan.

— Comment ça, « disparaître des gens » ? intervint Nathaniel.

Je lui tapotai la cuisse.

— Pense aux refuges gouvernementaux pour les nouveaux lycanthropes, mais en plus secret, et sans doute en plus permanent qu'une simple cellule.

— Vous n'êtes pas très loin, approuva Nolan.

— Vous avez déjà aidé à faire disparaître d'autres métamorphes ? interrogea Nathaniel.

Nolan le dévisagea en silence, et ce fut mon amoureux qui se détourna le premier. Il me regarda de ses yeux magnifiques, et je vis bien que ça ne lui plaisait pas du tout. Ça ne me plaisait pas non plus. Depuis quelque temps, où que j'aille et quoi que je fasse, je finissais toujours par retomber sur le nom de Van Cleef.

— J'ai traqué des renégats à travers toute l'Europe. Parfois, nous arrivions à les capturer vivants, dit enfin Nolan.

— Van Cleef poursuit-il toujours le même objectif ? demanda Edward.

— Si tu parles de la création de super soldats, oui. C'est pour ça qu'il nous a ramassés tous les deux.

— Je m'en souviens.

— Je te jure qu'il n'est pas directement impliqué dans cette

affaire ; c'est le gouvernement irlandais qui veut sa propre équipe spéciale.

— Tu sais comment je réagirai si tu m'as menti.

— De la même façon que moi à ta place.

— Vous venez vraiment de vous menacer de vous tuer l'un l'autre ? lança Nathaniel.

Je lui tapotai de nouveau la cuisse.

— Laisse tomber.

— Je ne vais pas piger grand-chose à tout ça, hein ?

— Non, confirmai-je.

— Non, renchérit Nicky.

Dem tapota l'autre cuisse de Nathaniel.

— Ne t'en fais pas trop. Je suis plus mec que toi, et je ne comprends pas non plus.

— Mais toi, tu comprends, pas vrai ? me demanda Nathaniel.

— Ouais.

— Nicky ?

— Aussi.

Il jeta un coup d'œil aux autres. Orgueil secoua la tête. Jake et Kaazim opinèrent.

— On sacrifie tous des morceaux de nous-mêmes à ce travail, dit Edward.

— Certains d'entre nous plus que d'autres, ajouta Nolan sur un ton presque accusateur.

Ils se dévisagèrent, et je sentis le poids des années entre eux. Nolan avait connu Edward tel que Van Cleef l'avait trouvé, tel qu'il les avait trouvés tous les deux pour quelque mystérieuse mission secrète. Que leur avait-il fait ? Qu'est-ce qui avait bien pu être assez terrible pour pousser Edward à quitter l'armée ? Pour creuser ces lignes profondes sur le visage de Nolan ? Vingt ans à travailler pour Van Cleef ? Je l'ignorais, mais j'avais l'intention de le découvrir. Je détenais les clés du véritable passé d'Edward, je ne les lâcherais pas tant que je ne serais pas forcée de rencontrer Van Cleef en personne pour obtenir des réponses. Un individu qui effrayait Edward à ce point devait être évité à tout prix.

— Tu n'as aucune idée de ce que j'ai sacrifié pour partir, dit Edward.

— Et tu n'as aucune idée de ce que j'ai sacrifié pour rester, répliqua Nolan.

Ils se regardèrent encore pendant une minute, puis Edward tendit la main. Nolan la prit et attira Edward contre lui. Ils s'étreignirent, non pas comme des amants, mais comme des amis, le genre d'amis qu'on se fait quand les balles volent dans tous les sens et que l'ennemi est celui qui essaie de vous tuer tous les deux. Hors d'une situation de

combat, vous n’avez peut-être rien en commun, mais ces amis-là sont ceux qui deviennent votre famille, ceux qui peuvent vous appeler vingt ans plus tard pour vous réclamer un coup de main en sachant que vous le leur donnerez. Les frères d’armes sont aussi des frères de sang, et ce n’est pas toujours leur propre sang qu’ils versent pour sceller leur lien.

CHAPITRE 37

Le téléphone d'Edward sonna.

— La police, annonça-t-il avant de prendre l'appel. (Il écouta puis répondit) : Nous arrivons dès que possible, si le capitaine Nolan veut bien nous amener. (Il tendit l'appareil à ce dernier). Ils veulent te parler.

Nolan passa un moment à marmonner « Mmmh », « Oui, monsieur », « Non, monsieur », et, pour finir : « Ce n'est pas faux, monsieur ». Il rendit le téléphone à Edward, mais apparemment la personne qui appelait avait déjà raccroché.

— Changement de plan, lança Nolan. Je vais prévenir le reste de mon équipe qu'on sera en retard.

— Que se passe-t-il ? demandai-je.

— Une nouvelle scène de crime, m'informa Edward.

— Ils veulent Forrester sur place, et vous aussi si je pense que vous pouvez servir à quelque chose.

— Ils savent que vous n'avez pas encore eu le temps de nous tester ? interrogea Dem.

— Ils sont au courant, oui.

— Qu'est-ce qui les a fait changer d'avis ? demandai-je.

— Je crois que la phrase exacte était : « Je prendrais l'aide du diable en personne ».

— Ça ne doit pas être beau à voir, commenta Edward.

Nolan acquiesça.

— Ils ont plus peur de ce qui vient d'arriver que d'avoir des nécromanciennes et des métamorphes sur le sol irlandais. Ça va être pire que moche.

— Tu m'invites toujours aux endroits les plus chouettes, Edward, minaudai-je.

— Vous devriez appeler le reste de vos gens pour les prévenir. Ce ne sont pas les vétérans endurcis que j'espérais que vous amèneriez.

— Je ne les amènerai pas tous sur une scène de crime active.

— Tant mieux, parce que vous allez être limitée et que vous devrez justifier le choix de chacun de vos accompagnants.

— Le justifier à qui ?

— A moi.

— Pourquoi à vous ?

— Parce que, de tous les agents irlandais en uniforme, c'est moi qui vous ai parlé le plus longtemps.

— Vous n'êtes pas flic.

— Non, en effet.

— On parle de quel genre de scène de crime, au-delà du fait qu'elle est particulièrement moche ?

Ce fut Edward qui répondit :

— Ils croient qu'ils ont retrouvé une partie des Dublinois disparus.

— Comment ça, ils croient qu'ils les ont retrouvés ? s'étonna Dem.

— Tu veux dire que les corps sont si amochés qu'ils ne peuvent pas en être sûrs ? suggéra Nathaniel.

J'appuyai ma tête contre la sienne.

— Je suis désolée que tu en saches suffisamment pour penser à ça.

— Pas moi. Je veux comprendre ton boulot, ce qui veut dire que je dois accepter les trucs perturbants.

Je regardai Nolan.

— Je vais l'embrasser parce qu'il l'a mérité. Ne me faites pas chier avec ça.

Il leva les mains.

— Je n'oserais pas. J'ai lu votre dossier, Blake. J'aurais été choqué que vous n'ameniez pas quelques-uns de vos gigolos avec vous.

— Nathaniel et moi, on vit ensemble et on est fiancés. Il n'est pas mon gigolo.

— Toutes mes excuses. Je croyais que vous étiez fiancée au chef des vampires de votre pays, Jean-Claude.

— Je le suis, mais, si la loi nous y autorisait, ce mariage compterait au moins quatre personnes.

— Je n'arrive pas à faire fonctionner une relation à deux personnes. Si vous arrivez à gérer une relation à quatre, vous êtes plus douée que moi pour les trucs de mecs.

— Ça, je ne sais pas. Mais plus douée que vous pour les trucs de nanas, sûrement.

Il éclata de rire.

— C'est clair.

Je tournai la tête vers Nathaniel, et il n'eut qu'à en faire autant pour m'embrasser tellement nous étions serrés l'un contre l'autre. Je m'écartai juste assez pour scruter ses yeux couleur de fleurs et dis :

— Merci d'essayer de comprendre mon boulot.

— Merci d'essayer de me comprendre, moi.

Et cela me fit sourire, parce que c'était sans doute le plus gros secret de la réussite d'un couple, résumé en deux phrases.

— Et moi ? Il est où, mon bisou ? demanda Dem en souriant.

Je levai les yeux au ciel, mais Nathaniel tourna la tête de l'autre côté et lui offrit un baiser. Dem se pencha pour le prendre.

— Ne rien demander, lâcha Edward.

— Ne rien dire, approuva Nolan.

Dem contourna Nathaniel, et je scrutai son visage si sincère.

— Qu'as-tu fait pour mériter un bisou ? demandai-je sur un ton neutre.

— Je vais t'accompagner sur une scène de crime. Qu'il y ait des zombies, des vampires ou quoi que ce soit d'autre, je resterai avec toi jusqu'à ce que tu me renvoies à la voiture.

— Bonne remarque, dis-je.

Et je l'embrassai aussi.

Je me tournai vers Nicky et l'embrassai le dernier. Il me rendit mon baiser avant de demander :

— Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter un bisou devant la police ?

— Je t'emmène sur la scène de crime avec moi. Considère ça comme des excuses par avance.

— Le sang et les tripes ne me dérangent pas, tu le sais bien.

— C'est une des choses que j'aime chez toi.

Il me sourit.

— Et c'est l'une des raisons pour lesquelles je t'aime.

— Et c'est parce que le sang et les tripes me dérangent que tu n'es pas amoureuse de moi, se lamenta Dem.

Je reportai mon attention sur lui. J'ignore ce que j'aurais répondu si Nolan n'était pas intervenu.

— Attendez, je ne comprends pas. Pourquoi il a droit à un bisou si vous n'êtes pas amoureuse de lui alors que vous l'êtes des deux autres ?

— Vous embrassez juste les gens dont vous êtes amoureux ? répliquai-je.

Il parut surpris, puis se mit à rire.

— Non, Blake. Je dirais même que ça m'arrive très souvent d'embrasser des femmes dont je ne suis pas amoureux. Si j'avais pu renoncer à cette sale manie, je serais peut-être toujours marié avec ma seconde épouse.

— Deux divorces ? Ta mère a dû t'en faire voir de toutes les couleurs, commenta Edward.

— Elle pensait que je m'étais marié trop jeune la première fois, et elle avait raison. Par contre, elle n'a pas bien réagi la deuxième fois. Elle adorait Kathleen. Tout le monde l'adore. C'est ce genre de personne.

— Je suis désolé que ça n'ait pas marché.

— Moi aussi.

Nolan me regarda.

— Vous avez amené combien d'autres gens que vous comptez embrasser, Blake ?

— Sur une scène de crime, aucun, mais sinon, trois ou quatre.

— Chaque fois que j'ai essayé de sortir avec autant de femmes à la fois, elles s'en sont aperçues, et j'ai craint pour ma vie.

— C'est peut-être ça le problème.

— Quoi donc ?

— Vous dites qu'elles s'en sont aperçues, ce qui signifie que vous ne les aviez pas mises au courant. Que vous les trompiez. Tous mes partenaires sont au courant pour tous les autres.

— Je n'ai jamais rencontré deux femmes qui ne m'auraient pas tué ou plaqué pour avoir couché avec l'autre.

— Parce que vous ne sortez pas avec les bonnes, capitaine.

— Au moins deux des autres partenaires d'Anita sont des femmes, révéla Edward.

— Là, c'est sûr : vous êtes plus douée que moi pour les trucs de mecs.

Et cette fois je ne le contredis pas. Apparemment, j'étais en train de faire sa conquête. On ne discute pas quand on gagne.

CHAPITRE 38

La première chose que je vis de Dublin, ce fut la mer. Nicky et Kaazim étaient descendus de voiture les premiers, parce qu'ils avaient les sièges les plus proches des portes. Techniquement, je suppose que la première chose que je vis de Dublin fut la route pavée sur laquelle je posai le pied, mais on a les mêmes à la maison. La première chose qui m'apprit que je n'étais plus chez moi, ce fut la vaste étendue grise de la mer d'Irlande par-delà les larges épaules de Nicky.

Nathaniel me rejoignit et prit ma main, et je le laissai faire, parce que jamais je n'aurais imaginé qu'un jour je contemplerais la mer d'Irlande de mes propres yeux. Le simple fait de me le dire dans ma tête paraissait incroyablement cool et exotique. Je me donnai quelques secondes pour savourer les belles choses avant de passer aux moches.

— Vous vous tiendrez la main plus tard, chuchota Edward.

Nathaniel me lâcha et se tourna vers lui.

— Désolé. C'est mal que ça me plaise d'être en Irlande avec Anita alors que la scène de crime est juste à côté ?

— Non, ce n'est pas mal, le détrompa Edward. Dans notre boulot, tu dois profiter de tous les bons moments, sans quoi tu commences à croire qu'il n'y a que des horreurs dans le monde.

Je pivotai vers la longue file de voitures, d'ambulances et de patrouilleuses qui bloquait pratiquement la rue en pente douce. Ici, les uniformes et le Scotch qui servait à délimiter le périmètre étaient différents, mais une scène de crime reste une scène de crime. Le nombre de personnes présentes sur les lieux m'apprenait qu'il s'agissait d'un meurtre ou de quelque chose de plus grave encore – ou bien qu'il n'y avait pas souvent de crimes dans le coin. J'aurais parié que la dernière hypothèse n'était pas la bonne. Dublin est une grande ville, et, dans toutes les grandes villes, la police a généralement de quoi s'occuper.

Nous pouvions voir la mer entre des maisons qui s'alignaient, non pas sur le rivage, mais au sommet d'une falaise qui surplombait les vagues. Beaucoup d'entre elles semblaient flanquées d'une véranda ou d'un porche fermé. Il ne faisait guère plus de dix degrés, et la bruine légère qui tombait jusque-là était en train de s'intensifier.

— Bienvenue en Irlande, lança Donahue. Et avant que vous ne posiez la question : oui, il pleut tous les jours.

— Décide qui reste là, réclama Edward sur un ton tout professionnel, et sans la moindre trace de l'accent traînant de Ted.

Je me demandai ce qui, au cours des dernières minutes, l'avait poussé à y renoncer.

Je laissai pratiquement tout le monde près des vans, à l'exception de Nicky, Dem, Jake et Kaazim. Nous avions convenu qu'ils ne m'accompagneraient pas tous les quatre sur la scène de crime, mais quatre, c'était un peu l'escorte minimale en terre étrangère. Je leur recommandai de ne traîner dans les pattes de personne, et nous suivîmes Edward vers le sommet de la colline.

Il avait enfoncé son chapeau de cow-boy sur sa tête pour protéger son visage de la pluie. Moi, j'avais enfilé ma capuche, même si les bords gênaient ma vision périphérique et que le mouvement de mes cheveux à l'intérieur m'empêchait d'entendre correctement. Je regrettais beaucoup de ne pas les avoir tressés, ou au moins attachés en queue-de-cheval.

Nicky avait sorti une casquette de routier qu'il avait mise sous sa capuche, lui évitant d'avoir à serrer celle-ci autant que la mienne. Il avait l'habitude. En matière de crime et de violence, il avait déjà plus ou moins tout vu – mais généralement depuis l'autre côté de la barrière.

Kaazim avait tiré son keffieh sur sa tête et enfilé sa capuche par-dessus. Jake avait fait la même chose que Nicky, mais avec une casquette de base-ball. Dem avait commencé par mettre sa capuche avant de l'enlever, décidant sans doute qu'il préférait être mouillé plutôt que de compromettre sa vision et son ouïe. Comme il était censé me protéger, je n'avais aucune objection.

Les gens nous dévisageaient, et, pour une fois, je ne crois pas que c'était ma faute. Nolan était en tenue de combat intégrale. Et les civils n'étaient pas les seuls à ouvrir de grands yeux. Apparemment, même les autres flics n'avaient pas l'habitude de voir un des leurs se pointer sur une scène de crime accoutré de la sorte.

Nolan se fit arrêter par un type en costard qui se révéla être un bureaucrate. J'aurais dit un inspecteur – il ne m'avait pas réellement été présenté, et il parlait comme un fonctionnaire plutôt que comme un policier. Il semblait essentiellement préoccupé par l'impression erronée que risquait de donner Nolan. Les gens allaient penser qu'il y avait quelqu'un d'armé dans la maison, ou un preneur d'otages, voire les deux, parce que c'était la seule raison pour faire venir quelqu'un en tenue de combat.

Comme il ne semblait pas avoir de problème avec le reste de notre groupe, Edward continua à avancer, et nous avec lui. Je détestais abandonner l'un des nôtres, mais, si Edward se fichait de laisser son vieux frère ennemi en arrière, qui étais-je pour protester ? Et puis nous n'avions pas encore atteint la scène de crime proprement dite, et je m'attendais toujours à ce qu'un autre type en costard nous arrête, moi et les hommes qui m'accompagnaient. Jusqu'à ce que ça se produise, nous continuerions à gravir la route sous cette douce pluie

persistante.

On se serait cru en automne même si je savais que c'était le mois de juillet ici, comme à la maison. L'air était frais et humide, chargé de pluie, et le murmure constant de la mer formait une toile de fond sonore aux crépitements des radios de la police, ainsi qu'au brouhaha caractéristique des scènes de crime. C'était comme si nous avions changé de saison en même temps que de pays. J'aurais voulu demander à quelqu'un s'il faisait toujours ce temps-là en juillet, mais je ne voulais pas qu'on entende mon accent ni qu'on comprenne que j'étais nouvelle sur l'enquête. Si je la fermais et que je restais à côté d'Edward, j'arriverais peut-être enfin à faire mon boulot.

Les cheveux blonds de Dem semblaient presque phosphorescents de pluie lorsque nous atteignîmes enfin le sommet de la colline. Les visières de Nicky et de Jake étaient constellées de gouttes d'eau qui ne se décidaient pas à couler sur les bords. Pareil pour le chapeau de cow-boy d'Edward. Il a le même depuis qu'on s'est rencontrés, et, depuis le temps, il s'est parfaitement adapté à la forme de sa tête. Ça me turlupine toujours qu'Edward ait un chapeau blanc. C'est comme de la publicité mensongère. Sous la pluie, au moins, il avait l'air blanc cassé ou ivoire, ce qui paraissait plus logique. Edward n'est pas exactement un méchant – tout noir –, mais il est quand même loin d'être tout blanc. Ouais, ivoire, c'était mieux.

Le quartier situé en haut de la colline était très différent de la rangée de maisons perchée en haut de la falaise. Même si certains habitants devaient jouir eux aussi d'une très jolie vue sur la mer, ce n'était clairement pas le principal argument de vente. Ça, ce devait plutôt être la sécurité, parce qu'ici presque toutes les maisons étaient entourées d'un mur de pierre plus haut que moi, l'équivalent local des barrières de sécurité en bois chez nous. Le terrain qui s'étendait derrière était invisible depuis la rue, ou le rez-de-chaussée des maisons voisines. Depuis les étages, par contre… tout dépendait de la hauteur de chaque maison.

Les portails que je pouvais voir étaient en métal pour la plupart, et semblaient également conçus pour décourager les intrus. Pour ce que je pouvais apercevoir au travers, les jardins semblaient bien fournis et verdoyants.

Impossible de dire si c'était naturel ou si quelqu'un leur donnait un coup de main. Dans le Missouri, pour obtenir le même effet, il aurait fallu engager un jardinier ou passer tous les week-ends à trimer dehors. Ça ne pousserait pas tout seul.

— Je compte trois ambulances, annonça Edward.

— C'est beaucoup, non ? lança Dem.

— Oui, répondis-je en même temps qu'Edward.

— Ça veut dire qu'il y a des survivants ?

— Peut-être.

La maison au centre de l'agitation était planquée derrière un des murs de pierre, si bien que je voyais juste le faîte de son toit. J'aurais voulu demander à Nicky – ou à Dem, qui est encore plus grand – s'il en voyait davantage, mais, un, j'essaie de ne pas attirer l'attention sur ma petite taille, et, deux, ce n'était pas le genre de question qu'un policier aurait posée. Un homme ne demande pas à un autre homme plus grand que lui s'il y voit mieux par-dessus un mur, à moins que des ennemis puissent se cacher derrière et leur tirer dessus. Sauf en cas de danger potentiellement fatal, les hommes refusent d'admettre certaines choses, et celle-ci en fait partie. Je bosse dans un secteur masculin depuis trop longtemps pour ne pas avoir pigé les règles. Si vous voulez jouer avec les mecs, vous devez jouer comme un mec.

Un agent en uniforme était posté devant le portail. Il nous arrêta, parce que, maintenant que Nolan ne nous accompagnait plus, aucun de nous n'avait la moindre autorité dans ce pays. Nous avions besoin d'un flic local pour nous faire entrer. Edward lui présenta son insigne de marshal, et la réaction du type fut plutôt bonne : autrement dit, même s'il n'avait jamais eu affaire à Ted personnellement, il savait que celui-ci était dans les parages et qu'il participait à l'enquête. Néanmoins, il refusa de nous laisser passer.

— Puisque vous avez entendu parler de moi, l'ami, dit Edward avec son accent le plus traînant, vous voudriez bien trouver le superintendant Pearson ou l'inspecteur Sheridan pour qu'ils nous escortent à l'intérieur ?

— Qui sont ces gens ? demanda le type en nous désignant du menton.

Je lui montrai mon insigne, et le fait que ce soit le même qu'Edward parut le rassurer.

— On avait entendu dire que d'autres gens venaient d'Amérique pour donner un coup de main.

Je souris d'un air encourageant.

— On vient juste d'arriver ; on est venus tout droit de l'aéroport.

Il regarda les autres hommes qui m'accompagnaient. Je m'attendais à ce qu'il demande à voir également leur insigne, mais non. Par-dessus son épaule, il jeta un coup d'œil vers le portail et la maison au-delà, et il frissonna. On ne voit pas souvent ça chez les flics expérimentés. Ou bien il était plus jeune qu'il n'en avait l'air, ou bien quelque chose dans cette maison lui avait foutu les chocottes.

— Je sais qu'on doit les considérer comme des citoyens atteints d'une maladie et qu'ils ne sont pas responsables de ce qui leur arrive, mais ça… ce n'est pas une maladie.

— Nous sommes ici pour trouver les responsables et les arrêter, affirma Edward.

— J'espère que vous y arriverez. J'espère que vous les arrêterez tous, dit l'agent avec une trace de colère dans la voix.

— Laissez-nous passer, l'ami, et on se mettra au boulot tout de suite.

L'homme tendit une main hésitante vers le portail. Il avait envie d'accéder à la demande d'Edward, mais il n'avait pas l'autorisation de ses supérieurs. Que faire ? D'un côté, j'espérais qu'il nous ouvrirait, de l'autre, je ne voulais pas qu'il ait des ennuis par notre faute. Le téléphone d'Edward sonna.

— Inspecteur Sheridan, je suis devant le portail, et j'essaie d'entrer. Oui, le marshal Blake est juste à côté de moi. (Il écouta une seconde puis dit à l'agent) : L'inspecteur voudrait vous parler.

L'homme hésita avant de prendre l'appareil. Il débita une série de « Oui, madame », « Non, madame » et finit par rendre le téléphone à Edward qui lui souriait avec toute l'amabilité de ce bon vieux Ted.

— Vous pouvez y aller. L'inspecteur Sheridan vous attend.

Il nous ouvrit le portail, et nous entrâmes tous les six.

CHAPITRE 39

L'inspecteur Rachel Sheridan était grande et mince, avec des cheveux presque noirs, raides et brillants, qui tombaient sur ses épaules. Elle avait recourbé les extrémités avec un fer à friser, ou peut-être des bigoudis. Mes cheveux sont tellement bouclés que je n'utilise ni l'un ni l'autre, mais, quoi qu'elle ait fait, ça lui allait bien. Elle réussissait à être à la fois pâle et mate, comme quelqu'un qui bronzerait si elle prenait suffisamment le soleil. Son chemisier blanc faisait peut-être paraître son visage plus sombre. Son tailleur pantalon noir était un peu trop grand pour elle, comme si elle avait perdu du poids récemment.

Elle avait un visage doux et triangulaire, avec une ossature aussi délicate que celle de ses mains. Une elfe, aurais-je dit, même si elle devait me dépasser d'au moins douze centimètres : malgré sa grande taille, elle avait l'air fragile et ravissante. Si elle avait eu un peu plus de courbes, je l'aurais qualifiée de belle. J'aurais bien voulu savoir si sa minceur était naturelle ou si elle s'affamait. Dans le premier cas, on pouvait discuter. Dans le second, je n'ai pas de patience avec les femmes qui mangent de la laitue sans sauce pour conserver une mystérieuse taille parfaite.

Elle nous laissa entrer juste assez pour nous mettre à l'abri de la pluie, puis nous arrêta parce que notre groupe comprenait quatre personnes de plus que ce qu'elle attendait.

— Contente de vous voir, Ted et marshal Blake. Je serai ravie de bénéficier de votre expertise aujourd'hui, mais je ne connais pas ces autres gens.

Nous fîmes des présentations rapides. Sheridan ne put même pas nous serrer la main parce qu'elle portait toujours les gants en latex avec lesquels elle venait de traverser la scène de crime. Elle avait également de petits bottillons en plastique par-dessus ses chaussures. Elle gratifia Ted d'un sourire un peu trop chaleureux, et dédia plus ou moins le même à Nicky et à Dem. Nous avons tous un type et apparemment, celui de Sheridan, c'était les blonds aux yeux bleus. Elle ne manquait pas de professionnalisme, mais je voyais bien qu'ils lui plaisaient plus que Jake et Kaazim.

Je notai cette information dans un coin pour plus tard ; je ne voulais pas qu'elle perde trop de temps à flirter avec des mecs déjà pris. Je me suis attiré l'inimitié d'une inspectrice de St. Louis qui m'en veut toujours d'avoir « prétendu » que Nathaniel n'était pas mon petit ami et de l'avoir laissée se ridiculiser avec lui. Je ne comprendrai jamais les femmes.

Sheridan nous désigna la boîte de gants.

— Même si vous n'avez pas tous le droit de visiter la scène de crime, je ne veux pas perdre de temps à éliminer vos empreintes plus tard.

Aucun de nous ne discuta ; nous nous contentâmes d'enfiler des bottillons en plastique et des gants en latex. Ainsi, nous ne risquerions pas de détruire des preuves, ou encore d'envoyer les techniciens sur une fausse piste en introduisant des éléments extérieurs sur la scène de crime.

Un homme de haute taille, encore plus grand que Dem, entra dans la pièce. Il était presque complètement chauve, avec juste une couronne de cheveux bruns coupés très court. Il portait une veste à carreaux gris discrets, un pantalon gris uni, la chemise blanche standard qu'arborent tous les inspecteurs aux Etats-Unis et qui, ici, était coupée en deux par une cravate presque assortie à sa veste. Autrefois, j'aurais dit assortie tout court, mais je sors avec Jean-Claude et Nathaniel depuis trop longtemps. Je deviens difficile.

— Forrester, c'est bien que vous soyez là. Vous aussi, marshal Blake.

Lui aussi portait des gants, donc lui non plus ne nous serra pas la main. Sheridan nous le présenta : c'était le superintendant Pearson. Il jeta un coup d'œil à la ronde.

— Et qui sont ces messieurs ?

Ce n'était pas leur nom qu'il voulait connaître. Il voulait savoir à quoi ils serviraient sur sa scène de crime. En quoi pourraient-ils aider l'enquête ? Nicky, Dem, Kaazim et Jake gardèrent le silence, nous laissant à Edward et à moi le soin de répondre. Eux non plus ne savaient sans doute pas quoi dire.

— Tout dépend du genre de scène dont il s'agit. Chacun d'eux a sa spécialité, déclara Edward.

Pearson acquiesça comme si c'était logique.

— Pour le moment, nous essayons de décider si nous pouvons transporter les vampires hors de la maison. Vous vous souvenez de celui qui nous a brûlé entre les pattes avant votre arrivée ?

Edward se tourna vers moi.

— Les ambulanciers ont été appelés pour une victime inconsciente, mais, quand ils l'ont sortie sur un brancard, il faisait jour.

J'écarquillai les yeux.

— Elle a explosé en flammes ?

Edward et les deux inspecteurs hochèrent la tête.

— Ouah. Les ambulanciers ont dû être drôlement surpris.

— D'après les témoins, le vampire s'est réveillé pendant qu'il brûlait et il s'est mis à hurler. Les ambulanciers ont été pris au

dépourvu et n'ont pas su comment l'aider.

— Une fois que le soleil les a embrasés, il n'existe pas toujours de moyen d'éteindre les flammes.

— Puis-je intervenir ? s'enquit Jake.

— Si vous avez quelque chose d'utile à apporter à la discussion, répondit Pearson.

— Une fois le vampire à l'abri de la lumière directe du soleil, on peut éteindre les flammes normalement, même si certains types brûlent plus violemment que d'autres.

— Le marshal Forrester a tenté de nous instruire sur les différentes variétés de vampires.

— Si les ambulanciers avaient fourré la victime… le vampire dans leur véhicule, auraient-ils pu l'éteindre, ou auraient-ils juste réussi à faire flamber l'ambulance avec lui ? interrogea Sheridan.

— Personnellement, je l'aurais ramené dans la maison : j'aurais eu plus de place pour manœuvrer, et c'est plus difficile de foutre le feu à toute une baraque. Je ne suis pas sûr que je voudrais mettre un vampire en flammes à l'arrière d'une ambulance. Vous dites que celui-là criait et se débattait ?

— D'après les témoins, acquiesça Pearson.

— Donc, il paniquait. Il risquait de s'accrocher aux ambulanciers et de les enflammer aussi. L'ambulance aurait brûlé avec eux tous à l'intérieur.

— Ils ont essayé d'arroser les flammes, mais n'ont pas pensé à le mettre à l'abri du soleil.

— Je leur ai dit que j'avais pour habitude de brûler des vampires, pas de les sauver, donc que je ne savais pas comment faire, déclara Edward.

— Je n'ai jamais tenté d'en sauver un après qu'il avait pris feu, avouai-je.

— Ravi d'avoir pu contribuer à cette conversation, dit Jake.

Pearson le dévisageait attentivement.

— Nous avons une maison pleine d'ambulanciers qui voudraient plus d'informations sur la manière de traiter les vampires, médicalement parlant.

— Je serai ravi de leur transmettre ce que je sais.

— C'est pour ça qu'il y a autant d'ambulances devant ? demandai-je. Parce que vous traitez les vampires en même temps que les victimes ?

— Nous avons transporté à l'intérieur tous les gens qui n'avaient pas de crocs en tant que victimes découvertes inconscientes sur la scène de crime, répondit Pearson.

— Je leur ai dit que les crocs étaient un moyen de distinguer les vampires des humains, expliqua Edward.

— L’absence de respiration est également un signe.

— Mais certaines personnes dans le coma ont un souffle si léger qu’il est à peine détectable, marshal Blake. Cette décision doit être prise par un docteur mieux équipé que nous.

— Très juste. Alors, combien de… victimes avec des crocs nous reste-t-il, et est-ce que ce sont elles que les ambulances attendent ?

— Nous avons trois vampires potentiels sur site.

— Combien de non-vampires avez-vous déjà évacués ?

— Quatre.

— Qu’en avez-vous fait ?

Ce fut Sheridan qui répondit :

— L’hôpital tente de déterminer s’ils sont vivants, morts ou autre, et si on peut faire quelque chose pour les ramener.

— Je viens juste de lire une nouvelle étude sur l’activité cérébrale chez les vampires. Contrairement aux vrais cadavres, les corps qui vont se relever en tant que vampires ne subissent pas de mort cérébrale complète.

— Est-ce que ça signifie que les vampires ne sont pas des morts ambulants ? interrogea Dem. Je veux dire, la mort cérébrale est l’un des critères dont les médecins se servent pour décider de couper l’assistance respiratoire, donc, est-ce que ça signifie que les vampires ne meurent pas vraiment ?

— C’est mignon quand tu essaies de réfléchir, railla Nicky.

— En fait, c’est une bonne remarque, mais pour le moment, si l’hôpital ne décèle aucune activité cérébrale chez les victimes, c’est qu’elles sont probablement mortes, dis-je.

Dem jeta un coup d’œil éloquent à Nicky. « Tu vois ? J’avais raison ». Nicky fronça les sourcils. Je remarquai que Sheridan les observait de plus près que Pearson.

— Où as-tu lu cette nouvelle étude ? demanda Kaazim.

— Je suis abonnée à une liste d’articles scientifiques et médicaux sur les vampires, les zombies, les métamorphes et la recherche surnaturelle en général. Comme un bon vieux service de coupures de presse, sauf que ça arrive dans mon ordinateur et que ça ne tue pas d’arbres tant que je n’imprime rien.

— Ça, c’est ma partenaire. Toujours en train d’essayer de s’améliorer, commenta Edward si sèchement que je ne pus dire s’il était sincère ou s’il cherchait à se montrer beaucoup plus sarcastique que ne le serait Ted.

— J’ai parlé avec le couple qui possède cette maison, marshals. Il y a moins de deux semaines, ils sont venus nous voir pour nous demander – non, pour exiger – qu’on redouble d’efforts afin de localiser leur fille disparue.

L’expression aimable mais indéchiffrable de Pearson s’effrita sur

les bords, et j'entrevis dans ses yeux bruns combien tout cela l'affectait. Ça ne dura qu'un instant, mais ça me suffit pour compatir.

— Ils sont à l'hôpital ou ici ? demandai-je.

— M. Brady est à l'hôpital avec les deux grands-mères et sa plus jeune fille. Mme Brady est restée ici avec la fille que nous ne parvenions pas à retrouver et la meilleure amie de celle-ci.

— C'est toujours difficile quand on a connu les gens avant qu'ils ne deviennent des vampires.

— Ça vous est déjà arrivé ? s'enquit Pearson.

J'acquiesçai.

— C'est toujours plus dur de tuer quelqu'un qu'on a connu, commenta Edward sans la moindre trace de la bonne humeur de ce vieux Ted.

Pearson le dévisagea.

— Avez-vous tué tous les gens que vous connaissiez après qu'ils se sont transformés en vampires ?

— Ils essayaient de me tuer, moi, se justifia Edward.

— Quand ils viennent juste de se relever, leur soif de sang est si puissante qu'ils attaquent n'importe qui, expliquai-je. Ils veulent juste se nourrir.

— Est-ce pour ça que nous avons retrouvé la fille ici avec sa famille ? demanda Sheridan.

— Non, répondit Edward. Vous l'avez trouvée ici parce que certains nouveau-nés ont conservé assez de souvenirs de leur vie humaine pour rentrer chez eux. Ils peuvent être attirés par les endroits qu'ils connaissaient bien, et c'est toujours plus facile de persuader un membre de votre famille de s'approcher suffisamment de vous pour que vous puissiez vous nourrir.

— Et puis ils peuvent entrer dans leur propre maison sans y avoir été invités, ajoutai-je.

Edward opina.

— Je leur ai dit que les vampires ne pouvaient pas pénétrer dans une résidence privée sans invitation préalable.

— Donc, les endroits qu'ils fréquentaient de leur vivant leur sont toujours accessibles, conclus-je, à moins que le propriétaire ne révoque son invitation.

— Comment ? interrogea Sheridan.

— En disant : « Je révoque mon invitation ».

— C'est très… cérémonieux, non ?

— J'ai toujours utilisé cette formule. (Je regardai Jake et Kaazim). Messieurs, est-ce que ça peut fonctionner autrement ?

— Si tu leur dis qu'ils ne sont plus les bienvenus chez toi, ça devrait marcher, répondit Jake.

— Oui. « Tu n'es plus le bienvenu » ou « Tu n'es plus mon

invité », ça fonctionne aussi, confirma Kaazim.

— Sauf s'ils habitaient là de leur vivant, précisa Jake.

— Oui, ça complique les choses, acquiesça Kaazim.

— Apparemment, il existe au sujet des vampires beaucoup de règles que nous ignorons, constata Sheridan.

— Ouais, des tas de règles.

— Nous aurons besoin de les connaître, déclara Pearson, mais pour le moment j'aimerais que les marshals viennent avec nous examiner les victimes.

— Si elles ont des crocs, superintendant, ce ne sont pas des victimes mais des vampires, rectifiai-je.

— J'ai parlé à Helena Brady pour la première fois il y a un mois, puis de nouveau il y a quinze jours. Depuis des semaines, je scrute une photo de sa fille Katie en espérant qu'on la retrouvera vivante. Sa meilleure amie s'appelle Sinead Royce. Quand elle a disparu juste après Katie, nous n'avons pas pensé que c'était des vampires : nous avons pensé à un ravisseur d'enfants qui les connaissait toutes les deux. Un pédophile, ou un harceleur – tout sauf un vampire. Et maintenant elles sont mortes, ou non mortes, mais, dans tous les cas, quelqu'un est responsable de leur état. Quelqu'un a bu le sang de Katie Brady et provoqué sa transformation, ce qui fait d'elle une victime, marshal Blake.

— Bien sûr, mais…

Edward m'agrippa le bras pour me faire taire. C'est l'une des rares personnes au monde qui a le droit de faire ça et que j'écoute. Je levai un regard interrogateur vers lui, attendant une explication.

— Une chose à la fois. Commençons par voir ce qu'il y a à voir.

— Comme tu veux, Ted.

Kaazim et Jake s'étaient montrés si utiles que Pearson autorisa nos quatre gardes à rester près de la porte avec un seul agent en uniforme pour s'assurer qu'ils ne toucheraient rien. Nous étions tous sur la scène de crime, ce qui dépassait mes espérances, et si les vampires dans la pièce voisine se relevaient plus tôt que prévu nous disposerions de quatre personnes à portée de voix qui pourraient nous apporter une aide surhumaine. Si j'arrivais à ne pas me mettre Pearson à dos, nous pourrions tous participer à l'enquête. Je ne voulais pas que la police irlandaise me renvoie à la maison, mais j'avais le mauvais pressentiment qu'ils comptaient traiter les vampires comme des gens avec des crocs. Ce qui serait une erreur – et probablement une erreur fatale à quelqu'un.

CHAPITRE 40

La chambre était décorée de couleurs vives : la moitié gauche avec une fresque murale représentant une parade de cirque et une lampe clown sur la table de chevet, la moitié droite avec des affiches de *boys bands* que je ne connaissais pas, des posters d'acteurs que je connaissais, et la photo d'une équipe de rugby dont le principal intérêt semblait être de montrer des types sportifs roulant dans la boue en short minuscule. Je n'avais jamais pensé que le rugby pouvait être l'équivalent masculin des combats de catch féminin où les lutteuses sont couvertes d'huile, mais, tout à coup, l'analogie me sauta aux yeux parce que j'essayais de regarder n'importe quoi d'autre que les corps.

Helena Brady était allongée sur le lit jumeau de droite, sa fille pelotonnée contre elle. Elle avait passé un bras autour de ses épaules, et, si la gamine avait respiré, c'aurait été un charmant tableau d'amour maternel. La seule chose positive, c'est que Katie Brady semblait âgée de quinze ou seize ans. Si nous pouvions l'empêcher de tuer qui que ce soit et si le système juridique ne décidait pas de l'exécuter pour un crime qu'elle avait déjà commis, son esprit et ses émotions mûriraient au fil des ans, et son corps serait suffisamment mature pour lui permettre de mener une vie d'adulte.

Sinead Royce gisait sur l'autre lit, sous la parade de cirque. Elle semblait plus vieille que Katie ; on lui aurait facilement donné dix-huit ans.

— Elle a quel âge ? demandai-je en la désignant.

— Seize ans. Elles ont seize ans toutes les deux, répondit Pearson.

— Et la petite sœur qui est à l'hôpital ?

— Huit ans.

— Ça fait une grosse différence pour partager une chambre, remarquai-je.

— La mère et le père cardiaque de Michael Brady ont emménagé avec eux, puis celle d'Helena après une mauvaise chute. Donc, il n'y avait plus assez de chambres pour que les filles aient chacune la leur.

— Le fils et la fille dévoués.

— C'était, ou ce sont, de braves gens.

Je contemplai les corps allongés et sentis la colère monter en moi.

— Ce n'est pas juste.

— Non, acquiesça Edward, ça ne l'est pas.

Je secouai la tête.

— Un des rares tabous qu'ont les vampires, c'est qu'ils ne transforment pas d'enfants. On peut toujours discuter pour les deux ados, parce que, si le vampire qui leur a fait ça est assez vieux, il

considère sans doute qu'à seize ans les humains sont adultes – ça a été le cas pendant des siècles. Mais l'individu qui a transformé Katie Brady l'a lâchée sur sa famille. Il avait l'obligation de veiller sur elle jusqu'à ce qu'elle soit capable de penser par elle-même, car, comme Ted l'a dit, une des premières choses que font les nouveau-nés, c'est rentrer chez eux. Leur créateur est censé les en empêcher.

— Pourquoi ? s'enquit Pearson.

— Un, c'est moralement douteux, deux, c'est mauvais pour les affaires. Une des façons dont les vampires étaient découverts autrefois, c'est quand quelqu'un mourait d'une maladie inconnue – qu'il dépérissait sans raison apparente – et que le reste de sa famille ne tardait pas à suivre le même chemin. En général, quelqu'un finissait par avoir l'idée de déterrer le premier mort, et voilà ! On tenait le vampire. La plupart des vieux vampires préféraient rester dans leur cercueil pendant la journée, parce que c'était l'endroit le mieux abrité contre la lumière du soleil, et certains pensaient qu'ils devaient dormir dans leur cercueil d'origine pour ne pas mourir à l'aube et ne plus jamais se relever.

— Vous voulez dire que les vampires sont superstitieux ? s'étonna Sheridan.

— Les humains le sont, pourquoi pas les vampires ?

— Katie n'a pas eu d'obsèques. Elle avait disparu, objecta Pearson.

— Certaines techniques funéraires modernes telles que l'embaumement ou la crémation, ou encore le don d'organes, tuent un vampire avant qu'il puisse se relever pour la première fois. Donc, si un créateur veut s'assurer que ses rejetons se relèveront bien, il emporte le corps avec lui et le dissimule.

— Vous dites « si », releva Sheridan. Existe-t-il des vampires qui se fichent que leurs… rejetons, comme vous dites, se relève ou non ?

— Il existe bien des gens cinglés, ou méchants, ou juste négligents, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Les vampires peuvent l'être aussi.

— Que pouvons-nous faire pour ces filles ? s'enquit Pearson.

— Leur transformation est encore récente. A la tombée de la nuit, elles devront se nourrir. Si c'est la première nuit de Mme Brady en tant que vampire, elle sera incontrôlable, ou du moins pas contrôlable par des bébés vampires comme Katie ou Sinead. Je dis « bébés » parce que, même si ce sont des adolescentes, elles sont mortes depuis moins d'un mois. L'individu qui a transformé Katie devrait encore la garder près de lui la nuit et surveiller la façon dont elle se nourrit. Avant que les vampires ne deviennent des citoyens légaux, ce genre de connerie était interdite.

— En Amérique, exécuteriez-vous Katie ?

— Tout dépendrait si elle a tué quelqu'un, et si on peut le prouver. Pour ce que nous en savons, c'est elle qui a arraché la gorge de certaines des victimes.

— J'espère que ce n'est pas le cas.

— Moi aussi, mais il a bien fallu qu'elle boive le sang d'autres gens à l'extérieur de sa famille.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Parce qu'elle a besoin de se nourrir chaque nuit, et qu'elle ne se nourrit pas de sa famille depuis assez longtemps pour que ça ait été son unique source de sang.

— Comment le savez-vous ?

— Si elle avait déjà commencé à se nourrir d'eux, les parents ne seraient pas venus vous voir il y a quinze jours pour exiger que vous les recherchiez plus activement.

— Elle s'est sans doute nourrie de Sinead.

— Et sa famille à elle ? Tout le monde est vivant et indemne ?

— À notre connaissance.

— Ils habitent près d'ici ?

— Oui.

— Dans ce cas, mieux vaudrait aller vérifier.

Pearson sortit de la chambre en jurant, son téléphone déjà collé à l'oreille. Il envoya des agents au domicile des Royce. J'espérais vraiment qu'ils ne trouveraient rien d'anormal. Je ne voulais pas affronter ce genre de dilemme moral deux fois dans la même journée.

— Que pouvons-nous faire pour elles quand elles se réveilleront ce soir ? demanda Sheridan.

— Il n'y a que trois possibilités, dis-je.

— Les tuer, suggéra Edward.

— Ouais, c'est la possibilité numéro un.

— Et la deux ? s'enquit Sheridan.

— Les enfermer dans un cercueil ou une cellule avec des objets saints par-dessus pour les contenir. Mais il faudra s'assurer que la personne qui les surveille est croyante et qu'elle porte un objet saint de son choix, parce que même un bébé vampire peut vous hypnotiser avec son regard et vous forcer à faire ce qu'il veut.

— Et la troisième possibilité ?

— Ne rien faire et les laisser continuer à attaquer des gens, répondit Edward.

— D'accord : quatre possibilités, alors, rectifiai-je.

Il me dévisagea.

— C'est quoi, la quatrième ?

— Trouver un vampire assez fort pour les contrôler.

— Je doute qu'on veuille confier la famille Brady à la créatrice de

Damian, objecta Edward.

— Certes.

— C'est le seul Maître vampire d'Irlande.

— Plus maintenant.

Nous nous regardâmes.

— Tu ne devrais pas parler avec tes vampires avant de les désigner volontaires pour la corvée de baby-sitting ?

— Si, mais je ne peux pas leur parler avant la tombée de la nuit, et, d'ici là, les vampires dans cette pièce se relèveront aussi, et il sera trop tard pour poser la question.

— C'est inextricable.

— Ouais.

— Je ne comprends pas, dit Sheridan.

— Anita a amené plus d'un vampire avec elle.

— Vous voulez dire que vos vampires seraient peut-être capables de contrôler celles-là ?

— Les trois dans cette pièce, peut-être, mais ils ne les ont pas créées, et ils ne sont pas de la même lignée que leur créateur ; du coup, j'ignore dans quelle mesure ce sera efficace.

— Donc, retour aux trois autres possibilités, déclara Edward.

— Nous ne vous permettrons pas de les exécuter, l'informa Sheridan.

— Deux possibilités, décomptai-je.

— Nous ne pouvons pas les laisser se nourrir de n'importe qui.

— C'est donc la numéro deux qui gagne, conclut Edward.

— Vos cellules de prison… elles sont costaudes ? demandai-je. Et est-ce qu'elles ont toutes des fenêtres ?

CHAPITRE 41

J'ignorais quel membre du gouvernement soutenait Nolan, mais ce devait être quelqu'un qui avait de l'influence, parce que la police lui confia les trois vampires endormies. Ce qui ne plut pas du tout à Pearson et Sheridan. En fait, nous entendîmes Pearson gueuler au téléphone que ça n'était pas normal, qu'Helena et Katie Brady et Sinead Royce étaient des citoyennes irlandaises qui méritaient mieux que ça. Il ajouta d'autres choses, mais ce fut cette partie-là qu'il ne cessa de répéter de différentes façons. En vain.

Nolan, Brennan et Donahue – Donnie – fourrèrent les trois femmes dans des sacs à viande comme les cadavres qu'elles étaient presque et en chargèrent une dans chaque van, ce qui faisait deux vampires par van avec les nôtres. Edward dit à Nolan que, s'il tenait à ses joujoux de luxe, il ne devrait pas nous enfermer à l'arrière. Je me réjouis qu'il s'en soit chargé, parce que ça m'éviterait de menacer son vieil ami. Certes, ç'aurait été Nicky ou un des autres métamorphes qui aurait arraché la portière, mais c'est moi qui aurais donné l'ordre.

Dem était trempé le temps qu'on regagne les véhicules. Lorsqu'il monta dans le nôtre, de l'eau dégoulinait de ses cheveux et à l'intérieur de sa veste imperméable. Il était tellement mouillé que Nathaniel l'embrassa mais lui demanda de s'asseoir en face avec Kaazim et Jake. Cela nous permit de ne plus être aussi serrés de notre côté. Nous avions toujours Damian allongé à nos pieds dans son sac de couchage, mais à présent Nolan et Edward avaient un vampire dans un sac à viande aux leurs. Ils avaient mis une étiquette avec le nom à l'extérieur, donc nous savions que c'était Helena Brady.

Le téléphone de Nolan sonna. Il jeta un coup d'œil à l'écran. Les rides de son visage parurent se creuser, comme si on venait de lui ajouter un fardeau sur les épaules.

— C'est quoi, le problème ? demandai-je.

— Pearson vient de m'envoyer des photos de bébés.

— De ses enfants ? interrogea Dem.

— Non, des vampires.

— Il vous a envoyé des photos de Katie et Sinead bébés ?

Nolan acquiesça.

— Vous voulez les voir ?

— Non, répondis-je.

Edward se contenta de secouer la tête.

— Pourquoi a-t-il fait ça ? s'enquit Dem.

— Le texto d'accompagnement dit : « Quoi que vous décidiez de leur faire, souvenez-vous que ce sont les bébés de quelqu'un ».

— Pearson pense qu'on aura plus de mal à les tuer, devinai-je.

— Que j'aurai plus de mal à les tuer, rectifia Nolan. Ce n'est pas à vous qu'il a envoyé ces photos.

— Il n'a pas mon numéro.

Le téléphone d'Edward sonna. Il secoua la tête mais sortit l'appareil et le consulta.

— Pearson, lâcha-t-il avant de ranger son téléphone sans ouvrir le message.

— Tu ne vas même pas regarder ? s'étonna Dem.

— Non.

— Peu importe qu'elles aient été des bébés adorables si, à leur réveil, elles essaient d'arracher la figure des gens, élaborai-je.

— Peut-être que si, contra Dem.

— Tu veux dire que si quelqu'un était mignon bébé on ne doit pas le tuer ? reformula Nicky.

— Franchement, je préférerais ne tuer personne.

Nous dévisageâmes tous Dem, même Nathaniel.

— Tu sais pourquoi on est là, pas vrai ? lança Edward.

— Pour comprendre pourquoi les vampires sont soudain capables de se propager en Irlande aussi vite que dans le reste du monde, et les arrêter si on peut.

— Comment crois-tu qu'on va les arrêter, Dem ? demandai-je.

— En résolvant le mystère et en réparant ce qui cloche.

J'échangeai un coup d'œil avec Edward, qui sans prononcer un seul mot me fit savoir que telle était la raison pour laquelle Dem ne figurait pas sur sa liste de gens à amener en Irlande.

Ce fut Nathaniel qui dit :

— Dem, mon cœur, tu comprends ce que signifie « réparer » pour Anita et pour... Ted ?

— Je ne suis pas idiot, Nathaniel. Je n'ai pas dit que je refuserais de faire le nécessaire, juste que, dans la mesure du possible, je préférerais ne pas tuer de gens. Pourquoi est-ce une mauvaise chose ?

— Parce que du coup on se demande si tu es un flingueur, répondit Edward.

— Je fais de bons scores au stand de tir.

Edward me regarda comme pour dire : « Explique-lui, toi ».

— Tu sais que ce n'est pas de ça dont nous parlons quand nous disons que quelqu'un est un flingueur, Dem.

— Oui, je sais, Anita. Je sais que tu t'enorgueillis d'avoir plus de victimes à ton actif que n'importe quel autre chasseur de vampires aux États-Unis.

— Et peut-être dans le monde entier.

Il fronça les sourcils.

— C'est génial, mais, même toi, tu préfères éviter de tuer quand

c'est possible – je me trompe ?

— Est-ce que je préférerais ne pas avoir à tuer de gens pendant qu'on est en Irlande ? Oui, mais je le ferai quand même s'il le faut.

— Et si tu as besoin que j'appuie sur la détente je le ferai aussi, mais pourquoi j'ai perdu des points dans l'estime de tout le monde ici en disant que je préférerais ne pas y être obligé ?

— Parce que du coup on se demande si tu ne risques pas d'hésiter le moment venu.

— Je n'ai pas hésité dans le Colorado.

— Non, en effet.

Par-devers moi, j'ajoutai : *Le problème n'était pas là.*

— C'était des zombies, lui rappela Edward. C'est plus facile de les tuer parce qu'ils ressemblent déjà à des cadavres.

— Tu veux dire que, là, je risque d'hésiter parce que les vampires ressemblent à des gens.

— Non, je dis que je crains que tu hésites quand j'aurai besoin de toi, ou Anita ou Nolan.

— Et tu le crains davantage parce que j'ai dit que je préférais ne pas tuer de gens si je n'y étais pas obligé ?

— Oui.

— La plupart des gens préfèrent ne pas en tuer d'autres, non ?

— Exact.

— Alors, qu'est-ce que j'ai dit de mal ?

Nous échangeâmes tous un coup d'œil – oui, tous, même Nathaniel. Il comprenait une chose que Dem n'avait toujours pas pigée, mais d'un autre côté il avait déjà tué pour sauver nos vies. Un garde venait de s'écrouler mort à nos pieds, mais Nathaniel ne s'était pas figé. Il avait ramassé le flingue que l'homme avait laissé tomber, et il s'en était servi.

Il ne faisait pas partie de nos gardes et il n'avait pas pour habitude de se promener armé, mais ce jour-là il m'avait prouvé tout ce qu'il avait besoin de me prouver. Ce n'était toujours pas le cas de Dem. Même si, à bien y réfléchir, je n'étais pas certaine que Nathaniel aurait aussi bien réagi que lui pendant la fusillade avec les zombies, à l'hôpital. C'est l'une des pires choses auxquelles je n'aie jamais participé, ce qui en dit long sur l'horreur de la scène. Peut-être étais-je injuste envers mon tigre doré ?

Dem regarda Jake assis près de lui.

— Tu dois arrêter de me demander de l'aide, Méphistophélès, dit sévèrement Jake.

— Pourquoi c'est à vous qu'il en demande ? interrogea Nolan.

— Parce que je suis plus vieux et plus expérimenté, répondit Jake sur un ton absolument neutre.

Il souriait très légèrement, et je me rendis compte que son

expression affable, qui était sa version d'un masque de flic, ressemblait énormément à celle de Dem. Etait-ce de lui que mon tigre doré la tenait ? Je savais que Jake avait aidé à l'élever et à protéger des générations de tigres dorés. C'est l'un des Arlequin qui a dissimulé leur lignée à la Mère de Toutes Ténèbres quand elle a décrété que le clan devait être éradiqué. Une légende transmise depuis des millénaires disait que les clans de tigres étaient la clé pour la vaincre, et particulièrement le clan doré, qui était censé régner sur tous les autres. Jake et d'autres personnes avaient réussi à sauver quelques spécimens, et Dem descendait d'eux.

— Je croyais que Devereux était un beau gosse athlétique qui n'aurait besoin de personne pour le guider.

— C'est mal d'être un beau gosse athlétique ? demanda Dem.

— Non, si vous avez d'autres qualités que vos muscles et votre belle gueule, répondit Nolan.

— Je ne sais pas si j'en ai tellement d'autres.

C'était une remarque inattendue venant d'un garçon qui, pour ce que j'en savais, avait été séduisant, sportif et charmeur toute sa vie. Ce genre de personne fait rarement dans l'humilité.

— Trop tard pour vous la jouer modeste, Devereux, dit Nolan.

— Vous croyez que je joue ?

Dem le dévisagea d'un air désemparé qui le fit subitement paraître plus jeune – aussi jeune qu'il l'était vraiment, je suppose. Nathaniel, qui est à peine plus vieux que lui et n'a pas encore vingt-cinq ans, ne semble jamais aussi jeune que Dem peut parfois en avoir l'air.

— Tous les hommes de ma connaissance aussi beaux et costauds que vous sont tout sauf modestes.

Dem lui dédia un sourire éblouissant.

— Ne m'en voulez pas d'être beau.

— Vous êtes trop jeune pour connaître cette pub, contra Nolan.

— Il y a des sites Internet entiers consacrés aux vieilles pubs, répliqua Dem. Ma première copine sérieuse m'a montré celle-là parce qu'elle était d'accord avec vous. Et qu'elle détestait que les gens s'intéressent plus à moi qu'à elle quand on sortait en boîte.

— Les belles femmes ont l'habitude d'être le centre de l'attention, dit Kaazim.

— Une femme ne sort pas avec un homme plus beau qu'elle, ajouta Nolan.

— Je sors avec des tas d'hommes plus beaux que moi, contrai-je.

Nolan fronça les sourcils, creusant les rides qui lui donnaient son apparence la plus naturelle. Il avait vraiment besoin de plus de raisons de sourire, et vite.

— Qui ça ?

Je pris la main de Nathaniel dans la mienne, désignai Dem du menton et posai ma tête sur l'épaule de Nicky, qui protesta :

— Ne me compte pas dans le club des beaux mecs, Anita. Je sais que je suis attirant, mais pas autant que Dem, et je ne serai jamais aussi beau que Nathaniel. Ça ne me dérange pas. Tu n'as pas besoin de ménager mon ego sur ce coup-là.

Je ne sus pas trop quoi répondre, et finis par opter pour :

— Ce serait un peu méchant de dire qu'ils sont beaux et pas toi, parce que tu es sexy aussi.

— Je n'ai pas dit que je n'étais pas sexy. J'ai dit que je n'étais pas aussi beau qu'eux, et je ne suis carrément pas aussi beau que toi non plus. Je sors avec des gens d'une autre catégorie, et j'en suis conscient.

— Je trouve que tu rentres très bien dans ma catégorie, dis-je en souriant et en lui offrant un baiser, qu'il prit en souriant aussi.

— C'est comme si on n'était même pas là, commenta Nolan.

— Tu n'as encore rien vu, grogna Edward.

Je fronçai les sourcils.

— Tu veux dire qu'on est trop démonstratifs devant toi ?

— Pas devant moi, mais Nolan n'est pas moi, et il n'a pas l'habitude qu'on se montre aussi franc devant lui.

— Le seul moyen de gérer autant de relations à la fois, c'est d'être toujours honnête.

— Mais pas devant des inconnus.

— Donc j'ai le droit de tuer des vampires avec Nolan, mais pas de lui dévoiler quoi que ce soit d'émotionnel ?

— Exactement.

— Foutaises ! C'est Nolan qui a commencé en disant quelque chose de faux, et je lui ai prouvé qu'il se trompait, point.

— Vous ne m'avez rien prouvé du tout, Blake.

— Dem et Nathaniel sont plus beaux que moi, mais je sors avec eux deux. Ce qui prouve que les femmes, ou du moins celle-ci, peuvent sortir avec des hommes plus beaux qu'elles, et que votre généralité ne repose sur rien.

Nolan se renfrogna davantage, donnant l'impression que les rides de son front avaient été taillées avec un couteau émoussé. Ça avait l'air douloureux, et ça me donna envie de toucher son visage pour essayer de les lisser. Je n'allais pas le faire, mais j'en avais de plus en plus envie.

Nolan regarda Edward, qui parut comprendre.

— Elle est sincère.

— Elle croit l'être, tempéra Nathaniel.

Je tournai la tête vers lui sans lâcher sa main.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

— Je n'ai jamais connu de belle femme qui ne sache pas

exactement à quel point elle est belle, affirma Nolan.

— Maintenant, tu en connais une, répliqua Edward.

J'étais à peu près certain de comprendre ce qu'il voulait dire, mais ça me mettait mal à l'aise. Alors, je demandai :

— On est encore loin de votre quartier général ?

— Vous changez de sujet de conversation, constata Nolan.

— Oui.

Il se renfrogna encore, si bien que ses rides parurent presque artificielles. D'habitude, je ne remarque pas ce genre de chose, mais le visage de Nolan semblait creusé par un chagrin qui avait passé trop d'années à le modeler pour s'en faire un foyer. Ce type avait besoin d'un câlin.

— Nous ne sommes pas loin à l'extérieur de Dublin, répondit-il.

— Et le fait que si je sors mon objet saint il brillera ne me fait pas gagner de points ? lança Dem, qui apparemment n'en avait pas terminé avec la conversation précédente.

— Ça nous aidera davantage quand on n'aura pas de vampires dans notre propre camp, répondis-je.

— La première fois que j'ai sorti ma croix, elle n'a pas brillé, révéla Nolan.

— Tu veux dire que, maintenant, elle brille ? demanda Edward.

Nolan opina.

— Regarder les objets saints des autres briller face au mal a fini par me convertir.

— Vous n'avez pas été élevé dans le christianisme ? s'étonna Kaazim.

— Non, mon père était athée. Il disait qu'il ne pouvait croire en aucune entité qui causait autant de souffrances alors qu'elle était censée être bienveillante.

— J'ai des amis proches qui ne sont pas religieux pour les mêmes raisons, acquiesçai-je.

Nathaniel m'accompagne docilement à l'église, mais Micah refuse toujours. Il dit qu'il ne peut pas concilier l'idée d'un Dieu d'amour avec certaines des choses qu'il a vues dans sa vie. Comme il a passé des années à la merci d'un des pires sadiques sexuels que je n'aie jamais connus, je peux comprendre son manque de foi, mais je ne le partage pas. En fait, penser que, si j'avais voulu épouser Micah au lieu de Jean-Claude, je n'aurais quand même pas pu le faire à l'église épiscopalienne me contrarie beaucoup. Jean-Claude ne peut pas pénétrer dans une église ; Micah peut mais s'y refuse.

— Ça vous ennuie qu'ils ne croient pas, devina Nolan.

— Oui, en effet.

— Désolé, Anita, mais les sociopathes sont rarement portés sur Dieu et les anges, lança Nicky.

— Mon seul problème par rapport au fait que tant d'entre vous n'ont pas la foi, c'est que nous chassons des vampires, et que les objets saints ne fonctionnent que pour les gens qui croient. Donc, oui, Dem, être croyant te vaut des points.

— Les objets bénits fonctionnent de toute façon, objecta Jake.

— Oui, parce qu'ils irradient la foi de la personne qui les a bénits, et non celle de la personne qui les utilise.

— J'imagine qu'il faudra que je m'en procure un avant qu'on rencontre les grands méchants vampires en personne, dit Nicky.

— Je peux vous prêter un objet bénit, Murdock, mais… vous venez d'admettre que vous êtes un sociopathe ; est-ce que ça signifie que je ne peux pas vous faire confiance pour protéger mes arrières ? interrogea Nolan.

— Tant qu'on est dans le même camp et qu'on poursuit les mêmes objectifs, je vous couvre.

— Et si nos objectifs divergent ?

Nicky le dévisagea d'un œil bleu subitement devenu glacial comme un ciel printanier quand un coup de givre fait mourir toutes les fleurs.

— Alors, je ne vous couvre pas.

— Donc, si nos objectifs divergent, je ne peux pas vous faire confiance ?

— Vous bossez dans ce secteur depuis plus longtemps que moi. Vous savez que, la confiance, c'est pour les perdants.

— Vous avez confiance en Anita.

— Si je n'avais pas confiance en elle, je ne crois pas que je pourrais être amoureux d'elle.

Le van franchit un virage un peu vite, et nous cherchâmes tous un truc auquel nous accrocher. Nathaniel serra ma main plus fort, et j'agrippai le bras de Nicky. C'était comme se tenir à un arbre de chair tiède, ou peut-être un rocher. Il avait des biceps épiques.

— Mes bras ne seront jamais moitié aussi bien que les tiens, même si je passais ma vie à la salle de sport, dis-je.

— Tu aurais une drôle d'apparence avec des bras aussi gros que ceux de Nicky, fit remarquer Dem.

Je souris.

— Je sais, mais c'est quand même injuste que les mecs aient l'avantage en matière de fitness.

— Vous, vous pouvez avoir des bébés, contra Nicky.

— Ce qui ne compense absolument pas.

Mais je posai ma tête sur l'épaule de Nicky sans lâcher son bras.

— Tu sais que je porterais notre bébé si je pouvais, intervint Nathaniel.

Je me redressai en luttant pour ne pas prendre un air mécontent.

— Je sais, et j'aimerais vraiment que ce soit possible, parce que je n'ai aucune envie d'être enceinte.

— Ce serait chouette d'avoir de nouveau des bébés dans les pattes, dit Jake en jetant un coup d'œil à Dem.

— Ne me regarde pas. Je ne maîtrise toujours pas l'aspect romantique des relations de couple, et, les bébés, c'est encore un cran au-dessus.

— Partager un bébé, ça peut être très romantique, déclara Nolan.

— J'ai quelques histoires de bébé, dont une à propos de lui, lança Jake.

Dem sourit et lui tapota le bras.

— Je me souviens. Changer des couches, ça n'a rien de romantique.

— Je suis un très vieil ami de sa famille, expliqua Jake en voyant les sourcils froncés de Nolan. Il m'arrivait de faire du baby-sitting à l'occasion.

— C'est quoi, l'histoire ? demandai-je.

Dem secoua la tête.

— Je suis armé jusqu'aux dents, et je vais vous aider à chasser les grands méchants vampires. J'aimerais le faire sans que Jake raconte une histoire où je porte des couches.

— Je parie que tu étais un bébé adorable, dit Nathaniel en souriant.

Dem lui rendit son sourire.

— En effet, mais je n'ai pas besoin qu'on me rappelle que je suis le plus jeune ici.

— D'habitude, ça ne te dérange pas, dis-je.

— Peut-être que j'ai envie de me sentir adulte.

– Je me souvins de l'époque où j'avais son âge et des choses à prouver.

— D'accord, tu es un adulte, et on garde les histoires embarrassantes pour plus tard.

— J'ai peut-être même des photos de lui bébé sur mon téléphone, susurra Jake.

— Là, tu me fais marcher, protesta Dem. Je n'y crois pas.

Sans un mot, Jake sortit son téléphone et ouvrit son album photos. Il fit défiler les images et en montra une à Dem, qui fit une drôle de tête : pas contrariée, mais très surprise.

— Je ne pensais pas que tu gardais des photos de nous, dit-il en rendant son portable à Jake.

— Je sais.

— Attendez. Je veux voir, réclama Nathaniel.

Jake regarda Dem, qui secoua la tête.

— Plus tard, dit-il en rangeant son téléphone.

— Un vieil ami de la famille, hein ? lança Nolan.

Jake le regarda en face.

— Je n'ai jamais eu d'enfants à moi.

Dem lui passa un bras autour des épaules.

— Vieille branche sentimentale, dit-il affectueusement avant de lui embrasser le front.

Jake le repoussa en souriant et en le traitant de sale gosse, mais Dem semblait tout ému. Quand les gens demandent si l'amour peut durer, on dirait qu'ils pensent toujours à l'amour romantique. Alors qu'il existe toutes sortes d'amours et qu'elles peuvent toutes durer.

CHAPITRE 42

Les portières des vans s'ouvrirent à l'intérieur d'un garage qui semblait avoir été vidé de son contenu quelques minutes avant notre arrivée. Deux inconnus en tenue civile nous attendaient là. Leurs vêtements semblaient tout à fait normaux, mais, si vous saviez quoi chercher, vous pouviez voir les joujoux dangereux qu'ils planquaient.

Ils restèrent avec nous pendant que Nolan et les autres allaient se changer, parce qu'une des choses que Nolan avait dû admettre c'est que ce serait une bonne idée d'avoir un peu moins l'air d'un soldat. Il avait assez d'influence pour qu'on puisse emmener les vampires, mais pas assez pour se balader dans Dublin avec l'apparence du méchant paramilitaire d'un film d'action. Il réclama qu'Edward les accompagne. Il me dit qu'ils revenaient tout de suite, et je répondis d'accord, si bien que nous nous retrouvâmes avec un homme en moins, mais comme ils en avaient deux de moins de leur côté, on gardait l'avantage.

Flannery était aussi grand que Nolan, Brennan et Griffin, comme s'ils appartenaient à la même équipe sportive. Même Donnie était presque aussi grande que les mecs et avait cette aisance de mouvement des athlètes-nés. Flannery était aussi brun que Brennan, pas aussi attirant, mais avec un sourire éblouissant qui vous obligeait à lui sourire en retour sans réfléchir. Je voulais bien des gens un peu moins beaux mais un peu plus aimables. J'avais eu mon compte d'hommes renversants mais moroses – et de femmes aussi, d'ailleurs.

Le blouson de Flannery était un peu juste au niveau des épaules, donc on devinait son holster au travers, surtout du côté gauche, où il portait son flingue. Ou bien ce blouson n'était pas à lui, ou bien il avait pris du volume depuis qu'il l'avait acheté. J'aperçus un chargeur supplémentaire sous son bras droit, dans un étui en cuir. La plupart des gens n'auraient pas pigé ce que c'était, mais nous ne sommes pas la plupart des gens.

Mortimer – Mort – était le plus petit de l'équipe avec son mètre soixante-cinq, mais il se déplaçait comme s'il était muni de ressorts qui le propulsaient en avant, toute son énergie contenue dans un corps compact et affûté. Avec son blouson assez large pour dissimuler ses armes, il paraissait aussi délicat que Micah en fringues avachies, mais j'étais suffisamment capable d'évaluer le potentiel physique des gens pour savoir qu'il n'était pas si fragile qu'il en avait l'air. J'aurais parié que des tas de types plus costauds l'avaient sous-estimé, et qu'ils l'avaient regretté.

Je savais que ce n'était pas là l'intégralité de l'équipe de Nolan.

Donahue avait dit qu'on l'appelait Donnie parce qu'il y avait un autre Donahue qu'elle. Flannery nous expliqua qu'ils nous accompagneraient quasiment partout à compter de maintenant.

— Un d'entre nous pour deux d'entre vous, dit-il sans cesser de sourire.

Et ses yeux bruns souriaient avec sa bouche, comme s'il n'avait envie de rien tant que de servir de baby-sitter à des étrangers armés pendant qu'ils chasseraient les vampires dans sa ville.

Évidemment, il se pouvait que Nolan ne nous ait pas tout dit, et qu'il se passe des choses que nous ignorions. Non seulement les militaires qui ont bossé longtemps dans les opérations spéciales savent garder un secret, mais ils le font même quand ce n'est pas nécessaire. Ou peut-être que c'est juste Edward qui fonctionne comme ça. Quand j'y réfléchissais, mon expérience avec des gens correspondant à ce profil était assez limitée. J'avais l'impression d'en connaître beaucoup plus, parce que je connaissais vraiment bien ceux qui étaient ainsi.

Griffin avait jeté un des sacs à viande sur son épaule, et Donnie s'était chargée de l'autre. Je ne savais pas laquelle des deux ados vampires était laquelle, mais peu importait. Elles allaient toutes les deux au même endroit : dans une cellule de cet « entrepôt » qui était apparemment le quartier général de la nouvelle unité de Nolan.

Comme il n'y avait pas de fenêtres à l'arrière des vans, nous n'avions rien vu de la route qui menait jusque-là, donc nous ne savions pas où diable nous étions, ni comment en partir ou y revenir. Nous pouvions voir les portes de l'entrepôt, mais, au-delà, nous ignorions de quel côté étaient Dublin, l'aéroport où nous avions atterri et tout le reste. J'avais vu si peu de l'Irlande que c'était comme n'importe lequel de mes déplacements à l'extérieur de St. Louis. Rajoutez un hôtel, un cimetière et une chasse aux vampires, et ma semaine ressemblerait à toutes les autres. Nathaniel espérait toujours grappiller quelques jours à la fin pour jouer les touristes, et moi aussi.

Nolan avait laissé le dernier sac à viande derrière lui en emmenant Edward pour leur conversation secrète d'écureuils. Il l'avait abandonné sur le sol en ciment, à l'endroit où Brennan et lui l'avaient déposé en le sortant du van. Tous deux avaient manipulé la vampire comme on manipule un cadavre, sans s'inquiéter ni de ses sentiments ni des meurtrissures qu'ils pourraient lui causer. Pourtant, à la tombée de la nuit, la femme dans le sac aurait peut-être les deux. Tout dépendrait depuis combien de temps elle avait été transformée et à quel point elle se contrôlait.

L'individu qui avait changé sa fille en vampire aurait dû pouvoir les appeler toutes les deux – toutes les trois, avec Sinead – pour qu'elles exécutent ses volontés, mais c'était comme si ce « Maître vampire » se créait des rejetons au petit bonheur la chance. S'il avait

un plan, ni la police ni Nolan et son équipe n'avaient pu en déceler la logique. Peut-être n'y avait-il pas de plan ; peut-être s'agissait-il juste d'un vampire qui faisait ce qu'il voulait à Dublin.

— Nolan nous a dit de sécuriser les prisonnières, lança Griffin.

Brennan saisit une extrémité du sac à viande. Jake prit l'autre.

— Laissez-moi vous donner un coup de main.

— Je peux la porter.

— Je n'en doute pas, mais c'est le sac le plus lourd et nous sommes ici pour vous aider.

— On met les vampires dans nos cellules sans les tester d'abord ? s'étonna Donnie.

— On suit les ordres, répondit Brennan.

— Vous voulez dire que Nolan a insisté pour qu'on vous confie les vampires en tant que prisonnières ou je ne sais quoi, mais que vous n'avez encore jamais enfermé un surnaturel dans vos cellules pour voir si elles suffiraient à le contenir ? demandai-je.

Brennan me foudroya du regard. Il n'était pas assez beau pour se permettre ce genre d'expression, et, d'un autre côté, je ne supportais plus les gens maussades quel que soit leur physique.

— On connaît notre boulot, Blake.

Fortune lui dédia son sourire le plus éblouissant (et, croyez-moi, il l'est pas mal).

— Mais ce n'est pas l'une des raisons de notre présence : vous aider à tester les choses ?

A la vue de ses yeux bleus, Brennan commença à se radoucir, mais il se ressaisit et fit encore plus la gueule. Je me demandai s'il tenait cette technique de Nolan.

— Ils étaient censés nous aider à tester les cellules avant qu'on y enferme de vrais prisonniers, intervint Donnie.

Si elle avait le moindre mal à porter le corps dans son sac à viande, ça ne se voyait pas. Je me rendis compte qu'elle était bâtie comme Magda et Fortune, grande et athlétique. Bien qu'ayant davantage de femmes dans mon entourage, je restais la plus petite et la plus délicate en apparence. Même Echo me dépassait largement, donc, au réveil des vampires, je resterais l'avorton de la bande. En temps normal, ça ne me préoccupe pas beaucoup, mais soudain je pris conscience que je n'avais jamais travaillé avec autant de femmes à la fois et que j'étais toujours la plus petite.

— Dans ce cas, on devrait peut-être faire ça avant la tombée de la nuit, suggéra Nicky.

— Pour l'instant, elles ressemblent à des cadavres, mais après le coucher du soleil ça ne sera plus le cas, ajoutai-je.

— Que suis-je censée faire ? M'écrier « Zut alors » et lâcher mon sac parce qu'il contient une créature effrayante ? interrogea Donnie.

— Non, je dis juste que ce serait bien de s'assurer que vos cellules tiendront le coup avant que les « prisonnières »… (je mimai des guillemets avec les doigts) se réveillent et commencent à chercher de quoi se nourrir.

Griffin et Donnie échangèrent un regard. Brennan se renfrogna davantage. Mort l'imita, mais il n'était pas aussi doué. Peut-être parce que c'était un type sympa au fond, ou alors parce qu'il fréquentait Nolan depuis moins longtemps. Flannery s'avança en souriant.

— Je pense que c'est une bonne idée de tester les cellules avant la disparition du soleil.

— Génial. Alors, allons-y, dis-je.

— Lesquels de vos gens devons-nous enfermer pour qu'ils tentent de s'échapper ? s'enquit Brennan, qui avait pris le sac des mains de Jake pour le hisser sur son épaule.

— Laissez-moi faire, proposa Nicky.

Tout le monde le regarda.

— Non, répondit Brennan.

— On veut tester la résistance des cellules aux vampires qui les occuperont ce soir. Je doute que vous soyez l'équivalent d'une mère de famille et de deux adolescentes, monsieur Murdock, dit Flannery.

Nicky leur adressa un sourire carnassier.

— Vous avez juste peur qu'elles ne me contiennent pas.

— Moi, je veux bien m'en charger si quelqu'un s'occupe de mon Maître, intervint Magda.

— Je serai honoré de le porter et de le traiter comme s'il était le mien, déclara Jake sur un ton plus cérémonieux que celui qu'ils utilisaient entre eux d'habitude.

Peut-être était-ce une formule consacrée. Quoi qu'il en soit, Magda souleva le sac de couchage qui contenait Giacomo et le tendit à Jake.

— Le vampire qui est là-dedans… vous l'appelez vraiment « Maître » ? interrogea Donnie.

Magda la regarda.

— Oui.

— Pas moi, dit Nathaniel.

— C'est un truc de bondage ? hasarda Mort.

— Non, le détrompa Magda.

— Alors, pourquoi il n'appelle pas le sien « Maître » ? insista Donnie en désignant Nathaniel. C'est un truc réservé à une relation homme-femme ? Pitié ! Dites-moi que ça n'a rien de sexiste.

Nathaniel lui sourit.

— Non, bien sûr que non. Simplement, Damian n'est pas mon Maître.

— Alors, pourquoi le portez-vous ?

— Parce que j'ai besoin d'avoir les mains libres pour tirer en cas de besoin, dis-je.

— Ce vampire est votre Maître ?

— Non plus.

— Que veulent dire Mlles Fortunada et Sanderson quand elles appellent leur vampire « Maître » ? demanda Griffin. On ne parle pas d'esclavage véritable, si ?

— Pensez plutôt au vieux concept de fidélité envers le seigneur du manoir, suggérai-je.

— Certains vampires réclament que leurs sous-fifres les appellent « Maître », fit valoir Fortune.

— Est-ce le cas des vôtres ? s'enquit Donnie.

— Non, répondirent en chœur la plupart d'entre nous.

Nous nous regardâmes, et les gens de Nolan nous regardèrent aussi.

— C'était un peu perturbant, avoua Donnie.

Je haussai les épaules.

— C'est vous qui posez les questions.

— Je ne pensais pas que vous aviez de Maître dans ce sens du terme, marshal Blake, dit Flannery.

— Je donne ce titre à Jean-Claude pour ne pas que les autres vampires flippent parce qu'il épouse l'Exécutrice.

— Mais quand vous l'appelez « Maître », est-ce que vous le pensez vraiment ?

Je scrutai les yeux bruns de Flannery et répondis la vérité.

— Non.

— Est-ce que ça l'ennuie ?

— Parfois il dit que oui, mais, honnêtement, je pense que c'est l'une des choses qui lui plaît chez moi.

— Que vous ne soyez pas sincère quand vous l'appelez « Maître » ?

J'acquiesçai.

— Je crois que tu as raison, déclara Fortune. Dans sa vie privée, Jean-Claude veut des partenaires, pas des serviteurs. Je n'ai jamais connu un homme vieux de plusieurs siècles qui désirait moins que lui, contrôler les femmes.

— Il est assez moderne de ce point de vue, admis-je.

— Peut-être.

Quelque chose dans l'expression de Fortune m'indiqua que, si nous avions été seules, elle aurait eu des choses à ajouter, mais que ce n'était pas le type d'informations qu'on partageait devant des inconnus. Je n'insistai pas, parce que Fortune est très douée pour déterminer ce qui peut être dit en public et ce qui ne peut pas. J'avais confiance en son jugement, aussi je n'ajoutai rien. Vous voyez, je peux

apprendre.

— Montrez-nous la cellule dont vous voulez que Magda tente de s’échapper, réclamai-je.

Flannery et la plupart de ses collègues avaient observé l’échange entre Fortune et moi. Donnie, Griffin et lui semblaient tous comprendre qu’elle s’était interrompu pour une bonne raison, mais ils ne cherchèrent pas à déterminer laquelle. Apparemment, ils savaient quand il valait mieux laisser tomber – une leçon que j’ai mis des années à comprendre.

Flannery nous entraîna vers une porte dans le mur du fond – pas la même que celle par laquelle Nolan et Edward avaient disparu. Où qu’ils soient allés, ce n’était pas dans la prison. J’aurais voulu croire qu’Edward me raconterait tout plus tard, mais je n’étais pas assez naïve. Personne de vivant ne garde un secret mieux que lui.

CHAPITRE 43

Nous nous répartîmes en deux groupes. L'un se rendit en salle de contrôle, où toutes les caméras de sécurité enregistreraient la scène, et depuis laquelle ils pourraient observer à la fois l'intérieur de la cellule et le couloir extérieur. L'autre groupe accompagna Magda.

J'envoyai Nathaniel et Damian en salle de contrôle parce que j'étais presque certaine que Magda réussirait à sortir et qu'un déchaînement de violence me semblait probable. Je voulais qu'ils soient tous les deux hors de danger. Comme Jake veillait sur Giacomo et Fortune sur Echo, ils les accompagnèrent. En fait, il n'y avait pas de bonne raison pour que la plupart d'entre nous se rendent à la prison, donc, outre Magda, le second groupe se composait seulement de Socrate, Nicky et moi.

Socrate voulait voir les cellules dernier cri de Nolan, et, en tant qu'ancien flic, il était capable de communiquer avec Flannery et Griffin, qui faisaient tous les deux partie de l'unité d'urgence de la Garda avant que Nolan ne les recrute. Eux aussi avaient servi dans l'armée, mais, dans la vie civile, ils avaient toujours été flics. Donnie, Mort et Brennan avaient toujours été soldats. L'un d'eux avait même appartenu à la police militaire et géré des détenus.

Socrate réussi à leur soutirer toutes ces informations bien plus vite que je n'y serais parvenue. J'ai un badge et, techniquement, je suis un vrai flic, mais, comme je n'ai jamais fait l'armée et que je n'ai pas eu à monter en grade dans la police, je ne parle pas réellement le langage des flics. Alors que Socrate est super doué pour ça. Les autres adorèrent qu'il ait été inspecteur à Los Angeles avant son « accident ». Ils apprirent également qu'il était marié de la façon la plus traditionnelle, sans rien qui les mette mal à l'aise ou qui les force à réfléchir hors du cadre. Du coup, Socrate put facilement faire dire à Flannery que lui aussi était marié, et aux autres qu'ils étaient tous célibataires. Rien de plus, parce qu'entre-temps nous étions arrivés à la prison.

Deux cellules finies se dressaient d'un côté d'un couloir vide et lisse, à l'aspect inachevé. Deux autres encore à l'état d'esquisse occupaient l'autre côté. Tout était peint en blanc du sol au plafond, et, comme les caméras fixées en haut des murs étaient entourées de bulles transparentes censément blindées, on se serait cru dans un film de science-fiction. J'étais à peu près certaine de connaître un calibre assez gros pour faire éclater ces bulles, mais je m'abstins de le dire. Nous étions là pour tester les cellules, pas la surveillance.

Les portes étaient énormes, comme conçues pour laisser passer de

petits géants, avec des gonds de grande taille mais étrangement aplatis de manière à n'offrir aucun relief. Deux petites fenêtres se découpaient dans chaque battant métallique, une dans la moitié supérieure et l'autre dans la moitié inférieure. Toutes deux étaient munies de barreaux et recouverte de panneaux coulissants également métalliques. Quand ceux-ci étaient fermés, il ne restait pas le moindre interstice.

Donnie utilisa son oreillette pour réclamer l'ouverture des portes.

— Elles ne peuvent pas être ouvertes d'ici, révéla-t-elle.

— Et en cas d'urgence médicale avec un des prisonniers, vous ferez comment ? interrogea Socrate.

Les gens de Nolan échangèrent un regard.

— Quel genre d'urgence médicale pourrait avoir un vampire ou un métamorphe ? s'enquit Brennan.

— Si vous mettez plusieurs métamorphes récemment infectés dans la même cellule, ils s'entre-tueront, répondit Socrate.

— Je pensais qu'ils ne s'attaquaient pas entre eux, objecta Donnie.

— La personne qui vous a dit ça se trompait, contrai-je.

— Nous sommes moins susceptibles de nous attaquer entre nous parce que les humains sentent davantage la nourriture, précisa Socrate, mais si un métamorphe tout neuf n'a personne d'autre à portée il se retournera contre un des siens.

— Et les vampires ? voulut savoir Donnie.

— Ils ne peuvent pas se nourrir les uns des autres, donc je ne pense pas qu'ils se feraient du mal. (Je fronçai les sourcils en regardant les autres). Je viens de me rendre compte que je n'ai jamais rencontré de vampires récents qui n'étaient pas sous le contrôle d'un de leurs semblables plus âgé. Sans ça, risquent-ils de s'attaquer en l'absence d'autres proies ? Je veux dire, ils ne peuvent pas savoir que le sang de leurs congénères ne les nourrira pas si personne ne le leur a dit, non ?

— D'après Giacomo, les autres vampires ont une odeur amère, pas du tout celle de quelque chose de comestible, rapporta Magda.

— D'accord. Donc vous pouvez sans doute loger plusieurs vampires ensemble sans qu'ils se bouffent entre eux, mais rien ne dit qu'ils ne s'attaqueront pas malgré tout. J'ai déjà vu des vampires en tuer d'autres.

— Nous n'avons pas assez de cellules, objecta Donnie.

— Je pense que ces trois-là seront bien ensemble, décréta Flannery en se tournant vers moi. Qu'en dites-vous, marshal ?

— Vous avez sans doute raison, mais il faudrait quand même les mettre dans des cellules séparées si possible, ou les enchaîner pour qu'il n'y ait aucun risque qu'elles fassent du mal aux autres ou à elles-

mêmes.

— A quoi ressemblent vos cellules pour vampires en Amérique ? interrogea Griffin.

— Nous ne les gardons pas enfermés assez longtemps pour avoir besoin de cellules spéciales.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Donnie.

— Ça veut dire qu'elle les exécute, répondit Brennan.

— Pas juste moi, mais, oui, en général, on les tue très vite.

— Vous pensez qu'il est impossible de les retenir sans risque, n'est-ce pas ? devina Flannery.

— Nous avons essayé, histoire de nous montrer justes envers les vampires, les métamorphes et même certains sorciers humains, et ça s'est soldé par la mort d'un tas de gardiens de la paix et d'autres prisonniers.

— Pourtant, vous vous êtes battue pour la mise en place d'une législation moins sévère dans votre pays. Donc, l'exécution n'est pas l'unique solution.

Je hochai la tête.

— Quand les vampires sont contrôlés par un Maître assez puissant, ils n'ont littéralement aucune volonté propre. Leur Maître peut les forcer à tuer et à faire des tas d'autres choses horribles contre leur gré. Je voulais que la loi en tienne compte. Parce qu'une fois que j'ai compris qu'ils n'avaient pas le choix ça semblait injuste de les punir pour ça. La loi ne me donnait pas d'autre option, alors j'ai fait en sorte d'en créer une.

— Donc, vous préféreriez ne pas avoir à les exécuter ?

Je réfléchis un moment avant de répondre :

— Si je pense que la personne que je suis sur le point d'exécuter est innocente, alors, oui, je veux éviter de la tuer. Mais ne me prenez pas pour une opposante à la peine de mort. La plupart des vampires que j'ai exécutés avaient fait des victimes multiples, et je suis convaincue qu'en prenant leur vie j'en ai sauvé d'autres.

— Un point sur lequel nous devrons nous résoudre à ne pas être d'accord, dit Flannery en souriant, mais avec un regard grave.

— Sans doute.

Les portes des cellules s'ouvrirent. La première était aussi blanche que le couloir, mais l'autre brillait.

— De la peinture à l'argent, commenta Nicky.

— Elle pourrait juste être satinée, contra Donnie.

Il secoua la tête.

— Comment avez-vous deviné si vite ?

— La proximité d'une telle quantité d'argent… vous voyez ce que je veux dire.

— Donc ça va limiter vos capacités à l'intérieur de la cellule ?

s'enquit Flannery.

Nicky secoua la tête.

— On ne va pas enfermer Magda dans une cellule doublée d'argent, dis-je.

— J'ai de bonnes bottes, et je peux utiliser mes vêtements pour me protéger les mains, proposa la lionne-garou.

— Non.

Elle regarda les gens de Nolan.

— Vous voulez que je bousille votre cellule la plus chère ou la plus utile ?

— Détruisez tout ce que vous voulez du moment que vous n'arrivez pas à en sortir, répondit Brennan.

— Si je la détruis, j'arriverai à en sortir.

— L'argent sapera vos pouvoirs de métamorphe, et vous serez aussi humaine que nous.

Nicky et Magda éclatèrent de rire. Pas Socrate.

— Ce n'est pas l'effet que nous fait l'argent.

— Je serai tout aussi forte à l'intérieur des deux cellules. Tout ce que vous avez à faire, c'est me dire de laquelle vous voulez que je m'échappe, et laquelle vous voulez garder intacte pour les prisonnières.

— Vous n'avez même pas encore touché la porte ou les murs, protesta Mort.

— Je n'en ai pas besoin.

Il sembla perplexe et contrarié, mais essentiellement perplexe.

— Comment pouvez-vous être aussi sûre de réussir avant même d'essayer ?

— Je connais mes capacités, dit Magda avec ce calme qu'elle maîtrise si bien.

Je sais d'expérience qu'elle peut dissimuler n'importe quelle pensée ou presque derrière ce masque placide. Rien à voir avec le masque aimable et souriant de Fortune ; en fait, celui de Magda met la plupart des gens mal à l'aise tant il semble dénué d'émotion. Je savais pourtant que la lionne-garou pouvait être en train de ressentir des tas de choses, comme Fortune derrière son sourire. C'était juste deux façons différentes de se cacher.

Mort secoua la tête.

— Et moi qui pensais être arrogant.

— Ce n'est pas de l'arrogance. Je me connais bien, c'est tout.

Il dévisagea Magda – tentant de voir par-delà son masque, me sembla-t-il. Puis il éclata de rire.

— C'est parfaitement logique.

— Tu veux dire que tu te permets de te vanter parce que, toi aussi, tu es bon à ce point ? lança Donnie en souriant.

Mort lui jeta un regard un peu trop direct, mais c'était elle qui avait commencé.

— Quand m'as-tu entendu affirmer que je pouvais faire quelque chose que je n'ai pas été capable de faire ?

Donnie dut réfléchir quelques secondes. Son sourire se flétrit sur les bords, et son regard se fit plus prudent.

— C'est vrai, tu fais toujours ce que tu as dit que tu ferais.

— Il se connaît bien, acquiesça Magda.

— Effectivement, acquiesça Mort.

Flannery se toucha l'oreille.

— La décision est prise. Si ça ne doit pas lui faire de mal, nous préférerions que Sanderson tente de s'échapper de la cellule doublée argent.

— Je lui laisse le choix, dis-je. Je veux juste qu'il soit bien clair que ce n'est pas un ordre.

— Compris, déclara Magda avec cette même expression neutre qui pouvait dissimuler presque n'importe quelle pensée et n'importe quel sentiment.

Je savais une chose : quoi qu'il se passe derrière ses yeux bleu-gris, si elle disait qu'elle était capable de s'échapper des deux cellules, elle l'était.

— Hormis l'argent dans la peinture, y a-t-il quoi que ce soit dans cette cellule qui risquerait de faire du mal à Magda ? interrogea Socrate.

Flannery fronça les sourcils.

— Comment ça ?

— Des pièges, par exemple ?

— Excellente question, Socrate, le félicitai-je. Je n'y aurais pas pensé. Je savais que j'avais une bonne raison de t'emmener.

Il sourit du compliment mais dévisagea l'autre homme d'un regard grave.

— Y a-t-il dans cette cellule quoi que ce soit dont nous devrions connaître l'existence avant d'y enfermer l'une des nôtres ?

— Nous essayons de créer une prison capable de contenir des surnaturels. Une cellule de prison ordinaire ne serait pas piégée, et celle-ci ne l'est pas non plus, affirma Flannery.

— Juré ? demandai-je.

Il eut un petit sourire.

— Juré.

Je reportai mon attention sur Magda.

— La décision t'appartient.

Elle sourit et, sans rien dire, entra dans la cellule doublée d'argent.

— Vous ne pouvez pas utiliser vos armes pour vous libérer, parce

que nous confisquerions celles d'une véritable prisonnière, dit Mort.

— Compris, acquiesça Magda.

Elle resta plantée là calmement, attendant qu'on referme la porte.

Flannery donna un signal, et le battant commença à pivoter sur ses gonds. Je regardai Magda aussi longtemps que possible, mais son expression ne changea à aucun moment. La porte se referma avec un « whoosh » plutôt qu'un « clang ». J'ignorais comment elle fonctionnait exactement, et où était la serrure, mais ça ne me plut pas qu'un de mes gens se retrouve du mauvais côté.

Je me penchai vers Nicky et demandai tout bas :

— Est-ce que ça vous fait mal d'être entouré par autant d'argent ?

— Pas à moins qu'il ne touche notre peau, chuchota-t-il en retour.

Socrate se rapprocha de nous.

— Ça doit quand même être super irritant.

— Rien n'irrite Magda, répliqua Nicky.

J'étais d'accord avec lui, mais je regardai fixement la porte en priant : *Pitié ! Faites qu'elle ne se blesse pas en essayant de le prouver.*

CHAPITRE 44

Le couloir parut très silencieux une fois la porte refermée. C'était comme ce calme avant la tempête, ou le moment où vous refermez derrière vous la porte du sas qui sépare l'armurerie et le stand de tir, mais où la porte de devant ne s'est pas encore ouverte. Dans l'armurerie, vous pouviez entendre les détonations, mais elles étaient étouffées par le sas, l'isolation de la pièce et le casque antibruit que vous aviez déjà mis, mais vous saviez qu'une fois la seconde porte franchie vous alliez déboucher dans une pièce pleine d'objets potentiellement meurtriers et être assailli par le vacarme.

Le calme se prolongea pendant quelques minutes, et Brennan finit par dire :

— Elle ne réussira pas à sortir.

Quelque chose frappa le battant si fort que le métal émit un son grave. Brennan sursauta, et il ne fut pas le seul.

— Magda examine la porte en cherchant le meilleur endroit pour y appliquer sa force, expliqua Socrate.

Le métal vibra de nouveau, et un quasi-gémissement accompagna le coup suivant.

— C'est quoi, ça ? demandai-je.

— La porte qui proteste, répondit Nicky.

Une bosse se forma à la surface du battant. Je compris que Magda donnait des coups de pied répétés exactement au même endroit. Avait-elle compris le mécanisme de fermeture ? Repéré le point le plus faible du battant ? Ou juste choisi un endroit à attaquer obstinément ? Je lui demanderais plus tard.

Nicky dévisagea nos trois hôtes.

— Qu'est-ce que vous allez faire quand elle sortira ?

Donnie lui montra le Taser qu'elle tenait. Je secouai la tête.

— Non, nous n'avons jamais accepté que vous choquiez Magda avec ça.

La porte s'incurvait vers l'extérieur.

— Un Taser la ralentirait-il ? interrogea Mort.

— Est-ce que l'électricité nous affecte ? Oui. Mais pas à travers un gros blouson et un pull, répondit Nicky.

— Et si le Taser doit juste faire mal sans arrêter sa cible, il vous faut une meilleure idée, ajoutai-je.

— Du spray au poivre, suggéra Donnie.

— Si ça ne marcherait pas sur un ours, n'essayez pas sur un lycanthrope.

— Il n'y a pas d'ours en Irlande.

— Il y en a aux Etats-Unis, et ce n'est pas que le spray au poivre n'affectera pas leurs yeux, c'est que vos chances de réussir à les atteindre avant qu'ils vous déchiquettent avec leurs griffes sont assez négligeables. C'est pareil avec les métamorphes. Vous n'y arriverez pas.

On aurait dit qu'une bulle se formait à l'intérieur de la porte métallique, une bulle qui s'affinait rapidement. La question n'était plus de savoir si Magda réussirait à sortir, mais quand, et les gens de Nolan n'avaient toujours pas de plan de secours. Heureusement pour eux que Magda n'était pas un vrai méchant.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda Nicky.

— Grenade aveuglante, suggéra Mort.

— Ça la désorienterait, mais ensuite ?

— On la neutralise.

— Comment ? s'enquit Socrate.

Mort sortit ce qui ressemblait à un petit bâton noir. Un coup sec du poignet, et celui-ci se déploya de façon télescopique pour révéler une fine matraque – parfaite pour atteindre les points de pression, l'alliée idéale et discrète de tout flic.

— Vous comptez sérieusement essayer de neutraliser Magda avec un ASP ? demanda Socrate.

— Oui.

La porte trembla.

— Vous n'avez jamais essayé de vous battre à mains nues contre l'un de nous.

— Non, pourquoi ?

— Quand elle sortira, si Nicky ou Anita lui disent de vous faire le grand jeu, vous comprendrez.

Cela dit, Socrate commença à s'éloigner dans le couloir. Il avait raison. S'ils comptaient attaquer Magda avec une arme contondante, elle allait esquiver et probablement riposter, et plus loin nous nous trouverions, mieux ça vaudrait. Nicky me prit le bras et m'entraîna à l'écart.

La porte ne tomba pas d'un coup comme elle l'aurait fait dans un film. Elle s'incurva vers l'extérieur et se détacha partiellement de son chambranle.

J'aperçus les cheveux, le visage et une épaule de Magda par l'ouverture. Je suis costaud, mais pas assez pour envisager de défoncer une porte à coups de pied. Pour ça, il faut une force de super héros, une force surnaturelle.

Donnie, Brennan et Mort avaient chacun sorti leur matraque télescopique et se tenaient prêts. Flannery avait reculé vers l'autre bout du couloir. Comme je ne voyais pas de porte de son côté, il restait potentiellement prisonnier avec une lionne-garou énervée.

Magda introduisit son épaule entre le bord de la porte et le mur, cala sa main sur le chambranle et poussa. Si j'avais été un des trois humains qui attendaient, j'aurais probablement anticipé et essayé de la frapper à ce moment-là, mais ils n'en firent rien, soit parce que nous étions tous dans le même camp, soit parce qu'ils étaient trop stupéfaits pour réagir. Dans un cas comme dans l'autre, Magda ne tarderait plus à sortir.

— Ne les abîme pas trop ! lui cria Nicky.

Magda leva les yeux pour regarder dans le couloir. Elle poussa une dernière fois de toutes ses forces, le métal hurla, et des étincelles électroniques crépitèrent autour de son bras.

Mort se campa sur ses jambes écartées en sautillant légèrement sur la pointe des pieds – il devait faire des arts martiaux. Brennan avait pris une position de boxeur, et Donnie se tenait juste prête. J'ignore ce que Magda put voir exactement depuis son côté de la porte, mais elle eut un sourire carnassier de lionne et, au lieu de finir d'arracher la porte de ses gonds, elle battit en retraite dans la cellule.

Mort resta en position, Brennan et Donnie aussi, mais rien ne se produisit. Le couloir et la cellule à la porte à moitié défoncée étaient silencieux, à l'exception du crépitement des circuits que Magda avait endommagés.

Puis Flannery hurla :

— Attention !

Si j'avais calculé, j'aurais dit que Magda ne pouvait pas passer par l'étroite fente qu'elle venait de ménager, mais je n'avais pas calculé. Elle se propulsa par cette improbable ouverture à une telle vitesse qu'elle me parut floue, comme une traînée de mouvement que j'aurais vue derrière mes yeux, à l'endroit où défilent les rêves… et les cauchemars.

CHAPITRE 45

La traînée floue qui était Magda heurta le mur en face de la porte et rebondit. Mort fut le seul assez rapide pour se jeter à terre, aussi lui passa-t-elle au-dessus, mais elle heurta Donnie aussi bien que Brennan. Si nous ne lui avions pas dit de les épargner, ils auraient été foutus, mais ne pas faire de mal à quelqu'un pendant une bagarre est plus dur qu'il n'y paraît. Retenir un coup demande plus de maîtrise que d'en placer un.

Les deux agents volèrent. Brennan s'écrasa contre le mur à côté de l'autre cellule. Donnie glissa sur le plancher et fut arrêtée par le mur, mais se releva d'un bond et reprit une posture de combat avant que Magda ne se jette sur elle, ce que je trouvai très impressionnant.

Mort réussit à frapper Magda comme elle lui sautait par-dessus pour atteindre Donnie. Il ne lui fit pas mal, mais il la déséquilibra suffisamment pour qu'elle doive prendre appui sur le mur afin de se retourner et de revenir vers lui.

Je pus voir Mort se battre contre la traînée floue qui était Magda. Il essayait de placer un coup, n'importe lequel, avec sa matraque télescopique. Je ne comprenais pas comment il parvenait à esquiver ceux de Magda, mais je savais qu'il le faisait, parce que son autre bras remuait dans tous les sens.

Je commençai à distinguer les mouvements de la lionne-garou, ou plutôt l'image rémanente qu'elle laissait à l'endroit où elle s'était trouvée une fraction de seconde auparavant, parce qu'elle était trop rapide pour que mes yeux puissent la suivre vraiment. Mort devait la voir mieux que moi, puisqu'il réussissait à bloquer ses coups. On aurait dit un entraînement de boxe, mais avec des effets spéciaux, parce que personne ne bouge comme ça dans la vraie vie. Ça ressemblait à de la magie.

Donnie tenta de seconder Mort et réussit à placer quelques coups de matraque, mais elle avait plus de mal à synchroniser ses attaques en raison des mouvements de Magda. Par deux fois, elle faillit atteindre Mort qui bougeait en même temps que la lionne-garou, si bien que, le temps que son coup porte, une cible en avait remplacé une autre – une cible que Donnie ne voulait pas frapper. On aurait dit que Mort et Magda dansaient ensemble et que Donnie tentait de s'interposer.

Brennan se releva en titubant. Il était sonné, peut-être blessé. Quand on ne sait pas chuter, il ne faut pas se battre au corps à corps. Magda n'avait pas cherché à lui faire mal, mais elle était partie du principe qu'il saurait se recevoir.

Mort se pencha en arrière, et le coup de Magda passa au-dessus de lui. Donnie tenta de l'attaquer de l'autre côté et Magda se tourna vers elle. Immédiatement, Donnie se mit sur la défensive.

— N'essaie pas de la voir, dit Mort comme la lionne-garou reportait son attention sur lui et repoussait brutalement Donnie qui tentait de s'interposer. Sens-la.

— Comment ça, sens-la ?

Brennan tenta de se joindre à la mêlée, mais le choc de l'assaut initial l'avait ralenti. Sa matraque lui fut arrachée si vite qu'il contempla sa main vide comme si l'arme s'était volatilisée – alors qu'en fait Magda l'avait empoignée et s'était aussitôt écartée en pivotant sur elle-même.

Mort finit par atteindre la lionne-garou, et, comme il ne s'y attendait pas, il frappa plus fort qu'il ne l'avait voulu. Magda ralentit suffisamment pour que je voie son visage et la traînée rouge vif sur sa joue. Il avait réussi à la faire saigner.

L'espace d'une seconde, Mort le vit aussi et prit un air désolé. Mais Magda porta une main à sa joue puis se jeta sur lui à une vitesse foudroyante. Si j'avais trouvé le combat rapide jusque-là, je m'étais trompée. Cette fois, Mort ne put empêcher son adversaire de le toucher ; aucun humain n'en aurait été capable.

Donnie voulut se porter à son secours mais tituba en arrière, le visage ensanglanté. C'était allé assez loin. Brennan devait le penser aussi, parce qu'il dégaina son arme de poing et la braqua sur la mêlée. Magda bougeait trop vite pour qu'il soit certain de la toucher, elle, et pas Mort. Sans compter que nous nous tenions de l'autre côté. Il y avait beaucoup trop de cibles amies dans ce couloir. Merde alors !

CHAPITRE 46

— Brennan, repos ! cria Donnie.

J'avais mon flingue à la main, et je n'avais pas eu conscience de dégainer. Brennan ne pouvait pas verrouiller de cible dans la mêlée, mais moi, tout ce que j'avais à faire, c'était le toucher.

— Brennan, baissez votre arme ! glapis-je. Baissez-la, maintenant !

Donnie se redressa de toute sa hauteur, et soudain je ne vis plus qu'elle le long du canon de mon arme. Je baissai celle-ci et visai la porte défoncée.

— Donnie, à terre !

— Ne lui tirez pas dessus.

— Désarmez-le, Donnie, ou nous nous en chargerons, promit Socrate.

Flannery s'avança à l'autre extrémité du couloir.

— Brennan, range ton arme.

— C'est le seul moyen de les arrêter, protesta Brennan.

Mort s'écroula, et Magda s'agenouilla près de lui en brandissant la matraque arrachée à Brennan.

— Magda ! cria Nicky, l'énergie de sa bête se déversant dans le couloir en vibrant sur ma peau.

La lionne-garou hésita et leva vers lui des yeux qui avaient viré à l'orange. Socrate s'élança telle une traînée sombre et floue, mais il n'était pas aussi rapide que Magda. Nicky avait choisi de ne pas s'interposer physiquement de crainte de faire paniquer Brennan. Il se planta devant moi pour me faire un bouclier de son corps, de sorte que je ne vis pas ce qui se passa juste après.

Une détonation assourdissante résonna dans le couloir. J'oublie toujours à quel point c'est bruyant quand on n'a pas de protections d'oreilles. Je tentai de contourner Nicky, mais il m'en empêcha. Bordel !

— Qu'est-ce qui se passe ?

Nicky se déplaça juste assez pour que je puisse jeter un coup d'œil par-delà son torse, mais en tendant un bras derrière lui pour que je ne puisse pas avancer. Je vis Magda aider Mort à se relever. Donnie tenait un flingue qui n'était pas celui qu'elle portait à la hanche – son holster était toujours occupé. Il pouvait s'agir de son flingue de secours, mais j'aurais plutôt parié que c'était celui de Brennan. Comment avait-elle réussi à le désarmer avant Socrate ?

Flannery avait forcé Brennan à reculer contre le mur ; il lui parlait à voix basse et sur un ton pressant. Le jeune homme ne tentait

pas de se dégager, mais il n'était pas content non plus. Socrate se tenait près de Donnie et de Flannery.

— Qu'est-ce qui s'est passé, bordel ? demandai-je.

— Donnie et Flannery ont réussi à le désarmer avant que Socrate ne les atteigne, répondit Nicky.

J'avais toujours mon propre flingue à la main. Je relâchai le souffle que je n'avais pas eu conscience de retenir et rengainai.

La porte derrière nous s'ouvrit et je faillis dégainer de nouveau, mais c'était Edward et Nolan. Je recommençai à respirer et tentai de me détendre, mais n'y parvins pas complètement. Il fallait qu'on sorte de ce couloir, ou du moins que j'en sorte, moi.

— Je croyais que Forrester vous avait mieux formée que ça, Blake, lança Nolan, qui était en colère et se cherchait visiblement une cible.

Je ne voyais pas bien pourquoi il n'avait pas plutôt jeté son dévolu sur Brennan, mais s'il voulait se battre j'étais partante.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, Nolan. Ce n'est pas moi qui ai contrevenu aux instructions.

— D'abord, votre métamorphe pète les plombs, puis vous dégainez et vous visez une cible sur laquelle vous n'avez pas l'intention de tirer. Personne ne vous a appris qu'on ne fait jamais ça ?

— Magda a fait exactement ce que vous disiez vouloir : elle a mis votre cellule et vos gens à l'épreuve.

— Foutaises ! Elle n'était pas assez bonne pour passer le barrage de Mort, hurla Nolan en écartant Edward pour marcher sur moi.

Edward ne tenta pas de l'arrêter. Il savait que je pouvais me débrouiller seule, et une partie de lui se délectait du spectacle.

— Elle aurait pu me tuer dix fois, capitaine, lança Mort. Sa maîtrise était incroyable.

— Vous vous êtes bien battu, le félicita Magda.

Il lui adressa un sourire ravi.

— Si vous n'êtes pas foutue de contrôler vos animaux, rentrez chez vous ! éructa Nolan en me toisant de toute sa hauteur.

Je fis un pas vers lui, envahissant son espace personnel, et criai en retour :

— Ne traitez plus jamais mes gens d'animaux alors que c'est un de vos gars qui nous a mis en joue le premier !

Nolan fit un pas vers moi en hurlant :

— Il sera puni. Et vous, qui vous punira pour avoir dégainé aussi ?

Je me rendis compte que j'avais envie de me battre, parce qu'une partie de moi savait que j'aurais été capable de tirer sur Brennan. Et je ne tire jamais seulement pour blesser. Alors j'entrai dans la bagarre au lieu d'essayer de calmer le jeu, parce que je ne me sentais pas calme

du tout. Brennan ne méritait pas qu'on le tue, et c'est pourtant ce que j'aurais fait si Donnie ne m'en avait pas empêchée.

Je me rapprochai encore de Nolan jusqu'à ce qu'il reste moins d'un centimètre entre nous, un mouvement agressif destiné à empirer les choses. Ce que j'avais failli faire m'effrayait, et, chez moi, la peur s'exprime toujours sous forme de colère. Or ma colère fit bondir mes bêtes dans une bourrasque d'énergie qui alimenta encore mon agressivité. On pouvait se battre, oh oui !

Je sentis le loup de Nolan s'ébrouer en lui et remonter vers la surface dans son propre tourbillon d'émotions mélangées à de la rage. Ce n'était pas le même genre de loup que la femelle que je portais en moi, mais ils se reconnurent l'un l'autre. Youpi !

— Votre homme a perdu les pédales et dégainé parce qu'il ne savait pas quoi faire d'autre, Nolan ! C'est pour ça qu'on ne peut pas mettre des monstres en prison ! C'est pour ça qu'il faut les tuer, parce que c'est la seule solution !

Il me gronda au visage :

— Vous avez braqué votre flingue sur un allié que vous n'aviez pas l'intention d'abattre. Si vous étiez un de mes subordonnés, je vous confisquerais votre arme et je ne vous la rendrais pas !

— J'ai braqué mon flingue sur une cible armée, et je ne tire pas pour blesser !

— Brennan avait mis en joue une menace réelle dans ce couloir !

— Il titubait quand il s'est relevé. Il n'était pas en état de tirer au milieu d'une mêlée. Il mettait un de vos autres hommes en danger ! crachai-je d'une voix qui commençait aussi à se muer en grondement.

— Mes hommes sont formés à tirer pendant une bagarre !

— Et moi, je suis formée à y mettre un terme !

— Qu'est-ce que ça veut dire, putain ?

Je me mis presque sur la pointe des pieds pour rapprocher mon visage du sien.

— Je suis une exécutrice, Nolan !

— Vous ne lui auriez pas tiré dessus !

— Je l'aurais fait si Donnie n'avait pas bloqué ma ligne de tir !

— C'est exact, monsieur, intervint Donnie.

Ma louve à la fourrure presque entièrement blanche m'apparut soudain clairement. Je la vis avec les marques noires sur son dos et autour de ses yeux, comme chez un husky ou un malamute. Ses yeux dorés scrutèrent les yeux bruns de Nolan, dont l'énergie jaillit en réponse à la sienne tandis que ses prunelles viraient à l'ambre.

Nolan cligna des paupières, baissa la tête et s'écarta de moi. D'une voix beaucoup plus calme, il lâcha :

— Votre métamorphe a quand même perdu le contrôle.

— Non, capitaine Nolan, parce que, si elle l'avait perdu, vous

auriez des cadavres sur les bras, répondis-je un ton en dessous.

Quand il me regarda de nouveau, ses yeux étaient redevenus humains.

— Si Donahue ne s'était pas interposée, auriez-vous abattu Brennan ?

— On m'a appris qu'on ne dégaine jamais à moins d'être prêt à tirer, et que, si on commence à tirer, on continue jusqu'à ce que la cible soit hors d'état de nuire. Les morts ne peuvent plus nuire.

Il me dévisagea.

— Je ne veux pas perdre mes hommes à cause d'un tir de mon propre camp.

— Alors, vous devez leur apprendre à ne pas perdre leur sang-froid quand ils se rendent compte à quoi ils ont affaire exactement.

— Je ne voulais pas qu'il se cogne la tête, dit Magda. J'ai surestimé ses capacités comme j'ai sous-estimé celles de Mort. (Elle tapa sur l'épaule de celui-ci, qui frémit). Je vous ai fait mal ?

— Je vais avoir des bleus, mais vous aussi.

— Non, je régénérerai avant qu'ils puissent se former.

— Ça doit être pratique.

— En effet.

— Je n'avais jamais rencontré personne qui soit à ce point plus rapide que moi.

— Vous l'êtes vraiment beaucoup pour un simple humain.

Mort accepta le compliment, et je compris que Magda et lui étaient maintenant amis à la façon virile des guerriers. Ça s'est passé de la même façon pour Edward et moi, donc je sais comment ça marche, et en même temps je suis assez fille pour me rendre compte que c'est un peu dingue.

Edward nous rejoignit.

— Tu pensais que ta cellule tiendrait le coup, dit-il à Nolan.

— Exact.

— Tu pensais que tes gens auraient de meilleures chances de neutraliser un métamorphe.

Nolan acquiesça.

— Ouais.

— Tu t'es trompé. Ce n'est pas une raison pour t'en prendre à Anita et à ses gens.

— Il s'en est seulement pris à moi.

Edward me sourit.

— Ouais, mais je voulais voir qui de vous deux se mettrait le plus en pétard.

— Sérieusement ?

Je haussai un sourcil. Il m'adressa un sourire charmeur typique de Ted, mais la lueur dans ses yeux, c'était du Edward tout craché, cette

partie de lui qui aime connaître les faiblesses d'autrui, comme un tempérament difficile à contrôler et capable de se tromper de cible.

Je comprenais pourquoi Nolan était seulement capitaine à son âge ; j'étais déjà étonnée qu'il ait atteint ce grade avec un caractère pareil. Évidemment, nous venions de lui prouver que son équipe n'était absolument pas prête à gérer des monstres. Ça valait bien une petite crise de rage ou deux, mais pas devant ce public.

— Les vampires seront-elles aussi fortes et rapides quand elles se réveilleront ? interrogea Donnie en désignant du menton l'autre cellule, dans laquelle ils avaient stocké les sacs à viande en attendant.

Nolan me regarda.

— Blake ?

J'appréciai qu'il sollicite mon opinion et non celle d'Edward. Je crois qu'il tentait de se racheter pour m'avoir gueulé après.

— Pas aussi rapides, et les morts récents ne maîtrisent pas encore leur force surhumaine. Magda a des années d'entraînement et de pratique. Non seulement ses capacités physiques sont supérieures à celles de simples humains, mais elle sait les exploiter à fond. Vous avez affaire à une mère de famille et deux adolescentes. Le fait d'être devenues des vampires ne les aura pas subitement transformées en ceinture noire d'arts martiaux et ne leur aura pas non plus donné des tablettes de chocolat. Ça, ça réclame du boulot chez les morts aussi bien que chez les vivants.

— Donc, est-ce que l'autre cellule suffira à les contenir ?

Je me tournai vers Magda.

— A ton avis ?

Elle acquiesça.

— Pour quelques nuits, oui. Mais elles ne tarderont pas à découvrir leur force, et elles commenceront à l'utiliser. Elles apprendront aussi à se servir de leurs nouvelles capacités de vampires.

— Vous parlez des pouvoirs mentaux, devina Nolan.

— Leur regard peut vous hypnotiser et vous changer en esclave. Il peut retourner un homme contre sa famille et ses amis.

— Ça ne fonctionne pas à travers un objectif. Tant qu'on n'ouvre pas la porte et qu'on ne les regarde pas dans les yeux, ça ira.

— Vous devrez les nourrir, fis-je remarquer.

— On leur fera passer des poches de plasma.

Je secouai la tête.

— Les vampires ne peuvent se nourrir que de sang frais.

— On leur enverra des rats.

— Dans un premier temps, elles auront la même personnalité que de leur vivant. Je ne crois pas que mettre des rats vivants dans la même pièce d'une mère de famille et deux gamines soit une très bonne idée.

— Vous voulez dire qu'elles auront peur d'eux ? demanda Donnie.

J'acquiesçai.

— Je sais où on peut acheter des lapins, proposa Flannery.

— Elles peuvent boire du sang d'animaux, mais ça ne les sustentera pas.

— Comment ça ?

— Le sang d'animaux leur remplira l'estomac, mais il lui manque certains ingrédients qui les empêcheraient de se mettre à pourrir. Si un vampire ne boit que ça, son cerveau reste intact et fonctionne, mais son corps commence à se décomposer comme celui d'un zombie. Il reste immortel tant que personne ne le tue, mais il ne conserve pas l'apparence qu'il avait au moment de sa mort.

— Comment le savez-vous ? demanda Donnie.

— J'ai connu un Maître vampire qui avait renoncé à se nourrir de gens. C'était assez horrible.

— Existe-t-il un moyen d'inverser le processus ? voulut savoir Flannery.

— Oui, mais pas sans littéralement sacrifier la vie d'autres gens pour remplacer l'énergie que le vampire a perdue en essayant de devenir « végétarien ».

— Vous voulez dire qu'il devra boire assez de sang pour que ça tue sa victime ?

— Non, je veux dire que le rituel nécessaire pour réparer les dégâts exige un véritable sacrifice humain. Je n'ai jamais entendu parler d'une tentative réussie, mais, une fois, j'ai été approchée par quelqu'un qui voulait que je l'aide à le faire.

— Il voulait que vous effectuiez le rituel pour lui ?

— Non, il voulait que je tienne le rôle d'un des sacrifices humains.

Flannery écarquilla les yeux.

— C'est gonflé.

— Je trouve aussi.

— Comment l'avez-vous arrêté ? interrogea Nolan.

— Je vous ai déjà dit comment j'arrêtais les gens.

Nous nous regardâmes longuement, puis il hocha la tête.

— En effet.

Je sentis Magda bouger près de moi, et quelque chose me poussa à me tourner vers elle pour regarder. Elle observait Brennan qui se dirigeait vers nous. Comme nous nous tenions entre lui et la seule issue de la prison, il fallait bien qu'il passe par là pour sortir, mais Magda était quand même sur ses gardes. Je ne pouvais pas lui en vouloir.

Mort fit un pas de côté pour se placer devant la lionne-garou, histoire de s'interposer entre Brennan et elle, et je mesurai à quel

point il était plus petit que Magda – plus délicat aussi, car il avait des muscles fins plutôt que gonflés. Comme il me dépassait de sept ou huit centimètres, je devais avoir l'air carrément minuscule aux yeux de tout le monde.

Brennan immobilisa son mètre quatre-vingts brun et ténébreux devant Mort.

— Tu la protégerais vraiment contre moi ?

— Magda a fait ce qu'on lui demandait : mettre en évidence les défaillances de notre système.

— Tu prendrais son parti contre moi ?

— Elle ne m'a pas visé avec un flingue, Brennan. Contrairement à toi.

— Ce n'était pas toi que je visais, mais elle, dit Brennan en tendant un doigt accusateur vers Magda.

— Tu crois vraiment que tu aurais pu l'atteindre sans me toucher ? lança Mort.

— Oui, répondit Brennan, mais sur un ton défensif.

Magda lui avait foutu la trouille ; il avait eu une réaction idiote, et il le savait.

Magda fit un pas en avant, et Brennan recula d'autant. Même avec Mort entre eux, il ne voulait pas que la lionne-garou s'approche de lui. Merde ! On l'avait peut-être rendu inapte à faire son boulot. S'il ne parvenait pas à surmonter sa peur des métamorphes, non seulement il ne pourrait pas bosser avec nous, mais on ne pourrait lui faire confiance en présence d'aucun surnaturel.

— Donnie, emmène Brennan à l'infirmerie. Je veux qu'il se fasse examiner.

— Je vais bien, monsieur.

— Je ne t'ai pas demandé ton avis, Brennan. J'ai donné un ordre à Donnie.

— Vous pensez vraiment que je mettrais en danger un membre de ma propre équipe ?

— Je regarderai l'enregistrement et on en reparlera. Pour l'instant, je veux que tu ailles à l'infirmerie avec Donahue.

— Monsieur…

— Je t'ai donné un ordre, Brennan.

— Je n'ai rien fait de mal.

— Tu vas encore m'obliger à me répéter ?

Brennan prit une grande inspiration et redressa le dos.

— Non, monsieur.

Donnie nous avait rejoints.

— Je m'occupe de lui, monsieur.

— Va à l'infirmerie avec elle, tout de suite.

— Oui, monsieur.

Brennan salua et, après un instant d'hésitation, Nolan lui rendit son salut. Donnie salua aussi avant d'entraîner son camarade vers la porte. Brennan nous jeta un regard presque haineux par-dessus son épaule. Je ne savais pas s'il était braqué spécifiquement sur Magda ou sur nous tous, mais ce n'était pas un bon regard.

Quand la porte se referma derrière lui, Nolan alla inspecter la porte que Magda avait défoncée.

— En situation réelle, nos Taser auraient-ils permis d'arrêter un évadé métamorphe ?

— Ils auraient fonctionné, mais leur efficacité exacte aurait dépendu du type de métamorphe.

— Pourquoi ?

Je haussai les épaules.

— C'est comme avec les humains : certains s'écroulent tout de suite, d'autres ont besoin de se prendre un deuxième voire un troisième coup de jus.

— Mais si un métamorphe t'attaque tu n'as pas le temps de lui envoyer trois décharges de Taser, ajouta Edward.

— Et les fléchettes tranquillisantes ?

— Ça peut être une solution à court terme si vous arrivez à trouver le bon dosage, mais les métamorphes éliminent toutes les drogues beaucoup plus vite que les humains ou qu'un animal du type équivalent. S'ils ont commencé à se transformer, leur métabolisme s'accélère encore. Donc, une fois qu'ils se sont écroulés, vous ne pouvez pas estimer le temps qui s'écoulera avant qu'ils reviennent à eux.

— Vous avez déjà utilisé des tranquillisants sur eux dans votre boulot ?

Edward et moi secouâmes tous deux la tête.

— La dose nécessaire pour que ça fonctionne risque aussi de provoquer un arrêt cardiaque. Les dommages au cœur sont l'un des rares moyens de tuer n'importe quoi, et vous n'avez pas envie qu'un métamorphe furax reprenne connaissance pendant que vous êtes en train de lui faire un massage cardiaque.

Flannery rit, mais c'était de la nervosité plus qu'autre chose, me sembla-t-il.

— Tu as quelque chose à ajouter ? lui demanda Nolan.

— Non, monsieur… Je veux dire, oui, monsieur.

— Parle.

— Il existe peut-être un moyen magique de ralentir ou même de contenir les surnaturels.

— Vous voulez dire, des sorts ? demandai-je.

Flannery sourit.

— Quelque chose comme ça, oui.

— Les sorciers que je connais aux États-Unis pourraient renforcer la porte, et je suppose qu’un sort de confinement interdirait aux vampires de franchir le seuil de leur cellule, mais ça ne vous aiderait pas contre des lycanthropes.

— Plus un vampire est puissant, moins la magie fonctionne sur lui, ajouta Magda.

— Exact, acquiesçai-je.

— J’aimerais bien discuter des possibilités avec tous ceux d’entre vous qui s’y connaissent en magie, dit Flannery.

— Vous êtes sorcier ?

— Non.

— Pratiquant des arts occultes ? suggéra Edward.

Flannery le regarda et sourit.

— Oui.

Je me tournai vers Edward.

— Je n’ai jamais entendu personne appeler ça comme ça hormis dans les livres.

— Tu n’as pas voyagé en Europe autant que moi.

— Certes. D’accord, Flannery, puisque vous n’êtes pas un sorcier mais un pratiquant, quel genre de pratiquant êtes-vous ?

— Ici, on m’appellerait un docteur Fairie.

— Vous tenez votre pouvoir des Fey*s*, les petites gens.

Il acquiesça, et son sourire s’élargit.

— Je suis impressionné, marshal. Hors d’Irlande, la plupart des gens ne connaissent pas ce terme.

— Quelqu’un qui a visité votre pays me l’a expliqué.

— Quelqu’un dont je reconnaîtrais le nom ?

— Je ne pense pas.

— Hors d’Irlande, comment vous appellerait-on ? demanda Socrate.

C’était une bonne question.

— Pas grand-chose. Mes pouvoirs sont liés au doux peuple de ce pays, littéralement de cette terre. Tous les esprits de la nature locaux se méfient énormément des étrangers et de la magie étrangère. Il faut que je reste dans un autre pays assez longtemps pour convaincre le peu de Fey*s* restants sur place de m’aider.

— Vous avez déjà réussi ? m’enquis-je.

— Oui, mais ça n’a pas fonctionné aussi bien qu’ici, avec mes amis habituels.

— Cherchons un moyen de contenir les vampires avant qu’elles ne se réveillent pour la nuit, suggéra Edward.

— Bonne idée, approuva Nolan. Mais, Mort, je pense que tu devrais aussi aller te faire examiner à l’infirmerie, au cas où ces bleus et ces égratignures seraient plus graves que tu ne le crois.

— Je vais bien, monsieur.

Nolan le regarda fixement. Mort grimaça.

— Oui, monsieur.

— Le doux peuple pourra peut-être nous aider à contenir les vampires, avança Flannery.

— Ils ne nous ont pas beaucoup aidés jusqu'ici, répliqua Nolan.

Flannery sourit.

— Je ne connaissais pas encore le marshal Blake et ses gens. J'ai suffisamment parlé d'eux à mes amis pour qu'ils veuillent les rencontrer face à face.

— Quel rapport avec notre problème de vampires ? demandai-je.

— Si les Fey*s* vous apprécient, ils accepteront peut-être de nous aider.

— Vous voulez dire qu'ils auraient pu nous aider depuis le début, mais qu'ils se sont abstenus ? lança Edward.

— Ne les juge pas sur la base de motivations humaines, lui conseilla Nolan. Tu ne réussiras qu'à te frustrer.

Edward fronça les sourcils.

— Il me semble préférable que le marshal Forrester n'assiste pas à la rencontre, déclara Flannery.

— Si Anita y va, j'y vais aussi.

— Vous n'êtes pas assez magique, Forrester. Je suis désolé, mais le petit peuple préfère une énergie différente.

— S'ils ne vous aiment pas, ils ne se montreront pas à vous, ajouta Nolan.

— Je ne veux pas qu'Anita y aille seule, insista Edward.

— Tu attendras avec moi dans la voiture, mais si les Fey*s* disent non, et qu'on essaie quand même d'assister à la rencontre, ils ne nous aideront pas.

— Anita n'ira pas seule.

— Oh ! Elle ne sera pas seule, le détrompa Flannery. Ils sont très curieux de certains des gens qu'elle a amenés sur nos rivages.

— Qui, par exemple ? demandai-je.

Flannery m'adressa un sourire éblouissant.

— Je vous ferai une liste.

— Débrouillez-vous pour que Jake soit dessus, ordonna sèchement Edward.

Cela me surprit. Je m'attendais à ce qu'il impose Nicky.

Nous pûmes enfin sortir du couloir. Mort se rendit à l'infirmerie, même si j'étais à peu près certaine qu'il n'avait rien de grave. Depuis qu'Edward avait réclamé que Jake assiste à la rencontre avec les Fey*s*, je commençais à croire qu'on n'allait pas seulement discuter du moyen de contenir des prisonniers surnaturels.

J'étais à peu près certaine de la raison pour laquelle il voulait

inclure dans notre groupe le seul loup-garou que nous avions amené. Il avait remarqué que Nolan avait perdu le contrôle pendant quelques instants dans le couloir. Si quelqu'un dans son équipe connaissait le secret du capitaine, j'aurais parié que c'était Flannery. Quand vous bossez avec ce qui s'apparente à des esprits de la nature, difficile de passer à côté d'un loup-garou. Et s'il était passé à côté quand même, mon opinion de ses capacités magiques serait au plus bas avant même qu'on ne commence à échanger nos notes.

CHAPITRE 47

Histoire d’avoir un peu d’intimité, nous nous installâmes à l’arrière du van, qui devenait un peu notre chez-nous loin de chez nous. Je demandai à Domino de monter devant avec le conducteur. Flannery me prévint que tout le monde ne pourrait pas assister à la rencontre, mais ça ne le dérangeait pas que j’amène plus de gens, donc je n’allais pas me priver.

— Un petit conseil : ne révélez pas que vous êtes capable de voir le doux peuple tant que Flannery ne leur posera pas une question directe, dit Nolan.

— Pourquoi ? interrogea Nicky.

— Parce qu’ils n’aiment pas tous qu’on les espionne. Autrefois, ils vous demandaient avec quel œil vous les voyiez pour vous crever celui-là.

— J’ai déjà un œil en moins.

— Nous parlerons de ce que nous avons vu ou pas quand nous serons seuls et à l’intérieur d’un bâtiment quelconque en ville, tranchai-je.

— Ça vaudra mieux, acquiesça Nolan.

Nous lui avions déjà posé la question : Flannery était le seul membre de son équipe qui connaissait son secret, donc nous pouvions en parler librement devant lui.

Je ne savais pas trop comment amener le sujet, mais Flannery me prit de vitesse.

— Avant de discuter magie, il faut parler de ce qui est arrivé au capitaine Nolan dans le couloir.

Nolan sursauta si fort que je pus le voir depuis le fond du van.

— Je ne sais pas de quoi tu parles, Flannery.

— Capitaine, s’il vous plaît. J’ai senti votre loup davantage que je ne l’avais senti depuis des mois.

— Personne d’autre n’a rien remarqué.

— Si, moi, contrai-je.

— Vous avez senti ma bête parce que vous en avez une aussi.

— J’ai vu tes yeux se transformer, Brian, intervint Edward.

Nolan le regarda.

— Impossible.

— Tu étais si occupé à te cacher de tes propres gens que tu n’as même pas pensé que je me tenais juste à côté de toi. Non seulement j’ai vu tes yeux changer de couleur, mais j’ai senti l’énergie qui émanait de toi.

— Ce n’était jamais arrivé quand on travaillait ensemble

autrefois.

— A l'époque, je ne comprenais pas ce que je sentais. Je venais juste de commencer à travailler dans le surnaturel. Aujourd'hui, j'ai des années de pratique, et je sais reconnaître l'énergie d'un métamorphe.

— Comment tu as pu faire la différence entre la mienne et celle de Blake, de Sanderson, de Murdock ou de Jones ?

— Je bosse avec Anita depuis assez longtemps pour pouvoir identifier son énergie. Pareil pour Murdock. Je connais moins les autres, mais j'étais quand même capable de dénombrer les métamorphes dans ce couloir rien qu'en me fondant sur votre énergie. Je vais être franc : si je n'avais pas vu tes yeux, je n'aurais pas été sûr qu'il s'agissait de toi, mais j'aurais su que c'était toi ou Mortimer, parce que ça venait de votre direction.

— D'accord, tu m'as senti.

— C'est simplement le fait d'être entouré d'autant de gens avec des capacités similaires qui a éveillé votre loup ? interrogea Flannery.

— Non, répondit Jake à la place de Nolan.

— C'était quoi, alors ? demande ce dernier, un peu sur la défensive comme Brennan dans le couloir.

— C'est quand la dernière fois que vous avez été en contact avec une femme semblable à vous ?

— J'ai vu ma mère le mois dernier.

Jake eut un gentil sourire, comme s'il essayait de guider Nolan vers un aveu difficile.

— Non, je voulais parler d'une femme avec qui vous auriez pu avoir une relation romantique.

— Ça fait des années.

— Est-ce que vous avez fréquenté des louves-garous classiques, du même genre que moi ?

— Seulement pour me battre contre elles dans d'autres pays.

— Donc, là non plus, aucune possibilité de romance.

— Je suppose que non.

— Donc Anita est la première louve que vous rencontrez depuis des années qui n'est ni de votre famille, ni en train d'essayer de vous tuer.

— Vous voulez dire que mon loup a réagi aussi vivement juste parce que c'est une louve ?

— Quelque chose comme ça.

Nolan secoua la tête.

— Je ne dis pas que vous avez tort, Pennyfeather, mais je n'ai pas réagi de cette façon face à une louve depuis que j'étais ado. Pourquoi maintenant ?

Je mis une seconde à me souvenir que Pennyfeather était censé

être le nom de famille de Jake. Celui-ci demanda :

— Quand vous êtes-vous autorisé à vous changer en loup pour la dernière fois ?

Nolan inspira une grande bouffée de l'air humide et qui sentait la nature, puis souffla d'un coup.

— Je ne m'en souviens plus.

— Vos semblables peuvent peut-être rester des années sans se transformer, mais votre autre moitié est toujours en vous, avec les mêmes besoins et les mêmes désirs que n'importe quelle créature.

— Tu n'es pas sorti avec une fille depuis combien de temps ? demanda Edward.

Nolan fronça les sourcils, et, de nouveau, je voulus lisser son front pour voir si ses rides disparaîtraient. Je réprimai mon impulsion, mais c'était rare que j'aie envie de toucher un inconnu, et je me demandai si c'était à cause de ma louve intérieure.

— Je ne sors plus vraiment avec des filles.

— D'accord : ça fait combien de temps que tu n'as pas couché avec quelqu'un ? reformula Edward.

Nolan se rembrunit et serra les poings. Un instant, je crus qu'on allait assister à une nouvelle bagarre, mais il réussit à se contrôler à l'exception de sa voix, qui vibra de colère lorsqu'il répondit :

— Ça ne te regarde pas.

Edward opina.

— C'est une réponse suffisante. Longtemps, donc.

Il me sembla que Nolan comptait très lentement jusqu'à vingt dans sa tête pour ne pas lui mettre son poing dans la figure. Comme il m'était déjà arrivé de faire la même chose, je pouvais difficilement lui jeter la pierre.

— Du coup, ça va être plus dur pour vous d'avoir Anita dans les parages, déclara Jake.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est une louve et que votre loup la sent.

Nolan le dévisagea un moment.

— Vous plaisantez.

— Nous sommes tous attirés par les gens qui possèdent une énergie similaire à la nôtre, capitaine.

— Donc c'est difficile pour vous de côtoyer le marshal Blake ?

— Non, mais j'ai beaucoup plus de pratique que vous pour ce qui est d'interagir avec des femelles loup-garou. Par ailleurs, je me transforme en animal au moins une fois par mois. Je réponds aux besoins et aux désirs de mon corps, capitaine. Apparemment, vous ne le faites pas.

— Je vous l'ai dit : nous sommes en voie d'extinction, et ceux d'entre nous qui restent ne veulent pas que leurs enfants soient des

loups. Je ne connais pas un seul loup-né qui ait gardé sa queue jusqu'à l'âge adulte. Aux XVIII et XIXe siècles, les Britanniques utilisaient la queue de nos soldats pour prouver que les Irlandais n'étaient pas humains, que nous n'étions tous que des animaux et que, donc, peu importait s'ils nous massacraient ou nous faisaient mourir de faim. Jadis fiers de notre héritage, nous avons commencé à croire ces mensonges. Et si nous n'étions que des animaux – pas les Irlandais dans leur ensemble mais nous, les loups-nés ?

— Ce n'était pas vrai à l'époque, et ça ne l'est pas davantage aujourd'hui, affirma Jake.

— J'ai réagi à la louve de Blake comme si j'étais en rut. Ce n'est pas une réaction humaine.

— Vous n'avez jamais été une jolie fille un samedi soir dans un bar. Faites-moi confiance, Nolan, les hommes peuvent se comporter de façon bien plus animale que vous tout à l'heure, dis-je.

— Et c'est comme ça depuis la nuit des temps, affirma Magda.

— De la part de tout mon genre, je vous présente mes excuses les plus sincères, dit Jake.

Les autres hommes gardèrent sagement le silence.

— Tu as juste besoin d'une femme dans ta vie, déclara Edward.

— J'ai l'impression d'entendre ma mère, grogna Nolan.

Edward eut un grand sourire.

— J'espère pouvoir lui rendre visite avant de partir. Si elle apprend que je suis marié avec deux enfants, elle te fera encore plus chier avec ça.

— Si j'ai bien compris, tu n'es pas encore marié, et si ma mère découvre que tu vis dans le péché sous le même toit que des enfants c'est toi qui vas l'entendre, répliqua Nolan.

Edward rit, et soudain j'entrevis le jeune homme qu'il avait dû être vingt ans plus tôt, quand Nolan et lui avaient été recrutés par Van Cleef. Je n'avais jamais rencontré personne qui le connaissait depuis aussi longtemps. Il faudrait absolument que j'interroge Nolan quand Edward aurait le dos tourné.

Comme s'il avait lu dans mes pensées, Edward lança :

— Je crois qu'Anita espère voir un peu le pays avec ses amoureux avant qu'on rentre tous à la maison.

— Ma mère ne saurait pas quoi faire de vous, Blake. Trop de péchés pour une seule femme, voilà probablement ce qu'elle dirait.

— Je crois que je suis offensée.

— Je crois qu'on l'est tous, ajouta Dem.

— Ça n'a rien de personnel. Ma mère est un détecteur de péchés.

— Je ne lui ai pas plu non plus, révéla Flannery. Elle n'apprécie pas les gens qui collaborent avec les Feys.

Il me sourit en révélant des dents bien plantées et si étincelantes

que je commençais à croire qu'il se les faisait blanchir, ce qui ne collait pas avec ses cheveux en désordre, quelque part entre l'ondulé et le bouclé, dans lesquels il ne cessait de passer ses doigts comme pour tenter de les rabattre derrière ses oreilles. Ils étaient plus longs que ne l'exigeait le règlement de la police et de l'armée américaine, mais à part ça il avait tout l'air de quelqu'un qui avait passé le plus gros de sa vie d'adulte en uniforme. Je me demandai s'il portait ses cheveux un peu trop longs pour avoir moins l'air d'un soldat ; si oui, ça devait faire un moment qu'il appartenait à l'unité de Nolan.

— C'est quoi, le problème de collaborer avec les Feys ? s'enquit Dem.

— Ma mère n'aime rien de ce qui fait sortir quelqu'un de la masse, expliqua Nolan.

— Parce qu'elle cache ses propres différences ? suggérai-je.

Il acquiesça.

— J'ai demandé à la rencontrer. Il reste si peu de loups-nés en Irlande que je voulais vraiment la voir, révéla Flannery.

— Ma mère a pété les plombs quand elle s'est aperçue que c'était un docteur Fairie.

— Elle était encore plus inquiète quand elle a découvert que je ne m'étais jamais marié.

Nolan rit.

— Elle était partagée entre l'envie de t'arranger le coup avec une fille du coin et celle de tenir le Fey à l'écart de ses amies.

— Donc, elle voudrait qu'on soit tous mariés ? interrogea Nathaniel.

— Oh oui !

— Vous avez senti que c'était une louve quand vous l'avez rencontrée ? demanda Jake.

Flannery secoua fermement la tête.

— Je sentais qu'il y avait quelque chose de Fey en elle, mais je ne pouvais pas dire quoi exactement.

— Les loups-nés sont considérés comme des Feys ? m'étonnai-je.

— C'est pour ça que *les* Feys n'aiment pas que nous coupions notre queue, expliqua Nolan. Ils adorent leurs propres difformités, et ils considèrent que c'est trahir notre héritage.

— Votre queue n'était pas une difformité, contra Flannery.

— Va dire ça aux autres gamins de l'école et à leurs parents.

Nous gardâmes tous le silence un moment pendant que le van poursuivait sa route.

— C'est toujours dur d'être différent, finis-je par dire. Vous savez qu'un vampire a essayé de m'utiliser comme sacrifice humain, une fois ?

— Je me souviens de cette histoire, oui, acquiesça Flannery.

— Son ami était aussi un nécromancien. A l'origine, ils m'avaient approchée pour qu'on combine nos pouvoirs afin de guérir le vampire.

— Ah ! J'en suis désolé, mais je peux vous assurer que je ne veux faire que de la magie positive. Un sacrifice humain, ce ne serait pas de la magie positive.

— C'est comme ça que ça s'appelle, maintenant ? demanda Jake.

— Quoi donc ?

— On dit magie positive plutôt que magie blanche ?

— En effet, c'est le nouveau terme politiquement correct, acquiesça Flannery.

— Je suppose que le fait d'appeler magie noire la mauvaise magie et magie blanche la bonne magie ne cadre pas avec le nouveau climat de justice sociale, fis-je remarquer.

— La dernière nécromancienne dont nous nous sommes occupés me donnait l'impression que sa magie devait faire flétrir l'herbe sur son passage, avoua Flannery.

À l'évocation de ce souvenir, son sourire s'effaça et son regard se fit hanté. Il avait le genre d'expression que vous donne une bataille bien crade, ou le fait d'enquêter trop longtemps sur des crimes violents. Vous finissez hanté non par de véritables fantômes, mais par vos propres souvenirs. Les véritables fantômes sont plutôt ennuyeux, et pas trop gênants tant qu'on évite de leur donner du pouvoir en faisant attention à eux. Les fantômes du passé, eux, ne s'évaporent pas parce que vous les ignorez.

— Certaines des personnes qui possèdent mes capacités psychiques nous font une sale réputation à tous.

Flannery parut surpris.

— Vous considérez ça comme une capacité psychique ?

— Ouais.

— Mais vous effectuez des rituels magiques pour relever les morts. Si c'était une capacité purement psychique, vous n'en auriez pas besoin.

J'ouvris la bouche, la refermai et finis par répondre :

— J'ai relevé mon premier zombie spontanément quand j'étais gamine, sans l'ombre du début d'un rituel.

— Qui était-ce ?

— Pas qui, quoi. Ma chienne. Elle est revenue à la maison et elle s'est glissée dans mon lit. Au début, j'ai cru qu'elle était de nouveau en vie.

— Ce qui laisse penser que votre pouvoir est métaphysique plutôt que mystique, mais…

Et ce fut le tour de Flannery d'hésiter, comme s'il choisissait ses mots très soigneusement.

— Mais quoi ?

— Peut-être que vous êtes psi comme une sorcière-née, mais je n'ai jamais connu de nécromancien qui puisse se passer d'un rituel magique pour relever les morts.

— Ouais, je suis très spéciale.

— Peut-être. Ou peut-être que vous êtes le genre de nécromancienne dont parlent les légendes.

— Quelles légendes ?

— Pitié ! Blake, ne faites pas l'innocente, grogna Nolan.

— Le coup de lever des armées de morts pour conquérir le monde ? D'après les légendes et les mythes, les rois sorciers et les reines vaudoues n'arrêtent pas d'essayer… et d'échouer.

— J'ai vu des vidéos du Colorado l'an dernier, dit Flannery.

— Vous avez bel et bien levé une armée de morts, ajouta Nolan.

— Seulement pour combattre celle du méchant, fis-je valoir.

— Mais vous avez quand même sorti de leur tombe tous les cadavres à des kilomètres à la ronde de Boulder, insista Flannery.

Je haussai les épaules sans savoir quoi répondre.

— C'est une magie légendaire, Blake.

— Dois-je rougir en marmonnant que je ne fais pas exprès ?

— Si vous plaisez à la terre et au doux peuple, ça me suffira.

— Et Flannery est mon expert en magie, donc, si vous lui plaisez, ça me suffira aussi, ajouta Nolan.

— Quand avez-vous combattu cette autre nécromancienne ? s'enquit Jake.

— Il y a quelques mois seulement. Je n'avais jamais rien vu de tel jusqu'à ce que je tombe sur ces fameuses vidéos du Colorado.

— C'était une humaine ?

Flannery acquiesça.

— Pour ce que nous avons pu en voir, oui.

— Vous pensez à quelque chose, devina Nolan.

Jake eut un sourire amical.

— L'an dernier, Anita a combattu un vampire capable de relever des zombies, et vous, vous avez combattu une nécromancienne humaine plus ou moins au même moment. Je trouve juste que c'est une coïncidence intéressante.

— Vous n'y croyez pas plus que nous, contra Nolan.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Personne n'avait rencontré de véritable nécromancien de mémoire d'homme, et soudain on en a trois sur les bras.

— Nous avons tué celui du Colorado, rappelai-je.

— Et nous avons tué celle de…

— Flannery ! aboya Nolan, l'empêchant de révéler où cela s'était passé.

— Je parie que ça n'était pas en Irlande, pas vrai ? lançai-je.

— Information classée, répliqua Nolan.

— Et maintenant nous sommes confrontés à une invasion de vampires en Irlande, que le doux peuple aurait dû empêcher.

Jake me dévisagea d'un regard lourd de signification. Était-ce notre faute ? En tuant la Mère de Toutes Ténèbres, avions-nous répandu une partie de son pouvoir à travers le monde ? Ou était-ce la peur qui forçait les autres nécromanciens à se tenir à carreau de son vivant, étant donné qu'elle avait donné l'ordre aux Arlequin de tous les exécuter à vue ?

Flannery acquiesça solennellement, presque tristement.

— Ici, dans la campagne, la terre reste vivante comme elle l'a toujours été, mais quelque chose cloche à Dublin. Des parties entières de la ville perdent leur… magie, faute d'un meilleur terme.

— Vos amis savent-ils ce qui se passe ? demandai-je.

— Non, juste qu'une mort non naturelle se répand à travers la ville. Ici, les cadavres font partie de la terre, marshal. Ils ne se relèvent pas pour devenir des morts-vivants.

— Ils le font maintenant.

Il acquiesça.

— C'est pour ça que vous vous opposiez à la venue d'Anita, parce que vous ne vouliez pas qu'elle apporte davantage de magie de mort ici, devina Edward.

— Oui, et si elle avait été comme l'autre nécromancienne que nous avons tuée… ailleurs, j'aurais fait tout ce qui était en mon pouvoir pour la renvoyer chez vous par le vol suivant. Nous n'avons pas besoin de davantage de morts ici, marshal Forrester.

— Et si le seul moyen d'empêcher ces vampires de se propager est de les tuer ? lançai-je.

— Quel que soit ce phénomène, je ne veux pas qu'il se répande davantage, répondit gravement Flannery. Si on ne l'arrête pas, l'Irlande cessera d'être l'Irlande.

— Commençons par montrer à Anita les photos des scènes de crime et les rapports des légistes, suggéra Edward.

— Tu crois vraiment que je vais voir quelque chose qui vous a échappé ?

— Tu es la seule personne qui en connaisse plus que moi sur les morts-vivants.

— Sacré compliment.

— Je ne suis pas un nécromancien, et je ne suis pas sur le point d'épouser le vampire en chef des Etats-Unis. Je n'ai pas non plus à mes pieds un autre vampire qui, au coucher du soleil, se réveillera, sortira de son sac de couchage et répondra aux questions de la police.

— Votre connaissance intime des vampires est l'une des raisons pour lesquelles nous vous avons impliquée dans cette enquête,

marshal Blake, révéla Flannery.

— Et une des raisons pour lesquelles nous hésitions à vous y impliquer, ajouta Nolan.

— Je sais, je sais. Comment puis-je continuer à être le fléau du genre vampirique alors que je couche avec l'ennemi ?

— Quelque chose comme ça, acquiesça Flannery en souriant pour atténuer l'insulte.

— C'est drôle, les gens n'arrêtent pas de me reprocher d'être… intime avec les monstres, mais ils sont toujours prêts à me faire utiliser cette intimité pour sauver leur cul, lâchai-je sur un ton un peu plus amer que je ne le voulais.

Mais je commençais à en avoir vraiment marre.

— Désolée pour l'hypocrisie, dit Flannery.

— Ouais, moi aussi.

— Je pense que mes amis aimeront votre magie, Blake. Ils ne partagent pas les préjugés des humains.

— Non, ils ont les leurs, ricana Nolan.

Je m'attendais à ce que Flannery proteste, mais il n'en fit rien. Inutile de nier la vérité, je suppose, et, la vérité, c'est que tout le monde à des préjugés à propos d'un truc ou l'autre. Pourquoi *les* Feys seraient-ils différents ?

CHAPITRE 48

Où va-t-on pour rencontrer des Fey*s* à Dublin ? Dans un pub, évidemment. Quelque part au fond de moi, j'aurais préféré voir un peu de campagne irlandaise, peut-être une lande, une tourbière ou un truc qui ne ressemble pas à n'importe quelle rue dans une ville un peu ancienne. Oui, Dublin a des siècles de plus que notre pays tout entier, mais ça veut juste dire que les rues y sont plus étroites et qu'elles me rappelaient certains quartiers de New York et de Boston, en un peu différent.

Dublin ne ressemblait à aucune des autres villes que je connaissais, mais elle n'était pas assez différente pour arriver à la cheville de mes rêves d'Irlande nourris par le cinéma, la littérature, l'anthropologie et le folklore. Alors, quand Flannery nous entraîna vers la façade d'un petit pub, je dus lutter contre ma déception. Je voulais de la verdure, bordel !

Nathaniel nous accompagnait, portant toujours Damian sur son dos. Flannery avait été très pointilleux dans sa sélection d'invités à cette petite sauterie. Il avait choisi tous les gens auxquels j'étais métaphysiquement liée, soit mes animaux à appeler. Ça ne me plaisait pas beaucoup qu'il ait pu les repérer aussi facilement, mais ça présageait bien de ses pouvoirs. S'il n'avait pas réussi à les identifier, ses capacités mystiques auraient chuté dans mon estime. Parfois, je suis impossible à satisfaire.

Edward avait aimé encore moins que moi, parce que Nolan et lui avaient dû rester dans le van, tout comme Jake et Kaazim. Le reste de mes gens s'était rendu à l'hôtel pour nous enregistrer, mais comme Edward, Jake et Kaazim, ils voulaient rester dans les parages juste au cas où. Je n'avais pas protesté ; ils étaient censés être mes gardes du corps, donc je devais les laisser faire leur boulot jusqu'à ce qu'on arrive au poste de police. Une fois là-bas, on renégocierait, mais plus tard. Pour le moment, nous étions dans un pub.

Ça ressemblait à beaucoup de vieux bars avec une entrée un peu surélevée, de sorte que les nouveaux venus se tiennent exposés dans la lumière, attendant que leurs yeux s'ajustent à la pénombre de la salle pendant que toutes les autres personnes déjà présentes à l'intérieur peuvent parfaitement les voir. C'est une configuration si fréquente que je me dis qu'elle doit forcément avoir un autre but que me donner une atroce impression de vulnérabilité. Peut-être laisser aux clients qui n'ont pas la conscience tranquille le temps de s'enfuir ou de se planquer ? Ça me donne toujours l'impression d'être une cible, mais c'est peut-être juste moi.

Flannery descendit les quelques marches étroites comme si l'endroit lui appartenait. Il n'avait pas du tout l'impression d'être une cible. Il nous entraîna vers le long comptoir incurvé en bois sombre et si bien verni qu'il luisait doucement dans la pénombre. Dieu merci ! Il ne nous fit pas asseoir là, le dos tourné vers une salle pleine d'inconnus. Au lieu de ça, il attira l'attention du barman et désigna quelques tables vides vers le fond de la pièce. Le barman hocha la tête et recommença à servir les hommes alignés devant lui. Je ne me rappelais pas quelle heure il était, mais il me semblait que c'était encore trop tôt pour qu'il y ait autant de monde. Vive le décalage horaire.

Mes yeux s'étaient accoutumés, et je pus voir les clients nous suivre du regard tandis que nous traversions la grande salle sur les talons de Flannery. La plupart des tables étaient occupées, mais bien plus largement espacées que dans les bars américains de ma connaissance. Ici, on n'essayait pas de faire tenir le plus de monde possible, ce qui me semblait peu judicieux d'un point de vue commercial, mais bon, ce n'était ni mon pub ni mon domaine d'expertise. En fait, j'aimais bien qu'on ne soit pas serrés comme des sardines, mais ça me semblait quand même un peu curieux.

Les regards qu'on nous jetait étaient un peu curieux eux aussi. Aucun rapport avec la façon dont on regarde une fille ou même un groupe d'étrangers – ils étaient presque hostiles. Je tentai de nous voir d'un point de vue extérieur. Sept hommes grands et athlétiques, et moi. Même Flannery se mouvait comme quelqu'un qui a suivi un entraînement. C'est difficile à expliquer, mais, si vous connaissez les signes, il est assez simple de repérer un flic, un soldat ou toute autre personne habituée à la violence organisée. Parfois, vous pouvez même repérer les gens habitués à la violence désordonnée.

Dans tous les cas, si vous connaissez les signes, voir une telle quantité de ces gens dans votre pub local peut ne pas vous faire plaisir. Bien entendu, la majorité des civils ne percevrait pas notre potentiel, mais les regards que nous lançaient ces gens disaient qu'eux, si. Et ces gens étaient des hommes pour la plupart : la serveuse qui apportait la nourriture aux tables et moi semblions être les deux seules femmes dans la salle. À St. Louis, ça aurait été inhabituel, mais c'était mon premier séjour à Dublin, donc je n'avais aucun moyen de savoir si les Irlandaises n'aimaient pas ce genre d'endroit ou si les clients masculins ne voulaient pas d'elles dans leurs pattes.

Nathaniel était avec nous, et il portait Damian toujours inconscient dans le sac de couchage sur son dos. Si on devait se battre, je serais sérieusement fâchée qu'on les ait mis en danger, et j'aurais des mot – avec Flannery.

Pour qu'on puisse tous tenir autour d'une table, je me retrouvai

coincée contre Nicky, qui eut la gentillesse de poser un bras sur le dossier de ma chaise et sur celle de Nathaniel. Damian reposait à nos pieds ; si nous devions foutre le camp en vitesse, ça ne nous faciliterait pas le travail. Nous avions déjà discuté du fait que, si cela arrivait, la seule mission de Nathaniel serait de faire sortir Damian indemne. Nous ne nous attendions pas à ce qu'il y ait du grabuge, mais nous prévoyons toujours quoi faire au cas où.

Nicky se rapprocha de moi et, me sembla-t-il, de Nathaniel, qui était assis à mon côté. Il avait légèrement pivoté pour que je ne sois pas écrasée contre son épaule, mais il montrait ainsi que nous étions tous deux sous sa protection. Ça m'arrangeait pour Nathaniel, mais, en ce qui me concernait, j'aurais préféré ne pas en avoir besoin. Mais, dans un bar normal, un homme qui se comporte comme si vous étiez en couple avec lui peut couper court à de nombreux malentendus. Mon ego voulait bien supporter d'avoir l'air sous la protection de Nicky si ça pouvait nous éviter des ennuis alors que Nathaniel et Damian étaient juste à côté.

Dem avait pris place au bout de la table, dos à la porte d'entrée. Ça ne lui plaisait pas, mais il voulait être près de Nathaniel, et je voulais que Nathaniel soit à côté de moi, donc... Il aurait pu demander à Ethan de se mettre là, mais alors il n'aurait pu tenir ni la main de Nathaniel ni la mienne, et il avait davantage besoin d'être en contact avec nous que de se sentir en sécurité – une des raisons pour lesquelles il n'est pas l'un de mes gardes principaux quand je peux l'éviter. Et sans doute une des raisons pour lesquelles il est amoureux d'Asher : il aurait volontiers renoncé à sa sécurité contre un peu d'affection publique.

Je me penchai vers le visage souriant de Flannery et chuchotai :

— Pourquoi les gens du coin nous regardent de travers ?

— Certains d'entre eux n'aiment pas beaucoup que j'appartienne à une unité censée aider à les contrôler.

— Et vous n'avez pas pensé à le mentionner avant de me faire emmener Nathaniel et Damian ?

Domino, qui était assis d'un côté de Flannery, se pencha vers lui en grondant tout bas. Ethan, qui était assis de l'autre côté, l'imita. Flannery haussa légèrement les sourcils mais ne se départit pas de son sourire.

— Nous ne sommes pas en danger, marshal Blake. Simplement, ils sont opposés à la création d'une unité paramilitaire humaine visant à contrôler les surnaturels sur le sol irlandais. Vous pouvez sûrement les comprendre.

— Tant qu'ils ne s'en prennent pas à moi et aux miens.

Ethan et Domino se rapprochèrent encore de Flannery. Domino lui renifla le visage un peu plus bruyamment que nécessaire, parce

qu'il cherchait à l'intimider. Et j'en voulais suffisamment à Flannery pour ne pas être mécontente de voir son pouls s'accélérer dans son cou.

— Vous me menacez, marshal ? demanda-t-il, sans sourire cette fois.

Ce que je comprenais très bien, mais j'étais fâchée.

— Ne te mets pas la police locale à dos parce que tu t'inquiètes pour moi, Anita, dit Nathaniel à voix basse.

— À l'avenir, Flannery, tâchez de tenir compte du fait que je suis très protectrice vis-à-vis de Nathaniel.

— J'avais compris que Devereux et vous sortiez tous les deux avec lui, dit Flannery en regardant les deux hommes se tenir la main, mais je ne m'étais pas rendu compte que tous vos hommes partageaient ce sentiment.

— Moi, j'aime juste faire peur aux gens, le détrompa Domino.

— Et moi je ne sais pas résister à la pression de mes pairs, ajouta Ethan sur un ton monocorde.

Flannery le dévisagea, essayant de déterminer s'il plaisantait ou non. Il ne jeta pas même un coup d'œil à Domino : apparemment, il le croyait sur parole. Parfois, j'oublie que Domino bossait autrefois pour un parrain de la mafia. Il n'a pas de casier judiciaire, sans quoi il n'aurait pas pu nous accompagner, mais ce n'est sans doute pas parce qu'il n'a jamais commis de crime – plutôt parce qu'il ne s'est jamais fait prendre.

Penché vers Flannery, dont il envahissait l'espace personnel en impliquant clairement qu'il n'hésiterait pas à lui faire du mal si celui-ci le contrariait, Domino semblait parfaitement à l'aise. Peut-être que je gaspillais ses compétences en l'utilisant comme garde du corps et enquêteur. Malheureusement, je n'avais pas besoin de quelqu'un pour briser des rotules, et si j'avais eu besoin de quelqu'un, Nicky aurait fait l'affaire. Ou bien j'aurais pu m'en charger moi-même. J'essaie de ne jamais donner d'ordre que je ne serais pas prête à exécuter personnellement. Diriger par l'exemple et tout le bazar.

— On capte tous ta colère et ton inquiétude pour Nathaniel, me dit Nicky à voix basse. Il faut que tu te calmes.

Je pris une grande inspiration et la relâchai lentement, en comptant les secondes. Mon inquiétude pour Nathaniel était à la base de tout. La peur mène très souvent à la colère. Mais je me contrôlais plus facilement à présent. Je pouvais faire mieux que ça. Alors je respirai profondément et je comptai.

Je dus fermer les yeux avec la main de Nathaniel toujours dans la mienne et la fermeté du bras de Nicky en travers de nos épaules à tous les deux. Cela ne m'aida pas des masses. Je lâchai la main de Nathaniel et m'avançai pour me décoller du bras de Nicky, m'efforçant

de trouver un juste équilibre métaphysique. Je devais atteindre mon centre de quiétude indépendamment de qui que ce soit, ce qui était beaucoup plus difficile que ça n'en avait l'air avec tous mes animaux à appeler autour de moi.

J'ouvris les yeux lentement et pus regarder Flannery sans peur et sans colère – sans rien ressentir du tout, ou presque. Une fois, j'ai dit à Marianne, mon mentor métaphysique, que le calme induit par la méditation est similaire à celui que j'éprouve avant de tirer sur quelqu'un. Ça ne lui a pas beaucoup plu, mais du point de vue émotionnel un calme en vaut un autre. Les sociopathes doivent être parmi les gens les plus sereins de la planète.

Ethan et Domino s'étaient redressés, laissant de nouveau les coudées franches à Flannery.

— C'était intense, commenta Domino.

— En temps normal, je ne capte pas si bien tes émotions, ajouta Ethan.

— Toutes mes excuses.

— Nous, on te pardonnerait presque n'importe quoi, dit Domino. C'est notre hôte que tu dois convaincre.

Je plongeai mon regard dans celui de Flannery.

— Vous me pardonnez, ou je suis sur votre liste noire pour avoir laissé ma colère éclabousser tout le monde ?

— En tant que personne menacée, non, mais, en tant que pratiquant des arts occultes, j'ai trouvé ça fascinant.

— Je me considère donc comme à moitié pardonnée. Ce qui est probablement plus que je n'en mérite après ça. En principe, je me contrôle mieux.

— Le décalage horaire, c'est dur à encaisser.

— Vous aussi, vous avez plus de mal à contrôler vos pouvoirs quand vous voyagez à l'étranger ?

— Oui, mais, comme je dois convaincre les Fey*s* locaux de coopérer avec moi pour devenir potentiellement dangereux, ce n'est pas un gros problème. (Flannery jeta un coup d'œil aux deux tigres-garous qui l'encadraient). Vous m'auriez vraiment attaqué ici, devant témoins ?

— Je préfère qu'il n'y en ait pas, mais si Anita nous avait donné l'ordre, ouais, répondit Domino.

Ethan haussa les épaules.

— Vous avez l'air d'un type décent, mais c'est elle la patronne.

— Elle est bien plus que ça pour vous, lança une voix derrière nous.

Nous levâmes tous les yeux. Une vieille femme se tenait un mètre derrière Ethan. J'aurais juré qu'elle n'était pas là deux secondes plus tôt, et, comme la pièce était grande et pas franchement encombrée, je

l'aurais forcément vue approcher. Si elle avait été une vampire, j'aurais dit qu'elle avait roulé notre esprit, mais elle était tout sauf une morte-vivante.

En fait, il me semblait que je n'avais jamais rencontré quelqu'un qui irradiait autant la vie. Il m'était arrivé de ressentir ça quelquefois dans la forêt ou dans les montagnes, quand vous vous rendez compte à quel point tout est vivant autour de vous et que vous pouvez presque humer l'énergie de chaque insecte qui bourdonne, de chaque oiseau en vol, de chaque arbre aux feuilles agitées par le vent, de chaque rayon de soleil silencieux.

La nouvelle venue était encore plus petite que moi, légèrement voûtée sur une canne. Sa robe longue, qui touchait le sol, était imprimée de petites fleurs bleues sur un fond bleu plus clair. Un châle rouge qui avait l'air doux et tricoté à la main lui enveloppait la poitrine. Sa peau était brunie par les années passées dehors, si bien que son visage ridé me faisait penser à une noix – une noix joyeuse et souriante, avec des yeux bleu vif qui semblaient appartenir à quelqu'un de beaucoup plus jeune.

Elle se dirigea vers nous en s'appuyant lourdement sur sa canne en bois sombre, mais avec à peine une légère claudication. De toute évidence, ce qui lui était arrivé aux jambes remontait à un bail, parce qu'elle était devenue experte dans l'art de compenser.

Flannery se leva en souriant et se porta à sa rencontre.

— Tante Nim, dit-il en l'embrassant sur la joue.

La vieille femme rit, et, l'espace d'un instant, je crus entendre un chant d'oiseaux. Moi aussi, elle me donnait envie de sourire, mais je ne savais pas pourquoi, ce qui éveillait mes soupçons et annulait mon envie de sourire.

Flannery lui offrit son bras, qu'elle prit avec un nouveau rire gazouillant. Ça me faisait penser à un ruisseau traversant une forêt vierge dans laquelle chantaient des oiseaux, alors, pourquoi ne pouvais-je pas m'abandonner à cette sensation de bien-être ? Parce que c'était moi, et parce que je portais un insigne. J'étais là pour bosser, pour essayer de sauver des vies à Dublin. Je céderais à la magie euphorique de la gentille petite vieille une fois qu'on aurait accompli quelque chose. Et puis c'était de la magie que je ne comprenais pas, mais qui essayait de m'embrumer l'esprit, ce que je n'appréciais pas.

Domino et Ethan regardaient approcher la femme en luttant pour ne pas sourire.

— C'est bon, Anita, dit Dem.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

Il sourit.

— Je ne suis pas là juste parce que je suis beau gosse.

— Hein ? marmonnai-je, parce que sa réponse n'avait pas de sens pour moi.

Dem me tendit sa main libre sur la table. Je ne voulais pas compromettre la main dont je me servais pour tirer dans un bar inconnu d'une ville inconnue avec une magie inconnue qui se dirigeait vers moi. Pensais-je vraiment que j'allais devoir tirer pour nous sortir de là ? Non, mais… avoir les deux mains occupées là tout de suite ne m'aurait pas aidée à me détendre, bien au contraire. Je secouai la tête.

— T'importe-il donc si peu, Anita Blake ? lança la femme tandis que Flannery lui tirait une chaise et l'aidait à s'installer avec son châle et sa jupe longue.

— Le problème n'est pas là, répondis-je.

Flannery fit décaler Ethan d'une chaise pour pouvoir s'asseoir près de sa tante, qui se retrouva donc avec Nicky de l'autre côté. Si le lion-garou était troublé par notre nouvelle compagne de table, il n'en laissa rien paraître. Le bras passé en travers de nos épaules ne frémit même pas.

Tante Nim nous sourit, et ce fut comme si le soleil émergeait enfin de derrière les nuages omniprésents. Je me sentis comme une fleur obligée de se tourner vers elle. L'atmosphère du pub me parut soudain plus fraîche, plus facile à respirer. Les yeux de tante Nim, du même bleu vif qu'un ciel d'automne ou une fleur de maïs, surprenaient dans son visage tanné. Étaient-ils déjà de cette couleur quelques instants plus tôt ? Je les aurais forcément remarqués, même de loin. Je ne me souvenais plus.

Dem se leva et passa derrière Nathaniel et moi. Il posa une main incroyablement chaude sur ma joue. Je voulus lui dire de se rasseoir, parce que, si agréable que ce fût, ce n'était pas approprié à un entretien professionnel, mais il toucha aussi la joue de Nathaniel, et ce fut comme s'il avait inséré une clé dans notre serrure avec le contact de ses mains presque fiévreuses sur notre peau. Soudain, les choses nous apparurent sous un autre jour.

À présent, les yeux de tante Nim n'étaient plus bleu vif comme les fleurs de maïs, mais gris comme des nuages de pluie. Son visage, en revanche, restait le même, comme si les rides de l'âge et la teinte recuite de sa peau ne l'ennuyaient pas suffisamment pour qu'elle consacre une illusion à les dissimuler – ce qui me plaisait bien. Il se pouvait aussi qu'elle n'ait pas assez de magie pour modifier complètement son apparence, mais j'espérais que la première hypothèse était la bonne. Elle semblait plus lasse, moins débordante de soleil et de chants d'oiseaux.

— Que faites-vous, Devereux ? interrogea Flannery.

Dem se pencha vers nous et chuchota :

— Souvenez-vous que vous avez de la magie, vous aussi.

Et maintenant qu'il me touchait, oui, je m'en souvenais, et je sentais davantage Nathaniel par nos mains entrelacées. C'était comme si quelque chose dans la magie de tante Nim assourdissait la nôtre. Pourquoi fonctionnait-elle ainsi ? Je ne voyais pas comment poser la question à Flannery sans trahir ce qui se passait – et si c'était accidentel, je ne voulais pas donner des idées à sa tante.

Je regardai Domino et Ethan de l'autre côté de la table, essayant de jauger combien ils étaient affectés par tante Nim sans Dem pour les protéger. J'aurais pu le leur demander, mais, là encore, ça aurait été trop révélateur ; aussi je me contentai de baisser légèrement mes boucliers pour empêcher que leurs émotions ne m'envahissent.

Maintenant que Dem me touchait, je sentais que je dressais entre moi et les deux tigres-garous des murs bien plus hauts et plus épais qu'entre moi et Nathaniel, ou même moi et Dem. Je ne comprenais pas pourquoi le contact de notre Démon me faisait soudain prendre conscience de ça, mais le fait était que, jusque-là, je n'avais pas voulu me rendre compte que je les traitais différemment.

Je rangeai l'information dans un coin de ma tête pour y revenir plus tard, parce que pour l'instant nous avions d'autres problèmes. Oui, je sais que je gère une grande partie de ma vie comme ça, une urgence après l'autre, pour ne pas avoir à creuser trop profondément les trucs qui me gênent. Je travaille là-dessus en thérapie.

Domino et Ethan sursautèrent tous les deux comme si je les avais touchés pour de bon et qu'ils ne s'étaient pas rendu compte que je me tenais derrière eux. Domino secoua la tête comme pour s'éclaircir les tympans après une détonation. Ethan fut parcouru par un frisson qui commença au sommet de son crâne et disparut sous la table. Ils me jetèrent un bref coup d'œil avant de reporter leur attention sur la menace potentielle assise face à nous.

Tante Nim plissa les yeux. A présent, je n'avais plus l'impression d'être une fleur tournée vers le soleil, mais plutôt une fleur prisonnière d'un champ de glace. Ça ne lui plaisait pas que nous ayons vu à travers ses illusions.

— Celui-ci t'a échappé, neveu, dit-elle d'une voix aussi froide que sa nouvelle attitude et dépourvue du moindre gazouillis.

— Je t'ai dit ce qu'il était, ce qu'ils étaient tous.

— Tu m'as dit que c'était un tigre sous forme humaine, un tigre doré, mais tu ne m'as pas dit que c'était un sorcier.

— On m'a déjà traité de beaucoup de choses, mais jamais de sorcier, tenta de plaisanter Dem face à la mine désapprobatrice de la vieille femme.

— Dem… Devereux n'est pas un sorcier, dis-je.

— Si tu le crois, alors tu ignores sa valeur, Anita.

— Peut-être n'avons-nous pas la même définition de ce qu'est un

sorcier.

— Que vois-tu quand tu me regardes, Devereux ? interrogea Nim.

— Ce qu'il y a à voir, répondit Dem en souriant.

Il nous caressa la joue en un geste rassurant – mais qui se voulait rassurant pour qui : pour lui ou pour nous ? me demandai-je. Je levai ma main pour toucher la sienne. C'était un geste doux et aimant – contrairement à ce que je lançai dans la foulée :

— Qu'importe ce qu'il voit ou pas ? Je croyais que nous étions là pour discuter de votre problème de vampires et de la raison pour laquelle la métaphysique millénaire a changé à Dublin.

Nim se redressa légèrement et prit appui sur sa canne pour se pencher vers moi. Elle portait des gants de dentelle noire, donc je ne pouvais pas voir si ses mains étaient raccord avec son visage. Je n'avais encore jamais vu personne porter de gants comme ceux-là sinon dans des films historiques.

— Que veux-tu dire par « mon problème de vampires », Anita ?

— Je veux dire, le problème de vampires de Dublin. Puisque vous vivez ici, c'est aussi le vôtre, non ?

Etait-ce mon imagination qui me jouait des tours, ou se détendit-elle légèrement lorsque je répondis ça ? Qu'est-ce qui l'avait mise sur la défensive dans ma formulation initiale ? Je notai mentalement de demander plus tard à mes hommes s'ils avaient la moindre idée sur la question. Je voyais bien que ça l'avait perturbée, mais je ne comprenais pas pourquoi.

— Je faisais partie de cet endroit avant que les humains ne le nomment Bassin Noir.

— C'est la signification de Dublin à la base, Bassin Noir, précisa Flannery.

— Alors, savez-vous pourquoi les vampires se relèvent soudain en nombre dans le coin ?

Nim posa les deux mains sur le pommeau de sa canne, fléchissant les doigts autour du bois usé. Ses yeux gris s'assombrirent, prenant la teinte charbon du ciel avant une tempête.

— À cause de la magie de mort.

— C'est l'une des raisons pour lesquelles nous ne voulions pas d'une autre nécromancienne ici, ajouta Flannery.

— Donc, vous pensez qu'un nécromancien est responsable de cette épidémie de vampires ? insistai-je.

Tante Nim tourna vers moi ses yeux couleur d'orage. Instinctivement, je redressai les épaules, pressai la main de Nathaniel un peu plus fort et plaquai celle de Dem un peu plus étroitement contre ma joue. Le tigre-garou réagit en me caressant la mâchoire, ce qui était très agréable, mais également un peu trop démonstratif pour une réunion vaguement en rapport avec le travail de la police.

Pourtant, je ne lui demandai pas de cesser de me toucher, parce que ça m'aidait à garder les idées claires.

— Si ce n'est pas de la véritable nécromancie, c'est un type de vampire que nous n'avions encore jamais vu. Comme si la personne à l'origine de ces troubles buvait bien davantage que du sang – comme si elle buvait la vie, la magie de la terre même de Dublin.

Tante Nim avait une expression funeste. La férocité de son regard se serait probablement dissimulée derrière des rayons de soleil et des chants d'oiseaux si Dem ne nous avait pas touchés. Elle ne ressemblait plus du tout à une gentille grand-mère à présent, mais à un prédateur, une créature qui n'hésiterait pas à vous faire du mal. Le gris charbon de ses yeux avait presque viré au noir sous l'effet de la colère, de la peur ou d'une autre émotion que je ne comprenais pas.

— Je suis une nécromancienne, et très intime avec les vampires, mais je n'en connais aucun qui pourrait faire ce que vous décrivez.

— Celle qui était la maîtresse d'Irlande avant de perdre le contrôle est capable de se nourrir de peur.

Je hochai la tête.

— Ouais, j'ai rencontré d'autres vampires qui possédaient ce pouvoir, mais aucun d'aussi doué qu'elle autrefois.

— Vous êtes certaine quelle s'est affaiblie ? Pourquoi ne pourrait-elle pas être responsable de l'apparition de tous ces nouveaux vampires ? s'enquit Nathaniel.

C'était un peu bizarre de l'entendre poser des questions d'enquêteur, mais, comme c'était de bonnes questions, j'attendais que quelqu'un leur apporte de bonnes réponses.

— Moroven n'a jamais été une nécromancienne. Ce n'est pas en ça que consiste sa magie.

— Vous la connaissiez avant qu'elle ne devienne une vampire ? demandai-je.

— Oui, et elle n'a jamais été une nécromancienne. Une créature effrayante à sa façon, oui, mais elle n'a jamais possédé le moindre pouvoir sur les morts.

— Qu'est-ce qui la rendait effrayante à sa façon ?

— Tu sais que c'est une guenaude qui se nourrit de peur.

— Oui, mais c'est un pouvoir qu'elle a acquis après être devenue une vampire.

— Non, elle a toujours été capable de se nourrir de cauchemars et de terreur.

— Vraiment ? m'étonnai-je. Je n'ai jamais connu personne qui puisse faire ça avant d'être devenu un Maître vampire.

— Guenaude, c'est bien le nom que tu donnes à ceux qui étaient humains autrefois et qui peuvent se nourrir de peur une fois devenus vampires ?

— Oui.

— Dans ce cas, elle est plus que ça, et nous devons ajouter de nouveaux qualificatifs à ses pouvoirs. Elle peut provoquer la terreur chez les autres afin de s'en nourrir.

— Damian l'a vue faire des choses terribles, rapporta Nathaniel. N'importe qui aurait peur après ça.

La vieille femme secoua la tête.

— Non, Graison, je ne veux pas dire qu'elle effrayait les gens en les torturant puis se nourrissait de leurs émotions. Je veux dire qu'elle pouvait susciter la peur chez quelqu'un d'un simple contact – et parfois même pas ça – pour s'en nourrir.

— Donc, la peur qu'elle inspire à Damian ne vient pas juste de ses souvenirs d'elle ?

— Non. De son vivant, déjà, Moroven était une *mara*, un cauchemar, capable de créer la peur pour pouvoir s'en repaître.

— Attendez. Vous voulez dire qu'elle pouvait se nourrir des gens dans leurs rêves, et pas juste quand ils étaient réveillés ?

— Au début, elle se nourrissait de cauchemars existants ; elle les dérobait aux dormeurs, les débarrassait de leurs terreurs nocturnes, mais, au fil de sa longue existence, elle a fait de son don quelque chose de beaucoup moins miséricordieux. Quand il n'y avait pas assez de cauchemars, elle pénétrait le sommeil des gens et leur en donnait afin de s'en nourrir.

— Donc, à la base, c'était une sorte de gardienne des songes qui aidait les gens à avoir un sommeil plus paisible ?

— À la base, oui.

— Les autorités locales ont déjà eu affaire à quelques guenaudes, ajouta Flannery. Des gens qui se nourrissaient de mauvais rêves. Mais plus ils s'en nourrissaient, plus les rêves empiraient, et ils finissaient par aspirer la vie des dormeurs à travers leurs cauchemars.

— Vous avez beaucoup de gens si doués que ça pour se nourrir de rêves ? demandai-je.

— Ici, c'est assez commun pour être classifié comme une capacité psychique.

— Pas magique ?

— Non, parce qu'on peut la bloquer avec les médicaments modernes. Quand tante Nim m'a prévenue que le Maître vampire d'Irlande était une sorte de guenaude, j'ai passé en revue les dossiers des autres cas. Dans la plupart d'entre eux, les individus manifestant ce pouvoir disent qu'ils ne le font pas exprès. C'est comme s'ils étaient somnambules, sauf qu'ils marchent à travers les rêves d'autres gens.

— Vous voulez dire que si les neuroleptiques et les anxiolytiques modernes peuvent bloquer les pouvoirs de quelqu'un, ceux-ci sont classifiés comme capacités psychiques en Irlande, alors que, si les

médicaments ne fonctionnent pas, ils sont classifiés comme capacités magiques ?

— C'est l'une des distinctions que nous faisons entre les deux, oui, confirma Flannery. Vous ne procédez pas ainsi en Amérique ?

— Non, nous ne donnons pas ce genre de médicaments aux gens à moins qu'ils ne soient réellement psychotiques ou dépressifs.

— Alors, comment arrêtez-vous ceux qui utilisent leurs capacités pour faire du mal ?

— Si nous pouvons prouver que quelqu'un a délibérément utilisé sa magie pour nuire à autrui, c'est la prison ou la peine capitale.

L'expression de Flannery dit très clairement ce qu'il pensait de notre idée de la justice.

— C'est barbare, lâcha-t-il.

— Vos guenaudes peuvent-elles drainer leurs victimes à mort ?

— Oui, mais en général nous les repérons avant que ça en arrive là.

— Si elles ont déjà tué quelqu'un, que faites-vous d'elles ? Comment protégez-vous les citoyens respectueux des lois ?

— En leur administrant le traitement approprié jusqu'à ce qu'elles ne constituent plus un danger pour autrui.

— Quelle quantité de médicaments devez-vous leur faire prendre avant de pouvoir les considérer comme inoffensives ? interrogea Nathaniel.

Flannery baissa les yeux et les releva, mais eut du mal à soutenir le regard de Nathaniel. Peut-être parce que je fixais le regard sur lui moi aussi, ou peut-être à cause de l'innocence dans les yeux du léopard-garou. Nathaniel a une foi presque enfantine dans le bien ; ça ne veut pas dire qu'il pense que les gens vont toujours agir pour le mieux, mais qu'il vous donne envie de vous montrer à la hauteur de ses idéaux.

— Vas-y, neveu, réponds-lui.

Flannery tourna un regard mécontent vers tante Nim.

— Le dosage est calculé pour les rendre inoffensifs pour autrui.

— Vous esquivez la question, remarquai-je.

— Vous pensez honnêtement que c'est mieux de les tuer ?

— Que de les droguer jusqu'à les plonger dans le coma, ou de leur faire frire le cerveau jusqu'à ce qu'il cesse de fonctionner ? Oui, je pense que la mort peut être préférable.

— Autrefois, nous n'avions pas peur de tuer lorsque c'était nécessaire, affirma Nim.

Flannery fronça les sourcils.

— Trop de sang a été versé ici au fil des ans. Ça suffit.

— Si vous donniez le choix aux guenaudes entre vos médicaments et une mort propre, beaucoup d'entre elles choisiraient la seconde

option. En avez-vous conscience, Flannery ?

— Je ne peux pas le savoir, et vous non plus.

— Tu le sais jusque dans ta moelle, neveu, sans quoi, tu ne serais pas en colère contre nous, répliqua tante Nim.

— Si vous saviez que c'était une guenaude, pourquoi ne lui avez-vous pas appliqué les peines prévues par vos lois ? demandai-je.

— A notre connaissance, elle n'a jamais tué personne, donc elle ne tombe pas sous le coup de nos lois, répondit Flannery.

— Étiez-vous seulement au courant de son existence ?

— Vous me demandez si je savais qu'il y avait des vampires ici, et que je n'en ai parlé à personne ?

— Je vous demande ce que je veux savoir.

— J'ignorais son existence. J'ignorais qu'il y avait des vampires en Irlande jusqu'à ce que vous le disiez aux autres agents. Ils m'en ont parlé, et j'ai posé la question à tante Nim, qui m'a enfin dit la vérité.

— Je ne t'ai jamais rien caché, neveu, répliqua la vieille femme. Tu ne m'avais jamais demandé s'il y avait des vampires en Irlande.

— Pendant des semaines, tu m'as écouté parler des vampires et du fait qu'il n'y en avait jamais eu ici, et tu n'as rien dit.

— Tu as de la chance d'être vraiment mon neveu, sans quoi cette accusation pourrait te priver de ta magie au moment où tu en auras le plus besoin.

— C'est une menace, tante Nim ?

— C'est la vérité, neveu.

— Nolan sait-il que vous êtes en partie Fey ? interrogeai-je.

— Oui, répondit Flannery.

— Mais le reste de l'équipe l'ignore, pas vrai ?

— Les autres marshals avec qui vous travaillez connaissent-ils tous vos secrets, Blake ?

Nous nous regardâmes un long moment, et je finis par secouer la tête.

— Dans ce cas, je vous demande de garder le mien.

— Je suis honorée que vous nous fassiez suffisamment confiance pour nous l'avoir révélé.

— Tante Nim m'a dit que vous deviez savoir. Elle est comme la plupart des Fey*s* : elle gardera un secret tant qu'elle ne voudra pas le partager, mais si elle dit qu'il faut faire quelque chose, généralement, c'est important.

— J'avais besoin de te voir, Anita. De vous voir, toi et tes... hommes.

Ça ne me plaisait pas des masses qu'elle ait buté sur le dernier mot, mais je laissai filer. Je n'allais pas chercher la petite bête, parce que je ne pouvais être certaine du mot qu'elle avait failli employer à la place. Par ailleurs, j'avais encore quelques secrets vis-à-vis de Flannery

et de tous les flics avec lesquels je bossais, à l'exception peut-être d'Edward. S'il ignore encore des choses sur moi, ça ne doit rien être de bien grave.

— Pourquoi c'était important de nous voir ?

— Tu as senti la colère quand tu es entrée dans notre pub.

— Ouais.

— Maintenant, regarde autour de toi et sens de nouveau.

C'était une drôle d'instruction, mais j'obtempérai et balayai la salle du regard en essayant de percevoir l'hostilité ambiante. Elle avait disparu. Les gens attablés dans la salle étaient plus détendus ; deux ou trois d'entre eux me sourirent même. Je hochai la tête et leur rendis leur sourire parce que nous étions là pour obtenir des informations. Les gens sont plus susceptibles de vous en fournir s'ils vous trouvent sympa, ou, du moins, s'ils ne vous trouvent pas antipathique. Un sourire, ça aide beaucoup de ce point de vue.

Tante Nim interpella l'un des hommes. Il s'approcha de nous, son chapeau dans les mains. Il avait des cheveux foncés, presque noirs, des yeux bruns et une peau qui aurait bronzé si elle en avait eu l'occasion. Il ressemblait beaucoup à Flannery et à Mort, même si ses cheveux lui arrivaient aux épaules contrairement aux leurs.

— Voici Slane. Il pourra t'apporter des messages ou de l'aide de ma part.

L'homme sourit et fit un petit signe de tête. Ses cheveux se balancèrent en avant, et j'aperçus quelque chose dessous. Je clignai des yeux et ne dis rien parce que, un, je n'étais pas sûre de moi, et, deux, la forme de ses oreilles, ce n'était pas mes oignons. Nous avons tous nos petites imperfections physiques. Et mon père ne m'a pas appris à tendre un doigt vers les gens en disant : « Vous avez des oreilles de chien ».

— C'est bon, lança-t-il avec l'accent le plus épais que j'avais entendu jusque-là. Tante Nim dit qu'on peut vous faire confiance.

Du moins, il me sembla que c'était ce qu'il avait dit. Je demanderais à Flannery plus tard.

Rabattant ses cheveux sur un côté, il nous montra ses oreilles qui étaient bien longues et soyeuses, brunes et blanches comme celles d'un beagle, mais pendantes comme celles d'un coonhound ou d'un basset.

— Chouette, commentai-je.

Slane prit un air interloqué.

— Euh… non. Chien, plutôt.

— Je voulais dire que je trouvais ça cool. Elles ont l'air douces, tentai-je d'expliquer maladroitement.

L'argot se traduit mal d'une langue ou d'un pays à un autre. Il faudrait que je me souvienne qu'on ne disait pas « chouette » ici. La plupart des jeunes ne l'employaient déjà plus chez nous.

Le sourire de Slane s'élargit. Il appréciait le compliment.

— C'est pour ça que je garde mon chapeau à l'intérieur la plupart du temps. Ça aide à maintenir mes cheveux par-dessus, parce que la plupart des femmes ne les trouvent pas… chouettes.

— Tant pis pour elles, dis-je.

Et, face à sa mine étonnée, j'ajoutai :

— Si elles ne comprennent pas que les différences sont intéressantes plutôt que honteuses, ce sont elles qui perdent quelque chose en renonçant à vous connaître à cause de ça.

Ouais, j'avais creusé un trou, mais je faisais de gros efforts pour m'en extraire au lieu de m'enfoncer davantage.

— Une pensée louable, commenta Nim, mais vous n'êtes pas plus humaine que certains de mes descendants, donc il est normal que vous ayez l'esprit plus ouvert que la plupart des gens.

— Merc…

— Non, coupa très vite Flannery. Ne dites pas ça à ma tante, ni à aucun autre Fey d'un certain âge. C'est une insulte.

— D'accord, je tâcherai de m'en souvenir.

Nim rabattit suffisamment son châle en arrière pour révéler ses cheveux auburn foncé, presque de la même couleur que ceux de Nathaniel.

— Tu pourrais être un de mes issus, Nathaniel.

— Un de vos issus ? répéta l'intéressé. Vous voulez dire, un de vos descendants ?

— Oui.

— Je ne sais pas grand-chose de ma famille. J'ignore si j'ai des ancêtres irlandais.

— Tu es orphelin ?

— Quelque chose comme ça, répondit-il en pressant ma main.

Dem lui caressa le visage et le cou – il sentait que Nathaniel en avait besoin. Je n'avais pas pensé que ça pouvait le tracasser de ne pas connaître ses aïeux.

— Beaucoup d'entre nous ne savent pas grand-chose sur leur famille, déclara Domino.

— Toi et Ethan, vous pourriez passer pour des Fey*s* ici, avec vos yeux et vos cheveux, car la plupart d'entre nous ont des caractéristiques physiques qui les distinguent des humains, mais votre énergie n'est pas la nôtre. (Nim tendit un doigt ganté de noir vers Nathaniel). Alors que, lui, il nous ressemble.

— Je ne sais honnêtement pas si j'ai du sang irlandais.

— Ces yeux pourraient être notre marque.

— Vous, vous recevez des yeux comme ça, et moi, je reçois des oreilles de chien, dit Slane en souriant, si bien que je ne pus déterminer s'il se plaignait ou s'il se contentait de faire une remarque.

— Je voudrais en découvrir plus au sujet de ma famille, dit Nathaniel, mais nous sommes venus découvrir ce que vous saviez sur les vampires et la magie abîmée de Dublin.

— Vous ne savez pas d'où ça vient, pas vrai ? devinai-je.

— Je déteste l'admettre, mais non.

— Cette rencontre, c'était surtout pour qu'ils puissent vous voir et sentir votre magie à tous, précisa Flannery.

— Et c'était intéressant, mais si vous saviez qu'ils ne pouvaient pas nous aider à résoudre l'enquête n'était-ce pas un gaspillage de lumière du jour ? insinuai-je.

— La plupart de mes semblables ne voulaient pas d'une nécromancienne en Irlande, surtout une nécromancienne sur le point d'épouser un vampire, répondit Nim. Ils ne pensaient pas que vous nous aideriez. Nous craignions tous que vous n'aggraviez la situation, mais mon neveu a dit qu'il vous amènerait ici s'il pensait que votre pouvoir était une magie positive et non négative.

— Cousin a dit que vous aviez l'énergie de la vie et de la fertilité, pas celle de la mort, ajouta Slane.

— Je fais de mon mieux, mais je relève bel et bien les morts. Je ne cacherai pas que je suis une nécromancienne.

— J'ai vu sur YouTube ce que vous avez fait dans le Colorado l'an dernier. Vous êtes de l'étoffe des légendes, mademoiselle Blake.

— Je ne sais jamais quoi répondre quand les gens emploient ce genre de mot.

— C'est juste la vérité. Accepte-le, et cesse d'être gênée par ça, me conseilla Nim.

— J'essaierai.

Elle sourit.

— Puisque nous ne pouvons pas t'aider, nous allons te laisser partir afin que tu ne gaspilles pas toute la lumière du jour, car je crains pour notre ville une fois que la nuit tombera.

J'acquiesçai.

— Moi aussi.

La vieille femme se leva. Slane et Flannery se précipitèrent pour l'aider. J'ignorais si c'était une marque de respect ou si elle en avait vraiment besoin, mais Nicky se leva à son tour comme pour lui donner un coup de main, et nous fîmes tous pareil, même si je pris la main de Dem dans la mienne et gardai celle de Nathaniel dans l'autre. Sur ce coup-là, mon flingue ne m'aiderait pas autant que le mystérieux pouvoir de Dem. En privé, je lui demanderais ce qu'il avait fait exactement, et comment il avait su qu'il devait le faire, mais pas maintenant.

Tante Nim s'appuya plus lourdement sur sa canne que lorsqu'elle était arrivée, et je compris qu'une partie de son glamour avait servi à

lui donner sa démarche fluide. Maintenant, je voyais combien elle avait besoin de cette canne. Quand elle s'emmêla dans sa propre jupe, j'aperçus ses pieds. Une chaussure noire traditionnelle et un sabot noir fendu au milieu comme celui d'une chèvre. Pas étonnant qu'elle ait besoin d'une canne.

Je la regardai s'éloigner, flanquée de Slane. Flannery nous entraîna vers la porte. Je ne pus m'empêcher de le scruter plus attentivement. Il avait l'air d'un humain normal, mais Nim avait dit que tous les Fey*s* portaient une marque. Pour la première fois, je me demandai ce qu'un homme planquait sous ses fringues sans que ça n'ait rien de sexuel.

CHAPITRE 49

La tante de Flannery le rappela pour lui dire quelques mots en particulier. Il nous fit signe de retourner à la voiture et de l'attendre là-bas – ce qui me convenait très bien, car ça nous permettrait de parler en privé nous aussi.

— Qu'est-ce que tu as fait là-dedans, Devereux ? lança Nicky derrière nous. Je tenais une des mains de Nathaniel, et Dem tenait l'autre. De front, nous occupions toute la largeur du trottoir et débordions même un peu. Le monde n'est pas conçu pour marcher par trois ; par deux, c'est déjà difficile dans certaines rues. On nous jetait des regards que nous aurions pu éviter si je m'étais mise au milieu, mais les deux hommes étaient amants, donc tant pis.

— Qu'est-ce que tu as fait pour qu'elle te traite de sorcier ? ajouta Domino.

Dem rit.

— J'ai prêté un peu de pouvoir et de clairvoyance à Anita et Nathaniel, c'est tout.

— Mais comment as-tu fait ? demanda Ethan.

Dem lui jeta un coup d'œil.

— On m'a entraîné à le faire depuis la naissance, comme tous les tigres de mon clan.

— Mais entraîné à faire quoi, exactement ? insista Ethan.

— À être ce que mon Maître aurait besoin que je sois.

— Nous le savons, acquiesçai-je. Mais que viens-tu de faire dans ce pub ?

Dem me dévisagea très sérieusement.

— De beaucoup de façons, j'ai été formé comme pour devenir un Arlequin. Ils ne pourraient pas être les espions et les exécuteurs de toute la communauté vampirique s'ils ne parvenaient pas à se barricader contre les capacités psychiques d'autrui.

— Les Arlequin sont soit des Maîtres vampires, soit leurs animaux à appeler, protégés par le pouvoir de leur Maître. Mais ton Maître, c'est moi, et je me suis fait avoir. Comment as-tu pu nous libérer de ses illusions ?

— As-tu vu au travers dès le départ ? interrogea Nicky.

— Oui.

— Comment ?

Dem parut réfléchir en marchant. Nous approchions d'un lampadaire, et nous devions décider qui lâcherait qui pour ne pas rentrer dedans. Dem lâcha la main de Nathaniel et fit un écart, descendant sur la chaussée pavée de briques avant de nous rejoindre

sur le trottoir.

— Est-ce que vous comprendriez si je vous disais que nous avons tous été élevés pour devenir une sorte de talisman vivant ?

— Ta phrase est grammaticalement correcte, et tous les mots sont en anglais, mais son sens m'échappe quand même, avouai-je.

— Jake l'expliquerait sans doute mieux que moi, mais, de temps en temps, on utilisait la magie sur nous quand nous étions bébés. Pour nous… forger. Nous sommes tous capables de voir au travers des illusions et d'autres formes de magie mieux que quiconque hormis un véritable adepte des arts mystiques. Nous pouvons servir de familier pour augmenter les pouvoirs de notre Maître quand il ou elle manipule ou combat des énergies magiques.

— Nous pouvons tous servir de familiers à Anita et renforcer ses pouvoirs, déclara Nicky.

— Vraiment ? lança Ethan.

— Première nouvelle, ajouta Domino.

— C'est déjà arrivé avec moi, Micah et Nathaniel, et sans doute avec un des vampires qui a quitté St. Louis depuis.

— Requiem, acquiesçai-je. Il est possible que n'importe quel mort-vivant puisse renforcer mes pouvoirs, ou que ce soit juste ceux qui sont liés par le sang à Jean-Claude et à moi.

— Je l'ignorais, avoua Dem. Ça te donne plus de choix.

— Donc, tu es quasiment immunisé contre certains types de magie ? m'enquis-je.

— Ouais. Si tu veux plus de détails sur la manière dont ça fonctionne, demande à Jake et Kaazim.

— Est-ce que n'importe lequel d'entre nous pourrait le faire avec un peu d'entraînement ? interrogea Domino.

— Je crois que ça ne marche qu'avec les tigres dorés.

— Et moi, alors, je pourrais le faire ? voulut savoir Ethan.

— Tu es partiellement doré, donc peut-être. Demande à Jake. Mais il se peut qu'il faille commencer tout bébé, comme nous.

— Et si c'était quelqu'un de fou et de maléfique qui avait gagné, comme le vampire au pouvoir semblable à celui de l'Amoureux de la Mort que nous avons vaincu l'an dernier dans le Colorado ? L'aurais-tu servi lui aussi, de la même façon que tu me sers ?

Dem me gratifia d'un très beau sourire.

— Je ne crois pas que j'étais son genre.

— C'est une question sérieuse.

Son sourire s'évanouit, laissant son visage plus solennel que je ne l'avais jamais vu.

— Nous avons été élevés pour servir quiconque tuerait la Mère de Toutes Ténèbres et deviendrait le nouveau Roi des tigres. On nous a formés à servir toutes les lignées vampiriques, donc, au final,

j'imagine que la réponse est oui.

Nathaniel s'arrêta et se tourna pour lever les yeux vers Dem.

— L'Amoureux de la Mort gagnait du pouvoir en provoquant des décès par la violence ou la maladie. Le seul moyen pour lui de devenir assez fort pour régner aurait été de massacrer des gens constamment. Tu l'aurais vraiment aidé à faire ça ?

— Je ne crois pas que j'aurais pu, mais j'ai des cousins qui en auraient été capables et qui l'auraient peut-être fait. Jake nous passait littéralement en revue comme une portée de chiots ou de chatons, et, à intervalles réguliers, il formait des groupes plus réduits qui se concentraient sur l'acquisition de telle ou telle compétence. Orgueil, Envie et moi étions dans le groupe le plus tourné vers la lignée de Belle Morte ; c'est une des raisons pour lesquelles on nous a offerts à Jean-Claude et à toi.

— Qui était dans le groupe dédié à l'Amoureux de la Mort ? demandai-je.

— Peu importe, Anita. Il est mort. Plus personne n'est obligé de le servir.

— Tu ne veux pas me dire parce que tu as peur que j'en tienne rigueur aux tigres dorés qui l'auraient aidé.

— Je *sais* que tu leur en tiendrais rigueur. Je le sens, même avec Nathaniel entre nous.

Je soupirai et expirai lentement.

— C'est vraiment le décalage horaire qui me rend si émotive ?

— Tu as besoin de manger quelque chose et de dormir deux ou trois heures à l'hôtel. Ensuite, il faudra qu'on fasse quelque chose dehors à la lumière du jour, déclara Nicky.

— Est-ce que ça m'empêchera de perdre le contrôle de cette façon ?

— Le sommeil, ça aide tout le monde.

— Pourquoi la lumière du jour ? interrogea Nathaniel.

— Parce que plus tu t'y exposes dans le fuseau horaire où tu te trouves, plus vite tu t'ajustes à l'heure locale.

— D'accord. Retournons à la voiture et allons manger ou faire la sieste. J'ai besoin de redevenir moi-même.

— La nécromancie ne fonctionne pas ici comme dans le reste du monde, d'après ce qu'on n'arrête pas de nous dire. Se peut-il que ça t'affecte en plus du décalage horaire ? suggéra Nathaniel.

Je le dévisageai.

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Excellente remarque, approuva Ethan.

— Nous ne savons toujours pas si ma nécromancie fonctionnera tout court en Irlande.

— Nous ne le découvrirons pas avant la tombée de la nuit, dit

Nicky.

— Et d'ici là on sera plongés jusqu'au cou dans les vampires nouveau-nés, grognai-je.

— Ouais.

— Tu devrais essayer de relever un zombie pendant que tu es à Dublin, juste au cas où, dit Nathaniel.

— Au cas où quoi ?

— Pour voir si tu peux relever un autre genre de mort-vivant si jamais on a besoin d'aide.

— Tu veux que des zombies nous aident à combattre les nouveaux vampires ?

— Pourquoi pas ?

— Si les Irlandais ne savent déjà pas quoi faire avec des vampires, ils sauront encore moins quoi faire avec des zombies.

— Il suffira de les renvoyer dans leur tombe.

— À supposer que j'arrive à les relever en premier lieu.

— Je pense que ce serait une bonne idée de déterminer dans quelle mesure ta nécromancie fonctionne ou pas dans ce pays.

— Nathaniel, on ne va pas déclencher une guerre vampires contre zombies dans les rues de Dublin !

— Je n'ai pas dit ça. Je dis juste que ce serait bon de connaître nos ressources exactes.

— Tu veux dire, faire l'inventaire de notre arsenal, suggéra Nicky.

— Oui, acquiesça Nathaniel.

— Ça me plaît.

— Moi pas. Je ne relève pas les zombies sans une bonne raison, et voir si j'en suis capable n'est pas une raison suffisante, protestai-je.

— Sieste, bouffe, lumière, et ensuite on verra comment tu te sens, dit Nicky.

— Je ne vais pas relever un zombie juste pour voir si je peux le faire en Irlande.

— Il nous reste des heures avant la tombée de la nuit, Anita. On en reparlera plus tard.

— Non, dis-je très fermement.

Nicky se pencha vers moi et chuchota :

— Tu veux savoir si tu en es capable. Tu veux savoir si tu peux être la première nécromancienne qui relèvera des morts en Irlande. Je le sens, Anita.

Qu'est-ce que je pouvais bien répondre à ça ? Non, je ne voulais pas relever les morts, et je m'efforce de ne jamais créer de zombie sans une bonne raison. Pour répondre à des questions historiques, oui, pour désigner le bon testamentaire ou témoigner devant un tribunal, oui, mais juste pour voir si j'en étais capable… ça ne me paraissait pas une raison suffisante.

Pourtant, Nicky voyait juste : une partie de moi voulait savoir si j'arriverais à faire ce qui était prétendument impossible. Mon ego voulait savoir si j'étais assez légendaire pour relever des zombies en Irlande. Mais allais-je lui céder ? Non. Sérieusement. Il n'était pas question que je relève des zombies en Irlande. J'étais venue résoudre le problème de vampires, pas créer un second problème à base de morts-vivants. Non, je n'allais pas le faire. Mais une partie de moi se demandait quand même si j'aurais pu.

CHAPITRE 50

Alors que nous tournions au coin de la rue et arrivions enfin en vue de notre véhicule, Nathaniel balança ma main dans la sienne et dit :

— Je veux bien te croire quand tu affirmes qu'Edward est doué pour les missions sous couverture, mais ouah !

Au bout de la rue pavée de briques, Edward et Nolan attendaient près du van. Edward était adossé à la carrosserie, son chapeau de cow-boy crème baissé sur son nez comme s'il faisait la sieste, une jambe repliée et la semelle de sa santiag noire calée contre le flanc du véhicule, sa veste de marshal ouverte laissant apercevoir sa chemise blanche. En temps normal, il porte un pantalon tactique et des bottes conçues pour toute mission sur le terrain qui n'implique pas de monter à cheval, mais là, à l'exception de la veste, il avait l'air de sortir d'une audition pour un western.

— Il *est* sous couverture, répondis-je. Il se fait passer pour ce bon vieux Ted Forrester.

— Il se présente de la façon dont la plupart des étrangers imaginent les Américains : comme des cow-boys, ajouta Nicky. Le fait qu'il colle au stéréotype les empêchera de gratter la surface pour essayer de voir la réalité en dessous.

Nathaniel nous dévisagea tour à tour.

— Donc, vous dites qu'il se cache en ne se cachant pas ?

— Quelque chose comme ça, acquiesçai-je.

Nolan contourna le véhicule. Il était tout en noir. Il avait renoncé à sa tenue de combat intégrale comme on le lui avait fortement suggéré, mais il portait toujours un pantalon tactique, des bottes et un coupe-vent noir, et il avait toujours l'air atrocement militaire. Un peu à cause de son choix de vêtements civils, mais aussi en raison de son attitude. Il était visiblement en alerte, alors qu'Edward semblait presque endormi.

— Nolan reste le même quoi qu'il porte, commenta Nathaniel.

— Alors qu'Edward est un vrai caméléon. Mais tu ne l'as pas vu se transformer souvent, parce qu'il peut être lui-même avec moi.

— Où sont Jake et Kaazim ? s'enquit Dem.

— On va demander aux autres.

Lorsque nous fûmes assez près, Edward se détacha du van et vint à notre rencontre avec son plus beau sourire, comme s'il était ravi de nous voir. Même ses yeux semblaient d'un bleu plus chaleureux. Le monde a perdu un acteur d'un talent terrifiant quand Edward est entré dans l'armée.

— Jacob nous réserve une table dans un endroit qui, d’après Nolan, devrait nous donner une excellente opinion de la cuisine irlandaise.

— Bonne idée, approuva Nicky sans sourciller.

Je les regardai tous les deux.

— J’apprendrai peut-être une nouvelle recette que je pourrai faire à la maison, se réjouit Nathaniel.

— D’accord, mais, après manger, il faut que je dorme un peu. Nicky dit qu’une petite sieste m’aidera à encaisser le décalage horaire.

— Ça vous pose un problème ? s’enquit Nolan.

— Elle est plus irritable que d’habitude, répondit Dem.

Edward éclata d’un rire franc, la tête rejetée en arrière.

— Et personne n’est encore mort ou en train de se vider de son sang ? s’esclaffa-t-il.

Je commençais à croire que ce n’était pas son numéro de Ted, mais qu’il était réellement amusé. Même Nolan gloussait un peu. Sans broncher, je lâchai :

— Flannery n’est plus avec nous, pas vrai ?

Nolan cessa de rire et me dévisagea. Edward redoubla d’hilarité. Les autres hommes qui m’accompagnaient parvinrent à garder l’air sérieux.

— C’était lui ou nous, commenta Nicky.

Edward riait si fort que des larmes coulaient sur ses joues.

— Où est Flannery ? demanda Nolan.

Ce qui aurait été encore plus marrant si l’intéressé n’était pas apparu au bout de la rue à ce moment-là. Nolan nous foudroya du regard.

— Ce n’était pas drôle.

— Si, un peu, contrai-je.

Edward se contenta de hocher la tête, riant si fort qu’il dut s’adosser au van. Les autres hommes tinrent bon jusqu’à ce que Flannery nous rejoigne et demande :

— C’est quoi, la blague ?

Alors nous éclatâmes tous de rire.

CHAPITRE 51

Quand Edward eut fini de se gondoler, il s'approcha et me serra dans ses bras, ce qu'il ne fait presque jamais. Il s'excusa même de s'être moqué de moi, ce qu'il fait encore moins souvent. Et entre deux excuses incongrues il réussit à me chuchoter à l'oreille :

— Un informateur local veut te parler.

Je m'écartai de lui comme si tout était normal et demandai :

— Alors, il est où, ce fameux resto irlandais ?

Il eut un large sourire très « *Tedesque* ».

— C'est un pub.

Je lui jetai un regard soupçonneux. Était-ce la version irlandaise de son numéro de cow-boy ? Les pubs, c'est cet endroit où les autochtones vont surtout pour picoler, pas vrai ? J'espérais bien qu'on n'en n'arriverait pas là, parce que je ne suis pas une grosse buveuse d'alcool, et je sais depuis longtemps qu'une fois bourrés les gens sont beaucoup moins intéressants qu'ils ne le croient, et ils ne s'amusent pas autant qu'ils s'en souviennent après coup.

Il m'arrive de boire un verre pour Jean-Claude, qui peut goûter la nourriture solide, les vins et les liqueurs à travers moi – un des avantages en nature d'avoir une servante humaine. Je ne m'y connaîtrai jamais aussi bien que lui en grands crus, mais je commence à apprécier un ou deux trucs.

Le pub était tout en bois sombre comme le précédent, mais ici les tables étaient presque aussi rapprochées qu'à la maison. Le propriétaire devait vouloir gagner plus d'argent. En fait, c'était tellement bondé que, si Jake et Kaazim ne nous avaient pas réservé des tables dans un coin, on n'aurait jamais réussi à s'asseoir tous ensemble, voire à s'asseoir tout court.

En temps normal, je n'aurais pas apprécié le bruit et la foule, mais là ça changeait agréablement du pub presque vide où Flannery nous avait emmenés. Celui-ci ressemblait à un établissement légitime ; l'autre, à une couverture pour des activités sans rapport avec la nourriture ou la boisson.

Quand vous vous baladez avec des flics ou des vétérans, il y a toujours un moment où personne ne veut se mettre dos à la porte, ce qui est impossible à éviter lorsque vous êtes nombreux. Jake et Kaazim, qui étaient arrivés les premiers, en avaient profité pour choisir des places où ils avaient une vue d'ensemble de la salle et un mur solide derrière eux. Je m'attendais à ce qu'ils me proposent de m'asseoir entre eux – après tout, j'étais leur Reine et tout le tralala, ou j'allais bientôt le devenir – mais Jake se leva et me fit la bise, ce qui

ne lui était encore jamais arrivé, et il en profita pour me chuchoter :

— Mets-toi à un endroit où tu peux te lever facilement.

J'en avais déjà marre de toutes ces messes basses, mais j'acquiesçai en souriant et obtempérai. Je m'installai à une extrémité de la table, avec une partie de la salle derrière moi. Du moins pouvais-je voir la porte d'entrée du coin de l'œil. La porte de la cuisine et le bar étaient juste en face de moi.

Nathaniel s'assit près de moi, mais au coin de la table, le dos tourné à la porte d'entrée. Il avait l'habitude de prendre cette place quand nous sortions avec suffisamment de gardes. Damian était de nouveau allongé à nos pieds sous la table. Dem ne protesta pas davantage qu'au pub précédent en se retrouvant lui aussi dos à la porte, puisqu'il pouvait tenir la main de Nathaniel. Mais comme il levait les yeux vers le miroir accroché au mur face à lui je me rendis compte qu'il pouvait voir toute la salle dedans. Je tentai de me souvenir s'il y avait également un miroir dans le pub des Feys, mais, si tel était le cas, il devait être trop petit pour que je le remarque.

Ethan avait tiré la plus courte paille et il dut s'asseoir près de Dem, mais lui aussi avait repéré le miroir. En fait, il n'y avait pas de mauvaise place. Jake et Kaazim s'étaient bien débrouillés. Edward s'assit près de Kaazim pour pouvoir écouter notre conversation, avec Nicky et Domino de l'autre côté de lui. Nolan et Flannery occupaient l'autre extrémité de la table, face à moi. Je crus d'abord qu'ils étaient mal placés parce qu'ils tournaient le dos au comptoir et à l'entrée de la cuisine, mais il y avait un autre miroir sur le mur face à eux. En ligne directe ou dans un reflet, nous pouvions tous surveiller l'ensemble de la salle.

La serveuse vint prendre notre commande. Je réclamai un Coca et un verre d'eau, parce qu'apparemment bien s'hydrater aide à lutter contre le décalage horaire, et, d'après ce que m'avait dit Edward, mon problème venait en partie du fait que je n'avais pas assez bu. Suivant le conseil de Nolan, la plupart d'entre nous optèrent pour le ragoût de bœuf à la Guinness, et les hommes accompagnèrent leur plat soit d'une Guinness, soit d'une autre bière locale. Seul Nathaniel demanda juste de l'eau. Même Edward se laissa tenter par une brune que lui avait recommandée Nolan.

La serveuse mit deux petites serviettes en papier devant moi avant de déposer le verre d'eau sur l'une d'elles, mais elle hésita avant de déposer le Coca sur l'autre, et je vis qu'elle écrivait quelque chose sur la serviette en majuscules bien nettes : « Les toilettes des dames, dans 5 minutes ». Je luttai pour la regarder aussi normalement que possible. Elle avait des cheveux bruns attachés en une queue-de-cheval lâche, des yeux marron et la peau blanche – parce qu'elle ne se maquillait pas, ou pour une autre raison ? S'agissait-il de notre

informateur local ? Avait-elle peur ? Etait-ce pour cela qu'elle était si pâle ?

Nathaniel et Dem remarquèrent tous les deux le message. Jake aussi, sans doute, mais il n'en montra rien. Je tentai d'agir aussi nonchalamment que Kaazim et lui, mais sans succès. Même Nathaniel s'en tirait mieux que moi. Et Dem semblait étrangement bon comédien, lui aussi.

La serveuse posa le Coca sur la serviette, et, presque immédiatement, l'humidité commença à faire baver l'encre. Elle distribua les autres boissons sans me regarder. Je consultai ma montre pour pouvoir chronométrer cinq minutes. Devais-je y aller seule, ou d'autres personnes allaient-elles recevoir un message ? Je ne suis pas douée pour le travail sous couverture ; ça me rend nerveuse, et ça me donne une énorme envie de chercher la petite bête.

Edward se leva le premier, et dut faire déplacer des gens pour pouvoir sortir. Il n'annonça pas qu'il se rendait aux toilettes, mais ça paraissait logique. Si Magda et Fortune avaient été avec moi, on aurait pu faire ce truc typiquement féminin qui consiste à ne jamais aller aux toilettes seule et j'aurais eu des gardes du corps avec moi, mais là, j'étais la seule fille, ce qui rendait le truc un peu gênant.

Flannery fut le suivant à se lever. Quatre minutes plus tard, je m'excusai et me levai à mon tour pour me rendre à mon mystérieux rendez-vous. Dem repoussa sa chaise, mais Nicky le prit de vitesse et me suivit telle une ombre, sans prétendre faire autre chose que me protéger. Autant pour la discrétion.

Les toilettes se trouvaient dans un couloir étroit au fond duquel se découpait une autre sortie. Nicky voulut entrer le premier pour vérifier que la voie était libre, et je commençais à protester lorsque la porte s'ouvrit juste assez pour qu'Edward nous fasse signe d'entrer tous les deux. Flannery était déjà adossée aux lavabos, l'air mécontent. Une fois que la porte se fut refermée derrière nous, il nous expliqua pourquoi.

— On ne peut pas leur faire confiance, Forrester. C'est pour ça qu'ils n'étaient pas à l'autre pub.

— S'ils sont ses animaux à appeler, ils doivent en savoir davantage sur les vampires locaux que tous les gens à qui nous avons parlé jusqu'ici, répliqua Edward.

— De qui vous parlez ? interrogeai-je.

— Des Selkies.

— En Irlande, on dit des Roanes, rectifia Flannery.

— Roanes, Selkies, je m'en fous : c'est quoi ? demanda Nicky.

— Les peuples phoques, répondis-je.

— Tu veux dire, des phoques-garous ?

— Non, ils se rapprochent plutôt des clans de tigres. Ce sont des

phoques-nés ; ils n'ont pas été contaminés par une attaque.

— Et ce sont aussi les animaux liés au Maître vampire d'Irlande, ajouta Flannery. Ils pourraient nous fournir des informations, ou ils pourraient espionner pour son compte. Jusqu'à ce que nous soyons certains qu'elle n'est pas responsable de cette épidémie de vampires, nous devons la traiter comme notre suspect numéro un.

— Pourquoi répugnez-vous soudain à discuter avec un autre surnaturel ? demandai-je.

— Parce que tante Nim m'a prévenu que les Roanes ont si peur de leur Maîtresse qu'ils font tout ce qu'elle leur demande – sans quoi, elle les torture ou les tue. Si tel est le prix à payer pour leur désobéissance, nous ne pouvons pas leur faire confiance, Blake.

— Ou peut-être qu'au contraire nous avons les meilleures raisons du monde de leur faire confiance, contrai-je.

On frappa doucement à la porte, et notre serveuse brune passa la tête à l'intérieur comme pour vérifier que nous étions tous là. Elle semblait encore plus pâle que tout à l'heure. Elle avait la trouille. Était-elle une demoiselle phoque comme dans les vieilles histoires ?

Un homme la contourna pour entrer. Il était à peine plus grand que moi, à peu près de la taille de Mort, mais avec des muscles plus saillants. Il passa une main dans ses cheveux noirs raides et mi-longs pour les coincer derrière ses oreilles. Il avait de grands yeux si noirs qu'on ne pouvait même pas distinguer ses pupilles au milieu de ces deux ronds de parfaite obscurité liquide, des yeux qui dominaient tout son visage comme ceux de Nathaniel dont il avait également le teint clair et les traits harmonieux.

— Ma copine a mis un panneau « fermé » sur la porte pour qu'on ne soit pas dérangés, mais il faut quand même faire vite.

Il avait un accent que je n'avais pas encore entendu, plus fluide ou plus prononcé. Je voulais qu'il continue à parler juste pour en étudier la cadence.

Edward fit les présentations.

— Riley, voici Anita Blake, Nicky Murdock, et je crois que vous connaissez déjà Flannery.

— Pas personnellement, mais j'ai entendu parler de lui. Dites à votre tante que nous n'avons rien à voir avec cette épidémie de mort à Dublin.

— Vous au sens de votre peuple, ou de votre Maîtresse et sa cour ? interrogea Flannery.

— Je parle pour moi et personne d'autre, mais mon peuple n'est pas impliqué dans cette histoire. Je ne crois pas non plus que notre Maîtresse en soit responsable, mais je me tiens aussi loin d'elle que possible. Je ne fais pas partie de son cercle intérieur ; je ne suis que l'un de ses nombreux sujets qui travaillent ici ou dans d'autres villes

afin de gagner de l'argent pour notre peuple et pour elle. Hormis les loyers de quelques propriétés, elle-même ne rapporte rien. C'est juste un parasite suceur de sang.

— Si ni vous ni la Méchante Salope d'Irlande n'êtes responsables de l'apparition de ces vampires, à qui la doit-on ? demandai-je.

— Je l'ignore.

Je fronçai les sourcils.

Edward m'épargna la peine de poser la question.

— Si vous ne savez rien, pourquoi faire tant de mystères ?

— Je savais que vous étiez le partenaire d'Anita Blake au service des marshals américains. C'est elle que je voulais rencontrer, expliqua le dénommé Riley.

— Pourquoi ? insista Edward sur un ton glacial et soupçonneux, sans la moindre trace de Ted dans sa voix.

— Nous avons entendu dire que Jean-Claude était un dirigeant bon et juste, qu'il obligeait les vampires à traiter correctement leurs animaux. Nous avons également entendu du bien de Micah Callahan et de sa Coalition. Nous avons besoin d'aide.

— Quel genre d'aide ? m'enquis-je.

— Notre Maîtresse a toujours été sévère, mais ces derniers temps sa cruauté semble avoir grandi avec son pouvoir. Jamais encore elle ne nous avait punis aussi durement. J'ai peur… Nous avons tous peur de ce qu'elle fera la prochaine fois.

— Enfreint-elle la loi ?

— La loi humaine, oui. La loi vampirique qui dit que nous sommes ses animaux et qu'elle peut user et abuser de nous comme bon lui semble, non.

— La seconde partie n'est plus aussi vraie qu'autrefois.

— Pouvons-nous faire appel à Jean-Claude ou à Callahan ?

— La Coalition gère essentiellement des querelles entre groupes animaux, pas entre vampires et animaux.

— Dans ce cas, en tant que nouveau Roi, Jean-Claude peut-il intercéder auprès de notre Maîtresse avant qu'elle ne détruise notre peuple ?

— C'est à ce point ?

— On nous a dit que vous aviez ramené Damian en Irlande avec vous ; est-ce vrai ?

— Et si ça l'est ? lança Nicky.

Riley détailla le colosse sans la moindre crainte.

— Demandez-lui de quoi elle est capable, et quand il se réveillera au coucher du soleil, dites-lui quelle est devenue encore plus terrible. Elle torture ceux que nous aimons pour se nourrir à la fois de notre terreur et de la leur. Ceux d'entre nous qui sont autorisés à partir travailler ne peuvent jamais emmener leur famille avec eux, comme

ça, elle a des otages au cas où on tenterait de quitter son territoire. Nous savons tous ce qui arrivera à nos proches si nous tentions de nous échapper, mais beaucoup d'entre nous veulent la quitter.

— Je peux en parler à Jean-Claude, mais je ne vous promets rien.

Riley voulut me prendre la main, mais Nicky s'interposa et il laissa retomber son bras, se contentant de me supplier avec ses grands yeux tristes.

— Dites-lui que nous ferions n'importe quoi pour être débarrassés d'elle.

— N'importe quoi, c'est beaucoup. Vous comprenez ce que ça pourrait impliquer ?

— Je sais que nous ne serons jamais en sécurité tant qu'elle ne sera pas morte, réellement morte.

— Je ne suis pas un assassin, monsieur Riley.

— Je sais que vous tuez des vampires en Amérique.

— Quand j'ai un mandat d'exécution légal au nom d'un vampire qui a tué des gens, oui.

— Elle en a tué des centaines au fil des siècles.

— Je ne peux pas la condamner pour des crimes vieux de plusieurs centaines d'années. Personne ne le pourrait.

— Elle continue à blesser, torturer et mutiler des gens en ce moment même.

— Si vous avez des preuves, la police irlandaise pourra peut-être vous aider.

— Si elle découvre que je vous ai dit du mal d'elle, elle me tuera ou me fera tuer. Et vous ne retrouverez jamais mon corps, parce que la mer ne restitue pas ses morts.

— Que voulez-vous que je fasse pour vous, monsieur Riley ? Que puis-je faire pour vous qui justifie de prendre un tel risque ?

— Il y a un nouveau dirigeant vampire pour la première fois depuis des millénaires, et il semble croire à l'égalité pour tous les surnaturels. Je sollicite, non, j'implore son aide contre le monstre qui crée mon peuple et se nourrit de lui.

— Je lui parlerai, mais l'accord originel avec les vampires européens, c'est que Jean-Claude ne règne que sur l'Amérique.

— C'est peut-être pour ça qu'elle est devenue pire ces derniers temps : elle pense que plus personne ne peut l'atteindre.

Riley frissonna et resserra son manteau autour de lui.

— Vous auriez probablement obtenu la même réponse en envoyant un e-mail à Jean-Claude ou à Micah, fis-je remarquer.

Il me dévisagea d'un air hagard, comme les rescapés de catastrophes naturelles ou de zones de guerre qu'on voit tituber aux informations télévisées.

— Il est certaines choses qu'on ne peut pas inclure dans un e-

mail, dit-il en soulevant sa chemise.

Son ventre était couvert de cicatrices. J'avais déjà vu pire, mais pas souvent.

Flannery prit une inspiration sifflante entre ses dents. Edward demeura impassible. Nicky se figea près de moi. Que dire face à une torture pareille ?

— Elle m'a fait ça parce que j'avais trop peur pour vouloir coucher avec elle. Elle a commencé à me couper en me disant que, si je n'arrivais pas à invoquer mon désir, elle descendrait plus bas et ferait en sorte que je ne désire plus jamais personne. D'une façon ou d'une autre, j'ai trouvé un moyen de... faire ce qu'elle demandait.

Riley remit son tee-shirt en place, couvrant ses blessures.

— Monstre, gronda Nicky à voix basse.

Cela devait lui rappeler les abus qu'il avait lui-même subis.

— En effet, acquiesça Riley.

— Vous êtes une preuve suffisante, Riley, dit Flannery. Venez au poste, et je vous aiderai à déposer une plainte.

— Le monstre détient toujours ma mère et ma sœur. Je ne peux pas aller voir la police avant de les avoir libérées.

— Nous ne pouvons pas l'arrêter sans chef d'accusation.

— Et vous ne pouvez pas délivrer ma famille avant de l'avoir arrêtée, je sais. Croyez-vous que nous n'avons jamais pensé à nous adresser aux autorités humaines ?

— Si votre mère et votre sœur sont retenues contre leur gré, c'est un enlèvement ou quelque chose comme ça, non ? lançai-je.

— Oui, acquiesça Flannery, dont l'attitude avait changé du tout au tout depuis qu'il avait vu les cicatrices.

— Elle se cache dans une forteresse séculaire. Vous ne pouvez pas sauver tous ses otages sans assaillir son repaire, et, si vous faites ça, elle les tuera tous, objecta Riley.

— Je verrai ce qu'on peut faire, promit Flannery.

— Non, vous devez me donner votre parole d'honneur de ne pas en parler aux autres officiers.

— Vous venez de nous révéler un crime, et nous avons tous un insigne.

— Je ne me suis pas adressé à vous en tant que marshals américains et membres de la Garda irlandaise. Je me suis adressé à vous en tant que docteur Fairie, Reine des vampires et La Mort. Si je voulais signer l'arrêt de mort de ma mère et de ma sœur, j'aurais poussé la porte d'un commissariat depuis des années.

Riley finit par obtenir la parole de Flannery qu'il ne dirait rien aux autres officiers ni aux autres Gardai, juste aux autres Feys. Si ceux-ci étaient en position d'aider les Roanes, ceux-ci accepteraient volontiers.

— Je suis resté trop longtemps. Je dois y aller, dit-il.

Et il s'en fut après avoir mémorisé nos numéros de portable, mais refusé de nous en donner un où le contacter. Il avait trop peur qu'on lui prenne son téléphone et qu'on trouve mon nom dans la liste des contacts. La serveuse fit sortir les hommes d'abord et moi en dernier. Puis elle se mit à lessiver le plancher, parce que telle était l'excuse qu'elle avait donnée à son patron : quelqu'un avait vomi dans les toilettes, et elle devait passer la serpillière. Comme elle n'avait rien de plus à nous dire, nous regagnâmes la table où notre repas nous attendait. Le ragoût était délicieux, servi avec un pain noir légèrement sucré. Je bus trois verres d'eau et deux Coca, histoire d'être hydratée et caféinée. La vie redevint belle.

Edward nous déposa tous à l'hôtel où le reste de notre groupe se trouvait déjà, parce que je n'étais pas la seule à avoir besoin de dormir deux ou trois heures pendant que je le pouvais.

— Les flics locaux recommencent à se méfier de toi, Anita. Ils pensent que, s'ils te montrent toutes leurs preuves, tu t'en serviras pour te mettre en chasse et tuer des vampires.

— Pourquoi ont-ils plus peur de ma violence que de la tienne ?

— Tu as plus de victimes à ton actif.

Je me penchai vers lui et chuchotai :

— À condition de ne compter que les victimes officielles.

Edward sourit puis gloussa. En matière de victimes officieuses, il aurait toujours une longueur d'avance sur moi, mais nous ne pouvions pas dire ça à la police irlandaise.

— Donc, ils ne me laisseront peut-être pas les aider ce soir ?

— Va dormir, Anita.

— Putain… Ted.

— D'ici à ce que tu aies fini ta sieste, ton fiancé sera peut-être réveillé, et tu pourras l'appeler.

— Ouais, je parlerai à Jean-Claude.

Edward regarda Nathaniel et Dem passer devant nous avec une partie des bagages. Le garde qui s'était chargé de l'enregistrement avait déposé tous les sacs dans la même chambre pour qu'on fasse le tri plus tard.

— Et, Anita, tâche de dormir pour de bon.

— Le décalage horaire a fini par me tomber dessus. Crois-moi, je ne vais pas me faire prier.

Nicky passa à son tour, les bras chargés de bagages.

— Dem dit qu'il veut dormir avec Nathaniel et toi. Moi, je pense que tu dormirais mieux avec Nathaniel et moi.

— Tout à fait d'accord, acquiesça Edward en souriant.

Je fronçai les sourcils.

— J'ai l'intention de dormir, et rien de plus pendant les

prochaines heures.

— Parole de scout ? interrogea Edward.

— Oui.

— Comment peux-tu donner ta parole de scout sans jamais avoir été scout ? demanda Nicky.

— Ça suffit. On se couche et on dort.

Au final, ce fut Dem qui partagea notre lit parce que Nathaniel avait voté pour. Et nous ne fîmes réellement que dormir, mais Nathaniel se coucha entre Dem et moi, ce qui n'aurait pas pu marcher si ça avait été Nicky.

Nous sortîmes Damian de son sac, et il nous tomba dans les bras avec toute la lourdeur molle d'un cadavre. La nouvelle technologie peut bien dire que l'activité cérébrale des vampires ne s'interrompt pas comme celle des véritables morts ; quand vous en tenez un dans vos bras, il vous paraît vraiment mort. Si je ne faisais pas un boulot où je vois mourir tant de gens, ça ne m'aurait peut-être pas perturbée autant quand il s'agissait de quelqu'un à qui je tenais et qui n'était dans cet état que pour la journée.

Nous fourrâmes Damian dans le placard pour mieux le protéger contre la lumière du jour. Pour cela, nous dûmes le tenir à la verticale et pousser ses bras et ses jambes à l'intérieur afin que la porte ne se referme pas dessus. Nous n'eûmes pas l'impression de border un amoureux pour la nuit, mais plutôt de planquer un corps pour ne pas que la femme de ménage le découvre.

Je me pelotonnai du côté du lit le plus éloigné de la porte avec Nathaniel contre mon dos, un bras passé autour de ma taille pour me serrer contre lui à la manière d'un doudou. Son corps nu touchait le mien autant que possible, comme toujours lorsque nous dormons ensemble. Le bras de Dem était assez long pour nous tenir tous les deux à la fois. Nous nous assoupîmes dans cette position.

Je rêvai de Riley le Roane, même si je ne cessais pas de l'appeler « Selkie » *dans mon rêve, parce que ce terme m'était plus familier. Riley ne cessait de me reprendre tandis que nous longions une des rues de Dublin avec ses trottoirs en briques bien plates et sa chaussée du même matériau mais taillé plus grossièrement. A un moment, nous marchions au milieu de la route et les voitures devaient s'arrêter pour ne pas nous renverser. Je ne cessais pas de dire :*

— Il ne faut pas qu'on reste là, ou on va avoir un accident.

— Peu importe, répondit Riley en me tendant la main.

Lorsque je la pris, le rêve changea. A présent, nous nous trouvions dans un endroit sombre, et Riley était enchaîné par les poignets. Même en rêve, je me fis la réflexion qu'il portait des fers et non des menottes, parce qu'il n'y avait pas de serrure, juste une languette de métal qu'on glissait

dans une fente et à laquelle on imprimait un quart de tour. Si Riley avait pu l'atteindre, il se serait libéré facilement, mais il ne pouvait pas.

Un rayon de soleil venu d'en haut éclairait son visage et son torse tel un projecteur naturel. Sa lumière était assez vive pour que je puisse enfin voir la démarcation entre les pupilles et les iris noirs de Riley. Celui-ci cligna de ses grands yeux si beaux et étrangement inhumains, dont la couleur faisait écho à celle de son phoque intérieur.

Puis le rêve changea de nouveau. Je me retrouvai au bord de la mer d'Irlande sur la scène de crime, à cela près que j'étais descendue entre les maisons étroites et que je me tenais sur le rivage rocailleux. La mer était grise et frangée d'écume blanche ; l'air froid sentait la pluie et l'orage. Des phoques s'ébattaient dans l'eau, tels des surfeurs attendant la vague parfaite.

L'un d'eux me regarda. J'avais toujours trouvé ces animaux mignons, mais celui-là me fit penser à un noyé, une créature déjà morte et ballottée par les flots qui fixait sur moi ses grands yeux aveugles. Je lui rendis son regard à travers l'eau glacée, mes cheveux soulevés par le vent me cinglant la figure tandis qu'une pluie froide se mettait à tomber. Puis une bourrasque souleva les vagues, et soudain je ne sus plus si c'était des gouttes de pluie ou d'eau de mer qui m'éclaboussaient.

Soudain, la mer fut vide sous le ciel d'orage. Où étaient passés tous les phoques ? Et je me retrouvai toisant Riley enchaîné au sol d'une caverne dans un rayon de soleil qui aurait dû me réchauffer le cœur mais n'y parvenait pas. Une main brandissant un long couteau à la lame fine et légèrement incurvée découpait ses vêtements, dénudant la peau intacte de son ventre blanc. Je songeai : Ce n'est pas normal. Où sont ses cicatrices ?

Puis ce fut comme une vidéo dont l'image saute d'une scène à l'autre : cicatrices, peau lisse, cicatrices, peau lisse. La lame entailla sa chair intacte, traçant une ligne écarlate comme de l'encre rouge qui serait sortie du papier plutôt que du stylo. Le sang commença à se répandre hors des sillons creusés par cette main et à couler le long de la peau de Riley pendant qu'il lui disait qu'elle était belle et qu'il la désirait, qu'il la désirait tellement !

Elle découpa ses vêtements jusqu'à ce que son corps se retrouve nu, pâle et étrangement beau sur la roche sombre dans cette flaque de soleil. Les coupures sur son ventre continuaient à répandre de l'encre rouge qui dégoulinait le long de ses flancs et sur le sol.

Elle caressa son sexe flasque et recroquevillé sur lui-même. Il avait trop peur et il souffrait trop pour dissimuler qu'il ne la désirait pas réellement. La vidéo sauta de nouveau. Cette fois, son corps était couvert de vieilles cicatrices ; cette fois, le couteau descendait plus bas ; cette fois, la main ne s'arrêterait pas.

Je tentai de hurler : « Non, ne faites pas ça ! » Mais c'était ma main

qui tenait le couteau couvert de sang.

Les cris de Nathaniel me réveillèrent.

CHAPITRE 52

Je n'étais pas la seule à avoir entendu les cris de Nathaniel, parce que Nicky manqua d'arracher la porte de ses gonds avant que Dem puisse lui ouvrir. Tous les gardes tentèrent de faire irruption dans la chambre en même temps, mais elle n'était pas assez grande pour nous tous, et nous dûmes décider qui allait rester ou pas.

Nathaniel et moi avions fait plus ou moins le même rêve, à ceci près qu'au moment où le mien passait de Riley couvert de cicatrices à Riley se faisant découper, celui de Nathaniel était passé de Riley se faisant découper à lui-même se retrouvant enchaîné et torturé à sa place.

Quelqu'un frappa à la porte, et il nous fallut une seconde pour percuter que les coups venaient de l'intérieur du placard. Dem ouvrit celui-ci, et Damian lui tomba à moitié dans les bras. Je crus d'abord qu'il avait partagé notre cauchemar, mais il n'avait pas rêvé du tout : il était resté mort jusqu'à ce que notre réaction, à Nathaniel et à moi, le réveille en avance.

— Il faisait noir autour de moi et je ne savais pas où j'étais, mais je sentais ta peur et celle de Nathaniel, et…

Damian tendit une main vers nous à travers la foule des corps trop nombreux qui se pressaient dans la pièce. Nathaniel s'approcha de lui, et, à l'instant où ils se touchèrent, je cessai d'avoir le cœur dans la gorge. Même laisser Nicky me serrer dans ses bras musclés ne m'avais pas calmée autant, alors je m'écartai de lui et rejoignis les deux autres. Je pris la main libre de Damian, ce qui m'apaisa tout de suite, mais, quand l'autre main de Nathaniel prit la mienne et que je les touchai tous les deux en même temps, je me sentis d'une sérénité presque surnaturelle, comme dans l'avion.

— Comment te font-ils cet effet ? interrogea Dem.

Nathaniel se tourna vers lui.

— Je peux aider Damian à faire ça, mais je ne pouvais rien faire contre la tante de Flannery et ses tours de passe-passe mentaux.

— Chacun ses dons, dis-je d'une voix égale, parce que j'étais aussi calme que je pouvais l'être sauf circonstances spéciales.

— Mais les miens ne sont jamais exactement ce dont tu as besoin, répliqua Dem.

— Tes dons étaient exactement ce dont j'avais besoin dans le premier pub, quand on a rencontré les Feys.

Il sourit, mais comme s'il ne me croyait pas. En temps normal, j'aurais cherché à le réconforter. Là, les problèmes affectifs des uns et des autres devraient attendre.

— Riley a dit qu'elle tuerait sa mère et sa sœur si elle découvrait ce qu'il avait fait.

Nathaniel secoua la tête.

— Non, elle va le couper encore, et cette fois elle ne s'arrêtera pas.

Malgré le calme surnaturel qui nous enveloppait tous les trois, la terreur de ce cauchemar partagé vibra à travers nous et se communiqua à Damian. Il était mort pendant que nous rêvions, mais maintenant il voyait ce que nous avions vu et ressenti, et, même en seconde main, c'était assez affreux.

— Elle n'avait jamais touché Riley quand je suis parti, mais c'était il y a cinq ans. J'imagine qu'il est assez vieux pour elle maintenant, dit Damian, serrant nos mains si fort que ça faisait presque mal.

— Tu le connais personnellement ? demandai-je.

— Je connais la plupart des Roanes de son entourage, au moins de vue.

— Tu as le numéro de téléphone de Riley ? Il faut le prévenir.

— Ce n'était qu'un cauchemar, intervint Dem.

— Non, répondit Damian. Je n'ai jamais eu de moyen de le contacter. Il n'était qu'un ado à l'époque, dix-huit ou dix-neuf ans tout au plus. Sa mère faisait partie du personnel d'entretien, et il n'était que le fils d'Isabel.

— Aucun de vous ne pratique la magie des rêves, lança Kaazim. Se peut-il que vous soyez en train de paniquer à propos d'un simple cauchemar ?

Nathaniel et moi secouâmes tous deux la tête.

— J'aimerais bien, mais non. D'une façon ou d'une autre, elle a envahi nos rêves, ou nous avons envahi les siens, répondis-je.

Nathaniel me dévisagea, les yeux plus pâles que je ne les avais jamais vus, d'un mauve tirant sur le gris.

— Elle sait que nous avons vu ses cicatrices, Anita.

— Ouais, parce que, quand elle nous a montré cette vision, je me suis demandé où elles étaient.

— Je me suis fait la même réflexion. C'était comme si nos souvenirs de lui tout à l'heure se mélangeaient à ceux de sa Maîtresse en train de lui faire du mal.

— Oui.

— Il faut le prévenir, affirma Nathaniel.

— Comment ? Il a nos numéros, mais nous n'avons pas le sien.

— La tante de Flannery saura peut-être comment le contacter, suggéra Dem.

— Tu as le numéro de sa mère ? demandai-je à Damian.

— Non, il n'y a pas de ligne fixe au château, et Celle-qui-m'a-créé n'aime pas les téléphones portables. Ni la plupart des autres gadgets

modernes.

Je me rendis compte que j'étais toujours nue, tout comme Nathaniel et Dem. Si leur nudité ne me dérangeait pas, je pressai les mains de Nathaniel et de Damian une fois encore pour nous porter chance et les lâchai pour commencer à m'habiller.

Le calme qui m'aidait à gérer mes émotions s'évanouit dès que le contact entre nous fut rompu. Je m'en étais doutée, mais ce fut quand même un choc de sentir de nouveau mon cœur dans ma gorge, comme si le pouvoir de notre triumvirat avait momentanément interrompu ma panique sans m'aider à la surmonter. Il ne nous permettait pas de nier les émotions négatives, juste de retarder le moment où nous devrions les encaisser.

Nathaniel s'agrippa à Damian en tendant la main vers moi.

— Je t'aime, mais on doit s'habiller et trouver Riley avant elle.

— Il a dit qu'il était à Dublin pour son travail, nous rappela Nicky, mais la Méchante Salope n'y est pas. On va y arriver.

— Si elle envoie un des autres Roanes en ville pour rappeler Riley au château, il sera forcé d'y aller, contra Damian.

— Pourquoi ? s'étonna Dem.

— Parce que sa mère et sa sœur sont toujours là-bas avec Celle-qui-m'a-créé.

— Elle utilise les proches des Selkies comme otages pour s'assurer que, même loin d'elle, ils continuent à lui obéir, ajoutai-je.

— La sœur de Riley ne doit pas avoir plus de seize ans aujourd'hui. Ce n'était qu'une gamine quand je suis parti.

— Ce n'est pas ta faute, Damian, lui assurai-je.

J'avais enfilé une culotte et un soutien-gorge, mais je me battais toujours avec le jean que j'avais attrapé au hasard, parce que c'était un de ceux que je mets pour sortir, pas pour bosser. Les jeans *skinny,* ce n'est pas l'idéal pour porter des armes. Je m'en dépêtrai et me remis à fouiller dans ma valise ouverte.

— Laisse-moi t'aider, Anita, dit Nathaniel en s'agenouillant près de moi.

Il plongea la main dans le compartiment encore rangé et, comme par magie, en sortit un pantalon tactique noir et un tee-shirt propre. C'était lui qui avait fait mes bagages, donc il savait où se trouvaient les choses. Alors que, même si c'était moi qui les avais faits, j'aurais oublié.

Il choisit également de quoi s'habiller avant de se mettre debout. Entretemps, j'avais enfilé le pantalon. Nicky se tourna vers Dem.

— Si tu viens avec nous, dépêche-toi de te préparer.

— J'ai le temps de me changer ? interrogea Damian.

— Ça dépend si tu es rapide, répondit Nicky.

Damian ôta sa chemise d'un geste fluide et se dirigea vers sa

propre valise.

— Pourquoi personne n'appelle Flannery pour lui demander si sa tante Nim sait comment contacter Riley ? lança Dem.

Je m'interrompis, un bras dans une manche de tee-shirt et l'autre pas.

— C'est une bonne idée, mais je n'ai pas non plus son numéro.

— J'appelle Edward, dit Nicky.

— Depuis quand tu as son numéro ? m'étonnai-je.

Il se contenta de sourire et pianota sur son téléphone.

Dem commença à s'habiller. Il ne me manquait plus que mes bottes et mes armes. Il ne serait jamais prêt à temps pour nous accompagner. D'une voix étouffée par le tee-shirt qu'il enfilait, il demanda :

— Où va-t-on si on ne sait pas où Riley se trouve en ce moment ?

— Au boulot de sa copine, répondis-je en attachant mon premier holster à ma ceinture.

Nicky raccrocha.

— Edward appelle Nolan pour qu'il contacte Flannery.

— Super.

Damian portait des vêtements propres, dont un manteau chaud et imperméable que je voyais pour la première fois, et des bottes jolies mais confortables dans lesquelles il avait rentré le bas de son jean. Avec ses cheveux écarlates déployés sur ses épaules, il ressemblait à un mannequin dans une pub pour des fringues de randonnée – à ceci près qu'il était bien trop coquet pour marcher avec dans la nature.

Nicky agita sa main devant mon visage, et je sursautai.

— Tu as toutes les armes qu'il te faut ?

— Désolée. Ce n'est pas mon genre de me laisser distraire en cas d'urgence.

Je vérifiai que j'avais bien mes deux couteaux à forte teneur en argent dans leurs fourreaux d'avant-bras, et le grand couteau que je porte le long de la colonne vertébrale dans un fourreau sur mesure qui se fixe à mon holster d'épaule. Pour l'instant, ce dernier contenait surtout des chargeurs de rab, et il était lui-même fixé à ma ceinture où pendait le holster contenant mon arme de poing principale. Si j'avais pu trouver un autre moyen de porter mon grand couteau, je me serais débarrassé du holster d'épaule, mais celui-ci était parfait pour ranger des munitions supplémentaires et un flingue de secours plus petit.

J'enfilai la bandoulière tactique de mon AR-15 par-dessus mon tee-shirt et le sweat-shirt que je comptais porter sous mon manteau. Je devrais laisser ce dernier ouvert pour pouvoir m'en servir, mais je ne pouvais pas me balader avec un fusil d'assaut visible de tous, pas en Irlande. Pour être honnête, aux États-Unis aussi, et, même avec les mots « Marshal fédéral » sur le dos de mon coupe-vent, il aurait fait

flipper les gens.

Je regrettais déjà le fusil à pompe Bantam que j'avais laissé au quartier général de Nolan avec quelques autres trucs, mais il n'y avait pas moyen d'emporter tout notre arsenal à l'hôtel. Si vous avez des bijoux de prix, on vous propose de les mettre au coffre-fort, mais je ne connais aucun hôtel même de luxe qui possède une armurerie sécurisée. C'est toujours un problème quand je me déplace pour le boulot.

Mon téléphone sonna. C'était Edward. Je décrochai.

— Attendez que les gens de Nolan vous rejoignent avant d'y aller, me dit-il.

— Nous sommes grands. Nous n'avons pas besoin de baby-sitters.

— Vous n'avez aucune autorité ici, et moi non plus. Il nous faut quelqu'un de la police avec nous ; ça fait partie de l'accord que j'ai conclu pour pouvoir tous vous faire venir en Irlande, tu te souviens ?

— Vaguement.

— Je ne t'oblige pas à m'attendre, mais ne quitte pas l'hôtel sans au moins un des hommes de Nolan avec toi. Promets-le-moi, Anita.

— Putain, Edward ! Est-ce que Flannery a un moyen de contacter Riley ?

— Il essaie de joindre sa tante en ce moment même.

— Alors on doit retourner au restaurant avant que sa petite amie ait fini de bosser.

— Je sais, Anita.

— C'est quoi, le pire qui pourrait nous arriver si on se fait pincer dans Dublin sans accompagnant ?

— Vous pourriez être expulsés du pays, ou même jetés en prison si vous tombiez sur les mauvais flics et le mauvais juge.

Ah !

— D'accord, bonne remarque. Combien de temps avant l'arrivée des gens de Nolan, et où diable te trouves-tu pour penser que tu ne seras pas là le premier ?

— J'essaie de convaincre la police que tu ne vas pas commencer à massacrer des gens dans les rues et que tu seras vraiment utile à l'enquête.

— Je croyais qu'on avait réglé tout ça avant que je monte dans l'avion.

— Moi aussi, répondit Edward sur un ton fatigué et frustré, sous lequel perçait de la colère.

Si ces gens continuaient à le chercher, ils allaient finir par le mettre en rogne, et il le resterait.

Le téléphone de Nicky sonna. Il écouta et raccrocha.

— Donahue et Brennan sont en bas pour nous escorter où nous devons aller.

— Comment ont-ils eu ton numéro ?

— J'ai dit à Edward de le donner à qui en aurait besoin.

— Bien vu.

Je balayai la pièce du regard. Tout le monde semblait habillé et prêt à partir. Jake, Kaazim, Ethan et Domino nous attendaient dans le couloir. Fortune passa la tête hors de sa chambre juste assez longtemps pour nous embrasser, Nathaniel et moi, puis elle retourna se coucher. Echo était avec elle en attendant la tombée de la nuit, et elle ne pouvait pas la laisser sans protection. De toute manière, nous n'avions pas besoin de tout le groupe. Magda et Socrate étaient restés au quartier général de Nolan pour essayer de copiner avec le reste de son unité. Après les dégâts que la lionne-garou avait infligés à une de leurs nouvelles cellules super résistantes, j'espérais vraiment que Nolan avait un plan B.

Donnie vint à notre rencontre dans le hall d'entrée en souriant. Brennan la suivait, l'air beaucoup moins content. Franchement, j'étais surprise de le voir, mais je fis de mon mieux pour n'en rien laisser paraître. L'infirmerie avait dû le déclarer apte, et Nolan penser qu'il pouvait gérer la mission.

— Forrester dit que vous avez besoin d'une escorte, lança-t-il.

— En fait, il a parlé de baby-sitters, rectifia Donnie en grimaçant.

— J'apprécie qu'on puisse rester dans la légalité grâce à vous, dis-je en me dirigeant vers la porte.

Les autres se déployèrent autour de moi.

— C'est quoi, l'urgence ? voulut savoir Donnie.

— Nous avons peut-être accidentellement informé notre adversaire qu'un de ses gens nous a contactés aujourd'hui.

En bons gardes du corps, Jake et Kaazim vérifièrent que la voie était libre et me tinrent la porte.

— Nous n'avons pas encore identifié notre adversaire, contra Brennan. À moins que vous ne sachiez quelque chose que nous ignorons ?

— Je reformule : la personne que nous soupçonnons d'être notre adversaire.

— Et de qui s'agit-il ?

— Où êtes-vous garé, et votre véhicule pourra-t-il tous nous emmener ? demandai-je.

— Pas loin, et oui, répondit Donnie.

— On vous suit.

— Vous savez que vous n'êtes pas notre chef, hein ? lança Brennan.

Donnie partit sur la gauche sans s'occuper de lui. Nous lui emboîtâmes le pas, et Brennan fit de même, l'air de plus en plus mécontent.

— Je vous ai posé une question, s’énerva-t-il.

— Je vous répondrai pendant le trajet. Mais j’aimerais vraiment trouver notre informateur avant qu’on le torture et qu’on le tue.

— Qu’on le torture et qu’on le tue ? De quoi parlez-vous, Blake ? Vous êtes là pour nous aider avec notre problème de vampires, pas pour vous mêler d’un autre crime.

— J’espère empêcher qu’il s’en produise un, si ça ne vous dérange pas.

Et je dépassai Brennan, Nicky sur mes talons. Brennan cessa de poser des questions et se contenta de rattraper Donnie. Je luttai pour ne pas me mettre à courir sur le trottoir. Mieux valait ne pas attirer l’attention. Il faisait encore jour. Riley ne risquait probablement rien avant la tombée de la nuit. Évidemment, Damian était déjà debout. Le temps que je me décide à m’élancer, Donnie avait atteint le van. Je pourrais courir plus tard.

CHAPITRE 53

Impossible de trouver Riley. Impossible de trouver sa copine. Plus on faisait d'efforts pour les localiser, plus ils semblaient perdus. Notre dernier espoir, c'était la tante de Flannery, mais, d'après son neveu, elle n'avait guère de contacts avec les Roanes parce qu'ils n'étaient pas ses créatures. Un peu comme si les gens refusaient de traiter avec les loups-garous de St. Louis parce que le loup est l'animal à appeler de Jean-Claude et que leur Ulfric est sa moitié bête.

Je trouvais quand même intéressant que les parents Fey de Flannery aient toujours su qu'il y avait des vampires en Irlande et qu'ils n'aient pas jugé bon de l'en informer, pas même après le début de la vague de crimes à Dublin. Je finis par lui demander pourquoi ils ne lui en avaient pas parlé plus tôt, et il me répondit :

— Je leur ai demandé s'ils savaient quelque chose au sujet des nouveaux vampires de Dublin. Je ne leur ai pas demandé s'il y avait d'autres vampires en Irlande hors des villes.

Apparemment, les Feys irlandais répondaient aux questions directes, mais ne fournissaient pas d'informations supplémentaires même si elles étaient liées. Une chose dont je devrais me rappeler si j'étais amenée à interroger certains d'entre eux pendant ce séjour.

J'avais réglé l'alarme de mon téléphone sur l'heure à laquelle Jean-Claude se réveille généralement pour la nuit à St. Louis, mais je n'en eus pas besoin. Je sentis Jean-Claude s'éveiller à des milliers de kilomètres. Je sus à quel moment ses yeux s'ouvrirent pour la première fois fixés sur le plafond et perçus la chaleur du corps pelotonné près de lui, un bras en travers de son ventre. D'après la taille et le poids de ce bras, je devinai qu'il appartenait à Richard, parce que tous les autres hommes aussi musclés dans la vie de Jean-Claude étaient partis avec moi. De son côté, Jean-Claude sut que j'étais assise à l'arrière du van avec Nathaniel près de moi. Je vis, sentis, humai le corps presque fiévreux de Richard près de lui dans l'obscurité, ses cheveux mi-longs emmêlés dissimulant son beau visage. Je ne me souvenais même plus de la dernière fois que Richard avait dormi avec l'un de nous.

La voix de Jean-Claude chuchota dans ma tête :

— *Ma petite, qu'as-tu fais pendant mon sommeil ?*

Le simple fait de l'entendre, de le sentir en moi ainsi, me permit de prendre une grande inspiration et de relâcher une tension dont je n'avais pas eu conscience. Nathaniel serra ma main plus fort. Je savais qu'il le sentait aussi, parce qu'on se touchait quand c'était arrivé. Damian tendit un bras depuis le siège derrière moi, à l'arrière du van

où il était moins exposé à la lumière du soleil. Il me toucha l'épaule et je sentis une connexion s'établir entre lui, moi, Nathaniel et Jean-Claude.

Puis Richard s'agita dans le lit. Je sus qu'il était réveillé ; l'espace d'un instant, je vis la pièce plongée dans l'obscurité à travers ses yeux et ceux de Jean-Claude, ce qui me fit presque tourner la tête. Heureusement que je n'étais pas en train de conduire.

Damian me pressa l'épaule, tâtonnant en quête du bras de Nathaniel de son autre main, et le monde se stabilisa de nouveau. Je voyais toujours le plafond au-dessus du lit temporaire, et le vieux baldaquin me manquait ; je sentais ma tête posée sur l'épaule et le bras de Jean-Claude, mon autre bras en travers de sa taille, et je ne voyais que les draps de soie et l'éclat blanc du corps du vampire.

Je savais qu'ils étaient nus tous les deux, et, comme cette pensée me traversait l'esprit, je me rendis compte qu'ils l'avaient entendue tous les deux et que, soudain, ils se sentaient gênés alors qu'ils ne l'étaient pas quelques instants plus tôt. Pourquoi ? Parce que je n'avais pas seulement constaté qu'ils étaient nus ; j'avais pensé à tout ce qu'ils pourraient faire ensemble, nus dans un lit. Mais c'était juste moi, et je m'efforçai de le penser assez fort pour qu'ils l'entendent aussi.

Richard se redressa. Les draps glissèrent le long de sa poitrine, découvrant son torse, brisant le cocon de tiédeur que son corps avait formé autour de Jean-Claude. Puis une brusque quiétude nous envahit tous – tous les cinq. L'agitation naissante de Richard s'apaisa. Il se rallongea dans la chaleur résiduelle de son propre sommeil tandis qu'à côté de lui Jean-Claude demeurait parfaitement immobile, attendant que l'autre homme décide ce qu'il allait faire. A cet instant précis, je sentais tous les autres beaucoup plus clairement dans ma tête que Jean-Claude. Le vampire restait prudemment neutre, même si je percevais la tension de son corps à travers ma connexion avec Richard.

Nathaniel se pencha en arrière vers Damian, qui se pencha en avant vers lui, ses longs cheveux pendant tel un voile de chaque côté de son visage comme pour le protéger du soleil. Ce n'était pas une barrière très efficace, mais ça restait mieux que la peau nue. Il avait gardé ses lunettes de soleil, qu'il n'enlèverait que lorsque nous serions dans une pièce close ou après la tombée de la nuit.

Nathaniel caressa ses cheveux rouges puis frotta sa joue contre celle de Damian comme pour le marquer de son odeur à la manière des félins. Damian rit et se laissa aller contre l'autre homme pour que celui-ci puisse le câliner autant que leurs ceintures de sécurité le leur permettaient.

Je perçus combien Richard était surpris par cette interaction. Jusque-là, Damian avait toujours répugné à toucher d'autres hommes.

Il était clairement sorti de sa zone de confort habituelle. Richard se redressa sur les oreillers, se calant un peu plus haut que Jean-Claude mais sans s'écarter de lui. Simplement, le bras posé sur le ventre du vampire se retrouva sur sa poitrine. Celui de Jean-Claude resta autour de Richard, mais je savais que, s'il avait été plus sûr de lui, il l'aurait tenu différemment.

Tout haut, Richard lança :

— Détendez-vous, Jean-Claude. Détendez-vous. Faites-moi un câlin si vous en avez envie, mais ne restez pas allongé là tout raide. Je vous promets que ça n'est pas un piège.

Nous avions tous entendu Jean-Claude penser : « *C'est un piège, un piège de fille* ». Rien à voir avec les organes génitaux de quelqu'un. Un piège de fille, c'est cette habitude essentiellement féminine de dire « Fais ceci » ou « Ne fais pas cela », et de punir ensuite la moitié masculine du couple pour avoir obéi. Cela dit, ce ne sont pas toujours les femmes qui tendent les pièges et les hommes qui sont assez bêtes pour se jeter dedans. Ça nous arrive à tous à tour de rôle.

Jean-Claude se tendit lentement et prudemment. Comme Richard était allongé sur son bras, ce fut plus confortable et plus naturel pour lui de le replier un peu dans le dos de l'autre homme et de se tourner légèrement vers ce dernier. Bien qu'ils fassent la même taille à un centimètre près, la position de Richard dans le lit le faisait paraître beaucoup plus grand que Jean-Claude, mais je sentais où étaient leurs jambes à tous les deux et je savais que ça n'était qu'une illusion. Une illusion de domination.

Un instant, j'entendis, je sentis, je sus qu'une partie du problème entre les deux hommes venait du fait qu'ils étaient tous les deux dominants. Pas au sens BDSM du terme, juste dominants à la façon des hommes grands, athlétiques et habitués à gagner. Jean-Claude avait passé trop de siècles à la merci d'autres Maîtres pour que ce soit aussi flagrant chez lui que ça pouvait l'être chez Richard, mais, en les regardant enlacés dans le lit, je sentais de quoi il retournait. Qui se soumettrait ? Qui plierait le premier ? Sans moi pour servir de pont entre eux, ils étaient au point mort, incapables d'avancer l'un vers l'autre. Asher les aidait aussi, parfois, mais, s'il n'avait pas été au piquet, Richard n'aurait eu aucune raison de venir passer la nuit au *Cirque des Damnés.*

Le chagrin toujours présent entre nous, et les possibilités manquées se déployaient telle une rangée de flammes s'éteignant en cascade.

— Non, pas cette fois, contra Nathaniel.

Il m'embrassa, et, comme ma tête et mon cœur étaient si étroitement liés à Jean-Claude et à Richard, je sursautai. La chambre à St. Louis me paraissait plus réelle que l'intérieur du van et les hommes

qui me touchaient pour de vrai. C'était ce que nous aurions pu être tous les trois, et que nous n'avions jamais réussi à être.

Je m'abandonnai au baiser de Nathaniel, à son amour absolu, à son désir. Lui, il n'avait aucune retenue. Il donnait tout. Au début, ça m'avait foutu une trouille bleue, mais à présent je comprenais que c'était la raison pour laquelle il était dans ma vie, pour laquelle il était mon léopard à appeler, pour laquelle chacun de nous portait l'anneau de l'autre.

Le chagrin de Richard était assez profond pour qu'on se noie dedans, comme si un océan venait de se déverser sur nous afin d'éteindre notre bonne humeur avec des vagues de regrets. Le chagrin de Damian s'y déversa ainsi que du sang. Nathaniel s'écarta de moi, les yeux brillants et entièrement violets comme des pétales de fleurs traversés par la lumière du soleil.

— Non, chuchotai-je.

— Si, exigea-t-il. Dis oui.

— *A quoi ?* demanda Richard depuis St. Louis.

— *Au bonheur,* répondit Nathaniel. *Soyez heureux, point.*

Il tourna son regard lumineux vers Damian. Le vampire le dévisagea longuement, puis céda. Il se pencha vers Nathaniel, et tous deux échangèrent un baiser très doux, presque chaste, mais dont la vision m'excita comme toujours. Deux hommes, tous les deux mes amants, s'embrassant juste à côté de moi – comment ne pas adorer ça ?

Richard sentit mon corps réagir à ce baiser et ses regrets jaillirent, balayant à la fois mon excitation physique et la joie de mon cœur.

— Qu'est-ce que vous foutez là-derrière ? lança Brennan depuis la banquette avant qu'il occupait avec Donnie.

— Il faut qu'on se gare et qu'on leur laisse un peu d'intimité, ou au moins qu'on mette de la distance entre leur métaphysique et nous, déclara Kaazim.

— Hein ?

— Ils font de la magie, reformula Dem.

— Dans le van ? s'étonna Donnie.

— *Seigneur ! Richard, contente-toi de profiter de l'instant*, grognai-je.

— *Tu n'y es pas non plus*, répliqua-t-il, la tête levée vers moi comme si je me trouvais dans la chambre avec eux.

Je ne l'aurais jamais dit à voix haute, mais nous étions tellement dans la tête l'un de l'autre que ma pensée fut limpide comme du cristal.

— *La faute à qui ?*

— *La mienne. La tienne. La sienne.*

Richard embrassa Jean-Claude sur la tête comme on embrasse un enfant, avec affection mais rien de plus, et je ne comprenais pas qu'il

n'y ait rien de plus alors qu'il était nu dans un lit avec lui. Pour moi, ça ouvrait des possibilités infinies.

— Qui est Richard ? interrogea Brennan.

— Garez-vous, réclama Nicky.

Quand Damian et Nathaniel se séparèrent, le vampire ôta ses lunettes de soleil. Il avait des yeux de flamme émeraude. Son regard vert et le regard violet de Nathaniel se braquèrent tous deux sur moi, irradiant le pouvoir et le bonheur tranquille. Même ici, dans le pays où Damian avait tellement souffert et après le cauchemar que Nathaniel et moi venions de partager, nous étions plus heureux que Richard.

Nous cherchions quelqu'un pour empêcher qu'il ne redevienne une victime, et je ne pus empêcher la vision des cicatrices de Riley de se communiquer mentalement à Jean-Claude et Richard. Une fois que cette première image fut passée, tout le reste suivit en l'espace de quelques secondes. Deux minutes plus tard, Jean-Claude et Richard avaient tous les deux vu et compris le cauchemar qui était à moitié un souvenir, mais pas le nôtre.

— Dépêchez-vous de vous garer, pressa Nicky.

Richard serra Jean-Claude plus fort contre lui, mais d'une façon réconfortante plutôt que romantique.

— *C'est vraiment affreux,* commenta-t-il.

— *Ma petite, si nous intervenons pour sauver le Selkie et les siens, ce sera la guerre entre nous et l'Irlande, dont sa Maîtresse est la Reine vampire.*

— *Elle a perdu le contrôle, Jean-Claude.*

— *Et un nouveau vampire a perçu sa faiblesse,* ajouta Richard.

— *C'est ça.*

Damian se pencha davantage vers moi, jusqu'à ce que le vert de ses yeux emplisse mon champ de vision. Des souvenirs de Celle-qui-l'avait-créé torturant les Selkies défilèrent dans sa tête comme un best of. Richard nous écarta de lui, mais il ne pouvait pas nous pousser assez loin car il n'était pas suffisamment à l'aise pour disposer de tout son pouvoir.

— Je ne veux pas de ça dans ma tête, dit-il tout haut.

— Je les ai abandonnés, Richard, répondit Damian de la même façon dans le van. Je croyais que j'étais trop faible pour sauver quiconque d'autre que moi-même, mais aujourd'hui ce n'est plus le cas. Je sais que je ne suis ni faible ni impuissant. Je suis revenu avec une Reine et ses princes.

— *C'est de guerre que tu parles*, lui reprocha Jean-Claude.

— *Comment peux-tu nous montrer toutes ces choses terribles et t'attendre à ce qu'on accepte que tu prennes le risque de voir Anita tomber entre ses mains ?* ajouta Richard.

— *Quoi qu'il arrive, je ne suis pas une victime,* intervins-je. *Les circonstances n'y changent rien.*

Donnie trouva un endroit où se garer. Elle coupa le moteur, et soudain nous nous retrouvâmes assis dans un silence trop épais, comme l'air avant une tempête. Damian se pencha encore davantage et chuchota :

— Je ne me suis pas nourri aujourd'hui.

Je ne voyais plus que du vert, et tout à coup la faim me tordait l'estomac. Nathaniel m'agrippa le bras d'une main et se retint au dossier de l'autre. Soudain, nous étions affamés. Je vis les yeux de Jean-Claude s'allumer dans la chambre presque noire, brillant tel un ciel nocturne qui aurait pris feu. Un spasme parcourut les mains de Richard comme il serrait le vampire contre lui.

— *Ma petite, dis-moi que tu as nourri l'ardeur depuis ton arrivée en Irlande.*

— *On a fait une sieste pour compenser le décalage horaire,* répondis-je.

— On n'a pas nourri l'ardeur aujourd'hui, ajouta Nathaniel.

— Tout le monde dehors, ordonna Domino en ouvrant la portière.

Nos gardes sortirent sans discuter ; ils connaissaient la chanson. S'il y avait un vampire affamé dans un véhicule et que vous ne vouliez pas lui donner de sang, vous descendiez. Si l'ardeur se levait et que vous n'étiez pas branché sexe de groupe dans un véhicule garé au beau milieu d'une ville inconnue, vous descendiez.

Brennan faillit s'emmêler les pinceaux dans sa hâte à foutre le camp, mais Donnie s'attarda parce qu'elle voulait comprendre ce qui se passait. Kaazim l'entraîna hors du van et appela Jake. Comme la plupart des Arlequin, ils ne donnaient de sang qu'à leur Maître. Mais, avant de refermer la portière, Jake se tourna vers nous.

— Dis à Jean-Claude qu'il existe une raison pour laquelle les vampires traitent leur moitié bête comme inférieure : au final, il ne peut y en avoir qu'un seul.

— Qu'un seul quoi ? demandai-je.

— Un seul Roi.

CHAPITRE 54

Nicky resta parce qu'il ne me quitterait pas, même si ça l'obligeait à s'ouvrir une veine pour un nouveau vampire. Dem resta parce que ça ne lui posait pas de problème de donner de sang au bon vampire. J'ignorais que Damian rentrait dans cette catégorie à ses yeux, surtout alors que l'ardeur risquait de se déclencher, mais il s'était déjà passé beaucoup de choses étranges ces derniers jours... Une de plus, une de moins...

— *Je dois refermer partiellement notre connexion, ma petite, sans quoi une faim risque de déborder sur l'autre.*

— *Pigé.*

— *Pourquoi c'est pire que d'habitude ?* demanda Richard.

— *Probablement à cause du décalage horaire,* répondit Jean-Claude.

— *C'est maintenant que vous me le dites ?* grognai-je.

— *Je n'imaginais pas que tu quitterais ta chambre d'hôtel sans avoir nourri Damian.*

Je ne pouvais pas protester parce qu'en effet ça avait été imprudent et même stupide de ma part.

— *Je vais réfléchir à ce que tu m'as montré, ma petite. Je parlerai à Pierrot et Pierrette, qui se sont rendus dans l'île d'Emeraude plus souvent que n'importe quels autres Arlequin. Peut-être auront-ils des informations pertinentes à partager avec nous.*

— *Demandez à Sin de vous aider. Pierrette s'est confiée beaucoup plus facilement à lui qu'à n'importe qui d'autre.*

— *Entendu, je ferai participer notre jeune prince.*

Damian m'arracha à mon siège et m'attira dans la pénombre à l'arrière du van. Ses yeux brillaient encore plus fort sans la lumière du soleil pour atténuer leur éclat. Nathaniel nous suivit.

Après avoir repoussé Richard sur le lit, Jean-Claude rabattit son épaisse chevelure sur un côté pour dénuder la ligne puissante de son cou. Dans le van, nous n'avions même pas assez de place pour que deux d'entre nous puissent s'agenouiller confortablement. Nicky nous aida à replier une partie des sièges comme si nous faisions de la place pour transporter des caisses.

Je sentis, nous sentîmes la soif de sang de Jean-Claude et par-dessous, ou mélangé à elle, un autre genre de désir. Comme si la montée en puissance de mon triumvirat renforçait sa connexion avec celui de Jean-Claude.

Richard se redressa et foudroya le vampire du regard.

— Non, dit-il, comme si nous n'étions pas tous capables de percevoir l'aversion qu'il éprouvait à être considéré comme un objet

de désir par Jean-Claude.

Dem me toucha le bras, et je reportai mon attention sur lui.

— J'ai besoin de savoir si c'est aussi moche que les bribes que j'aperçois.

— Si quoi est aussi moche ? demandai-je, perplexe.

— Richard et Jean-Claude.

Dem me tenait toujours le bras, et soudain je perçus son énergie comme la chaleur du soleil. Elle chassa l'anxiété que l'attitude de Richard suscitait automatiquement chez moi. Car, oui, je m'en rendais compte à présent, c'était un automatisme. Richard se conduisait d'une certaine façon, et je réagissais d'une autre. Jean-Claude avait le même problème avec lui. C'était comme s'il avait conditionné nos sentiments à tous les trois de sorte que notre triumvirat fonctionne le plus mal possible.

J'avais toujours supposé que, si Dem était aussi facile à vivre, c'est parce qu'il ne réfléchissait pas ni ne ressentait les choses en profondeur – que, quelque part, son côté léger le rendait inférieur. A présent, je comprenais que c'était juste parce qu'il avait moins de blocages que nous.

— *Sors de nos têtes, Devereux !* aboya Richard.

Il utilisait son nom de famille, qu'il n'avait pu découvrir qu'à travers certains de mes souvenirs de l'Irlande – des souvenirs que je n'avais pas partagés spécifiquement avec lui. Ce qui posait la question de l'étendue exacte de ce que nous venions de partager à notre insu.

— Non, protesta Dem. Ne deviens pas toute sérieuse, toi aussi.

— Ça aide à calmer l'ardeur, fis-je remarquer.

— Mais il faudra la nourrir aujourd'hui, contra Nicky, et mieux vaut que tu choisisses le moment plutôt que de te faire surprendre au milieu d'une enquête de police.

Bonne remarque.

— *Tout le monde a des arguments valables, sauf moi*, lança Richard.

Et voilà pourquoi je trouve que même sa beauté ne suffit pas à compenser ses défauts. Dieu sait que je ne suis pas parfaite, mais je fais un peu plus d'efforts que lui. Cette pensée se communiqua à tout le monde, ce qui n'aida absolument pas.

Dem retira sa main de mon bras, et le monde me parut un peu moins lumineux. Voire franchement déprimant, comme si Jean-Claude, Richard et moi étions prisonniers d'une roue de hamster dans laquelle nous butions sur les mêmes problèmes depuis des années. Je ne manquais jamais une occasion de féliciter Richard pour la bonne volonté dont il faisait preuve en thérapie, mais, par-delà les blocages qu'il tentait de surmonter, il y avait entre nous trois un schéma comportemental négatif dont nous ne parvenions pas à nous extirper.

Dem se mit à pianoter sur son téléphone, ce qui me donna envie

de le lui arracher des mains pour le balancer par la fenêtre. Ce n'était ni le moment ni l'endroit pour envoyer des textos, bordel ! Nous nagions en pleine crise.

— *Ma petite, tu dois trouver un moyen de crier moins fort dans nos têtes.*

— *Désolée, je ne voulais pas…*

— *C'est la vérité, Jean-Claude. C'est juste la vérité. Aucune quantité de thérapie ne réussira à nous faire fonctionner tous les trois.*

Richard était assis dans le lit à présent, avec le drap autour de la taille, et toute sa beauté musclée aussi inaccessible à Jean-Claude qu'à moi alors que ce dernier se trouvait à côté de lui et moi à l'autre bout du monde.

Fatigué d'attendre que nous nous décidions, Damian avait attiré Nathaniel vers lui. Ils s'embrassèrent, puis Nathaniel tourna la tête pour offrir son cou au vampire. Les marques de crocs de la veille se détachaient nettement sur sa peau.

— Nathaniel ne peut pas te donner son sang après tout ce que tu lui as pompé hier, protestai-je.

Les yeux du métamorphe s'embrasèrent d'un feu lavande, et je sentis jaillir sa colère. Cela me rappela la scène entre Bobby Lee et lui à St. Louis. Je ne voulais surtout pas qu'elle se répète. Damian l'embrassa dans le cou sous la trace de morsure pas encore cicatrisée, puis releva la tête et dit :

— Elle a raison, Nathaniel. J'ai bu ton sang quatre fois hier. Tu dois récupérer.

— Quatre fois ? répéta Nicky. Il doit manger de la viande rouge. Des tonnes de viande rouge.

— Anita aussi, dit Damian.

Nicky le dévisagea en levant un sourcil.

— Combien de fois ?

— Elle a deux traces de morsure.

— Six fois en tout. Impressionnant.

— C'est une question de tension artérielle, expliquai-je. Plus il y a de sang, plus la tension est forte.

— Non, me détrompa Nicky. Six fois, c'est impressionnant pour n'importe quel homme, vivant ou mort.

— Ne serait-ce que parce qu'au bout d'un moment ça devient rugueux, acquiesça Dem.

— Si Anita et moi ne pouvons pas donner notre sang à Damian, qui peut le faire ? interrogea Nathaniel.

— *Damian et moi avons besoin d'être nourris, peu importe par qui*, dit Jean-Claude dans ma tête.

Richard le foudroya du regard.

— J'avais l'intention de vous donner du sang demain matin, vous

le savez bien.

Jean-Claude finit par se mettre en colère.

— Je ne m'impose pas là où on ne veut pas de moi, et je ne quémande ni sang ni sexe.

La colère de Richard flamboya en réponse à la sienne. Mais, à cet instant, on frappa à leur porte.

— Qui est-ce ? aboya Jean-Claude d'une voix brûlante.

— C'est Ange, Jean-Claude. On m'a dit que vous auriez peut-être besoin de moi.

Les deux hommes dans le lit échangèrent un regard, puis Jean-Claude demanda :

— Qui t'a dit ça ?

— Mon frère.

— Méphistophélès ?

— C'est le seul frère que j'ai, répondit Ange à travers la porte.

Dans le van, nous dévisagions tous Dem.

— Ils ont besoin de quelqu'un pour établir une passerelle entre eux, et toutes les autres personnes qui auraient pu les aider sont ici en Irlande, expliqua le tigre doré comme si c'était la chose la plus naturelle du monde d'avoir envoyé un texto à sa sœur jumelle pour la tirer du lit et l'envoyer frapper à la porte de deux hommes avec qui elle n'avait jamais couché afin de leur proposer du sexe et du sang.

— Qu'as-tu fait, Méphistophélès ? lança Jean-Claude.

— J'ai dit à Anita que tous les tigres dorés avaient été élevés pour satisfaire les besoins du nouveau Père des Tigres, quels qu'ils puissent être.

Depuis le couloir, Ange demanda :

— Je peux entrer ?

— C'est ta sœur, protesta Richard – qui en a également une – sur un ton à la fois perplexe et dégoûté.

— Entre, dit Jean-Claude.

La porte de la chambre s'ouvrit, et Ange entra pieds nus, un court peignoir révélant ses jambes d'un kilomètre de long. Elle ne mesure que dix centimètres de moins que son frère, et un mètre soixante-dix-huit, c'est assez pour vous donner des jambes enviables. J'avais oublié qu'elle avait coupé ses cheveux aussi courts. Ils étaient presque rasés sur les côtés, à l'endroit où on voyait encore la teinture noire, mais les racines qui repoussaient en haut de son crâne étaient d'un blond quasiment jaune. Il lui faudrait des mois pour récupérer complètement sa couleur naturelle. Ainsi dégagé, son visage paraissait plus carré, comme celui de Dem. Jusqu'à ce qu'elle se coupe les cheveux, je ne voyais pas vraiment de ressemblance entre eux. Cela dit, Ange n'était pas moins féminine coiffée ainsi.

Elle a été goth pendant des années, d'où la teinture noire qui,

juxtaposée à ses racines blondes, faisait ressortir le fait que ses yeux étaient bleu et brun comme ceux de son frère – sauf que ceux de Dem sont bleu pâle avec un anneau doré et ceux d'Ange bleu vif avec un anneau brun foncé qui semblait presque noir depuis le lit d'où les deux hommes la regardaient. La teinture noire renforçait l'illusion de ses yeux, ce qui était sans doute une des raisons pour laquelle Ange l'utilisait. Son peignoir était juste assez ouvert pour laisser entrevoir ses seins, qui bougèrent sous la soie noire quand elle se dirigea vers le lit.

Je sentis Richard réagir, bandant si dur et si fort que je hoquetai. Son désir alimenta la soif de sang de Damian et aiguisa l'appétit de l'ardeur tel un amuse-bouche.

— Merde ! dis-je tout haut.

— Toujours aussi ravissante, Ange, lança Jean-Claude, mais que fais-tu ici ?

— J'ai entendu dire qu'il vous manquait une fille ce matin.

— *Si Devereux ne m'entend pas, Anita, dis-lui qu'un frère n'envoie pas sa sœur baiser d'autres mecs,* aboya Richard.

Et il était sérieux, même si son corps nous criait combien il était content de voir Ange. Il est du genre à faire passer ses principes avant ses envies presque à tous les coups, ce qui est admirable mais assez peu pratique.

Ange et Dem se mirent à parler en même temps, et ils dirent la même chose quasiment mot pour mot, alors que la première se trouvait dans une chambre à St. Louis et le second dans un van à Dublin.

— Quand on était ados, on sortait en boîte tous les deux. Et comme on était déjà grands, on faisait plus vieux que notre âge. On choisissait des couples pour voir si on arriverait à séduire l'homme et la femme, ou des célibataires pour les amener chez nous ou dans un motel. Vous ne pouvez pas imaginer le nombre de gens qui ont eu leur première expérience homosexuelle ou fait leur première partie à trois avec nous.

— C'est ton frère, protesta Richard. Comment tu as pu t'envoyer en l'air avec lui dans la même pièce ?

— On ne connaissait pas d'autres bisexuels que nous deux. Ça faisait juste partie de notre gémellité, se justifia Ange.

Richard secoua la tête.

— Jusqu'à ce qu'Ange décide qu'elle ne voulait pas devenir la parfaite tigresse dorée pour le prochain Père des Tigres, c'était ma meilleure amie. On faisait presque tout ensemble. Je l'accompagnais si souvent dans les magasins que certaines de ses copines croyaient que j'étais gay, jusqu'à ce que je leur prouve le contraire, dit Dem avec un large sourire.

Et le mot « incorrigible » me vint à l'esprit.

Ange se dirigea vers Jean-Claude en dénouant la ceinture de son peignoir, qui s'ouvrit comme elle atteignait le pied du lit.

— Quand on m'a demandé d'abandonner la vie que je m'étais construite pour venir vous servir, j'étais furieuse. Et je n'aime toujours pas ça. Mais je vous ai observés tous les deux, et je suis curieuse. J'aimerais savoir si vous êtes aussi doués que beaux.

Jean-Claude sourit.

— Une offre tentante.

Il se contrôlait à mort, comme s'il avait peur de réagir même dans les profondeurs de sa tête parce que j'étais en train de l'écouter. Je décidai de lui venir en aide en lui faisant savoir que ça ne me dérangeait pas.

— *Laissez-la être la passerelle dont Richard et vous avez besoin.*

— *Comment peux-tu être d'accord, Anita ?* lança Richard.

— *Je suis à l'étranger avec une demi-douzaine de mes propres amants. Ce serait ridicule de m'offusquer parce que vous avez l'occasion de coucher avec Ange.*

Je ne parvins pas tout à fait à dissimuler ma propre pensée, ou peut-être ma propre réaction. Moi aussi, Ange m'intriguait. Elle allumait en moi cette petite étincelle d'intérêt qui continue à me surprendre lorsqu'elle est provoquée par une autre femme.

— *Je ne suis toujours pas habitué à ce que tu aimes les femmes,* commenta Richard.

— *Moi non plus.*

Ange sourit.

— Attendons de voir comment ça se passe. On pourra peut-être jouer tous ensemble une fois qu'Anita sera rentrée à la maison ?

Et cela suffit à faire pencher la balance du bon côté pour Richard. Je crois que Jean-Claude s'efforçait juste de ne tomber dans aucune chausse-trape jusqu'à ce que Richard et moi décidions pour nous trois.

— Dem m'a demandé si vous pourriez nourrir partiellement l'ardeur d'Anita parce qu'ils essaient de trouver une personne disparue avant qu'on lui fasse du mal, reprit Ange.

— Donc, tu t'offres à moi comme partenaire ? interrogea Jean-Claude.

— J'aimerais bien savoir si vous êtes un amant aussi fantastique qu'on le raconte, avoua Ange.

Jean-Claude partit d'un rire brusque, ravi. Elle ferait l'affaire.

Par-delà le vampire, Ange jeta un coup d'œil à Richard.

— Vous êtes très différents, tous les deux. Si on était seule à seul, je ne m'y prendrais pas du tout de la même façon avec l'un et avec l'autre. Donc, je veux bien que vous me guidiez pour que ça se passe au mieux entre nous trois.

Richard la dévisagea très sérieusement et, au bout d'un long moment, répondit :

— On doit pouvoir faire ça.

— *Ma petite, je vais maintenant fermer la connexion entre nous,* annonça Jean-Claude. *Tu veux bien en faire autant de ton côté ?*

— *Pas de problème.*

Je les laissai à leur sang et à leur sexe tandis qu'ils nous laissaient aux nôtres.

CHAPITRE 55

On frappa à la portière du van.

— Qui est-ce ? appelai-je.

— C'est Domino. Slane, l'ami de tante Nim, est venu apporter les informations dont on avait besoin.

— Vas-y, me dit Dem. Je vais nourrir Damian, s'il est d'accord.

Je sentais que le vampire avait davantage envie de planter ses crocs dans le cou de Nathaniel ou le mien, mais une bonne partie de la chaleur entre nous s'était dissipée. J'étais à peu près certaine qu'elle s'était déplacée vers St. Louis, dans la chambre occupée par Jean-Claude, Richard et Ange. J'essayais de ne pas trop y penser, au cas où ça rouvrirait les marques entre nous. Je ne voulais pas me retrouver dans leur tête pendant qu'ils baisaient, ou, pire, pendant que Jean-Claude nourrissait l'ardeur pour nous deux.

— Si tu me laisses t'hypnotiser avec mon regard, ça ne fera pas mal, affirma Damian. Tu trouveras juste ça bon.

— Et j'aime trouver ça bon, mais maintenant que tu es passé du côté obscur je suis sûr que ça pourrait l'être encore davantage entre nous deux.

— Dem, dis-je sur un ton d'avertissement.

Le tigre doré grimaça.

— Je vais rester et m'assurer qu'il se tiendra correctement, proposa Nicky.

— J'avais l'intention de me conduire en parfait gentleman, s'offusqua Damian.

— Ce n'est pas de toi que je parlais.

Nathaniel et moi les laissâmes à leur affaire et descendîmes du van sous la bruine qui avait recommencé à tomber. Slane avait enfoncé son chapeau très bas pour se protéger contre la pluie, et ses cheveux longs dissimulaient complètement ses oreilles de chien.

— Ma maîtresse est impressionnée par vos efforts pour trouver le Roane disparu et sa dame.

— Ravie de l'apprendre, mais savez-vous où ils sont ?

— Non, mais si nous avons l'occasion de vous prêter main-forte à un moment nous le ferons.

Je le dévisageai une seconde.

— C'est gentil, mais je ne comprends pas. Je croyais que vous nous apportiez des informations qui nous aideraient à localiser Riley et son amie.

— Non. Mais un autre Roane s'est manifesté, et il voudrait vous parler.

— Après ce qui est arrivé à Riley, je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée.

— Il a conscience du danger, mais il souhaite discuter avec vous, notamment avec le vampire aux cheveux rouges que vous avez ramené.

— Damian ? Pourquoi lui ?

— Parce qu'il le connaissait avant son départ d'Irlande.

— D'accord. Où allons-nous le rencontrer, et comment allons-nous empêcher qu'il lui arrive la même chose qu'au dernier Roane ?

— Nous utiliserons notre magie pour le dissimuler. Le jeune Riley n'aurait pas dû essayer d'agir dans le dos de son Maître sans protection.

— J'avais cru comprendre que Nim, vous et le reste des Feys ne vouliez rien avoir à faire avec les Roanes, parce que vous ne vouliez pas vous retrouver sur la liste noire de la Méchante Salope.

— La liste noire ? répéta Slane, perplexe.

— Etre sur la liste noire de quelqu'un, ça veut dire qu'ils sont fâchés contre vous et qu'ils vous le feront payer s'ils le peuvent, expliqua Nathaniel.

— Alors, en effet, nous ne voulions pas nous retrouver sur sa liste noire.

— Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ? demandai-je.

— Nous culpabilisons depuis que nous avons parlé avec vous. Ça ne nous arrive pas souvent, répondit Slane avec un sourire.

Mais son regard n'était pas heureux du tout. Je ne savais pas si je devais m'excuser de leur avoir foutu la honte ou me réjouir parce que, grâce à ça, ils allaient aider les Selkies. Comme on progressait, je me contentai de demander :

— Quand et où, la rencontre ?

— Maintenant, et pas loin.

— Comment avez-vous su que Damian était déjà réveillé ? La plupart des vampires ne le seraient pas en plein après-midi.

— Notre magie s'estompe ici à Dublin, mais nous avons encore des moyens.

— Est-ce une façon polie de refuser de répondre à ma question ?

Slane parut surpris.

— Je vous ai répondu.

Un moment, je regrettai que Flannery ne soit pas là pour nous fournir une traduction culturelle, mais tant pis. Je lui demanderais plus tard. Pour l'instant, je devais m'assurer que notre vampire avait terminé son casse-croûte, et ensuite nous irions rencontrer le nouveau Roane. J'espérais qu'après ça il aurait plus de chance que Riley.

CHAPITRE 56

La première rencontre m'avait parue assez secrète, et pourtant Riley et sa petite amie manquaient tous les deux à l'appel. Cette fois, nous nous rendîmes dans un cimetière d'aspect assez ancien, derrière une église. Comparé à la fois précédente, nous étions franchement à découvert, et, la fois précédente, deux personnes avaient été enlevées. Je ne compris pas pourquoi le rendez-vous avait été donné là jusqu'à ce que je voie Damian hésiter à s'approcher du mur de pierre qui entourait les tombes. Il avait relevé sa capuche, plongé les mains dans les poches et remis ses lunettes de soleil. Ainsi, il était presque entièrement protégé contre l'éclat de l'astre.

— Je ne peux pas fouler de la terre consacrée, expliqua-t-il.

Je mis un moment à réagir.

— Evidemment. Tu parles d'une experte vampirique !

Il me sourit.

— Crois-moi, je ne risque pas d'oublier que fouler de la terre consacrée risque de me faire exploser en flammes.

— Attends un peu. Je me suis déjà fait accompagner dans des cimetières par des vampires, et ils n'ont pas explosé en flammes.

— Celui-ci se trouve dans l'enceinte d'une église, donc il est considéré comme faisant partie d'elle, et je ne peux pas entrer dans les églises.

— En fait, tu ne sais pas si tu peux entrer dans ce cimetière ou pas, résuma Nathaniel.

— Non, mais le risque n'en vaut pas la peine.

J'étreignis Damian.

— Carrément pas. Reste ici pendant que je vais chercher notre mystérieux informateur.

Slane nous observait depuis l'autre côté du petit portail en fer forgé.

— Pourquoi avez-vous choisi cet endroit sachant qu'il y avait un vampire avec nous ? m'étonnai-je.

— Ce n'est pas moi qui l'ai choisi, dit-il, ce qui répondait à ma question sans y répondre.

A sa demande, Nathaniel resta avec Damian, Donnie et Brennan :

— Les humains rendent certains d'entre nous nerveux, expliqua-t-il.

Ainsi, il ne considérait aucun autre membre de notre groupe comme humain. Intéressant. Pas bon ni mauvais, juste intéressant. Dem décida de rester avec Nathaniel et Damian. Nicky m'accompagnait partout. Pour le reste, tout le monde en déféra à

l'ancienneté de Jake, qui décida que Kaazim et lui viendraient avec moi pendant que les autres attendraient dehors avec notre vampire inquiet.

Slane nous laissa plantés entre les pierres tombales usées par les éléments pendant qu'il vérifiait qu'il n'y avait personne que nous voudrions éviter à l'intérieur de l'église. En son absence, je ne pus m'empêcher de baisser très légèrement mes boucliers, pour voir. Et je ne sentis absolument rien. J'aurais aussi bien pu me tenir au milieu d'une prairie ou d'un jardin. Je ne percevais pas les morts sous mes pieds, juste la terre vivante.

Avait-on déplacé les corps en ne laissant que les pierres tombales ? Ça arrive parfois aux États-Unis. À St. Louis, si une entreprise a l'autorisation de construire sur l'emplacement d'un ancien cimetière, elle n'a pas d'autre obligation légale que de déplacer les pierres tombales et une pelletée de terre de chaque sépulture – elle peut laisser les corps sur place et couler des fondations par-dessus. Était-ce ce qui s'était passé ici ?

Nicky se pencha vers moi et chuchota :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je ne sens pas les morts. Je ne sens rien d'autre que le sol, qui est fertile et vivant.

Slane ressortit de l'église.

— Est-ce le premier cimetière irlandais que vous visitez, mademoiselle Blake ?

— Oui.

— Vous semble-t-il différent de ceux que vous avez en Amérique ?

Je fronçai les sourcils.

— C'est une question piège ?

— Pas du tout.

— Les corps ont-ils été déplacés ?

Slane balaya les tombes du regard.

— À ma connaissance, tout ce qui a été enfoui ici s'y trouve toujours.

— Si ce Roane veut rencontrer Damian, pourquoi nous avoir donné rendez-vous ici ? Il doit savoir que les vampires ne peuvent pas entrer dans les églises.

— Une fois rassuré, il sortira pour aller parler à Damian.

— Que faudra-t-il pour le rassurer ?

— Suivez-moi à l'intérieur et demandez-le-lui vous-même.

Je scrutai de nouveau le cimetière et son sol étrangement vivant. Adolescente, j'aurais donné n'importe quoi pour pouvoir traverser un cimetière sans rien sentir ; aujourd'hui… je n'ai plus peur des cimetières, mais celui-ci m'effrayait un peu. Pourquoi ne percevais-je

pas les morts ?

— Vous êtes perturbée, mademoiselle Blake. Je croyais que, selon la tradition, la nécromancie ne fonctionnait pas en plein jour.

— Personne ne peut relever les morts en plein jour, mais en principe je les sens quand même.

— Et les fantômes ? Vous les sentez aussi ?

— J'essaie de ne pas en voir.

— Comment faites-vous pour ne pas les voir ?

— De la même façon que je ne me balade pas en relevant les morts sur mon passage : en contrôlant mes dons naturels.

— Donc, si vous ne vous contrôliez pas, les morts se relèveraient spontanément sur votre passage ?

— Non, pas exactement. Allons parler à votre mystérieux informateur, Slane. Après ça, je dois encore aller voir la police locale.

Sans discuter, notre guide me précéda à l'intérieur de l'église. Celle-ci sentait le renfermé, l'humidité et… la lassitude. Je n'aurais jamais imaginé qu'un bâtiment puisse m'apparaître comme une personne qui en avait trop vu et qui aspirait à se reposer. Comment laisse-t-on une église se reposer ? Je fis une génuflexion et me signai automatiquement avant de remonter la travée centrale.

Slane nous entraîna vers un homme assis sur l'un des bancs. L'inconnu avait de longs cheveux noirs mêlés de fils blancs et argentés, pas gris, si bien qu'ils semblaient moins le produit de l'âge que de sa coloration naturelle. Je connais des tas de gens qui auraient aimé avoir cette tête en sortant de chez le coiffeur, mais aucune teinture n'aurait eu l'air aussi authentique.

Slane dépassa l'homme pour me laisser m'asseoir près de lui. Nicky s'assit de l'autre côté de moi, et Kaazim et Jake s'installèrent sur le banc de derrière.

L'inconnu me dévisagea avec d'immenses yeux noirs si semblables à ceux de Riley que cela me décontenança l'espace d'une seconde, comme si je regardais les yeux d'un mort. S'agissait-il d'une prémonition ou juste d'une ressemblance familiale ?

— On m'a dit que vous vouliez me rencontrer.

— Vous et Damian, acquiesça-t-il d'une voix extrêmement grave, comme on en entend rarement.

— Il ne peut pas entrer dans une église.

— Je n'étais même pas certain que vous pourriez, vous.

— Ouais, ouais, parce que je suis une nécromancienne impie et maléfique.

L'inconnu cligna de ses grands yeux liquides. À mon avis, il n'avait pas pigé le sarcasme.

— Anita plaisante, se sentit obligé d'expliquer Nicky. Elle en a assez que les gens supposent qu'elle est diabolique juste parce qu'elle

peut relever les morts.

— Alors, toutes mes excuses, mademoiselle, mais je devais m'assurer que vous n'étiez pas de mèche avec elle.

— En quoi le fait que je puisse entrer dans une église prouve-t-il que je ne le suis pas ?

— Vous croyez en Dieu, mademoiselle ?

— Oui.

L'inconnu sourit.

— J'ai prié pour qu'il nous envoie quelqu'un capable de détruire la créature folle qui nous gouverne. Je pense que ce quelqu'un, c'est vous, mademoiselle.

Je secouai la tête.

— Je ne suis le sauveur de personne. Ça, c'est le boulot de l'homme cloué sur la croix là-haut.

— Ne pensez-vous pas que chacun de nous peut être l'instrument de la volonté divine ?

— Je pense que Dieu nous appelle à faire Sa volonté, mais que notre libre arbitre nous permet de refuser.

— Refuser n'a pas très bien réussi à Jonas, fit-il remarquer avec un sourire très doux.

— Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de baleines à Dublin, répliquai-je.

Son sourire s'élargit.

— Nous sommes un port maritime, mademoiselle. Vous seriez surprise de découvrir ce qui se passe dans nos eaux.

J'avais presque oublié que cet homme se changeait en phoque une partie du temps. Je lui rendis son sourire.

— Je suis Anita Blake. Et vous ?

— Moran.

— Alors, Moran, êtes-vous prêt à sortir pour parler à Damian ?

— Pas encore. J'ai besoin de savoir s'il est exact que vous avez libéré Rafaël et ses rats-garous du Maître de St. Louis qui les avait réduits en esclavage.

Je m'humectai les lèvres en réfléchissant à ce que j'allais répondre, parce que j'ai libéré les rats-garous en tuant l'ancien Maître de St. Louis. Je n'avais pas de mandat d'exécution à son nom, mais c'était le seul moyen de l'empêcher de me réduire en esclavage moi aussi. Je ne regrette pas mon geste, mais je n'étais pas très chaude pour avouer un meurtre à un inconnu.

— Je ne vous connais pas assez pour répondre à cette question.

— Pouvez-vous nous libérer comme vous l'avez fait avec les rats-garous, Anita Blake ?

— Je pourrais libérer des Roanes individuellement, mais, pour vous libérer tous, il faudrait que votre Maîtresse meure.

Moran acquiesça très solennellement.

— Oui, ce serait le seul moyen.

Nous nous dévisageâmes.

— Pourquoi tout le monde en Irlande pense que je vais juste me mettre à flinguer des gens ?

— Peut-être que votre réputation vous précède, suggéra Slane en se penchant de l'autre côté de Moran.

Je fronçai les sourcils. Il haussa les épaules et se redressa, disparaissant à ma vue.

— Seriez-vous prêt à raconter à la police ce qu'elle vous a fait, à vous et aux vôtres ? Pourriez-vous m'aider à prouver ses crimes ?

— Il n'y a pas de peine capitale en Irlande.

— C'est ce qu'on n'arrête pas de me répéter.

Nous nous regardâmes encore un long moment.

— Je ne suis pas un assassin, dis-je enfin.

— Bien sûr que non, acquiesça Moran. (Mais il avait les mêmes yeux que Riley, et ces yeux exprimaient une supplique silencieuse : « Aidez-nous, sauvez-nous, tuez le monstre pour nous »). Nous aiderez-vous, mademoiselle Blake ?

— C'est marshal Blake. J'ai un insigne. Je suis un officier de police. Je ne peux pas assassiner quelqu'un pour vous.

— Elle est maléfique, marshal Blake.

— J'entends bien, mais ça ne change rien au fait qu'il n'y a pas de peine capitale en Irlande, et que, même s'il y en avait une, il faudrait un procès avant qu'elle soit prononcée.

— Nous ne disposons pas du temps que nécessiterait un procès, marshal Blake. Vous savez très bien que, ce genre de créature, vous la tuez tout de suite ou vous lui fichez la paix. Vous ne pouvez pas la capturer et la faire comparaître devant un tribunal.

— Je ne conteste pas votre raisonnement.

— Mais vous refusez de nous aider ?

— Je ne peux pas accepter de commettre un meurtre pour vous. Je suis désolée, mais je ne peux pas vous dire : « Oui, je le ferai », parce que, si je disais ça, vous partiriez du principe qu'elle va mourir, et vous tireriez des plans en conséquence.

— C'est vrai.

— Et si elle ne mourait pas ces plans vous feraient tuer, et je serais responsable de votre mort.

— Je me suis laissé dire que si on tue l'animal à appeler d'un Maître vampire, sa mort peut entraîner le vampire dans la tombe pour de bon. Est-ce exact, marshal ?

— Ça peut l'être, admis-je à contrecœur, car je n'aimais pas le tour que prenait cette conversation.

— Je pensais que la mort de l'animal à appeler ou du serviteur

humain d'un vampire garantissait sa destruction.

— La plupart du temps, la mort de l'un provoque la mort de l'autre, mais j'ai connu des vampires assez puissants pour survivre.

— Vous ne me laissez aucun espoir, marshal Blake.

— Je pensais que c'était vous qui deviez nous en donner un à propos de Riley et de sa petite amie.

— Si quelqu'un vous a dit ça, je suis vraiment désolé, car, non, je n'ai aucun espoir à vous offrir pour eux. Riley était jeune et écervelé, mais c'était un bon garçon.

— Il avait l'air gentil.

— Il l'était.

Ça ne me plaisait pas que Moran parle au passé.

— Vous savez où ils sont, lui et son amie ?

— Non.

— Vous savez ce qui leur est arrivé ?

— Pas exactement, mais Riley sera torturé jusqu'à ce que mort s'ensuive. Tel est le châtiment réservé aux traîtres, et parfois à ceux qui ont simplement commis l'erreur d'attirer son attention. Elle a toujours été instable, mais ces deux dernières années elle est devenue bien pire.

En gros, depuis que nous avions tué la Mère de Toutes Ténèbres. Etait-ce notre faute – ma faute ?

— Je suis désolée, Moran. Sincèrement.

— Je vous crois, marshal Blake. Si vous n'aviez pas pu entrer dans l'église, je ne vous aurais pas aidée. J'ai déjà conclu un pacte avec le diable il y a quelques siècles. Je pensais que ça protégerait mon peuple, mais j'avais tort.

Kaazim se pencha vers nous depuis le banc de derrière.

— Moran, c'est votre vrai nom ?

— L'un d'entre eux.

— Comment vous appelle-t-on la plupart du temps ?

— Roarke.

Soudain, le flingue de Kaazim se retrouva pointé sur la tête de Moran.

— Si vous bougez, je vous tue, dit-il d'une voix basse, prudente.

Nicky m'avait empoignée et me tirait en arrière, à l'écart de Moran.

— On m'a dit que c'était l'un des phoques de Roarke, déclara Slane. J'ignorais que c'était Roarke en personne.

— On discutera de votre trahison potentielle plus tard, lâcha Kaazim.

— Qui est ce type ? demandai-je.

— Il est la moitié bête de Ma Dame, et le Roi des Roanes, répondit Jake en se glissant sur le banc que Nicky m'avait fait quitter.

— Merde ! jurai-je.

— Ne jurez pas ici, marshal, dit Roarke.

— Pourquoi vouliez-vous la rencontrer ? interrogea Jake.

— A l'intérieur de l'église, Ma Dame ne peut pas voir dans mon cœur et mon esprit. J'ai organisé la rencontre comme elle me l'avait ordonné, mais en prenant soin à ne pas penser aux détails. Je lui ai dit que je venais ici pour prier, afin qu'elle ne s'inquiète pas quand je disparaîtrais de ses perceptions. Je savais aussi que ça empêcherait Damian de me reconnaître trop tôt.

— Que voulez-vous, Roarke ? demanda Kaazim.

— Je veux que Ma Dame meure et que mon peuple soit libre.

— Dans quel piège êtes-vous censé nous attirer ? m'enquis-je. La Méchante Salope voulait qu'il se passe quoi aujourd'hui ?

— Elle veut récupérer Damian, et elle aimerait que votre moitié bête soit à sa merci. Dieu me pardonne, elle voudrait que tous vos séduisants compagnons le soient.

Je laissai tomber les boucliers qui me séparaient de Damian, de Nathaniel, de Dem, de Domino et d'Ethan, histoire de leur communiquer ce que je venais d'apprendre. Si Damian n'avait pas été avec eux, ils auraient pu me rejoindre dans l'église pour l'utiliser comme sanctuaire, mais Damian ne pouvait pas entrer et nous ne pouvons pas le laisser seul. Eh merde !

— Si quelqu'un attaque nos gens là-dehors, je vous tuerai, prévint Kaazim.

— Ne comprenez-vous pas que c'est exactement ce que j'attends de vous ? répliqua Roarke.

Je fronçai les sourcils.

— Comment ça ?

— Je crois en Dieu, marshal Blake. Je ne peux pas me suicider, mais, si quelqu'un me tue, il se pourrait que j'entraîne Ma Dame dans la mort avec moi.

— Votre mort risquerait juste de provoquer celle de son serviteur humain et pas la sienne, contrai-je. Elle pourrait le sacrifier pour se sauver.

— Mais privée à la fois de son animal à appeler et de son serviteur humain, elle serait beaucoup moins puissante, non ?

Je ne sus pas quoi répondre, parce qu'il avait raison mais que ce n'était pas une garantie.

— Ça saperait sa base de pouvoir, mais peut-être pas suffisamment pour libérer tout votre peuple.

— Si elle n'est plus mon Maître, elle ne peut plus aspirer l'énergie de tous les autres Roanes à travers moi. Elle devra attendre que mon peuple désigne un nouveau Roi, et cela prendra assez de temps pour que Damian vous conduise à sa forteresse et vous aide à la tuer.

— Si quelqu'un est tué dans une église, elle cesse d'être une terre consacrée jusqu'à ce qu'on renouvelle les rituels, fit remarquer Jake.

— Mais je serai déjà mort, et Ma Dame sera affaiblie.

— J'ai bien libéré Rafaël et ses rats-garous, révélai-je. Et je l'ai fait en tuant l'ancien Maître de la Ville, qui était capable d'appeler les rats.

— Tout ce que je veux, c'est que mon peuple soit débarrassé du monstre que j'ai introduit dans notre paisible royaume.

— Y a-t-il d'autres Roanes en embuscade dehors ? interrogea Jake.

— Oui, mais ils ne feront rien tant que je ne leur en donnerai pas le signal.

— Le signal, c'est le moment où vous sortirez de l'église ? lui demandai-je.

— Ça, ce sera le signal pour vous attaquer, vous. Elle veut vous capturer aussi, je ne vous l'ai pas dit ?

— Non, vous avez omis ce détail.

Je voulais Nathaniel dans l'église avec moi, mais, s'il entrait, ça alerterait peut-être les méchants.

— Que veut-elle faire d'Anita ? s'enquit Nicky.

— Elle veut vous tuer comme vous avez tué la Mère de Toutes Ténèbres, afin de boire le pouvoir en vous comme vous avez bu celui de la Mère, me révéla Roarke.

— Donc elle a besoin de moi vivante pour me tuer elle-même.

— Oui, mais elle veut que Damian redevienne son esclave, et elle veut utiliser les gens que vous aimez pour vous faire peur. Elle se repaîtra de votre peur, marshal.

— Combien de gens sont cachés dehors pour se jeter sur nous ?

— Suffisamment pour que ce soit une bonne idée d'appeler les Gardai en renfort pendant que vous le pouvez, répondit Roarke avec un calme parfaitement incongru.

Je ne perdis pas de temps à discuter. Edward décrocha à la seconde sonnerie.

— Anita, je n'ai toujours pas réussi à convaincre tout le monde de t'inclure complètement dans l'enquête.

— Peu importe.

Je lui racontai ce qui se passait.

— On est là dans un quart d'heure, peut-être moins.

Il ne posa même pas de questions avant de raccrocher.

— Tuez-moi, Anita. Tuez-moi, et peut-être que cela la tuera, elle aussi.

— Peut-être que personne n'a besoin de mourir aujourd'hui, tempéra Kaazim.

— Je crains que si, et j'ai décidé que ce serait moi, répliqua

Roarke sur un ton étrangement serein.

— Anita a hérité de la capacité de Marmée Noire à rompre le lien entre un serviteur humain ou un animal à appeler et son maître vampire.

— C'est impossible. Vous mentez pour me manipuler.

— Les Roanes peuvent-ils sentir le mensonge comme les métamorphes ? interrogea Nicky.

— Nous sentons si quelqu'un est effrayé ou nerveux, mais ça ne signifie pas qu'il ment pour autant.

— Je vous donne ma parole d'honneur qu'Anita a déjà brisé le lien entre un animal à appeler et son Maître vampire sans tuer ni l'un ni l'autre, dit Kaazim.

— Votre parole d'honneur ?

— Oui.

— Anita pourrait tenter de vous libérer de votre Maîtresse, ajouta Jake. Comme le disait mon camarade, peut-être que personne n'a besoin de mourir aujourd'hui.

— Il est trop tard, car, lorsque je l'aurai déçue tout à l'heure, elle torturera ceux que j'aime – parce que me torturer, moi, se répercuterait sur elle.

— Son serviteur humain souhaite-il aussi sa mort ? demandai-je.

— Non, il l'aime. Il adore ce qu'ils font ensemble et ce qu'ils font aux autres.

— Dans ce cas, peut-être pouvez-vous nous aider à le piéger aussi. Si nous vous tuons tous les deux en même temps, les chances de survie de votre Maîtresse seront bien moindres.

— Elle saura ce que j'ai fait. Je ne peux pas l'empêcher d'accéder à mes souvenirs.

— Même pas si vous dressez un bouclier mental entre vous et elle ?

— Ça ne fonctionne qu'un moment, et à distance. Quand elle se trouve devant moi, je deviens faible. Si elle me touche de ses mains blanches, je ne peux lui cacher aucun secret.

— Et si nous vous arrêtions ? suggérai-je.

— À quoi penses-tu, Anita ? s'enquit Jake.

— Si on l'arrêtait pour agression ou tentative de meurtre, et qu'on le mettait en cellule ? Si on le gardait loin d'elle sans que ce soit sa faute ?

— Vous ne feriez que retarder l'inévitable, marshal.

— Qui enverrait-elle pour vous faire échapper ? interrogea Jake.

— Il se pourrait qu'elle envoie son serviteur humain, Keegan.

— Vraiment ?

— C'est une possibilité.

— Alors, laissez-nous vous placer en détention provisoire, Roarke,

le pressai-je. Essayons de garder tout le monde en vie jusqu'à nouvel ordre.

— Si j'accepte, je veux votre parole d'honneur à tous.

— Que vouliez-vous que nous jurions ? demanda Jake.

— Que si Keegan et moi nous trouvons au même endroit à un moment donné, vous nous tuerez tous les deux pour qu'elle meure.

— Pourrai-je essayer de vous libérer de son emprise avant qu'on vous colle une balle dans la tête ?

— Je n'ai pas spécialement hâte de mourir, marshal, donc, si vous voulez essayer votre magie sur moi, je vous en donne la permission. Et je prie pour que ça fonctionne, mais si ce n'est pas le cas je veux votre parole que vous me tuerez plutôt que de me laisser retourner auprès d'elle.

Kaazim et Jake jurèrent sur-le-champ. Je crois que la seule raison pour laquelle Nicky hésita, c'est qu'il percevait combien j'étais partagée, mais il finit par jurer aussi. Et à la fin, alors que nous entendions des sirènes de police se rapprocher, je promis également à Roarke que, si nous ne trouvions pas d'autre solution, je le tuerais.

CHAPITRE 57

Les flics irlandais furent ravis de coller Roarke en cellule, et plus ravis encore que je ne l'aie pas abattu. Ne pas le tuer ou tenter de rompre son lien avec la Méchante Salope pendant qu'il se trouvait toujours dans l'église avait néanmoins eu un inconvénient : dès qu'il ne foula plus de la terre consacrée, sa Maîtresse put de nouveau le contacter, comme j'avais réussi à contacter Jean-Claude et Richard à St. Louis.

Donc, pendant que les flics l'escortaient jusqu'au fourgon qui l'emmènerait, il commença à se débattre. Parce qu'elle le contrôlait, ou parce qu'il voulait que les autres Roanes témoins de la scène lui rapportent qu'il avait tenté de s'enfuir ? Je l'ignore, mais un des agents vola et s'écrasa sur une des patrouilleuses. Les autres se jetèrent sur lui pour tenter de l'immobiliser, mais il conserva son équilibre et continua à avancer comme s'il avait l'intention de rentrer chez lui ainsi.

Donnie, Brennan, Edward et Nolan s'ajoutèrent au tas de flics déjà accrochés à lui, et leur poids combiné fit tituber Roarke, mais celui-ci ne s'écroula toujours pas. Puis Edward fit quelque chose avec sa main droite, et la jambe droite de Roarke céda sous lui. Il se releva aussitôt. C'était un salopard coriace.

— Je peux les aider ? demanda Kaazim.

— Oui, acquiesça Jake. Je resterai avec nos protégés, mais le Roane doit être en cellule avant la tombée de la nuit.

Ses protégés, c'était moi, Nathaniel et peut-être Damian. Et il avait raison : le ciel s'assombrissait déjà.

Kaazim se joignit à la petite foule qui tentait de contrôler Roarke, et sa présence fit pencher la balance en sa faveur. Edward et Nolan auraient fini par venir à bout du Roane, mais, avec l'aide de Kaazim et des flics, ils réussirent à faire monter le prisonnier dans le fourgon.

L'agent qui avait été projeté dans les airs était maintenant assis contre la patrouilleuse qu'il avait heurtée, et un de ses camarades lui prodiguait les premiers soins. J'entendais une ambulance au loin, ce qui signifiait qu'il était plus sérieusement blessé que je ne l'avais cru. Roarke n'était pas aussi fort que Magda, donc les cellules du quartier général de Nolan suffiraient peut-être à le contenir.

Le fourgon s'éloigna dans un crissement de pneus. Edward gravit les marches de l'église, Kaazim sur ses talons. Nolan parlait avec un des flics, qu'il semblait connaître personnellement.

— Qu'est-ce que tu leur as dit pour qu'ils foncent comme ça ? interrogea Ethan.

— Qu'il deviendrait encore plus costaud après la tombée de la nuit, répondit Edward.

— Ce qui est peut-être vrai, commentai-je.

— Dans tous les cas, mieux vaut qu'il soit en cellule avant le réveil des vampires. (Edward regarda Damian, qui se tenait près de moi). Celle-qui-t'a-créé est-elle capable de marcher en plein jour ?

— Oui.

— Alors, c'est une chance qu'elle ne soit pas à Dublin.

— Tu ne peux pas savoir à quel point.

Nolan nous rejoignit avec une expression si renfrognée que les plis de son front semblaient avoir été taillés à coups de couteau.

— C'est quoi, le problème ? lança Edward.

— Ils refusent de nous confier Roarke. Ils l'emmènent au poste.

— De toute façon, vous n'avez plus de cellule libre, fis-je remarquer.

— Je suppose que non, grâce à votre lionne-garou.

— Magda n'a fait que ce que vous lui demandiez. Ce n'est pas sa faute si votre cellule n'était pas à la hauteur, répliquai-je.

Nolan hocha la tête, eut un petit rire et convint :

— C'est exact. Mes gens ne sont pas aussi forts que ce Roane, et aucun de nous n'est aussi fort que votre lionne. La combinaison de sa puissance physique et de son entraînement a ridiculisé tous nos préparatifs.

Dem lui tapota l'épaule.

— Vos préparatifs n'étaient pas ridicules ; ils n'étaient pas suffisants, c'est tout.

La nuit tomba, et ce fut comme si quelque chose qui était resté contracté en moi pendant toute la journée se détendait enfin. J'inspirai profondément l'air chargé de pluie.

Mon téléphone sonna. C'était Magda.

— Les trois vampires se sont réveillées, rapporta-t-elle. Elles étaient complètement folles jusqu'à ce qu'on les laisse boire du sang. Maintenant elles ont l'air calmes et beaucoup plus sensées que la plupart des nouveau-nés que j'ai rencontrés au fil des siècles.

— C'est une bonne chose, non ?

— Oui, même si les gens de Nolan n'ont pas apprécié de devoir les nourrir. Giacomo et moi étions là pour les tenir et faire en sorte qu'elles se contrôlent. Sans ça, elles auraient déchiqueté leurs victimes pour boire tout leur sang.

— Sont-elles assez lucides pour répondre à nos questions ?

— Je crois. Giacomo est en train de leur parler sous la surveillance de plusieurs des gens de Nolan. La mère et la fille veulent savoir ce qu'est devenu le reste de leur famille. Les autres se sont-ils également relevés transformés en vampires ?

— Oh, merde ! dis-je doucement mais avec beaucoup de conviction. Je te rappelle. (Je criai le nom de Nolan). Qui surveille les victimes de vampires qui ont été retrouvées sur la scène de crime ce matin ?

— Elles sont à l'hôpital.

— Quel hôpital ?

— Un problème ? s'enquit Edward.

— Les femmes se sont réveillées complètement sauvages et le sont restées jusqu'à ce qu'elles se nourrissent. Où est le reste de leur famille ?

Nolan jura entre ses dents. Déjà, il sortait son téléphone de sa poche et se dirigeait vers les véhicules.

Nous nous répartîmes entre les vans, mais je gardai Nathaniel et Damian avec moi, même si ce n'était pas forcément une idée géniale de nous faire voyager tous les trois ensemble, pas si la Méchante Salope nous voulait tous, mais l'idée d'être séparée d'eux, et tout particulièrement de Nathaniel, me serrait la gorge. Je me souvenais encore de la panique que j'avais éprouvée quand Roarke nous avait dit que son plan était de l'enlever parce que la Méchante Salope s'intéressait à tous mes hommes, mais particulièrement à lui. Bonne ou mauvaise idée, je voulais le garder près de moi, et Damian resta avec nous deux. Nous n'étions pas seuls, loin de là, mais ça faisait quand même trois cibles dans le même véhicule. Je tentai de ne pas y penser tandis que Donnie appuyait sur le champignon et fonçait dans le sillage du van de Nolan.

Je priai pour qu'on arrive à l'hôpital avant que le reste de la famille Brady ne blesse ou ne tue quelqu'un. Magda avait dit qu'une fois nourrie les femelles étaient devenues lucides. Je ne voulais pas imaginer combien ce devait être terrible de revenir à soi couvert du sang de quelqu'un d'autre, voire assis à côté de son cadavre. Je priai pour arriver à temps, non seulement afin de sauver les victimes potentielles, mais aussi pour empêcher les nouveau-nés de devenir réellement des monstres.

CHAPITRE 58

Le temps qu'on arrive à l'hôpital, tout était fini hormis la crise de larmes. J'ai exécuté plus de vampires que n'importe qui d'autre, et j'en ai tué tellement que j'en ai perdu le compte, mais jamais encore je n'avais dû m'asseoir à une table face à une vampire qui sanglotait éperdument parce qu'elle était couverte du sang de sa victime.

Si je n'avais pas vu ses crocs délicats dans sa bouche de gentille grand-mère, je n'aurais même pas deviné qu'elle n'était plus humaine. Selon la lignée dont ils descendent, ou bien les nouveaux vampires ont l'air presque vivants et le deviennent de moins en moins au fil du temps, ou bien ils ont l'air monstrueux et apprennent à devenir plus humains. Mais jamais je n'avais vu de lignée dont les descendants présentaient une telle apparence.

A l'exception de sa blouse d'hôpital couverte de sang frais et du fait qu'on lui avait menotté les mains dans le dos, Mme Edna Brady ressemblait à ce qu'elle avait toujours été : une septuagénaire qui allait régulièrement à la messe, et la matriarche d'une famille aimante. Avant qu'on ne la menotte, elle avait réussi à essuyer la plus grande partie du sang sur son visage, mais il en restait un peu dans ses courts cheveux blancs – et, ça, il faudrait une douche pour que ça parte, je l'ai appris à mes dépens.

Je la regardai sans savoir par où commencer. Je chasse les vampires ; je n'ai pas pour habitude de leur tenir la main en leur expliquant comment être le meilleur suceur de sang possible. Par chance pour nous deux, Damian et Jake étaient avec moi.

— Edna, dit Damian d'une voix apaisante. Edna, vous m'entendez ?

La vieille femme continua à hurler. Elle était au-delà des pleurs et de l'hystérie. Edward et Nolan s'occupaient de son fils, qui s'était également relevé en tant que vampire. Kaazim leur donnait un coup de main. Le père était parfaitement calme : en fait, il ne se souvenait pas pourquoi il avait tout ce sang sur lui, ni ce qu'il faisait à l'hôpital. L'amnésie des premières nuits est parfois une bénédiction, comme aurait pu le confirmer Edna qui se souvenait de tout, elle.

Nathaniel était dans le couloir à l'extérieur de la salle qu'on nous avait attribuée. J'avais ordonné à Dem et à Nicky de ne pas le quitter d'une semelle. Ethan et Domino étaient rentrés à l'hôtel avec Donnie pour aller chercher Fortune et Echo, afin que cette dernière discute de vampire à vampire avec le mâle qu'Edward et Nolan tentaient d'interroger.

J'aurais volontiers changé de place avec Edward. Malgré toute ma

compassion, je ne savais pas quoi faire d'Edna Brady. J'ignorais si elle ne pouvait pas nous entendre ou si elle se moquait juste de ce qu'on lui disait. Damian s'était montré doux, et patient, et charmant, mais rien n'avait réussi à arrêter ses cris affreux ni à atténuer la panique dans ses yeux. Le bruit seul commençait à me filer la migraine.

Je finis par aboyer son nom. Au début, il me sembla qu'elle ne m'entendait pas, mais son regard se focalisa comme si elle nous voyait enfin au lieu de rester prisonnière de ce moment où elle était revenue à elle, berçant le corps inerte de sa première victime.

— Edna ! Edna ! Ednaaaaa !

Je criai son nom jusqu'à ce qu'elle se taise. Hébétée, elle cligna des yeux. Elle était toujours là-dedans, quelque part derrière tout ce bruit et toute cette terreur. Tant mieux.

— Edna, vous m'entendez ?

Elle me dévisagea d'un air hagard. Du moins ne hurlait-elle plus.

— Edna, vous nous entendez ? demanda Damian.

— Hochez la tête si vous vous entendez.

Elle hocha la tête. On progressait.

— Savez-vous où vous êtes, Edna ?

— À l'hôpital, répondit-elle d'une voix éraillée par ses hurlements.

— C'est très bien, Edna, la félicita Damian. Et savez-vous pourquoi vous êtes à l'hôpital ?

Elle parut réfléchir sérieusement et finit par articuler :

— Ma petite-fille avait disparu... mais elle est rentrée à la maison. Elle n'était pas morte.

Je décidai que ça n'était pas le moment de lui faire un cours sur ce qui définissait la vie et la mort.

— C'est à peu près ça, oui.

— Les voix... Les yeux brillants... Ils m'ont promis quelque chose. Ils m'ont promis... Je me suis regardée dans la glace et j'avais toujours la même tête. Je croyais que je serais redevenue jeune, mais j'avais toujours la même tête. Ça n'a pas fonctionné comme ils le disaient.

— Que devait-il se passer, Edna ? interrogea Damian.

— Les vampires sont jeunes et beaux. Je croyais que j'aurais de nouveau vingt ans, ou peut-être trente, mais il y avait un miroir dans ma chambre, et j'avais toujours l'air aussi vieille. Je n'avais pas changé. Et puis une doctoresse est venue me voir ; elle était contente que je sois réveillée et... (l'horreur emplit de nouveau ses yeux) oh, Seigneur ! Je lui ai déchiqueté le bras. J'ai bu son sang !

Elle fut prise d'un haut-le-cœur comme si elle allait vomir.

— Tout va bien, Edna, mentis-je. Tout va bien.

— La doctoresse... comment va-t-elle ?

— Elle est en salle d'opération.

— J'ai l'impression de lui avoir presque arraché le bras, mais je dois me tromper. Je ne ferais jamais ça. Je ne ferais jamais de mal à personne, mais le sang… Les voix me promettaient que je redeviendrais jeune…

— Je suis désolé, Edna, dit Damian.

Elle le dévisagea.

— Vous, vous êtes jeune et beau. Vous l'êtes tous les deux. C'est ainsi que c'est censé fonctionner. C'est pour ça qu'on renonce à tout, pour la jeunesse éternelle.

Je commençai à lui expliquer que les vampires gardent l'âge auquel ils sont morts – qu'ils ne vieillissent plus, mais qu'ils ne rajeunissent pas pour autant. Damian m'arrêta.

— Plus tard, chuchota-t-il. Laisse-lui un peu de temps.

— Où est Frankie ?

— Votre fils ?

— Mon mari. Où est Frankie ?

Je consultai Damian du regard, parce que Frankie ne s'en était pas sorti. Il avait des problèmes cardiaques depuis des années, et, d'après les docteurs, le choc d'être vidé de son sang, ou peut-être de voir sa petite-fille changée en vampire, avait été trop fort pour lui. Qui diable pouvait savoir ? Avec un palpitant défectueux, comment survivre à l'horreur qui s'était abattue sur cette famille ?

La plus jeune des deux filles ne s'en était pas tirée non plus. Sa gorge était encore si petite qu'en la transperçant les crocs avaient écrasé sa trachée. Elle s'était étouffée avant de pouvoir se vider de son sang. Donc, pas d'existence vampirique pour elle.

— Qui vous a fait ça, Edna ? demandai-je d'une voix plus douce qu'avant, parce que c'était vraiment affreux.

— À qui appartenaient ces voix ? ajouta Damian. Celles qui vous ont promis la jeunesse éternelle ? Qui vous a dit une chose pareille ?

— Lui.

— Qui ça, lui ?

— Il est arrivé avec Katie. Il l'a trouvée quand elle était perdue, et il nous l'a ramenée.

— Et quel est le nom de ce bon Samaritain ? interrogeai-je.

La vieille femme me sourit.

— Oui, c'était un bon Samaritain. Il a trouvé Katie et il nous l'a ramenée. Il nous a dit qu'on serait tous ensemble pour toujours, qu'on ne vieillirait pas et qu'on ne mourrait jamais. Je me souviens de ses yeux… (elle fronça les sourcils) ou, non, je ne m'en souviens pas. Je ne sais plus de quelle couleur ils étaient, mais ils ressemblaient à des étoiles.

Nous l'interrogeâmes encore un moment, mais, tout ce que nous apprîmes, ce fut que l'homme avait des cheveux courts, noirs ou peut-

être bruns, qu'il était de type caucasien et jeune, mais, comme Edna avait passé les soixante-dix ans, ça pouvait signifier n'importe quoi entre quinze et cinquante ans. Ses yeux brillaient comme des étoiles, donc ils étaient sans doute assez clairs, gris ou bleus, à moins qu'Edna ait voulu parler de leur éclat plutôt que de leur teinte.

Son fils, le père de Katie, avait encore moins de souvenirs. La dernière chose qu'il se rappelait, c'était l'apparition de sa fille sur le pas de leur porte. Elle était rentrée à la maison. Elle n'était pas morte. Après, plus rien. Ce qui était plus miséricordieux que les souvenirs d'Edna.

Dans le couloir, Nolan demanda :

— Leurs souvenirs reviendront-ils avec le temps ?

— Oui, répondirent Damian et Echo d'une seule voix.

Je levai les sourcils.

— Pourquoi ça n'a pas l'air de vous faire plaisir ?

— Tu aurais envie de te rappeler ça, toi ? répliqua Echo.

Je scrutai ses beaux yeux bleus.

— Putain, non !

— Certains vampires ne se souviennent jamais de leur première nuit, ajouta Fortune. Ce sera peut-être leur cas.

— Edna Brady s'en rappelle déjà une grande partie.

— Mais pas son fils.

— Notre meilleure chance de trouver le vampire qui leur a fait ça, c'est de commencer par les adolescentes. L'une d'elles a été la première victime. C'est elle qui gardera les souvenirs les plus détaillés de son créateur, avança Echo.

— On a retrouvé la famille de Sinead Royce, rapporta le superintendant Pearson, qui était arrivé le dernier et s'était contenté de nous superviser.

Il n'avait pas voulu voir les victimes en personne. Il avait du mal à accepter qu'elles soient devenues des vampires alors qu'il les avait vues vivantes et à la recherche de Katie quelques jours auparavant.

— A en juger votre tête, les nouvelles ne sont pas bonnes, lançai-je.

Il secoua la tête.

— Ils ont tous été attaqués si brutalement qu'aucun d'eux ne s'est relevé en tant que vampire.

— Comment pouvez-vous en être certain ? interrogea Echo.

— Ils ont commencé à pourrir.

— Outre ses parents, Sinead avait deux frères plus jeunes, révéla Pearson.

— Où a-t-on retrouvé le corps ? s'enquit Edward.

— Dans une cabane de jardin, trois maisons plus loin dans leur rue. L'odeur a alerté les voisins.

— Où étaient les propriétaires de la maison ? demandai-je.

— Dans la cabane, eux aussi, répondit Pearson.

— J'imagine qu'ils ne se relèveront pas non plus en tant que vampires ?

— Non.

— Est-ce le plus grand nombre de victimes qui ont été trop amochées pour se transformer ? interrogea Echo.

— A notre connaissance, oui.

— C'est peut-être un indice, suggérai-je.

— Un indice de quoi ? demanda Edward.

— Je n'en ai aucune idée pour le moment, mais le mode opératoire a changé, et ce n'est jamais anodin.

— Tu veux aller examiner la cabane de jardin ?

— Non, merci.

Il sourit.

— Tu veux aller à la chasse aux indices dans une cabane de jardin pleine de corps en décomposition ?

— Présenté comme ça, comment pourrais-je résister ?

CHAPITRE 59

Nous ne pûmes jamais fouiller la cabane de jardin. Certains voisins avaient décidé qu'elle devait être maléfique, ou atteinte par la maladie qui ravageait leur ville ; aussi y avaient-ils mis le feu. Nous eûmes le droit de regarder les pompiers faire leur boulot, mais cela ne nous fournit pas le moindre indice sur la personne ou la créature qui répandait le vampirisme comme un rhume d'été à Dublin.

En fait, partout où nous allâmes ce soir-là, nous ne trouvâmes aucune information nouvelle, juste d'autres victimes. Soit les gens que les nouveau-nés avaient attaqués, soit les nouveau-nés eux-mêmes, qui n'étaient pas beaucoup plus doués qu'Edna et Michael Brady. Mais ils présentaient presque tous un point commun : une fois qu'ils avaient bu du sang, ils cessaient d'être dangereux. Ils ne se souvenaient pas toujours de ce qui s'était passé, mais ils étaient plus lucides qu'aucun de ceux que j'avais rencontrés jusque-là, et ils avaient l'air beaucoup plus humains que la moyenne d'entre eux.

— C'est quelle lignée, ça ? demandai-je à Echo et Fortune.

— Aucune idée, répondit Echo, tandis que Fortune se contentait de secouer la tête.

Jake et Kaazim ne savaient pas non plus. Comme ils fréquentaient la communauté vampirique depuis des millénaires, nous étions vraiment mystifiés. On finit par nous renvoyer à notre hôtel pour manger et dormir, mais j'étais trop crevée pour avaler quoi que ce soit. Le décalage horaire avait fini par me rattraper en force.

Comme Nicky ouvrait la porte de ma chambre, je m'adossai au mur près de celle-ci et regardai le mur d'en face. Domino et Ethan étaient dans la chambre d'à côté, Magda et Giacomo dans celle d'après. Ils avaient déposé les trois vampires au quartier général de Nolan, qui n'avait plus qu'une cellule en état de fonctionnement.

— Ils n'ont ni la volonté ni l'entraînement pour tout casser comme je l'ai fait, avait affirmé Magda. Cette cellule suffira à contenir des nouveau-nés qui n'ont aucune formation au combat.

Trouvant sa formulation intéressante, j'envoyai un texto à Edward et lui demandai d'informer Nolan que son unité aurait peut-être besoin d'installations spéciales pour contenir les vampires avec un passé militaire, ou ayant fait beaucoup d'arts martiaux. Il logeait au quartier général avec son vieil ami. Apparemment, il y avait de quoi dormir là-bas – rien d'aussi luxueux que des chambres d'hôtel, plutôt des baraquements, d'après Magda. Comme je n'ai jamais fait l'armée, je n'arrivais pas à me représenter ce que ça pouvait donner, mais j'étais trop crevée pour poser la question. Non, la vérité, c'est que j'étais trop

crevée pour me soucier de la réponse.

Fortune et Echo étaient avec nous de ce côté du couloir. Socrate avait décidé de rester lui aussi au quartier général de Nolan, pour continuer à tisser des liens avec son unité et en apprendre autant que possible sur leurs plans. Du coup, Orgueil allait dormir seul, ou partager sa chambre avec Dem. Jake et Kaazim se mettaient toujours ensemble, mais, si Socrate avait été là, il nous aurait manqué un lit. Nicky avait fait la sieste avec Orgueil dans l'après-midi, mais je ne voulais pas me passer de lui pendant tout le séjour. J'étais amoureuse de lui, et, hormis Nathaniel, je n'avais emmené aucun des autres hommes de ma vie. J'appréciais énormément certains de nos compagnons, et j'étais très attirée par d'autres, mais je n'étais pas amoureuse d'eux. Après la nuit qu'on venait de passer et vu mon état de fatigue, dormir dans les bras de gens dont j'étais vraiment amoureuse me semblait juste parfait.

Mon téléphone sonna au moment où Nicky poussait la porte et me la tenait pour que j'entre. Comme c'était la sonnerie de Jean-Claude, je décrochai.

— Salut, grand séducteur pâle, quoi de neuf ?

— Ma petite, je vais bientôt me coucher pour la journée.

— Je vais mettre du temps à m'habituer au décalage horaire, dis-je en m'asseyant au bord du lit *king size.*

— Certes, mais je ne peux pas te débarrasser de l'ardeur pendant que je dors. Il se peut que tu te réveilles avant moi, et, si c'est le cas, tu devras la nourrir immédiatement. Tu devras aussi faire un vrai petit déjeuner et pas seulement boire un café. J'ai besoin que tu pourvoies à tes besoins physiques pour ne pas perdre le contrôle pendant que je ne serai pas en mesure de te soulager de ton autre faim.

— Merde ! dis-je, submergée par la fatigue.

— Qu'est-ce qui ne va pas, ma petite ?

Je n'essayai même pas de le lui expliquer ; je me contentai de penser aux quelques heures précédentes. Il eut la version résumée, toutes les horreurs condensées en une fraction du temps.

— C'est vraiment terrible, ma petite, commenta-t-il. Je suis désolé que tu doives supporter ça.

— C'est mon boulot.

— En fait, non, mais je comprends que tu le prennes comme tel.

En m'ouvrant suffisamment à lui pour partager mes souvenirs, j'avais senti qu'il était seul dans sa chambre, assis au bord du lit comme moi.

— Richard est rentré chez lui ?

— Oui, Jason est arrivé de New York.

— Saluez-le et faites-lui un câlin de ma part. Il me manque.

— A moi aussi, ma petite. Si tu n'es pas rentrée d'ici au week-end

prochain, J.J. le rejoindra à St. Louis pour quelques jours.

Je pensai avec affection à la ballerine blonde qui avait fini par conquérir le cœur de Jason. Après Echo, elle était sans doute ma partenaire préférée. Je ne savais pas exactement pourquoi Fortune et Magda n'arrivaient qu'en troisième et quatrième positions sur la liste, mais je pouvais admettre la vérité sans l'analyser outre mesure. Fortune est engagée envers Echo et aime beaucoup les hommes. Magda semble se contenter de nous considérer tous comme des plans cul.

— Amusez-vous bien, dis-je.

— J'espère que tu seras rentrée d'ici là, ma petite.

— Moi aussi. Demandez à Jason si J.J. et lui pourraient rester même si je suis là, d'accord ?

— Très volontiers.

Je souris.

— Ce serait génial.

— Au téléphone, j'ai parlé à Micah des Roanes et de leurs problèmes avec Celle-dont-on-ne-doit-pas-prononcer-le-nom.

— Edward aussi l'appelle comme ça. Je préférerais vraiment que vous ne mêliez pas Harry Potter à toutes ces horreurs.

— Comme tu voudras, ma petite. Micah parlera plus longuement à Rafaël, puisqu'ils sont encore sur la côte Ouest tous les deux, à essayer d'empêcher une guerre de métamorphes.

— Je pensais que les négociations seraient déjà terminées, ou qu'ils auraient choisi des adversaires et leur auraient botté le cul au combat.

— Je n'ai pas tous les détails, mais la situation semble plus compliquée qu'au premier abord.

J'envisageai d'appeler Micah, mais je n'avais pas le courage, surtout si je devais encore nourrir l'ardeur. Pourquoi me sentais-je aussi lasse ? A cause du décalage horaire ? Des hurlements d'Edna Brady ? Du fait que notre mystérieux vampire avait éradiqué deux familles entières ? Ou de l'idée qu'en tuant la Mère de Toutes Ténèbres nous avions suffisamment affaibli l'ancien Maître de Damian pour permettre à ce nouveau vampire de s'installer à Dublin ?

J'en revenais toujours à cette conclusion : c'était notre faute, parce que nous avions fui nos responsabilités. Nous voulions juste diriger l'Amérique et laisser aux vampires locaux le soin de s'occuper du reste du monde. Je commençais à comprendre combien nous avions été naïfs.

— Ma petite, ce n'est pas notre faute. Ne culpabilise pas.

— J'ai pensé si fort que ça ?

— Oui, répondit Nathaniel en se dirigeant vers la salle de bains et en fermant la porte derrière lui.

Je pris conscience que Nicky, Dem et Damian étaient tous dans la chambre. Il n'y avait aucun moyen qu'on réussisse à dormir tous ensemble même dans un lit *king size*.

— Ce sont des atouts, ma petite, pas un fardeau. Tâche de t'en souvenir.

— Je n'avais pas oublié, mais merci pour le rappel.

— Le temps presse, ma petite. Je dois dormir, et le démon que nous partageons va se réfugier chez toi.

— L'ardeur n'est pas vraiment un démon, Jean-Claude. Elle n'est même pas maléfique, juste gênante par moments.

— C'est quand même le pouvoir qui m'a valu le titre d'incube, et à toi celui de succube.

— Certes, mais j'ai eu affaire à de véritables démons, Jean-Claude, et ça n'a rien à voir.

— Je te crois, ma petite. L'aube approche. Es-tu prête à récupérer l'ardeur ?

— Vous l'avez bien nourrie tout à l'heure, pas vrai ?

— Oui.

— Dans ce cas, je ne devrais pas avoir besoin de recommencer si vite. Je la contrôle mieux que ça maintenant.

— C'est exact, mais je sens que tu as donné trop de sang aujourd'hui et pas mangé suffisamment de véritable nourriture. Ajoute à ça le décalage horaire et le stress de ton travail, et je pense que tu sous-estimes combien d'énergie tu as consommée.

— Je vous promets que je prendrai un solide petit déjeuner demain matin, et que je nourrirai l'ardeur avant qu'elle ne m'y force.

— Merci, ma petite.

— De rien. Je suis juste épuisée. Nous le sommes tous.

Les quatre hommes se regardèrent puis reportèrent leur attention sur moi.

— Choisis tes compagnons de lit qu'on puisse tous aller dormir, me dit Nathaniel en souriant.

— Ma petite, ils sont tous attirants et très bons amants, et tu es amoureuse de deux d'entre eux. Ne laisse pas la laideur de cette nuit te gâcher un moment magnifique.

Je soupirai. Jean-Claude avait raison. Mon psy aurait été d'accord avec lui, mais j'étais toujours épuisée et découragée, et j'avais vaguement l'impression que tout était ma faute, alors pourquoi aurais-je mérité d'être heureuse après ce qui était arrivé aux Brady et aux Royce ?

— Tu ne leur as rien volé, ma petite. Tu n'as pas créé le vampire qui hante Dublin, ni poussé ces deux familles entre ses griffes.

— Je commence à croire qu'en tuant la Mère de Toutes Ténèbres nous avons sans le vouloir affaibli l'ancienne Maîtresse de Damian et

fourni une ouverture à ce monstre, avouai-je.

— Si tel est le cas, nous réglerons le problème. Nous réglerons tous les problèmes que nous avons pu créer par inadvertance, mais nous ne nous laisserons pas ronger par la culpabilité. Tu ne dois pas te sentir coupable. Tu es la Reine, et c'est à toi qu'il appartient de choisir si tu régneras dans la joie ou le chagrin. J'ai été gouverné par les deux, et je préfère la joie.

— Moi aussi.

— Alors, prouve-le. À moi, à toi-même, aux hommes qui se trouvent dans cette pièce avec toi ou aux femmes qui dorment juste à côté. Maintes bénédictions t'accompagnent. Traite-les comme telles, ma petite, je t'en supplie.

— J'essaierai.

Je sentis presque Jean-Claude sourire, non pas à travers les marques vampiriques, mais juste parce que je le connaissais.

— Merci, ma petite. C'est tout ce que je peux te demander. A présent, je dois me coucher. Jason sortira de la salle de bains juste à temps pour nous border tous les deux.

— Amusez-vous bien.

— Il n'est pas assez bisexuel pour ça, et nous n'avons pas le temps avant le lever du soleil.

— Alors, profitez juste de boire son sang et de lui faire des câlins.

— C'était prévu. Je t'aime, ma petite, dit Jean-Claude en français.

— Moi aussi, je vous aime.

CHAPITRE 60

Je me réveillai pelotonnée entre la chaleur de Nathaniel et la peau froide de Damian. Le vampire était mort, mais aucun de nous n'avait fait de cauchemar. Parce qu'on se touchait tous les trois, la Méchante Salope n'avait pas pu pénétrer dans nos rêves et ne nous avait pas contaminés avec les siens. Voilà pourquoi j'avais choisi Damian pour dormir avec moi en plus de Nathaniel, mais il avait refroidi pendant la nuit et ça m'avait réveillée. J'étais sur le point d'épouser Jean-Claude, et je ne savais toujours pas si j'arriverais un jour à dormir paisiblement à côté de lui ou de n'importe quel autre vampire. Cette pensée raviva l'humeur maussade avec laquelle je m'étais couchée et qui, apparemment, ne m'avait pas quittée.

Nathaniel émit de petits bruits de protestation et se serra plus étroitement contre moi. Il était presque fiévreux. Damian continuait à refroidir de l'autre côté de mon corps, mais, le pire, c'était qu'il était lourd et flasque comme seul un cadavre peut l'être. Je voulus m'écarter de lui, mais il bascula vers moi dans l'espace que je venais de libérer, si bien qu'il continua à me toucher.

Je voulus m'extirper d'entre les deux hommes, mais Nathaniel se retourna et m'entoura de ses bras, m'emprisonnant contre le corps froid de Damian – pas glacé, mais immobile et dénué de sang, de vie. Mon pouls s'accéléra et mon cœur me remonta dans la gorge, me donnant l'impression de suffoquer. Je devais sortir de ce lit et m'éloigner du vampire.

Je repoussai le bras de Nathaniel pour pouvoir me lever, mais, comme d'habitude, plus je tentais de me dégager, plus il me tenait fort en grommelant qu'il avait encore sommeil, qu'il voulait rester au chaud et que je devais y rester avec lui. En temps normal, je trouve ça mignon, mais là…

— Nathaniel, lâche-moi !

— Chaud, marmonna-t-il en se serrant assez fort contre moi pour m'empêcher de bouger.

Mais comme je me débattais le corps de Damian bascula encore davantage vers moi, tel un poids mort au sens littéral du terme. Coincée sous lui, je me revis allongée dans un cercueil avec une vampire qui comptait faire de moi sa servante humaine quand elle se réveillerait pour la nuit. Un cri monta dans ma gorge. La peur m'étranglait.

On frappa à la porte et je poussai un petit glapissement. Nathaniel sursauta assez pour me lâcher. Il se redressa à demi et me regarda.

— Il y a un problème ?

— Anita, c'est Nicky. Ouvre tout de suite !

Il avait perçu ma peur.

— C'est bon, Nicky, je vais bien.

— Laisse-moi entrer, ou on va devoir rembourser une porte.

— On se lève, lança Nathaniel sans me quitter des yeux. (Il baissa la voix). Qu'est-ce qui t'arrive ?

Je secouai la tête et me glissai hors du lit. J'allai ouvrir complètement à poil, et ne songeai qu'au dernier moment qu'il pouvait y avoir quelqu'un d'autre que Nicky dans le couloir. J'avais assez peur pour ne pas réfléchir correctement. Que m'arrivait-il, bordel ?

— Un peignoir, dis-je en reculant dans la pièce. J'ai besoin d'un peignoir.

Je voulus refermer la porte, mais une main m'en empêcha.

— Tout le monde ici t'a déjà vue nue, fit remarquer Nicky.

— On apporte le petit déjeuner, annonça Dem.

— Et du café, ajouta Domino.

— Il fallait le dire, tentai-je de plaisanter, mais sans conviction.

J'avais aussi peur que si nous avions fait un nouveau cauchemar, alors que je ne me souvenais pas d'avoir rêvé de quoi que ce soit cette nuit. Je m'effaçai et laissai les quatre hommes entrer en me planquant derrière la porte jusqu'à ce que je doive la refermer et jeter ma pudeur aux orties.

Ethan réussit à ne pas me reluquer, mais il fut bien le seul. Domino le fit, mais assez discrètement, et, comme c'était lui qui avait le café, impossible de lui en vouloir. Dem, qui tenait un grand plateau de bouffe, me lorgna aussi lubriquement que possible. Nicky aussi apportait à manger, mais le regard qu'il me jeta fut si intense qu'il mit ses sentiments à nu comme mon corps l'était déjà. Je m'approchai de lui et voulus l'embrasser, mais il avait les mains pleines et j'étais trop petite.

Nathaniel sortit du lit pour aider les autres à tout installer. Dem le mata avec aussi peu de honte qu'il m'avait reluquée, moi, et ils échangèrent un grand sourire qui me fit secouer la tête et lever les yeux au ciel.

J'attrapai le peignoir de l'hôtel accroché derrière la porte de la salle de bains tandis que les hommes disposaient le petit déjeuner sur toutes les surfaces planes disponibles.

— C'est nul, commenta Dem en me voyant revenir habillée. Je voulais continuer à vous mater tous les deux pendant qu'on mangerait.

— Sans vouloir insulter Nathaniel, en ce qui me concerne, il peut bien se couvrir autant qu'il veut, lança Domino en souriant.

Nathaniel lui tira la langue en se dirigeant vers la salle de bains. Nous venions juste de nous réveiller, mais il y avait des choses que je

n'aimais toujours pas faire en couple. Par exemple, je préférais être seule pour aller aux toilettes, et j'étais à peu près certaine que ça ne changerait jamais.

— Où sont tous les autres ? demandai-je.

— Ils mangent dans leur chambre. Aucune d'elles n'était assez grande pour qu'on puisse y tenir tous ensemble, répondit Domino.

— Tu as encore fait un cauchemar ? interrogea Ethan.

— Toi aussi, tu m'as sentie flipper ?

— Je ne perçois pas tes émotions aussi fortement que Nicky ou certains des autres hommes, mais, ce matin, je les ai senties.

— Non, pas de cauchemar vu qu'on a dormi ensemble tous les trois. Mais je ne m'habitue toujours pas à me réveiller près de quelqu'un qui ressemble autant à un cadavre.

Je regardai Damian, qui s'était affaissé en un tas immobile de peau blanche comme du papier et de cheveux écarlates.

— Tu te revois dans le cercueil avec cette fameuse vampire ? devina Nicky.

Malgré l'épais peignoir blanc, je frissonnai. Domino me tendit un gobelet de café, et cela me fit sourire.

— Merci.

Il en prit un autre pour lui et laissa le reste des hommes se débrouiller. Tous mes amants veulent bien me servir, mais ils ne se servent pas les uns les autres. Ils aident Nathaniel en cuisine, ce qui s'apparente plus à un partage de tâches domestiques qu'à un geste romantique. M'apporter du café le matin vous vaut toujours un bon point de ma part.

Mon téléphone, qui était toujours branché au mur même s'il avait dû finir de se recharger, sonna. Comme c'était Edward, je me précipitai en me réjouissant que mon gobelet ait un couvercle.

— Salut, Edward. Quoi de neuf ?

— Roarke s'est échappé de prison hier soir.

— Comment ?

— Personne ne le sait vraiment. Il avait juste disparu ce matin.

— Donc, il n'a pas forcé la porte de sa cellule.

— D'après les caméras de sécurité, il aurait roulé l'esprit d'un des gardes. Rien dans mes recherches sur les Selkies n'indiquait qu'ils en étaient capables.

— Ils n'ont pas ce pouvoir, mais je sais que certains animaux à appeler et certains serviteurs humains de vampires très puissants peuvent eux aussi hypnotiser quelqu'un avec leur regard.

Edward baissa la voix.

— Tu parles d'expérience ?

— Ouais.

— J'en informerai les gens de Nolan et les Gardai.

— Je ne me doutais pas que Roarke pourrait faire ça, sans quoi j'aurais prévenu quelqu'un. C'est une capacité très rare chez un animal à appeler.

— Je ne manquerai pas de le préciser.

— Je peux faire quelque chose ? Tu as besoin que je vienne à la prison ?

— Tu sais pister un Selkie ? Ou plutôt un Roane, j'imagine.

— Ni moi ni aucun des métamorphes qui m'accompagnent ne portons la souche phoque de la lycanthropie. D'ailleurs, ce n'est même pas de la lycanthropie, c'est juste leur nature.

— Ils ont envoyé un avis de recherche avec la photo de Roarke à tous les Gardai du coin. S'il est toujours à Dublin, peut-être que quelqu'un le verra et nous en informera.

— Tu n'as pas l'air trop optimiste.

— Il a roulé l'esprit des gardes comme un Maître vampire, Anita. La Méchante Salope ne l'a pas forcé à s'évader sans un plan pour nous le dissimuler. Désormais, elle le gardera près d'elle.

— C'est ce que toi tu ferais, contrai-je, mais tu n'es pas fou. Elle procédera peut-être différemment.

— Peut-être, mais « folle » ne signifie pas forcément « idiote » ni même « imprudente ».

— Je ne peux pas te contredire. (Je sirotai une gorgée de café. Il était exactement comme je l'aime, ce qui signifiait que, même si c'était Domino qui l'avait apporté, c'était Nicky qui l'avait commandé). Alors, que veux-tu qu'on fasse aujourd'hui ?

— Viens au poste le plus vite possible. Tu nous as suffisamment aidés hier soir pour qu'ils soient enfin disposés à te montrer plus des éléments de l'enquête.

— Génial, dis-je sans enthousiasme.

— Tu vas bien ?

— Je me suis réveillée flippée. Voir les Brady et les Royce hier soir m'a fait complètement déprimer, et je n'arrive pas à m'en remettre.

— C'était moche, Anita. En général, toi et moi, on ne s'occupe pas vraiment des victimes, sauf pour les venger.

— Je déteste considérer les vampires qui tuent des gens comme des victimes.

— Moi aussi. Ça va nous compliquer la tâche quand on sera rentrés chez nous.

— Et comment, lâchai-je avec amertume.

— Tu as besoin de prendre le soleil aujourd'hui, si possible. Ça t'aidera à surmonter le décalage horaire. Quand peux-tu être là ? Je veux qu'on ait une stratégie avant que les vampires se réveillent pour la nuit.

— Y a-t-il eu d'autres morts hier soir ?

— Oui.

Je soupirai.

— Je suis là dans vingt minutes.

— Non, contra Nicky. D'abord, il faut que tu manges.

Je fronçai les sourcils.

— On me dit que je dois d'abord manger, rapportai-je au téléphone. Jean-Claude m'a fait promettre de prendre un solide petit déjeuner ce matin, et pas de boire juste un café avant de me lancer dans la chasse aux vampires.

— On croirait entendre Donna.

— Ils s'inquiètent pour nous.

Edward eut un petit rire.

— Ouais.

— Qu'est-ce que tu trouves si drôle ?

— Nos vies domestiques, à toi et à moi.

Je ris aussi et bus une autre gorgée de café.

— C'est vrai. On était des solitaires endurcis quand on s'est rencontrés, et maintenant, regarde-nous.

— Je serai bientôt marié et père de famille, et tu as plus de fiancés que la plupart des mormons de la vieille école.

— Je ne suis pas polygame.

— Ah bon ?

— Je suis polyandre, pas polygame.

— Je sais que polyandre veut dire « plusieurs hommes », mais j'ai vu les trois femmes avec qui tu voyages, et je pense qu'elles mettent bien assez de « gamie » dans ton « andrie ».

Je ris de nouveau, et l'étau qui me comprimait le cœur se desserra quelque peu.

— Merci pour ça. À tout de suite.

— Tu as aussi promis à Jean-Claude que tu nourrirais l'ardeur avant d'aller bosser aujourd'hui, me rappela Nathaniel.

— Commençons par manger et nous habiller et voir le temps que ça prendra. (Je regardai Damian). Il faut l'habiller aussi avant de le mettre dans le sac de couchage pour le transporter.

— Habiller un cadavre, c'est beaucoup plus difficile que ça n'en a l'air, déclara Domino.

— Ce n'est pas si dur que ça, contra Nicky.

Je les dévisageai tour à tour.

— Vous ne parlez pas de vampires, pas vrai ? devina Nathaniel.

Domino et Nicky se regardèrent et répondirent à l'unisson :

— Non.

— Alors, je vous laisse habiller Damian pendant qu'on s'habille, Nathaniel et moi.

— Et je préviens les autres qu'on se met en route plus tôt que prévu, proposa Ethan.

— Dis-leur que Roarke s'est échappé, et comment il a fait, réclamai-je.

— Bien sûr.

Ethan sortit, nous laissant nous préparer pour aller combattre le crime. J'étais vraiment contente que Nicky et Domino se chargent de Damian. Je n'avais aucune envie de le toucher pour le moment ; rien que d'y penser, j'en avais la chair de poule. Vous parlez d'une grande méchante chasseuse de vampires !

— Tu devrais vraiment nourrir l'ardeur avant qu'on parte, dit Nicky.

Domino et lui avaient allongé Damian sur le dos, comme ils auraient allongé un cadavre pour le fourrer dans un sac à viande.

Je secouai la tête.

— Je promets de me nourrir plus tard, mais pour le moment voyons si on peut attraper des méchants.

Ils n'insistèrent pas. Un des avantages du fait qu'ils perçoivent tous mes émotions et mes pensées à divers degrés, c'est qu'ils savent quand ça ne sert à rien de discuter avec moi. Et là, typiquement, ça n'aurait servi à rien. Je les regardai habiller le cadavre dans mon lit, en songeant que Fortune devait elle aussi être en train de fourrer Echo dans son propre sac de couchage. Comme si on allait disposer de leurs corps, sauf qu'en réalité on allait les garder.

CHAPITRE 61

Quelqu'un qui en savait plus que moi sur le décalage horaire nous avait mis dans une pièce avec fenêtre. Apparemment, le plus de lumière naturelle possible, même le deuxième jour où vous vous trouvez dans un fuseau horaire différent, vous aide à mieux profiter de votre voyage. Prendre directement le soleil dehors aurait été encore mieux, mais on s'en contenterait pendant qu'on regarderait les photos de scènes de crime – à l'exception de Nathaniel, Dem, Fortune, Orgueil, Donnie et Griffin, qui partaient jouer les touristes. Nathaniel m'embrassa avant de me laisser, et je m'enveloppai de sa présence comme on le fait d'un peignoir préféré, un doudou qui se trouve être aussi l'homme qu'on aime.

Lorsque nous nous écartâmes, Dem s'avança et dit :

— À moi maintenant.

Je fronçai les sourcils, parce que c'était présomptueux de sa part et qu'on se trouvait dans un couloir avec plein de flics autour. Je m'efforce de ne pas multiplier les démonstrations d'affection au boulot parce que c'est mauvais pour ma réputation. La seule raison pour laquelle je ne m'énervai pas contre lui, ce ne fut pas son sourire éblouissant mais l'incertitude dans ses yeux. Il n'était pas sûr que je voudrais de lui. Le séduisant Méphistophélès n'aurait pas réussi à m'extorquer un câlin devant mes collègues, mais ce Dem un peu plus timide parvint à m'attendrir.

Il passa un bras autour de moi et l'autre autour de Nathaniel. Je les serrai tous les deux contre moi, et c'était agréable, mais, l'espace d'un instant, Micah me manqua. J'éprouvai comme un brusque mal du pays, sauf que ce n'était pas mon pays qui me manquait, mais sa présence entre mes bras. Quand je me blottis entre les deux hommes qui m'encadraient et posai ma tête à sa place habituelle sur la poitrine de Nathaniel, je ne trouvai pas la ligne du cou de Micah de l'autre côté.

Dem était si grand que mon visage lui arrivait au niveau de la poitrine et que j'entendais les battements de son cœur. Parfois, quand Jean-Claude porte des bottes à talons assez hauts, je peux poser ma tête au même endroit, mais son cœur de vampire ne bat pas toujours, donc je n'avais pas l'habitude de sentir un pouls aussi vigoureux et régulier contre mon oreille. Du coup, ça me rassurait et ça me perturbait en même temps.

Nathaniel s'écarta pour que Dem puisse m'enlacer seule. Le tigre-garou me toucha les cheveux, ce qui me fit lever la tête le long de son torse si large et si haut pour croiser son regard. Il me dévisagea, et je

compris que j'avais mis trop de temps. J'aurais dû lui offrir un baiser et le laisser filer avec Nathaniel. Mais notre au revoir s'éternisait, et autour de nous le silence se faisait comme les flics s'interrompaient un à un pour nous observer. Je ne jetai pas de coup d'œil à la ronde pour voir si j'avais raison ou si c'était juste une impression, parce que j'ai appris que, quand les gens vous regardent, vous n'avez pas envie de voir la tête qu'ils font, et, s'ils ne vous regardent pas, vous vous sentez bête d'avoir présumé le contraire.

— A quoi penses-tu ? demanda Dem à voix basse.

— Que je n'arrive jamais à décider de quelle couleur sont tes yeux.

Il sourit.

— Mon permis de conduire dit qu'ils sont bleus.

— Le permis de conduire de Nathaniel dit la même chose, et c'est faux.

— J'aime que tu penses autant à mes yeux.

Je me gardai bien de préciser que c'était en partie parce que le reste de sa personne me rendait encore plus perplexe. Je le serrai plus fort contre moi, assez pour sentir qu'il commençait à être un peu trop heureux – ce qui signifiait que je ferais mieux de l'embrasser et de le laisser partir avant qu'il arrive au stade où il aurait du mal à marcher sans se rajuster.

Je m'écartai un tout petit peu de lui pour pouvoir me dresser sur la pointe des pieds et lui permettre de se pencher vers moi. Il posa une main sur ma joue mais garda son autre bras autour de ma taille. Ce fut un baiser doux et tendre, qui impliqua néanmoins un certain mouvement des lèvres et une pointe de langue, comme une promesse pour plus tard. Quelque chose se contracta en réaction dans mon bas-ventre, et, lorsque Dem rompit notre baiser pour me regarder dans les yeux, j'étais un peu essoufflée. Si j'avais été un homme, il n'aurait pas été le seul à devoir se rajuster avant de s'éloigner.

— Ouah ! dis-je tout bas.

Son sourire, ses yeux, tout son visage irradiait le bonheur. Il aimait me faire autant d'effet. Une partie de moi s'en réjouissait, et une autre était perplexe. Je crois toujours que je sais combien j'ai de gens dans ma vie, combien j'en aime vraiment et combien sont juste là pour la bouffe et la baise, puis l'un d'eux fait ce genre de chose, et je veux plus que de la bouffe et de la baise avec lui. Eh merde !

Nathaniel prit Dem par le bras et l'entraîna vers la sortie.

— On se fera des mamours plus tard. Je veux visiter l'Irlande.

Dem rit et se laissa faire. Je vis que l'inspecteur Sheridan nous observait, et je sus qu'elle ne pourrait pas se méprendre au sujet de la disponibilité de ce grand blond-là. Tant mieux. Fortune s'approcha de moi en souriant et en secouant la tête.

— Je ne peux pas faire mieux. Serrons-nous juste la main.

Elle était sincère, mais, à la base, elle aussi voulait un baiser. Et comme c'est l'une des femmes qui partage notre vie et notre lit… je levai les yeux au ciel mais lui tendis ma bouche. Je dus me dresser sur la pointe des pieds comme avec les hommes, mais en comparaison notre baiser fut léger et pas sérieux du tout. Le cœur de Fortune appartient à Echo, qu'elle laissait sous ma garde pour aller visiter Dublin et protéger les autres. Mais elle avait réclamé un baiser d'au revoir, ce qui signifiait que, symboliquement, il était important pour elle que je reconnaisse notre relation.

Parfois, ce n'est pas une question de romance mais d'appartenance – de savoir que quelqu'un tient suffisamment à vous pour vous embrasser en public et dire : « Cette personne m'appartient ». Ou au moins « J'envisage de prendre possession de cette personne ». C'était important pour Fortune et pour Dem – pour Devereux. Bizarre que je le trouve plus attirant avec ce nom de famille, non ? Dem, ça m'a toujours paru inachevé, comme une abréviation – et à juste titre, puisque c'est celle de « Démon », que je ne vais jamais crier dans un moment de passion. Je préférais Devereux. Et si Shakespeare se trompait, et qu'une rose aurait senti moins bon sous un autre nom ?

En fait, j'étais triste de voir Nathaniel et Dem s'en aller sans moi. Ça m'aurait plu de partir main dans la main avec eux et d'aller jouer les touristes romantiques. Mais j'avais un boulot à faire, aussi je rejoignis Edward dans la pièce où nous allions chercher des indices. Nicky m'aida à disposer Echo et Damian dans leurs sacs de couchage de part et d'autre de ma chaise, puis il sortit dans le couloir jouer les bons gardes du corps avec Domino, Kaazim et Jake.

Socrate et Ethan étaient restés au quartier général avec Magda. Socrate pensait que ce serait une bonne idée de montrer aux gens de Nolan la rapidité d'un lycanthrope normal. Ethan et lui sont un peu plus lents que Magda, parce que ce ne sont pas des Arlequin et qu'ils ne couchent pas avec Jean-Claude et moi. Même s'ils omettraient probablement ce détail et mettraient la différence sur le compte de l'âge et de la pratique.

Flannery attendit dans le couloir avec mes gardes parce qu'il était là pour servir de partenaire ou de renfort à son chef, voire garder un œil sur lui. Cette fois, Nolan se joignit à nous ; la personne qui l'appuyait avait dû insister pour qu'il s'implique personnellement. Cela ne plut pas à Pearson et à Sheridan, mais ils encaissèrent comme tout bons professionnels dont la hiérarchie leur imposent des gens de l'extérieur dont ils ne veulent pas dans leur enquête.

Nous nous installâmes autour des photos de massacre disposées sur la table. Un plan de Dublin tout neuf était punaisé sur un tableau

en liège, et on nous apporta du papier parce que je n'avais ni iPad ni ordinateur avec moi. Mon iPhone me sert à beaucoup de choses, mais il n'est pas très pratique pour lire des rapports médico-légaux.

Je détaillai la première victime à la gorge déchiquetée et songeai que je n'avais vraiment pas envie d'être là. J'aurais voulu me balader au soleil avec Nathaniel, Dem, Fortune et même Donnie et Griffin. Ils avaient l'air sympa tous les deux, et feraient probablement de bons guides touristiques. Je me promis de m'accorder quelques jours de vacances avec mes gens avant de reprendre l'avion pour rentrer à la maison. Mais d'abord nous avions un mystère à résoudre, bordel !

Pourquoi des vampires se propageaient-ils à travers Dublin pour la première fois de l'histoire ? Pourquoi la magie Fey du sol s'estompait-elle ? Pourquoi l'ancien Maître de Damian ne forçait-elle pas ces nouveaux vampires à obéir, ou ne les détruisait-elle pas ? Avait-elle vraiment perdu tant de pouvoir, et l'avait-elle perdu parce que nous avions tué la Mère de Toutes Ténèbres ? Si ce n'était pas elle qui avait déclenché cette épidémie, comment allions-nous trouver le vampire responsable, celui qui adorait apparemment déchiqueter la gorge de ses victimes ? Comment faire pour empêcher d'autres familles dublinoises de connaître le même sort que les Brady ?

Nous avions beaucoup de questions, et il nous fallait des réponses. Voilà pourquoi je ne pouvais pas me permettre de jouer les touristes pour le moment. Si nous résolvions le mystère, attrapions tous les méchants et sauvions l'Irlande de sa première épidémie vampirique, je pourrais prendre des vacances. Jusque-là, je me concentrerais sur mon boulot pour ne pas que d'autres gens meurent.

Était-ce bizarre que je considère les Brady comme morts alors qu'ils étaient devenus des vampires ? J'étais amoureuse de Jean-Claude et fiancée à lui, mais, en regardant les vampires toutes neuves dans la chambre des enfants Brady, j'avais quand même pensé « mortes, assassinées » et non « mortes-vivantes » ou « vivantes tout court ».

Même quand les victimes de meurtre se réveillent au coucher du soleil, ça ne change rien au fait que quelqu'un leur a pris leur vie. Transformer un humain en vampire contre son gré est toujours un meurtre aux États-Unis ; ce serait intéressant de voir comment les Irlandais traiteraient ça. Il faut un moment pour s'habituer au fait qu'une victime peut venir témoigner au procès de son assassin.

Il incomberait aux tribunaux et aux politiciens locaux de décider si transformer quelqu'un contre son gré constituait un crime ou non. Tout ce que je savais, c'est qu'à la maison Edward et moi aurions obtenu un mandat d'exécution pour chacun des vampires impliqués dans cette affaire. Et en regardant les photos de traces de crocs, de gorges déchiquetées et de quelques corps taillés en pièces, je me dis

que ça ne m’aurait pas du tout dérangée de les tuer.

CHAPITRE 62

Quelques heures plus tard, notre plan de Dublin était couvert de l'emplacement de toutes les scènes de crime. Sheridan nous avait aidés à les encoder en couleurs, même si j'étais certaine que ses collègues et elle avaient déjà fait ça. D'ailleurs, je demandai :

— On ne serait pas en train de reconstituer quelque chose que vous avez déjà dans votre salle des meurtres ?

— On ne l'appelle pas comme ça.

— Désolée, mais, quel que soit le nom que vous lui donnez, vous avez déjà un exemplaire de ce plan annoté, non ?

— Ils veulent voir si tu perçois un schéma qui leur aurait échappé, intervint Edward. S'ils te donnaient leur plan, tu ne verrais que ce qu'ils ont estimé important.

Je lui jetai le regard que cette remarque méritait.

— On perd du temps, là.

— Pas du tout, marshal Blake. Nous voulons vraiment votre opinion sans notre influence.

Je laissai filer, mais je n'y croyais pas. J'étais à peu près sûre qu'ils ne voulaient pas que je voie tous leurs indices, au cas où je m'avérerais être une nécromancienne maléfique en fin de compte.

Ils me laissèrent même choisir les couleurs associées à chaque élément que je voulais signaler. Soit, peu importe. Un petit drapeau pour les maisons des victimes de morsures qui avaient survécu sans devenir des vampires, et un second différent pour l'endroit où elles avaient été attaquées, si on le connaissait. Un petit drapeau pour les victimes qui n'avaient pas survécu mais ne s'étaient pas transformées en vampires. Un autre pour celles qui avaient été transformées. Et un dernier pour les corps si amochés que même les flics ne pouvaient pas dire avec certitude si c'était l'œuvre d'un vampire ou d'un tueur en série. Ils pensaient néanmoins que c'était des nouveau-nés qui savouraient leur force surhumaine, parce qu'il fallait bien ça pour abîmer autant un corps à mains nues.

Ces photos-là furent celles que j'examinai le plus longuement, parce qu'il est rare qu'un vampire s'acharne de cette façon sur ses victimes. Alors même que je les détaillais, mon esprit refusait de les « voir » pour ce qu'elles étaient réellement. C'était sa façon de se protéger, de nous protéger contre quelque chose de si horrible que ça nous causerait une blessure psychique. Mais ça faisait partie de mon boulot de regarder des choses que la plupart des gens ne sont jamais obligés de voir. Je ne pouvais pas me permettre de détourner les yeux, parce que quelque chose clochait là-dedans. Quelque chose ne collait

pas avec une scène de crime vampirique ordinaire.

J'étalai les photos devant moi et me forçai à essayer de leur trouver un sens. J'aurais vraiment voulu écouter mon cerveau qui me disait : « Ne regarde pas, nous n'avons pas besoin d'un cauchemar supplémentaire », mais je savais que, si je flanchais, je risquais de louper quelque chose, et une partie de moi serait toujours persuadée que ce quelque chose aurait justement été l'indice qui nous aurait permis de résoudre l'affaire. Résoudre l'affaire, c'était sauver des vies. Donc je regardai les photos.

Au début, je ne sus pas trop s'il s'agissait d'un corps ou de deux. Il y avait une épaule et un bras intacts, mais pas de main. Et une main sans bras, donc les deux allaient probablement ensemble. À travers tout le sang, je voyais que les doigts étaient épais et la main d'une taille suffisante pour avoir appartenu à un homme – une impression confirmée par l'aspect général du bras. Juste à côté, je distinguai une moitié inférieure de corps à peu près intacte et de gabarit similaire. Donc un mâle mort.

Je détaillai les autres bouts de corps ensanglantés en essayant de reconstituer le reste du torse, mais sans succès. Parce qu'ils étaient trop abîmés, ou parce qu'il en manquait ? Impossible à dire. S'il en manquait, alors ce n'était pas seulement l'œuvre d'un vampire, parce qu'ils ne peuvent pas manger de nourriture solide. Outre le corps de cet homme, il y en avait deux autres qui semblaient avoir été taillés en pièces. Dans les trois cas, aucune tête n'était visible, mais elle aurait pu être pulvérisée et mélangée aux autres petits bouts sanglants.

— Vous avez l'air fascinée, marshal Blake, commenta Pearson.

Je levai les yeux vers lui.

— J'essaie de reconstituer le corps, et je n'y arrive pas. Avez-vous retrouvé tous les morceaux de cet homme sur le lieu du crime ?

Pearson échangea un regard avec toutes les autres personnes présentes dans la pièce, y compris Edward et l'inspecteur Luke Logan. Celui-ci était brun, de taille moyenne et d'apparence quelconque. Il faisait sans arrêt les cent pas, bien que la pièce ne soit pas assez grande pour ça. Il s'était joint à notre joyeuse petite bande au bout de deux heures, alors que la grande table était déjà couverte de photos et de rapports, entourée par cinq chaises et flanquée par le tableau en liège avec le plan de Dublin. Sans parler des deux sacs de couchage contenant les vampires à mes pieds. Il aurait déjà été difficile de caser une sixième personne, mais une sixième personne qui aimait faire les cent pas et gesticuler en parlant… Je commençais à comprendre pourquoi personne d'autre n'appréciait Logan.

— C'était quoi, ce regard ? demanda Nolan depuis une extrémité de la table, de l'autre côté d'Edward.

Apparemment, je n'étais pas la seule à ne pas être dans la

confidence. Cela m’irrita qu’Edward me cache des choses, mais au fond il avait toujours fonctionné ainsi. Il aime trop les secrets, surtout les siens. Lui et moi en discuterions plus tard, en privé.

— Je vous avais dit qu’elle s’en apercevrait, lâcha-t-il.

— Qu’elle s’apercevrait de quoi ? demanda Nolan en scrutant les photos devant moi. En quoi est-ce important que Blake ne trouve pas tous les morceaux du corps ?

— Tu les trouves, toi ? demanda Edward en le dévisageant.

Le capitaine garda le silence un moment, observant les autres tour à tour. Seul Logan détourna les yeux, les bras croisés sur sa poitrine comme s’il s’efforçait de ne pas se trahir. Finalement, Nolan répondit :

— Non, mais des chiens errants ou des corbeaux auraient pu en bouffer une partie.

— Vous voyez des empreintes d’animaux dans le sang ? lança Pearson.

Nolan se pencha davantage pour mieux examiner les photos. Je les poussai vers lui, mais il finit par secouer la tête.

— Non.

— Nous n’écartons pas l’hypothèse des corbeaux, ou d’autres oiseaux qui auraient chopé des trucs au vol avant qu’on ne découvre les corps, mais il n’existe pas d’espèces locales capables de porter un poids suffisant pour expliquer tous les morceaux manquants.

— À votre avis, que sont devenus ces morceaux ? interrogeai-je.

— Aucune idée, répondit Nolan.

— En fait, je parlais aux autres. Vous êtes arrivé sur cette enquête aussi tardivement que moi.

— Nous aimerions d’abord entendre vos théories, déclara Sheridan.

— Pourquoi ?

— Forrester a les siennes, mais je lui ai demandé de ne pas vous en faire part avant que vous ne puissiez examiner les éléments par vous-même, révéla Pearson.

— Pourquoi ? répétai-je.

— Parce que Ted vante vos mérites depuis des jours, et qu’on voulait voir si vous étiez aussi bonne qu’il le disait, répondit Logan avec un large geste du bras en direction d’Edward.

— Non, ce n’est pas pour ça, contra Pearson, les sourcils froncés.

Sheridan s’écarta du tableau en liège.

— Ted a fait des… remarques intéressantes au sujet de cette série de photos. Nous voulions voir si une autre chasseuse de vampires aurait les mêmes… idées sur la question.

Ils choisissaient tous leurs mots très soigneusement, y compris Logan dont ça ne semblait pas être le fort. Je soupirai et jetai un coup

d'œil à Edward, qui soutint mon regard sans broncher.

— Si ça n'avait tenu qu'à moi, je te l'aurais dit, parce que je sais que tu le verras.

Je récupérai les photos que j'avais poussées vers Nolan et les disposai de nouveau devant moi.

— Vous me montrez ces photos pour me piéger ?

— Non. Bien sûr que non, répondit Sheridan d'un air assez perplexe pour que je la croie.

— Proviennent-elles d'une autre affaire ? insistai-je.

— Pourquoi demandez-vous ça, marshal ? s'enquit Pearson.

— Parce qu'elles ne collent pas. Pas juste dans le cas de cet homme, mais de tous les corps démembrés.

— Il n'y en a que trois, fit remarquer Sheridan.

Je la dévisageai pour voir si elle plaisantait, mais elle semblait tout à fait sérieuse.

— Trouve-t-on tant de corps démembrés à Dublin que trois de plus ou de moins ne font pas une grosse différence ?

— Non, bien sûr que non.

— C'est un crime aussi rare que chez vous, ajouta Pearson.

Je regardai Nolan et Edward. Le premier semblait indécis, le second impassible. Personne ne sait garder un secret comme lui, du moins, personne de vivant.

— Ça ne ressemble pas à l'œuvre d'un vampire, affirmai-je.

— Je croyais qu'ils étaient assez forts pour faire ça, dit Pearson.

— En effet, mais généralement ils ne s'adonnent pas à ce type de violence viscérale.

— Pourquoi ? demanda-t-il en me regardant intensément, comme s'il essayait de voir à l'intérieur de ma tête.

— C'est sale et ça gaspille du sang. Quand on déchiquette un corps tout frais, on se retrouve couvert de fluides vitaux. Impossible de se balader dans les rues après ça sans que quelqu'un n'appelle la police.

— Hormis pour le fait de gaspiller du sang, ce que vous dites pourrait s'appliquer à n'importe qui.

— Un humain ne pourrait pas tailler un corps en pièces de la sorte, objecta Logan en gesticulant si fort qu'il manqua d'en coller une à Sheridan.

Il s'écarta d'elle comme si elle risquait de le brûler et contourna la table pour aller se mettre de l'autre côté de la pièce, près de la porte.

— Je n'ai pas l'impression que l'assassin ait utilisé une arme blanche pour démembrer les corps. Je me trompe ? Vous avez trouvé des traces de lame ?

— Non, aucune, confirma Pearson.

— Donc, je ne pense pas qu'un humain ait pu faire ça.

— Alors, où voulez-vous en venir, Blake ? interrogea Logan.

— À mon avis, vous avez une vague de crimes vampiriques et autre chose en même temps, une créature différente qui vient d'arriver à Dublin. Une créature surnaturelle, certainement, mais, s'il y a une chose que les vampires ne peuvent pas faire, c'est bien consommer de la nourriture solide. Un tueur en série humain pourrait emporter des souvenirs à manger plus tard, mais il ne serait pas assez fort pour tailler les corps en pièces. Un vampire pourrait le faire mais n'aurait pas de raison d'emporter de la viande de la scène de crime.

— Vous venez bien de traiter les victimes de « viande » ? s'exclama Logan en marchant sur moi et en essayant d'occuper plus d'espace qu'il ne le pouvait.

Pearson et Nolan étaient plus grands que lui, et presque tout le monde dans cette pièce devait soulever plus de fonte, y compris Sheridan dont je voyais les bras sous les manches courtes de son chemisier blanc. Elle était bâtie comme une version plus allongée de Mort, tout en tendons et en muscles, mais avec des courbes. Elle essayait peut-être de mincir, mais elle faisait quand même de la muscu. Je me réjouissais de ne pas être la seule femme dans cette pièce avec des biceps visibles.

— C'est ainsi que notre tueur doit les considérer.

— Que voulez-vous dire, Blake ? demanda Pearson.

Je luttai contre une brusque envie de dévisager Nolan.

— Un métamorphe pourrait démembrer un corps sans arme blanche et aurait pu en manger une partie.

— Mais ne se retrouverait-il pas couvert de sang et incapable de se dissimuler au même titre qu'un vampire ou un humain ? lança Nolan.

Si ça lui faisait tout drôle de participer à cette conversation, il n'en laissait rien paraître. Si je n'avais pas connu son secret, je n'aurais rien remarqué.

— Oui, mais la peau d'un métamorphe se transforme avec lui. S'il tuait sous sa forme animale, le sang disparaîtrait quand il reprendrait sa forme humaine.

— Nous aurions quand même dû trouver un humain nu évanoui non loin de la scène de crime, et ça n'a pas été le cas.

— Je leur ai dit que tous les lycanthropes ne sombrent pas dans un sommeil profond comme un coma après avoir repris leur forme humaine, mais ils n'ont pas voulu me croire, lança Edward.

— Pourquoi ? Tu as raison.

— Parce que tous les bouquins sur le sujet affirment que c'est ce que font les lycanthropes après avoir repris leur forme humaine, déclara Pearson.

— Mais vous pensez peut-être qu'à vous deux vous en savez

davantage que tous les autres experts combinés ? railla Logan.

— Sur ce point, oui, parce que les bouquins que vous lisez ont été écrits par des gens qui ont étudié et interrogé les lycanthropes. Moi, je vis avec eux.

— Moi, je suis juste copain avec eux, ajouta Edward avec la voix affable de Ted, mais je les connais quand même mieux que les gens dont vous parlez.

— Comment pouvez-vous en être si certains ? s'enquit Sheridan.

— Parce que j'ai lu les mêmes bouquins que vous, et je les ai lus avant de devenir proche du moindre métamorphe. Oui, la plupart d'entre eux dorment après coup, et leur sommeil ressemble presque à un coma éthylique. Et souvent ils ne se souviennent pas de ce qu'ils ont fait sous leur forme animale.

— Mais, d'après vous, certains reprennent leur forme humaine et peuvent juste s'éloigner comme si de rien n'était ?

— Absolument.

— C'est là que je lance : « Je vous l'avais bien dit » ? demanda Edward avec un accent du Sud prononcé.

— C'est ce que vous feriez si vous n'étiez pas un gentleman, répliqua Sheridan en souriant.

Edward lui rendit son sourire et eut un petit hochement de tête. S'il avait toujours porté son chapeau, il l'aurait probablement soulevé. Impossible de dire s'il flirtait avec Sheridan ou s'il était tellement dans son rôle de Ted qu'il ne pouvait pas réagir autrement.

— Donc, vous aviez raison à propos de Blake, Forrester, résuma Logan en continuant à aller et venir près de la porte. Vous lui avez appris tout ce qu'elle sait.

— Houlà, non ! Je l'ai formée à mieux tuer les monstres, mais c'est elle qui m'a appris à mieux les comprendre.

— Merci, Ted, et pas merci, Logan. J'adore quand les hommes supposent que, s'il y a un homme dans la vie d'une femme, c'est lui qui lui a appris tout ce qu'elle sait.

Logan me foudroya du regard, mais il n'était qu'un amateur comparé à Nolan.

— Ce n'est qu'une façon de parler, Blake.

— Continuez à penser ça pendant que, nous, on essaie d'attraper les méchants.

— Comment ça, les méchants ? Vous êtes là pour nous aider à trouver le vampire responsable de tout ça. Donc, ça ne fait qu'un seul méchant.

— Quelqu'un tue des gens en les taillant en pièces, et ce n'est probablement pas un vampire, d'autant que certaines plaies au cou n'ont pas été faites par des crocs.

Edward rassembla les photos correspondantes sans que j'aie

besoin de les lui désigner. Il me les tendit et je les brandis pour les montrer à Logan, Pearson et Sheridan comme pendant une leçon de choses à l'école élémentaire. Si Nolan voulait mieux voir, il devrait déplacer sa chaise.

— Votre médecin légiste a-t-il découvert des marques qui n'auraient pas pu avoir été faites par des dents humaines ?

— Non, répondit Pearson, mais une morsure aussi sauvage que celle-là, où le vampire s'acharne sur la plaie comme un terrier sur un rat, peut dissimuler la denture exacte.

Je clignai lentement des yeux en luttant pour ne pas me souvenir qu'un vampire m'avait fait exactement ça.

— Anita en est très consciente, superintendant Pearson.

Je regardai Edward, essayant de lui demander avec mes yeux ce qu'il voulait que je montre ou pas. J'ai des cicatrices dues pile au genre d'attaque vampirique que Pearson venait de décrire.

— Vous n'essayez quand même pas de nous dire que nous avons trois criminels différents à Dublin, dont un tueur en série humain qui utilise ses dents pour lacérer la gorge de ses victimes ? lança Logan en cessant de faire les cent pas pour me dévisager.

— Non, je dis juste que ça pourrait être le cas. Qu'il y ait des vampires et des crimes violents dans la même ville ne signifie pas forcément que les premiers sont responsables de tous les seconds.

— Nous n'essayons pas de mettre tous nos crimes violents sur le dos des vampires, marshal Blake, dit Sheridan.

À présent, elle était debout près du tableau en liège. Je crois qu'elle s'était levée dans l'espoir que Logan s'assiérait à sa place, mais c'était raté.

— Je le sais, inspecteur, mais ça fait beaucoup de victimes pour un seul vampire.

— Nous ne sommes pas idiots, Blake. Nous savons bien qu'un vampire seul n'a pas pu faire tout ça, dit Logan en désignant le plan d'un geste si large qu'il manqua de frapper Pearson à la tête.

Ou bien il ne s'en aperçut pas, ou bien il s'en fichait, parce qu'il ne s'excusa pas. Au lieu de ça, il se mit à faire les cent pas autour de la table.

Nolan se leva et alla se mettre dans le coin le plus proche de la fenêtre, dos au mur pour ne pas que Logan puisse passer derrière lui. Un peu plus tôt, il lui avait déjà dit que, s'il recommençait, il le foutrait par terre, mais Pearson était intervenu. Lui non plus n'aimait pas Logan, mais ses supérieurs lui avaient imposé la présence de Nolan, qui n'était pas davantage que Logan sa personne préférée.

— Si vous essayez de foutre un de mes hommes par terre, nous aurons des mots – des mots qui ne vous plairont pas, l'avait-il prévenu.

Debout dans son coin, Nolan foudroya du regard Logan, qui refit un tour de table en passant une fois de plus entre Edward et moi. Comme je l'ai déjà mentionné, la pièce n'était pas assez grande pour faire les cent pas, surtout avec une demi-douzaine d'adultes à l'intérieur.

— Anita ne pense pas qu'un seul vampire a attaqué toutes les victimes, déclara Edward.

— C'est ce qu'elle a dit.

— Non, protestai-je, je…

— C'est ce que vous avez dit, coupa Logan.

— Mais ça ne signifiait pas…

— Qu'est-ce que ça pouvait signifier d'autre ? aboya-t-il d'une voix coincée entre la colère et le geignement, qui agressait les tympans au point que j'avais du mal à ne pas grincer des dents.

— Si vous cessiez de m'interrompre, je pourrais vous expliquer.

— Vous pensez que vous êtes une experte en vampires et que ça fait de vous un meilleur flic que nous, c'est ça ?

Il se dirigea vers Nolan, qui le mit en garde :

— Ne passez pas devant moi, Logan.

Logan fit demi-tour et revint vers moi. Il voulut passer entre le sac de couchage d'Echo et le tableau en liège, mais il bougeait trop vite pour négocier un espace aussi étroit, et il se prit les pieds dans le sac de couchage. J'aurais laissé filé si, après avoir repris son équilibre, il n'avait pas donné un coup de pied au sac.

Je me levai et enjambai la masse inerte d'Echo en donnant un coup d'épaule à Logan. Même s'il faisait dans les douze centimètres et pas loin de cinquante kilos de plus que moi, il tituba en arrière.

— Putain ! Blake, qu'est-ce qui vous prend ? hurla-t-il.

— Vous avez donné un coup de pied à un de mes gens.

— C'est la journée. Ils ne sentent rien.

— Qui a décrété que vous étiez un expert en vampires, Logan ? crachai-je en m'approchant de lui, le forçant à reculer s'il ne voulait pas que je le touche.

— Je n'en baise pas assez pour me considérer comme un expert.

— Logan ! s'écria Sheridan.

— Je parie que les vampires ne sont pas la seule chose que vous ne baisez pas, ricanai-je.

— Marshal Blake ! s'exclama Pearson.

Je l'entendis repousser sa chaise et pivotai vers lui tandis qu'il se mettait debout. Je savais qu'il ne constituait pas un véritable danger ; c'était juste un réflexe.

— Ça veut dire quoi, ça ? cracha Logan, son visage s'assombrissant.

Ou bien il se mettait en colère, ou bien il rougissait.

— Ça veut dire que, chaque fois que quelqu'un m'accuse d'être bonne dans mon boulot parce que je couche avec des surnaturels, soit il veut coucher avec moi et j'ai dit non – et vous et moi, on ne se connaît pas depuis assez longtemps pour ça –, soit il ne baise pas assez et il m'en veut parce que je baise plus que lui.

Logan virait au pourpre. Non, il ne rougissait pas ; il avait juste la tension qui montait en flèche. Il avait un sale caractère. Peut-être pourrais-je l'inciter à faire une connerie assez grosse pour que Pearson le renvoie chez lui.

Edward se leva, mais pas pour venir à mon secours. Il savait que je n'en avais pas besoin, et, moi, je savais qu'il ne s'était pas levé pour rien. Il contourna la table en disant avec le ton affable et l'accent du Sud de Ted :

— Rachel, je ne crois pas que vous ayez besoin d'entendre ça. Et si vous m'emmeniez prendre le thé dans cet hôtel dont vous m'avez tant parlé ?

Super ! Il avait eu la même idée que moi. On allait faire péter les plombs à Logan.

— Oh ! Ted…, commença Sheridan.

J'étais à peu près sûre qu'elle allait protester que ses oreilles n'étaient pas si délicates, mais Logan ne lui laissa pas la possibilité de répondre.

— Tu ne l'emmèneras pas prendre le thé à l'hôtel ! hurla-t-il.

Ou peut-être s'exclama-t-il seulement, mais j'étais tout près de lui et j'eus vraiment l'impression qu'il gueulait.

— J'emmènerai qui je veux où je veux, répliqua Sheridan en haussant la voix.

— Non !

Je ne quittai pas Logan des yeux, résistant à l'envie de me retourner pour regarder Sheridan derrière moi. J'étais la plus proche de Logan, et, s'il commençait à craquer, je voulais arroser les flammes d'essence sans me faire piétiner du même coup. Son visage était presque violet de colère. Il était trop jeune – une quarantaine d'années tout au plus – et pas suffisamment en surpoids pour prendre ce genre de couleur sous l'effet d'une émotion violente. Il émit un bruit de gorge inarticulé. Je voulais qu'il sorte, pas qu'il fasse une attaque, et je commençais à craindre qu'on se dirige vers la seconde option. Il étouffait littéralement de rage. Ouah !

— Inspecteur Logan, abstenez-vous de faire des remarques personnelles à l'inspecteur Sheridan. Ce n'est pas le premier avertissement que vous recevez à ce sujet, lança Pearson d'une voix grave qui portait suffisamment pour couvrir tout ce que quelqu'un d'autre aurait pu dire en même temps.

Du coup, je me demandai s'il avait fait du théâtre.

Un tic se mit à tressauter sous l'œil droit de Logan. Celui-ci avait serré les poings mais se tenait immobile comme s'il avait peur de bouger ou même de parler, parce qu'il craignait de ne pas pouvoir se maîtriser. Moi aussi, je m'énerve vite, mais ça, c'était d'un autre niveau. Je me demandai si on l'avait déjà forcé à prendre des cours de gestion de sa colère. Si oui, j'étais contente de ne pas l'avoir rencontré avant qu'il y aille.

Logan regardait Sheridan par-dessus ma tête, j'en étais à peu près sûre, mais je ne le quittai pas des yeux pour autant. Il était tellement furieux ! Je me demandai si sa peau serait brûlante. Mon estomac se contracta comme si j'avais faim, alors que j'avais pris un bon petit déjeuner. Puis je me rendis compte qu'il s'était écoulé au moins cinq heures depuis, et sans doute plus. Il fallait que je mange. Merde !

Je regardai la peau qui sautait sous son œil. Il était si plein d'une rage délicieuse… Je déglutis en réprimant une forte envie de le renifler pour voir s'il sentait la bouffe. Je ne me nourris pas seulement de désir ou d'amour ; je peux aussi me nourrir de la colère des gens. Il m'aurait suffi de toucher le bras ou le visage de Logan pour siphonner toute sa rage. Si je faisais gaffe, il redeviendrait juste calme. Si je ne faisais pas gaffe, il serait désorienté, et peut-être oublierait-il ce qui s'était passé pendant les minutes précédentes. C'est assez semblable aux tours de passe-passe mentaux des vampires.

En étant prudente, je pourrais boire un peu de sa colère sans que personne ne s'en aperçoive. Ça ferait retomber la tension. Ça nous aiderait. Et, dès l'instant où cette pensée me traversa l'esprit, je reculai d'un pas. Je ne pouvais pas me nourrir d'un flic irlandais devant témoins. Ils me croyaient déjà maléfique parce que j'étais une nécromancienne. Si j'aspirais l'énergie de l'un des leurs, ils en seraient définitivement convaincus.

— Tout va bien, Anita ? demanda Edward, à qui mon déplacement n'avait pas échappé.

En temps normal, jamais je n'aurais reculé devant Logan.

— Non, je crois que je n'ai pas mangé assez aujourd'hui. J'ai apprécié qu'on m'apporte du café pendant que tout le monde buvait ce thé délicieux, mais là, je crois que j'ai besoin d'avaler quelque chose de solide, dis-je en espérant qu'Edward comprendrait ce que je voulais dire.

— Quand le café ne te suffit pas, c'est que tu as vraiment un problème, partenaire, plaisanta-t-il sur un ton traînant.

Mais il comprenait. Il m'avait déjà vue me nourrir.

— On peut se faire apporter à manger, suggéra Pearson.

— Je crois que j'ai aussi besoin de prendre l'air.

Il fallait que je m'éloigne de Logan, qui continuait à trembler pratiquement de rage. Je résistai à l'envie de lui dire qu'il ferait bien

d'apprendre à méditer ou de s'inscrire à un cours de yoga, juste pour voir sa réaction. Il aurait fait un si bon casse-croûte !

— Je m'excuse pour l'inspecteur Logan, dit Sheridan.

Ce fut la goutte d'eau proverbiale. Logan recula et sortit à grandes enjambées sans un mot. J'étais à peu près certaine qu'il faisait ça pour ne pas frapper quelqu'un. Lorsqu'il eut refermé prudemment la porte derrière lui, Pearson lança :

— Ne nous jugez pas tous d'après le comportement de Logan.

— C'est quoi, son problème ? demandai-je en prenant de grandes inspirations.

Pearson jeta un coup d'œil à Sheridan, qui prit un air embarrassé.

— J'ai commis l'erreur de sortir avec un autre officier, et quand j'ai rompu… (Elle secoua la tête). C'était une grave erreur de jugement de ma part.

— Je vais voir Logan. C'est moi qui ai commis une grave erreur de jugement en pensant que vous pourriez encore travailler ensemble, tous les deux, dit Pearson avant de sortir à son tour.

— En même temps, si on ne rencontre pas des gens au boulot, où va-t-on les rencontrer ? lançai-je.

Maintenant que Logan n'était plus là, je respirais un peu mieux.

— Tout à fait, acquiesça Sheridan. (Son joli visage s'assombrit). Mais c'était quand même une erreur.

— De sortir avec Logan ? Et comment !

— Il n'a pas toujours été comme ça. Je vous jure. Oui, il avait un sale caractère, mais pas à ce point.

— Vous n'avez pas à vous excuser pour lui, intervint Nolan depuis le coin de la pièce.

— Mais il me semble que je devrais, comme si c'était ma faute.

— Vous n'êtes pas forcée de vous rabibocher avec un homme juste parce qu'il est contrarié que vous ayez rompu avec lui, dis-je.

— Il y a beaucoup de poissons dans l'océan, inspecteur, ajouta Edward. Il faut juste que vous alliez pêcher un peu plus loin au large.

— Mais tous les bons poissons sont déjà pris, répliqua Sheridan en le regardant d'un air entendu.

— Pas tous, la détrompai-je.

Elle reporta son attention sur moi et écarquilla les yeux.

— C'est vrai que vous avez atteint la limite autorisée pour la pêche.

— Je crois même que je l'ai un peu dépassée.

Elle sourit.

— Prévenez-moi si vous comptez en rejeter un à la mer, que je vienne avec un filet.

— J'y penserai, promis-je en lui rendant son sourire.

— Je crois qu'Anita et ses gardes – ceux qui sont dans le couloir –

ont tous besoin de manger, déclara Edward.

— On peut faire apporter de la bouffe pour tout le monde, répondit Sheridan, sauf si ça vous pose un problème de regarder les photos en mangeant ?

Je baissai les yeux vers les gorges déchiquetées, les corps démembrés, et une pensée me traversa l'esprit.

— Je me suis laissé distraire. Y a-t-il des morceaux de crâne, de cervelle ou d'une autre partie d'une tête là-dedans ?

— Comment ça ?

— Je veux dire, les têtes ont-elles été pulvérisées et mélangées aux autres bouts impossibles à identifier, ou le tueur les a-t-il emmenées ?

— Nous n'avons trouvé aucune matière cérébrale sur les scènes de crime.

— Donc l'assassin emporte des souvenirs.

— Pourquoi il ne consommerait pas les têtes sur place ?

— Parce que, comme toutes les têtes animales, ce n'est pas terrible cru. Même s'il paraît qu'on obtient des œufs brouillés super mousseux en y mélangeant de la cervelle.

Sheridan grimaça.

— Vous avez déjà goûté ?

— Non, mais les parents d'une de mes copines de fac avaient un élevage bovin, et sa mère mettait toujours de la cervelle dans les œufs brouillés sans le dire aux enfants. Ils trouvaient ça délicieux, et ils ne s'étaient aperçus de rien jusqu'à ce que, devenus grands, ils essaient de préparer des œufs brouillés comme ceux de maman et ne parviennent pas à reproduire leur texture crémeuse.

Edward gloussa. Sheridan blêmit. Nolan gloussa aussi mais essaya de faire passer ça pour une quinte de toux. Edward s'excusa.

— Je ne me moque pas de vous, Rachel. Je ris parce qu'Anita raconte cette histoire alors qu'on parle de se faire livrer à manger.

— On va regarder des photos de scènes de crime en mangeant. Je ne pensais pas que ça poserait un problème, me défendis-je.

Edward rit de nouveau et me tapota l'épaule.

— Continue de réfléchir, Butch. Tu nés bon qu'à ça.

Je levai les yeux au ciel en cherchant une réplique du film à lui balancer, mais rien ne me vint.

Pearson repassa la tête à l'intérieur de la pièce.

— Vous voulez quoi pour le déjeuner ?

— Pas d'œufs, se hâta de répondre Sheridan.

CHAPITRE 63

Les sandwichs n'étaient pas spécialement irlandais, juste bons pour se remplir l'estomac. Quand vous commandez de la bouffe que vous pouvez manger en lisant des rapports et en examinant des photos sur une table encombrée, tous les sandwichs se valent. Ceux-là n'étaient pas mauvais, mais ils n'étaient pas spécialement bons non plus.

J'aurais pu me croire au milieu d'un déplacement professionnel ordinaire si je n'avais pas été la seule à prendre un Coca. Même Edward avait commandé une eau minérale. Il me dit que, si j'étais sage aujourd'hui, les inspecteurs nous laisseraient peut-être manger dans la grande salle avec des bureaux la prochaine fois au lieu de tous nous cantonner à la table des enfants.

— Je ne comprends pas pourquoi vous dites ça, Ted, avait lancé Sheridan.

Pearson avait apparemment décidé de manger ailleurs, ou de sauter le déjeuner pour tenir compagnie à Logan – ou lui flanquer une rouste. Peu m'importait, du moment que Logan était ailleurs. Je savais que j'aurais de nouveau affaire à lui tôt ou tard, mais je préférais que ce soit tard.

— Ça aurait été beaucoup plus confortable de manger à votre bureau comme d'habitude, répondit Edward avec ce sourire à la Ted qui fait fondre les femmes mais qui n'a jamais fonctionné sur moi, parce que, quand je l'ai rencontré, il était juste Edward, et qu'un tueur de sang-froid c'est tout de suite moins séduisant que ce bon vieux Ted.

Sheridan rougit légèrement et fit tomber des morceaux de sandwich sur une des photos. Grâce à la technologie moderne, on pouvait en imprimer un autre exemplaire tout de suite, mais c'est toujours mieux de ne pas saloper les preuves.

Pendant qu'elle attrapait des serviettes en papier, je regardai Edward en levant un sourcil. Il m'adressa un sourire si innocent qu'on lui aurait donné le bon Dieu sans confession, puis aida Sheridan à nettoyer, ce qui la rendit encore plus maladroite.

Je ne savais pas à quoi il jouait, juste qu'il jouait à quelque chose. Je suis si mauvaise actrice que je n'essaie même pas, mais lui, il est doué. Simplement, je ne voyais pas l'intérêt de faire ce numéro aux dépens de Rachel Sheridan. Peut-être que ça l'amusait ? Je n'en saurais rien tant qu'il ne me le dirait pas, et, si je lui posais la question, il ne me répondrait pas. Donc je profitai juste du spectacle.

Nolan, qui s'était rassis au bout de la table, croisa mon regard, et il ne m'en fallut pas davantage pour savoir que lui aussi se demandait

à quoi jouait Edward. Je haussai légèrement les épaules et mordis de nouveau dans mon sandwich.

— Je me demande si Jacob Pennyfeather aurait quelque chose d'intéressant à nous dire sur ces crimes, lança Edward en aidant Sheridan à ramasser les papiers qu'elle avait réussi à faire tomber de la table.

Elle leva vers lui des yeux bruns écarquillés et quelque peu surpris.

— Pourquoi ?

— Sur la dernière scène de crime, il en savait plus que nous sur le moyen de sauver des vampires. (Edward grimaça). Anita et moi sommes plus calés pour les tuer que pour les soigner.

Elle se releva en serrant les papiers contre sa poitrine.

— Je ne crois pas qu'il s'agisse de sauver des vampires cette fois.

Edward flirtait-il avec elle parce qu'il voyait ça comme un moyen de la manipuler ? Rien de spécifique, juste un moyen d'obtenir un avantage en cas de besoin. Auquel cas, c'était très calculateur de sa part. Edward est mon meilleur ami ; parfois, j'oublie la froideur avec laquelle il peut traiter les autres personnes. Utiliserait-il Sheridan au risque de nuire à sa carrière ? S'en soucierait-il seulement ? Une fois, il m'a dit qu'il avait tenté de me manipuler comme il l'aurait fait avec une fille – en flirtant avec moi, donc – et que je n'avais absolument rien capté, si bien qu'il avait laissé tomber. Je l'observai avec Sheridan en me demandant à quel point les choses auraient été différentes entre nous si j'avais été plus sensible à ses charmes masculins.

Nolan secoua la tête, et je lui jetai un regard encourageant pour l'inviter à s'expliquer s'il en avait envie.

— C'est bon de voir que l'un de nous s'est amélioré sur ce point, dit-il avec un petit sourire ironique, mais pas amer.

Il avait l'air de sincèrement s'amuser.

Edward se retourna et nous gratifia d'un sourire presque juvénile.

— Ce n'est pas le seul point sur lequel je me suis amélioré.

Nolan rit tout haut, ce qui nous fit sursauter, Sheridan et moi. Nous échangeâmes ce genre de regard que les femmes doivent échanger en présence des hommes depuis l'époque ou la peinture rupestre était le nouveau truc à la mode. Je haussai les épaules, parce que, sur ce coup-là, je ne voyais vraiment pas. Je regardai les deux hommes, leurs yeux pétillants de rire et du souvenir de quelque aventure secrète qu'ils avaient vécue ensemble très longtemps auparavant.

— Si je vous demande ce qu'il y a de drôle, vous me répondrez ?

Ils se regardèrent d'un air entendu – mais pas de nous – et Nolan secoua la tête.

— Tu ne trouverais pas ça drôle, dit Edward.

— Il y a quelques années, je t'aurais répondu : « Essaie toujours ».

Nolan se marra de plus belle et se cacha le visage avec sa main. Je fronçai les sourcils mais poursuivis :

— Aujourd'hui, je vais juste te faire confiance.

— Merci, dit Edward, le visage irradiant toujours un rire contenu. Je sais que c'est un grand compliment de ta part, parce que tu aimes savoir tout ce qui se passe autour de toi.

— Et si je veux savoir, moi ? lança Sheridan.

Les deux hommes la dévisagèrent, se regardèrent de nouveau et se mirent à hurler de rire comme deux mômes de douze ans. Je n'avais jamais vu Edward dans cet état. Ça me plaisait et ça me désarçonnait en même temps.

— Faites-moi confiance sur ce coup, Sheridan. Si Ted pense que je ne trouverais pas ça drôle, vous ne trouveriez pas ça drôle non plus.

— C'est un truc de camaraderie virile ? hasarda-t-elle.

J'acquiesçai.

— Ouais.

Elle secoua la tête. D'habitude, je suis la seule femme dans ce genre de moment. Pour une fois, c'était chouette d'avoir quelqu'un avec qui lever les yeux au ciel et nous sentir vaguement supérieures parce que nous n'étions pas des hommes. Je vous rassure, les hommes font ça aussi vis-à-vis des femmes.

Je finis mon sandwich pendant qu'Edward et Nolan continuaient de glousser à leur façon de mecs hétéros. Quelle que soit la raison pour laquelle il flirtait avec Sheridan, Edward avait appuyé sur la touche « pause » le temps de créer ou de renouer un lien viril avec son ancien camarade. Décidément, il ne cessait de me surprendre depuis le début de ce voyage.

Nous avions tous fini de déjeuner quand Pearson nous rejoignit sans Logan. Ce qui ne me dérangeait pas le moins du monde. Sheridan lui suggéra de demander l'avis de Jake, et, même s'il refusa, je constatai que le charme d'Edward avait opéré. S'il emmenait l'inspectrice dîner, jusqu'à quel point coopérerait-elle avec nous ? Je n'aurais pas dû y penser : c'était une pente savonneuse alors que je devais servir de garçon d'honneur à Edward.

— Même si j'étais disposé à le faire, M. Pennyfeather et son partenaire ne sont pas dans les parages, se justifia Pearson. Pour l'instant, seuls Murdock et Santana montent la garde devant cette porte.

— Ils se relaient pour aller déjeuner, expliquai-je. C'est dur de manger debout dans un couloir. Et un vol international ça fatigue. On est encore tous un peu crevés.

— Nous aurions pu proposer un bureau ou quelque chose d'autre à vos hommes pour qu'ils mangent.

— Ça aurait été bien.

Il se leva et se dirigea vers la porte.

— Je vais voir ce que je peux leur trouver.

— Merci, superintendant, mais je suis à peu près certaine que deux d'entre eux resteront toujours en faction.

— Nous sommes à l'intérieur d'un poste de police. Ils peuvent vous laisser quelques minutes.

— Exact, mais, tant qu'ils n'auront aucun autre rôle à jouer dans cette affaire, ils feront le seul boulot pour lequel on les paie.

— Les hommes qui vous accompagnent n'ont pas d'insigne même dans votre pays. Je ne peux pas justifier de leur laisser voir les éléments d'une enquête en cours.

— C'est tout à fait compréhensible, acquiesçai-je.

Pearson plissa les yeux.

— Alors, pourquoi ça sonne comme une critique ?

— Ce n'était pas censé en être une.

Il nous regarda tour à tour, Edward et moi, d'un air carrément soupçonneux. D'habitude, les gens me fréquentent un peu plus longtemps avant de commencer à se méfier de moi. Je fis de mon mieux pour avoir l'air aimable et inoffensive. Autrefois, je visais innocente, mais, même à l'époque où je l'étais, j'avais du mal à le paraître.

Pearson me dévisagea encore plus attentivement. Ce n'était sûrement pas son regard le plus dur – pour avoir atteint un tel grade, il était forcément capable de terroriser un suspect sans rien dire –, mais il essayait quand même d'avoir l'air sévère. Je lui souris. Je me suis rendu compte que c'est le meilleur moyen d'irriter les gens ou de les conquérir. Quand ils essaient de m'intimider, ça peut donner aussi bien l'un que l'autre.

— Allons, Anita. Je suis certain que le superintendant Pearson ne fait que son travail, dit Edward avec la voix traînante de Ted, à la fois aimable et théâtrale.

Je me demandai si les flics irlandais étaient déçus que je n'aie pas le même accent que lui.

J'ouvris la bouche pour répondre : « Je n'ai jamais dit le contraire », mais, alors que nous étions gentiment en train de manipuler Pearson en duo, les cheveux se hérissèrent sur ma nuque et mes bras se couvrirent de chair de poule. Il me sembla que je cessai de respirer tant ma gorge était nouée par le pouvoir qui se tendait vers moi.

— Anita, lança Edward, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Vous êtes toute pâle, commenta Sheridan.

Nolan avait empoigné le dossier d'une chaise. Il luttait pour rester debout et ne pas montrer que lui aussi le sentait.

Je levai une main, et Edward comprit que je réclamais le silence. Il fit signe à tous les autres de se taire. Je devais écouter, mais écouter quoi ? Il y avait une voix dans l'air, et elle disait quelque chose, elle voulait quelque chose.

On frappa deux coups vifs à la porte.

— Qui est-ce ? demanda Pearson.

— Nicky Murdock. (Et sans attendre d'invitation, il entra). Anita, c'est quoi, ce bordel ?

Je lui fis signe de se taire, et il obtempéra. Je tendis l'oreille, me concentrai sur cette énergie qui me picotait la peau, et trouvai…

— Sortez, dis-je.

— Pourquoi faire ? s'étonna Sheridan.

— « Sortez », répétai-je. C'est ce que répète la voix en boucle. Elle veut… qu'on aille dehors. Qu'ils aillent dehors.

— Qui ça, « ils » ? interrogea Edward.

Je sentis Damian prendre sa première inspiration de la journée à mes pieds, sentis un spasme le parcourir avant même que le sac de couchage ne bouge. Edward sursauta comme il cognait le pied de sa chaise.

Je m'agenouillai près de Damian. Il avait peur de l'espace confiné et du pouvoir qui venait de le réveiller brusquement.

— Tirez les rideaux, réclamai-je.

Nolan était le plus proche de la fenêtre, mais le simple fait de rester planté là, agrippant le dos de la chaise sans manifester la même réaction que les autres surnaturels, mobilisait toute sa volonté.

Nicky traversa la pièce pour faire ce que je demandais. La faible lumière du soleil se mua tout à coup en crépuscule grisâtre. Pearson ne se plaignit pas, et n'ordonna pas non plus à Nicky de sortir à cause des photos. Non, il était trop occupé à regarder le sac de couchage s'agiter sur le sol. C'était son tour d'avoir l'air blême. Sur le seuil, Domino continuait à surveiller le couloir tel un bon garde du corps.

Je tirai la fermeture Eclair du sac de couchage. Un long bras pâle en jaillit comme pour empoigner l'air. Damian m'arracha la fermeture des mains et extirpa son torse du sac de couchage tel un papillon émergeant de sa chrysalide. Ses cheveux se répandirent autour de lui comme du feu liquide, parfaitement rouge dans l'unique rayon de soleil qui réussissait à filtrer entre les rideaux. Il saisit ma main, ses yeux verts écarquillés par la peur que je sentais déjà émaner de lui.

— C'est impossible, chuchota-t-il.

— Qu'est-ce qui est impossible ?

— Ça ne peut pas être elle.

— Qui ça, « elle » ? demanda Sheridan.

— C'est un sort de compulsion, lança Jake par la porte ouverte vers laquelle Kaazim et lui s'étaient précipités.

— Un sort de quoi ? répéta Pearson.

— Un sort de compulsion, une façon magique de donner aux gens des ordres auxquels ils sont forcés d'obéir, expliqua Jake.

— Je n'en avais pas senti d'aussi fort depuis très longtemps, ajouta Kaazim.

Damian enveloppa ma main avec les deux siennes.

— C'est elle. C'est elle, Anita, c'est elle.

— Qui ça ? interrogea Sheridan.

— Celle-qui-m'a-créé.

— Qui vous a créé ? De quoi parlez-vous ? voulut savoir Pearson.

— Elle a toujours pu appeler ses vampires à se lever de leur cercueil en plein jour. Elle pouvait nous réveiller avant le coucher du soleil, bredouilla Damian.

— La vampire qui l'a transformé, expliquai-je.

— Elle appelle ses rejetons à elle, souffla Damian, et après tout ce temps j'ai quand même réagi. (Il agrippa ma main plus fort). Je suis à toi maintenant ; je t'appartiens. Pourquoi ai-je réagi à son appel ?

— Je l'ignore. Et j'ignore aussi pourquoi je l'ai entendue également. (Je levai les yeux vers Jake et Kaazim). Vous aussi, vous l'avez entendue ?

— Oui, répondit Jake.

— Nous l'entendons, acquiesça Kaazim.

Je jetai un coup d'œil au sac de couchage qui contenait toujours Echo.

— Elle ne se réveille pas.

— Elle n'a pas été créée ici, fit valoir Kaazim.

— Moi non plus, et vous deux non plus.

— Je ne l'entends pas, déclara Nicky. Je ne sens que toi.

— Moi, j'entends quelque chose, intervint Domino. Comme un chuchotement dans la pièce voisine, juste un bruit indistinct, mais je l'entends quand même.

Je voulais demander à Nolan s'il distinguait les mots, lui, vu qu'il était né en Irlande, mais il essayait de se faire passer pour un simple humain. Il avait le visage grimaçant et les doigts exsangues d'agripper la chaise si fort, mais il n'admettrait pas qu'il entendait quoi que ce soit.

— Alors, pourquoi l'entendons-nous tous les trois ?

— Et pourquoi Domino l'entend-il plus que moi ? ajouta Nicky.

— Je n'en sais rien, admis-je.

Damian se débattait pour sortir de son sac de couchage, mais il avait coincé sa chemise dans la fermeture Éclair. Nicky s'agenouilla pour l'aider à se dégager.

— Je sens du sang frais, lança Domino depuis le seuil de la pièce.

Moi, je ne sentais rien, mais je lui faisais confiance.

Tous les métamorphes présents, à l'exception de Nolan, reniflèrent l'air.

— Ils se prennent pour des limiers ? s'étonna Pearson.

— Ils peuvent capter une odeur tout aussi bien qu'un limier, oui, et, contrairement à lui, ils peuvent nous la décrire ensuite, expliquai-je.

— Beaucoup de sang, lâcha Nicky en tirant plus fort sur la fermeture Éclair.

— Tout près de nous, ajouta Kaazim.

— C'est-à-dire ? demandai-je.

— Dans ce bâtiment, à cet étage. J'en suis sûr, affirma Domino.

— Non, non, protesta Pearson doucement mais avec conviction.

Un parfum de peur émanait de lui.

— Qu'avez-vous fait, Pearson ? lança Edward.

Sans répondre, le superintendant s'élança, bouscula Domino et fonça dans le couloir. Sheridan le suivit, tout comme Edward et Nolan.

— Edward ! glapis-je.

Mais il ne réagit pas, parce que ce n'était pas son nom. Eh merde !

— Accompagnez-les, ordonnai-je.

Domino obéit, mais Jake et Kaazim restèrent à l'entrée de la pièce.

— C'est toi que nous devons protéger.

— Putain ! Alors, portez Echo !

Jake s'approcha pour ramasser le sac de couchage. Donc il m'écoutait quand même un peu. Nicky décoinça d'un mouvement brusque la fermeture Éclair du sac de couchage, et Damian se retrouva enfin libre. Nous l'aidâmes à se mettre debout et courûmes pour rattraper les autres. Kaazim aidait toujours Jake à hisser Echo sur son dos. Ils nous crièrent d'attendre. Je les écoutai de la même façon qu'ils m'avaient écouté, eux : sélectivement.

CHAPITRE 64

Il n'y avait personne dans le couloir à l'exception de quelques agents en uniforme, mais Nicky s'élança sans hésiter dans la direction à prendre. Je le suivis, faisant confiance à son odorat pour nous guider jusqu'à la source du sang. Même si je courais à plus longues foulées que lui, je dus demeurer un peu en retrait pour ne pas percuter des gens sur mon passage. Damian resta à mon niveau derrière le large dos du lion-garou. Les agents et les employés nous jetèrent des regards interloqués. S'il y avait eu une véritable urgence, ils auraient sûrement foncé avec nous, mais ils réagissaient comme si tout était parfaitement normal pour eux.

Jake et Kaazim nous rattrapèrent au deuxième angle du couloir. Personne ne semblant très inquiet, nous avions ralenti et nous contentions désormais de marcher vite. Où étaient Edward et Domino ? Je voulais retrouver tout le monde, mais c'était les deux seules personnes auxquelles j'étais émotionnellement attachée.

Sheridan se tenait devant une porte fermée, si pâle que ses yeux bruns semblaient noirs et perdus dans son visage telles deux îles au milieu d'un océan de lait. Même ses lèvres étaient exsangues ; le rouge à lèvres clair qu'elle portait dans l'autre pièce avait disparu. Elle leva une main pour repousser ses cheveux en arrière, et je vis un peu de rose briller dessus comme si elle s'était beaucoup frotté la bouche dans les deux dernières minutes. Que diable s'était-il passé ?

— C'est dans cette pièce, déclara Nicky.

— Quoi ?

— Le sang.

Alors Sheridan tourna la tête vers nous. Ses yeux ressemblaient à deux trous brûlés dans sa tête. Je l'avais trouvée jolie en la rencontrant, mais, là, elle paraissait hagarde, comme si toutes les heures de sommeil qu'elle avait sautées dans sa vie venaient de la rattraper d'un coup.

— Sheridan, appelai-je.

Elle me dévisagea sans me voir.

— Rachel, vous m'entendez ?

Elle acquiesça.

— Je protège la scène de crime jusqu'à l'arrivée des techniciens.

— Où sont les autres ? s'enquit Jake.

— Ils le cherchent.

Je la saisis par les bras et la secouai légèrement. Son regard se focalisa sur moi ; elle cligna même des yeux.

— Inspecteur Sheridan, j'ai besoin que vous vous concentriez et

que vous me fassiez votre rapport, bordel !

Elle se dégagea brutalement.

— Nous avons découvert un autre vampire après que Nolan a emmené les autres. Pearson… On voulait tous le garder. On a bricolé une cellule qui ne l'exposerait pas à la lumière du jour. C'était juste un cadavre jusqu'à la tombée de la nuit. Il n'aurait pas dû y avoir de danger.

— Inspecteur Sheridan, que s'est-il passé ?

Elle me dévisagea comme si elle ne m'aimait pas beaucoup, mais je m'en fichais.

— La porte du placard à fournitures était fermée à clé, pour empêcher les gens de trouver le vampire plutôt que pour empêcher celui-ci de sortir, mais Logan a dû venir voir si tout allait bien, et le vampire s'est réveillé plus tôt que prévu et il l'a tué.

— Seigneur !

— Ils sont en train de le pister. Santana arrive à le sentir. Ils sont partis par là.

Sheridan désigna la direction opposée à celle par laquelle nous étions arrivés. De nouveau, son regard glissa sur le côté, comme si elle ne supportait pas de le focaliser trop longtemps sur quoi que ce soit. Ça pouvait être une réaction normale à la violence exercée contre une de ses connaissances, mais je pensais que ça ne s'arrêtait pas là. Oui, Logan était un connard, et elle avait fait une erreur en sortant avec lui, mais elle tenait quand même à lui. Je me demandai si elle s'était rendu compte à quel point jusqu'à maintenant. Eh merde !

— Anita, il faut qu'on bouge, me pressa Nicky.

J'acquiesçai.

— Vous pouvez les pister ?

— Oui, répondit Jake.

Nous avions décidé que, dans un cas pareil, le métamorphe possédant le meilleur odorat mènerait la poursuite. C'était plus simple que d'en débattre chaque fois. Le loup bat le tigre et, apparemment, le chacal, et nous n'avions amené aucun rat-garou – une des espèces qui possède le nez le plus sensible du royaume animal.

— Vas-y, ordonnai-je.

Jake se plaça devant nous, le sac de couchage contenant Echo toujours sur son dos. Kaazim ferma la marche, si bien que Damian, Nicky et moi nous retrouvâmes au milieu. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Sheridan s'était affaissée contre le mur près de la porte de la pièce où le presque-amour de sa vie gisait mort. Je lui ferais un câlin plus tard, si elle m'y autorisait. Pour le moment, nous devions trouver Domino, Edward et le vampire qui avait déjà tué un membre de la Garda.

Je priai pour qu'il ne tue personne d'autre avant qu'on lui mette

la main dessus, puis je pensai qu'Edward nous avait précédés. Je suivis Jake en m'attendant à entendre des coups de feu d'une seconde à l'autre. A la place du vampire, j'aurais couru.

CHAPITRE 65

— Il y a un homme qui crie un peu plus loin, annonça Jake.

— En chenille, et on avance, ordonnai-je.

Nous nous mîmes tous en file indienne derrière Jake, une main posée sur l'épaule de la personne de devant et l'autre tenant notre flingue dégainé mais pointé vers le bas – à l'exception de Damian, qui ne s'était pas entraîné avec nous. La règle voulait que quiconque ne s'était pas entraîné à faire la chenille garde son flingue rangé tant qu'on était tous entassés les uns sur les autres.

Je posai ma main sur le dos de Nicky, parce que son épaule était un peu trop haute pour que je la tienne tout en trottinant en file indienne. Damian, lui, n'eut pas de mal à poser sa main sur mon épaule, mais il éprouva quelque difficulté à calquer son allure sur la nôtre. Mais comme il est plus gracieux que je ne le serai jamais il réussit à ne pas me marcher dessus. La chenille, c'est une formation qui fonctionne bien au milieu d'une foule ou quand on entre dans une situation dangereuse, et, vu que Logan était mort, on pouvait considérer ça comme dangereux.

J'étais à peu près certaine que ça n'était pas Edward qui avait crié, et il me semblait peu probable que ce soit Domino, mais quelqu'un l'avait fait. Sauver ce quelqu'un, ça aurait été bien.

Nous débouchâmes sur un large espace qui n'était pas tout à fait une pièce mais qui semblait trop vaste pour qu'on le qualifie de couloir. Les postes de police ont-ils un hall d'entrée comme les maisons ? Je n'étais pas assez calée en architecture pour lui donner un nom. Quoi qu'il en soit, j'entendis la voix d'Edward un peu plus loin.

— Ne faites pas ça, l'ami.

— Elle appelle, répondit une voix d'homme.

— Si vous sortez d'ici, vous brûlerez, intervint Pearson.

— Elle appelle, me chuchota Damian. Elle veut qu'on vienne à elle.

— Pourquoi ? Pourquoi voudrait-elle que tous ses vampires sortent en plein jour ?

— Peut-être que ça l'amuse.

— Elle est vraiment folle à ce point ?

— C'est possible.

Nous nous déplaçâmes pour adopter une formation en fer de lance dont Jake demeura la pointe. Ainsi, chacun de nous verrait mieux ce qui se passait à l'entrée, et, si nous devions tirer, nous ne risquerions pas de nous toucher les uns les autres.

Pearson, Edward et Domino se tenaient près de la porte avec un

petit groupe d'autres Gardai. Je ne pouvais qu'apercevoir le vampire qu'ils entouraient. Il était grand et brun, avec des yeux sombres et un visage presque rose de tout le sang qu'il venait de boire. Nous devions nous approcher davantage pour le mettre en joue, mais, si nous faisions cela, il risquait de sortir dans la lumière du jour.

La foule s'écarta juste assez pour que je puisse voir que le vampire serrait la veste de costume de Logan contre lui comme s'il avait froid. Je connaissais un bon moyen de le réchauffer.

— Avancez, histoire qu'on ne risque pas de toucher les Gardai, ordonnai-je.

— Il pourrait avoir peur de nous, fit remarquer Damian.

— Il devrait.

Personne d'autre ne discuta. Nous nous avançâmes pour avoir une ligne de tir dégagée en cas de besoin. Le vampire tourna la tête vers nous, et la peur se lut sur son visage. Apparemment, nous lui semblions plus menaçants que les gens qui l'entouraient. Comme l'une de ces personnes était Edward, j'en déduisis qu'il n'était pas très doué pour évaluer un danger.

Pearson pivota légèrement vers nous, mais pas assez pour présenter son dos au vampire. Un bon point pour lui.

— Marshal Blake, n'approchez pas, s'il vous plaît.

— Nous avons parlé à Sheridan.

— Cet homme reste un citoyen irlandais qui mérite un procès.

— Logan était un de vos hommes. Comment pouvez-vous dire que son assassin mérite quoi que ce soit ?

— Anita a raison. En Amérique, nous aurions un mandat d'exécution pour tous les vampires impliqués dans ces crimes, intervint Edward.

— En Irlande, nous n'exécutons pas les gens, contra Pearson en haussant la voix.

— Je dois aller à elle, déclara le vampire.

— Ne fais pas ça, mon frère, lança Damian. N'écoute pas cette voix maléfique dans ta tête.

Le vampire le dévisagea, et, l'espace d'un instant, j'entrevis en lui l'écho de l'homme qu'il avait été autrefois.

— J'aimerais la faire taire, mais je n'entends qu'elle. Je dois y aller.

— Si tu sors d'ici, tu brûleras vif. J'ai déjà vu ça.

— Je suis désolé, mon frère. Désolé pour le policier que j'ai tué. Je ne me souviens même pas de l'avoir fait. Je suis revenu à moi la bouche sur sa gorge et son sang répandu sur moi. Jamais je n'aurais attaqué quelqu'un comme ça, pourtant, je sais que je l'ai fait.

Le vampire tendit la main vers la poignée de la porte. Si les autres l'avaient laissé partir, on aurait pu se limiter à un barbecue en

extérieur. Mais certains des agents en uniforme lui sautèrent dessus comme s'il était un simple humain, comme ils auraient plaqué à terre un suicidaire. Sauf que cet homme n'était plus humain. Il éclata la tête d'un des agents contre le mur en une traînée écarlate, puis en empoigna un autre.

Il était lent comparé aux vampires dont j'avais l'habitude – les nouveau-nés le sont toujours –, mais plus rapide que les Gardai ne s'y attendaient. Assez rapide pour arracher la gorge de l'un d'eux dont le sang jaillit, éclaboussant son visage, les murs alentour, les autres agents et la veste de Logan. Assez rapide pour empoigner un troisième Garda avant que tous ne s'éparpillent et le plaquer contre lui pour s'en faire un bouclier.

Voyant cela, une femme en uniforme s'approcha en rampant, saisit le blessé par le bras et tenta de le tirer en sécurité. Un de ses collègues lui prêta main-forte en prenant l'autre bras. Je les regardai s'efforcer d'arrêter le flot du sang, mais, à moins qu'ils n'aient un chirurgien spécialisé dans les urgences planqué quelque part, il était déjà trop tard pour le malheureux. Ce qui ne diminuait en rien leur mérite ni leur courage pour avoir essayé de l'aider.

J'attendais qu'une croix s'embrase, qu'un feu aveuglant sauve tout le monde, mais rien ne se produisit, comme si les objets saints ne captaient pas la présence du vampire.

Edward et Domino avaient tous les deux épaulé leur AR-15 customisé. Nolan dégaina son arme de poing et visa. Nous les rejoignîmes. Le visage ensanglanté du vampire n'avait plus rien d'humain ni de pitoyable. Ses yeux s'emplirent d'une lumière bleue, et il se mit à siffler.

— Bienvenue à la maison, Damian.

Ses lèvres remuaient, mais sa voix n'était plus la même qu'une minute auparavant. Et, même si ce n'était pas une voix de femme, sa cadence avait quelque chose de féminin.

— Je ne suis pas chez moi ici. Je n'ai jamais été chez moi, répliqua Damian.

Le vampire partit d'un de ces rires déments qui montent et descendent le long de la gamme comme la bande-son d'une maison hantée d'Halloween, sauf que, cette fois, c'était réel. Mes cheveux se hérissèrent sur ma nuque, et mes entrailles se tordirent.

Damian recula pour s'abriter derrière moi.

— Elle ne peut pas te faire de mal, lui dis-je.

— En es-tu certaine, Anita Blake ? lança le vampire.

J'épaulai mon propre fusil d'assaut.

— Plutôt, ouais.

— On peut l'abattre maintenant ? demanda Edward.

Le vampire tourna la tête de l'agent qui lui servait de bouclier.

Leurs regards se croisèrent un instant. Je vérifiai que l'homme n'avait pas d'arme visible. Ce fut ce qui le sauva quand le vampire l'hypnotisa avec ses yeux et le renvoya en courant vers nous pendant que lui-même ouvrait la porte d'entrée et sortait dans la vive lumière du jour.

Edward retourna son AR-15 et donna un coup de crosse dans la figure de l'agent. Celui-ci s'écroula, inconscient, tandis que les premiers cris aigus s'élevaient dehors. Le soleil ferait le boulot pour nous. Tout ce que nous avions à faire, c'était attendre que les hurlements s'arrêtent et éteindre ce qui resterait.

CHAPITRE 66

Pearson refusa de laisser brûler le vampire. Il empoigna un extincteur et se rua dehors. Edward le suivit, le fusil toujours épaulé, et nous fîmes tous de même à l'exception de Damian. Je lui dis de rester à l'intérieur. Certes, la lumière du jour ne le tuerait pas, mais il avait regardé son meilleur ami et frère de bouclier se consumer parce que la Méchante Salope d'Irlande l'avait forcé à sortir en plein jour. J'avais partagé ce souvenir avec lui, et j'entendais encore la voix mélodieuse et maléfique de Celle-qui-l'avait-créé dire : « Un pour garder, un pour brûler ». Je n'allais pas la laisser ajouter au traumatisme qu'elle lui avait déjà causé.

Le vampire était déjà enveloppé par les flammes ; seule la veste de Logan se consumait plus lentement, si bien qu'il ressemblait aux effets spéciaux pour la torche humaine. Mais le corps qui flambait au milieu de la rue n'était pas ignifugé. Pearson dut s'approcher tout près pour utiliser l'extincteur. Edward et Domino ne le lâchèrent pas d'une semelle, prêts à tirer au cas où.

Les vampires brûlent assez fort pour que la chaleur fasse fondre la chair humaine et brise les os. Je n'étais pas d'accord avec ce que faisait Pearson, mais, à cette distance, c'était comme s'il se tenait sur le seuil de l'enfer. C'était incroyablement courageux de sa part, et je ne comprenais pas qu'il risque sa vie pour sauver quelqu'un qui avait déjà tué un, et plus probablement trois de ses officiers. Moi, je l'aurais laissé cramer. Sa soif de sang était responsable de la mort de Logan, mais rien ne l'obligeait à tuer les autres.

Le reste de notre groupe demeura à l'écart. Si Pearson avait besoin de renforts, on serait là. Un agent sortit du poste avec un autre extincteur et s'approcha pour seconder son chef dans sa mission humanitaire. Ils parvinrent à éteindre les flammes, mais celles-ci repartirent quelques instants plus tard parce que le vampire était toujours au milieu de la rue et en plein soleil.

Jake se pencha vers moi et chuchota :

— Tu veux qu'on le mette à l'ombre pour qu'il arrête de brûler ?

— Non.

— Comme notre Reine le désire, dit-il avant de se redresser pour observer la scène sans broncher davantage.

Derrière moi, j'entendis Nicky murmurer :

— Brûle, bébé, brûle.

Le vampire se mit à gesticuler comme s'il se débattait contre des choses que nous ne pouvions voir. Ses hurlements reprirent, le genre de hurlements atroces que vous entendez dans vos cauchemars par la

suite. Les vampires brûlent bien une fois qu'ils ont pris feu, mais ce n'est pas rapide. Un être humain aussi amoché s'évanouirait sous le choc, mais les morts-vivants sont beaucoup plus coriaces.

Un mouvement derrière nous. C'était Damian, qui tenait un manteau emprunté comme un parasol au-dessus de sa tête et de son torse. Il sait que le soleil ne lui fait plus rien, mais, quand il doit sortir en plein jour, il porte quand même un chapeau, des lunettes de soleil et des gants. Si le risque n'existe plus, sa phobie, elle, demeure bien réelle. Tout le monde se montrait très courageux aujourd'hui.

Pearson vida son extincteur et ne put plus que regarder, les bras ballants. Son subordonné essayait toujours d'empêcher les flammes de se rallumer. Le vampire tomba à genoux et tendit la main tel un noyé cherchant à se raccrocher à quelque chose. Il saisit le bras de l'agent, dont les cris se joignirent aux siens parce que la main avec laquelle il le tenait était en feu, et qu'elle le brûlait à travers ses vêtements.

— Merde !

Je passai une main sous mes cheveux pour sortir le long couteau que je porte le long de la colonne vertébrale, mais Kaazim me toucha le coude.

— Laisse-moi faire.

Il dégaina une longue lame incurvée et s'avança dans un gracieux bouillonnement de robes. L'acier étincela au soleil et s'abattit sur le poignet du vampire, le tranchant net. Le sang qui jaillit se mit aussitôt à fumer, cautérisant instantanément la plaie, mais la main coupée continua à brûler autour du bras de l'agent. Kaazim rengaina son couteau, jeta l'homme sur son épaule et fonça à l'intérieur du bâtiment. Là, il pourrait éteindre les flammes sans qu'elles se rallument et débarrasser l'agent de son macabre bracelet.

Le vampire voulut empoigner Pearson de sa main restante. Edward tira ce dernier hors de sa portée et Domino s'avança, visant le mort-vivant en feu. Je l'avais déjà vu tiquer face à des zombies, mais apparemment les vampires flambés ne lui faisaient pas peur. Je ne me serais pas approchée autant à sa place, mais peut-être n'avait-il jamais vu de vampire en train de brûler s'accrocher à quelqu'un jusqu'à ce que cette personne fonde entre ses bras au point de se retrouver coupée en deux. Moi, si. Donc, je restai à distance prudente avec Damian, Jake et Nicky. Jake aurait donné un coup de main si je le lui avais demandé, mais s'il ne pouvait pas éteindre le feu je ne voulais pas qu'il s'en approche.

Damian se tenait tout près de moi du côté gauche. J'ai appris à tout mon entourage qu'il ne faut jamais me bloquer la main droite pendant que je bosse. Pour utiliser le fusil d'assaut, j'aurais besoin des deux, mais ce n'était pas la faute de Damian. Et puis il avait été très courageux de sortir en plein jour pour contempler un de ses pires

cauchemars. Un bon point pour l'effort.

Laissant mon AR-15 pendre au bout de sa bandoulière tactique, je tirai mon arme de poing au cas où et passai mon bras gauche autour de la taille de Damian pour le serrer contre moi. Il posa un bras sur mes épaules, et le manteau qui n'était plus tenu que d'un côté s'affaissa légèrement sur nous deux. En temps normal, je ne l'aurais pas laissé compromettre ma vision et peut-être même mon ouïe à travers l'épais tissu, mais Jake et Nicky se trouvaient de ce côté-là. S'ils ne pouvaient ni me prévenir à temps ni se charger de la menace eux-mêmes, franchement, j'étais morte de toute façon. Donc je serrai Damian contre moi comme je n'avais jamais serré personne sur une scène de crime.

Le vampire enfouit son visage dans mes cheveux, et je me rendis compte qu'il se cachait les yeux. Il avait regardé un moment, mais un homme adulte met longtemps à brûler, beaucoup plus longtemps que vous ne pourriez le croire. S'il avait été humain, il se serait évanoui et serait au moins resté inconscient jusqu'à la fin, ce qui nous aurait épargné ses hurlements – aigus et pitoyables, parmi les pires que j'avais jamais entendus. Je ne savais pas combien de temps je pourrais encore les écouter sans proposer de lui coller une balle dans la tête pour l'achever.

Le corps était réduit à l'état de branches noircies que léchaient encore des flammes, mais, même après que la plupart de ses muscles et de ses ligaments se furent consumés, il ne s'était pas recroquevillé sous l'effet de la chaleur comme l'aurait fait un corps humain, et il bougeait toujours. Il ouvrit la bouche assez grand pour révéler ses dents et ses crocs toujours blancs, comme si le feu ne pouvait pas les toucher. L'un des moyens de mourir plus vite dans un incendie, c'est d'avaler du feu et de la fumée. Ça devrait être la même chose pour les vampires, parce que leur mécanique reste plus ou moins humaine, mais ça diffère sur ce point, et, quelle qu'en soit la raison, ce n'est pas miséricordieux pour eux.

Edward dit quelque chose à Pearson, qui secoua la tête. J'aurais parié qu'il avait proposé de mettre un terme aux souffrances du vampire comme j'envisageais moi-même de le faire. Je ne compris pas pourquoi Pearson avait refusé jusqu'à ce que j'entende les sirènes et comprenne qu'il s'agissait d'une ambulance. Ils allaient essayer de sauver le vampire. Merde alors ! Il ne restait pratiquement rien de lui ; même si ça avait été possible, ça n'aurait pas été une bonne idée.

J'embrassai Damian et lui dis :

— Retourne à l'intérieur. Il faut que j'essaie d'arrêter ce massacre.

Il secoua la tête.

— Elle se nourrit de sa terreur.

— La Méchante Salope ?

— Oui.

— Tu es dehors, donc tu la sens mieux, devinai-je.

— Il faut qu'on sache ce qu'elle fait.

— Navré de vous interrompre, dit Jake, mais il faut arrêter ça.

L'ambulance était arrivée, et deux infirmiers s'approchaient avec un brancard à roulettes et de l'équipement. Ils n'avaient pas l'air aussi surpris qu'ils auraient dû, donc on avait dû les prévenir de quoi il retournait. L'un d'eux brandissait un extincteur, et l'autre avait entassé une pile de couvertures anti feu sur le brancard qu'il poussait. Apparemment, les informations que Jake avait fournies à Pearson et à Sheridan avaient été transmises aux premiers intervenants, ou, du moins, aux ambulanciers, mais il était trop tard pour sauver ce vampire.

Je me dirigeai vers Pearson.

— Vous ne pouvez pas faire ça.

— Nous devons l'aider si c'est possible, Blake.

— Il est trop tard, Pearson. Même s'ils arrivent à éteindre le feu et à l'empêcher de mourir d'une façon ou d'une autre, il ne guérira pas. Même pas aussi bien qu'un humain à sa place. Le feu est l'une des rares choses qui cause des dégâts irréversibles aux vampires.

Pearson fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire, Blake ?

— Que ce vampire se retrouverait coincé dans son corps tel qu'il est à présent, et qu'il ne mourrait peut-être jamais. Une éternité dans cet état, vous imaginez l'horreur ?

Il me dévisagea un instant, puis cligna des yeux deux fois.

— Je ne sais pas quoi répondre, à part que l'ambulance est là et que le personnel médical est désormais responsable du blessé.

— Même s'ils peuvent le sauver, ne les laissez pas faire.

— Ça ne dépend plus de moi, Blake.

— Putain !

Un des ambulanciers éteignait le feu ; l'autre étendait une couverture sur la chair qui avait cessé de brûler. Je savais qu'en temps normal ils n'auraient rien posé sur des brûlures au troisième degré (à ce stade, n'aurait-il pas fallu en inventer un quatrième ?), mais empêcher les flammes de repartir l'emportait sur tout le reste s'ils voulaient avoir une chance de le sauver.

Lorsque le vampire fut complètement recouvert, ils le hissèrent sur le brancard et, parce que la lumière du jour ne le touchait plus, ils parvinrent à le charger dans l'ambulance. Je les vis même poser une perfusion avant que la porte ne se referme sur eux.

Jake et Nicky me rejoignirent.

— Ils ont besoin d'un garde armé, dit Jake.

— Tu te fous de moi ? m'exclamai-je.

— J'aimerais bien.

— Cet homme est en trop mauvais état pour faire du mal à qui que ce soit, protesta Pearson.

— Ce n'est pas un homme, superintendant, contra Jake. C'est un vampire.

Pearson secoua la tête.

— Non, non. Si vous vouliez aider, il fallait le faire avant l'arrivée de l'ambulance.

— A l'avenir, nous proposerons plus souvent. Nous n'imaginions pas que vous tenteriez de sauver ce qui restait de lui.

Domino, Edward et Nolan s'élancèrent vers l'ambulance. J'ignorais ce qui les avait alertés, mais j'avais appris à courir avec Edward le cas échéant. Nicky et Jake m'imitèrent, et la distance était assez courte pour que Pearson se trouve à la même hauteur que nous lorsqu'Edward atteignit le véhicule. Domino et Nolan se positionnèrent face aux portes arrière, fusil et flingue prêts à tirer. Alors que nous n'étions plus qu'à trois mètres de lui, Edward ouvrit les portes sans nous attendre, comme si chaque seconde comptait.

CHAPITRE 67

Je m'arrêtai en dérapage contrôlé de l'autre côté de Nolan et levai mon flingue avant même de scruter la pénombre de l'ambulance. Pendant que mes yeux s'ajustaient à la différence de lumière, Domino cria :

— Pas de tir, pas de tir !

Nolan lui fit écho.

— Pas de tir, pas de tir !

Et Edward aussi, de l'autre côté de Domino :

— Pas de tir !

Autrement dit, aucun d'eux n'avait de visée dégagée.

Le cauchemar d'os et de chair calcinée que le vampire était devenu se recroquevillait autour de l'ambulancier comme il s'était servi de l'agent à l'intérieur du poste pour se faire un bouclier vivant. Il lui avait planté les crocs dans le cou et se nourrissait. Néanmoins, l'homme survivrait si on arrivait à le sortir de là à temps.

Mon angle de tir n'était pas bon, mais Edward devait avoir la tête du vampire dans son viseur, j'en étais sûre – alors, pourquoi… ? Puis je vis que le second ambulancier se tenait derrière le vampire, et qu'il n'y avait pas moyen de tirer sans prendre le risque de le toucher. Merde !

— Aidez-nous ! hurla-t-il.

Je sautai à l'intérieur du véhicule, et Nolan se hissa derrière moi. Il n'y avait pas de place pour une personne de plus. J'entendis quelqu'un crier mon nom, probablement pour me dire de ne pas faire de connerie, mais trop tard. Je m'étais engagée. Nolan colla son flingue contre le front du vampire, mais, s'il tirait, la balle traverserait sa cible et toucherait le second ambulancier à la poitrine. Le regard du premier était devenu flou ; il ne se débattait pas parce que le vampire avait roulé son esprit. Du moins n'avait-il pas peur. L'autre se faisait dessus, et je ne pouvais pas lui en vouloir.

Je tentai de m'avancer pour pouvoir tirer sur le côté, mais le vampire gronda, et ses yeux se remplirent de nouveau de lumière bleue – une couleur qui paraissait bien trop vivante dans son crâne noirci. Il mordit plus fort, déchirant la chair de sa victime comme en guise d'avertissement. S'il continuait, il allait lui crever la jugulaire, et c'en serait fini de l'ambulancier.

— Ne lui faites pas de mal, dis-je.

— Il est déjà en train de le bouffer, glapit l'homme plaqué contre la paroi de l'ambulance.

— Non, pour l'instant, il se contente de boire son sang. S'il ne fait

rien de plus, votre ami s'en sortira. Je vais faire descendre l'autre ambulancier, d'accord ?

— Hein ?

— Je parle au vampire.

Pour toute réponse, celui-ci mordit encore plus fort.

Lentement, prudemment, je fis passer mon flingue dans ma main gauche sans cesser de braquer ma cible. Je n'avais pas de visée dégagée, mais si ce vampire commençait à déchiqueter la gorge de sa victime je tirerais quand même. Je m'adressai à l'ambulancier dans le fond.

— Comment vous appelez-vous ?

— Hein ?

— Votre nom.

— Gerald. Gerry.

— D'accord, Gerry, voilà ce qu'on va faire. Vous allez lentement vous diriger vers ma main, passer dans mon dos et sortir d'ici.

Si la Méchante Salope ou le vampire qu'elle manipulait savaient quoi que ce soit sur les flingues, ils ne le laisseraient pas descendre de l'ambulance, mais j'aurais parié qu'elle était comme beaucoup de très vieux vampires : les armes à feu modernes, ça ne les intéresse pas.

Je remuai les doigts de ma main droite en direction de Gerry comme si je voulais inciter un enfant à prendre ma main pour traverser la rue. Il s'avança vers moi. Le vampire émit un grondement menaçant.

— Vous avez déjà un otage, tentai-je de le raisonner. Vous n'en n'avez pas besoin d'un autre.

Il secoua la tête et enfouit plus profondément ses crocs dans le cou de l'homme. Du sang commençait à se répandre autour de sa bouche. Il ne buvait plus ; il le saignait. Merde ! Je levai mon autre main pour empêcher Gerry d'approcher davantage. Il se figea.

Je fixai le regard sur l'œil bleu brillant du vampire et m'abîmai dans ce puits de calme où je m'enfonce quand j'ai le temps de préparer soigneusement mon tir et de viser la tête de quelqu'un. Ses yeux étaient si pleins de vie ! Jamais l'énergie d'un vampire ne m'avait paru aussi vivante.

— Si vous lui déchirez la gorge, nous tirerons, déclara Nolan d'une voix basse et égale.

— S'il continue à saigner comme ça, il mourra de toute façon, gémit Gerry.

— Ne nous aidez pas, merci, répondis-je sans quitter des yeux le vampire et sa victime.

Il y eut un mouvement près de la porte de l'ambulance, et j'eus beaucoup de mal à ne pas jeter un coup d'œil dans cette direction, mais Edward était juste dehors, tout comme Kaazim, Jake, Domino et

Nicky. Ils s'en occuperaient. Je devais m'en remettre à eux, parce que je n'osais pas détacher mon regard de l'œil bleu brillant du vampire – la seule chose que je voyais de son visage, puisqu'il tentait de se dissimuler derrière l'ambulancier.

— Elle lui dit de se battre, lança la voix de Damian.

— Dehors, lui ordonnai-je.

Mais j'oubliai une chose importante : son nom. Gerry crut que je lui parlais, parce qu'il s'approcha de moi aussi vite que possible, mais il n'était qu'un humain ordinaire et ne fut pas assez rapide.

Le vampire arracha la gorge de sa victime et poussa cette dernière vers Nolan, l'empêchant de tirer. J'eus le temps de me placer devant Gerry avant que le vampire ne plonge sur moi et ne nous plaque tous les deux contre la paroi latérale de l'ambulance. Il fit claquer ses dents devant mon visage tandis que je le repoussais de la main et de l'épaule droite pour pouvoir tirer à bout portant à l'endroit où aurait dû se trouver son cœur.

Dans un espace si exigu, la détonation résonna comme un coup de tonnerre assourdissant. Le vampire me hurla au visage sans un son en essayant de me bouffer. Je levai un genou pour aider mon bras à le tenir à distance et lui tirai une deuxième balle dans la poitrine. Il parut hésiter comme si celle-là lui avait fait plus mal. Puis j'aperçus un mouvement du coin de l'œil. C'était Edward.

J'eus une fraction de seconde pour me décider. Renonçant à repousser le vampire, je levai mon bras pour me protéger le visage et les yeux. Autrement dit, je n'y voyais rien quand le vampire se pencha vers moi. Mon genou ne suffit pas à l'empêcher d'avancer, mais, l'instant d'après, une autre détonation résonna. Des trucs humides me tombèrent dessus. Je ne rouvris pas les yeux. J'avais confiance en Edward.

Le vampire ne poussait plus aussi fort contre mon genou. L'homme derrière moi m'agrippait les épaules et criait, me sembla-t-il. Il y eut une nouvelle détonation, et je n'entendis rien d'autre que son écho contre les parois métalliques de l'ambulance, dont la vibration parut se répercuter jusque dans mes os. Ma tête s'emplit d'un bourdonnement aigu, sans aucun rapport avec les bruits de l'extérieur.

Quelqu'un appuya sur mon bras, mais ce n'était pas une attaque, juste une question de sécurité. Je baissai mon flingue et cela me fit mal.

En ouvrant les yeux, je découvris le visage d'Edward. Je savais que ce serait lui. Il dit quelque chose, et je secouai la tête. Il parut comprendre, parce qu'il cessa de me parler et me toucha doucement le bras. Une grosse écharde d'os était plantée dedans – un bout du vampire. Si je n'avais pas levé le bras, elle se serait plantée dans ma figure. Mais je m'étais déjà trouvée aussi près de quelqu'un quand on

lui faisait exploser la tête ; je savais que je risquais de recevoir plus que de la cervelle et du sang. Rien de tel que l'expérience pour vous protéger. Si ça avait été quelqu'un d'autre qu'Edward, je ne sais pas si j'aurais eu suffisamment confiance pour me couvrir les yeux.

Gerry l'ambulancier s'extirpa de derrière moi et tomba par la porte ouverte du véhicule. Je crus qu'il s'enfuyait, mais, quand Edward m'aida à descendre, je vis qu'il s'était agenouillé près de son ami et qu'il prenait le relais de Nolan, qui essayait d'arrêter l'hémorragie. Gerry avait des bouts de chair brûlés sur la figure et des éclats d'os plantés dedans comme des shrapnels, mais il faisait son boulot. Il ne lâchait pas l'affaire. Je n'avais pas assez de bons points à lui décerner pour ça. Et, comme il ne semblait pas avoir reçu d'éclat d'os aussi gros que celui planté dans mon bras, nous le laissâmes faire.

Je vis les lumières clignotantes avant de piger qu'une seconde ambulance approchait. Je ne l'avais pas vraiment entendue, ou, si je l'avais entendue, la réverbération entre mes oreilles m'avait empêchée de comprendre de quoi il s'agissait.

Nicky sortit le corps du vampire à la lumière du jour, et aussitôt il se remit à brûler dans la rue. Cette fois, quand quelqu'un suggéra de lui coller quelques balles supplémentaires pour mettre un terme à ses souffrances ou l'empêcher d'attaquer quelqu'un d'autre – honnêtement, je n'entendais pas assez bien pour dire ce qui fut proposé –, Pearson ne s'y opposa pas.

Nicky tira jusqu'à ce que le reste de la tête du vampire et sa cage thoracique brûlée aient été pulvérisés. Son cœur encore rouge et gorgé de sang tomba sur la chaussée, où il palpita une seconde avant d'exploser en flammes.

CHAPITRE 68

D'autres ambulances arrivèrent sur les lieux. Les infirmiers trièrent les blessés, et je me réjouis de ne pas me retrouver en tête de file. Ça voulait dire que je n'étais pas mourante. Les deux hommes qui avaient eu la gorge ouverte furent immédiatement évacués ; j'espérais que ça voulait dire qu'ils allaient s'en tirer, mais je sais qu'en Amérique, dans certains États, les ambulanciers ne sont pas autorisés à déclarer une victime morte sur les lieux du crime, surtout si des mesures de réanimation ont déjà été entamées.

Je priai pour qu'ils s'en remettent, mais tout dépendrait si le vampire avait touché leur jugulaire ou pas, et s'il l'avait juste entaillée ou déchirée largement. Dans le dernier cas, même s'ils avaient refusé de l'admettre, les ambulanciers avaient emmené des cadavres. Mais dans les deux autres il restait de l'espoir. Je priai pour que cet espoir se concrétise ; je priai, même si le souvenir du jet de sang à l'intérieur du poste de police me rendait surtout inquiète pour le premier homme. Je ne voyais pas ce qui avait pu libérer un tel flot hormis une déchirure de la jugulaire, le genre de blessure à laquelle personne ne survit longtemps.

Je voulais prier pour eux, mais me concentrer sur n'importe quoi m'aidait aussi à ne pas trop penser à ma propre blessure. L'écharde d'os noirci me faisait mal, mais surtout, elle avait un aspect effrayant. Ce n'est pas normal de regarder votre bras et de voir un corps étranger planté dedans. Et si je réfléchissais à la nature exacte de ce corps étranger – un bout de crâne de vampire brûlé –, ça devenait carrément flippant. Le sentir remuer à l'intérieur de ma propre chair quand je bougeais trop ajoutait un facteur « beurk » à la douleur pure du mouvement.

Alors que je tentais de maintenir mon bras immobile en attendant que les ambulanciers arrivent à moi, je commençai à avoir la nausée. Edward discutait avec les flics, dont il s'était fait des copains avant que je ne débarque.

Quand il avait tiré, il portait les super bouchons d'oreilles qu'il m'avait recommandés – et moi aussi j'en avais une paire, mais on était dans un poste de police. Je me croyais en sécurité, donc je n'avais pas pensé à les mettre.

Ma tête bourdonnait encore des détonations à l'intérieur de l'ambulance, si bien que je n'entendais pas grand-chose et ne comprenais pas vraiment ce que les gens racontaient. Mais Edward, lui, se portait comme un charme. Plus tard, je lui demanderais s'il gardait ses foutus bouchons en permanence. Le connaissant, c'était

peut-être le cas.

Les vibrations dans ma tète se calmèrent petit à petit, et mon ouïe revint plus vite que je ne m'y attendais. Vive les facultés de guérison surhumaines !

Nolan était avec Edward, même si je doutais qu'il l'aide à se faire des copains. Jake et Kaazim scrutaient la foule en quête de menaces ou de vieux amis, je ne savais pas trop, et je ne m'en souciais pas autant que j'aurais dû, parce que je luttais pour ne pas vomir. Un, ça me ferait baisser dans l'estime des Gardai, deux, impossible de vomir sans remuer des parties de mon corps que je ne voulais pas remuer – en l'occurrence, mon bras.

Domino, Nicky et Damian se trouvaient avec moi autour de l'ambulance pleine de bouts de vampire explosé. Considérée comme insalubre jusqu'à ce qu'on la nettoie, elle ne serait pas utilisée à moins que les infirmiers ne tombent à court de matériel dans les autres ambulances ou n'aient désespérément besoin de transporter quelqu'un. En fait, c'était surtout le fond qui était crade, aussi Damian était-il monté dedans pour s'abriter du soleil tandis que je m'étais assise au bord du compartiment arrière, les pieds pendant dans le vide comme si j'avais de nouveau cinq ans.

Damian avait posé une main dans mon dos. Il ne le frottait pas ni ne le caressait parce que ça m'aurait fait bouger légèrement, ce qui n'était pas une bonne idée pour le moment. Les portes ouvertes nous dissimulaient aux yeux d'une grande partie de la foule qui se massait à l'extérieur des barrières et du scotch de police. C'était bon de voir que certaines choses fonctionnaient exactement comme à la maison. Les gens sont toujours attirés par une scène de crime.

Je levai les yeux vers Domino, qui se tenait devant moi tel un bouclier vivant, empêchant presque n'importe qui de nous voir, Damian et moi. Agenouillé devant moi, Nicky m'aidait à maintenir mon bras immobile. Je ne saignais pas beaucoup, ce qui était à la fois une bonne et une mauvaise chose. L'écharde d'os devait être enfoncée assez profondément pour faire bouchon et contenir une éventuelle hémorragie, ce qui m'arrangeait, mais signifiait qu'elle devrait probablement être extraite par un chirurgien, ce qui ne m'arrangeait pas du tout.

Nicky agita la main devant mon visage pour que je le regarde. Je scrutai son œil bleu et la frange blonde qui dissimulait l'endroit où aurait dû se trouver l'autre. Puis je clignai lentement des paupières, comme toujours quand je suis en état de choc.

— Elle va bien ? s'inquiéta Domino.

Nicky ne lui répondit pas, continuant à capter toute mon attention. Ce fut Damian qui rapporta :

— Elle est un peu sonnée, mais son ouïe se rétablit mieux que je

ne le craignais.

Je clignai de nouveau des yeux et tournai la tête vers le vampire, ce qui fit bouger mon bras une fraction de trop. Mon estomac se contracta ; une vague de nausée remonta dans ma gorge et me submergea. Je sentis que mon corps se couvrait de sueur et déglutis péniblement.

Damian se toucha le ventre.

— Je l'ai senti même à travers nos boucliers. Si elle vomit, je risque fort d'en faire autant.

— Ne commence pas, dis-je d'une voix qui résonna normalement dans ma tête alors qu'elle n'aurait pas dû, pas si vite après les coups de feu dans l'ambulance.

Quand Nathaniel m'avait téléphoné quelques minutes plus tôt, je ne l'avais pas entendu ; c'était Damian qui avait pris l'appel et lui avait parlé. Apparemment, Nathaniel et Dem — Devereux – avaient tous les deux capté l'écho de la concussion sonore et de ma blessure au bras. À ce moment-là, je n'entendais pas assez bien pour tenir une conversation, et maintenant tout allait bien. Sérieusement ? Au minimum, mes tympans auraient dû bourdonner encore. Cette idée contribua à chasser ma nausée. Je dévisageai Nicky, toujours agenouillé devant moi.

— Tu m'entends ?

Il sourit et acquiesça.

— Dis-moi quelque chose.

— Je vais bien.

Je plissai les yeux, parce que je ne le croyais pas. Je tournai de nouveau la tête vers Damian, et Nicky m'agrippa le bras un peu plus fort pour l'empêcher de bouger. C'était exactement ce dont j'avais besoin à cet instant précis, parce que, la plupart du temps, Nicky fait exactement ce dont j'ai besoin dans l'instant.

— Je ne devrais pas entendre aussi bien, dis-je au vampire. Pas déjà. Je crois que Nicky a encaissé les dommages à ma place comme une bonne petite Fiancée chair à canon.

Damian regarda le lion-garou par-dessus ma tête.

— Métaphysiquement, c'est son boulot.

Mais Nicky me tenait fermement, et je ne le percevais pas comme de la chair à canon. Le contact de ses mains m'aidait à respirer un peu mieux.

— Ouais, mais maintenant je suis amoureuse de lui, et je trouve ça assez naze. A vrai dire, j'ai trouvé ça assez naze dès qu'on m'a expliqué comment ça fonctionnait.

Damian me sourit et me toucha la joue du bout des doigts.

— Tu peux être très dure, mais tu es aussi une des personnes les plus décentes que j'ai jamais rencontrées.

Le compliment m’embarrassa sans que je sache pourquoi.

— Je ne sais pas quoi répondre.

— Tu n’as pas besoin de répondre quoi que ce soit.

— Si Nicky n’entend vraiment pas bien, on doit décider s’il peut rester un de tes gardes du corps aujourd’hui, ou pas, lança Domino.

— Bonne remarque, dis-je en lui jetant un coup d’œil.

Le soleil effleurait le sommet de sa tête, faisant paraître ses quelques boucles blanches presque nacrées au milieu de sa chevelure noire par ailleurs.

— Il me sent parler parce qu’il me touche. Que l’un de vous dise quelque chose sans qu’il puisse voir remuer vos lèvres.

Damian se pencha pour m’embrasser très doucement dans une position qui dissimulait son visage à Nicky. En se redressant, il lança :

— Tu m’entends, Nicky ?

L’homme qui me tenait le bras ne répondit pas, et je luttai pour ne pas me tourner vers lui afin de le dévisager, ce qui aurait vendu la mèche.

— Essaie encore, dis-je à Damian.

Le vampire m’embrassa de nouveau, mais cette fois, après notre baiser, il garda son front appuyé contre le mien pour que ses longs cheveux tombent en rideau devant nos visages. Ça devait avoir l’air très intime, mais ce n’était qu’un camouflage.

— Nicky, si tu ne peux pas répondre à ma question, tu dois laisser ta place de garde du corps d’Anita, dit-il.

Nous attendîmes une seconde dans cette position, mais Nicky garda le silence. Eh merde !

— Nicky, tu ne nous entends vraiment pas du tout ?

— Je vais considérer ça comme un non, déclara Domino.

Damian se redressa et regarda Nicky. Je me retournai pour faire de même. La seule vue de son visage parut me rasséréner, et ce n’est pas le cas avec tous les gens que j’aime – donc ce n’était peut-être pas juste une question d’amour, mais le fait qu’il était ma Fiancée. Je détestais cette idée ; pourtant, refuser de la prendre en considération eût été faire l’autruche.

— Nicky, est-ce que tu entends ce qu’on dit ?

— Oui, répondit-il.

Domino se tenait légèrement derrière lui, hors de sa vue.

— Tu nous entends à quel point ? demanda-t-il.

Nicky se retourna à demi et leva l’œil vers lui.

— En partie.

— Mais plus précisément ?

— Mes oreilles bourdonnent, et j’ai l’impression de me trouver dans ce long tunnel créé par l’absence de protections.

Je lui touchai le visage de ma main valide pour qu’il me regarde.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— Tu entends, pas vrai ?

J'opinai. Nicky sourit.

— Alors, j'ai fait mon boulot.

— Si tu te changes en lion, est-ce que ça réglera le problème ?

Il fronça les sourcils, ce qui signifiait sans doute qu'il n'avait pas tout compris. Je répétai ma phrase un peu plus fort et en énonçant plus clairement.

— Oui, acquiesça-t-il.

— Mais il faudrait qu'il fasse vite, ajouta Domino. Plus tu attends pour te transformer, plus les risques sont grands qu'il reste des dommages résiduels. C'est plus vrai pour certaines choses que pour d'autres, mais l'ouïe est dans le lot.

— Tu pourrais faire ça dans l'ambulance, suggérai-je.

Nicky se rembrunit.

— Même s'il est capable de revenir humain immédiatement, il devra rester sous sa forme animale pendant quelques heures pour être sûr de guérir complètement, expliqua Domino.

— Il ne peut pas se balader dans Dublin sous sa forme de lion, Anita, intervint Damian.

— Surtout pas un lion de la taille d'un petit cheval. Nous sommes tous plus gros que la version normale de notre moitié bête, me rappela Domino. Un lion aussi massif attirerait beaucoup trop l'attention.

— N'importe quel lion en liberté dans les rues de Dublin attirerait l'attention, contrai-je.

— C'est vrai, mais, en plus de ça, Nicky n'aura pas l'air d'un lion normal.

— J'ai connu des métamorphes qui avaient la taille normale de leur animal intérieur, déclara Damian.

— Moi, jamais, dit Domino.

— Je crois qu'il s'agit d'une forme plus ancienne de lycanthropie.

— Ceci expliquerait cela, même si ça resterait étrange. Pourquoi des souches plus anciennes de lycanthropie donneraient-elles des animaux d'apparence plus naturelle ?

— Ça ferait un meilleur camouflage, suggérai-je. Du temps où il y avait davantage de vrais lions, de vrais tigres et de vrais ours en liberté, un métamorphe capable de se faire passer pour l'un d'eux aurait pu se cacher bien plus facilement.

— Alors, pourquoi ces souches-là ont-elles disparu pour laisser la place à des bêtes d'apparence moins naturelle ? s'étonna Domino.

Nicky assistait à la conversation, mais, à moins d'être capable de lire sur nos lèvres, il ne devait pas pouvoir suivre. Même si je ne lui avais pas consciemment refilé mes dommages auditifs, je me sentais coupable du fait qu'il avait encaissé à ma place. Je lui touchai la joue,

ce qui me valut un sourire. J'aurais voulu l'embrasser, mais je craignais que mon bras ne remue trop si je me penchais en avant. Ma nausée avait reflué, et je ne voulais pas la réveiller, parce que, vomir sur quelqu'un, ça n'a rien de romantique.

— Je sais que les métamorphes qui ressemblaient à des animaux normaux ne se cachaient pas autant que les autres, répondit Damian.

— C'est l'une des raisons pour lesquelles mes semblables ont longtemps été chassés comme des loups ordinaires, intervint Jake, qui nous avait rejoints entre-temps avec Kaazim.

— Tu veux dire que c'était à double tranchant : oui, ils pouvaient se faire passer pour des loups normaux, mais, du coup, ils étaient aussi chassés comme tels ? reformulai-je.

— Exactement.

— Mais les armes ordinaires ne pouvaient pas les blesser, me rappela Damian.

— Quand les chasseurs se rendaient compte qu'ils avaient affaire à des créatures surnaturelles, ils employaient d'autres armes et de la magie contre elles, révéla Kaazim.

— Attends, protesta Domino. Vous voulez dire que le loup de Jake et ton chacal ressemblent à leur équivalent naturel ?

— Mon loup, oui, acquiesça Jake.

— Donc, tu es de la vieille école.

— De la très vieille école, même, admit-il avec un petit sourire.

Il portait toujours le sac de couchage contenant Echo sur son dos. Je n'étais pas sûre que j'aurais pu en faire autant, et, blessée comme je l'étais, je n'allais même pas essayer.

— Mon chacal, non, mais la question n'est pas là, affirma Kaazim.

— On rapporte des gens en flammes un peu partout à travers la ville, annonça Jake.

— Des gens ? répétai-je sur un ton interrogateur.

— Tu viens de dire qu'il y avait des gens en flammes ? lança Nicky.

— Des vampires, rectifia Jake. Je pense qu'il s'agit chaque fois de vampires.

— Nicky, tu nous entends ?

— En partie.

— Je suis désolée.

— C'est mon boulot.

— Je suis quand même désolée.

— Pas moi.

— Vous êtes sûrs que toutes les victimes sont des vampires ? interrogea Damian.

— Les spéculations se multiplient aux informations et sur les réseaux sociaux – surtout sur les réseaux sociaux. On évoque tout un

tas de raisons fantaisistes, depuis des fanatiques religieux qui se seraient immolés en signe de protestation jusqu'à un incendiaire en série qui mettrait le feu à des victimes impuissantes à l'aide d'un combustible inconnu qu'aucun moyen normal ne permettrait d'éteindre.

— Les flics ne se rendent pas compte à quel point votre ouïe est développée, hein ? devinai-je.

Jake sourit.

— Non, mais j'entends aussi ce que racontent les badauds.

— Ils parlent de Facebook et autres sources Internet, ajouta Kaazim. Les Gardai, eux, essaient de décider ce qu'ils peuvent révéler pour calmer les rumeurs.

— Si les vampires attaquent des gens comme celui-ci l'a fait, les médias devraient en parler aussi. Ils sauront qu'au moins une partie des victimes sont des vampires, avançai-je.

— D'après ce que nous avons entendu, les autres vampires n'ont pas attaqué les gens qui tentaient de les aider, me détrompa Kaazim.

— Pourquoi celui-ci l'a-t-il fait, alors ?

— Les vampires sont mus par la soif de sang, mais, en dessous, ils restent la personne qu'ils étaient avant leur transformation. Certains reviennent à eux plus rapidement, et, s'ils étaient quelqu'un de décent, ils continuent à l'être.

— Certains sont même capables de résister à la soif de sang, précisa Damian. Mais ils ne sont pas nombreux. La première fois que la plupart d'entre eux se relèvent de la tombe, la faim oblitère temporairement leur humanité et les rend impitoyables.

— Une fois qu'ils se sont nourris pour la nuit, ils recouvrent leurs esprits, dit Jake.

— Mais ils massacrent souvent leur première victime au point de la tuer, comme ce fut le cas pour l'inspecteur Logan. A-t-on rapporté d'autres victimes identiques ? s'enquit Damian.

— Tu as raison, acquiesça Kaazim. Il devrait y en avoir d'autres. Les premières nuits, même les braves gens sont des bêtes féroces quand ils se réveillent.

L'air chuchota sur ma peau, chargé de pouvoir. Mes poils se hérissèrent et je frissonnai, ce qui fit bouger mon bras. La douleur fut vive, et la sensation de l'écharde d'os bougeant à l'intérieur de la plaie me souleva de nouveau le cœur. Je pris une grande inspiration et la relâchai lentement.

Domino se tenait le ventre.

— Tu as déjà été plus grièvement blessée, fit-il remarquer. Pourquoi tu as la nausée cette fois ?

Je pris encore quelques inspirations pour me calmer avant de répondre :

— Je n’en sais rien.

— Tu l’entends ? demanda-t-il sur un ton effrayé.

Je me concentrai sur ce chuchotement de pouvoir et tentai d’écouter ce qu’il disait. Comme un peu plus tôt, il me sembla entendre : « Sortez, sortez ». Je hochai la tête.

— Ouais.

— Pour moi, ce n’est toujours qu’un bruit indistinct.

— Sortez, dit Jake.

— Elle pousse d’autres de ses rejetons à s’exposer à la lumière du soleil, constata Kaazim.

— Ce qui signifie que le nombre de vampires qu’elle peut contrôler simultanément est limité, déduisis-je. Non que ça nous aide à l’arrêter.

— Alors, comment on fait ? interrogea Domino.

— Je ne sais pas encore, mais je suis ouverte à toutes les idées.

— Avant que tu repartes à la chasse aux vampires, tu dois te faire soigner, décréta Nicky.

— Tu as complètement récupéré ton ouïe ? lui demanda Jake.

— Non. Je n’entendrai pas tout ce qui pourrait nous attaquer.

— Je pensais que tu serais trop macho pour l’admettre, avoua Domino.

— Si je n’entends pas bien et que je prétends le contraire, je risque de mettre Anita en danger.

— Brave type, le félicita Jake en tapotant l’épaule de Nicky comme il avait tapoté celle de Dem et d’Orgueil.

Le téléphone de Damian sonna. Il prit l’appel en disant :

— C’est Nathaniel.

— Il va bien ? demandai-je, mon pouls s’accélérant déjà.

— Il dit que oui.

Puis Damian se tut pour écouter, mais il posa une main sur mon épaule comme si le fait de parler à notre tiers lui donnait envie de me toucher. Tant qu’il évitait de me pousser, ça ne me dérangeait pas.

L’énergie maléfique s’estompa – non, disons plutôt qu’elle s’assourdit et fut remplacée par de la musique. Je n’entendais pas l’air ni les paroles, juste une sorte de mélodie et la voix de quelqu’un qui chantait.

— Vous aussi, vous entendez de la musique ? demandai-je.

— Non, répondirent Jake et Kaazim en même temps.

Ils échangèrent un regard et Kaazim ajouta :

— Mais la compulsion a faibli. Elle n’a pas disparu, mais on dirait qu’elle s’est atténuée.

— Moi, j’entends de la musique, déclara Domino.

— Tu distingues les paroles ?

— Non.

— Moi non plus.

— Je n'entends rien du tout, mais Anita est plus calme, rapporta Nicky.

— C'est quoi ce bordel ? Je veux dire, cette musique.

— Au moins, elle semble être de notre côté plutôt que du sien, fit remarquer Jake.

— D'après Nathaniel, ce sont les amis de Flannery, rapporta Damian.

— Tu veux dire, les fa… le doux peuple ? me rattrapai-je très vite, histoire de ne pas insulter tous les Feys à portée d'ouïe.

— Flannery leur fait atténuer sa magie avec la leur, mais ce n'est qu'une solution temporaire, rapporta Damian en continuant à écouter, comme s'il répétait ce que Nathaniel lui disait au fur et à mesure.

— Temporaire, mais plus précisément ? demanda Domino.

— De combien de temps disposons-nous ? interrogeai-je.

— Ils n'en sont pas certains parce qu'ils n'avaient encore jamais rien fait de pareil, mais ils pensent que ça tiendra jusqu'à la tombée de la nuit.

Jake regardait quelque chose au loin, mais ce qui avait attiré son attention nous était dissimulé par les portes ouvertes de l'ambulance.

— Nolan et Forrester viennent par ici.

Kaazim tourna la tête vers eux.

— Ils ont un pas décidé.

— Ed… Ted a toujours le pas décidé, et j'imagine que Nolan aussi, fis-je valoir.

Domino se déplaça pour regarder.

— Tu sais, quand tu compares Ted à Clark Kent ?

— Ouais.

— Ben, là, il a sa tête sérieuse de Superman.

— Si Superman a besoin que je sois son Batman, je serai un Batman vieille école.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Domino.

Ce fut Jake qui répondit à ma place :

— À l'origine, Batman utilisait un flingue et tirait sur les méchants au lieu d'utiliser des gadgets et du kung-fu. Je pensais que tu étais trop jeune pour savoir ça, Anita.

— Mon père avait une collection de comics, et il adorait Batman.

— Ah ! Évidemment.

Je baissai les yeux vers mon bras.

— Heureusement que je me suis entraînée à tirer de la main gauche.

— On s'entraîne tous à tirer avec notre autre main, précisément pour ce genre de cas, acquiesça Kaazim.

— Au stand de tir, tu fais d'aussi bons scores des deux côtés, dit

Nicky.

— Oui mais, en exercices dynamiques, je suis un peu plus lente à dégainer et à viser de la main gauche.

— C'est notre boulot de buter les méchants et de te protéger, rappela Domino.

— Pas quand je bosse avec la police.

— Tu es ta propre version de Clark Kent, Anita, gloussa Jake. Forcément, ça complique les choses.

Je ne tentai même pas de discuter, parce qu'il avait raison.

— Si j'avais tiré sur ce vampire à l'intérieur du poste dès que je l'ai vu, il y aurait deux blessés et un mort de moins.

— Mais Superman n'aurait pas fait ça de toute façon.

— Superman n'est pas du tout mon alter ego chez les super héros.

— Ted et toi, vous êtes plutôt Batman, acquiesça Nicky.

— Tout à fait.

Puis Edward et Nolan nous rejoignirent, et, comme nous étions entre nous, personne n'eut besoin de faire semblant d'être doux et mesuré. Nous pouvions être nous-mêmes, c'est-à-dire des gentils qui agissaient comme des méchants, parce que, pour attraper les méchants, il ne faut pas prendre de gants. Pour nettoyer la merde, parfois, il faut se résoudre à se salir.

Si j'avais tiré quand je voulais le faire, je n'aurais pas été blessée. Et je sais qu'Edward et mes gens auraient fait comme moi. Il n'y aurait probablement eu que deux victimes aujourd'hui : Logan et le vampire, ce qui m'aurait très bien convenu. J'étais à peu près certaine que ça aurait également convenu à la famille des agents et de l'ambulancier blessés.

CHAPITRE 69

Quatre heures plus tard, mon bras était enveloppé de bandages, et les docteurs avaient même insisté pour que je le porte en écharpe. Comme c'était mon bras droit, il faudrait qu'Edward m'aide à changer toutes mes armes de place pour que je puisse les dégainer de la main gauche. Voilà pourquoi je m'étais entraînée à tirer, à manier le couteau et à faire des prises d'arts martiaux des deux côtés.

Je ne me souvenais même plus de la fois précédente où mon bras droit avait été aussi amoché. Peut-être n'était-ce jamais arrivé. Si la blessure avait été causée par n'importe quoi d'autre, j'aurais déjà régénéré, ou, du moins, commencé à cicatriser sans devoir aller aux urgences, mais les blessures causées par des choses surnaturelles ou magiques guérissent plus lentement.

A présent qu'on avait extrait l'écharde d'os de vampire, j'allais récupérer plus vite qu'une humaine ordinaire, mais moins vite que si on m'avait planté une simple lame dans le bras. Ce dont j'avais vraiment besoin, c'était de trouver un endroit tranquille pour utiliser certaines de mes capacités de guérison métaphysiques, mais, comme la plupart d'entre elles sont fondées sur le sexe ou ont l'air de l'être, je pouvais difficilement m'en servir entourée de flics et de personnel médical. Je me voyais mal lancer : « Excusez-moi, je m'éclipse avec un de mes partenaires le temps de tirer un petit coup vite fait ».

Et puis les anesthésiants locaux qu'on m'avait donnés avaient cessé de faire de l'effet avant que le docteur finisse de recoudre la plaie. Seule ma fierté m'avait empêchée de vomir, et si quelqu'un d'autre qu'Edward m'avait tenu la main, ma fierté aurait peut-être perdu. Une des raisons pour laquelle il avait insisté pour me tenir la main, c'est que, d'après lui, j'aurais eu plus de mal à jouer les dures à cuire avec un de mes amants. Il avait raison, et du coup Nicky avait pu se faire ramener au quartier général de Nolan pour se transformer en lion et récupérer l'ouïe qu'il avait perdue à cause de moi.

J'étais toujours bien décidée à ne pas remettre Domino à mon menu, donc il me restait Damian pour pratiquer la guérison sexuelle, mais j'étais toujours entourée de policiers et de docteurs. Et puis mon estomac n'était pas tout à fait remis, et je n'avais pas forcément envie de sexe. La nausée est l'une des rares choses qui me coupe l'appétit sur ce plan-là.

Nathaniel, Dem et les autres ne nous avaient rejoints que lorsque j'avais fini d'insulter Edward, le docteur et les infirmières en combinaison protectrice. Ouais, il avait suffi d'un coup d'œil à ma carte d'alerte médicale pour que les gens qui s'étaient occupés de moi

me traitent comme si j'avais la peste et que j'étais contagieuse. J'avais eu l'impression de me faire recoudre par un astronaute, ou d'avoir été enlevée par des extraterrestres patauds.

A présent, je me tenais dans une pièce large et longue, si peu éclairée qu'il y faisait presque noir, mais, quand on avait essayé d'augmenter la lumière, les vampires inconscients s'étaient agités, et certains avaient gémi, même si les moniteurs n'avaient pas enregistré plus d'activité cérébrale, comme si leur réaction ne venait pas d'eux. La Méchante Salope d'Irlande craignait-elle l'électricité ? Elle pouvait sortir en plein jour, alors pourquoi la lumière artificielle de l'hôpital perturbait-elle ses pantins ?

Nathaniel me pressa la main. En temps normal, je ne l'aurais pas laissé tenir mon unique main valide dans une pièce pleine de vampires potentiellement hostiles, mais il avait les deux poignets bandés parce qu'il avait volontairement nourri certains des morts-vivants. On s'était déjà disputés parce que j'avais peur pour lui – ce qui était totalement illogique, surtout dans la mesure où j'étais la plus grièvement blessée de nous deux. Et maintenant je voulais sentir sa main dans la mienne davantage que je ne voulais pouvoir dégainer en cas de besoin. De toute façon, tous les vampires s'étaient calmés après avoir bu du sang – assez pour que Fortune et Flannery puissent les raisonner.

Certains d'entre eux avaient brûlé au soleil, mais aucun aussi gravement que celui qui m'avait laissé une écharde d'os en souvenir, parce que Fortune avait saisi une nappe épaisse pour éteindre les flammes du premier qui avait titubé dans la rue près de l'endroit où ils jouaient les touristes. Elle l'avait laissé se nourrir à son propre poignet, et il était revenu à lui. Peut-être n'était-il plus tout à fait le même homme qu'avant sa transformation, mais il restait doué de raison.

La plupart des vampires qu'ils avaient sauvés dehors ou avant qu'ils ne réussissent à sortir s'étaient montrés tout à fait dociles une fois leur soif apaisée, mais pas tous. Griffin était au bloc en ce moment même parce que l'un d'eux lui avait presque coupé le poignet. Il avait bu son sang et quand même tenté de le tuer, et, quand les autres l'avaient emmené en sécurité, il les avait attaqués aussi. Il voulait juste faire du mal aux gens, comme le vampire du poste de police. Notre équipe avait dû tuer trois d'entre eux, mais réussi à en sauver des dizaines d'autres.

A présent, certains de ces vampires étaient allongés dans des lits avec des perfusions qui réhydrataient leur chair brûlée ou juste morte-vivante. D'autres avaient appelé une ambulance en se « réveillant » et en découvrant qu'ils avaient tenté d'arracher la gorge d'un parent ou d'un ami. D'autres encore s'étaient livrés à la police en revenant à eux couverts de sang et sans aucun souvenir de leurs agissements. Si

d'autres nouveau-nés s'étaient cachés après leur premier meurtre de la journée, nous les trouverions plus tard près des cadavres de leurs victimes. Les vampires hospitalisés avaient reçu des antidouleur et, pour certains d'entre eux, un sédatif au cas où leur soif de sang reviendrait. La plupart s'étaient portés volontaires pour tout ce qui pourrait protéger autrui.

C'était un docteur qui avait insisté pour bander les poignets de Nathaniel. Mon amoureux ne pensait pas que c'était nécessaire. Plus tard, il m'avait chuchoté :

— Je suis plus amoché que ça quand j'ai couché avec Asher.

Il avait eu la sagesse de ne pas le mentionner devant le personnel médical.

Devereux et Damian se tenaient derrière nous. Fortune et Jake étaient partis avec les gens de Nolan pour essayer de répondre à toutes les questions sur les vampires et le meilleur moyen de prendre soin d'eux. Edward et Nolan lui-même étaient partis tenter d'obtenir plus d'autorité pour notre groupe. On chuchotait que nous allions être expulsés d'Irlande pour avoir tué deux vampires, mais il y avait trop de morts et trop d'autres vampires attendant la tombée de la nuit pour que les autorités veuillent perdre leurs seuls experts en morts-vivants.

Ils nous garderaient sous le coude jusqu'à ce que la crise soit passée ; après ça, je n'étais pas sûre. J'espérais toujours faire un peu de tourisme avant de rentrer, mais je commençais à croire qu'une fois l'enquête bouclée on nous escorterait directement jusqu'à notre avion en nous disant : «Ne remettez jamais les pieds ici ». Oui, les gens avaient peur, et ils en avaient le droit, mais les gens effrayés cherchent toujours quelqu'un à blâmer. Je suis une nécromancienne et je couche avec des monstres, ce qui fait de moi une cible facile pour leur colère.

Tout était très calme dans la pièce ; seuls le souffle des machines et le bourdonnement des moniteurs rompaient le silence. Dans la pénombre, la scène paraissait irréelle ou tirée d'un mauvais rêve. On avait regroupé et isolé tous les vampires ici ; même les victimes de brûlures n'avaient pas été emmenées à l'unité des grands brûlés. Les docteurs avaient découpé les tissus qui devaient l'être, mais des vampires guériraient encore moins qu'un patient humain à leur place. Le feu est l'une des rares choses qui cause des dommages irréversibles aux surnaturels. Je savais que les brûlures d'eau bénite finissent par cicatriser, mais je n'étais pas sûre que celles dues à des flammes en fassent autant. Se retrouveraient-ils coincés à jamais dans cette peau à vif et si douloureuse ? Seigneur ! J'espérais que non.

— Ce n'est pas la seule salle pleine de vampires. Comment avez-vous réussi à leur donner du sang à tous ?

Je n'avais pas pensé à le demander avant. Mon estomac allait mieux, et la douleur dans mon bras s'était assourdie, si bien que je

recommençais à réfléchir clairement.

— Des gens sont venus nous voir pour se porter volontaires, répondit Dem.

Je le regardai par-dessus mon épaule.

— Tu déconnes.

— Pas du tout, dit Nathaniel. Au début, on a pensé que les Irlandais étaient les gens les plus courageux de la planète. Certains citoyens ordinaires nous ont aidés à éteindre les flammes et ont même offert un poignet ou deux aux vampires.

— Mais on a cessé d'accepter leur aide après que Griffin a été blessé, précisa Dem.

— Tu as dit « au début ». Pourquoi ?

— J'imagine que, techniquement, ils sont irlandais aussi, mais c'était les amis de Flannery.

— Tu veux dire, des Feys ?

Nathaniel acquiesça et serra ma main un peu plus fort.

— C'est quoi, le problème ?

— Certains d'entre eux étaient trop beaux pour être réels, comme s'ils sortaient tout droit d'un rêve humide, déclara Dem.

— D'autres avaient l'air assez ordinaire, mais, à bien y regarder, ils avaient tous quelque chose qui les distinguait des simples humains, ajouta Nathaniel.

— Tante Nim est venue en personne offrir son sang, rapporta Dem.

— Vraiment ?

— Elle et les siens, précisa Nathaniel.

— Ils te rendent nerveux, dis-je en remuant sa main.

Il opina sans me regarder.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— On leur a plu, moi parce que je suis blond et Nathaniel parce qu'il est auburn, révéla Dem. Quand j'ai demandé où étaient tous les Irlandais roux qu'on voit dans les films, ils ont répondu : « Au royaume des fées, parce qu'on les a enlevés ».

— Nathaniel, tu as peur qu'ils t'enlèvent ?

Mon léopard-garou secoua la tête.

— Je ne sais pas, Anita, c'est la première fois que de la magie me… perturbe autant.

— Ils n'arrêtaient pas de lui demander s'il était l'un des leurs, comme si ses ancêtres avaient émigré en Amérique, rapporta Dem.

— Ils ont dit que seul un des leurs pouvait avoir ces yeux couleur de fleurs.

— Et tu te demandes s'ils ont raison, devinai-je.

Nathaniel me regarda de ses yeux couleur de lavande.

— J'ignore presque tout sur ma famille, Anita. Pour ce que j'en

sais, un de mes aïeux pourrait venir d'ici.

— Mais pourquoi ça t'embête ? La plupart des gens adoreraient avoir du sang royal ou du sang de Fey.

— C'est comme si, maintenant, je sentais autre chose que mon léopard en moi, quelque chose qui s'est réveillé alors que je n'avais jamais eu conscience de le porter endormi.

— Flannery dit que sa magie ne fonctionne vraiment bien qu'ici ; si tu as des liens de sang avec l'Irlande, c'est peut-être vrai pour toi également.

Nathaniel me dévisagea, surpris.

— Tu veux dire que je pourrais être… quoi, un docteur Fairie ?

— Peut-être.

— Nathaniel leur plaisait beaucoup, précisa Dem. Ils n'arrêtaient pas de toucher ses cheveux, son bras, comme les gens quand ils flirtent.

— Tu adores flirter.

— Oui, mais là ce n'était pas du flirt au sens où nous l'entendons, Anita, contra Nathaniel. Cela dit, nous n'aurions pas pu sauver autant de vampires s'ils n'étaient pas venus nous aider.

— L'un d'eux a parlé d'une dette d'honneur, se souvint Dem.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demandai-je.

Damian s'approcha derrière nous et nous prit légèrement par les épaules, Nathaniel et moi.

— Ça veut dire qu'après ce qui s'est passé ils considèrent qu'ils sont tenus d'aider la ville, ou Flannery, ou les victimes elles-mêmes.

— Pourquoi pensent-ils ça ?

— Je n'en sais rien. Les rares Feys que j'ai rencontrés au fil des siècles étaient très mystérieux et gardaient mieux leurs secrets que la plupart des vampires.

— Pourquoi Celle-qui-t'a-créé a-t-elle fait ça ? Qu'est-ce que ça lui a rapporté ? chuchota Nathaniel.

— C'est une guenaude. Elle se nourrit de terreur comme Jean-Claude se nourrit de désir. Elle s'est repue de la peur des victimes et de la panique de toute la ville, répondit Damian.

— J'ai connu des Maîtres vampires capables de se nourrir de peur, et laissez-moi vous dire que je suis drôlement content de faire partie de l'équipe de Jean-Claude. Je préfère être avec quelqu'un qui se nourrit de désir plutôt que de terreur, de colère ou de violence et de mort comme dans certaines autres lignées, affirma Dem.

Il se tenait un peu sur le côté, derrière Nathaniel. Tous les autres membres de notre groupe qui n'étaient pas en train d'expliquer à la police comment aider ou tuer des vampires, et qui n'étaient pas non plus en train de négocier notre avenir politique ou de récupérer de leurs blessures, étaient dans le couloir, prêts à accourir si nous criions

pour réclamer des renforts.

Nathaniel se pencha en arrière pour lui offrir un baiser que Dem prit bien volontiers, même s'il fit très attention à ne pas toucher la main de Damian, posée sur l'épaule du léopard-garou. Honnêtement, je m'attendais à ce que le vampire s'écarte, et trouvai intéressant qu'il s'abstienne – mais pas aussi intéressant que le problème auquel nous étions confrontés, à savoir, les vampires irlandais.

— Comment pouvons-nous les aider et arrêter leur Maître ? demandai-je.

— Allons discuter de ça ailleurs. Ils semblent inconscients, mais ils sont quand même en son pouvoir, dit Damian.

— Tu crois qu'elle pourrait les utiliser pour nous espionner ?

— Oui.

Il pivota vers la sortie, nous entraînant avec lui de ses mains toujours posées sur nos épaules. Nous ne résistâmes pas. Nous étions tous ravis de sortir de là, je pense. Mais, avant d'atteindre la porte, Damian trébucha. Dem lui attrapa le bras, et nous nous avançâmes pour l'aider. C'était difficile à dire dans la pénombre, mais Damian semblait encore plus pâle que d'habitude. Mon estomac fut saisi d'une crampe si violente que je me pliai presque en deux.

— C'était quoi, ça ? haleta Nathaniel.

— Merde ! Il ne s'est pas nourri.

— Comment fais-tu pour n'agresser personne alors que tu as soif de sang ? s'émerveilla Dem.

— Des siècles de pratique, répondit Damian.

— Tu pourrais leur apprendre à se contrôler aussi bien ?

— À certains, oui, si j'avais le temps. Mais tous les vampires n'ont pas envie de contrôler leur soif de sang, et certains n'en possèdent pas la capacité. Un des rejetons de Celle-qui-m'a-créé se nourrissait d'une manière particulièrement violente ; il taillait littéralement ses victimes en pièces. Il ne souhaitait pas contenir sa violence : il voulait la laisser sortir toutes les nuits du moment qu'elle l'y autorisait.

Damian vacilla. Dem lui serra un bras plus fort, et moi l'autre. Nathaniel lui pressa la main en disant :

— Il faut aller quelque part et le nourrir.

Aucun de nous ne discuta. Nous nous dirigeâmes vers la porte et sortîmes en nous gênant mutuellement. Dem finit par lâcher Damian pour pouvoir tenir la porte et nous laisser passer, ce qui nous évita un moment grand-guignolesque sur le seuil. Une fois dans le couloir, Damian s'adossa au mur et commença à s'affaisser. Nathaniel et moi le rattrapâmes, et d'autres mains vinrent nous aider à le tenir debout, mais il nous fallait un endroit où être tranquilles avec notre vampire – tout de suite.

CHAPITRE 70

Nathaniel tomba à genoux à côté de Damian tandis qu'un vertige me faisait tourner la tête et me soulevait l'estomac. Je me rattrapai avec mon bras valide et sentis d'autres mains sur nous. Un instant, je ne sus pas si je regardais Domino soutenir Nathaniel ou si je le sentais me soutenir, moi. Kaazim me tenait-il contre le mur, ou étais-je agenouillée avec les mains de Dem sur les épaules ?

Je me forçai à regagner mon corps et mon esprit, mais cela m'obligea à dresser des boucliers entre moi et tous les autres. Nathaniel hoqueta.

— Anita, tu ne peux pas nous prendre tout ça.

Les yeux de Damian roulèrent dans leurs orbites, et il s'affaissa mollement.

— Ne les coupe pas de toi, ma Reine, ou l'un des deux pourrait mourir, prévint Kaazim.

Je gaspillai de l'énergie à jurer mais baissai mes boucliers. La vague de nausée me submergea, et mes genoux cédèrent sous moi. Seul le bras de Dem me retint. Malheureusement, le tigre-garou se tenait de mon côté droit. La douleur qui traversa mon bras coincé entre nous deux m'empêcha de m'évanouir mais ne fit rien pour arranger ma nausée. Je luttai pour respirer et ne pas vomir en essayant de répartir le pouvoir entre nous trois. Damian m'avait caché combien d'énergie il avait consommé, mais à présent il ne pouvait plus. Il n'aurait pas dû risquer de mourir de faim. Les vampires peuvent pourrir et devenir fous, mais pas dépérir ainsi.

Je levai la tête vers Dem. Ses yeux étaient presque entièrement bleu pâle ; sous cet angle ou dans cette lumière, je ne voyais pas l'anneau de brun de ses iris. Orgueil se tenait derrière lui, me regardant d'un air inquiet par-dessus l'épaule de son cousin.

Je humai de la chaleur comme si la température pouvait avoir une odeur, de la terre à ce point écrasée par le soleil que la sensation sous nos pieds, sous nos pattes en était altérée, et aussi des épices exotiques que je ne parvins pas à identifier. Je vis un renard – non, non, un chacal. Une femelle délicate, une belle amante aux yeux dorés sous ses deux formes. J'aperçus une femme à la peau sombre et aux yeux brun clair, souriante, accueillante… puis elle disparut.

— Non, dit une voix. Non, je ne me remémorerai pas des choses perdues depuis si longtemps. C'est une torture et tu n'es pas encore une Reine assez puissante pour m'y forcer. Je prie mes anciens dieux que tu n'acquières jamais un pouvoir aussi maléfique.

Je compris que c'était Kaazim, et, quand je tournai la tête pour le

regarder, je vis qu'il pressait son poignet. Damian était assis contre le mur, de nouveau vivant (si on peut dire) et sans plus personne pour le soutenir. Il sourit et lécha une minuscule goutte de sang au coin de sa bouche, avec l'air repu du chat qui vient de bouffer un délicieux canari.

— Kaazim, ton sang est divin, commenta Nathaniel.

Je tournai la tête vers lui. Domino le tenait dans ses bras, légèrement de côté parce que, contrairement à moi, il n'avait pas de bras blessé. Ethan les surplombait tous les deux, ne sachant pas trop qui aider ni comment. Je ne pouvais pas lui en vouloir ; moi non plus, je ne comprenais pas ce qui se passait.

— Ça n'aurait pas dû arriver, dit Kaazim d'une voix qui tremblait un peu sur les bords.

— Non, en effet, réussis-je à articuler. Tu n'es pas l'un de mes animaux à appeler, ni celui de Jean-Claude. Tes souvenirs ne devraient pas se communiquer à nous ainsi.

Il serrait son bras contre lui comme s'il était beaucoup plus amoché qu'après une simple morsure au poignet. Un instant, je me demandai si Damian lui avait fait plus mal que nécessaire pour se nourrir, mais rejetai l'idée dans la foulée. Si mon vampire avait perdu le contrôle de cette façon, je l'aurais senti. Non, Kaazim ne souffrait pas d'une blessure physique, ou, du moins, pas d'une blessure que nous venions de lui infliger. On aurait plutôt dit le souvenir d'une douleur – la douleur correspondant à l'image que j'avais vue.

— Seule ma Maîtresse devrait pouvoir extraire ces choses de ma mémoire, et elle n'aurait pas besoin de le faire, parce qu'elle était là quand ça s'est produit, dit-il sur un ton aussi funeste que son regard.

— Je suis désolé, Kaazim, s'excusa Nathaniel. Je ne voulais pas te rendre triste.

Le chacal-garou le dévisagea sans se radoucir, presque comme s'il le détestait.

— Toi, non, mais le vampire, si.

— Moi non plus, je ne voulais pas te rendre triste, Kaazim, affirma Damian d'une voix lente et pâteuse, comme s'il venait de se réveiller d'une sieste merveilleuse pleine de rêves érotiques.

— Je ne te crois pas.

— Je me rappelle très bien ce que c'est de tout perdre à cause d'un vampire. Je ne ferais pas volontairement resurgir un tel souvenir de ta mémoire pour le partager avec toi.

— Ça n'a pas eu l'air de vous rendre tristes, Nathaniel et toi.

— L'énergie était fabuleuse, comme l'ivresse induite par une liqueur forte, mais, même si nous planions très haut, nous avons bien senti que, toi, tu piquais en flèche. Je te le promets.

Damian tendit une main pour toucher l'épaule de l'autre homme,

mais celui-ci se déroba brusquement et se leva d'un mouvement fluide au terme duquel il chancela.

— Tout va bien, Kaazim ? m'inquiétai-je.

Nathaniel se dégagea de l'étreinte de Domino et lui désigna Kaazim, mais Ethan fut plus rapide. Kaazim se tenait très droit, bien que légèrement appuyé contre le mur. Ethan tendit la main vers lui et interrompit son geste comme l'autre homme le foudroyait du regard.

— Puis-je te prendre le bras, juste pour te soutenir ?

— J'aimerais te dire que je n'en ai pas besoin, mais c'est comme si le vampire m'avait pris bien plus qu'un peu de sang. Je ne devrais pas me sentir aussi mal à moins d'avoir nourri plusieurs de ses semblables en un très court laps de temps.

Lentement, Ethan prit le coude de Kaazim, et, voyant que celui-ci ne protestait pas, il raffermit sa prise.

— Je te tiens.

— Ce n'est pas le fait que tu me tiennes, toi, qui m'inquiète, dit Kaazim en jetant un coup d'œil non pas à Damian, mais à moi.

— Pourquoi tu me regardes comme ça ? Je ne t'ai rien fait.

— Damian est ta créature, Anita. C'est toi qui agis par son intermédiaire.

— Tu sais que ce n'est pas aussi vrai que ce que prétendaient le Conseil et Marmée Noire, pas vrai ?

— Je sais que Damian n'a jamais possédé ce genre de pouvoir, mais Jean-Claude si – et toi aussi, à travers lui.

Le regard de Kaazim était glaçant, à tel point que je luttai pour me mettre debout. Dem m'aida et m'entraîna un peu à l'écart d'un de mes propres gardes du corps. Orgueil vint se placer devant nous, plus près du chacal-garou.

— Un pas de distance supplémentaire ne changera rien si je décide de t'attaquer.

— Je sais, répondis-je en me retenant de dégainer pendant que je le pouvais encore.

Il ne fallait pas que ça en arrive là, aussi fis-je le choix de laisser mon arme dans son holster. Si Kaazim franchissait les quelques pas qui nous séparaient et me tuait, j'allais me sentir vraiment bête.

— Alors, pourquoi t'écarter de moi, ma Reine ? lança-t-il d'une voix glaciale de colère, comme un désert sous l'emprise du froid hivernal.

— Tu sais que tu devrais tous nous passer sur le corps avant de pouvoir toucher Anita, dit Dem en se plaçant au niveau de son cousin pour me faire lui aussi un bouclier de son corps massif.

Orgueil n'ajouta rien, se contentant de prendre une posture de combat. Cela annonçait le premier mouvement qu'il ferait le cas échéant, mais tous ces hommes s'entraînaient ensemble. Ils

connaissaient leurs tactiques respectives ; si combat il devait y avoir, la seule surprise, ce serait qu'on en soit arrivés là entre nous.

— Kaazim, ne menace pas de briser ton serment envers Jean-Claude et Anita.

Ethan était le plus proche de Kaazim ; pourtant, sa voix était la plus calme de toutes, son énergie presque apaisante. Je commençais à comprendre comment il avait pu établir une relation avec Nilda, l'ombrageuse ourse-garou.

— Tu crois que je répugnerais à t'attaquer parce que tu as apporté le bonheur à l'une d'entre nous ?

Apparemment, je n'étais pas la seule qui pensait à Nilda.

— Non, Kaazim. Je crois que tu pourrais me tuer, mais pas sous l'effet de la peur.

— Je n'ai pas peur de toi, gamin.

— Personne n'a peur de moi, répliqua Ethan avec un sourire.

Ce commentaire surprenant força Kaazim à réfléchir, ce qui était probablement le but d'Ethan, parce que plus le chacal-garou réfléchirait, plus il se calmerait et moins il risquerait d'attaquer. J'en étais sûre à 99,9 %. Le dixième de point d'incertitude, c'était parce que je ne comprenais pas pourquoi les souvenirs de Kaazim lui avaient inspiré une réaction si violente.

— Je suis désolée pour ce qui vient de se passer, Kaazim.

— Je voulais juste boire ton sang, ajouta Damian. Je te donne ma parole que je ne comptais rien faire de plus.

Le vampire était toujours assis dos au mur. Je crois qu'il aurait pu se lever, mais qu'il ne voulait pas paraître plus menaçant à l'autre homme, qu'il dépassait d'une bonne tête lorsque tous deux étaient debout.

— Ton odeur est celle de quelqu'un qui dit la vérité, mais jamais un vampire n'avait siphonné mon énergie de la sorte sans s'être entraîné des siècles durant à le faire exprès.

Je tentai de contourner Dem et Orgueil pour regarder Kaazim en face, mais les deux tigres-garous occupaient toute la largeur du couloir.

— Tu m'as dit toi-même que tu te demandais quelle part du pouvoir de la Mère de Toutes Ténèbres j'avais aspirée en la buvant. Ce qui vient de se passer lui ressemble plus qu'à nous.

Kaazim me dévisagea d'un air inquiétant.

— Essaies-tu de me rassurer, ma Reine ?

Je soutins le poids de son regard sombre.

— J'aimerais bien, oui.

— Donc, soit tu me mens, soit tu contiens un pouvoir que tu ne contrôles pas et dont tu ignores quand il se manifestera. Laquelle de ces choses est-elle censée me réconforter ?

— Présenté comme ça, évidemment…, soupirai-je.

Kaazim secoua la tête.

— Je peux me passer de ton soutien à présent, tigre.

Ethan hésita et lâcha lentement son bras. Kaazim resta debout sans chanceler, et s'écarta même du mur pour se tenir face à nous sans aucune aide.

— Ta naïveté est l'un de tes charmes, Anita, mais c'est aussi une faiblesse, parce qu'elle trahit ton manque d'expérience du pouvoir que tu portes désormais en toi.

— Dans ce cas, mon vieil ami, peut-être est-il temps pour toi de te rendre compte que tous les gens qui nous entourent sont des enfants, de te montrer compréhensif envers eux et de les éduquer en conséquence, lança Jake.

Fortune et lui tournèrent à l'angle du couloir. Ils semblaient déjà au courant de tout ce qui venait de se passer, et je me demandai depuis combien de temps ils écoutaient sans se montrer.

— C'est gentil de vous joindre à nous, raillai-je.

— Ne comprends-tu pas, Jake ? Ces enfants ont réussi à pénétrer mes défenses.

— Tes boucliers étaient-ils aussi hermétiques que possible quand tu as laissé Damian se nourrir ? interrogea Fortune.

Kaazim ne parut pas surpris par sa question, mais il frémit légèrement et se raidit.

— Ils ne l'étaient pas, devina Fortune.

— Je ne pensais pas que ce serait nécessaire.

— Ce qui était très arrogant de ta part, dit-elle en souriant pour atténuer la morsure de ses paroles.

— Comme Jake vient de le dire, ce sont des enfants comparés à nous.

— Les enfants grandissent, mon ami.

— Jake, … Jacob, ne me dis pas que tu ne serais pas aussi fâché à ma place.

— Ils ont fait remonter à la surface ce que tu aimais le plus et qui te manques le plus. A leur place, la Mère t'aurait forcé à en revivre la perte. Dès qu'ils se sont rendus compte que quelque chose clochait, ils t'ont relâché et ne se sont pas imposés à toi plus longtemps.

— Je n'ai pas comploté dans son dos pendant des millénaires pour me retrouver à la case départ, face au même pouvoir portant juste un autre visage.

— Tu as vraiment peur que je me change en elle, pas vrai ?

— Non, Anita, je crains qu'elle ne soit déjà en toi, et qu'elle ne nous contrôle tous à travers toi.

— Peut-être que ce qui m'empêche de devenir un monstre c'est le fait que je me soucie des gens qui m'entourent, et que j'aime ceux qui

peuvent me faire sourire.

— Ce qui expliquerait pourquoi tu m'as préféré Dem, lâcha Orgueil.

— Ce qui expliquerait pourquoi tu l'as préféré à tous nos autres tigres, renchérit Kaazim.

— Je sais que je ne suis pas le Roi que vous auriez choisi.

— Tu n'es pas roi, Méphistophélès. Tu étais trop occupé à courir après Asher comme un chaton mort d'amour pour gagner Anita ou Jean-Claude à ta cause.

Le visage de Dem s'assombrit.

— J'essaie de me racheter avec Anita, Jean-Claude et Nathaniel.

— Dans cette affaire, la seule personne qui importe, c'est Anita, Méphistophélès. Ne comprends-tu pas que le Maître ou la Maîtresse des Tigres doit aimer l'un d'eux, qu'il ou elle doit l'épouser pour nous protéger tous ? C'est le dernier fragment de magie qui empêchera Anita d'être possédée par le pouvoir de la Mère, et nous d'y succomber.

— Je suis en train de choisir un tigre à inclure dans ma cérémonie d'engagement avec Nathaniel et Micah, rappelai-je.

— Oui, mais tu n'as pas envie de le faire. Méphistophélès avait une chance de te conquérir, et il n'a même pas essayé.

— Moi, j'essaie, intervint Fortune.

Kaazim secoua la tête.

— Tu es engagée envers Echo, comme il se doit puisqu'elle est ta Maîtresse. Ton cœur n'est pas libre.

— Nous avons essayé et échoué, dit Domino avec un geste vers Ethan.

— Donc, notre sort repose sur les épaules de deux gamins, résuma Kaazim.

— Quels gamins ? demandai-je.

— Le tigre bleu resté à St. Louis, qui est vraiment un enfant, et celui-ci, qui se conduit comme tel.

Dem serra les poings et fit un pas vers l'autre homme. Je lui touchai le bras, parce que je ne voulais pas que ça dégénère. Je les avais observés tous les deux à l'entraînement, et je savais que Kaazim ne ferait qu'une bouchée de Dem.

— Dem n'est plus seulement un de nos tigres, intervint Nathaniel. Il est aussi un lion. Les tigres dorés sont censés régenter toutes les autres couleurs, mais Dem commence aussi à régenter d'autres espèces. Cela ne fait-il pas également partie de votre légende ?

— Et Sin a littéralement fait trembler la terre juste avant notre départ, rappelai-je. Le fait que les gens soient plus jeunes que toi ne fait pas forcément d'eux des enfants.

— Nous n'avons pas le temps de nous disputer, déclara Damian.

La nuit approche.

— Tu as raison, approuva Jake.

— Nous n'avons pas le temps d'admettre que l'énergie de la Mère attend tapie à l'intérieur d'Anita tel un serpent lové sur lui-même dans le noir et prêt à frapper ? Nous n'avons pas le temps de dire que, si elle ne choisit pas un tigre à aimer et à épouser, tout ce que nous ferons ici en Irlande ne servira à rien, parce que le pouvoir de la Mère consumera le monde et nous tous avec ?

— Elle ne nous consumera pas aujourd'hui, alors qu'une fois la nuit tombée l'ancienne Maîtresse de Damian fera de son mieux pour tuer d'autres Dublinois, répliqua Fortune.

— Tu laisses tes peurs interférer avec notre mission, dit gentiment Jake.

— Non, Jacob. C'est Fortune et toi qui laissez cette mission interférer avec notre objectif primordial. Que nous importe que tout Dublin brûle ce soir si nous ne pouvons pas empêcher le mal de jaillir à nouveau ?

— Veux-tu dire que ça ne t'émeut absolument pas de voir tous ces gens allongés dans ces lits ? demandai-je.

— Je suis navré que Ma Dame leur ait infligé ça, mais, si Jean-Claude et toi aviez été capables de contenir le pouvoir de la Mère, il ne lui serait jamais parvenu. Si tu avais choisi un tigre à faire tien, ces gens ne seraient pas blessés aujourd'hui.

— Veux-tu dire que, si j'épousais un des tigres, tous les morceaux épars du pouvoir de la Mère seraient aspirés des vampires qui les ont récupérés, ou que Jean-Claude deviendrait tout à coup assez puissant pour empêcher ce genre de connerie de se produire ?

— C'est ce que nous dit la légende.

— Je crois que tu dis ça pour te rassurer, Kaazim.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que tu ne sais pas comment remettre le génie dans la bouteille.

— Si tu pouvais appeler le djinn comme l'ancien Maître des Tigres, nous disposerions d'une arme formidable contre nos ennemis.

— Désolée de n'avoir hérité que de sa capacité à contrôler les tigres, mais je pense quand même que vous avez œuvré des siècles à tuer votre Reine Maléfique sans réfléchir une seconde à ce qui adviendrait par la suite.

Kaazim jeta un coup d'œil involontaire à Jake et à Fortune, et cela me suffit pour savoir que j'avais deviné juste.

— C'est difficile de prévoir toutes les éventualités, fit valoir Jake.

— Vous avez planifié la défaite de votre tyran, mais pas ce que deviendrait son trône vacant, résuma Damian.

— Nous pensions que la personne qui la vaincrait s'en emparerait,

puisque tel serait son droit, répondit Kaazim.

— Mais le temps que vous remportiez la guerre le Conseil vampirique avait implosé, et il ne restait pas de trône européen à prendre, dis-je.

— Nous n'avions pas envisagé un Roi américain, admit Jake.

— Echo dit que, notre erreur, ce fut d'oublier qu'il avait fallu des siècles pour établir la base de pouvoir du Conseil, et de nous attendre à ce qu'elle se transfère sans heurt au dirigeant suivant, lança Fortune.

— C'était un peu naïf de votre part à tous, non ?

Kaazim me jeta un regard noir.

— Rétrospectivement, peut-être, concéda Jake avec un sourire amer.

— Kaazim, je suis désolée qu'on ait franchi tes boucliers et été plus loin que toi ou nous ne le voulions, mais peux-tu surmonter ça pour faire ton travail, ici et maintenant ?

— Nous pouvons éteindre ces flammes ce soir, Anita, mais ce n'est qu'une maison qui brûle alors que le reste du monde est sur le point de s'embraser.

— Peux-tu obéir aux ordres et nous aider à sauver Dublin, oui ou non ?

— Qu'importe une seule ville si tu portes les graines de l'apocalypse en toi ?

— Je prends ça pour un non. (Je me tournai vers Jake et Fortune). D'accord, dites-nous ce que vous avez appris, parce qu'il nous faut au plus vite un plan d'action qui n'inclue pas Kaazim.

— Je ferai ma part du travail, protesta l'intéressé.

Je secouai la tête.

— Tu as eu ta chance, Kaazim. Tu as dit que tu laisserais brûler Dublin, que tu laisserais l'Irlande se faire détruire ce soir parce que tu t'inquiètes d'une catastrophe future qui ne se produira peut-être jamais.

— Tu sens son pouvoir en toi. C'est obligé.

— Le pouvoir n'est pas une obligation, tempéra Jake.

— Je crois beaucoup en la volonté individuelle, ajoutai-je.

— Et moi j'ai vécu trop de siècles pour ne pas croire au destin, contra Kaazim.

Je me tournai vers les autres.

— Allons chercher Edward, et attaquons-nous à ce plan d'action sans chaton grincheux ici présent.

— Je ne suis pas un chaton.

— D'accord : sans toutou grincheux. Attends. Ça sonne moins bien, non ?

— Chacal grincheux, tout simplement ? suggéra Nathaniel.

— Chacalou grincheux, gloussa Dem.

— J'attendais mieux de ta part, aboya Kaazim.

— Dem n'est pas parfait, oncle Chaz, mais il fait des efforts, et tu as toujours été un gros grincheux.

— « Oncle Chaz » ? répétai-je.

— Quand on était petits, on les appelait oncle Jake et oncle Chaz, révéla Orgueil.

Mais Kaazim ne se laissa pas attendrir ; je crois qu'il était trop en colère pour ça.

— Tu as raison, finit-il par admettre. (Il se tourna vers moi). Et tu as raison aussi. J'ai commis l'erreur classique du soldat : laisser la crainte d'une guerre perdue saper mon courage pour la bataille imminente. Merci de m'avoir rappelé que, si nous ne remportons pas la bataille d'aujourd'hui, nous ne survivrons pas assez longtemps pour nous soucier de l'issue de la guerre.

— Je pensais plutôt que les guerres se gagnent une bataille à la fois, mais d'accord. Allons chercher Edward et alignons nos canards armés jusqu'aux dents.

— Comment sauras-tu de quels canards tu auras besoin, ma Reine ? demanda Jake.

— On y réfléchira en route.

Il me dévisagea un moment, puis rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— À t'entendre, c'est si simple !

— C'est Edward. C'est moi. C'est vous tous, et Nolan et ses gens. C'est le petit peuple d'Irlande qui chante ses douces mélodies à nos oreilles. Avec tous ces gens de notre côté, Jake, on trouvera bien les canards dont on a besoin.

— Avant la tombée de la nuit ? lança Kaazim.

— Oui.

— Tu ne doutes de rien.

— Je n'ai pas de temps à perdre avec ça.

Fortune s'approcha de moi et de Dem, qui se tenait tout près. Elle passa un bras autour de chacun de nous.

— On va trouver des canards géants carnivores, promit-elle avant de nous embrasser l'un après l'autre, si bien que je sentis le goût de Dem sur sa bouche.

Nathaniel nous rejoignit et ajouta ses baisers aux nôtres, et Damian vint nous embrasser tous les quatre. Kaazim commença à s'impatienter parce qu'on perdait du temps, mais j'ai pris part à des tas de batailles, et les commencer par un baiser c'est drôlement mieux que de le faire par un coup de poing.

CHAPITRE 71

Damian nous donna les adresses des repaires que son ancienne Maîtresse et ses sujets utilisaient cinq ans plus tôt ; comme certaines de ces planques avaient des siècles, il y avait fort à parier qu'ils en utilisaient encore certaines aujourd'hui.

Vous pensez peut-être qu'une fois munis des adresses en question nous nous équipâmes pour aller défoncer des portes, mais ça ne marche pas ainsi, ni aux États-Unis ni en Irlande. La police chercherait toutes les informations légales et les plans de construction, vérifierait si ces endroits appartenaient à des êtres humains et étaient occupés par ces derniers, parce que Ma Dame et son entourage n'avaient pas mis les pieds dans certains d'entre eux depuis plusieurs décennies.

Damian nous dressa une liste de repaires séculaires, non parce qu'ils avaient été employés récemment, mais parce qu'ils appartenaient à Celle-qui-l'avait-créé et qu'elle ne lâchait jamais rien. Certains de ces bâtiments ne devaient même plus exister ; il faudrait les repérer en premier, et se renseigner ensuite sur les autres. J'avais bossé avec assez d'unités tactiques pour savoir que la recherche d'informations faisait gagner du temps et sauvait parfois des vies, mais ce délai supplémentaire me rendait légèrement cinglée. Cette fois, ce n'était pas aussi grave que d'habitude, parce que nous ne savions pas à quelles adresses nous devions nous rendre et que les infos nous permettraient de raccourcir la liste.

Que faire en attendant ? Edward et moi avions quelques idées ; simplement, ce n'était pas les mêmes.

— Si on peut découvrir pourquoi les objets saints n'ont pas fonctionné au poste de police et remédier au problème avant d'envoyer de nouveau des gens au feu, ça nous donnera un avantage, surtout pour les bleus qui n'ont encore jamais combattu de vampires.

— Comment peux-tu savoir que les bleus auront suffisamment la foi ?

— Ils sortent juste de l'emballage. Quand on n'a jamais servi, on croit tous au bien et au mal, et on est tous persuadés qu'on peut sauver le monde. La foi brille toujours plus fort avant d'être mise à l'épreuve.

— Mais elle n'est pas forcément plus puissante.

Venant d'Edward, ce commentaire me surprit.

J'acquiesçai.

— Non, pas forcément plus puissante, juste plus neuve.

— Ta croix n'a pas brillé non plus, tu sais.

— En voyant que celles des autres ne brillaient pas, je n'ai pas

pensé à sortir la mienne. Elle aurait peut-être fonctionné, mais le vampire n'a pas tardé à sortir du poste. Je n'ai encore jamais essayé d'en coincer un entre l'éclat d'une croix et la lumière du soleil. Si c'était moi, je pense que je redouterais davantage la lumière du soleil, mais, une fois qu'il fera nuit, les autres n'auront à redouter que celle des croix. Et puis Damian était juste à côté de moi, et, quand on a des vampires dans son camp, les objets saints sont une gêne autant qu'une aide.

— Si j'avais apporté mon lance-flammes, ils auraient autre chose à redouter que la lumière des croix.

— Une fois, tu as failli brûler la maison dans laquelle on se trouvait. Du coup, tu me pardonneras si je ne suis pas ultra fan de cet engin.

— Tu ne me laisseras jamais l'oublier, hein ?

— Non, répondis-je en souriant, mais très sérieusement.

Edward voulait que je choisisse un de mes amants et que je tente une petite guérison par le sexe avant de faire quoi que ce soit d'autre.

— Il faudra du temps pour que Pearson t'obtienne la permission de faire une démonstration à des agents qui ne sont pas sous ses ordres directs.

— Combien de temps ?

— Assez pour un petit coup rapide. Dans les trente minutes, je dirais. Ils ne pourront rien mettre en place avant ça.

— Je savais que j'avais une bonne raison d'être amie avec toi. J'aime qu'un homme considère qu'une demi-heure de sexe c'est un petit coup rapide.

Edward grimaça.

— Ça peut être bouclé en vingt minutes, mais tu ne vas pas te contenter de baiser : tu dois guérir une blessure causée par quelque chose de surnaturel. J'imagine que c'est un peu plus long.

Je vérifiai auprès de Pearson, mais Edward avait raison : ça allait prendre du temps pour aligner tous les canards de la Garda. Apparemment, quelqu'un nous avait filmés avec son smartphone en train de tirer sur le vampire brûlé pour le tailler en pièces. La vidéo circulait partout sur Internet, et elle était assez choquante, si bien que les plus hauts échelons de la police locale n'étaient pas certains de vouloir encore l'aide des Américains. Quand je fis remarquer qu'ils la voudraient certainement après la tombée de la nuit, Pearson répondit :

— Aucun des décideurs n'a vu ces vampires en personne aujourd'hui. Aucun d'eux n'a examiné une scène de crime ou rencontré une victime. Ils ne veulent pas croire ce qui se passe vraiment dans notre ville.

— Ils feraient bien d'y croire, et vite, parce que nous devons mettre un plan au point pour empêcher Dublin de se noyer dans le

sang et les vampires cette nuit, Pearson.

— Je le sais, Blake, mais, au final, ce n'est pas moi qui décide.

— Vous voulez dire que les autorités pourraient nous renvoyer chez nous, mes gens et moi, plutôt que de nous laisser vous aider à combattre ?

— Ce n'est pas une bataille, Blake, mais un crime à élucider.

— Nous savons qui est là-derrière, Pearson. Nous devons juste la trouver et nous assurer qu'elle ne puisse pas recommencer.

— Nous n'avons que la parole de votre vampire, convaincu que c'est son ancienne maîtresse, Blake. Nous n'avons aucune preuve que nous pourrions produire devant un tribunal. Nous ne pouvons pas l'arrêter avant de l'avoir vue faire elle-même du mal à quelqu'un.

— Flannery et ses gens vous disent la même chose que Damian et moi, et ça ne suffit pas à convaincre vos supérieurs que nous devons juste la trouver avant la tombée de la nuit et l'éliminer une bonne fois pour toutes ?

— La solution américaine ne leur plaît pas beaucoup.

— La solution américaine ? Putain ! Pearson, vous avez vu ce qu'un seul vampire à fait à vos… gardiens de la paix aujourd'hui. À votre avis, que se passera-t-il quand la nuit sera tombée et qu'elle pourra contrôler tous les vampires des environs ?

— Je ne peux pas prouver que c'est ce qui se passera, Blake, et vous non plus.

— S'ils attendant jusqu'à ce soir pour planifier leur réaction, ce sera un bain de sang. Vous le savez.

— J'ai expliqué très clairement ce que je crois qui s'est passé et qui se passera ce soir, mais vous devez comprendre que nous n'avions jamais été confrontés à ce genre de problème jusqu'ici. Nous sommes irlandais ; d'habitude, nous arrivons à faire ami-ami avec toutes les créatures surnaturelles que nous rencontrons.

— Ouais, vous êtes une minorité magique. Je comprends, Pearson, mais les Feys ont peur aussi. Ils ignorent ce qui se passe à Dublin, et ils craignent que ça se propage à d'autres villes.

— Le doux peuple participe à la discussion avec mes supérieurs.

— Et ils refusent quand même de bouger ?

— Ils bougent, mais pas aussi vite que vous le souhaiteriez.

— Ce n'est pas ce que je souhaite, Pearson, c'est ce dont nous avons besoin.

— Peut-être, mais je dois quand même respecter les canaux officiels, Blake, et, si vous ou vos gens agissez sans notre autorisation, la probabilité qu'on vous raccompagne à l'aéroport au moment où vous pourriez être le plus utiles est quasiment de cent pour cent.

— J'aimerais vous demander si vous plaisantez, mais je sais que ça n'est pas le cas.

— Nous faisons les choses différemment ici, Blake.

— Toutes les bureaucraties fonctionnent de la même façon, Pearson. C'est juste que, dans mon pays, nous avons plus d'expérience de ce type de problème.

— Non, Blake. Une des raisons pour lesquelles nous avons préféré faire appel à Forrester plutôt qu'à vous, à la base, c'est que même votre FBI ne vous a pas invitée à donner des conférences et à former ses agents. Vos propres concitoyens vous considèrent comme dangereuse. Et puis vous êtes une belle femme habituée à la violence, ce qui perturbe certaines personnes encore plus que votre nécromancie.

— Vous êtes en train de me dire que c'est une bête question de sexisme ?

— En public, je vous répondrais que non. En privé… oui, un peu.

— Donc, si j'étais un peu plus moche, ça passerait mieux ?

— Un peu plus grande et plus impressionnante physiquement, ça aiderait déjà. Mais là, vous êtes petite et attirante, et tellement à l'aise avec la violence que ça dérange certains de mes supérieurs.

— C'est ridicule.

— Un peu.

— Je ne peux pas grandir dans les prochaines heures, Pearson.

— Je sais.

— Est-ce que je peux faire quoi que ce soit pour les mettre davantage en confiance ?

— Pas de grabuge, déjà. Autrement dit, ne tirez sur personne. Abstenez-vous de toute violence jusqu'à ce que j'aie réussi à les convaincre.

— Et si on m'attaque, je peux me défendre ?

— Evidemment, mais débrouillez-vous pour qu'il y ait des témoins ayant vu l'autre personne frapper la première.

— Donc, vous voulez dire que, même si je n'en suis pas l'instigatrice, je serai tenue responsable de toute violence qui se produira sans témoins ?

— Evitez juste de flinguer des gens, s'il vous plaît.

— Je n'ai vraiment pas envie de m'approcher assez pour me battre au couteau, Pearson. C'est le meilleur moyen de me faire encore plus amocher que je ne le suis maintenant.

— Non, Blake, pas de couteau non plus. Ne tirez sur personne. Ne découpez personne.

— Nous avons affaire à des vampires, Pearson. Vous voulez que je fasse quoi, un bras de fer avec eux ?

— Je sais que ça ne vous paraît pas raisonnable.

— Putain, non !

— Mais nous ne dégainons pas aussi facilement que chez vous.

Nous avons une bonne raison de nous faire appeler « gardiens de la paix » : nous considérons que résoudre les problèmes pacifiquement est notre objectif primordial.

— Si vous et vos supérieurs n'avez pas de plan de bataille avant la tombée de la nuit, il n'y aura pas de paix qui tienne à Dublin. Dès que la magie des copains de Flannery s'estompera suffisamment, la Méchante Salope d'Irlande appellera ses vampires à elle. Elle a créé une armée à votre porte, ne le comprenez-vous pas ?

— Nous espérons que la plupart de ses vampires sont actuellement à l'hôpital et sous calmants.

— Les calmants ne suffiront pas à les maintenir dans les vapes après la tombée de la nuit.

— Les docteurs ne sont pas de cet avis.

— Parce qu'ils considèrent les vampires comme des gens malades, ce qui n'est pas le cas.

— Le vampirisme est une maladie au même titre que le cancer.

— Oui, mais les cancéreux n'ont pas soif de sang humain. Ils ne deviennent pas plus rapides et plus forts. Ils ne peuvent pas hypnotiser quelqu'un du regard et le forcer se retourner contre les siens.

— Les docteurs responsables des patients estiment que les médicaments qu'ils leur administrent les maintiendront dans un état comateux ce soir.

— D'accord, mais, et les autres vampires de cette ville ?

— Nous espérons que la plupart d'entre eux sont déjà morts ou hospitalisés.

— Seigneur ! Ne me dites pas que vos supérieurs, et vous croyez vraiment que nous détenons la plupart des vampires de cette ville ?

Pearson se racla la gorge avant de répondre :

— C'est la théorie qui prévaut.

— Les théories, c'est génial dans un labo ou pendant un conseil d'administration, mais dehors, dans la rue, les vôtres vont se heurter à la réalité, et le choc sera rude.

— Si vous évitez de flinguer ou de poignarder quiconque entre maintenant et la tombée de la nuit, je les persuaderai peut-être de vous laisser, vous et vos gens, accompagner les groupes de surveillance qui patrouilleront en ville.

— Dans ce cas, serons-nous au moins autorisés à tirer pour nous défendre ?

— Je ne poserai pas cette question, et vous ne devriez pas la poser non plus, Blake.

— Pourquoi ?

— Parce que, parfois, mieux vaut présenter des excuses après coup que demander la permission avant et se la voir refuser.

— Seigneur, Pearson, vous allez faire massacrer vos Gardai !

— Je fais de mon mieux. Tâchez juste de ne pas vous attirer d'ennuis pendant les prochaines heures. Il nous reste du temps avant la tombée de la nuit, si aucun autre incident regrettable ne finit sur YouTube.

— Nous ne pouvons pas contrôler ce que les gens font de leur téléphone.

— Dans ce cas, restez hors de vue jusqu'à ce que je puisse parler à mes supérieurs, puis vous nous montrerez comment un objet saint est censé fonctionner.

— D'accord, mais… d'accord, dis-je.

Et je raccrochai, parce que je préférais ne rien ajouter. Apparemment, j'avais le temps de me faire plus qu'un petit coup rapide.

CHAPITRE 72

Mon premier choix de partenaire aurait été Nathaniel, ou Nathaniel et Damian, mais j'avais nourri l'ardeur avec eux récemment et je devais leur laisser encore une journée de repos. Peut-être davantage étant donné que Nathaniel avait donné son sang à plusieurs vampires aujourd'hui. Je demandai à Dem de m'accompagner, mais Jake intervint :

— Il a donné beaucoup de sang aujourd'hui, et il doit se reposer avant de nourrir qui que ce soit de quelque façon que ce soit.

Dem protesta, mais, au final, nous écoutâmes la voix de l'expérience, ce qui me laissa face à un dilemme. Fortune aussi avait donné beaucoup de sang ; Magda se trouvait à une demi-heure de route, voire plus selon la circulation, et, honnêtement, le sexe entre filles prend plus de temps parce qu'il faut doubler les préliminaires. Oui, certains hommes ont besoin de plus d'échauffement que la moyenne, et beaucoup d'autres aiment les préliminaires davantage qu'ils ne veulent l'admettre, mais je n'avais pas de femme sous la main, et presque plus d'hommes. C'est toujours quand vous croyez avoir emporté trop de trucs dans votre valise que vous vous rendez compte qu'il vous manque quelque chose.

J'avais fait de mon mieux pour retirer Ethan et Domino de ma liste d'amants, parce que tous deux désiraient plus d'implication affective que je ne pouvais leur en accorder. J'avais mon compte en matière d'amoureux dont je devais prendre soin, mais il me fallait utiliser ma capacité de guérison qui, comme la plupart des pouvoirs dont j'ai hérité, se fonde sur le sexe. Comme Dem l'avait dit plus tôt, le désir, c'est mieux que la peur, ou la mort, ou la violence, et je peux me nourrir de colère, mais je ne peux pas guérir grâce à elle ; or j'avais besoin de récupérer au plus vite.

— Tu pourrais avoir l'air un peu plus enthousiaste, lança Domino sur un ton de reproche.

— Je suis vraiment désolée, leur dis-je, à lui et à Ethan. Je n'arrête pas de réduire ma liste d'amants et de faire tout un foin à ce sujet, et pourtant nous voilà repartis pour un tour.

Ethan sourit.

— Ton carnet de bal était déjà plein quand j'ai débarqué dans ta vie. Je m'en suis aperçu très vite en arrivant à St. Louis, et, oui, j'ai été déçu. Mais maintenant j'ai Nilda, et je suis plus heureux que jamais. Ce ne serait pas arrivé si tu ne m'avais pas rencontré à Washington.

Je lui tapotai le bras.

— Merci, Ethan, mais est-ce que ça poserait un problème à Nilda

si on recommençait à coucher ensemble ?

Il secoua la tête.

— Elle sait que je suis une de tes moitiés bêtes, et, aux yeux d'une Arlequin, ça veut dire que tu passes avant tous les autres.

— C'est bon à savoir, dis-je avant de me tourner vers Domino qui, lui, ne souriait pas. Est-ce que ça posera un problème à Jade ?

— Elle aussi voudrait coucher avec toi, Anita. Elle comprendra.

Cela me fit froncer les sourcils, parce que je venais juste de rompre avec Jade une relation qui était insatisfaisante pour moi et frustrante pour elle. Je ne voulais pas être de nouveau entraînée dedans à notre retour.

— Ça te déplaît à ce point de devoir te rabattre sur nous ? demanda Domino.

Je souris, mais en baissant le nez pour ne pas qu'il puisse lire un certain manque de sincérité dans mes yeux.

— Non, bien sûr que non. Vous êtes tous les deux des amants convenables.

— Convenables mais pas géniaux, c'est ça ?

— Pourquoi tu compliques tout ?

— Parce que, si j'ai une chance de coucher de nouveau avec toi, je ne veux pas que tu traites ça comme une corvée. Je veux que ça t'excite. Je sais que tu ne le fais que pour accélérer ta guérison, mais le sexe est censé être agréable, Anita.

Cette fois, mon sourire fut assez sincère pour que je lève les yeux vers lui.

— Merci pour le rappel. Tu as raison. Je traitais ça comme une corvée, et j'en suis désolée. C'est juste que j'ai peur de ce que la police irlandaise va décider, et de ce qu'elle va nous autoriser à faire ou pas ce soir.

— Nolan et moi aiderons Pearson à convaincre ses supérieurs, dit Edward.

— Je déteste quand la police est gérée comme une entreprise, soupirai-je. Ça ne peut pas fonctionner ainsi.

— C'est pourtant comme ça qu'elle est gérée la plupart du temps, surtout dans les grandes villes.

— Ce n'est pas idéal pour autant.

Edward était d'accord avec moi, mais il me congédia avec les tigres-garous en me disant :

— Amuse-toi bien.

Je regardai les deux hommes qui m'attendaient un peu plus loin dans le couloir. Ils faisaient pratiquement la même taille, un poil moins d'un mètre quatre-vingts. Domino avait les épaules plus larges, et il prenait un peu plus de volume quand il faisait de la muscu. Ethan avait minci, rendu sec par les entraînements que suivent tous nos

gardes.

Tous deux étaient en meilleure forme que lorsque je les avais rencontrés. À l'époque, Domino jouait les gros bras pour le parrain qui était aussi le Maître de la Ville de Las Vegas, et personne ne l'obligeait à fréquenter une salle de gym. Ethan était un des gardes du corps de la reine du clan des tigres rouges. Je le détaillai. Oui, il avait encore minci, et il n'était déjà pas épais à la base. Ou bien il ne mangeait pas assez, ou bien l'exercice l'avait affûté. Je le découvrirais une fois que je l'aurais déshabillé : ou bien il aurait plus de muscles visibles, ou bien ses muscles auraient fondu parce qu'il ne s'alimentait pas correctement. Mais, pour ça, il fallait d'abord qu'on rentre à l'hôtel.

CHAPITRE 73

Au final, je n'eus pas l'occasion de découvrir de quoi il retournait au sujet d'Ethan parce que Domino gagna à pile ou face, ou plutôt au jeu du « Je suis plus dominant que toi, donc, à moins que tu ne veuilles te battre… », Ethan ne voulait pas. C'était un peu ma faute, parce que j'avais du mal à choisir et avais donc lancé l'idée qu'on pourrait faire ça à trois. Aucun des deux n'était partant, mais ils en déduisirent que je n'avais pas de préférence entre eux et décidèrent à ma place. En temps normal, je n'aurais pas apprécié, mais ce voyage en Irlande n'avait rien de normal. Mon bras me faisait souffrir le temps qu'on regagne l'hôtel à pied, et ça ne me dérangeait pas de laisser l'initiative à quelqu'un d'autre.

Ethan passa dans la chambre d'à côté et ferma la porte de communication. Je m'assis au bord du lit king size en serrant prudemment mon bras en écharpe contre moi.

— Tu as très mal ? demanda Domino.

— Assez, oui. Je veux guérir.

Il s'approcha de moi.

— Je veux dire, as-tu tellement mal que ça va nous gêner pour baiser ?

— Ma concentration ne sera peut-être pas au top, admis-je.

Domino s'agenouilla à mes pieds, levant vers moi ses yeux rouge et orange – des yeux de tigre dans un visage humain, mais les inconnus lui demandent toujours où il a acheté ses super lentilles colorées. Très peu de gens sont capables de voir sa vraie nature. J'ignore s'ils se mentent à eux-mêmes ou s'ils sont à ce point aveugles à tout ce qui sort de l'ordinaire.

Les yeux de léopard de Micah sont vert et jaune mélangés, mais, dans ceux de Domino, le rouge et l'orange forment deux cercles séparés, même si quelques imperfections les font déborder l'un sur l'autre à certains endroits, créant une illusion de flammes liquides à la fois chaudes et froides. Je posai le bout de mes doigts sur son visage, sous un de ses yeux, et les fis descendre le long de sa joue jusqu'à ses lèvres si douces. Domino ferma les yeux et poussa un long soupir, qui parut expulser des mois de stress et de tension.

Puis je lui caressai les cheveux, jouant avec ses boucles blanches éparses telles des pétales de rose blanche au milieu de sa chevelure aile de corbeau. Il me regarda avec dans ses yeux de tigre une myriade d'émotions qu'aucun vrai tigre n'aurait pu ressentir, parce que les animaux ne se compliquent pas la vie autant que les humains.

Domino toucha mon visage. Sa main était assez grande pour en

recouvrir tout un côté. J'appuyai ma joue contre sa paume comme si c'était un oreiller et me laissai aller dans la chaleur presque fiévreuse de sa peau.

— Ta main est si chaude, dis-je tout haut.

— Et ce n'est rien à côté de certaines autres parties de mon corps.

— Montre-moi.

CHAPITRE 74

Lorsque Domino fut nu, je pus voir ses nouveaux muscles rouler sous sa peau. Il commençait juste à prendre du volume, et je discernais l'ombre d'une tablette de chocolat sur son ventre, sous sa peau si douce et si chaude qui attirait les baisers. Il n'était qu'à quelques kilos de cette férocité sculpturale qui s'affiche en couverture de tant de magazines, mais il était très beau ainsi, et, pour sortir avec autant de danseurs et de gens qui font de la muscu, je sais qu'une vraie tablette de chocolat est due à un régime hyper strict, à un coup de bol génétique ou à une combinaison des deux.

Nous soulevons tous de la fonte histoire de rester en forme pour notre boulot, que celui-ci consiste à nous déshabiller sur scène, à exécuter des chorégraphies, à pourchasser des monstres ou à protéger le corps de quelqu'un d'autre, mais, pour avoir cette apparence de mannequin, il faut passer plus de temps à la salle de gym qu'avec les gens qu'on aime, et, de mon point de vue, ça n'en vaut pas le coup.

Domino dut m'aider à me déshabiller. Le pire, ce fut d'ôter l'écharpe qui maintenait mon bras blessé en place : je dus d'abord tendre celui-ci, puis le laisser pendre. Domino finit par me remettre l'écharpe une fois que je fus nue ; comme ça, au moins, je ne frémirais pas au moindre geste.

— Pourquoi ça fait si mal ? me plaignis-je.

— Un morceau de quelqu'un d'autre s'est planté si profondément dans ton bras qu'il a presque fallu t'opérer pour le retirer.

— Oh !

Après ça, je cessai de poser des questions idiotes, ou, du moins, j'essayai. Parfois, je parle trop au début des préliminaires. Mais je fis de mon mieux, et, si j'échouai, Domino se garda bien de relever. Il se contenta de faire courir ses mains si chaudes sur mon corps, et il avait raison : d'autres parties de lui l'étaient encore davantage.

J'essayai de le sucer dans une de mes deux positions préférées : lui allongé sur le lit et moi à genoux sur lui, mais l'angle que cela imposait à mon bras était trop douloureux. Quand je me redressai, Domino bandait un peu plus que lorsque j'avais commencé, mais pas autant que d'habitude. Je m'assis sur mes talons à côté de lui.

— Désolée, mon bras me gêne.

— J'adorerais que tu me suces plus tard quand tu te sentiras mieux, mais pour le moment je comprends que tu souffres. On va tâcher d'y remédier.

— Bonne idée. Comment ?

Je tenais mon bras de ma main valide. La douleur n'était plus

sourde du tout ; elle irradiait en vagues jusqu'à mon épaule et dans tout le côté droit de mon corps. Ce n'était pas aussi affreux que quand le docteur avait nettoyé et traité ma plaie, mais ça l'était assez pour que je me demande comment j'allais passer outre. J'aime bien avoir un peu mal pendant que je baise, mais, là, ce n'était pas la bonne sorte de douleur.

— Je sens l'écho de ta douleur, dit Domino.

— Désolée.

Il toucha mon bras valide.

— Ne t'excuse pas. Ça fait partie de mon boulot de moitié bête de sentir ce que tu sens et de t'aider à guérir.

— Je ne suis pas sûre d'arriver à coucher avec toi alors que j'ai si mal.

— Tu t'es ramollie depuis que tu partages nos facultés de guérison, dit-il en souriant et sur le ton de la plaisanterie.

— Ouais, je suis trop gâtée. J'avais oublié à quel point ça craignait d'être blessée pendant une enquête et de devoir continuer quand même.

— J'ai une idée.

— Je suis tout ouïe.

Domino me détailla de la tête aux pieds en s'attardant sur mes seins.

— Je n'aurais pas dit ça.

Et il me toucha à l'endroit où son regard s'était attardé. C'était une sensation agréable, mais qui ne parvint pas à surpasser la douleur.

Il finit par entasser des oreillers contre la tête de lit et par m'aider à caler mon bras blessé dessus, afin que je n'aie plus à le soutenir. Puis il se mit à me caresser les cuisses, le ventre et la poitrine. Il ne s'attaqua pas directement à la zone stratégique, n'essaya même pas de jouer avec, et je commençai à me détendre parmi les oreillers sous ses mains si chaudes.

Enfin, il se rapprocha de son but, m'aidant à écarter les jambes pour pouvoir s'allonger entre elles. Il agaça le bord de mes lèvres et finit par poser une main sur ma vulve, la recouvrant tout entière de sa paume fiévreuse qu'il pressa contre moi comme pour me tenir par l'entrejambe. C'était un geste très doux. Je commençai à mouiller et sentis ma tension se dissiper. Je voulais la suite.

Alors, Domino se mit à jouer avec moi, titillant ce point sensible que nos tendres préliminaires avaient fait gonfler. Aujourd'hui, je n'aurais pas pu encaisser de sexe brutal. Il caressa le pourtour de mon ouverture, puis passa par-dessus, frottant jusqu'à ce que mon souffle s'accélère et que mon corps en réclame davantage. Je m'attendais à ce que l'orgasme vienne, mais demeurais au bord du précipice sans y basculer. La douleur refusait de céder face au plaisir.

— C’est bon, haletai-je.

— Mais tu ne vas pas jouir, pas vrai ?

— La douleur s’interpose. (Je regardai Domino allongé entre mes jambes, une main posée sur ma cuisse). Je suis désolée.

— Ne t’excuse pas, Anita. On a tous été blessés.

— Mais vous pouvez vous transformer et guérir.

Il m’embrassa sur la cuisse, puis un peu plus haut.

— Je ne supporterais pas que tu me lèches et que je n’arrive pas à jouir. Ce serait trop frustrant pour moi.

Il releva la tête.

— Pour refuser un cunni, tu dois avoir encore plus mal que ce que tu me laisses sentir.

— Ce n’est pas la peine qu’on soit deux à souffrir autant.

Domino posa sa joue sur ma cuisse et leva vers moi ses yeux stupéfiants. Si je couchais plus souvent avec lui, j’aurais peut-être eu le temps de m’y habituer, mais nous ne sommes plus amants officiellement, et, chaque fois que je vois ses yeux, leur beauté étrange me surprend autant qu’elle me ravit. Si j’avais été une autre personne, elle m’aurait ravie et effrayée en même temps, parce que ses yeux hurlent que Domino est différent, qu’il n’est pas comme nous, pas comme moi, mais je suis ce que je suis et la différence ne me fait pas forcément peur. Donc, pour moi, Domino était aussi beau qu’une orchidée rare, ou un tableau aux couleurs vives et aux mouvements audacieux dont on peut apprécier l’énergie même si on ne sait pas ce que l’artiste a cherché à exprimer.

— Là, c’est mieux, dit-il.

Et il avait raison. Le regarder dans les yeux m’avait calmée, et mon bras ne me faisait plus aussi mal.

— J’ai perdu l’habitude d’endurer ce genre de blessures. Je suis vraiment devenue une chochotte niveau douleur.

Domino rit doucement.

— Tu ne seras jamais une chochotte à aucun niveau, Anita. Mais tu as oublié ce que ça faisait d’être blessée.

— Je ne m’attendais pas à ce que ça fasse si mal, et, du coup, c’est encore plus pénible.

— Et maintenant ?

— Ça va mieux, tant que je ne bouge pas trop.

— On va trouver un moyen de te donner du plaisir sans solliciter ton bras.

Il embrassa le haut de ma cuisse, puis frotta sa joue un peu plus bas.

— A quoi penses-tu exactement ? demandai-je.

Il m’adressa un sourire réjoui avant de descendre le long de ma cuisse en la piquetant de baisers.

— Je me suis entraîné depuis la dernière fois qu'on a couché ensemble.

— Vraiment ?

Il acquiesça en frottant de nouveau sa joue contre l'intérieur de ma cuisse.

— Montre-moi les progrès que tu as faits.

Il sourit.

— J'ai appris en partie en te regardant faire un cunni à Jade avec l'aide de la copine de Jason.

— J.J. est une très bonne prof, acquiesçai-je.

Et comme je pensais à la ballerine blonde je sentis mes joues s'échauffer. Domino partit d'un petit gloussement qui s'acheva en ronronnement grave. Je frissonnai, ce qui était agréable en soi mais qui fit bouger mes muscles à l'endroit où j'avais été recousue – ce qui l'était beaucoup moins.

— Je ne sais pas si je pourrais transmuter cette douleur en plaisir.

— Il faudra juste que tu restes immobile quand tu jouiras.

— Je ne suis pas sûre de pouvoir.

— Je me suis laissé dire que tu en étais tout à fait capable lorsqu'il le fallait.

Je fronçai les sourcils.

— Qui t'a raconté ça ?

— Mmmmh mmmh, dit Domino, les lèvres contre ma cuisse. Je ne suis pas du genre à cafter.

Il m'embrassa de nouveau, cette fois, juste au bord de la courbe de mon entrejambe. Puis il se déplaça légèrement vers l'intérieur pour son baiser suivant, et je sentis son souffle doux et chaud effleurer ma peau. Je luttai pour réprimer un autre frisson, ou, du moins, pour ne pas bouger mon bras, et j'y parvins plus ou moins.

Domino posa un baiser sur ma vulve et souffla de nouveau. Je poussai un très long soupir et fermai les yeux. Il choisit ce moment pour donner un coup de langue rapide et provocant entre mes jambes. Je levai la tête pour lui jeter un coup d'œil en gloussant un peu, mais son regard me fit passer toute envie de rire et me coupa le souffle. Déjà, mon bas-ventre se contractait. Tout homme possède une version de ce regard prédateur, mais cet homme-là avait des yeux dont la place était dans le visage rayé d'un véritable prédateur.

Son tigre m'observait, et la pensée qu'il collait sa bouche sur un endroit si intime de mon corps me fit frissonner pour plus d'une raison.

J'ai presque accepté le fait que j'aime qu'un peu de peur vienne se mélanger au sexe, qu'un peu de danger émanant de personnes en qui j'ai confiance actionne mon interrupteur. Tandis que Domino commençait à lécher les bords de mon ouverture, en prenant bien son

temps histoire de me chauffer pour la suite, je dus m'avouer que, si je frissonnais, ce n'était pas à cause de sa douceur, mais parce que je savais que même des dents humaines pouvaient faire des dégâts. Si on y réfléchit bien, le sexe oral est l'une des plus grandes preuves de confiance qu'on puisse accorder à un partenaire. C'est encore plus vrai si ce partenaire est un métamorphe qui a des griffes et des crocs à l'intérieur de lui.

Je me détendis sous les coups de langue de Domino, qui décrivait des cercles en se rapprochant du point critique sans jamais le toucher.

— Pitié, pitié ! finis-je par gémir.

Il se redressa suffisamment pour demander :

— Pitié quoi ?

Son regard disait qu'il savait exactement ce que je voulais, mais je jouai le jeu.

— C'est super bon, mais pitié ! Arrête la provocation et fais-moi jouir.

— Ça s'appelle des préliminaires, Anita.

Il me lécha des deux côtés en évitant délibérément l'endroit que je voulais qu'il touche.

— Domino, tu me rends folle. Fais-le, un point c'est tout.

— Tu veux dire, ça ?

Il donna un rapide coup de langue vers le haut de mon ouverture, en frôlant à peine mon point sensible. Je ris de plaisir et d'exaspération mêlés.

— Domino !

— Quand je te ferai jouir, je veux que tu cries mon nom.

Je faillis répliquer qu'en règle générale je ne crie le nom de personne parce que j'ai peur de me tromper. Ça m'est arrivé quelquefois, et, jusqu'ici, tout le monde l'a bien pris, mais ce n'est pas très flatteur que votre partenaire crie le nom de quelqu'un d'autre en jouissant. Pourtant, en scrutant ses yeux de flammes et de crépuscule au-dessus de mon entrejambe, je ne pus faire autrement que d'accepter.

Domino me fit venir avec sa langue, ses lèvres, sa bouche, léchant et suçant ce point si sensible, et, parce qu'il avait tant fait durer les préliminaires, mon orgasme fut plus fort. Il me consuma totalement, me submergeant une vague après l'autre, me laissant tremblante et hurlante. Mes mains tâtonnaient frénétiquement en quête de quelque chose dans quoi planter mes ongles, auquel m'accrocher tandis que les orgasmes se succédaient – ou peut-être était-ce toujours le même, pareil à un océan qui ne se retire que pour mieux revenir à l'assaut du rivage.

La tête renversée en arrière et les yeux clos, je hurlai son nom telle une prière fervente cascadant de mes lèvres :

— Domino, Domino, Domino !

Soudain, son visage apparut au-dessus de moi.

— Ton bras semble aller mieux.

Je clignai des yeux sous lui. A force de m'agiter, j'avais glissé au creux des oreillers, et l'écharpe pendait autour de mon cou parce que mon bras n'était plus dedans.

— Oui, hoquetai-je.

— Tant mieux, parce que je veux te baiser maintenant.

— Oh, oui, Seigneur, oui !

Domino sourit, et je notai vaguement qu'il était à quatre pattes au-dessus de moi, les mains posées de part et d'autre de ma poitrine, les genoux entre mes jambes. Il avait déjà enfilé un préservatif, qui formait comme une ombre claire sur son érection.

Il posa ses hanches sur moi mais garda le torse en appui sur ses bras tendus. Il tenta de s'introduire en moi, mais l'angle n'était pas tout à fait le bon. Si j'avais pu bouger, je l'aurais aidé, mais j'étais encore toute molle, flottant dans les vestiges de ma jouissance. Domino utilisa sa main pour glisser son membre en moi. J'étais très mouillé mais étroite, comme toujours après un cunni, et Domino avait un sexe assez épais, de sorte qu'il dut forcer pour s'introduire un délicieux centimètre après l'autre. Le temps qu'il arrive au fond et que nos corps soient aussi étroitement emboîtés que possible, je poussais de petits gémissements de plaisir.

— Regarde-moi, Anita, réclama Domino.

J'étais en train de regarder son sexe s'enfoncer en moi, mais je levai les yeux vers lui. Il me dévisageait intensément.

— Je veux que tu me regardes pendant qu'on fait l'amour. Je veux que tu me regardes dans les yeux tout le temps.

— Je ne sais pas si j'y arriverai.

— Je veux regarder tes yeux pendant qu'on fait l'amour. Je veux que tu regardes mes yeux et pas mon corps, insista-t-il.

Cette perspective me mettait étrangement mal à l'aise. J'aurais protesté si je n'avais pas si bien connu Jade et deviné la raison pour laquelle Domino exigeait cela de moi. Jade ne supportait pas le contact visuel pendant l'amour ; elle considérait ça comme une agression, même venant de moi, une autre femme. Je n'osais pas imaginer à quel point ça devait être pire avec un homme.

Pendant le sexe, Jade me donnait toujours l'impression de se cacher. Donc, je pouvais comprendre que Domino ait envie d'autre chose : quelqu'un qui le regarderait, qui apprécierait d'être avec lui, qui ne frémirait pas de peur et ne le punirait pas d'être un homme. Je pouvais comprendre l'attitude de Jade, mais le fait qu'elle refuse de travailler sur ses problèmes en thérapie a fini par tarir ma compassion envers elle.

Je ne demandai pas à Domino si c'était aussi son cas : je me contentai de lui donner ce qu'il voulait. Je le regardai tandis que son corps se mettait à aller et venir dans le mien. Il cessa de bouger juste le temps de jeter assez d'oreillers hors du lit pour se donner une surface ferme sur laquelle prendre appui avec ses bras. Je continuai à scruter ses yeux de flammes pendant qu'il trouvait son rythme. Il remuait un peu plus vite à présent, mais ne s'enfonçait pas aussi profondément qu'il aurait pu, se contentant de frotter ce premier point sensible près de l'ouverture.

Je sentis ma respiration se modifier, et cela dut se voir sur mon visage parce que Domino sourit en continuant à remuer les hanches en rythme, si bien que je dus agripper ses bras tendus. Je vis l'orange de ses iris se répandre jusqu'à ce que le rouge ne soit plus qu'une fine ligne autour de sa pupille tandis que son propre souffle s'accélérait. La pression commença à croître entre mes jambes, et je sus que j'allais venir. J'en informai Domino sans le quitter des yeux, lui laissant voir chaque nuance de plaisir sur mon visage, chaque contraction de mes sourcils, chaque sourire, chaque hoquet, et observant les mêmes choses chez lui. C'était presque trop intime, comme si on se mettait à nu d'une façon nouvelle.

D'une seconde à l'autre, d'un coup de hanches à l'autre, Domino me fit jouir sans un mot : j'étais trop écrasée par le plaisir pour pouvoir émettre le moindre son. Un spasme me parcourut, renversant ma tête en arrière et fermant mes yeux.

— Regarde-moi, Anita, regarde-moi ! gronda Domino d'une voix si basse qu'on n'aurait même plus dit la sienne.

Je rouvris les yeux. Il avait les lèvres entrouvertes et le regard presque frénétique. Il luttait contre son propre corps pour garder le rythme et me faire hurler de plaisir encore une fois. Je plantai mes ongles dans ses bras que je n'avais pas lâchés. Et, une seconde avant qu'il ne vienne, je vis dans ses prunelles quelque chose qui ressemblait à de la peur, comme s'il redoutait de se lâcher. Puis son corps frémit au-dessus de moi, perdant le rythme, et il cria en écarquillant les yeux. Il s'enfonça en moi aussi loin que possible, ce qui me fit hurler de nouveau. Je sentis son sexe frissonner en moi, le sentis éjaculer en moi, tout son corps palpitant sous l'effet de l'orgasme, et je criai de plus belle en lui lacérant les bras de mes ongles.

Finalement, Domino ferma les yeux et laissa sa tête pendre en avant, sa poitrine se soulevant et s'abaissant comme s'il avait couru. Un mince filet de sueur luisait au milieu de sa poitrine. Je voulais toucher ses boucles, mais je n'arrivais pas à faire fonctionner mes bras. Je ne pouvais plus bouger du tout, juste flotter dans ma propre béatitude.

— Merci, lâcha Domino d'une voix essoufflée.

Je dus m’y reprendre à deux fois pour articuler :

— Oh, Domino !

Il leva la tête juste assez pour me regarder. Je lui souris et haletai :

— Domino, tout le plaisir était pour moi. Seigneur ! Tout le plaisir était pour moi.

Alors, il sourit aussi et entreprit de se retirer, une main tenant le préservatif pour s’assurer que celui-ci ne glisserait pas. Il s’écroula à moitié sur moi.

— Il faut que je me nettoie.

Je tapotai sa poitrine maladroitement parce que l’angle n’était pas bon.

— Vas-y. Moi, je ne peux pas bouger pour le moment.

Il se mit debout près du lit et se dirigea vers la salle de bains en titubant tellement qu’il heurta le mur. Cela me fit rire, et Domino rit avec moi. Un orgasme si fabuleux qu’il se cognait dans les murs.

CHAPITRE 75

J’étais toujours allongée sur le lit, laissant dériver mon esprit et mon corps tout juste guéri, lorsqu’on frappa avec force à la porte. C’était le genre de coups très autoritaires que donne la police. Un flot d’adrénaline balaya le nuage de bien-être sur lequel je flottais. Je m’assis et appelai :

— Domino ?

On frappa à la porte de communication de la chambre voisine.

— J’ouvre, prévint Ethan avant de joindre le geste à la parole.

Il avait un flingue dans la main, et ça ne me dérangeait pas du tout. Je rampai en travers du lit pour attraper celui que j’avais posé sur la table de chevet. Lorsque je l’eus récupéré et que je me fus couvert la poitrine avec le drap de ma main libre, je me sentis déjà un peu mieux. J’ai toujours besoin de vêtements et d’une arme à feu pour me sentir en sécurité.

Domino sortit de la salle de bains, toujours nu mais un flingue à la main, ce qui signifiait qu’il en avait planqué un quelque part sans que je m’en aperçoive. J’étais à la fois impressionnée et déçue par moi-même.

— J’ai entendu, lâcha-t-il.

— Qui est-ce ? demanda Ethan depuis le seuil de la chambre voisine.

Domino secoua la tête et se dirigea vers la porte qui donnait sur le couloir. La plupart des gens auraient regardé par l’œilleton, mais pas lui. Il se plaça sur le côté et à trente centimètres environ de la porte tandis que de nouveaux coups se faisaient entendre et qu’une voix d’homme lançait : « Sécurité de l’hôtel ! » sur le ton sec d’un flic. J’aurais parié que le vigile avait bossé dans la police, voire qu’il y bossait toujours et qu’il arrondissait ses fins de mois dans le privé.

— Désolé. Qu’est-ce que vous avez dit ? demanda Domino, même si je savais qu’il avait très bien entendu.

— Sécurité de l’hôtel. Tout va bien là-dedans, monsieur ?

— Oui.

— Vous pourriez ouvrir la porte et nous laisser vérifier que tout le monde dans cette chambre est indemne ?

— Désolé, mais je ne préfère pas.

— Monsieur, si vous n’ouvrez pas cette porte, nous serons forcés d’utiliser notre passe pour entrer sans votre permission.

— Le verrou est tiré. Vous n’entrerez pas.

— Nous ne faisons que répondre à une plainte pour tapage, monsieur, expliqua une seconde voix un peu moins autoritaire.

Domino se tourna vers moi avec le large sourire qu'ont tous les hommes quand ils sont fiers du vacarme que vous avez fait ensemble.

— Je suis désolé. Nous allons faire moins de bruit.

— Les gens disent avoir entendu une femme hurler. Je suis vraiment désolé, monsieur, mais nous devons vérifier qu'elle va bien.

Je serrai le drap contre ma poitrine comme si j'avais besoin de me couvrir davantage juste pour parler à travers une porte.

— Je suis désolée pour le boucan, mais je vais bien.

— Navré, mademoiselle. Nous aimerions pouvoir vous croire sur parole, mais nous avons besoin de vous voir en face à face, s'excusa la seconde voix, qui paraissait plus jeune que la première.

— Y a-t-il une loi contre le sexe bruyant en Irlande ? interrogea Domino.

— Non, monsieur, mais il y a une loi contre les violences domestiques. Si vous n'ouvrez pas cette porte et ne nous laissez pas voir la dame par nous-mêmes, nous serons forcés d'appeler les Gardai pour signaler une agression potentielle.

— Je ne pensais pas qu'on avait fait tant de bruit, dis-je tout bas.

— Vous avez gueulé vraiment fort, grimaça Ethan.

— Si tu n'avais pas su ce qu'on était en train de faire, tu aurais cru que j'appelais à l'aide ?

— Peut-être.

— Juste une minute, messieurs. Nous devons enfiler quelque chose avant de vous ouvrir, dit Domino en reculant.

J'aurais voulu penser qu'il était parano, mais les coups m'avaient effrayée, moi aussi. Notre paranoïa était sans doute une déformation professionnelle.

— Merci, monsieur, mademoiselle, répondit le plus jeune des deux vigiles, qui semblait mal à l'aise même à travers la porte.

Ce n'était pas juste de vêtements dont nous avions besoin. Nos flingues et nos couteaux étaient entassés des deux côtés du lit. Nous n'avions pas d'autorité officielle en Irlande, donc, sans un membre de la Garda qui nous connaissait, ou Nolan et ses gens avec nous, si nous ouvrions la porte et que les vigiles voyaient cet arsenal, ils appelleraient les flics. On pouvait pousser tout ça sous le lit, mais pas trop loin parce que, sinon, on ne pourrait plus l'atteindre en cas de besoin. Et puis je n'avais pas envie de perdre du temps à chercher une arme dont j'avais oublié qu'elle était planquée sous le lit. Ça ne m'était encore jamais arrivé, mais je n'avais pas envie de commencer.

— Monsieur, mademoiselle ? appela la voix de flic dans le couloir.

— On range juste un peu, répondis-je en essayant de prendre le ton d'une femme qui avait loué une chambre d'hôtel avec son amant et qui essayait de planquer des accessoires de BDSM ou des sextoys

plutôt que des armes.

Ethan rengaina son flingue pour pouvoir nous aider à tout fourrer dans la penderie. Domino enfila un slip et un jean. Il ramassa son holster, mais Ethan secoua la tête.

— On n'a pas de statut officiel ici, chuchotai-je. Sans Nolan et son équipe, on n'est que des étrangers armés. Je ne sais pas ce qui nous a pris de filer sans Nolan ou quelqu'un de qualifié pour se porter garant de nous.

— On ne pouvait pas faire monter Donnie ou Griffin dans la chambre avec nous, fit valoir Domino.

— On aurait quand même dû demander une carte ou un truc à Nolan.

— Tu avais mal, et on voulait baiser.

— Edward n'y a pas pensé non plus.

— Pour lui, je n'ai pas d'excuse.

Je n'en avais pas non plus, ce qui signifiait que je lui en toucherais deux mots plus tard, mais…

D'autres coups décidés à la porte.

— Nous avons été patients, mais maintenant, ou bien vous ouvrez cette porte tout de suite, ou bien nous partons du principe que la dame est blessée et nous appelons la police.

Domino enfila un tee-shirt par-dessus son jean et glissa un flingue à sa ceinture, dans son dos. Ce n'était pas l'endroit idéal pour transporter une arme de poing, même si on voit souvent ça dans les films, mais pour quelques minutes et histoire de ne pas effrayer les vigiles de l'hôtel ça irait.

Je commençai à enfiler un peignoir mais me ravisai et optai plutôt pour un jean et un des maxi tee-shirts que j'avais emportés pour me servir de pyjama. J'aurais pu planquer mon AR-15 dessous sans que ça se voie, mais je me contentai de mon EMP dans son holster habituel. Vive les ceintures adaptées ! Je dus le mettre un peu plus sur le devant que d'habitude, mais je voulais le planquer davantage que je ne voulais pouvoir dégainer rapidement. Nous devions juste montrer aux vigiles que j'étais en un seul morceau, puis nous pourrions appeler Edward ou n'importe lequel de nos gens qui se trouvaient toujours au poste pour qu'on vienne nous chercher. Le fait que Domino et moi ayons tous les deux pris le temps de nous armer avant d'ouvrir la porte confirmait que nous étions bien paranoïaques. Un nouveau coup ébranla la porte.

— Dernier avertissement, monsieur. Ouvrez la porte, ou nous appelons les Gardai.

— On arrive, dis-je.

Ethan repassa dans la chambre voisine et referma la porte de communication. Domino et moi jetâmes un coup d'œil à la ronde pour

vérifier qu'il ne restait rien de compromettant en vue, puis il ouvrit la porte en restant sur le côté et en me faisant signe de me tenir loin de lui. J'ai cessé de discuter avec mes gardes du corps quand ils font leur boulot.

— Désolé, mais c'était vraiment le bordel, dit-il d'une voix merveilleusement ordinaire.

CHAPITRE 76

Les deux hommes sur le seuil portaient chacun un costume sombre et une chemise blanche, et ils étaient plus petits que Domino. Celui de devant était plus vieux et plus lourd. Entre sa bedaine et ses cheveux gris coupés en brosse, il ne devrait sans doute pas tarder à se préoccuper de l'état de son cœur. Le tissu tendu de sa chemise révélait les bords du maillot de corps qu'il portait en dessous.

Aux États-Unis, j'aurais pris l'autre pour un lycéen avec ses courts cheveux blonds très clairs et aussi fins que ceux d'un bébé, et les taches de rousseur sur ses joues qui lui donnaient l'air d'un figurant dans une sitcom des années 1950, mais sa veste noire lui allait bien et sa carrure était plus adulte que son visage. Je devais faire plus ou moins le même âge que lui avec mon jean et mon maxi tee-shirt, aussi ne pouvais-je pas lui jeter la pierre, et Dieu seul savait à quoi ressemblaient mes cheveux après notre partie de jambes en l'air. Ouais, pas de jet de pierre pour moi aujourd'hui.

— Il y a un problème ? lança une voix dans le couloir.

— Rentrez dans votre chambre, madame. C'est juste une plainte pour tapage.

— Mademoiselle, pourrait-on entrer pour ne pas déranger davantage les autres clients ? s'enquit le plus âgé des deux vigiles.

Ça ne me dérangeait pas, mais j'ai passé un accord avec mes gardes du corps : je les laisse faire leur boulot. Alors, je demandai :

— Domino ?

— Bien sûr, dit-il en reculant pour laisser entrer les vigiles.

Soudain, la chambre parut beaucoup plus petite.

— Mademoiselle, vous voulez bien vous avancer pour qu'on puisse mieux vous voir ? réclama le plus âgé.

Ce n'était pas déraisonnable de sa part, car les lumières étaient basses dans la pièce. Je contournai Domino en luttant contre l'envie d'arranger mes cheveux. Si ça m'avait préoccupée à ce point, j'aurais dû me regarder dans une glace avant qu'on n'ouvre la porte.

L'homme haussa un sourcil toujours noir comme ses cheveux avaient dû l'être un jour. Le plus jeune écarquilla ses yeux sombres. Apparemment, je n'étais pas ce à quoi ils s'attendaient.

— Vous vous disputiez ? demanda le plus âgé.

— Non, répondit Domino, on...

— Ce n'est pas à vous que j'ai posé la question, mais à elle, coupa le vigile, et, malgré son accent irlandais, je reconnus une voix brusque et pragmatique de flic.

Sans discuter, Domino recula un peu pour me laisser le devant de

la scène.

— Non, on ne se disputait pas, confirmai-je.

— Des clients ont rapporté qu'une femme hurlait, mademoiselle. Si vous ne vous disputiez pas, qu'étiez-vous en train de faire ?

J'aurais pu jouer les effarouchées, mais je ne suis pas douée pour ça, donc j'optai pour la vérité.

— On baisait.

Pour la première fois, le vigile parut surpris plutôt que méfiant. Son jeune collègue baissa les yeux comme s'il était soudain incapable de nous regarder en face. Ils ne s'attendaient sans doute pas à ce que je sois aussi directe.

— C'est votre réponse ? demanda le plus âgé.

— C'est la vérité.

Domino tendit les bras pour qu'ils puissent voir les égratignures sanglantes que je lui avais infligées.

— On s'est un peu laissé emporter, mais ce n'est pas ma petite amie qui a été blessée.

Je rougis sans faire exprès, mais ça corroborait notre histoire.

— Désolée, Dom, sincèrement.

— Je ne me plains pas, Anita, j'explique juste à ces messieurs de la sécurité.

Nous échangeâmes un de ces sourires de couple qui n'était pas réel dans notre cas. Je me rendis compte que j'étais devenue meilleure actrice au fil des ans ; je ne pourrais sans doute jamais bosser sous couverture, mais je m'améliorais.

Le plus âgé des deux hommes nous dévisagea tour à tour comme s'il sentait que quelque chose clochait, mais sans pouvoir mettre le doigt dessus. S'il avait été flic et en service, il aurait trouvé un moyen d'approfondir son investigation, mais, là, il n'était que vigile et il avait fait son boulot. On devait juste continuer à sourire jusqu'à ce qu'il s'en aille.

Le plus jeune était si embarrassé qu'il n'arrivait toujours pas à nous regarder en face. Avec tout ce que les gens font dans les chambres d'hôtel, je n'étais pas certaine qu'il soit taillé pour ce métier. Puis il releva la tête, et, dans ses yeux, je vis quelque chose qui ne collait pas avec sa gêne et qui le faisait paraître plus vieux.

— Bon. Merci de nous avoir laissés entrer, dit le plus vieux, et évitez de faire autant de bruit à l'avenir.

Il fit mine de pivoter vers la porte et détendit son bras dans le même mouvement. Je réussis à éviter son poing, mais, déjà, il tentait de me frapper avec l'autre. Son jeune acolyte se précipita vers Domino, et soudain nous fûmes tous les deux trop occupés à esquiver les coups pour sortir les seuls flingues que nous avions sous la main.

Les deux hommes bougeaient si vite qu'ils étaient presque flous.

Je repensai à Magda dans le couloir avec Mort, et je me souvins de ce que ce dernier avait dit : « *N'essaie pas de la voir, sens-la* ». J'étais plus rapide qu'une humaine ordinaire, plus rapide que Mort, même, mais pas autant que les gros poings qui fusaient vers moi. Je réussissais à les éviter ou parfois à les bloquer, mais l'un d'eux finirait par faire mouche.

Je n'avais pas le temps de regarder Domino ou de me demander ce que fichait Ethan, parce que je devais rester entièrement concentrée sur mon adversaire. J'entendais du bruit, et je savais que Domino se battait de son côté, mais c'était tout. Puis une douleur aiguë me transperça la poitrine. Je ne pouvais plus respirer, je ne pouvais plus lever les bras, je ne pouvais plus... Un poing s'abattit sur le côté de mon visage.

Quand je repris mes esprits, j'étais allongée par terre, le plus costaud des deux hommes assis à califourchon sur moi. J'étais à deux doigts de m'évanouir, et je n'arrivais pas à reprendre mon souffle. Pourquoi avais-je aussi mal à la poitrine ? Le coup que j'avais reçu m'avait étourdie, et certaines choses me paraissaient lointaines, mais la douleur dans ma poitrine et ma difficulté à respirer n'étaient pas dues à ce combat.

Je ne vis pas la porte communicante s'ouvrir, mais je le vis lever les yeux, vis ses yeux s'agrandir et sa main bouger. J'aperçus un éclair argenté et songeai : *Couteau*. Il me sembla que mon épaule droite avait été touchée comme par une batte de base-ball, et mon bras s'engourdit, mais j'étais déjà à moitié sonnée par le coup reçu à la tête. Que m'arrivait-il ? Le plus jeune des deux hommes passa près de moi, se dirigeant vers la porte de communication. Je voulais chercher Domino et Ethan du regard, mais je ne pouvais pas bouger suffisamment. Ça passerait. Je savais que ça passerait, mais est-ce que ça passerait assez vite ?

— Ne tue pas celui-là, ordonna mon agresseur. Elle a du mal à respirer.

Il n'avait plus du tout l'accent irlandais à présent, plutôt ukrainien ou russe, un truc du genre.

J'entendis des bruits de combat et un autre son humide qui ne me plut pas du tout. Quelqu'un était salement blessé. Pourquoi mon agresseur avait-il dit : « Ne tue pas celui-là » ? Et pourquoi le jeune avait-il pu tourner le dos à Domino ?

Je n'arrivais toujours pas à reprendre mon souffle. J'avais l'impression que le type était assis sur ma poitrine plutôt que sur mes hanches. Des bruits inquiétants provenaient de l'autre côté de la pièce, là où se trouvait Domino la dernière fois que je l'avais vu. Il me semblait que je pouvais bouger à présent, mais, si je tournais la tête pour regarder Domino ou Ethan, mon agresseur saurait que j'étais

mobile. Je voulais profiter de cette chance unique pour essayer de nous sauver, pas juste pour jeter un coup d'œil alentour. Eh merde !

Les bruits de bulles humides dans l'autre moitié de la pièce devenaient plus frénétiques. Je savais plus ou moins ce qu'ils signifiaient, mais je ne voulais pas y penser, pas encore. Je commençais à suffoquer – impossible de respirer, impossible…

— Enlève ce truc avant de la tuer aussi, aboya le plus âgé des deux hommes.

Maintenant, il fallait que je regarde, même si je savais déjà. Il était un de mes animaux à appeler, une de mes moitiés bêtes. Il me donnait un peu de ses facultés de guérison, de sa rapidité, de sa force, de son endurance, et, en échange, je lui donnais plus de pouvoir, mais il y avait des inconvénients. J'avais l'impression qu'on m'enfonçait la cage thoracique. Je luttais pour respirer, et ça faisait un putain de mal atroce. Il fallait que je voie.

Je tournai la tête en hoquetant. Domino était cloué à la porte de la penderie par ce qui ressemblait à une épée dont la garde dépassait de sa poitrine. Du sang coulait de sa bouche en formant de petites bulles ; il toussait et s'étouffait avec. Je n'éprouvais qu'une ombre de sa douleur et de ses efforts paniques pour respirer alors que, les poumons crevés, il se noyait dans son propre sang mais que son corps tentait de continuer à fonctionner, parce que c'est ce que font les corps : ils essaient désespérément de continuer à fonctionner, même quand ils sont bien trop abîmés pour ça.

Je regardai Domino se battre pour respirer et je sus que, même si je souffrais, ce n'était rien à côté de ce qu'il devait endurer. Il tourna vers moi ses yeux couleur de flammes, dans lesquels je ne lus que la conscience de son échec. Il se noyait dans son propre sang, et tout ce à quoi il pensait c'est qu'il avait échoué à me protéger. Je ne voulais pas que ce soit sa dernière pensée. Je tentai de lui dire avec mes yeux qu'il n'avait rien à se reprocher. Je ne pouvais pas parler et je ne voulais pas tenter de communiquer mentalement avec lui ; je craignais que ça ne fasse qu'aggraver les choses.

Planté devant lui, le blond empoigna l'épée d'une main et posa l'autre sur la poitrine de Domino. Il tira avec la première tout en poussant sur la seconde, et cette pression supplémentaire nous fit suffoquer tous les deux, Domino et moi. Nos corps se mirent à trembler et à convulser. L'homme assis sur moi tenta de m'immobiliser et de m'empêcher de me faire mal.

— Enlève ça tout de suite !

— Je crois qu'elle est coincée sur un os, grogna son compagnon.

— Si la fille meurt…

D'un geste brusque, le blond arracha l'épée de la poitrine de Domino. Du sang jaillit de la plaie tandis que le tigre-garou s'affaissait

sur le sol. Le choc m'arqua le dos et me fit tenter de respirer alors que je ne pouvais pas – et soudain je pus. Ma poitrine me faisait toujours mal, mais la douleur n'était plus aussi aiguë. Respirer était possible bien que douloureux, et ça le devenait un peu moins chaque fois. J'essayais prudemment d'inspirer un peu plus fort, et ne trouvai pas ça horrible. Encore un peu plus fort, et je sentis que ça s'améliorait. D'autres choses s'arrangeaient aussi.

Je pensai à Nathaniel et sus qu'il se tenait près de Damian et de Dem. Je les percevais à présent, et ils me percevaient aussi. Ils savaient au moins en partie ce qui était en train de m'arriver. J'avais peur d'ouvrir davantage notre connexion parce que je ne voulais pas que le métamorphe qui me touchait se rende compte de ce que je faisais.

— C'est ça, respirez calmement, m'encouragea-t-il. Ça va aller.

Je n'avais aucune envie qu'il me réconforte. Je ne voulais pas qu'il soit gentil sachant que c'était calculé. Il ne voulait pas que je meure, donc il ferait le nécessaire pour me garder en vie, mais c'était la seule raison pour laquelle je n'étais pas en train de me vider de mon sang par terre comme Domino.

Je tournai la tête vers le tigre-garou. Il ne bougeait plus du tout à présent. Il gisait sur le flanc, mais il était tombé dans une position bizarre, sans pouvoir amortir sa chute. Son cou était en extension, ce qui devait rendre sa respiration encore plus difficile – ou peut-être plus facile. Je ne savais plus. Mais je voyais son visage et ses yeux écarquillés ; j'entendais cet horrible bruit mouillé qui émanait de sa poitrine ou de sa gorge. Il avait le menton et la bouche couverts de sang. Je sentais encore ses lèvres sur les miennes. Il se mit à trembler. Un nouveau jet de sang se déversa de sa bouche, et l'horrible bruit mouillé s'interrompit. Je vis ses yeux rouler dans ses orbites, le regardai mourir à quelques centimètres de moi.

Je hurlai. Je hurlai à l'aide. Je hurlai parce que je ne pouvais rien faire d'autre. L'homme à califourchon sur moi me donna une gifle comme on tape un chat qui mâchouille quelque chose – pas pour lui faire mal, juste pour qu'il arrête. Du coup, je reportai mon attention sur lui.

— Silence, dit-il en sortant une seringue de la poche de sa veste et en ôtant le capuchon en plastique de l'aiguille.

— Elle a déjà tellement gueulé que les gens croiront qu'elle a recommencé à s'envoyer en l'air, lança le blond.

Je continuai à observer l'homme à la seringue. Je ne voulais pas qu'il m'administre ce qu'il avait là-dedans. Je n'avais même pas besoin de savoir ce que c'était pour en être persuadée.

Je dus me trahir avant d'agir, car, lorsque je tentai de le frapper, il me bloqua de son bras libre et s'installa plus lourdement sur moi. Il

devait peser cent kilos, peut-être cent vingt. J'étais coincée sous lui, à moins de réussir à le désarçonner. Mais, tout ce que je pouvais faire, c'était me débattre suffisamment pour l'empêcher d'utiliser sa seringue. J'avais prévenu Nathaniel et les autres, qui alerteraient Edward, Nolan et la police. Ils savaient dans quelle chambre nous nous trouvions ; si je parvenais à retarder suffisamment les deux hommes, les secours arriveraient peut-être.

J'ignorais toujours ce qu'ils avaient fait à Ethan, hormis le fait qu'il n'était probablement pas mort. Je voulais regarder derrière moi pour voir, mais l'homme assis sur moi se pencha en avant avec sa seringue. Je levai les bras comme pour boxer, sauf que c'était sans doute mes bras qu'il visait et que je ne savais pas trop quelle partie de moi protéger.

— Je vous promets que ça vous fera juste dormir, rien de plus.

— Parole d'honneur ? demandai-je.

Il parut un peu surpris, puis répondit :

— Oui.

— Pour que j'accepte votre parole d'honneur, il faudrait que vous soyez originaire d'un siècle où l'honneur comptait vraiment. Ce n'est pas le cas de celui-ci.

— Mais c'est le cas de celui où je suis né, mademoiselle Blake. Je vous donne ma parole d'honneur que je vais seulement vous endormir.

— Je vous crois.

— Alors, baissez vos bras et laissez-moi vous faire cette piqûre.

— Non, je ne veux pas être inconsciente.

— On peut vous frapper jusqu'à ce que vous vous évanouissiez, intervint le blond.

— Vous ne voulez pas que je meure, or frapper quelqu'un à la tête jusqu'à ce qu'il perde connaissance est un excellent moyen de le tuer accidentellement.

— Oh ! Mais moi, j'ai envie de vous tuer. J'en ai vraiment très envie, susurra-t-il en s'approchant de moi et en venant se placer juste derrière son compagnon.

— Mais vous n'allez pas le faire, du moins, pas ici et maintenant.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que quelqu'un d'autre me veut vivante, et ce quelqu'un d'autre a suffisamment d'autorité sur vous pour que votre ami ait peur que je meure ici et maintenant.

— Tu en as trop dit, reprocha le blond à mon agresseur.

— Et toi tu n'aurais pas dû utiliser cette arme sur une de ses moitiés bêtes. Ça aurait pu la tuer.

— Il était meilleur que je ne le pensais, et l'autre arrivait à la rescousse.

— Donc, tu admets que tu ne pouvais pas le vaincre sans recourir

à une arme magique, lança le plus âgé des deux sur un ton méprisant.

Je croyais qu'ils étaient partenaires, mais je commençais à penser qu'ils ne s'appréciaient guère. Ça ne voulait pas dire qu'ils ne travaillaient pas ensemble ; juste qu'ils ne présentaient pas un front unifié. La division dans les rangs ennemis, c'est une excellente occasion de trouver des gens à retourner. Un traître n'est une mauvaise chose que si c'est vous qu'il trahit. S'il vous aide à vaincre l'autre camp, c'est une très bonne chose.

Le blond gronda en découvrant les dents, un son qui parut un peu trop grave pour monter de sa poitrine étroite. Il avait l'air athlétique, mais à la façon de quelqu'un qui n'a pas encore fini sa croissance et qui ne la terminera jamais. Il brandit l'arme qu'il avait retirée de la poitrine de Domino, et elle ne me parut pas spécialement magique. C'était une épée courte, mais avec une lame de forme presque pyramidale qui semblait lourde et bizarrement formée. Je tentai de la considérer froidement pour voir son pouvoir plutôt que le sang de Domino et, avec un peu de chance, pour ne pas me remettre à crier.

L'homme assis sur moi bougea, et je balayai la main qui tenait la seringue.

— Viens m'aider à la tenir.

Il y eut un bruit derrière moi. Le blond leva la tête.

— Si tu ne veux pas que je tue l'autre aussi, il faut qu'on se casse avant qu'il revienne à lui.

— Alors, aide-moi à la tenir.

Je voulais regarder Ethan, mais il n'était qu'assommé. Les deux hommes l'avaient dit, et ils n'avaient aucune raison de mentir après ce qu'ils venaient de faire à Domino. Donc je maintins mon attention sur le danger présent ; le reste devrait attendre. Je priai pour Ethan, pour moi et pour Domino, même si je sais reconnaître un mort quand je le vois. Les morts n'ont pas besoin de prières ; ça, c'est pour les vivants.

— Cette fois, tu ne gagneras pas, Anita Blake, lança le blond en me toisant.

Son visage était toujours lisse, et il semblait toujours avoir dans les dix-sept ans, mais ses yeux… On aurait dit deux cavernes obscures.

J'entendis un autre petit bruit derrière moi, pareil à celui d'un couteau tranchant de la chair, mais c'était impossible. Nos agresseurs se tenaient devant moi et Ethan était seul. Calme, je devais rester calme ; je devais réfléchir.

— Vous connaissez mon nom, mais j'ignore le vôtre.

— Je suis Rodrigo, et lui, c'est Hamish, dit le blond en souriant.

— Ne lui dis pas comment on s'appelle.

— Pourquoi ? Elle ne le répétera à personne.

Cela m'apprit qu'ils comptaient me tuer, pas ici et maintenant, mais que je ne m'en sortirais pas vivante et en état de révéler quoi que

ce soit. Alors, pourquoi ne pas me tuer ici ? Réussirais-je à atteindre mon flingue avant qu'ils ne m'assomment ? Le plus lourd des deux pesa davantage sur mon ventre.

— Oubliez votre flingue, vous n'aurez pas le temps de dégainer.

Il avait raison. Je détestais ça, mais il avait raison.

— Que voulez-vous ?

— Tu ne vas pas demander pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi nous faisons ça ? Pourquoi nous les avons tués ? Pourquoi nous t'avons épargnée ?

— Non, je ne vais rien vous demander de tout ça.

— Pourquoi ? insista Rodrigo en souriant.

— Parce que ça ne m'aiderait pas.

Il me dévisagea de ses yeux pareils à des cavernes sombres. Je ne connais qu'une seule autre personne qui a des yeux semblables ; c'est un tueur en série et l'un des individus les plus effrayants que j'ai jamais rencontrés. Du coup, je devinais à qui j'avais affaire, mais j'aurais parié qu'il se cachait derrière son apparence juvénile pour massacrer des gens joyeusement.

— Tu es très pragmatique.

— Vous n'avez pas idée à quel point, Rodrigo.

Il éclata d'un rire ravi, rejetant la tête en arrière.

— Est-ce une menace voilée ? Tu crois vraiment être un jour en position de me faire du mal ? Je n'avais pas entendu un tel optimisme depuis des siècles.

— Ne la provoque pas, dit Hamish.

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Je n'aime pas la façon dont elle te regarde.

Rodrigo s'agenouilla près de nous. Son genou toucha mon bras, et je m'écartai. Il tenta de m'immobiliser le bras, mais je continuai à me dérober. Il fronça les sourcils comme si j'étais une enfant désobéissante.

— Allons, Anita, tu sais que tu ne peux pas nous échapper. Nous allons t'immobiliser, et Hamish va te faire cette piqûre.

— Je sais.

— Dans ce cas, ce n'est pas très pragmatique de ta part de te débattre pour retarder l'inévitable, n'est-ce pas ?

— Je suppose que non.

— Mais tu vas te débattre quand même, pas vrai ?

Je restai allongée là, les yeux levés vers eux. Hamish pesait lourdement sur mes hanches et mon ventre. C'est bizarre : quand je baise et que c'est bon, un homme ne me paraît jamais si lourd, mais en d'autres circonstances je me rends compte à quel point je suis plus petite et plus menue que la plupart des hommes. Je n'irais nulle part

tant qu'Hamish serait assis sur moi, mais je n'avais pas besoin de le déplacer : juste de l'empêcher de m'injecter le contenu de sa seringue. Si je gagnais assez de temps, j'espérais encore que la cavalerie arriverait à la rescousse.

— Oui, je vais me débattre quand même.

— Nous ne sommes pas censés te tuer, mais nous pouvons te faire mal. Si tu nous obliges à t'immobiliser, nous en profiterons, déclara Rodrigo.

— Quelque part, ça ne me surprend pas.

— Il y prendra beaucoup de plaisir, dit Hamish.

— Je vous crois.

— Ne vous mettez pas à sa merci, Anita Blake.

— Je ne suis pas à sa merci. Vous êtes là, Hamish.

— Ne comptez pas sur moi pour vous protéger contre Rodrigo, ce serait une grave erreur.

Il était sincère, mais ça ne lui plaisait pas. De nouveau, je humai de la division dans les rangs.

— C'est noté.

— J'aime faire du mal aux gens, affirma Rodrigo.

— Vous aimez tuer des gens.

— Aussi, mais, ce que je préfère, c'est qu'ils meurent lentement. Sinon, j'aurai planté mon épée dans le cœur de votre amant plutôt que dans ses poumons.

Je ne parvins pas à conserver une expression neutre, et son sourire s'élargit.

— Oh ! Ça ne t'a pas plu du tout. Allons-y, Hamish. Je sais quels mots doux j'ai envie de lui chuchoter.

— Alors, attrape-lui les bras et cesse de nous casser les oreilles à tous les deux.

— Oh ! Le jour où je te casserai quelque chose, ce ne sera pas les oreilles, mon vieil ami.

J'avais rarement entendu autant d'hostilité dans les trois derniers mots.

— Il vient juste de vous menacer.

— Ça lui arrive, acquiesça laconiquement Hamish.

— Roddy, je ne crois pas qu'il ait peur de vous. Vous avez peur de lui, Hamish ?

— Je n'ai peur de personne.

— Pas même de Roddy, ou particulièrement pas de lui ?

— Pourquoi on la laisse parler comme ça ? grommela Hamish.

Rodrigo fronça les sourcils. Il ressemblait à un gamin contrarié qui allait taper du pied et se plaindre à sa maman.

— Aucune idée.

— Tiens-la, dit Hamish.

Cette fois, il était sérieux, mais moi aussi. J'utilisai mes pieds, mes hanches et tout ce que je pouvais remuer de la moitié inférieure de mon corps pour tenter de le désarçonner. Je ne m'attendais pas à réussir, mais ça l'empêcherait de me planter sa seringue dans le bras, ce qui était mon objectif. Ne pas les laisser m'endormir, et rester là jusqu'à l'arrivée des secours.

— Tiens-la ! aboya Hamish.

Rodrigo parvint à immobiliser un de mes poignets, mais je le frappai sous le menton avec le talon de ma main, et il chancela. Il tenta de riposter, et je réussis à parer le coup de mon bras libre, ce qui l'énerva encore plus.

— Cesse de gigoter !

— Gigoter, c'est un des trucs que je fais le mieux.

— Tu l'auras de toute façon, cette foutue piqûre. Cesse de te débattre.

— Allez vous faire foutre !

— Je préférerais te baiser, toi. Histoire de te faire crier, et pas de plaisir.

— Je doute que vous soyez assez bien monté pour ça.

Rodrigo gronda, et l'énergie de sa bête souffla sur ma peau. Je la humai comme une eau de Cologne familière, mais il la ravala trop vite pour que je puisse l'identifier. Un tel niveau de contrôle est rare chez les métamorphes, mais, d'un autre côté, ce type était un Arlequin. Un de ceux qui s'étaient enfuis à l'autre bout du monde et que les Arlequin désormais à notre service n'avaient pas réussi à retrouver, ou avaient renoncé à chercher. Nous leur avions dit de laisser tomber et de rester à la maison avec nous. Si je survivais à cette histoire, ça allait changer.

Rodrigo me cloua un poignet sous son genou, en s'assurant d'appuyer assez fort pour que ce soit douloureux, mais j'avais déjà eu plus mal que ça très récemment, et je savais qu'une fois qu'ils m'auraient sortie inconsciente de cette pièce ils me feraient bien pire. Il réussit à m'attraper l'autre bras, et je sus que c'était fini pour moi, mais je continuai à ruer et à me débattre autant que possible.

Hamish posa une main sur ma poitrine et appuya, m'empêchant de bouger le haut du corps – et de respirer, s'il continuait assez longtemps. Il enfonça l'aiguille dans mon bras sans que je puisse me défendre. Je hurlai, et Rodrigo me gifla assez fort pour que je voie des étoiles l'espace d'une seconde. Quand ma vision s'éclaircit, je commençais déjà à avoir chaud partout.

— Qu'est-ce que vous m'avez injecté ?

Ma voix était encore claire, mais ma langue me paraissait gonflée ; j'avais l'impression d'être enveloppée d'ouate comme un objet fragile qu'on emballe pour l'expédier. Quel que soit le produit

qu'ils avaient utilisé, il agissait vite.

Rodrigo se pencha vers moi pour me caresser les cheveux de sa main libre, et je ne pus rien faire pour l'en empêcher. Ils me tenaient toujours les bras, mais ça n'aurait bientôt plus d'importance. Mon corps me paraissait de plus en plus lourd, engourdi et lointain.

— Peu importe ; ça fonctionne.

Il plongea ses yeux noirs dans les miens, et cela ressemblait tant au contact visuel intime que je venais de partager avec Domino que ça m'aida à recouvrer les idées claires. Abattant tous mes boucliers métaphysiques, je lançai un appel silencieux à tous les gens qui pouvaient m'entendre et me sentir. J'avais besoin d'aide, et j'en avais besoin maintenant !

— Que fais-tu ? demanda Rodrigo en se penchant si près que je sentis le savon qu'il avait utilisé pour se laver, et, en dessous de ça, de la chaleur, de la fourrure et…

Une odeur de léopard.

— Recule, Rodrigo. Ne la touche pas maintenant !

Je n'arrivais plus à me concentrer sur l'homme assis sur mon ventre à présent, ne pouvais plus faire fonctionner mes yeux comme je le voulais. Je continuai à observer le blond.

— Pourquoi tu peux la toucher, et moi pas ? protesta celui-ci.

— Parce que je ne suis pas un de ses animaux à appeler, alors que toi, si, répondit Hamish.

Je scrutai les yeux caverneux du léopard-garou et pensai :

A moi.

— Non, dit-il.

Puis les calmants recommencèrent à faire effet et ma bête s'apaisa. Tout devint immobile. Je ne pouvais plus bouger, et je n'en avais presque plus envie. Rodrigo me caressa de nouveau les cheveux.

— C'est mieux.

Il s'écarta sur un côté, me tirant la tête en arrière pour que je puisse voir Ethan. Je n'avais plus assez de liberté de mouvement pour le faire par moi-même. Le tigre-garou était affaissé contre la porte de communication, maintenu en place par un couteau planté dans son épaule. S'il n'avait pas été profondément inconscient, la douleur l'aurait fait revenir à lui.

— C'est moi qui l'ai fait, se vanta à tort Rodrigo avant de tourner ma tête en direction de Domino. Et ça aussi. Et si on a le droit de te tuer je supplierai qu'on me laisse participer. Je ne suis pas ton léopard à appeler. Je suis quelque chose que tu ne peux pas dompter.

Je dus faire un effort considérable pour remuer mes lèvres et souffler :

— Arlequin.

Cela le fit sursauter. Il était surpris que j'aie deviné ce qu'ils

étaient, Hamish et lui, mais qu'auraient-ils pu être d'autre pour réussir à neutraliser deux tigres-garous bien entraînés, et moi qui suis d'une rapidité surhumaine ?

Rodrigo tendit la main vers Domino et la retira couverte de sang écarlate qu'il essuya sur mes lèvres sans que je puisse l'en empêcher.

— Quand elle en aura terminé avec toi, je te noierai dans ton propre sang, me promit-il. (Il enfonça ses doigts dans ma gorge, mais je ne lui fis pas le plaisir de m'étrangler). Avale le sang de ton tigre, Anita. Avale-le pour la dernière fois.

Je tentai de résister, mais je fus obligée d'avaler. Le sang a toujours le même goût, un goût douceâtre et cuivré de pièces rouges. L'obscurité dévorait ma vision. Ma langue était si gonflée que j'avais du mal à parler, mais je plantai mon regard dans les yeux noirs de Rodrigo et luttai pour articuler :

— Tous les… Arlequin… m'appartiennent.

Puis l'obscurité s'abattit, et je ne sais pas si elle me dévorait ou si je devenais elle, mais les yeux noirs de Rodrigo furent la dernière chose que je vis.

CHAPITRE 77

Je savais que je rêvais, mais je savais que ça n'était pas mon rêve. Je portais une robe d'un siècle durant lequel je n'avais jamais vécu. La jupe était alourdie par un de ces cerceaux bizarres – si c'est comme ça qu'on les appelle – qui partent sur les côtés et sur lesquels on a l'impression qu'on pourrait faire tenir des assiettes. Le tissu satiné était rouge et doré, et le corset serré faisait tellement ressortir mes seins que moi-même je me laissai distraire lorsque je m'aperçus dans le miroir appuyé contre le mur de pierre.

C'était un rêve très réaliste. Je sentais mes longues jupes effleurer le sol de pierre nue et brute. J'avais partagé assez des souvenirs de Jean-Claude pour savoir qu'il aurait dû être couvert de joncs ou d'autre chose, mais non, on se serait cru dans une caverne, à cela près qu'il y avait des fenêtres longues et étroites qui montaient presque jusqu'au plafond voûté. J'entendais l'océan dehors ; je sentais une brise marine. Je pensai : Mais où est l'odeur d'iode ? *Alors je sus que c'était un rêve. Il n'y a pas d'odeurs dans un rêve ; cette partie de notre cerveau ne fonctionne pas pendant notre sommeil, raison pour laquelle les gens ne perçoivent pas à temps la fumée des incendies nocturnes. Les bruits nous réveillent, pas les odeurs.*

La personne qui avait choisi ma robe avait laissé mes cheveux détachés, si bien que mes épaisses boucles noires pendaient sur ma peau blanche. Mes yeux étaient sombres ; la lumière de la pièce les faisait paraître noirs, mais je me souvenais de ceux de Rodrigo et je savais que, contrairement aux siens, les miens étaient juste bruns. C'est rare de voir un vrai blond avec des yeux noirs.

— C'est une combinaison qu'on trouve parfois chez les Gallois, lança une voix.

Dans le miroir apparut une femme qui n'était pas moi. Plus grande que moi et mince comme un mannequin, mais pas morte de faim, juste naturellement longiligne. Elle avait de longs cheveux blonds et raides qui lui tombaient plus bas que la taille et se perdaient dans les jupes de sa robe blanche, d'un siècle bien antérieur à la mienne – ample avec de longues manches cloches qui dissimulaient presque ses mains. Ses yeux d'un bleu limpide avaient la teinte de l'eau dans les livres de coloriage. Elle était presque tout ce que je voulais être entre douze et seize ans, avant de comprendre que ça n'arriverait jamais.

— Un souhait ardent, dit-elle.

— A l'époque où j'étais une gamine inconsciente de sa propre valeur, oui.

Elle se rapprocha de son côté du miroir. La pièce semblait identique de

son côté, comme si nous nous tenions toutes les deux au même endroit. La femme brillait dans la lumière du soleil, d'une façon dont la peau et les cheveux humains ne brillent jamais. Elle était d'une beauté presque surnaturelle, une déesse blanche scintillante.

— Oui, j'étais une déesse autrefois.

— Ou, du moins, on vous vénérait comme telle.

— Tu ne crois pas que j'étais une déesse.

— Non, répondis-je en m'approchant du miroir.

— Qui d'autre qu'une déesse pourrait créer un rêve où parler ensemble ?

— J'ai connu d'autres gens capables de créer des rêves, et ce n'était pas des dieux.

Sa lumière étincelante vacilla l'espace d'une seconde telle une mauvaise connexion sur une vidéo, puis elle recommença à briller d'une façon radieuse. J'étais plantée devant le miroir à présent. Il était très vieux, avec une surface pleine d'imperfections, de taches noires et de bulles.

— En son époque, c'était une merveille de l'artisanat, dit la femme.

— Je n'en doute pas.

Je la détaillai comme si elle était mon reflet grand, blond et mince. A cette distance, je voyais des fleurs et des feuilles brodées sur les rubans dorés de sa robe. Pourquoi m'en avait-elle attribué une qui se rapprochait plus des goûts de Belle Morte que des miens ? Peut-être avait-elle envie de porter des couleurs vives, alors que celles-ci devaient lui donner l'air d'un cadavre ?

— Je porte ce que j'ai envie de porter, dit-elle.

— Les tons pastel ne me vont pas du tout, mais vous devez être très jolie avec.

Son image clignota de nouveau et la lumière radieuse disparut, cédant la place à de la pierre brute et à l'obscurité d'une caverne ou d'un tombeau. Puis la silhouette blanche revint, brillant encore plus fort comme pour compenser. « Ne faites pas attention à l'homme derrière le rideau ».

Je vis que ses pommettes hautes étaient assorties à un menton et à un nez un peu trop pointus pour mon goût. Autrefois, j'aurais dit que ça lui donnait l'air d'une sorcière ; à présent, je connais beaucoup de vraies sorcières, et aucune d'elles ne ressemble à ça.

J'aperçus de nouveau la caverne, son visage dénué de lumière l'espace d'un instant, et de la colère dans ses yeux bleu pâle – d'une couleur beaucoup moins riche et vibrante que celle qu'elle affectait dans son… notre rêve.

— Ce n'est pas ton rêve, c'est le mien !

— Comme vous voudrez. Pourquoi m'avez-vous amenée dans votre rêve ?

— Je pensais que ce serait plus agréable.

— Ce n'est pas désagréable, concédai-je. Alors, que voulez-vous ?

— Tu détiens quelque chose que je veux, répondit l'image dans le miroir.

— C'est-à-dire ?

— Du pouvoir.

— Faites la queue.

— Quoi ? demanda-t-elle comme si elle n'avait pas compris, alors quelle aurait dû si elle lisait dans mes pensées. « Je suis dans ton esprit ».

— Mais vous ne comprenez pas tout ce que je pense ni tout ce que je ressens, pas vrai ?

— Je comprends tout !

De nouveau, elle clignota et je la vis dans l'endroit sombre, son visage fin plus proche du mien que dans le rêve.

— Je ne me souviens pas que les divinités primitives se soient targuées d'omniscience.

Encore un clignotement, parce que je l'avais perturbée. Puis elle revint dans le miroir avec sa robe blanche ourlée de rubans dorés, mais elle ne brillait plus. Elle était toujours belle, mais plus d'une beauté surnaturelle. Ses yeux étaient toujours bleus, mais pas autant que ceux de certaines personnes de mon entourage.

— Quand j'en aurai fini avec toi, je trouverai tes amants aux yeux bleus et je leur ravagerai le visage.

Cela me fit peur, et je ne pus le lui dissimuler. Ma peur lui arracha un mince sourire.

— Je voulais que les choses soient plaisantes entre nous, Anita, mais, si tu es décidée à te montrer désagréable, je sais le faire aussi.

Dem gisait par terre à mes pieds. Dans ses orbites, il ne restait que du sang et des morceaux visqueux. Il hurla et me tendit la main. Je la pris sans réfléchir, et elle me parut assez réelle, mais… elle ne l'était pas. Elle ne l'était pas, et je le savais. Si la femme en blanc avait voulu me faire peur, ce n'était pas Dem qu'elle aurait dû me montrer.

Le tigre doré disparut et fut aussitôt remplacé par Nicky, les deux orbites vides et sanguinolentes, ce qui était impossible. Il n'avait qu'un œil, et elle l'ignorait. Elle n'était pas omnisciente. Même plongée dans mon subconscient, elle ne voyait pas tout.

— Je vois mieux que ton homme une fois que je lui aurai arraché son dernier œil.

Evitant très soigneusement de penser à quelqu'un d'autre, je dressai un mur entre moi et mes pensées. C'était le même processus que pour ériger un bouclier métaphysique : il suffisait de le visualiser. Il jaillit au milieu de la pièce, qu'il coupa en deux avec le miroir de l'autre côté.

La femme hurla, et son hurlement fit exploser le mur. Je levai les bras pour me protéger le visage avec l'impression de revivre la scène à l'intérieur de l'ambulance. Je ne fus pas surprise de trouver un éclat de pierre fiché dans mon bras. C'était moi qui lui avais fourni cette image. Je devais

arrêter.

De nouveau, je me représentai un mur, mais, cette fois, un mur lisse et métallique qui n'appartenait qu'à moi. Le pouvoir de la femme le percuta avec une force qui ploya le métal sans le rompre. Elle s'acharna sur ce bouclier métaphysique sans réussir à le franchir.

— Tu es quand même prisonnière de mon rêve, Anita Blake !

Avait-elle raison ? Je ne savais pas comment briser son rêve sans laisser tomber mon mur, chose que je n'avais aucune envie de faire. J'ai appris la technique du rêve lucide, qui permet de modifier le cours d'un rêve pendant qu'on le fait, voire de s'arracher à un cauchemar, mais maintenir mon bouclier pendant qu'elle l'assaillait et chercher en même temps un moyen de briser le rêve, c'était trop de balles avec lesquelles jongler à la fois.

Je commençai par la robe. Soudain, je me retrouvai en jean noir, tee-shirt noir, bottes noires, avec mon holster préféré et mon flingue préféré, ce qui m'aida à me sentir davantage moi-même. Je levai les yeux vers le mur de métal qui se bosselait sous les efforts de la femme mais tenait bon. Il résisterait. Je pouvais rester dans ce rêve sans qu'il ne m'arrive rien de fâcheux. C'était intéressant, et je fis de mon mieux pour ne penser à rien d'autre, ne lui fournir aucun souvenir qui aurait pu lui servir de munitions contre moi. Rien d'autre que ce mur de métal froid et lisse n'offrant aucune prise à son esprit.

Elle hurla de nouveau, et le métal ploya comme si un géant venait de le frapper, mais il ne se brisa toujours pas. Elle ne pouvait plus m'atteindre. Elle ne pouvait pas jouer avec moi dans ce rêve, ni le changer en cauchemar. Je pouvais attendre qu'elle se lasse. Et elle dut s'en rendre compte, parce quelle décida de me laisser me réveiller. Ou peut-être me réveillai-je toute seule.

CHAPITRE 78

Je me réveillai dans l'endroit sombre que j'avais vu au moment où le rêve vacillait. Il ne faisait pas complètement noir ; de la lumière naturelle provenait d'une brèche dans le mur ou le plafond. Un mince rayon de soleil pâle tombait sur moi. J'étais presque à genoux mais pas tout à fait, parce que les chaînes à mes poignets m'empêchaient de m'affaisser autant. Je devais être suspendue ainsi depuis un certain temps, parce que mes épaules me faisaient mal.

Je ramenai mes pieds sous moi et me mis debout lentement, prudemment, parce que je savais que ça ferait encore plus mal quand ma circulation sanguine se rétablirait dans mes épaules, mes bras et mes mains. Je portais une nuisette en satin rouge qui ne m'appartenait pas. Un instant, je me demandai si j'étais tombée dans un autre rêve, mais mes bras étaient trop douloureux pour ça.

Une fois, à la maison, je me suis fait enchaîner dans cette position pour une séance de bondage, et je me suis aperçue que je ne pouvais garder les bras en l'air qu'un certain temps avant que ça commence à me faire mal. Mes jambes ont fini par céder sous moi, et Asher m'a laissée pendre un bon moment. Je n'ai pas prononcé mon mot d'arrêt ; si je l'avais fait, il m'aurait détachée et massée pour chasser la douleur. Mais, une fois qu'il a fini par me décrocher, mes bras m'ont fait mal plus fort et plus longtemps que jamais auparavant. Depuis, si je ne peux pas me tenir debout quand je suis attachée, je réclame une nouvelle position, ou juste que mon partenaire me prenne dans ses bras pour m'aimer. Malheureusement, aucun mot d'arrêt au monde ne me sortirait de ce cachot-là.

Je restai immobile, attendant que la douleur de mes épaules recède suffisamment pour sentir les aiguilles qui me piquaient et me brûlaient les mains. Je fléchis les doigts afin d'accélérer le processus, parce que je m'étais réveillée seule. Pour l'instant, personne ne me faisait de mal ni même ne me surveillait. Tant mieux.

Il fallait que je commence par récupérer les sensations dans mes mains, sans quoi j'aurais du mal à me battre. Pour ce que je pouvais en voir, il n'y avait pas d'électricité dans la pièce. En fait, j'apercevais des torches éteintes dans des porte-flambeaux au mur. Donc il ne devait pas y avoir de caméras, aucun moyen pour mes geôliers de m'observer avant d'entrer dans la pièce. Encore mieux.

Je continuai à fléchir les doigts et tentai de rouler des épaules pour voir si quelque chose était abîmé. D'après la lumière du jour, ou bien il était juste un peu plus tard le même jour, ou bien on était le lendemain. Dans le second cas, j'aurais de la chance de pouvoir

remuer mes bras ou sentir mes mains. Ça voudrait également dire que, quoi qu'il se soit passé à Dublin la nuit précédente, c'était fini, et je l'avais manqué.

La peur me noua les entrailles, et je me demandai si tous les gens que j'aimais allaient bien. Puis je me dis que j'étais bête : je n'avais pas besoin de téléphone pour appeler la maison.

Je me projetai d'abord vers Nathaniel et ne trouvai rien, juste un vide, ce qui m'effraya encore davantage. Je pris une grande inspiration, la relâchai lentement et, une fois calmée, me projetai vers Dem. Rien non plus. J'essayai Jean-Claude : même chose. Donc le problème n'était pas que tous les gens qui m'avaient accompagnée en Irlande avaient succombé au cours d'un massacre vampirique, mais que quelqu'un m'empêchait de contacter quiconque psychiquement. J'ai déjà eu affaire à une sorcière humaine qui en était capable ; le fait que la Méchante Salope d'Irlande dispose d'un serviteur assez puissant pour réitérer cet exploit n'aurait pas dû me surprendre.

La pièce possédait une seule ouverture, une porte grossière au-delà de laquelle je distinguais un escalier qui montait. A moins qu'il n'y ait un battant verrouillé à son sommet, mes geôliers pensaient ne pas avoir besoin de m'enfermer pour me retenir.

J'examinai les fers à mes poignets, car, en effet, ce n'était pas des menottes : ils ne fermaient pas avec une clé, mais avec une simple languette de métal glissée dans un trou. Si j'avais pu rapprocher mes mains l'une de l'autre, je m'en serais débarrassée rapidement, mais les chaînes étaient trop écartées pour ça.

Je reportai mon attention sur elles. Les maillons étaient gros et épais, conçus pour retenir des choses bien plus lourdes que moi. Au lieu d'être fixés à la pierre, ils disparaissaient par deux trous dans le plafond. Donc, si quelqu'un se trouvait dans la pièce au-dessus, il avait vu bouger les chaînes et savait que j'étais réveillée. J'étais si occupée à chercher des appareils de surveillance moderne que je n'avais pas pensé que les méthodes traditionnelles sont parfois tout aussi efficaces.

Je tendis l'oreille, guettant un bruit qui m'indiquerait que quelqu'un venait voir le poisson dont le mouvement du flotteur signalait la présence, mais tout était silencieux. Je me rendis compte que j'entendais la mer non loin de là. Dublin est une ville côtière, donc ça n'aurait pas dû me surprendre, mais je pensai à la pièce dans mon rêve et à ce qu'on voyait par ses fenêtres. Ce souvenir me paraissait plus réel que le seul aperçu que j'avais eu de la mer d'Irlande dans la réalité.

Un instant, je me demandai de nouveau si je n'étais pas toujours en train de rêver, puis je humai l'humidité et l'odeur de renfermé de la pièce. En inspirant plus fort, je captai la fraîcheur iodée de l'air marin.

On ne sent rien dans les rêves. Je me raccrochai à ce fait qui m'aidait à répondre à une de mes interrogations. Je traiterais donc ce qui m'arrivait comme réel jusqu'à preuve du contraire.

J'entendis des voix dans l'escalier. J'hésitai à feindre l'inconscience, mais je venais juste de récupérer les sensations dans mes extrémités, et, de toute façon, mes geôliers ne seraient pas humains : mon souffle et mon rythme cardiaque suffiraient à leur indiquer que je ne dormais pas. Donc, comme il était inutile de faire semblant, je me campai solidement sur mes jambes écartées et attendis.

Hamish entra dans la pièce. Rodrigo n'était plus avec lui. L'homme qui l'accompagnait était grand, brun et pas du tout séduisant. Pas laid, mais pas beau non plus. Pris séparément, ses traits n'étaient pas vilains, mais ils n'avaient rien à faire ensemble sur le même visage. Non, il n'avait rien de séduisant, mais sa façon de se tenir vous donnait envie de le regarder. Il exsudait une énergie qui éclipsait Hamish – cela dit, ne pas prêter attention à ce dernier aurait été une erreur, parce que la personne la plus spectaculaire n'est pas toujours la plus dangereuse.

J'aperçus une tache blanche derrière le second homme. La Méchante Salope en personne, enfin. Elle portait la même robe que dans le rêve, mais sa perfection radieuse s'était envolée. L'ourlet de sa jupe était sale à force de traîner sur le sol de pierre, à moins qu'elle ne soit sortie se promener dehors. Elle était toujours belle et… exotique, faute d'un meilleur terme, mais, dans le monde réel, elle n'émettait pas de lumière divine ni de feu d'artifice.

Les deux hommes se plantèrent de part et d'autre d'elle, légèrement en avant pour s'interposer entre nous deux. Avaient-ils peur que je lui fasse du mal, ou l'inverse ? Quoi qu'il en soit, ils se tenaient prêts à nous séparer en cas de besoin. Intéressant.

— Anita Blake, nous nous rencontrons enfin.

— Je pensais quasiment la même chose, mais je ne sais pas quel nom vous préférez.

— Ma Dame conviendra très bien.

— Vous m'avez appelée par mon prénom chrétien et mon nom de famille officiel. Utiliser un surnom me paraîtrait trop informel par comparaison.

Mais, surtout, je ne voulais pas lui donner du « Ma Dame », le nom qu'elle forçait les gens à utiliser. Mettez ça sur le compte de mon entêtement naturel.

— Je te trouve très calme pour quelqu'un qui s'est réveillé enchaîné, dit-elle en scrutant mon visage comme pour y lire ce que je ressentais vraiment.

Je tentai de hausser les épaules mais ne réussis qu'à faire tinter

mes chaînes.

— Paniquer ne changerait rien.

— Une telle maîtrise de soi est rare.

— Merci.

— J'espère que le changement de tenue ne t'ennuie pas, mais tes vêtements précédents étaient… en assez mauvais état.

— J'apprécie cette attention.

J'avais partagé suffisamment des souvenirs de Damian pour savoir que me montrer polie envers elle était le meilleur moyen de la mettre dans de bonnes dispositions à mon égard – et aussi, peut-être, de la rendre plus bavarde. Or j'avais besoin d'informations. Où étais-je ? Quel jour était-ce ?

Elle me dévisagea de ces yeux bleu pâle qu'elle s'était donné tant de mal pour faire paraître plus vifs dans notre rêve partagé.

— Il n'y a aucune peur en toi. Peut-être me suis-je montrée trop généreuse. Peut-être aurais-je dû te suspendre nue.

— J'ai dit merci.

Elle fronça les sourcils.

— Permettez-moi, Maîtresse, lança le second homme.

— Pas encore, Keegan.

Elle se rapprocha jusqu'à cinquante centimètres de moi. J'aurais pu lui décocher un coup de pied, mais je ne voyais pas ce que ça m'aurait rapporté. Ils ne m'avaient pas encore touchée, mais ça changerait sans doute très vite si je frappais la première.

— Comme le désire ma Maîtresse, répondit l'homme, son visage trahissant une amère déception.

Quoi qu'il ait proposé, il aurait adoré me le faire, et je n'aurais probablement pas du tout adoré qu'il me le fasse.

— La première fois que j'ai touché ton énergie à travers notre vampire partagé, tu étais presque impuissante face à ma terreur. Aujourd'hui, tu te tiens devant moi et il n'y a nulle peur en toi. Comment est-ce possible ?

Je la dévisageai en m'exhortant à rester calme et patiente, et à attendre. Je ne savais pas exactement ce que j'attendais, mais j'espérais que je le reconnaîtrais quand ça se produirait.

— Posez vos mains sur elle, Maîtresse, et son calme volera en éclats, dit Keegan.

— Je ne vous le recommande pas, Ma Dame, intervint Hamish.

Elle se tourna vers lui.

— Pourquoi ?

— Vous avez toutes les deux bu profondément à la source des pouvoirs de la Reine de Toutes Ténèbres.

— Et alors ?

— Un contact physique renforcera également ses pouvoirs. Je

vous ai raconté ce qu'elle avait fait à Rodrigo.

Je voulais vraiment demander ce que j'avais fait à Roddy, mais je m'abstins. Ils devaient supposer que je le savais déjà ; si je posais la question, ou bien ils ne me croiraient pas, ou bien ils devineraient que je ne maîtrisais pas certains de mes pouvoirs.

— Il est faible d'esprit, lâcha Keegan.

— Rodrigo est mesquin, cruel et presque dépourvu d'honneur, mais il n'est pas faible, contra Hamish.

— Sous-entends-tu que je ne suis pas plus forte que lui ? demanda-t-elle.

Hamish s'inclina.

— Jamais je ne penserais une chose pareille, Ma Dame. Nous sommes tous vos humbles serviteurs, et nous pâlissons devant votre grandeur.

Je m'attendais à moitié à ce qu'elle le rabroue pour cette flatterie éhontée, mais elle sembla la considérer comme son dû.

— Dans ce cas, je vais lui apprendre à avoir peur de moi.

— Je vous le déconseille, insista Hamish.

— Tu oses douter de notre Reine, cracha Keegan.

— Je n'ai jamais douté de la Reine des Cauchemars ; sans quoi, nous ne serions pas venus la servir depuis l'autre bout du monde.

— Alors, regarde et apprends.

Elle tendit une main pâle vers moi. Je m'attendais à ce qu'elle hésite face à la lumière du jour, mais non. Elle passa au travers du rayon comme si elle n'avait jamais vu de vampire s'embraser au soleil. Elle me toucha le visage et je dus faire un gros effort pour ne pas me dérober, mais je savais que ça l'amuserait, et je ne voulais amuser personne ici.

Elle me caressa la joue en disant :

— Une si jolie fille… D'habitude, je ne suis pas très amatrice de cheveux et d'yeux sombres, mais tu es ravissante.

— Merci, vous aussi. Vous êtes aussi blonde que je suis brune.

À travers les souvenirs de Damian et le récit d'Asher, je savais qu'elle manquait follement de confiance en elle. Quand vous avez affaire à quelqu'un de cinglé, c'est toujours plus sûr d'entrer dans son délire autant que possible. Si elle se voyait comme la plus belle blonde du monde, je serais sa plus grande admiratrice.

— Nous ferions un beau contraste dans le lit d'un homme, toi et moi.

Cette idée ne me plaisait pas du tout, et je luttai pour n'en rien laisser paraître, mais je dus échouer car elle sourit et lança :

— Ça te répugne. Je pensais pourtant que, comme tu appartiens à la lignée de Belle Morte et de Jean-Claude, le sexe ne serait pas un problème pour toi.

Je cherchai une façon polie de formuler les choses sans appuyer sur un mauvais bouton.

— Nous venons juste de nous rencontrer. J'aime apprendre à connaître les gens avant de coucher avec eux. Vous savez, au moins un rencard café.

— Un rencard café, répéta-t-elle. Qu'est-ce que c'est ?

Une voix de femme provenant de l'escalier expliqua :

— Quand les gens se rencontrent en ligne, ou qu'ils ne se connaissent pas encore bien, ils choisissent souvent d'avoir leur premier tête-à-tête dans un lieu public tel qu'un bar ou un café. Ils boivent et ils parlent. Si la conversation se passe bien, ils organisent un rendez-vous plus traditionnel.

La nouvelle venue était mince, plus grande que moi d'au moins cinq à dix centimètres, mais quand même plus petite que toutes les autres personnes présentes dans la pièce. Ses boucles d'un blond presque blanc encadraient son visage en un nuage artistiquement brushé qui effleurait ses épaules. En examinant son visage, je me demandai un instant si Rodrigo s'était travesti, parce qu'ils avaient exactement les mêmes traits, mais le corps en dessous semblait bien féminin. Certains travestis sont plus doués que d'autres, mais j'aurais parié que j'avais plutôt affaire à la jumelle de Rodrigo.

Elle était vêtue de noir de la tête aux pieds, avec le genre de tenue que je mets habituellement pour chasser les vampires – y compris ses bottes, davantage faites pour le boulot que pour une piste de danse. Ses yeux semblaient aussi foncés que ses vêtements, et je ne pouvais pas en être certaine dans cette lumière, mais j'avais vu les yeux de son frère de très près et j'aurais parié que les siens étaient tout aussi noirs. De l'eye-liner et du mascara les faisaient paraître plus grands et soulignaient leur contraste avec sa peau pâle piquetée de taches de rousseur.

— Rodina, que fais-tu ici ? demanda Keegan, qui semblait décidément très casse-couilles.

— Je voulais voir la sorcière qui avait rendu mon frère aussi inutile. J'étais certaine que personne ne pouvait affecter Rodrigo à ce point, aussi il fallait que je m'en assure de mes propres yeux.

— Ce rencard café – à quoi ça sert ? s'enquit la Méchante Salope.

— Les gens pensent que s'ils se rencontrent dans un lieu public, surtout en plein jour, ils ne risqueront pas d'être enlevés par quelqu'un qui leur veut du mal. Dans un endroit privé, ils n'auraient personne pour leur venir en aide si l'entrevue tournait mal et que l'autre décidait de leur faire des choses terribles.

Et le seul fait que Rodina ait prononcé ces mots sembla augmenter la probabilité qu'il se passe des choses terribles. Je n'aurais pas voulu me retrouver seule avec elle ou son frère.

Ses yeux noirs se plantèrent dans les miens tandis qu'elle descendait les dernières marches et s'avançait dans la pièce d'un pas glissant, en ne prêtant pas plus d'attention à sa soi-disant Reine que si celle-ci n'était pas là. Je soutins son regard direct et lançai :

— Je parie que, Rodrigo et vous, vous tuez tout pendant un rencard café.

Elle sourit, très contente d'elle-même.

— Nous aimons le bon café. Ce serait dommage de le gaspiller. Tant de choses peuvent se renverser en cas de violence.

— Du coup, ce premier rencard doit être ébouriffant.

Rodina leva les yeux au ciel.

— Ébouriffant ? C'est tellement ringard comme adjectif !

— Ne joue pas les ados. Tu es plus vieille que moi, fit remarquer Hamish.

— Mais j'étais ado quand j'ai cessé de vieillir, quand nous avons cessé de vieillir. Je suis désolée que ton Maître ne t'ait pas trouvé plus tôt, Hamish, susurra-t-elle en lui caressant le bras au passage.

Il pivota pour ne pas la quitter du regard, comme quand vous affrontez quelqu'un sur un ring. Une fois les gants enfilés, tous les coups sont permis.

— Tu ne sembles pas toi-même, petite, commenta Keegan.

— Au contraire, répliqua Rodina en dépassant Hamish et en s'arrêtant plus près de moi et de sa Maîtresse que n'importe qui d'autre.

— Peut-être devrais-je te rappeler que tu n'as pas ma permission d'être trop toi-même.

Rodina s'inclina légèrement.

— Comme toujours, je suis à votre disposition, Ma Dame.

— Tu sais que je préfère que tu fasses la révérence, même lorsque tu es habillée en homme.

Elle plongea en une révérence parfaite, allant jusqu'à pincer les côtés d'une jupe imaginaire.

— Qu'il en soit selon vos désirs, Ma Dame.

Sa soi-disant Reine ne lui tendit pas la main pour qu'elle se relève et ne lui donna pas non plus l'autorisation de le faire, donc, selon les règles de l'étiquette, Rodina se retrouva coincée dans cette position très inconfortable. La vampire qui ne ressemblait guère à une vampire reporta son attention sur moi.

— Sais-tu pourquoi ils m'appellent tous Ma Dame ?

— Un petit surnom affectueux ? suggérai-je nonchalamment, parce que j'étais à peu près certaine qu'on se rapprochait du stade douloureux de cette confrontation.

Elle me sourit et baissa coquettement les yeux, même si ça avait l'air d'une attitude répétée maintes fois plutôt que spontanée. Parfois,

vous faites les choses qu'on attend de vous, mais sans aucune sincérité.

— Parce qu'on dit que prononcer mon nom à voix haute porte malheur. Attirer mon attention de quelque façon que ce soit est fortement déconseillé.

Je m'humectai les lèvres et luttai pour maîtriser mon pouls.

— J'ai entendu ça, oui.

— Laisse-moi te faire une démonstration.

Elle offrit sa main à Rodina, qui leva vers elle un visage à l'expression un peu étonnée mais ne put faire autrement que prendre sa main. Ma Dame l'aida à se relever et ne la lâcha pas.

— Ma Dame, qu'ai-je fait pour vous offenser ?

— Je n'aime pas ton attitude actuelle, et je doute de la loyauté de ton frère. Dois-je également douter de la tienne ?

— Non, Ma Dame.

— Nous verrons.

Rodina se tenait bien droite et sûre d'elle, à l'exception d'une légère hésitation dans ses yeux noirs, mais, soudain, ses genoux flanchèrent. Ma simple proximité avec le pouvoir de Ma Dame me donna la chair de poule.

— Pitié ! Maîtresse, dit Rodina, les dents serrées.

— J'aime que mes serviteurs soient humbles, Rodina, et toi et ton frère n'y parvenez jamais tout à fait.

La femme à genoux était si pâle que ses taches de rousseur ressemblaient à des taches d'encre sur sa peau. Elle paraissait à deux doigts de s'évanouir.

— Pitié ! siffla-t-elle comme si les mots allaient lui manquer.

— Dis mon nom, petite.

— Ma Dame, articula Rodina, dont le visage se couvrit de sueur comme sous l'effet d'un brusque accès de fièvre.

— Non, mon vrai nom.

— Moroven.

— Mon *vrai* nom.

— Nemhain.

La voix de Rodina était tendue comme si elle souffrait.

— Crie mon nom, petite.

— Pitié, ne me… forcez pas… à faire ça !

Elle parlait entre ses dents comme si elle craignait d'ouvrir la bouche trop grand de peur de vomir. Je sentais le pouvoir qui se déversait de Nemhain, mais je ne savais toujours pas ce qu'elle faisait à la femme prostrée.

— Je tirerai de ton esprit tous les moments horribles de ta longue existence, et je te forcerai à en revivre la terreur. Pour m'en empêcher, il te suffit de faire ce que je demande. Est-ce une telle torture,

Rodina ?

La femme secoua la tête, les lèvres pincées. Elle vacillait sur ses genoux à présent. Elle continua à secouer la tête tandis que des larmes ruisselaient sur ses joues.

— Nemhain ! Neemhaaainn ! hurla-t-elle jusqu'à ce que ce nom se répercute sur les murs de pierre.

La vampire lui lâcha la main, et Rodina s'écroula, se retenant de justesse d'un bras tremblant. Elle avait la tête de quelqu'un qui voulait juste se rouler en boule et pleurer, ou vomir, ou les deux, mais elle lutta pour rester droite ; elle lutta pour ne pas s'évanouir ; elle lutta pour sauver autant d'elle-même que possible.

Nemhain se tourna vers moi avec un sourire des plus déplaisants.

— Maintenant, c'est ton tour, Anita. Je te suggère d'obtempérer plus vite que Rodina ne l'a fait ; après tout, tu n'es qu'une humaine, et tu ne possèdes pas les réserves d'endurance d'une métamorphe.

Je tentai de ne pas me raidir mais ne pus m'en empêcher. Ma respiration s'accéléra, et j'essayai de m'y abandonner. Parfois, ça aide quand vous allez vous prendre une raclée, et ce qui allait suivre n'en était qu'une autre forme.

Nemhain tendit sa main pâle vers moi, et je ne pus réprimer un mouvement de recul. Elle partit d'un rire aigu et dément, le genre de rire qui ne sort que de la bouche des supers méchants et des vrais fous.

— Keegan adorerait te tenir pour moi, Anita. Si tu ne veux pas qu'il le fasse, tu dois prendre exemple sur Rodina et avaler ton médicament comme une grande fille.

Keegan se rapprocha derrière elle, et quelque chose dans ses yeux bruns me convainquit que je ne voulais pas qu'il me touche – jamais. La voix de Rodina s'éleva, faible et tremblante :

— Laisse-toi faire. N'aggrave pas ton cas.

Bizarrement, à cet instant, j'avais plus confiance en la salope folle tombée par terre qu'en celle qui se tenait devant moi. Je regardai les yeux bleu pâle de Nemhain et dis :

— Allez-y.

— Si courageuse… Je t'en ferai passer l'envie avant d'en finir avec toi.

— Les paroles ne coûtent rien, ma belle. Faites-le, ou ne le faites pas.

Nemhain fronça les sourcils comme si ce n'était pas la réaction qu'elle attendait, mais posa la main sur ma joue et invoqua son pouvoir. Nous en avions toutes les deux terminé avec les politesses.

CHAPITRE 79

Ma peau se couvrit de chair de poule frissonnante sous l'effet du pouvoir qu'elle tentait d'introduire de force en moi, mais ce fut comme si j'étais un rocher au milieu d'une rivière. Je sentais l'eau, je savais qu'elle me mouillait, mais j'avais quand même la tête au-dessus de la surface, et le courant ne m'affectait pas.

Je scrutai ses yeux bleus à quelques centimètres de moi. Sa main était posée sur ma joue, et son énergie s'écoulait autour de moi, mais pas en moi. Comme dans le rêve, elle ne parvenait pas à franchir mes boucliers.

— Non, chuchota-t-elle.

Je la dévisageai.

— Vous voulez toujours que je dise votre nom ?

— C'est impossible, protesta Keegan derrière elle.

— Je ne vois pas dans ton esprit. Je ne peux pas attirer tes peurs à la surface. Ces chaînes sont comme la lame qui a tué ton tigre : enchantées pour te couper de tes associés. Jean-Claude ne peut pas t'aider tant que tu les portes. Tu es un réceptacle pour son pouvoir et celui de tes autres partenaires, rien de plus. Déconnectée d'eux, tu ne devrais pas pouvoir me résister.

— Surprise ! dis-je doucement.

Elle projeta davantage d'énergie dans la main qui me touchait et posa l'autre sur mon autre joue, comme si elle me prenait le visage pour m'embrasser.

— Non ! cria-t-elle, furieuse.

Des siècles de rage émanaient de sa peau telle une odeur douce et amère à la fois. Elle avait raison sur un point : elle m'avait coupée de tous les gens auxquels j'étais liée métaphysiquement. C'était censé m'affaiblir, mais, à cet instant, je compris que j'étais pareille à un flingue chargé, et qu'elle n'avait réussi qu'à m'ôter mon cran de sécurité. Pour la première fois, j'avais la capacité de me nourrir de colère, de millénaires de rage contenue, et personne dans ma tête ou dans mon cœur qui soit plus expérimenté que moi dans le contrôle de ses appétits.

Je ne me dis pas que c'était une bonne ou une mauvaise idée. Je me nourris d'elle sans réfléchir. Je me nourris de ses mains posées sur mon visage. Je me nourris du regard de ses yeux pâles écarquillés de surprise. Je me nourris du contact de sa peau et la vidai tandis qu'elle se tenait face à moi.

Tant de colère... Je sentis mes yeux se remplir de mon propre pouvoir et se mettre à briller. Je vis son expression devenir paisible

comme elle basculait dans mon regard, et je continuai à boire sa rage. Je n'avais jamais essayé de vider quelqu'un de cette façon, mais, d'un autre côté, personne ne m'avait jamais offert un tel festin de courroux à travers les âges.

Des mains l'arrachèrent à moi, mais elle tendit les siennes pour continuer à me toucher, comme toute victime suffisamment hypnotisée par un vampire. Keegan et Hamish la tenaient entre eux ; elle avait toujours le regard flou d'une somnambule.

— Ses yeux, lâcha Hamish.

Et je mis une seconde à piger qu'il ne parlait pas de ceux de Moroven, mais des miens.

Keegan leva les yeux vers moi et les baissa très vite vers le sol. Il ne me regarderait pas en face tant que les miens brilleraient. Il me semblait que chaque centimètre carré de ma peau aurait dû irradier du pouvoir, et pas seulement mes yeux. Seigneur, c'était si bon !

La Méchante Salope, qui n'était plus si redoutable en fin de compte, prit une grande inspiration tremblante et me dévisagea. Je croyais avoir bu toute sa rage jusqu'à ce que je voie la haine brûlante qui emplissait ses yeux et sculptait son visage comme si c'était sa substance même.

Quelque chose dans ce regard réussit là où tout son pouvoir avait échoué – il réussit à me faire peur. J'ignore pourquoi, mais je ne pus empêcher mon pouls de s'accélérer et un flot d'adrénaline de se répandre dans mes veines. C'est drôle, les choses qui vous laissent de marbre et celles qui vous effraient. Même quand on croit se connaître, on ne peut jamais prévoir.

— C'est mieux, dit la vampire d'une voix dont la maîtrise et le calme glacial ne collaient pas du tout avec la haine dans ses yeux.

— Maîtresse, vous allez bien ? demanda Hamish.

— Réponds-lui pour nous, Keegan, réclama-t-elle.

— La femme a peur à présent. Oui, nous allons très bien, dit Keegan avec un sourire des plus déplaisants.

— Pourquoi aurait-elle peur à présent ? interrogea Rodina d'une voix encore un peu tremblante sur les bords.

— Parce qu'elle me voit. Pas vrai, Anita ?

Je déglutis malgré la boule dans ma gorge. Soudain, j'avais la bouche sèche. Personne ne m'avait jamais voué une haine aussi intense, et, sans que je sache pourquoi, ça m'effrayait. Eh merde !

— Je pourrais me nourrir de ta peur comme tu t'es nourrie de ma colère, mais je pense que je vais d'abord la laisser grandir. Il y en a si peu en toi que ça ne serait pas un festin. (Elle se rapprocha de moi et me dévisagea). Pas encore, mais ça le deviendra, Anita. Je te promets qu'avant de te tuer et de te prendre le pouvoir qui me revient de droit je créerai chez toi une peur égale à ma haine.

Je dus déglutir de nouveau avant de répondre :

— Je ne suis pas sûre qu'il y ait assez de peur dans le monde pour égaler votre haine, Moroven.

Elle eut un sourire plus joli que celui de Keegan, mais également déplaisant.

— Tu vois, Anita. Je savais que tu dirais mon nom. D'ici à quelques heures, tu le hurleras.

Je secouai la tête.

— Je ne crois pas.

Mais j'avais le cœur dans la gorge. Pourquoi sa haine m'effrayait-elle davantage que sa colère ? Peut-être parce que j'avais aussi de la colère en moi, mais que je n'avais jamais rien haï autant que Moroven haïssait le monde.

— Nous allons te laisser contempler ton destin, Anita, mais pas seule. Non, mes Arlequin ont amené un invité très spécial pour te tenir compagnie.

Mon pouls, qui avait commencé à se calmer, remonta en flèche. Qui tenait-elle ? Qui avait-elle enlevé ? Je tentai de recenser les gens qui se trouvaient à l'hôtel en même temps que moi. Nathaniel et Damian étaient avec la police ; ils ne craignaient rien. Qui cela laissait-il d'autre ? Donnie et Griffin étaient dans le hall de l'hôtel, mais...

Je priai très fort pour ne pas voir un tas de gens descendre cet escalier. Seul Edward ne figurait pas sur la liste, parce qu'il me semblait impossible que ce soit lui, comme s'il était intouchable. Je savais que c'était faux, mais j'avais moins peur pour lui que pour tous les autres gens que j'aimais et qui m'avaient accompagnée en Irlande.

Sans me quitter des yeux, Moroven lança :

— Amenez notre autre invité.

Comme s'ils avaient attendu son ordre dans l'escalier, deux gardes entrèrent, portant un troisième homme entre eux. Mon cœur tomba jusque dans mes pieds ; mes genoux mollirent, et je dus serrer les poings pour rester debout sans trahir davantage d'émotion. C'était Nathaniel. J'ignorais comment ils avaient réussi à l'éloigner de la police et de tous les gens censés le protéger, mais il était là, la dernière personne que je voulais voir prisonnière ici avec moi. Que Dieu me vienne en aide. Que Dieu nous vienne en aide.

Il était torse nu, les bras attachés dans le dos. Je ne voyais aucune blessure, ce qui me soulageait un peu. Sa longue tresse était enroulée autour de son cou, comme si ses geôliers avaient trébuché dessus à un moment et voulu la sortir de leurs pattes. Un morceau de tissu gris était noué autour de sa bouche en guise de bâillon. A la vue de ses yeux lavande écarquillés, je sus que j'étais vaincue. Je ferais n'importe quoi pour qu'il ne lui arrive rien. Nous étions foutus tous les deux.

Lui aussi portait des fers, mais aux poignets et aux chevilles, avec d'autres chaînes enroulées autour de son torse et de ses jambes. Ses geôliers devaient le porter parce qu'il pouvait à peine se plier, et encore moins marcher.

— Je savais qu'il devait y avoir encore de la peur quelque part en toi, Anita, et la voilà. Pour cet homme. Ton léopard à appeler. Ton fiancé, d'après ce qu'on m'a dit, même si tu semblés t'être promise à plus d'hommes que tu ne peux réellement en épouser. Que pense M. Graison de tes projets de mariage avec Jean-Claude ?

Je ne sus pas quoi répondre. Je n'arrivais pas à produire une seule pensée utile, quelque chose qui n'aggraverait pas la situation et ne lui fournirait pas les émotions dont elle voulait se nourrir. Rien de constructif ne me venait à l'esprit. Pour une fois dans ma vie, j'étais pétrifiée et je ne savais pas quoi faire. Je me hurlai mentalement de me ressaisir, de réfléchir, mais je ne pouvais que regarder les yeux de Nathaniel et avoir peur pour lui. Je devais faire mieux que ça, bordel !

— Déjà muette de peur, Anita ? Dois-je faire quelque chose pour te délier la langue ?

— Non, non, bredouillai-je avec une nervosité qui ne lui échappa pas. Eh merde !

Elle s'approcha de Nathaniel et caressa sa longue tresse, qu'elle déroula pour la laisser tomber par terre. Il continua à me regarder en faisant comme si elle n'était pas là. Je scrutai ses yeux lavande, son visage, et tentai de le sentir. Il n'était pas juste une de mes moitiés bêtes : il était le tiers de mon propre triumvirat. Pourtant, il me semblait moins présent que les autres personnes dans la pièce. Quelle que soit la magie qui imprégnait mes chaînes, elle effaçait presque Nathaniel de mes perceptions.

Je ne captais pas du tout son énergie, alors que je captais très bien celle de Moroven, de Keegan, d'Hamish et de Rodina. Le métal ne bloquait pas mes pouvoirs psychiques, juste ma connexion avec les gens auxquels j'étais métaphysiquement liée. C'était intéressant – peut-être même utile. Je ne voyais pas comment utiliser cette information pour le moment, mais je n'en avais pas d'autre, et c'était toujours mieux que rien.

— De si beaux cheveux, commenta Moroven.

Elle caressa la poitrine nue de Nathaniel entre ses chaînes. Il se faisait toucher plus que ça quand il dansait sur scène au *Plaisirs Coupables*.

Pour l'instant, tout allait bien. Tout allait bien. Je me le répétai dans ma tête comme un mantra.

— Il est dans une telle forme physique, Anita ! Il a dû faire tant de sport pour avoir une poitrine et des bras aussi musclés ! Tous tes hommes semblent prendre l'entraînement très au sérieux, mais toi

aussi, pas vrai ?

— Oui, répondis-je parce qu'apparemment elle détestait le silence. Ouais, on fait tous beaucoup d'exercice.

— Le tigre que nous avons laissé blessé à l'hôtel a tué deux de mes Roanes avant de venir à ton secours. Mes phoques ne sont pas des Arlequin, mais ils sont bien entraînés. Le fait qu'il en ait tué deux aussi vite atteste que tes gardes sont bien formés.

— Ethan a tué deux de vos hommes ?

Je me demandais pourquoi il tardait tant à intervenir.

Elle fit un signe aux deux geôliers qui tenaient Nathaniel comme si près de quatre-vingt-dix kilos de muscles n'étaient rien du tout.

— Ils auraient voulu que mes Arlequin amènent aussi ton guerrier blessé pour qu'ils puissent venger leurs frères.

Je détaillai les nouveaux venus. L'un d'eux avait des cheveux noirs et des yeux brun foncé ; l'autre, des cheveux châtains et des yeux gris. Plutôt pas mal physiquement, mais, à côté de Nathaniel, ils ne me paraissaient pas si beaux. Bon, d'accord, je n'étais pas vraiment impartiale.

Ils avaient les épaules larges et ce qui ressemblait à une promesse de muscles sous leurs vêtements. Leurs yeux n'étaient pas noir sur noir comme ceux de Roarke et de Riley. Je pensais que je pourrais repérer tous les Roanes à ce détail, mais apparemment non. Ça aussi, c'était bon à savoir.

Moroven revint se planter devant moi.

— Veux-tu savoir comment nous avons fait pour enlever ton M. Graison ?

— D'accord, dis-je sur un ton presque aussi indifférent que celui que je visais.

J'avais presque repris le contrôle de mon pouls. Mon plan n'avait pas changé : rester polie, ne pas appuyer sur les boutons de sa folie, lui faire croire qu'elle était la plus belle créature dans cette pièce. La seule différence, c'est que, lorsque je me rebellerais de nouveau, les risques seraient considérablement plus élevés. Je m'empêchai de trop y réfléchir. Un seul moment à la fois, ma fille. Gère juste l'instant présent, et que le suivant aille se faire foutre jusqu'à ce qu'on y arrive.

— Tu te ressaisis très vite, Anita, ce qui te rend encore plus intéressante.

— On pourrait peut-être aller faire du shopping ensemble et papoter entre filles, suggérai-je en réussissant même à sourire.

— Tu te moques de moi ?

— Non. Si ça vous disait d'aller acheter des trucs et échanger des ragots, je serais totalement pour.

Moroven fronça les sourcils.

— Je ne te comprends pas.

— J’essaie juste de me montrer amicale.

— On ne peut pas être amie avec sa nourriture, Anita. Tu t’es déjà nourrie de moi, et je te rendrai bientôt la pareille.

— Je suis fiancée à un vampire. Je peux être très amie avec les gens qui se nourrissent de moi.

— Moi aussi, je me nourris de mes serviteurs, dit-elle en désignant Keegan. Mais même s’ils en étaient capables jamais je ne les autoriserais à se nourrir de moi.

C’était vraiment bon de savoir qu’il était son serviteur humain. D’après les dires de Roarke, je pensais que c’était sans doute le cas, mais je préférais avoir une confirmation. Si j’avais une occasion de tuer quelqu’un d’autre qu’elle, Keegan figurerait en tête de liste, parce que, maintenant, je savais que sa mort entraînerait peut-être celle de Moroven. Youpi !

— La plupart des serviteurs humains sont incapables de se nourrir de leur Maître, dis-je.

— Pas la plupart, Anita : tous, sauf ceux de la nouvelle lignée de Jean-Claude, au sein de laquelle la frontière entre Maître et esclave semble extrêmement confuse.

— Oh ! Nous savons qui porte la culotte dans la famille.

Je pouvais rester calme tant que je ne regardais pas Nathaniel et me concentrais juste sur la salope en blanc face à moi. Je faisais de mon mieux pour prétendre qu’il n’était pas là, parce que ça m’aidait à réfléchir plus clairement.

— Tu vas peut-être te rendre compte que la culotte a changé de propriétaire, répliqua Moroven.

Puis elle appela :

— Roarke, amène notre autre invité.

Mon pouls recommença à s’affoler instantanément, et je regardai Nathaniel. Ses yeux s’écarquillèrent comme pour me faire passer un message, mais, pour une fois, je n’arrivais pas à déchiffrer son expression. Sans nos liens ouverts entre nous, mon esprit était aveugle, et je ne pus que regarder Roarke, le Roi des Roanes, descendre les marches en fixant ses yeux noirs sur moi comme s’il ne m’avait jamais implorée de le tuer – comme s’il n’avait jamais rien été d’autre que grand, imposant et totalement dévoué à Moroven.

Il entra dans la pièce en irradiant beaucoup plus d’énergie que dans l’église. Il tenait un autre homme par la main, et je mis une seconde à me rendre compte que c’était Damian. Ma peur monta de nouveau en flèche. Puis je vis que mon vampire n’était ni enchaîné ni attaché d’une quelconque façon. Il accompagnait Roarke comme s’ils étaient de vieux potes. Que se passait-il encore, bordel ?

CHAPITRE 80

Moroven se dirigea vers Roarke et le salua d'un baiser. S'il n'avait pas envie de le lui rendre, le Roane n'en laissa rien paraître. Avait-il menti dans l'église, ou le contrôlait-elle si bien lorsqu'il ne se tenait pas en terre consacrée ? Si nous survivions tous assez longtemps pour ça, je lui poserais la question.

Damian se tenait à côté d'eux, impassible. Il avait les yeux ouverts, mais on aurait dit qu'il ne voyait rien de ce qui se trouvait dans la pièce. Roarke ne le tenait pas par la main, mais par le poignet, et cela me parut curieux, mais pas autant que le fait que Damian restait planté là immobile pendant que Moroven et Roarke s'embrassaient tout près de lui.

— Damian ! appelai-je.

Il sursauta comme si je lui avais fait peur.

— Damian !

Il cligna des yeux et me regarda. L'espace d'un instant, il fut vraiment là, et il me regarda.

— Anita ! dit-il.

Puis Moroven posa sa main sur son poignet, près de celle de Roarke, et le regard de Damian redevint vide.

— Une fois que je t'ai coupée de tes serviteurs, Damian est redevenu mien, comme il l'a toujours été. Tes pouvoirs ne lui embrumant plus l'esprit, il s'est livré à moi avec M. Graison.

— Je ne vous crois pas.

— Il a trahi ton Nathaniel dès que je l'ai appelé. Il est revenu vers moi parce que tu n'étais pas une vampire assez puissante pour le retenir.

Il était impossible qu'Edward les ait laissés quitter le poste de police seuls. Du coup, j'eus envie de demander si quelqu'un d'autre que Nathaniel avait été trahi. Mais je n'avais rien à y gagner. Une fois qu'on serait sortis d'ici, j'interrogerais Nathaniel et Damian à fond, mais pas devant elle, pas alors que son pouvoir éteignait les yeux de mon vampire. Je devais croire qu'on réussirait à sortir d'ici, parce que les enjeux étaient trop élevés pour que j'envisage quoi que ce soit d'autre.

Moroven se pressa contre Damian et leva la tête vers lui. Une étincelle de vie réapparut dans les yeux du vampire, qui eut un mouvement de recul.

— Embrasse-moi, Damian ! ordonna Moroven.

Il se pencha vers elle, mais son regard resta conscient. Il ne voulait pas faire ça, et cela suffit pour le faire échapper partiellement

au contrôle de Moroven, alors même qu'elle et son animal à appeler le touchaient.

— Damian, ne l'embrasse pas, lançai-je.

Il se redressa de toute sa haute taille – trop haute pour que Moroven puisse l'atteindre. Elle se tourna vers moi en sifflant, les yeux remplis de lumière bleue.

— Il est à moi !

— Vous l'avez envoyé à Jean-Claude. Vous en aviez terminé avec lui, Moroven. Pourquoi tenez-vous tant à le récupérer maintenant ?

— Parce qu'il est à moi ! hurla-t-elle, la lumière s'estompant de ses yeux.

— Si vous vouliez juste que votre amant vous revienne, vous auriez pu nous envoyer une lettre.

Elle s'écarta de Roarke et de Damian, et je pensai que les yeux de ce dernier allaient redevenir vides, mais non. Quelque chose dans notre échange l'aidait à combattre l'emprise de Moroven. Si seulement je pouvais comprendre de quoi il s'agissait pour continuer à le faire…

— Une lettre ne t'aurait pas amenée à moi, Anita, et c'est toi que je voulais. Damian est un merveilleux bonus ; je ne renoncerai plus jamais à lui.

— Pourquoi l'avez-vous cédé à Jean-Claude en premier lieu ? demandai-je, parce qu'obtenir plus d'informations ne pouvait que nous aider.

— Ton seigneur et Maître m'a écrit pour me dire qu'il rêvait de la chair blanche de Damian depuis des siècles et qu'il le forcerait à devenir son giton – une chose dont notre vampire aux cheveux écarlates avait une terreur presque… mortelle, dit-elle en riant de son propre jeu de mots.

Les gens qui lui appartenaient rirent aussi, à l'exception de Rodina et d'Hamish. Peut-être ne vénéraient-ils pas tant que ça leur salope de Reine blanche.

— Vous aviez des hommes ici. Vous n'aviez pas besoin d'envoyer Damian jusqu'en Amérique pour qu'il se fasse sodomiser.

Elle prit un air mécontent.

— À quoi me servirait un homme qui préfère les hommes ? Je ne collectionne pas ce genre de spécimens. J'ai envoyé Damian se faire torturer par le meilleur élève de Belle Morte, et, à son retour, je découvre qu'il a pris goût aux hommes ! Jean-Claude doit détenir quelque sorcellerie inconnue de moi.

Je luttai pour garder une expression neutre parce que je savais que la sorcellerie de Jean-Claude n'y était pour rien. Nathaniel était le responsable, et désormais le seul partenaire masculin de deux hommes hétéros. J'étais à peu près certaine que Jean-Claude et Asher avaient réussi à en convertir davantage, mais personne de ma connaissance.

Moroven voulut contourner Nathaniel et les deux Roanes, mais Rodina était agenouillée sur son chemin.

— Oh ! Pour l'amour de la déesse, relève-toi, petite, et va te mettre près d'Hamish.

Rodina ne le lui fit pas ordonner deux fois ; elle se mit debout et alla rejoindre l'autre Arlequin. Ils ne s'appréciaient peut-être pas beaucoup, mais aucun des deux n'appréciait Moroven tout court. Je ne savais pas pourquoi j'en étais aussi certaine, mais je l'étais.

— Jean-Claude est l'un des plus beaux hommes de la planète, dis-je. D'accord, je ne suis peut-être pas tout à fait objective, mais c'est le roi de la séduction.

— Je sais combien il peut être charmant, Anita, ou aurait-il oublié de te dire qu'il fut mon amant ?

— Il m'a dit que Belle Morte et vous, vous étiez échangé Damian et lui pendant un moment.

— J'ai essayé de le garder, mais Belle Morte ne voulait pas renoncer à un de ses chéris préférés.

— Ça aussi, je suis au courant.

— Est-ce qu'ils t'ont parlé de ma plus grande passion, Anita ?

— Je ne suis pas sûre, répondis-je sincèrement.

— La beauté ravagée.

— Non, dit Damian d'une voix nette et claire.

Il fit même un pas en avant avec la main de Roarke sur son bras. Moroven se tourna vers lui.

— Comment peux-tu te libérer sans son pouvoir pour soutenir le tien ?

— Je suis là. Je resterai avec vous. Laissez partir Anita et Nathaniel sans leur faire de mal.

— Tentant, mais je n'ai pas créé une quasi-armée de vampires à Dublin juste pour m'amuser, Damian. Je commençais à me demander quel genre d'horreurs je devrais déclencher avant que la grande experte vampirique ne vienne enfin en Irlande.

Elle me regarda en souriant.

— Vous avez fait tout ça juste pour m'attirer ici ?

— Le seul de tes pouvoirs qui retient vraiment la Mère de Toutes Ténèbres, c'est ta nécromancie. C'est aussi celui qui te permet de contrôler les vampires. Donc, je t'ai attirée dans le seul pays au monde où ta magie personnelle ne fonctionnerait pas. Ainsi, quand je te tuerai pour absorber le reste du pouvoir de la Mère, il ne restera pas ancré en toi par ta nécromancie : il viendra à moi, comme il a toujours été destiné à le faire.

— Si vous tuez Anita, il se peut que je meure avec elle, lança Damian.

Moroven reporta son attention sur lui.

— J'espère que non, mais même le plaisir de ravager ton nouveau visage ne suffira pas à me faire renoncer au pouvoir qui m'appartient de droit. (Elle revint se planter devant moi). Comment as-tu modifié ses traits ? Je croyais que seule Belle Morte en était capable.

J'optai pour la vérité.

— Je ne sais pas trop.

— Allons, Anita. Tu finiras par tout m'avouer. Ne te donne pas la peine de mentir.

Je jetai un coup d'œil à Hamish et Rodina, parce que tout métamorphe ou vampire assez puissant aurait dû sentir que j'avais dit la vérité. Hamish demeura impassible, mais Rodina eut un sourire en coin. Ils savaient que leur Reine était incapable de dire si quelqu'un mentait. Les seuls autres Maîtres vampires de ma connaissance qui étaient dans le même cas se berçaient tellement d'illusions à leur propre sujet que ça compromettait leur capacité à distinguer ce qui était réel et ce qui ne l'était pas.

— Comme j'ignorais qu'il était possible de créer un serviteur vampire, tout ça a été assez accidentel.

— Mensonge. Mais je sais comment te soutirer la vérité.

Moroven fit signe aux hommes qui tenaient Nathaniel de s'avancer jusqu'à moi.

Keegan passa derrière l'ouverture donnant sur l'escalier, mais du côté opposé à celui dont les gens semblaient descendre. Je vis ses bras bouger comme s'il poussait ou tirait quelque chose dans le mur. Puis une chaîne épaisse descendit du plafond – une seule, contrairement à celles qui me retenaient, mais avec un gros crochet au bout.

— Non ! s'exclama Damian.

Il fit un pas en avant, et je vis les yeux de Roarke briller tels des diamants noirs. Son regard se fit flou, et il s'immobilisa.

Je scrutai les yeux de Nathaniel qui se tenait juste devant moi. Il commençait à se débattre autant que ses chaînes l'y autorisaient, c'est-à-dire pas beaucoup. Quoi que ces gens comptent lui faire, ils ne voulaient pas qu'il bouge. J'avais le cœur dans la gorge. Je tirai sur les fers de mes poignets, mais en vain.

— Damian, réveille-toi !

Le vampire sursauta, repoussa Roarke et le frappa en plein visage. Le Roane s'écroula. Rodina et Hamish bondirent pour saisir les bras de Damian, et Rodina lui plaqua une lame sur la gorge.

— Voilà pourquoi nous avons dû bâillonner ton M. Graison. Si tu l'appelles encore, Anita, je te bâillonnerai aussi, et je couperai la langue de ton amant.

Les yeux de Rodina flamboyaient d'une lumière bleue pareille à un ciel printanier en feu. Je savais qu'elle pensait chaque mot de ce qu'elle venait de dire.

La chaîne pendait devant moi ; ainsi, je verrais parfaitement ce que ces hommes comptaient faire à Nathaniel. Ou peut-être Nathaniel verrait-il parfaitement ce qu'ils allaient me faire. Quel que soit celui d'entre nous qui souffrirait, ils voulaient que l'autre soit le témoin privilégié de ses souffrances. Bande de sadiques.

Keegan passa le crochet dans les chaînes que Nathaniel portait aux pieds. Il tira dessus pour vérifier que ça ne lâcherait pas, et, une fois satisfait, il hocha la tête. Les deux hommes qui tenaient Nathaniel l'allongèrent par terre tandis que Keegan rebroussait chemin vers le mur et passait la main de l'autre côté d'une saillie.

J'aperçus l'extrémité d'une poignée argentée. Lorsqu'il commença à la tourner, la chaîne se rétracta dans le plafond. Les deux Roanes guidèrent doucement Nathaniel de leurs mains jusqu'à ce que Keegan leur ordonne de le lâcher. Je m'attendais à ce qu'ils en profitent pour lui faire mal, mais non.

Keegan souleva Nathaniel jusqu'à ce que ce que son visage se trouve au niveau du mien et qu'on puisse se regarder dans les yeux. Il n'était suspendu qu'à un peu plus d'un mètre de moi, hors de ma portée mais pas de beaucoup. Je scrutai ses yeux lavande, l'estomac tellement noué que je ne savais pas si j'allais vomir ou me mettre à hyper ventiler. Il devait y avoir un moyen d'empêcher ça. Son épaisse tresse auburn s'était enroulée sur le sol telle une corde.

— Ma Dame, dit Damian. Je vous en prie, ne faites pas ça.

— Quand m'as-tu déjà vue me laisser émouvoir par un appel à la miséricorde, Damian ?

— Jamais, admit le vampire en se raidissant sous la poigne d'Hamish et de Rodina.

— S'il continue à se débattre, je peux lui trancher la gorge ? demanda cette dernière.

— Non, ça risquerait de tuer Anita trop vite. J'ai besoin de sa terreur pour qu'elle s'ouvre à moi et que je puisse me nourrir. Ensuite, j'absorberai tout son pouvoir. Si elle meurt avant que j'aie pu briser sa coquille si dure, il se peut que le pouvoir de la Mère se cherche un autre vaisseau, ce qui est hors de question.

— Si nous ne le découpons pas, comment voulez-vous que nous l'empêchions de secourir son mignon ?

— Vous êtes des Arlequin. Êtes-vous si incompétents que vous ne pouvez même pas contrôler un vampire seul pendant quelques minutes ? glapit Moroven.

— Pouvons-nous au moins le blesser ? demanda Rodina.

— Non ! Maintenant, faites votre travail !

Moroven reporta son attention sur nous, et cela ne me plut pas du tout, parce que ce qui allait se passer serait cauchemardesque, je le devinais.

— Vous êtes des putains d'Arlequin. Vous allez la laisser vous parler sur ce ton ? lançai-je.

— C'est elle la patronne, répondit Rodina.

— Seulement parce que vous lui obéissez.

— Nous obéissons au pouvoir de la Mère, quelque vaisseau qu'il ait choisi, répliqua Hamish.

— Assez ! hurla Moroven.

Elle contourna le bord de l'ouverture comme Keegan, mais, au lieu de faire apparaître une autre chaîne, elle revint avec un grand couteau à la main. La lame brillait d'une lueur argentée, et la façon dont son tranchant reflétait le soleil indiquait qu'elle était bien affûtée. Au-delà de sa couleur, je ne pouvais pas être certaine que c'était bien de l'argent, mais j'aurais parié que oui, alors même que je priais pour que ça n'en soit pas.

— Je veux que tu regardes ces yeux ravissants, cette magnifique chevelure et ce torse si musclé, Anita Blake. Je vais ravager sa beauté, puis je le baiserai devant toi, et, quand tu seras terrorisée d'imaginer ce que je ferai ensuite à tes deux hommes, je te boirai tout entière !

Moroven s'approcha de Nathaniel à grands pas, dans une envolée de jupons blancs. Damian et moi hurlâmes ensemble :

— Non !

Elle empoigna la tresse de Nathaniel pour l'immobiliser, puis se plaça sur le côté pour que nous puissions continuer à nous regarder. Approchant la lame de ses cheveux, elle les taillada. Elle aurait pu faire des tas de choses bien pires, je le savais, mais voir cette longue tresse auburn tomber par terre me coupa le souffle. Mes genoux se dérobèrent sous moi, et je m'affaissai au bout de mes chaînes.

Voyant une larme solitaire couler le long de la joue de Nathaniel, je poussai un cri, pas un cri de terreur ou de chagrin, mais un cri de rage. Je perdis les pédales et insultai Moroven, la menaçai et finis par cracher :

— Tuez-moi tout de suite. Parce que chaque minute de sursis que vous m'accordez me donne une chance de vous tuer la première, espèce de salope !

Moroven me rit au nez, puis jeta le couteau par terre entre nous.

— De la colère. Je ne peux pas me nourrir de ça, Anita. Mais je te promets qu'à mon retour je ramasserai ce couteau et je découperai le corps si délectable de ton amant, ou peut-être lui ôterai-je un œil. Je veux qu'il lui en reste un pour contempler sa beauté ravagée et l'horreur qu'elle t'inspirera, mais il n'a pas besoin de l'autre.

J'alimentai ma colère comme si c'était un véritable feu. Je l'alimentai pour qu'elle flambe plus fort, parce que, tant que Moroven ne trouverait pas ma peur, elle ne pourrait pas se nourrir de moi, ne pourrait pas nous tuer. Je me connectai à ce bassin de colère

bouillonnante tapi en moi depuis la mort de ma mère et dans lequel étaient venues se jeter toutes les horreurs que j'avais vécues depuis, et je laissai Moroven le voir sur mon visage.

— Si ça ne t'effraie pas que je découpe Nathaniel, c'est sur toi que je ferai usage de mon couteau. Mais je trouverai ce qui te fait peur, Anita, et ensuite tu m'appartiendras. (Elle s'approcha de Damian, que les deux Arlequin tenaient toujours). Tu me crois, n'est-ce pas, Damian ? Tu crois que je ferai tout ce que j'ai promis.

— Oui, chuchota le vampire, ses yeux écarquillés révélant trop de blanc comme ceux d'un cheval sur le point de détaler.

Moroven lui toucha le visage, et sa personnalité s'effaça, laissant ses yeux semblables à deux fenêtres vides. Puis elle se tourna vers moi en souriant.

— Il a peur pour vous deux. Ça m'a donné accès à son esprit, et maintenant il est de nouveau mien. (Elle entraîna Damian vers l'escalier comme s'il était un zombie sans volonté propre). Admire bien la beauté de Nathaniel, Anita. Je te donne ma parole que l'heure que je t'accorde maintenant sera la dernière où tu le contempleras intact.

CHAPITRE 81

Nous nous retrouvâmes seuls à l'exception des deux Roanes qui se tenaient de part et d'autre de la porte comme de bons gardes. Ils avaient chacun un flingue qui dépassait sous leur tee-shirt, ce qui me semblait presque anti-irlandais à ce stade. Dans un pays où la plupart des flics – pardon : des Gardai – ne sont pas armés, j'avais pris l'habitude qu'on soit les seuls à se promener avec de quoi se défendre.

Nathaniel et moi nous regardions. Je me concentrai sur ses grands yeux magnifiques en m'efforçant de ne pas faire de blocage sur ses cheveux. Ils repousseraient. Ils repousseraient. Je devais me le répéter en boucle pour ne pas me mettre à pleurer ou à hurler, ce qui ne nous aiderait pas. Or nous avions besoin de nous aider nous-mêmes, pas de nous affaiblir ; ça, Moroven s'en chargerait dans une heure. Alors je chassai ses menaces et la haine que j'avais vue dans ses yeux hors de mon esprit. Rien de tout ça ne pouvait me servir. A la place, je scrutai les yeux de Nathaniel en songeant combien je l'aimais.

Involontairement, je jetai un coup d'œil à la tresse auburn qui gisait sous lui telle une promesse de tortures à venir – ce qu'elle était très exactement. Merde ! Je priai pour avoir une idée sur la façon de nous sortir de là, ainsi que Damian.

Nathaniel frotta sa joue contre la chaîne qui lui entourait les épaules et parvint à faire glisser son bâillon. Il remua les mâchoires et dit tout bas :

— Elle l'avait attaché par-dessus mes cheveux.

— Quand elle les a coupés, ça t'a donné du mou.

Il sourit.

— Ça repoussera.

J'acquiesçai et réussis à lui rendre son sourire.

Le garde aux cheveux châtains s'approcha de nous.

— Comment vous vous êtes débarrassé de votre bâillon ?

Nathaniel répéta son explication, qui parut mettre l'homme mal à l'aise.

— Vous devriez faire ce qu'elle veut.

— Elle va nous tuer de toute façon, répliquai-je.

— Il existe différentes façons de mourir. Ne la laissez pas vous tuer lentement, Anita.

— Comment vous appelez-vous ?

— Barnabas.

— Ne leur parle pas, lança son collègue.

— Si vous ne voulez pas la regarder nous tuer lentement, Barnabas, aidez-nous à sortir d'ici.

L'homme secoua la tête et se mit à reculer.

— J'ai pitié de vous, mais pas à ce point.

— Barnabas, reviens ici !

— J'arrive, Tommy.

Puis tout bas, il nous dit :

— N'attendez pas que je vous aide. Si elle m'ordonne de vous tuer, j'obéirai. Je ferai en sorte que ce soit rapide, mais j'obéirai.

— C'est bon d'être prévenus.

— Cesse de parler aux prisonniers ! cria Tommy en se dirigeant vers nous.

Barnabas rejoignit l'autre homme, qui le rabroua vertement comme si nous étions des chiots auxquels il ne fallait pas s'attacher parce que nous allions être euthanasiés de toute façon. J'eus l'impression que ce n'était pas la première fois qu'ils surveillaient des prisonniers condamnés à mourir – vite ou lentement. Nous ne trouverions pas d'aide de ce côté. Nous n'avions rien à offrir à Barnabas qui vaille la peine de trahir la Méchante Salope, et son pote Tommy était dans des dispositions encore moins amicales.

— Ce serait vraiment dommage que tu ne puisses plus jamais profiter de ma souplesse inouïe, murmura Nathaniel.

Ça avait l'air d'un truc absurde à dire, mais étant donné les circonstances, je savais que ça devait être important. Je dus avoir l'air très perplexe, parce que Nathaniel chuchota :

— Je suis plus désarticulé qu'Houdini.

Enfin, je compris où il voulait en venir. Il pouvait effectuer une rotation complète des épaules et de toutes ses autres articulations. C'était déjà intéressant au lit et quand il dansait sur scène, mais, là, ça pouvait littéralement nous sauver la vie. Si nous arrivions à détourner l'attention des gardes, il pourrait se défaire de ses chaînes, puis me libérer.

C'était à moi de faire diversion, mais comment ? Je portais une nuisette en satin rouge, donc le sexe était une option. Ce ne serait pas un sort pire que la mort ou que regarder la Méchante Salope découper des morceaux de Nathaniel. Si j'arrivais à les attirer assez près et à invoquer l'ardeur, ça marcherait peut-être, mais j'ignorais si Moroven le sentirait. L'ardeur peut être un pouvoir spectaculaire, et nous n'avions vraiment pas besoin qu'elle revienne plus tôt que prévu.

Je levai les yeux vers mes propres chaînes. J'avais les mains presque assez petites pour m'extirper de mes fers si j'étais prête à y laisser un peu de peau et de sang. Malheureusement, les gardes le remarqueraient.

Je regardai Nathaniel.

— Je t'aime.

— Je t'aime plus.

— Je t’aime mieux.

— Je t’aime plus mieux, dit-il en souriant.

Je lui rendis son sourire, pris une grande inspiration et me mis à tirer très fort sur le moins serré de mes fers.

— Qu’est-ce que vous foutez ? lança Tommy.

Je ne lui répondis pas, parce que j’avais besoin que Barnabas et lui s’approchent tous les deux en tournant le dos à Nathaniel. Alors je suspendis tout le poids de mon corps à mon bras gauche et tirai. Ma main glissa d’une fraction de centimètre dans son fer. Si les gardes n’avaient pas été là, ou s’ils avaient été disposés à me regarder m’acharner pendant un quart d’heure en m’écorchant la peau, j’aurais peut-être réellement pu la dégager – et, de là, libérer mon autre main. Mais je comptais sur le fait que les gardes ne resteraient pas les bras ballants près de la porte.

— Qu’est-ce que vous essayez de faire ? cria Tommy.

— De m’échapper.

— Vous ne pouvez pas.

J’allais avoir besoin d’un lubrifiant pour que ça passe. Par chance pour moi, mon corps produisait une substance qui ferait l’affaire. Si je le voulais vraiment. Je me redressai en tirant, en secouant le fer et en frottant mon poignet contre le métal.

— Vous allez juste réussir à vous blesser la main, lança Barnabas depuis la porte.

— Si je ne m’échappe pas, elle me fera bien pire que ça.

Les deux hommes se regardèrent et se dirigèrent vers moi.

— Arrêtez ça, ordonna Tommy.

— Sinon quoi ?

— Sinon, on vous fait du mal.

— Pas autant que la Méchante Salope d’Irlande quand elle reviendra, répliquai-je en continuant à m’acharner.

— Vous essayez de vous faire saigner ? devina Barnabas.

— Oui.

— Pourquoi ? demanda Tommy.

Ils se tenaient tous les deux entre moi et Nathaniel. Barnabas jeta un coup d’œil à ce dernier par-dessus son épaule. Je laissai pendre tout le poids de mon corps au bout d’une des chaînes.

— Vous voyez ? dis-je en désignant le fer. Ça bouge un peu. Avec du lubrifiant, j’arriverais à dégager ma main, et je pourrais facilement libérer l’autre.

— On est juste là, contra Tommy. On ne vous laissera pas faire.

— Et comment comptez-vous m’arrêter ? demandai-je en tirant plus fort sur ma main.

Je devais faire attention à ne pas me fouler le poignet avant de réussir à le faire saigner. J’avais terriblement envie de regarder ce que

Nathaniel était en train de faire derrière les deux gardes, mais je n'osais pas.

— Ne nous forcez pas à vous faire du mal, dit Barnabas sur le ton de quelqu'un qui n'en avait aucune envie, mais qui le ferait quand même.

Tommy m'attrapa le bras juste sous le poignet. Sans doute pensait-il que ça m'empêcherait de tirer dessus. J'entendis un cliquetis métallique qui ne venait pas de moi, et je me mis à tirer follement sur mon autre main, que personne ne tenait, histoire de faire assez de bruit pour couvrir les mouvements de Nathaniel.

— Arrêtez ! hurla Tommy en me serrant le bras gauche assez fort pour que ça fasse mal, mais pas autant que les égratignures que je m'étais déjà infligées.

Je remontai mes jambes et laissai tout le poids de mon corps pendre au bout de mes fers. Surpris, Tommy me lâcha, et je pus agiter mes chaînes tel un faux fantôme pendant une séance de spiritisme bidon.

Tommy m'assena une gifle brutale en pleine figure. L'espace d'une seconde, je restai suspendue là, hébétée. Il m'empoigna par le devant de la nuisette et me força à me remettre debout. La nuisette n'était pas un tee-shirt, ni même une robe, donc il dénuda tout ce qui se trouvait sous ma taille. Les femmes se plaignent souvent que les hommes reluquent leurs nichons, mais, croyez-moi, ils peuvent reluquer pire.

Les deux gardes baissèrent les yeux, et j'entendis presque le cliquetis dans la tête de Tommy, comme s'il venait juste de penser à un autre truc qu'il pourrait me faire. Quand je déglutis, je sentis un goût cuivré de sang dans ma bouche – il m'avait fendu la lèvre en me frappant.

Alors, mes bêtes intérieures montèrent à la surface telle une onde de chaleur. Elles non plus, elles n'avaient pas aimé qu'on les frappe. Pour la première fois de ma vie, je me retrouvai seule dans ma tête avec toutes mes bêtes et sans aucun lycanthrope expérimenté pour m'aider. J'avais si chaud qu'il me semblait que mon corps allait prendre feu.

— Vous êtes quoi, putain ? souffla Tommy en me reprenant le bras.

Je vis Nathaniel derrière lui. Il s'était libéré et avait ramassé le couteau abandonné par Moroven. Barnabas commença à pivoter. Si je n'avais pas vu Nathaniel, si les gardes n'avaient pas été deux, si mes bêtes avaient eu quelques secondes de plus pour jaillir, si j'avais eu accès au pouvoir de quelqu'un d'autre en plus du mien… Mais ce n'était pas le cas. Alors, j'invoquai le seul pouvoir en ma possession capable de tuer et de créer une diversion en même temps.

J'ai appris à drainer l'énergie vitale au contact de la peau d'autrui, comme le faisait Papillon d'Obsidienne. Elle ne m'a pas enseigné son truc sciemment, mais, un de mes dons naturels est que, si un vampire utilise assez souvent son pouvoir sur moi ou en ma présence, j'en hérite temporairement ou définitivement. Celui-ci, je l'ai et je le garde.

Tommy mit une seconde à se rendre compte que quelque chose clochait. Puis sa main commença à sécher à l'endroit où il me touchait, comme si j'avais enfoncé une paille invisible dans sa peau et qu'il était un carton de jus de fruit. Il tenta de me lâcher mais n'y parvint pas.

— Qu'est-ce que vous foutez ? cria-t-il.

— Je me défends, répondis-je d'une voix distante et paisible, parce que c'était bon de boire autant d'énergie.

— Barnabas, aide-moi !

Son collègue voulut se porter à son secours, mais Nathaniel lui sauta sur le dos et lui planta le couteau dans la poitrine. Barnabas émit un son étranglé et lui donna un violent coup de coude pour tenter de le désarçonner, ce qui voulait dire que Nathaniel avait manqué le cœur. Il frappa de nouveau, et, cette fois, le garde tomba à genoux sous lui.

Tommy hurlait à présent. Son corps était couvert de sillons profonds, comme s'il se trouvait dans un désert où le soleil faisait évaporer toute l'eau de son corps, sauf que ce n'était ni le soleil ni la chaleur : c'était moi. J'ignorais si quelqu'un se trouvait assez près pour l'entendre, mais je n'aurais pas pu m'arrêter même si je l'avais voulu, parce que, dès l'instant où je cesserais d'aspirer son énergie, Tommy serait libre de se détourner de moi et d'aider Barnabas à se débarrasser de Nathaniel.

Celui-ci continuait à frapper en essayant de porter un coup fatal à l'homme qui se débattait. Je ne pouvais pas me permettre qu'un second garde entraîné se joigne à la mêlée, sinon Nathaniel perdrait. Alors je plongeai mon regard dans celui de Tommy et regardai sa peau se dessécher jusqu'à ce qu'elle ressemble à du cuir. Ses hurlements étaient de plus en plus aigus et pathétiques, mais la pitié était un luxe que je ne pouvais pas m'offrir. La pitié nous ferait tous tuer.

Nathaniel se releva en titubant, couvert de sang et essoufflé, mais Barnabas resta à terre. Nathaniel avait gagné. Nous avions survécu parce qu'il avait tué son adversaire. J'observai la coquille momifiée de l'homme que j'étais en train de tuer lentement. La main robuste qui m'avait saisi le poignet n'était plus qu'os recouverts de peau, mais je continuais à aspirer son essence vitale. Si je m'arrêtais maintenant, je pourrais rendre son énergie à Tommy, et il guérirait, mais je ne voulais pas qu'il guérisse. Nous luttions pour notre survie, et Tommy

devait mourir comme Barnabas.

— Je peux te détacher le poignet ? demanda Nathaniel d'une voix rauque comme si c'était lui qui avait crié. C'est dangereux de te toucher, ou pas ?

— Attends une seconde.

J'avalai tout le pouvoir que je venais de prendre de force au garde qui se tenait face à moi. Puis je repoussai ma faim insatiable dans le recoin le plus noir de mon âme, et Tommy s'écroula tel un pantin désarticulé.

Nathaniel leva une main pour ouvrir mon fer droit. Il tenait toujours le couteau ensanglanté dans l'autre. C'était bon d'avoir une main libre, mais la magie était toujours là, et elle continuait à me bloquer.

Je défis moi-même l'autre fer, et, dès l'instant où je cessai de toucher les chaînes, je pus de nouveau entendre tous mes gens. Mes liens métaphysiques se rétablirent jusqu'au dernier. Je percevais l'énergie de Nathaniel, brillante et vivace comme un cœur battant. La peur de Dem me fit chanceler, et Damian revint à la vie dans ma tête tel un morceau de moi-même dont je n'avais pas eu conscience qu'il me manquait.

Nathaniel tendit sa main barbouillée de rouge vers moi et la laissa retomber avant de me toucher.

— Je recommence à te sentir.

— Essuie-toi les mains sur son pull, dis-je en désignant la coquille momifiée qui gisait à nos pieds, non loin de la viande sanglante de notre autre victime.

Nathaniel s'accroupit et essuya non seulement ses mains, mais aussi le couteau, puis se releva.

— Il crie encore.

— Je ne l'entends pas.

— Moi, si.

— Passe-moi ça, réclamai-je en désignant le couteau.

Nathaniel obtempéra sans discuter.

Je m'agenouillai. À présent, oui, j'entendais un gémissement aigu. Tommy resterait en vie à l'intérieur de son corps ravagé, peut-être indéfiniment. Papillon d'Obsidienne faisait cela à ses gens pour les punir, et elle les enfermait dans des cercueils de pierre jusqu'à ce qu'elle soit prête à leur pardonner.

Je plantai la lame dans la peau fine comme du papier au niveau du plexus et fis remonter la lame en lui imprimant une rotation jusqu'à ce que je sente la masse plus dense du cœur au bout de sa pointe. Le reste des organes s'était desséché, mais le cœur était presque intact. Je plongeai le couteau dans cette source de vie palpitante jusqu'à ce que les gémissements cessent.

Je me relevai et voulus rendre le couteau à Nathaniel. Il secoua la tête.

— Non, garde-le. J'ai eu beaucoup de mal à tuer l'autre. Toi, tu y es arrivée du premier coup. Je ne suis pas encore assez bon au couteau.

— Ça viendra avec l'entraînement.

Il acquiesça. Je m'agenouillai de nouveau, et j'étais en train de sortir le flingue de Tommy de son holster pour le donner à Nathaniel quand Rodina descendit l'escalier si discrètement que nous ne l'entendîmes pas du tout. Dans sa main, elle tenait un Glock qu'elle pointa sur nous sans trembler. Certains jours, vous perdez tellement que vous ne pouvez pas gagner. Eh merde !

CHAPITRE 82

Rodina nous regarda en souriant et finit par éclater de rire.

— Et moi qui étais venue vous sauver ! Apparemment, vous n'en avez pas besoin.

— Pourquoi nous aideriez-vous ? demanda Nathaniel.

— Parce que la Dame Salope n'est pas notre Reine Maléfique.

— Et vous croyez que moi, si ?

Elle nous dévisagea, puis baissa les yeux vers les corps à nos pieds.

— Je ne sais pas grand-chose sur le bien, mais je ne pense pas que ce soit ça.

Je ne pouvais pas prétendre le contraire, aussi n'essayai-je même pas. Je me contentai de prélever le flingue de l'homme que j'avais tué, et de le tendre à Nathaniel avec un chargeur de rechange. Tant qu'à piller un cadavre armé, pensez toujours aux munitions supplémentaires. Le flingue était un Glock, pas mon modèle favori car il ne tient pas bien dans ma main. Nathaniel vérifia automatiquement qu'il était chargé. C'était bon de voir que ça commençait à rentrer.

— Merci de t'être nourrie d'elle devant moi, Anita. J'en ai plus qu'assez de cette garce blanche.

Je scrutai ses yeux noirs si semblables à ceux de son frère, et je compris.

— Je t'ai roulée en même temps que Rodrigo.

— Oui. La seule autre personne qui avait jamais pu faire ça était la Reine de Toutes Ténèbres en personne. J'ai compris qu'on servait la mauvaise héritière.

Je ne contredis pas Rodina. Depuis des mois, des gens me répétaient que j'étais l'héritière de la Mère de Toutes Ténèbres. C'était idiot de continuer à nier, donc j'allais arrêter. Ça ne me plaisait toujours pas, mais je devais cesser de jouer les dames qui protestent trop.

Je récupérai le flingue de l'autre garde, même s'il était poisseux de sang. Nathaniel n'avait peut-être pas tué Barnabas du premier coup, mais il lui avait fait assez mal pour que celui-ci ne pense pas à dégainer ou n'y parvienne pas. De mon point de vue, c'était déjà une sacrée victoire.

Nous devions bouger. Rodina avait apporté un sac à dos contenant des bottes qui m'iraient à peu près si je les portais par-dessus les chaussettes épaisses fournies avec, et un sweat-shirt noir à capuche que j'enfilai par-dessus la nuisette. J'avais fait de mon mieux pour ne pas penser combien j'avais froid jusqu'à ce que je sois

habillée. Alors seulement, je m'autorisai à frissonner.

Rodina avait même apporté un autre sweat pour Nathaniel. Elle rengaina son Glock, le remplaça par une épée courte et nous entraîna vers l'escalier en nous exhortant au silence. Tandis que nous la suivions, je dis tout de même à voix basse :

— Il faut récupérer Damian.

— On aura déjà de la chance si j'arrive à vous faire sortir d'ici tous les deux. Damian est toujours avec la garce blanche et ses deux serviteurs.

— On ne peut pas le laisser, protesta Nathaniel.

Il dut penser à Damian, parce que, soudain, la voix du vampire résonna très fort dans nos têtes.

Allez-y. Je vous rejoindrai à Wicklow.

— Il nous dit d'y aller, et qu'il nous rejoindra à Wicklow, rapporta Nathaniel.

Rodina sourit.

— Entendu.

J'avais réussi à ne pas penser à Domino jusqu'à ce que je voie Rodrigo qui nous attendait dans le couloir en haut de l'escalier. Alors, mes petites cases bien rangées volèrent en éclats. Rodina s'interposa entre nous.

— C'est Ru, notre troisième triplé.

Il me parut absolument identique à Rodrigo jusqu'à ce que je regarde ses yeux, qui n'étaient pas deux cavernes sombres et qui n'avaient même pas la dureté provocante de ceux de Rodina. Cet homme-là était plus doux. Il mit un genou en terre devant moi.

— Ma Reine.

— Où est Rodrigo ? demandai-je.

— Il est mon frère et désormais ton serviteur, tout comme Ru et moi, répondit Rodina.

— Anita, il faut d'abord qu'on s'échappe, me pressa Nathaniel.

Je tournai la tête vers lui. Si je n'avais pas eu un couteau ensanglanté dans une main et un flingue dans l'autre, j'aurais touché ses cheveux. Il avait raison. Domino était mort, nous non.

— Faites-nous sortir d'ici, réclamai-je. Je ne toucherai pas à Rodrigo avant qu'on soit en sécurité.

— Parole d'honneur ? demanda Rodina.

— Oui.

Alors, Rodrigo émergea à l'angle du couloir tel le reflet de son frère dans un miroir.

— Je vois ma mort dans tes yeux.

— Tu m'as forcée à avaler le sang de mon amant après l'avoir tué.

Rodina dévisagea son frère.

— Sérieusement ?

L'air embarrassé, Rodrigo haussa les épaules.

— Sur le coup, ça m'a paru marrant.

— Marrant ! m'exclamai-je en faisant un pas vers lui.

Nathaniel me saisit le bras.

— Anita, il faut d'abord sortir d'ici. (Il reporta son attention sur Rodrigo). Et vous, arrêtez de dire des conneries pareilles.

Rodrigo me dévisagea, ses yeux pareils à des cavernes plus pensifs que cruels à présent.

— Si je n'avais pas fait cette chose idiote, nous ne serions pas là en ce moment, Anita Blake.

— Dehors, Rodrigo.

Rodina prit les devants et nous la suivîmes – que pouvions-nous faire d'autre ? Je dus ranger le flingue dans la poche ventrale du sweat pour prendre la lampe qu'ils me donnèrent. Je gardai le couteau à la main parce que je n'avais nulle part où le mettre.

Rodina nous entraîna dans un tunnel ouvert à même la roche, un passage si étroit que ma claustrophobie se réveilla. J'aurais juré sentir la pierre se resserrer autour de moi. Je posai le couteau contre un mur et la lampe sur l'autre pour que mes mains démentent l'illusion créée par mon esprit. Ce n'était qu'une phobie. Ce n'était pas réel.

Je humai de l'air frais, une odeur iodée. Il y avait de la lumière grise devant nous. Rodrigo émergea à l'extérieur et disparut. Quand j'atteignis le bout du tunnel, je vis que la roche noire dégringolait en pente abrupte jusqu'à la mer en contrebas.

Rodrigo se tenait à gauche de l'ouverture. Il m'offrit sa main. Je ne voulais vraiment pas la prendre, mais le jour déclinait et je ne voyais pas sur quoi il se tenait, ni pourquoi il ne tombait pas dans le vide. Alors je le laissai me guider le long de marches étroites littéralement sculptées à même la falaise. Seule, je ne les aurais jamais repérées, et je n'aurais pas été capable de les gravir sans me casser la figure. Derrière nous, Rodina guidait Nathaniel et Ru fermait la marche.

Arrivé au sommet de la falaise, Rodrigo s'accroupit derrière un rideau d'herbe épaisse et de fleurs sauvages. Il me fit signe de l'imiter, et j'obtempérai. Un petit vent agitait la végétation. Au plus haut point de l'escarpement se découpaient des ruines de pierre noire.

— Le Château Noir, commenta Rodrigo. Tout le monde pense qu'il est abandonné, mais la véritable forteresse se trouve à l'intérieur de la falaise. C'est là qu'elle s'est toujours cachée tandis qu'au-dessus d'elle on érigeait et on brûlait des bastions successifs dont les occupants étaient systématiquement ses pantins.

Une fois certain que la voie était libre, il nous entraîna à travers l'herbe folle qui ondulait sous le vent. Un homme et une femme se prenaient en photo à califourchon sur un canon rouillé qui

surplombait un petit port. D'autres touristes, ou peut-être des gens du coin, pique-niquaient ou admiraient la mer à l'approche du crépuscule.

— Et personne ne sait qu'elle vit là ? demandai-je.

— Non, répondit Rodrigo.

— Une de ses grandes forces, c'est qu'elle se cache en pleine vue, ajouta Rodina. (Elle ouvrit son sac à dos). Tu ne peux pas te balader avec un couteau ensanglanté à la main, Anita.

Ça ne me plaisait pas, mais je lui remis une de mes armes parce qu'elle avait raison. Nous avions lutté pour notre survie, mais tous les gens qui nous entouraient passaient juste une journée tranquille au bord de la mer.

Rodina mit sa capuche pour dissimuler ses cheveux et dit :

— Nous sommes des touristes. Nous ne devons pas faire tache.

Elle prit la main de Nathaniel et se suspendit à son bras. Rodrigo m'offrit le sien en s'excusant :

— Pour plus de sûreté.

— D'accord.

Je pris son bras et fourrai mon autre main dans la poche ventrale du sweat alourdie par le flingue. Le contact du métal me rassurait un peu, même si j'avoue que j'étais tentée de me tourner vers Rodrigo pour l'abattre sur place. Si Nathaniel n'avait pas été avec moi, je l'aurais peut-être fait, mais il était là, et nous avions réussi à sortir de la forteresse de Moroven. Nous étions en train de nous échapper. Je tuerais Rodrigo plus tard.

Les triplés nous firent descendre la pente herbeuse du promontoire en direction d'un parking où beaucoup de voitures étaient encore garées, et vers la ville qui s'étendait un peu plus loin en contrebas. Il faisait encore jour, et nous ne laissions derrière nous que deux vampires capables d'affronter la lumière du soleil, Moroven et Damian. Jusqu'à la tombée de la nuit, les Roanes représentaient le plus grand danger.

Il me semblait avoir une cible entre les omoplates, et je dus faire un gros effort pour ne pas regarder par-dessus mon épaule, mais, avec ma capuche relevée, je passais inaperçue. Je vis même deux ou trois autres femmes avec des jupes aussi courtes que ma nuisette, mais elles portaient des collants dessous. J'avais tellement froid aux jambes que je les sentais à peine, et le vent n'arrangeait rien.

La nouvelle coupe de cheveux de Nathaniel nous aidait aussi à ne pas nous faire remarquer, mais, chaque fois que je le voyais sans sa tresse, c'était comme si on me donnait un coup de poing dans le ventre. Il avait essuyé le plus gros du sang visible sur un chiffon donné par Rodina, et son sweat camouflait le reste. Il était bien meilleur acteur que moi, donc Rodina et lui avaient bien davantage l'air d'un

couple que Rodrigo et moi. Celui-ci aurait pu se conduire de façon plus familière, mais il craignait sans doute ma réaction. Ru était parti en avant. Je l'apercevais de temps à autre au milieu des touristes, ce qui signifiait qu'il ne se cachait pas spécialement.

Nous traversâmes un pont de pierre au-dessus d'une rivière qui allait se jeter dans la mer. C'était très joli, mais la nuit ne tarderait pas à tomber, et nous devions nous mettre à l'abri au plus vite.

— Nous ne pouvons pas rester à découvert, dis-je.

Rodina se pressa contre Nathaniel en souriant comme si je venais de dire quelque chose de génial.

— On se dirige vers une des églises dans lesquelles les vampires ne pourront pas entrer.

— Et les Roanes ?

— Toi et tes hommes en avez déjà tué quatre aujourd'hui.

— Combien en reste-t-il sur place ?

— Des dizaines, répondit-elle sans se départir de son sourire.

— Il nous faut un plan.

— Où sont Dem et Edward ? interrogea Nathaniel.

Excellente question. Je n'avais pas les idées claires. Je ne savais pas ce qui clochait chez moi. Puis je compris. Damian luttait pour rester avec nous et ne pas se laisser reprendre par Moroven, mais ils le touchaient tous les trois : la Méchante Salope, son serviteur humain et son animal à appeler. Damian aurait pu résister à l'un d'eux, peut-être à deux, mais aux trois… C'était comme s'ils essayaient de voler un morceau de nous. Je trébuchai et dus me raccrocher à Rodrigo.

— Un problème ? demanda-t-il.

— Damian, répondit simplement Nathaniel.

Il avait passé ses bras autour du cou de Rodina comme pour l'étreindre, ce qui devait faire beaucoup moins louche que moi agrippée au bras de Rodrigo. Puis Damian disparut soudain de mon esprit et de mon corps. Moroven l'avait capturé de nouveau. Bordel !

— Tu vas bien ? demanda Rodrigo.

Il avait passé un bras autour de ma taille ; apparemment, j'avais failli tomber sans m'en rendre compte. Mais la nuisette n'était pas assez longue et il la faisait remonter avec son bras. Il m'aida à me redresser et à tout remettre en place.

— Elle a repris Damian, annonçai-je.

Ru apparut près de nous.

— Il faut continuer à avancer.

Il avait raison.

— Est-ce qu'elle l'a repris parce qu'elle s'est rendu compte de ce qu'on avait fait, ou juste pour le principe ? interrogea Nathaniel.

Je secouai la tête.

— Aucune idée.

— L'alarme générale n'a pas été donnée, rapporta Rodina.

— Comment le sais-tu ?

— Nous ne sommes pas en train de courir.

— Bonne remarque.

Nous marchions comme deux couples ordinaires avec Ru qui jouait les cinquièmes roues du carrosse dans une rue tranquille et pittoresque. Des barques oscillaient dans l'eau le long du quai. De l'autre côté de la route se dressaient un bâtiment bleu qui semblait être un restaurant de fruits de mer et une boutique, respectivement appelés *Le Phare* et *L'Homme-Poisson.* D'après une pancarte, ici, on servait des coquillages irlandais tout frais. Nous nous retenions de courir. Rodina parvint même à glousser quand Nathaniel lui dit quelque chose.

— Tu veux que je rigole pendant que tu fais semblant d'être drôle ? proposa Rodrigo.

Je luttai pour ne pas le foudroyer du regard et gâcher notre couverture.

— Va te faire foutre, me contentai-je de dire tout bas en me penchant vers lui.

Il sourit comme si je venais de lui faire une déclaration d'amour, et un couple de personnes âgées nous jeta un regard attendri. J'enfouis ma tête au creux de l'épaule de Rodrigo pour dissimuler mon expression qui ne collait pas du tout avec notre posture, et cela donna l'impression que je lui faisais un câlin. Génial.

Ru s'était arrêté et scrutait l'eau sombre. Il y avait un phoque juste sous la surface, je le voyais. Il leva vers nous d'immenses yeux noirs qui me rappelèrent ceux de Roarke, mais version noyé.

— C'est un phoque normal ? chuchotai-je dans le cou de Rodrigo.

— Sous leur forme animale, on ne peut pas toujours faire la différence, répondit celui-ci à voix basse.

Ru s'agenouilla au bord du quai et émit des sons très doux, mi-grognements mi-ronronnements. Le phoque plongea et disparut. Ru se releva très vite.

— Ce n'était pas un vrai phoque, dit-il en reculant.

— Merde ! jura Rodina.

Elle lâcha la main de Nathaniel et fit face à la mer.

— Qu'est-ce qu'on fait ? interrogea mon léopard.

L'eau, qui clapotait tranquillement entre les barques, se mit soudain à bouillonner et à écumer sans raison apparente.

— Courez ! s'exclama Rodina en prenant Nathaniel par le bras et en s'élançant dans la rue.

Nous les imitâmes. Quelques promeneurs nous jetèrent des regards interloqués, mais ça n'avait plus d'importance. Il était trop tard pour faire semblant. Les phoques jaillirent hors de l'eau dans la

rue derrière nous. Tournant la tête, j'en vis un frissonner de tout son corps et se redresser sous la forme d'un homme habillé qui tendit le doigt vers nous. Eh merde !

Rodrigo m'attira de l'autre côté d'un bâtiment. Au loin, j'aperçus une église. Elle nous protégerait contre les vampires après la tombée de la nuit, mais pas contre les Roanes.

Nous dûmes escalader un mur pour pénétrer dans le cimetière adjacent, et, soudain, nous nous retrouvâmes entourés de pierres tombales. Nathaniel me saisit le bras.

— Relève les morts. Relève-les, Anita.

— Je ne suis pas sûre de pouvoir appeler des zombies ici.

— Essaie.

— Je préférerais ne pas mourir avec notre nouvelle Reine, pas déjà, ajouta Rodina. Essaie.

— S'ils nous trouvent, on les retiendra, ajouta Rodrigo.

— Nous sommes tes Fiancées maintenant, Anita Blake. Nous devons te garder en sécurité et heureuse, conclut Ru.

Et il disparut dans les ombres comme par magie.

Rodina nous poussa vers la lisière des pierres tombales.

— Fais ce que tu peux, Anita. Nous, on fera notre possible pour protéger notre Reine.

— Il nous faut un couteau, dit Nathaniel.

Je croyais que Rodina allait nous rendre celui que nous avions utilisé pour tuer les gardes, mais elle me tendit un couteau propre qu'elle portait dans un fourreau à la hanche.

— Et celui qu'on a utilisé dans les souterrains, réclamai-je.

Sans discuter, elle le sortit de son sac à dos. J'entendis un bruit du côté du mur.

— Invoque ta magie, Anita. Fais-le pour l'homme qui t'accompagne.

Puis elle s'élança vers le mur et les bruits de lutte étouffés.

Plantée dans cet espace vert et paisible, je pris conscience qu'il ne faisait pas encore noir. Or presque personne ne peut pratiquer la nécromancie avant la tombée de la nuit. Les nécromanciens sont comme les vampires ; ils ne fonctionnent pas bien le jour. Il faisait sombre dans les rues, mais il restait encore de la lumière dans le ciel. Je le sentais. Pourtant, je me projetai dans le sol à nos pieds. La terre était vivante.

— Je ne sens pas les morts, Nathaniel.

Celui-ci s'entailla la paume avec le couteau propre et me la tendit.

— Trace le cercle.

Je vis Rodrigo ou Ru lancer quelqu'un dehors par-dessus le mur. Nathaniel me toucha la joue.

— Anita, j'ai besoin de toi.

Je le regardai dans les yeux et songeai à ce qu'il adviendrait si nos geôliers nous reprenaient. Je m'entaillai aussi la paume, ce qui surprit Nathaniel, puis collai ma main contre la sienne pour mêler nos sangs et dis :

— Nous allons le tracer ensemble.

Je visualisai une ligne blanche brillante qui jaillissait sous nos pas. Je ne prêtai pas attention aux bruits de combat, parce que je devais faire confiance aux trois Arlequin pour nous protéger le temps nécessaire. Les morts ne se relèveraient pas ici, mais il y avait un pouvoir que je pouvais utiliser quand même.

Je priai pour qu'on nous protège et qu'on me guide. Nathaniel m'apportait son énergie, mais je débordais déjà de celle que j'avais dérobée au garde. Je sentis le cercle se refermer avec un « pop » presque audible, et un changement de pression qui nous força tous les deux à déglutir comme pendant la descente d'un avion. J'empoignai le couteau encore maculé de sang de Roane même pas complètement sec et je le plantai dans le sol. J'espérais qu'il ferait ce dont nous avions besoin.

Les trois Arlequin se repliaient vers nous. Nous étions entourés par trois rangs de gardes. Putain ! Mais combien de Roanes Moroven avait-elle sous la main ? Ils se ruèrent vers nous, et les triplés firent de leur mieux. Rodina projeta un attaquant par-dessus son épaule, et il retomba à l'intérieur du cercle. Ça aurait pu être un accident, mais je le vis se relever, sortir du cercle et dégainer une épée presque aussi grande que moi.

— Ça arrêtera les vampires, mais pas les Roanes, constatai-je.

Puis la nuit tomba pour de bon. Je le sentis comme un écho dans la moelle de mes os. Les triplés battirent tous en retraite à l'intérieur du cercle, et nous nous retrouvâmes pratiquement dos à dos tous les cinq face à un mur humain. Les Roanes se tenaient encore à l'extérieur, mais je savais désormais qu'ils pouvaient traverser le cercle sans problème.

— Non que je veuille me plaindre, mais qu'est-ce qu'ils attendent ? demandai-je.

— L'arrivée des vampires, répondit Rodrigo. Elle le leur a ordonné.

— Je ne me laisserai pas capturer, déclara Rodina.

— Moi non plus, acquiesça Ru.

— Merde ! jurai-je en cherchant du regard quelque chose pour nous aider.

J'aperçus un lumignon qui brillait dans le noir, non loin de nous. Quand je regardais de face, il n'y avait rien, mais, du coin de l'œil, je voyais une sorte de phosphorescence blanche ou de lueur spectrale.

— Selon la prophétie, pour garantir la mort de notre ténébreuse Maîtresse et le triomphe du Maître des Tigres, celui-ci doit épouser un tigre des clans, lança Rodrigo.

— Tu trouves vraiment que c'est le moment de nous faire une leçon d'histoire ? s'exclama sa sœur.

— Si je meurs ce soir, il faut que quelqu'un d'autre comprenne ce qui s'est passé.

— De quoi parles-tu ?

— Qu'y a-t-il dans cette direction qui serait vraiment hanté ? demandai-je en tendant un doigt.

Les trois Arlequin tournèrent la tête et réfléchirent un moment, puis Ru répondit :

— La geôle de Wicklow.

— Ce n'est plus qu'un site historique aujourd'hui, précisa Rodina.

Le vent se mit à souffler dans les arbres au-dessus de nos têtes, faisant frissonner leur feuillage. Il ne charriait pas d'odeur de pluie, pourtant, je sentais une tempête approcher, et un nuage noir bouillonnait à l'horizon au-dessus de la mer.

— C'est quoi, ça ? interrogea Nathaniel.

— C'est elle. Elle et sa cour noire, répondit Rodina.

— Nous donnerons notre vie pour vous, déclara Ru.

Le « nuage » noir commença à se déliter en formes individuelles. C'était des vampires qui volaient en masse comme sur une affiche pour Halloween. Je me penchai vers Rodina.

— Vous pouvez nous ouvrir un chemin jusqu'à la prison ?

— C'est assez important pour qu'on se sacrifie ? s'enquit Rodrigo.

— Là-bas, il y a des morts qui se relèveront.

— Alors, tu n'auras pas besoin de me tuer pour ce que j'ai fait à ton amant, Anita. Le peuple de la mer s'en chargera pour toi.

Il poussa un cri de bataille et bondit sur la masse de nos ennemis.

CHAPITRE 83

Soudain, l'affrontement tourna à la mêlée générale alors que nous étions gravement en infériorité numérique. Nathaniel fut le premier à tirer, et, même à l'extérieur, la détonation résonna comme un coup de tonnerre. Elle fit sursauter l'homme face à moi, si bien que je pus le poignarder en plein cœur et le repousser parmi la masse de ses copains.

Et soudain les Roanes cessèrent de se battre. Ils se mirent à pousser des cris de détresse – de douleur, presque. Je n'avais aucune idée de ce qui se passait ; je savais juste que ma magie n'y était pour rien. Rodrigo et Rodina nous prirent par la main et s'élancèrent tandis que Ru protégeait nos arrières, mais aucun des Roanes ne nous poursuivit.

Nous courûmes. J'invoquai la partie de moi qui était mes bêtes, la partie qui me permettait de m'entraîner avec de vrais lycanthropes, et je filai si vite que les rues se changèrent en traînées noires. Je filai assez vite pour que le vent maléfique dans notre dos ne puisse pas nous rattraper. Nathaniel n'eut pas de mal à tenir mon allure ; Rodrigo et Rodina non plus, mais Ru trébucha et sa sœur dut lui prendre le bras pour le garder avec nous.

Je fonçais vers la lumière blanche brillante. On aurait dit la lune tombée sur terre. Et plus nous nous en rapprochions, mieux j'arrivais à la voir en face.

Les triplés étaient derrière nous lorsque nous franchîmes l'entrée de l'énorme bâtisse de pierre. Si nous survivions, je les forcerais à faire plus de cardio. Une femme aux cheveux blancs vêtue d'une jupe longue et d'une blouse censée être traditionnelle mais qui n'avait pas l'air tout à fait authentique lança :

— Nous allons fermer.

Rodrigo sortit un flingue et le lui montra.

— Filez, ordonna-t-il. Des ennuis approchent.

La femme s'enfuit en courant et en appelant au secours. Elle s'engouffra dans un café apparemment encore ouvert. J'espérais que personne ne tenterait de jouer les pères Courage. Je voulais utiliser les fantômes, pas en créer de nouveaux.

Deux formes sombres apparurent sur le seuil. Elles avaient les cheveux foncés et la peau pâle, et elles étaient vêtues de noir comme si elles revenaient d'un casting pour un film de vampires. Mais c'était des vrais suceurs de sang – un mâle et une femelle. Ils s'avancèrent à grandes enjambées parce qu'ils n'avaient pas besoin de permission pour entrer dans un lieu public. Ils regardèrent les gens pelotonnés à

l'intérieur du café et eurent un sourire assez large pour découvrir leurs crocs.

— Ce soir, nous festoierons comme jadis, se réjouit l'homme.

— Ils nous ont vus, fit remarquer la femme. Nous devons les tuer.

— Non, contrai-je. Vous ne toucherez pas à ces gens.

— Tu n'as aucun pouvoir sur les morts en Irlande, nécromancienne, répliqua la femme.

— Vous ne ferez de mal à personne ici ce soir, insistai-je.

J'entendis un chuchotement dans le couloir et sentis un vent froid le long de mon échine. Ce n'était pas des vampires qui faisaient ça.

Je fermai les yeux brièvement et tout le bâtiment s'embrasa de silhouettes spectrales pareilles à du phosphore blanc. Il grouillait de centaines, voire de milliers d'esprits incapables de trouver le repos. Et ces esprits étaient en colère. Jamais je n'avais senti une telle rage émaner de fantômes auparavant, et je compris aussitôt pourquoi. Ils en avaient après les vampires.

— Combien de gens avez-vous tués ici au fil des siècles ? demandai-je.

L'homme et la femme échangèrent un sourire grimaçant.

— Pas mal, répondit-elle.

Et il opina.

Je pressai ma main qui saignait toujours contre le mur de pierre et sentis le pouvoir qui frissonnait à travers la bâtisse, attendant de se manifester. Nathaniel posa sa main sur la mienne. Ce fut comme si les os de la geôle s'ébrouaient et se mettaient en branle.

— C'était quoi, ça ? demanda l'homme.

Damian entra en trombe, bousculant les deux vampires. Il nous rejoignit, essoufflé comme s'il avait fait la course, et me tendit sa main paume vers le haut. Je l'entaillai, et il la posa sur les nôtres à l'endroit où nous touchions la pierre.

— Que se passe-t-il ?

— Une vengeance.

La bâtisse frissonna autour de nous, et un vent se mit à souffler dans notre dos, non pas de l'extérieur, mais de l'intérieur. Les deux vampires se dirigèrent vers la porte, mais un de leurs congénères apparut sur le seuil, leur bloquant le passage. C'était un vrai colosse, et il dut baisser prudemment la tête pour entrer sans se cogner.

— Damian, sale petite merde ! Tu as tué Roarke !

— Bachman, je vois qu'elle t'a rappelé de Dublin.

— La ville a servi son dessein en attirant le pouvoir qui fera de Ma Dame la nouvelle Reine de Toutes Ténèbres.

— C'est lui qui a déchiqueté tous ces gens à Dublin, révéla Damian.

— Et maintenant que tu as laissé tous ces autres gens nous voir je

vais être obligé de les massacrer aussi, gronda le colosse.

— Il a toujours été plus bête que vampire, expliqua Damian.

Les Arlequin brandirent leurs flingues et Bachman s'élança, mais pas vers nous. Il s'engouffra à l'intérieur du café, d'où montèrent des cris.

— Sauvez-les ! ordonnai-je.

— Nous ne pouvons pas vous laisser seuls, protesta Rodina.

Le vent agitait nos cheveux autour de notre visage. Je voyais le feu blanc qui brûlait à travers tout le bâtiment. Il oscillait au-dessus de nous comme si quelque chose d'énorme était en train de se réveiller.

— Nous ne sommes pas seuls, contrai-je. Allez les sauver, c'est un ordre !

— Plus personne ne mourra à cause de nous, ajouta Damian.

Au milieu du chaos, les deux autres vampires avaient réussi à se carapater. Pour un peu, j'aurais cru que Bachman leur avait fait plus peur que nous.

Les triplés s'élancèrent vers la source des hurlements. Nous partîmes dans la direction opposée, et les fantômes nous accompagnèrent. La lumière brillait si fort que je distinguai les silhouettes individuelles des vampires comme ils nous fonçaient dessus dans le noir. Je n'en avais jamais vu autant capables de voler ainsi. C'est un don rare, et je me souvins que Damian le partageait. Donc, ça venait de la lignée de Moroven.

Un vampire avait empoigné un homme et le mordait dans le cou tout en s'élevant dans les airs. Une détonation résonna près de nous ; le vampire fit une embardée et lâcha sa victime, qui tomba lourdement dans le parking. Une seconde plus tard, il y eut un grand « boum », et le vampire explosa en une fine brume rouge. Je sus qui avait fait ça avant de voir Edward sortir à découvert et lancer :

— Tu avais oublié de m'inviter à la fête ?

— Jamais. Empêche-les d'attaquer les civils.

— Qui les empêchera de t'attaquer, toi ?

— Eux, dis-je en désignant les fantômes.

— Tu m'as dit que les fantômes ne pouvaient pas s'en prendre aux gens.

— Pas par eux-mêmes, non.

Les esprits s'agitaient autour de nous, formant un nuage palpitant aussi blanc et lumineux que celui de Moroven était noir et obscur. La vampire émergea de ce grouillement d'ombres et d'illusions en nous lançant :

— Les fantômes ne peuvent pas nous faire de mal.

— Mais nous leur en avons fait ! cria Damian.

Et il partagea avec nous ses souvenirs de prisonniers miséreux qui, ne pouvant payer les geôliers, crevaient de faim dans leur cellule,

si bien que la morsure leur paraissait miséricordieuse – ils avaient la peau fiévreuse, et les vampires se repaissaient d'eux tels des vautours agglutinés sur un cadavre, les vidant de leur sang. Ses souvenirs de prisonniers tout juste arrivés, encore en bonne santé, parmi lesquels Moroven choisissait les plus beaux pour les collectionner. Ses souvenirs des prisonniers torturés dans le cadre de leur peine, et dont les cicatrices toutes fraîches la ravissaient. Ses souvenirs des enfants qui pleuraient dans le noir, et que les vampires serraient dans leurs bras pour les réconforter avant de les tuer.

Tant de morts, tant de meurtres… Pendant des siècles, Moroven et ses rejetons avaient traité la prison comme leur épicerie personnelle. Les souvenirs de Damian semblaient se mélanger aux fantômes, rendre leur vie et leur histoire de nouveau réelles. La puissance de cette évocation jaillit telle une rugissante cascade de fantômes. Ceux-ci se lamentèrent et commencèrent à parler, et beaucoup d'entre eux se rappelaient exactement quel vampire les avait tués.

Les visiteurs hurlaient et tendaient le doigt à présent ; même eux pouvaient les voir. Les fantômes criaient vengeance de la même façon qu'un zombie assassiné aura toujours pour objectif premier de poursuivre son assassin. Les fantômes ne possèdent pas de forme physique capable de faire du mal à quiconque, mais j'avais donné du sang à ceux-là, et je tenais la main de mon serviteur vampire et de ma moitié bête. Nos paumes ensanglantées étaient plaquées les unes contre les autres de la même façon que j'avais déjà combiné mon pouvoir avec celui d'un autre nécromancien pour invoquer un zombie plus vieux et plus fort, et les fantômes changés en une tempête de rage rugissante fondirent sur les vampires.

Le tourbillon noir et blanc s'éleva dans les airs. Edward, Nolan et ses gens, Dem, Magda, Socrate – tous mes compagnons, à l'exception de Domino qui était mort et d'Ethan qui était blessé… Tant de guerriers dans notre camp, mais il ne restait rien à combattre au niveau du sol. La bataille se livrait dans les airs, et le seul d'entre nous qui était capable de voler me tenait la main, mêlant son sang au mien.

La fenêtre du café explosa vers la rue, livrant passage à Bachman que les triplés chassaient loin des clients comme je le leur avais ordonné. Ils enjambèrent l'ouverture pour le poursuivre, mais l'énorme vampire fonçait déjà vers nous. Il empoigna Donnie avant qu'elle puisse lever son flingue. Puis Giacomo, qui était tout aussi balèze que Bachman, se jeta sur lui, et la bagarre s'engagea. Donnie tomba par terre ; Dem la tira à l'écart. D'autres vampires se posèrent. Les Arlequin s'étaient joints à la mêlée. J'aperçus Hamish ; Nicky se jeta sur lui, et, une fois de plus, je m'émerveillai de la rapidité de ma Fiancée.

— Vous ne nous tuerez pas ! glapit Keegan.

Et il pointa un fusil à pompe sur nous trois. Personne n'était assez près pour nous aider, et tout le monde était trop occupé à se battre. Nathaniel et moi tentâmes de lever nos flingues, mais j'étais tellement immergée dans la magie que j'avais négligé le reste. Edward s'élança, mais il n'arriverait pas à temps.

Soudain, les triplés apparurent devant nous. Rodrigo s'avança vers Keegan, et ils tirèrent tous les deux en même temps.

Dans un grondement de tonnerre, Keegan bascula en arrière tandis que Rodrigo tombait à genoux. Nolan, Donnie et Brennan entourèrent Keegan, mais celui-ci ne se releva pas. Rodrigo l'avait achevé.

Moroven hurla et s'écroula sous une nuée phosphorescente de fantômes ; maintenant que ses deux serviteurs étaient morts, elle n'avait plus le pouvoir de repousser les esprits vengeurs. J'ignorais que des fantômes, fussent-ils abreuvés de sang magique, pouvaient drainer la vie d'une vampire. Peut-être avais-je partagé le don de Papillon d'Obsidienne avec eux.

Rodina et Ru continuaient à me protéger, aussi ce fut moi qui m'agenouillai près de Rodrigo en compagnie de Nathaniel et de Damian. La décharge lui avait enfoncé la poitrine. Son cœur tentait de battre au fond d'une plaie béante.

— J'ai été ce qu'une Fiancée doit être pour son Promis, Anita Blake : de la chair à canon.

Rodrigo rit et cracha du sang.

— N'essaie pas de parler, lui dis-je.

Il s'étrangla, toussa et articula péniblement :

— Les plus vieilles traductions de la prophétie parlent de joindre les forces vitales, de mélanger les âmes. Il n'était pas question de mariage. (Il crachait tant de sang que je voulais lui dire de se taire, mais je n'étais pas sûre qu'il m'entende encore). Ça disait juste… pour la vie… raison pour laquelle certains clans de tigres sont tellement à cheval sur la monogamie.

Des sirènes résonnaient dans le lointain. On allait essayer de le sauver. Rodina et Ru étaient à genoux près de leur frère à présent. La bataille était quasiment terminée. En se sentant mourir, Moroven avait aspiré les forces d'une partie de ses rejetons pour tenter de se sauver, si bien qu'elle les avait entraînés dans la tombe avec elle.

— Vous ne comprenez pas ? insista Rodrigo, qui s'affaiblissait à vue d'œil. J'ai tué son tigre devant elle. Elle a regardé la lumière s'éteindre dans ses yeux, et elle a bu son sang.

— Le Roi des Tigres n'était pas censé épouser un tigre. Il était censé le sacrifier et boire son sang, devina Rodina.

— Oui, acquiesça son frère.

— Aurais-tu consenti à un sacrifice humain au terme duquel tu

aurais bu le sang de la victime ? me demanda Ru.

— Jamais !

— Donc, tu aurais encore moins consenti au sacrifice d'un de tes propres amants et moitiés bêtes, murmura-t-il en observant son frère dont le visage était un reflet du sien.

— Non, dis-je, mais avec moins de force.

— J'ai senti le pouvoir basculer dès que tu as dégluti, dit Rodrigo d'une voix enrouée par des choses humides qui n'auraient jamais dû se trouver dans une gorge vivante. Puis tu as dit : « Tous les Arlequin m'appartiennent », et j'ai su que c'était vrai.

Il toussa, crachant un jet de sang noir sur son visage et le haut de sa poitrine. L'ambulance arrivait, mais il ne restait personne à sauver.

EPILOGUE

Le gouvernement irlandais ne fut pas très content que Nolan et ses gens aient déclenché une fusillade dans les rues de Wicklow. L'unité paramilitaire spécialisée dans le paranormal allait peut-être mourir étouffée dans l'œuf. Si cela ne lui convenait pas, le mystérieux Van Cleef interviendrait pour la repêcher – à condition d'en avoir le pouvoir.

Edward accompagna Nolan en visite dans sa famille. Ils refusèrent de me laisser venir avec eux et remuer le passé. Je boudai, mais, en fait, j'étais contente qu'ils raccommodent leur amitié.

Je n'ai pas ressenti de poussée d'énergie à la mort de Moroven. Ou bien la présence des fantômes m'a empêchée de la percevoir, ou bien le pouvoir de la créatrice de Damian a trouvé un autre réceptacle à occuper. J'espère que non. Apparemment, tous les Arlequin m'appartiennent pour de bon maintenant – à moi, ou à Jean-Claude. Ou en tout cas, ils veulent que je sois leur Reine Maléfique.

Je ne sais pas trop ce que j'en pense, mais je sais que nous ne pouvons plus les garder à St. Louis. Ils doivent recommencer à parcourir le monde et à faire la police dans la communauté surnaturelle. Les vampires européens parlent de s'opposer à nous ; après ce qui s'est passé en Irlande et étant donné les rumeurs qui circulent, ils peuvent aller se faire voir. Ils ne sont pas assez adultes pour qu'on les laisse sans surveillance parentale. J'imagine que maintenant, les parents, c'est nous.

Riley et sa petite amie étaient emprisonnées au Château Noir, mais Moroven était si occupée à essayer de me capturer qu'elle n'avait pas eu le temps de leur faire beaucoup de mal. Riley s'est révélé être l'arrière-arrière-arrière-petit-fils de Roarke ; il est maintenant le Roi des Roanes, qui sont redevenus un peuple libre. Les yeux noir sur noir sont une manifestation du sang royal chez eux.

Les nouveaux vampires de Dublin ne ressemblent pas à ceux qu'on trouve partout ailleurs dans le monde. En partie à cause de la terre d'Irlande et de la magie qui l'imprègne, et en partie aussi parce que Moroven n'a jamais été humaine. Elle faisait partie de la Tuatha Dé Danann, la Haute Cour des Feys qui, par une nuit sombre, s'abîma dans les ténèbres. Voilà pourquoi son type de vampirisme avait pu survivre en Irlande. Ça aurait été sympa que tante Nim pense à le mentionner. Quand je le lui ai fait remarquer, elle a répondu : « Qu'est-ce que ça aurait changé ? », et je n'ai pas su quoi dire. Peut-être qu'elle avait raison, mais je lui en veux quand même un peu.

L'Irlande traite l'épidémie de vampirisme comme la plus grosse

crise de santé que le pays n'ait jamais connue, mais elle incorpore les nouveaux morts-vivants au reste de la population avec beaucoup moins de difficultés que nous n'en avons connu aux États-Unis. Cela dit, à quelques exceptions près, les vampires d'ici ressemblent davantage à des gens dotés de crocs.

Nous avons ramené le corps de Domino à la maison. Je suis la véritable héritière du Père de l'Aube et de la Mère de Toutes Ténèbres parce que j'ai « épousé » un de mes tigres. Ce qui veut dire que notre cérémonie d'engagement s'annonce tout à coup bien moins compliquée. Nous pourrons n'inclure que des gens dont nous sommes vraiment amoureux, mais j'accepterais volontiers les complications si ça pouvait ramener Domino. Nicky affirme que je me mens à moi-même sur ce point. Je lui ai dit de garder sa logique de sociopathe pour lui – que, même moi, j'ai besoin de nourrir quelques illusions.

Asher a pleuré en voyant les cheveux de Nathaniel. Il a également présenté à Devereux des excuses assez convaincantes pour que celui-ci recommence à coucher avec lui, même si je pense qu'il le fait surtout pour tourmenter Kane.

Micah a dit oui à la demande de Nathaniel. Donc nous aurons peut-être une autre cérémonie à préparer. Apparemment, le mariage est à la mode cette année. Le premier soir où nous nous sommes retrouvés tous les trois à la maison, j'ai accepté d'envisager sérieusement de tomber enceinte. Il me suffit de caresser les cheveux courts de Nathaniel pour me souvenir de ce qui aurait pu arriver. Damian partage souvent notre lit. Micah lui laisse une place de l'autre côté de Nathaniel, avec moi au milieu. Jean-Claude ne sait pas encore trop où le mettre. On trouvera.

Ru et Rodina sont venus vivre avec nous à St. Louis. Ils se sentent volés de n'avoir eu droit qu'à un peu de magie pour devenir mes Fiancées, plutôt qu'à de la magie et du sexe comme Nicky. Leur frère leur manque. Rodrigo est mort courageusement, et c'est aussi bien, parce que, sans ça, j'aurais dû le tuer. Après ce qu'il a fait à Domino, rien d'autre n'était envisageable. Nicky est d'accord avec moi. Tout le monde est d'accord avec moi. Ça me fait quand même bizarre de savoir que j'aurais tué Rodrigo s'il avait survécu alors que je lui dois ma vie, celle de Nathaniel et celle de Damian. Cela fait-il de moi une sociopathe ? Possible. Pas sûr que ce soit l'attitude idéale pour une future maman. Pour une Reine Maléfique, par contre, c'est au poil.